

CAL STATE HAYWARD LIBRARY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW

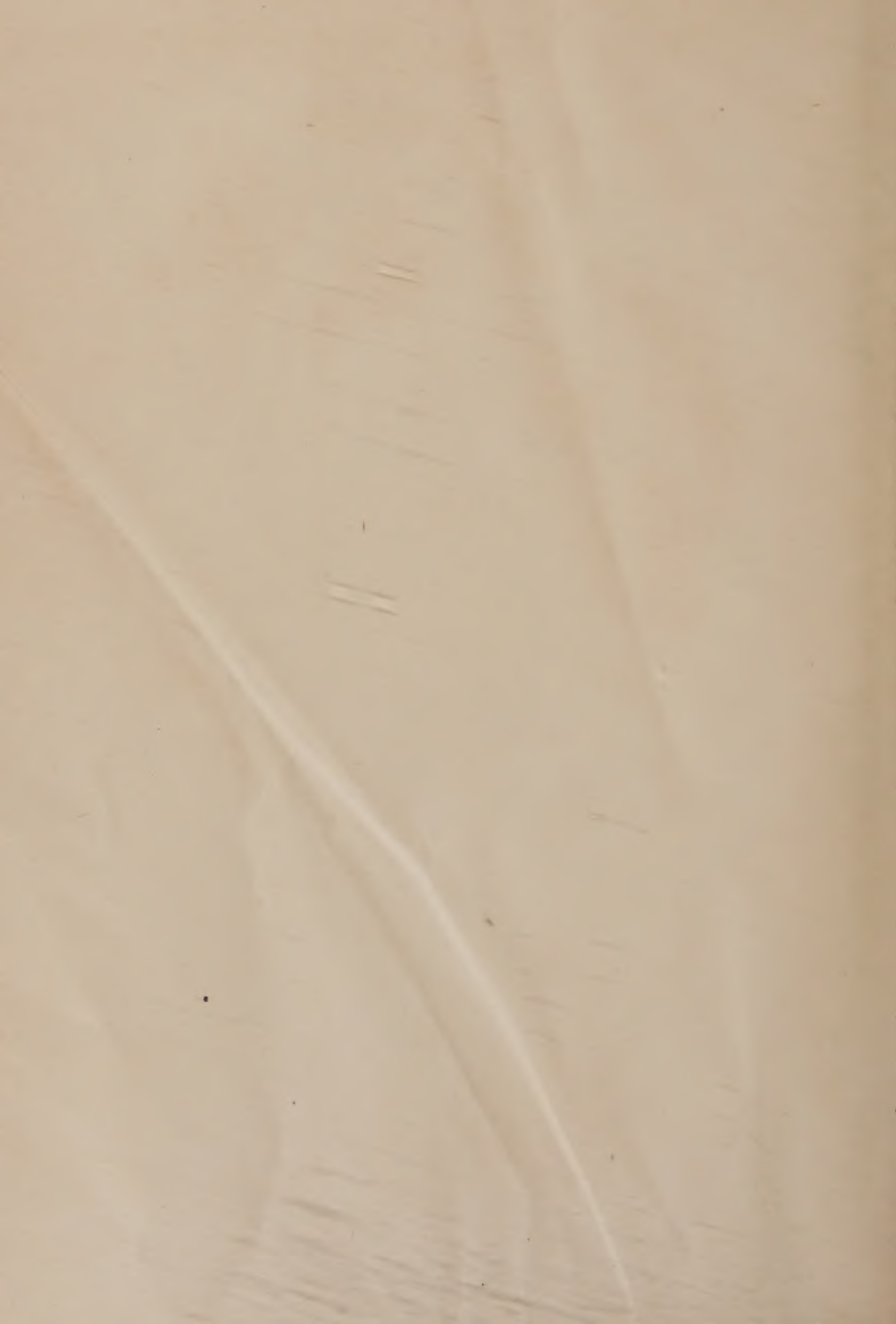
Failure to return books on the date due will
result in assessment of overdue fees.

CSU HAYWARD LIBRARY



3 0050 01547 0940

CALIFORNIA STATE COLLEGE
AT HAYWARD
LIBRARY



ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME II

CALENDRIER ÉDITEURS

2, rue de la Harpe, 105

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ERNEST RENAN

TOME II

ÉDITION DÉFINITIVE ÉTABLIE PAR
HENRIETTE PSICHARI

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER - PARIS

ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE

1859

M. de Sacy et l'École libérale. — Dom Luigi Tosti. — Les Révolutions d'Italie. — La Poésie de l'Exposition. — La Poésie des Races celtiques, etc.

PRÉFACE (I)

Les morceaux réunis en ce volume n'ont, par le fond du sujet, aucune liaison nécessaire. Ils n'ont de commun que l'inspiration qui les a dictés et le sentiment qui en fait l'âme. Tous se résument en une pensée que je mets fort au-dessus des opinions et des hypothèses, c'est que la morale est la chose sérieuse et vraie par excellence, et qu'elle suffit pour donner à la vie un sens et un but. Des voiles impénétrables nous dérobent le secret de ce monde étrange dont la réalité à la fois s'impose à nous et nous accable ; la philosophie et la science poursuivront à jamais, sans jamais l'atteindre, la formule de ce Protée qu'aucune raison ne limite, qu'aucun langage n'exprime. Mais il est une base indubitable que nul scepticisme n'ébranlera et où l'homme trouvera jusqu'à la fin des jours le point fixe de ses incertitudes : le bien, c'est le bien ; le mal, c'est le mal. Pour haïr l'un et pour aimer l'autre, aucun système n'est nécessaire, et c'est en ce sens que la foi et l'amour, en apparence sans lien avec l'intelligence, sont le vrai fondement de la certitude morale et l'unique moyen qu'a l'homme de comprendre quelque chose au problème de son origine et de sa destinée.

Le beau privilège qu'a la morale de réunir en un même sentiment tous les esprits honnêtes, quelque divisés qu'ils soient d'ailleurs sur les choses divines et humaines, est ce qui

(I) Les *Essais de Morale et de Critique* parurent en juin 1859 chez Michel Lévy. (N. de l'éd.)

m'a engagé à composer ce volume de pièces aussi éloignées que possible de toute discussion. J'ai voulu qu'il protestât contre une pensée étroite que les personnes qui ne me connaissent pas m'ont souvent prêtée. Loin que j'aie jamais songé à diminuer en ce monde la somme de religion qui y reste encore, mon but, en tous mes écrits, a été bien au contraire d'épurer et de ranimer un sentiment qui n'a quelque chance de conserver son empire qu'en prenant un nouveau degré de raffinement. La religion, de nos jours, ne peut plus se séparer de la délicatesse de l'âme et de la culture de l'esprit. J'ai cru la servir en essayant de la transporter dans la région de l'innétable, au delà des dogmes particuliers et des croyances surnaturelles. Si celles-ci viennent à crouler, il ne faut pas que la religion croule, et un jour viendra peut-être où ceux qui me reprochent comme un crime cette distinction entre le fond impérissable de la religion et ses formes passagères seront heureux de chercher un refuge contre des attaques brutales derrière l'abri qu'ils ont dédaigné. Je veux certes la liberté de la pensée ; car le vrai a ses droits comme le bien, et on ne gagne rien à ces timides mensonges qui ne trompent personne et n'aboutissent qu'à l'hypocrisie. Dans les études historiques, en particulier, que j'envisage comme fournissant la vraie base de la science de l'humanité, il est clair qu'une grande indépendance de la théologie est nécessaire, puisque l'esprit de la théologie est justement l'inverse de celui de la vraie critique, et que l'histoire, en subissant le joug d'un dogme religieux, se condamne ou à une partialité avouée, ou à l'empirisme vulgaire qui, sous les faits matériels, ne sait pas saisir un esprit. Mais, je l'avoue, la science même et la critique sont à mes yeux des choses secondaires auprès de la nécessité de conserver la tradition du bien. Je ne me retirerais point satisfait de la vie si mon action s'était bornée à soutenir un ordre d'études ou un système particulier ; je suis,

en effet, plus convaincu que jamais que la vie morale a un but supérieur et qu'elle correspond à un objet. Si la fin de la vie n'était que le bonheur, il n'y aurait aucun motif pour distinguer la destinée de l'homme de celle des êtres inférieurs. Mais il n'en est point ainsi : la morale n'est pas synonyme de l'art d'être heureux. Or, dès que le sacrifice devient un devoir et un besoin pour l'homme, je ne vois plus de limite à l'horizon qui s'ouvre devant moi. Comme les parfums des îles de la mer Érythrée, qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messenger de l'infini.

La merveilleuse efficacité du devoir pour édifier et pacifier les âmes est l'explication d'un phénomène assez ordinaire dans l'histoire de la philosophie, je veux dire de l'apparente contradiction que nous offrent tant de nobles esprits qui n'ont cru qu'à la vertu. Lorsque l'Aristote des temps modernes, Kant, porta la critique à la racine même de l'intelligence humaine, résolu de ne s'arrêter que devant l'indubitable, il ne trouva rien de bien clair que le devoir. En face de cette révélation souveraine, le doute ne lui fut plus possible. Sur l'unique base de la conscience morale, l'inflexible critique reconstruisit tout ce qu'il avait renversé d'abord : Dieu, la religion, la liberté, que la raison ne lui avait donnés qu'enveloppés de contradictions, lui apparurent en dehors du champ de la controverse, dans une douce et pure lumière, assis non sur des syllogismes, mais sur les besoins les plus invincibles de la nature humaine, et à l'abri de toute discussion. La belle et hardie volte-face du penseur allemand est l'histoire de tous ceux qui ont parcouru avec quelque énergie le cercle de la pensée. Objet d'éternelle dispute pour la dialectique, d'évidente intuition pour le sentiment moral, la religion n'est ainsi le partage que de ceux qui en sont dignes et qui en trouvent la démonstration dans la voix docilement écoutée de leur cœur.

Je sais que cette foi aux vérités supérieures, dégagée des symboles dont les religions l'ont revêtue, ne contentera jamais la majorité des hommes, habituée à porter dans les choses infinies la grossière précision que réclame la pratique de la vie, et incapable de se dégager, même dans les questions morales, de toute vue intéressée. L'humanité a l'esprit étroit ; ses jugements sont toujours partiels, le nombre d'hommes capables de saisir finement les vraies analogies des choses est imperceptible. Comme, d'un côté, il est essentiel que tous croient au devoir, et que, d'un autre côté, il est impossible que tous aient la vue épurée de ce qui fonde le devoir, le penseur honnête éprouve d'abord une sorte de crainte en portant l'analyse sur les jugements étroits qui sont, pour la plupart de ses semblables, la raison de bien faire. La main tremble quand elle se porte pour la première fois sur les frêles appuis de cette pauvre ruine branlante qu'on appelle la moralité humaine ; on trouve que c'est merveille qu'elle ait pu résister à tant de causes d'abaissement et de décrépitude, et on hésite à conspirer en apparence avec ceux qui travaillent à détruire le fruit de tant de dévouements, de tant de larmes et de tant de sang.

Ces scrupules qui se sont fréquemment élevés en mon âme, quand j'ai vu le scandale que bien des personnes pleines de droiture ont souffert de mes libertés spéculatives, il m'a fallu de sérieuses réflexions pour les faire taire. J'ai dû me prouver à moi-même que je faisais une chose bonne et utile en pensant librement et en disant librement ce que je pense, et je n'y ai réussi que quand j'ai vu avec évidence combien l'idée que la piété se fait du monde est incomplète et défectueuse. En envisageant la critique et le libre développement de l'esprit comme des forces ennemies, les personnes préoccupées d'une manière un peu superficielle du bonheur de l'espèce humaine ne s'aperçoivent pas qu'elles vont directe-

ment contre le but qu'elles veulent atteindre. L'extinction de l'esprit critique, en effet, amène nécessairement le béotisme ou la frivolité, qui marquent la fin de toute moralité sérieuse, et amènent plus de maux pour une nation que le libre examen avec ses conséquences légitimes ou supposées. Il ne semble pas que les pays où l'on a réussi à étouffer complètement la pensée (l'Espagne, les pays musulmans, par exemple) et ceux où on l'a rendue insignifiante, comme l'Italie du XVIII^e siècle, soient devenus beaucoup plus moraux. Tout ce qui élève l'homme et le ramène au soin de son âme l'améliore et l'épure ; la qualité des doctrines importe assez peu. Les lecteurs capables de trouver du goût à un écrit sont capables aussi d'en découvrir le venin, s'il y en a. Quant à ceux qui s'en scandalisent, leur scandale même est un sentiment délicat et touchant, qu'ils ne doivent point regretter. On peut même dire qu'ils devraient savoir gré à celui qui provoque chez eux un tel acte de foi, et leur fournit l'occasion de s'envisager comme privilégiés d'une manière spéciale pour la possession de la vérité.

J'ai cru ces observations nécessaires afin d'expliquer pourquoi je me suis interdit de répondre ici à des critiques qui ont été adressées à mes précédentes études. Ce n'est point là l'effet du dédain ; c'est la conséquence de cette idée, fort arrêtée chez moi, que chacun se fait une foi selon sa mesure. Défendre un dogme, c'est prouver qu'on y tient et par conséquent qu'on en a besoin. La vivacité de ces attaques m'a même parfois inspiré de l'estime pour ceux qui en étaient les auteurs, et j'ai songé avec plaisir qu'elles détourneraient de me lire ceux pour qui une telle lecture serait en effet mauvaise. J'aurais parfois désiré qu'elles fussent écrites d'un style meilleur, et qu'on y eût évité certains malentendus. Mais la religion fait assez de bien dans le monde pour qu'on puisse lui passer quelques idées étroites et un peu de mauvais style. Les religions sont nécessairement amenées à calomnier ceux qu'elles regardent

(à tort presque toujours) comme leurs adversaires. En effet, se posant comme évidentes, elles sont obligées de soutenir que la perversité du cœur ou de l'esprit peut seule porter à se mettre en opposition avec elles. Le critique, qui s'est fait une idée juste de ce qu'est l'opinion, en prend facilement son parti. Habitué à démêler l'éternel contresens qui fait le fond de l'histoire, il sait que la biographie de tous ceux qui se sont écartés des idées religieuses admises de leur temps est tracée d'avance. Sa propre estime et celle d'un petit nombre lui suffisent. Ne l'oublions pas : le tort que l'Église est obligée de nous faire n'équivaut pas à l'éducation morale que nous lui devons, et au service qu'elle nous rend en maintenant dans l'humanité un peu du sentiment des choses divines, sentiment sans lequel le monde, au point de vue moral, ne serait qu'un désert.

Écrits durant l'intervalle des huit dernières années, les morceaux recueillis en ce volume ont pu être reproduits sans modifications considérables. Un seul d'entre eux est antérieur à l'époque où j'arrêtai ma manière d'écrire, et où mes vues sur l'histoire moderne se fixèrent. C'est l'article sur Tosti. Je n'ai pas cru devoir le supprimer, parce qu'il présente avec une certaine vivacité un côté de la question italienne, question qui est spécialement étudiée en ce volume. Au moment où l'article dont je parle fut écrit (commencement de 1851), j'avais encore sur la Révolution et sur la forme de société qui en est sortie les préjugés ordinaires en France, et que de rudes leçons devaient seules ébranler. Je croyais la Révolution synonyme de libéralisme, et, comme ce dernier mot représente assez bien pour moi la formule du plus haut développement de l'humanité, le fait qui, selon une trompeuse philosophie de l'histoire, en signale l'avènement m'apparaissait en quelque sorte comme sacré. Je ne voyais pas encore le virus caché dans le système social créé par l'esprit français ; je n'avais point

aperçu comment, avec sa violence, son code fondé sur une conception toute matérialiste de la propriété, son dédain des droits personnels, sa façon de ne tenir compte que de l'individu, et de ne voir dans l'individu qu'un être viager et sans liens moraux, la Révolution renfermait un germe de ruine qui devait fort promptement amener le règne de la médiocrité et de la faiblesse, l'extinction de toute grande initiative, un bien-être apparent, mais dont les conditions se détruisent elles-mêmes. Certes, s'il était démontré que dans deux cents ans les hommes éclairés envisageront l'année 1789 comme ayant fondé définitivement dans le monde la liberté politique, religieuse et civile, comme ayant inauguré une phase de développement plus élevé pour l'esprit humain, des idées religieuses plus épurées, une ère meilleure, plus noble, plus lumineuse, il n'est pas d'esprit amoureux du beau et du bien qui ne dût prendre 1789 pour point de départ de sa foi et de ses espérances. Mais si les principes de 1789 signifient ce qu'on leur fait trop souvent signifier, s'ils renferment comme conséquence l'abaissement des choses de l'esprit et de la culture libérale, s'ils doivent amener le despotisme des intérêts matériels, et, sous prétexte d'égalité, la dépression de tous, au risque de provoquer les anathèmes d'un libéralisme peu éclairé, il faut, en rendant hommage aux sentiments qui animèrent les auteurs de ce mouvement extraordinaire, faire ce qu'ils feraient eux-mêmes, renier des conséquences qu'ils n'avaient ni voulues ni aperçues. Ce qui importe par-dessus tout, c'est que l'attachement fanatique aux souvenirs d'une époque ne soit point un embarras dans l'œuvre essentielle de notre temps, la fondation de la liberté par la régénération de la conscience individuelle. Si 89 est un obstacle pour cela, renonçons à 89. Rien n'est plus fatal à une nation que ce fétichisme qui lui fait placer son amour-propre dans la défense de certains mots, avec lesquels on peut la mener, pourvu qu'on

s'en couvre, aux derniers confins de la servitude et de l'abaissement.

Je sais qu'à plusieurs de telles craintes pour l'avenir paraîtront un anachronisme, et qu'on y verra un effet de cette mélancolie que certaines personnes, indulgentes pour le présent comme le présent l'est pour elles, m'ont, dit-on, reprochée. Mais chacun a son caractère ; bien que parfois je sois tenté d'envier le don de ces natures heureuses, toujours et facilement satisfaites, j'avoue qu'à la réflexion je me trouve fier de mon pessimisme, et que, si je le sentais s'amollir, le siècle restant le même, je rechercherais avidement quelle fibre s'est relâchée en mon cœur. Un jour peut-être une telle rigueur s'adoucirait, et, si quelque chose pouvait aider à ce changement, ce serait sans doute que les personnes dont l'optimisme ne me paraît pas justifié, sans devenir mélancoliques (ce qui n'est guère, je crois, dans leur caractère), arrivassent à comprendre que ce qui fait la joie des uns peut ne pas faire le bonheur de tous.

L'article sur l'Exposition donna lieu, lors de sa publication, à des objections fort diverses, dont quelques-unes me firent réfléchir et d'autres me touchèrent. A cette proposition que je crois incontestable : « Les progrès du grand art et de l'industrie sont loin d'être parallèles », on opposa l'histoire ; on fit appel à la Grèce antique, à l'Italie de la Renaissance, à la France du XVII^e siècle. La vérité est, ce me semble, que la Grèce, l'Italie et la France, aux trois époques précitées, possédèrent le degré d'habileté dans les arts mécaniques sans lequel il n'y a pas de société cultivée ; mais qu'elles n'offraient rien d'analogue à l'espèce d'idolâtrie matérialiste qui, de notre temps, a séduit les meilleurs esprits. La Grèce ne fut jamais ce qu'on peut appeler un État industriel ; elle, qui ouvrit des concours pour l'art, la poésie, la force, l'adresse, et même pour la beauté, n'en ouvrit jamais pour l'industrie. Heeren et M. Bæckh ont très bien montré que l'activité grecque aux

belles époques était tournée tout entière vers la vie publique (1). Il faut en dire autant de l'Italie du XV^e et du XVI^e siècle : l'esprit industriel, tel qu'il s'est montré depuis trente ou quarante ans, était alors inconnu. Colbert, en favorisant l'industrie, comme il le devait, la laissa au quatrième ou cinquième rang dans l'État.

Certes, les améliorations matérielles, surtout quand elles tournent au profit des classes populaires, ne sauraient être indifférentes. Une certaine mesure de facilité à se procurer les commodités de la vie est la condition évidente d'une civilisation complète. Personne n'a jamais élevé de doute sur ces points. L'erreur de l'école qui préfère les progrès de l'industrie aux chimériques grandeurs du passé, achetées si souvent au prix de l'abnégation, des sacrifices et du dévouement, est de supposer une valeur absolue, qui les rende par eux-mêmes désirables, à une foule d'objets qui ne valent que par ce qu'ils signifient. Quelle consolation, en effet, nous offre-t-on pour la perte de la poésie, de la liberté, de tant de belles et bonnes choses dont l'industrie croit pouvoir sevrer l'humanité ? Une seule : le bien-être. Je n'examinerai pas si ce bien-être est aussi réel qu'apparent, si la vie populaire, et en général une vie modeste et indépendante, sont à l'heure présente plus faciles qu'elles ne l'étaient autrefois. Admettons que les classes inférieures se procurent aujourd'hui à bas prix beaucoup d'objets d'une utilité secondaire qui leur étaient autrefois interdits ; peut-on dire qu'il résulte pour elles des avantages matériels et moraux, suffisants pour compenser l'action corruptrice de tant de désirs que l'industrie a éveillés et qu'elle est impuissante à satisfaire ? On regarde comme une conquête de la civilisation que la villa-geoise puisse se parer des objets que les duchesses seules por-

(1) Voir Heeren, *De la Politique et du Commerce des Peuples de l'Antiquité*, trad. française, t. VII, p. 229 ss. — Boeckh, *Die Staatshaushaltung der Athener*, 2^e éd., Berlin, 1851, t. I, p. 789 ss.

taient autrefois. Mais on ne songe pas que la villageoise, en prenant une partie du costume de la duchesse, n'a pas pris sa manière de le porter ; qu'elle n'a fait par conséquent qu'échanger son costume naturel contre un costume bâtard et sans caractère. Mieux valait la bure ; elle couvrirait moins de cupidité et n'était pas sans bonne grâce.

La thèse soutenue dans l'article précité était tout esthétique. Le but de l'industrie n'est ni la morale ni la culture intellectuelle. Qu'elle se contente de son rôle modeste ; qu'elle n'aspire pas à franchir les limites de ses profitables labeurs, et nul n'aura de reproches à lui faire. L'industrie a de quoi se passer de poésie ; il faut laisser cette consolation aux pauvres. Une campagne occupée par des genêts et de la bruyère est plus pittoresque qu'un champ cultivé, et, s'il s'agit de choisir un paysage, le peintre s'adressera plutôt aux grèves de la Bretagne ou au sublime désert de la campagne de Rome qu'aux plaines de la Beauce ou aux riches vallées de la Normandie. Quoi de plus vulgaire qu'un grand chemin ? quoi de plus charmant qu'un sentier ?... Mais qu'ai-je dit et de quel blasphème ne va-t-on pas m'accuser ? Je me vois déjà signalé dans quelque traité d'économie politique à l'indignation des hommes sensés comme ayant soutenu qu'il faudrait, pour l'amour du pittoresque, laisser les terres en friche et supprimer toutes les routes carrossables.

Un autre démenti me fut adressé. En remarquant que l'Exposition n'avait pas produit une strophe digne de mémoire, je faisais d'avance réparation aux poètes inconnus dont les œuvres pouvaient n'être pas arrivées jusqu'à moi. La muse de l'Exposition prit un moyen décisif pour me démontrer qu'elle existait ; elle vint me trouver, et j'ai sous les yeux une vraie épopée et plusieurs odes qui réclament contre mon exclusion. Je l'avouerai : ces poèmes, en général fort peu académiques, tracés pour la plupart par des mains laborieuses et

illettrées, m'ont touché. Je les ai ouverts trop souvent avec dédain, et presque jamais je ne les ai achevés sans être ému. La forme, à très peu d'exceptions près, en est défectueuse, et cela malheureusement par prétention et par faux goût, bien plutôt que par rudesse. Mais quelques-uns de ces essais respirent tant d'honnêteté, de sympathie, de bonne volonté pour comprendre les choses élevées ; on y trouve tant de cœur et un patriotisme si respectable dans sa naïveté, que moi, qui étais décidé à en rire, j'ai presque fini par m'y plaire et par oublier que, pour soutenir ma thèse, j'étais obligé de les trouver mauvais. Jamais je n'accueillerai par la raillerie quelque chose d'honnête. Autant il est essentiel que dans le vaste champ de la publicité l'esprit critique ait sa place et son entière liberté, autant il faut se garder de détruire les illusions et même un certain mauvais goût partout où les illusions et le mauvais goût sont nécessaires. L'effort maladroit pour arriver à la lumière, le bégayement informe d'un sentiment bon et pur sont des choses sacrées qu'il serait cruel d'accueillir par le sourire. La gaucherie même de ce premier essai d'une conscience qui se forme n'est pas sans charme, et, si cette gaucherie voulait être un peu moins prétentieuse, un peu moins attentive à imiter les délicatesses mondaines, je finirais bien par trouver une théorie d'esthétique pour la réhabiliter. Oui, si l'on veut, l'Exposition a eu sa poésie dans certains esprits bienveillants, accoutumés à prendre pour des réalités leurs rêves de progrès. Tous les raffinements du monde ne valent pas un bon sentiment, même mal exprimé, et je serais inconsolable d'avoir scandalisé le naïf enthousiasme de ces simples de cœur dont la foi nous sauve. Il faut des éléments très divers pour le développement complet de l'esprit d'une nation ; la foi seule n'y suffit pas, et la critique seule y suffirait encore moins.

Le travail sur la poésie des races celtiques présente un carac-

tère un peu différent de celui des autres articles recueillis en ce volume. Je l'y ai joint cependant ; car en un sens il les explique, et d'ailleurs il a eu pour moi, quand je l'ai écrit, une valeur esthétique et morale bien plutôt qu'un but d'érudition. Nous autres Bretons, ceux surtout d'entre nous qui tiennent de près à la terre et ne sont éloignés de la vie cachée en la nature que d'une ou deux générations, nous croyons que l'homme doit plus à son sang qu'à lui-même, et notre premier culte est pour nos pères. J'ai voulu une fois dans ma vie dire ce que je pense d'une race que je crois bonne, quoique je la sache capable, quand on exploite sa droiture, de commettre bien des naïvetés. Les vieux souvenirs de cette race sont pour moi plus qu'un curieux sujet d'étude ; c'est la région où mon imagination s'est toujours plu à errer, et où j'aime à me réfugier comme dans une idéale patrie.....

O pères de la tribu obscure au foyer de laquelle je puisai la foi à l'invisible, humble clan de laboureurs et de marins, à qui je dois d'avoir conservé la vigueur de mon âme en un pays éteint, en un siècle sans espérance, vous errâtes sans doute sur ces mers enchantées où notre père Brandan chercha la terre de promesse ; vous contemplâtes les vertes îles dont les herbes se baignaient dans les flots ; vous parcourûtes avec saint Patrice les cercles de ce monde que nos yeux ne savent plus voir ! Quelquefois je regrette que votre barque, en quittant l'Irlande ou la Cambrie, n'ait point obéi à d'autres vents. Je les vois dans mes rêves, ces cités pacifiques de Clonfert et de Lismore, où j'aurais dû vivre, pauvre Irlande, nourri du son de tes cloches, au récit de tes mystérieuses odyssées. Inutiles tous deux en ce monde, qui ne comprend que ce qui le dompte ou le sert, fuyons ensemble vers l'Éden splendide des joies de l'âme, celui-là même que nos saints virent dans leurs songes. Consolons-nous par nos chimères, par notre noblesse, par notre dédain. Qui sait si nos rêves, à nous, ne sont pas plus

vrais que la réalité ? Dieu m'est témoin, vieux pères, que ma seule joie, c'est que parfois je songe que je suis votre conscience, et que par moi vous arrivez à la vie et à la voix.

28 avril 1859:

M. DE SACY ET L'ÉCOLE LIBÉRALE (1)

L'HONNÊTETÉ est la véritable aristocratie de nos jours ; celle-là n'a pas besoin d'être protégée, car, bien qu'on essaye aussi de la feindre, on ne réussit jamais à l'usurper. La noblesse finit toujours par s'attacher aux qualités qui à certaines époques décisives ont fait le salut de l'humanité. La classe privilégiée issue de la féodalité, qui jusqu'à la Révolution de 1789 a représenté en France l'établissement germanique, recueillait, à plus de mille ans d'intervalle, le bénéfice de la grande révolution qui substitua la barbarie apparente, mais en réalité l'indépendance individuelle et locale, au despotisme administratif de l'Empire romain. Je me figure souvent que la noblesse de l'avenir sera de même composée de ceux qui, sous une forme ou sous une autre, auront résisté aux tendances mauvaises de notre temps, je veux dire à cet abaissement général des caractères qui, détachant l'homme de ce qui fixe la conscience politique, fait tout accepter, — à ce matérialisme vulgaire sous l'influence duquel le monde deviendrait comme un vaste champ d'épis dont un coup de vent fait fléchir à la fois toutes les têtes. état fatal qui, selon moi, peut conduire la société non point à sa ruine (ce mot ne saurait être prononcé quand il s'agit de l'espèce humaine dans son ensemble), mais à une violente réaction des forces individuelles contre une paresse avilissante et une inertie résignée.

Un fait considérable, que l'on peut regarder dès à présent comme un des résultats les plus importants de la première

(1) Article paru sous le titre : *L'École libérale, ses Principes et ses Tendances*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1858. (N. de l'éd.)

moitié de notre siècle, c'est que la résistance morale dont je viens de parler s'est surtout rencontrée parmi les hommes voués aux travaux de l'esprit. Les anciennes classes sociales y ont contribué pour leur part ; mais aucune en particulier ne peut revendiquer l'honneur d'une protestation plus spécialement efficace. La Révolution a tellement brisé dans notre pays toute agrégation et toute solidarité qu'il n'en pouvait être autrement, et d'ailleurs ce n'est pas seulement de nos jours que l'action administrative du gouvernement a trouvé chez nous plus de résistance dans les individus que dans les différents ordres de l'État. Les gens d'esprit sont la vraie noblesse de notre histoire. La chevalerie française ne connut, au moins depuis l'avènement des Valois, que les qualités faciles de bravoure, de frivolité, d'élégance, qui devaient lui faire jouer dans le monde un rôle si brillant. Elle manqua trop souvent de sérieux et de moralité ; elle oublia la fonction essentielle d'une aristocratie, la défense de ses droits, qui étaient à beaucoup d'égards ceux de tous, contre la royauté. Depuis le *xvii^e* siècle en particulier, tous les devoirs de la noblesse se résumèrent en un seul, servir le roi. C'était fort bien sans doute ; mais ce n'était pas tout. L'autre obligation de la noblesse, qui consiste à représenter les privilèges des individus, à limiter le pouvoir, à préserver les temps modernes de cette notion exagérée de l'État qui fit la ruine des sociétés antiques, la noblesse française y manqua. Elle ne comprit ses privilèges que comme une supériorité sur la bourgeoisie ; sa prérogative fut pour elle un principe de dédain et non de vraie fierté, un motif de servilité et d'impertinence bien plutôt qu'un devoir à remplir. De là cet esprit à la fois léger et lourdement conservateur, frivole et routinier, qui a formé le caractère de la noblesse française ; de là ce vice intérieur qui l'empêcha d'être le principe d'un gouvernement libre, et qui fit que, le jour où ce gouvernement s'établit sans elle, elle devint l'adversaire le plus décidé du régime dont elle aurait dû être la fondatrice et le soutien.

Où donc a été la résistance qui tant de fois dans notre histoire, malgré l'absence d'institutions régulières, a limité le pouvoir ? Où le roi de France a-t-il trouvé la seule force

qui l'ait obligé de compter avec l'opinion ? Parmi les gens d'esprit. On pourrait montrer pendant presque tout le moyen âge le clerc, et, si j'ose le dire, le publiciste, conduisant la main de la royauté, alors même que celle-ci paraissait la plus rebelle à de telles inspirations. La seule époque de tyrannie proprement dite que la France ait traversée ne put se produire qu'après la suppression préalable des gens d'esprit. La Terreur, en décapitant la France, fut la vraie cause de l'abaissement inouï des caractères qui signale les dernières années du XVIII^e siècle et les premières du XIX^e. Certes, si les générations de 89 et de 92 n'eussent point été décimées par la hache ou faussées par l'exil, si tant de représentants éminents du XVIII^e siècle, qui, selon les lois ordinaires, auraient dû continuer leur existence dans le XIX^e et présider à l'inauguration de la nouvelle société, eussent survécu à la Révolution, ce qui a suivi n'eût point été possible. Nulle comparaison ne doit être établie à cet égard entre les années que nous traversons et les premières de notre siècle. La société qui sortit immédiatement de la Révolution fut servile parce que toute aristocratie avait disparu, parce que l'exercice le plus sérieux de la pensée se réduisait alors à des travaux d'Horace et à des vers latins. Tel n'est pas l'état de notre temps. L'esprit a survécu à son apparente défaite : les moyens de s'en passer n'ont point été découverts, et il ne semble pas que, malgré de pompeuses promesses, nul ait encore trouvé le secret de plaire sans talent ou d'attacher sans cœur.

Au milieu de cette plaine uniforme que l'égalité a créée autour de nous, une seule forteresse est ainsi restée debout, celle de l'esprit. On reproche souvent à la littérature le penchant qui l'entraîne vers les régions de la politique et l'on a bien raison, si l'on entend par la politique les agitations frivoles d'une vulgaire ambition. L'homme supérieur appliquant ses facultés à un chétif maniement d'affaires ou à des détails d'administration commet en réalité un sacrilège et une maladresse : la pratique de la vie exige de tout autres qualités que la spéculation ; les hautes aspirations et les vues profondes sont de peu d'usage dans un ordre de choses où ce qui est

humble et terre à terre a mille fois plus de chances de réussir que ce qui est grandement conçu et senti. Mais que la littérature doive se borner à un jeu d'esprit sans application aux questions sociales qui s'agitent de notre temps, c'est là une conception mesquine, qui dégrade du même coup la politique et la littérature, et dont l'effet serait de nous ramener aux grammairiens de l'antiquité. Si la littérature est sérieuse, elle implique un système sur les choses divines et humaines ; la politique, de son côté, suppose un parti pris sur le but des sociétés, et par conséquent une philosophie. La littérature et la science ne peuvent donc plus être une chose inoffensive, gouvernée administrativement, comme les spectacles ou les divertissements du public. Les œuvres vraiment belles ne se commandent pas ; l'homme capable de penser par lui-même n'acceptera jamais un joug qui suppose, comme première condition, chez ceux qui le portent, la médiocrité, et la tentative d'une littérature officielle échouera toujours devant la double impossibilité de donner de l'originalité à ceux qui n'en ont pas et de discipliner ceux qui en ont.

I

« J'en fais l'aveu sincère, dit M. de Sacy en tête de l'intéressant recueil qui me suggère ces réflexions (1), je n'ai pas changé. Que ce soit un mérite ou un tort, je suis resté le même. Bien loin de m'avoir ébranlé dans mes convictions, la réflexion, l'âge et l'expérience m'y ont affermi. Je suis libéral comme je l'étais il y a trente ans. Je crois au droit et à la justice comme j'y croyais dans ma plus naïve jeunesse. Ce principe de liberté, que le temps et les circonstances ont ajourné dans la politique, je suis heureux de le reprendre dans les lettres, dans la philosophie, dans tout ce qui est du domaine de la conscience et de la pensée pure. C'est ce que nous essayons de faire au *Journal des Débats*. Avec des nuances de goût et d'opinion différentes, c'est l'esprit qui

(1) Silvestre de Sacy, de l'Académie française, *Variétés littéraires, morales et historiques*, 2 vol., Paris, 1858.

nous rallie tous ; c'est aussi celui, j'en ai l'espoir, qu'on retrouvera à chaque ligne dans les articles de critique et de littérature qui forment ces deux volumes. »

C'est en effet la gloire de l'école libérale, et la meilleure réponse qu'elle puisse faire à d'injustes dénigrements, que de s'être retrouvée, au lendemain de la catastrophe qui semblait lui donner tort, ce qu'elle était quand la direction du monde lui appartenait. Je dirai bientôt avec quelles réserves on doit admettre, selon moi, les principes de cette école ; mais il est un éloge qu'on ne peut lui refuser : celui d'une conviction sérieuse, ne se laissant point rebuter par les contretemps, supérieure au succès, persistant à espérer contre toute espérance. On n'examinera pas si la résistance qu'elle a opposée aux faiblesses contemporaines eût pu être, je ne dis pas plus sincère, mais plus efficace. Peut-être, déshabituée qu'elle était de compter avec d'autres entraves que celles de sa conscience, n'a-t-elle pas toujours usé, comme l'affirmait M. Guizot dans une circonstance solennelle, de toute la liberté qu'elle avait. L'État n'ayant jamais intérêt à pousser les choses à l'extrême, l'individu a contre lui bien des avantages, quand il est à la fois prudent et résolu à ne pas céder ; mais il est tout simple que les hommes modérés, envisageant la liberté comme un droit de ceux qui en sont dignes, et non comme un privilège des audacieux, soient plus embarrassés que d'autres le jour où ils sont obligés d'être leurs propres censeurs. Cette contrainte d'ailleurs a d'excellents résultats littéraires : il semble que l'ennoblissement du publiciste ait daté du moment où il ne lui a été possible de tout dire qu'à la condition de le bien dire. A peine consentait-on autrefois à accorder une place en littérature à l'homme voué au rude labeur d'écrire pour un jour : or voici que l'Académie française, douée d'un tact si délicat pour discerner et suivre chaque mouvement de l'opinion, vient d'admettre dans son sein un homme qui n'a écrit que des articles de journaux, et qui déclare nettement qu'il n'écrit jamais autre chose. On se figurait que les rapides improvisations de la presse quotidienne ne pouvaient avoir la solidité des œuvres étudiées ; on croyait que notre vieille langue académique n'est pas celle qui

convient à l'éloquence affairée d'un siècle positif : or voici un livre composé d'articles de journaux, et ce livre, quelque jugement que l'on porte sur le fond des idées, est peut-être celui de nos jours qui rappelle le mieux la langue du siècle auquel on a décerné le titre de classique. L'occasion éphémère produit souvent des écrits qui ne le sont pas : Bossuet, Bayle, Voltaire composèrent à peine un ouvrage sans y être provoqués par un fait contemporain ; les plus beaux livres de l'antiquité furent en leur temps des écrits de circonstance. Je dirai plus : on n'est complètement à l'abri de toute déclamation que quand une nécessité vous force ainsi à parler ou à écrire, et qu'on peut se rendre ce témoignage que ce n'est point par choix qu'on s'ingère à occuper le public de soi et de sa pensée.

Des deux sortes d'esprits entre lesquels se partage le monde, les uns formant leur opinion par la vue spéciale et analytique de chaque objet, les autres par une sorte de raison générale et de foi en la droiture de leur instinct, la seconde est bien décidément celle à laquelle appartient M. de Sacy. Ce n'est ni un historien, ni un philosophe, ni un théologien, ni un critique, ni un politique : c'est un honnête homme ne demandant qu'à son sens droit et sûr des opinions sur toutes les questions que d'autres cherchent à résoudre par la science et la philosophie. L'historien réclamera contre ses jugements, le poète réclamera, le philosophe réclamera, et souvent avec raison ; mais le bon sens général a aussi ses droits, à la condition qu'il ne soit pas intolérant et n'essaye point d'être une limite à la grande originalité. Tel il se montre chez M. de Sacy : les partis pris de cet écrivain si attachant ne sont pas ceux d'un esprit étroit, refusant d'admettre ce qui dérange ses habitudes, et fermé à tout ce qu'il ne comprend pas ; ce sont, si j'ose le dire, les pactes qu'un cœur honnête conclut avec lui-même pour ne pas regarder ce qui ne peut contribuer à le rendre meilleur. L'esprit vraiment étroit ne s'aperçoit pas de sa petitesse ; il croit le monde borné à l'horizon qu'il embrasse, et c'est par là qu'il nous irrite, comme tout ce qui est prétentieux et vain ; mais ici c'est une limite sentie et voulue, ce sont des préjugés ayant conscience d'eux-mêmes et ne

cherchant point à s'imposer aux autres. Ces préjugés-là, ne venant ni de paresse ni de contrainte, sont la condition d'une foule d'excellentes qualités nécessaires au bien du monde. La force d'une société ne s'obtient qu'au prix d'un certain nombre de principes acceptés de confiance, et sur lesquels on n'attend pas la démonstration de la raison pour être fixé.

Avant d'examiner ce qu'une telle nature d'esprit peut produire, quand on l'applique aux genres de travaux intellectuels dont l'essence consiste précisément à tenir à la fois beaucoup de choses sous son regard, et à embrasser des mondes divers dans une large et vive sympathie, il faut la voir appliquée à son élément naturel, qui est la morale. J'aurai peut-être quelques restrictions à proposer aux jugements de M. de Sacy critique littéraire, et de M. de Sacy historien ; je ne puis qu'applaudir sans réserve aux opinions de M. de Sacy moraliste. Ce n'est ni l'étendue, ni la pénétration, ni la curiosité de l'esprit qui font l'honnête homme : l'obstination systématique, si nuisible dans toutes les branches de la spéculation pure, est au contraire la condition même de la sagesse pratique et son fondement le plus assuré.

Une qualité charmante, que j'appellerai le goût du vieux en toute chose, donne aux écrits de morale de M. de Sacy une suavité qu'on a rarement égalée, et renferme le secret de ce ton exquis, mêlé de finesse et de bonhomie, qui répand sur tout son livre un si délicieux parfum de vétusté. Par là, l'auteur s'élève presque jusqu'à la poésie, bien que ce mot ne soit pas précisément celui qui convienne pour désigner ses dons ordinaires. La poésie et la morale sont en effet deux choses différentes ; mais elles supposent l'une et l'autre que l'homme n'est pas un être d'un jour sans lien avec l'infini qui le précède, sans responsabilité envers l'infini qui le suit. Je l'avoue, il me serait impossible de résider ou même de voyager avec goût dans un pays où il n'y aurait ni archives ni antiquités. Ce qui fait l'intérêt et la beauté des choses, c'est le cachet de l'homme qui y a passé, aimé, souffert. Une petite ville de l'Ombrie, avec ses murs étrusques, ses ruines romaines, ses tours du moyen âge, ses

casins de la Renaissance, ses églises jésuitiques du XVII^e siècle, aura toujours plus de charme que nos villes sans cesse rebâties, où le passé semble resté debout, non par son droit, mais par grâce et comme un décor théâtral. Le badigeon qui enlève la trace du temps, le niveau qui fait disparaître les vieilles assises de la vie humaine sont les ennemis naturels de toute poésie. L'honnêteté est de même ce qui s'improvise le moins : elle est le fruit des générations. Aucun principe abstrait, ni philosophique ni religieux, n'a le pouvoir de créer un honnête homme. Tel se vante de n'avoir commencé à avoir quelque probité que le jour où il s'est converti. Oh ! la grande illusion, et que je me défierais de cet homme-là, si je ne croyais qu'il s'est calomnié par figure de rhétorique et pour le besoin de sa cause ! Bien des choses, et des choses excellentes dans l'ordre de l'esprit, sont jeunes dans le monde ; mais il n'en est pas ainsi de l'ordre moral : ici rien n'est à inventer ni à découvrir. En morale, le vieux, c'est le vrai ; car le vieux, c'est l'honneur ; le vieux, c'est la liberté.

Ce n'est pas du reste sans raison que M. de Sacy aime le passé ; il ne l'a connu que par la meilleure de ses traditions. L'illustre Silvestre de Sacy, père de notre publiciste, appartenait à cette société pour laquelle le nom de jansénisme était moins le signe d'une dissidence dogmatique que l'indice d'une profession de gravité et de religion austère. Les plus charmantes pages du livre de M. de Sacy sont, selon moi, celles qu'il a consacrées au souvenir de ce monde vénérable au milieu duquel il a passé sa jeunesse, et dont il est parmi nous le dernier survivant. « Comme ils représentaient bien, dit-il en parlant de deux respectables libraires chers aux bibliophiles,⁽¹⁾ comme ils représentaient bien cette vieille bourgeoisie de Paris, enrichie par un honorable commerce, ces familles qui se transmettaient la même profession de père en fils comme une noblesse, avec le magasin souvent noir et enfumé de l'aïeul et l'antique enseigne, armoirie qui en valait bien une autre ! Quelle franche et gracieuse bonhomie éclatait dans leur accueil ! quel air de

(1) MM. de Bure.

candeur et de loyauté parfaite était peint sur leur visage ! Le bon vieux temps respirait en eux tout entier. Point de prétention, point de morgue ; rien qui sentît dans leurs manières l'humilité du gain ou l'orgueil de la fortune acquise. Ils étaient heureux, autant qu'on peut l'être en ce monde, par la douce et paisible uniformité de leur vie, par une union qui ne s'est pas démentie un seul jour, par le bonheur qu'ils répandaient autour d'eux... Ah ! si c'étaient là en effet les bonnes gens d'autrefois, j'avoue qu'autrefois valait mieux qu'aujourd'hui. L'esprit de famille, hélas ! serait-il au nombre des vieilleries féodales que nous avons abolies ?... Je ne sais si c'est parce que je deviens vieux moi-même, mais il me semble que les hommes que j'ai connus dans ma jeunesse avaient une originalité de physionomie et un piquant de caractère qu'on ne retrouve plus aujourd'hui. J'ai vu toute l'ancienne Académie des inscriptions. Sans faire tort à personne, on aurait de la peine à en composer une pareille maintenant, je le crois du moins. Dieu et la nouvelle Académie me pardonnent si je me trompe ! Ce qu'il y a de sûr, c'est que les printemps et les étés étaient plus beaux dans ce temps-là qu'ils ne le sont aujourd'hui. Qui dira le contraire en a menti. Pourquoi les savants ne se ressentiraient-ils pas de l'universelle décadence ? »

Je dois à la nouvelle Académie des inscriptions de protester ici doucement ; mais que cette idylle de la rue Haute-feuille et de la rue Serpente (hélas ! existent-elles encore ?) a de charme, et que j'en veux au besoin de la ligne droite qui détruit tous les jours autour de nous l'image de ces anciennes mœurs ! Comme en lisant cette page délicieuse je vois bien vivre nos vieux confrères, Silvestre de Sacy, Lanjuinais, Anquetil-Duperron, Camus, Larcher, du Theil, Villoison, Saint-Croix, Daunou, tant d'autres qui relevèrent, il y a soixante ans, les études anéanties ! Nous comprenons plus de choses peut-être, nous sommes de plus subtils philologues, des critiques plus délicats. Depuis qu'on a pacifié la science comme tout le reste, nous avons peine à comprendre leurs luttes, leur roideur, leurs rivalités, leur assurance dans leur opinion ; mais aussi quelle verdure !

quelle fermeté ! quelle estime pour eux-mêmes ! quelle austérité de caractère ! Comme ils haïssaient ! comme ils aimaient ! Ils avaient beaucoup de préjugés ; mais qui sait si nous ne devons pas les leur envier ? Ils étaient d'une religion sévère, mais jamais d'une religion étroite. L'esprit sectaire, qu'ils portaient souvent dans leur foi, avait lui-même de grands avantages, les membres d'une secte dissidente étant presque toujours individuellement supérieurs aux fidèles des grandes Églises établies, par le seul fait que la croyance est pour eux le résultat d'un choix et suppose un effort personnel de la raison.

C'est dans une de ces savantes et patriarcales maisons, embellies seulement par l'austère poésie du devoir, qu'il faut chercher les origines de M. de Sacy. Ce goût si délicat des travaux de l'esprit, cette culture si solide et si arrêtée, cette nuance de religion finement maintenue au milieu d'écueils divers, et où se combinent si heureusement les avantages du scepticisme et les bons côtés de la foi, cette piété en même temps si sincère et si libre, donnant la main à tout ce qui, en dehors d'elle, aspire au même but par d'autres voies, toutes ces qualités, qui sont si peu de notre temps, où en trouver l'explication, si ce n'est dans les habitudes studieuses d'une Église d'élite, qui, au lieu de réclamer l'obéissance aveugle des croyants, leur faisait un devoir de penser par eux-mêmes ? Ces rigides chrétiens étaient loin de soupçonner la théorie inventée de notre temps, et si commode pour la paresse, d'après laquelle le fidèle, remettant à qui de droit la charge de régler son symbole, est dispensé du soin de se l'assimiler par la réflexion. Ils aimaient les livres et lisaient beaucoup ; ils les copiaient même, et, dans quelques-unes de ces sévères familles, les jeunes personnes n'avaient pas de plus agréable passe-temps que de transcrire d'un bout à l'autre les écrits de Saint-Cyran et du père Quesnel. L'habitude où étaient souvent les laïques de dire leur bréviaire, en ramenant à chaque heure un cercle, varié dans sa monotonie, de prières, d'hymnes, de lectures pieuses, mettait un obstacle salutaire à la vulgarité et au laisser aller qui depuis ont envahi les mœurs. On étudiait l'antiquité à la manière de Lebeau, l'histoire à la

manière de Rollin. On arrivait par le sérieux, la probité et la lecture des anciens, aux mêmes principes libéraux où la philosophie du siècle arrivait par une voie tout opposée. Une teinte générale de tristesse suppléait à la grande poésie dont le sentiment manquait en général à cette époque. Ce n'était pas la tristesse énervante qui n'aboutit qu'à l'impuissance et qui est une des plaies de notre siècle ; c'était la tristesse féconde qui naît d'une conception grave de la destinée humaine, comme la *Mélancolie* d'Albert Dürer ; maîtresse et créatrice des grandes choses. La légèreté morale de notre temps tient en grande partie à ce que la vie est devenue trop facile et trop gaie, et sans doute, si l'idéal de bien-être matérialiste que rêvent quelques réformateurs venait à se réaliser, le monde, privé de l'aiguillon de la souffrance, perdrait un des moyens qui ont le plus contribué à faire de l'homme un être intelligent et moral.

Le laïque s'occupant de théologie paraît dans les pays catholiques un si singulier phénomène que beaucoup de personnes n'ont pu voir sans surprise un homme mêlé à nos luttes de tous les jours publier une *Bibliothèque spirituelle* et essayer de relever la littérature ascétique du discrédit où elle était tombée. D'autres ont cru que le goût de ces sortes d'ouvrages implique une adhésion plus positive que ne le comporte la mesure générale de foi qui a été départie à notre temps. C'est là une double erreur qui tient au peu de pratique qu'a notre siècle des choses religieuses. Il est vrai que la piété chrétienne supposait une foi arrêtée aux époques de dogmatisme théologique ; mais elle ne la suppose plus depuis que la religion a quitté la sphère des disputes pour se réfugier dans la région calme du sentiment. A un autre point de vue d'ailleurs, il faut savoir beaucoup de gré à M. de Sacy d'avoir voulu relever le goût des lectures spirituelles. Ces lectures avaient de fort bons effets, en particulier sur les femmes. Elles les enlevaient aux soucis frivoles ou trop constamment vulgaires ; elles prenaient la place qu'une littérature plate et immorale devait ensuite usurper. En donnant à leur religion une base individuelle, elles les préservaient de cette avilissante docilité, de cette abdication morale, effet inévitable d'une dévotion qui ne

réfléchit pas. Un des traits les plus caractéristiques de la nouvelle école qui a pris, au grand détriment de la solide piété, la direction des consciences est précisément son impuissance à créer une littérature ascétique un peu sérieuse. Elle ne sait qu'injurier et disputer. Où sont ses Tauler ? où sont ses Henri Suso ? Les saines doctrines de la vie spirituelle ont aussi disparu en laissant un grand vide dans les âmes pures auxquelles elles procuraient un monde infini de consolations.

Le moraliste, et non le critique, m'occupe en ce moment ; j'ai à rechercher, non la vérité de telle ou telle croyance, mais ses effets sur le caractère et le goût. Or on ne peut nier que la religion n'exerce une influence entièrement différente sur le développement intellectuel et moral de l'individu selon la manière dont elle est acceptée. La foi qui semble au premier coup d'œil la plus inconciliable avec un développement libre élève, améliore et fortifie l'homme, dès qu'elle est le fruit d'une conviction acquise par l'exercice de la raison. Au contraire, la foi en apparence la plus large écrase et rapetisse celui qui s'y livre, quand on l'accepte comme un joug officiel émanant d'une autorité extérieure. Les derniers siècles ont souvent été intolérants et peu éclairés dans leur croyance ; mais jamais, avant nos jours, on n'avait songé à poser en principe que la religion a pour objet de nous dispenser de réfléchir aux choses divines, à notre destinée, à nos devoirs. Il était naturel qu'après avoir mis l'homme civil et politique en tutelle administrative on fit de même pour les consciences, et qu'on s'habituaît à voir les dogmes comme les lois arriver tout faits d'un centre infaillible sans qu'on eût à les comprendre ni à les discuter.

Le goût si décidé de M. de Sacy pour le passé devait nécessairement l'amener à être sévère pour le présent. M. de Sacy est pessimiste, et il a bien raison. Il est des temps où l'optimisme fait involontairement soupçonner chez celui qui le professe quelque petitesse d'esprit ou quelque bassesse de cœur. Ici, pourtant, une explication est nécessaire. D'accord avec M. de Sacy sur les dangers sérieux que cause à la société moderne la perte de tant de qualités solides qui faisaient la force du vieux monde, je diffère un peu de lui

sur la manière d'apprécier le mouvement intellectuel de notre époque. Je crois qu'aucun siècle n'a vu si loin que le nôtre dans la vraie théorie de l'univers et de l'humanité : je pense qu'il y a dans quelques milliers de nos contemporains plus de pénétration d'esprit, de finesse, de vraie philosophie et même de délicatesse morale que dans tous les siècles passés réunis, mais cette riche culture, à laquelle, selon moi, aucune époque n'a rien à comparer, est en dehors du temps et a sur lui peu d'influence. Un matérialisme grossier, n'estimant les choses qu'en vue de leur utilité immédiate, tend de plus en plus à prendre la direction de l'humanité, et à rejeter dans l'ombre ce qui ne sert qu'à contenter le goût du beau ou la curiosité pure. Des soucis de ménage, dont les sociétés d'autrefois se préoccupaient à peine, sont devenus de grosses affaires, et les mâles poursuites de nos pères ont fait place à de plus humbles soins. Qu'on adopte le langage de telle religion ou de telle philosophie que l'on voudra, l'homme est ici-bas pour une fin idéale, transcendante, supérieure à la jouissance et aux intérêts. Les progrès matériels contribuent-ils à nous rapprocher de cette fin ? Le monde, depuis sa transformation, est-il devenu dans son ensemble plus intelligent, plus honnête, plus soucieux de la liberté, plus sensible aux belles choses ? Voilà toute la question. On peut croire au progrès sans partager cet optimisme dangereux qui voit sans honte l'humiliation de l'esprit, quand cette humiliation se présente comme favorable à certaines améliorations. Fussent-elles aussi démontrées que quelques-unes d'entre elles sont problématiques, ces améliorations seraient toujours, aux yeux des personnes libérales, une faible compensation à la perte des seules choses qui rendent la vie humaine désirable et lui donnent un sens et un prix.

Certes, les progrès matériels ne sont pas à dédaigner, et de deux sociétés également intelligentes et honnêtes dont l'une présenterait un riche épanouissement de civilisation extérieure, et dont l'autre serait privée de cet avantage, il faudrait sans hésiter préférer la première. Seulement ce qu'on ne doit point admettre, c'est qu'un progrès matériel puisse être considéré comme une compensation à une

décadence morale. Le signe le plus certain de l'affaiblissement d'une société est cette indifférence aux nobles luttes qui fait que les grandes questions politiques paraissent secondaires auprès des questions d'industrie et d'administration. Tous les despotismes se sont fondés en persuadant aux sociétés qu'ils feraient leurs affaires beaucoup mieux qu'elles-mêmes. Chaque peuple a ainsi dans son histoire une heure de tentation où le séducteur lui dit en lui montrant les biens du monde : « Je te donnerai tout cela si tu veux m'adorer. »

Ne prêtons point trop généreusement aux siècles passés une force morale qui a toujours été l'apanage d'un petit nombre. La vertu diminue ou augmente dans l'humanité selon que l'imperceptible aristocratie en qui réside le dépôt de la noblesse humaine trouve ou non une atmosphère pour vivre et se propager. Or on ne peut nier que le grand développement de l'industrie, en prélevant un impôt énorme sur ceux qui ne sont pas industriels, c'est-à-dire sur ceux qu'on eût appelés autrefois les nobles, n'oblige en quelque sorte le monde à prendre son unisson. Une loi fatale de la société moderne tend de plus en plus à forcer chacun d'exploiter le don ou le capital qui lui a été départi, et à rendre impossible la vie de celui qui ne produit rien d'appréciable en argent. Quelques partisans du système moderne avouent cette conséquence, et reconnaissent que l'industrie ne cessera d'être nuisible à certaines classes que quand tous seront à leur manière industriels. Qui ne voit que l'effet d'un tel état de choses, s'il était poussé à l'extrême (ce qui, je le reconnais, n'arrivera jamais), serait de rendre notre planète inhabitable pour ceux dont le devoir est précisément de ne point sacrifier leur liberté intérieure à un avantage matériel ? Ferez-vous de l'artiste un industriel, produisant des statues ou des tableaux d'après la commande expresse ou supposée de l'acheteur ? Mais n'est-ce pas supprimer du même coup le grand art, évidemment moins lucratif que celui qui s'accommode à la frivolité et au mauvais goût ? Ferez-vous du savant un industriel produisant des travaux pour le public ? Mais, dans les choses scientifiques, plus un travail est méritoire,

moins il est destiné à avoir de lecteurs. Un des plus grands-mathématiciens de notre siècle, qui était en même temps un homme accompli, Abel, est mort de misère. Il est donc évident que, pour plusieurs des œuvres les plus excellentes de l'humanité, il y a disproportion infinie entre la valeur du travail et ce qu'il rapporte, ou, pour mieux dire, que la valeur du travail est en raison inverse de ce qu'il rapporte. Par conséquent, une société où la vie indépendante devient de plus en plus difficile, et où le non-producteur est écrasé par celui qui produit selon la demande du public, doit arriver à un grand abaissement de tout ce qui est noble ou, en d'autres termes, improductif. Le moyen âge poussa le sentiment de cette vérité jusqu'au paradoxe en faisant de la mendicité une vertu et en établissant que l'homme voué à des devoirs spirituels vit d'aumônes. C'était reconnaître au moins qu'il y a dans le monde des choses qui ne se payent pas, que l'esprit ne représente aucune valeur matérielle, et que, quand il s'agit des services rendus à l'âme, aucune rétribution ne peut passer pour un salaire. L'Église, avec beaucoup de tact, a retenu le même principe : elle n'admet pas qu'elle soit jamais payée ; elle se proclame toujours pauvre. Possédât-elle l'univers, elle dirait encore que dans l'ordre des choses matérielles elle ne veut que ce que demandait saint Paul, *victum et vestitum*.

Le pouvoir de plus en plus agrandi de l'homme sur la matière est un bien évident, et il faut applaudir aux progrès que notre siècle a accomplis en ce sens ; mais de tels progrès n'ont une valeur vraiment de premier ordre que si, en mettant l'homme au-dessus des obstacles que lui oppose la nature, ils contribuent à lui faciliter l'accomplissement de sa mission idéale. Une belle pensée, un noble sentiment, un acte de vertu font bien mieux de l'homme le roi de la création que la faculté de faire parvenir instantanément au bout du monde ses commandes et ses désirs. Cette royauté est dans notre âme : l'ascète des déserts de la Thébaine, le contemplatif des sommets de l'Himalaya, esclaves à tant d'égards de la nature, en étaient mieux les souverains et les interprètes selon l'esprit que le matérialiste qui bouleverse la surface du globe sans comprendre le sens divin de la vie.

Leur tristesse pleine de philosophie et de charme valait mieux que nos vulgaires joies, et leurs égarements font plus d'honneur à la nature humaine que tant d'existences prétendues raisonnables qui n'ont été remplies que par les calculs de l'intérêt ou les luttes insignifiantes de la vanité.

C'est donc avec raison que M. de Sacy se plaint de la disparition d'une foule d'excellentes choses qui net rouvent plus de place dans notre société. Ces choses n'étant pas de celles dont le besoin est de tous les jours, on ne remarque pas leur absence ; mais avec le temps on s'apercevra de l'énorme lacune qu'elles ont laissée dans le monde en se perdant. La même erreur que notre siècle commet dans la théorie de l'éducation, en refusant de voir qu'au-dessus des connaissances spéciales, qui seules ont une application positive, il y a une culture générale qui ne sert qu'à former l'homme intellectuel et moral, il la commet dans les théories sociales. Tout ce qui échappe à ses catégories utilitaires lui paraît un luxe et un ornement. Certes, on peut ne pas regretter le gentilhomme : ce nom impliquait un fait de naissance, et les hommes distingués se recrutent de nos jours à peu près en égale proportion dans tous les rangs ; mais ce qu'on doit regretter fort, c'est l'*honnête homme*, dans le sens qu'attachait à ce mot le ^{xvii}^e siècle, je veux dire l'homme dégagé des vues étroites de toute profession, n'ayant ni les manières ni la tournure d'esprit d'aucune classe. Chaque spécialité de travail entraîne le plus souvent des habitudes particulières, et même, pour y réussir convenablement, il est bon d'avoir ce qu'on appelle l'*esprit de son état*. Or la noblesse consiste à n'avoir aucune de ces limites, la distinction ne peut être représentée dans le monde que par des gens n'ayant aucun état. Il n'est pas juste que ces gens-là soient riches, puisqu'ils ne rendent à la société aucun service appréciable en argent ; mais il est juste qu'ils soient l'aristocratie, dans le sens très restreint qu'il est permis désormais de donner à ce mot, afin que le mouvement général des choses humaines conserve sa dignité, et que les diverses manières de prendre la vie, dont les personnes vouées à des fonctions ou à des vues spéciales ne peuvent bien comprendre la légitimité, soient librement représentées.

Toutes les choses délicates et à longue portée souffriront, je crois, dans un prochain avenir, de la base beaucoup trop étroite que les réformateurs de la société moderne lui ont donnée. Rien de séculaire n'est resté possible. Tout ce qui a besoin de deux ou trois cents ans pour arriver à sa maturité a le temps de voir dans le cours de son existence le monde changer dix fois de maître et de plan. La fin imminente de la poésie dans l'humanité tient aux mêmes causes. La poésie est tout entière dans l'âme et le sentiment moral ; or la tendance de notre époque est précisément de remplacer en toute chose les agents moraux par des agents matériels. L'objet le plus insignifiant, le tissu le plus vulgaire, par exemple, devenait presque une chose humaine et morale quand des centaines d'êtres vivants avaient respiré, senti, souffert peut-être entre chacune de ses trames, quand la fileuse soulevant et abaissant alternativement le fuseau, quand le tisserand poussant la navette selon un rythme plus ou moins pressé, y avaient contribué, en entremêlant leur travail de leurs pensées, de leurs propos et de leurs chants. Aujourd'hui une machine de fer, sans âme, sans beauté, a remplacé tout cela. Les anciennes machines, merveilleusement appropriées à l'homme, étaient arrivées avec le temps à une véritable unité organique et à une parfaite harmonie ; mais la machine moderne, anguleuse, sans grâce ni proportion, est condamnée à ne jamais devenir un membre de l'homme. Elle humilie et abrutit celui qui la sert, au lieu d'être pour lui, comme l'outil d'autrefois, un auxiliaire et un ami.

L'homme n'est un être divin que par l'âme : qu'il arrive à réaliser en quelque mesure la perfection intellectuelle et morale, et le but de son existence est atteint. Rien n'est indifférent de ce qui peut servir à cette fin sublime ; mais c'est une grave erreur de croire que les améliorations matérielles qui n'amènent pas un progrès de l'esprit et de la morale aient par elles-mêmes quelque prix. Les choses extérieures n'ont de valeur que par les sentiments humains, auxquels elles correspondent. Le jardin le plus ordinaire renferme aujourd'hui des fleurs splendides que les serres royales possédaient seules autrefois. Qu'importe si les fleurs

des champs, telles que Dieu les a faites, parlaient mieux au cœur de l'homme et y réveillaient un sentiment de la nature plus délicat ? Les femmes peuvent se parer de nos jours comme les reines seules le pouvaient jadis ; qu'importe si elles ne sont ni plus belles ni plus aimables ? Les moyens de jouissance se sont raffinés de mille manières et multipliés à l'infini ; qu'importe si l'ennui et le dégoût les empoisonnent, si la pauvreté de nos pères était plus heureuse et plus gaie ? Les progrès de l'intelligence ont-ils été en proportion des progrès de l'industrie ? Pour le goût des belles choses, valons-nous la génération qui nous a précédés et qui a produit le mouvement brillant et animé dont nous vivons encore ? L'éducation est-elle dirigée dans un sens plus libéral ? Les caractères ont-ils beaucoup gagné en force et en élévation ? Trouve-t-on dans les hommes des temps nouveaux plus de dignité, de noblesse, de culture intellectuelle, de respect pour leurs propres opinions, de fermeté contre les séductions de la richesse et du pouvoir ? Je n'essayerai pas de répondre ; je dirai seulement que le progrès ne saurait consister qu'en cela. Jusqu'à ce qu'un tel progrès soit accompli, ce sera une mince consolation pour les âmes bien nées de n'avoir en échange des vertus du passé qu'une augmentation de bien-être qui ne rend pas plus heureux, et une assurance de repos qui ne rend pas meilleur.

II

Cet instinct essentiellement conservateur des belles et bonnes choses, qui fait de M. de Sacy un si excellent moraliste, a-t-il d'aussi bons effets sur ses jugements littéraires et historiques ? Ici j'hésite à répondre. Le moraliste, procédant par le sentiment spontané de ce qu'il croit le meilleur, et le critique, procédant par la recherche indépendante et sans vues préconçues, sont nécessairement amenés à différer sur bien des points. Le moraliste n'hésite jamais dans ses jugements, car ils résultent pour lui d'un choix une fois pour toutes, et dont il a trouvé les motifs dans le tour de son esprit bien plus que dans un examen impartial et long-

temps balancé. Le critique hésite toujours, car l'infini-variété du monde lui apparaît dans sa complexité, et il ne peut se résigner de gaieté de cœur à fermer les yeux sur des faces entières de la réalité. Le moraliste n'a pas beaucoup de curiosité, car pour lui il y a peu de choses à découvrir : à ses yeux, la règle du bien et du beau a été réalisée en quelques chefs-d'œuvre qui ne seront jamais égalés. Le critique cherche toujours, car un élément nouveau ajouté à ses connaissances modifie en quelque chose l'ensemble de ses opinions : il pense que le jugement le plus droit ne supplée pas à ce que les documents positifs peuvent seuls nous apprendre ; aussi toute découverte ou toute manière ingénieuse d'interpréter des faits déjà connus est-elle pour lui un événement. Le moraliste n'aime que les littératures complètement mûres et les œuvres d'une forme achevée. Le critique préfère les origines et ce qui est en voie de se faire ; car pour lui tout est document et indice des lois secrètes qui président aux évolutions de l'esprit. Le moraliste aime le vieux, mais non pas le très vieux ; car dans les créations primitives il y a une franchise d'allure qui dérange ses habitudes réfléchies. Le critique recherche en tout le primitif : s'il connaissait quelque chose de plus vieux que les Védas ou la Bible, là serait sa dévotion littéraire. La Grèce même lui paraît bien jeune ; il est tenté de reconnaître que les prêtres égyptiens avaient raison, que les Grecs n'ont été que des enfants légers et spirituels, qui nous ont gâté une plus vieille antiquité. Le moraliste et le critique ne se rencontrent qu'en un point ; mais ce point tient lieu de tout : c'est l'amour du bien et du vrai, et par conséquent de la liberté, condition de l'un et de l'autre. Le caractère bien plus que l'esprit est ce qui rapproche les hommes, et les plus grandes diversités d'opinions ne sont rien auprès de la sympathie morale qui résulte de communes espérances et de communes aspirations.

La critique de M. de Sacy est une critique de préférences personnelles. La littérature du *xvii^e* siècle dans les temps modernes, la littérature latine dans l'antiquité, voilà, je crois, les deux monuments littéraires sur lesquels s'est porté son choix. « Je dois le confesser, dit-il, en littérature, mes

goûts sont exclusifs. N'ayant jamais eu le temps de lire autant que je l'aurais voulu, je n'ai lu que des livres excellents ; je les ai relus sans cesse. Il y a une foule de livres, très bons dans leur genre, je n'en doute pas, que tout le monde connaît, et avec lesquels je ne ferai jamais connaissance. C'est un malheur peut-être ; mais malgré moi, et par un instinct dont je ne suis pas le maître, ma main va toute seule chercher dans une bibliothèque ces livres que les enfants savent déjà par cœur. » On ne dispute pas des goûts, et il faut reconnaître tout ce que celui de M. de Sacy a d'exquis. Ici pourtant je me permettrai d'être un peu plus archaïque que lui. J'aime le moyen âge, j'aime la haute antiquité. Je préfère le *Dies iræ* aux hymnes de Santeul, la poétique qui a inspiré les *Romans de la Table Ronde* à celle de Boileau, et même les mystiques du XIII^e siècle à ceux de Port-Royal. Le beau, comme le bien, doit être cherché dans le passé ; mais il ne faut point s'arrêter à mi-chemin : il faut remonter au delà de toute rhétorique ; le primitif seul est le vrai, et seul a le droit de nous attacher.

On ne peut refuser au XVII^e siècle le don spécial qui fait les littératures *classiques*, je veux dire une certaine combinaison de perfection dans la forme et de mesure (j'allais dire de médiocrité) dans la pensée, grâce à laquelle une littérature devient l'ornement de toutes les mémoires et l'apanage des écoles ; mais les limites qui conviennent aux écoles ne doivent pas être imposées à l'esprit humain. De ce que telle littérature est l'instrument obligé de toute éducation, et qu'il n'est personne qui ne doive dire d'elle : *Puero mihi profuit olim*, ce n'est pas une raison pour lui attribuer un caractère exclusif d'excellence et de beauté. Ce caractère exclusif, je ne puis l'accorder aux écrits du XVII^e siècle en particulier, quelles qu'en soient les durables et solides qualités. Les nations étrangères, sauf celles qui n'ont aucune originalité littéraire, ne comprennent pas l'attrait extraordinaire qu'ont pour nous les ouvrages de ce temps, et n'y voient qu'une littérature *tertiaire*, si j'ose le dire, un écho de la littérature latine, écho elle-même de la littérature grecque. Les Allemands, si larges et si éclectiques dans leur goût, qui ont travaillé avec tant de passion à éclaircir les

moindres particularités de la littérature italienne, de la littérature espagnole, de notre moyen âge provençal, ne s'occupent presque jamais de notre grand siècle, et ont peine à en voir l'intérêt. Ils ont grand tort, suivant moi ; mais leur négligence tient à une cause fort grave. Cette littérature est trop exclusivement française ; elle souffrira quelque chose, je le crains, de l'avènement d'une critique dont la patrie est l'esprit humain, et dont le propre est de n'avoir pas de préférences exclusives. On ne lui contestera pas son titre de classique ; on la laissera en possession des écoles, où elle seule peut offrir un aliment approprié à la jeunesse ; les curieux la liront, comme ils lisent toute chose, à titre de document pour l'histoire d'une époque mémorable ; les écrivains y chercheront le secret d'exprimer en notre langue même des pensées qui lui furent d'abord étrangères. Mais qu'elle reste dans son ensemble la lecture exclusive des hommes de goût, que les esprits distingués de tous les temps continuent d'y recourir, pour s'élever, se consoler, s'éclairer sur leurs destinées, voilà ce dont je doute. Nous avons dépassé l'état intellectuel où cette littérature se produisit ; nous voyons mille choses que les hommes les plus pénétrants du *xvii^e* siècle ne voyaient pas : le fond de connaissances dont ils vivaient est à nos yeux incomplet et inexact. Il est difficile que la faveur du public qui lit, non par acquit de conscience, mais par besoin intime, s'attache indéfiniment à des livres où il y a peu de chose à apprendre sur les problèmes qui nous préoccupent, où notre sentiment moral et religieux est fréquemment blessé, et où nous relevons à chaque pas des erreurs, tout en admirant le génie de ceux qui les commettent.

En histoire, je suis également tenté de trouver M. de Sacy trop peu soucieux des origines. Fidèle à son système littéraire, M. de Sacy craint que la discussion des faits et la diversité des opinions ne nuisent au beau style de l'histoire ; il trouve que le plus simple serait de prendre un système selon son goût, et de le suivre sur parole. « Je confesserai tout doucement, dit-il, qu'à l'aspect formidable de ces piles d'in-folio qui bouchent l'entrée de notre histoire je me suis senti plus d'une fois prêt à maudire l'érudition et à regretter

que nous ne nous en soyons pas tenus grossièrement à notre origine troyenne et à notre bon roi Francion, fils d'Hector et fondateur de la monarchie française. » Il pardonne à peine aux historiens les plus éloquents de notre temps d'être à la fois savants et critiques ; il voudrait une version convenue, sur laquelle les historiens rhéteurs ou moralistes, les Tite-Live et les Plutarque, pussent librement discourir. Le *xvii^e* siècle (la grande école des bénédictins exceptée) entendait bien l'histoire de cette manière ; mais c'est là un des points sur lesquels il nous est le plus difficile de suivre la tradition classique. L'histoire est pour nous la vue immédiate du passé : or la discussion et l'interprétation des documents peuvent seules nous procurer cette intuition. Je vais certes scandaliser M. de Sacy ; mais, s'il m'était donné de choisir entre les notes d'un historien original et son texte complètement rédigé, je préférerais les notes. Je donnerais toute la belle prose de Tite-Live pour quelques-uns des documents qu'il avait sous les yeux et qu'il a parfois altérés d'une si étrange manière. Un recueil de lettres, de dépêches, de comptes de dépenses, de chartes, d'inscriptions, me parle beaucoup mieux que le récit le plus dégagé. Je ne crois même pas qu'on puisse acquérir une claire notion de l'histoire, de ses limites et du degré de confiance qu'il faut avoir dans ses divers ordres d'investigation, sans l'habitude de manier les documents originaux.

Le libéralisme, ayant la prétention de se fonder uniquement sur les principes de la raison, croit d'ordinaire n'avoir pas besoin de traditions. Là est son erreur. « Nous en avons fini, il faut l'espérer, dit M. de Sacy, avec les Gaulois et les Francs. Que notre liberté vienne ou non des Germains, au fond peu nous importe. L'enfant est né ; il est grand et fort. Si un Boulainvilliers réclamait aujourd'hui, au nom des Francs ses ancêtres, les droits de la conquête, nous lui répondrions qu'en 1789 et en 1830 les vaincus, les Romains, les serfs, ont pris leur revanche, et qu'à leur tour ils sont les conquérants et les vainqueurs. » Eh bien ! non ; ni 1789 ni 1830 n'ont valu, pour fonder la liberté, ce que vaudrait à l'heure qu'il est un fait émané de barbares il y a mille ans, comme serait une grande charte arrachée par les barons

révoltés, une humiliation infligée à la royauté envahissante, une ferme résistance des villes pour défendre leurs institutions. Si la Gaule, au lieu de ses instincts d'égalité et d'uniformité, avait eu quelque peu d'esprit provincial ou municipal ; si de fortes individualités, comme les villes d'Italie ou les *ghildes* germaniques, avaient pu se former sur notre sol ; si Lyon, Rouen, Marseille avaient eu leur *caroccio*, symbole de l'indépendance de la cité, la centralisation administrative eût été prévenue ; Philippe le Bel, Louis XI, Richelieu, Louis XIV auraient été brisés ; la Révolution n'eût été ni possible ni nécessaire. L'erreur de l'école libérale est d'avoir trop cru qu'il est facile de créer la liberté par la réflexion, et de n'avoir pas vu qu'un établissement n'est solide que quand il a des racines historiques. Dominée par une idée toute semblable à celle qui gouverne la Chine depuis des siècles, je veux dire par cette fausse opinion que la meilleure société est celle qui est rationnellement organisée pour son plus grand bien, elle oublia que le respect des individus et des droits existants est autant au-dessus du bonheur de tous qu'un intérêt moral surpasse un intérêt purement temporel. Elle ne vit pas que de tous ses efforts ne pouvait sortir qu'une bonne administration, mais jamais la liberté, puisque la liberté résulte d'un droit antérieur et supérieur à celui de l'État, et non d'une déclaration improvisée ou d'un raisonnement philosophique plus ou moins bien déduit.

Des deux systèmes de politique qui se partageront éternellement le monde, l'un se fondant sur le droit abstrait, l'autre sur la possession antérieure, la France, pays de logique et d'idées généreuses, a toujours préféré le premier. Qui oserait lui en faire un reproche, puisque c'est à ce glorieux défaut qu'elle doit la splendeur de son histoire et la sympathie du genre humain ? Mais telle est la nature fuyante de tout ce qui tient aux sociétés, que la nation qui, avec une sincérité parfaite, a voulu travailler à la liberté du genre humain était mise par cela même dans l'impossibilité de fonder la sienne. Des serfs achetant leur liberté sou par sou et arrivant après des efforts séculaires, non à être les égaux de leurs maîtres, mais à exister vis-à-vis d'eux, se sont trou-

vés dans les temps modernes plus libres que la nation qui, dès le moyen âge, proclama les droits de l'homme (1). La liberté achetée ou arrachée pied à pied a été plus durable que la liberté par nature. En croyant fonder le droit abstrait, on fondait la servitude, tandis que les hauts barons d'Angleterre, fort peu généreux, fort peu éclairés, mais intraitables quand il s'agissait de leurs privilèges, ont, en les défendant, fondé la vraie liberté.

Sur presque tous les points qui touchent à l'organisation de la société civile, l'école libérale me paraît ainsi avoir beaucoup mieux vu le but à atteindre que les moyens pour l'atteindre. Supprimant les privilèges des individus et des corps, elle ne pouvait envisager les différents offices sociaux que comme des attributions de l'État. Le pouvoir dans un tel système étant exercé uniquement par des fonctionnaires, et ces fonctionnaires n'ayant point la propriété de leurs fonctions, ni par conséquent aucune possibilité de résistance, on voit à quel degré de tyrannie on pouvait se trouver ainsi amené. Certes, s'il y a quelque chose de théoriquement absurde, c'est la vénalité des offices judiciaires, en vertu de laquelle certaines personnes achetaient et vendaient le droit de juger. Et cependant on comprend qu'un magistrat possédant sa charge, mis ainsi au-dessus de tout désir et de toute espérance, peut offrir plus de garanties que le magistrat fonctionnaire et, par conséquent, dépendant de celui qui confère la fonction. — Il en faut dire autant du pouvoir exécutif. La conception féodale, d'après laquelle le roi possédait sa couronne par le droit de l'épée, comme le sujet possédait ses franchises contre lui, est l'inverse de la raison. S'il est au contraire une conception logique, c'est celle de la souveraineté envisagée comme une délégation de la société. L'histoire démontre que la première notion, tout absurde qu'elle est, a produit le meilleur état politique que le monde ait connu, et que la supériorité de la civilisation

(1) On connaît la curieuse ordonnance de Louis X : « Comme selon le droit de nature chacun doit être franc, ... nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulant que la chose s'accorde vraiment avec le nom, par délibération de notre grand conseil, avons ordonné et ordonnons... »

moderne sur celles de l'antiquité tient à ce que la royauté n'a été durant des siècles, parmi nous, qu'une grosse métairie, envers laquelle on était quitte une fois qu'on s'était libéré des redevances établies par les bonnes coutumes ou consenties par les États.

Pour voir dans tout son jour cette grande loi de la philosophie de l'histoire, que certes la logique n'eût pas révélée, c'est surtout la Chine qu'il faut étudier. La Chine offre à la philosophie de l'histoire le spectacle merveilleusement instructif d'une autre humanité se développant presque sans contact avec celle de l'Europe et de l'Asie occidentale et poursuivant sa ligne avec une rigueur dont nos civilisations bien plus compliquées ne sauraient donner une idée. Or la Chine a réalisé dès la plus haute antiquité le type d'une société rationnelle fondée sur l'égalité, sur le concours, sur une administration éclairée. Le *Tchéou-li*, sorte d'almanach impérial du temps des Tchéou (1), au ^{xiii}^e siècle avant notre ère, dépasse sous ce rapport tout ce que les États modernes les plus bureaucratiques ont essayé. L'empereur et les princes feudataires sont contenus par les rites et par la censure, les employés de tout grade par la dépendance hiérarchique et par un système d'inspection perpétuelle, le peuple par l'enseignement, que l'État seul a le droit de lui donner. Le système entier repose sur une idée unique, celle de l'État chargé seul de pourvoir au bien de tous (2). Qu'on imagine l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie française érigées en ministères, et gouvernant l'une les choses de l'esprit, l'autre les mœurs, on aura un aperçu assez juste de la constitution intellectuelle et politique de la Chine. L'idéal de ceux qui rêvent une règle administrative des esprits a été là depuis longtemps réalisé (3). Quand les jésuites montrèrent à Khienlong les erreurs de l'astronomie consacrée, l'empereur refusa de les laisser corriger, parce que cette réforme eût mis en défaut les livres clas-

(1) Voyez la traduction qu'en a donnée feu M. Édouard Biot, Paris, 1851, et l'ouvrage du même savant sur l'*Histoire de l'Instruction publique en Chine*, Paris, 1847.

(2) M. Mohl, *Journal asiatique*, août 1851.

(3) Voyez le Mémoire de M. Bazin sur l'Académie de Pékin, *Journal asiatique*, janvier 1858.

siques et forcé d'introduire des mots nouveaux. Qu'est-il résulté de cette organisation, en apparence si raisonnable, en réalité si fatale ? Un état de décrépitude sans pareille dans l'histoire, où un empire de cent cinquante millions d'hommes attend que quelques milliers de *barbares* viennent lui apporter des maîtres et des régénérateurs. Ce qui s'est passé lors de l'invasion de l'Empire romain par les bandes germaniques se passera pour la Chine. Tout État qui sacrifie les intérêts moraux et la libre initiative des individus au bien-être va contre le but qu'il se propose : un petit nombre d'hommes énergiques, venant du dehors ou du dedans, suffit alors pour renverser un pays indifférent à tout, sauf au repos, pour s'en faire acclamer, et pour fonder ainsi de nouveau la vraie noblesse, qui est celle de la force morale et de la volonté.

« Quelque engouement que l'on professe aujourd'hui pour la barbarie et pour les barbares, il faut le reconnaître, dit M. de Sacy, notre civilisation est romaine, notre centralisation est romaine, nos lois et nos lettres sont romaines ; c'est l'esprit romain qui a fini par vaincre l'esprit barbare ! » Cela est très vrai. Tout le secret de notre histoire réside dans la lutte de l'esprit gallo-romain contre l'esprit germanique (celui que M. de Sacy appelle *barbare*), le Gaulois ayant en horreur la souveraineté divisée qui constituait la féodalité, et voulant sans cesse revenir à l'administration égalitaire de l'Empire, non à celle des premiers Césars, empreinte encore d'un certain esprit aristocratique, mais à celle du temps de Dioclétien, qui est toujours restée l'idéal de notre pays. La Révolution française et ce qui a suivi sont le dernier acte de la lutte de l'esprit gaulois et de l'esprit germanique, se terminant par la victoire définitive du premier. Bien des éléments germaniques entrèrent, je le sais, dans les commencements de la Révolution, et donnèrent aux mouvements de ces premières années une apparence vraiment libérale ; mais ils disparurent dans la lutte, et laissèrent dominer seul l'esprit gaulois, qui, depuis la Convention jusqu'à 1815, donna pleine carrière à son goût d'administration unitaire et à son antipathie contre toute indépendance. C'est alors que

la *raison d'État*, proclamée pour la première fois par les légistes de Philippe le Bel, prend définitivement le dessus sur le noble principe du moyen âge, n'admettant que le droit des individus. Je ne suis pas de ceux qui regardent le moyen âge comme une époque accomplie de moralité et de bonheur ; mais il semble cependant que l'école libérale le calomnie un peu. Le moyen âge ne fut une époque atroce que dans sa seconde moitié, quand l'Église devint persécutrice et la féodalité sanguinaire. Il y eut avant cela de longs siècles durant lesquels la féodalité fut vraiment patriarcale et l'Église maternelle. Je crois que, du VIII^e au XII^e siècle, les pays chrétiens qui étaient à l'abri des incursions des Sarrasins et des Normands vivaient assez heureux.

Je n'insisterais pas sur ces subtilités historiques si les fautes de conduite de l'école libérale n'avaient tenu presque toutes à sa philosophie de l'histoire, incomplète et parfois défectueuse. Une erreur sur la révolution carlovingienne, sur les commencements de la féodalité, sur le XIII^e siècle, sur Philippe le Bel, n'est pas aussi inoffensive que le croit M. de Sacy. On porte toujours la conséquence du principe d'où l'on est sorti. Issu de l'idée abstraite d'une souveraineté rationnelle exercée pour le plus grand bien de la nation, le parti libéral ne put s'envisager comme un simple maintenant chargé de protéger les droits de tous et de développer l'initiative de chacun. Par la nécessité des choses, il fut amené à trop gouverner. Il vit avec raison qu'une société, pour être florissante, doit être très forte ; mais il se trompa en croyant que le moyen de fortifier une société est de la gouverner beaucoup. Malgré d'innombrables mesures de précaution, l'ordre qu'il avait établi et soutenu, non sans gloire, tomba par la plus inouïe des surprises dont l'histoire ait gardé le souvenir. Je ne veux pas rendre le parti libéral responsable d'une situation qu'il n'avait pas créée. Un principe fatal le dominait : la Révolution, à laquelle il se rattachait, pouvait produire des administrations, mais non des corps. Le principe qui crée les institutions, à savoir la conquête et le droit personnel, était le principe même qu'elle entreprenait de supprimer.

L'organisation de l'instruction publique me paraît l'exemple le plus propre à faire comprendre les graves conséquences du principe adopté par l'école libérale, et à montrer comment ce principe est susceptible par sa nature de se tourner contre ceux qui l'ont fondé. L'Angleterre, l'Allemagne, l'ancienne France avaient pourvu aux intérêts de la science et de l'éducation par des corporations riches et à peu près indépendantes du pouvoir civil. La France nouvelle, selon son habitude, a résolu le même problème par l'administration. Annuellement, chaque ville de France reçoit d'un bureau de la rue de Grenelle des hommes qu'elle ne connaît pas, et qui sont chargés d'élever ses enfants selon certains règlements, à la confection desquels elle n'a eu aucune part. « Tout ce qui est relatif aux repas, aux récréations, aux promenades, au sommeil, dit le règlement de 1802, se fera par compagnie... Il y aura dans chaque lycée une bibliothèque de quinze cents volumes ; toutes les bibliothèques contiendront les mêmes ouvrages ; aucun ouvrage ne pourra y être placé sans l'autorisation du ministre de l'Intérieur. » Cette création a été considérée comme la plus belle de l'époque, et je serais volontiers de cet avis s'il m'était démontré que les hommes chargés d'appliquer un tel règlement seront toujours des hommes d'un esprit large, fin, distingué, comprenant avec délicatesse les problèmes de l'éducation et du gouvernement des esprits ; mais, de bonne foi, peut-on avoir cette assurance ? Or, si l'on admet comme possible l'hypothèse où une telle administration tomberait entre les mains d'hommes qui n'auraient pas toutes les qualités qui viennent d'être énumérées, que l'on songe aux conséquences. Les intérêts les plus chers de l'esprit, tout le mouvement littéraire, scientifique, philosophique, religieux même, seraient exposés à une maîtrise d'autant plus dangereuse que la machine administrative dont on se servirait pour l'exercer serait plus perfectionnée.

Cessons donc de croire que la Révolution de 1789 nous dispense de pénétrer plus avant dans le passé de l'humanité. Quelque important que soit cet événement, il produit sur nous une illusion d'optique, à peu près comme le dernier

plan de montagnes borne toujours la vue, et cache les montagnes bien plus hautes qui sont au delà. La Révolution séduit d'abord par la fierté de ses allures, et par ce grand air passionné qu'ont toutes les histoires qui se déroulent dans la rue. Longtemps, elle m'a ébloui : je voyais bien la médiocrité intellectuelle et le peu d'instruction de ceux qui la firent ; mais je m'obstinais à prêter à leur œuvre une grande portée politique. Depuis, j'ai reconnu qu'à un petit nombre d'exceptions près les hommes de ce temps étaient aussi naïfs en politique qu'en histoire et en philosophie. Voyant peu de chose à la fois, ils n'aperçurent pas combien la société humaine est une machine compliquée, combien ses conditions d'existence et de splendeur tiennent à d'imperceptibles nuances. La connaissance approfondie de l'histoire leur manquait entièrement : une certaine emphase de mauvais goût leur troublait le cerveau et les mettait dans cet état d'ivresse particulier à l'esprit français, où se font souvent de grandes choses, mais qui rend impossibles toute prévision de l'avenir et toute vue politique un peu étendue.

Sont-ce là des motifs pour désespérer et pour envisager le développement libéral de la France comme flétri dans sa fleur ? Non, certes ; ce sont des motifs pour redoubler de sérieux et pour suppléer par notre application aux avantages que nos pères ne nous ont pas légués. En politique comme en morale, les vrais devoirs sont ceux de tous les jours. Il n'y a que les âmes faibles qui règlent leurs opinions en vue des succès probables de l'avenir. Je dirai presque que l'avenir n'importe pas à l'honnête homme, puisque, pour se dévouer aux belles et aux bonnes choses, il n'est pas nécessaire de supposer qu'elles soient destinées à l'emporter. Si quelque classe de la société française n'a pas rempli la tâche qui lui semblait dévolue, il n'en faut pas conclure qu'une seule chose, c'est que sa place est à prendre. Toute nation traverse l'histoire en traînant avec elle un vice essentiel qui la mine, comme chacun de nous apporte en naissant le principe du mal, qui, à moins d'accident, doit l'emporter ; mais une foule de hasards viennent sans cesse détourner les événements du cours qu'ils auraient

suivi s'ils avaient obéi à une pente nécessaire. Les révolutions de la démocratie athénienne sont encore aujourd'hui l'entretien du monde, et pourtant, dès son premier jour, cette démocratie était entachée d'un défaut radical. L'Empire romain avait en lui, dès le temps d'Auguste, le germe de sa dissolution ; pourtant il vécut quatre ou cinq siècles avec sa plaie, et dans sa lente agonie il traversa le siècle des Antonins. La grande lacune que la France porte au cœur ne doit pas davantage nous interdire les longues espérances et les constants efforts.

Certes, si une seule race et une seule domination s'étendaient sur l'Europe moderne, si les nations chrétiennes formaient un monde unitaire, analogue à l'*orbis romanus*, la décadence serait inévitable, puisqu'il n'existerait plus en dehors de ce cercle fermé aucun élément de régénération. Mais le principe de diversité et de vitalité propre qui a créé en Europe un obstacle invincible à toute domination universelle fera le salut du monde moderne. Une civilisation divisée a des ressources qu'une civilisation unitaire ne connaît pas. L'Empire romain périt parce qu'il n'avait pas de contrepoids ; mais si, à côté de l'Empire, il y avait eu des Germains et des Slaves fortement organisés, l'Empire, obligé de compter avec les obstacles et la liberté du dehors, eût suivi une ligne toute différente : le despotisme, en effet, ne peut durer qu'à une condition, c'est que tous les pays qui l'entourent soient à son unisson. Là est le motif d'espérer. Le stoïcien avait raison de s'envelopper dans son manteau et de désespérer de la vertu ; car il n'y avait nulle issue au cercle de fer où il vivait, et jusqu'au bout du monde alors habitable il eût trouvé l'odieux centurion, représentant de son implacable patrie. Cent fois dans l'histoire la pensée la plus élevée et la plus délicate a péri ; cent fois la bonne cause a eu tort, et je suis persuadé que les auteurs des plus nobles efforts que l'humanité ait tentés pour s'élever vers le bien resteront à jamais confondus dans le culte sommaire des saints inconnus. Cela tenait à ce que, dans les siècles passés, la puissance de l'esprit était resserrée en d'étroites limites. Depuis le commencement des temps modernes, la conscience de

l'humanité s'est immensément élargie. La dignité du caractère et la noblesse n'ont plus seulement pour récompense la sympathie d'un petit nombre de belles âmes, toujours amies des vaincus. Symmaque ne fait plus dans le vide son plaidoyer pour les dieux morts, et Boèce n'écrit plus en prison sa *Consolation de la Philosophie*.

M. COUSIN (1)

PRESQUE toutes les générations, en entrant dans la vie, ont commencé par une opinion exagérée de leur force et des destinées qu'elles se croyaient appelées à remplir. Les grandes générations sont celles qui, après bien des luttes, des mécomptes, des demi-victoires et des demi-défaites, arrivent sur leurs vieux jours à réaliser une partie de leurs rêves de jeunesse. C'est au contraire un des traits caractéristiques de celle qui depuis quelques années a pris possession d'elle-même que de débiter par la défiance et l'abandon. La génération qui nous a précédés, celle qui entra dans la carrière en 1815 et atteignit en 1830 la plénitude de sa virilité, apportait avec elle des espérances presque illimitées. En tout, elle se disait appelée à renouveler, et, comme si l'humanité fût née une seconde fois avec elle, elle se croyait capable d'inaugurer en son siècle une littérature nouvelle, une philosophie nouvelle, une histoire nouvelle, un art nouveau. Elle n'a pas donné tout ce qu'elle promettait : elle promettait l'infini ; elle n'a pas renouvelé l'esprit humain : cette œuvre est plus difficile qu'on ne le croit d'abord. Mais, en ne tenant qu'une très petite partie de son programme, elle a donné beaucoup ; la génération qui a suivi, en tenant toutes ses promesses, donnerait, ce semble, assez peu de chose. Dès les premiers pas, on lui a montré l'horizon comme tout près d'elle ; le but le plus élevé que l'on proposait à son activité était de conserver timidement ce qu'avaient créé ses pères, et l'expérience a prouvé que c'était trop lui demander.

(1) Article paru sous le titre : *De l'Influence spiritualiste de M. Victor Cousin*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} avril 1858. (N. de l'éd.)

Dans l'épreuve suprême des esprits et des cœurs, les uns, dès le premier orage, se sont enveloppé la tête et n'ont plus voulu voir ; les autres, entraînés par des lueurs trompeuses, ont marché dans le hasard et la nuit. Chez les uns, tous les signes des âmes faibles, la réaction sournoise, le dépit ; chez les autres, le froissement des âmes prématurément éprouvées ; chez tous, un douloureux aveu : nous ne vaudrons pas nos pères ! Cette défiance, cette humble opinion de soi-même, doivent-elles s'appeler modestie ou conscience de son infériorité ? L'avenir le dira. Il est certain du moins que jamais génération n'entra dans l'histoire avec un sentiment si peu arrêté de ses devoirs, avec si peu de préoccupation du but à poursuivre, avec si peu de foi et de philosophie. La libérale antiquité voyait un vice dans le sentiment que le christianisme a érigé en vertu sous le nom d'*humilité*, elle croyait qu'il n'est pas bon de faire peu de cas de soi-même et d'abdiquer volontairement sa fierté. Qu'eût-elle pensé d'une jeunesse qui, au lieu de dire à ses pères, comme les enfants de Sparte : « Nous serons un jour ce que vous êtes », se résigne à mourir de froid et de peur, et se condamne à l'immobilité pour ne point ébranler le frêle édifice sous lequel elle espère trouver le repos ?

Je ne veux pas rechercher jusqu'à quel point la génération qui nous a précédés peut être responsable de cet abaissement. Je n'examinerai pas si, en nous léguant le désavantage d'une position acquise, elle ne pouvait laisser à notre activité un jeu plus libre, si, en traçant autour de nous un cercle d'où elle nous défendait de sortir, elle n'a pas étouffé ou fait dévier notre originalité, les uns, plus dociles, s'étant renfermés dans une médiocrité résignée, les autres, plus rebelles, s'étant précipités par réaction dans les aventures. Mieux vaut n'accuser que la fatalité de ces irrémédiables défaillances. Peut-être aussi l'esprit français n'est-il pas appelé à dépasser certaines limites, et les nations latines, avec leurs qualités brillantes et tout extérieures, leur vanité, leur esprit superficiel, leur manque de sens moral et d'initiative religieuse, ne sont-elles destinées à autre chose qu'à captiver le monde par une rhétorique sonore et à l'étonner à certains jours par de brutales apparitions.

Un des traits d'infériorité les plus frappants de la génération nouvelle, c'est son indifférence pour la culture intellectuelle et les choses désintéressées. Quelque jugement que l'on porte sur l'ensemble des travaux que laissera derrière elle la génération qui nous a précédés, il faut reconnaître que jamais race d'hommes ne posséda plus éminemment cet appétit des choses qui fait saisir la vie avec ardeur comme une proie désirable. Les lacunes qu'on peut découvrir dans son développement furent celles de son esprit, non de sa curiosité ; elle aima le monde et y prit goût. Sa mélancolie, je n'y crois guère : elle en parlait trop pour que le mal fût bien profond. Quand vint le jour de l'action, ces Werther de la veille se trouvèrent la tête fort lucide et pleine du sens de la réalité. C'est nous qui sommes les vrais dégoûtés, nous qui doutons de l'esprit humain, sceptiques ou dévots, sans goût pour la contemplation des choses, sans passion pour l'univers. Étrange renversement ! ce sont des hommes d'un autre âge qui soutiennent de nos jours la cause de l'esprit, et arrêtent la jeunesse sur la pente d'une entière abdication !

I

Ces réflexions, que tant de faits contemporains suggèrent, ne m'ont jamais plus vivement frappé qu'en lisant le volume charmant que M. Cousin a récemment donné au public (1). Les morceaux qui le composent sont fort divers, et l'auteur a bien fait de ne chercher à établir entre eux aucun lien artificiel ; mais un trait commun les unit : je veux dire un vif et brillant enthousiasme, ce goût de la beauté en toute chose que, depuis les jours de la Grèce antique, nul n'a peut-être si richement possédé, cette activité toujours florissante, ce privilège divin du génie qui change en or tout ce qu'il touche et crée l'intérêt des sujets par la passion dont il les anime. M. Cousin, plus qu'aucun autre écrivain de notre temps, a eu le don de diriger l'opi-

(1) *Fragments et Souvenirs*. Paris, 1858.

nion et de rendre contagieuses ses admirations et ses sympathies. Qui ne se rappelle ce tableau plein de grâce de la vieillesse de Kant, ces pages éloquentes sur Santa-Rosa, ces belles études sur Rousseau ? On ne parcourra point ici la série des objets que M. Cousin a aimés et fait aimer : on cherchera de préférence la raison générale qui a tenu le siècle sous le charme de ce brillant esprit. Le volume dont nous parlons contient à cet égard une véritable révélation. Une pensée tardive, mais à laquelle tous applaudiront, a porté M. Cousin à publier en 1858 les notes de son voyage d'Allemagne de 1817. Il a jugé à propos de nous livrer, après quarante ans, les souvenirs de l'impression première qu'il reçut à ce moment décisif où il alla chercher au delà du Rhin le ferment d'un esprit nouveau. Aucun morceau n'est aussi propre à nous livrer le secret de son éducation intellectuelle et à nous faire comprendre sa véritable originalité.

Les critiques superficiels, qui appellent allemand tout ce qui est obscur et obscur tout ce qu'ils ne comprennent pas, ont accusé M. Cousin d'être un esprit allemand : je ne connais pas de jugement plus frivole. M. Cousin me semble au contraire un des représentants les plus caractérisés de l'esprit français au milieu d'une génération qui elle-même, par ses qualités et ses défauts, porta fortement l'empreinte de sa nationalité. Je n'en veux donner pour le moment qu'une preuve superficielle et tout extérieure. La marque essentielle de l'esprit français, c'est de n'être bien compris qu'en France. Plus une œuvre présente avec énergie les traits d'un génie particulier, moins elle est faite pour être complètement appréciée au dehors. L'*Histoire de la Civilisation* de M. Guizot, traduite en allemand ou en anglais, conservera tout son prix, et la traduction ne sera pas fort inférieure à l'original : en serait-il ainsi pour les leçons de M. Villemain ? Non, certainement ; ces études si délicates y perdraient une partie de leur grâce et la fleur d'atticisme qui a pour nous tant de séduction. Je pense de même que l'œuvre si complexe de M. Cousin ne peut être bien appréciée que par des lecteurs pénétrés du goût français, qu'un étranger n'y verrait pas mille beautés qui nous charment,

et qu'il y apercevrait bien des lacunes dont l'art prodigieux du maître nous dérobe le sentiment.

Le curieux récit de voyage que M. Cousin vient de nous livrer est du reste ici d'un poids décisif. Il est évident que M. Cousin n'a vu et connu l'Allemagne que dans la mesure qui convenait à son originalité. De grands obstacles l'empêchèrent heureusement d'aller au delà, il nous avoue lui-même que bien des choses, dans la doctrine des maîtres qu'il interrogeait, produisaient sur lui, sans qu'il y eût de sa faute peut-être, l'effet des ténèbres visibles de Dante. Tous les contacts intellectuels vraiment fructueux s'opèrent de la sorte. Trop bien savoir est un obstacle pour créer : on ne s'assimile que ce qu'on ne sait qu'à demi. Si Raphaël et Michel-Ange avaient connu les monuments figurés de la Grèce comme on les connaît de nos jours, le commerce de l'antiquité n'eût pas été pour eux si fécond. Le torse du Vatican et quelques débris de second ordre leur en ont bien plus appris que ne l'eussent fait les trésors de l'Acropole d'Athènes et de Pompéi. Si Mahomet avait étudié de près le judaïsme et le christianisme, il n'en eût pas tiré une religion nouvelle ; il se fût fait juif ou chrétien, et eût été dans l'impossibilité de fondre ces deux religions d'une manière appropriée aux besoins de l'Arabie. La connaissance exacte divise et distingue, mais ne réunit pas ; les combinaisons de doctrines ne se font qu'à la condition de deviner et d'entrevoir plutôt que de savoir.

L'Allemagne, quand la vit M. Cousin, était du reste à un de ces moments décisifs où une nation communique plus volontiers son âme à ceux qui l'interrogent avec sympathie. C'était en 1817, au lendemain du grand mouvement qui fit lever l'Allemagne contre la prétention toute française de régenter l'esprit. La compression de l'étranger et surtout l'abus de la centralisation avaient révélé l'esprit allemand à lui-même. Les peuples germaniques ne retrouvent toute leur force que le jour où ils voient leur liberté intellectuelle menacée : les droits de l'âme et de la conscience ont seuls le privilège de les passionner. *L'Association de la Vertu*, le rôle si original de penseurs et de poètes comme Fichte, Arndt, Uhland, avaient donné à la crise héroïque que venait

de traverser l'Allemagne un caractère à part, et en avaient fait une des plus grandes victoires que toutes les forces morales de l'humanité ligüées entre elles aient jamais remportées.

La France, de son côté, était merveilleusement préparée pour recevoir une infusion d'esprit nouveau. Il semble que la race gauloise ait besoin, pour produire tout ce qui est en elle, d'être de temps en temps fécondée par la race germanique : les plus belles manifestations de la nature humaine sont sorties de ce commerce réciproque qui est, selon moi, le principe de la civilisation moderne, la cause de sa supériorité et la meilleure garantie de sa durée. Les premières années de la Restauration furent un de ces moments décisifs, où, par des voies imperceptibles, s'introduit un ordre nouveau d'idées et de sentiments. Un mur tomba, les horizons s'élargirent ; la France ouvrit l'oreille à des bruits ignorés jusque-là. Les inoculations de ce genre se font d'ordinaire par une sorte d'opération instantanée, comme si un principe mystérieux pénétrait à un moment donné tout le tempérament moral et le changeait jusque dans ses plus intimes profondeurs. Un mot, une page recèlent alors une révolution intellectuelle, et les esprits, aspirant le souffle d'un monde inconnu, ressemblent à ces êtres aériens des fables antiques que le vent seul faisait concevoir.

La sécheresse, le formalisme, la petitesse d'esprit n'ont jamais été, dans les temps modernes, portés plus loin qu'en France à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci. Enfermée dans un cadre officiel d'où on lui défendait de sortir, la pensée s'était en quelque sorte atrophiée et réduite à un chétif exercice d'école. Les traditions savantes étaient détruites, excepté dans les sciences physiques et mathématiques, qui n'exigent de ceux qui les cultivent ni élévation de caractère ni indépendance ; la philosophie était abaissée, la poésie réduite à des amplifications de rhétorique ou à de fades déclamations. Mais dans un pays doué d'aussi inépuisables ressources que la France il ne faut jamais désespérer. Quelques mois amenèrent un réveil inouï. La liberté suffit pour opérer un tel miracle ; non cette liberté qui, laissant à tous le droit de tout dire, n'est

favorable qu'à la médiocrité, mais cette liberté régulière, également éloignée de la licence, qui dégénère en tumulte, et de la compression, qui ne veut autour d'elle que le désert.

C'est à l'avenir qu'il faut laisser le soin d'assigner à chacun des hommes qui prirent part à ce mouvement glorieux son rôle distinct ; mais il est permis de dire dès à présent que nul n'y contribua plus que M. Cousin, que nul n'y porta une spontanéité plus vive, plus décidée, plus sûre d'elle-même. Son originalité est bien plus dans son caractère personnel que dans son œuvre. En philosophie, M. Cousin n'a jamais voulu être créateur : plusieurs fois il s'est fait gloire de n'avoir rien inventé en ce genre, croyant trouver là même le signe de la bonne philosophie. En fait de style, il avait trop bon goût pour ne pas voir que les habiles écrivains n'ont jamais besoin d'innover, et qu'on peut tout dire avec une vieille langue sans lui faire violence. En fait d'érudition et de philologie, il n'a jamais prétendu, malgré des services réels, au rang de maître. Ce qui lui appartient, c'est l'esprit de tout cela, c'est sa passion pour le beau et le grand, l'auréole dont il entoure ce qu'il aime, l'éclat, la vie, la lumière dont chaque chose se revêt sous sa main. Voilà ce qui donne tant de charme à ce volume, reste d'un monde si loin de nous. On y sent à chaque page l'ambrosie divine d'une jeunesse favorisée par le temps, et la sérénité d'une époque où l'espérance, la liberté, une dynastie bien née, d'un sang vieux, généreux et bon, répandaient sur toute chose le doux et chaud rayon d'un soleil de printemps.

Le XVIII^e siècle et ses continuateurs au commencement du XIX^e, avec tant de précieuses qualités, avaient le tort de mêler aux plus bienfaisantes doctrines une sorte de platitude systématique. L'épicurisme semblait chez eux revivre, moins la poésie de Lucrèce. Ils prêchaient le vrai spiritualisme, l'humanité, la pitié, l'équité sociale, et ils trouvaient bon de se dire matérialistes, de nier dans les termes l'idée dont ils fondaient la réalité. Ils prêchaient le Dieu véritable, celui qu'on sert par la justice et la droiture, et ils se disaient athées. Ils prêchaient l'idéalisme par excellence, la sainteté du droit, la prééminence de l'esprit, et ils niaient l'idée, ils réduisaient tout aux sens. Apôtres et

croisés à leur manière, ils traitaient de fanatiques et d'insensés ceux qui avaient fait pour une autre opinion ce qu'ils faisaient pour la leur. Les premières connaissances de physiologie et de cosmologie scientifique produisirent ce résultat. On vit le jeu des organes, et on crut avoir expliqué tout l'homme ; on vit les atomes et les lois qui président à leurs mouvements, et on crut avoir expliqué l'univers. L'âme seule échappait. L'âme, voilà ce que M. Cousin voulut réhabiliter ; voilà la noble cause dont il fit choix, et au profit de laquelle il dépensa tant de véritable éloquence et de si inépuisables ressources d'esprit.

Dans cette réaction contre le matérialisme superficiel de l'école dominante, n'alla-t-il pas trop loin ? Beaucoup le pensent, mais tel n'est pas mon avis. Sa doctrine, selon moi, a besoin, non d'être restreinte, mais d'être expliquée. Elle est vraie dans son ensemble, quoique certaines parties laissent désirer plus de précision scientifique. Oui, certes, le spiritualisme est le vrai. La noblesse et la véritable existence n'apparaissent dans le monde qu'avec l'âme. L'individu conscient et moral est le couronnement de l'édifice entier de l'univers ; tout est en vue de lui, et lui seul donne à tout un sens et une valeur. L'âme est la première des réalités et la seule pleine réalité, puisque la matière n'est qu'un agrégat multiple, séparable, sans unité, un agrégat fortuit qui se fait et se défait, qui n'a nulle identité permanente, nulle individualité, nulle liberté. L'âme est immortelle ; car, échappant aux conditions serviles de la matière, elle atteint l'infini, elle sort de l'espace et du temps, elle entre dans le domaine de l'idée pure, dans le monde de la vérité, de la bonté, de la beauté, où il n'y a plus de limites ni de fin. Elle est libre et souveraine ; car, dominant le corps qui la porte et ses instincts inférieurs, elle se crée une royauté sans bornes par la culture de sa raison et le perfectionnement de sa moralité. Elle est de race divine, car, dépassant la planète à laquelle elle est liée sous le rapport de l'espace, elle atteint la région de l'absolu et sonde l'univers. En un sens, on peut dire qu'elle crée Dieu, puisqu'elle seule en dévoile la nécessité, puisque Dieu, obscurément révélé par la nature, ne devint clair que le jour où un homme vertueux

succomba dans sa lutte pour la justice, où une conscience pure préféra la pudeur à la vie, où un être noble et bon contempla le ciel dans la sérénité de son cœur. Elle crée des récompenses infinies, puisqu'elle décerne la volupté suprême de bien faire ; elle crée des châtiments infinis, puisque, à son tribunal, le seul qui compte, la bassesse et le mal ne rencontrent que le mépris.

Il faut donc approuver complètement M. Cousin d'avoir proclamé que l'âme est l'essence même et le tout de l'homme, puisque ce qui existe est évidemment ce qui est libre, conscient, indivisible et sans étendue : c'est l'âme qui est, et le corps qui paraît être. Mais comment l'âme entre-t-elle au nombre des réalités ? Quelle est son origine (car il est notoire qu'elle commence, le rêve d'existences antérieures ne pouvant trouver de place dans une théorie scientifique) ? Toutes les origines sont humbles, et cette sorte d'humilité n'abaisse personne. Le fruit divin, qui, une fois détaché de sa tige, semble n'avoir jamais existé que par lui-même, tient cependant de la terre par la racine d'où il sort. L'âme n'a rien de matériel, mais elle naît à propos de la matière. L'ancienne hypothèse de deux substances accolées pour former l'homme, hypothèse qui en tout cas doit être maintenue pour la commodité du langage, est vraie si l'on entend parler de deux ordres de phénomènes, dont l'un dépasse l'autre de toute la distance de l'infini ; mais elle est fausse si l'on entend soutenir qu'à un certain moment de l'existence organique un nouvel être vient s'adjoindre à l'embryon qui auparavant ne méritait pas le nom d'homme. C'est là une manière grossière de se représenter les choses, qui est en contradiction avec les résultats de la science expérimentale de la vie, et qui répugnera toujours au physiologiste. S'il est une induction qui résulte naturellement de l'aspect général des faits, c'est que la conscience de l'individu naît et se forme, qu'elle est une résultante, mais une résultante plus réelle que la cause qui la produit et sans commune mesure avec elle, à peu près comme l'harmonie d'un concert n'existerait pas sans les tubes et les cordes sonores des exécutants, bien qu'elle soit d'un tout autre ordre que les objets matériels qui servent à la réaliser.

Le matérialisme est donc un non-sens plutôt qu'une erreur. Il est le fait d'esprits étroits qui se noient dans leurs propres mots et s'arrêtent au petit côté des choses. La raison et la moralité se produisent dans le monde par suite de l'existence d'un certain organisme ; mais, une fois produites, elles font oublier leur cause génératrice. La matière est la condition nécessaire de la production de la pensée ; mais la pensée triomphe à son tour de la matière, la dompte, la méprise et lui survit. Le matérialiste est comme un enfant qui ne verrait dans un livre qu'une série de feuilles noircies et liées entre elles, dans un tableau qu'une toile enduite de couleurs. Est-ce là tout ? N'y a-t-il pas encore l'âme du livre et du tableau, la pensée ou le sentiment qu'ils représentent, et cette pensée, ce sentiment, ne méritent-ils pas seuls d'être pris en considération ? Le matérialiste voit la grossière réalité, mais non ce qu'elle signifie ; il voit la lettre, mais non l'esprit. Je me trompe : il voit l'esprit à sa manière ; mais, cédant à une sorte de timidité déplacée, il recule devant les formules élevées, qui seules, quand il s'agit des choses morales, renferment la vérité.

Il faut en dire autant de l'athéisme. L'énorme malentendu qui si souvent transforme en blasphémateurs de la Divinité ses plus pieux et plus sincères adorateurs est avant tout une erreur de grammaire. On ne s'entend pas sur les mots. Quel hymne vaut le poème de Lucrèce ? Quelle vie de saint offre un plus parfait idéal de l'ascétisme et de la perfection morale que celle de tel penseur de nos jours à qui je ne connais qu'un seul travers d'esprit, celui de se croire athée ? Ah ! que les prières basses et presque toujours intéressées de l'homme vulgaire sont un moindre hommage à la Divinité que cette réserve exagérée qui retient parfois sur les lèvres du savant scrupuleux le mot que tant d'autres profanant par l'hypocrisie et la légèreté !

M. Cousin ne tint pas toujours compte de ces délicates nuances. Aspirant à philosopher pour un grand nombre, il dut chercher moins à raffiner ses formules qu'à les rendre claires et capables d'être acceptées. Dans les dogmes religieux et philosophiques, la forme est toujours relative, le fond seul est vrai ; mais la forme est loin d'être indifférente.

L'humanité, qui, dans son ensemble, est incapable de délicatesse critique, ne voit jamais sans inquiétude ruiner les symboles qu'elle a longtemps acceptés. Comme le patriarche antique, quand elle a perdu ses idoles, elle s'écrie : « J'ai perdu mes dieux ! » Le devoir de la science, d'un autre côté, est de rechercher des formules de plus en plus rapprochées du vrai. De là une contradiction qui ne cessera qu'avec l'esprit humain. Tous les partis pris sont légitimes quand ils sont sérieux et honnêtes. La plus grave erreur de la critique est de reprocher aux hommes de génie de n'avoir pas été autres qu'ils ne furent. M. Cousin atteignit son but, qui était, non de créer une doctrine originale, mais de donner une forme éloquente et en un sens populaire aux grandes vérités de l'ordre moral. Je vais montrer que tout ce que des juges malveillants seraient tentés d'appeler ses défauts fut la conséquence de ce grand parti pris. Du moment qu'on admet que le dessein était noble et élevé, les défauts qui en étaient la condition sont absous d'avance, et il n'en est pas un seul dont on ne puisse dire ce que l'Église dit de la faute originelle : *Felix culpa!*

II

Au premier coup d'œil, on ne peut nier que la direction générale de la carrière de M. Cousin ne s'éloigne fort de ce que l'exemple des philosophes du passé nous ferait envisager comme l'idéal d'une vie toute dévouée à la pensée. Quand Descartes, du fond de son poêle de Hollande, aussi seul, comme il le dit lui-même, au sein d'une grande ville qu'au milieu d'une forêt dont les arbres marcheraient, méditait sur le point de départ de toute connaissance et sur les lois de l'univers ; quand l'ascète de la philosophie moderne, celui que M. Cousin a si bien comparé à l'auteur inconnu de *l'Imitation de Jésus-Christ*, quand Spinoza, dans son pauvre réduit, en polissant ses verres de lunettes, se mirait, pour me servir de l'expression de Schleiermacher, dans le monde éternel ; quand le fondateur de la philosophie allemande, les yeux fixés, durant quarante ans, sur une vieille tour du

château de Kœnigsberg, dressait la plus profonde analyse des rouages de l'esprit qui ait jamais été essayée ; quand Leibniz lui-même, dont la vie pourtant fut bien plus mêlée à l'action, rêvait à ses monades, le monde n'existait pas pour eux. Semblables à de purs esprits, placés en dehors des intérêts, des passions, des événements de leur époque, ils ne se doutaient pas qu'il y eût une société humaine, ou du moins ils spéculaient comme s'il n'y en avait pas. Vous eussiez dit à ces grands hommes : « Prenez garde, vous allez déplaire à tous les partis, créer des embarras à vos amis, faire peur aux têtes faibles, égarer des esprits mal faits », ils eussent souri : peut-être eussent-ils consenti à se taire ; mais certainement leur fière pensée ne se fût pas détournée d'un pas pour d'humbles soucis étrangers à la passion du vrai, la seule qui les touchât.

Tel n'est pas M. Cousin. Si l'on entend par philosophe un savant d'un genre spécial, l'inventeur d'un système nouveau, le créateur d'une doctrine originale, ce mot n'est pas celui qui convient pour le désigner. M. Cousin appartient encore plus à la littérature qu'à la science. C'est avant tout un écrivain, un orateur, un critique, qui s'est occupé de philosophie. Son nom réveille plutôt l'idée du talent, de l'éloquence, que l'idée d'un genre de spéculation déterminé. La nature lui avait accordé trop de dons pour qu'il pût ne demander la gloire qu'à un seul, et, dans la foule des qualités qu'il joignit à celles du philosophe, une seule eût suffi pour le bannir de cette sévère phalange des chefs de la pensée abstraite, où chacun est marqué au front d'un signe fatal. La marque d'une vocation spéciale, c'est d'être tellement imposée par la nature que celui en qui elle se manifeste, écarté de sa voie, eût été condamné à l'impuissance ou à la médiocrité. Or M. Cousin eût réussi en tout ce qu'il eût voulu entreprendre, et lui-même s'est plu à le montrer. On sent que le talent qu'il a appliqué à la philosophie, il eût pu l'appliquer à toute autre chose, que la philosophie a été pour lui un choix et non une nécessité, l'objet d'un penchant sérieux et sincère, mais non d'un amour irrésistible et exclusif.

Et d'abord le philosophe, dans le vieux sens du mot, n'était

pas écrivain. Je m'explique. Une pensée forte et vraie arrive toujours à s'exprimer d'une manière originale ; il n'y a que la pensée fausse ou languissante qui produise les ouvrages décidément mal écrits. Bayle et Leibniz manient la langue d'une manière lourde et inhabile, et pourtant quel charme dans l'austère sincérité de leurs écrits ! Je veux dire seulement que le philosophe d'autrefois n'était pas d'ordinaire un artiste de langue, que le souci du vrai seul le préoccupait, que le beau résultait de l'ensemble et de la direction de son œuvre sans que l'auteur y pensât. M. Cousin s'est imposé des conditions plus étroites. On ne peut nier que le soin du style n'entraîne certains sacrifices de la pensée. Bien écrire en français est une opération singulièrement compliquée, un compromis perpétuel, où l'originalité et le goût, l'exactitude scientifique et le purisme tirent l'esprit en sens inverse. Un bon écrivain est obligé de ne dire à peu près que la moitié de ce qu'il pense, et s'il est, avec cela, un esprit consciencieux, il est obligé d'être sans cesse sur ses gardes pour ne pas être entraîné par les nécessités de la phrase à dire bien des choses qu'il ne pense pas. L'éloquence d'ailleurs, comme l'entendit M. Cousin, a des exigences impérieuses. Toutes les doctrines ne sont pas également éloquentes, et je crois bien que plus d'une fois M. Cousin a dû se laisser entraîner vers certaines opinions autant par la considération des beaux développements auxquels elles prêtaient que par des démonstrations purement scientifiques. Ce n'est point là une critique, car le beau est après tout une des marques de la vérité ; mais sans doute on eût fort étonné Descartes si on lui eût dit qu'un jour la philosophie la plus vraie serait celle qui pourrait s'exprimer par les plus belles phrases, et que le tour oratoire qu'une doctrine est susceptible de revêtir passerait pour un argument en sa faveur.

La carrière politique que M. Cousin parcourut avec de si brillants succès contribua bien plus encore à limiter sa liberté philosophique. Si le monde était conduit seulement par les idées, ce serait au philosophe de le diriger ; mais le tissu des affaires humaines est composé de tout autre chose. De plus en plus les intérêts obtiennent dans la direction de

ce monde une voix prépondérante. L'ignorance, la sottise et la méchanceté tenant aussi une place considérable dans la marche des événements, se mettre aux prises avec les choses humaines, c'est s'obliger à tenir compte d'une foule d'éléments fort peu philosophiques : la profondeur d'esprit et la hauteur métaphysique sont, en pareille matière, d'un assez mince usage. Le milieu où s'agit la politique est humble : l'humanité, dans son ensemble, représente un homme de moyenne capacité, égoïste, intéressé, assez souvent ingrat ; il faut que l'homme pratique soit humble aussi. Les hautes visées ne feront que l'égarer. Voilà pourquoi les grands hommes n'agissent guère dans le monde que par leurs défauts ou leurs petits côtés. L'homme tout à fait détaché des faiblesses de la terre serait impuissant, puisqu'il n'y aurait plus aucune commune mesure entre lui et le milieu médiocre ou pervers où il se trouverait égaré.

Le propre du philosophe est de ne pas songer aux conséquences, ou, pour mieux dire, d'élever la spéculation à cette hauteur où toute conséquence mauvaise est bannie, et ne se présente même pas à la pensée. Arrivé à ce degré de maturité et de bonté que l'étude sait donner, le penseur est en quelque sorte réduit à l'impossibilité de mal faire. La philosophie n'est pour lui que l'épopée de l'univers : le vrai mot dont il aime à désigner ses spéculations est celui de l'antiquité : *placita*, ce qui lui a plu, le point de vue que, entre mille autres, il a préféré. La source du bien est pour lui, non dans telle ou telle doctrine, mais dans sa noblesse, dans le sentiment de sa filiation divine, dans l'habitude qui fait que l'idée du mal n'a plus d'accès près de lui. Mais tel n'est pas l'état du commun de l'humanité. Si l'humanité par sa tête touche le ciel, dans son ensemble elle a l'esprit étroit et formaliste. Il faut peu de chose pour lui donner le vertige. Aux yeux du philosophe, l'humanité se compose de quelques individus exceptionnels, préservés des tentations et des malentendus où tombe la foule ; mais pour le politique il n'en est point de la sorte. Se jetant résolument dans la mêlée des choses humaines, il en subit les conditions. Il doit se résigner à traiter avec la médiocrité d'esprit ; il doit composer avec elle et lui faire des concessions. Chaque mot,

il doit le peser, non seulement au scrutin de la vérité, mais au scrutin de l'utilité. Chaque doctrine, il doit l'accepter, non parce qu'elle lui paraît plus scientifique, plus rapprochée de la vérité, mais plus accommodée aux circonstances, plus utile pour sa fin.

Mais, dira-t-on, la vérité peut-elle avoir de fâcheuses conséquences, et la science est-elle grosse de tempêtes ? L'homme de tact qui juge les doctrines, non par des considérations scientifiques, mais par leur physionomie générale et leurs tendances, n'a-t-il pas un bon critérium ? Si telle ou telle doctrine est utile au maintien de la société, n'est-ce pas une grande preuve que cette doctrine est la vérité ? Ce raisonnement serait très juste si l'espèce humaine se composait de quelques milliers d'hommes cultivés de la même manière, vivant uniquement de la vie intellectuelle et morale, exercés à toutes les finesses de la spéculation. L'humanité au fond pose sur le vrai ; ce qu'elle n'atteint jamais, c'est la fine nuance. Les formules où elle se complaît sont lourdes et grossières. Il faut, pour fixer les idées de la foule, un symbole arrêté et qui ait un certain air d'évidence. Tout serait sans venin si tous étaient élevés à ce degré de pureté où l'acte seul de la pensée est un hommage rendu à la Divinité ; mais les plus fortes et les plus belles doctrines prises par des esprits étroits et scolastiques peuvent se tourner en poison. Le penseur qui veut se mêler aux affaires humaines est donc obligé à une foule de ménagements. La doctrine du philosophe serait bonne pour tous si tous étaient aussi honnêtes et aussi intelligents que lui : dans ses livres, il n'a point à se gêner, car celui qui les lit le fait à ses risques et périls, et témoigne par le seul fait de les ouvrir que cette lecture n'a pour lui aucun danger ; mais, dès qu'il s'agit d'un prosélytisme plus étendu, il tremble. Le champ des misères humaines lui est inconnu, et il évite tout contact avec les régions du monde moral dont il n'a étudié ni l'état ni les besoins.

Loin de nous l'idée même d'un reproche contre l'illustre écrivain auquel la culture libérale doit en France une si solide reconnaissance. Ce que nous cherchons à faire comprendre ici, ce sont les limites fatales que les facultés

humaines se créent l'une à l'autre. Qui osera regretter que M. Cousin ait été ce qu'il est : un philosophe éloquent, mêlé au mouvement de son époque, un vrai tacticien de la pensée, traitant en diplomate les questions qu'on n'avait guère abordées jusque-là qu'avec la simplicité scientifique ? Mais, pour remplir ce programme, pour rester toujours possible, comme on dit aujourd'hui, que de sacrifices il a dû faire ! que de fois il a dû préférer ce qui est pâle à ce qui est vif et profond ! que de fois il a dû tenir compte de la sottise prétentieuse et du dogmatisme tranchant ! M. Royer-Collard avait avant lui proclamé ce principe que chaque mouvement a sa philosophie, substituant une sorte de philosophie d'État à la religion d'État de l'ancien régime. L'argument sur lequel il semblait insister le plus en faveur du spiritualisme, c'est qu'à ses yeux le spiritualisme est la philosophie qui convient le mieux au gouvernement représentatif. On faisait ainsi sortir la philosophie de la sphère purement scientifique ; on l'introduisait dans le champ des matières qui relèvent de l'opinion et du tact ; on en faisait une chose du monde. C'était en un sens l'ennoblir, et dans un autre l'abaisser et l'assujettir à une foule d'exigences. Est-ce que chaque gouvernement a sa chimie, sa physique ou son astronomie ? est-ce que chaque gouvernement a sa philologie ? Le but politique bien plus que la science elle-même devenait ainsi la demeure de toute chose : or, quelque excellent que soit un but, dès qu'il est étranger à la pure recherche du vrai, la philosophie souffre toujours d'y être subordonnée.

On s'est habitué à présenter comme une des qualités de l'esprit français cette rigueur de logique en vertu de laquelle les théories ne restent jamais longtemps chez nous à l'état de spéculation, et aspirent très vite à se traduire dans les faits. C'est là sans doute un des traits de l'esprit français, mais j'hésite beaucoup, pour ma part, à y voir une qualité. Il n'est pas de plus grand obstacle à la liberté de la pensée. Une vie comme celle de Kant, passée dans la paix profonde d'une université de province, au milieu d'une sorte de respect religieux, une telle vie est impossible en France. Supposons Kant professeur de faculté, que de tracasseries n'eût-il pas eu à subir ! Combien de fois eût-il été mandé au minis-

tère ! A combien d'inspecteurs et de chefs de cabinet eût-il dû rendre compte de sa doctrine ! Pour conquérir sa liberté, il eût été obligé de devenir homme politique ; pour lui donner droit d'enseigner telle ou telle opinion sur les catégories de l'entendement, il eût fallu des barricades. C'est souvent pour les étrangers un sujet d'étonnement de voir le pays du monde le plus téméraire et le plus systématique, quand il s'agit de révolutions, si étroit, si timide, quand il s'agit de la pensée pure. Au fond, cela s'explique : la théorie en France naît tout armée ; c'est un ennemi, un révolutionnaire dont il faut se garder, et, en effet, le jour où une digue cesse de lui être opposée, elle s'impose, elle est tyrannique ou désastreuse. En Allemagne, au contraire, où la pensée naît inoffensive, étrangère aux choses de ce monde, déclarant tout d'abord qu'elle n'a ni le droit ni la prétention de toucher à l'ordre établi, il est naturel qu'elle soit plus libre. Elle ne demande que le royaume de l'air : on le lui abandonne. — Si vos théories sont vraies, me dira-t-on, elles doivent être bonnes à appliquer. Oui, si l'humanité en était digne et capable. La théorie est toujours un idéal ; il sera temps de la réaliser le jour où il n'y aura plus dans le monde de sots ni de méchants.

Je le répète encore, il ne s'agit point ici d'une critique contre les représentants d'une génération que nous n'égalons pas ; mais, puisque les circonstances nous ont dispensés des soucis qui pesèrent sur eux, puisque nous n'avons, comme eux, ni à tenir compte de l'opinion, ni à sacrifier notre liberté au devoir de rester *possibles*, prenons notre revanche par la science indépendante et désintéressée. Les compromis, qui vont si bien à l'orateur, nuisent déjà à l'écrivain, mais sont tout à fait préjudiciables au savant. Partageons-nous le monde de l'esprit, puisque le monde de l'action nous est interdit. M. de Maistre peint quelque part la science moderne : « les bras chargés de livres et d'instruments de toute espèce, pâle de veilles et de travaux, se traînant, souillée d'encre et toute pantelante, sur le chemin de la vérité, en baissant vers la terre son front sillonné d'algèbre ». Un gentilhomme comme M. de Maistre devait se trouver humilié en effet de pénibles investigations, et la vérité était bien

irrévérencieuse de se rendre pour lui si difficile. Nous ne sommes pas obligés à tant de délicatesse : nous ne devons pas rougir de paraître pédants, si ce mot signifie patients et sérieux. Certes, il serait plus commode de pouvoir, sans se déranger de son fauteuil, atteindre la règle indubitable : l'infailibilité papale est une institution très aristocratique, et qui doit plaire aux gens du monde. Malheureusement la vérité est roturière ; elle est peu sensible aux grands airs ; elle ne se livre qu'aux mains noircies et aux fronts ridés. Qu'y faire ? Est-ce notre faute si cette fière déesse exige de ses adorateurs un long noviciat d'apprentissage et d'œuvres serviles, si elle est comme le royaume des cieux, qui souffre violence, et que les violents seuls ravissent ?

La philosophie étant le centre et en quelque sorte la région commune où toutes les branches de la culture intellectuelle se réunissent, on y arrive par les voies les plus opposées. La littérature, la politique, les sciences physiques, les sciences historiques y mènent également et produisent des façons très diverses, mais toutes incomplètes, de philosopher. M. Cousin étant, malgré la haute valeur de ses spéculations, plus particulièrement de la classe des philosophes littéraires et politiques, les personnes préoccupées surtout du côté scientifique doivent naturellement trouver chez lui quelques lacunes, lacunes qui s'expliquent du reste par l'éducation universitaire qu'il reçut. Le tour des études dans la vieille université était beaucoup plus littéraire que scientifique : on ne croyait pas qu'en dehors des carrières d'application les sciences physiques et mathématiques eussent quelque prix. C'est là une erreur aussi grave que celle des esprits étroits et jaloux qui plus récemment ont soutenu que les études littéraires ne pouvaient servir qu'à l'homme de lettres. Je voudrais, pour ma part, que les sciences physiques et mathématiques tinssent dans l'éducation une place pour le moins égale à celle que l'on accorde aux études littéraires. La seule tendance qui soit fatale en pareille matière, c'est l'esprit industriel et utilitaire, qui rabaisse également la science et la littérature, cet esprit qui a fait croire à quelques hommes médiocres qu'on pouvait élever les âmes et former les caractères en enseignant aux

jeunes gens l'arpentage et les procédés de fabrication des bougies ou du savon. Quant aux études scientifiques purement spéculatives, elles contribuent au moins autant que les études littéraires à la culture intellectuelle, et peut-être, si elles entraient pour une grande part dans l'enseignement commun, corrigeraient-elles ce penchant fâcheux qui porte l'esprit français à s'occuper plus de la forme que du fond même des choses et à préférer en tout l'appareil oratoire à la vérité.

C'est pour n'avoir pas assez compris le côté progressif et vivant de la science que la philosophie universitaire a si vite dégénéré en quelque chose d'aride, où l'on est réduit à se taire ou à se répéter. Si l'on envisage en effet la philosophie non comme une science qui serre son objet par des approximations successives, mais comme une scolastique pétrifiée, où toute espérance de découverte est interdite, que reste-t-il à faire ? Une seule chose : mettre en phrases plus ou moins bien tournées la doctrine qu'on suppose fixée une fois pour toutes. Qui ne voit que c'est là une besogne fastidieuse, à laquelle des esprits jeunes, vifs et sincères, ne se résigneront jamais ? Aussi, sur toute la ligne, les sciences, soit historiques, soit naturelles, me paraissent-elles destinées à recueillir l'héritage de la philosophie. Si la philosophie ne veut pas rester une toile de Pénélope, sans cesse et toujours vainement recommencée, il faut qu'elle devienne savante. Chaque branche des connaissances humaines a ses résultats spéciaux qu'elle apporte en tribut à la science universelle. Les principes généraux, qui seuls ont une valeur philosophique, ne sont possibles qu'au moyen de la recherche érudite des détails. La tentative de construire la théorie des choses par le jeu des formules vides de l'esprit est une prétention aussi vaine que celle du tisserand qui voudrait produire de la toile en faisant aller sa navette sans y mettre du fil.

Les sciences historiques surtout me paraissent appelées à remplacer la philosophie abstraite de l'école dans la solution des problèmes qui de nos jours préoccupent le plus vivement l'esprit humain. Sans prétendre refuser à l'homme la faculté de dépasser par son intuition le champ

de la connaissance expérimentale, on peut reconnaître, ce semble, qu'il n'y a réellement pour lui que deux ordres de sciences, les sciences de la nature et les sciences de l'humanité : tout ce qui est au delà se sent, s'aperçoit, se révèle, mais ne se démontre point. Le grand problème de ce siècle, ce n'est ni Dieu ni la nature ; c'est l'humanité. Or les vraies sciences de l'humanité sont les sciences historiques et philologiques. L'ancienne psychologie, envisageant l'individu d'une manière isolée, faisait une œuvre utile sans doute, et qui a amené de solides résultats ; mais notre siècle a bien vu qu'au delà de l'individu il y a l'espèce, qui a sa marche, ses lois, sa science, science autrement féconde et attrayante que celle des rouages intérieurs de l'âme humaine, science qui est destinée à devenir l'objet principal des méditations du penseur, mais qui, dans l'énorme confusion où le passé nous est parvenu, ne peut se construire qu'au moyen des plus patients labeurs. La politique étudie l'espèce humaine pour la gouverner ; l'économie politique l'étudie pour l'administrer : la science dont nous parlons étudie l'humanité comme la plus grande réalité qui soit accessible à l'expérience, pour suivre les lois de son mouvement, et déterminer, s'il se peut, son origine et sa destinée. L'histoire, je veux dire l'histoire de l'esprit humain, est en ce sens la vraie philosophie de notre temps. Toute question de nos jours dégénère forcément en un débat historique ; toute exposition de principes devient un cours d'histoire. Chacun de nous n'est ce qu'il est que par son système en histoire.

En général, l'idée d'une science indépendante, supérieure, ou, si l'on veut, étrangère à la politique, n'est pas le fait de la génération à laquelle appartient M. Cousin. Il ne peut entrer dans la pensée de personne de blâmer une tendance qui a produit de si brillants résultats. Mais, d'un autre côté, comment ne pas trouver quelques inconvénients à un état intellectuel où tout est devenu une affaire politique, où l'on ne peut avoir une opinion sur les choses les plus inoffensives sans être du gouvernement ou de l'opposition ? La conséquence d'un tel principe, donnant à l'État un droit d'inquisition sur les choses de l'esprit, devait être à la longue, et indépendamment de la volonté de ceux qui

l'ont fondé, l'abaissement de la grande science libre. J'avoue qu'à cet égard je me permets de faire quelques reproches à la génération qui nous a précédés. Elle a trop voulu régler l'esprit ; la culture intellectuelle est devenue une des branches de l'administration publique ; le ministère de l'Instruction publique a été celui de la science et de la littérature. L'intention était bonne et libérale ; mais on ne connaît jamais son successeur, et c'est un excellent principe de toujours faire comme si ce successeur devait être un ennemi. Mon opinion est qu'en subordonnant ainsi la haute culture à la politique, en établissant en principe que l'État seul enseigne, et qu'un homme ne peut communiquer oralement sa pensée aux autres à moins de se constituer le salarié de l'État, qui naturellement peut faire ses conditions, le parti libéral a fondé un énorme instrument de tyrannie qui fera courir les plus grands dangers à la civilisation moderne. Le moyen âge était plus vraiment libéral. Abélard n'eut à demander aucune autorisation pour réunir autour de lui, sur la montagne Sainte-Geneviève, les foules qui désiraient l'écouter.

III

La plus grande difficulté qui soit sortie de ce système, beau et noble sans doute, mais qui, comme tout système, avait ses inconvénients, c'est celle des rapports de la science avec la religion établie. Pour le spéculatif sans ambition, qui ne demande d'autre part en ce monde que la liberté, rien de plus simple. Les religions sont pour lui des faits moraux et historiques d'un immense intérêt. Elles naissent de l'instinct divin qui entraîne l'âme vers l'infini, et du besoin que l'homme éprouve de donner une forme concrète et limitée à ce sentiment ; les religions sont de la sorte des formes toujours imparfaites, mais toujours respectables, d'un sentiment éternel. Voilà qui est clair ; mais, dès qu'on ne se contente plus de la critique pure, dès qu'on entre dans le champ de l'action, qu'on se met en rapport avec des masses d'hommes pour lesquels la religion est un intérêt et une passion, il faut transiger, et transiger avec des puis-

sances qui sont de leur nature exigeantes et ombrageuses : de là des difficultés sans nombre ; on fait des concessions, on déploie une immense habileté, et on ne contente personne. On ne se contente pas soi-même ; en effet, la moralité d'une bonne portion de l'espèce humaine tenant à la religion, on craint, même en voulant l'épurer, de travailler à l'affaiblir. Et pourtant l'esprit humain a des droits évidents dont la défense constitue, pour ceux que leur vocation appelle de ce côté, le plus sacré des devoirs. La timidité a raison à sa manière, mais non à ce point qu'on doive, pour lui complaire, entraver le progrès ; autrement il aurait fallu interdire aux prédicateurs du christianisme de toucher aux idoles, puisque, en renversant ces antiques images auxquelles les idées religieuses étaient attachées depuis tant de générations, ils risquaient d'ébranler en même temps le sentiment qui s'y rapportait.

Personne dans cette lutte périlleuse n'a déployé plus d'habileté que M. Cousin. Son parti pris général est exposé avec beaucoup de clarté dans le remarquable morceau où il nous rend compte des réflexions qui se pressèrent dans son esprit durant la dernière nuit qu'il passa en Allemagne. Il accepta le christianisme dans sa forme la plus générale, évitant la discussion des détails, refusant de regarder de près, s'armant des noms classiques dont on s'est habitué à faire dans le sein du catholicisme une sorte de parti modéré. « Depuis le concile de Nicée, la doctrine chrétienne, solidement établie, marche et se développe avec une régularité parfaite, avec une grandeur et une clarté saisissantes ; mais auparavant quel enfantement laborieux et obscur ! que de ténèbres ! que de lacunes !... Renonçons donc une fois pour toutes à l'exégèse et à la théologie. Prenons le christianisme tel qu'il est sorti du concile de Nicée, avec le dogme arrêté et achevé de la Trinité ; acceptons ce dogme en lui-même, sans rechercher son histoire, sa formation, son origine... » Cela est habile, mais cela est-il vraiment philosophique ? Dans une religion qui se donne comme un fait historique, ne sont-ce pas au contraire les origines qui importent ? S'il y a un livre révélé de Dieu, ce livre vaut bien la peine qu'on cherche à l'entendre. Si Dieu a jamais

parlé aux hommes, il est peu naturel de préférer au texte même de ses enseignements des interprétations séparées du fait révélateur par un intervalle de quatre, cinq ou même seize et dix-sept siècles.

« Je n'ai pas encore rencontré, dit M. Cousin, deux théologiens qui s'accordent. Du haut de leur science hébraïque et orientale, que je ne puis pas contrôler, tous s'attaquent, tous s'accusent des plus grandes erreurs. » Cela est vrai des théologiens proprement dits, mais ne saurait s'appliquer à ceux qui cherchent à faire, au point de vue rationaliste, l'histoire des textes réputés sacrés. Grâce aux progrès que la science de l'hébreu a faits depuis un demi-siècle, on comprend les monuments hébreux (sauf quelques passages qui, faute de rapprochements suffisants, seront toujours des énigmes) à peu près comme on comprend Homère. Les incertitudes de l'exégèse scientifique ne seraient guère plus grandes que celles auxquelles est sujette l'histoire de la philosophie et de la littérature grecques quand il s'agit d'époques un peu anciennes, si l'exégèse ne s'appliquait à des textes qui sont pour de grandes réunions d'hommes un objet de foi, d'où il résulte que, dans cet ordre de recherches, les thèses les plus désespérées continuent à avoir des défenseurs, et que les résultats les plus certains sont traités de paradoxes hardis quand ils contrarient les opinions accréditées.

En somme, M. Cousin me semble, dans cette délicate question, accorder trop et trop peu : trop, car il concède à l'enseignement religieux une autorité qui, si elle était réelle, réduirait la philosophie au rôle de servante, comme on disait autrefois ; trop peu, car cette façon de s'incliner devant un dogme dont on fait abstraction dans la direction de sa propre pensée renferme une sorte d'indifférence et de dédain. Au fond, ceux-là témoignent peut-être plus de respect pour le christianisme qui y reviennent sans cesse et en parlent plus sans doute que ne le voudrait la sagesse. S'ils s'en occupent, c'est qu'ils lui accordent une très grande place dans l'ensemble des choses humaines, et que peut-être ils l'aiment encore. L'éducation peu religieuse qu'ont reçue la plupart des hommes de la génération qui nous a précédés

explique seule comment ils ont pu prendre à l'égard du christianisme une position aussi dégagée de tout lien antérieur. N'ayant connu le christianisme que tard et à un âge réfléchi, n'ayant pas été bercés de ces belles croyances qui laissent toujours dans l'âme un parfum de poésie et de moralité, ils ont agi avec notre vieille mère d'une façon sèche et hautaine, qui nous blesse. Ils sont chrétiens par politique ; nous le sommes de sentiment. Qui de nous est plus près du royaume de Dieu ? Rien de moins fondé assurément que les reproches que le clergé s'est cru autorisé à adresser à M. Cousin : je ne connais point en France d'homme auquel l'Église doive en réalité plus de reconnaissance. Quel est l'ecclésiastique qui eût su comme lui, au sortir de l'énorme abaissement où étaient tombées les idées religieuses vers le commencement de ce siècle, ressusciter le spiritualisme et remettre en honneur les mots sacrés qui semblaient bannis à jamais de l'enseignement de la philosophie ? Dans les mouvements religieux qui ont suivi, ne l'a-t-on pas vu obéir docilement aux préférences de l'opinion et prêter un charme inattendu aux plus austères figures du catholicisme, à celles-là mêmes que les catholiques semblaient avoir oubliées ? Il faut avouer toutefois que c'est une position difficile que celle de catholique malgré l'Église. Loin de nous toute pensée qui tendrait à jeter une ombre de doute sur la sincérité des mouvements intérieurs d'une âme aussi spontanée dans ses entraînements : il est bien permis de dire cependant que ce qui frappe dans le caractère général de l'œuvre de M. Cousin n'est pas ce qu'on entend d'ordinaire par le sentiment chrétien. Préoccupé surtout des grandeurs classiques et du type oratoire que l'antiquité et le ^{xvii}^e siècle nous ont légués, il ne semble pas aimer beaucoup le ton simple, naïf et populaire du véritable christianisme primitif : il ne connaît guère le moyen âge, cette admirable source de poésie. L'esthétique de la nouvelle école catholique, à laquelle on ne peut contester quelque valeur, paraît avoir fait sur lui peu d'impression.

On vient de voir à quelles lourdes nécessités inconnues aux anciens sages M. Cousin a dû se soumettre. Non content d'être philosophe, il voulut être écrivain, homme politique,

et pourtant je n'ai pas dit encore la plus pesante de ses chaînes : il voulut être chef d'école. Je ne connais pas de position plus délicate. Le philosophe isolé n'est responsable que de son propre salut, mais le chef d'école a charge d'âmes. Il faut qu'il prenne garde de scandaliser les petits qui le suivent : de là des précautions plus maternelles que philosophiques, mille scrupules, mille attentions pour les consciences tendres (les meilleures de toutes), dont il est le directeur spirituel. Que dire quand cette école est l'Université tout entière, quand on s'impose la tâche de tracer à des jeunes gens de vingt-deux ans ce qu'ils doivent enseigner à des enfants plus jeunes de quelques années sur Dieu, l'univers et l'esprit humain ! M. Cousin ne recula pas devant cette entreprise hardie. La création de l'enseignement philosophique en France est bien son fait, et certes ce n'est pas là une gloire médiocre : cet enseignement, quelque timide qu'il dût être, cultivait l'esprit des jeunes gens, les faisait réfléchir et était, après l'enseignement de l'histoire, celui qui portait les meilleurs fruits. A un autre point de vue d'ailleurs, l'école dont M. Cousin peut être appelé le chef a rendu à la science un service signalé, je veux dire en produisant un très bel ensemble de travaux sur l'histoire de la philosophie. Sans parler de quelques esprits d'élite qu'on range parfois dans cette école, mais auxquels ne peut s'appliquer le nom de disciples, l'éclectisme a produit une foule de caractères éminemment honnêtes et de très consciencieux travailleurs. Mais, à côté de cela, que de naïveté ! Combien de fois le maître a dû sourire de l'aplomb de jeunes disciples s'érigeant tout d'abord en gendarmes de la philosophie, et croyant tenir dans leurs rédactions de l'École normale la science universelle réduite aux proportions d'un manuel ! Ces inconvénients sont inévitables : il n'est pas de développement, si distingué qu'il soit, qui, embrassé par des esprits ordinaires, ne dégénère forcément en pédantisme et en vulgarité.

Pour juger la philosophie de M. Cousin, il ne suffit donc pas de la prendre en elle-même, comme une construction scientifique : il faut la prendre dans l'application que M. Cousin a voulu en faire ; il faut rechercher si elle pouvait

être plus complète, obligée qu'elle était de rester une philosophie d'école et de répondre aux attaques de ceux pour qui sa timidité même était une hardiesse inouïe. Par là M. Cousin ressemble beaucoup à Voltaire, dont il dit tant de mal ; c'est avant tout un chef voulant organiser, régler et discipliner un parti intellectuel. Entre mille moyens excellents pour atteindre ce but, mais moins heureux si on les envisage au point de vue de la science pure, je n'en citerai qu'un seul, le choix qu'il a fait de ses drapeaux. Une des garanties que le novateur est obligé d'invoquer dans sa lutte contre la petitesse d'esprit est celle de certains noms qu'on est parvenu à consacrer, et devant lesquels tout le monde consent à s'incliner. Platon, Descartes, Bossuet, tels sont, je crois, les trois noms que M. Cousin a le plus souvent invoqués et derrière lesquels il a le mieux réussi à masquer son originalité. Certes, le choix était excellent : Platon est un incomparable philosophe. Tout ce que je regrette, c'est le tort qu'on lui a fait en l'exposant à l'admiration un peu pédantesque de jeunes disciples qui se sont mis à chercher une doctrine arrêtée dans les charmantes fantaisies philosophiques que ce rare esprit nous a laissées. Descartes est un homme de premier ordre, surtout comme géomètre ; il est fâcheux qu'on l'ait un peu surfait comme métaphysicien, et surtout qu'on se soit cru obligé de tant insister pour sa gloire sur cette circonstance, insignifiante quand il s'agit de métaphysique, que sa philosophie serait, à un titre spécial, la philosophie française. Qu'est-ce que cela prouve pour la vérité de ses théories ? Bossuet, écrivain excellent et orateur sublime, n'a pas beaucoup à nous apprendre sur le fond même des choses ; on lui a fait grand tort en le forçant d'avoir une philosophie : il n'en avait d'autre que celle de ses vieux cahiers de Navarre, et, quand il mit au net pour son royal élève ses rédactions d'école, il ne se doutait guère qu'un jour on les prendrait si fort au sérieux. Tout cela est peu critique, tout cela défigure le tableau vrai de l'histoire ; mais tout cela est de bonne politique, et nous n'avons pas le droit, nous autres à qui une plus complète sincérité est permise, d'en sourire. Le patriotisme, qui est nécessaire à l'orateur et qui prête si bien aux développe-

ments chaleureux, n'est pas également nécessaire au savant dont le devoir est de n'avoir pas d'attachement absolu. Nous nous étonnons parfois de voir un esprit aussi délicat que celui de M. Cousin ne jamais craindre, quand il s'agit des gloires de la France, le reproche de banalité, et tout admirer, même le Code civil. Mais ceux que les circonstances ont dispensés du soin d'être habiles et éloquents ne doivent pas se prévaloir des avantages que cette position leur donne pour blâmer ceux sur lesquels ont pesé d'autres nécessités. Tout s'efface d'ailleurs devant la gloire suprême d'avoir marqué un des moments de l'esprit humain, d'avoir fait accepter ses idées à une génération d'hommes libres par des moyens avoués de la liberté, d'avoir été du petit nombre de ceux que tous saluent comme leur maître et l'excitateur de leur pensée.

IV

Don merveilleux de ce charmant esprit, toujours jeune, toujours ouvert à de nouvelles admirations et à de nouvelles sympathies ! le fardeau qui eût accablé tant d'autres, il l'a porté légèrement. Au milieu de ce dédale de calculs, de précautions, de sollicitudes, qui eût suffi pour absorber une originalité moins vivace, M. Cousin s'est montré tout à coup sous un jour nouveau au public, habitué à ne voir en lui qu'un penseur abstrait. M. Michelet a parlé quelque part de ces tardives amours des sages qui, vers le milieu de la vie, et le milieu déjà passé, finissent par se concentrer en une seule image avec toutes les ardeurs de la jeune passion. Mais ce qui ne s'était jamais vu, le miracle de l'intuition historique associée à une incomparable vivacité d'imagination, c'est que la récompense de sa vie et le prix de sa sérieuse jeunesse, M. Cousin ne les ait demandés qu'au souvenir de beautés évanouies depuis deux siècles. Ce singulier retour, que j'ai toujours tenu pour une des évolutions intellectuelles les plus caractéristiques de notre siècle, a été souvent reproché à M. Cousin comme une infidélité. Les disciples qu'il avait entraînés sur ses pas au culte de la philosophie n'ont pu voir sans scandale leur maître passer à des amours qu'ils ne

comprenaient pas. L'élève ne comprend jamais que la moitié du maître ; il y a toujours un côté qui lui échappe, et il semble que parfois M. Cousin prenne un malin plaisir à dérouter l'admiration de ses amis. En réalité, je pense que M. Cousin n'a jamais mieux trouvé sa voie que dans ces compositions d'un genre intermédiaire, où il a su déployer avec tant d'art les dons de finesse et de grâce que la nature lui a départis, et qui ne pouvaient se montrer avantageusement en métaphysique. Il n'est plus guère permis d'être philosophe tout d'une pièce. La philosophie est un côté de la vie, une façon de prendre les choses, non une étude exclusive. Si on la prend comme une spécialité, c'est la plus étroite et la moins féconde de toutes les spécialités.

Le goût du beau chez M. Cousin paraît s'être appliqué successivement à des sujets assez divers. Le goût du beau ne connaît pas l'intolérance : il implique un choix de préférence sur lequel il n'y a pas à discuter. De là cet air de paradoxe que revêt toujours l'esthétique : trouvant son objet, qui est le beau, dans les systèmes les plus divers, elle est essentiellement volage, tant qu'elle se réduit à la spéculation ; elle ne trouve ce qui la fixe que dans un acte d'élection libre comme la grâce et gratuite comme elle. Le choix de M. Cousin montre bien la délicatesse qu'il porte dans les questions où le raffinement du tact est surtout nécessaire. Je préfère comme lui la première moitié du *xvii^e* siècle à la seconde, et dans cette première moitié je trouve aux femmes un trait particulier de noblesse et de grand air. La France, à la veille de devenir, comme dit Voltaire, la moins poétique de toutes les nations polies, eut là un moment historique qui a pour l'imagination beaucoup de charmes. Cette époque ne brille pas par le naturel, il est vrai ; mais, aux yeux de M. Cousin, un tel défaut ne doit pas être bien grave : en général, M. Cousin n'a guère le sentiment du primitif et du simple. Ce qui est seulement naïf et bon le touche peu, je crois. C'est surtout la grandeur qui le frappe et qui éveille chez lui le sentiment de l'admiration.

Des puritains ont regardé comme une apostasie certains airs aristocratiques que M. Cousin a pris dans la fréquentation du monde de la place Royale : on a attaqué la légitimité

de ses sympathies et la fidélité historique de ses tableaux, tout cela faute d'avoir compris le vrai sens de ces charmantes compositions. Ce qu'il y faut chercher, ce sont des études morales, non des études de critique, des fantaisies historiques, souvent plus vraies que la vérité, non de l'histoire. Au milieu d'une époque comme la nôtre, où toute personnalité distinguée est si fort à l'étroit, le rêve d'un passé idéal est devenu une diversion nécessaire. Autrefois on rêvait une Bétique où la règle était obtenue aux dépens de la liberté ; nous, qui avons vu de près la Bétique, nous nous reportons aux époques où de grands caractères trouvaient de l'espace pour se développer. M. Cousin a toujours accepté pleinement la Révolution ; mais nul n'a senti plus que lui combien est lourd l'héritage qu'elle nous a laissé. Entreprise par de nobles cœurs, soutenue par des héros, achevée par des esprits étroits et sans culture élevée, la Révolution française eut le tort de toutes les révolutions fondées sur des idées abstraites, et non sur des droits antérieurs. Ceux qui la firent, ou pour mieux dire ceux qui en tirèrent les conséquences pratiques, étrangers à toute philosophie de l'histoire, se représentèrent avec une simplicité puérile les conditions de la société humaine ; ils ne virent pas qu'ils employaient des moyens directement opposés à la fin qu'ils voulaient. Ils voulaient une révolution politique, et, avec leur façon de procéder, ils ne pouvaient faire qu'une révolution administrative. Ils voulaient la liberté, et, en exagérant le principe de l'État, ils ne réussirent qu'à fonder une société analogue à celle de l'Empire romain, de la Chine, de l'Égypte, où l'individu est dépouillé de garantie, où toute initiative est déferée au gouvernement, où ce qui existe vis-à-vis de l'État est ennemi ou suspect, société dont le dernier terme, si la vivacité de l'esprit européen ne créait un contrepoids à ces tendances périlleuses, serait l'entier abaissement de l'esprit. Aussi, une fois l'égalité sociale établie par le Code, une fois le préfet, fonctionnaire salarié, substitué à l'intendant et au gouverneur de province, gentilhomme non salarié, la révolution s'arrêta. Au fond, la Révolution française, qu'on prend toujours comme un fait général de l'histoire du monde (Hegel lui-même a commis

cette erreur), est un fait très particulier à la France, un fait gaulois, si j'ose le dire, la conséquence de cette vanité qui fait que le Gaulois supporte tout, excepté l'inégalité des rangs sociaux, et de cette logique absolue qui le porte à réformer la société sur un type abstrait, sans tenir compte de l'histoire et des droits consacrés.

Ce n'est donc pas un simple caprice qui a porté M. Cousin à s'identifier aussi profondément avec les passions d'un autre âge. C'est l'instinct profond d'une vive et forte nature qui cherche à tromper par de beaux rêves les ennuis de la réalité. Heureux qui peut ainsi trouver dans les fêtes de son imagination et de son cœur assez de ressources pour hiverner à l'abri, comme les voyageurs des mers polaires ! Heureux qui trouve dans les recherches du passé ou les aspirations de l'avenir la satisfaction de ses besoins moraux et l'oubli du présent ! Aux premiers siècles de notre ère, au milieu d'un monde corrompu, d'où toute vertu s'était envolée, quand nulle cité terrestre n'était digne d'occuper l'activité d'un homme bien né, où se réfugièrent les âmes élevées ? Dans la cité éternelle de l'idéal. Le christianisme et la philosophie fournirent aux grands cœurs l'objet d'amour que la patrie ne leur offrait plus. Les nobles vies des stoïciens, des Plotin, des Porphyre, l'héroïsme des martyrs conservèrent la dignité de l'âme humaine et prouvèrent la perpétuité de la vertu. Que de nos jours une ligue réunissant, sans distinction de sectes, tous ceux que passionnent les choses désintéressées proteste de même contre l'abaissement des caractères et des mœurs ! Toutes les bonnes choses sont solidaires : le culte de ce qui est pur et beau n'a vraiment de contraire que ce qui est servile et bas.

Par là renaîtra l'espérance, et ce qui semblait flétri fleurira ; la vie reprendra son prix, et ce qu'on appelle le scepticisme égalera les miracles de la foi. Quelque système en effet qu'on adopte sur l'univers et la vie humaine, on ne peut nier au moins que les problèmes qu'ils soulèvent n'excitent vivement notre curiosité. Lors même que la vertu ne serait qu'un piège tendu aux nobles cœurs, les espérances les plus saintes qu'une déception, l'humanité qu'un vain tumulte, la beauté qu'une illusion de nos sens,

la recherche pure aurait encore son charme ; car, en supposant que le monde ne fût que le cauchemar d'une divinité malade, ou une apparition fortuite à la surface du néant : rêve ou réalité, œuvre de lumière ou de ténèbres, ce monde est plein de mystères que nous sommes invinciblement portés à pénétrer. On peut en dire tout le mal qu'on voudra, on ne l'empêchera pas d'être le plus étrange et le plus attachant des spectacles. Nous lisons dans la *Vie de saint Thomas d'Aquin* que le Christ lui apparut un jour et lui demanda quelle récompense il voulait pour ses doctes écrits : « Nulle autre que toi, Seigneur », répondit le Docteur angélique. Le critique est plus désintéressé encore, et, si la Vérité lui adressait la même demande, il serait tenté de répondre : « Nulle autre que de t'avoir cherchée. »

M. AUGUSTIN THIERRY (1)

AUGUSTIN THIERRY n'a pas besoin de ces éloges vulgaires par lesquels on cherche à faire revivre pour quelques moments sur une tombe une gloire déjà oubliée. Ses écrits sont connus de tous. Qui ne se rappelle les pages pleines de candeur et de charme de *Dix ans d'Études* et des *Récits mérovingiens*, où l'auteur nous a initiés aux secrets les plus intimes du développement de sa pensée? On s'abstiendra donc de raconter ici cette vie presque miraculeuse, cette lutte héroïque d'une âme forte contre la douleur, cette légende qui, pour tant de vocations éprouvées, a été un encouragement et un soutien. On laissera au culte pieux de ses amis le souvenir de tant de rares qualités, de cette simplicité, de cette droiture, de cette bonté qui n'appartient qu'à l'homme de génie, et qui tant de fois, au sortir de ses entretiens, à sa haute intelligence fit préférer son cœur. Il ne sera question que de ce qu'il a aimé et de ce qui lui a fait supporter la vie, je veux dire de son œuvre : on essaiera d'en montrer la valeur scientifique, de la défendre contre des reproches injustes, d'en pénétrer l'esprit, d'en faire comprendre le sens élevé.

I

Les grandes vocations sont irrésistibles et se décèlent de bonne heure par un singulier caractère de précision et de fermeté. Au début de ses études et presque au sortir du collège, M. Thierry eut la vue claire de la mission qu'il devait accomplir ; il annonça avec assurance que l'histoire serait le cachet du XIX^e siècle, et qu'elle lui donnerait son nom,

(1) *Journal des Débats*, 5 et 7 janvier 1857. (N. de l'éd.)

comme la philosophie avait donné le sien au XVIII^e. Ce paradoxe du jeune homme de vingt ans est aujourd'hui un fait pleinement vérifié. Oui, l'histoire est, en un sens, la création propre et originale de notre temps. Chaque siècle a ainsi un genre particulier de littérature qui lui sert de prétexte pour tout dire et sous lequel les nuances les plus délicates de la pensée trouvent à s'exprimer. Il faut avouer que la société contemporaine forme un milieu peu favorable au développement de la poésie, de l'art, de toutes les productions spontanées. Ces sortes de productions supposent une foi et une simplicité que nous n'avons plus ; on ne redevient pas enfant, et la dose de naïveté qu'il faut pour la composition des œuvres franches et absolues est la qualité du monde qu'on se donne le moins. Un génie à l'ancienne manière, s'il paraissait de nos jours, semblerait lourd et grossier. Sa foi exclusive nous fatiguerait ; nous aurions bientôt découvert son peu d'instruction, sa manière partielle et étroite de juger les choses. Mais ce qui fait notre impuissance dans les genres qui supposent une grande originalité d'esprit ou de caractère est précisément la cause de notre supériorité en histoire. L'ampleur des événements qui ont signalé la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci, le nombre et la variété des incidents qui ont suivi, notre réflexion si exercée à saisir le jeu et les lois des révolutions humaines, tout cela forme une excellente condition pour l'intelligence du passé. De même qu'en philosophie nous sommes incapables d'inventer un nouveau système, mais mieux placés qu'on ne le fut jamais pour les juger tous ; de même on peut affirmer qu'aucun moment ne fut plus favorable que le nôtre pour comprendre des mouvements que la roideur dogmatique du XVII^e siècle et l'âpreté philosophique du XVIII^e ne pouvaient saisir dans leur fuyante vérité. La critique commence où finit le génie créateur, et c'est précisément lorsque l'âge des grandes choses est passé que l'on aperçoit dans les œuvres anciennes un caractère de puissance dont les contemporains de ces œuvres n'avaient qu'à demi le secret.

Ainsi entendue, il n'y a nulle exagération à le dire, l'his-

toire n'a pas quarante ans et se rattache à une série d'études qui se continue et s'achève sous nos yeux. Certes, l'antiquité et quelques époques des temps modernes ont eu de merveilleux narrateurs, qui nous ont transmis la vivante image de la société de leur temps et des événements dont ils furent les témoins. Jamais les luttes intérieures de la cité et les alternatives de la vie politique ne seront décrites avec plus de vivacité qu'elles ne l'ont été par les historiographes de la Grèce, de Rome, de la Renaissance italienne, et en général des pays grecs et latins. Israël eut un autre don, celui de l'histoire prophétique et apocalyptique, l'idée d'une formule providentielle, entraînant les empires à l'exécution d'un plan divin, idée qui a trouvé dans Bossuet son dernier interprète, et qui renfermait le germe de la philosophie de l'histoire, telle que les modernes l'ont conçue. Mais nulle part avant notre temps je ne trouve le sentiment immédiat de la vie du passé. Les plus intelligents historiens de l'antiquité veulent-ils nous représenter une époque un peu éloignée de la leur, ce sont d'étranges méprises, d'énormes anachronismes. Ne comprenant que ce qu'ils avaient sous les yeux, jugeant tout à la mesure du présent, ils commettent sur les questions d'origine des contresens qui nous font sourire. Tite-Live est ici à la hauteur de Mézeray ; le génie grec lui-même, malgré son extrême pénétration, n'eut rien de ce que nous regardons comme essentiel à l'intelligence critique des époques reculées. Notre siècle le premier a eu ce genre de finesse qui saisit, dans l'uniformité en apparence incolore des récits anciens, des traits de mœurs et de caractère qui n'ont plus d'analogues dans l'état actuel de la société.

C'est la gloire d'Augustin Thierry d'avoir travaillé pour une large part à cette conquête, l'une des plus belles du XIX^e siècle. Le sens historique se manifesta en lui spontanément et comme par une sorte de révélation. Lui-même a raconté l'impression que lui fit, dès son enfance, au collège de Blois, une page de Chateaubriand, pleine du vif sentiment des époques et des races. Dès 1817, il montrait l'insuffisance de l'ancienne école et traçait les lignes essentielles de la méthode qui lui a depuis inspiré des œuvres accomplies.

Qu'on songe à l'état des études historiques à ce moment décisif. Millot et Anquetil passaient pour de bons auteurs : l'Empire, qui, suivant la piquante expression de M. Thierry, « avait mis l'histoire, comme les autres forces sociales, en régie administrative », faisait continuer sous la direction de ses ministres l'insignifiant abrégé de Hénault, la très médiocre histoire de Velly. M. de Montlosier voyait la permission de paraître refusée à ses travaux, qui, sous leur forme paradoxale, renfermaient tant de vues ingénieuses. Érigée en théorie nationale, l'histoire la plus fausse régnait et se défendait avec l'intolérance d'un dogme établi. M. Thierry lui-même devait voir la censure de la Restauration biffer ses considérations sur l'époque mérovingienne, parce qu'elles retranchaient malignement à la monarchie française cinq siècles d'existence. Les collections bénédictines, doctement poursuivies par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, contenaient le germe d'un meilleur avenir, mais ne comptaient encore qu'un bien petit nombre de lecteurs.

Heureusement de ce nombre étaient quelques hommes destinés à substituer au mensonge de l'histoire convenue de plus vraies images du passé. « Dans les premiers mois de 1820, dit M. Thierry, j'avais commencé à lire la grande collection des historiens originaux de la France et des Gaules. A mesure que j'avançais dans cette lecture, à la vive impression du plaisir que me causait la peinture contemporaine des hommes et des choses de notre vieille histoire, se joignait un sourd mouvement de colère contre les écrivains modernes qui, loin de reproduire fidèlement ce spectacle, avaient travesti les faits, dénaturé les caractères, imposé à tout une couleur fausse ou indécise. Mon indignation augmentait à chaque nouveau rapprochement qu'il m'arrivait de faire entre la véritable histoire de France, telle que je la voyais face à face dans les documents originaux, et les plates compilations qui en avaient usurpé le titre et propagé comme articles de foi les plus inconcevables bévues dans le monde et dans les écoles... Au calme d'esprit avec lequel je parcourais ce labyrinthe de doutes et de difficultés, il me semblait que je venais enfin de rencon-

trer ma véritable vocation. Cette vocation, que j'embrassai dès lors avec toute l'ardeur de la jeunesse, c'était non de ramener un peu de vrai dans quelque coin mal connu du moyen âge, mais de planter, pour la France du XIX^e siècle, le drapeau de la réforme historique. Réforme dans les études, réforme dans la manière d'écrire l'histoire ; guerre aux écrivains sans érudition qui n'ont pas su voir, et aux écrivains sans imagination qui n'ont pas su peindre ; guerre à Mézeray, à Velly, à leurs continuateurs et à leurs disciples ; guerre enfin aux historiens les plus vantés de l'école philosophique, à cause de leur sécheresse calculée et de leur dédaigneuse ignorance des origines nationales ; tel fut le programme de ma nouvelle tentative. » Quelques hommes, dont il serait injuste de séparer le nom du sien, Fauriel, Chateaubriand, Walter Scott, lui servirent d'initiateurs dans cette œuvre de résurrection ; le premier par sa vaste curiosité et sa rare ouverture d'esprit, les deux autres par leur profonde entente des instincts éternels de l'humanité.

Si nous cherchons, en effet, à déterminer quel fut, entre les dons que se partagèrent les génies historiques de notre siècle, celui qui échut au maître illustre dont nous essayons de caractériser la manière, nous trouverons que ce fut l'intuition directe des sentiments et des passions du passé. Où des historiens plus portés à la spéculation ont vu soit le résultat de formules générales, soit l'accomplissement de desseins providentiels, M. Thierry a vu l'action des hommes. Nul n'a saisi d'un coup d'œil aussi clair le jeu des mobiles humains ; nul n'a rendu une vie si active aux générations éteintes ; nul n'a ressenti d'une manière aussi personnelle les joies et les douleurs des hommes d'autrefois. Loin de nous la pensée même d'un reproche contre l'école qui veut voir dans la suite des affaires de ce monde l'application de lois supérieures à la volonté des individus. L'histoire admet une extrême variété de méthodes et donne lieu à des modes d'exposition profondément divers. Depuis la théorie la plus abstraite, à condition bien entendu qu'elle ne soit pas chimérique, jusqu'au récit le plus minutieux, à condition qu'il soit exact, tout a sa valeur et son prix quand il s'agit de ressaisir la chaîne infinie de causes dont le pré-

sent est le dernier anneau. Si l'on envisage sur une petite étendue les rides qui, en se croisant, forment le mouvement des eaux de la mer, on est tenté de prendre ce mouvement pour un va-et-vient fortuit, qu'il serait impossible d'assujettir à une loi régulière ; considérées sur une plus grande échelle, les rides, en s'ajoutant l'une à l'autre, deviennent des vagues qui constituent par leur réunion des vagues plus grandes encore ; enfin, en se plaçant de manière à embrasser l'ensemble de l'océan, on saisit des marées, des courants irrésistibles, qui transportent d'un pôle à l'autre des masses gigantesques. De même en histoire, le mélange des événements divers qui forment le tissu des choses humaines ne paraît d'abord qu'une mêlée confuse de passions et d'intérêts, sous lesquels il est difficile de saisir un mouvement général. Mais l'existence et la formule de ce mouvement se révèlent à celui qui possède une vue plus étendue de l'ensemble. L'histoire n'est ni une géométrie inflexible, ni l'œuvre nue de la liberté humaine, ni un jeu du hasard ; elle est conduite par de profondes raisons, mais ces raisons sont appliquées par des hommes. La comédie de ce monde est à la fois divine et humaine. Le jeu des individus et le jeu des formules sont donc également essentiels à montrer ; l'histoire théorique et l'histoire narrative se complètent et se supposent l'une l'autre, loin de s'exclure et de se contrarier.

Un illustre contraste m'est ici nécessaire, et je m'y arrête d'autant plus volontiers qu'il est tout à fait propre à montrer comment deux génies supérieurs peuvent contribuer à une même œuvre par des côtés divers. Pendant qu'Augustin Thierry, dans des récits pleins d'intérêt, prêtait une voix à des sentiments qui depuis des siècles n'avaient point trouvé d'interprète, un professeur, dans une chaire alors entourée d'applaudissements, captivait son auditoire par le tableau des progrès de la civilisation et l'analyse des éléments qui la composent. Qui a songé à désirer quelque chose dans ces volumes admirables qui sont restés le modèle de la philosophie de l'histoire dans sa manière à la fois la plus élevée et la plus sûre ? Et pourtant sont-ce des hommes avec leurs passions et leurs vues personnelles qu'on voit se mouvoir

dans la grande esquisse tracée d'une main si magistrale par M. Guizot ? Non ; ce qu'on y trouve, ce sont des lois, des raisonnements, des abstractions, toutes choses très réelles (car, en un sens, ce sont des abstractions qui mènent le monde), mais choses qui ne sont pas toute la réalité. Que sentons-nous au contraire dans les récits d'Augustin Thierry ? Des êtres comme nous, des passions comme celles qui s'agitent sous nos yeux. Peu philosophe si l'on prend ce mot pour synonyme de métaphysicien, mais grand philosophe si on l'entend dans son acception la plus large, Thierry a vu dans l'histoire une lutte d'agents libres, où chacun se fait sa destinée : la nature humaine a été sa grande loi, et, si j'ose le dire, sa Providence ; l'explication des événements que d'autres cherchent dans une volonté supérieure aux causes finies ou dans la force des choses, il ne l'a demandée qu'aux instincts du cœur de l'homme, à l'opposition des races et à l'éternelle inégalité qui maintient à travers les âges la distinction primitive des vainqueurs et des vaincus.

Là est la raison du charme infini que les écrits d'Augustin Thierry ont exercé sur toutes les classes de lecteurs. Il n'est pas donné à tous de suivre le fil délié d'inductions subtiles, de saisir des aperçus qui supposent la comparaison d'une grande masse de faits, de s'intéresser à des êtres collectifs que les personnes peu familières avec la réflexion philosophique sont tentées de prendre pour des fictions arbitraires. Mais tous comprennent la nature humaine agissant et se déployant avec largeur dans un sympathique récit, quelque éloignés de nos mœurs que soient les faits racontés. Le moyen âge ne semble si souvent aride, uniforme, incolore, que parce qu'on ne sait pas interpréter les monuments qu'il nous a laissés. Les personnages de cette époque nous apparaissent comme des êtres abstraits, et pourtant ces roides et pâles figures ont vécu aussi bien que nous. Si l'histoire, au lieu de nous les montrer avec leur physionomie propre, revêtues de lumière et de vie, ne nous présente que des images sans expression ni relief, c'est la faute de l'historien. Les gens du monde, excellents juges, non du travail scientifique nécessaire pour la connaissance des faits, mais de la

vérité générale du récit, ne refusent d'ordinaire leur intérêt aux événements des époques reculées que parce qu'on ne leur en présente qu'un tableau inanimé qui ressemble à la vraie histoire comme une mosaïque byzantine, où tous les personnages sont isolés et vus de face, ressemble à la peinture complète, où les acteurs sont mis dans leurs rapports naturels.

M. Thierry possédait avec une lucidité qui tenait du prodige la faculté essentielle à ce genre de restitution, je veux dire le sens intime qui, sous la lettre morte des chartes et des chroniques, sait découvrir l'esprit. Peu d'historiens ont mieux su tirer d'un texte tout ce qu'il renferme sur les relations sociales et les mœurs d'une époque. Chargé quelquefois par son amitié de faire pour lui quelques recherches, je n'assistais jamais sans étonnement à la vive et prompt opération par laquelle il saisissait le document original, l'embrassait, le devançait parfois, et l'assimilait à son récit. Le moindre débris lui révélait un ensemble organique qui, par l'effet d'une sorte de puissance régénératrice, jaillissait complet devant son imagination. Quand ses yeux affaiblis ne lui permirent plus de lire les monuments écrits, ce don singulier d'intuition se porta sur l'architecture. Parcourant avec M. Fauriel le Midi de la France, et n'ayant tout juste de vue que ce qu'il fallait pour se conduire, il retrouvait, en présence des ruines, toute sa facilité de lecture. Son œil, si incertain dans les circonstances ordinaires, était alors d'une merveilleuse promptitude : aucune des lignes principales, aucun trait caractéristique ne lui échappait.

Où puisait-il ce souffle fécond qui, passant sur le champ des morts, comme dans la vision d'Ézéchiél, leur rendait la vie, et d'ossements épars faisait des hommes ? Dans le vif sentiment de son époque et l'ardeur de sa propre passion. L'ensemble d'idées que la Restauration qualifia du nom de libéralisme est l'âme de son histoire, la muse qui l'inspire, la foi qui le soutient. Les scènes de l'invasion dont il fut témoin à Compiègne, où il remplissait une humble fonction dans l'enseignement, lui apprirent les lois de la conquête, de même que la réaction féodale qui suivit le retour de l'ancienne dynastie lui en montra les conséquences sociales les

plus éloignées. Peu d'années ont été aussi fécondes que celles-là en grands enseignements et en soudaines ouvertures sur les choses de l'esprit. *Incaluere animi*. La guerre de 1813 à 1815 est la seule de notre siècle qui ait eu quelque chose d'épique et d'élevé. Les autres campagnes de l'Empire n'offrent guère qu'un exercice de pure stratégie, dénué d'intérêt ; celle dont je parle, au contraire, correspondit à un mouvement d'idées et eut une vraie signification intellectuelle. Un homme qui prit part à cette lutte grandiose me racontait que, réveillé par la canonnade, dès la première nuit qu'il passa parmi les corps francs réunis en Silésie, il crut assister à un immense service divin. De vagues espérances et un fond d'idées mystiques se cachaient sous la coalition d'éléments fort divers qui prit le nom de Sainte-Alliance. Mme de Krüdner ne fut pas la seule qui y vit l'aurore d'une nouvelle rédemption : Saint-Simon, avec lequel, par une coïncidence qui ne fut à vrai dire qu'un hasard, Augustin Thierry eut ses premières relations littéraires, prit d'abord le même événement comme point de départ de sa réforme sociale. Enfin, l'idée féconde qui devait fournir à M. Thierry la base de son système historique, l'idée des nationalités, dont le XVIII^e siècle, uniquement occupé de sa philosophie générale, n'offre aucune trace, et dont les conquêtes du commencement de ce siècle furent la négation, date du soulèvement que produisirent les tendances unitaires de la Révolution et de l'Empire chez les peuples rendus à la conscience d'eux-mêmes par le joug de l'étranger.

On a soutenu que la part active que prit M. Thierry aux luttes du temps de sa jeunesse nuisit aux qualités de l'historien, comme si la première qualité pour écrire l'histoire était une sorte d'impersonnalité passive, reproduisant, sans les transformer ni les expliquer délicatement, les témoignages des chroniqueurs. C'est lui reprocher ce qui fut le principe même de son génie. Le sens étendu des choses humaines ne s'obtient que par l'intelligence du présent, et le présent ne livre son secret qu'en proportion de l'enjeu qu'on y prend. Certes, l'étude la plus patiente peut seule faire apercevoir le vrai, quand il s'agit des caractères et des événements d'une époque éloignée de nous. Les bénédic-

tins et les auteurs des grandes collections du ^{xvii}e et du ^{xviii}e siècle, en réunissant les documents originaux, ont posé la condition de l'histoire ; mais ils ne l'ont pas faite. Ces laborieux diplomatistes, qui connaissaient si bien les sources de nos annales, n'ont point réformé un seul des faux points de vue de l'histoire conventionnelle. Ils sont bien plus sensés que les Mézeray et les Velly, parce qu'ils n'essayent de rien voir au delà des textes qu'ils publient ; mais, s'ils se fussent proposé d'interpréter ces textes et d'en tirer les conséquences, ils l'eussent fait sans doute avec aussi peu de pénétration que les historiens rhéteurs de leur temps. Il fallait pour cela une pratique de la vie profane que ne donnent ni la vie monastique ni les paisibles investigations du paléographe. Un jeune homme de vingt ans, jeté dans un milieu passionné et doué de cette perspicacité que donne l'habitude des choses politiques, a pu relever du premier coup dans l'œuvre de ces grands maîtres une foule de lacunes et de vues erronées. Les documents sont muets pour qui ne sait pas les animer de cette lumineuse conscience du passé qui certes n'est point exclue par l'érudition, mais que l'érudition ne suppose pas de toute nécessité.

M. Thierry a, du reste, marqué avec une admirable précision la mesure de ce qu'il devait à ses savants devanciers et la limite dans laquelle il se croyait novateur : « A Dieu ne plaise, dit-il, que j'atténue en quelque chose la gloire de la grande école d'érudits antérieure à la Révolution !... Elle a recueilli et mis au jour tout un monde de faits enfouis dans la poussière des archives ; elle a fondé la chronologie, la géographie, la critique de l'histoire de France ; mais en histoire il y a deux tâches distinctes... La recherche et la discussion des faits, sans autre dessein que l'exactitude, ne sont qu'une des faces de tout problème historique ; ce travail accompli, il s'agit d'interpréter et de peindre, de trouver la loi de succession qui enchaîne les faits l'un à l'autre, de donner aux événements leur signification, leur caractère, la vie enfin, qui ne doit jamais manquer au spectacle des choses humaines. Or, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer, toutes les tentatives faites avant 1789, pour répondre à la première de ces tâches, ont été bonnes et grandes ;

mais celles qui ont eu pour objet de répondre à la seconde furent presque toutes mesquines et fausses... Il manquait aux bénédictins l'intelligence et le sentiment des grandes transformations sociales. Ils ont étudié curieusement les lois, les actes publics, les formules judiciaires, les contrats privés ; ils ont discuté, classé, analysé les textes, fait dans les actes le partage du vrai et du faux avec une étonnante sagacité ; mais le sens politique de tout cela, mais ce qu'il y a de vivant pour l'imagination sous cette écriture morte, mais la vue de la société elle-même et de ses éléments divers, soit jeunes, soit vieux, soit barbares, soit civilisés, leur échappe, et de là viennent les vides et l'insuffisance de leurs travaux. Cette vue, nous l'avons acquise par nos propres expériences, nous la devons aux prodigieuses mutations du pouvoir et de la société qui se sont opérées sous nos yeux. »

Loin donc que la participation au mouvement politique ait nui aux travaux de M. Thierry, ainsi qu'on a pu le croire, il faut dire au contraire que c'est parce qu'il fut attaché passionnément à une cause qu'il fut historien. Le ^{xvii}^e siècle n'a pas eu d'historiens éminents, parce qu'il n'a pas eu de vie publique. L'histoire n'est pas une de ces études que l'antiquité nommait *umbratiles*, pour lesquelles il suffit d'un esprit calme et d'habitudes laborieuses ; elle touche aux problèmes les plus profonds de la vie humaine ; il y faut l'homme complet avec toutes ses passions. L'âme y est aussi nécessaire que dans un poème ou une œuvre d'art, et l'individualité de l'écrivain doit s'y refléter. C'est la gloire de la grande école à laquelle appartient M. Thierry d'être arrivée à l'histoire par la politique, et d'avoir compris l'activité libérale du passé par celle qui l'animait. Que cette agitation ait été un médiocre avantage au point de vue de l'investigation des documents, j'hésite à le concéder ; car je vais bientôt essayer d'établir que, même à ce point de vue, de véritables progrès ont été réalisés ; mais, s'il s'agit de l'histoire complète, la question ne saurait être douteuse. Soyons supérieurs par l'érudition, par l'exactitude, par la menue recherche du détail ; soyons meilleurs paléographes, meilleurs généalogistes ; recueillons le bénéfice d'une impartialité devenue facile et d'un repos qui nous permet les patients labeurs.

Rien de mieux : ces qualités ont leur valeur, et je ne veux pas les déprécier. Mais ne faisons pas de reproches à ceux que des mérites supérieurs ont privés d'humbles avantages, qui sont peut-être le prix de notre abaissement. Ils étaient plus hommes que nous, et le droit de critique que nous conservons sur eux ne doit point nous faire oublier le suprême honneur qu'ils eurent de tirer tout un mouvement intellectuel non de leurs loisirs, mais de leurs viriles facultés.

II

J'ai essayé de répondre aux critiques que certaines personnes, exclusivement préoccupées de la recherche des sources historiques, ont cru devoir adresser à la manière de M. Thierry. J'ai montré que l'école qu'on peut appeler bénédictine, en ce sens qu'elle cherche surtout ses ancêtres dans la docte congrégation de Saint-Maur, a pour mission de fournir les matériaux de l'histoire, mais non de construire l'histoire elle-même ; que pour cela le concours de l'homme du monde et de l'homme politique est nécessaire. J'irai plus loin encore, et j'oserai dire que la connaissance des sources elle-même a infiniment gagné à la méthode plus large et plus libre qui depuis quarante ans a été introduite dans l'histoire. Sans doute il n'était pas réservé à notre temps de mettre au jour pour la première fois un ensemble de documents aussi considérable que celui qui s'offrit d'abord aux collecteurs du *xvii^e* siècle. En ce genre de travaux, la moisson est pour les premiers travailleurs ; à ceux qui viennent ensuite, quelle que soit leur supériorité, il ne reste qu'à glaner. Mais, si le champ des découvertes proprement dites est désormais limité, une ample compensation nous a été réservée. Reconnaître la valeur d'un texte est en un sens le découvrir. Des témoignages sur lesquels l'ancienne critique avait passé avec indifférence sont devenus des traits de lumière. Une foule de renseignements que le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle avaient jugés secondaires ont pris, aux yeux d'une critique plus éclairée, un sens inattendu. Comment se fait-il, par exemple, que les érudits de Saint-Germain-des-

Prés, qui ont publié tant de textes de médiocre utilité, aient laissé à un académicien de nos jours le soin d'éditer un des monuments les plus précieux pour les antiquités franques, le *Polyptyque* d'Irminon, qu'ils avaient dans leur bibliothèque, et dont ils ont fort bien connu l'existence ? Comment se fait-il qu'en suivant la route que tant de laborieux maîtres ont ouverte la critique contemporaine trouve des trésors qui leur ont échappé ? C'est que rien ne supplée à cet enseignement de la vie pratique que ne donnent ni les livres ni les veilles laborieuses. Ouvrir une nouvelle série d'aperçus historiques, c'est presque toujours créer une série de documents négligés jusque-là, ou montrer dans ceux qui étaient déjà connus ce qu'on n'avait pas su y voir. Quelques lambeaux de textes, médiocrement entendus quant à la lettre, révélèrent plus de choses à M. de Chateaubriand que n'en avait appris aux érudits de la vieille école l'étude la plus consciencieuse des monuments du moyen âge et de l'antiquité. La rénovation des études historiques qui a eu lieu de notre temps est due avant tout à l'initiative de trois ministres, savants sans doute, mais dont la profession particulière n'est pas la recherche de première main : M. Guizot, M. Villemain, M. Cousin, par leurs vues nouvelles sur l'histoire politique, littéraire, philosophique, ont indirectement fourni autant de textes à la science que le plus laborieux compilateur.

A Dieu ne plaise que je subordonne l'étude à la vie pratique, et que je fasse de l'agitation extérieure une condition pour écrire l'histoire ! Si telle pouvait être ma pensée, la vie de M. Thierry serait assurément ma meilleure réfutation, puisque de cruelles infirmités le saisirent au moment où il eût pu jouer dans les affaires un rôle important. Durant sa période de complète activité, il ne prit part à la politique militante que par un carbonarisme inoffensif. Cela même dura peu, et ne remplit que les années 1821 et 1822 : c'étaient des conspirateurs peu dangereux que ceux qui, le lendemain d'une échauffourée, revenaient plus laborieux que jamais à leurs livres et à leur atelier. Mais de toute cette passion, souvent égarée quant à son objet immédiat, toujours généreuse en son motif, sortait une grande éducation

tant du caractère que de l'esprit, et, comme le fait remarquer M. Thierry lui-même, « le plus beau mouvement d'études sérieuses succéda, presque sans intervalle, à l'effervescence révolutionnaire ». On doit rendre cette justice à la Restauration qu'elle comprit ce qu'il faut de latitude au développement spontané de la science, de la littérature et de l'art. Le libéralisme étant la forme essentielle de toute production intellectuelle quelque peu distinguée, tout pouvoir qui prend à cœur les intérêts de l'esprit doit faire sa part à l'opposition libérale, au moins en la tolérant noblement. La Restauration faisait mieux encore, elle l'encourageait. Peu s'en fallut qu'en 1828 M. Thierry, alors au plus fort de sa lutte contre les idées dominantes, ne reçût par ordonnance royale le titre de membre de l'Institut, qu'il dut plus tard à la source plus pure de l'élection. On a dit, je le sais, que c'est pour avoir ainsi conspiré avec ses intelligents adversaires que la Restauration a péri. Hélas ! elle eût péri sans cela, comme toute chose, et il ne lui resterait pas la gloire d'avoir attaché son nom à un des moments les plus brillants et les plus animés de l'esprit français.

Que l'école historique qui, par système, se préoccupe uniquement de l'exactitude des détails trouve à redire à certaines généralisations hardies, à certaines interprétations de faits ou de caractères, telles qu'on en trouve dans les écrits de M. Thierry, il ne faut point s'en étonner. Les dons de l'intelligence sont d'ordinaire exclusifs : les esprits fins goûtent peu les pesantes vérités où se complaisent les esprits solides ; les esprits qui se croient solides font peu de cas des subtiles nuances que poursuivent les esprits délicats. Pour apercevoir ces nuances, il faut un sens spécial ; la démonstration littérale et le raisonnement sont ici non moins inféconds que la logique scolastique l'est en philosophie. L'histoire comme l'a entendue M. Thierry est beaucoup moins vraie dans le détail que dans l'ensemble. Le récit exige plus d'un parti pris : la distribution des rôles n'a pas pu être dans la réalité aussi tranchée que le veut l'ordonnance du tableau. Dans les *Récits des Temps mérovingiens*, en particulier, M. Thierry adopta une manière qui, pour ne pas donner lieu à des malentendus, a besoin

d'être expliquée. En général, disons-le, le menu détail en histoire est un mensonge si on le prend à la lettre. Grégoire de Tours, par exemple, dans ses dramatiques récits, raconte avec une admirable vivacité les actes et les dires de ses héros. C'est là une fortune inappréciable, grâce à laquelle l'histoire peut pénétrer au cœur même de la vie barbare avec une étonnante profondeur. Et pourtant, en adoptant textuellement les narrations de Grégoire de Tours, est-on sûr de ne reproduire que l'exacte vérité ? Ce naïf conteur était-il présent aux scènes qu'il décrit ? Les témoins dont il s'est servi ont-ils pris des notes sur place pour nous conserver tant de particularités ? Y avait-il des sténographes pour saisir au vol ces paroles si animées ? Il est clair que, dans presque tous les récits détaillés qui nous ont été transmis, les circonstances sont la création personnelle de l'historien, qui, au lieu de raconter sèchement les faits, a préféré les mettre en action. De pareils textes ne doivent être envisagés que comme des à peu près ; il ne faut pas s'en écarter d'une manière arbitraire, mais on ne saurait non plus les regarder comme vrais à la lettre. Essayons de nos jours, avec nos innombrables moyens d'information et de publicité, de savoir exactement comment s'est passé tel grand épisode de l'histoire contemporaine, quels propos s'y sont tenus, quelles étaient les vues et les intentions précises des acteurs ; nous n'y réussirons pas. J'ai souvent essayé pour ma part, comme expérience de critique historique, de me faire une idée complète d'événements qui se sont passés presque sous mes yeux, tels que les journées de Février, de Juin, etc. ; jen'ai jamais réussi à me satisfaire. Il faut donc choisir entre ces deux systèmes : — ou ne faire que de l'histoire générale, ne tracer que les grandes lignes des révolutions politiques, sociales et religieuses, qui seules sont rigoureusement certaines — ou bien prendre son parti sur ce qu'il y a de convenu dans les circonstances, et les accepter non comme la vérité absolue, mais comme des traits de mœurs dignes d'être pris en considération.

Un exemple fera comprendre le genre de reproche qu'on a cru pouvoir adresser aux écrits de M. Thierry, et la

réponse que la bonne critique conseille d'y faire. Un des épisodes de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands* dont tous les lecteurs ont gardé le plus attachant souvenir est l'épisode de Thomas Becket. On sait avec quelle finesse l'illustre historien a su montrer, dans la résistance de ce personnage à l'autorité royale et dans sa popularité, la dernière protestation de la race anglo-saxonne contre la dynastie normande. C'est là certes une interprétation qui renferme une très grande part de vérité, mais qui n'est pas si nécessairement indiquée par les textes qu'on n'ait pu la contester au point de vue d'une critique purement littéraire. Les adversaires de M. Thierry triomphèrent à la découverte d'un document d'où il résultait, croyaient-ils, que Thomas Becket, érigé par M. Thierry en représentant de la nationalité anglo-saxonne, était en réalité né en Normandie, d'une famille normande, et que son nom, loin d'être anglais, devait s'écrire *Béquet*, suivant les habitudes de l'orthographe française. Les savantes discussions de M. Edelestand du Ménil ont récemment démontré (1) que rien n'était moins certain que le fait matériel dont on s'appuyait. Mais, en supposant qu'il eût été prouvé, était-ce là en réalité une difficulté capitale, et le plus beau chapitre de l'*Histoire de la Conquête* eût-il été à retrancher ? Non, certes. Le rôle d'un personnage est fort souvent en contradiction avec son origine. Le tiers état de 1789 fut représenté en grande partie par des gentilshommes ; la cause des gentilshommes de nos jours a trouvé ses plus chaleureux avocats parmi les plébéiens. L'Église en particulier a toujours eu le don d'arracher puissamment l'homme à sa race, à sa caste et à sa famille, pour en faire le défenseur abstrait d'une idée et d'un droit. Que Thomas Becket soit né en Normandie, c'est donc là une circonstance au fond secondaire ; l'important est que son rôle dans l'histoire ait été, par des nécessités de position, un rôle anglo-saxon. Ce rôle, je le reconnais, est quelque chose de plus encore ; il est avant tout *ecclésiastique*, et on peut douter que Thomas Becket ait eu bien clairement

(1) *Correspondance littéraire*, août 1858.

conscience de la cause nationale et patriotique qui s'abritait derrière lui. Mais l'Église, en maintenant une opinion et des intérêts distincts de ceux des vainqueurs, était l'alliée naturelle des vaincus ; la sympathie des classes déshéritées devait s'attacher à quiconque essayait de refréner l'avidité des nouveaux maîtres, et c'est ainsi que, sans le savoir et presque sans le vouloir, Thomas Becket, fût-il né en Normandie, serait pour l'histoire un Anglo-Saxon.

La plupart des reproches adressés à M. Thierry peuvent se résoudre de la même manière. Toute généralisation est attaquable, et la seule manière d'écrire l'histoire qui échappe à la critique est la manière plate qui se borne à d'insignifiantes particularités. Mais que dis-je ? Celle-ci est la plus fausse de toutes, et la prétendue exactitude dont elle est si fière n'est au fond qu'un mensonge. L'imagination, que les historiens exclusivement érudits proscrirent avec tant d'anathèmes, a souvent plus de chance de trouver le vrai qu'une fidélité servile, qui se contente de reproduire les récits originaux des chroniqueurs. Les gravures des ruines de Rome, de Piranesi, sont essentiellement fautives si on les envisage comme des images de monuments existants : elles changent une foule de détails, elles en ajoutent, elles intervertissent les plans et les distances. Et pourtant, si on les prend non comme une représentation des traits matériels du paysage, mais comme un essai pour en rendre l'impression générale, elles sont plus exactes que la meilleure photographie : celle-ci, en effet, ne nous montre que des lignes inanimées, elle dissimule l'âme et le type idéal de l'objet qu'elle reproduit, tandis que la gravure en donne le sens moral et esthétique, c'est-à-dire, au point de vue d'une philosophie élevée, sa plus intime réalité.

Cessons donc de reprocher aux grands créateurs de la première moitié de notre siècle les inexactitudes de détail qu'ils ont mêlées à leur œuvre. Dans tous les ordres d'étude, il arrive nécessairement que la seconde génération, en reprenant par l'analyse minutieuse l'œuvre des premiers maîtres, y trouve des erreurs, des vues anticipées, des conjectures qu'un plus mûr examen ne confirme

pas. Un commençant relève maintenant des fautes dans les travaux de M. Fauriel, grâce à M. Fauriel lui-même. Quand M. Cousin inaugurait en France l'histoire de la philosophie, il était loin de la connaître aussi bien que la connaît aujourd'hui tel docteur ès lettres ou tel agrégé, qui sans lui, pourtant, en saurait peu de chose. On ne crée qu'avec l'amour, et, si j'ose le dire, avec la passion ; on ne jette les fondements d'une étude qu'en tranchant bien des points sur lesquels la science est loin d'avoir dit son dernier mot. La gloire d'inventer est souveraine ; la critique elle-même ne saurait l'atteindre, car la plus belle récompense du génie créateur est d'avoir produit un mouvement par suite duquel il est dépassé.

L'histoire, d'ailleurs, est un art autant qu'une science ; la perfection de la forme y est essentielle, et toute critique qui ne tient compte, dans l'appréciation des œuvres historiques, que des recherches spéciales est par là même défectueuse. Dès qu'il s'agit de sujets touchant à la morale et à la politique, la pensée n'est complète que quand elle est arrivée à une forme irréprochable, même sous le rapport de l'harmonie, et il n'y a pas d'exagération à dire qu'une phrase mal agencée correspond toujours à une pensée inexacte. La langue française est arrivée sous ce rapport à un tel degré de perfection qu'on peut la prendre comme une sorte de diapason dont la moindre dissonance indique une faute de jugement ou de goût. On ne comprendra jamais l'artifice infini que M. Thierry mettait dans sa composition, ce qu'il dépensait de temps et de labeur pour fondre les tons, pondérer les parties, construire un ensemble harmonieux avec des matériaux barbares, ici maigres, là surabondants. Toute son œuvre, soumise au plus rigoureux examen, n'offrirait pas un trait de déclamation : la peinture y résulte des faits vivement présentés, sans aucun des procédés artificiels de couleur locale par lesquels les novices croient suppléer à l'art savant dont ils n'ont pas le secret.

Le soin du style était poussé chez lui à un degré incomparable. Cette humble partie du travail littéraire, qui consiste surtout à éteindre et à effacer, partie si peu com-

prise des personnes inexpérimentées, qui ne peuvent se figurer ce qu'il en coûte à l'art pour se cacher, était celle qu'il affectionnait le plus. Il dictait quinze à vingt lignes par jour, et ne les fixait qu'après les avoir amenées au dernier degré de perfection dont il était capable. Admirable leçon, au milieu de l'abaissement des mœurs littéraires dont nous sommes les témoins ! L'œuvre d'un maître tout adonné à sa pensée ne dépasse pas cinq volumes. Il sut résister à l'entraînement du succès, et protesta par son inaltérable conscience contre les scandales qui ont souillé en ces dernières années le champ de l'histoire. Les récits improvisés, les misérables compilations décorées d'un nom illustre, par lesquels on a exploité la bienveillance d'un public qu'on savait favorable, tous ces procédés de littérature mercantile appliqués à son étude de prédilection lui paraissaient des sacrilèges. Pline avait déjà remarqué que l'histoire a le privilège de plaire, même quand elle n'est point soutenue par des qualités essentielles dans tous les autres genres. Cette observation ne pouvait échapper au génie industriel qui, de notre temps, a envahi jusqu'au domaine de l'esprit. L'histoire, en effet, a souffert plus qu'aucune autre étude de la grande dépréciation dont le travail sérieux a été frappé depuis quelques années. Des gens sans vocation s'y sont abattus comme sur une proie facile, et ont détruit la fleur même de ce qu'ils n'ont pas touché. Les honteuses excuses par lesquelles on essaye de justifier tant de profanations trouvaient Thierry sans pitié. La fonction de l'homme voué aux travaux intellectuels lui apparaissait comme sacrée : il croyait que les droits de la beauté et de la vérité sont imprescriptibles, et qu'aucune circonstance atténuante ne peut être invoquée en faveur de l'écrivain qui sacrifie à des nécessités extérieures le développement spontané de sa pensée.

La fermeté de principes littéraires qui le prémunit toujours contre les dangereux succès de la littérature frivole tenait au profond sérieux de son esprit, à son horreur pour la légèreté et le mauvais goût, au merveilleux éveil qui le passionnait pour tout ce qui appartient au noble exercice de l'intelligence. Ceux qui l'ont connu dans sa jeunesse

ont gardé un frappant souvenir de la vivacité qu'il portait dans les directions les plus variées. Les cruelles infirmités qui eussent écrasé tant d'autres existences n'enlevèrent rien à la plénitude de la sienne. « Il avait fait, suivant sa touchante expression, amitié avec les ténèbres. » J'ai sous les yeux une correspondance des premiers temps de sa cécité, adressée à un intime et illustre ami. Les impatiences et les illusions qui ont laissé leur trace dans ces feuilles jaunies par les années sont chose surprenante. Son ardeur, loin d'être abattue par une épreuve qui eût surpassé tout autre courage, est plus grande que jamais. On sent que le mobile de son activité n'est point atteint par la mort des organes et que la forte passion qui l'attache à la vie est supérieure aux coups du sort.

Ce tour d'esprit, qui le portait beaucoup plus vers les considérations de fait que vers les spéculations idéales, détermina chez lui, dans ses dernières années, un mouvement religieux singulier, dont la portée n'a pas été bien comprise (1). Les problèmes religieux et philosophiques n'avaient jamais été l'objet des réflexions de M. Thierry. L'histoire n'était pour lui que le tableau de la vie civile des peuples, et la religion n'avait figuré dans ses récits que subordonnée à la politique. Il connaissait peu sous leur forme théologique les dogmes dont il a su présenter avec tant d'intérêt le rôle social. Aussi, quand les besoins religieux, que l'âge et le spectacle des révolutions font toujours naître, se réveillèrent chez lui, se trouva-t-il novice et candide en présence du problème qui exige le plus de réflexion et de finesse d'esprit. Peu ami des abstractions, toujours porté à prendre les choses par le côté pratique, il accepta la religion comme un fait établi, et ne porta pas dans son adhésion de grands raffinements. Son goût délicat lui disait qu'il faut mourir dans une religion ; or le

(1) J'ai communiqué les lignes qui suivent à des personnes de l'intimité de M. Thierry : ces personnes, qui m'autoriseraient à les nommer au besoin, ont trouvé que ma rédaction exprimait bien l'état des derniers sentiments de l'illustre historien. M. Bourquelot, son collaborateur, initié à ses plus secrètes pensées, a déjà traité ce point de la biographie de M. Thierry avec une parfaite exactitude. (Voir l'*Athenæum français* 31 mai 1856.).

catholicisme lui apparaissait comme la plus complète des religions, et surtout comme la religion de la France. Il s'y attacha sincèrement, mais sans prétention dogmatique, ajournant les actes qui eussent supposé une foi trop absolue, et écartant par des précautions habiles les sollicitations importunes. Un jour qu'on lui faisait observer ce que certaines croyances avaient d'étroit : « Ce ne sont pas des pensées larges qu'il me faut maintenant, répondit-il, ce sont des pensées étroites. » Le sentiment des convenances et cette merveilleuse entente qu'il avait de l'art de construire une belle vie ne l'abandonnèrent jamais ; il les porta jusque dans la mort. Quand les dogmes lui étaient présentés d'une manière tranchée, il refusait d'entendre et ne voulait rien savoir qui contrariât le désir qu'il avait de croire. Sa théologie n'allait pas au delà. Il prenait et il laissait ; les moments de zèle étaient presque toujours suivis de retours ; il restait ainsi suspendu entre le doute et la foi, à l'état de dispute curieuse et de bonne volonté.

De là une situation contradictoire, mais pleine de charme pour qui savait l'observer, où la candeur de sa belle âme, la finesse de son esprit et sa naïveté d'enfant se montraient dans tout leur jour. L'objection lui souriait autant que la réponse, et, dans l'abandon de l'intimité, il se laissait aller à des concessions dont il eût été facile d'abuser. Parfois il s'y mêlait une fine et douce ironie, que les personnes d'un esprit étroit et dogmatique n'apercevaient pas. Le genre de politesse exquise qu'il avait pour les femmes, il l'avait pour le prêtre. Moins réservé dans ses paroles que dans ses actes et ses écrits, il dépassait quelquefois en conversation l'exacte mesure de sa pensée. Il ne tenait à son opinion que quand il lui avait donné par le travail du style un caractère suprême de mesure et de netteté. Dans ses livres, il n'accordait rien à la complaisance. Il avait entrepris, il est vrai, de corriger ses principaux écrits et d'en faire disparaître quelques inexactitudes où la précipitation d'un premier travail l'avait entraîné. Parmi les innombrables objections qui lui furent adressées, il en avait trouvé quelques-unes de justes, et il y faisait droit. Tel était d'ailleurs son amour pour le vrai

que la critique, même peu sérieuse, le trouvait docile et prêt à se réformer. Mais rien en tout cela ne ressemblait à un désaveu. Doué d'un merveilleux talent pour la retouche, il savait modifier ce qui avait paru attaquable dans un morceau, sans en changer la physionomie. La publication prochaine de l'édition revue de la *Conquête* prouvera ce que j'avance ici ; mais la connaissance anticipée que l'amitié de M. Thierry m'a permis de prendre d'une partie du texte corrigé m'autorise à affirmer que l'esprit du livre paraîtra le même, et que les changements ne se révéleront qu'à une comparaison attentive des deux textes. Les légères erreurs, inévitables dans un ouvrage écrit d'abord sous le feu de la passion, auront seules disparu.

Ainsi se conserva jusqu'au bout le beau feu de cette vie si limpide et si pure. Le dégoût, l'ennui, le désespoir ne l'atteignirent jamais. Le monde comprend peu un pareil stoïcisme et voit souvent une sorte de sécheresse dans l'âpreté de ces grandes âmes, dures pour elles-mêmes et par conséquent un peu pour les autres, qui ont l'air de se consoler de tout, pourvu que l'univers reste livré à leur contemplation. Mais, au fond, c'est là le plus haut degré du désintéressement et le plus beau triomphe de l'âme humaine. Ce que la conscience timorée des âmes tendres et vertueuses appelle l'égoïsme du génie n'est d'ordinaire que le détachement des jouissances personnelles et l'oubli de soi pour l'idéal. Comme toutes les saines et fortes natures, peu préoccupées d'elles-mêmes, passionnées pour les choses, M. Thierry garda au milieu des souffrances le goût de la vie, l'amour de son œuvre, la grande curiosité. Je le vis peu de jours avant le moment où la paralysie gagnant de proche en proche atteignit l'organe même qui servait de foyer à la vie de l'esprit, la seule qui lui restât. De funestes symptômes faisaient pressentir une fin prochaine ; il n'en était pas moins ardent, moins empressé de vivre. Une seule pensée l'occupait : aurait-il le temps d'achever les corrections qu'il avait commencées ? Le jour où il cessa d'exister pour la pensée, il réveilla à quatre heures du matin son domestique et lui dicta un léger changement à une phrase de la *Conquête*, que lui seul pouvait désirer meilleure qu'elle

n'était. En dictant cette correction, sa langue s'embarrassa, et dès lors s'étendit sur son intelligence un voile qui ne se dissipa plus. Insatiable de perfection, il est mort, comme tous les grands artistes, en rêvant mieux encore que ce qu'il a fait, et pourtant nul plus que lui n'eut le droit d'emporter au tombeau la satisfaction de l'œuvre achevée. Ses écrits, empreints du double sceau du génie, la hardiesse dans la création et le fini du détail, resteront comme un monument de ce que peut la volonté humaine contre des obstacles en apparence insurmontables, et sa vie aura réalisé le prodige, sans exemple peut-être, d'une âme forte sachant se passer des sens extérieurs et continuant durant trente années une brillante carrière intellectuelle avec des organes plus qu'à demi conquis par la mort.

Là est la grande leçon morale qu'Augustin Thierry a donnée à notre temps. Le monde des sens lui a manqué, et il a toujours eu des raisons de vivre. L'univers lui apparut comme quelque chose de curieux et d'attachant qui mérite qu'on s'en occupe : il eut cet esprit d'investigation, cet immense appétit de vérité qui fait embrasser la vie avec ardeur ou la supporter avec courage. C'est par là, disons-le, que notre siècle se relèvera de son abattement. Quand le monde sera épuisé, quand la terre et le ciel, le présent et le passé seront connus dans tous leurs secrets, alors il sera temps de dire avec l'Ecclésiaste : « Rien de nouveau sous le soleil... Tout est vanité. » Mais jusque-là on n'aura point le droit de parler d'ennui et de dégoût. L'immortalité consiste à travailler à une œuvre immortelle, telle que sont l'art, la science, la religion, la vertu, la tradition du beau et du bien sous toutes leurs formes. Ces œuvres-là étant de tous les temps, il y a toujours, même aux plus tristes époques, des vocations pour les hautes intelligences et des devoirs pour les nobles cœurs.

M. DE LAMENNAIS (1)

ON raconte que, quand les missionnaires de Rome, après avoir converti au christianisme les Saxons de Northumbrie, les engagèrent à renverser eux-mêmes les idoles que jusque-là ils avaient adorées, nul n'osa porter la main sur ces images longtemps consacrées par la foi et la prière. Au milieu de l'hésitation générale, un prêtre se leva et abat-tit d'un coup de hache le dieu dont il connaissait mieux que personne la vanité. L'attaque du prêtre a toujours ainsi un caractère particulier de froideur et d'assurance : on sent dans les coups qu'il porte une sûreté de main que le laïque n'atteint jamais. Celui-ci, habitué à regarder de loin le sanctuaire, ne s'en approche qu'avec respect, même quand la divinité l'a quitté ; mais le prêtre, qui en connaît les secrets, l'ouvre et le livre aux regards avec l'audace d'un familier.

La critique doit saisir avec empressement les occasions qui lui sont ainsi offertes de pénétrer des mystères qu'un voile épais lui dérobe presque toujours. La foi repose à des profondeurs où il est d'ordinaire difficile de la suivre : la foi du laïque, d'ailleurs, arrive rarement à un degré suffisant de netteté pour se laisser clairement définir et discuter. Mais l'apologiste devenant apostat, le prêtre laissant par son testament une sanglante injure au dogme qu'il a servi, voilà des phénomènes où les mystères de la croyance apparaissent pour ainsi dire à nu. Je ne sais si depuis Tertullien le monde a vu un signe de ce genre aussi frappant que celui que Lamennais réservait à notre âge. Jamais plus grandes passions n'excitèrent dans une plus grande âme de plus vio-

(1) Article paru sous le titre : *M. de Lamennais et ses Œuvres posthumes*, *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1857. (N. de l'éd.)

lentes tempêtes ; jamais l'enfantement laborieux d'un monde nouveau n'arracha des cris de douleur plus éloquents. Comme la femme de la Bible, dans le sein de laquelle deux peuples, l'un d'élus, l'autre de réprouvés, se heurtaient, il sentit dans son ardente poitrine la lutte de siècles entiers. Chaque convulsion de ces hommes héroïques portant au cœur la blessure de leur temps, chacun de leurs cris, chacune de leurs douleurs doit être notée, car elles sont des symptômes de ce qui s'agite dans l'humanité. Les secrètes inquiétudes que la médiocrité atténue et que les calculs de l'intérêt dissimulent apparaissent chez eux dans leur rude et franche vérité.

Les écrits de Lamennais n'ont plus rien à nous apprendre. Nul n'est tenté d'aller y chercher des leçons d'histoire, de philosophie ou de politique ; mais sa personne est un immense enseignement, un miroir de la nature humaine et toute une psychologie. C'est donc l'homme que nous allons étudier : laissant de côté la légitimité des causes qu'il a soutenues, la valeur plus ou moins grande des idées qu'il a tour à tour embrassées, nous chercherons en lui-même l'explication de ces changements en apparence énigmatiques, et le fil qui les rattachait les uns aux autres. Peut-être résultera-t-il de cette étude quelque lumière sur l'état présent des âmes et sur les lois qui président à certaines évolutions de la pensée.

I

Peu de vies semblent au premier coup d'œil aussi profondément brisées que celle de Lamennais. Des deux parties qui la composent, la seconde ne paraît point sortir de la première, mais en être la contradiction. Et pourtant, j'espère le prouver, peu de vies ont été dominées par un principe plus invariable ; peu de natures ont été plus entières et moins susceptibles de se modifier. Lamennais fut en réalité un caractère simple et tout d'une pièce : il manqua de ce qui fait la diversité d'une carrière, je veux dire l'étendue des connaissances, la variété des études, la flexibilité de l'esprit. Ce fut là son défaut, et ce fut aussi la cause de sa grandeur.

Les circonstances le portèrent successivement dans des partis opposés ; mais elles ne changèrent point le tour de son imagination, ni les procédés de son style. Ame forte et esprit étroit, il ne conçut le monde que d'une seule manière ; les évolutions de sa pensée ne semblèrent qu'un prétexte pour satisfaire l'éternel besoin de sa nature, le besoin de s'indigner pour ce qu'il croyait le bien, aboutissant par une logique fatale au besoin d'anathématiser et de damner.

Un même système de haine éloquente appliqué aux objets les plus divers, voilà Lamennais. Les fumées du puits de l'abîme qu'il portait dans son cœur montaient comme une éternelle vapeur de soufre, dévorant la terre, obscurcissant le ciel. Le désir de voir partout des mystères d'iniquité, la conception d'un idéal satanique et pervers, qu'il imaginait tout exprès pour servir de prétexte à sa colère, lui inspiraient ces sombres images qui obsédaient et souvent égaraient sa raison. Son unité est dans sa rhétorique, elle tient à la forme et non au fond de ses idées ; mais la forme chez lui est bien plus essentielle que le fond. Ce ne fut ni un politique, ni un philosophe, ni un savant ; ce fut un admirable poète, obéissant à une muse sévère et toujours irritée. Les figures qu'il avait d'abord employées contre les idées libérales et la philosophie, il les tourna ensuite contre les rois et contre le pape. Sa rhétorique n'avait pas beaucoup de variété : l'enfer en faisait tous les frais. C'était celle des prédicateurs, des apologistes, et en général celle du clergé ; il dressait devant lui un fantôme qu'il appelait Satan, il en faisait la représentation complète du mal ; puis il le frappait de coups terribles et retentissants. Le souci de l'exactitude ne le préoccupait jamais : le monde, au moins de nos jours, n'offre guère, soit dans les institutions, soit dans les individus, ces types absolus de méchanceté. Au lieu de s'enquérir, au lieu de connaître les hommes de son temps et de chercher en quoi ils pouvaient avoir raison, il les concevait selon les nécessités de sa thèse, et, afin de les détester sans contrainte, il débutait par les supposer méchants.

Par là, il fut ce qu'il fut : un ressort terrible, un arc tendu et toujours prêt à lancer le trait. La flamme vive et passagère de la passion méridionale n'a rien de commun avec ce

feu ardent et sombre, avec cette colère profonde et obstinée qui ne veut pas être adoucie. Il n'y a pas de plus mauvaise disposition pour un philosophe et un critique; il n'y en a pas de meilleure pour un artiste et un poète. L'art veut du parti pris, et ne s'accommode pas de ces moyens termes où se complaît le critique. Le tour absolu des opinions de Lamennais, qui nous a valu tant de pauvres raisonnements, tant de jugements défectueux, nous a valu aussi les cinquante pages de grand style les plus belles de notre siècle. Jamais plus frappant exemple du partage des dons de l'esprit ne fut offert aux méditations du penseur : Lamennais est inexplicable, si l'on n'accorde que le même homme peut être à la fois un artiste supérieur, un philosophe médiocre et un politique insensé.

Lamennais n'eut pas de maître connu : on ne peut citer un nom dont il relève, ni une institution qui puisse revendiquer une part de sa renommée. Il puisa tout dans sa forte nature et dans les croyances générales qu'il trouva répandues autour de lui. Cette éducation libre et spontanée, très favorable au développement du génie individuel, laissa dans sa culture générale quelques lacunes, qu'il ne sut réparer qu'assez tard : il ne fut pas toujours au courant de son temps; ce qui germait à côté de lui fut sur lui presque sans influence. La discipline complète de l'esprit, fruit d'une gymnastique prolongée de toutes les facultés, suppose des contacts nombreux avec des ordres très divers d'activité intellectuelle; elle n'est guère possible que dans les grands centres de mouvement littéraire et scientifique, comme sont les capitales en Allemagne ou les villes d'universités. Lamennais ne dut rien à ces influences générales : son caractère de race, très profondément accentué, et son éducation ecclésiastique, la Bretagne et le séminaire, voilà ses origines, et, si j'ose le dire, toute son explication.

J'ai dit d'abord la Bretagne. Il en eut la sincérité, l'impétueuse droiture. La foi ardente des peuples bretons a cela de particulier qu'elle ne repose sur aucun des motifs de crainte ou d'abaissement que renferme plus ou moins la superstition des peuples méridionaux : elle est le fait de natures loyales qui ont besoin de se dévouer à une cause. Or

les causes auxquelles les âmes honnêtes se dévouent le plus volontiers sont toujours les causes désespérées. La secrète douceur de la foi est bien plus grande appliquée au passé qu'à l'avenir. Il y a plus de mérite à aimer ce qui fut qu'à aimer ce qui sera. Le passé d'ailleurs est si poétique ! l'avenir l'est si peu ! Voilà pourquoi le Breton est essentiellement arriéré dans ses sympathies. Tous les Bretons qui sont arrivés de nos jours à faire entendre leur voix ont pour trait commun une singulière mauvaise humeur contre leur temps. Cela tient à ce vigoureux instinct de race qui leur inspire du dégoût pour tout ce qui déroge à la noblesse antique, dont notre âge paraît avoir peu de souci ; mais cela tient surtout à ce fond chevaleresque et généreux qui les attache aux vaincus et leur fait une loi suprême de la fidélité. Ils aiment les choses vieilles et usées, parce qu'elles sont faibles, parce que la foule les abandonne pour se porter vers d'autres dieux. Et c'est là le secret de leur énergie : au milieu de cette humanité légère qui rit, s'amuse et s'enrichit, ils conservent ce qui fait la force de l'homme et ce qui donne toujours à la longue la victoire, je veux dire la foi, le sérieux, l'antipathie pour ce qui est vulgaire, le mépris de la légèreté.

Le séminaire n'eut pas moins d'influence sur l'homme singulier que j'essaye en ce moment de caractériser. L'éducation ecclésiastique, qui a de graves inconvénients quand il s'agit de former le citoyen et l'homme pratique, a d'excellents effets pour réveiller et développer l'originalité de l'esprit. L'enseignement de l'Université, qui est certainement plus régulier, plus solide, plus discipliné, a l'inconvénient d'être trop uniforme et de laisser trop peu de place au goût individuel soit du professeur, soit de l'élève. L'Église, en littérature, est, somme toute, moins dogmatique que l'Université. Le goût y est moins pur, les méthodes y sont moins sévères ; mais la superstition littéraire du ^{xvii}^e siècle y est moindre. Le fond y est peut-être moins sacrifié à la forme ; on y trouve plus de déclamation, mais moins de rhétorique. Cela est vrai surtout de l'enseignement supérieur. Soustrait à toute inspection, à tout contrôle officiel, le régime intellectuel des plus grands séminaires est celui de la liberté la plus complète : rien ou presque rien n'étant

demandé à l'élève comme devoir rigoureux, il reste en pleine possession de lui-même ; qu'on joigne à cela une solitude absolue, de longues heures de méditation et de silence, la constante préoccupation d'un but supérieur à toutes les vues personnelles, et on comprendra quel admirable milieu de pareilles maisons doivent former pour développer les facultés réfléchies. Un tel genre de vie anéantit l'esprit faible, mais donne une singulière énergie à l'esprit capable de penser par lui-même. On en sort un peu dur, parce qu'on s'est habitué à placer une foule de choses au-dessus des intérêts, des jouissances et même des sentiments individuels ; mais cela même est la condition des grandes choses, qui ne se réalisent jamais sans une forte passion désintéressée. Voilà pourquoi les séminaires sont une source si féconde d'esprits distingués et tiennent une si grande place dans la statistique littéraire. La nullité même de l'enseignement qui s'y donne est, en un sens, un avantage : l'esprit des jeunes gens conserve par là plus de liberté que dans les écoles où l'enseignement est trop réglé. La vieille scolastique qu'on y apprend est si insignifiante que personne ne peut s'en contenter, et que chacun garde sa pénétration d'esprit, s'il en a, pour penser à sa guise. L'instruction positive y est, comme partout, ce que chacun se la fait ; l'esprit français, bien plus porté vers les développements brillants et oratoires que vers la connaissance scientifique des choses, n'éprouve presque jamais, sous ce rapport, de besoins bien étendus.

Je ne crois pas exagérer en disant que Lamennais sortit du séminaire tout formé et déjà en possession de ses données essentielles. Les premiers essais qu'il publia sont aussi parfaits de style que ses ouvrages les plus admirés : on y trouve ce mélange pénétrant d'onction et de vigueur qui forme le cachet de son génie. Il eut tout d'abord et garda à travers ses transformations l'ampleur du style ecclésiastique, ce vocabulaire sonore, à nuances tranchées, qu'il a porté avec lui dans les camps les plus divers. Le prêtre a un style à part et dont il ne se débarrasse jamais. Le grand absolu de ses thèses lui permet des airs hautains, qui siérait mal au philosophe ; comme il est censé parler au

nom de Dieu, il lui est permis de prendre, en exposant sa pensée, un ton de supériorité que ne pourrait se donner, sans blesser la modestie, celui qui parle en son propre nom. Cela est très choquant dans la polémique, où, par la loi même du genre, les deux adversaires sont égaux (et, en effet, rien de plus fatigant que la polémique catholique, l'apologiste se donnant une foule d'avantages que le critique désintéressé doit se refuser) ; mais dans les ouvrages oratoires cette façon de prendre les choses de haut est d'un assez grand effet. C'est par là que les mandements des évêques se font souvent lire avec agrément, et que le latin des bulles papales, sans signifier grand'chose, a un certain charme de plénitude et de grave harmonie.

Comparé à l'ensemble de résultats nouveaux qui, depuis quarante ans, ont été découverts ou mis en circulation dans le domaine de l'histoire, de la critique et de la philosophie, le fond d'idées de Lamennais paraît incomplet et arriéré. Lamennais n'entra pas dans le grand mouvement de rénovation scientifique qui s'empara des esprits au sortir du désert intellectuel de l'Empire. Ce mouvement n'excita que ses colères : il était déjà trop fait pour se modifier et apprendre quelque chose. Un esprit si absolu d'ailleurs ne pouvait être curieux : quand on croit posséder toute vérité, soit par une révélation du dehors, soit par l'inspiration de son propre génie, il est tout simple qu'on dédaigne la voie pénible et humble de la recherche, et qu'on regarde l'investigation des détails comme une simple fantaisie d'amateur. Je ne ferais point cette critique si, à chaque page de *l'Essai sur l'Indifférence*, il n'était question de matières qui sont du domaine de l'érudition, et sur lesquelles l'auteur, faute de science, s'exprime toujours de la manière la plus inexacte. Au lieu de se mettre au courant des résultats acquis comme probables ou comme certains dans le domaine des sciences historiques et philologiques ; au lieu de profiter des vastes travaux que l'Allemagne a entassés sur toutes les branches de l'histoire, travaux dont plus tard il a reconnu l'importance ; au lieu de se mettre lui-même au nombre des chercheurs, il aimait mieux s'en tenir à des livres de dixième main, dont il interprétait et

combinait à sa guise les données. Je sais bien que les gens du monde se soucient peu de la qualité de l'érudition qu'on leur sert : l'agrément ou la beauté de la forme seule les touche ; mais, malgré mon respect pour l'opinion des gens du monde, il m'est impossible, sur ce point, d'être de leur avis. Quand on parle des choses, il faut les savoir aussi bien qu'il est possible. Voltaire écrivait à Cideville qu'il se proposait bien de ne pas lire l'*Histoire littéraire de la France*, que compilaient patiemment, volume par volume, les bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Quel dommage ! et que d'erreurs sur le moyen âge, ses mœurs et ses institutions ne se fût-il pas épargnées s'il eût étudié avec plus de soin le savant ouvrage dont il parlait sur un ton si cavalier ! Bossuet de même écrivit toute sa vie sur la Bible et n'eut que dans ses dernières années l'idée d'apprendre l'hébreu ; notez que préalablement il s'était permis sans scrupule de faire persécuter Richard Simon, qui le savait. La plus grande partie des matières dont s'occupent ceux qu'on appelle *écrivains* est du domaine de l'érudition, et pourtant l'écrivain regarde comme au-dessous de lui de paraître se confondre en quelque chose avec l'érudit. On croit, par cet air dégagé, écarter à mille lieues de soi le reproche de pédantisme, si fort redouté parmi nous ; mais il est permis aussi à l'érudit de sourire quand on vient lui présenter des exercices de style composés sur des matériaux de mauvais aloi, lorsque d'excellentes sources de renseignements existent. Du moment qu'on traite de pareils sujets, il est indispensable de le faire avec l'appareil de connaissances qu'ils exigent, et dont aucune éloquence ne saurait tenir lieu.

Le reproche que j'adresse ici à M. de Lamennais ne lui est pas personnel : il s'applique à toute l'école, si distinguée à beaucoup d'égards, qui, dans la première moitié de notre siècle, a cherché à relever le catholicisme du discrédit où il était tombé. Cette école, à laquelle on ne peut contester une véritable valeur en philosophie, et surtout en esthétique, en a très peu sous le rapport de l'érudition. Cela est tout simple : la partie savante de l'ancien clergé qui avait survécu à la Révolution, ou bien s'était totalement sécularisée,

ou bien était tenue par ses tendances jansénistes et gallicanes en dehors de la nouvelle école. M. Daunou et dom Brial se fussent donné la main pour condamner des idées aussi contraires à leurs habitudes d'esprit. Or en érudition la tradition est nécessaire, et les plus louables efforts n'y sauraient suppléer. M. de Chateaubriand, qui avait une intuition si vive des temps et des races, fut arrêté sur le seuil de la grande histoire par l'insuffisance de son instruction. M. de Bonald faisait de grandes considérations sur la succession des systèmes philosophiques, et n'avait guère lu, hélas ! en fait d'histoire de la philosophie, que M. de Gérando. M. de Maistre, qui avait l'esprit éveillé sur tant de choses, en resta toujours à la philologie des jésuites, dont les *Soirées de Saint-Pétersbourg* présentent de si amusants spécimens. M. de Lamennais s'en tint également aux vieux arguments qui, depuis plus d'un siècle, n'ont pas cessé de défrayer les apologistes ; il ne soupçonna pas un moment que la science avait entièrement changé d'aspect. Même sorti de l'Église, il ne se renouvela pas ; en philosophie du moins, il ne dépassa jamais ses cahiers du séminaire. Cherchant toujours des arguments pour une cause, bien plus que la vérité indifférente, il ne fut qu'une puissante machine intellectuelle travaillant sur le vide. La foi à son infailibilité l'empêcha de rien demander au dehors et de comprendre l'esprit du véritable critique, se livrant pieds et mains liés aux faits pour que les faits le traînent où ils veulent.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée : il serait aussi puéril de reprocher à Lamennais de n'avoir pas été un exact et judicieux auteur qu'il le serait de reprocher à tel laborieux érudit de n'avoir point été un écrivain de brillante imagination. Le devoir de la critique ne saurait être de regretter que les hommes n'aient pas été autres qu'ils ne furent, mais d'expliquer ce qu'ils furent. Né pour s'imposer et non pour chercher, héritier déclassé des grands papes du moyen âge, des Grégoire et des Innocent, Lamennais ne pouvait se contenter d'un de ces rôles modestes, mais fructueux, où l'homme se fait oublier pour son œuvre. Au milieu des entraves que la société moderne crée aux ambitions, Lamennais ne pouvait être que chef d'école ou de parti.

Ses qualités et ses défauts le prédestinaient à ce rôle; mais ce rôle à son tour devait décupler ses défauts. Rien ne rapetisse le jugement comme de désertier ainsi l'atmosphère libre de l'esprit humain pour se confiner dans un cénacle d'hommes distingués sans doute par cela seul qu'ils s'attachent à une idée, mais cependant secondaires, puisqu'ils acceptent le nom de disciples. Presque toujours ce dangereux régime intellectuel nuit plus au maître qu'aux disciples, et en effet cette fois le cénacle perdit le maître, et produisit des disciples plus fidèles que lui-même à sa propre pensée.

Bien d'autres avant lui avaient mis la passion et l'intrigue au service de leur foi religieuse; la nouveauté hardie de Lamennais consista à faire du catholicisme un *parti*. Si cette expression est un blasphème, c'est à lui qu'en doit remonter la responsabilité. La Ligue seule avait donné l'exemple de cette position singulière que le catholicisme tend de plus en plus à prendre dans l'État, de cet appel peu sérieux à la démocratie, de ce mélange bizarre d'esprit révolutionnaire et de tendances rétrogrades. Au milieu de l'uniformité de la vie contemporaine, tout ce qui groupe les hommes et constitue une force en dehors de l'État est un tel bienfait que le parti catholique a pu quelquefois servir utilement la cause du progrès. Comme protestation contre l'ancienne scolastique, comme tendance vers une méthode théologique plus accommodée aux besoins du temps, comme contrepoids au goût un peu exclusif de l'Université, l'école de Lamennais avait raison, et au fond, sur tous ces points, elle a vaincu. Ses tendances sont devenues l'esprit général du clergé, tandis que le fondateur, entraîné par sa destinée, voyageait vers un autre ciel. Ce que Socrate a été pour le mouvement philosophique de la Grèce antique, Lamennais l'a été pour le mouvement catholique contemporain : tout procède de lui. Le changement qu'il avait désiré avec une si ardente passion s'est fait sans lui, malgré lui et avec ses malédictions. S'il eût attendu quelques années, il eût vu les principes qui le faisaient condamner devenir la politique générale de l'Église; mais telle était sa sincérité, tel son besoin de dire leurs vérités aux puissants, que peut-être alors lui eussent-ils moins souri que quand ils lui valaient la

désapprobation des esprits timides et les clameurs de la médiocrité.

Quoi qu'il en soit, le triomphe accompli de l'ultramontanisme et des doctrines d'un *fidéisme* exagéré est le fait de Lamennais et la partie la plus nette de son héritage. Au point de vue politique, nous croyons que l'abandon des vieilles maximes gallicanes a été une imprudence dont l'Église se repentira la première ; mais, sous le rapport du goût et du mouvement intellectuel, on ne peut nier que la nouvelle école catholique sortie de M. de Lamennais ne soit supérieure à l'ancienne. En un sens bien plus hostile à la raison, elle est en un autre plus rapprochée de la philosophie. Elle n'a pas ce dédain et cet éloignement pour le laïque qui formaient un des ridicules de la théologie scolastique ; au lieu de s'user à d'insignifiantes querelles ou de se borner à un ministère respectable, mais insuffisant pour les besoins du temps, elle entre dans le mouvement du siècle, en adopte les problèmes et essaye de les résoudre à sa manière. Je ne veux pas méconnaître ce qu'a de profondément vénérable ce genre particulier de bon esprit, empreint d'un peu de jansénisme, qui, jusqu'à la fin de la Restauration, a fait un des caractères du clergé français : quand il se joint à cela un parfum des anciennes mœurs ecclésiastiques, comme cela a lieu dans la compagnie de Saint-Sulpice par exemple, il en résulte une des plus suaves et des plus touchantes réminiscences du passé qui se puissent imaginer. Certaines personnes, qui considèrent la trop grande importance du clergé comme un danger pour le libre développement de l'esprit, pensent même que l'inoffensive nullité de l'enseignement ecclésiastique d'autrefois valait mieux que les prétentions d'une école qui mérite bien plus d'être prise au sérieux. Je ne suis pas de cet avis. Nous ne devons jamais croire que nous ayons tellement raison que nos adversaires ne soient bons qu'à être affaiblis. Nous devons, au contraire, désirer que chaque idée soit représentée d'une façon aussi distinguée que possible. Il y a une solidarité entre toutes les parties du développement intellectuel d'une époque ; les grands siècles sont ceux où toutes les causes ont des défenseurs éminents et provoquent

un mouvement d'études sérieuses et de solide réflexion.

Je sortirais de mon sujet si j'essayais d'exposer ici par quelles associations d'idées l'école néo-catholique réussit à faire tenir un moment dans son sein les éléments les plus divers, et par quelle fatalité logique elle aboutit aux excès les plus opposés. C'est l'homme que j'étudie dans Lainennais : or les destinées de l'école qu'il a fondée se sont accomplies en dehors de lui et contre lui. Il m'en coûterait d'ailleurs de démêler une équivoque qui, encore aujourd'hui, conserve quelques partisans de plus à la liberté. Tel est l'absolu des doctrines du catholicisme que le mot de liberté ne peut avoir pour les catholiques le même sens que pour nous. Pour le catholique, la liberté ne saurait être, comme pour le vrai libéral, le droit qu'a tout homme de croire et de faire ce que bon lui semble dans les limites où le droit semblable des autres n'est point atteint ; la liberté du catholique est toujours plus ou moins la liberté du bien, le droit de la vérité, c'est-à-dire évidemment de ce que le catholique regarde comme le bien et la vérité. Beaucoup de catholiques, je le sais, entendent la liberté d'une façon plus loyale et seraient prêts à donner aux autres la liberté qu'ils réclament pour eux-mêmes ; mais qu'ils me permettent de leur dire qu'en cela ils sont peu d'accord avec les principes essentiels de leur foi (1). Du moment qu'on admet qu'une certaine doctrine est la vérité absolue, hors de laquelle il n'y a point de salut, il est impossible de ne pas lui créer un privilège ; le droit de la vérité prime tous les autres, et le plus grand service qu'on puisse rendre à ses semblables est de leur procurer, à quelque prix que ce soit, le seul bien nécessaire. L'autorité décisive en une pareille question est du reste celle de l'Église elle-même. Écoutons l'encyclique par laquelle le pape Grégoire XVI condamna les opinions

(1) Il serait long d'apporter ici les preuves détaillées de cette affirmation. Je me contenterai de renvoyer à une très curieuse dissertation du chanoine Muzzarelli, théologien fort autorisé à Rome ; ce savant homme y a prouvé par une masse énorme de textes qu'un catholique ne peut professer les doctrines essentielles du libéralisme moderne sans se mettre en contradiction avec l'enseignement et la pratique de l'Église à tous les siècles. Cette dissertation a été traduite par extraits et insérée dans le tome V de *l'Histoire de l'Église* de M. le baron Henrion.

de Lamennais : « De cette source infecte de l'*indifférentisme* découle cette maxime absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'il faut assurer et garantir à tous la *liberté de conscience*. On prépare la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté d'opinions pleine et sans bornes qui se répand au loin pour le malheur de la société religieuse et civile, quelques-uns répétant avec une extrême impudence qu'il en résulte quelque avantage pour la religion. Mais, disait saint Augustin, « qui peut mieux donner la mort à l'âme que » la liberté de l'erreur » ? En effet, tout frein étant ôté qui pût retenir les hommes dans les sentiers de la vérité, leur nature inclinée au mal tombe dans le précipice. » Et plus loin : « A cela se rapporte cette liberté funeste, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, la liberté de la librairie pour publier quelque écrit que ce soit, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec tant de bruit et d'ardeur (1). » La lettre du cardinal Pacca à Lamennais pour expliquer l'encyclique ne laisse aucun doute sur le sens de ces paroles : « Le Saint-Père désapprouve aussi et repousse même les doctrines relatives à la liberté des cultes et à la liberté civile et politique... Les doctrines de l'*Avenir* sur la liberté des cultes et la liberté de la presse... sont également très répréhensibles et en opposition avec l'enseignement, les maximes et la politique de l'Église. Elles ont beaucoup étonné et affligé le Saint-Père, car, si, dans certaines circonstances, la prudence exige de les tolérer comme un moindre mal, de telles doctrines ne peuvent jamais être présentées par un catholique comme un bien, ou comme une chose désirable (2). »

(1) « *Atque ex hoc putidissimo indifferentismi fonte absurda illa fluit ac erronea sententia, seu potius deliramentum, asserendam esse ac vindicandam cuilibet libertatem conscientiae. Cui quidem pestilentissimo errori viam sternit plena illa atque immoderata libertas opinionum, quae in sacrae et civilis rei labem late grassatur, dictantibus per summam impudentiam nonnullis aliquid ex ea commodi in religionem promanare. At quae pejor mors animae quam libertas erroris ? inquebat Augustinus. Freno quippe omni adempto, quo homines contineantur in semitis veritatis, proruit jam in praeceptis ipsorum natura ad malum inclinata. Huc spectat deterrima illa, ac nunquam satis execranda et detestabilis, libertas artis librariae ad scripta quaelibet edenda in vulgus, quam tanto convicio audent nonnulli efflagitare ac promovere.* »

(2) *Affaires de Rome*, p. 131-132.

Voilà les déceptions auxquelles s'exposent les cœurs généreux et sincères qui croient pouvoir associer le catholicisme avec les tendances modernes. Presque toujours l'Église elle-même se charge de leur faire sentir leur illusion et de leur apprendre que le parti qui réprouve toute idée libérale dans le sein du catholicisme est le seul conséquent. Ce n'est point à nous d'insister : l'inconséquence n'est jamais à nos yeux un reproche bien grave ; souvent c'est un éloge. Quand on a une fois aimé la liberté, il en reste toujours quelque chose. On peut l'oublier le jour où l'on est fort, on peut pécher gravement contre elle ; mais, pour peu qu'on porte en soi de sang noble et d'instincts généreux, on se retrouve. Tout parti, quels que soient ses principes, est libéral en tant qu'il est parti ; car, pour servir sa cause, il faut qu'il fasse appel à la liberté, et qu'il s'oppose à ce despotisme administratif qui tendrait à mettre en régie les forces intellectuelles et morales de l'humanité.

Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à Lamennais le mérite d'avoir vu avec une singulière perspicacité l'avenir du catholicisme, et d'avoir inventé toutes les machines de guerre que le parti catholique a depuis si habilement employées. La guerre obstinée contre l'Université, l'artifice par lequel les privilèges les plus exorbitants sont présentés comme une revendication toute naturelle de la liberté, l'importance prépondérante du publiciste dans l'Église, sont autant d'innovations qui datent de lui. L'état de l'Église de France est bien maintenant ce que le voulait Lamennais en 1825, et l'état général de l'Église tend de plus en plus vers le même idéal. Le parti catholique, d'abord repoussé par l'Église officielle, tend à devenir officiel à son tour. L'*agence catholique* que voulait Lamennais, cette espèce d'administration dont le centre eût été à Rome, et dont le journalisme eût été l'instrument principal, est au fond le programme de la réaction catholique dans l'Europe entière. Lamennais a compris tout cela, l'a appelé de ses vœux, et l'a maudit la veille du jour où ses vœux allaient se réaliser. Il vit que le système des Églises nationales, composées de diocèses organisés sur une sorte de droit divin, allait se perdant dans l'idée de catholicité ; que la

féodalité ou, en d'autres termes, la souveraineté divisée tendait à disparaître de l'Église comme elle a disparu de l'État ; que l'Église obéissait comme le monde entier à une tendance vers la centralisation. La justesse de ses prévisions sur tous ces points est vraiment digne d'admiration : je suis persuadé que l'avenir ne fera que confirmer ce qu'il a si finement entrevu.

Sans vouloir en effet hasarder de prophétie sur un sujet aussi délicat, il est permis de dire qu'une grande révolution est sur le point de s'accomplir dans le sein de la catholicité, que dis-je ? est déjà accomplie. Le type du gouvernement que Napoléon imagina pour la France devient celui de l'Église. L'évêque envisagé comme le souverain spirituel de son diocèse, réglant sa liturgie, parlant seul à ses fidèles par ses mandements, ne convient plus à l'état actuel du monde et à la tendance des sociétés modernes vers les grandes agglomérations. L'évêque en vient de plus en plus à n'être que le représentant d'un pouvoir central, un véritable préfet. Que restera-t-il debout dans un pareil état de l'Église ? Deux choses, l'administration romaine et le journalisme. Le journalisme en effet est seul capable d'une action centrale. L'évêque s'adresse à quelques milliers de fidèles, répandus sur quelques lieues de territoire. Le journaliste catholique s'adresse à toute la chrétienté ; il peut enseigner dans le diocèse même de l'évêque qui le combat, parler aux fidèles sans la permission du pasteur. On ne songe point assez à l'énorme importance de cette révolution ; ce que les ordres mendiants furent au XIII^e siècle, le journalisme catholique l'est de nos jours : un pouvoir indépendant de l'évêque, tenant sa mission du pape, exerçant sur le terrain de l'évêque sans sa participation. L'épiscopat a fini, à force de luttes, par vaincre les ordres religieux ; vaincra-t-il le journalisme ? Il est certain du moins que jusqu'ici la victoire est restée à ce dernier : nous avons vu un archevêque humilié devant un journaliste, son diocésain ; nous avons vu poser en principe que l'ordinaire ne peut rien sur le journal qui s'imprime dans son diocèse. Il est évident que le gouvernement de l'Église est dominé de plus en plus par des influences extra-épiscopales, et que l'avenir appartient

à tout ce qui, de près ou de loin, exercera une action centrale dans la catholicité.

Mais qu'on réfléchisse à une autre conséquence qui sort invinciblement de ces prémisses. L'administration centrale de la catholicité établie à Rome et destinée à attirer tout à elle ne peut point être la papauté italienne des derniers siècles, fondée sur les traditions et les habitudes de l'esprit romain. Tandis que la papauté a eu dans l'Eglise un pouvoir restreint, on a pu déléguer ce pouvoir à l'Italie ; mais, du jour où la catholicité sera réellement gouvernée par Rome, elle voudra que Rome soit une vraie image de la catholicité. Déjà les clergés locaux sont représentés à Rome par un certain nombre d'hommes importants, qui bientôt deviendront des puissances et rejetteront dans l'ombre les rouages purement romains. Il se passera là quelque chose de ce qui arriva dans la Rome profane le jour où elle fut maîtresse du monde : le monde l'absorba à son tour ; Rome ne fut plus dans Rome ; les provinces l'envahirent, en firent leur chose et se gouvernèrent par elle. Ainsi la papauté prendra le gouvernement entier de la catholicité, mais la catholicité voudra alors que la papauté soit catholique et non plus italienne. Le fait qui s'est si souvent et si logiquement produit au moyen âge, lorsque la papauté était cosmopolite, tend à se produire de nouveau, et, de même que la papauté universelle du moyen âge eut des papes de toutes les nations, de même que la Rome impériale eut, au bout de quelque temps, des empereurs faits par les provinces, Rome aura des papes étrangers à l'Italie, Français surtout, puisque la France a été le point de départ et sera longtemps le foyer du parti catholique. Le jour où Pie IX a reconnu qu'en suivant une politique italienne il perdait la papauté, il a posé la question dans ses véritables termes. La papauté ne peut être qu'universelle : le personnel italien de l'administration romaine ira baissant de plus en plus ; il cessera de se recruter, et ses vides seront remplis par des étrangers. Mais l'Italie, ne profitant plus de la papauté, n'en voudra plus et ne supportera pas qu'une fraction notable de son territoire reste sacrifiée à une administration qui n'aura plus rien d'ita-

lien. Que conclure de tout cela ? Que la papauté s'en va de l'Italie, qu'avant cinquante ans il sortira d'un conclave un pape non italien. Ce jour-là, le parti catholique aura remporté sa dernière victoire et sera arrivé réellement au gouvernement de la catholicité.

Les choses étaient loin de là en 1832. Rome, par une sorte de pressentiment et avec sa finesse habituelle, comprit qu'on lui offrait trop de dévouement pour que ce dévouement fût désintéressé. Le parti catholique est, en général, peu compris des Italiens. Rome a des habitudes bien plus politiques et plus calmes : ces excès de zèle lui paraissent la conséquence de la *furia francese* ; elle ne les encourage jamais jusqu'à se compromettre, et les accueille avec une réserve mêlée d'une fine ironie. En condamnant des auxiliaires qui voulaient la sauver à leur profit, la papauté fit certainement un acte d'habileté. Il est remarquable, du reste, que le sort de presque tous les apologistes qui se sont levés de notre temps pour soutenir devant le siècle la cause de l'Église a été d'être condamnés. Cela tient sans doute à la prudente ingratitude qui porte les pouvoirs à n'avouer leurs publicistes que dans la limite où il convient à leurs intérêts ; mais cela tient aussi à la position du catholicisme vis-à-vis des exigences de la raison moderne. Pour défendre l'orthodoxie, on est obligé d'en sortir. Le compromis au moyen duquel on croit pouvoir être à la fois orthodoxe et libéral ne peut longtemps durer ; les éléments opposés qu'on a réunis de force se repoussent. Alors qu'arrive-t-il ? Ou l'on cesse d'être libéral, et l'on reste catholique ; ou l'on cesse d'être catholique, et l'on reste libéral.

En ce qui concerne Lamennais, un œil pénétrant eût aperçu dès lors l'évolution hardie par laquelle il allait, dans les deux années suivantes, étonner le monde. On essaye vainement de se figurer le fougueux ecclésiaste adhérant à l'encyclique, devant un écrivain discipliné, et renonçant, par ordre supérieur, aux exagérations de son zèle. La modération ne s'acquiert pas : après le paroxysme de *l'Avenir*, Lamennais n'avait plus qu'à briser. Une thèse nouvelle, altière, tranchée, ne répugnant pas à la violence, pouvait

seule désormais offrir un aliment à sa passion et un prétexte à son style retentissant.

II

Il y a, dans une des épopées de l'Inde, un épisode étrange où un solitaire, après avoir été chassé du ciel d'Indra, se crée par la force de sa pensée et l'intensité de ses mérites un nouvel Indra et de nouveaux cieux. Le curieux ouvrage intitulé *Affaires de Rome* nous fait assister à un spectacle du même genre. C'est certainement une des choses les plus honorables pour Lamennais que le calme, la réserve de bon goût et la sincérité qui respirent dans tout ce livre. Jamais on n'a réglé ses comptes avec le passé d'une façon plus digne et plus discrète. Qu'un homme jeté dans un dédale de petites intrigues ait pu recueillir d'aussi fraîches impressions sur l'Italie et sur Rome en particulier ; qu'au milieu de cette nullité calculée et de cette sécheresse de cœur qui caractérisent le monde romain il ait pu naître à une vie nouvelle et savourer des torrents de poésie ; qu'un livre consacré à faire l'histoire de fastidieuses disputes renferme de délicieuses pages, pleines du goût de la solitude et de la vie intérieure, il y a là un signe évident de noblesse et d'élection. Au moment où la petitesse et l'envie liguées ensemble ourdissent contre Lamennais de ténébreuses manœuvres, il a le temps d'observer finement, de sentir avec délicatesse ; il a un souvenir pour de simples et pieux cénobites, pour son voiturin Pasquale. Il semble que l'Italie produisit sur lui cette recrudescence de poésie qu'elle amène souvent dans les âpres natures du Nord. Les mois de l'hiver de 1832, qu'il passa à la maison des théatins de Frascati, furent peut-être les plus recueillis et les plus pieux de sa vie. On ne comprendra jamais les songes de l'âge d'or qui traversèrent alors cette âme riche et pure : l'incomparable éruption de l'année suivante bouillonnait déjà dans son sein ; la lutte contre les difficultés du dehors ne faisait que l'élever et l'attendrir. Quelle page charmante que le récit de sa visite aux camaldules des environs d'Albano !

Est-ce bien d'un prêtre engagé dans une ardente polémique qu'est cet élan vers le repos ? « Nous concevons très bien le genre d'attrait qu'a pour certaines âmes, fatiguées du monde et désabusées de ses illusions, la vie solitaire. Qui n'a point aspiré à quelque chose de pareil ? Qui n'a pas plus d'une fois tourné ses regards vers le désert et rêvé le repos en un recoin de la forêt, ou dans la grotte de la montagne, près de la source ignorée où se désaltèrent les oiseaux du ciel ? Cependant telle n'est pas la vraie destinée de l'homme : il est né pour l'action ; il a sa tâche qu'il doit accomplir. Qu'importe qu'elle soit rude ? n'est-ce pas à l'amour qu'elle est proposée ? Il est néanmoins des temps où le courage semble défaillir, où l'on se demande si, en voulant le bien, dont tant d'obstacles souvent imprévus empêchent la production facile en apparence, on ne poursuit point une chimère, où à chaque inspiration la poitrine soulève le poids d'un immense ennui. J'ai toujours éprouvé qu'en ces moments la vue de la nature, un plus étroit contact avec elle, calmait peu à peu le trouble intérieur. L'ombre des bois, le bruit de la source qui tombe goutte à goutte, le chant de l'oiseau dans le buisson, les bourdonnements de l'insecte, l'éclat, le parfum des fleurs, l'ondoiement de l'herbe que la brise agite, toutes ces choses et surtout l'intarissable exhalaison de vie, de cette vie que Dieu verse à torrent au sein de son œuvre perpétuellement jeune, perpétuellement ordonnée pour l'ensemble des êtres et pour chaque être particulier à une visible fin de félicité mystérieuse, raniment l'âme flétrie, l'abreuvent d'une sève nouvelle, lui rendent sa vigueur qui s'éteignait. »

Il faut le dire, l'impression qui résulte de cet honnête récit est entièrement favorable à Lamennais. L'idée même de son voyage, la simplicité avec laquelle il partit pour Rome, croyant que sa foi ardente et sa passion pour la justice allaient tout emporter, la naïve déception qu'il éprouva en présence des prélats romains, décidés à ne comprendre ni écouter ses idées, sa surprise quand il lui fut prouvé que des notes diplomatiques provenant de puissances schismatiques avaient plus d'efficacité en cour de Rome que les pures raisons du zèle évangélique et de la foi sont des traits d'une admirable

candeur. Oui, quand ces trois obscurs chrétiens, comme il les appelle (1), s'en allaient vers la cité qu'ils croyaient sainte, ils étaient vraiment les représentants d'un autre âge par la simplicité naïve de leur foi. Lamennais à ce moment me rappelle son compatriote le carme Conecta, qui partit de Rennes en 1432 pour réformer le pape et les cardinaux. Il fut brûlé comme hérétique ; Lamennais revint ; mais ayant perdu la foi. « Il y a, dit-il, une certaine simplicité d'âme qui empêche de comprendre beaucoup de choses, et principalement celles dont se compose le monde réel. Sans s'attendre à le trouver parfait, ce qui ne serait pas seulement de la simplicité, mais de la folie, on se figure qu'entre lui et le type idéal qu'on s'en est formé d'après les maximes spéculativement admises il existe au moins quelque analogie. Rien de plus trompeur que cette pensée. Soigneusement inculquée au peuple, elle aide à le gouverner, et sous ce rapport elle peut quelquefois être un bien relatif. Elle est naturelle aussi aux esprits élevés et candides. L'expérience, il est vrai, les en désabuse, mais presque toujours trop tard. »

Je sais tout l'avantage que les personnes malveillantes pour Lamennais peuvent tirer des hésitations, des démarches embarrassées et contradictoires qui suivirent son retour en France ; mais la scission d'une vie ne se fait pas en un jour. La roideur de l'esprit se concilie d'ailleurs fort souvent avec une certaine indécision dans la pratique. La foi de Lamennais avait toujours été plutôt politique et morale que dogmatique et scientifique. Ce qu'il voulut avant tout, ce fut une certaine direction qu'il croyait la meilleure et la plus juste. Une fois qu'il lui fut constaté que la direction qu'il avait rêvée était inconciliable avec le catholicisme, il était difficile qu'il restât fidèle à la doctrine qu'on lui déclarait n'être point ce qu'il avait cru. Sur les points dogmatiques, il fit toutes les concessions qu'on voulut : il ne réserva que le droit sacré qu'à la conscience de rester juge de la conduite à tenir ; il n'alla point jusqu'à cet héroïsme d'abnégation qui fait trouver tout simple que d'un jour à l'autre on soutienne des opinions opposées. En

(1) M. de Lamennais, M. de Montalembert, M. Lacordaire.

supposant même qu'il ne soit pas sorti du catholicisme par des motifs rigoureusement scientifiques, ce ne serait pas là une tache à sa loyauté. Fort peu deviennent croyants, fort peu aussi deviennent incrédules, pour de bonnes preuves. Il y a mille portes par lesquelles on entre dans la foi, et mille portes par lesquelles on en sort. Le reproche d'orgueil que les orthodoxes ont coutume d'appliquer à ces sortes de changements n'est pas fondé. Le mot d'orgueil, dans le langage des moralistes chrétiens, est d'ailleurs fort suspect : souvent il sert à stigmatiser des qualités précieuses et même des vertus. Personne ne fut, en un sens, moins orgueilleux que Lamennais : la simplicité et la sincérité faisaient le fond de sa nature. L'ambition vulgaire, qui préfère à la gloire solide les honneurs officiels, et qui fait consentir celui qui en est possédé à ne pas vivre pour ne pas se rendre *impossible*, ainsi que l'on dit aujourd'hui, n'entra jamais dans son cœur. Un orgueilleux eût été brisé par les déconvenues et les avanies qu'il eut à subir ; une âme moins désintéressée y eût perdu sa naïveté et sa fraîcheur ; Lamennais en sortit plus vivant et plus créateur que jamais. La vanité se fût usée en un stérile dépit ; Lamennais se compléta dans l'épreuve ; l'humiliation, loin de l'abattre, l'éleva et l'épura, et de l'ébranlement poétique de son âme sortirent les paroles inspirées qu'il osa, dans le moment même où il perdait sa foi première, intituler avec hardiesse et vérité : *Paroles d'un Croyant*.

Ce fut au printemps de 1833 que, retiré dans sa solitude de la Chesnaie, Lamennais écrivit ce livre étrange, qu'il faut louer sans réserve, à la condition qu'il soit bien entendu que personne ne songera à l'imiter. Tout ce qu'il y avait dans son âme de passion concentrée, d'orages longtemps maîtrisés, de tendresse et de piété, lui monta au cerveau comme une ivresse, et s'exhala en une apocalypse sublime, véritable sabbat de colère et d'amour. Les deux qualités essentielles de Lamennais, la simplicité et la grandeur, se déployaient tout à leur aise dans ces petits poèmes où un sentiment exquis et vrai remplit avec une parfaite proportion un cadre achevé. Renonçant au rythme poétique, qui ne convenait pas au mouvement plus oratoire que

lyrique de sa pensée, il créa avec des réminiscences de la Bible et du langage ecclésiastique cette manière harmonieuse et grandiose qui réalise le phénomène unique dans l'histoire littéraire d'un pastiche de génie. Le style des psaumes et des prophètes lui était devenu si familier qu'il s'y mouvait comme dans la forme naturelle de son esprit. La piété d'ailleurs avait survécu en lui à la foi, et il semble que les parfums de ses premières croyances se fussent ravisés au souffle qui allait les briser. Je ne lis jamais sans une impression de contagieuse magie ces pages éloquentes, où les troubles intérieurs d'une grande âme se sont exprimés avec un accent si profond. Les singularités du caractère breton, où l'austérité confine à la langueur, et où sous une apparence de rudesse se cachent des tendresses infinies, expliquent seules les brusques passages, les retours étranges, qui mêlent à de sanglantes paraboles des rêves d'une ineffable douceur, véritables îles fortunées semées dans un océan de colère. Tout se succédait comme un mirage dans cette âme passionnée. Semblable au pèlerin du puits de Saint-Patrice, qui, revenu de son voyage souterrain, mêlait les visions du ciel à celles de l'enfer, Lamennais entremêle à ces pages brûlantes de haine des oasis de verdure comme celle-ci :

Lorsque après une longue sécheresse une pluie douce tombe sur la terre, elle boit avidement l'eau du ciel qui la rafraîchit et la féconde.

Ainsi les nations altérées boiront avidement la parole de Dieu, lorsqu'elle descendra sur elles comme une tiède ondée.

Et la justice avec l'amour, et la paix et la liberté germeront dans leur sein.

Et ce sera comme au temps où tous étaient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

Les pères diront à leurs fils : Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les mères diront à leurs filles : Voyez nos fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent

jadis de profonds sillons. Les vôtres sont comme au printemps la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : Vous êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères ; mais, quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et les jeunes vierges répondront : Les fleurs se fanent, elles passent ; vient un jour où ni la rosée ne les rafraîchit ni la lumière ne les colore plus. Il n'y a sur la terre que la vertu qui jamais ne se fane ni ne passe. Nos pères sont comme l'épi qui se remplit de grain vers l'automne, et nos mères, comme la vigne qui se charge de fruits. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères, et les fils de nos pères et de nos mères nous sont doux aussi. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir !

Et ailleurs :

A l'heure où l'orient commence à se voiler, où tous les bruits s'éteignent, il suivait lentement, le long des blés jaunissant déjà, le sentier solitaire.

L'abeille avait regagné sa ruche, l'oiseau son gîte nocturne, les feuilles, immobiles, dormaient sur leur tige ; un silence triste et doux enveloppait la terre assoupie.

Une seule voix, la voix lointaine de la cloche du hameau, ondulait dans l'air calme.

Elle disait : Souvenez-vous des morts.

Et, comme fasciné par ses rêves, il lui semblait que la voix des morts, faible et vague, se mêlait à cette voix aérienne.

Revenez-vous visiter les lieux où s'accomplit votre rapide voyage, y chercher les souvenirs de douleurs et de joies qui ont passé si vite ?

Comme la fumée qui sort de nos toits de chaume et se dissipe soudain, ainsi vous vous êtes évanouis.

Vos tombes verdissent là-bas, sous le vieux if du cimetière. Quand les souffles humides du couchant murmurent entre les hautes herbes, on dirait des esprits qui gémissent. Époux de la mort, est-ce vous qui tressaillez sur votre couche mystique ?

Maintenant vous êtes en paix ; plus de soucis, plus de larmes ;

maintenant luisent pour vous des astres plus beaux, un soleil plus radieux inonde de ses splendeurs des campagnes, des mers éthérées et des horizons infinis.

Oh ! parlez-moi des mystères de ce monde que mes désirs pressentent, au sein duquel mon âme, fatiguée des ombres de la terre, aspire à se plonger. Parlez-moi de celui qui l'a fait et le remplit de lui-même, et seul peut remplir le vide immense qu'il a creusé en moi.

Frères, après une attente consolée par la foi, votre heure est venue. La mienne aussi viendra, et d'autres à leur tour, la journée de labeur finie, regagnant leur pauvre cabane, prêteront l'oreille à la voix qui dit : Souvenez-vous des morts.

Je n'ignore point les énormes objections auxquelles peuvent prêter, si on les examine comme des ouvrages de politique et de philosophie rationnelle, les écrits singuliers dans lesquels Lamennais déchargea, vers l'époque où nous sommes arrivés, la passion qui le dévorait. Ces écrits doivent être pris comme des poèmes pleins de souffle et de vie, non comme des théories élaborées avec critique et réflexion. Le genre parabolique qu'il avait adopté exige une classification tranchée des hommes en bons et en méchants, en victimes et en bourreaux, qui n'est pas fondée dans la réalité. Le problème de l'organisation humaine n'est pas si simple qu'il le suppose : les rois sont excusables de ne pas l'avoir résolu. Les aristocrates ne sont pas tous des suppôts de Satan ; le plus souvent ils trouvent l'inégalité établie plutôt qu'ils ne la font. Une foule de maux nécessaires sont représentés par Lamennais comme la faute de tel ou tel. Cela, je le répète, serait choquant au plus haut degré dans un ouvrage de science sociale. Le mal dans le monde est fondu avec le bien d'une manière si intime qu'il est impossible de les isoler l'un de l'autre, et que retrancher l'abus, ce serait enlever du même coup les conditions de la société. Mais l'art a besoin d'un énergique parti pris : pour exciter la haine du mal et l'amour du bien, il crée des types absolus qu'on chercherait vainement dans le spectacle du monde réel.

La démocratie extrême qu'embrassa Lamennais est considérée par plusieurs comme une sorte de précipice

où, après avoir perdu la foi, et livré en quelque sorte aux furies, il se jeta de désespoir. Cette volte-face fut bien plus logique qu'on ne le suppose, et tenait profondément au tour de son esprit. Comme toutes les natures fières et originales, Lamennais éprouvait le besoin d'une liberté fort étendue. Dès 1814, nous le trouvons révolté des restrictions apportées à la liberté de la presse (1) ; je doute qu'alors il voulût sincèrement la liberté pour les autres ; mais il la voulait pour lui-même, et le seul moyen de l'avoir pour lui était de la revendiquer pour tous. Souvent d'ailleurs la politique ecclésiastique, non celle du haut clergé, qui a toujours été fort mondaine, mais celle des prêtres et celle des moines, a pris la forme d'un appel au peuple. Lamennais se rattachait en ligne droite à cette famille des moines démocrates de l'Italie, aux Savonarole, aux Jean de Vicence, à ces hardis franciscains attachés à la papauté tandis qu'elle favorisait leurs vues, et, quand elle cessait de les appuyer, alliés à ses plus implacables ennemis. Après la Révolution de 1830, ce trait de l'esprit de Lamennais devient de plus en plus dominant. Son caractère susceptible et son imagination portée à l'emphase lui faisaient prendre au tragique des mesures de police assez simples : le gendarme le plus inoffensif était pour lui un sbire altéré de sang. Quelques maladresses commises par des subalternes le mirent hors de lui et lui firent envisager le nouveau régime comme une épouvantable tyrannie. Les insurrections républicaines de 1832 et 1834 achevèrent de lui ôter le sens. La lutte contre les émeutes amena de ces violences auxquelles les meilleurs gouvernements ne peuvent se soustraire. C'est toujours un triste rôle que celui de la répression ; on n'y paraît jamais à son avantage, et il y a quelque chose d'injuste à reprocher à un gouvernement comme des inhumanités les rigueurs auxquelles on l'a forcé. Ce qu'il y a de singulier, c'est que plus un gouvernement est honnête, moins on lui pardonne en ce sens : *dat veniam corvis, vexat censura columbas*. Lamennais,

(1) Voir les fragments de correspondance cités par M. Sainte-Beuve dans l'excellent article qu'il a consacré à Lamennais (*Portraits contemporains*, t. I)

qui avait trouvé tout simple que la Restauration se défendît contre le parti libéral, ne pouvait pardonner au parti libéral de se défendre contre le parti ultra-révolutionnaire. Descendant la vallée du Rhône au milieu de ces mouvements, il fut l'objet de précautions qui l'exaspérèrent et ne lui laissèrent voir partout que des mares de sang. Là est le vrai moment de sa conversion. Le parti légitimiste presque tout entier obéit au même sentiment, et telle est l'origine du mouvement qui a rattaché à la cause démocratique un certain nombre des membres distingués de ce parti.

Le changement de front par lequel Lamennais passa du catholicisme le plus exagéré à la démocratie la plus ardente n'a donc rien qui doive surprendre. Son imperturbable dialectique l'entraînait vers les thèses tranchées et absolues : le catholicisme ou la démocratie pouvaient seuls la satisfaire. Le catholicisme lui ayant déclaré toute alliance entre ces deux causes impossible et l'ayant sommé de choisir, il ne demanda plus qu'à la démocratie ce qui fut toujours son premier besoin, une thèse héroïque et grandiose pour laquelle il pût combattre et souffrir. Comme tous les esprits violents, le parti qu'il détestait était celui de la modération. Son besoin de s'indigner, le vif sentiment d'humanité et de justice qui l'animait, les liens qui s'établissent entre ceux qui sont ou se croient victimes d'un même pouvoir l'entraînaient également vers le parti républicain. Ses rêves de perfection le reportaient sans cesse vers les premiers temps du christianisme comme vers un idéal, et lui faisaient envisager la persécution comme le signe le plus sûr de la vérité ; aussi voulait-il toujours être avec ceux qui souffrent. Enfin un fond touchant de bonté et de compassion, qu'il avait toujours gardé sous sa robe de prêtre, et qui se révéla chez lui par des retours de vive tendresse, donnait à ses yeux un charme pénétrant à ce qu'il y a de pur et d'élevé dans les sentiments populaires. Le peuple représentant les instincts du cœur humain dans toute leur spontanéité, l'homme de génie a pour lui une naturelle sympathie, et s'en rapproche bien plus que des classes préoccupées de plaisirs vulgaires et d'intérêts sans grandeur.

A la vue des excès où Lamennais se laissa entraîner en poursuivant ce nouvel idéal, il est impossible de ne pas éprouver de regrets. Le prêtre sombre et fanatique se retrouva dans le démocrate. Son impétueux génie, en changeant d'objet de culte, n'avait fait que changer de haine, et il dépensa pour sa seconde foi la même passion que pour la première. Jamais homme ne posséda à un si haut degré la faculté d'oublier ce qu'il avait cru, et de se retrouver après une déception neuf et jeune pour une autre croyance. La préoccupation de sa pensée actuelle était telle qu'il perdait de vue celle qui l'avait non moins impérieusement dominé un peu auparavant. En présence de ces brusques changements, des esprits plus solides que délicats ont osé poser cette question : Était-il convaincu ? Oui, certes, et, si l'excès était possible quand il s'agit de sincérité, je serais tenté de dire qu'il pécha par trop de conviction, puisqu'il ne sut gouverner aucun des mouvements désordonnés de sa pensée. La foi naissait chez lui comme une obsession qui s'imposait à lui violemment, maîtrisait ses puissances et lui dictait des discours plus forts que lui. Puis, quand de son style de feu il avait donné une forme à l'idée qui le préoccupait, il s'enivrait de sa propre vision. Ainsi sa colère du moment devenait sa foi, sans que jamais un souvenir de son passé ou une réserve en vue de l'avenir intervînt pour modérer son dogmatisme intempérant.

Ce que nous reprochons à Lamennais, qu'on veuille bien le comprendre, ce n'est pas d'avoir changé, mais d'avoir changé d'une manière trop absolue, et, sans rien garder de la foi qu'il abandonnait, d'avoir passé subitement de l'amour à la haine. Quand on lui parlait de ses variations, il avait coutume de répondre : « Je plaindrais l'homme qui n'aurait jamais changé. » Il avait raison si par changement il entendait le progrès rationnel d'une intelligence embrassant chaque jour un horizon de plus en plus étendu, tout en conservant le sentiment de ce qu'il y avait de bon et de vrai dans les états qu'elle a quittés ; mais les variations de Lamennais ne furent pas de ce genre : le lendemain du jour où il avait abandonné une croyance,

il la détestait. En cela, il montra peu de critique, car le premier principe de la critique est qu'une doctrine ne captive ses adhérents que par ce qu'elle a de légitime. On se fait injure à soi-même en admettant qu'on a pu croire et aimer ce qui n'avait rien de vrai ni d'aimable. Si, au lieu de sortir du christianisme pour des motifs où la politique et la passion eurent plus de part que la froide raison, il en fût sorti par la voie royale de l'histoire et de la critique, peut-être eût-il gardé sa paix, et se fût-il épargné les choquantes contradictions qui ont semblé aux yeux de plusieurs une tache à sa probité.

Quand je crée selon mon cœur un Lamennais idéal, j'arrive toujours à regretter que, désabusé de la foi à laquelle il voua d'abord toutes les forces de son âme, il n'ait pas en même temps renoncé à la vie active. J'aurais voulu qu'en restant penseur et poète il eût cessé de s'occuper du monde et de ses révolutions, que, tout en conservant un généreux espoir dans les destinées de l'humanité, il eût pris sa retraite du siècle qui n'avait point voulu entendre ses propositions de salut ; dégagé alors de tout devoir envers l'espèce humaine, il eût continué ses libres promenades dans le monde de l'esprit, réservant pour l'art seul sa maturité riche d'expérience et de désillusion. Lamennais n'eut point cette abnégation, ou si l'on veut cet égoïsme. Une première expérience ne le dégoûta point de l'action. Il y rentra et alla heurter contre les mêmes écueils. L'homme qui veut exercer une influence sur les autres subit nécessairement celle des autres. Lamennais eut toujours le désir de voir autour de lui un cortège de disciples. Dominé par cette fougue de caractère qui veut le pouvoir pour l'exercer avec violence au nom de quelque chose d'indubitable, et par le besoin qui porte les esprits impérieux à s'emparer de la liberté des autres, il allait de préférence vers les médiocrités. Ainsi, pour maintenir son ascendant, il subissait quelquefois celui des moins dignes ; il ne cessa jamais, sous une forme ou sous une autre, d'être un homme d'école ou de coterie.

Cette généreuse mais imprudente ardeur, qui ne permit point à Lamennais de goûter un moment la récompense

du sage, le montra souvent par des côtés où il ne s'élevait point au-dessus d'un homme ordinaire. Peu d'esprits furent plus dénués de ce qu'il faut pour la pratique des affaires. Ces grands dons du génie, dont l'emploi naturel est de consoler et de charmer l'humanité, sont d'assez peu d'usage quand il s'agit de la gouverner. Un homme vulgaire et avisé vaut mieux pour cela, et il serait facile de montrer que les qualités des hommes d'action les plus admirés ne sont au fond qu'un certain genre de médiocrité. Certes, il est pénible pour le penseur de voir le mérite subalterne ou l'intrigue réussir à l'œuvre où il a échoué, en y déployant toutes ses facultés ; mais d'un autre côté nul n'est obligé à des services qui ne sont ni requis ni agréés. Loin d'avoir besoin de nous, le monde ne va jamais mieux que quand nous avons le loisir de penser à notre aise : il se passe de nous ; passons-nous de lui. Lamennais ne put jamais se résigner à cette abdication. « Qu'un homme, dit-il quelque part, possède un grand savoir, ou que son esprit embrasse un vaste horizon, saisisse beaucoup d'objets et les conçoive et les ordonne avec facilité, ou que, pénétrant au fond des choses, il voie ce que d'autres n'y voient pas, ou qu'il cherche les causes dans les effets, les lois dans les phénomènes, raisonne bien et profondément, on dit de lui qu'il est « un homme de théorie, de spéculation, nullement propre » aux affaires ». Prenez-y garde, vous arriverez à définir l'homme d'affaires, l'homme pratique, l'homme d'État, comme on définirait le sot. » C'est vrai ; mais sur le terrain des affaires l'homme supérieur que décrit Lamennais ne pourra déployer tous ses avantages, tandis que l'homme ordinaire y jouit de tous ses droits. Si l'*Éloge de la Folie* n'avait valu à Érasme tant de disgrâces, je proposerais aux moralistes un curieux paradoxe à traiter, l'*Apologie des Sots*. On ne comprend pas assez les services que rend dans le monde la médiocrité, les soucis dont elle nous délivre et la reconnaissance que nous lui devons.

En général, les défauts de Lamennais tiennent à cette manière un peu trop absolue de juger les hommes et les choses. Il ne vit pas que la politesse renferme un grand fond de justice et de philosophie ; il ne comprit pas ce

qu'il y a d'ironie dans un certain respect. Son style a toujours les formes lourdes et pleines de la colère, jamais les formes fines et légères de la raillerie ; une certaine grossièreté d'expression trouble parfois la pureté de son goût. Il s'imagine avoir complètement raison, et s'indigne contre ceux qui ne voient pas comme lui ce qu'il croit évident. Il y a chez lui trop de colère et pas assez de dédain. Les conséquences littéraires de ce défaut sont fort graves : la colère amène la déclamation et le mauvais goût ; le dédain, au contraire, produit presque toujours un style délicat. La colère a besoin d'être partagée ; elle est indiscreète, car elle veut se communiquer. Le dédain est une fine et délicieuse volupté qu'on savoure à soi seul ; il est discret, car il se suffit. A cet égard, je suis toujours tenté d'opposer à Lamennais l'exemple d'un homme qui, comme lui, avait été prêtre et qui avait même professé la théologie : Daunou, dont la foi était peut-être plus éteinte que la sienne, travailla toute sa vie sur des matières ecclésiastiques, sans qu'on puisse trouver dans ses écrits ni une concession à ses anciennes croyances, ni une vivacité contre elles. Qu'on lise son bel article sur saint Bernard dans l'*Histoire littéraire de la France* ; c'est d'un bout à l'autre une critique du moyen âge et de ses institutions, voilée sous les formes d'un respect apparent. Lamennais ne connut ni cette indulgence de l'homme judicieux, qui sait tout comprendre, ni cette haute placidité de la philosophie, qui, ayant dépassé la sphère des disputes et des contradictions, est arrivée, comme on disait autrefois, à se reposer en Dieu. Le repos lui fut refusé ici-bas : d'impatience en impatience, il arriva jusqu'à la mort, toujours déçu par la noble inquiétude de son cœur.

Par là s'explique la médiocrité relative des ouvrages philosophiques que Lamennais produisit durant sa seconde période. Une fois la poésie de son âme jetée dans les *Paroles d'un Croyant* et *Voix de Prison*, il tomba dans une âpre dialectique, où ses grandes qualités n'eurent plus d'emploi et où tous ses défauts se révélèrent. La vérité dans les questions sociales ne résulte point de la logique abstraite, mais de la pénétration, de la flexibilité, de la culture variée de l'esprit. En géométrie, en algèbre, où les principes

sont simples et vrais d'une manière absolue, on peut s'abandonner au jeu des formules et les combiner indéfiniment sans s'inquiéter des réalités qu'elles représentent. Dans les sciences morales et politiques, au contraire, où les principes, par leur expression insuffisante et toujours partielle, posent à moitié sur le vrai, à moitié sur le faux, les résultats du raisonnement ne sont légitimes qu'à la condition d'être contrôlés à chaque pas par l'expérience et le bon sens. Autant vaudrait essayer d'atteindre un insecte ailé avec une massue que de prétendre, avec les serres pesantes du syllogisme, trouver le vrai en des matières aussi délicates. La logique ne saisit pas les nuances ; or les vérités de l'ordre moral résident tout entières dans la nuance. Elles s'échappent par les mailles du filet de la scolastique ; elles ne se laissent pas regarder en face, mais elles se découvrent partiellement, furtivement, tantôt plus, tantôt moins. La pensée en ligne droite de Lamennais convenait peu à cette poursuite pleine de raffinements : ses raisonnements aboutissent souvent à un jeu aride de formules trop simples pour être vraies. Il se ruait sur la vérité avec la lourde impétuosité d'un sanglier : la vérité fugace et légère se détournait, et, faute de souplesse, il la manquait toujours.

III

Les œuvres posthumes de M. de Lamennais, recueillies avec un soin pieux par l'exécuteur de ses volontés littéraires, M. Forgues (1), sont-elles de nature à modifier l'idée que ses autres écrits donnent de son caractère ? Nous n'oserions le dire pour l'introduction à la *Divine Comédie*, travail peu en harmonie avec ses aptitudes ; mais nous recommandons le volume intitulé *Mélanges philosophiques et littéraires* à ceux qui veulent connaître à fond l'illustre écrivain. A quelques égards, il y eut toujours deux hommes en Lamennais : le penseur, plein d'abandon et sincère avec lui-même, qui nous a laissé ses confessions dans les *Affaires*

(1) Paris, 1856.

de Rome, et l'orateur un peu guindé, que les habitudes solennelles de son style entraînent parfois à la déclamation. Ces deux hommes se retrouvent dans les œuvres posthumes. Le rhéteur domine dans la préface de *Dante* ; l'homme attachant et digne de toute l'attention de la critique se retrouve dans les *Mélanges*. Il se retrouvera bien plus encore dans la *Correspondance*, dont la publication prochaine est annoncée (1). Cette correspondance sera, nous le croyons, un des documents les plus importants pour l'histoire intellectuelle de la première moitié de notre siècle. Tout ce qui tendra à rendre incomplètes les révélations qu'on est en droit d'attendre sur un homme qui appartient au public doit être hautement regretté.

Il est fâcheux que Lamennais, en traduisant la *Divine Comédie*, se soit cru obligé de joindre à sa traduction des considérations appartenant à l'histoire littéraire avec laquelle il n'était point familier, et toute une philosophie de l'histoire qui a le tort grave de dégénérer souvent en lieux communs. Préoccupé d'un certain nombre de motifs d'amplification, qu'il prend pour des généralités, il ne voit pas les nuances infiniment diversifiées de ce qui est, encore moins de ce qui a été. L'histoire devient sous sa plume une sorte de grisaille incolore, formée par le mélange du blanc et du noir. Cette facile théorie qui, pour les besoins de l'esthétique, suppose tous les hommes dignes d'amour ou de haine, il l'applique sans discernement aux événements du passé. Veut-on savoir, par exemple, comment l'invasion germanique et la féodalité, qui sont le nœud de l'histoire du monde, sont jugées ? « Le caractère des barbares ressemblait beaucoup à celui des tribus que nous nommons sauvages... Les barbares n'apportèrent chez les nations qu'ils envahirent aucun élément civilisateur, aucun principe d'organisation supérieure et durable. A leurs vices natifs, la cruauté, la ruse, la perfidie, la cupidité, vices communs de tous les sauvages, ils joignirent les vices des populations subjuguées, qu'ils plongèrent dans un abîme sans fond de misère, d'ignorance, de grossièreté

1) Elle a paru depuis. Paris, 1858.

brutale, de férocité, d'anarchie, dont le régime féodal offre le terme extrême... L'histoire ne présente aucune époque aussi calamiteuse. Ce fut le règne de la force brutale entre les mains de milliers de tyrans absolus chacun dans son domaine, en guerre perpétuelle les uns contre les autres ; opprimant, dévastant de concert un peuple livré sans défense à leurs passions fougueuses, que ne contenait aucune loi, que ne tempérerait chez la plupart aucun sentiment de justice, aucune idée de devoir réel, car le serf, le manant, le vilain étaient hors de l'humanité pour ces chrétiens, comme ils se nommaient. » Cela est vrai sans doute à beaucoup d'égards ; mais que de distinctions seraient nécessaires pour qu'un tel jugement ne puisse être qualifié d'inexact ! Quelle injustice d'apprécier l'action de la race germanique dans le monde par l'incapacité puérile des Mérovingiens ou l'horrible anarchie à laquelle aboutit la féodalité vers le *xiv^e* siècle, sans tenir compte de cette gravité, de ce sérieux, de cette profondeur de sentiment moral que les Germains portaient avec eux, et qui ramenèrent pour l'humanité un âge héroïque après l'avilissement et la caducité ! Si M. de Lamennais, au lieu de s'en tenir à des données superficielles, avait lu seulement les vieilles lois barbares recueillies dans le *Corpus juris germanici antiqui*, il eût reconnu que, loin de s'être bornée à détruire, la race germanique a plus contribué qu'aucune autre à fonder la liberté, le droit de l'individu contre l'État, et les institutions politiques dont les peuples modernes sont le plus justement fiers.

L'histoire de la théologie chrétienne suggère à M. de Lamennais des idées plus fines et plus vraies. Sans être arrivé à une précision tout à fait scientifique, faute de connaître les détails, il émet sur ce sujet, particulièrement dans son volume de *Mélanges*, des vues qui témoignent de réflexions fort avancées. J'ignore à quelle époque de sa vie il arriva à de pareils résultats. Il semble être sorti du catholicisme pour des motifs de froissement personnel bien plus que par la marche fatale de sa pensée : l'étude lui révéla ensuite les raisons scientifiques de l'acte qu'il avait accompli sous le coup de la passion. Dans cette recherche, à

laquelle on ne peut reprocher que d'avoir été faite après coup, il porta une rare sûreté de méthode, que ne peuvent bien apprécier les hommes du monde qui n'ont pas fait de théologie. Sur la critique du surnaturel, par exemple, on trouve dans son livre d'excellentes discussions, qui égalent presque les belles analyses de la foi au merveilleux qu'a données M. Littré (1). « Il y a des miracles quand on y croit ; ils disparaissent quand on n'y croit plus. » Peut-on mieux dire ? Et quelle excellente page que celle-ci : « Sur tout ce qui touche l'inspiration des livres hébreux, il faut remarquer que, chez les anciens peuples, toute législation, comme toute poésie, était crue inspirée, et, quand cette opinion s'établit, elle laisse dans le langage, dans certaines formules consacrées, des traces profondes qui subsistent encore aujourd'hui. L'homme voyait Dieu partout, le sentait partout, et ce n'était certes pas en cela qu'il se trompait. Par une sorte de vive et sûre intuition, il le découvrait en soi et hors de soi ; mais il ignorait ce que la raison, la philosophie, la science devaient peu à peu lui révéler, le mode de sa présence et les lois de son action. Pour établir l'inspiration surnaturelle des écrivains bibliques, on oublie donc d'abord qu'en tous lieux les premières histoires, purement traditionnelles, se composaient de récits vrais pour le fond, mais ornés dans le détail de fictions poétiques, que de tout temps le génie oriental, ami du merveilleux, a multipliées sous toutes les formes. Prenant ensuite à la lettre ce merveilleux poétique, ces fictions, y attachant une foi absolue, on a fondé sur elles l'autorité divine du livre où elles sont consignées, en même temps que l'on fondait sur l'autorité du livre la vérité de ces mêmes fictions. Que si en effet on ne consent pas à se renfermer dans ce cercle, plus de preuves possibles, ou, en tout cas, des preuves uniquement de raison, et qui dès lors n'ont de force que celle de la pure raison naturelle, à qui l'on pose ce problème étrange : trouver dans la nature un motif de croire ce qu'on suppose être au-dessus de la nature. »

Sous le rapport littéraire, les *Mélanges* posthumes

(1) Préface à la deuxième édition de la traduction de la *Vie de Jésus*, par Strauss.

dont nous parlons me paraissent également dignes d'un grand intérêt. On y voit à quel point Lamennais fut toujours préoccupé du soin du style : une phrase bien faite lui plaisait pour elle-même, et il écrivait souvent une pensée uniquement parce que le tour lui en paraissait heureux. Les maximes détachées sont un genre fort ingrat. Il y a une choquante prétention dans le fait d'un auteur qui se regarde penser, et qui pousse l'adoration de sa prose jusqu'à n'en pouvoir sacrifier aucun débris. La première condition de l'œuvre achevée est que le lecteur puisse croire qu'elle a été composée d'un seul trait, et qu'elle ne renferme pas une idée qui ne soit éclos spontanément dans l'esprit de l'auteur à propos du sujet : tous les intermédiaires qui ont servi à préparer la rédaction définitive, toutes les retouches, toutes les ratures doivent être dissimulés. Il serait fâcheux cependant que Lamennais ne nous eût pas livré ces curieuses confidences d'écrivain. Si l'on est blessé de voir le puissant orateur serrant dans son tiroir les antithèses et les traits brillants au fur et à mesure qu'ils lui viennent, il y a dans le soin du beau langage une garantie de sérieux fort précieuse aux yeux de la critique. Bien écrire suppose une discipline austère, une habitude de châtier sa pensée et d'en sacrifier les excès, qui sont inconciliables avec l'infériorité ou le désordre de l'esprit. C'est par là que Lamennais se distingue essentiellement des chefs de secte, qui en général écrivent très mal. Ne voyant pas beaucoup de choses à la fois, il lui était loisible de donner à son style cette limpidité qu'une pensée plus complexe n'atteint qu'avec peine. Il en était fier et jugeait fort sévèrement les façons de se mettre à l'aise avec la langue que la paresse a mises à la mode : « On ne sait presque plus le français, on ne l'écrit plus, on ne le parle plus. Si la décadence continue, cette belle langue deviendra une espèce de jargon à peine intelligible. Les journaux et la tribune ont surtout contribué à la corrompre, ainsi que certaines coterie de petits auteurs en prose et en vers, qui, avec une plénitude sans exemple de confiance en eux-mêmes et d'orgueil, sont venus secouer leurs sottises et leurs ignorances sur ce magnifique idiome... »

Je n'achève point la phrase : comme cela a lieu trop

souvent chez Lamennais, elle se termine par une grossière injure. C'est la seule tache qu'il ait soufferte en son beau style ; la finesse d'esprit qui fait juger des choses non par des nuances tranchées, mais par mille tempéraments, lui manqua. A cela se rapporte un trait singulier, qui revient avec une persistance bizarre à chaque page de ses pensées, je veux dire son antipathie pour les femmes. Lamennais est pour elles d'une sévérité révoltante : il déclare n'en avoir pas rencontré une qui fût capable de suivre un raisonnement pendant un demi-quart d'heure ; il croit les expliquer suffisamment par la vanité et la légèreté. Sa manière scolastique de prendre les choses ne lui laissa point apercevoir comment les femmes, par des voies à elles connues, arrivent à tout comprendre, non selon les principes de l'école, mais selon un tact fin et sûr. On a reproché à M. Cousin d'avoir, en s'occupant d'elles, oublié la philosophie : je pense, pour ma part, que M. Cousin n'en a jamais fait de meilleure. J'ai toujours remarqué qu'une certaine philosophie raffinée est mieux comprise par les femmes que par les hommes, et, si j'avais à choisir un auditoire pour exposer ce que je regarde comme le résultat le plus élevé de la science et de la réflexion, je l'aimerais mieux composé de femmes que d'hommes élevés selon la méthode de Rollin ou de Port-Royal. L'orgueil du prêtre, dont Lamennais ne se départit jamais, l'aveugla sur tout cela : il avait vu la femme trop humble et trop docile devant lui pour qu'il pût la placer bien haut. Si l'on publie jamais sa correspondance de directeur des consciences, on aura sans doute l'explication de cet injuste dédain.

Un vif sentiment de poésie, un retour tendre et doux vers les régions sereines, dont son âme portait partout le regret, revenait parfois tempérer ses âpres rigueurs. Cette note suave, comme d'une harpe éolienne au milieu de l'orage, est le trait caractéristique de Lamennais. Entre toutes les natures poétiques de ce temps, la sienne resta la plus sincère. Il ne tomba jamais dans cette dérision de soi-même où la vanité et l'adulation d'un public frivole ont amené tant d'âmes d'abord favorisées. Il sut éviter ce ton détestable qui porte les hommes arrivés à la renommée

à ne plus se prendre au sérieux, à se calomnier eux-mêmes et à rabaisser leur génie aux conditions d'un métier. Il pensa et sentit toujours pour son propre compte ; il fut vrai et se respecta jusqu'au bout. « Mon âme, pourquoi es-tu triste ? est-ce que le soleil n'est pas beau ? est-ce que sa lumière n'est pas douce, à présent que l'on voit et les feuilles et les fleurs, avec leurs mille nuances, éclore sous ces rayons, et la nature entière se ranimer d'une vie nouvelle ? Tout ce qui respire a une voix pour bénir celui qui prodigue à tous ses largesses. Le petit oiseau chante ses louanges dans le buisson, l'insecte les bourdonne dans l'herbe. Mon âme, pourquoi es-tu triste, lorsqu'il n'est pas une seule créature qui ne se dilate dans la joie, dans la volupté d'être, qui ne se plonge et ne se perde dans l'amour ?

» Le soleil est beau, sa lumière est douce ; le petit oiseau, l'insecte, la plante, la nature entière a retrouvé la vie, et s'en imprègne, et s'en abreuve ; et je soupire, parce que cette vie n'est pas venue jusqu'à moi, parce que le soleil ne s'est pas levé sur la région des âmes, qu'elle est demeurée obscure et froide. Lorsque des flots de lumière et des torrents de feu inondent un autre monde, le mien reste noir et glacé. L'hiver l'enveloppe de ses frimas, comme d'un suaire éternel. Laissez pleurer ceux qui n'ont point de printemps. »

Le printemps qui lui manqua fut celui de la vie simple et de l'amour. Il concevait, par la pureté de son cœur, un idéal de tendresse et de bonté, tandis que la prodigieuse force de ses facultés spéculatives le portait vers les sommets les plus ardues de la réflexion. Les hommes habitués à vivre de la vie rationnelle éprouvent ainsi une sorte d'embarras mêlé de charme en présence de ce qui est humble et doux : l'aisance naïve des êtres simples les déconcerte. Dans le désert de cette vie solitaire que crée l'élévation de la pensée, ils mendieraient comme une faveur les caresses d'un enfant. Une femme portant sur son sein un nouveau-né et s'y absorbant, la plus simple créature adorant Dieu par la joie et l'innocence leur paraît digne d'envie. Voilà ce que Lamennais cherchait dans ses rêves, voilà la torture qui,

en comprimant son cœur, en a tiré ces éloquents soupirs vers un idéal inconnu. Celui que Dieu a touché est toujours un être à part, il est, quoi qu'il fasse, déplacé parmi les hommes, on le reconnaît à un signe. Il n'a point de compagnon parmi ceux de son âge ; pour lui, les jeunes filles n'ont point de sourire. Lamennais était trop profondément prêtre pour jamais en perdre le caractère ; il sortit d'ailleurs trop vieux du sacerdoce pour recommencer une vie complète. Il conserva l'austère tension de son premier état, et les vagues aspirations d'un cœur tendre jointes à un spiritualisme hautain. Sa riche et droite nature eût voulu toucher à la fois deux pôles de la vie ; mais un invincible attrait, en le portant vers l'abstraction, creusait entre lui et la naïveté un abîme infini. C'est ce vide énorme qui fut son supplice, mais aussi qui fut sa noblesse. Peut-être, si sa destinée n'eût point exclu aussi absolument les conditions de la vie heureuse, nous apparaîtrait-il moins élevé et moins pur.

Sa mort fut de même couleur que sa vie, grande, altière, un peu surexcitée. Il se coucha dans son obstination, devenue raisonnée, et mourut dans sa colère. La fermeté contre des obsessions indiscrètes ne lui suffit pas ; il lui fallut la dureté. Une sépulture simple ne le contenta pas ; il lui fallut la fosse commune. Ici, comme toujours, il dépassa l'effet pour l'avoir trop voulu. Ses funérailles offrirent un aspect étrange : le jour était triste et brumeux, un petit nombre d'amis put le suivre entre deux haies de soldats. Tout se fit en silence et sans aucune prière. Au moment où la terre fut jetée, le fossoyeur, croyant tenir un mort vulgaire, demanda : « Il n'y a pas de croix ? — Non, fut-il répondu. » Aucun signe ne marquera donc pour l'avenir la tombe du vieux prêtre. Oh ! pourquoi un de ces rayons de grâce qui si souvent l'avaient touché ne vint-il pas à sa dernière heure, je ne dis pas le fléchir, mais le rendre sur quelque point légèrement inconséquent !

Retrouva-t-il la paix à ce moment suprême, et la vérité qu'il avait tant poursuivie se découvrit-elle à lui ? Il paraît que non. Il se plaignit, dit-on, que le problème auquel il avait réfléchi toute sa vie ne lui fût pas resté moins obscur.

Qu'importe ? Le doute est un hommage que l'on rend à la vérité. Après tout, s'il pécha contre elle, ce fut pour l'avoir trop aimée. Il voulut la posséder absolue. La vérité est comme les femmes capricieuses, que l'on perd, dit-on, pour les trop aimer. Un certain air d'indifférence réussit mieux avec elle. On la poursuit, elle fuit ; on s'arrête, fatigué, découragé, elle vient à vous ; mais pour cela il faut un degré de froideur dont les belles âmes sont rarement capables. Elles se jettent sur le nuage où elles croient que Dieu demeure, et, quand elles en ont reconnu le vide, elles éclatent en reproches, parfois en blasphèmes contre l'ombre qui les a trompées : blasphèmes excusables sans doute, puisqu'ils partent de l'amour que l'on a pour la vérité, et qu'ils ne sont qu'une autre manière de l'adorer !

Oublié trop vite des partis, qui ne songent point à relever leurs morts, objet d'horreur pour les âmes pieuses qui ne pardonnent pas aux grands cœurs de préférer la vérité à eux-mêmes, Lamennais s'est vu abandonné, sans sépulture, à la place où le sort l'a frappé ; sa cendre n'a recueilli que le silence ou la malédiction. Nous avons voulu donner l'hospitalité à son âme errante, et prononcer sur elle quelques paroles d'une sympathique impartialité. La médiocrité satisfaite trouve commode d'insulter l'homme de génie qui ne jouit pas comme elle du privilège d'être infailible et impeccable. Que ceux qui le condamnent s'interrogent et se demandent s'ils seraient, à son exemple, prêts à donner leur vie pour l'intégrité de leur pensée. Il connaît maintenant le mot de cette énigme qu'il a si courageusement essayé de résoudre. Qui sait si une belle déception n'a pas trompé son attente désespérée, et si ses erreurs, fruit d'une soif ardente de la vérité, ne seront pas des titres pour la posséder ? Nous croyons qu'il fut saint, s'il arriva à l'apaisement de ses colères et à la parfaite purification de son cœur ; que ceux du moins qui voudraient lui faire acheter sa gloire au prix de l'enfer le placent, comme Dante l'eût fait, dans le cercle de ces nobles réprouvés dignes de faire envie aux élus !

DOM LUIGI TOSTI, OU LE PARTI GUELFE DANS L'ITALIE CONTEMPORAINE (1)

I

DANS les premiers mois de 1848, un moine du Mont-Cassin, en dédiant à Pie IX l'histoire des premiers efforts de la nationalité italienne pour revendiquer son indépendance, lui adressait ces paroles :

J'ai tiré du volume des histoires italiennes ce peu de pages qui contiennent le récit de la ligue lombarde au XIII^e siècle. Je les dépose à vos pieds comme chose sainte. Recueillez-les, lisez-les et répondez à l'Italie, qui vous demande la parole du salut dans le combat qu'elle soutient sous les yeux de Dieu. Vous êtes le maître de la vérité pour tout le monde ; c'est à vous qu'il appartient de séparer l'esprit qui vivifie de la lettre qui tue dans l'Évangile du Christ. Vous êtes le maître de la sagesse civile pour l'Italie : c'est à vous qu'il appartient de dégager des événements humains l'idée qu'y a celée l'intelligence de Dieu. L'histoire aussi est un Évangile, Saint-Père, parce que le Verbe du Seigneur ne rayonne pas seulement dans l'infini de la pensée divine, mais pénètre et féconde les entrailles de l'humanité qui souffre et espère. Et la fleur de cet humain Évangile, c'est l'histoire de notre Italie ; car aucun peuple n'a pu confier à ses annales un martyre plus prolongé et plus fort que le nôtre ; aucun peuple n'a pu montrer à la postérité un Golgotha plus semblable à celui du Nazaréen.

Avec ce volume entre les mains, apparaissez, Saint-Père,

(1) Article paru sous le titre : *Du Mouvement intellectuel dans l'Italie contemporaine*, Dom Luigi Tosti, ou le parti guelfe, *La Politique nouvelle*, 18 août 1851. (N. de l'éd.)

sur la mystique roche de l'Église, contemplez l'avenir, interrogez le passé, et demandez au battement de nos cœurs si nous sommes fils de ces Lombards, qui, ayant associé le pontife romain à la liberté de la patrie, surent le défendre de leur sang immaculé.

Rendez-vous, Saint-Père, l'étendard qu'Alexandre III, au jour de son triomphe, suspendit au tombeau de saint Pierre. L'heure a sonné ; l'humanité vous attend... Accourez pour bénir le solennel mariage de la charité et du droit avec le pouvoir des clefs. Que le bruit des événements humains, que les colères des princes ne vous troublent pas ; la parole de Dieu, quand elle crée ou rachète, est toujours précédée de la voix terrible des tempêtes. Mais votre trône restera ferme sur le fondement des cœurs affranchis dans la liberté du Christ ; s'il s'appuyait sur la tête des hommes, il tomberait. Osez dans le Seigneur. Le péché même des multitudes est souvent dans les desseins de Dieu le germe du bien. Le jour où vos fils se laisseraient aller à une folle idolâtrie, vous, descendant de la hauteur de Vatican, vous briseriez les tables de pierre de la loi : et alors la parole de Dieu, esprit pur, habiterait dans le temple de la raison humaine ; vous prolongeriez votre regard dans l'immensité du temps et de l'espace sans trouver une limite au bercail dont vous seriez le pasteur. Allez au-devant du jour du Seigneur. Dans l'essence de l'individualité italienne, Dieu a mis l'idée du pontificat romain. Voulez-vous nous priver d'un si grand ministère ? Voulez-vous en honorer un autre peuple ? Faites-le : mais songez que vous devrez auparavant réveiller les apôtres du repos de leurs sépulcres, et arracher le siège pontifical qui a jeté ses racines dans notre sol par une série de deux cent cinquante-neuf pontifes. Non ; l'homme ne saurait séparer ce que Dieu a réuni, et, le jour où cela arriverait, Dieu suspendrait les Alpes aux confins de la terre, et le monde entier serait Italie.

Bénissez, Saint-Père, ce volume ; bénissez la mémoire des aïeux, les espérances du présent, la gloire de l'avenir. Bénissez celui qui l'a écrit, et par la voie de la prière vous verrez comment, dans une âme étrangère aux consolations de la terre, l'amour de la patrie se transforme en l'amour sacré de Dieu (1).

Le nom de Dom Luigi Tosti, auteur de ces lignes, est peu connu parmi nous. Les réputations littéraires sont en

(1) *Storia della Lega lombarda*, Mont-Cassin, 1848.

Italie toutes locales, et nous aurions en France quelque peine à comprendre tant d'existences dévouées au culte du beau et du vrai, dont la sphère d'action se borne à quelques disciples ou à un cercle restreint. Il m'a été donné d'apprécier, en connaissant Tosti, ce que la robe d'un moine italien peut couvrir encore d'enthousiasme et de sentiments élevés. Je voudrais faire comprendre par cet illustre exemple comment les mêmes tendances peuvent, suivant les lieux, revêtir les formes les plus opposées, et quelle est la riche synonymie de la langue que parlent les belles âmes. Il faudrait renoncer à s'appeler philosophe si, pour conserver ce nom, il était défendu de sympathiser avec la noblesse du cœur partout où l'on croit la trouver.

L'état moral du clergé italien, son rôle dans le mouvement intellectuel et politique du pays sont peut-être le trait des affaires italiennes qu'il est le plus difficile de saisir à distance. Ce ne sont guère les exemples du clergé français qui peuvent nous faire comprendre la possibilité d'un libéralisme sincère dans les rangs de l'Église officielle ; la liberté, pour le parti qu'on appelle chez nous ultramontain, n'est en général que le droit de régner seul. Mais hâtons-nous de le dire : il n'y aura bientôt d'ultramontains qu'en deçà des Alpes ; l'inconséquence est heureusement un élément essentiel dans les choses humaines ; il serait injuste et cruel de refuser de croire aux aspirations généreuses d'hommes qui, pour penser librement, sont obligés de mentir à l'habit qu'ils portent, aux lieux qu'ils habitent, et de soulever de dessus leur poitrine dix siècles d'oppression.

J'ai parcouru toutes les parties de l'Italie en 1849 et 1850, et je dois dire que c'est chez des prêtres et des moines que j'ai trouvé le plus caractérisées les tendances à la réforme religieuse et à l'indépendance politique qui travaillent ce pays. Le royaume de Naples est sans contredit la partie la plus triste de l'Italie : il y a là assez de dégradation morale et d'instincts religieux pervertis pour fournir de longues espérances à ceux qui persistent à vouloir fonder l'édifice de l'humanité sur la dégradation de la nature humaine. Or c'est précisément à côté de la religion abjecte

du lazzarone qu'est apparue l'expression la plus pure du sentiment religieux, tel que peut le concevoir l'Italie. La vieille abbaye du Mont-Cassin est devenue, au milieu de la barbarie officielle d'un pays où tout ce qui pense est suspect, le centre d'un mouvement intellectuel plein d'originalité. Il est une certaine élévation d'âme qui ne s'obtient que par l'habitude du mépris. Naples a toujours été le pays de la vile populace et des rois selon son cœur ; on y devient philosophe par l'indignation, de même qu'on ne comprend nulle part mieux qu'à Misène ou à Baïa l'hymne d'Hippolyte à la pudeur.

Pour caractériser d'un mot les tendances religieuses et politiques de l'école du Mont-Cassin, dont Tosti est le plus éloquent interprète, je ne trouve pas de dénomination plus juste que celle de *parti guelfe*. Il est dans l'histoire certains groupes d'idées qui, sans avoir en apparence de lien bien nécessaire, descendent de compagnie le cours des siècles et se retrouvent, à travers les révolutions intellectuelles et politiques d'un peuple, comme les lois constitutives de son individualité ; semblables à ces premières impressions de l'enfance, qui restent, malgré les progrès de la raison réfléchie et les influences du dehors, les formes nécessaires de notre pensée. Nous sommes loin assurément de Frédéric et d'Innocent, et pourtant les tendances diverses qui séparèrent au XIII^e siècle l'Italie en deux camps se sont toujours retrouvées depuis groupées de la même manière : d'un côté, le peuple, le pape et les moines ; de l'autre, le libéralisme profane, l'esprit laïque, représenté par une aristocratie d'hommes riches et éclairés, les influences étrangères sans cesse invoquées pour combattre la lèpre intérieure et fonder l'unité de la patrie. Quelque intervertie, en effet, qu'ait été l'acception des mots guelfe et gibelin, aux diverses époques de l'histoire des factions italiennes, on ne peut nier que le parti guelfe ne représente en général les tendances municipales et démocratiques, en opposition avec les idées d'une politique à plus larges horizons, qui trouvaient leur appui dans la faction gibeline. L'alliance souvent fortuite, quelquefois sincère, de la papauté avec les guelfes offrait un thème trop avantageux pour n'être pas saisi avec empres-

sement par des hommes jaloux de rassurer leurs propres consciences, et ravis d'être patriotes, je dirai presque révolutionnaires, sous prétexte de n'être qu'ultra-catholiques.

Tosti débuta dans les travaux littéraires par l'histoire de son abbaye (1). Ce livre, précieux pour la richesse des matériaux inédits qu'il renferme, n'est qu'une longue apologie du monachisme ; apologie habile, en ce qu'elle prend le monachisme à sa belle époque, durant la première moitié du moyen âge, et dans sa plus belle forme, la forme bénédictine, avant l'apparition des ordres mendiants. Tosti entreprit ensuite une tâche autrement difficile, en essayant la réhabilitation de la papauté dans la personne de Boniface VIII (2). L'histoire avait accepté comme irrévocable la sentence de Philippe le Bel, qui, après avoir renversé de sa chaire papale le pontife intraitable, avait écrit sur son tombeau : *hérétique* et *simoniaque*, et avait fait sceller sa royale décision de l'anneau même de saint Pierre (3). L'école néo-catholique triompha en voyant solennellement élevé au rang des grands hommes qui ont bien mérité de l'humanité et de l'Italie le pape damné par Dante, persillé par frà Jacopone. Comprendait-on bien Tosti ? Tosti possédait-il dès lors parfaitement sa propre pensée ? Déjà, il est vrai, l'Église semblait par moments ne signifier à ses yeux que la souveraineté de l'esprit sur la force ; derrière la papauté et les guelfes se cachaient déjà pour lui le principe italien et la démocratie. Toutefois l'intention politique s'enveloppait encore des formes orthodoxes de l'apologiste ; il n'était pas bien clair laquelle des deux pensées servait de prétexte à l'autre, et de cet équilibre indécis pouvait sortir également un Montalembert ou un Lamennais (4).

C'est dans l'*Histoire de la Ligue lombarde*, composée

(1) *Storia della Badia del Monte Cassino*, Naples, 1844.

(2) *Storia di Bonifazio VIII e de' suoi tempi*, Mont-Cassin, 1846.

(3) Le registre authentique des lettres de Boniface VIII se voit encore aux archives du Vatican, gratté dans tous les passages offensants pour le roi de France. Le notaire apostolique déclare avoir procédé à ces suppressions par l'ordre de Clément V, successeur de Boniface. *De expresso mandato Rev. Cardinalium... ex parte SS. Patris Clementis V, qui hoc eis pluries mandaverat.*

(4) Cet article fut écrit en 1851.

pendant les mois qui précédèrent l'explosion de 1848, que se dévoile tout entier le système qui devait bientôt entraîner une partie de l'Italie aux cris de : « Vive Pie IX ! » et donner à ce mouvement un si étrange caractère d'entraînement et de faiblesse, de niaiserie et de sincérité. Disons tout d'abord que l'absence d'arrière-pensée dans les hommes que nous essayons de caractériser (les politiques sont évidemment ailleurs) doit exclure tout soupçon sur la parfaite innocence de leurs convictions et la naïveté de leur enthousiasme. La lutte des principes modernes et des anciennes croyances n'a pas chez l'Italien la netteté et la décision que l'esprit français a coutume d'y porter. Que se passe-t-il d'ordinaire chez nous dans la conscience des hommes qui, à une certaine époque de leur carrière intellectuelle, ont cru pouvoir concilier le catholicisme avec les tendances modernes ? De deux choses l'une : ou le catholicisme l'emporte chez eux sur l'esprit moderne, et alors, reniant cet esprit, ils redeviennent catholiques à l'ancienne manière ; ou l'esprit moderne l'emporte, et alors ils ne sont plus catholiques, au moins dans le sens d'une rigoureuse orthodoxie. Les choses ne se passent pas ainsi en Italie. L'Italien est naturellement catholique ; mais l'Italien aime sa patrie, il veut la liberté et la démocratie : bon gré, mal gré, il faut que le catholicisme se plie à ses exigences, serve son patriotisme. Quant à voir les contradictions de ce système, les impossibilités dont il fourmille, la discordance des éléments qui y sont accouplés, il a rarement assez de sérieux et de profondeur d'esprit pour cela.

Si la question de la régénération de l'Italie n'était qu'une simple question de nationalité, il faudrait accepter sans réserve le concours d'un parti appuyé sur les traditions du passé, et dont le trait caractéristique est l'horreur pour les institutions étrangères. Mais le problème est loin d'être aussi simple. Il ne s'agit pas pour l'Italie de reconquérir une précaire indépendance, qu'elle perdrait infailliblement le lendemain de sa victoire, faute de discipline et d'éducation politique ; il s'agit pour elle de s'organiser suivant les principes de l'esprit moderne : le jour où elle sera capable de garder la liberté, elle l'aura. Or, pour cette œuvre plus diffi-

cile et plus profonde, l'influence du parti guelfe peut-elle être efficace et salutaire ? Il est permis d'en douter. Représentants de ce patriotisme étroit et exclusif qui a toujours été celui de l'Italie, les guelfes diront bien comme Jules II : *Fuori i barbari !* mais avouer qu'on a beaucoup à apprendre de ces barbares, leur demander des leçons et une tutelle, ce serait trop de condescendance de la part de ceux qui rêvent encore la domination universelle et la primauté de l'Italie sur le monde entier. Si le patriotisme est aux nations ce que la vanité est aux individus, c'est-à-dire le parfait contentement de soi-même, excluant le désir d'emprunter au dehors et de se compléter par autrui, c'est dans le clergé italien qu'il faut chercher les types du plus parfait patriotisme. Les prétentions les plus immodérées du *germanisme* n'ont jamais approché de cet *italianisme* intraitable ; à tel point que par moment la pitié que doit inspirer une nation noble et malheureuse disparaît presque devant le plaisir de voir humilié le plus indomptable orgueil qui fut jamais.

On se ferait une grave illusion sur l'état de l'Italie si l'on croyait que les problèmes qui s'y agitent sont ceux de l'esprit moderne, si l'on croyait, par exemple, que la situation des partis y est à peu près ce qu'elle était en France à l'époque de la Révolution. J'appelle *esprit moderne* en religion et en politique la grande résultante du mouvement intellectuel et social qui, latent et obscur durant les premiers siècles du moyen âge, s'est développé depuis le XIII^e siècle d'une manière continue, et a trouvé sa formule définitive en 1789. Ce qui fut proclamé cette année-là, ce fut l'avènement de l'humanité à la conscience, ce fut l'acte de majorité de l'esprit humain prenant possession de sa souveraineté, ce fut l'avènement de la raison au pouvoir organisateur et réformateur que le hasard, la passion ou les causes inconnues classées obscurément sous le nom de Providence s'étaient arrogé jusque-là. Souveraineté de la raison, organisation rationnelle de la société par la réflexion voilà tout l'esprit moderne (1).

(1) Je crois devoir rappeler ici les explications qui ont été données dans la préface du présent volume. J'ai reconnu depuis que la Révolution

Or, en étudiant le développement de l'Italie, on reconnaît que cette marche vers la conscience, c'est-à-dire vers la souveraineté de la raison, n'a nullement été la sienne. Si l'on veut appeler protestantisme, philosophie, révolution, les trois phases du développement moderne, il faut dire que l'Italie est restée également étrangère à ces trois manifestations. Le protestantisme n'y a gagné que des partisans isolés ; l'Italie est restée catholique. Voltaire a passé, et l'Italie est restée religieuse à l'ancienne manière. La Révolution a créé dans le monde l'idéal indéfiniment perfectible d'une société rationnelle, et l'Italie est restée un pays mal organisé où le droit n'existe que sous forme de privilège et le bien que sous forme d'abus.

Et ne dites pas qu'une compression extérieure a étouffé la liberté de ce peuple et l'a empêché de suivre les voies de son développement naturel. Cette compression existait hors de l'Italie, et n'a point empêché le destin de s'accomplir. Croyez-vous, par exemple, que si l'Italie eût été réellement faite pour être protestante, elle n'eût pas su le devenir ? Ce n'est pas le fanatisme de Léon X ou de Bembo, son secrétaire apostolique, qui l'en eût empêchée. Qui a opposé une barrière infranchissable aux progrès de la Réforme, acceptée avec enthousiasme, devancée même par tous les esprits éclairés et sincèrement religieux que comptait alors l'Italie ? Qui a coupé court à ce libertinage d'esprit qui, à la fin du *xv^e* et au commencement du *xvi^e* siècle, n'allait à rien moins qu'à effacer la dernière trace du christianisme en ce pays ? Le peuple. Il est si peu juste d'envisager la religion de l'Italie comme imposée, que le peuple s'y montre presque toujours plus superstitieux que ses prêtres, et que le rôle de ceux-ci se borne souvent à interdire les pratiques trop grossières ou immorales. L'Italie savante et lettrée, l'Italie des cours et des universités, était païenne ; le peuple était dévot. Ouvrez les écrits de tous les libres penseurs de l'Italie, Machiavel, Pomponat, Césalpin, Cardan, Vanini ; vous y trouverez à chaque page l'humanité divisée en deux

française ne marque pas une ère aussi importante ni surtout aussi bien-faisante en ses résultats que je le croyais à l'époque où fut écrit cet article. Mais ce que je dis ici de l'esprit moderne conserve, selon moi, sa vérité.

parts : d'un côté le peuple qui croit aux saints et aux miracles, qui se laisse mener par les prêtres ; de l'autre, les hommes distingués, traitant avec mépris la foule crédule. Depuis le ^{xii}^e siècle jusqu'à nos jours, il serait facile de suivre dans toute l'histoire de l'Italie la trace d'un parti libéral, composé d'une minorité impopulaire d'esprits cultivés, hardis, souvent exaspérés et faussés par la contrainte, toujours vaincus par une majorité livrée sans critique à ses instincts irréfléchis. De là ce mépris de la foule, ce sentiment combiné de révolte et d'impuissance, ce quelque chose de ferme, d'âpre, de stoïque, qui est le trait distinctif des fortes âmes italiennes. Anciens dépayés, patriciens nés trop tard, ils semblent encore garder rancune au culte qui a détrôné Jupiter Capitolin et revêtu de tableaux d'indulgences le noble portique du Panthéon d'Agrippa.

Il n'est donc pas exact d'envisager le concile de Trente, Charles Borromée, Pie V et les jésuites comme ayant serré autour de ce peuple les banderoles funèbres. Non seulement l'Italie se laissa faire, mais elle accepta sa chaîne de si bon cœur qu'il serait plus juste de dire qu'elle se la donna. La grande réaction dévote et catholique, qui, dans la seconde moitié du ^{xvi}^e siècle, vint arrêter le développement de l'Italie, fut bien réellement une œuvre italienne. Quand on étudie de près cette curieuse réaction, on trouve que le peuple et les laïques y eurent encore plus de part que le clergé, on sent que l'Italie, fatiguée de son rationalisme, s'affaissait déjà sur elle-même, et on se persuade que si elle n'est pas devenue moderne en politique et en religion, comme elle l'a été de si bonne heure dans l'art et la littérature, c'est qu'elle n'était pas organisée pour le devenir.

Et de fait, par toute son histoire, l'Italie s'est mise en dehors du courant des événements qui ont contribué à fonder l'esprit moderne. Tandis que, chez tous les peuples occidentaux, la vie provient de deux sources, et résulte de la combinaison de l'élément romain et de l'élément germanique, l'Italie est restée simple et antique. L'élément germanique y a été promptement éliminé par la force des municipalités restées latines. La vie antique, la vie de la cité, avec son forum, ses cirques, ses spectacles, ses orateurs,

ses grammairiens, s'y est continuée presque indéfiniment pendant le moyen âge. L'histoire des républiques italiennes formées au ^{xiii}^e siècle représente trait pour trait la vie des petites républiques de la Grèce ; les principautés du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle sont des *tyrannies* à l'antique ; un citoyen plus puissant que tous les autres devient le personnage principal de sa ville, sans aucune prétention de droit divin, ni idée bien arrêtée d'hérédité. Dans l'art, dans la poésie, je dirai même dans l'écriture, rien de germanique encore. D'un bout à l'autre de l'Italie, il n'y a pas un monument vraiment indigène que l'on puisse appeler gothique. L'art italien, comme l'art antique, parfait dans ses étroites limites, manque absolument de ce sentiment de l'infini qui est le fond de la donnée barbare, et qui devait déplacer pour des siècles l'idéal de la beauté.

Mais c'est surtout par son antipathie contre toute centralisation que l'Italie resta fidèle à l'esprit municipal de l'antiquité. La maison de Hohenstaufen était seule capable de fonder en Italie le principe moderne de l'unité nationale. L'Italie l'a minée. La papauté lui oppose, d'une part, la ligue des républiques italiennes, de l'autre, la chevalerie barbare représentée par la maison d'Anjou, et ainsi frappe du même coup et l'Italie, qui s'enfonce plus que jamais dans ses luttes intestines, et l'Allemagne, dont cette illustre maison pouvait seule devenir le centre et le point générateur.

Cette haine contre l'Empire, qui est le fond de la politique guelfe, Tosti l'applique avec une rigueur implacable et vraiment monacale à tout le système de l'histoire d'Italie. L'unité s'identifiant pour lui avec le despotisme, il ne pardonne ni à l'ancienne Rome d'avoir voulu emprisonner l'univers dans l'Empire, ni à la dynastie carlovingienne d'avoir cherché à réaliser en un pouvoir matériel l'unité de la chrétienté. La création du Saint-Empire fut, à ses yeux, une faute immense de la papauté :

Funeste couronnement ! A *Charles Auguste, couronné de Dieu, vie et victoire !* s'écrie le pontife, et avec ces mots commence l'histoire des infortunes italiennes. D'une main, il pose une couronne d'or sur la tête de *cel étranger* ; de l'autre, une couronne d'épines sur la tête de la pauvre Italie. Plutôt les barbares qu'un

empereur : les uns n'étaient qu'une tempête qui passait et ne tuait pas le germe ; l'autre rongeaît sourdement la moelle de la vertu italienne, et consumait la patrie dans le principe même de sa vie.

La féodalité lombarde, continue Tosti, valait mieux, car elle était multiple : elle rapprochait le pouvoir de la nation ; le peuple pouvait plus facilement respirer par les pores de ces masses disjointes. Tout ce qui a contribué à désunir, à multiplier les maîtres, à affaiblir le lien impérial, a servi la cause de l'Italie, en faisant tomber le pouvoir des mains des empereurs entre celles des ducs et des comtes, des mains des ducs et des comtes entre celles des vavasseurs, et des mains des vavasseurs entre celles du peuple. Cet individualisme excessif, qui a rendu impossible jusqu'ici en Italie toute fédération durable, et n'a permis que des ligues d'un moment, voilà ce qui, aux yeux des écrivains néo-guelfes, constitue la gloire et le titre de noblesse de l'Italie. Les peuples étrangers, disent-ils, fiers de leur unité artificielle imposée par la volonté extérieure d'un homme, s'apitoient sur l'impuissance de l'Italie pour arriver à l'unité. Hypocrite et orgueilleuse pitié ! Ils se tiennent pour bien heureux de la force qui les attache à un trône. L'Italie, du premier coup, a réalisé le chef-d'œuvre de la civilisation parfaite, le gouvernement civil, la république. Florence, Milan, Venise, cent autres villes, étaient des républiques, quand l'Angleterre, l'Espagne, la France, l'Allemagne étaient des monarchies. Les Italiens, encore animés de l'esprit romain, s'élevaient à la grande idée d'un gouvernement commun, tandis que tous les autres peuples expiraient sous la massue de l'esprit germanique. Paris, Londres ne furent que des villes ; mais chacune de nos cités fut un État parce que dans l'enceinte de leurs murs vivait un esprit, une âme, et non la matière d'un principat. Cette chose sainte qu'on appelle patrie, l'Italie seule l'a connue, pendant que le reste de l'Europe appartenait à des maîtres, et trouvait dans leur volonté sa règle et sa loi. Quelle nation du moyen âge a eu le Caroccio, ce symbole de la patrie italienne ? L'Italien qui va au combat n'est pas un soldat mercenaire qui verse son sang par

métier : c'est un citoyen qui veut que la patrie le suive. Là est centralisé tout ce qui fait la vie de la cité : le mât où flotte l'étendard, la croix que l'on porte dans les supplications publiques, la cloche qui convoque les citoyens, les trompettes qui sonnent la charge. Tous les jours on y célèbre les mystères ; là se tiennent les conseils militaires, là se rend la justice comme en plein forum ; le blessé vient y mourir et y trouve ses prêtres qui l'absolvent. C'est la patrie en campagne ; l'effort suprême est de la défendre, et tout est perdu quand ce palladium roulant est tombé entre les mains de l'ennemi.

Voilà pourquoi, dit encore Tosti, aucun peuple n'a aimé et n'a haï comme l'Italie. Ses crimes mêmes sont des exagérations de son patriotisme. Le supplice d'Ugolin de la Gherardesca nous remplit d'horreur. Mais *on disait qu'il avait voulu livrer le château*. Quelle sainte idée de la patrie que celle qui, pour expier un soupçon de félonie, n'exige rien moins que la mort la plus cruelle ! Dans le reste de l'Europe, où il ne s'agissait que de fidélité à un homme, l'opinion publique ne pouvait avoir de telles indignations contre le traître. Le connétable de Bourbon, en combattant contre la France, ne faisait que se venger d'une cabale, et restait aux yeux du monde un loyal chevalier.

Voilà pourquoi aussi l'Italie n'a pas eu de chevalerie. La chevalerie, fruit, selon Tosti, d'un sentiment tout germanique, ne pouvait naître que dans un pays où il n'y avait ni patrie ni vie civile. Posséder le cœur d'une femme, voilà le but suprême du chevalier. Quand il n'a plus de guerres véritables, il se renferme en champ clos, combat des ennemis imaginaires, et meurt pour un regard. L'Italien n'éprouve pas le besoin de ce vain déploiement de sa force. Le chevalier vainqueur reçoit en récompense un château, c'est-à-dire le droit d'asservir ses semblables. Trouvons-nous que les vainqueurs de Legnano, à leur retour de la victoire, aient reçu des fiefs ? Non ; il leur suffit d'avoir vaincu le Tudesque et affranchi la patrie.

Ce puritanisme de démocratie n'étonnera que ceux qui ne connaissent pas l'Italie. L'Italie est sans contredit le pays de l'Europe le plus démocratique, le seul qui trouve la démo-

cratie dans son histoire. La royauté n'y a jamais eu de racines, si ce n'est dans cette partie méridionale que son abaissement moral a toujours livrée au gouvernement absolu ; l'aristocratie féodale y a été bien vite assimilée à la nation. Cela lui donne-t-il le droit d'être à notre égard fière et dédaigneuse ? Non, certes. Du moment où l'on admet que le passé n'est qu'un préambule, une ébauche sacrifiée au dessin futur, pourquoi s'indigner contre des superstitions utiles qui ont préparé la base sur laquelle devait s'asseoir l'édifice de la société moderne ? Soit l'hérédité, par exemple. Voilà certes la négation la plus directe de la souveraineté civile, comme l'entendaient les Grecs et les Romains, comme l'entend l'Italie ; voilà une idée de barbares, un vestige direct de la conquête, un principe dont on ne trouve pas la plus légère trace dans l'antiquité classique. La royauté envisagée comme une propriété, de telle sorte que, si on dépouille le roi de sa couronne, on lui fait une injustice, on le prive d'un droit ; une telle notion du gouvernement ne peut se rencontrer que chez un peuple dont on a pris la souveraineté sans lui en demander la permission. L'Italie, qui, malgré les conquêtes barbares, a toujours vécu de la tradition grecque et romaine, n'a jamais compris l'hérédité. Faut-il l'en féliciter ? Peut-être, si, comme nous, elle avait subi la honte d'un roi, ne serait-elle pas réduite aujourd'hui à pleurer sa gloire et à regretter qu'un tyran heureux ne lui ait pas procuré les biens que des pays plus obscurs doivent à leurs dynasties héréditaires et à leur longue sujétion.

Le mouvement qui entraîne les États modernes ne les porte pas vers la vie individuelle et municipale de l'antiquité, mais bien plutôt vers la vie collective grâce à laquelle une nation pense et agit sur un point donné. L'Italie comprend peu cette subordination et ce sacrifice de l'individualité à un but commun ; son idée de la liberté est beaucoup plus superficielle : il faut que la souveraineté soit plus près d'elle ; elle veut voir la part qu'elle y a et ne sentir dans l'obéissance que la réaction de sa propre action. Or une telle forme sociale, excellente à l'origine des civilisations, devient faible et impossible à maintenir en présence d'une organisation plus forte de l'humanité. La civilisation

et la vie politique ne peuvent naître que dans des villes indépendantes et d'un territoire borné ; voilà pourquoi, à une époque où l'Europe ignorait la vie civile, cette vie florissait, comme aux jours les plus brillants de la Grèce, sur les bords de l'Arno, en Lombardie, au milieu des lagunes de l'Adriatique. Mais le rôle de ces sociétés restreintes est fini le jour où l'humanité s'agglomère en plus grandes masses. Ce n'est pas le traité de Campo-Formio qui a détruit la République de Venise, après quatorze siècles d'existence ; c'est que Venise, une ville-État, était devenue une anomalie dans l'Europe moderne : elle n'avait plus qu'à mourir.

II

La catastrophe surprit Tosti écrivant les dernières pages de sa patriotique histoire :

Tandis que j'étais tout à ces récits, dit-il en terminant, en cette année de salut 1848, il s'est fait un tel éclat d'événements humains que le ministère de l'histoire est devenu intempestif. J'écrivais pour des Italiens le récit des gloires italiennes, quand l'Italie tout entière s'est levée pour s'élancer où l'appellent les cieux apaisés. Libre des entraves que lui ont imposées pendant un demi-siècle ceux qui vivaient dans le passé, elle s'est ébranlée, et le fracas de sa marche s'est fait entendre jusque dans les profondeurs de ma retraite. Je levai la plume de ces pages, et à la patrie qui sort comme d'un château féodal des palissades du moyen âge, moi, homme du moyen âge, je dédie ce volume comme un document et des droits qui lui assignent un siège dans le concile des nations, et de l'amour démesuré que je lui porte. Ainsi, que les érudits n'aillent pas chercher dans ces pages des choses rares et difficiles, des faits inconnus, des vérités péniblement découvertes ; ceci n'est qu'un simple récit que j'ai fait à mes frères, assis au foyer domestique de la patrie, à la veille d'un grand voyage.

Allez, frères, et que votre âme soit à la hauteur non seulement de votre nation, mais de toute l'humanité ; que votre cœur se dilate d'un grand amour qui dépasse les confins des Alpes et de la mer. Ne vous attristez pas de la faiblesse des uns, de la perfidie des autres ; l'or et la force les font vivre ; le siècle les tuera... Si le Christ a vaincu, il a égalisé, il a affranchi

les castes ; il a égalisé, il a affranchi les peuples. Il vient tenir le lit de justice non d'une cité ou d'un peuple, mais de toute la famille humaine ; en sa présence chaque nation devra s'asseoir sur son siège. Italiens, placez le nôtre sur l'éternel rocher du Capitole ; car c'est de là que sera proclamée la sentence de fraternité, en laquelle s'achève l'action du Christ.

L'histoire des hommes est finie. Heureux qui écrira la première page de l'histoire de l'humanité ! Moi, Italien, étranger à une vie féconde de tant d'avenir, assis sur les ruines d'un temps qui n'est plus, je vous accompagnerai de loin de mon amour. Et si une main vient me frapper l'épaule pour m'inviter à vous suivre, elle me trouvera sur le bord du saint tombeau ; là je vous révélerai le corruptible suaire des formes humaines qui tombent, et l'incorruptible esprit de l'humanité qui ne meurt jamais.

Il faut avoir vu les étincelles de ce feu vivantes encore après deux années de déceptions et de douleurs pour concevoir tout ce qui roula d'espérances et de nobles rêves dans des âmes exaltées par la solitude, étrangères d'ailleurs à ces nuances et à ces tempéraments que la pratique des affaires et l'expérience du monde peuvent seules enseigner. Nous ne sommes plus capables d'une telle naïveté, nous autres, vieux en révolutions, habitués dès le premier instant à faire dans nos espérances la part de l'enthousiasme et à compter sur les déceptions futures. Critiques pour le passé, nous le sommes devenus pour nous-mêmes. Car enfin, si, dans les trois mille ans d'histoire qui nous ont précédés, il n'est aucun mouvement que nous ne puissions absolument ni condamner ni absoudre, n'est-il pas infiniment probable que l'avenir nous jugera comme nous jugeons le passé, et ne partagera pas plus nos colères que nous ne partageons celles du passé ? Comment espérer d'avoir absolument raison, quand, depuis l'origine de l'humanité, aucun parti ni aucune cause n'a eu ce privilège ? Et pourquoi se fatiguer d'enthousiasme et de haine, quand il est sûr que l'avenir ne comprendra pas ces sentiments, et donnera raison pour une part à nos adversaires et pour une part à nous-mêmes ?

Ce n'est pas à l'Italie, ce n'est pas à un moine surtout qu'il faut demander cette haute placidité de la critique. L'année

1848 fut pour Tosti un long accès d'enthousiasme mystique. A quelques semaines de distance, et comme trois cris de guerre, sortirent du Mont-Cassin sa *Ligue lombarde*, son *Voyant du XIX^e Siècle* et son *Psautier du Pèlerin* (1). C'est surtout dans ces deux derniers opuscules que sa foi ardente à la patrie, ses espérances illimitées dans l'avenir de l'Italie arrivèrent à une haute et poétique expression. Quand il écrivit ces pages de flamme, Tosti ne connaissait pas Lamennais. Il ne demanda qu'à son imagination et à ses habitudes d'esprit sacerdotales le secret d'un style qu'une passion égale sinon semblable à la sienne avait révélé quinze ans plus tôt à un autre prêtre inspiré. Je voudrais pouvoir transcrire ici la *Prière du Soldat*, pour faire comprendre l'étrange attitude de ces moines criant aux armes du fond des déserts de l'Apennin :

... Venez, fils des Alpes, accourez, fils de la mer, dans la vallée lombarde, c'est là que le Seigneur vous attend...

Montrez à nu ces poitrines que protège le Seigneur, et que soulèvent au dedans les battements d'un cœur enivré de vengeance...

En avant ! que vos pieds s'enfoncent dans cette vallée lombarde, toute molle encore, toute molle du sang de vos frères...

Aiguillonne, Seigneur, les chevaux de ton char, et bénis les ministres de tes vengeance...

Rappelle de la nuit des siècles le soleil de Gelboë, et que les rayons dardés par nos boucliers aillent éblouir les yeux des hommes du Nord qui nous font face.

Arrache aux comètes, servantes de ta colère, leur chevelure sanglante, condense-la sur la crête de nos casques, et que la menace de nos têtes épouvante et mette en fuite les méchants...

Aiguise nos épées, ravive en nous le souvenir de l'esclavage, enivre-nous de la douceur de la liberté...

Heureux ceux qui meurent pour Dieu et la patrie ! leurs os produisent la fleur de l'immortalité, quand leurs corps, lumineux de gloire, sont tombés dans le sein de la terre...

Heureux qui au retour de la bataille rougit de ses blessures le sein de sa bien-aimée ! Il sera père des forts et son nom resplendira comme un soleil dans le ciel de l'éternité...

(1) *Il Veggente del secolo XIX. — Il Salterio del pellegrino*, Mont-Cassin, 1848.

La vision apocalyptique du cavalier brillerait entre les belles pages des *Paroles d'un Croyant* :

Il chevauchait par une route pavée du dos et de la tête de mille peuples, qui se courbaient sous lui, les mains liées aux reins.

Et j'entendais sur ces têtes et sur ces dos le choc sourd de l'ongle de cette bête, et j'en avais pitié.

Et quand le cheval avait passé, toutes ces têtes, semblables aux épis qui frémissent ondulés par le vent, levaient leur face remplie de larmes.

Et tous élevaient en même temps une prière lamentable, qui semblait dite d'une seule bouche :

Notre Père qui es aux cieux, que ta volonté soit faite ; nous savons que nous sommes de pauvres pécheurs.

Nous savons que celle-ci n'est point la terre des vivants ; c'est une terre de pleurs et de misères.

Mais pourtant, tout pécheurs que nous sommes, reconnais-nous pour l'œuvre de tes mains ; vois sur nos fronts le sceau de ta divine face.

Faim, soif, douleur, mort, tout ce que tu voudras, Seigneur ; mais non pas l'ongle, l'ongle de cette bête qui danse et bondit sur nos têtes.

Puis, comme des îles enchantées au milieu de ces flots de colère, des rêves tels qu'on en doit faire en été sous les chênes verts du Mont-Cassin :

Et la noble dame (l'humanité), pleine du Saint-Esprit, se tint devant Gabriel comme la palme qui secoue sa chevelure devant le soleil levant et le salue.

Et l'ange lui dit : Dis-moi, femme, que sens-tu dans ton cœur ? Touche-le, et vois ce qu'il te répond.

Elle porta sa main sur son cœur, et, immobile, la paupière incertaine, elle en attendait la réponse.

Messager de Dieu, dit-elle, je sens un immense désir de Dieu en toute chose ; je sens la flamme qui s'appelle amour sur la terre et Dieu dans le ciel.

Et l'ange : Dis-moi ce que tu sens dans ta raison ; consulte-la et vois ce qu'elle te répond.

Les mains jointes et la tête inclinée, elle se tut ; puis levant la face vers le ciel : Vérité ! vérité ! s'écria-t-elle.

« Que l'amour et la vérité soient avec toi ! lui dit Gabriel.

Que l'amour soit ton compagnon dans le chemin de la vie, et la vérité ton guide en toute voie.

Que l'amour soit le pain qui te rassasie, que l'amour soit l'eau qui te désaltère ; que l'amour soit le tranquille sommeil de la nuit qui te rafraîchit.

Qu'il soit la robe dont tu te revêts, le bandeau qui couvre ton sein, un collier pour ton cou, pour ta tête un ornement d'épouse.

Que l'amour soit l'eau limpide de tes ablutions matinales, le nard et le baume qui parfument ta tête, et répandent autour de toi l'odeur du Saron au printemps.

Que la vérité marche devant toi comme une lampe dans les ténèbres.

Que la vérité siège au haut de ta raison, comme le nocher qui de la proue étudie l'étoile du matin.

Que la vérité enseigne à ta jeune pensée à voler toujours plus haut, jusqu'à ce que tu arrives palpitante de joie au terme où l'on ne voit plus au delà. »

S'il n'avait fallu à l'Italie que de pieuses prières et de poétiques aspirations pour être libre, elle le serait aujourd'hui. Mais le ciel, en lui faisant des dons plus brillants, lui refusa ce qui fait les nations libres, la force, le sérieux, la mâle et ferme attitude,

A guisa di leon quando si posa.

Peut-être est-il un sexe pour les nations, comme pour les êtres vivants, et les dons de la nature sont-ils des exclusions. Moins faible, l'Italie serait sans doute moins belle. Qui voudra la plaindre et dire qu'elle n'a pas la meilleure part ?

En mai 1850, j'allais seul, un dimanche, de Venise au Lido : la lagune était déserte, on n'entendait que le son des cloches de Saint-Marc qui se prolongeait sur la surface tranquille de la plage. Le *barcaiolo*, vrai type de cette intelligente vivacité qui caractérise le peuple de Venise, parlait du siège avec larmes et fierté, et chantait à demi-voix le chant de l'indépendance italienne : *Benedetta la santa bandiera, che'l Vicario di Cristo innalzò* ! C'était le ton d'un cantique comme ceux qu'on entendait tous les soirs devant les madones. Ces airs-là ne font pas vaincre. Ce fut un autre sentiment qui tira de la poitrine de nos pères cet hymne

tout plein de Mars : Allons, enfants de la patrie !... Venise devenue libre n'a rien de plus pressé que de reprendre pour symbole son apocryphe saint Marc ; ces soldats qui prétendent marcher au nom des idées modernes ne trouvent rien de mieux que de se donner le nom de *Croisés*, et s'imaginent mettre en fuite avec cette mascarade des armées sérieuses. La raison, la modération, la réflexion positive feront seules vaincre désormais. Il aura été bon qu'une rude leçon ait appris à l'Italie à ne plus s'appuyer sur un ais vermoulu qui blesse la main au lieu de la soutenir, et il faudra que tous ceux qui ont généreusement espéré tirer la vie moderne de ce qui en est la négation marchent ainsi de déception en déception, jusqu'à ce que toute espérance soit séchée dans leur cœur.

Tosti a très bien vu que le secret de l'histoire de l'Italie est à Rome ; mais il n'a pas compris que l'action du pontificat romain dans l'histoire italienne a été directement contraire au but qu'il veut atteindre. C'est parce que l'Italie est le siège d'un pouvoir spirituel s'étendant sur le monde entier qu'elle ne saurait aspirer à l'unité territoriale et à l'indépendance. L'Italie a voulu prendre pour elle le monopole de l'infailibilité, elle s'est faite nation théologique, elle a imposé au monde ses oracles, et le monde en échange lui a imposé de n'être pas, et, le jour où elle a voulu exister par elle-même, elle a rencontré l'Europe catholique qui lui a dit : Arrête, tu nous appartiens. La papauté du moyen âge était loin d'offrir cette criante anomalie. La papauté à cette époque n'est pas une institution italienne ; elle est bien réellement catholique. Le pape, presque toujours étranger à l'Italie, se considère comme le chef de la chrétienté, et non comme prince italien. Sa principauté temporelle n'est, à beaucoup d'égards, que nominale. Il ne règne pas chez lui ; son royaume, c'est le monde, et parmi ses trois couronnes il n'en est pas une pour le petit coin de terre qui seul lui donne place aujourd'hui parmi les souverains. On s'étonne que les papes au moyen âge aient si peu bâti à Rome ; cela se conçoit : leur pensée était pour la catholicité. Rome leur importait assez peu ; et, quand la papauté au xiv^e siècle crut pouvoir quitter l'Italie, elle ne fut que conséquente à sa

propre définition. La translation de la papauté à Avignon, légitime dans son principe, était la plus belle occasion offerte à l'Italie de détacher sa destinée de celle de l'Église. L'Italie commit la faute irréparable de renouer des liens qui allaient se briser. C'est elle qui rappelle à grands cris le pape et la cour papale ; c'est elle qui anathématise les papes français, et proclame niaisement sa victoire : *Nunquam Gallus cantabit in Sancta Sede*. Elle a voulu une papauté italienne, elle l'aura, et à la place du vieux *patriarchium* de Latran, tombé en ruine durant le grand schisme, s'élèvera bientôt le palais tout italien du Vatican, un palais comme ceux de Florence, sans aucun caractère religieux ni catholique. L'Italie l'emporte sur la catholicité, l'Église devient sa propriété, le pape n'est plus qu'un prince italien, à la manière des Médicis de Florence, des Sforza et des Visconti de Milan, des la Rovère d'Urbain. Adieu les grandes prétentions des Grégoire et des Innocent ! Adieu la monarchie universelle ! Qu'importe à ces petits princes, Borgia, la Rovère, Médicis, Aldobrandini, Farnèse ; que leur importe (en dehors des revenus qu'ils en reçoivent) tout ce monde, sans relation avec eux, d'Allemagne, d'Angleterre, de Norvège, de Suède, que le pape du moyen âge embrassait sans effort dans sa vaste paternité ? Ceux-ci ont bien d'autres soucis : arrondir leurs petits États d'après les préceptes de Machiavel, établir leurs neveux, lutter par les armes avec les petits princes ou les petits États voisins, et par l'intrigue avec les deux grandes puissances qui désormais feront la balance des affaires italiennes.

Suivez les conséquences de cette révolution jusque dans les temps modernes, vous arriverez à cet étrange spectacle que présentent le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle. Que faut-il à cette époque pour l'emporter dans les luttes théologiques ? Être bien en cour de Rome, entretenir à Rome des agents habiles dans toutes les pratiques italiennes, avoir raison auprès des congrégations, toutes composées d'Italiens. Quel spectacle que celui d'un Fénelon, l'âme la plus élevée de son siècle, consentant à être jugé par quelques Italiens qui n'avaient assurément ni sa pureté de cœur ni sa distinction d'esprit ! La catholicité est devenue un fief de l'Italie, mais aussi l'Italie a cessé d'exister. Si Latran représente

excellamment la grande papauté du moyen âge, si le Vatican est l'image de la papauté profane et italienne de la Renaissance, le Quirinal est la vraie résidence de la papauté moderne ; une mesquine réunion de bureaux, le centre d'un petit gouvernement ne vivant que de diplomatie. Les soins de l'État sont devenus, dans les temps modernes, une affaire si compliquée qu'ils ne peuvent souffrir de partage. Ce méchant coin de terre suffit pour absorber les pensées du chef de la catholicité. Quelle déchéance, grand Dieu ! L'antique roi des âmes réduit à négocier avec les hérétiques, à nouer mille intrigues pour figurer parmi les souverains de troisième ou quatrième ordre !

Le pape du moyen âge règne partout et ne règne nulle part : il pèse peu sur l'Italie, car, son royaume embrassant l'univers, il n'a pas le temps de songer aux municipalités indépendantes et toujours rebelles qui forment son apanage spécial. Le pape du *xv^e* et de la première moitié du *xvi^e* siècle s'envisage bien comme souverain direct de ses petits États ; mais au moins est-ce un souverain national et tout italien. Le pape de nos jours, au contraire, est bien plus lourd à porter ; car, en même temps qu'il est le souverain absolu et direct d'une partie de l'Italie, il est universel et sans nationalité dans sa politique. En réalité, de nos jours comme au moyen âge, Rome est gouvernée par un souverain étranger, bien que portant un nom italien et né en Italie ; car, sitôt que cet Italien de naissance veut être Italien de politique, les impossibilités fourmillent sous ses pas, et il faut, pour qu'il reste fidèle à ses devoirs de pontife, qu'il revienne à sa politique d'étranger. Eh bien ! les deux situations analogues amèneront des effets analogues. Si l'Europe et l'Italie continuent à marcher dans la voie où elles sont engagées, je crois qu'avant peu de temps on sera amené à séparer de nouveau la papauté de l'Italie. Ce sera là au fond une innovation assez peu considérable, puisque le pape, encore Italien de nom, ne saurait plus l'être de tendance. Où est maintenant le centre de la catholicité ? Qui tient les clefs de saint Pierre ? Que l'Italie se garde au moins cette fois de courir après elles. Car ce grand départ poserait la première

et la plus indispensable condition de son indépendance.

Les habitudes religieuses sont trop profondes en Italie pour qu'on puisse songer à se passer d'un tel mobile quand il s'agit de la réforme politique de ce pays. A l'inverse de la France, où presque toutes les conquêtes communales ont eu un caractère révolutionnaire et très profane, les mouvements qui, au moyen âge, ont fondé en Italie la liberté municipale se sont produits sous forme religieuse. La révolution qui, dans l'avenir, rendra à la péninsule son existence politique aura très probablement le même caractère. Mais ce n'est pas au vieux catholicisme, dont le sort est désormais attaché aux principes qui ont fait la ruine de l'Italie, qu'il faut demander ce levain nouveau. Une noble illusion a pu seule faire espérer au parti guelfe qu'on créerait une Italie forte et libre, au nom de saint Pierre. L'âge des Jules II est passé. Que ceux qui ont espéré de ce côté déposent toute espérance. Il ne s'agit plus de dire : Pie IX et l'Italie ; il faut dire : Pie IX ou l'Italie. Si l'Italie est contente d'elle-même, si elle veut rester ce qu'elle est depuis le concile de Trente, qu'elle demeure à l'école des jésuites, qui lui apprendront à se passer de patrie. Que si elle aspire à tenir son rang parmi les nations modernes, si elle veut être une nation sérieuse, forte, modérée, raisonnable, qu'elle commence par dire, avec Pétrarque :

*Dell' empia Babilonia, ond' è fuggita
Ogni vergogna, ond' ogni bene è forì,
Albergo di dolor, madre d'errori,
Son fuggit'io per allungar la vita.*

C'est un Arnould de Bresce qu'il faut à l'Italie. Assurément, je suis loin de croire à l'efficacité de certaines tentatives ayant pour but de naturaliser en Italie ce qui n'est pas fait pour elle. Le protestantisme est une religion trop sérieuse pour un peuple superficiel, habitué à un culte extérieur et facile. Il n'y a que la bonhomie anglicane qui puisse s'imaginer que le texte pur de la Bible fera en Italie beaucoup de prosélytes. C'est de ses propres entrailles que l'Italie doit tirer sa réforme religieuse ; ne la troublez pas

dans ce travail sacré. Toute prédiction serait ici téméraire : je crois néanmoins qu'il y a là assez d'illusions détruites, d'espérances indestructibles, de souffrances, de résignation et de colère, assez peu aussi de rationalisme et de critique pour que ce pays soit à la veille d'un grand mouvement religieux.

Quand je visitai le Mont-Cassin, Tosti n'y était plus : mais son âme y vivait tout entière. De cette vieille abbaye de saint Benoît, il avait fait un foyer de belles études, de hauts sentiments et de vie selon l'esprit. C'est là qu'il faut aller pour comprendre le martyre de ceux que le sort a doués de généreuses aspirations au milieu d'un peuple avili. Le premier coup de la réaction devait tomber sur la noble abbaye, devenue le centre du développement intellectuel et libéral dans cette partie de l'Italie. Un jour, un escadron de cavalerie monta au galop la longue rampe qui serpente le long des flancs de la montagne. Le couvent fut occupé militairement ; l'imprimerie du monastère, coupable d'avoir mis au jour les livres de Tosti et quelques travaux d'érudition, fut mise sous les scellés (1). Un des religieux, accusé, je crois, de rationalisme et de panthéisme, fut emmené à Naples et incarcéré. Tosti dut s'éloigner : d'anciennes amitiés lui obtinrent un asile près de Rome, à Saint-Paul-hors-les-Murs.

C'est là que je l'ai vu, résigné, heureux de sa propre pensée, mais, je crois, sans espérance. Jamais homme n'a reçu des faits un aussi cruel démenti. Cette papauté qu'il a exaltée jusqu'au ciel et qu'il a proclamée l'arche sainte de l'Italie, la voilà qui fait et approuve tout ce qu'il a flétri, qui déclare abominable, hérétique, sortie de l'enfer, sa plus chère et plus sainte pensée : l'idée d'une patrie italienne. J'évitai de sonder cette plaie terrible et de le provoquer à de douloureuses clartés. Il parlait comme d'un âge d'or des beaux jours du Mont-Cassin et de la noble vie qu'on y menait. Je faisais semblant de croire que ce bon-

(1) Elle était dans cet état en 1850, et y est encore, je crois. Une secousse de tremblement de terre, en octobre ou novembre 1849, ayant rompu les scellés, l'abbaye se vit menacée d'un surcroît de persécution.

heur pouvait revenir. « Non, reprit-il, on ne recommence pas deux fois le même rêve. Quand on a vu en songe les cieux ouverts et la face des bienheureux, on cherche vainement au réveil à recomposer la vision divine : elle a fui pour toujours. » Il parlait beaucoup de la France, qu'il ignore absolument, et la curiosité de ses questions semblait supposer qu'il tournait de ce côté ses regards.

Non, Tosti ; que ferais-tu parmi nous ? La France est un exil pour des âmes comme la tienne. Au milieu des passions aveugles, entre la religion inintelligente et le matérialisme brutal, âme poétique et pure, où serait ta place ? De ta cellule, tu entends le frémissement des roseaux du Tibre ; tu vois le soir les montagnes d'Alban nager dans des flots de lumière. Que te faut-il davantage ? Reste Italien, reste moine, content de ta noblesse morale et de la sympathie de tous ceux qui adorent en esprit.

LES RÉVOLUTIONS D'ITALIE (1)

L'ITALIE, qui a tant appris au monde, ne lui a point légué de plus précieux enseignement que son histoire. Grâce à l'ampleur avec laquelle les événements s'y déploient, les leçons, qui ailleurs ne se tirent des faits qu'au moyen d'une patiente analyse, sont écrites dans les annales de ce pays merveilleux en caractères gigantesques et d'un éclat sans pareil. Nulle part l'enjeu de la vie n'a été disputé avec plus de passion ; nulle part la philosophie de l'activité humaine ne se laisse étudier en un plus parfait miroir. Tour à tour désespérante et splendide, l'histoire de l'Italie est ainsi le plus curieux objet proposé aux méditations du penseur, et, pour l'imagination, le plus éblouissant des rêves. L'histoire de France offre certes un développement fort logique et d'une admirable unité ; mais cette histoire est si loin de présenter un ensemble achevé que sa formule définitive nous échappe encore et que l'avenir qu'elle nous réserve est entouré de mystère. L'Italie, au contraire, a l'avantage d'avoir vu se succéder chez elle deux développements complets, celui de l'antiquité et celui du moyen âge. Après l'étrange sommeil qu'elle a traversé durant les deux derniers siècles, on peut dire que son histoire est close et que son avenir, quel qu'il doive être, sera à peu près sans lien avec le passé.

Le livre de M. Ferrari (2) apporte à ceux que préoccupe le grand problème de l'Italie de véritables traits de lumière. Esprit vif et mobile, représentant à un haut degré les qua-

(1) Article paru sous le titre : *Histoire des Révolutions d'Italie. Journal des Débats*, 26 octobre 1858. (N. de l'éd.)

(2) *Histoire des Révolutions d'Italie*, 4 vol. in-8°. Paris, 1857-1858.

lités et les défauts de sa nation, M. Ferrari a vu plus finement qu'aucun autre dans le dédale d'agitations sans but, mais non sans résultat, de haines aveugles et pourtant fécondes, qui forme le tissu des annales de son pays. Il fallait un Italien pour faire comprendre et faire aimer cet enfer dont l'Italie, durant plus de mille années, a parcouru les cercles, toujours guidée par le génie. Chose étrange ! un état social dont les violences ordinaires égalaient au moins celles des plus mauvais jours de notre Terreur, un régime politique qui a produit dans les villes diverses de l'Italie plus de sept mille deux cents révolutions et plus de sept cents massacres (c'est la curieuse statistique établie par M. Ferrari), qui tous les cinq ou six ans amenait forcément la guerre civile, qui mettait en permanence l'assassinat et les plus odieuses perfidies, un tel régime a été si cher à l'Italie que jamais elle n'a voulu l'échanger contre le repos acheté au prix d'une diminution de son activité. La liberté de la guerre civile est à peu près la seule à laquelle elle paraisse avoir tenu ; ce qui, dans notre civilisation pacifique et timide, amène l'interruption de toutes les fonctions sociales, était, pour ce peuple dévoré par le besoin de la vie publique, la condition même des grandes œuvres et de la fécondité créatrice. Qu'on se représente l'embarras de l'excellent Sismondi, républicain orthodoxe, protestant rigide, au milieu de cette farandole effrénée, qui renversait à chaque pas son bon sens si exact et ses principes si arrêtés ! M. Ferrari s'y retrouve avec un instinct de race que je n'ai rencontré à un aussi haut degré chez aucun historien. Il se met de la partie ; il entre dans cette ronde satanique, en sachant bien qu'elle mène à l'abîme ; il en veut presque à ceux qui, en parlant de paix, d'union, de concorde, ralentissent la marche sans cesse accélérée des révolutions. Son Dieu est celui de Machiavel, un destin fatal qu'aucune loi ni aucun dogme ne captive, qui condamne l'homme à toujours poursuivre un but, à ne jamais l'atteindre, ou à le trouver puéril s'il l'atteint. Une inépuisable jeunesse d'imagination, un goût vraiment attique de la vie et de l'action enchantent sous sa plume l'horreur d'un monde sans foi ni vertu, et transforment pour lui en fête un

spectacle qui ne semble capable d'inspirer que le désespoir.

Je ne me dissimule pas les graves défauts qui nuiront au livre de M. Ferrari auprès des lecteurs plus soucieux d'un jugement solide, d'un style simple et pur, que d'aperçus hardis, de vérités fines et neuves exprimées sous une forme toujours exagérée. M. Ferrari est un penseur distingué, un artiste merveilleusement doué ; il connaît les ressources de notre langue, il la manie parfois avec bonheur ; et pourtant son style est trop souvent fatigant et heurté. Les traits charmants, les expressions heureuses, les couleurs fortes et vives abondent sous sa plume ; mais il ne semble pas se douter de l'art de fondre tout cela en une texture harmonieuse, solide, défiant la minutieuse critique. Ses vues sont en général justes et sûres ; mais il ne paraît pas beaucoup se soucier de l'exactitude et de la clarté dans les menus détails. Son livre est ainsi un singulier mélange de grandes qualités que peu apprécieront, et de petites imperfections que tous verront au premier coup d'œil. Je ne le défendrai pas contre ceux qui l'accuseront d'être systématique, paradoxal, irrespectueux pour toutes les convenances politiques, littéraires, historiques ; je dirai seulement que, pour moi, il m'enchanté. Je connais peu de livres qui donnent à leur sujet tant de relief et de saillie, qui fassent naître autant de réflexions sur les choses de ce monde et sur quelque chose de plus encore. Les singulières lacunes qu'on y remarque, et en particulier l'abstention de tout jugement moral que l'auteur s'est sans doute imposée à dessein, ont elles-mêmes leur raison d'être dans cette histoire, je suis tenté de dire dans ce cauchemar étrange, d'où l'on sort en doutant si la nature humaine est infernale ou céleste, mais assuré que sa destinée n'est pas vulgaire et que quelque chose d'inconnu s'agite dans son sein.

Chaque pays inspire sa philosophie de l'histoire, et le meilleur moyen de juger une nation, c'est d'étudier les théories historiques qu'elle a provoquées. Les défauts du système de M. Ferrari sont les défauts mêmes de l'histoire de l'Italie ; et par là ils sont pour nous souverainement instructifs. Comme tous les grands hommes de son pays,

M. Ferrari a la fièvre de son idée ; il en est possédé plutôt qu'il ne la possède. Préoccupé d'une nécessité fatale qui fait succéder les révolutions aux révolutions comme se suivent les mouvements convulsifs du malade, M. Ferrari méconnaît trop deux éléments qu'il faut maintenir dans l'histoire, ne fût-ce que pour la consolation des honnêtes gens, le hasard et la liberté. On dirait, en le lisant, que l'histoire n'est pas conduite par des hommes ; je ne vois pas dans tout son livre un seul acteur à qui il laisse un rôle personnel. Quel serait l'étonnement de tous ces Florentins, Pisans, Siennois, des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, s'ils pouvaient lire l'ouvrage de leur compatriote du XIX^e siècle, et retrouver leurs passions irréflechies, leurs emportements, leurs caprices, érigés en théories abstraites et en lois inflexibles ! Certes, l'historien philosophe a parfaitement le droit de découvrir dans les événements une foule de choses que les contemporains et les héros de ces événements n'y voyaient pas. Les grandes lois de l'histoire ne s'aperçoivent qu'à distance : à quatorze cents ans d'intervalle, nous jugeons, par exemple, que les barbares germains ont rendu au monde un grand service en y introduisant l'idée du droit individuel et de la liberté ; or on eût sans doute fort étonné Sidoine Apollinaire et Clovis en développant devant eux cette pensée-là. Nul n'a la formule de lui-même ; l'avenir saura mieux que nous ce que nous fûmes : de même il est tout naturel que, riches de l'expérience de ce qui a suivi, nous énoncions, à propos du rôle des grands hommes du passé, des vues auxquelles ces grands hommes ne songeaient point. Je ne reproche donc pas, comme quelques-uns, à M. Ferrari d'attribuer aux événements plus de signification qu'ils n'en eurent ; je lui reproche seulement de les supposer gouvernés par des formules trop absolues. Aucune des lois de l'histoire n'est vraie qu'à peu près ; assujettir l'infinie variété des faits à recevoir une même explication, c'est s'exposer à mille démentis. Je regrette surtout que M. Ferrari se soit obligé à retrouver les lois de l'histoire italienne dans le reste de l'Europe. Cette partie de son ouvrage me paraît de beaucoup la plus subtile et la plus systématique. Le profond sentiment qu'il possède des choses politiques,

quand il s'agit de l'Italie, lui fait défaut sur ce terrain étranger. Loin que l'Italie ait tracé la voie aux révolutions de l'Europe au moyen âge et dans les temps modernes, je trouve, tout au contraire, que les révolutions de l'Europe ont suivi une ligne diamétralement opposée à celle de l'Italie, et que la destinée de ce dernier pays n'est explicable que quand on s'est bien rendu compte de sa situation isolée dans la famille d'États créée par la ruine de l'Empire romain.

La grande loi de développement suivie par les différents États de l'Europe latine est celle-ci : la race germanique, en détruisant les cadres de l'administration romaine, y substitue la souveraineté divisée et envisagée comme une propriété personnelle, c'est-à-dire la féodalité. L'établissement germanique, surtout à l'époque carlovingienne, ne connaît d'abord aucune distinction de nationalités : les divisions dans l'intérieur des pays occupés par les Germains sont tracées uniquement en vue du conquérant sans égard pour la géographie et l'ethnographie. Mais les nationalités ne tardent pas à prendre le dessus ; elles le prennent en s'attachant à une famille germanique, dont elles font leur égide et leur point d'appui. De ce pacte des anciens pays romains avec le germanisme naît la royauté moderne, essentiellement tempérée, même lorsqu'elle affecte les apparences les plus absolues, essentiellement différente au moins des despotismes de l'antiquité et de l'Orient, où l'individu n'a aucun droit contre le souverain ou l'État. La France commença le jour où Robert le Fort prit en main la cause des populations abandonnées par les faibles Carlovingiens. Ce jour-là, la France et la maison de France furent fondées du même coup ; ce jour-là fut contractée l'union séculaire d'où devait sortir la puissante unité des pays gaulois. Chacune des nationalités de l'Europe est ainsi le résultat d'une sorte de pacte respectif entre les fractions démembrées de l'ancien empire et une famille germanique qui les représente. La limitation des pouvoirs, inconnue dans les monarchies de l'Orient et dans les tyrannies sorties des républiques de l'antiquité, s'établit de la sorte. Le souverain a des devoirs et des droits envers ses sujets ; les sujets ont des devoirs et

des droits envers leur souverain, et, le progrès des siècles venant en aide, l'Europe chrétienne arrive de la sorte au meilleur état social que le monde ait connu jusqu'ici.

Si nous cherchons à appliquer cette loi historique à l'Italie, nous la trouvons violée à chaque pas. Loin de saisir les occasions de se former une maison royale qui se présente sans cesse à elle, l'Italie semble prendre à tâche de briser son royaume dès qu'il aspire à se former. Par une conspiration perpétuelle, sortant en quelque sorte de tous les points du sol, elle brise le royaume goth, qui lui offrait de si merveilleux avantages et lui assurait le meilleur apport de sang germain qu'aucun pays de l'Europe eût reçu. Les Lombards ramènent pour elle la chance d'une puissante monarchie unitaire. Les papes, interprètes du vœu italien, brisent la royauté lombarde avec l'épée des Carlovingiens. Rien pourtant n'était perdu encore. Après le démembrement de l'Empire carlovingien nous retrouvons des rois d'Italie dans des conditions fort analogues à celles qui donnèrent à la France la dynastie capétienne. Vain espoir ! l'Italie se laisse de plus en plus dominer par le besoin exagéré de libre action, qui lui a toujours fait préférer des maîtres éloignés et investis de pouvoirs indéfinis à des maîtres nationaux et investis de pouvoirs définis. Elle brise Bérenger, comme elle avait brisé les Goths et les Lombards : par des prodiges d'habileté, et grâce à la coopération constante de la papauté, elle rend impossible à tout jamais le titre de *roi d'Italie*.

A partir du x^e siècle, le sort de l'Italie est ainsi irrévocablement fixé. L'Italie n'aura pas d'unité matérielle. La division et la haine y porteront jusqu'aux dernières limites leurs effets de morcellement. Chaque ville sera un État. Dans le sein de chaque ville il y aura autant de communautés rivales qu'il y a de quartiers, de corps de métiers, de confréries. Chaque bicoque a son histoire ; des villes dont on ignore presque la place, Semifonti, Comacino, sont le théâtre de luttes de titans, dont les récits contemporains égalent en vivacité ceux des guerres civiles de Sparte et d'Athènes. Pas de roi, pas de capitale, pas de principe de réversion ; à peine quelques ligues temporaires, presque

aussitôt dissoutes que formées ; mais aux deux pôles de cet étrange état social, deux puissances idéales, indéfinies, apparaissant par intervalles, tolérées quand elles ne font rien, haïes quand elles veulent gouverner. La papauté, convertie en un dogat italien par Théodorat et Marozie, puis en royauté universelle par Hildebrand ; l'empire, sans domaine propre, surtout depuis l'extermination de la maison de Hohenstaufen, ne correspondent pas à des divisions territoriales, ne résident nulle part. L'horreur de l'Italie pour les souverainetés concrètes et matérialisées rendait impossible la formation d'un domaine analogue à celui qui a formé le noyau de la France. Son empereur peut tout et ne peut rien. Son pape se proclame *minor Deo, major homine*, et il est matériellement si faible que les quatre cents bandits de Nogaret, ayant derrière eux le roi de France, suffisent pour le souffleter et lui porter un coup dont il ne se relève pas.

Au xiv^e et au xv^e siècle, il est vrai, au sortir des guerres municipales, quand des idées plus larges d'impartialité, de justice, d'organisation, se font jour, on voit poindre quelques tentatives vers l'unité. Les républiques se sont changées en seigneuries, et quelques familles arrivent à s'attribuer sur des portions considérables du territoire italien une souveraineté presque régulière : les Visconti, en particulier, purent rêver un moment le titre de roi d'Italie. Le seigneur fait en partie ce que fait ailleurs la royauté et ce à quoi les consuls et les podestats des époques antérieures ne pensaient guère : il protège les personnes, il veille à la sûreté du commerce, il réprime les violences des partis, il empêche les guerres civiles. Il fait plus en un sens ; car il fonde la Renaissance et rend possible une liberté de penser inconnue jusque-là dans le monde chrétien. Mais ici se révèle une des lois les plus importantes de la politique générale, je veux dire l'impossibilité où sont les principats issus des guerres civiles de se changer en dynasties. De la république ne sort que le tyran, le Visconti, le Sforza, roi sans couronne, sans foi, sans loi, sans titre défini, tenant sa puissance d'une occulte et mystérieuse nécessité ; jamais le Carlovingien, le Staufen. Les Médicis n'échappèrent à cette loi qu'en asso-

ciant leurs droits à celui de maisons étrangères à l'Italie. Il semble qu'une nécessité bizarre oblige toutes les dynasties royales de l'Europe à s'appuyer sur un titre germanique, comme si le sérieux de cette race était nécessaire pour donner aux sociétés modernes leur assise et leur solidité.

Ainsi suspendue entre deux souverains impalpables, un empereur étranger et un pape cosmopolite, flottant entre ces deux extrêmes, d'être tout ou de n'être rien, manquant d'un centre matériel où elle pût organiser sa défense, que pouvait devenir l'Italie le jour où le régime des municipalités et des principautés du moyen âge devenait impossible à maintenir ? Hélas ! on ne l'aperçoit que trop. Condamnée à n'avoir ni souverain, ni capitale, ni armée nationale (M. Ferrari a admirablement éclairci ce dernier point), elle devait voir une partie de son territoire s'immobiliser au profit du seul pouvoir continu qu'elle eût dans son sein, la papauté, et le reste devenir la proie des grands États européens, qui réclamaient des portions de son territoire à titre féodal. En cela, à vrai dire, l'Italie ne faisait que suivre sa destinée. L'Italie, à toutes les époques de son histoire, semble avoir visé bien moins à l'indépendance nationale qu'à la liberté de ses factions intérieures. Dante trouve tout naturel de menacer ses compatriotes ingrats de la colère de l'empereur ; aucun parti ne se faisait scrupule, pour se venger de ses adversaires, d'en appeler aux ennemis du dehors ; l'intervention du *pacier*, prince étranger chargé d'apaiser les querelles de la cité, ne blessait personne. A nos yeux, une administration nationale est la première condition de la liberté. Les idées de l'Italie sur ce point différaient si profondément des nôtres que chaque ville trouva avantageux de se faire administrer systématiquement par des étrangers, et de faire un marché avec des podestats nomades qui la gouvernaient à forfait, en stipulant un minimum de têtes coupées. Ce détestable régime, le plus dur de tous, d'après notre manière de voir, plaisait aux villes et leur paraissait bien supérieur à la royauté ; telle était l'activité intérieure de ce peuple, que le bonheur de se sentir exister en souffrant lui paraissait mille fois préférable à la paix du

royaume, où l'on ne vit que subordonné à d'autres intérêts et comme une fonction du tout.

Une autre cause, d'ailleurs, interdisait à l'Italie l'unité nationale, je veux dire son rôle universel, cette sorte de primatie à laquelle, depuis les jours de l'ancien Empire, elle n'a jamais renoncé. Par son alliance étroite avec la papauté, par les liens singuliers qui l'attachaient à l'Empire, par son importance financière et diplomatique, par l'énorme influence qu'elle exerçait sur les révolutions intellectuelles et sur celles du goût, l'Italie entraînait dans les affaires du monde entier : il était juste que le monde entrât dans les siennes. C'est le sort des pays qui préfèrent la grandeur de leur action générale à la centralisation intérieure d'appeler ainsi l'intervention de l'étranger. Les pays de cette sorte ne peuvent régler seuls leurs affaires. Devenue la patrie de tout le monde, attirant à elle les intrigues de l'Europe entière, ayant dans son sein des intérêts majeurs pour tous et aussi le secret des origines de tous, l'Italie ne pouvait aspirer à la vie heureuse et modeste des pays qui ne demandent qu'une seule chose, c'est qu'on les laisse tranquilles s'occuper de leurs affaires. Sa main est sur tous ; la main de tous est sur elle. Ses pontifes, ses légats, ses diplomates, ses hommes habiles remplissent le monde ; il est juste que tout le monde ait un pied chez elle, et que, maîtresse universelle, elle obéisse à tous (1).

La papauté surtout, à laquelle l'Italie du moyen âge tenait si essentiellement et dont les énormes développements sont bien une œuvre italienne, imposait évidemment à ce pays des conditions d'existence politique tout à fait à part. Outre qu'au point de vue territorial la papauté neutralisait la partie centrale de la péninsule et opposait un obstacle infranchissable à son unité, elle introduisait dans le courant des affaires italiennes des intérêts de premier ordre qui n'avaient rien de national. L'existence politique et la suprématie religieuse sont inconciliables, et, si l'Italie a de droit divin le gouvernement des consciences, il faut

(1) Ces vues, très bien développées par M. Ferrari, l'avaient été déjà d'une manière remarquable par M. Quinet, dans son ingénieux écrit sur les *Révolutions d'Italie*.

qu'elle renonce à se gouverner elle-même dans l'ordre temporel. Le monde catholique peut bien consentir à avoir en Italie son agence centrale ; mais il ne peut pas permettre que cette agence soit tout italienne. A l'époque de la translation du Saint-Siège à Avignon, l'Italie réclame à grands cris. D'une part, cette translation, si parfaitement conforme au caractère universel de la papauté du moyen âge, lui paraît une nouvelle captivité de Babylone, une spoliation de son droit ; de l'autre, elle trouve inique d'être gouvernée par des légats français, représentants d'un souverain né et résidant loin d'elle. Grande inconséquence, qui s'est reproduite toutes les fois que les prétentions ultramontaines et le patriotisme italien se sont trouvés en présence ! Le monde ne peut accepter la suprématie théologique de l'Italie qu'à la condition de peser sur l'Italie. Si Rome est le concile permanent du catholicisme, Rome et la portion de l'Italie qui suit ses destinées doivent appartenir au catholicisme et non s'appartenir.

Le jour où l'Italie rappela la papauté qui s'éloignait d'elle et suivait sa tendance cosmopolite, elle créa de la sorte le plus terrible des embarras qui durant des siècles devait peser sur son avenir. Il ne faut pas que la politique pousse trop loin le souci du pittoresque ; ici pourtant le pittoresque a ses droits, car il correspond à de profondes raisons. Qu'on essaye de rêver pour Rome un autre destin que celui que les siècles lui ont assigné. Qu'on imagine un plan de régénération italienne où Rome ait une place ; qu'on en imagine un où elle n'en ait pas. Pour moi, je ne puis envisager sans terreur le jour où la vie pénétrerait de nouveau ce sublime tas de décombres. Je ne puis concevoir Rome que telle qu'elle est, musée de toutes les grandeurs déchues, rendez-vous de tous les meurtris de ce monde, souverains détrônés, politiques déçus, penseurs sceptiques, malades et dégoûtés de toute espèce, et, si jamais le fatal niveau de la banalité moderne menaçait de percer cette masse compacte de ruines sacrées, je voudrais que l'on payât des prêtres et des moines pour la conserver, pour maintenir au dedans la tristesse et la misère, à l'entour la fièvre et le désert.

Ce n'est donc ni un hasard ni une criante injustice qui

a condamné l'Italie à n'être point une nation comme les autres. Elle est plus et elle est moins. La géographie, quoi qu'on en ait dit, est ici pour peu de chose. Les causes de cette singulière destinée sont bien plus profondes. L'Italie a eu son unité, mais toute morale ; aussi cette unité a-t-elle été surtout comprise par les hommes de génie. Vers 1350, quand Pétrarque écrivait sa *Canzone* à Colà de Rienzi, aucun pays n'avait encore proféré un tel accent de patriotisme : le mot de *France* ne devait être prononcé avec tant d'amour que quatre-vingts ans après par Jeanne d'Arc. Ce que le cœur humain peut contenir de haine, les villes rivales de l'Italie l'ont épuisé l'une contre l'autre, et pourtant peu de pays ont eu un sentiment plus vif de leur noblesse. Nulle part l'homme n'a si profondément goûté le bonheur de vivre et de mourir pour quelque chose de grand. Profondément divisées quand il s'agit de leurs intérêts, les diverses parties de l'Italie se sont trouvées unies, non certes pour résister à l'étranger, mais pour le détester, pour le trahir, pour le dédaigner au nom de la gloire incomparable de leur commun passé.

Les malheurs de l'Italie et son impuissance nationale sont ainsi la conséquence de sa gloire. Ce pays auquel, selon nos idées étroites de centralisation et de nationalité, on pourrait dénier le nom de patrie, est de tous les pays du monde celui qui a été le plus aimé : nul n'a provoqué plus de dévouements, nul n'a compté plus de nobles victimes. Ce pays, envers lequel nous croyons être généreux en lui faisant l'aumône de notre compassion, a souri mille fois de notre abaissement : « Gardez pour vous votre pitié, pourrait-il nous répondre. Quand vous étiez enchaînés à l'idée matérielle d'une royauté héréditaire, transmise comme un bien légitimement acquis, moi je goûtais la sainte volupté de m'appartenir ; quand vous n'aviez que des maîtres, moi j'avais une patrie ; quand vous n'aviez pas de citoyens, j'avais plus de cent soixante républiques libres, maîtresses d'elles-mêmes, ayant leurs archives et leurs histoires comme de grands États. Quand vous ne saviez que le jargon barbare de vos docteurs subtils, moi j'avais Pétrarque, Boccace ; je lisais Homère, l'antiquité tout entière revivait

dans mon sein. Qui vous a enseigné le secret de la beauté ? qui a fait le pape ? qui a fait l'empereur ? qui tient encore la clef de vos consciences ? et savez-vous quel trouble s'élèverait dans le monde le jour où je rebâtirais le Capitole et laisserais crouler le Vatican ? »

Certes, à ne juger les choses que d'après nos idées modernes, une telle grandeur est étrange, et ceux qui en sont fiers doivent paraître des hommes d'un autre âge. De plus en plus l'Europe semble s'habituer à cette idée que le repos est le but suprême des sociétés, que tout ce qui étouffe les luttes intérieures des États est un bien, et que l'égalité dans la sujétion peut seule préserver l'espèce humaine du retour de ces discussions religieuses et politiques qui remplissent les annales du passé. Je conviens que l'histoire d'Italie, envisagée à ce point de vue, doit inspirer une profonde pitié. Si l'idéal d'une nation est d'arriver à cet excès de timidité que toute diversité d'opinion y soit prévenue par des mesures administratives et à ce degré d'uniformité que le diapason des orgues de Barbarie y soit réglé par l'État, un pays où tout différerait à quelques lieues de distance et où la liberté de la haine était portée jusqu'à ses dernières limites doit paraître souverainement barbare. Je n'essayerai pas de convertir ceux qui jugeraient de la sorte ; chacun met son bonheur où il lui plaît. Je reconnais que les citoyens de Pise et de Florence étaient beaucoup moins bien administrés que nous ne le sommes ; le seul point que je conteste est que nous ayons le droit de les plaindre. Mille fois l'occasion d'échanger leur tumultueuse liberté contre une paix obscure s'est présentée à eux ; toujours ils l'ont repoussée. Qui sait si en quelques années de leur orageuse existence ils n'ont pas plus vécu que ces populations ignorées qui ont végété heureuses à l'ombre de leur vigne et de leur figuier ?

Mais il est rare que de trop brillantes destinées ne cachent pas pour l'avenir d'amers retours. A cette agitation frénétique dont l'histoire d'aucun pays, pas même celle de la Grèce, ne saurait donner une idée, succède la plus profonde léthargie que jamais peuple ait traversée. Ces républiques si fécondes en révolutions deviennent de

paisibles communes des États romains : cette Toscane où durant quatre siècles le sang des guerres civiles coula par torrents est le seul pays de l'Europe où la peine de mort puisse être de fait abolie. L'Italie, si spirituelle, si vive, si animée, tandis qu'elle fut sans maître, au moins sans maître présent et effectif, devient, dès qu'elle a des gouvernements réels, molle, douce, sans ressort. Elle s'endort, selon l'heureuse expression de M. Ferrari, dans la paix du Seigneur. Elle n'a point voulu de la salutaire humiliation d'un souverain héréditaire ; elle en aura vingt, et chaque maison de l'Europe se croira le droit de tailler dans son sein des principautés pour ses membres invalides. Elle n'a pas voulu de la contrainte et de l'abnégation que suppose la formation d'une armée nationale ; elle sera la proie d'une soldatesque avide qui s'abattra par nuées successives sur ses riches cités. Elle n'a rien voulu sacrifier de sa vie locale, de ses franchises, de son insatiable activité ; elle perdra jusqu'au souvenir de ce qu'elle a été : son unique souci sera de composer des sonnets et des *cicalate* pour ses insipides académies. Elle n'a pas voulu de la réforme religieuse qui eût détruit le principal levier de son ascendant politique sur le monde, elle a préféré l'incrédulité matérialiste au protestantisme : elle portera le joug religieux le plus lourd qu'aucun pays, l'Espagne exceptée, ait porté ; elle subira le supplice de cette chape de plomb que son poète vit peser dans l'Enfer sur les hypocrites. Quand on voit à Bologne, à Vérone, le soldat croate, avec sa pesante allure et sa révoltante roideur, régler les mouvements d'une population spirituelle et charmante, le cœur se soulève, et on se prend de colère contre la destinée qui fait expier si chèrement le don fatal de la beauté. Mais, à la réflexion, cette gauche et laide créature reprend son sens historique ; elle représente la revanche de l'Europe contre la domination universelle de l'Italie et ce lest que toute société reçoit forcément du dehors, quand elle ne le trouve pas au dedans. Cela est si vrai que le seul pays de l'Italie qui ait de nos jours sa vie indépendante est le seul aussi qui n'ait pas participé aux splendides aventures de l'Italie. Le passé sérieux et grave du Piémont est bien humble comparé aux

glorieuses annales de Gênes, de Florence, de Milan ; et voilà pourquoi le Piémont seul possède les conditions essentielles des États modernes : une maison royale, une noblesse provinciale, une bourgeoisie, une armée.

Est-ce à dire que l'Italie soit à jamais condamnée à porter la peine de sa brillante et exceptionnelle destinée ? Non certes ; dans mon opinion, une nouvelle ère a commencé pour l'Italie le jour, éloigné de nous d'un demi-siècle environ, où elle s'est comparée aux autres nations et où elle a vu ce qui lui manquait. L'Italie du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle ne souffrait pas de son abaissement ; car le sentiment même de la vie avait chez elle disparu. Nul Italien alors n'avait honte de sa patrie et ne se sentait humilié. Nul ne disait avec Leopardi : « O ma patrie ! je vois tes murs et tes arcs, tes colonnes et tes statues, je vois les tours désertes de nos aïeux ; mais ta gloire, je ne la vois plus, ô Italie ! née pour étonner les nations par ta bonne comme par ta mauvaise fortune. » L'époque de la Révolution et de l'Empire, qui a laissé au delà des Alpes une si profonde empreinte, apprit à l'Italie ce dont elle ne s'était pas doutée jusque-là, qu'elle était inférieure et déshéritée. L'Italie trouva alors que sa primatie spirituelle la consolait peu d'être la dernière des nations ; on entendit pour la première fois ce blasphème : Nous avons honte d'être Italiens. Un vaste parti, plus ou moins imbu des idées françaises, se forma, dans le Nord surtout, aspirant à faire de l'Italie un pays comme un autre, maudissant le pape, maudissant Charlemagne, regrettant hautement que la péninsule entière n'eût point Pavie pour capitale et ne s'appelât point Lombardie.

Ce mouvement, auquel cinquante années de constants efforts ont donné une puissance irrésistible, est beaucoup trop lancé pour qu'il puisse être arrêté. Je crois à l'avenir *national* de l'Italie. Mais ce qu'il importe de maintenir, c'est que cet avenir national, où l'Italie serait un pays fort, indépendant, ayant une armée, se mêlant de ses affaires et non de celles des autres, n'est nullement dans la tradition italienne, et qu'en un sens l'Italie s'en trouverait amoindrie. La vraie grandeur de l'Italie n'est pas en tout cela. Même

à ses plus mauvaises époques, l'Italie sans indépendance, sans forces militaires, sans unité, a tenu une bien plus grande place dans le monde que des nations très fortement constituées. L'Espagne est certainement un des pays de l'Europe dont l'intégrité nationale est le plus garantie ; et pourtant qui voudrait comparer l'importance du rôle actuel de l'Espagne à l'importance du rôle de l'Italie, toute vaincue et humiliée qu'elle est ? On ne saurait être deux choses à la fois, et, si l'Italie devient un pays comme un autre, il faut qu'elle renonce à être une tribu de Lévi, ne possédant rien à titre terrestre, parce qu'elle possède tout par le ciel. J'éprouve une sorte de respect religieux devant le patriote italien : car il fonde pour l'avenir. Mais, à mes yeux, ce n'est pas là le vrai Italien. Le vrai Italien, c'est tel prélat de la cour de Rome, qui ne croit pas dans sa fierté avoir rien à envier à ces barbares qu'il voit mendier sa faveur. Le vrai Italien, c'est tel moine néo-guelfe, proclamant du fond de son couvent l'Italie reine du monde ou à la veille de le devenir. Le vrai Italien, c'est ce sectaire dangereux, je l'avoue, qui ne veut de la résurrection de l'Italie que pour régner au nom d'une nouvelle et chimérique papauté. Le vrai Italien, c'est l'impénitent M. Ferrari, exaltant la gloire de sa patrie, divisée, anarchique, impuissante, et trouvant que la part de l'Italie est assez belle pour repousser la pitié et les regrets.

Le livre de M. Ferrari répand sur tous ces problèmes de vives et pénétrantes clartés. L'Italie y paraît dans sa grandeur et ses misères : mère de tout bien et de tout mal, de toute erreur et de toute vérité ; digne tour à tour des hommages et des malédictions du monde, comme la maîtresse savante qui l'a formé, la courtisane qui l'a séduit, le bouffon qui l'amuse. Une seule chose lui a manqué, chose humble en apparence, mais en réalité la plus grande de toutes, l'honnêteté. Artiste jusque dans le crime, regardant presque comme des dupes ceux qui s'arrêtent à cette prosaïque distinction du bien et du mal qu'elle crut inconciliable avec l'art de réussir, elle n'envisagea la vie que comme une stratégie à la manière de Braccio, ou une partie de scélératesse à la façon des Borgia. Le patriotisme

lui-même se montre chez elle peu scrupuleux : ses plus vertueux citoyens professent le dédain de l'espèce humaine, et partent de ce principe que, le monde étant peuplé de sots, il faut pour le gouverner simuler la folie. « Je l'avoue, dit Rienzi, pour le bien du peuple, je me suis fait tantôt fou, tantôt histrion, tantôt homme grave, tantôt homme simple, tantôt rusé, tantôt timide, tantôt fourbe. » Il y a des réactions, je le sais, contre ces éclipses étranges du sens moral ; mais elles manquent elles-mêmes de sérieux et de suite. Ni les paradoxes grandioses de Hildebrand, ni le carnaval dévot de Savonarole, ni les homélies de Jean de Vicence ne valent un peu de bon sens et de raison. Nulle part dans toute cette histoire je ne vois de saint Louis, de Washington, de Lafayette. Ce ne sont pas là des politiques, dira M. Ferrari, ce sont des honnêtes gens. Peut-être ; mais plutôt à Dieu, pour le bonheur de l'Italie, qu'elle eût compté dans son sein beaucoup de ces consciences timorées et de ces esprits étroits ! Ils lui eussent épargné d'amères déceptions, et la pénible nécessité de recommencer, vieille, la carrière que les nations en apparence moins favorisées qu'elle ont parcourue depuis mille années.

L'HISTOIRE SECRÈTE DE PROCOPE (1)

DE tous les problèmes que soulève la critique historique, il n'en est pas de plus singulier que celui auquel a donné lieu l'*Histoire secrète* de Procope (2). Jusqu'au commencement du xvii^e siècle, l'histoire n'avait été pour Justinien qu'un long panégyrique. Peu de figures apparaissaient dans le passé avec autant de majesté. Dernier héritier de la grandeur romaine, Justinien semblait en avoir groupé tous les rayons, à l'entrée de la nuit du moyen âge. Son nom, attaché à la grande compilation qui est devenue la législation universelle des peuples civilisés, jouait parmi les jurisconsultes le rôle d'autorité irréfragable, comme celui d'Aristote parmi les philosophes, comme la Bible parmi les théologiens. Assise à côté de lui, la courtisane Théodora participait aux mêmes hommages, et la mosaïque de Saint-Vital de Ravenne, nous les montrant tous deux dans le sanctuaire et presque au rang des saints, n'était qu'un écho de l'opinion accréditée par les siècles.

Cette opinion paraissait sans appel, lorsqu'un habile helléniste, Nicolas Alemanni, découvrit, vers 1620, parmi les manuscrits du Vatican, les pages qui devaient exposer le monarque si longtemps adulé à toutes les sévérités de l'histoire. On savait, par de vagues renseignements, qu'à la suite des huit livres officiels consacrés par l'historien Procope de Césarée à la gloire de Justinien figurait un neuvième livre, portant le titre suspect d'*Anekdoton*

(1) Article paru sous le titre : *Anekdoton ou Histoire secrète de Procope. Journal des Débats*, 19 juillet 1857. (N. de l'éd.)

(2) Voir la traduction, accompagnée d'amples commentaires qu'en a donnée M. Isambert. Paris, 1856.

(inédit), où l'auteur s'était vengé de ses flatteries par de singulières médisances. C'est ce document, rangé depuis longtemps parmi les pièces perdues ou d'une existence incertaine, qu'Alemanni venait de rendre à la science. Dès les premières lignes du perfide appendice, l'auteur fait de complets aveux : sous le coup de la terreur, en butte à un espionnage continuel, il n'a pu, dans son histoire officielle, présenter les faits sous leur véritable jour ; maintenant, en révélant les turpitudes qu'il a dû cacher d'abord, il sait fort bien à quoi il s'expose ; la postérité jugera ce qu'il va dire invraisemblable et le rangera parmi les faiseurs de tragédies.

L'imagination la plus féconde, en effet, ne saurait dépasser les sombres horreurs du tableau que nous offre l'*Histoire secrète*. Qu'on se figure une société dénuée de sens moral, où la grossière avidité de natures perverses soit l'unique loi, un enfer, où deux funestes génies règnent en vue du mal, le cultivent avec art, l'aiment pour lui-même et pour le plaisir qu'ils trouvent à le faire, une vénalité inouïe, une dégradation de mœurs à peine croyable, le vol organisé, nulle sûreté pour les personnes, le bon sens même atteint et la raison menacée, Byzance transformée tantôt en une cage de fous, tantôt en un épouvantable coupe-gorge où l'assassinat de milliers de personnes se commettait de gaieté de cœur et en plein jour, un monde d'empoisonneurs et d'assassins, de frénétiques et de fous ; voilà l'effroyable cauchemar que déroule en deux cents pages l'écrit singulier que nous analysons. Ce n'est point le crime grandiose de l'Italie du xv^e siècle, le crime commis par l'emportement de natures fougueuses, tel que nous le trouvons chez les scélérats héroïques de l'école des Borgia ; ce n'est point le crime commis par théorie et avec raisonnement, dont notre Terreur a donné l'exemple unique peut-être ; non, c'est le crime lâche et vil, la perversité par épuisement, une honteuse partie de débauche d'eunuques avinés. L'*Histoire secrète* est, sous ce rapport, une œuvre précieuse et sans pareille, une véritable œuvre d'art, sans que l'auteur s'en soit douté. L'idéal de la platitude et du mal, le tableau d'un siècle bas et méchant, ne trouvera jamais un tel maître

pour le peindre. Après avoir lu ce livre étrange, on ne s'étonne plus de l'hypothèse à laquelle l'auteur a recours pour expliquer tant de crimes ; c'est que Justinien et Théodora ne sont pas des hommes, mais des démons qui, pour faire le plus de mal possible, ont pris la forme d'êtres humains.

Une question se présente tout d'abord lors de la publication de l'*Histoire secrète*, et tient encore aujourd'hui la critique en suspens. De Procope adulateur ou Procope pamphlétaire, lequel mérite de faire foi ? Un menteur dévoiant lui-même ses mensonges ne doit être cru que sur preuves ; les motifs qui l'ont porté à flatter ont bien pu le porter à calomnier, et si, par son aveu, il enlève toute créance à ses premiers récits, il discrédite du même coup ceux qu'il y substitue. De là un doute grave qui a partagé les historiens en deux camps : les uns, comme Montesquieu et Gibbon, ont accordé une confiance entière à l'*Histoire secrète* ; d'autres, comme Ludewig, La Ravalière, et en général l'école des jurisconsultes, n'ont vu dans l'*Histoire secrète* qu'un libelle calomnieux et ont cherché à expliquer par des motifs intéressés cette étrange palinodie.

A tout esprit non préoccupé, et antérieurement à tout examen, il paraîtra naturel de donner la préférence à l'*Histoire secrète*. La critique est soupçonneuse : toute atteinte portée à la liberté de parler ou d'écrire l'inquiète ; le crime qu'elle pardonne le moins aux souverains, c'est d'avoir voulu la tromper. Certes, au point de vue de la moralité de l'histoire, la présomption doit toujours être faite contre ceux qui se défont de la liberté. Cependant, quand il s'agit d'une histoire vieille de treize cents ans, l'impartialité est permise, surtout quand des motifs particuliers commandent à l'historien de se tenir en garde et de suspendre son jugement.

La nature humaine, en effet, n'est jamais mauvaise sans compensation, et toutes les fois qu'un caractère nous est présenté comme absolument pervers, c'est une raison de douter de la vérité du portrait. Il faut dire que, si les récits de Procope sont exacts, Justinien et Théodora ont été, depuis les temps historiques, les deux êtres les

plus méchants qui aient existé. Je laisse de côté Théodora ; il appartient à d'autres d'examiner si les infamies dont on la charge sont possibles ou doivent être envisagées comme le fruit d'une imagination souillée rêvant des crimes chimériques. Me bornant à Justinien, je dirai que la thèse fondamentale de Procope se détruit par son exagération même. Cette thèse, répétée à chaque page, c'est que Justinien fut un ennemi gratuit de l'espèce humaine et en particulier de l'Empire romain. Tous les actes de son gouvernement, les mesures les plus inoffensives et parfois les plus justes de son administration sont interprétés en ce sens. Or, si l'on excepte quelques-uns des premiers Césars à qui un pouvoir inouï jusque-là dans l'humanité donna le vertige, il ne semble pas que l'amour du mal pour le mal ait jamais été un mobile suffisant pour soutenir une vie entière et servir de principe à un système de gouvernement. Tout en faisant la part aussi large que possible au mensonge officiel, tout en séparant profondément le caractère personnel des souverains et leur rôle historique, tout en avouant que des scélérats ont pu faire de grandes choses et passer pour de grands hommes, il m'est impossible de croire qu'un frénétique eût laissé dans l'histoire une figure comme celle de Justinien, ni d'admettre qu'un règne aussi glorieux par l'administration, la législation et la conquête, ait pu être l'œuvre d'un Domitien assisté d'une Messaline. Des hommes exécrables, je le sais, ont régné à Rome sans que Rome pour cela ait cessé d'être la maîtresse du monde ; mais ici le problème est tout différent ; il faut expliquer une renaissance, un dernier moment de vie dans un corps exténué ; il faut expliquer comment l'Empire, sur son déclin, put ressaisir encore le sceptre universel, exercer la suzeraineté depuis la Bretagne et le Sahara jusqu'au Tigre, et tenir en échec le monde barbare déjà plus qu'à moitié victorieux.

La défiance augmente quand on examine de près les procédés de critique familiers à notre historien et ses habitudes d'esprit. Tantôt ce sont des déclamations vagues sans faits articulés ; tantôt des commérages de villes grecques, des propos de valets de chambre, des plaintes de domes-

tiques d'une incroyable absurdité (1). Souvent, par de singulières distractions, le même fait sert de base à des griefs opposés. Justinien est à la fois un astucieux tyran qui a dépensé une prodigieuse activité d'esprit pour torturer le genre humain, et « un sot comme il ne s'en est jamais vu, un lourdaud, un âne qui obéit à la bride en remuant les oreilles ». Procope ne songe pas qu'en montrant l'objet de son antipathie sous ces couleurs ridicules il s'ôte le droit de le présenter comme atroce. Un parti pris violent lui fait accepter les dires les plus contradictoires quand il s'agit de noircir ceux qu'il hait.

Mais c'est surtout dans les jugements sur la politique extérieure de Justinien qu'on sent le réquisitoire où tout est systématiquement interprété dans le sens du mal. Les affaires étrangères furent le grand côté du règne de Justinien. Ce prince donna le modèle de la vraie politique qu'il eût fallu suivre avec les barbares ; en les cantonnant et les attachant à l'Empire, il fit en Orient pour les Slaves ce qu'on aurait dû essayer en Occident pour les Germains. Or, il faut le dire, soit sottise, soit aveuglement volontaire, Procope n'a rien compris à cette habile conduite qui assura à l'Empire d'Orient un prolongement de mille années de vie. Les conquêtes de Justinien, s'il fallait en croire son détracteur, ne furent motivées que par le désir d'avoir plus d'hommes à tyranniser ! Il est évident que Procope appartenait à un parti exclusif, conservateur des vieilles traditions romaines, opposé à l'adoption des Slaves et à toute entente avec eux. Jamais les tendances étroites de l'esprit grec et son dédain pour l'étranger ne se sont trahis avec plus de naïveté. Certes Procope était excusable, comme tous ses contemporains, de ne point apercevoir l'élément de sérieux et de moralité que les races germaniques et slaves apportaient dans le monde, et le service qu'elles rendaient en faisant contrepoids aux peuples légers du Midi. Mais comment expliquer autrement que par une étrange petitesse de vues les reproches qu'il adresse à Justinien à propos des dépenses de ce prince pour accroître au dehors

(1) Voir pages 151, 189, par exemple.

l'action de l'Empire ? La grande politique extérieure coûte toujours cher : Justinien, pour relever sa marine et soutenir jusqu'au bout du monde son rôle de suzerain, fut obligé à d'énormes sacrifices : tout cela paraît à Procope un effet de la résolution que l'empereur avait prise de *faire passer les richesses des Romains aux barbares*. Résolu à tout blâmer, il ne veut pas qu'on pactise avec les ennemis du dehors, et il trouve mauvais qu'on lève des subsides pour les combattre. La seule pensée des barbares l'impatiente et lui ôte le sens ; il croit, en se fermant les yeux, écarter les dangers qui menacent l'ordre social où il se complaît.

Cet esprit du Fanariote dédaigneux, n'admettant rien en dehors du petit monde où il est habitué à vivre, me paraît le trait essentiel du caractère de Procope. On sent qu'une grande partie de son antipathie contre Justinien et son prédécesseur Justin vient de ce que l'un et l'autre représentaient l'intrusion des Slaves et des Albanais dans les affaires de Byzance. Nés en Albanie, sachant à peine écrire et parlant très mal le grec, n'ayant point les manières délicates de l'ancienne classe aristocratique, ces empereurs barbares étaient fort impopulaires parmi les Grecs raffinés de Constantinople. On voit partout derrière Procope un petit cénacle de mécontents, dont les deux derniers règnes avaient offensé les prétentions ou froissé les instincts, et dont les confidences allaient grossir le carton secret d'où est sortie la plus atroce vengeance qu'ait méditée l'orgueil des patriciens blessés.

C'est une explication facilement accueillie de la multitude que celle qui cherche l'origine de toute opposition dans un mécontentement personnel. Aussi les défenseurs de Justinien ont-ils attribué les calomnies de Procope à une disgrâce ou aux regrets d'une ambition déçue. Rien ne prouve la réalité d'une telle supposition. La carrière de Procope paraît avoir été aussi régulière et aussi honorable que peut l'être une carrière sous un gouvernement despotique. Je me le figure bien plutôt comme un homme honnête, mais faible, qui a été servile à contre-cœur et qui cherche à se réhabiliter par le dénigrement. On sent en lui une haine sincère pour le mal, un goût naturel pour

l'ordre, mais un esprit borné qui apprécie toute chose avec des préjugés de coterie. Ses griefs sont bien plus des griefs de castes que des griefs d'intérêt personnel. Les hommes appartenant aux classes habituées à jouer un rôle officiel écrivent en général assez mal l'histoire de leur temps. Ils sentent vivement l'injure ; mais ils ne savent point assez s'y soustraire. Se croyant nécessaires au spectacle de ce monde, et s'imaginant que les choses humaines ne sauraient se passer d'eux, ils pensent faire acte d'abnégation en sacrifiant leur fierté pour rester aux affaires. Puis, ils se vengent de leurs humiliations par des dédains de gentilshommes et d'injustes sévérités. C'est là, je l'avoue, l'objection que je suis toujours tenté de faire à Saint-Simon. Si votre siècle était si mauvais que vous le dites, si le séjour à la cour était si humiliant, pourquoi y restiez-vous ? J'en dis autant de Procope. Quand le sage qui a accepté l'obscurité sans regret me dévoile les faiblesses de son siècle, je le crois volontiers. Mais un sénateur mécontent qui vient se plaindre des avanies qu'il a endurées, diffamer le maître qu'il a servi, conter ses doléances parce qu'il a fait antichambre parmi les laquais (p. 184), parce qu'un de ses amis a été berné par les eunuques (p. 185), parce qu'un jour l'impératrice l'a reçu d'une façon sommaire au milieu d'un troupeau de solliciteurs (p. 181), un tel critique m'est un témoin suspect. Il prouve dans un sens général contre le gouvernement qui l'a employé, car le propre des mauvais gouvernements est d'humilier ceux qui les servent ; mais il mérite peu de confiance, car la rancune la plus implacable est celle de la fierté blessée, et l'homme qui pardonne le moins à son siècle est celui qui, n'ayant pas eu le courage de renoncer au monde, se venge sur le monde des mépris qu'il a soufferts.

Loin de nous cette complaisante philosophie de l'histoire qui, sous le prétexte du bien commun, sait trouver une excuse pour toutes les tyrannies ; mais gardons-nous aussi d'accepter sans contrôle le témoignage des mécontents froissés par la fatalité des temps. L'abus dans le monde résulte toujours d'un privilège, et le crime obligé des réformateurs est de porter atteinte à des droits consacrés. Les

privilegiés atteints par ces réformes présentent naturellement comme des tyrans les souverains qui s'en font les promoteurs. Ils ont raison, car la suppression des droits anciens ne peut avoir lieu sans amener le despotisme ; mais ils manquent d'étendue d'esprit, en ce qu'ils ne voient pas que les droits anciens deviennent avec le temps injustice, et produisent un tissu de maux aussi préjudiciable pour le peuple que le despotisme des réformateurs. L'espèce humaine, dans sa marche boiteuse, s'avance en appuyant alternativement sur deux douleurs : le privilège amenant le despotisme de plusieurs, la réforme des privilèges amenant le despotisme d'un seul.

Justinien fut au plus haut degré ce qu'on peut appeler un souverain révolutionnaire. Quoiqu'en dise Procope, je suis persuadé que le zèle désintéressé du bien le guida souvent dans ses réformes. Mais pour remédier au mal il commit une faute plus grave peut-être que le mal : il substitua sa volonté aux institutions ; il affaiblit tous les corps, abaissa les caractères. Les hommes élevés dans les anciens principes de dignité personnelle, sans cesse humiliés devant les fonctionnaires de la domesticité de l'empereur, perdirent l'estime d'eux-mêmes. Il ne resta debout que l'empereur et son entourage, le *palais*, une sorte de Versailles, où l'on s'étouffait et où les âmes perdaient toute valeur. Le cœur saigne en voyant les deux classes d'hommes d'où l'on aurait dû attendre quelque peu de vertu ou d'honneur, les évêques et les militaires, à genoux devant Théodora, et attendant de leur servilité l'avancement de leur fortune. Qu'on joigne à cela une administration tracassière et se mêlant de tout, une centralisation qui supprimait tous les pouvoirs intermédiaires entre le souverain et les sujets, on aura une idée du débordement d'intrigues que dut amener un tel régime et de l'importance colossale que prirent dans les affaires du monde les travers d'esprit et les caprices du souverain.

Quant aux mœurs infâmes que Procope attribue à Justinien, elles sont difficiles à concilier avec la sobriété, l'activité infatigable et l'ardeur pour le travail que son détracteur ne lui refuse pas. La vérité est, je crois,

que, sous ce rapport comme sous tant d'autres, Justinien fut un homme fort peu délicat, mais ne fut pas pire que son siècle. L'affaiblissement du patriciat et la disparition presque totale des idées de noblesse héréditaire avaient abaissé à un degré incroyable les mœurs de la haute société. La naissance n'étant plus comptée pour rien chez les femmes, et le charme des qualités morales étant peu compris d'un siècle aussi grossier, les hommes riches ou puissants n'étaient guidés dans leurs unions que par des appétits inférieurs, et ainsi presque tous les mariages importants se faisaient par le théâtre. On porta une loi pour défendre aux sénateurs et aux grands officiers d'épouser des comédiennes ; l'empereur la viola tout le premier. Ces femmes conservaient dans leur position nouvelle des mœurs détestables, et leur fortune était un encouragement public donné à l'aventure et à la légèreté.

Je pense qu'il y a aussi quelque exagération, mais un fond réel de vérité, dans ce que Procope nous dit de la sottise de Justinien : ce fut un esprit sérieux et appliqué, mais lourd et grossier. Les exercices de chevaux et les ballets paraissent avoir été toute sa littérature. Ces défauts auraient été de peu de conséquence chez un particulier ; mais dans les gouvernements absolus le goût des souverains n'est pas chose indifférente ; il n'est pas permis à celui dont les préférences sont des lois d'avoir telle littérature qu'il lui plaît. La sottise encouragée par l'empereur fit d'énormes progrès. Pour comble de malheur, elle aboutit à un goût effréné des controverses théologiques. Esprit droit et absolu, Justinien croyait sérieusement avoir raison en ces sortes de matières, et versa pour d'insignifiantes subtilités des torrents de sang. L'Asie Mineure, le plus beau pays du monde, en devint un désert. On peut dire sans exagération qu'aucun souverain, pas même Philippe II, n'a ordonné tant de supplices pour ses opinions religieuses. Sévère, consciencieux à sa manière, il porta en religion la férocité de la loi antique et la sombre dévotion du persécuteur laïque.

Le travail de codification, qui fait le principal titre de gloire de Justinien, signalait lui-même une décadence :

ces travaux, assurent les personnes versées dans l'histoire de la législation, ne s'entreprennent jamais que quand la génération des grands jurisconsultes est près de se perdre. Il est certain du moins que les époques de codification ne sont pas toujours les mieux douées de l'amour de la justice et du sentiment moral. Jamais des institutions vraiment politiques ne sont sorties d'institutions judiciaires. Les magistrats, excellents conservateurs de quelques-unes des garanties sociales, ne savent point fonder les garanties politiques ni la liberté.

Rien d'ailleurs n'est plus dangereux en histoire que d'apprécier la force et la moralité d'un peuple par la perfection abstraite de son Code. Si l'on compare, au ^{vi}^e siècle, les législations informes du monde germanique et la législation savante de Byzance, au premier coup d'œil la préférence ne saurait être douteuse. D'un côté, c'est la barbarie, le tarif du meurtre, le prix des personnes estimé en argent, de révoltantes anomalies au point de vue de ce que nous appelons civilisation ; de l'autre, c'est le droit philosophique, universel, fondé sur la raison absolue. Et pourtant je n'hésite pas à le dire : le droit germanique valait mieux. De l'organisation byzantine est sorti un des plus honteux abaissements dont l'histoire ait gardé le souvenir ; de l'esprit germanique est sortie la vraie notion de la dignité humaine par la consécration de l'individu. Le sang avait un prix chez les Germains ; il n'en avait pas à Constantinople. Mieux vaut pour la liberté le droit le plus subordonné que l'égalité dans la sujétion. La personne du moyen âge féodal subissait le privilège, mais elle l'exerçait à son tour. Elle avait dans ce privilège une propriété inamissible, qui la garantissait contre tout pouvoir humain. Chaque homme possédait une sorte de charte qu'il transmettait comme un domaine à ses enfants. L'État, cet autocrate sans pareil, qui a des droits contre tous et contre qui personne n'a de droits, n'existait point encore. Voilà pourquoi le moyen âge féodal, dont la législation est, au point de vue philosophique, si imparfaite, n'a point eu de tyran comme Justinien. Si un pouvoir analogue à celui du César byzantin eût essayé de s'y former, les feudataires, les

évêques, les abbés, les communes, les hommes libres de tout état, mille droits, en un mot, organisés contre celui du souverain, se fussent ligués ensemble. Le pape eût appuyé la ligue ; le tyran eût été excommunié et arrêté dès ses premiers pas.

Sans être aussi mauvais que le voudrait Procope, le siècle de Justinien fut en réalité un siècle abominable. Sans être des démons à face humaine, Justinien et Théodora furent de fort mauvais souverains. L'*Histoire secrète* fût-elle un mensonge d'un bout à l'autre, son existence seule est une pièce de conviction irréfragable ; car, pour que la haine n'ait pu se satisfaire sans cet énorme raffinement de malice, pour qu'elle soit arrivée à cet épouvantable degré de concentration, il a fallu un despotisme vraiment inouï. Justinien peut n'être point coupable de tous les méfaits dont le pamphlet de Procope l'accuse ; mais il est coupable de l'abaissement des âmes et de la servilité que suppose ce chef-d'œuvre de rancune et d'hypocrisie. La vérité comprimée se venge par la calomnie : elle a tort sans doute : la parfaite sagesse voudrait que l'on fût juste envers tous. Mais à qui la faute ? A ceux qui, en supprimant la liberté, ont avoué qu'ils avaient quelque chose à cacher ; à ceux qui, en faussant l'opinion, ont rendu l'approbation suspecte et le mal seul croyable. L'*Histoire secrète* est le châtiment de ceux-là : le mensonge de la haine sert de réponse au mensonge de l'adulation. Il y avait un moyen bien simple de prévenir l'un et l'autre, le respect des caractères et la liberté !

LES SÉANCES DE HARIRI (1)

UN des principaux services que M. de Sacy ait rendus aux études arabes est, de l'aveu de tous les orientalistes, l'édition qu'il donna en 1822, avec un commentaire, de l'ouvrage célèbre connu sous le nom de *Mekâmât* ou *Séances de Hariri* (2). Bien des objections, avant comme après la publication, s'élevèrent contre l'opportunité de cette entreprise ; la principale était sans doute le peu d'intérêt que semble offrir un livre en apparence insignifiant pour le fond, et dont la forme, appréciée d'après nos idées européennes, dépasse tout ce qu'il est permis d'imaginer en fait de mauvais goût. L'esprit si droit et si ferme de M. de Sacy aperçut, au delà de ces jugements étroits, la véritable valeur de l'ouvrage de Hariri. A ses yeux, d'ailleurs, une considération dominait toutes les autres : c'est le rôle immense que ce livre a joué et joue encore en Orient. On peut dire, en effet, qu'il n'est guère possible de bien pénétrer dans les finesses de la langue arabe sans l'étude approfondie de ces compositions bizarres, sortes de topiques universels de la rhétorique musulmane, qui sont restées jusqu'à nos jours en Asie l'école du beau langage et le répertoire du style choisi. M. de Sacy pensa donc avec raison que la publication de ce curieux ouvrage était le complément nécessaire de ses travaux sur la grammaire arabe et la plus belle application du principe qu'il avait inauguré avec tant d'éclat : étudier le génie des langues orientales chez les grammairiens orientaux eux-mêmes.

(1) *Journal des Débats*, 8 juin 1853. (N. de l'éd.)

(2) Deuxième édition, avec des notes en français, par MM. Reinaud et Derenbourg, 1853.

L'Europe savante et l'Orient n'eurent qu'une voix pour reconnaître la perfection avec laquelle l'illustre éditeur accomplit sa tâche difficile. La préface écrite dans l'arabe le plus pur, le commentaire composé en grande partie, il est vrai, d'après ceux de Motarrézi et de Chérichi, mais quelquefois aussi d'après les propres observations de M. de Sacy, enlevèrent les suffrages des lettrés les plus exigeants d'Égypte et de Syrie. Ce magnifique volume in-folio de 660 pages, tout arabe depuis la première ligne jusqu'à la dernière, devint promptement classique dans l'Orient musulman. Des livres y ont déjà été composés, uniquement destinés à l'examen de l'œuvre du savant français, et la puérilité des critiques, rapprochée de la solennité des éloges, est le plus bel hommage que la science de notre compatriote ait reçu.

Le cheik Abou-Mohammed al-Cassem ben-Ali ben-Mohammed ben-Othman, devenu si célèbre sous le surnom de *Hariri*, naquit à Bassora, l'an 1055 de l'ère chrétienne. Sa vie s'écoula presque entière dans sa ville natale, dont il subit toutes les vicissitudes. Le tableau de cette existence intérieure d'une ville arabe au XII^e siècle, composé en grande partie d'après la correspondance même de Hariri arrivée jusqu'à nous, forme une des parties les plus intéressantes de la préface des nouveaux éditeurs. Au milieu de l'anarchie politique que laissait après elle la ruine des institutions du califat, et du chaos de la féodalité inaugurée par les Seldjoukides, un assez grand mouvement intellectuel se continuait encore dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate, qui était devenue depuis trois siècles le centre de la civilisation du monde entier. Hariri joua un rôle politique de quelque importance, tantôt sous les ordres des califes impuissants de Bagdad, tantôt pour le compte des sultans seldjoukides. Il était de sang arabe, de la tribu des Beni-Harâm, et resta fidèle, au milieu de la révolution des mœurs qui s'opérait de toutes parts, aux habitudes de sa race. Sa manière libre et toute profane le faisait regarder d'assez mauvais œil par les musulmans rigides. Il arriva cependant de son vivant à une immense renommée, et, quand il allait s'adosser à sa colonne de prédilection,

dans la mosquée des Beni-Harâm, un cercle nombreux se réunissait autour de lui pour l'entendre. C'est là qu'il lut toutes ses *Mekâmât* ou *Séances*, sortes de nouvelles dont le type existait avant lui, mais auxquelles il sut donner une vogue dont aucun genre de fiction n'avait joui jusqu'alors.

Les *Séances de Hariri* sont peut-être de tous les ouvrages de la littérature arabe celui qui étonne le plus un Européen, et dont il est le plus difficile de se former quelque idée à moins d'une étude spéciale de cette littérature. La première question que nous nous adressons sur un livre est : Quel en est le sujet ? Pour l'Orient, au contraire, le sujet n'est guère qu'un prétexte, et l'unité d'un ouvrage ne réside d'ordinaire que dans la vue toute personnelle que l'auteur y a portée. Hariri lui-même nous fait connaître l'objet qu'il s'est proposé en composant les *Séances*. « J'ai voulu, dit-il, dans sa préface, qu'elles renfermassent tous les mots de la langue, sérieux et plaisants, les termes légers et graves, les perles et les brillants de l'élocution, ainsi que les expressions les plus piquantes, y compris certains passages du Coran et quelques métonymies remarquables. J'y ai de plus enchâssé un choix de proverbes arabes, des observations littéraires, des questions grammaticales, des cas lexicologiques, des nouvelles qui n'avaient pas encore été racontées, des discours variés, des exhortations propres à faire pleurer le pécheur et des plaisanteries capables de faire oublier au malheureux ses chagrins. »

Le canevas sur lequel Hariri a brodé cet étrange dessin est en apparence des plus frivoles. C'est la série des métamorphoses d'un mendiant lettré, nommé Abou-Zeid de Saroudj, sorte de Protée qu'on retrouve sous toutes les formes, jouant tous les rôles, à peu près comme certains personnages comiques du théâtre italien, le Stenterello de Florence, par exemple. Le récit est placé dans la bouche d'un homme honnête et sensé, Hareth ben-Hammam, qui, voyageant pour son instruction et ses affaires, rencontre partout sur sa route Abou-Zeid sous un costume nouveau, le prend un moment au sérieux avec la foule, et finit par reconnaître sous tous les masques le rusé mendiant. Tantôt prédicateur ému, Abou-Zeid transporte son auditoire et

arrache des larmes aux pécheurs ; le soir du même jour, Hareth le rencontre se livrant à la débauche dans un cabaret avec les aumônes qu'il a recueillies de la piété des croyants. Tantôt, avocat éloquent, il s'entend avec son adversaire pour tromper le juge et sa partie. Tour à tour boiteux, aveugle, maître d'école, improvisateur, prédicateur ambulant, faux derviche, médecin, dévot, libertin, il sait changer de figure comme de manteau, et parcourt toutes les situations de la vie pour s'en moquer et exploiter la simplicité des bonnes âmes. Ce n'est pas qu'il soit absolument dégradé et inaccessible à tout sentiment d'honneur. Nullement. Plat valet pour le public, il est frondeur pour les gens en place, et se drape parfois dans ses haillons avec une majesté digne d'Édie Ochiltree et des plus fiers mendiants de Walter Scott. Il a été riche et considéré autrefois ; les croisés ont pris sa ville natale et pillé ses biens ; il ne se croit pas obligé d'être honnête homme malgré la fortune. À l'endroit de la morale, il a pris son parti une fois pour toutes ; ses principes se réduisent à celui-ci : « Pour parvenir à tes fins, ne crains pas de parcourir l'hippodrome de la ruse et du mensonge ; dresse tes filets, et prends les sots qui s'y laissent tomber. » Ses talents auraient pu lui faire obtenir des emplois lucratifs ; il a préféré la vie du mendiant, parce qu'elle laisse plus d'indépendance et permet le mieux à l'homme de développer toutes ses ressources. Sur ses vieux jours, c'est la profession qu'il recommande à son fils comme la meilleure et la plus digne. Il lui en explique les principes, et le supplie de ne pas en laisser altérer les traditions. Une des plus étranges *Séances* est la trentième, où Abou-Zeid, arrivé à l'apogée de sa vie de mendiant, est installé roi d'un peuple de vagabonds et de bateleurs, prononce un discours plein de solennité, et, du haut de son royaume de bohème, rend au monde les mépris qu'il en reçoit. Sur la fin de sa vie, la religion, dont il s'est joué si souvent, reprend ses droits ; il se convertit, rentre dans la ville de Saroudj, et arrive à être imam de sa paroisse. Ilareth le rencontre une dernière fois devenu honnête homme, et les deux amis se disent adieu pour toujours. Ce dénouement est-il sérieux, ou la conversion d'Abou-Zeid n'est-

elle qu'une dernière comédie après tant d'autres ? On ne sait : Hariri maintient jusqu'au bout le mystère qui enveloppe la conscience de son héros ; la conception de la vie reste ainsi suspendue dans une espèce de mirage où le rire touche aux larmes, le sérieux au frivole, l'ironie au respect.

Il faut voir avec quelle admirable variété d'invention et quelle finesse d'observation morale Hariri a su conduire ainsi son mendiant à travers cinquante situations diverses pour comprendre ce qu'il y a d'ingénieux et d'original dans le plan des *Séances*. Cette *comédie humaine* qu'on avait entrevue pour la société du XIX^e siècle, et qu'on n'aurait certainement pas su renfermer dans un cadre acceptable, Hariri l'a réalisée pour la société musulmane du XIX^e siècle. Son insaisissable héros, traversant avec ironie tous les rôles, et ne laissant voir chaque fois sous son masque à l'œil pénétrant de Hareth qu'un comédien habile et goguenard, a manqué à M. de Balzac ; et, disons-le à l'honneur de la société moderne, si pour son malheur elle renferme plus d'un Abou-Zeid, il faut convenir au moins qu'un tel personnage est chez nous impossible au point de vue de l'art. Le monde contemporain est trop compliqué, trop mêlé de bien et de mal, pour qu'il puisse être représenté d'une manière complète par le type d'un fripon, comme aussi par le type d'un honnête homme. L'idée d'un drôle éhonté, également exercé en finesses grammaticales et en escroqueries, ne faisant servir ses connaissances littéraires qu'à extorquer un dîner ou quelque aumône, peut un instant nous faire sourire, mais ne nous inspirerait à la longue que le dégoût.

Pour les Arabes, au contraire, Abou-Zeid n'est nullement un être méprisable. Hariri n'a pas pour lui un mot sérieux de blâme ; il le fait mourir en honnête homme ; il lui donne par moment des sentiments très délicats ; entre autres un tendre souvenir de sa patrie qui lui inspire de charmants vers. En Orient, l'homme ne lutte pas contre le sort qui veut l'avilir. Il est écrit qu'il sera noble ou ignoble. Chaque fois que Hareth surprend Abou-Zeid en flagrant délit d'imposture, le mendiant n'a jamais qu'une excuse : « Saroudj est pris ; mes biens et ma famille sont entre les

maines des infidèles. Je vois que la fortune ne demeure jamais dans le même état, et je m'efforce de l'imiter. » Une pensée triste, la conscience du profond abaissement de la société musulmane, se mêle à cette préoccupation de la fatalité. « La race des hommes généreux est finie ; les vices mettent tous les hommes de niveau. Quand le monde s'avilit, pourquoi s'obstiner à être noble ? » Le sentiment de cette décadence pèse comme un rêve pénible sur toute la poésie arabe, depuis l'extinction de l'esprit libéral du califat. Cent ans avant Hariri, Hamadani avait composé un livre, fort analogue à celui du conteur de Bassora, avec les friponneries d'un certain Aboulfath Escanderi, qui, lorsque ses fraudes sont découvertes, répond imperturbablement : « Ne crains pas l'abjection et l'ignominie, car le siècle qui t'y condamne est encore plus vil que toi. Lutte de bassesse avec lui, et tu ne réussiras pas à le vaincre. L'enfant n'est pas obligé d'être plus sage que son père. »

Cette ignoble résignation aux vices de son siècle, cette façon de s'encourager à l'infamie par l'exemple de la fortune est toute musulmane. Jamais l'Orient n'a compris la fierté intérieure qui élève l'homme au-dessus du sort et place sa moralité en dehors des caprices de la destinée ; il faut remonter au parasite italien du XVI^e siècle, vivant de sa grammaire et de sa rhétorique, pour trouver cette singulière combinaison de cynisme et de littérature, d'avilissement et d'esprit. Chez nous, la culture intellectuelle est une sorte de noblesse, qui oblige. En Orient, le type du lettré mendiant et escroc n'est nullement une fiction. Il y avait, à l'époque de Hariri, de ces grammairiens nomades, sorte de rhapsodes pédantesques, bien endurcis aux bassesses, payant leur écot en bons mots et en pièces de vers. M. Reinaud a très ingénieusement démontré qu'Abou-Zeid est un personnage réel, et qu'un fait historique a fourni à Hariri le cadre de son poème. Un jour qu'il était assis sous le portique des Beni-Harâm, à Bassora, il vit venir un vieillard de fort misérable apparence qui l'étonna par l'élégance de son langage et sa facilité à prendre tous les tons. Le soir, il en parla à quelques personnes qui se réunissaient chez lui ; or il se trouva que chacun avait vu l'individu dans

les nombreuses mosquées de Bassora, sous un costume différent et usant d'un artifice nouveau pour obtenir quelque aumône. Ce vieillard était un cheik de Saroudj, ville voisine d'Édesse, qui, ayant vu sa patrie prise par les chrétiens, sa famille réduite en esclavage et tous ses biens ravagés, avait embrassé la profession d'improvisateur, et s'était mis à courir le pays en vivant d'expédients. Nous apprenons, en effet, par un passage de l'historien Ibn-al-Athir, que la ville de Saroudj fut prise par Baudouin en janvier 1101. La physionomie de ce singulier mendiant frappa Hariri, qui prit de cette aventure l'idée de son personnage principal et la trame de ses récits. Ainsi, par un rapprochement bizarre, la composition de l'un des écrits les plus caractérisés de la littérature arabe se rattache à un épisode de l'histoire des croisades.

Peu d'ouvrages ont exercé une influence littéraire aussi étendue que les *Séances* de Hariri. Du Volga au Niger, du Gange au détroit de Gibraltar, elles ont été le type du bel esprit et du beau style pour tous les peuples qui ont adopté avec l'islamisme la langue de Mahomet. Aujourd'hui encore elles sont classiques dans toutes les écoles musulmanes de l'Asie, surtout dans l'Inde ; et n'est-ce pas une étrange fortune, bien propre à faire comprendre l'immense destinée du peuple arabe, que celle d'un livre composé à Bassora, imprimé pour la première fois à Calcutta, dont les deux principaux commentateurs sont nés l'un à Xérès, l'autre sur les bords de l'Oxus, et arrivé à sa forme définitive entre les mains d'un savant français ? Les personnes qui ont voyagé dans le Levant s'accordent à dire que les *Séances*, quand elles sont lues devant la foule assemblée, ne manquent jamais leur effet ; aussi ont-elles produit de nombreuses imitations arabes, syriaques, hébraïques ; de nos jours même on a vu paraître en Orient quelques essais du même genre.

Cette vogue, il faut l'avouer, est due principalement à la qualité que nous apprécions le moins dans l'œuvre de Hariri, à ce style extravagant, tout cousu d'allusions, de proverbes, d'énigmes, de calembours, à cette manie de n'employer que des termes rares et qui ne sauraient être

compris sans un commentaire, à ces puérités de versification, vrais tours de passe-passe littéraires, qui n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Qu'on se figure un ouvrage de 400 pages, écrit tout entier de ce style : « Depuis le jour où je jetai au Caire l'ancre du séjour, j'allumai mon falot à la flamme de son génie, et je remplis la conque de mon oreille des perles de sa conversation, jusqu'à l'heure où croassa au-dessus de notre tête le corbeau de la séparation. Alors je le quittai avec autant de regret que la paupière en éprouverait à quitter l'œil. » Inutile d'avertir que cette traduction ne rend ni les rimes, ni les allitérations, ni les jeux de mots, ni une foule d'autres *beautés* intraduisibles. Que dire des pièces de vers appelées *peaux de tigre*, où toutes les lettres sont alternativement pointées et non pointées ; de telle autre dont le principal mérite est qu'on n'y trouve pas une seule fois la lettre *r* ; de telle autre qui a l'avantage de renfermer tous les verbes d'une certaine forme, et de montrer la loi de leur irrégularité ? Ce dilettantisme grammatical, pour nous si insipide, s'explique quand on se rappelle que la grammaire est, aux yeux des Arabes, le plus noble des arts, que la poésie elle-même y emprunte ses plus belles images, et qu'un poète n' imagine pas un compliment mieux tourné que celui-ci : « Quand l'objet de tes vœux est un verbe au futur, il devient un passé avant qu'on ait pu y joindre une particule qui en fasse un conditionnel. »

On a peine à se figurer quels immenses frais de composition ont dû coûter ces *difficiles bagatelles*, et c'est vraiment pour l'homme sérieux un très pénible spectacle de voir tant d'efforts dépensés en pure perte pour n'être que ridicules. Mais les contemporains de Hariri n'en jugeaient pas comme nous, et on raconte que, quand il présenta son recueil aux critiques de Bagdad, ceux-ci n'y trouvèrent à reprendre qu'une seule expression. Le ridicule d'ailleurs à ses droits quand il appartient au passé : pour celui qui sait prendre chaque chose à sa place dans l'histoire de l'esprit humain, le style de l'*Astrée* et du *Grand Cyrus* a son charme. Ajoutons à l'honneur de Hariri que ses *Séances*, traduites rime pour rime et calembour pour calembour par un des poètes

les plus célèbres de l'Allemagne, M. Frédéric Rückert, sont lues avec intérêt et empressement au delà du Rhin. Notre langue est trop sévère pour qu'une semblable tentative pût être accueillie chez nous autrement que par le sourire ; on peut voir cependant un essai très curieux en ce sens, fait par un de nos plus habiles orientalistes, M. Munk (1).

Hariri est, après tout, l'auteur le plus spirituel et le plus intéressant de la décadence arabe. Nulle part mieux que dans ses écrits on ne touche du doigt le tour d'imagination familier aux nations musulmanes et la fatale limite qui leur semble posée dans l'ordre des choses intellectuelles et morales. En général, il faut l'avouer, Hariri ne fait pas envisager la civilisation musulmane par le bon côté. Autant la vieille expression du génie arabe, telle qu'on la trouve dans les poésies anté-islamiques et dans le Coran, porte un profond caractère de force et d'originalité, autant la science et la philosophie arabes sont dignes de toute notre admiration, comme ayant servi à continuer la tradition rationnelle de l'esprit humain ; autant cette fade rhétorique qui, à partir du x^e siècle, envahit l'Orient mérite peu de fixer l'attention de l'historien et du critique. Rien ne vit sous ce langage artificiel et convenu ; la pensée humaine semble réduite aux proportions du sonnet et du madrigal ; les subtilités grammaticales débordent de toutes parts. Prenez les deux grandes écoles rivales de Bassora et de Coufa. Quel est, pensez-vous, le point de divergence entre ces deux académies célèbres, qui ont rempli du bruit de leurs luttes tout le monde musulman ? Est-ce quelque système philosophique ou politique, est-ce une profonde dissidence sur les questions vitales de l'humanité, sur Dieu, sur l'homme, sur la société ? Non ; c'est la question de savoir si le verbe dérive du nom, ou le nom du verbe. La grammaire, si respectable quand elle n'aspire qu'à enseigner la correction du langage, et si vraiment philosophique quand elle se propose d'étudier l'esprit humain dans la plus curieuse de ses créations spontanées, n'est ici qu'un jeu frivole, ce qu'elle sera toujours quand on emprisonnera

(1) *Journal asiatique*, décembre 1834.

la raison dans l'étude et l'arrangement des syllabes. Il faut avoir étudié de près ce spectacle de la décadence de l'Orient pour se figurer les déplorables effets de l'activité humaine s'exerçant à vide, et prenant par la fausse rhétorique et le sophisme sa revanche de l'interdiction de la pensée. Si c'était là un moyen de mettre fin aux querelles et d'obtenir la paix, on consentirait peut-être à acheter à ce haut prix un bien si désirable. Mais non : l'homme met d'autant plus de passion dans un débat que l'objet en est plus mince ; on s'égorge aussi bien pour des cochers verts ou bleus que pour des opinions et des principes, et c'est une grande erreur de croire que l'amoindrissement des esprits ait jamais été une garantie de repos.

LA FARCE DE PATELIN (1)

LA meilleure comédie qu'ait produite le moyen âge, la *Farce de Patelin*, qui, rajeunie et plutôt affaiblie qu'améliorée, a pu réussir au XVIII^e siècle et faire la réputation de Brueys et Palaprat, vient de paraître dans sa forme primitive par les soins de M. Génin (2). D'excellents juges, M. Littré, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 juillet 1855), M. Magnin, dans le *Journal des Savants* (décembre 1855), ont rendu hommage à l'érudition, au goût exercé, à l'exactitude scrupuleuse du nouvel éditeur. La tâche qu'il s'était imposée présentait de grandes difficultés : les manuscrits de la *Farce de Patelin* sont rares et méritent peu de confiance ; les premières éditions, œuvres de l'imprimerie naissante, sont pleines de fautes et exigeaient pour être corrigées une grande sagacité. La belle édition de M. Génin, aussi accomplie sous le rapport typographique qu'au point de vue de la philologie, restera comme l'édition modèle, et prendra son rang dans cette série de restaurations d'œuvres antiques qui semble devoir constituer une partie essentielle du travail scientifique au XIX^e siècle.

Patelin est la pièce la plus spirituelle et la plus achevée de notre vieux théâtre comique. Les naïves représentations du XIII^e siècle ont certainement plus de charme : le *Jeu de la Feuillée* d'Adam de la Halle, en particulier, offre bien plus de véritable finesse et se distingue par une verve digne d'Aristophane (3). Mais l'entente de la scène et de la

(1) Article paru sous le titre : *Maistre Pierre Patelin*, *Journal des Débats*, 29 février 1856. (N. de l'éd.)

(2) Paris, Chamerot, 1854.

(3) Voir le *Théâtre français au moyen âge*, de MM. Monmerqué et Fr. Michel. Paris, 1839.

distribution des parties fait entièrement défaut dans ces premiers essais, tandis que *Patelin* nous représente la comédie complète, la comédie telle que l'entend Molière, telle que la comprit l'antiquité. L'auteur était évidemment un homme habile, pratiquant son art avec expérience et souvent même avec trop de réflexion. Ce qui caractérise en effet les compositions primitives et vraiment naïves, c'est que l'écrivain ne se doute pas des beautés que nous admirons dans son œuvre ; heureuse ignorance d'où résultent une candeur et une sobriété qui ne sauraient s'imiter. Ici, au contraire, l'auteur a si bien conscience de ses traits d'esprit, qu'il les épuise en les répétant jusqu'à la fatigue. Malgré ce défaut, la *Farce* du moyen âge fait avec *Patelin* son entrée sur le terrain de l'art véritable. Tandis que le *Mystère* n'arriva jamais, en France du moins, à se transformer en tragédie et resta toujours frappé d'une incurable impuissance, si bien que le génie tragique à son réveil fut obligé de se rattacher à des traditions étrangères, la farce confine de plain-pied à la comédie moderne. « C'est de la farce, dit très bien M. Génin, qu'est sortie la gloire réelle et durable du théâtre français, la comédie d'intrigue aussi bien que la comédie de caractère. Je doute un peu que le *Cid* et *Cinna* descendent du mystère de la Passion ; mais je suis bien sûr qu'il y a une filiation directe entre la *Farce de Patelin* et le *Légataire*, et *Tartufe*, et même le *Misanthrope*. »

Ni l'auteur ni la date précise de la *Farce de Patelin* ne sont connus. La discussion de ces deux points ne pouvait manquer de suggérer à un critique aussi spirituel que M. Génin d'ingénieuses conjectures. Quant à la date, M. Génin se trouve amené par différents rapprochements à la placer au temps de Charles VII et de Louis XI, vers 1460. C'est du moins la limite en deçà de laquelle on ne peut songer à descendre, et il faut avouer que les objections que d'habiles critiques ont adressées à M. Génin tendent à donner à *Patelin* plus d'ancienneté. — La question d'auteur n'est pas moins incertaine, et, en attribuant *Patelin* à Antoine de la Sale, l'auteur de la *Chronique de petit Jehan de Saintré* et des *Quinze Joies de Mariage*, l'un des conteurs

des *Cent Nouvelles*, M. Génin a bien moins voulu sans doute indiquer une provenance réelle que désigner la région littéraire à laquelle la *Farce de Patelin* semble appartenir.

La farce publiée par M. Génin est en effet le chef-d'œuvre de cette littérature essentiellement roturière, narquoise, spirituelle, immorale, que produisit la fin du moyen âge, et qui trouva dans Louis XI un zélé protecteur et sa plus complète personnification. On raconte qu'au banquet du sacre ce roi sans façon, gêné par la couronne de Reims, qui s'ajustait mal à sa tête, la posa sur la table à côté de lui, puis, sans égard pour la noble assistance, sans égard pour le duc de Bourgogne, représentant de l'antique courtoisie, il causa tout le temps avec un joyeux et subtil compère, qui se tenait au dos de sa chaise. Ce que Louis XI fit le premier jour de son règne, le goût public l'avait fait avant lui. Il y eut au ^{xv}^e siècle toute une littérature qu'on pourrait appeler la *littérature Louis XI*, où la suprême vertu est la finesse, où la grandeur est impitoyablement sacrifiée au succès. Les nobles fictions dont avait vécu le moyen âge sont évanouies ; Charlemagne est devenu un ridicule personnage dont les romanciers, indignes successeurs des trouvères, font le type de l'imbécillité ; Arthur s'est affaibli dans de pâles imitations et touche presque aux fadeurs de l'Amadis ; l'Église amoindrie se proclame elle-même à son siècle de fer ; les saints font défaut ; la pauvre Jeanne d'Arc n'est apparue un moment avec ses imaginations d'un autre âge, en compagnie de sainte Catherine, de saint Michel et de *ses sœurs du paradis*, que pour être condamnée par le pédantisme scolastique et l'égoïsme cupide ; cette belle vision ne réveilla rien autour d'elle et attendit quatre cents ans pour être comprise. Tous les éléments moraux que la race germanique semble avoir portés dans la Gaule avec elle, le sentiment de l'indépendance individuelle, la révolte contre le système administratif et gouvernemental des Romains, où l'individu n'avait aucun droit contre l'État, la grande imagination, l'héroïsme chevaleresque, ont disparu. Il reste l'esprit gaulois, esprit plat, positif, sans élévation, fort avisé pour les choses de ce monde, moraliste à sa manière, mais à condition

qu'on entende par moralité l'art de réussir ici-bas. Cet esprit goguenard, destructeur de toute noblesse et de tout idéal, qui, en plein moyen âge, sous le monastique et chevaleresque saint Louis, fit sa première apparition, qui, sous Philippe le Bel et presque sous sa royale dictée, se montra avec une singulière hardiesse dans les écrits de Jean de Meung, mais sans exclure encore la vigueur et une certaine distinction, éclate avec toutes ses allures bourgeoises chez maître Patelin. Épopée d'un âge de fripons, comme l'a dit M. Michelet, Patelin est l'expression de cette laideur vulgaire et immorale, mais spirituelle, qui caractérise le xve siècle et que les miniatures de ce temps nous révèlent avec tant d'originalité. Laideur utile pourtant et dont il ne faut pas médire, car le noble et poétique moyen âge devait disparaître. La noblesse s'achète toujours cher ; la féodalité germanique était devenue pour le monde une chaîne intolérable ; une réaction d'en bas était nécessaire, et ce rude labeur ne voulait pas de mains délicates. Où en serions-nous si Louis XI avait eu le cœur moins vil, l'âme moins cupide, la conscience plus timorée ?

A ce point de vue, on ne saurait affirmer que la *Farce de Patelin* elle-même ne signale pas un progrès. L'historien et le critique littéraire portent souvent sur un même fait des jugements très divers. Le critique ne doit jamais prendre son parti de la vulgarité ; l'historien sait que les nuances des choses sont infinies, que le bien des uns est le mal des autres, et que tout jugement absolu appliqué aux révolutions du passé est defectueux. L'historien n'est pas obligé de s'en tenir aux exigences de l'esthétique ; les siècles les plus condamnés au point de vue de l'art sont souvent pour lui les plus féconds. Ce xive siècle, si pauvre d'intelligence et de poésie, si inférieur au xiiie pour la grande originalité, est au fond bien plus analogue aux temps modernes et en un sens plus avancé. La poésie veut pour ses héros un monde d'individualités illimitées où ils puissent se développer librement, sans être tenus captifs dans le réseau de servitudes où l'égalité des droits enferme l'homme civilisé. Or cette combinaison sociale, si essentielle pour l'art, ne peut se réaliser qu'au prix de la violence et de l'oppres-

sion. Une époque régulière comme celle où nous vivons ne saurait servir de théâtre à un grand poème, parce qu'un homme n'y peut atteindre de grandes proportions sans devenir odieux. Le moyen âge est, en ce sens, pour les temps modernes ce que l'âge héroïque était pour l'antiquité, je veux dire l'époque à laquelle l'art doit se reporter pour trouver un champ favorable à ses créations. Mais c'est là un regret d'artiste que l'histoire n'est pas obligée de partager. L'idéal poétique de la *Chanson de Roland* est fort supérieur à celui de Patelin ; et pourtant la condition humaine était à quelques égards meilleure à l'époque où l'on applaudissait Patelin qu'à l'époque où l'on se nourrissait des exploits de Roland. L'avènement d'une classe inférieure à la place d'une aristocratie ne va pas sans un certain abaissement momentané de l'esprit et du goût. Que respirent en général les chants populaires, en France du moins ? La malice, la finesse pratique, un tour d'esprit grivois et moqueur, mais peu de moralité, peu d'élévation. Le souci du bien et du beau n'y tient guère de place : réussir et faire son chemin, tel est le principal enjeu qu'on y voit proposé à l'activité ; le plus coupable est loin d'y être toujours le plus ridicule.

Patelin me paraît le type le plus achevé de ce premier essai de littérature bourgeoise qui suit la ruine d'un grand idéal aristocratique. Quand on passe des nobles fictions créées par les belles époques du moyen âge aux œuvres plates et roturières du xiv^e et du xv^e siècle, on sent tout d'abord une profonde déchéance. D'un monde de grandeur et de fierté, on tombe à une littérature sans idéal ni délicatesse. Au lieu du sérieux et du respect, qui sont la condition essentielle du grand art, on ne trouve devant soi qu'un scepticisme vulgaire, non le scepticisme qui résulte d'une pensée vigoureuse s'usant elle-même, mais le scepticisme des âmes basses qui ne peuvent s'élever à la conception de ce qui est beau et pur. Roland et son héroïsme, Lancelot et Tristan avec leur fine sentimentalité, le chevalier du Saint-Graal poursuivant sa sainte chimère, les aventures déjà moins grandioses, mais pleines de charme encore, d'Aucassin et Nicolette, d'Amis et Amile, n'ont rien à faire

ici. Ce sont bien d'autres héros qu'il faut au public que le poète a maintenant à satisfaire. Un avocat décrié et mis au pilori s'entretenant avec Guillemette, sa digne épouse, des moyens de mettre à neuf leurs habits usés ; l'avocat leur-rant de belles paroles le drapier, son voisin, pour se faire donner du drap à crédit, puis employant un grossier artifice pour ne pas le payer ; le drapier se félicitant d'avoir trompé Patelin en lui vendant vingt-quatre sous ce qui n'en vaut que vingt ; le berger Thibaud Agnelet volant le drapier, son patron, et trouvant Patelin prêt à plaider pour lui contre leur commun débiteur ; le berger enfin trompant l'avocat qui lui a fait gagner une mauvaise cause et tournant contre lui la ruse que l'avocat lui a enseignée contre sa partie ; voilà la nouvelle littérature qui succède à celle des trouvères et des troubadours : la friponnerie en action, un monde de voleurs, où le plus honnête homme (encore ne l'est-il pas tout à fait), le drapier, est le plus sacrifié. Assurément, si Louis XI, comme il est assez vraisemblable, a assisté à ce spectacle, il a dû s'y plaire. Je crois le voir de son air moqueur applaudissant Patelin ; Agnelet surtout a dû lui paraître un héros. Tous les personnages de la pièce sont à la fois trompeurs et trompés ; Agnelet seul trompe tout le monde : son patron, le juge, l'avocat ; il les trompe par sa feinte bêtise et n'est trompé par personne. La palme lui appartient. Tout habile qu'il était, le roi ne vit pas sans doute la portée historique du drame qui le faisait sourire : il fallait plusieurs siècles pour que la royauté apprît à ses dépens que Thibaud Agnelet est un client ingrat, et que, quand on se fait son avocat, on risque fort de ne pas toucher ses honoraires.

Le défaut irréparable de la *Farce de Patelin*, au point de vue de l'art, est cette bassesse de cœur au-dessus de laquelle l'auteur ne s'élève jamais. Ce sont les faiblesses, les inconséquences de la nature humaine qui sont ridicules, et non ses hontes. Le spectacle de la dégradation morale ne saurait être un digne objet de plaisanterie. Certes, il serait puéril de déprécier la comédie en général, et surtout ce sentiment délicat, l'un des plus élevés et des plus complets de notre nature. Pironie, acte de maître, par lequel l'esprit

humain établit sa supériorité sur le monde, et dont les grandes races seules sont capables. L'homme n'a pas de marque plus décisive de sa noblesse qu'un certain sourire fin, silencieux, impliquant au fond la plus haute philosophie. Une rigoureuse analyse démontrerait que l'ironie entre pour une part dans toutes les créations vraiment élevées, et, s'il s'écrit une *Divine Comédie* du xix^e siècle, je maintiens que l'ironie y aura place comme dans l'Olympe antique. Mais la farce n'est pas l'ironie, elle en est la caricature : le masque déprimé des Sganarelle ou des Scapin n'est que repoussant. Molière lui-même, malgré son art exquis, ne sauve pas ce que l'ignoble et le vulgaire ont par eux-mêmes d'odieux, et j'avoue que cet éminent comédien me blesse lorsqu'il abandonne la grande observation pour faire grimacer certains personnages et me faire rire au prix de la honte d'un être humain.

L'auteur de *Maistre Patelin* fait bien pis encore. Quand la farce nous montre la victoire du fripon et la bêtise honnête victimée, elle a complètement tort aux yeux de la morale ; cependant, la bêtise étant à sa manière un défaut esthétique, c'est-à-dire quelque chose qui rabaisse la nature humaine, on peut ne pas trouver mauvais de la voir par moments humiliée. Mais que la bêtise et la friponnerie triomphent à la fois, que Thibaud Agnelet, le plus sot de la bande, trompe tous les autres par sa sottise même et gagne son procès en faisant la bête, voilà ce qui est désespérant et immoral au plus haut degré. Car enfin la conséquence à tirer de là serait celle-ci : si vous voulez réussir, soyez fripon ; mais, si vous voulez réussir plus sûrement encore, tâchez d'être ou de paraître un sot.

La valeur morale de la *Farce de Patelin* est donc assez mince ; mais la valeur historique et le mérite littéraire en sont incontestables. Avec la *Chronique de petit Jehan de Saintré*, Patelin est le document le plus précieux de l'état moral de la fin du moyen âge. Il est toujours injuste de chercher directement dans la comédie ou dans la satire le tableau des mœurs d'une époque, et on aurait tort de croire que les avocats, les juges, les bergers et les drapiers du xv^e siècle ressemblassent à ceux que nous voyons en scène

dans Patelin : c'est comme si l'on prétendait que toute l'antiquité était composée de Daves et de Trimalcions. Mais l'esprit d'un siècle peut se conclure de la nature des spectacles qui l'ont intéressé. Or l'impression que laisse Patelin est pour nous des plus tristes : on ne peut s'empêcher de plaindre le temps où un avilissement de la nature humaine que rien ne compense a provoqué autre chose que le dégoût.

SOUVENIRS

D'UN VIEUX PROFESSEUR ALLEMAND (1)

LES savants en général n'écrivent pas de *Souvenirs* (2) : ils ont peu à raconter ; leurs recherches les habituent à voir les choses par un côté tout impersonnel. Le public d'ailleurs ne s'intéresse guère plus à leur personne qu'à leurs travaux ; il a, pour justifier son dédain, un mot commode qui est à lui seul un arrêt sans appel, le mot de *pédantisme*. Nous sommes si timides contre le ridicule que tout ce qui semble y prêter nous devient suspect, et que bien des esprits délicats aiment mieux rester superficiels que de s'exposer à une accusation si redoutable. Depuis Montaigne, qui a soin de nous avertir « qu'il ne s'est rongé les ongles à l'étude d'aucune science, qu'il n'en a goûté que la crouste première en son enfance, et n'en a retenu en général qu'un informe visage, un peu de chaque chose et rien du tout, à la françoise », jusqu'à Mascariïle, qui prétend bien que ses vers ont l'air cavalier et ne sentent pas le pédant, l'esprit français s'est toujours laissé dominer par une sorte de respect humain mal entendu, qui met à la place du pédantisme de la science ce que Mme de Staël appelait si bien le *pédantisme de la légèreté*. Il est assez bizarre, en effet, qu'on soit ridicule pour être sérieusement ce que l'on est, et que la première condition pour avoir droit de parler de tout soit d'afficher la prétention de ne rien savoir. Cette fausse délicatesse est certainement l'une des causes qui égarent en France le plus d'esprits distingués, et j'ose dire

(1) *Journal des Débats*, 22 février 1854. (N. de l'éd.)

(2) *Aus dem Leben eines alten Professors*, par le Dr Frédéric Creuzer, professeur à l'Université de Heidelberg. Leipzig et Darmstadt, 1848.

que parmi nous le commencement de la sagesse est d'être endurci contre la mauvaise honte, qui fait envisager la frivolité comme de bon ton et le sérieux comme ridicule.

Non seulement les traits de caractère que l'on croit stigmatiser du nom de pédantisme sont presque toujours de louables et solides qualités, mais il suffit de savoir les bien prendre pour y trouver mille grâces, mille travers pleins de charmes, et pour être tenté d'envier à l'Allemagne le bonheur qu'elle a de posséder une variété infinie de types d'illustres pédants. Je ne connais pour ma part aucune lecture plus attachante que les biographies des savants allemands et hollandais de la grande école : celle de Hemsterhuys, celle de Wyttenbach, par exemple. Sous une apparence de simplicité et presque de pesanteur, quelle originalité et parfois quelle finesse ! Chez nous, l'érudit restera longtemps encore dans l'opinion un curieux, un amateur de raretés, qui n'a de valeur que quand il est amusant ; quelque chose comme l'abbé lettré du XVIII^e siècle, un meuble de château, utile pour les jours de pluie. En Allemagne, la science a réussi à mieux marquer sa place. On y a mieux compris que, si le plus noble emploi de la vie humaine est de pénétrer l'énigme de l'univers, on ne saurait y arriver que par la science positive des réalités ; que le savant qui poursuit les millions de faits dont se compose le monde est par conséquent le vrai philosophe, ou du moins le préparateur nécessaire de la philosophie. De là cette haute naïveté à laquelle n'atteignent que les hommes bien pénétrés du sérieux de leur cause, et ces petits ridicules dont sourient les dégoûtés, mais qui ne sont accordés qu'aux caractères entiers et simples.

Le charmant volume de Mémoires personnels que vient de nous donner un illustre représentant de la science allemande, M. Creuzer, l'auteur de cette histoire des religions de l'antiquité, maintenant dépassée, mais qui fut en son temps si utile, est le plus parfait miroir de la vie calme, satisfaite, doucement élevée, qui est celle des universités en Allemagne. On aime tout d'abord cette bonhomie persuadée que ce qui l'intéresse doit intéresser tout le monde, et qui veut associer le lecteur à la tranquille joie de ses souvenirs.

Autant la vanité qui cherche à se grandir en initiant le public à ses prétendues confidences nous attriste et nous irrite, autant cette pieuse satisfaction d'un vieillard de quatre-vingts ans, qui, en repassant sur sa vie, a le droit d'en être content, nous plaît et nous intéresse. Pour attacher tant de prix à son passé, il faut n'y trouver ni haine ni amertume. Les attaques si passionnées qui poursuivirent le savant auteur de la *Symbolique* n'ont laissé aucune trace dans son livre, non plus que dans son âme. Les reproches les plus déraisonnables ne l'ont pas un moment ébranlé dans sa douceur ni entraîné d'un pas au delà de ce qu'il voulait être. Esprit de la famille d'Érasme et de Mélanchthon, il s'est vu accuser de conspirer avec les jésuites contre la liberté politique et religieuse, et cette ridicule accusation ne lui a pas fait faire un pas vers le jésuitisme. Il resta à la fois l'ami de Hegel et du mystique Gœrres, de Goethe et du converti Frédéric Schlegel. Dans ce livre où il vient de nous ouvrir son cœur, je ne trouve d'autre vengeance contre tant d'injustes agresseurs, et en particulier contre J. H. Voss, l'*antisymbolique*, qu'une tout innocente plaisanterie. Au moment de monter en diligence pour se rendre de Paris à Heidelberg, il trouva le coupé presque rempli par un jésuite en grande robe. « Quel malheur, lui dit un de ses amis, que ce pauvre Voss ne soit plus, pour dénoncer au public le voyage concerté de Frédéric Creuzer en compagnie d'un jésuite ! »

On aime à savoir comment s'est développée une conscience religieuse aussi distinguée que celle de M. Creuzer. Les souvenirs de son enfance, passée tout entière à Marbourg, sa ville natale, renferment à cet égard de curieuses révélations. C'est à l'admirable église de Sainte-Élisabeth, le type le plus parfait peut-être de l'art chrétien à sa meilleure époque, qu'il rattache lui-même ses premières impressions religieuses. On peut dire que la *Symbolique* fut conçue tout entière sous ces voûtes, dans le cerveau de cet enfant. « Notre belle église de Sainte-Élisabeth, dit-il, était pour moi tout un monde. Les longues nefs formées de colonnes élancées, le chœur avec ses vitraux peints, les chapelles latérales avec les tombeaux des landgraves, les

statues des chevaliers, les armoiries, les niches peuplées de bienheureux, les peintures antiques représentant la vie de la sainte et de son mari mort à la croisade, tout cela m'enchantait et faisait pour moi des jours de fête de tous ceux où j'assistais au culte divin dans ce temple incomparable. Et lorsque, à certaines époques de l'année, les portes de l'ancienne sacristie étaient ouvertes, que les images dorées de Marie tenant son petit enfant et des douze apôtres se découvraient, et que le sacristain expliquait aux paysans, qui se pressaient en foule pour l'entendre, la valeur incalculable et les propriétés merveilleuses des pierres précieuses qui se gardaient dans le trésor, j'en avais à rêver pour des semaines. » Un vieux livre de cantiques spirituels, copié par son père, fut la seconde cause qui développa le germe de mysticisme déposé dans l'âme fine et impressionnable du jeune Creuzer. La poésie et le symbole l'occupaient déjà tout entier ; il n'aimait la religion que dans son expression grandiose ; les chants des fidèles réunis le ravissaient : au contraire, la prière du collège lui était insipide, et lui-même nous apprend que jamais il ne put y attacher la moindre valeur religieuse.

M. Creuzer fait à ce propos une singulière confession, que je rapporterai parce que bien des personnes aimeront peut-être à voir leur propre barbarie excusée par l'exemple d'un illustre penseur. Il avoue qu'en fait de musique religieuse il n'a jamais compris que les chants d'église, exécutés avec ensemble par le peuple, et que toutes les combinaisons de la musique savante des modernes sont toujours restées pour lui lettre close. Combien de personnes, si elles étaient sincères, avoueraient de même qu'elles préfèrent à toute la musique de l'Italie et même de l'Allemagne une belle psalmodie, le rythme de ces vieilles hymnes qui ont conservé leur physionomie primitive ! Et, après tout, n'auraient-elles pas, au besoin, une théorie pour justifier cette préférence ? Qu'est-ce que la musique d'église (je ne parle pas de la musique sacrilège qui, de nos jours, usurpe ce nom ; j'entends le plain-chant dans sa large et naïve simplicité), qu'est-ce que le plain-chant, si ce n'est la grande et vraie musique, la musique des Grecs ? Où

faut-il aller pour entendre, à l'heure qu'il est, l'air charmant qui rendit si populaire dans l'antiquité le nom de Sapho ? A l'église. Où faut-il aller pour entendre le rythme des odes de Pindare, rythme sans lequel, il faut l'avouer, ces singulières compositions n'ont guère plus de valeur pour nous que des cantates privées de leur chant ? A l'église : un docte académicien l'a prouvé (1). Dire qu'on n'aime que le chant d'église, cela veut dire tout simplement qu'on a le goût ancien en musique. Or c'est là un aveu qu'on peut faire sans honte ; il est certain, en effet, que, si la notation musicale des Grecs nous était parvenue d'une façon pleinement intelligible, on verrait que leur musique était du même ordre que leur sculpture, et que dans cet art, comme dans tous les autres, la Grèce a donné la mesure du grand, du noble, du simple, de tout ce qui saisit profondément l'âme et l'élève sans effort.

Une foule d'autres impressions religieuses sont rendues dans le livre de M. Creuzer avec un grand charme. Je n'ignore pas que les curieux, qui chercheront dans ce petit volume le genre d'intérêt que l'on est habitué à trouver dans des Mémoires, reprocheront à M. Creuzer de ne pas tout dire, et même de passer sous silence précisément les points sur lesquels le lecteur attendait des confidences. Ainsi pas un mot qui rappelle que cet érudit, en apparence si éteint par les années et les travaux, a été le héros d'une romantique histoire qui émut toute l'Allemagne ; pas même un regret pour la belle chanoinesse qui se jeta, dit-on, pour lui, dans le Neckar ! Le docte historien des symboles de l'antiquité a-t-il repoussé ces souvenirs comme trop profanes ? Nous ne voulons pas le croire : M. Creuzer n'est pas de ceux qui peuvent scinder leur vie en deux parts. Mais il a pensé avec raison qu'il est certaines religions qui ne s'expriment bien que par le silence, et que les souvenirs ont leur discrétion, comme les sentiments eux-mêmes. Il a voulu d'ailleurs que son livre portât l'empreinte austère de sa vie toute vouée à l'étude, et présentât un reflet de cet âge héroïque de la science alle-

(1) M. Vincent, *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. XVI.

mande, dont il est lui-même, de nos jours, un des plus illustres survivants.

Quel siècle, en effet, dans l'histoire de la pensée, que celui qui, annoncé de loin par le génie universel de Leibniz, s'ouvre avec Wolf et Heyne, et s'achève avec Niebuhr, les Schlegel, les Humboldt, et l'esprit humain verra-t-il désormais une aussi merveilleuse union de la science et de la philosophie, de la haute religion et de la poésie ? Qu'est-ce que Goëthe, qu'est-ce que Herder, qu'est-ce que Hegel, si ce n'est le produit immédiat de cet immense travail critique qui s'opéra dans les universités allemandes à la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci ? A Dieu ne plaise que je cherche à rabaisser la France à propos d'un homme qui doit la meilleure partie de sa fortune littéraire au bonheur qu'il a eu d'être traduit par un savant de notre nation, et qui se plaît, à chaque page de son dernier écrit, à rendre hommage au génie philologique des Sacy, des Burnouf ! Mais il faut avouer qu'à part quelques illustres exceptions la grande manière d'entendre la science dans ses rapports avec la philosophie, l'esthétique et la religion n'est pas précisément le fait de l'esprit français : la philosophie n'a été trop souvent en France qu'une sorte de scolastique abstraite, s'isolant de la connaissance des faits et de l'histoire ; l'érudition, un passe-temps pour les oisifs ; la religion, un dogme accepté sur la foi du pape et des évêques, et dont la conscience individuelle n'a pas à s'occuper. L'unité de la vie supérieure de l'homme, la valeur religieuse du besoin qui nous porte à pénétrer le secret des choses ont été en général peu comprises par nous.

Les singulières contradictions et les fictions bizarres auxquelles donnent lieu dans notre société cette façon un peu superficielle d'envisager la culture intellectuelle et morale frappèrent beaucoup M. Creuzer dans le voyage qu'il fit en France en 1826. Ses surprises commencent à Strasbourg, où il rencontre un de ses confrères de l'Académie des inscriptions, dont les opinions voltairiennes lui étaient connues, en tournée d'inspection universitaire avec un jésuite : l'excellent Creuzer ne revient pas de ce prodige

et cherche encore vainement à se l'expliquer. La protection de son collègue voltairien ne lui fut pas d'ailleurs inutile : un exemplaire de sa propre édition du *De Republica* de Cicéron, qu'il portait avec lui, faillit le compromettre ; on ne put jamais décider la douane à laisser passer ce titre séditieux. A Paris, ce sont bien d'autres sujets d'étonnement. Le pasteur Marron lui communique les inquiétudes de ses coreligionnaires ; il voit Charles X suivre les processions dans les rues avec toute sa cour, « et cependant, ajoute-t-il, dans les sociétés d'hommes cultivés, il n'était jamais question de théologie. Parmi les académiciens de Paris, je n'ai pas entendu prononcer un mot sur les différences de confession, si bien qu'on aurait pu croire qu'ils y étaient indifférents. Benjamin Constant lui-même, qui était alors au plus fort de sa polémique, après l'accueil le plus aimable, ne me parla que de choses scientifiques. »

Les habitudes cérémonieuses de l'Allemagne rendirent M. Creuzer fort susceptible sur un autre point beaucoup moins grave. « Ce qui me frappa surtout, dit-il, dans les hommes d'État et les savants avec lesquels je me trouvais en rapport à Paris, ce fut l'extrême simplicité de leur extérieur. A l'une des séances de l'Institut, je dus être averti par un de mes confrères que mon voisin était le marquis de Pastoret, tant la mise et les manières de ce vice-président de la Chambre des pairs étaient loin de révéler sa haute position ; le baron de Sacy entra dans le costume le plus modeste, sans aucune des nombreuses décorations qu'il avait droit de porter, avec des livres sous le bras. Daunou, l'ancien président du conseil des Cinq-Cents, puis tribun, Daunou qui avait tenu un moment dans ses mains la destinée de son pays, était dans son extérieur d'une simplicité plus que socratique. Les dîners et les réceptions offraient aussi le caractère le plus bourgeois, et se faisaient avec moins de cérémonie que dans les plus petites universités d'Allemagne. Les académiciens non mariés traitaient leurs amis au restaurant, comme le fit pour moi M. » Je m'arrête, de peur de commettre des indiscretions sur le ménage des amis encore vivants de M. Creuzer.

Il faut avouer, en effet, que M. Creuzer, parfois si dis-

cret sur ses souvenirs personnels, l'est beaucoup moins sur le compte de ses amis. Ses amis et le public n'ont pas du reste à le regretter. Le chapitre relatif à M. et Mme Wyttenbach, par exemple, est certainement un des plus intéressants de son opuscule ; grâce aux révélations de M. Cruzer, nous possédons sous les traits de ce couple respectable le tableau idéal d'un savant ménage de Hollande. La Hollande est, sans contredit, après l'Italie, le pays qui a produit le plus grand nombre de femmes distinguées par leur érudition. Je dis après l'Italie ; en effet, chose étrange ! c'est la contrée de l'Europe où l'éducation des femmes est en général la plus négligée qui est par excellence la terre classique des femmes savantes. Les Universités de Padoue et de Bologne ont eu le singulier privilège de compter jusqu'à nos jours plusieurs femmes parmi leurs docteurs. Mme Clotilde Tambroni a figuré jusqu'en 1817 parmi les professeurs de l'Université de Bologne ; elle y avait occupé, durant plusieurs années, la chaire de littérature grecque, qu'elle quitta par refus de serment à la République cispadane. A Padoue, Hélène Piscopia enseigna la philosophie et écrivit doctement sur la théologie, les mathématiques, l'astronomie ; à Padoue encore (d'autres disent à Bologne), Novella d'Andréa suppléait son père dans l'enseignement du droit canon : on avait seulement la précaution de faire tendre ce jour-là un petit rideau devant la chaire. Chez ces doctes dames, en effet, la science était loin de nuire à la beauté. J'ai vu à Padoue, dans l'église de Saint-Antoine et sous le portique de l'Université, deux bustes d'Hélène Piscopia en costume de bénédictine. Ils justifient la passion qu'elle inspira aux plus grands seigneurs de son temps, passion à laquelle elle se montra toujours insensible, bien que ses parents l'eussent relevée à son insu du vœu de virginité qu'elle avait fait à l'âge de onze ans. On peut voir dans Tomasini (*Virorum illustrium elogia*) les portraits des autres dames illustres de l'Université de Padoue ; elles sont pour la plupart remarquablement belles. Je ne sais si l'on possède de même les portraits des femmes savantes de Hollande ; mais ce que l'on connaît par ouï-dire des charmes de Mme Ruhnkenius (*Vita*

Ruhnkennii, par Wyttenbach, page 72) est fait pour nous donner la plus haute opinion de leur beauté. Voilà certes plus qu'il n'en faut pour réfuter les méchancetés de Molière. De même, en effet, que les personnes pieuses auront toujours contre *Tartufe* un grief assez fondé, de même il me semble que les personnes sérieuses auront toujours quelque peine à approuver les *Femmes savantes*. Cette façon de présenter les meilleures choses par leur côté ridicule, cette préférence accordée à la vulgarité bourgeoise sur la noblesse intellectuelle, parfois peut-être affectée, a toujours de graves inconvénients dans un pays comme le nôtre, où le ton est la règle à peu près souveraine de l'opinion, et je ne m'étonne pas que les sociétés distinguées de 1672 aient fait tous leurs efforts pour arrêter à sa naissance ce dangereux ouvrage. Qu'il y aurait une belle apologie à écrire *Pro docto femineo sexu* !

Mme Wyttenbach, qui m'a engagé dans cette digression, était Française d'origine et docteur de l'Université de Marbourg. Le beau milieu platonique où elle vivait et qui se montre si bien dans le principal de ses ouvrages, *Le Banquet de Léontis*, la fit accuser de paganisme par les piétistes du temps : il n'en était rien ; dans ses derniers jours, elle écrivait à Creuzer : « J'ai vécu et je meurs dans les principes que vous avez connus à Wyttenbach. J'ai le bonheur de jouir de la tranquillité d'âme la plus parfaite. La bienfaisance, recommandée d'une manière si touchante dans l'Évangile, a embelli mes jours et en embellit la fin. » L'avant-veille de sa mort, faisant allusion au commencement du *Phédon*, elle lui envoyait encore ces mots, tracés de sa main élégante et ferme : « Le vaisseau de Délos se fait longtemps attendre. » C'est un curieux spectacle que celui de ces vieilles et saintes mœurs se prolongeant presque jusqu'à nos jours, au milieu des bouleversements amenés par les révolutions. Les déboires du pauvre Wyttenbach, ennemi des visites et de toute représentation officielle, au milieu des régimes nouveaux qui se succédaient en Hollande ; sa douleur quand l'Université de Leyde se trouva un matin n'être plus qu'une académie de l'Université de France, gouvernée par M. de Fontanes et

inspectée par M. Noël ; son désespoir quand il lui fallut, en qualité de membre de l'Institut de Hollande, s'affubler d'un habit galonné d'or et mettre des épaulettes ; tout cela forme un tableau très piquant et très finement rendu. Comme Ruhnkenius, son maître, dont il nous a laissé la biographie, il se maria fort tard ; mais Ruhnkenius « unissait le culte des muses à celui des sirènes, de manière à plaire en même temps aux unes et aux autres, et à participer également à leurs faveurs (1) ». Le chapitre de son mariage commence par ces mots : *Ruhnkenius non erat novus in amore !*

On ne lit pas de ces choses-là dans la vie de M. Creuzer. Tout y est élevé, pur, innocent. On est heureux en le lisant, car on sent qu'il a vécu heureux, doucement sollicité par la pensée, sans en être dévoré, aussi peu tourmenté par le dogmatisme que par le scepticisme, influent et honoré, sans avoir été ministre ni homme d'État. Quelle vie charmante que celle des philologues, quand ils savent comprendre leur bonheur et ne l'échangent pas contre les décevantes jouissances de l'ambition ! Déchargés du plus rude souci qui soit imposé à l'homme ici-bas, celui d'avoir une opinion exprimée sur les choses divines et humaines, ils jouent dans ce monde le plus commode des rôles, celui de spectateurs. Étrangers aux passions de secte ou de parti, ouverts à la vérité, de quelque part qu'elle vienne, ils voient tout aboutir à leur tribunal, et eux-mêmes ne relèvent de personne. Le bien, le mal, le beau, le laid, le médiocre même, tout les intéresse ; car toute chose a son prix, quand on l'envisage comme partie intégrante de cet univers. La curiosité philosophique devient ainsi le plus noble et le plus sûr emploi de la pensée. Quand même tout le reste serait vanité, il semble que la curiosité ne le serait pas ; et, quand même elle le serait, cette façon d'écouler la vie aura toujours été la plus douce manière d'exister.

(1) *Vita D. Ruhnkenii a Wytttenbachio scripta*, p. 43.

L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1)

UN homme fort laborieux et fort zélé pour la bonne littérature, M. Livet, vient de publier une nouvelle édition de l'*Histoire de l'Académie française* (2), par Pellisson et d'Olivet, en l'accompagnant d'une introduction, d'éclaircissements et de notes qui témoignent d'une très grande instruction. Les ouvrages de Pellisson et d'Olivet sont de vrais modèles de cette manière de raconter, simple, distinguée, pleine d'abandon, qui disparaît chez nous de jour en jour devant l'envahissement du mauvais goût et de l'enflure. Formées en grande partie de pièces officielles, ces deux histoires ont tout le charme de compositions originales. Les rapports qui précédèrent l'institution de l'Académie, les lettres patentes de sa fondation sont de vrais chefs-d'œuvre, et font sentir admirablement l'un des mérites de l'ancienne monarchie, je veux dire son style excellent, sa « civilité », comme l'on disait autrefois. On sent partout dans les actes de cette noble royauté une entente élevée des choses de l'esprit, une libérale grandeur qui, loin de chercher à tout absorber, veut que l'on vive autour d'elle. Comme elle n'avait d'autre prétention que d'être hors de pair, elle ne connut jamais ces impatiences auxquelles échappent si difficilement les régimes nouveaux. Le pire défaut des gouvernements, la jalousie, n'approcha jamais d'elle ; car elle n'admettait pas qu'au-

(1) Article paru sous le titre : *Histoire de l'Académie française*, *Journal des Débats*, 22 janvier 1859. (N. de l'éd.)

(2) *Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et d'Olivet, avec une introduction, des éclaircissements et des notes, par M. Ch. Livet. Paris, Didier, 1858.

cun développement légitime lui fit concurrence ou déroba quelque chose à sa prérogative incontestée.

L'Académie française est la seule institution en France qui ait un peu plus de deux cents ans. Aussi est-elle le seul corps (j'excepte naturellement le clergé, ou pour mieux dire l'épiscopat) qui ait été jusqu'ici entièrement à l'abri des entreprises des divers gouvernements. L'Institut lui-même, qui y a heureusement échappé, a résisté aux attaques, non en s'en référant à ses origines révolutionnaires, qui ne l'exposaient que trop aux envahissements de l'administration, mais en se rattachant aux vieilles libertés de la plus ancienne des académies qui le composent. La liberté n'est assurée que quand elle se fonde sur des institutions qui ont longtemps duré. On pourrait montrer que les seules planches de salut sur lesquelles se réfugie encore de nos jours quelque indépendance sont des épaves de ce qu'on appelle en France l'ancien régime. Qu'on essaye de se figurer un pouvoir, quelque autorisé à tout faire qu'on le suppose, qui ose porter atteinte à ce chiffre de *quarante*, devenu sacramentel en littérature ; on n'y réussira pas. Il y a là une barrière que la langue elle-même a consacrée. Sans le savoir et sans le vouloir, Richelieu, le jour où il fonda l'Académie, posa le grain de sable devant lequel devait expirer l'énorme puissance dont il fut le principal créateur, la puissance de l'État. Le pays du monde où les institutions politiques ont été les plus faibles devait donner naissance à la plus forte institution littéraire qu'aucune nation ait possédée, et le programme du fondateur devait cette fois du moins se vérifier à la lettre : « l'Académie était assise sur des fondements assez forts pour durer autant que la monarchie. »

Dès ses premières années, l'Académie française fut violemment attaquée, et depuis elle n'a jamais cessé de l'être. Disons-le tout d'abord : il y a au fond de ces attaques des raisons bien plus profondes que l'on n'est d'ordinaire tenté de le croire. On suppose volontiers que le dépit de la vanité blessée et la jalousie qu'éprouvent les natures inférieures pour ce qu'elles ne peuvent atteindre ont dicté tant de déclamations passionnées. Il n'en est point ainsi. L'an-

tipathie que l'Académie française a toujours excitée chez une certaine classe de personnes tient à des causes fort sérieuses, et s'explique par les éléments très divers dont se compose cette singulière institution. « Environ l'an 1629, quelques particuliers, logés en divers endroits de Paris, ne trouvant rien de plus incommode dans cette grande ville que d'aller fort souvent se chercher les uns les autres sans se trouver, résolurent de se voir un jour de la semaine chez l'un d'eux. Ils étaient tous gens de lettres et d'un mérite fort au-dessus du commun : M. Godeau, maintenant évêque de Grasse, qui n'était pas encore ecclésiastique ; M. de Gombauld, M. Chapelain, M. Conrart, M. Giry, feu M. Habert, commissaire de l'artillerie, M. l'abbé de Cérisy, son frère, M. de Serizay et M. de Malleville. Ils s'assemblaient chez M. Conrart, qui s'était trouvé le plus commodément logé pour les recevoir, au cœur de la ville, d'où tous les autres étaient presque également éloignés. Là, ils s'entretenaient familièrement, comme ils eussent fait en une visite ordinaire, et de toutes sortes de choses, d'affaires, de nouvelles, de belles-lettres. Que si quelqu'un de la compagnie avait fait un ouvrage, comme il arrivait souvent, il le communiquait volontiers à tous les autres, qui lui en disaient librement leur avis ; et leurs conférences étaient suivies tantôt d'une promenade, tantôt d'une colation qu'ils faisaient ensemble. Ils continuèrent ainsi trois ou quatre ans, et, comme j'ai ouï dire à plusieurs d'entre eux, c'était avec un plaisir extrême et un profit incroyable, de sorte que, quand ils parlent encore aujourd'hui de ce temps-là et de ce premier âge de l'Académie, ils en parlent comme d'un âge d'or, durant lequel, avec toute l'innocence et toute la liberté des premiers siècles, sans bruit et sans pompe, et sans autres lois que celles de l'amitié, ils goûtaient ensemble tout ce que la société des esprits et la vie raisonnable ont de plus doux et de plus charmant (1). »

Voilà la première origine de l'établissement qui, agrandi et consacré par la sanction du roi, devint l'Académie française. Un œil exercé eût pu dès lors entrevoir en cette

(1) Pellisson, pages 8, 9.

réunion d'hommes spirituels et distingués le germe d'une institution littéraire sans doute, mais avant tout morale et sociale. Celui qui s'y trompa le moins, ce fut le parlement. Avec cet instinct de clairvoyante jalousie qui a toujours inspiré aux corps judiciaires une défiance secrète pour ce qui fonde l'indépendance de l'individu, il vit très bien que les lettres patentes du cardinal fondaient bien plus qu'une conférence littéraire : durant trois ans il refusa obstinément de les enregistrer. Mais déjà les conséquences de la création de Richelieu se développaient avec rapidité. L'Académie comptait à peine quelques années d'existence, et un immense résultat était atteint, l'ennoblissement de l'esprit. Jusque-là, mendiant, parasite ou pédagogue, l'esprit n'avait point eu de forteresse, et avait cherché son asile à l'ombre de l'église et du château féodal. Désormais, c'est l'homme d'esprit qui accorde aux gentilshommes le titre de confrères. L'Académie ne donne pas la gloire (celle-là se distribue on ne sait trop par quelles mains) ; mais elle confère en un jour ce que le roi lui-même ne pouvait donner qu'avec l'aide du temps, la considération. Il faut lire les très curieux récits qui nous ont été conservés de la visite de la reine Christine (1) pour se figurer à quel point l'Académie s'était tout d'abord emparée de l'opinion. L'importance sociale d'un homme comme Voiture, qui, presque sans rien publier, préludait déjà au rôle de Voltaire, par son esprit, sa conversation, ses manières, son impertinence avec les gens de qualité, est aussi un véritable événement, et montre qu'une puissance nouvelle était apparue dans le monde, le jour où quelques bourgeois lettrés firent agréer comme un service d'État leurs réunions hebdomadaires et leurs efforts pour inaugurer un goût plus pur.

Je ne veux rien exagérer, et je m'exposerais à de fort graves objections si je prêtais à l'ancienne Académie une entière liberté de gouvernement intérieur, qu'aucune institution en France, depuis le XIII^e siècle, n'a jamais possédée. L'Académie dépendait du roi, mais elle en dépendait *directement* ; or dépendre directement du roi, c'était alors la

(1) Livet, II, p. 451 ss.

liberté. Ce qui rend le despotisme si pesant, ce qui en fait à la longue une cause de destruction pour tout ce qui est libéral et élevé, c'est beaucoup moins le pouvoir absolu accordé à un seul que le partage de ce pouvoir entre des agents que leur position même condamne à être des hommes médiocres et tracassiers. Voilà pourquoi, dans l'ancienne monarchie, la sujétion immédiate à la royauté était une condition d'indépendance et donnait des libertés inconnues dans notre société contemporaine, même à ses meilleurs jours. Molière pouvait tout oser, à la seule condition de divertir le roi. Depuis que les privilèges ont disparu, le ridicule seul a conservé les siens ; il se défend comme un droit, et, si un grand comique paraissait de notre temps, il se trouverait à chaque instant en présence de respectabilités inattaquables que le comédien de Louis XIV ne connaissait pas.

C'est parce qu'elles n'ont point suffisamment compris ce caractère social de l'Académie française que beaucoup de personnes sont surprises, en parcourant la liste des *sujets* qui ont rempli les quarante fauteuils, d'y trouver bien des noms qui ne rappellent pas tout d'abord de grands mérites littéraires. Cette objection serait fondée si l'Académie était un corps exclusivement composé d'hommes de lettres ; elle tombe si l'on entend les devoirs de l'Académie dans leur sens le plus étendu. Les livres ne sont qu'une des formes sous lesquelles l'œuvre si vaste de la culture des esprits s'accomplit et se répand. Une des forces de l'esprit français est le lien étroit qui a toujours existé parmi nous entre ceux qui font les livres et ceux qui les lisent et les apprécient. Si nous vivions au XVII^e ou au XVIII^e siècle, nous verrions que tous ces personnages inconnus, qui semblent occuper dans les listes de l'Académie une place usurpée, ont eu une grande importance sociale. Cette espèce d'influence ne survivant guère à la personne qui l'a exercée, on a peine à la comprendre à distance ; l'histoire ne conserve les noms que des grands écrivains, des grands politiques, des grands capitaines ; elle laisse ignorer ce qu'on doit de reconnaissance à l'homme du monde qui remplit bien les devoirs de son état. Je regrette, pour ma part, le temps où un joli quatrain fait

par un gentilhomme était un titre académique. L'épigramme était une garantie à défaut d'autre. Hélas ! on l'a tuée sans que les ridicules qui y donnaient lieu aient du même coup disparu.

Il faut, d'ailleurs, se rappeler que l'un des objets de la fondation de l'Académie était de purger la langue des scories que le pédantisme de l'école et du barreau y avaient introduites : écrire comme les gens qui parlaient bien, voilà ce qu'elle essayait d'enseigner par ses exemples et ses leçons. Il était donc essentiel qu'elle fît une large part dans son sein aux hommes qui représentaient le ton de la bonne compagnie. Conrart, le modèle du secrétaire perpétuel, n'écrivit ou plutôt n'imprima rien. Ah ! ne dites pas qu'ils n'ont rien fait, ces obscurs beaux esprits dont la vie se passa à instruire le procès des mots et à peser des syllabes. Ils ont fait un chef-d'œuvre, la langue française. Ils ont rendu un service inappréciable à l'esprit humain en créant le *Dictionnaire*, en nous préservant de cette liberté indéfinie qui perd les langues, en traçant autour de nous ces précieuses limites qui nous obligent à torturer dix fois notre pensée avant de l'avoir amenée à un cadre possible et vrai. Longtemps, je l'avoue, ces chaînes m'ont révolté ; je maudissais comme les Allemands les entraves qui nous empêchent à chaque instant de dire ce que nous voulons. Mais plus tard j'ai reconnu que c'était là un immense avantage et la cause même qui assure à notre langue son universalité. On n'a vraiment atteint la pleine maturité de l'esprit que quand on est arrivé à voir qu'on peut tout dire sans appareil scolastique, avec la langue des gens du monde, et que le *Dictionnaire de l'Académie* renferme ce qu'il faut pour l'expression de toute pensée, quelque délicate, quelque nouvelle, quelque raffinée qu'elle soit.

Il faut faire la même réponse aux objections tirées des lacunes que certaines personnes croient remarquer dans la liste des membres de l'Académie. Le nom de Pascal est peut-être le seul dont l'absence ne puisse se justifier par d'excellentes raisons. Descartes s'était fait Hollandais, et d'ailleurs ce n'est pas à l'Académie française que ce génie essentiellement scientifique avait sa place. L'objection

tirée de l'absence de Molière est bien plus faible encore. Je trouve au contraire la conduite de l'Académie très délicate envers ce grand homme. Elle ne l'admit qu'après sa mort, quand il ne pouvait plus la compromettre. Y songe-t-on ? Les Séguier, les Coislín, les Bossuet auraient pu voir leur confrère exposé chaque soir aux sifflets du parterre et aux coups de bâton de Scapin ! L'homme qui se montre en public peut être un fort honnête homme et même un homme de génie. Mais (à sa place je m'en consolerais) il aura toujours dans la société une condition à part. Il faut respecter ce formalisme nécessaire au bel ordre de la vie humaine, et auquel l'Académie, gardienne des préjugés utiles, est particulièrement obligée de tenir. Tout le monde doit avoir des préjugés, excepté le critique. Ah ! plutôt à Dieu que notre pauvre société démantelée eût plus de ces limites salutaires qui, en inspirant à chacun le respect de lui-même, produisaient à défaut de vertu la fierté, et servaient d'appui aux âmes que le devoir ou la religion ne soutiennent point assez !

Il n'est pas jusqu'à l'opinion fort répandue d'après laquelle les femmes exerceraient une certaine influence dans les élections, qui, au point de vue que je viens de développer, ne cesse d'être un reproche contre l'Académie. J'ignore complètement si le fait est fondé, et je suis porté à croire que c'est là un de ces commérages provenant du besoin qu'ont les gens du dehors de supposer qu'il se passe quelque chose derrière les coulisses ; mais, s'il était vrai, je n'y trouverais rien que de fort naturel. Il serait certes déplacé que, dans un corps scientifique, les femmes se mêlassent de juger le mérite des candidats, chimistes, physiciens, philologues, etc. ; mais, dès qu'il s'agit de tact et de goût, elles peuvent, elles doivent même avoir un avis. Les femmes ont eu une part dans la formation de l'esprit français ; il faut leur laisser le droit de travailler dans la forme qui leur appartient à l'amélioration du goût et des mœurs.

Que de grandes concessions aient été nécessaires pour créer cette espèce de maîtrise en fait de bon ton que l'Académie représente parmi nous, on ne saurait le méconnaître.

Les matières spéculatives, en cessant d'être l'apanage de l'école et en passant sous le contrôle des hommes du monde, se virent assujetties à des nécessités inconnues jusque-là. On peut croire que l'esprit français, dégagé de ces entraves, eût montré en certaines matières plus de sérieux, et qu'en général les travaux de première main, moins rejetés dans l'ombre par les brillants succès du talent et de l'art d'écrire, se fussent plus richement développés parmi nous ; ce qu'il est permis d'affirmer, c'est que, sans cette longue éducation de style et de rhétorique, l'esprit français n'eût point eu ce qui fait son cachet particulier. Je ne voudrais point passer pour un de ces flatteurs toujours attentifs à caresser les défauts de leurs pays, et le pire défaut du nôtre est sans contredit cette coquetterie qui lui fait croire trop volontiers que tout le monde pense à lui et l'admire, même quand on le plaint. Le génie français n'est pas de tous ceux qui se partagent le monde le plus philosophique, le plus poétique surtout ; mais c'est certainement le plus complet, le plus mesuré, le plus propre à créer une forme de culture intellectuelle qui s'impose à tous. Croyant beaucoup plus au bon sens et aux facultés communes de l'esprit humain qu'aux dons de la raison réfléchie, les vrais représentants du goût français traitent impitoyablement de pédantisme tout ce qui ressemble à des habitudes professionnelles, tout ce qui implique un langage technique et spécial. De là des jugements souvent superficiels, mais aussi une merveilleuse aptitude pour donner à toute chose une forme civile et polie. Certes, s'il y a deux professions qui exigent une discipline particulière de l'esprit, ce sont celles du médecin et de l'homme de loi ; et pourtant que ne doivent pas ces deux professions au bon sens de Boileau, de Molière, de l'auteur des *Plaideurs* ! Un odieux héritage de la barbarie, dont la persistance jusqu'à la fin du dernier siècle est un vrai prodige, la torture judiciaire, a-t-elle été abolie par des magistrats, par des jurisconsultes ? Nullement. Notre confrère, M. Laboulaye, en faisait récemment la remarque (1) avec son sens si droit et sa forte érudition. Les

(1) Préface de *l'Institution au Droit français* de Claude Fleury. Paris, Durand, 1858.

légistes les plus honnêtes et les plus judicieux en parlent comme de la chose du monde la plus naturelle, et si l'Assemblée nationale, qui n'était pas composée de légistes de profession, ne l'eût abolie, je n'affirme pas qu'elle n'eût trouvé place dans le Code d'instruction criminelle à côté de tant de restes de l'ancien Châtelet.

A Dieu ne plaise que je rabaisse les droits des spécialités ou que je veuille diminuer la créance qu'elles méritent. Je conviendrais même, si l'on veut, que l'existence d'un corps moins soucieux du fond des choses que de la forme constituerait un vrai danger et ferait dégénérer la culture de l'esprit en une vaine rhétorique, s'il ne trouvait d'utiles secours dans les liens étroits qui l'unissent, au sein de l'Institut, à des compagnies plus essentiellement savantes. L'investigation, en effet, dans le champ des études historiques comme dans celui de la nature, suppose des précautions dont les hommes du monde, d'ordinaire trop peu en garde contre l'erreur ou la fraude, sont peu capables. Constaté un fait n'est pas si facile qu'ils le pensent, et, quand les personnes peu au courant des méthodes veulent se former un jugement dans les choses qui sont du domaine des savants de profession, il y a infiniment à parier qu'elles tomberont dans quelque grosse erreur. Mais les spécialités ne sont pas tout : une Académie des sciences, divisée, comme celle de Berlin par exemple, en deux sections, l'une pour les sciences physiques et mathématiques, l'autre pour les sciences historiques et philologiques, est loin de correspondre à l'ensemble de l'esprit humain. Il y a encore le côté moral de toutes ces études, l'esprit, le talent, le caractère, choses indéfinissables et sans application à un sujet spécial. Souvent des esprits nuls et des hommes peu honorables ont fait des découvertes importantes et des travaux utiles. Il est donc essentiel qu'à côté des académies qui représentent les branches diverses du savoir positif il y en ait une qui représente la noblesse même de l'esprit humain dans ses applications les plus diverses. Les fondateurs de l'Institut, dominés par les idées étroites de leur temps, ne comprirent point cela : l'Académie française fut pour eux une spécialité comme une autre ; ils en firent une *Classe de*

Grammaire! La grande renaissance de la société française qui s'opéra vers 1816 ramena les choses à un meilleur état. L'esprit grossièrement positif du commencement de ce siècle ne régna plus en maître : une part fut faite au goût littéraire et aux opinions des gens du monde, opinions très saines dans leur généralité, car elles ne dérivent point de théories abstraites, elles ne reculent pas devant les contradictions, elles ne sacrifient rien aux formules ni au besoin d'absolu.

On arrive ainsi de toutes parts à ce grand résultat qu'en définitive l'Académie, à chaque époque, a fait ce qu'elle devait faire : au *xvii^e* siècle, elle a fait la langue noble à laquelle nous devons ce qu'il y a de meilleur dans la discipline de notre pensée ; au *xviii^e* siècle, la philosophie ; au *xix^e*, je ne sais trop comment exprimer les devoirs très compliqués qui pèsent sur elle, chargée qu'elle est de suppléer à l'absence de toute autre aristocratie ; mais, si l'on veut appeler du nom de résistance la protestation morale qui, à certaines époques, est le premier devoir de ceux qui ne veulent pas être complices de l'abaissement des caractères et des esprits, il faut dire que l'Académie a noblement résisté. La Révolution ayant détruit parmi nous tout ce qui pouvait faire contrepoids au pouvoir exorbitant de l'État, il n'est resté debout, pour maintenir les droits de la conscience individuelle, que la religion et l'esprit. La religion, à d'autres époques, a héroïquement résisté, et je persiste à croire qu'il y a dans le christianisme des éléments dont un libéralisme éclairé pourrait tirer parti. La religion, en effet, étant la chose du monde la moins susceptible d'être administrée, finit toujours à la longue par devenir une machine d'opposition contre les régimes qui veulent tout régler. Mais il faut avouer qu'à part de belles exceptions l'Église ne semble pas rêver de nos jours la gloire des Chrysostome et des Thomas Becket. Les hommes voués aux travaux de l'esprit se sont ainsi trouvés presque seuls chargés du rôle des anciennes aristocraties, sans rien de ce qui rendait si facile à ces dernières l'accomplissement de leurs devoirs.

Ceux qui reprochent à l'Académie de n'être pas de son temps en font donc en réalité le plus bel éloge. L'essentiel,

de notre temps, n'est pas de créer, mais de durer et de résister. En littérature, comme en toute chose, les ordres ont été confondus. Notre siècle, mesurant tout à ses idées matérialistes et mercantiles, a cru, en établissant ou plutôt (je demande à mes savants collaborateurs de conserver à cet égard mon opinion personnelle) en exagérant la propriété littéraire, relever et, comme on dit, émanciper le travail de l'esprit. On n'a pas vu que par là on faisait une profession entre tant d'autres ; or qui ne voit que si les lettres sont une profession, c'est la dernière de toutes ? Descartes, Bossuet et les grands écrivains de leur âge étaient-ils des hommes de lettres ? Non ; en ce temps-là, on était gentilhomme, on était évêque, on était magistrat, on était académicien, et on écrivait si l'on avait quelque motif pour cela. Du moment que la carrière des lettres peut être embrassée comme lucrative, elle perd toute sa noblesse. Le gentilhomme d'autrefois, qui n'eût pas daigné recevoir le roturier plus riche que lui, traitait d'égal à égal l'homme de lettres pauvre. Eût-il agi de la sorte si la fonction de l'homme de lettres eût été un métier comme un autre ? L'opinion, qui est toujours fondée en quelque chose, n'accorde ce haut degré d'estime qui constitue la noblesse qu'à ce qui ne rapporte rien ; elle sent que ce qui donne la gloire ne doit être payé que par la gloire, et que l'inviolabilité des caractères est bien moins garantie par la richesse que par l'honneur et la fierté.

Que l'Académie continue à remplir son devoir, qui est de maintenir la délicatesse de l'esprit français au milieu des rudes épreuves que notre siècle lui fait subir, de protester contre la grande erreur qui porte nos contemporains à regarder comme un abus tout ce qui fonde l'indépendance de l'individu, de combattre ce goût du vulgaire qui fait les succès depuis que la littérature a cessé de prendre son idéal dans la société polie. « Qu'elle ne soit, comme le disait il y a un an un de ses membres dont le noble cœur a un écho pour tout ce qui est grand (1), qu'elle ne soit à aucun degré complice de l'engourdissement moral et intellectuel de

(1) M. de Montalembert, *Discours d'ouverture de la séance des cinq Académies de l'Institut*, en 1857.

notre temps ; qu'elle nous fasse respirer le souffle d'un meilleur avenir ! » À toutes les époques, il y a eu une basse littérature ; mais le grand danger de notre siècle est que cette basse littérature, profitant de nos désastres, tend de plus en plus à prendre le premier rang. L'Académie est mieux placée que personne pour combattre ce mal : elle est en possession du seul privilège qui ait survécu à nos révolutions ; elle a une tribune, la plus écoutée de toutes ; elle confère le droit de tout dédaigner. Quand on sait bien comprendre l'essence et la mission d'un tel corps, on doit voir que les fautes littéraires sont de sa part de peu de conséquence ; quant aux fautes scientifiques, il lui est difficile de les éviter : l'essentiel est qu'il ne commette jamais une faute de tact.

LA POÉSIE DE L'EXPOSITION (1)

ON raconte qu'à la foire d'Ocadh, rendez-vous commercial et congrès littéraire de l'Arabie avant Mahomet, les poètes des diverses tribus récitaient publiquement leurs vers, et que les pièces qui avaient le plus captivé l'admiration des auditeurs étaient écrites en lettres d'or et suspendues avec des clous d'or aux portes de la Caaba ; telle est l'origine des sept *Moallakat*, ces poèmes admirables où se peint avec tant de charme la vie arabe anté-islamique. Il n'est pas douteux que les produits étalés au palais de l'Industrie ne soient supérieurs de tous points à ceux qui figuraient à la foire d'Ocadh ; mais les partisans les plus déclarés du progrès m'accorderont qu'il faut faire une exception pour la poésie, et que, sous ce rapport, les deux exhibitions ne sauraient être comparées. Je me hâte de faire réparation aux poètes inconnus dont les vers ne sont pas venus jusqu'à moi ; il me suffit qu'aucune de leurs œuvres n'ait été acceptée du public, et n'ait reçu cette consécration qui fait une partie essentielle de la beauté d'un poème. Comment une réunion d'hommes qui autrefois, et même à des époques très rapprochées de nous, eût été couronnée d'une auréole de poésie a-t-elle passé sans rien dire à l'imagination et sans produire une strophe digne de mémoire ? Voilà, certes, un problème digne d'étude et sur lequel, à défaut de poèmes à examiner, il peut être bon de méditer un moment.

Le passé a eu ses panégyries, nobles comme lui, et à aucune la poésie n'a manqué. Tandis que les dieux avaient le privilège de réunir les hommes, les fêtes étaient autant des congrès littéraires que des réunions religieuses ; les

(1) *Journal des Débats*, 27 novembre 1855. (N. de l'éd.)

jeux de la Grèce eurent Pindare pour célébrer leurs vainqueurs, et entendirent dans la bouche d'Hérodote les premiers et naïfs bégayements de l'histoire. Lorsque les saints eurent succédé aux dieux, les pèlerinages devinrent des centres puissants de création légendaire, dont chacun eut son poème. Les tournois furent à leur manière les fêtes de l'honneur et de la beauté ; la poésie des trouvères et des *Minnesinger* s'y rattache comme à son berceau. On citerait à peine un lieu du monde où les hommes se soient donné rendez-vous, et autour duquel l'art et la poésie ne se soient point épanouis.

Quand le moyen âge en décadence eut épuisé toutes les ressources de sa vie poétique et religieuse, une institution pleine d'originalité vint les renouveler pour quelque temps. Ce fut un spectacle extraordinaire que ce jubilé de l'an 1300, où l'on vit plus de deux millions d'hommes accourir, sous l'impulsion d'une foi vive encore, de toutes les parties de la chrétienté. A certains jours Rome compta dans son sein jusqu'à deux cent mille étrangers ; il fallut faire des brèches aux murs pour éviter les accidents qui se multipliaient aux portes. Malgré plus d'un détail qui sentait la dégradation des temps, le jubilé eut son poème. Dante se trouva à Rome en 1300 ; il vit les deux longues files de pèlerins qui traversaient le pont Saint-Ange, « d'un côté, ayant tous le front tourné vers le château pour aller à Saint-Pierre, de l'autre, allant vers le mont ». (*Inf.*, XVIII.) Il se souvint de cette image dans son *Enfer*, et, en mémoire de l'événement qu'il envisageait comme le plus grand du siècle, il plaça en 1300 son voyage à travers les régions invisibles. L'art, comme la poésie, consacra la grande assemblée du monde chrétien. Giotto, qui paraît avoir été du nombre des pèlerins, peignit, dans le portique de Latran, Boniface VIII publiant la bulle de convocation qui devait ébranler l'Europe entière. L'histoire enfin trouva dans cette fête séculaire l'occasion de son réveil. « Demeurant avec les pèlerins dans la ville sainte, dit Villani, voyant les grandes et antiques choses de cette cité, et lisant les hauts faits des Romains, écrits par Virgile, Salluste, Lucain, Tite-Live, Valère Maxime, Paul Orose et autres maîtres

en histoire, je pris leur style et manière d'écrire, et d'autant que Florence, comme fille et créature de Rome, était particulièrement disposée pour exécuter de grandes choses, il me parut convenable de raconter en un volume les commencements de cette ville, son passé, son présent et ce qu'il plaira à Dieu de son avenir. »

Ainsi, toujours et partout, une pensée supérieure à leur existence finie a réuni les hommes et s'est traduite en symboles divers sous l'action de la poésie et de l'art. Pour la première fois, notre siècle a convoqué de grandes multitudes sans leur proposer un but idéal. Aux jeux antiques, aux pèlerinages, aux tournois, aux jubilés ont succédé des comices industriels. Deux fois l'Europe s'est dérangée pour voir des marchandises étalées et comparer des produits matériels, et, au retour de ces pèlerinages d'un genre nouveau, personne ne s'est plaint que quelque chose lui manquât. Est-il un plus grand signe de la révolution qui s'est accomplie dans les opinions humaines et du déplacement qui s'est fait dans la valeur relative des choses ? N'est-il pas évident que le monde a perdu en noblesse, et qu'à ses hautes ambitions d'autrefois, qu'on appellera, si l'on veut, chimériques et barbares, ont succédé des soins plus humbles et plus positifs ? Le prophète de notre âge, Fourier, avait prédit qu'un jour, au lieu de se rencontrer dans des batailles ou des conciles œcuméniques, les portions rivales de l'humanité se disputeraient l'excellence dans la confection des petits gâteaux. Sans doute ce grand progrès n'est pas encore pleinement accompli ; mais bien des pas ont été faits en ce sens : il y a quelques jours, les plus fortes têtes de l'Europe étaient occupées à décider quelle nation fabrique le mieux la soie ou le coton.

Il serait téméraire de proférer ici des paroles de récrimination ou de blâme ; habitué à respecter les faits accomplis, notre temps n'admet pas volontiers que l'on critique la direction générale de son mouvement. On ne saurait nier, d'ailleurs, que les améliorations matérielles, quand elles contribuent à élever le niveau des classes inférieures et à rapprocher les peuples, ne servent à une fin religieuse et morale et n'aient, par conséquent, droit au respect. L'erreur

n'est pas de proclamer l'industrie bonne et utile, mais de l'exalter outre mesure et d'attacher trop d'importance à certains perfectionnements. En cet ordre de choses, le bien une fois obtenu, le raffinement est de peu de prix ; car, si le but de la vie humaine est le bonheur, le passé, sans aucune de ces superfluités, l'a fort bien réalisé. Et si, comme le pensent à bon droit les sages, la seule chose nécessaire est la noblesse morale et intellectuelle, ces accessoires y contribuent pour assez peu de chose. L'histoire nous offre d'admirables développements intellectuels et des âges d'or de bonheur qui se sont produits au milieu d'un état matériel très grossier. La race brahmanique dans l'Inde a atteint un ordre de spéculations philosophiques que l'Allemagne seule, de nos jours, a dépassé, tout en restant pour la civilisation extérieure au niveau des sociétés les moins avancées. L'incomparable idéal de l'Évangile, où le sens moral se déploie avec de si merveilleuses délicatesses, nous transporte au milieu d'une vie simple comme celle de nos campagnes, et où les complications de la vie extérieure n'occupent presque aucune place.

Ce sont là, il est vrai, des civilisations partielles, où l'idée de l'*art* et cet instinct qui porte l'homme à orner ce qui l'entoure font presque entièrement défaut. Une civilisation complète doit tenir compte de l'art et de la beauté presque autant que de la morale et du développement intellectuel. Mais, loin que les progrès de l'art soient parallèles à ceux que fait une nation dans le goût du *confortable* (je suis obligé de me servir de ce mot barbare pour exprimer une idée peu française), il est permis de dire sans paradoxe que les temps et les pays où le *confortable* est devenu le principal attrait du public ont été les moins doués sous le rapport de l'art. Les deux plus beaux moments artistiques de l'histoire de l'humanité sont, à n'en pas douter, ceux que nous présentent la Grèce au ^{ve} siècle avant l'ère chrétienne et l'Italie de la Renaissance. Or, si nous étudions de près ces deux grands moments, nous verrons qu'à côté d'un sentiment du beau merveilleusement développé il y avait absence presque complète de soin pour

tout ce qui tient au bien-être et aux commodités de la vie. Le confortable privé était chez les Grecs à peu près inconnu ; ces citoyens de petites villes, qui élevaient autour d'eux tant d'admirables monuments publics, demeuraient dans des maisons plus que modestes, dont quelques vases, chefs-d'œuvre d'élégance, il est vrai, faisaient tout l'ameublement. Vit-on jamais plus de grâce et de simplicité réunies que dans cette ravissante procession des Panathénées de la *cella* du Parthénon ? Le costume de ces jeunes filles, qui nous représentent l'aristocratie d'Athènes, ne surpasse point le luxe des paysannes ; les objets qu'elles portent pour le sacrifice rappellent les ustensiles les plus humbles et les plus usuels.

L'Italie de la Renaissance présente le même contraste. Le Vatican, cet incomparable sanctuaire du grand art, est, sous le rapport du confortable, le plus triste palais du monde, nu, délabré, inhabitable, ouvert à tous les vents (1). Il n'est pas de parvenu qui voulût de nos jours habiter les chambres du cardinal Bibbiena, décorées par Raphaël, avant de les avoir rendues dignes de lui et de sa fortune. L'Italie, qui a traversé les plus profondes décadences et les époques du plus déplorable mauvais goût, mais qui n'a jamais perdu le sentiment de la noblesse et de la grandeur, est toujours restée indifférente à ce que nous envisageons comme essentiel à une civilisation avancée. Comparez le palais italien (et l'ancien hôtel français qui en dérive) à la maison anglaise : d'un côté, nul souci des petits détails de la vie, nul soin de la commodité, tout sacrifié au noble style, négligence extrême et, je me hâte de le dire, fâcheuse, pour tout ce qui n'intéresse que la bonne tenue et la propreté ; de l'autre, une merveilleuse appropriation à tous les besoins, l'utile envisagé comme loi suprême, une exquise propreté, mais absence du sentiment de la grande beauté, la prétention de l'art, si elle ose se produire, n'aboutissant qu'à des œuvres gauches et niaises. Est-ce faute de bonne volonté ou par suite d'un goût dominant et exclusif ? Non, certes ; car, dans son admiration, l'Anglais est le

(1) La seule aile qui soit habitée est moderne et insignifiante au point de vue de l'art

plus confiant et le plus éclectique des hommes. C'est que la commodité exclut le style ; un pot de fabrique anglaise est mieux adapté à sa destination que tous les vases grecs de Vulci ou de Nola ; ceux-ci sont des œuvres d'art, tandis que le pot anglais ne sera jamais qu'un ustensile de ménage. Pourquoi Rome est-elle un des lieux du monde où l'on s'élève le mieux au sentiment des grandes et belles choses ? Parce que la vie vulgaire y est presque effacée. Le jour où les petites habitudes de la civilisation européenne y deviendraient dominantes, le jour où des magasins imités des boulevards remplaceraient les pauvres boutiques de la place Navone, où des cheminées de manufactures fumeraient sur l'Aventin, Rome, je veux dire la Rome chère à tout ce qui pense et qui sent, la cité de l'âme, comme l'appelait Byron, n'existerait plus.

Mais je vais établir ma thèse par un exemple bien plus décisif et qui constitue un fait capital dans l'histoire de l'humanité. Il existe une nation qui, longtemps avant toutes les autres, a été en possession des procédés de l'industrie la plus raffinée, qui, jusqu'à la fin du dernier siècle, a dépassé les races les plus nobles en tout ce qui tient aux commodités de la vie ; c'est la Chine. La Chine offre ce phénomène remarquable d'un peuple qui n'a jamais rêvé, qui, au lieu de mythologie et de fables, a eu tout d'abord une littérature spéciale et positive, au lieu de poèmes, des traités de technologie ; eh bien ! la Chine n'a rien qui puisse mériter le nom d'art. Avec sa merveilleuse habileté de main, avec sa coquetterie et son goût pour l'élégance, elle n'est jamais arrivée à l'expression de la beauté ; de même qu'avec ses procédés matériels si avancés, son empirisme parfois si exact, elle n'a rien qui ressemble à la science. Je craindrais de paraître systématique en développant ici les vues que l'étude comparée des civilisations amène à se former sur le développement industriel des diverses races humaines : on pourrait démontrer que les races supérieures, la race indo-européenne, par exemple, sont restées, avant l'époque de l'Empire romain, étrangères à toute idée de confortable ; que les métiers, la navigation, l'industrie ont été longtemps le partage exclusif de races inférieures ;

que les grands peuples ne s'adonnèrent au commerce que tard, et quand ils eurent déjà perdu une partie de leur noblesse ; qu'au moyen âge les nations chrétiennes, si supérieures à celles de l'Orient pour les instincts poétiques et religieux, reçurent presque toute leur initiation industrielle de l'Asie, et que, jusqu'aux progrès dans les sciences d'application qui ont signalé le commencement de notre siècle, la Chine avait conservé sa supériorité industrielle sur l'Europe ; en sorte qu'il n'y a nulle exagération dans cette formule historique soutenue par M. Abel Rémusat : « Le luxe européen est d'origine asiatique et surtout chinoise (1). » Mais le développement de ces théories m'entraînerait trop loin, et m'engagerait dans des considérations qui passent en France pour des paradoxes. Je m'arrête donc à cet incontestable résultat, que le progrès de l'industrie n'est nullement, dans l'histoire, parallèle à celui de l'art et de la vraie civilisation, puisque les deux sociétés où l'art s'est élevé à la plus grande hauteur, la Grèce antique et l'Italie de la Renaissance, sont restées étrangères aux raffinements industriels.

A ces deux exemples j'ajouterai celui de la France, qui, dans le domaine de l'art, continua ou plutôt releva avec beaucoup de bonheur la tradition de l'Italie. Il faut rendre à l'ancienne aristocratie française cette justice qu'elle conserva toujours le sentiment du grand style, et repoussa le colifichet, même aux époques du plus mauvais goût. Quand les banquiers du XVIII^e siècle commencèrent à rechercher les choses rares et le luxe apparent, la demeure nobiliaire resta grave, triste, d'un luxe austère et solide. C'est à l'influence des habitudes anglaises qu'il faut attribuer le changement qui s'est fait à cet égard dans les mœurs. L'aristocratie anglaise n'a jamais eu le goût aussi élevé que la noblesse française : celle-ci, formant dans la nation une classe qui n'avait d'autre souci que les choses libérales, la guerre, l'esprit, la galanterie, l'urbanité, ne pouvait arriver à fonder un édifice politique durable et profitable pour tous, mais était merveilleusement propre à maintenir la tradition d'une société

(1) Abel Rémusat, dans le *Journal asiatique*, tome I, 1822, p. 136 ss.

brillante et polie. L'aristocratie britannique, au contraire, plus rapprochée par son genre de vie du reste de la nation, devait obéir à ce penchant naturel qui porte nos voisins, doués d'ailleurs de tant d'excellentes qualités, à s'intéresser aux petites choses bien plutôt qu'aux grandes idées et aux grandes passions. De là ce manque général de noblesse qui caractérise en toute chose le goût anglais ; de là aussi ce désir de bien-être et cet air bourgeois que les habitudes anglaises ont portés partout avec elles.

J'oserais signaler un autre coupable de la tendance que j'indique ici : ce sont les femmes. Il est incontestable que les instincts féminins tiennent de nos jours plus de place dans la physionomie générale du monde qu'ils n'en tenaient autrefois, en ce sens que le monde est plus exclusivement préoccupé de choses qu'on s'est habitué à envisager comme l'apanage des femmes. Il en est résulté d'excellents effets pour l'adoucissement des mœurs ; mais on ne peut nier que cette prédominance des soins domestiques au détriment des mâles soucis du passé n'ait beaucoup contribué à diminuer les proportions de l'activité humaine. Ai-je besoin de dire que les exceptions abondent, et que c'est peut-être chez des femmes qu'on trouve encore de nos jours le plus de cette fermeté, de cette noble faculté de s'indigner qui disparaît, hélas ! du monde avec la grande moralité ? Les femmes, d'ailleurs, rendent un immense service à l'humanité en conservant dans son sein la tradition de l'élégance de la vie extérieure, qui est presque de l'art et de la morale. Mais il me semble que leur influence en ce sens a dépassé les bornes désirables. A d'autres époques, les femmes ont conduit le monde et lui ont imprimé un mouvement fort majestueux, par exemple dans la première moitié du *xvii^e* siècle. « Vous autres Espagnols, vous en parlez bien à votre aise, disait Mazarin à Louis de Haro, lors de la paix des Pyrénées ; vos femmes ne se mêlent que de faire l'amour ; mais en France ce n'est pas de même, et nous en avons trois qui seraient capables de bouleverser ou de gouverner trois grands royaumes (1). » Voilà certes un embarras dont la politique de nos jours n'a guère à se préoc-

(1) M. Cousin, *Des Carnets autographes du cardinal Mazarin*, dans le *Journal des Savants*, mai 1855.

cuper, et il faut avouer que, depuis M^{me} de Longueville, M^{me} de Chevreuse et la princesse Palatine, les dames ont fait de merveilleux progrès en sagesse. Au lieu de demander aux hommes de grandes choses, des entreprises hardies, des travaux héroïques, elles leur demandent de la richesse, afin de satisfaire un luxe vulgaire. Le train général du monde s'est mis de la sorte au service des instincts de la femme, non des grands instincts par lesquels elle reflète à sa manière, et peut-être plus évidemment que l'homme, l'idéal divin de notre nature, mais des instincts inférieurs qui forment la partie la moins noble de sa vocation.

Ce manque général de grandeur et par conséquent de poésie qui caractérise les faits les plus considérables de notre siècle tient donc à ce qu'il y a de plus essentiel dans le mouvement des temps modernes. L'antiquité, douée d'un tact si délicat, avait établi une lumineuse distinction en donnant le nom de *libéraux* aux arts qui ennoblissent, et de *serviles* à ceux qui n'ennoblissent pas. Certes l'antiquité se trompa et pécha gravement en frappant d'une sorte d'ignominie la chose du monde la plus honnête et la plus estimable, le travail. Croira-t-on que de faute en faute elle en vint à envisager l'industriel lui-même comme une sorte de produit que l'on fabriquait et vendait ? La principale source de la fortune de Crassus fut le produit qu'il tirait de ses esclaves, auxquels il faisait apprendre toute sorte de métiers, orfèvres, ciseleurs, écrivains, grammairiens, et qu'il revendait ensuite avec d'immenses bénéfices (1). Cela nous révolte à bon droit ; mais prenons garde de commettre à notre tour des confusions non moins graves. Le travail professionnel et l'industrie sont des choses bonnes, et par conséquent honorables ; mais ce ne sont pas des choses libérales. L'utile n'ennoblit pas : cela seul ennoblit qui suppose dans l'homme une valeur intellectuelle ou morale. La vertu, le génie, la science, quand elle est désintéressée et n'a pour objet que de satisfaire le désir qui porte l'homme à pénétrer l'énigme de l'univers, la valeur militaire, la sainteté, voilà des choses qui ne correspondent qu'aux besoins moraux,

(1) Voir le beau Mémoire de M. Naudet dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XIII (nouvelle série).

intellectuels ou esthétiques de l'homme : tout cela peut ennoblir. Étrange bizarrerie ! les hommes accordent plus volontiers la renommée au crime, quand il est grandiose, qu'à l'utilité mesquine ; c'est que le crime lui-même, lorsqu'il est accompagné d'un certain prestige, donne une puissante idée des facultés humaines et implique une grandeur de perversion dont les fortes races sont seules capables : il ne serait pas indifférent aujourd'hui de s'appeler Borgia. Mais ce qui est simplement utile n'ennoblira jamais. Je vois sur le front de ce palais éphémère, à côté de noms immortels dans la science, des noms, honorables sans doute, d'industriels qu'on veut inscrire au livre d'or de la gloire : ils n'y tiendront pas. L'industrie rend à la société d'immenses services, mais des services qui, après tout, se payent par de l'argent. A chacun sa récompense ; aux hommes utiles selon la terre, la richesse, le bonheur dans le sens terrestre, toutes les bénédictions de la terre ; au génie, à la vertu, la gloire, la noblesse, la pauvreté. L'homme de génie n'a droit qu'à une seule chose, c'est qu'on ne lui rende pas la vie impossible ou insupportable ; l'homme utile n'a droit qu'à une seule chose, c'est d'être récompensé dans l'ordre de ses services. Cela est si vrai que, parmi les industriels, les seuls qui aient vraiment forcé les portes du temple de la gloire sont ceux qui ont été persécutés ou méconnus. Il est souverainement inique que Jacquard n'ait pas été riche, et, parce qu'il a vécu pauvre, la gloire lui a été justement décernée. En effet, les qualités qui font l'industriel n'excluent nullement, mais ne supposent pas nécessairement une grande élévation morale, et la pauvreté de Jacquard prouve plus pour son caractère que l'invention même à laquelle son nom reste attaché.

C'est donc une tentative d'avance condamnée que l'effort par lequel certaines personnes, animées des meilleures intentions, ont essayé de nos jours d'attacher à des choses utiles et honnêtes, mais sans élévation, les idées de gloire, d'éclat, de poésie, que le passé a réservées pour les grandes choses qui font prendre en estime les facultés morales et intellectuelles de l'homme. Hâtons-nous de le dire : il n'est question ici que de la distinction extérieure, et non de la noblesse intérieure qui est indépendante de toute condition et ne

résulte que de la valeur morale de la personne, de ses mérites devant Dieu, comme on dit dans le langage chrétien. Le monde est obligé de juger par le dehors et sur l'étiquette ; or ce jugement est bien souvent trompeur. Je suis persuadé que les plus belles âmes ont été et resteront toujours inconnues ; car, lors même qu'elles ne se cacheraient pas, le monde ne saurait pas les reconnaître. La considération ne peut donc, si ce n'est dans un cercle de personnes très réduit (et au fond c'est là tout ce qui importe aux âmes délicates et élevées), se fonder sur le mérite réel, mais sur des marques extérieures qui, jusqu'à preuve du contraire, seront censées être des indices de noblesse. Or, à ce point de vue, on ne peut nier que toutes les présomptions ne soient en faveur des professions désintéressées. Les préjugés, qui dans l'ancienne société française, faisaient attacher moins de faveur aux professions lucratives, et qui interdisaient tout commerce et toute industrie aux gentilshommes, étaient poussés sans doute à de fâcheuses exagérations ; mais, comme la plupart des préjugés, ils reposaient sur quelque secrète raison : ils renfermaient une profonde notion de l'équilibre de la société, et entraînaient peut-être moins d'inconvénients que l'opinion qui tendrait à faire envisager la richesse et l'utilité comme la règle de la hiérarchie sociale, si cette opinion venait universellement à prévaloir.

Voilà ce que ne comprennent point assez les personnes qui, frappées des grands progrès industriels de notre temps, s'imaginent que de tels progrès signalent une révolution dans l'esprit humain. Ces personnes prennent l'accessoire de la civilisation pour le principal ; si la philosophie de l'histoire leur était plus familière, elles verraient que la perfection des arts mécaniques peut s'allier à une grande dépression morale et intellectuelle. Je ne prétends pas que ce soit là le cas de notre temps : aucun siècle n'a eu des esprits aussi étendus, aussi cultivés que le nôtre, ni en aussi grand nombre ; aucun siècle n'a vu si finement et n'a serré de si près la vérité en toute chose. Mais ce progrès ne s'est réalisé que dans un très petit nombre d'hommes, et leur élévation même n'a servi qu'à les isoler. La tête semble de plus en plus perdre le gouvernement des choses. C'est en ce sens que la physionomie

générale de notre temps est bien moins noble que celle d'autrefois. Le monde renferme en réalité plus d'élévation intellectuelle et morale que jamais ; mais les parties nobles n'occupent plus le premier rang, et cèdent la suprématie à des intérêts secondaires.

L'antiquité a exprimé cela dans un mythe que je voudrais voir représenté en symbolique histoire par le pinceau de Cornelius ou de Kaulbach. Elle rêva un peuple d'Atlantes, issu du commerce des dieux et des hommes, vivant heureux par l'industrie et doué d'une prodigieuse habileté pour les travaux matériels. Ce qu'il y avait de divin dans leur origine empêcha quelque temps leur bonheur tout profane de dégénérer en nullité ; puis, l'élément divin s'affaiblissant peu à peu, ils tombèrent au-dessous de l'homme. Jupiter balaya cet insignifiant petit monde par des tremblements de terre et des inondations, et il n'en resta qu'un océan boueux, où les dernières traces de cette activité frivole furent ensevelies. Que de gens de nos jours dont l'idéal ne dépasse pas le bonheur des Atlantes, un bonheur plat et vulgaire, un âge de plomb ou d'étain, qui ferait regretter l'âge de fer, où, toute beauté morale ayant disparu, toute pensée étant émoussée, il ne resterait plus pour remplir la vie que le plaisir ! Le plaisir, c'est trop dire : le plaisir suppose de l'activité, de l'éveil ; les siècles sérieux et austères ont été plus gais que le nôtre. Ce qui survivrait, ce serait la sottise, contente d'elle-même, s'épanouissant à son aise au soleil et procédant sans regrets aux funérailles du génie.

Ne nous étonnons donc pas si notre jubilé industriel n'a rien inspiré ni rien produit dans l'ordre de l'esprit. Spectacle éblouissant pour les yeux, étude instructive pour l'homme pratique et spécial, il dit peu de chose à la pensée. Où est dans tout cela le sentiment des destinées supérieures de l'humanité ? Il serait injuste de demander au palais de l'Industrie ce qu'il ne pouvait donner, et aucune des observations qui précèdent ne renferme le moindre reproche ni contre l'idée en elle-même, ni contre la manière dont elle a été exécutée. J'ai voulu montrer seulement, par un des exemples les plus considérables de notre siècle, combien les événements qui parlaient le plus vivement à l'imagination des

hommes sont de nos jours amoindris, combien les sources poétiques du monde contemporain sont taries, comment enfin la poésie n'est plus que dans le passé, en sorte que les vrais poètes de notre temps sont le critique et l'historien qui vont l'y chercher.

Loin de nous ces lamentations d'esprits chagrins qui, bornés dans leurs sympathies à une époque ou à une forme du passé, s'obstinent, par une sorte de défi contre l'opinion, à appeler perversion ce que d'autres appellent le progrès. A quoi nous servirait l'histoire si elle ne nous apprenait à distribuer avec la plus grande précaution l'éloge et le blâme aux révolutions qui s'accomplissent, et dont les dernières conséquences ne se sont point encore manifestées ? Le blâme, d'ailleurs, serait ici tout aussi déplacé que l'enthousiasme. Notre siècle ne va ni vers le bien ni vers le mal ; il va vers la médiocrité. En toute chose, ce qui réussit de nos jours, c'est le médiocre. On ne saurait nier que l'application générale des esprits à des poursuites mesquines, mais assez inoffensives, n'ait effacé du monde beaucoup de mal. Mais les grands côtés du développement humain en ont-ils profité ? La foule qui se presse sous ces voûtes de cristal est-elle plus éclairée, plus morale, plus vraiment religieuse qu'on ne l'était il y a deux siècles ? On en peut douter. Il ne semble pas que beaucoup de personnes soient sorties du palais de l'Exposition meilleures qu'elles n'y étaient entrées ; il faut même ajouter que le but de MM. les exposants n'eût pas été précisément atteint si tous les visiteurs avaient été assez sages pour dire en sortant : « Que de choses dont je peux me passer ! »

LA POÉSIE DES RACES CELTIQUES (1)

LORSQU'EN voyageant dans la presqu'île armoricaine on dépasse la région, plus rapprochée du continent, où se prolonge la physionomie gaie, mais commune, de la Normandie et du Maine, et qu'on entre dans la véritable Bretagne, dans celle qui mérite ce nom par la langue et la race, le plus brusque changement se fait sentir tout à coup. Un vent froid, plein de vague et de tristesse, s'élève et transporte l'âme vers d'autres pensées ; le sommet des arbres se dépouille et se tord ; la bruyère étend au loin sa teinte uniforme ; le granit perce à chaque pas un sol trop maigre pour le revêtir ; une mer presque toujours sombre forme à l'horizon un cercle d'éternels gémissements. Même contraste dans les hommes : à la vulgarité normande, à une population grasse et plantureuse, contente de vivre, pleine de ses intérêts, égoïste comme tous ceux dont l'habitude est de jouir, succède une race timide, réservée, vivant toute au dedans, pesante en apparence, mais sentant profondément et portant dans ses instincts religieux une adorable délicatesse. Le même contraste frappe, dit-on, quand on passe de l'Angleterre au pays de Galles, de la basse Écosse, anglaise de langage et de mœurs, au pays des Gaëls du Nord, et aussi, avec une nuance sensiblement différente, quand on s'enfonce dans les parties de l'Irlande où la race est restée pure de tout mélange avec l'étranger. Il semble que l'on entre dans les couches souterraines d'un autre âge, et l'on ressent quelque chose des impressions que Dante nous fait éprouver quand il nous conduit d'un cercle à un autre de son enfer.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1854. (N. de l'éd.)

On ne réfléchit pas assez à ce qu'a d'étrange ce fait d'une antique race continuant jusqu'à nos jours et presque sous nos yeux sa vie dans quelques îles et presque îles perdues de l'Occident, de plus en plus distraite, il est vrai, par des bruits du dehors, mais fidèle encore à sa langue, à ses souvenirs, à ses mœurs et à son esprit. On oublie surtout que ce petit peuple, resserré maintenant aux confins du monde, au milieu des rochers et des montagnes où ses ennemis n'ont pu le forcer, est en possession d'une littérature qui a exercé au moyen âge une immense influence, changé le tour de l'imagination européenne et imposé ses motifs poétiques à presque toute la chrétienté. Il ne faudrait pourtant qu'ouvrir les monuments authentiques du génie gallois pour se convaincre que la race qui les a créés a eu sa manière originale de sentir et de penser, que nulle part l'éternelle illusion ne se para de plus séduisantes couleurs, et que, dans le grand concert de l'espèce humaine, aucune famille n'égala celle-ci pour les sons pénétrants qui vont au cœur. Hélas ! elle est aussi condamnée à disparaître, cette émeraude des mers du couchant ! Arthur ne reviendra pas de son île enchantée, et saint Patrice avait raison de dire à Ossian : « Les héros que tu pleures sont morts ; peuvent-ils renaître ? » Il est temps de noter, avant qu'ils passent, les tons divins expirant ainsi à l'horizon devant le tumulte croissant de l'uniforme civilisation. Quand la critique ne servirait qu'à recueillir ces échos lointains et à rendre une voix aux races qui ne sont plus, ne serait-ce pas assez pour l'absoudre du reproche qu'on lui adresse trop souvent et sans raison de n'être que négative ?

De bons ouvrages facilitent aujourd'hui la tâche de celui qui entreprend l'étude de ces curieuses littératures. Le pays de Galles surtout se distingue par une activité scientifique et littéraire, à laquelle ne préside pas toujours une bien rigoureuse critique, mais qu'on ne saurait trop louer. Là, des travaux qui honorerait les écoles savantes les plus actives de l'Europe sont l'œuvre d'amateurs dévoués. Un paysan, Owenn Jones, publia en 1801, sous le titre d'*Archéologie galloise de Myvyr*, ce précieux répertoire qui est encore aujourd'hui l'arsenal des antiquités kymriques.

Une foule de travailleurs érudits et zélés, MM. Aneurin Owenn, Thomas Price de Crickhowel, Williams Rees, John Jones, marchant sur les traces du paysan de Myvyr, s'attachèrent à compléter son œuvre et à tirer parti des trésors qu'il y avait entassés. Une femme distinguée, lady Charlotte Guest, s'est chargée de faire connaître à l'Europe le recueil des *Mabinogion* (1), la perle de la littérature galloise, l'expression la plus complète du génie kymrique. Ce magnifique ouvrage, exécuté en douze années avec le luxe que le riche amateur anglais sait déployer en ses publications, attestera un jour combien la conscience des races celtiques fut encore vivace dans notre siècle. Seul, en effet, le patriotisme le plus sincère pouvait inspirer à une femme le courage d'entreprendre et d'achever un aussi vaste monument. L'Écosse et l'Italie se sont également enrichies d'une foule de travaux sur leur ancienne histoire. Notre Bretagne enfin, quoique trop rarement étudiée avec cette rigueur de philologie et de critique que l'on exige maintenant dans les œuvres d'érudition, a fourni aux antiquités celtiques son contingent de travaux estimables. Ne suffit-il pas de citer M. de la Villemarqué, dont le nom restera désormais attaché à ces études parmi nous, et dont les services sont assez incontestables pour que la critique n'ait point à craindre de le déprécier aux yeux d'un public qui l'a accepté avec tant d'empressement et de sympathie ?

I

Si l'excellence des races devait être appréciée par la pureté de leur sang et l'inviolabilité de leur caractère, aucune, il faut l'avouer, ne pourrait le disputer en noblesse

(1) *The Mabinogion, from the Llyr Coch of Hergest, and other ancient Welsh Manuscripts, with an english translation and notes*, by lady Charlotte Guest. Londres et Llandovery, 1837-1849. Le mot *mabinogi* (au pluriel *mabinogion*) désigne une forme de récit romanesque particulière au pays de Galles. L'origine et la signification primitive de ce mot sont fort incertaines, et on peut contester le droit qu'a eu lady Ch. Guest de l'appliquer à l'ensemble des récits qu'elle a publiés.

aux restes encore subsistants de la race celtique (1). Jamais famille humaine n'a vécu plus isolée du monde et plus pure de tout mélange étranger. Resserrée par la conquête dans des îles et des presqu'îles oubliées, elle a opposé une barrière infranchissable aux influences du dehors : elle a tout tiré d'elle-même, et n'a vécu que de son propre fonds. De là cette puissante individualité, cette haine de l'étranger qui, jusqu'à nos jours, a formé le trait essentiel des peuples celtiques. La civilisation de Rome les atteignit à peine et ne laissa parmi eux que peu de traces. L'invasion germanique les refoula, mais ne les pénétra point. A l'heure qu'il est ils résistent encore à une invasion bien autrement dangereuse, celle de la civilisation moderne, si destructive des variétés locales et des types nationaux. L'Irlande en particulier (et là peut-être est le secret de son irrémédiable faiblesse) est la seule terre de l'Europe où l'indigène puisse produire les titres de sa descendance, et désigner avec certitude, jusqu'aux ténèbres anté-historiques, la race d'où il est sorti.

C'est dans cette vie retirée, dans cette défiance contre tout ce qui vient du dehors, qu'il faut chercher l'explication des traits principaux du caractère de la race celtique. Elle a tous les défauts et toutes les qualités de l'homme solitaire : à la fois fière et timide, puissante par le sentiment et faible dans l'action ; chez elle, libre et épanouie ; à l'extérieur, gauche et embarrassée. Elle se défie de l'étranger, parce qu'elle y voit un être plus raffiné qu'elle, et qui abuse-rail de sa simplicité. Indifférente à l'admiration d'autrui, elle ne demande qu'une chose, qu'on la laisse chez elle. C'est par excellence une race domestique, formée pour la famille

(1) Pour éviter tout malentendu, je dois avertir que par le mot *celtique* je désigne ici, non l'ensemble de la grande race qui a formé, à une époque reculée, la population de presque tout l'Occident, mais uniquement les quatre groupes qui de nos jours méritent encore de porter ce nom, par opposition aux Germains et aux peuples néo-latins. Ces quatre groupes sont : 1^o les habitants du pays de Galles ou Cambrie et de la presqu'île de Cornwall, portant encore de nos jours l'antique nom de *Kymris* ; 2^o les *Bretons bretonnants*, ou habitants de la Bretagne française parlant bas-breton, qui sont une émigration des *Kymris*, du pays de Galles ; 3^o les Gaëls du nord de l'Écosse parlant gaélic ; 4^o les Irlandais, bien qu'une ligne très profonde de démarcation sépare l'Irlande du reste de la famille celtique.

et les joies du foyer. Chez aucune race, le lien du sang n'a été plus fort, n'a créé plus de devoirs, n'a rattaché l'homme à son semblable avec autant d'étendue et de profondeur. Toute l'institution sociale des peuples celtiques n'était à l'origine qu'une extension de la famille. Une expression vulgaire atteste encore aujourd'hui que nulle part la trace de cette grande organisation de la parenté ne s'est mieux conservée qu'en Bretagne. C'est, en effet, une opinion répandue en ce pays que le sang parle, et que deux parents inconnus l'un à l'autre, se rencontrant sur quelque point du monde que ce soit, se reconnaissent à la secrète et mystérieuse émotion qu'ils éprouvent l'un devant l'autre. Le respect des morts tient au même principe. Nulle part la condition des morts n'a été meilleure que chez les peuples bretons; nulle part le tombeau ne recueille autant de souvenirs et de prières. C'est que la vie n'est pas pour ces peuples une aventure personnelle que chacun court pour son propre compte et à ses risques et périls : c'est un anneau dans une longue tradition, un don reçu et transmis, une dette payée et un devoir accompli.

On aperçoit sans peine combien des natures aussi fortement concentrées étaient peu propres à fournir un de ces brillants développements qui imposent au monde l'ascendant momentané d'un peuple, et voilà sans doute pourquoi le rôle extérieur de la race kymrique a toujours été secondaire. Dénuée d'expansion, étrangère à toute idée d'agression et de conquête, peu soucieuse de faire prévaloir sa pensée au dehors, elle n'a su que reculer tant que l'espace lui a suffi, puis, acculée dans sa dernière retraite, opposer à ses ennemis une résistance invincible. Sa fidélité même n'a été qu'un dévouement inutile. Dure à soumettre et toujours en arrière du temps, elle est fidèle à ses vainqueurs quand ceux-ci ne le sont plus à eux-mêmes. La dernière, elle a défendu son indépendance religieuse contre Rome, et elle est devenue le plus ferme appui du catholicisme ; la dernière en France, elle a défendu son indépendance politique contre le roi, et elle a donné au monde les derniers royalistes.

Ainsi la race celtique s'est usée à résister au temps et à

défendre les causes désespérées. Il ne semble pas qu'à aucune époque elle ait eu d'aptitude pour la vie politique : l'esprit de la famille a étouffé chez elle toute tentative d'organisation plus étendue. Il ne semble pas aussi que les peuples qui la composent soient par eux-mêmes susceptibles de progrès. La vie leur apparaît comme une condition fixe qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de changer. Doués de peu d'initiative, trop portés à s'envisager comme mineurs et en tutelle, ils croient vite à la fatalité et s'y résignent. A la voir si peu audacieuse contre Dieu, on croirait à peine que cette race est fille de Japhet.

De là vient sa tristesse. Prenez les chants de ses bardes du *vi^e* siècle ; ils pleurent plus de défaites qu'ils ne chantent de victoires. Son histoire n'est elle-même qu'une longue complainte, elle se rappelle encore ses exils, ses fuites à travers les mers. Si parfois elle semble s'égayer, une larme ne tarde pas à briller derrière son sourire ; elle ne connaît pas ce singulier oubli de la condition humaine et de ses destinées qu'on appelle la gaieté. Ses chants de joie finissent en élégies ; rien n'égale la délicieuse tristesse de ses mélodies nationales ; on dirait des émanations d'en haut, qui, tombant goutte à goutte sur l'âme, la traversent comme des souvenirs d'un autre monde. Jamais on n'a savouré aussi longuement ces voluptés solitaires de la conscience, ces réminiscences poétiques où se croisent à la fois toutes les sensations de la vie, si vagues, si profondes, si pénétrantes, que, pour peu qu'elles vinssent à se prolonger, on en mourrait, sans qu'on pût dire si c'est d'amertume ou de douceur.

L'infinie délicatesse de sentiment qui caractérise la race celtique est étroitement liée à son besoin de concentration. Les natures peu expansives sont presque toujours celles qui sentent avec le plus de profondeur ; car plus le sentiment est profond, moins il tend à s'exprimer. De là cette charmante pudeur, ce quelque chose de voilé, de sobre, d'exquis, à égale distance de la rhétorique du sentiment, trop familière aux races latines, et de la naïveté réfléchie de l'Allemagne, qui éclate d'une manière admirable dans les chants publiés par M. de la Villemarqué. La réserve apparente des peuples celtiques, qu'on prend souvent pour de la froideur,

tient à cette timidité intérieure qui leur fait croire qu'un sentiment perd la moitié de sa valeur quand il est exprimé, et que le cœur ne doit avoir d'autre spectateur que lui-même.

S'il était permis d'assigner un sexe aux nations comme aux individus, il faudrait dire sans hésiter que la race celtique, surtout envisagée dans sa branche kymrique ou bretonne, est une race essentiellement féminine. Aucune famille humaine, je crois, n'a porté dans l'amour autant de mystère. Nulle autre n'a conçu avec plus de délicatesse l'idéal de la femme et n'en a été plus dominée. C'est une sorte d'enivrement, une folie, un vertige. Lisez l'étrange *mabinogi* de *Pérédur* ou son imitation française, *Perceval le Gallois* ; ces pages sont humides, pour ainsi dire, du sentiment féminin. La femme y apparaît comme une sorte de vision vague, intermédiaire entre l'homme et le monde surnaturel. Je ne vois aucune littérature qui offre rien d'analogue à ceci. Comparez Genièvre et Iseult à ces furies scandinaves de Gudruna et de Chrimhilde, et vous avouerez que la femme telle que l'a conçue la chevalerie, — cet idéal de douceur et de beauté posé comme but suprême de la vie, — n'est une création ni classique, ni chrétienne, ni germanique, mais bien réellement celtique.

La puissance de l'imagination est presque toujours proportionnée à la concentration du sentiment et au peu de développement extérieur de la vie. Le caractère si limité de l'imagination de la Grèce et de l'Italie tient à cette facile expansion des peuples du Midi, chez lesquels l'âme, toute répandue au dehors, se réfléchit peu elle-même. Comparée à l'imagination classique, l'imagination celtique est vraiment l'infini comparé au fini. Dans le beau *mabinogi* du *Songe de Maxen Wledig*, l'empereur Maxime voit en rêve une jeune fille si belle qu'à son réveil il déclare ne pouvoir vivre sans elle. Pendant plusieurs années, ses envoyés courent le monde pour la lui trouver : on la rencontre enfin en Bretagne. Ainsi fit la race celtique : elle s'est fatiguée à prendre ses songes pour des réalités et à courir après ses splendides visions. L'élément essentiel de la vie poétique du Celte, c'est l'*aventure*, c'est-à-dire la poursuite de l'inconnu, une course sans fin après l'objet toujours fuyant

du désir. Voilà ce que saint Brandan rêvait au delà des mers, voilà ce que Pérédur cherchait dans sa chevalerie mystique, voilà ce que le chevalier Owenn demandait à ses pérégrinations souterraines. Cette race veut l'infini ; elle en a soif, elle le poursuit à tout prix, au delà de la tombe, au delà de l'enfer. Le défaut essentiel des peuples bretons, le penchant à l'ivresse, défaut qui, selon toutes les traditions du VI^e siècle, fut la cause de leurs désastres, tient à cet invincible besoin d'illusion. Ne dites pas que c'est appétit de jouissance grossière, car jamais peuple ne fut d'ailleurs plus sobre et plus détaché de toute sensualité ; non, les Bretons cherchaient dans l'hydromel ce qu'Owenn, saint Brandan et Pérédur poursuivaient à leur manière, la vision du monde invisible. Aujourd'hui encore, en Irlande, l'ivresse fait partie de toutes les fêtes patronales, c'est-à-dire des fêtes qui ont le mieux conservé leur physionomie nationale et populaire.

De là ce profond sentiment de l'avenir et des destinées éternelles de sa race qui a toujours soutenu le Kymri, et le fait apparaître jeune encore à côté de ses conquérants vieilliss. De là ce dogme de la résurrection des héros, qui paraît avoir été un de ceux que le christianisme eut le plus de peine à déraciner. De là ce *messianisme celtique*, cette croyance à un vengeur futur qui restaurera la Cambrie et la délivrera de ses oppresseurs, comme le mystérieux Lemnok que Merlin leur a promis, le Lez-Breiz des Armoricains, l'Arthur des Gallois (1). Cette main qui sort du lac quand l'épée d'Arthur y tombe, qui s'en saisit et la brandit trois fois, c'est l'espérance des races celtiques. Les petits peuples doués d'imagination prennent d'ordinaire ainsi leur revanche de ceux qui les ont vaincus. Se sentant forts au dedans et faibles au dehors, ils protestent, s'exaltent, et une telle lutte décuplant leurs forces les rend capables de miracles. Presque tous les grands appels au surnaturel sont dus à des peuples espérant contre toute espérance. Qui pourra dire ce qui a fermenté de nos jours dans le sein

(1) M. Augustin Thierry a finement remarqué que la renommée de prophétisme des Gallois au moyen âge venait de leur fermeté à affirmer l'avenir de leur race. (*Histoire de la Conquête de l'Angleterre*, I. XI.)

de la nationalité la plus obstinée et la plus impuissante, la Pologne ? Israël humilié rêva la conquête spirituelle du monde, et y réussit.

II

La littérature du pays de Galles se divise, au premier coup d'œil, en trois branches parfaitement distinctes : — la littérature bardique ou lyrique, qui jette tout son éclat au ^{vi}^e siècle par les œuvres de Taliésin, d'Aneurin, de Liwarc'h-Hen, et se continue, par une série non interrompue d'imitations, jusqu'aux temps modernes ; — les *Mabinogion* ou littérature romanesque fixée vers le ^{xii}^e siècle, mais se rattachant par le fond des idées aux âges les plus reculés du génie celtique ; — enfin une littérature ecclésiastique et légendaire, empreinte d'un cachet tout particulier. Ces trois littératures semblent avoir vécu côte à côte presque sans se connaître. Les bardes, fiers de leur rhétorique solennelle, méprisaient les contes populaires, dont ils trouvaient la forme négligée ; bardes et conteurs, d'un autre côté, paraissent avoir eu très peu de rapports avec le clergé, et on serait parfois tenté de supposer qu'ils ignorent l'existence du christianisme. A notre avis, c'est dans les *Mabinogion* qu'il faut chercher la véritable expression du génie celtique, et il est surprenant qu'une aussi curieuse littérature, source de presque toutes les créations romanesques de l'Europe, soit restée inconnue jusqu'à nos jours. La cause en doit être attribuée sans doute à l'état de dispersion où étaient les manuscrits gallois, poursuivis jusqu'au dernier siècle par les Anglais comme des livres séditieux, compromettant ceux qui les possédaient, et trop souvent aussi égarés entre les mains de propriétaires ignorants, dont le caprice ou la mauvaise volonté suffisaient pour les soustraire aux recherches de la critique.

Les *Mabinogion* nous ont été conservés dans deux principaux manuscrits, l'un du ^{xiii}^e siècle, de la bibliothèque d'Hengurt, appartenant à la famille Vaughan ; l'autre, du ^{xiv}^e, connu sous le nom de *Livre rouge d'Hergest* et maintenant au Collège de Jésus à Oxford. C'est sans doute une

collection semblable qui charma à la Tour de Londres les ennuis du malheureux Léolin, et fut brûlée, après sa condamnation, avec les autres livres gallois qui avaient été les compagnons de sa captivité. Lady Charlotte Guest a fait son édition sur le manuscrit d'Oxford : on ne peut assez regretter que des considérations mesquines lui aient fait refuser l'usage du premier manuscrit, dont le second paraît n'être qu'une copie. Les regrets redoublent quand on sait que plusieurs textes gallois, qui ont été vus et copiés il y a cinquante ans, ont disparu de nos jours. C'est en présence de pareils faits que l'on arrive à croire que les révolutions, en général si destructives des œuvres du passé, sont favorables à la conservation des monuments littéraires, en les forçant à se concentrer dans de grands dépôts, où leur existence comme leur publicité est assurée.

Le ton général des *Mabinogion* est plutôt romanesque qu'épique. La vie y est prise naïvement et sans emphase. L'individualité du héros est absolument sans limites. Ce sont de nobles et franches natures agissant dans toute leur spontanéité. Chaque homme apparaît comme une sorte de demi-dieu caractérisé par un don surnaturel ; ce don est presque toujours attaché à un objet merveilleux, qui est en quelque sorte le sceau personnel de celui qui le possède. Les classes inférieures, que suppose nécessairement au-dessous de lui ce peuple de héros, se montrent à peine, si ce n'est comme exerçant quelque métier, et à ce titre fort honorées. Les produits un peu compliqués de l'industrie humaine sont envisagés comme des êtres vivants et doués à leur manière d'une propriété magique. Une foule d'objets célèbres ont des noms propres : tels sont le vaisseau, la lance, l'épée, le bouclier d'Arthur ; l'échiquier de Gwendolen, où les pièces noires jouaient d'elles-mêmes contre les blanches ; la corne de Bran-Galed, où l'on trouvait la liqueur que l'on désirait ; le char de Morgan, qui se dirigeait de lui-même vers le lieu où l'on voulait aller ; le bassin de Tyrnog, qui ne cuisait pas quand on y mettait de la viande pour un lâche ; la pierre à aiguiser de Tudwal, qui n'aiguissait que l'épée des braves ; l'habit de Padarn, qui ne seyait qu'à un noble ; le manteau de Tegan, qu'une femme ne

pouvait revêtir, si elle n'était irréprochable (1). L'animal est conçu d'une manière bien plus individuelle encore ; il a un nom propre, des qualités personnelles, un rôle qu'il développe à sa guise et avec pleine conscience. Le même héros apparaît à la fois comme homme et animal, sans qu'il soit possible de tracer la ligne de démarcation des deux natures. Le conte de *Kilwech et Olwen*, le plus extraordinaire des *Mabinogion*, roule sur la lutte d'Arthur contre le roi-sanglier Twrch-Trwyth, qui, avec ses sept marcassins, tient en échec tous les héros de la Table Ronde. Les aventures des trois cents corbeaux de Kerverhenn forment de même le sujet du *Songe de Rhonabwy*. L'idée de mérite et de démérite moral est à peu près absente de toutes ces compositions. Il y a des êtres méchants qui insultent les dames, qui tyrannisent leurs voisins, qui ne se plaisent qu'au mal, parce que telle est leur nature ; mais on ne paraît pas leur en vouloir pour cela. Les chevaliers d'Arthur les poursuivent, non pas comme coupables, mais comme malfaisants. Tous les autres êtres sont parfaitement bons et loyaux, mais plus ou moins richement doués. C'est le rêve d'une race aimable et douce qui conçoit le mal comme le fait de la fatalité, et non comme un produit de la conscience humaine. La nature entière est enchantée et féconde, comme l'imagination elle-même, en créations indéfiniment variées. Le christianisme se décèle rarement ; bien qu'on en sente parfois le voisinage, il n'altère en rien le milieu purement naturaliste où tout se meut. Un évêque figure à table à côté d'Arthur ; mais sa fonction se borne strictement à bénir les plats. Les saints d'Irlande, qui apparaissent un moment pour donner leur bénédiction à Arthur et en recevoir des faveurs, sont représentés comme une race d'hommes vaguement connue, et que l'on ne comprend pas. Aucune littérature du moyen âge ne s'est tenue plus éloignée de toute influence monacale. Il faut évidemment supposer que les bardes et les conteurs gallois vivaient fort isolés du clergé, ayant leur culture et leurs traditions tout à fait à part.

(1) On reconnaît ici l'origine de l'épreuve du *court mantel*, un des plus spirituels épisodes de *Lancelot du Lac*.

Le charme des *Mabinogion* réside principalement dans cette aimable sérénité de la conscience celtique, ni triste ni gaie, toujours suspendue entre un sourire et une larme. C'est le récit limpide d'un enfant, sans distinction de noble ni de vulgaire, quelque chose de ce monde doucement animé, de cet idéal tranquille et calme où nous transportent les stances de l'Arioste. Le bavardage des derniers imitateurs français et allemands du moyen âge ne peut donner une idée de cette charmante manière de raconter. L'habile Chrétien de Troyes lui-même reste en cela, ce me semble, fort au-dessous des conteurs gallois, et, quant à Wolfram d'Eschenbach, il faut avouer que la joie de la première découverte a trop porté les critiques allemands à surfaire ses mérites. Il se perd en d'interminables descriptions et ignore presque complètement l'art du récit.

Ce qui frappe au premier coup d'œil dans les compositions idéales des races celtiques, surtout quand on les compare à celles des races germaniques, c'est l'extrême douceur de mœurs qui y respire. Point de ces vengeances effroyables qui remplissent l'*Edda* et les *Nibelungen*. Comparez le héros celtique et le héros germanique, Beowulf et Pérédur par exemple. Quelle différence ! Là, toute l'horreur de la barbarie dégouttante de sang, l'enivrement du carnage, le goût désintéressé, si j'ose le dire, de la destruction et de la mort ; — ici, au contraire, un profond sentiment de la justice, une grande exaltation de la fierté individuelle, il est vrai, mais aussi un grand besoin de dévouement, une exquise loyauté. L'homme tyrannique, l'*homme noir*, le monstre, ne sont là, comme dans Homère les Lestrigons et les Cyclopes, que pour inspirer l'horreur par le contraste avec des mœurs plus douces ; ils sont à peu près ce qu'est le *méchant* pour l'imagination naïve d'un enfant élevé par sa mère dans les idées d'une douce et pieuse moralité. L'homme primitif de la Germanie révolte par sa brutalité sans objet, par cet amour du mal, qui ne le rend ingénieux et fort que pour haïr et pour nuire. Le héros kymrique, au contraire, même dans ses plus étranges écarts, semble dominé par des habitudes de bienveillance et une vive sympathie pour les êtres faibles. Ce

sentiment est un des plus profonds chez les peuples celtiques. Ils ont eu pitié même de Judas. Saint Brandan le rencontra sur un rocher au milieu des mers polaires : il passa là un jour par semaine pour se rafraîchir des feux de l'enfer ; un drap qu'il avait donné en aumône à un lépreux est suspendu devant lui et tempère ses souffrances.

Si le pays de Galles a droit d'être fier de ses *Mabinogion*, il n'a pas moins à se féliciter d'avoir trouvé un traducteur vraiment digne de les interpréter. Pour comprendre ces originales beautés, il fallait un sentiment délicat de la narration galloise, une intelligence du naïf, dont un traducteur érudit se serait montré difficilement capable. Pour rendre ces gracieuses imaginations d'un peuple si éminemment doué du tact féminin, il fallait la plume d'une femme. Simple, animée, sans recherche et sans vulgarité, la traduction de lady Charlotte Guest est le miroir fidèle de l'original kymrique. En supposant que, sous le rapport de la philologie, le travail de la noble Galloise soit destiné à recevoir des améliorations, cela n'empêchera pas qu'il ne reste toujours une œuvre d'érudition et de goût fort distinguée (1).

Les *Mabinogion*, ou du moins les récits que lady Charlotte Guest a cru devoir désigner sous ce nom commun, se divisent en deux classes parfaitement distinctes — les uns se rapportant exclusivement aux deux presqu'îles de Galles et de Cornouailles et rattachés au personnage héroïque d'Arthur — les autres, étrangers à Arthur, ayant pour théâtre non seulement les parties de l'Angleterre restées kymriques, mais la Grande-Bretagne tout entière ; et nous ramenant par les personnages et les souvenirs qui y sont mentionnés aux derniers temps de l'occupation romaine. La seconde classe, plus ancienne que la première, au moins pour le fond des sujets, se distingue aussi par un caractère beaucoup plus mythologique, un usage plus hardi du merveilleux, une forme énigmatique, un style plein d'allitérations et de jeux de mots. De ce nombre

(1) M. de la Villemarqué a publié en 1842, sous le titre de *Contes populaires des anciens Bretons*, la traduction française des récits que lady Charlotte Guest avait déjà publiés en anglais à cette époque.

sont les contes de *Pwyl*, de *Branwen*, de *Manawidan*, de *Math*, fils de *Mathonwy*, le *Songe de l'empereur Maxime*, le conte de *Llud et Llewelys*, et la légende de *Taliésin*. — Au cycle d'Arthur appartiennent les récits d'*Owain*, de *Ghérait*, de *Pérédur*, de *Kilhwch et Olwen*, et le *Songe de Rhonabwy*. Il faut encore remarquer que, dans cette seconde classe, les deux derniers récits ont un caractère particulier d'ancienneté. Arthur y réside en Cornouailles, et non, comme dans les autres, à Caerlérion sur l'Usk. Il y paraît avec un caractère individuel, chassant et faisant lui-même la guerre, tandis que, dans les contes plus modernes, il n'est qu'un empereur tout-puissant et impassible, un vrai héros fainéant, autour duquel se groupe une pléiade de héros actifs. Le *mabinogi* de *Kilhwch et Olwen* (1), par sa physionomie toute primitive, par le rôle qu'y joue le sanglier, conformément aux données de la mythologie celtique, par la contexture du récit entièrement surnaturelle et magique, par d'innombrables allusions dont le sens nous échappe, forme un cycle à lui seul, et nous représente la conception kymrique dans toute sa pureté, avant qu'elle eût été modifiée par l'introduction d'aucun élément étranger. Sans essayer ici l'analyse de ce curieux poème, je voudrais par quelques extraits en faire comprendre la physionomie antique et la haute originalité.

Kilhwch, fils de Kilydd, prince de Kelyddon, ayant entendu prononcer le nom d'Olwen, fille d'Yspaddaden Penkawr, en devient éperdument amoureux, sans l'avoir jamais vue. Il va trouver Arthur pour réclamer son aide dans la conquête difficile qu'il médite : il ne sait pas en effet quel pays habite la beauté qu'il aime ; Yspaddaden d'ailleurs est un affreux tyran qui ne laisse personne sortir vivant de son château, et dont la mort est fatalement liée au mariage de sa fille (2). Arthur donne à Kilhwch quel-

(1) On peut en lire une traduction française, faite d'après la traduction de lady Charlotte Guest, dans la *Revue britannique*, juillet 1843, et une traduction allemande dans les *Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage*, de San-Marte (A. Schulz). Quedlinburg et Leipzig, 1847.

(2) L'idée de poser la mort du père comme la condition de la possession de la fille se retrouve dans plusieurs romans du cycle breton, dans *Lancelot* par exemple.

ques-uns de ses plus braves compagnons pour le seconder dans cette entreprise. Après de prodigieuses aventures, les chevaliers arrivent au château d'Yspaddaden, et parviennent à voir la jeune fille rêvée par Kilhwch. Ils n'obtiennent qu'après trois jours de lutttes persévérantes la réponse du père d'Olwen, qui met à la main de sa fille des conditions en apparence impossibles à réaliser. L'accomplissement de ces épreuves forme une vaste chaîne d'aventures, la trame d'une véritable épopée romanesque, qui nous est parvenue d'une manière fort incomplète. Des trente-huit aventures imposées à Kilhwch, le manuscrit dont s'est servie lady Charlotte Guest n'en raconte que sept ou huit. Je choisis au hasard un de ces récits qui me semble propre à donner une idée de la composition tout entière. Il s'agit de retrouver Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère trois jours après sa naissance, et dont la délivrance est un des travaux exigés de Kilhwch.

Les compagnons d'Arthur lui dirent : « Seigneur, retourne chez toi ; tu ne peux pas poursuivre avec tes hommes d'aussi chétives aventures que celle-ci. » Alors Arthur dit : « Il serait bien, Gwrhryr Gwalstwd Jeithoedd, que tu prisses part à cette recherche, car tu sais tous les langages, même celui des oiseaux et des bêtes. (Gwrhryr avait cette particularité que, de Gelli Wic en Cornouailles, il voyait les moucheronse se lever avec le soleil jusqu'à Pen Blathaon, au nord de la Bretagne. Chaque premier mai, jusqu'au jour du jugement, il se bat avec Gwym, fils de Nudd, pour Creiddylad, fille de Llyr (1). Celui qui alors sera vainqueur possédera la jeune fille.) Pour vous, Kai et Bedwyr, quelque aventure que vous entrepreniez, vous la mènerez à fin. (Kai avait cette particularité que sa respiration durait neuf jours et neuf nuits sous l'eau, et qu'il pouvait vivre neuf jours et neuf nuits sans dormir. Quand il lui plaisait, il pouvait se rendre aussi grand que les plus grands arbres de la forêt. Bedwyr étendait sa barbe rouge sur les quarante-huit solives de la salle d'Arthur ; enterré à sept coudées sous terre, il aurait entendu la fourmi, à cinquante milles de distance, sortir de son nid le matin.) Achevez cette aventure pour moi. »

Ils allèrent en avant, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent au merle de

(1) Cordélie, fille de Lear.

Cilgwri. Gwrhyr l'adjura au nom du ciel, disant : « Dis-moi si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits ? » Et le merle répondit : « Quand je vins d'abord ici, il s'y trouvait une enclume de forgeron ; j'étais alors un jeune oiseau. Depuis ce temps, l'enclume n'a reçu d'autres coups que ceux de mon bec chaque matin, et maintenant il n'en reste pas la grosseur d'une noix. Cependant que la vengeance des cieux soit sur moi si, durant ce temps, j'ai jamais entendu nommer l'homme dont vous parlez ! Je veux faire néanmoins ce qui est juste, et ce qu'il convient que je fasse pour une ambassade d'Arthur. Il y a ici une race d'animaux qui fut créée avant moi ; je veux vous conduire auprès d'elle. »

Ils allèrent donc jusqu'au lieu où était le cerf de Redynvre : « Cerf de Redynvre, nous venons à toi de la part d'Arthur, parce que nous n'avons pas entendu parler d'un animal plus vieux que toi. Dis, sais-tu quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il était âgé de trois nuits ? » Le cerf répondit : « Quand je vins ici pour la première fois, la plaine tout alentour ne possédait aucun arbre, si ce n'est un jeune chêne qui devint un chêne à cent branches. Ce chêne est mort, et il n'en reste maintenant qu'un tronc desséché. A partir du jour où j'arrivai, je n'ai pas quitté ce lieu, et je n'ai jamais entendu nommer l'homme dont vous parlez. Néanmoins, comme vous êtes des ambassadeurs d'Arthur, je veux vous guider jusqu'à un lieu où il y a un animal qui fut créé avant moi. »

Ils allèrent donc jusqu'au hibou de Coum Cawlwyd : « Hibou de Coum Cawlwyd, voici une ambassade d'Arthur : sais-tu quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui fut enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits ? — Si je le savais, je vous le dirais. Lorsque j'arrivai d'abord ici, la vallée que vous voyez était un vallon boisé. Puis vint une race d'hommes qui arracha les arbres. Un second bois s'éleva, et celui-ci est le troisième. Mes ailes ne sont plus que des moignons desséchés. Pourtant, durant un si long espace de temps, je n'ai jamais entendu parler de l'homme dont vous vous informez. Je veux néanmoins servir de guide à l'ambassade d'Arthur jusqu'à ce que nous arrivions au plus vieil animal du monde et celui qui a le plus voyagé, l'aigle de Gwern Abwy. »

Gwrhyr dit : « Aigle de Gwern Abwy, une ambassade d'Arthur vient à toi pour te demander si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits. » L'aigle répondit : « Je suis ici depuis un long espace de temps. Quand je vins en ce lieu pour la première

fois, il s'y trouvait un rocher dont j'ai becqueté le sommet chaque soir à la lueur des étoiles ; maintenant il n'en reste plus la hauteur d'un palme. Du jour où je vins ici, je n'ai jamais quitté ce lieu, et jamais non plus je n'ai entendu nommer l'homme dont vous parlez, si ce n'est une fois que j'allai chercher ma nourriture jusqu'à Llyn Llyw. Quand j'arrivai là, je saisis de mes serres un saumon, pensant qu'il me servirait pour longtemps de nourriture ; mais il m'entraîna dans l'abîme, et j'eus grand'peine à lui échapper. Ensuite j'allai l'attaquer avec tous mes parents pour tenter de le détruire ; mais il m'envoya des messagers et fit la paix avec moi. Il vint même me supplier d'ôter de son dos cinquante harpons qui s'y trouvaient. S'il ne peut vous donner des renseignements sur l'homme dont vous parlez, je ne sais qui le pourra. »

Ils allèrent donc en ce lieu, et l'aigle dit : « Saumon de Llyn Llyw, je viens à toi avec une ambassade d'Arthur pour te demander si tu sais quelque chose touchant Mabon, fils de Modron, qui a été enlevé à sa mère lorsqu'il n'était âgé que de trois nuits ? — Tout ce que je sais, je te le dirai. A chaque marée, je remonte la rivière jusqu'à ce que j'arrive près de Gloucester ; là j'ai trouvé des douleurs telles que je n'en vis jamais ailleurs de semblables. Et, afin que vous puissiez ajouter foi à ce que je vous dis, que deux d'entre vous montent sur mes épaules. Je les porterai jusqu'à cet endroit. » Kai et Gwrhŷr Gwalstawd Ieithoedd montèrent donc sur les épaules du saumon, et ils arrivèrent sous les murs d'une prison. Là ils entendirent de grands gémissements et de grandes lamentations qui sortaient du donjon. Gwrhŷr dit : « Qui se lamente dans cette maison de pierre ? — Hélas ! celui qui est ici n'a que trop sujet de se lamenter. C'est Mabon, fils de Modron, qui est ici emprisonné. Nulle captivité ne fut jamais si cruelle que la mienne, ni celle de Lludd Llaw Ereint, ni celle de Greid, fils d'Éri. — As-tu l'espérance d'être délivré pour de l'or, de l'argent, des présents, ou par des combats et par la force ? — Je ne puis être délivré que par la force... »

Nous ne suivrons pas le héros kymrique à travers des épreuves dont le dénouement est prévu. Ce qui frappe surtout dans ces étranges récits, c'est la place qu'y tiennent les animaux transformés par l'imagination galloise en créatures intelligentes. Aucune race ne conversa aussi intimement que la race celtique avec les êtres inférieurs, et

ne leur accorda une aussi large part de vie morale (1). L'association intime de l'homme et de l'animal, les fictions, si chères à la poésie du moyen âge, du *chevalier au lion*, du *chevalier au faucon*, du *chevalier au cygne*, les vœux consacrés par la présence d'oiseaux réputés nobles, tels que le faisan, le héron, sont autant d'imaginations bretonnes. La littérature ecclésiastique elle-même présente des traits analogues : la mansuétude pour les animaux éclate dans toutes les légendes des saints de Bretagne et d'Irlande. Un jour, saint Keivin s'endormit en priant à sa fenêtre les bras étendus ; une hirondelle, apercevant la main ouverte du vieux moine, trouva la place excellente pour y faire son nid ; le saint à son réveil, voyant la mère qui couvait ses œufs, ne voulut pas la déranger, et attendit pour se relever que les petits fussent éclos.

Cette touchante sympathie tenait elle-même à la vivacité toute particulière que les races celtiques ont portée dans le sentiment de la nature. Leur mythologie n'est qu'un naturalisme transparent, non pas ce naturalisme anthropomorphique de la Grèce et de l'Inde, où les forces de l'univers, érigées en êtres vivants et doués de conscience, tendent de plus en plus à se détacher des phénomènes physiques et à devenir des êtres moraux, mais un naturalisme réaliste en quelque sorte, l'amour de la nature pour elle-même, l'impression de sa magie, accompagnée du mouvement de tristesse que l'homme éprouve quand, face à face avec elle, il croit l'entendre lui parler de son origine et de sa destinée. La légende de Merlin est le reflet de ce sentiment. Séduit par une fée des bois, il fuit avec elle et devient sauvage. Les messagers d'Arthur le trouvent chantant au bord d'une fontaine ; on le ramène à la cour ; mais le charme l'emporte ; il revient à ses forêts, et cette fois pour toujours. Viviane lui a bâti sous un buisson d'aubépine une prison magique. Là il prophétise l'avenir des races celtiques ; il parle d'une jeune fille des bois tantôt visible, tantôt invisible, qui le retient captif par sa magie (2). — Plusieurs légendes

(1) Voir surtout les récits de Nennius et de Girault de Cambrie. Les animaux y occupent au moins autant de place que les hommes.

(2) La Villemarqué, *Contes populaires des anciens Bretons*, t. I, p. 45.

d'Arthur sont empreintes du même caractère. Lui-même devint dans l'opinion populaire comme un esprit des bois. « Les forestiers, en faisant leur ronde au clair de la lune, dit Gervais de Tilbery, entendent souvent un grand bruit de cors et rencontrent des troupes de chasseurs ; quand on leur demande d'où ils viennent, ces chasseurs répondent qu'ils font partie de la suite du roi Arthur (1). » Les imitations françaises des romans bretons conservèrent elles-mêmes l'impression un peu affadie de l'attrait qu'a la nature pour l'imagination des races celtiques. Yblis, l'héroïne de Lancelot, l'idéal de la perfection bretonne, passe sa vie avec ses compagnes dans un jardin, au milieu des fleurs auxquelles elle rend un culte. Chaque fleur cueillie de ses mains renaissait à l'instant, et les adorateurs de sa mémoire s'obligeaient, quand ils coupaient une fleur, à en semer une autre à sa place.

Le culte des forêts, des fontaines et des pierres s'explique par ce naturalisme primitif, que tous les conciles tenus en Bretagne s'attachent à proscrire. La pierre, en effet, semble le symbole naturel des races celtiques. Immuable comme elle, c'est un témoin qui ne meurt pas. L'animal, la plante, la figure humaine surtout n'expriment la vie divine que sous une forme déterminée ; la pierre, au contraire, apte à recevoir toutes les formes, a été le fétiche des peuples enfants. Pausanias vit encore debout les trente pierres carrées de Pharae, portant chacune le nom d'une divinité. Le *men-hir*, qui se rencontre sur toute la surface de l'ancien monde, qu'est-ce, si ce n'est le monument de l'humanité primitive, un vivant témoignage de sa foi au ciel (2) ?

On a souvent observé que la plupart des croyances popu-

(1) Cette manière d'expliquer tous les bruits inconnus des bois par la *Chasse Arthur* se retrouve encore dans plusieurs provinces. Pour bien comprendre le culte de la nature et, si j'ose le dire, du paysage chez les Celtes, voir Gildas et Nennius, p. 131, 136, 137, etc. (Édit. San-Marte). Berlin, 1844.

(2) Il est douteux, toutefois, que les monuments qu'on appelle en France *celtiques* (*men-hir*, *dol-men*, etc.) viennent des Celtes. Je pense, avec M. Worsaae et les antiquaires de Copenhague, que ces monuments appartiennent à une humanité plus ancienne. Jamais, en effet, aucune branche de la race indo-européenne n'a bâti de la sorte. (Voir deux articles de M. Mérimée dans l'*Athenaeum français*, 11 sept. 1852 et 23 avril 1853).

laïques qui vivent encore dans nos différentes provinces sont d'origine celtique. Un fait non moins remarquable, c'est la forte teinte de naturalisme qui domine dans ces croyances. Aussi, chaque fois que le vieil esprit celtique apparaît dans notre histoire, on voit renaître avec lui la foi à la nature et à ses magiques influences. Une de ces manifestations les plus caractérisées me semble être celle de Jeanne d'Arc. Cette espérance indomptable, cette fermeté dans l'affirmation de l'avenir, cette croyance que le salut du royaume viendra d'une femme, tous ces traits, si éloignés du goût ancien et du goût germanique, sont à beaucoup d'égards celtiques. Le souvenir du vieux culte s'était perpétué à Domremy, comme dans tant d'autres endroits, sous forme de superstition populaire. La chaumière de la famille d'Arc était ombragée d'un hêtre fameux dans le pays, et dont on faisait le séjour des fées. Dans son enfance Jeanne allait suspendre à ses branches des guirlandes de feuillage et de fleurs, qui disparaissaient, disait-on, pendant la nuit. Les actes de son procès parlent avec épouvante de cette innocente pratique comme d'un crime contre la foi, et pourtant ils ne se trompaient pas complètement, les impitoyables théologiens qui jugèrent la sainte fille ! Sans qu'elle le sût, elle était plus celtique que chrétienne. Elle a été annoncée par Merlin ; elle ne connaît pas le pape et l'Église ; elle ne croit que la voix de son cœur. Cette voix, elle l'entend dans la campagne, au bruit du vent dans les arbres, quand son ouïe est frappée de sons mesurés et lointains. Durant son procès, fatiguée de questions et de subtilités scolastiques, on lui demande si elle entend ses voix : « Menez-moi dans un bois, dit-elle, et je les entendrai bien (1). » Sa légende se teignit des mêmes couleurs : la nature l'aimait ; les loups ne touchaient jamais les brebis de son troupeau ; quand elle était petite, les oiseaux venaient manger son pain dans son giron, comme privés (2).

(1) « *Dixit quod si esset in uno nemore, bene audiret voces venientes ad eam.* »

(2) Depuis que ces vues, auxquelles je ne voudrais pas que l'on prêtât plus de corps qu'il n'appartient à un aperçu fugitif, ont paru pour la première fois, des considérations analogues ont été développées, en formules un peu trop positives, ce semble, par M. H. Martin. (*Hist. de*

III

Les *Mabinogion* ne se recommandent pas seulement à notre étude comme manifestation du génie romanesque de la race bretonne. C'est par eux que l'imagination galloise a exercé son influence sur le continent, qu'elle a transformé au XIII^e siècle la poétique de l'Europe, et réalisé ce prodige que les créations d'une race à demi vaincue soient devenues la fête universelle de l'imagination du genre humain.

Peu de héros doivent moins qu'Arthur à la réalité. Ni Gildas, ni Aneurin, ses contemporains, n'en parlent. Bède ne connaît pas même son nom ; Taliésin et Liwarch-Hen ne le présentent qu'en seconde ligne. Dans Nennius, au contraire, qui vivait vers 850, la légende est pleinement éclos. Arthur est déjà l'exterminateur des Saxons ; il n'a jamais subi de défaite ; il est le suzerain d'une armée de rois. Enfin dans Geoffroy de Monmouth, la création épique est achevée. Arthur règne sur le monde entier ; il conquiert l'Irlande, la Norvège, la Gascogne, la France. Il donne à Caerléon un tournoi où assistent tous les rois de la terre ; il y met sur sa tête trente couronnes et se fait reconnaître suzerain de l'univers. Il est si peu croyable qu'un petit roi du VI^e siècle, à peine remarqué de ses contemporains, ait pris dans la postérité des proportions si colossales, que plusieurs critiques ont supposé que l'Arthur légendaire et le chef obscur qui a porté ce nom n'ont rien de commun l'un avec l'autre, que le fils d'Uther Pendragon est un héros tout idéal, un survivant de la vieille mythologie kymrique. En effet, dans les symboles du néo-druidisme, c'est-à-dire de cette doctrine secrète, issue du druidisme, qui se prolongea jusqu'en plein moyen âge sous forme de franc-

Fr., t. VI, 1856.) Les objections qu'on y a opposées sont venues, pour la plupart, de ce que très peu de personnes savent comprendre avec délicatesse ces sortes de questions relatives à l'esprit des races. Il arrive souvent que la résurrection d'un vieil esprit national se produit sous une forme très différente de celle à laquelle on se serait attendu, et par des individus qui n'ont aucune conscience du rôle ethnographique qu'ils remplissent.

maçonnerie, nous retrouvons Arthur transformé en personnage divin et jouant un rôle purement mythologique. Il faut avouer au moins que, si derrière la fable se cache ici quelque réalité, l'histoire ne nous offre aucun moyen de l'atteindre. On ne peut douter que la découverte du tombeau d'Arthur dans l'île d'Avalon en 1189 ne soit une invention de la politique normande, comme en 1283, en l'année même où Édouard 1^{er} poursuivait les restes de l'indépendance galloise, son diadème fut retrouvé fort à propos et réuni aux autres joyaux de la couronne d'Angleterre.

On s'attend naturellement à voir Arthur, devenu le représentant de la nationalité galloise, soutenir dans les *Mabinogion* un personnage analogue à ce rôle, et y servir, comme dans Nennius, la haine des vaincus contre les Saxons. Il n'en est rien. Arthur, dans les *Mabinogion*, n'offre aucun caractère de résistance patriotique ; son rôle se borne à réunir autour de lui les héros, à entretenir la police de son palais, à faire observer les lois de son ordre de chevalerie. Il est trop fort pour que personne songe à l'attaquer. C'est le Charlemagne des romans carlovingiens, l'Agamemnon d'Homère, un de ces personnages neutres qui ne servent que pour l'unité du poème. L'idée de la lutte contre l'étranger, l'antipathie du Saxon, n'apparaît pas une seule fois. Les héros des *Mabinogion* n'ont pas de patrie ; chacun d'eux combat pour montrer son excellence personnelle et par goût des aventures, mais non pour défendre une cause nationale. La Bretagne est l'univers : on ne suppose pas qu'en dehors du monde kymrique il y ait d'autres nations et d'autres races.

C'est par ce caractère d'idéal et de généralité que la fable d'Arthur exerça sur le monde entier un si étonnant prestige. Si Arthur n'avait été qu'un héros provincial, le défenseur plus ou moins heureux d'un petit pays, tous les peuples ne l'eussent pas adopté, pas plus qu'ils n'ont adopté le Marco des Serbes, le Robin Hood des Saxons. L'Arthur qui a séduit le monde est le chef d'un ordre égalitaire où tous s'assoient à la même table, où l'homme ne vaut qu'à proportion de sa bravoure et de ses dons naturels.

Qu'importaient au monde le sort d'une presque île ignorée et les combats livrés pour elle ? Ce qui l'a enchanté, c'est la cour idéale où préside Gwenhwyvar (Genièvre), où, autour de l'unité monarchique, se réunit la fleur des héros, où les dames, aussi chastes que belles, aiment suivant les lois de la chevalerie, où le temps se passe à écouter des contes, à apprendre la civilité et les belles manières. Voilà le secret de la magie de cette Table Ronde autour de laquelle le moyen âge groupa toutes ses idées d'héroïsme, de beauté, de pudeur et d'amour. Il ne nous convient pas de rechercher si l'idéal d'une société douce et polie au milieu du monde barbare est dans tous ses traits une création purement bretonne, si l'esprit des cours du continent n'en a pas fourni, à quelques égards, le modèle, et si les *Mabinogion* eux-mêmes n'ont pas subi parfois le contre-coup des imitations françaises (1) ; il nous suffit que l'ordre nouveau de sentiments que nous venons d'indiquer se soit, durant tout le moyen âge, obstinément attaché aux canevas des romans kymriques. Une telle association n'a pu être fortuite ; si les imitations ont toutes une couleur si tranchée, c'est qu'évidemment cette même couleur se trouvait dans l'original avec un caractère particulier d'énergie. Comment expliquer sans cela qu'une tribu oubliée aux confins du monde ait imposé ses héros à l'Europe, et accompli dans le domaine de l'imagination une des révolutions les plus singulières dont l'histoire des lettres ait gardé le souvenir ?

Si l'on compare, en effet, la littérature européenne avant l'introduction des romans kymriques sur le continent à ce qu'elle devint lorsque les trouvères se mirent à puiser aux sources bretonnes, on reconnaît sans peine qu'un élément nouveau est entré avec les récits bretons dans la conception poétique des peuples chrétiens et l'a profondément modifiée. Le poème carlovingien, par sa contexture et par les moyens qu'il met en œuvre, ne sort pas de la donnée

(1) La rédaction qui nous reste des *Mabinogion* est postérieure à ces imitations, et le *Livre rouge* renferme plusieurs contes empruntés aux trouvères français. Mais il est impossible de soutenir que les récits vraiment gallois viennent d'un semblable emprunt, puisqu'il y en a parmi eux que les trouvères français n'ont jamais connus, et qui ne pouvaient avoir d'intérêt que pour les pays bretons.

classique. Les mobiles qui font agir l'homme y sont les mêmes que dans l'épopée grecque. Les éléments romantiques par excellence, la vie des forêts et l'aventure mystérieuse, le sentiment de la nature et cet entraînement d'imagination qui fait courir sans cesse le guerrier breton après l'inconnu, rien de tout cela ne se fait jour encore. Roland ne diffère des héros d'Homère que par son armure : par le cœur, il est frère d'Ajax ou d'Achille. Perceval, au contraire, appartient à un autre monde, séparé par un abîme de celui où s'agitent les héros de l'antiquité.

C'est surtout en créant le caractère de la femme, en introduisant dans la poésie auparavant dure et austère du moyen âge les nuances de l'amour, que les romans bretons réalisèrent cette curieuse métamorphose. Ce fut comme une étincelle électrique : en quelques années, le goût de l'Europe fut changé. Presque tous les types de femmes que le moyen âge a connus, Genièvre, Iseult, Énide, viennent de la cour d'Arthur. Dans les poèmes carlovingiens, la femme est nulle, sans caractère et sans individualité ; l'amour y est brutal, comme dans le roman de *Ferabras*, ou à peine indiqué, comme dans la *Chanson de Roland* (1). Dans les *Mabinogion*, au contraire, le rôle principal appartient toujours aux femmes. La galanterie chevaleresque, qui fait que le bonheur du guerrier est de servir une femme et de mériter son estime, cette croyance que l'emploi le plus beau de la force est de sauver et de venger la faiblesse tiennent, je le sais, à un tour d'imagination qui s'empara de presque tous les peuples de l'Europe au XII^e siècle ; mais on ne peut douter que ce tour d'imagination n'ait d'abord trouvé son expression littéraire chez les peuples bretons. Un des traits qui surprennent le plus dans les *Mabinogion* est la délicatesse du sentiment féminin qui y respire. On n'y rencontre pas une légèreté ni un mot grossier. Il faudrait citer en entier les deux romans de *Pérédur* et de *Ghérain* pour faire comprendre une telle innocence ; or la naïveté de ces charmantes compositions nous défend de songer qu'il y eût en cela quelque arrière-pensée. Le

(1) Voir P. Paris. *Les Chansons de Geste*. Paris, Techener, 1859, p. 7 ss.

zèle du chevalier à défendre l'honneur des dames n'est devenu un euphémisme goguenard que chez les imitateurs français, qui transformèrent la virginale pudeur des romans bretons en une galanterie effrontée, si bien que ces compositions, si chastes dans l'original, devinrent le scandale du moyen âge, provoquèrent les censures et furent l'occasion des idées d'immoralité qui, pour les personnes religieuses, s'attachent encore au nom de *roman*.

Certes, la chevalerie est un fait trop complexe pour qu'il soit permis de lui assigner une seule origine. Disons cependant que l'idée d'envisager l'estime d'une femme comme l'objet le plus élevé de l'activité humaine et d'ériger l'amour en principe suprême de moralité n'a assurément rien d'antique, rien de germanique non plus. Est-ce dans l'*Edda* et dans les *Nibelungen*, au milieu de ces redoutables emportements de l'égoïsme et de la brutalité, qu'on trouvera le germe de cet esprit de sacrifice, d'amour pur, de dévouement exalté qui fait le fond de la chevalerie ? Quant à chercher parmi les Arabes, ainsi qu'on l'a voulu, l'origine de cette institution, entre tous les paradoxes littéraires auxquels il a été donné de faire fortune, celui-ci est vraiment un des plus singuliers. Conquérir la femme dans un pays où on l'achète ! rechercher son estime dans un pays où elle est à peine regardée comme susceptible de mérite moral ! Aux partisans de cette hypothèse je n'opposerai qu'un seul fait : la surprise qu'éprouvèrent les Arabes de l'Algérie, quand, par un souvenir assez malencontreux des tournois du moyen âge, on chargea les dames de distribuer les prix aux courses du Beiram. Ce qui semblait au chevalier un honneur sans égal parut aux Arabes une humiliation et presque une injure.

L'introduction des romans bretons dans le courant de la littérature européenne opéra une révolution non moins profonde dans la manière de concevoir et d'employer le merveilleux. Dans les poèmes carlovingiens, le merveilleux est timide et conforme à la foi chrétienne : le surnaturel est produit immédiatement par Dieu ou ses envoyés. Chez les Kymris, au contraire, le principe de la *merveille* est dans la nature elle-même, dans ses forces cachées, dans son iné-

puisable fécondité. C'est un cygne mystérieux, un oiseau fatidique, une main qui apparaît tout à coup, un géant, un tyran noir, un brouillard magique, un dragon, un cri qu'on entend et qui fait mourir d'effroi, un objet aux propriétés extraordinaires. Rien de la conception monothéiste, où le merveilleux n'est qu'un *miracle*, une dérogation à des lois établies. Rien non plus de ces personnifications de la vie de la nature, qui forment le fond des mythologies de la Grèce et de l'Inde. Ici, c'est le naturalisme parfait, la foi indéfinie dans le possible, la croyance à l'existence d'êtres indépendants et portant en eux-mêmes le principe de leur force ; idée tout à fait contraire au christianisme, qui, dans de pareils êtres, voit nécessairement des anges ou des démons. Aussi ces individus étranges sont-ils toujours présentés comme en dehors de l'Église, et, quand le chevalier de la Table Ronde les a vaincus, il leur impose d'aller rendre hommage à Genièvre et se faire baptiser.

Or, s'il est en poésie un merveilleux que nous puissions accepter, c'est assurément celui-là. La mythologie classique, prise dans sa naïveté première, est trop hardie, — prise comme simple figure de rhétorique, trop fade pour nous satisfaire. Quant au merveilleux chrétien, Boileau a raison : il n'y a pas de fiction possible avec un tel dogmatisme. Reste donc le merveilleux purement naturaliste, la nature s'intéressant à l'action et devenant acteur pour sa part, le grand mystère de la fatalité se dévoilant par la conspiration secrète de tous les êtres, comme dans Shakespeare et l'Arioste. Il serait curieux de rechercher ce qu'il y a de celtique dans le premier de ces poètes ; quant à l'Arioste, c'est le poète breton par excellence. Toutes ses machines, tous ses moyens d'intérêt, toutes ses nuances de sentiment, tous ses types de femmes, toutes ses aventures sont empruntés aux romans bretons.

Comprend-on maintenant le rôle intellectuel de cette petite race qui a donné au monde Arthur, Genièvre, Lancelot, Perceval, Merlin, saint Brandan, saint Patrice, presque tous les cycles poétiques du moyen âge, et n'est-ce pas une destinée frappante que celle de quelques nations qui seules ont le droit de faire accepter leurs héros, comme s'il

fallait pour cela un degré tout particulier d'autorité, de sérieux et de foi ? Chose étrange ! ce furent les Normands, c'est-à-dire de tous les peuples peut-être le moins sympathique aux Bretons, qui firent la renommée des fables bretonnes. Spirituel et imitateur, le Normand devint partout le représentant éminent de la nation à laquelle il s'était d'abord imposé par la force. Français en France, Anglais en Angleterre, Italien en Italie, Russe à Novgorod, il oublia sa propre langue pour parler celle du peuple qu'il avait vaincu et devenir l'interprète de son génie. Le caractère vivement accusé des romans gallois ne pouvait manquer de frapper des hommes si prompts à saisir et à s'assimiler les idées de l'étranger. La première révélation des fables bretonnes, la chronique latine de Geoffroy de Monmouth, parut, vers 1137, sous les auspices de Robert de Glocester, fils naturel de Henri I^{er}. Henri II se prit de goût pour les mêmes récits. A sa demande, Robert Wace écrivit en français, en 1155, la première histoire d'Arthur, et ouvrit la voie où marchèrent après lui une nuée de poètes ou d'imitateurs français, provençaux, italiens, espagnols, anglais, scandinaves, grecs, géorgiens, etc. Il ne faut pas rabaisser la gloire des premiers trouvères qui firent passer dans une langue lue et comprise alors d'un bout à l'autre de l'Europe des fictions qui, sans eux, fussent sans doute restées à jamais obscures. Il est difficile, cependant, de leur attribuer une part d'invention qui permette de leur décerner le titre de créateurs. Les nombreux passages où l'on sent qu'ils ne comprennent pas bien l'original qu'ils imitent et où ils cherchent à donner une signification naturelle à des circonstances dont la portée mythologique leur échappait, suffisent pour prouver qu'ils s'en tenaient d'ordinaire à un calque assez fidèle des canevas qu'ils avaient sous les yeux.

Quel rôle la Bretagne armoricaine a-t-elle joué dans la création ou la propagation des légendes de la Table Ronde ? C'est ce qu'il est impossible de dire avec précision ; et, à vrai dire, une telle question devient secondaire quand on s'est fait une juste idée des liens de fraternité intime qui ne cessèrent, jusqu'au XII^e siècle, d'unir les deux branches des

peuples bretons (1). Que les traditions héroïques du pays de Galles aient longtemps continué de vivre dans la branche de la famille kymrique qui vint s'établir en Armorique, on n'en peut douter quand on retrouve Ghérait, Urien, d'autres héros encore devenus des saints en basse Bretagne, et surtout quand on voit un des épisodes les plus essentiels du cycle arthurien, celui de la forêt de Brocéliande, placé dans le même pays. Un grand nombre de faits recueillis par M. de la Villemarqué (2) prouvent, d'un autre côté, que les traditions susdites ont produit en Bretagne un vrai cycle poétique, et que même, à certaines époques, elles ont dû repasser la Manche, comme pour raviver les souvenirs de la mère patrie. Le fait de Gauthier Calenius, archidiacre d'Oxford, rapportant de Bretagne en Angleterre (vers 1125) le texte même des légendes qui furent traduites en latin dix ans après par Geoffroy de Monmouth, est ici décisif. Je sais qu'aux lecteurs des *Mabinogion* une telle opinion paraîtra d'abord surprenante. Tout est gallois dans ces fables : les lieux, les généalogies, les habitudes ; l'Armorique n'y est représentée que par Hoël, personnage important sans doute, mais qui n'est pas arrivé à la renommée des autres héros de la cour d'Arthur. Comment d'ailleurs, si l'Armorique a vu naître le cycle arthurien, n'y trouve-t-on pas quelques traces de cette brillante éclosion (3) ? — Ces objections, je l'avoue, m'ont longtemps arrêté ; mais je ne les trouve plus insolubles. Et, d'abord, il est une classe de *Mabinogion* (ceux d'Owain, de Ghérait, de Pérédur) qui ne renferme

(1) Je ne citerai qu'une seule preuve ; c'est une loi d'Édouard le Confesseur : « *Britones vero Armorici quum venerint in regno isto, suscipi debent et in regno protegi sicut probi cives de corpore regni hujus ; exierunt quondam de sanguine Britonum regni hujus.* » Wilkins, *Leges anglo-saxonicae*, p. 206.

(2) *Les Romans de la Table Ronde et les Contes des anciens Bretons*, Paris, Didier, 1859, p. 20 ss. Dans les *Contes populaires des anciens Bretons*, dont l'écrit précité peut être considéré comme une nouvelle édition, le savant auteur avait un peu exagéré l'influence de la Bretagne française. Dans la première rédaction de cet article, je l'avais au contraire trop méconnue.

(3) M. de la Villemarqué en appelle à des chants populaires encore vivants en Bretagne, et où Arthur serait célébré. En effet, on peut lire dans ses *Chants populaires de la Bretagne* (t. I, p. 83, et t. II, p. 412, 1846) deux poèmes où figure le nom de ce héros.

point de désignation géographique très précise. En second lieu, la littérature nationale écrite s'étant moins bien défendue en Bretagne que dans le pays de Galles contre l'invasion de la culture étrangère, on conçoit que le souvenir des vieilles épopées s'y soit plus effacé. La part littéraire des deux pays reste ainsi assez distincte. La gloire de la Bretagne française est dans ses chants populaires ; mais c'est seulement dans le pays de Galles que le génie des peuples bretons est arrivé à se fixer en des œuvres authentiques et en des créations achevées.

IV

En comparant le cycle breton tel que les trouvères français l'ont connu et le même cycle tel qu'on le retrouve dans le texte des *Mabinogion*, on pourrait être tenté de croire que l'imagination européenne, en s'emparant de ces brillantes fables, y ajouta quelques thèmes poétiques inconnus aux Gallois. Deux des héros les plus célèbres des romans bretons du continent, Lancelot et Tristan, ne figurent pas dans les *Mabinogion* ; la donnée du Saint-Graal, d'un autre côté, s'y présente avec un caractère tout différent de celui que nous lui trouvons chez les poètes français et allemands. Toutefois une étude plus attentive démontre que ces éléments, en apparence ajoutés par les poètes français, sont en réalité d'origine kymrique. Et, d'abord, M. de la Villemarqué a parfaitement démontré que le nom de Lancelot n'est qu'une traduction de celui du héros gallois *Maël*, qui présente, en effet, avec le Lancelot des romans français, la plus parfaite analogie (1). La contexture, les noms propres, tous les détails du roman de Lancelot présentent,

(1) *Ancelot* est le diminutif d'*Ancel*, et veut dire serviteur, page, poursuivant. *Maël* a encore aujourd'hui dans les dialectes kymriques la même signification. Le surnom de *Poursigant*, qu'on trouve porté par quelques Gallois au service de la France dans les premières années du xiv^e siècle, est sans doute aussi une traduction de *Maël*.

d'ailleurs, la physionomie bretonne la plus prononcée (1). Il en faut dire autant du roman de Tristan. On peut même espérer que cette curieuse légende se retrouvera complète dans quelque manuscrit gallois : le docteur Owenn assure en avoir vu un exemplaire, dont il ne put obtenir la communication.

Quant au Saint-Graal, il faut avouer que la coupe mystique, objet des recherches du *Perceval* français et du *Parcival* allemand, n'a pas à beaucoup près, chez les Gallois, la même importance. Elle ne figure dans le roman de Pérédur que d'une façon épisodique, et sans intention religieuse bien arrêtée.

Pérédur et son oncle discourent ensemble, lorsqu'ils virent entrer dans la salle deux jeunes servants. Ils portaient une lance d'une longueur démesurée, de la pointe de laquelle coulaient à terre trois gouttes de sang.

Quand la compagnie vit cela, elle se mit à pleurer et à gémir ; mais le vieillard n'en continua pas moins de causer avec Pérédur ; et, comme il n'apprit point à Pérédur la raison de ce qui se passait, Pérédur n'osa la lui demander.

Et, quand les cris furent un peu apaisés, on vit venir deux jeunes filles avec un bassin dans lequel était une tête d'homme nageant dans le sang.

Et alors la compagnie poussa une clameur telle, qu'on ne pouvait l'entendre sans effroi ; et à la longue elle se tut.

Cette étrange merveille reste une énigme jusqu'à la fin du récit. Alors un jeune homme mystérieux apparaît à Pérédur, lui apprend que la lance d'où coulait le sang est celle avec laquelle son oncle a été blessé, que le bassin contient le sang et la tête d'un de ses cousins, tué par les sorcières de Kerloiou, et qu'il a été prédit que lui, Pérédur, serait leur vengeur. En effet, Pérédur va convoquer la Table Ronde ; Arthur et ses chevaliers viennent et tuent les sorcières de Kerloiou.

Que si maintenant nous passons au roman français de *Perceval*, toute cette fantasmagorie revêt une signification

(1) Voir l'excellente analyse de M. Fauriel, insérée dans le t. XXII de l'*Histoire littéraire de la France*.

bien différente. La lance est celle avec laquelle Longus perça le flanc du Christ, le *graal* ou bassin est celui où Joseph d'Arimathie recueillit le sang divin. Ce vase miraculeux procure tous les biens de la terre et du ciel ; il guérit les blessures, et se remplit au gré du propriétaire des mets les plus exquis. Il faut être en état de grâce pour en approcher ; il n'y a qu'un prêtre qui en puisse raconter les merveilles. Trouver ces reliques sacrées à travers mille épreuves, tel est l'objet de la chevalerie à la fois mondaine et mystique de Perceval. A la fin, il se fait prêtre ; il emporte le *graal* et la lance dans son ermitage ; le jour de sa mort, un ange les enlève au ciel. Ajoutons qu'une foule de traits prouvent que dans l'esprit du trouvère français le *graal* se confondait avec l'eucharistie. Dans les miniatures qui accompagnent parfois le roman de Perceval, le *graal* a la forme d'un ciboire, apparaissant à tous les moments solennels du poème comme un secours miraculeux.

Ce mythe bizarre, si différent du simple récit que nous offre le récit gallois de *Pérédur*, est-il réellement kymrique, ou bien faut-il y voir une création originale des trouvères, tentée sur une souche bretonne ? Nous croyons avec M. de la Villemarqué (1) que cette étrange fable est bien essentiellement kymrique. Dès le VIII^e siècle, un ermite breton eut une vision sur Joseph d'Arimathie et le plat de la Cène, et en écrivit l'histoire qu'on appela du *Gradal*. Toute la mythologie celtique est pleine des merveilles d'une chaudière magique, sous laquelle neuf fées soufflent en silence, vase mystérieux, qui inspire le génie poétique, donne la sagesse, révèle l'avenir, dévoile les secrets du monde. Un jour que Bran le Béni chassait en Irlande, sur le bord d'un lac, il en vit sortir un homme noir portant sur son dos un énorme chaudron, et suivi d'une sorcière et d'un nain. Ce chaudron était l'instrument de la puissance surnaturelle d'une famille de géants. Il guérissait tous les maux et ressuscitait les morts, mais sans leur rendre l'usage de la parole : allusion au secret de l'initiation bardique ; la discrétion de Perceval forme de même tout le nœud de la quête du Saint-Graal. Le

(1) Voir l'excellente discussion de ce curieux problème dans l'Introduction des *Contes populaires des anciens Bretons*, t. I, p. 181 ss.

graal nous apparaît ainsi, dans son acception primitive, comme le mot de passe d'une sorte de franc-maçonnerie, qui se conserva dans le pays de Galles longtemps après la prédication de l'Évangile, et que nous retrouvons si caractérisée dans la légende de Taliésin. Le christianisme greffa sa légende sur la donnée mythologique, et une telle transformation se fit sans doute par la race kymrique elle-même. Si le récit gallois de *Pérédur* n'offre point les mêmes développements que le roman français de *Perceval*, c'est parce que le *Livre rouge d'Hergest* nous présente une version moins avancée que celle qui servit de type à Chrétien de Troyes. Remarquons, d'ailleurs, que même dans *Perceval* l'idée mystique n'est pas encore complètement développée, que le trouvère semble traiter ce thème étrange comme un récit qu'il a trouvé tout fait et dont il ne voit pas bien le sens. Le motif qui met *Perceval* en campagne dans le roman français, aussi bien que dans le récit gallois, est un motif de famille ; il cherche le Saint-Graal comme un talisman pour guérir son oncle le *Roi-pêcheur*, en sorte que la pensée religieuse est encore subordonnée à l'intention profane. Dans la version allemande, au contraire, pleine de mysticisme et de théologie, le graal a un temple et des prêtres. Percival, devenu un héros purement ecclésiastique, parvient à la dignité de roi du graal par son enthousiasme religieux et sa chasteté (1). Enfin les remaniements en prose, plus modernes encore, distinguent nettement les deux chevaleries, l'une mondaine, l'autre mystique ; *Perceval* y devient le modèle du chevalier spirituel. Ce fut la dernière des métamorphoses que lui fit subir cette fée toute-puissante qu'on appelle l'imagination humaine, et il était juste qu'après avoir couru tant de hasards il vînt sous le froc se reposer de ses aventures.

(1) Il est, du reste, remarquable que tous les héros bretons, dans leur transformation dernière, sont à la fois galants et dévots. Une des dames les plus célèbres de la cour d'Arthur, Luned, devient une sainte, martyre de sa chasteté, dont on fait la fête le 1^{er} août. C'est elle qui figure dans les romans français sous le nom de *Lunette*. V. lady Charlotte Guest, I, 113-114.

V

Quand on cherche à déterminer dans l'histoire des races celtiques le moment précis où il faut se placer pour apprécier l'ensemble de leur génie, on se trouve ramené au *vi^e* siècle de notre ère. Les races ont presque toujours une heure prédestinée, où, passant de la naïveté à la réflexion, elles déploient pour la première fois au soleil tous les trésors de leur nature. Le *vi^e* siècle fut pour les races celtiques ce moment poétique d'éveil et de première activité. Le christianisme, jeune encore parmi elles, n'a pas complètement étouffé le culte national ; le druidisme se défend dans ses écoles et ses lieux consacrés ; la lutte contre l'étranger, sans laquelle un peuple n'arrive jamais à la pleine conscience de lui-même, atteint son plus haut degré de vivacité. C'est l'époque de tous les héros restés populaires, de tous les saints caractéristiques de l'Église bretonne ; c'est enfin le grand âge de la littérature bardique, illustré par les noms de Taliésin, d'Aneurin, de Liwarc'h-Hen.

A ceux qui verraient avec quelque scrupule manier comme historiques ces noms à demi fabuleux, et qui hésiteraient à accepter comme authentiques des poèmes arrivés jusqu'à nous à travers une si longue suite de siècles, nous répondrons que les objections qu'on a élevées contre l'ancienneté de la littérature bardique, objections dont W. Schlegel se fit l'interprète contre M. Fauriel, ont complètement disparu devant les investigations d'une critique éclairée et impartiale (1). Cette fois, par une rare exception, l'opinion sceptique s'est trouvée avoir tort. Le *vi^e* siècle, en effet, est pour les peuples bretons un siècle parfaitement historique. Nous touchons cette époque de leur histoire d'aussi près et avec autant de certitude que l'antiquité grecque ou romaine. On sait, il est vrai, que jusqu'à une époque assez moderne les bardes continuèrent à composer

(1) Ceci ne s'applique pas évidemment à la langue des poèmes en question. On sait que le moyen âge, étranger à toute idée d'archéologie, rajeunissait les textes à mesure qu'il les copiait, et qu'un manuscrit en langue vulgaire n'atteste ordinairement que la langue contemporaine de celui qui l'a copié.

des pièces sous les noms devenus populaires d'Aneurin, de Taliésin, de Liwarc'h-Hen ; mais aucune confusion n'est possible entre ces fades exercices de rhétorique et les morceaux vraiment anciens qui portent le nom des poètes précités, morceaux pleins de traits personnels, de circonstances locales, de passions et de sentiments individuels.

Telle est la littérature dont M. de la Villemarqué a voulu réunir les monuments les plus anciens et les plus authentiques dans ses *Bardes bretons du VI^e siècle* (1). Le pays de Galles a reconnu le service que notre savant compatriote a rendu par là aux études celtiques. Nous l'avouons pourtant, aux *Bardes* nous préférons beaucoup les *Chants populaires de la Bretagne*. C'est par ce dernier ouvrage que M. de la Villemarqué a vraiment bien mérité des études celtiques, en nous révélant une charmante littérature, où éclatent mieux que partout ailleurs ces traits de douceur, de fidélité, de résignation, de timide réserve, qui forment le caractère des peuples bretons (2).

Le thème de la poésie des bardes du VI^e siècle est simple et exclusivement héroïque ; ce sont toujours les grands motifs du patriotisme et de la gloire : absence complète de tout sentiment tendre, nulle trace d'amour, aucune idée religieuse bien arrêtée ; mais seulement un mysticisme

(1) Paris et Rennes, 1850.

(2) Non pas que ce curieux recueil doive être accepté sans contrôle, ni que la confiance absolue avec laquelle on l'a cité n'ait eu certains inconvénients. Nous croyons que, quand M. de la Villemarqué veut commenter les morceaux qu'il aura l'éternel honneur d'avoir le premier mis au jour, sa critique est loin d'être à l'abri de tout reproche, et que plusieurs des allusions historiques qu'il pense y trouver sont des hypothèses plus ingénieuses que solides. Le passé est trop vaste et nous est arrivé d'une manière trop fragmentaire pour que de pareilles coïncidences soient vraisemblables. Les célébrités du peuple sont rarement celles de l'histoire, et, quand les bruits des siècles reculés nous sont arrivés par deux canaux, l'un populaire, l'autre historique, il est rare que ces deux formes de la tradition soient pleinement d'accord l'une avec l'autre. M. de la Villemarqué suppose aussi trop volontiers que le peuple répète durant des siècles des chants qu'il ne comprend qu'à moitié. Lorsqu'un chant cesse d'être intelligible, il arrive presque toujours que le peuple l'altère pour le rapprocher de sons familiers à son oreille et qui aient pour lui une signification. N'est-il pas à craindre d'ailleurs que, dans ce cas, l'éditeur ; avec la meilleure foi du monde, ne prête au texte quelque inflexion légère afin d'y trouver le sens qu'il désire ou qu'il a dans l'esprit ?

vague et naturaliste, reste de l'enseignement druidique, et une philosophie morale, tout exprimée en triades, analogue à celle qui s'enseignait dans les écoles moitié bardiques, moitié chrétiennes de saint Cadoc et de saint Iltud (1). La forme du style, singulièrement artificielle et travaillée, accuse l'existence d'un enseignement savant, possédant de longues traditions. Une nuance de plus, et l'on tombera dans la rhétorique pédante et maniérée. La littérature bardique, en se prolongeant durant tout le moyen âge, n'évita pas cet écueil. Elle finit par n'être plus qu'un ensemble assez fade de procédés de style et de métaphores convenues (2).

L'opposition du bardisme et du christianisme se révèle dans les pièces qu'a traduites M. de la Villemarqué par une foule de traits originaux et touchants. Les combats qui ont déchiré l'âme des vieux poètes, leur antipathie pour les hommes gris du monastère, leur conversion triste et pénible, se retrouvent dans leurs chants. La douceur et la ténacité du caractère breton peuvent seules expliquer comment une hétérodoxie aussi avouée se maintint en présence du christianisme dominant, et comment de saints personnages, Kolumkill par exemple, prirent la défense des bardes contre les rois qui voulaient les supprimer. La lutte se prolongea d'autant plus que le christianisme, chez les races celtiques, n'employa jamais la force pour détruire les cultes rivaux, et qu'il laissa du moins aux vaincus la liberté de la mauvaise humeur. La croyance aux prophètes, indestructible chez ces races, créa, en dépit de la foi, le type antichrétien de Merlin et le fit accepter de l'Europe entière. Gildas et les Bretons orthodoxes ne cessent de tonner contre les prophètes et de leur opposer les bardes Élie et Samuel, qui ne prophétisaient que pour le bien ; au XII^e siècle, Girault de Cambrie vit encore un prophète dans la ville de Caerléon.

Grâce à cette tolérance, le bardisme se continua jusqu'au

(1) Docteurs de l'Église bretonne, communs à l'Armorique et au pays de Galles.

(2) Un savant gallois, M. Stephens, dans son *Histoire de la littérature kymrique*, Llandovery, 1849, a fort bien exposé ces transformations successives.

cœur du moyen âge sous forme de doctrine secrète, avec un langage de convention et des symboles empruntés presque tous à la divinité solaire d'Arthur. C'est ce qu'on appelle le néo-druidisme, sorte de druidisme subtilisé et réformé sur le modèle du christianisme, que l'on voit devenir de plus en plus obscur et mystérieux, jusqu'au moment où l'on en perd la trace. Un curieux morceau de cette école, le dialogue d'Arthur et d'Eliwlod, nous a transmis les derniers soupirs de cette dernière protestation du naturalisme expirant. Eliwlod, sous forme d'un aigle, initie le dieu aux sentiments de résignation, de sujétion, d'humilité que le christianisme opposait à la fierté païenne. L'héroïsme recule pas à pas devant la grande formule que le christianisme ne cessa de répéter aux races celtiques pour les détacher de leurs souvenirs : « Il n'y a de grand que Dieu. » Arthur se laisse persuader d'abdiquer sa divinité et finit par réciter le *Pater*.

Je ne connais pas de plus curieux spectacle que celui de cette révolte des mâles sentiments de l'héroïsme contre le sentiment féminin qui coulait à pleins bords dans le culte nouveau. Ce qui exaspère, en effet, les vieux représentants de la société celtique, c'est le triomphe exclusif de l'esprit pacifique, ce sont les hommes vêtus de lin et chantant des psaumes, dont la voix est triste, qui prêchent le jeûne et ne connaissent plus les héros (1). On sait le parti que l'Irlande a tiré de ce thème dans les dialogues qu'elle aime à établir entre les deux représentants de sa vie profane et religieuse, Ossian et saint Patrice (2). Ossian regrette les aventures, les chasses, le son du cor et les vieux rois. « S'ils étaient là, dit-il

(1) L'antipathie que le peuple armoricain attribue aux nains et aux korrigans contre le christianisme tient également au souvenir d'une opposition que rencontra l'Évangile à ses débuts. Les korrigans, en effet, sont pour le paysan breton de grandes princesses qui ne voulurent pas accepter le christianisme quand les apôtres vinrent en Bretagne. Elles haïssent le clergé et les églises ; les cloches les font fuir. La Vierge surtout est leur grande ennemie ; c'est elle qui les a chassées des fontaines, et le samedi, jour qui lui est consacré, quiconque les regarde peignant leurs cheveux ou comptant leur trésor est sûr de périr. (La Villemarqué, *Chants populaires*, Introduction.)

(2) Voir miss Brooke, *Relics of Irish Poetry*. Dublin, 1789, p. 37 ss., 73 ss. L'intérêt de ces poèmes a été très bien aperçu par M. Ozanam.

à saint Patrice, tu ne parcourrais pas les campagnes avec ton troupeau psalmodiant. » Patrice cherche à le calmer par de douces paroles, et quelquefois pousse la condescendance jusqu'à écouter ses longues histoires, qui paraissent médiocrement l'intéresser. « Voilà mon récit, dit le vieux barde en terminant ; quoique ma mémoire s'affaiblisse et que le souci ronge mon être, je veux continuer à chanter les actions du passé et à vivre de l'ancienne gloire. Maintenant je suis vieux ; ma vie se glace et toutes mes joies disparaissent. Ma main ne peut plus tenir l'épée, ni mon bras manier la lance. Parmi les clercs se prolonge ma triste dernière heure, et ce sont des psaumes qui tiennent maintenant la place des chants de victoire. » — « Laisse là ces chants, dit Patrice, et n'ose plus comparer ton Finn au Roi des rois, dont la puissance est sans bornes ; courbe devant lui les genoux, et reconnais-le pour ton maître. » Il fallut céder, en effet, et la légende veut que le vieux barde ait fini sa vie dans le cloître, parmi les clercs qu'il avait tant de fois rudoyés, au milieu de ces chants qu'il ne connaissait pas. Ossian était trop bon Irlandais pour qu'on pût se résoudre à le damner. Merlin lui-même dut céder au charme nouveau. Il fut, dit-on, converti par saint Colomban, et la voix populaire lui répète sans cesse dans les ballades ce doux et touchant appel : « Merlin, Merlin, convertissez-vous ; il n'y a d'autre devin que Dieu. »

VI

On se formerait une idée tout à fait incomplète de la physionomie des races celtiques si on ne les étudiait dans le côté le plus singulier peut-être de leur développement, je veux dire dans leurs antiquités ecclésiastiques et dans leurs saints. A part la répulsion passagère que la mansuétude chrétienne eut à vaincre dans les classes de la société qui se voyaient amoindries par l'ordre nouveau, on peut dire que la douceur de mœurs et l'exquise sensibilité des races celtiques, jointes à l'absence d'une religion antérieure fortement organisée, les prédestinaient au christianisme. Le

christianisme, en effet, s'adressant de préférence aux sentiments humbles de la nature humaine, rencontrait ici des disciples admirablement préparés ; aucune race n'a si délicatement compris le charme de la petitesse ; aucune n'a placé l'être simple, l'*innocent*, plus près de Dieu. Aussi est-ce merveille comme la religion nouvelle prit facilement possession de ces peuples. A peine la Bretagne et l'Irlande réunies comptent-elles deux ou trois martyrs ; elles sont réduites à vénérer comme tels leurs compatriotes tués dans les invasions anglo-saxonnes et danoises. Ici apparaît dans tout son jour la profonde différence qui sépare la race celtique de la race germanique. Les Germains ne reçurent le christianisme que tard et malgré eux, par calcul ou par force, après une sanglante résistance et avec de terribles soulèvements. Le christianisme, en effet, était par plusieurs côtés antipathique à leur nature, et l'on conçoit les regrets des germanistes purs, qui aujourd'hui encore reprochent au culte nouveau de leur avoir gâté leurs mâles ancêtres. Il n'en fut pas de même chez les peuples celtiques ; cette douce petite race était naturellement chrétienne. Loin de les altérer et de leur enlever quelques-unes de leurs qualités, le christianisme les achevait et les perfectionnait. Comparez les légendes relatives à l'introduction du christianisme dans les deux pays, la *Kristni-Saga*, par exemple, et les charmantes légendes de Lucius et de saint Patrice. Quelle différence ! En Islande, les premiers apôtres sont des pirates convertis par hasard, tantôt disant la messe, tantôt massacrant leurs ennemis, tantôt reprenant leur première profession d'écumeurs de mer : tout se fait par accommodement et sans foi sérieuse. En Irlande et en Bretagne, la grâce opère par les femmes, par je ne sais quel charme de pureté et de douceur. La révolte des Germains ne fut jamais bien étouffée ; jamais ils n'oublièrent les baptêmes forcés et les missionnaires carlovingiens appuyés par le glaive, jusqu'au jour où le germanisme reprend sa revanche, et où Luther, à travers sept siècles, répond à Witikind. Dès le ⁱⁱⁱe siècle, au contraire, les Celtes sont déjà de parfaits chrétiens. Pour les Germains, le christianisme ne fut longtemps qu'une institution romaine imposée du _dehors ; ils n'en-

trèrent dans l'Église que pour la troubler, et ne réussirent que très difficilement à se former un clergé national. Chez les Celtes, au contraire, le christianisme ne vient pas de Rome : ils ont leur clergé indigène, leurs usages propres, ils tiennent leur foi de première main. On ne peut douter, en effet, que, dès les temps apostoliques, le christianisme n'ait été prêché en Bretagne, et plusieurs historiens ont pensé, non sans quelque vraisemblance, qu'il y fut apporté par des chrétiens judaïsants ou par des affiliés de l'école de saint Jean. Partout ailleurs le christianisme rencontra comme première assise la civilisation grecque ou romaine. Ici, il trouvait un sol nouveau, d'un tempérament analogue au sien, et naturellement préparé pour le recevoir.

Peu de chrétientés ont offert un idéal de perfection chrétienne aussi pur que l'Église celtique aux ^{vi}^e, ^{vii}^e, ^{viii}^e siècles. Nulle part peut-être Dieu n'a été mieux adoré en esprit que dans ces grandes cités monastiques de Hy ou d'Iona, de Bangor, de Clonard, de Lindisfarne. Une des formes les plus distinguées du christianisme, trop distinguée sans doute pour la mission populaire et pratique que l'Église avait à remplir, le pélagianisme, vint de là. C'est chose vraiment admirable que la moralité fine et vraie, la naïveté, la richesse d'invention qui distinguent les légendes des saints bretons et irlandais. Nulle race ne prit le christianisme avec autant d'originalité et, en s'assujettissant à la foi commune, ne conserva plus obstinément sa physionomie nationale. En religion, comme en toute chose, les Bretons recherchèrent l'isolement et ne fraternisèrent pas volontiers avec le reste du monde. Forts de leur supériorité morale, persuadés qu'ils possédaient la véritable règle de la foi et du culte, ayant reçu leur christianisme d'une prédication apostolique et tout à fait primitive, ils n'éprouvaient aucun besoin de se sentir en communion avec des sociétés chrétiennes moins nobles que la leur. De là cette longue lutte des Églises bretonnes contre les prétentions romaines, si admirablement racontée par M. Augustin Thierry (1) ; de là ces

(1) *Hist. de la Conquête*, l. I. Les objections présentées par M. Varin et par quelques autres savants contre le récit de M. Thierry n'atteignaient que quelques circonstances secondaires, qui ont été rectifiées dans l'édition publiée après la mort de l'illustre historien.

inflexibles caractères de Colomban et des moines d'Iona défendant contre l'Église entière leurs usages et leurs institutions ; de là enfin la position fausse des peuples celtiques dans le catholicisme, quand cette grande force, de plus en plus envahissante, les eut resserrés de toutes parts et obligés de compter avec elle. N'ayant pas de passé catholique, ils se trouvèrent déclassés à leur entrée dans la grande famille, et ne purent jamais arriver à se créer une métropole ecclésiastique. Tous leurs efforts et toutes leurs innocentes supercheries pour attribuer ce titre aux Églises de Dol et de Saint-David échouèrent contre l'accablante divergence de leur passé ; il fallut se résigner à être d'obscurs suffragants de Tours et de Cantorbéry.

Du reste, même de nos jours, cette puissante originalité du christianisme celtique est loin d'être effacée. Les Bretons de France, quoique ayant ressenti le contre-coup des révolutions que le catholicisme a subies sur le continent, sont, à l'heure qu'il est, une des populations chez lesquelles le sentiment religieux a conservé le plus d'indépendance. Les nouvelles dévotions n'y trouvent aucune faveur ; on y est fidèle aux vieux cultes et aux vieux saints ; les cantiques religieux y ont une ineffable harmonie (1). L'Irlande gardée de même, en ses provinces reculées, des formes de culte tout à fait à part, et auxquelles rien dans le reste de la chrétienté ne saurait être comparé. L'influence du catholicisme moderne, ailleurs si destructive des usages nationaux, a eu ici un effet tout contraire, le clergé ayant dû chercher un point d'appui contre le protestantisme dans l'attachement aux pratiques locales et aux coutumes du passé.

C'est le tableau de ces institutions chrétiennes tout à fait distinctes de celles du reste de l'Occident, de ce culte parfois étrange, de ces légendes de saints marquées d'un cachet si profond de nationalité, qui fait l'intérêt des écrits relatifs aux antiquités ecclésiastiques de l'Irlande, du pays de Galles et de la Bretagne armoricaine. Aucune hagiographie n'est restée plus exclusivement nationale que celle

(1) Voir surtout les beaux cantiques sur le paradis, publiés par M. de la Villemarqué, *Chants populaires*, t. II, p. 461 ss., et *La Légende celtique*, 1859, p. 328-29.

des peuples celtiques : jusqu'au ^{xii}^e siècle, ces peuples ont admis dans leur martyrologe très peu de saints étrangers. Aucune aussi ne renferme autant d'éléments naturalistes. Le paganisme celtique opposa si peu de résistance au culte nouveau que l'Église ne se crut pas obligée de déployer contre lui la rigueur avec laquelle elle poursuivait ailleurs les moindres vestiges de mythologie. L'essai consciencieux de W. Rees sur les *Saints du Pays de Galles*, celui du révérend John Williams, ecclésiastique fort instruit du diocèse de Saint-Asaph, sur les *Antiquités ecclésiastiques des Kymris* (1), suffisent pour faire comprendre l'immense valeur qu'aurait une histoire complète et intelligente des Églises celtiques avant leur absorption dans l'Église romaine. On pourrait y joindre le docte ouvrage de dom Lobineau sur les *Saints de Bretagne*, réédité de nos jours par M. l'abbé Tresvaux, si la demi-critique du bénédictin, bien pire que l'absence totale de critique, n'eût altéré ces naïves légendes, et n'en eût retranché, sous prétexte de bon sens et de révérence religieuse, ce qui en fait pour nous l'intérêt et le charme.

L'Irlande surtout dut offrir dans ces siècles reculés une physionomie religieuse tout à fait à part et qui paraîtrait singulièrement originale s'il était donné à l'histoire de la révéler tout entière. En voyant, aux ^{vi}^e, ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles, ces légions de *saints* irlandais qui inondent le continent et arrivent de leur île apportant avec eux leur opiniâtreté, leur attachement à leurs usages, leur tour d'esprit subtil et réaliste ; en voyant jusqu'au ^{xii}^e siècle les *Scots* (c'est le nom que l'on donnait aux Irlandais) servir de maîtres en grammaire et en littérature à tout l'Occident, on ne peut douter que l'Irlande, dans la première moitié du moyen âge, n'ait été le théâtre d'un singulier mouvement religieux. Philologues studieux et hardis philosophes, les moines hibernais furent surtout des copistes infatigables, et c'est en partie grâce à eux que le travail de la plume devint une œuvre sainte. Columba, averti secrètement que sa dernière heure est proche, achève une page de psautier qu'il a commencée,

(1) *The ecclesiastical Antiquities of the Cymry*. Londres, 1844.

écrit au bas qu'il lègue la continuation à son successeur, puis s'en va à l'église pour mourir. Nulle part la vie monastique ne devait trouver de sujets si dociles. Crédule comme l'enfant, timide, indolent, porté à se soumettre et à obéir, l'Irlandais seul était capable de se prêter à cette abdication complète entre les mains de l'abbé, que nous trouvons si caractérisée dans les monuments historiques et légendaires de l'Église hibernaise. On reconnaît bien le pays où, encore de nos jours, le prêtre, sans provoquer le moindre scandale, peut, le dimanche, avant de quitter l'autel, donner tout haut des ordres pour son dîner, indiquer la ferme où il ira s'attabler et où il entendra les fidèles en confession. En présence d'un peuple qui ne vivait que par l'imagination et les sens, l'Église ne se crut pas obligée d'être sévère pour les caprices de la fantaisie religieuse ; elle laissa faire l'instinct populaire, et de cette liberté sortit le culte le plus mythologique peut-être et le plus analogue aux mystères de l'antiquité que présentent les annales du christianisme, un culte attaché à certains lieux et consistant presque exclusivement en certains actes considérés comme sacramentels.

La légende de saint Brandan est sans contredit le produit le plus singulier de cette combinaison du naturalisme celtique avec le spiritualisme chrétien. Le goût des moines hibernais pour les pérégrinations maritimes à travers l'archipel, tout peuplé de monastères, des mers d'Écosse et d'Irlande (1) ; le souvenir de navigations plus lointaines encore dans les mers polaires fournirent le cadre de cette étrange composition, si riche d'impressions locales. Plinie (IV, xxx, 3) nous apprend que déjà de son temps les Bretons aimaient à se hasarder en pleine mer pour chercher des îles inconnues ; M. Letronne a prouvé qu'en 795, soixante-cinq ans par conséquent avant les Danois, des moines irlandais abordèrent en Islande et s'établirent sur le littoral. Les Danois trouvèrent dans cette île des livres irlandais, des

(1) Les saints irlandais couvraient à la lettre les mers de l'Occident. Un très grand nombre de saints de Bretagne, saint Tenenan, saint Renan, etc., sont des Irlandais émigrés. Les légendes bretonnes de saint Malo, de saint David, de saint Pol de Léon, sont remplies de voyages analogues vers des îles lointaines de l'Occident.

cloches ; les noms de plusieurs localités attestent encore le séjour de ces moines, désignés du nom de *papae* (pères). Aux îles Feroé, dans les Orcades et les îles Shetland, dans tous les parages en un mot des mers du Nord, les Scandinaves rencontrèrent avant eux ces *papae*, dont les habitudes contrastaient si étrangement avec les leurs (1). N'entre-virent-ils pas aussi cette grande terre dont le vague souvenir semble les poursuivre, et que Colomb devait retrouver en suivant la trace de leurs rêves ? On sait seulement que l'existence d'une île coupée par un grand fleuve et située à l'occident de l'Irlande fut, sur la foi des Irlandais, un dogme pour les géographes du moyen âge. On racontait que, vers le milieu du vi^e siècle, un moine, nommé Barontus, revenant de courir la mer, vint demander l'hospitalité au monastère de Cluainfert. L'abbé Brandan le pria de réjouir les frères par le récit des *merveilles de Dieu qu'il avait vues dans la grande mer*. Barontus leur révéla l'existence d'une île entourée de brouillards, où il avait laissé son disciple Mernoc ; c'est la *terre de promesse* que Dieu réserve à ses saints. Brandan, avec dix-sept de ses religieux, voulut aller à la recherche de cette terre mystérieuse. Ils montèrent sur une barque de cuir, n'emportant pour toute provision qu'une outre de beurre pour graisser les peaux. Durant sept années, ils vécurent ainsi dans leur barque, abandonnant à Dieu la voile et le gouvernail, et ne s'arrêtant que pour célébrer les fêtes de Noël et de Pâques, sur le dos du roi des poissons, Jasconius. Chaque pas de cette odyssée monacale est une merveille ; chaque île est un monastère où les bizarreries d'une nature fantastique répondent aux étrangetés d'une vie tout idéale. Ici, c'est l'*île des Brebis*, où ces animaux se gouvernent eux-mêmes selon leurs propres lois : ailleurs, le paradis des oiseaux, où la race ailée vit selon la règle des religieux, chantant matines et laudes aux heures canoniques ; Brandan et ses compagnons y célèbrent la pâque avec les oiseaux, et y restent cinquante jours, nourris uniquement du chant de leurs hôtes ; ailleurs, l'*île délicieuse*, idéal de la vie monastique au milieu des flots. Aucune

(1) Voir sur ce sujet les belles recherches de M. A. de Humboldt dans son *Histoire de la Géographie du nouveau Continent*, t. II.

nécessité matérielle ne s'y fait sentir ; les lampes s'allument d'elles-mêmes pour les offices et ne se consomment jamais : c'est une lumière spirituelle ; un silence absolu règne dans toute l'île ; chacun sait au juste quand il mourra ; on n'y ressent ni froid, ni chaud, ni tristesse, ni maladie de corps ou d'esprit. Tout cela dure depuis saint Patrice, qui l'a réglé ainsi. La *terre de promission* est plus merveilleuse encore : il y fait un jour perpétuel ; toutes les herbes y ont des fleurs, tous les arbres des fruits. Quelques hommes privilégiés seuls l'ont visitée. A leur retour, on s'en aperçoit au parfum que leurs vêtements gardent pendant quarante jours.

Au milieu de ces rêves apparaît avec une surprenante vérité le sentiment pittoresque des navigations polaires : la transparence de la mer, les aspects des banquises et des îles de glace fondant au soleil, les phénomènes volcaniques de l'Islande, les jeux des cétacés, la physionomie si caractérisée des fjords de la Norvège, les brumes subites, la mer calme comme du lait, les îles vertes couronnées d'herbes qui retombent dans les flots. Cette nature fantastique, créée tout exprès pour une autre humanité, cette topographie étrange, à la fois éblouissante de fiction et parlante de réalité, font du poème de saint Brandan une des plus étonnantes créations de l'esprit humain et l'expression la plus complète peut-être de l'idéal celtique. Tout y est beau, pur, innocent : jamais regard si bienveillant et si doux n'a été jeté sur le monde ; pas une idée cruelle, pas une trace de faiblesse ou de repentir. C'est le monde vu à travers le cristal d'une conscience sans tache : on dirait une autre nature humaine comme la voulait Pélage, qui n'aurait point péché. Les animaux eux-mêmes participent à cette douceur universelle. Le mal apparaît sous la forme de monstres errant sur la mer, ou de cyclopes relégués dans des îles volcaniques ; mais Dieu les détruit les uns par les autres, et ne leur permet pas de nuire aux bons.

Nous venons de voir comment autour de la légende d'un moine l'imagination irlandaise groupa tout un cycle de mythes physiques et maritimes. Le *Purgatoire de saint Patrice* devint le cadre d'une autre série de fables embras-

sant les idées celtiques sur l'autre vie et ses états divers (1). L'instinct le plus profond peut-être des peuples celtiques, c'est le désir de pénétrer l'inconnu. En face de la mer, ils veulent savoir ce qui se trouve au delà ; ils rêvent la terre de promission. En face de l'inconnu de la tombe, ils rêvent ce grand voyage qui, sous la plume de Dante, est arrivé à une popularité si universelle. La légende raconte que, saint Patrice prêchant aux Irlandais le paradis et l'enfer, ceux-ci lui avouèrent qu'ils seraient plus assurés de la réalité de ces lieux s'il voulait permettre qu'un des leurs y descendît, et vînt ensuite leur en donner des nouvelles. Patrice y consentit. On creusa une fosse par laquelle un Irlandais entreprit le voyage souterrain. D'autres voulurent après lui tenter l'aventure. On descendait dans le trou avec la permission de l'abbé du monastère voisin, on traversait les tourments de l'enfer et du purgatoire, puis chacun racontait ce qu'il avait vu. Quelques-uns n'en sortaient pas ; ceux qui en sortaient ne riaient plus et ne pouvaient désormais prendre part à aucune gaieté. Le chevalier Owenn y descendit en 1153 et fit une relation de son voyage qui eut un succès prodigieux. — D'autres disaient que, quand saint Patrice chassa les *gobelins* (esprits follets) de l'Irlande, il fut fort tourmenté en cet endroit, durant quarante jours, par des légions d'oiseaux noirs. Les Irlandais y allaient et éprouvaient les mêmes assauts, qui leur valaient pour le purgatoire. — Suivant le récit de Girault de Cambrie, l'île qui servait de théâtre à cette superstition bizarre était divisée en deux parties ; l'une appartenait aux moines, l'autre était occupée par des *cacodémons* qui y faisaient la procession à leur manière avec un vacarme infernal. Quelques personnes, pour l'expiation de leurs péchés, s'exposaient volontairement à la fureur de ces êtres méchants. Il y avait neuf fosses où l'on se couchait la nuit, et où l'on était tourmenté de mille manières. Il fallait, pour y descendre, la permission de l'évêque. Celui-ci devait détourner le pénitent de tenter l'aventure et lui expo-

(1) Voir l'excellente dissertation de M. Th. Wright, *Saint Patrick's Purgatory*, Londres 1844 ; les Bollandistes, à la date du 17 mai ; Gœrres, *Mystique chrétienne*, t. III, et surtout le drame de Calderon, *le Puits de saint Patrice*.

ser combien de gens y étaient entrés qui n'en étaient jamais sortis. Si le fidèle persistait, on le conduisait au trou en cérémonie. On le descendait au moyen d'une corde, avec un pain et une écuelle d'eau, pour le réconforter dans le combat qu'il allait livrer au démon. Le lendemain matin, le *sacriste* tendait de nouveau une corde au patient. S'il remontait, on le reconduisait à l'église avec la croix et en chantant des psaumes. Si on ne le retrouvait pas, le *sacriste* fermait la porte et s'en allait. Dans les temps plus modernes, la visite aux îles sacrées durait neuf jours. On y passait sur une barque creusée dans un tronc d'arbre; on buvait de l'eau du lac une fois par jour; on faisait des processions et des stations dans les *lits* ou *cellules des saints* (1). Le neuvième jour, les pénitents entraient dans le puits. On les prêchait, on les avertissait du danger qu'ils allaient courir, et on leur racontait de terribles exemples. Ils pardonnaient à leurs ennemis et se faisaient leurs derniers adieux les uns aux autres, comme s'ils étaient à l'agonie. Le puits, selon les récits contemporains, était un four bas et étroit où l'on entraît neuf par neuf, et où les pénitents passaient un jour et une nuit entassés et serrés les uns contre les autres. La croyance populaire creusa au-dessous un gouffre pour engloutir les indignes et ceux qui ne croyaient pas. Au sortir du puits, on allait se baigner dans le lac, et ainsi l'on avait accompli son purgatoire. Il résulte du rapport de témoins oculaires qu'aujourd'hui encore les choses se passent à peu près de la même façon (2).

L'immense réputation du *Purgatoire de saint Patrice* remplit tout le moyen âge. Les prédicateurs en appelaient à la notoriété publique de ce grand fait contre ceux qui doutaient du purgatoire. En l'an 1358, Édouard III donne à un noble hongrois, venu tout exprès de Hongrie pour visiter le puits sacré, des lettres patentes attestant qu'il avait fait son purgatoire. Les relations de ces voyages d'outre-tombe devinrent un genre de littérature fort à la mode, et ce qu'il

(1) On trouve l'analogie de ceci dans les *penity* ou cellules des saints de Bretagne du VI^e et du VII^e siècle; mais il faut observer que la plupart de ces saints étaient Irlandais, et qu'ils auront probablement apporté avec eux l'idée de leur purgatoire.

(2) Voir *Revue britannique*, mars 1842.

importe de remarquer, c'est la physionomie toute mythologique et aussi toute celtique qui y domine. Il est évident, en effet, que nous avons ici affaire à un *mystère* ou culte local antérieur au christianisme, et fondé probablement sur l'aspect physique du pays. L'idée du purgatoire, dans sa forme concrète et arrêtée, fit surtout fortune chez les Bretons et les Irlandais. Bède est l'un des premiers qui en parlent d'une manière caractérisée, et le savant M. Th. Wright fait observer avec raison que presque toutes les relations du purgatoire viennent d'Irlandais ou d'Anglo-Saxons qui ont résidé en Irlande, tels que saint Fursy, Tundale, le Northumbrien Drihthelm, le chevalier Owenn. Il est remarquable aussi que les Irlandais pouvaient seuls voir les merveilles de leur purgatoire. Un chanoine de Hemstede, en Hollande, qui y descendit en 1494, ne vit rien du tout. Évidemment cette idée de voyages dans l'autre monde et de catégories infernales, telle que le moyen âge l'accepta, est celtique. La croyance aux trois cercles d'existence se retrouve dans les *Triades* (1) avec une physionomie qui ne permet pas d'y voir une interpolation chrétienne. Les pérégrinations de l'âme après la mort sont aussi le thème favori des plus anciennes poésies armoricaines. Un des traits par lesquels les races celtiques frappèrent le plus les Romains, ce fut la précision de leurs idées sur la vie future, leur penchant pour le suicide, les prêts et les contrats qu'ils signaient en vue de l'autre monde. Les peuples plus légers du Midi voyaient avec terreur dans cette assurance le fait d'une race mystérieuse, ayant le sens de l'avenir et le secret de la mort. Toute l'antiquité classique est pleine de la tradition d'une île des Ombres, située aux extrémités de la Bretagne, et d'un peuple voué au passage des âmes, qui habite le littoral voisin. La nuit, ils entendent les morts rôder autour de leur cabane et frapper à leur porte. Ils se lèvent alors ; leur barque se charge d'êtres invisibles ; au retour, elle est plus légère. Plusieurs de ces traits, reproduits avec une singulière précision par Plutarque,

(1) Série d'aphorismes, sous forme de ternaires, qui nous représentent, avec de nombreuses interpolations, l'antique enseignement des bardes, et cette sagesse traditionnelle qui, selon le témoignage des anciens, se transmettait en vers mnémoniques dans les écoles des druides.

Claudien, Procope, Tzetzés, feraient croire que la renommée des mythes de l'Irlande pénétra, vers le I^{er} ou le II^e siècle, dans l'antiquité classique (1). Plutarque rapporte, par exemple, sur la mer *Cronienne*, des fables identiques à celles qui remplissent la légende de saint Malo. Procope, décrivant l'île sacrée de Brittia, divisée en deux parties, l'une délicieuse, l'autre livrée aux êtres malfaisants, et séparées par une mer, semble avoir lu par avance la description que, sept siècles après, Girault de Cambrie donnera du *Purgatoire de saint Patrice* (2). On ne saurait douter du moins, après les belles recherches de MM. Ozanam, Ch. Labitte, Th. Wright, qu'au nombre des thèmes poétiques dont l'Europe est redevable au génie des Celtes il faut compter le cadre de la *Divine Comédie*.

On conçoit que cet invincible attrait pour les fables ait dû fort décréditer la race celtique auprès des nations qui se croyaient plus sérieuses. Chose étrange, en effet ! tout le moyen âge, en subissant l'influence de l'imagination celtique et en empruntant à la Bretagne et à l'Irlande une moitié au moins de ses sujets poétiques, se crut obligé, pour sauver son honneur, de rabaisser et de plaisanter le peuple auquel il les devait. C'est bien à Chrétien de Troyes, par exemple, qui passa sa vie à exploiter pour son propre compte les romans bretons, qu'il appartient de dire :

Les Gallois sont tous par nature
Plus sots que bêtes de pâture.

Ces belles créations, dont le monde entier devait vivre, je ne sais quel chroniqueur anglais crut faire un charmant calembour en les appelant « les niaiseries dont s'amuse les *brutes de Bretons* ». Ces admirables légendes religieuses, auxquelles nulle autre Église n'a rien à comparer, les Bollandistes devaient les exclure de leur recueil comme des *extravagances apocryphes*. Le penchant décidé de la race celtique vers

(1) Voir sur ce sujet les vues ingénieuses de M. F. G. Welcker, *Kleine Schriften*, II^e part., p. 19 ss. Comp. La Villemarqué, *Chants populaires*, I, 259 ss., 345 ss.

(2) Voir aussi un passage fort curieux de Michel Attaliote (XI^e siècle), p. 221-222 (édit. Brunet de Presle).

l'idéal, sa tristesse, sa fidélité, sa bonne foi, la firent regarder par ses voisins comme lourde, sotte, fabuleuse. On ne sut pas comprendre sa délicatesse et sa fine manière de sentir. On prit pour de la gaucherie l'embarras qu'éprouvent les natures sincères et sans replis devant les natures plus raffinées. Le contraste de la légèreté française et de l'opiniâtreté bretonne amena surtout, depuis le *xiv^e* siècle, les plus déplorables conflits, d'où les Bretons sortaient toujours avec la réputation de mauvaises têtes. Ce fut bien pis encore quand la nation la plus fière de son bon sens se trouva vis-à-vis du peuple qui en est malheureusement le plus dépourvu. La pauvre Irlande, avec sa vieille mythologie, avec son purgatoire de saint Patrice et ses voyages fantastiques de saint Brandan, ne devait pas trouver grâce devant le puritanisme anglican. Il faut voir le dédain critique des Anglais pour ces fables, et leur superbe pitié pour l'Église qui pactise avec le paganisme au point de conserver des pratiques qui en découlent d'une manière si notoire. Assurément voilà un zèle louable et qui part d'un bon naturel ; cependant, quand ces imaginations ne seraient bonnes qu'à rendre un peu plus supportables bien des souffrances, pour lesquelles on déclare n'avoir point de remède, ce serait déjà quelque chose. Qui osera dire où est ici-bas la limite de la raison et du songe ? Lequel vaut mieux des instincts imaginatifs de l'homme ou d'une orthodoxie étroite qui prétend rester sensée en parlant des choses divines ? Pour moi, je préfère la franche mythologie, avec ses égarements, à une théologie si mesquine, si vulgaire, si incolore, que ce serait faire injure à Dieu de croire qu'après avoir fait le monde visible si beau il eût fait le monde invisible si platement raisonnable.

En présence des progrès de plus en plus envahissants d'une civilisation qui n'est d'aucun pays, et ne peut recevoir d'autre nom que celui de moderne ou européenne, il serait puéril d'espérer que la race celtique arrive dans l'avenir à une expression isolée de son originalité. Et pourtant nous sommes loin de croire que cette race ait dit son dernier mot. Après avoir usé toutes les chevaleries dévotes et mon-

daines, couru avec Pérédur le Saint-Graal et les belles, rêvé avec saint Brandan de mystiques Atlantides, qui sait ce qu'elle produirait dans le domaine de l'intelligence, si elle s'enhardissait à faire son entrée dans le monde, et si elle assujettissait aux conditions de la pensée moderne sa riche et profonde nature ? Il me semble que de cette combinaison sortiraient des produits fort originaux, une manière fine et discrète de prendre la vie, un mélange singulier de force et de faiblesse, de rudesse et de douceur. Peu de races ont eu une enfance poétique aussi complète que les races celtiques : mythologie, lyrisme, épopée, imagination romanesque, enthousiasme religieux, rien ne leur a manqué ; pourquoi la réflexion leur manquerait-elle ? L'Allemagne, qui avait commencé par la science et la critique, a fini par la poésie ; pourquoi les races celtiques, qui ont commencé par la poésie, ne finiraient-elles pas par la critique ? De l'une à l'autre, il n'y a pas si loin qu'on le suppose ; les races poétiques sont les races philosophiques, et la philosophie n'est au fond qu'une manière de poésie comme une autre. Quand on songe que l'Allemagne a trouvé, il y a moins d'un siècle, la révélation de son génie, qu'une foule d'individualités nationales qui semblaient effacées se sont relevées tout à coup de nos jours, plus vivantes que jamais, on se persuade qu'il est téméraire de poser une loi aux intermitteces et au réveil des races, et que la civilisation moderne, qui semblait faite pour les absorber, ne serait peut-être que leur commun épanouissement.

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

1878

Leçon d'ouverture au Collège de France. —
Vingt jours en Sicile. — L'art du moyen
âge. — Joseph-Victor Le Clerc. — La liberté
de l'enseignement supérieur, etc.

PRÉFACE (1)

Les morceaux réunis dans ce volume n'ont qu'un seul lien qui les rattache les uns aux autres, c'est le goût de la vérité historique et des méthodes qui permettent de la trouver. Quelques-uns de ces morceaux sont fort anciens et remontent à un temps où, sans hésiter sur ma voie (je n'ai jamais compris le devoir et le plaisir que d'une seule manière), j'hésitais encore sur l'application particulière que je donnerais à mes facultés de travail. Quand on est jeune, on croit pouvoir tout embrasser, et, comme pour un esprit vraiment philosophique, tout est également digne d'être connu, on ne se résigne que tardivement à limiter son horizon, à évacuer des terres qu'on s'était adjudgées et que l'on croyait même avoir conquises. Toute existence un peu active, rentrée dans son lit naturel, abandonne ainsi derrière elle comme des lais de mer, que le flot ne visitera plus. Il y a plaisir, quand on vieillit, à revenir sur ces souvenirs d'une curiosité qui fut sincère. Le public, d'ailleurs, a toujours été pour moi si indulgent que c'est un peu sa faute si je n'ai pas fait, en composant ce volume, la part plus large à l'oubli.

Ce fut surtout à partir de 1852 qu'introduit par Augustin Thierry à la Revue des Deux Mondes, et par M. de Sacy au Journal des Débats, je cédai au goût du temps pour ce genre d'études critiques qui interdit les longues démonstrations, mais n'exclut pas une certaine philosophie générale. C'était le

(1) *Les Mélanges d'Histoire et de Voyages* parurent chez Calmann-Lévy en 1878. (N. de l'éd.)

temps où MM. Laboulaye, de Sacy, Taine, Rigault, Précost-Paradol donnaient une vie nouvelle à l'article Variétés et transportaient à la troisième page du journal l'intérêt que la première, consacrée à la politique, ne pouvait plus avoir. Nous essayions de sauver au moins la liberté intellectuelle, religieuse, littéraire, si fortement compromise, et peut-être fûmes-nous assez heureux pour y contribuer dans une certaine mesure. Plusieurs morceaux du présent volume sont de ce temps et en rappellent l'esprit. D'autres remontent à ces dernières années de l'Empire, où l'on put croire qu'un avenir meilleur commençait à s'ouvrir. Quelques-uns sont des jours néfastes où la consolation de l'étude a été plus nécessaire que jamais à ceux qui aiment leur pays. Deux ou trois, enfin, appartiennent à un passé fort ancien, à 1847 et 1848, à ces années d'études ardentes où je regrettais que la vie ne fût pas comme un char à six ou huit chevaux, que j'aurais conduits à la fois. C'est mon digne maître et ami M. Egger qui faisait insérer au Journal de l'Instruction publique ces élucubrations de jeune homme, qu'on était bien bon d'accepter, car elles étaient écrites d'une façon singulièrement inexpérimentée. J'ai éprouvé cependant tant de joie à les relire que je me suis laissé aller à les réimprimer. J'y ai trouvé naïvement exprimées les idées qui ont été plus tard l'âme et le soutien de ma vie (1).

Ce m'a été une grande consolation de voir que presque tous les vœux que je formais il y a vingt et trente ans pour l'avenir des études philologiques et historiques se sont, en grande partie, réalisés. Un immense progrès, qui date de la seconde moitié de l'Empire, s'est accompli dans ces études. Une jeunesse pleine d'ardeur est entrée dans les voies de la critique, et il n'est presque aucune branche des sciences philologiques qui ne soit maintenant cultivée chez nous selon les saines méthodes qui

(1) Il ne reste plus de cette époque à publier que l'*Avenir de la Science*, que je composai en 1848 et 1849.

ont prévalu depuis trois quarts de siècle. Les plus beaux jours s'annoncent pour ces études, et l'avenir en est si bien assuré, que, moi et ceux de mon âge, nous pourrions tous entonner notre *Nunc dimittis*, n'était le désir bien naturel d'assister à la pleine éclosion de ce que nous avons désiré et appelé. Que cette vivante et forte jeunesse me permette seulement deux conseils. Le premier est d'éviter l'ingratitude qu'il y a d'ordinaire à laisser croire qu'on a inventé la science et créé l'esprit humain. Les bonnes méthodes philologiques ont toujours eu en France d'illustres représentants. Sans parler des siècles passés, n'avons-nous pas eu, à l'époque qu'on rabaisse le plus, Silvestre de Sacy, le créateur de la grammaire arabe ; Abel Rémusat, le créateur de la science du chinois ; Champollion, le créateur de l'égyptologie ; Eugène Burnouf, comparable aux créateurs les plus éminents des études aryennes ; Fauriel, doué d'un sentiment si profond de l'histoire littéraire ; Augustin Thierry, qui avait à un si haut degré l'intuition du passé ? Ne donnons pas lieu de croire que nous ne comprenons plus de pareils maîtres. Évitions un autre défaut, je veux dire ce pédantisme déplacé, qui croit servir la science en lui donnant un air hautain et farouche. Il ne faut faire aucun sacrifice à la frivolité des gens du monde ; mais il ne faut pas non plus les rebuter. Certes, la vérité a son prix en elle-même ; elle n'est cependant quelque chose de vivant et de réel que quand elle est comprise et aimée par la portion compétente de l'humanité. Ne nous y trompons pas. Le progrès de l'esprit critique est encore partiel et indécis. La bataille n'est pas gagnée. Il y a un progrès remarquable chez les travailleurs ; il n'y a guère de progrès dans le public. L'autorité scientifique n'a pas gagné. Il y a plus de préjugés que jamais contre des méthodes qu'on est convenu d'appeler allemandes, afin d'avoir un prétexte pour les repousser. Autant d'esprits que jamais, surtout en province, continuent de faire de la science un jeu stérile ou puéril.

L'idée qu'il y a une science vraie, qui doit être enseignée, protégée, patronnée par l'État, à l'exclusion de la science fausse, perd du terrain, par suite de l'affaiblissement général des idées de gouvernement. Pour faire son chemin, comme elle le mérite, la vraie science a besoin de beaucoup de prudence et d'habileté. C'est parce que notre jeune école ne l'a pas suffisamment compris que sa place n'est pas ce qu'elle devrait être, et que, si elle n'y prend garde, sa réussite extérieure pourrait être compromise en partie.

Voilà près de huit ans écoulés depuis les terribles épreuves que nous avons traversées, et il est maintenant permis de voir quelle direction notre pays a définitivement choisie dans l'alternative cruelle où l'avait mis sa destinée. La France avait l'option entre deux partis opposés (1). Elle pouvait adopter un système de réformes analogues à celles que s'imposa la Prusse après la bataille d'Iéna, réformes austères, tendant à donner à tous les services de la force et de la vigueur, sacrifiant dans une large mesure l'individu à l'État, fortifiant l'État et admettant son action dans tous les ordres : comme condition de ces réformes, un gouvernement plus sérieux que brillant, un parlement réduit au rôle de conseiller intime, une monarchie ayant son droit en dehors de la volonté de la nation ; comme conséquence, l'inégalité sociale, une telle organisation supposant des classes en apparence privilégiées, en réalité mises à part pour le service de la nation. — A cette voie de pénitence et de retour en arrière, la France pouvait préférer la continuation du programme démocratique, où l'État, constitué par l'universalité des individus, n'ayant d'autre but que le bonheur des individus entendu comme les individus l'entendent, s'interdit toute visée au delà de ce que conçoit et sent l'universalité des individus. La conséquence d'un pareil état de choses est la pour-

(1) *La Réforme intellectuelle et morale*, p. 372 ss., 383 ss. Paris, 1871.

suite du bien-être et de la liberté, la destruction de tout ce qui reste de privilèges et d'esprit de classe, l'affaiblissement du principe de l'État. L'individu et les groupes subordonnés à l'État, tels que le département et la commune, se trouveront bien d'un tel régime ; mais il est à craindre que la nation, la patrie, la France enfin, y perde chaque jour quelque chose de son autorité et de sa forte cohésion.

Il est clair que la seconde hypothèse a complètement remporté la victoire sur la première. A deux tentatives, auxquelles n'a manqué ni la hardiesse ni la résolution d'aller jusqu'au bout, la France a opposé un Non absolu. A toute autre tentative du même genre (et il est probable qu'il y en aura), le pays répondra sans doute de la même manière. Une réforme dans le sens monarchique et gouvernemental ne se fera donc pas avec l'assentiment spontané de la France. Où prendre la force pour contraindre la France, pour lui faire accepter ce dont elle ne comprend pas la nécessité ? A l'intérieur ? L'armée, c'est la France même. Une armée ne se sépare de la nation d'où elle sort que par l'effet du sentiment prédominant qui l'attache à un général victorieux. Et même alors, les coups d'État (le 18 Brumaire, le 2 Décembre, par exemple) se font dans le sens voulu, à tort ou à raison, par la majorité de la nation. — Demanderait-on à l'extérieur l'appui nécessaire pour la réaction ? L'extérieur, c'est l'Allemagne. L'Allemagne jouit du privilège de la victoire ; elle a l'hégémonie en Europe pour le temps ordinaire que durent les hégémonies. Sa volonté est celle de Jupiter, d'ici à vingt ou vingt-cinq ans. Or l'intérêt de l'Allemagne n'est nullement que la France se réforme comme elle le fit elle-même à partir de 1808. L'intérêt de l'Allemagne est bien plutôt (elle le croit du moins ainsi) que la France reste dans l'état d'affaiblissement politique et militaire qu'entraînent à certains égards la démocratie et le gouvernement républicain.

Voilà ce que M. Thiers vit à Bordeaux, et en somme il

vit bien. Le hasard des élections de février 1871, hasard qui nous domine encore, l'Assemblée de 1871 ayant trouvé moyen de s'imposer à l'avenir, a rendu jusqu'à ces derniers temps le résultat douteux. En 1873, notamment, il y eut un moment où l'on put croire que, moyennant un accord avec la maison de Bourbon, une restauration du vieux système national n'était pas impossible. La conduite de M. le comte de Chambord trancha la question. A partir de novembre 1873, la position de la France fut ce qu'aurait été celle de la Prusse, si Frédéric-Guillaume III et sa dynastie avaient abdiqué après la bataille d'Iéna. Les réformes dans le genre de celles dont nous parlons ne peuvent s'accomplir dans un pays qu'avec la collaboration de sa vieille dynastie nationale. — Quant à la tentative de 1877, il n'y faut voir que le rêve de personnes obstinées, à qui leurs principes arrêtés enlèvent toute vue claire de la réalité et de la possibilité, ces deux pôles uniques sur lesquels la politique doit se guider.

Ainsi la restauration de la nation à la façon prussienne n'aura pas lieu. Il faut, pour réaliser un tel programme, une union que nous n'avons pas ; il faut surtout une monarchie et une noblesse. Aucune des réformes que l'on avait pu concevoir dans ce sens n'est faite ; aucune ne se fera. Faut-il désespérer et ne plus admettre pour notre patrie aucun avenir ? Non, certes. Les choses humaines sont multiples et diverses, riches en volte-face étranges. Un pays fécond en ressources a toujours un grand rôle à jouer. Ce qui a été pendant quelque temps un désavantage devient ensuite un avantage. La période que nous allons traverser peut et doit être une période de liberté à l'américaine ; dans ce nouvel exercice, la France peut montrer des prestesses inattendues. L'essentiel dans la vie est de ne pas vouloir des choses contradictoires. Ce que nous aurons pourra être fort agréable, fort brillant, fort aimable, pourvu que nous ne prétendions pas qu'on peut joindre aux douceurs du lais-

ser-aller les avantages du gouvernement fort. La république n'est forte que par la terreur, et la terreur, heureusement, est à mille lieues de nous. Un gouvernement vraiment fort est celui qui, sans entreprendre la tâche absurde de contrarier la nation, conduit la nation, est accepté d'elle comme un guide doué de lumières supérieures. Un tel gouvernement dirige l'opinion, règle l'instruction publique, a une politique, une diplomatie et, dans une certaine mesure, une histoire, une philosophie. Un tel gouvernement ne se contente pas de tout encourager, de sourire à toute chose ; il regarde comme une partie de sa tâche de décourager, d'empêcher — de décourager la science fausse, le charlatanisme, — d'empêcher les directions funestes à la bonne discipline des esprits. Personne n'a plus le bras assez ferme pour cela. Le parti conservateur s'abandonne à des alarmes puériles, en s'imaginant que nous sommes à la veille de scènes de pillage et de violence. Ce qui nous est réservé, ce n'est pas la violence, c'est la mollesse. Pour les initiatives individuelles, l'ère qui paraît s'ouvrir pourra être un temps excellent ; pour la grande direction politique, ce sera un temps presque nul. Si les événements extérieurs nous laissent en paix, nous pourrions donner le spectacle d'une des productions les plus riches et les plus variées qui se puissent imaginer ; mais de maîtrise exercée par une autorité quelconque, il n'y en aura pas. Une sorte d'indulgence universelle laissera tout passer ; à la longue, un dissolvant général détruira toute influence magistrale venant d'une classe aristocratique ou de groupes d'élite.

Ce qui fait qu'on doit envisager une telle perspective sans trop de crainte, c'est qu'il est probable que tous les pays viendront, chacun à leur tour, à l'état où nous sommes. Les progrès de la réflexion chez le peuple, favorisés par l'instruction primaire, par l'exercice des droits politiques, par les progrès de l'industrie, par l'augmentation de la richesse, rendront

l'individu de moins en moins capable des miracles d'abnégation dont les masses inconscientes du passé nous ont donné l'exemple. La nation vit des sacrifices que lui font les individus ; l'égoïsme toujours croissant trouvera insupportables les exigences d'une entité métaphysique, qui n'est personne en particulier, d'un patriotisme qui implique plus d'un préjugé, plus d'une erreur. Ainsi nous assisterons dans toute l'Europe à l'affaiblissement de l'esprit national, qui, il y a quatre-vingts ans, a fait dans le monde une si puissante apparition. La nationalité allemande, créée la dernière, résistera la dernière, d'abord à cause de ses récentes victoires, puis à cause de l'esprit particulier de soumission de la race allemande ; mais elle finira par suivre la voie du reste du monde. Sa gloire lui deviendra un fardeau ; elle trouvera, comme la France de 1813, que la prédominance militaire d'une nation s'achète bien cher ; écrasée sous le poids de charges intolérables, elle portera envie à ses vaincus. Elle démontrera une fois de plus cette vérité, établie par les règnes de Louis XIV et de Napoléon I^{er}, que la grandeur des nations est le plus souvent en raison inverse du bonheur des peuples. Il arrivera peut-être ainsi que la France, qui, à la fin du dernier siècle, a proclamé l'idée de nation, aura été la première à réagir contre ce que cette idée avait d'exagéré. Cela sera dans l'ordre. Notre spirituelle vivacité, notre logique fiévreuse nous font éprouver avant les autres les symptômes des crises qui se préparent dans le grand corps européen. Honneur dangereux !

Après tout, nous n'avons pas le droit d'être bien difficiles. Les partis réactionnaires et monarchiques ne nous ont pas traités de telle façon que nous soyons obligés de prendre le deuil avec eux. Déjà, dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, on voyait poindre cette faiblesse générale qui a corrompu chez nous la haute culture intellectuelle. Rappelons-nous ces lugubres années de 1849, 1850, 1851, où l'esprit

humain fut régenté par ses ennemis, et les dix premières années de l'Empire, où tout ce qui n'était pas médiocre ou frivole passait pour dangereux. Nous ne serons jamais les flatteurs de la démocratie ; nous avouons cependant qu'il ne lui sera pas difficile d'égaliser les aristocraties de ces temps-là. Maintenant, du moins, nous sommes libres, or nous ne l'avons pas toujours été. Ne nous faisons pas d'illusion : nous ne dirigerons rien, nous ne réformerons rien, nous n'organiserons pas grand-chose ; mais soyons modestes, on ne nous importunera pas ; c'est beaucoup. Si nous avons pu rêver une force dont nous disposerions, laissons ce rêve. Le monde est entraîné par un penchant irrésistible vers l'américanisme, vers le règne de ce que tous comprennent et apprécient. Galilée, de nos jours, n'aurait plus à craindre la géhenne et les cachots. Il assisterait au triomphe de M. Raspail. Certainement, il serait assez philosophe pour y être peu sensible, et même pour voir que cela est légitime à beaucoup d'égards.

Profitions donc et jouissons de l'heure présente ; elle est bonne et douce. Tâchons tous de nous surpasser. Ne boudons pas notre patrie quand elle n'est pas de notre avis. C'est peut-être elle qui a raison. Pauvre France ! malo tecum errare quam cum ceteris recte sapere.

DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION (1)

DISCOURS D'OUVERTURE

DU COURS DE LANGUES HÉBRAÏQUE, CHALDAÏQUE
ET SYRIAQUE AU COLLÈGE DE FRANCE
PRONONCÉ LE 21 FÉVRIER 1862

EN reproduisant ce discours, je regarde comme un devoir pour moi d'exprimer ma reconnaissance aux auditeurs bienveillants et éclairés qui m'ont aidé à le prononcer. Avec beaucoup de tact, ils ont compris qu'il s'agissait d'une question de liberté. Interrompre un ouvrage d'esprit auquel on n'est pas forcé d'assister me paraît toujours une action illibérale; c'est s'imposer violemment à l'opinion d'autrui, c'est confondre deux choses profondément distinctes, le droit très réel de distribuer le blâme selon son goût ou sa conscience et le droit prétendu d'étouffer de sa propre autorité les idées que l'on croit blâmables. Qui ne voit que cette dernière prétention est la source de toutes les violences et de toutes les oppressions? Dans l'enseignement du Collège de France, entouré de tant de garanties, cette suppression de la parole me semble particulièrement déplacée. La nomination des professeurs de cet établissement se fait sur la présentation de MM. les professeurs du Collège réunis en assemblée et de la classe compétente de l'Institut. Cette double présentation

(1) Publié en brochure chez Michel Lévy, 1862. (N. de l'éd.)

n'est point un brevet indiscutable. Mais elle suffit au moins pour que celui qui en est honoré ne puisse être accusé de téméraire intrusion, quand il monte dans une chaire à laquelle le désignent des suffrages si autorisés.

Je ne voudrais pas que la forme de cette première leçon trompât le public sur la nature de mon enseignement. Depuis Vatable et Mercier jusqu'à M. Quatremère, la chaire à laquelle j'ai eu l'honneur d'être présenté et nommé a offert un caractère technique et spécial. Sans enchaîner en aucune façon ma liberté ni celle de mes successeurs, je croirais rendre un mauvais service à la science en sortant habituellement de cette respectable tradition. Que deviendront les études sérieuses si elles n'ont au Collège de France un sanctuaire inviolable ? Que deviendra la haute culture de l'esprit humain, si les expositions générales, seules admises en présence d'un public nombreux, étouffaient les enseignements d'une forme plus sévère, dans un établissement surtout qui est destiné à continuer l'école des grands travaux scientifiques ? Je serais tout à fait coupable, si on pouvait m'accuser dans l'avenir d'avoir contribué à un tel changement. Le progrès de la science est compromis si nous ne revenons aux longues réflexions, si chacun croit remplir les devoirs de la vie en ayant à l'aveugle sur toute chose les opinions d'un parti, si la légèreté, les opinions exclusives, les façons tranchantes et péremptoires viennent supprimer les problèmes au lieu de les résoudre. Oh ! que les pères de l'esprit moderne comprenaient mieux la sainteté de la pensée ! Grandes et vénérables figures des Reuchlin, des Henri Estienne, des Casaubon, des Descartes, levez-vous pour nous apprendre quel prix vous faisiez de la vérité, par quels labeurs vous saviez l'atteindre, ce que vous souffrîtes pour elle. Ce sont des spéculations comprises de vingt personnes au XVII^e siècle qui ont changé de fond en comble les idées des nations civi-

lisées sur l'univers ; ce sont des travaux obscurs de quelques pauvres érudits du XVI^e siècle qui ont fondé la critique historique et préparé une totale révolution dans les idées sur le passé de l'humanité. J'ai fait une trop sensible expérience de l'intelligente pénétration du public, pour ne pas être assuré que tous ceux qui m'ont appuyé hier m'approuveront de suivre cette voie, la plus profitable assurément pour la science et la bonne discipline de l'esprit.

23 février 1862.

Messieurs,

Je suis fier de monter dans cette chaire, la plus ancienne du Collège de France, illustrée au XVI^e siècle par des hommes éminents et occupée de nos jours par un savant du mérite de M. Quatremère. En créant au Collège de France un asile pour la science libre, le roi François I^{er} posa comme loi constitutive de ce grand établissement la complète indépendance de la critique, la recherche désintéressée du vrai, la discussion impartiale, ne connaissant d'autres règles que celles du bon goût et de la sincérité. Voilà justement, Messieurs, l'esprit que je voudrais apporter dans cet enseignement. Je sais les difficultés inséparables de la chaire que j'ai l'honneur d'occuper. C'est le privilège et le danger des études sémitiques de toucher aux problèmes les plus importants de l'histoire de l'humanité. Le libre esprit ne connaît pas de limites ; mais il s'en faut que l'espèce humaine tout entière soit arrivée à ce degré de contemplation sereine où l'on n'a pas besoin de voir Dieu dans tel ordre particulier de faits, justement parce qu'on le voit en toute chose. La liberté, Messieurs, si elle était bien comprise, ferait vivre côte à côte ces exigences opposées. J'espère que, grâce à vous, ce cours en sera la preuve. Comme je ne porterai dans mon enseignement aucun dogmatisme, comme je me bornerai toujours à faire appel à votre raison, à vous proposer ce que je crois le plus

probable, en vous laissant la plus parfaite liberté de jugement, qui pourra se plaindre ? Ceux-là seuls qui croient avoir le monopole de la vérité. Mais il faut que ceux-là renoncent à être les maîtres du monde. Galilée, de nos jours, ne se mettrait plus à genoux pour demander pardon d'avoir trouvé la vérité.

Vous me permettez, dans l'accomplissement de ma tâche, de descendre jusqu'aux plus menus détails et d'être habituellement technique et austère. La science, Messieurs, n'atteint son but sacré, qui est la découverte de la vérité, qu'à condition d'être spéciale et rigoureuse. Tout le monde n'est pas destiné à être chimiste, physicien, philologue, à s'enfermer dans des laboratoires, à suivre durant des années une expérience ou un calcul ; tout le monde participe pourtant des grands résultats philosophiques de la chimie, de la physique, de la philologie. Présenter ces résultats dégagés de l'appareil qui a servi à les découvrir est une chose utile et que la science ne doit pas s'interdire. Mais telle n'est pas la destination du Collège de France ; tout l'appareil de la science la plus spéciale et la plus minutieuse doit être ici déployé. Des démonstrations laborieuses, de patientes analyses, n'excluant, il est vrai, aucun développement général, aucune digression légitime : tel est le programme de ces cours. C'est le laboratoire même de la science philologique qui est ouvert au public, pour que des vocations spéciales se forment et que les personnes du monde puissent se faire une idée des moyens qu'on emploie pour arriver à la vérité.

Aujourd'hui, Messieurs, je dérogerais à l'usage et je tromperais votre attente, si je débute par des développements trop techniques. J'aurais voulu rappeler parmi vous le souvenir du confrère illustre que j'ai l'honneur de remplacer : M. Étienne Quatremère. Mais, ce devoir ayant été rempli ici-même d'une manière qui ne me permet pas d'y revenir, je consacrerai cette première leçon à m'entretenir avec vous du caractère général des peuples dont nous étudierons ensemble la langue et les littératures, du rôle qu'ils ont joué dans l'histoire, de la part qu'ils ont fournie à l'œuvre commune de la civilisation.

Le résultat le plus important auquel les sciences historiques et philologiques sont arrivées depuis un demi-siècle a été de montrer dans le développement général de l'humanité deux éléments en quelque sorte, qui, se mêlant dans des proportions inégales, ont fait la trame du tissu de l'histoire. Dès le ^{xvii}e siècle et presque dès le moyen âge, on avait reconnu que les Hébreux, les Phéniciens, les Carthaginois, les Syriens, Babylone, au moins depuis une certaine époque, les Arabes, les Abyssins, avaient parlé des langues tout à fait congénères. Eichhorn, au siècle dernier, proposa d'appeler ces langues *sémitiques*, et ce nom, tout inexact qu'il est, peut continuer d'être employé. Dans les premières années de notre siècle, on fit une découverte autrement importante et délicate. Grâce à la connaissance du sanscrit, due aux savants anglais de Calcutta, les philologues de l'Allemagne, en particulier M. Bopp, posèrent des principes sûrs, au moyen desquels on démontra que les anciens idiomes de l'Inde brahmanique, les différents dialectes de la Perse, l'arménien, plusieurs dialectes du Caucase, les langues grecque et latine, avec leurs dérivés, les langues slaves, germaniques et celtiques, forment un vaste ensemble, profondément distinct du groupe sémitique, et qu'on appela indo-germanique ou indo-européen.

La ligne de démarcation révélée par l'étude comparée des langues ne tarda pas à être fortifiée par l'étude des littératures, des institutions, des mœurs, des religions. Quand on sait se placer au point de vue d'une comparaison délicate, on reconnaît dans les littératures antiques de l'Inde, de la Grèce, de la Perse, des peuples germaniques, des genres communs tenant à une profonde similitude d'esprit. La littérature des Hébreux et celle des Arabes ont aussi entre elles beaucoup de rapport ; au contraire, elles en ont aussi peu que possible avec celles que j'énumérais tout à l'heure. On chercherait vainement une épopée ou une tragédie chez les peuples sémitiques ; on chercherait vainement chez les peuples indo-européens l'analogue de la *kasida* des Arabes et ce genre d'éloquence qui distingue les prophètes juifs et le Coran. — Il faut en dire autant des institutions. Les peuples indo-européens eurent, à l'origine,

un vieux droit, dont les lambeaux se retrouvent dans les *Brahmanas* de l'Inde, dans les formules des Latins, dans les coutumes celtiques, slaves et germaniques ; la vie patriarcale des Hébreux et des Arabes fut soumise, sans contredit, à des lois toutes différentes. — Enfin, la comparaison des religions est venue jeter sur cette question des lumières décisives. A côté de la philologie comparée s'est fondée en Allemagne, il y a quelques années, une *mythologie comparée*, laquelle a démontré que tous les peuples indo-européens eurent à l'origine, avec une même langue, une même religion, dont chacun a emporté, en se séparant du berceau commun, les membres épars. Cette religion, c'est le culte des forces et des phénomènes de la nature, aboutissant par le développement philosophique à une sorte de panthéisme. Les développements religieux des peuples sémitiques suivirent une ligne opposée. Le judaïsme, le christianisme, l'islamisme offrent un caractère de dogmatisme, d'absolu, de monothéisme sévère, qui les distingue profondément des cultes indo-européens, ou, comme nous disons, des cultes païens.

Voici donc deux individualités parfaitement reconnaissables qui remplissent en quelque sorte à elles deux presque tout le champ de l'histoire, et qui sont comme les deux pôles du mouvement de l'humanité. Je dis presque tout le champ de l'histoire ; car, en dehors de ces deux grandes individualités, il y en a encore deux ou trois qui se dessinent déjà suffisamment pour la science, et dont l'action a été considérable. Laissons de côté la Chine, qui est un monde à part, et les races tartares, qui n'ont agi que comme des fléaux naturels, pour détruire l'œuvre des autres. L'Égypte a eu une part considérable dans l'histoire du monde ; or l'Égypte n'est ni sémitique ni indo-européenne. Babylone n'est pas non plus un fait purement sémitique ; il y eut là, ce semble, un premier type de civilisation, analogue à celui de l'Égypte. On peut dire même en général que, avant l'entrée des peuples indo-européens et des peuples sémitiques sur la scène de l'histoire, le monde avait déjà des civilisations fort anciennes, auxquelles les nôtres doivent, sinon des éléments moraux, au moins des éléments industriels et une

longue expérience de la vie matérielle. Mais tout cela est encore peu dessiné aux yeux de l'histoire ; tout cela pâlit d'ailleurs auprès de faits comme la mission de Moïse, l'invention de l'écriture alphabétique, la conquête de Cyrus, celle d'Alexandre, l'envahissement du monde par le génie grec, le christianisme, l'Empire romain, l'islamisme, la conquête germanique, Charlemagne, la Renaissance, la Réforme, la Philosophie, la Révolution française, la conquête du monde par l'Europe moderne. Voilà le grand courant de l'histoire ; ce grand courant est formé par le mélange de deux fleuves, auprès desquels tous les autres confluent ne sont que des ruisseaux. Essayons de démêler dans cet ensemble complexe la part de chacune des deux grandes races qui, par leur action combinée et le plus souvent par leur antagonisme, ont amené l'état du monde dont nous sommes les derniers aboutissants.

Une explication est d'abord nécessaire. Quand je parle du mélange des deux races, c'est uniquement du mélange des idées, et, si j'ose le dire, d'une sorte de collaboration historique qu'il s'agit. Les peuples indo-européens et les peuples sémitiques sont encore de nos jours parfaitement distincts. Je ne parle pas des Juifs, auxquels leur singulière et admirable destinée historique a donné dans l'humanité comme une place exceptionnelle ; et encore, si l'on excepte la France, qui a élevé dans le monde le principe d'une civilisation purement idéale, écartant toute idée de différence de races, les Juifs presque partout forment encore une société à part. L'Arabe, du moins, et dans un sens plus général le musulman, sont aujourd'hui plus éloignés de nous qu'ils ne l'ont jamais été. Le musulman (l'esprit sémitique est surtout représenté de nos jours par l'islam) et l'Européen sont en présence l'un de l'autre comme deux êtres d'une espèce différente, n'ayant rien de commun dans la manière de penser et de sentir. Mais la marche de l'humanité se fait par la lutte des tendances contraires, par une sorte de polarisation, en vertu de laquelle chaque idée a ici-bas ses représentants exclusifs. C'est dans l'ensemble que s'harmonisent toutes les contradictions, et que la paix suprême résulte du choc des éléments en apparence ennemis.

Cela posé, si nous recherchons ce que les peuples sémitiques ont donné à ce grand ensemble organique et vivant qu'on appelle la civilisation, nous trouvons que d'abord, en politique, nous ne leur devons rien du tout. La vie politique est peut-être ce que les peuples indo-européens ont de plus indigène et de plus propre. Ces peuples sont les seuls qui aient connu la liberté, qui aient compris à la fois l'État et l'indépendance de l'individu. Certes, ils sont loin d'avoir toujours également bien concilié ces deux nécessités contraires. Mais jamais chez eux on ne trouve ces grands despotismes unitaires, broyant toute individualité, réduisant l'homme à l'état d'une sorte de fonction abstraite et sans nom, comme on le voit dans l'Égypte, à Babylone, en Chine, dans les despotismes musulmans et tartares. Prenez les unes après les autres les petites républiques municipales de la Grèce et de l'Italie, la féodalité germanique, les grandes organisations centralisées dont Rome a donné le premier modèle et dont la Révolution française a repris l'idéal, vous y trouverez toujours un vigoureux élément moral, une forte idée du bien public, le sacrifice à un but général. L'individualité à Sparte était peu garantie ; les petites démocraties d'Athènes et de l'Italie du moyen âge étaient presque aussi féroces que le plus cruel tyran ; l'Empire romain arriva (en partie, du reste, par l'influence de l'Orient) à un despotisme intolérable ; la féodalité germanique aboutit à un vrai brigandage ; la royauté française, sous Louis XIV, atteignit les excès des dynasties sassanides ou mongoles ; la Révolution française, en créant avec une vigueur incomparable le principe d'unité dans l'État, a souvent fortement compromis la liberté. Mais de promptes réactions ont toujours sauvé ces peuples des conséquences de leurs fautes. Il n'en est pas de même en Orient. L'Orient, surtout l'Orient sémitique, n'a jamais connu de milieu entre la complète anarchie des Arabes nomades et le despotisme sanguinaire et sans compensation. L'idée de la chose publique, du bien public, fait totalement défaut chez ces peuples. La vraie et complète liberté, telle que les peuples anglo-saxons l'ont réalisée, et les grandes organisations d'État, telles que l'Empire romain et la France les ont créées, leur furent

également étrangères. Les anciens Hébreux, les Arabes, ont été ou sont, par moments, les plus libres des hommes, mais à la condition d'avoir le lendemain un chef qui tranche les têtes selon son bon plaisir. Et, quand cela arrive, nul ne se plaint d'un droit violé : David arrive à régner par les moyens d'un énergique *condottiere*, ce qui ne l'empêche pas d'être un homme fort religieux, d'être un roi selon le cœur de Dieu. Salomon parvient et se maintient au trône par les procédés des sultans de tous les temps, ce qui ne l'empêche pas de passer pour le plus sage des rois. Quand les prophètes battent en brèche la royauté, ce n'est pas au nom d'un droit politique, c'est au nom de la théocratie. Théocratie, anarchie, despotisme, tel est, Messieurs, le résumé de la politique sémitique ; ce n'est heureusement pas la nôtre. La politique *tirée de l'Écriture sainte* (fort mal tirée, il est vrai) par Bossuet est une détestable politique. En politique, comme en poésie, en religion, en philosophie, le devoir des peuples indo-européens est de rechercher la nuance, la conciliation des choses opposées, la complexité, si profondément inconnues aux peuples sémitiques, dont l'organisation a toujours été d'une désolante et fatale simplicité.

Dans l'art et la poésie, que leur devons-nous ? Rien dans l'art. Ces peuples sont très peu artistes ; notre art nous vient tout entier de la Grèce. — En poésie, sans être leurs tributaires, nous avons pourtant avec eux plus de lien. Les psaumes sont devenus à quelques égards une de nos sources poétiques. La poésie hébraïque a pris place pour nous à côté de la poésie grecque, non comme ayant fourni des genres déterminés de poésie, mais comme constituant un idéal poétique, une sorte d'Olympe où tout se colore, par suite d'un prestige accepté, d'une auréole lumineuse. Milton, Lamartine, Lamennais n'existeraient pas, ou n'existeraient pas tout entiers sans les psaumes. Ici encore, cependant, tout ce qui est nuance, tout ce qui est délicat, tout ce qui est profond est notre œuvre. La chose essentiellement poétique, c'est la destinée de l'homme ; ce sont ses retours mélancoliques, sa recherche inquiète des origines, sa juste plainte contre le ciel. Nous n'avons eu besoin d'apprendre cela de personne. L'éternelle école, à cet égard, c'est l'âme de chacun.

Dans la science et la philosophie, nous sommes exclusivement Grecs. La recherche des causes, savoir pour savoir, est une chose dont il n'y a nulle trace avant la Grèce, une chose que nous avons apprise d'elle seule. Babylone a eu une science ; mais elle n'a pas eu le principe scientifique par excellence, la fixité absolue des lois de la nature. L'Égypte a su de la géométrie ; mais elle n'a pas créé les *Éléments* d'Euclide. Quant au vieil esprit sémitique, il est de sa nature antiphilosophique et antiscientifique. Dans *Job*, la recherche des causes est presque présentée comme une impiété. Dans *l'Ecclésiaste*, la science est déclarée une vanité. L'auteur, prématurément dégoûté, se vante d'avoir étudié tout ce qui est sous le soleil et de n'y avoir trouvé que de l'ennui. Aristote, à peu près son contemporain, et qui avec plus de raison eût pu dire qu'il avait épuisé l'univers, ne parle pas une fois de son ennui. La sagesse des nations sémitiques ne sortit jamais de la parabole et des proverbes. On parle souvent d'une science et d'une philosophie arabes, et, en effet, pendant un siècle ou deux, au moyen âge, les Arabes furent bien nos maîtres ; mais c'était en attendant que nous connussions les originaux grecs. Cette science et cette philosophie arabes n'étaient qu'une mesquine traduction de la science et de la philosophie grecques. Dès que la Grèce authentique se lève, ces chétives traductions deviennent sans objet, et ce n'est pas sans raison que tous les philologues de la Renaissance entreprennent contre elles une vraie croisade. A y regarder de près, d'ailleurs, cette science arabe n'avait rien d'arabe. Le fond en est purement grec ; parmi ceux qui la créèrent, il n'y a pas un vrai sémite ; c'était des Espagnols, des Persans écrivant en arabe. — Le rôle philosophique des juifs au moyen âge est aussi celui de simples interprètes. La philosophie juive de cette époque, c'est la philosophie arabe sans modification. Une page de Roger Bacon renferme plus de véritable esprit scientifique que toute cette science de seconde main, respectable assurément comme un anneau de la tradition, mais dénuée de grande originalité.

Si nous examinons la question au point de vue des idées morales et sociales, nous trouverons que la morale sémitique

est parfois très sainte et très pure. Le Code attribué à Moïse renferme de belles idées de droit. Les prophètes sont par moments des tribuns fort éloquents. Les moralistes, Jésus fils de Sirach, Hillel, atteignent une surprenante hauteur. N'oublions pas enfin que la morale de l'Évangile a été d'abord prêchée en une langue sémitique. D'un autre côté, le caractère sémitique est en général dur, étroit, égoïste. Il y a dans cette race de fortes passions, de complets dévouements, des caractères incomparables. Il y a rarement cette finesse de sentiment moral qui semble être surtout l'apanage des races germaniques et celtiques. Les sentiments tendres, profonds, mélancoliques, ces rêves d'infini où toutes les puissances de l'âme se confondent, cette grande révélation du devoir qui seule donne une base solide à notre foi et à nos espérances sont l'œuvre de notre race et de notre climat. Ici donc l'œuvre est mêlée. L'éducation morale de l'humanité n'est le mérite exclusif d'aucune race. La raison en est toute simple ; la morale ne s'apprend pas plus que la poésie ; les beaux aphorismes ne font pas l'honnête homme ; chacun trouve le bien dans la hauteur de sa nature et dans l'immédiate révélation de son cœur.

En fait d'industrie, d'inventions, de civilisation matérielle, nous devons, sans contredit, beaucoup aux peuples sémitiques. Notre race, Messieurs, ne débuta point par le goût du confortable et des affaires. Ce fut une race morale, brave, guerrière, jalouse de liberté et d'honneur, aimant la nature, capable de dévouement, préférant beaucoup de choses à la vie. Le négoce, l'industrie ont été exercés pour la première fois sur une grande échelle par des peuples sémitiques, ou du moins parlant une langue sémitique, les Phéniciens. Au moyen âge, les Arabes et les juifs furent aussi nos maîtres en fait de commerce. Tout le luxe européen, depuis l'antiquité jusqu'au ^{xvii}^e siècle, est venu de l'Orient. Je dis le luxe et non point l'art ; il y a l'infini de l'un à l'autre ; la Grèce, qui, sous le rapport du goût, a une immense supériorité sur le reste de l'humanité, n'était pas un pays de luxe ; on y parlait avec dédain de la vaine magnificence des palais du grand roi, et, s'il nous était permis de voir la maison de Périclès, il est probable que

nous la trouverions à peine habitable. Je n'insiste pas sur ce point, car il y aurait à examiner si le luxe asiatique, celui de Babylone, par exemple, est bien le fait des sémites ; j'en doute pour ma part. Mais un don incontestable qu'ils nous ont fait, un don de premier ordre, et qui doit placer les Phéniciens dans l'histoire du progrès, presque à côté des Hébreux et des Arabes, leurs frères, c'est l'écriture. Vous savez que les caractères dont nous nous servons encore aujourd'hui sont, à travers mille transformations, ceux dont les sémites se servirent d'abord pour exprimer les sons de leur langue. Les alphabets grecs et latins, dont tous nos alphabets européens dérivent, ne sont autre chose que l'alphabet phénicien. Le phonétisme, cette idée lumineuse d'exprimer chaque articulation par un signe et de réduire les articulations à un petit nombre (vingt-deux), est une invention des sémites. Sans eux, nous nous trainerions peut-être péniblement encore dans l'hiéroglyphisme. On peut dire en un sens que les Phéniciens, dont toute la littérature a si malheureusement disparu, ont posé ainsi la condition essentielle de tout exercice ferme et précis de la pensée.

Mais j'ai hâte d'arriver, Messieurs, au service capital que la race sémitique a rendu au monde, à son œuvre propre, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, à sa mission providentielle. Nous ne devons aux sémites ni notre vie politique, ni notre art, ni notre poésie, ni notre philosophie, ni notre science. Que leur devons-nous ? Nous leur devons la religion. Le monde entier, si l'on excepte l'Inde, la Chine, le Japon et les peuples tout à fait sauvages, a adopté les religions sémitiques. Le monde civilisé ne compte que des juifs, des chrétiens ou des musulmans. La race indo-européenne en particulier, si l'on excepte la famille brahmanique et les faibles restes des Parsis, a passé tout entière aux religions sémitiques. Quelle a été la cause de ce phénomène étrange ? comment les peuples qui tiennent l'hégémonie du monde ont-ils abdiqué leur symbole pour adopter celui de leurs vaincus ?

Le culte primitif de la race indo-européenne, Messieurs, était charmant et profond comme l'imagination de ces peuples eux mêmes. C'était un écho de la nature, une sorte

d'hymne naturaliste, où l'idée d'une cause unique n'apparaît que par moments et avec beaucoup d'indécision. C'était une religion d'enfants, pleine de naïveté et de poésie, mais qui devait crouler dès que la réflexion deviendrait un peu exigeante. La Perse la première opéra sa réforme (celle à laquelle on rattache le nom de Zoroastre) sous des influences et à une époque que nous ignorons. La Grèce, au temps de Pisistrate, était déjà mécontente de sa religion et se tournait vers l'Orient. A l'époque romaine, le vieux culte païen était devenu tout à fait insuffisant. Il ne disait plus rien à l'imagination ; il disait très peu de chose au sentiment moral. Les anciens mythes sur les forces de la nature s'étaient changés en anecdotes, parfois amusantes et fines, mais dénuées de toute valeur religieuse. C'est justement à cette époque que le monde civilisé se trouve face à face avec le culte juif. Fondé sur le dogme clair et simple de l'unité divine, écartant le naturalisme et le panthéisme par cette phrase merveilleuse de netteté : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », possédant une loi, un livre, dépositaire d'enseignements moraux élevés et d'une haute poésie religieuse, le judaïsme avait une incontestable supériorité, et il était possible de prévoir dès lors qu'un jour le monde deviendrait juif, c'est-à-dire quitterait la vieille mythologie pour le monothéisme. Un mouvement unique en son genre, qui se produisit à cette époque dans le sein du judaïsme lui-même, décida la victoire. A côté de ses grandes et incomparables parties, le judaïsme contenait le principe d'un formalisme étroit, d'un fanatisme exclusif et dédaigneux de l'étranger ; c'était l'esprit pharisien, qui est devenu plus tard l'esprit talmudique. Si le judaïsme n'eût été que le pharisaïsme, il n'aurait eu aucun avenir. Mais cette race portait en elle une activité religieuse vraiment extraordinaire. Comme toutes les grandes races, d'ailleurs, elle réunissait les contraires ; elle savait réagir contre elle-même et avoir au besoin les qualités les plus opposées à ses défauts. Au milieu de l'énorme fermentation où la nation juive se trouva plongée sous les derniers Asmonéens, l'événement moral le plus extraordinaire dont l'histoire ait gardé le souvenir se passa en Galilée. Un homme incomparable — si grand que,

bien qu'ici tout doive être jugé au point de vue de la science positive, je ne voudrais pas contredire ceux qui, frappés du caractère exceptionnel de son œuvre, l'appellent Dieu — opéra une réforme du judaïsme, réforme si profonde, si individuelle, que ce fut, à vrai dire, une création de toutes pièces. Parvenu au plus haut degré religieux que jamais homme avant lui eût atteint, arrivé à s'envisager avec Dieu dans les rapports d'un fils avec son père, voué à son œuvre avec un total oubli de tout le reste et une abnégation qui n'a jamais été si hautement pratiquée, victime enfin de son idée et divinisé par la mort, Jésus fonda la religion éternelle de l'humanité, la religion de l'esprit, dégagée de tout sacerdoce, de tout culte, de toute observance, accessible à toutes les castes, absolue en un mot : « Femme, le temps est venu où l'on n'adorera plus sur cette montagne ni à Jérusalem, mais où les vrais adorateurs adoreront en esprit et en vérité. » Le centre fécond où l'humanité devait pendant des siècles rapporter ses joies, ses espérances, ses consolations, ses motifs de bien faire, était constitué. La source de vertu la plus abondante que le contact sympathique d'une conscience sublime eût fait jaillir dans le cœur des autres hommes était ouverte. La haute pensée de Jésus, à peine comprise de ses disciples, souffrit bien des déchéances. Néanmoins, le christianisme l'emporta tout d'abord, et l'emporta de l'infini sur les autres cultes alors existants. Ces cultes, qui ne prétendaient à aucune valeur absolue, qui n'avaient pas de forte organisation et ne répondaient à rien de moral, se défendirent faiblement. Quelques tentatives faites pour les réformer dans le sens des besoins nouveaux de l'humanité et pour y introduire un élément de sérieux et de moralité, la tentative de Julien, par exemple, échouèrent complètement. L'Empire, qui voyait non sans raison son principe menacé par la puissance d'un principe nouveau, l'Église, résista d'abord énergiquement ; il finit par adopter le culte qu'il avait combattu. Tous les peuples grécisés et latinisés devinrent chrétiens ; les peuples germaniques et slaves se rallièrent un peu plus tard. Seules dans la race indo-européenne, la Perse et l'Inde, grâce à leurs institutions religieuses très fortes et intimement liées à la

politique, conservèrent, fort altéré, il est vrai, le vieux culte de leurs ancêtres. La race brahmanique, surtout, rendit au monde un service scientifique de premier ordre, en conservant, avec un luxe de précaution minutieux et touchant, les plus vieux hymnes de ce culte, les Védas.

Mais, après cette incomparable victoire, la fécondité religieuse de la race sémitique n'était pas épuisée. Le christianisme, absorbé par la civilisation grecque et latine, était devenu une chose occidentale ; l'Orient, son berceau, était justement le pays où il rencontrait le plus d'obstacles. L'Arabie en particulier, au ^{vii}^e siècle, ne pouvait se décider à se faire chrétienne. Flottant entre le judaïsme et le christianisme, les superstitions indigènes et les souvenirs du vieux culte patriarcal, choquée des éléments mythologiques que la race indo-européenne avait introduits dans le sein du christianisme, elle voulut revenir à la religion d'Abraham ; elle fonda l'islamisme. L'islamisme apparut à son tour avec une immense supériorité au milieu des religions abaissées de l'Asie. D'un souffle, il renversa le parsisme, qui avait été assez fort pour triompher du christianisme sous les Sassanides, et le réduisit à l'état de petite secte. L'Inde, à son tour, vit, mais sans se convertir, l'unité divine proclamée victorieusement au milieu de son panthéon vieilli. L'islamisme, en un mot, conquit au monothéisme presque tous les païens que le christianisme n'avait pas encore convertis. Il achève sa mission, de nos jours, par la conquête de l'Afrique, qui se fait, à l'heure qu'il est, presque toute musulmane. A part des exceptions d'importance secondaire, le monde a été de la sorte conquis tout entier par l'apostolat monothéiste des sémites.

Est-ce à dire que les peuples indo-européens, en adoptant le dogme sémitique, aient complètement abdiqué leur individualité ? Non, certes. En adoptant la religion sémitique, nous l'avons profondément modifiée. Le christianisme, tel que la plupart l'entendent, est en réalité notre œuvre. Le christianisme primitif, consistant essentiellement dans la croyance apocalyptique d'un royaume de Dieu qui allait venir ; le christianisme tel qu'il était dans l'esprit d'un saint Jacques, d'un Papias, était fort différent de

notre christianisme, chargé de métaphysique par les Pères grecs et de scolastique par le moyen âge, réduit à un enseignement de morale et de charité par les progrès des temps modernes. La victoire du christianisme ne fut assurée que quand il brisa complètement son enveloppe juive, quand il redevint ce qu'il avait été dans la haute conscience de son fondateur, une création dégagée des entraves étroites de l'esprit sémitique. Cela est si vrai que les juifs et les musulmans n'ont que de l'aversion pour cette religion, sœur de la leur, mais qui, entre les mains d'une autre race, s'est revêtue d'une poésie exquise, d'une délicieuse parure de légendes romantiques. Des âmes fines, sensibles et imaginatives comme l'auteur de *l'Imitation*, comme les mystiques du moyen âge, comme les saints en général, professaient une religion sortie en réalité du génie sémitique, mais transformée de fond en comble par le génie des peuples modernes, surtout des peuples celtes et germains. Cette profondeur de sentimentalité, cette morbidesse en quelque sorte de la religion d'un François d'Assise, d'un Fra Angelico, étaient justement l'opposé du génie sémitique, essentiellement sec et dur.

Quant à l'avenir, Messieurs, j'y vois de plus en plus le triomphe du génie indo-européen. Depuis le xvi^e siècle, un fait immense, jusque-là indécis, se manifeste avec une frappante énergie : c'est la victoire définitive de l'Europe, c'est l'accomplissement de ce vieux proverbe sémitique :

Que Dieu dilate Japhet,
Qu'il habite dans les tentes de Sem,
Et que Chanaan [Cham ?] soit son esclave.

Jusque-là le sémitisme était maître encore sur sa terre. L'Orient musulman battait l'Occident, avait de meilleures armées et une meilleure politique, lui envoyait des richesses, des connaissances, de la civilisation. Désormais les rôles sont changés. Le génie européen se développe avec une grandeur incomparable ; l'islamisme, au contraire, se décompose lentement ; de nos jours, il s'écroule avec fracas. A l'heure qu'il est, la condition essentielle pour que la civilisation

européenne se répande, c'est la destruction de la chose sémitique par excellence, la destruction du pouvoir théocratique de l'islamisme, par conséquent la destruction de l'islamisme ; car l'islamisme ne peut exister que comme religion officielle ; quand on le réduira à l'état de religion libre et individuelle, il périra. L'islamisme n'est pas seulement une religion d'État, comme l'a été le catholicisme en France, sous Louis XIV, comme il l'est encore en Espagne ; c'est la religion excluant l'État, c'est une organisation dont les États pontificaux seuls en Europe offraient le type. Là est la guerre éternelle, la guerre qui ne cessera que quand le dernier fils d'Ismaël sera mort de misère ou aura été relégué par la terreur au fond du désert. L'islam est la plus complète négation de l'Europe ; l'islam est le fanatisme, comme l'Espagne du temps de Philippe II et l'Italie du temps de Pie V l'ont à peine connu ; l'islam est le dédain de la science, la suppression de la société civile ; c'est l'épouvantable simplicité de l'esprit sémitique, rétrécissant le cerveau humain, le fermant à toute idée délicate, à tout sentiment fin, à toute recherche rationnelle, pour le mettre en face d'une éternelle tautologie : *Dieu est Dieu*.

L'avenir, Messieurs, est donc à l'Europe, et à l'Europe seule. L'Europe conquerra le monde et y répandra sa religion, qui est le droit, la liberté, le respect des hommes, cette croyance qu'il y a quelque chose de divin au sein de l'humanité. Dans tous les ordres, le progrès pour les peuples indo-européens consistera à s'éloigner de plus en plus de l'esprit sémitique. Notre religion deviendra de moins en moins juive ; de plus en plus repoussera toute organisation politique appliquée aux choses de l'âme. Elle deviendra la religion du cœur, l'intime poésie de chacun. En morale, nous poursuivrons des délicatesses inconnues aux âpres natures de la Vieille Alliance ; nous deviendrons de plus en plus chrétiens. En politique, nous concilierons deux choses que les peuples sémitiques ont toujours ignorées : la liberté et la forte organisation de l'État. A la poésie nous demanderons une forme pour cet instinct de l'infini qui fait notre charme et notre tourment, notre noblesse en tout cas. A la philosophie, au lieu de l'absolu scolastique, nous demande-

rons des échappées sur le système général de l'univers. En tout, nous poursuivrons la nuance, la finesse au lieu du dogmatisme, le relatif au lieu de l'absolu. Voilà, suivant moi, l'avenir, si l'avenir est au progrès. Arrivera-t-on à une vue plus certaine de la destinée de l'homme et de ses rapports avec l'infini ? Saurons-nous plus clairement la loi de l'origine des êtres, la nature de la conscience, ce qu'est la vie et la personnalité ? Le monde, sans revenir à la crédulité et tout en persistant dans sa voie de philosophie positive, retrouvera-t-il la joie, l'ardeur, l'espérance, les longues pensées ? Vaudra-t-il encore un jour la peine de vivre, et l'homme qui croit au devoir trouvera-t-il dans le devoir sa récompense ? Cette science, à laquelle nous consacrons notre vie, nous rendra-t-elle ce que nous lui sacrifions ? Je l'ignore. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en cherchant le vrai par la méthode scientifique nous aurons fait notre devoir. Si la vérité est triste, nous aurons du moins la consolation de l'avoir trouvée selon les règles ; on pourra dire que nous aurions mérité de la trouver plus consolante ; nous nous rendrons ce témoignage que nous aurons été avec nous-même d'une sincérité absolue.

A vrai dire, je ne puis m'arrêter sur de telles pensées. L'histoire démontre cette vérité qu'il y a dans la nature humaine un instinct transcendant qui la pousse vers un but supérieur. Le développement de l'humanité n'est pas explicable, dans l'hypothèse où l'homme ne serait qu'un être à destinée finie, la vertu qu'un raffinement d'égoïsme, la religion qu'une chimère. Travaillons donc, Messieurs. Quoi qu'en dise l'auteur de *l'Ecclésiaste*, à un de ses moments de découragement, la science n'est pas « la pire occupation que Dieu ait donnée aux fils des hommes ». C'est la meilleure. Si tout est vanité, celui qui aura consacré sa vie au vrai ne sera pas plus dupé que les autres. Si le vrai et le bien sont quelque chose, et nous en avons l'assurance, c'est sans contredit celui qui les aura cherchés et aimés qui aura été le mieux inspiré.

Nous ne nous retrouverons plus, Messieurs ; à partir de ma prochaine leçon, je vais m'enfoncer dans la philologie hébraïque, où la plupart d'entre vous ne me suivront pas.

Mais que ceux qui sont jeunes et à qui je peux me permettre de donner un conseil veuillent bien m'écouter. Le mouvement qui est en vous, et qui s'est trahi plus d'une fois dans le cours de cette leçon d'une façon si honorable pour moi, est louable en son principe et de bon augure ; mais ne le laissez pas dégénérer en agitation frivole. Tournez-vous vers les solides études ; croyez que la chose libérale par excellence, c'est la culture de l'esprit, la noblesse du cœur, l'indépendance du jugement. Préparez à notre patrie des générations mûres pour tout ce qui fait la gloire et l'ornement de la vie. Gardez-vous des entraînements irréfléchis et souvenez-vous qu'on ne conquiert la liberté que par le sérieux, le respect de soi-même et des autres, le dévouement à la chose publique et à l'œuvre spéciale que chacun de nous est chargé dans ce monde de fonder ou de continuer.

L'ANCIENNE ÉGYPTÉ

AU DIRECTEUR DE LA « REVUE DES DEUX MONDES » (1)

J'AI vu l'Égypte, et je peux vous dire mon impression d'ensemble sur cet étrange pays. Mon voyage dans la haute Égypte, en compagnie de M. Mariette, n'a fait que confirmer les vues que je m'étais formées tout d'abord lors de ma première course à Sakkara et aux Pyramides. La solidité parfaite de l'histoire d'Égypte est pour moi une chose démontrée. J'avais quelques hésitations : je craignais que l'on ne donnât la valeur de dates absolues à des séries toutes relatives, qu'on n'étendît démesurément les origines et qu'on ne prît pour historiques des données fabuleuses. La vue des monuments, Hérodote et Manéthon lus sur place, par-dessus tout les entretiens de M. Mariette (2), ont dissipé mes doutes. Je crois voir maintenant la suite de cette histoire avec une grande clarté.

Les synchronismes certains entre l'histoire égyptienne, d'un côté, les histoires grecque, perse, assyrienne, hébraïque, de l'autre, se continuent jusqu'au ^x^e siècle avant Jésus-Christ. Au ^{vi}^e siècle avant Jésus-Christ, la chronologie égyptienne se suit à un ou deux ans près. La conquête de Cambyse, qu'on plaçait autrefois en 525, est déterminée maintenant à l'an 527 par une stèle du Sérapéum découverte

(1) Article paru sous le titre : *Les Antiquités égyptiennes et les Fouilles de M. Mariette, souvenirs d'un voyage en Égypte, sur le Nil, d'Assouan au Caire, décembre 1864, Revue des Deux Mondes, 1^{er} avril 1865.* (N. de l'éd.)

(2) On sait que M. Mariette, après avoir commencé ses fouilles en 1850 avec une mission du gouvernement français, les continue depuis 1858 pour le gouvernement égyptien. Le précieux musée de Boulaq, près du Caire, est un des résultats de ces fouilles.

par M. Mariette. Les épitaphes des Apis, trouvées dans le même Sérapéum, ont permis de calculer l'avènement de Psammétique I^{er} (commencement de la vingt-sixième dynastie) à quelques jours près (665 ans avant Jésus-Christ). Sésac, qui prend Jérusalem sous Roboam (vers 970 avant Jésus-Christ), est le premier souverain de la vingt-deuxième dynastie ; la chronologie biblique, vers ce temps, flotte dans des limites d'erreur assez resserrées. Par conséquent, avant l'an 970 ou à peu près, il faut de toute nécessité caser vingt et une dynasties et trouver de l'espace pour presque tout le développement de la grandeur égyptienne. En effet, loin que l'Égypte, au temps de Salomon, traverse sa période la plus florissante, il faut dire qu'à ce moment elle est en pleine décadence. Les pressions du dehors l'enserrent de toutes parts ; elle est à moitié vaincue déjà par l'Asie. Tous les ouvrages insignes des cinq ou six « Louis XIV » qui ont couvert la plaine de Thèbes des monuments de leurs victoires et de leur orgueil sont notoirement antérieurs à l'an 1000 avant Jésus-Christ. Cette grande ère des dix-huitième, dix-neuvième, vingtième dynasties, des Amosis, des Aménophis, des Touthmès, des Séthi, des Ramsès, nous a laissé une masse énorme d'inscriptions, et on peut dire que nous la connaîtrions avec autant de certitude que l'état de l'Empire romain au III^e siècle de notre ère, si le nombre des savants qui copient et traduisent des textes égyptiens était plus considérable. Thèbes aux cent pylônes (1) est le livre toujours ouvert de cette triomphante histoire. Je suis resté quatre jours en cette bibliothèque sans égale, guidé par M. Mariette, mon admirable « exégète (2) », d'obélisque en obélisque, de chapelle en chapelle. Sans doute une foule de réserves sont ici à faire. Plus d'une fois, à la vue de ces files de vaincus humiliés ou exterminés par le pharaon, j'ai pu regretter que les vaincus aussi n'aient pas su peindre. Le style officiel des scribes royaux me faisait involontairement songer à cette relation chinoise de l'une

(1) Et non « aux cent portes », car la ville n'était pas fermée.

(2) On appelait « exégète », dans les temples anciens, la personne qui montrait aux étrangers les curiosités du temple, leur en racontait la légende, leur en lisait les inscriptions.

des dernières expéditions anglaises, où l'on voit la défaite des barbares, ceux-ci se jetant aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce, et l'empereur, par pitié pure, leur accordant un territoire. Dans le *Pentaour* lui-même (1), que j'ai vu gravé en deux endroits, quelle basse flatterie, quelle éloquence de *Moniteur* ! quel style de journaliste officiel ! mais aussi quelle pleine sécurité sur l'authenticité du texte ! quelle certitude directe et, si j'ose le dire, documentaire ! Or cette grande époque des Aménophis, des Touthmès, des Ramsès, commence dix-sept cents ans avant Jésus-Christ. Ce n'est pas ici de la conjecture. Les listes de rois soit grecques, soit égyptiennes, sont pour l'époque dont il s'agit en parfait accord les unes avec les autres. Qu'on veuille bien consulter le *Kœnigsbuch* de M. Lepsius, on n'aura nul doute sur ce point. Ainsi, à une date où la conscience nationale de la Grèce et celle de la Judée n'existent qu'en germe, où Ninive et Babylone ne sont pas encore entre les mains des races qui feront leur puissance, l'Égypte est en pleine possession d'elle-même, que dis-je ? en un état de maturité voisin de la décadence. L'histoire positive nous permet du reste de remonter bien au delà.

Avant la dix-huitième dynastie, en effet, s'étend une période dont le caractère est parfaitement connu. C'est l'époque des *Hyksos* ou « Pasteurs », époque d'invasion violente et de conquête. L'Égypte, comme la Chine, reçoit des hordes d'étrangers, les absorbe, se les assimile, leur impose avec le temps ses institutions et ses lois. On pouvait soupçonner tout cela avec les seuls textes grecs ; les fouilles de M. Mariette à Sên (Tanis) ont répandu sur ces siècles obscurs un jour inattendu. Nous avons sans doute des monuments des Pasteurs dans ces colosses étranges, dans ces sphinx aux formes toutes particulières, dont quelques-uns sont déjà au musée de Boulaq. L'origine sémitique des Hyksos a été mise dans une évidence de plus en plus frappante. Il n'est pas permis de parler de synchronismes rigoureux pour une époque aussi reculée. Peut-on oublier cependant que le grand mouvement des peuples sémitiques

(1) Poème sur une campagne de Ramsès II, traduit par M. de Rougé.

du Nord de la Mésopotamie vers la Syrie et l'Arabie paraît s'être opéré vers ce temps, que c'est vers ce temps qu'il commence à être question d'Hébreux, de Phéniciens, enfin que le passage des Israélites en Égypte répond au règne des Hyksos ? Peut-on oublier surtout ce curieux synchronisme établi au chapitre XIII des *Nombres*, v. 22, entre la fondation d'Hébron et celle de Sâh ou Tanis ? La conquête des Hyksos semble n'avoir été que le contre-coup du mouvement qui jeta sur la Syrie et l'Arabie ces peuples nouveaux. Pleins de force et d'élan, ils auront momentanément conquis à leur profit la vieille civilisation égyptienne ; mais celle-ci les aura conquis à leur tour, et, retrouvant elle-même toute sa force, elle aura pris sa revanche durant la brillante période dont nous parlions tout à l'heure, et dont les vestiges se sont conservés dans la plaine de Thèbes avec un éclat sans égal.

Manéthon évalue la durée du règne des Pasteurs à cinq cent onze ans, ce qui porte leur entrée en Égypte à l'an 2200 environ avant Jésus-Christ. Il n'y a pas une ombre de raison de douter de ce chiffre ; mais, qu'on le réduise si l'on veut, il faudra toujours placer avant l'an 2000 tout un vieil empire ayant duré des siècles. Manéthon en effet compte avant l'arrivée des Pasteurs quatorze dynasties, formant un total de deux mille huit cents ans. Quand on a soigneusement réfléchi sur les listes des rois trouvées à Abydos, à Thèbes, à Sakkara (1), cette assertion n'a rien qui surprenne. Manéthon n'étant en défaut sur aucun des points où l'on peut le contrôler, pourquoi rejeter son témoignage sur cette partie ? Je ne nie pas cependant que des réductions plausibles en apparence ne puissent ici être proposées. Plusieurs savants croient qu'il est possible que Manéthon ait présenté comme successives des dynasties partielles simultanées : possible, assurément ; mais des faits presque démonstratifs établissent que cela n'est pas.

(1) Ces listes sont au nombre de cinq : le papyrus de Turin, la salle des Ancêtres de Toutchmès III à la Bibliothèque nationale à Paris, la première table d'Abydos au Musée britannique, la table de Sakkara au musée de Boulaq, enfin une nouvelle table découverte dans le grand temple d'Abydos par M. Mariette, et qui est encore à sa place primitive.

Et d'abord, dans la partie de la liste de Manéthon qui se rapporte aux temps postérieurs à l'invasion des Pasteurs, nulle trace de dynasties simultanées présentées comme successives. Pour cette partie, nous avons le contrôle perpétuel des historiens grecs, hébreux, et des textes hiéroglyphiques. Loin que Manéthon, dans cette partie, cède au penchant d'allonger sa liste en mettant bout à bout des dynasties simultanées, on le voit au contraire suivre dans la formation de son canon royal un principe strictement « légitimiste », c'est-à-dire qu'il n'admet à un moment donné qu'une seule dynastie légitime, même quand il y a eu d'autres dynasties tout aussi réellement existantes. Manéthon, en d'autres termes, a déjà fait sa réduction, et ce qu'il nous présente n'est qu'une liste réduite, à peu près comme la liste classique des rois de France à l'époque mérovingienne omet des rois tels que Gontran, qui ont aussi bien régné que Clotaire ou tout autre, mais qui ne sont pas nécessaires pour dresser une série ne laissant aucun vide, ou bien encore de même que la liste des papes, selon le système ultramontain, exclut les papes de l'obédience française. Ce qui prouve que Manéthon procéda bien de la sorte, ou, pour mieux dire, que la série officielle des anciens rois, acceptée du temps des Ptolémées, avait subi beaucoup d'éliminations, c'est que les différentes listes de rois que nous possédons en caractères hiéroglyphiques, et en particulier la plus importante de toutes, la nouvelle liste que M. Mariette a récemment découverte à Abydos, contiennent un grand nombre de rois dont il n'y a pas de trace dans Manéthon. Nous en avons une autre preuve pour l'époque des Pasteurs. Durant la domination de ces étrangers, il se conserva dans diverses parties de l'Égypte, surtout dans la Thébaine, de petites dynasties indigènes. Les Pasteurs cependant, à cause de leur puissance, ayant fini par passer pour légitimes (à peu près comme la dynastie carlovingienne, bien que purement allemande, est adoptée par les historiens légitimistes dans la série des « rois de France »), Manéthon, suivant son principe, qu'à un moment donné il n'y a eu qu'une seule dynastie légitime, omet toutes les autres et ne parle que des Pasteurs. M. Mariette a réuni d'autres exemples de ces élimina-

tions ; mais voici un fait bien plus grave, et qui, j'ose le dire, est à lui seul presque décisif.

Il est clair que le système des dynasties locales et simultanées est renversé par la base, si l'on trouve dans toutes les parties de l'Égypte des monuments des dynasties qu'on prétend avoir été locales. Or c'est ce qui a lieu. Dans la plupart des systèmes, la cinquième dynastie règne à Éléphantine pendant que la sixième règne à Memphis. Si cela était vrai, chaque dynastie aurait eu son territoire propre ; aucun monument de la cinquième dynastie ne devrait se trouver sur le territoire de la sixième, ni réciproquement. Or les fouilles de M. Mariette ont révélé des monuments de la cinquième dynastie à la fois à Éléphantine et à Sakkara, et des monuments de la sixième à la fois à Sakkara et à Éléphantine. Si l'on en croyait les partisans des dynasties simultanées, la quatorzième dynastie, originaire de Xoïs, aurait été contemporaine de la treizième, originaire de Thèbes. Or M. Mariette a trouvé des colosses de la treizième dynastie à Sâh, à quelques kilomètres seulement de Xoïs, ce qui suppose notoirement que la dynastie thébaine qui les fit élever possédait la basse Égypte. M. Mariette pense que de nombreux faits de ce genre démontreront un jour avec évidence que les quatorze premières dynasties de Manéthon représentent une suite chronologique aussi rigoureuse que les règnes de l'époque postérieure aux Pasteurs.

Est-ce à dire que le tissu de l'histoire égyptienne soit pour cette antique période aussi solide que pour les temps qui suivent ? Non, certes. Il y a quatre dynasties dont on n'a pas de monuments, la septième, la huitième, la neuvième et la dixième. La septième et la huitième ont été de courte durée ; quant à la neuvième et à la dixième, elles ont régné à Héracléopolis (Ahnas), où l'on n'a jamais fait de fouilles. M. Mariette espère que des recherches en cet endroit lui rendront de précieux débris. Qu'obtient-on d'ailleurs par ces éliminations, qui ont au moins l'inconvénient d'être arbitraires ? Des déductions relativement insignifiantes. M. Brugsch réduit le chiffre de Manéthon de

cinq cents ans. M. Lepsius de quatorze cents. Pour le premier, le commencement de la royauté égyptienne est porté à l'an 4500 ; pour le second, à l'an 3600 avant Jésus-Christ. Prenons ce minimum ; n'est-il pas déjà fort extraordinaire ? Eh bien ! ce minimum, on a toutes sortes de raisons de le trouver insuffisant ; mais bien certainement il n'y a pas un homme attentif et instruit qui puisse songer à y faire de nouvelles réductions.

En effet, la onzième, la douzième et la treizième dynastie (ces deux dernières indubitablement universelles) forment un ensemble d'histoire parfaitement suivi. On voit, au moins sous les deux dernières, l'Égypte forte, unie, florissante, ayant déjà son centre à Thèbes et en possession de toute sa civilisation. L'origine de quelques-unes des formes classiques de l'architecture égyptienne paraît être de ce temps. Le plus ancien obélisque, celui de Matarieh (Héliopolis), est de 2 800 ans avant Jésus-Christ. L'ordre architectonique des tombeaux de Beni-Hassan, qui semble avoir servi de modèle au dorique, est de la même époque. Les Osortasen et les Aménemha, les Nofréhotep et Sébekhotep (douzième et treizième dynasties) ressemblent pour la puissance aux Touthmès et aux Ramsès ; plusieurs éléments du Sésostris des Grecs (personnage artificiel composé de pièces et de morceaux) sont empruntés à ces rois. Or, ces rois, il faut de toute nécessité les placer de l'an 3000 à l'an 2200 avant Jésus-Christ. Les monuments de ce temps ne manquent pas. J'ai vu à Thinis les colosses d'Osortasen I^{er} et d'Osortasen III. A Sâh, il y en a de bien plus grands, des Osortasen, des Aménemha et des Sébekhotep. Quoi de plus frappant que ces hypogées de Beni-Hassan, où l'Égypte de la douzième dynastie est en quelque sorte prise sur le fait ? L'agriculture, la navigation, le bien-être domestique ne furent jamais portés plus loin. Dans un de ces tombeaux, le mort lui-même prend la parole et raconte sa vie. Comme général, il a fait une campagne dans le Soudan ; il fut en outre chef d'une caravane escortée de quatre cents hommes qui ramena à Keft l'or provenant des mines du Gêbel-Atoky (1).

(1) Montagnes près de Suez.

Comme préfet, il mérita les louanges du souverain par sa bonne administration. « Toutes les terres, dit-il, étaient labourées et ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi. J'ai donné également à la veuve et à la femme mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans les jugements que j'ai rendus. » Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est de voir, dès cette époque reculée, des peuples au type fortement accusé, au nez aquilin, aux gros yeux, à la mine patriarcale, venir avec leurs femmes, leurs enfants, leurs pauvres ustensiles de nomades, leurs instruments de musique, demander au gouverneur égyptien des terres pour les mettre à l'abri de la famine. Voici sans doute les premiers venus pacifiques de la terrible invasion de races nouvelles qui changera, quelques siècles plus tard, la face de l'Asie occidentale et mettra l'Égypte elle-même en désarroi pour cinq cents ans. Ainsi, dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, on entend déjà dans l'histoire égyptienne l'écho des pas des autres grandes races ; mais désormais il faut dire adieu à tout synchronisme. C'est seule, et comme en une planète déserte, que l'Égypte va poursuivre l'énorme tronçon d'histoire qu'elle a encore derrière elle, et pour laquelle il faut de toute nécessité trouver du temps.

Nous avons presque atteint, en notre examen rétrograde, l'an 3000 avant Jésus-Christ avec les dynasties parfaitement historiques de la première époque thébaine. Je sais ce que ces chiffres énormes ont d'effrayant et les appréhensions naturelles qu'ils soulèvent. J'ai partagé ces appréhensions ; mais que faire contre les séries concordantes données à la fois par Manéthon, par Ératosthène, par les tables égyptiennes d'Abydos, de Thèbes, de Sakkara, par le papyrus de Turin ? Je voudrais que les incrédules vissent le couloir du grand temple d'Abydos déblayé par M. Mariette. Ce couloir présente une nouvelle liste de rois analogue à celles que l'on connaissait déjà, mais cette fois admirablement conservée. Le monument est du temps de Séthi I^{er} (1200 ans avant Jésus-Christ). Le nombre des rois prédécesseurs qu'on a jugé à propos de rappeler est de soixante-seize ; la liste

débute comme celle de Manéthon, comme celle du papyrus de Turin, par Ménès et Atothis. C'est donc un minimum de soixante-seize règnes qu'il faut placer avant Séthi, et certes ce minimum est bien inférieur à la réalité. Cette liste, en effet, comme celle des soixante et un rois ancêtres auxquels Touthmès III (vers 1500) fait des offrandes dans le précieux monument que possède la Bibliothèque impériale, cette liste, dis-je, est un choix, non une suite complète. Cela est indubitable, puisque les monuments des diverses provinces de l'Égypte présentent, en dehors de ces listes, beaucoup de souverains qui n'y sont pas mentionnés.

Mais je vais beaucoup plus loin. Supposons que Manéthon et toutes les listes de rois nous manquent au delà de l'an 3000, que nous soyons réduits aux monuments encore existants sur le sol : je dis que nous serions presque forcés d'admettre pour l'Égypte, avant ce terme reculé, environ 2 000 ans d'histoire. Nous avons bien rendu compte de tous les monuments de Thèbes ; mais, sans parler de quelques-uns de ceux qu'on voit à Thinis, un colossal ensemble nous reste encore à expliquer et à caser : c'est l'ensemble des Pyramides et de Sakkara, l'ensemble de Memphis, en un mot. Ces restes prodigieux qui s'étendent sur la rive gauche du Nil, à partir de Gizeh, seraient-ils de la période classique des Touthmès et des Ramsès, de la période des Pasteurs, de la période des Osortasen et des Aménemha ? Une telle thèse serait absurde, puisque les monuments dont il s'agit portent des noms royaux étrangers à ces dynasties, que lesdites dynasties ont été universelles, et que les dynasties memphites à leur tour, comme en général les premières de Manéthon, ont régné sur toute l'Égypte. Une des dynasties memphites, par exemple, la quatrième de Manéthon, représente une splendide époque, analogue à celle des Osortasen, des Ramsès ; c'est le temps de Chéops, de Chéphren, des grandes pyramides. La sixième dynastie, celle d'Apapus, qui eut son siège à Éléphantine, a laissé des monuments à Éléphantine, à Abydos, à Tanis. Force est donc de créer encore un « ancien empire », renfermant les dix premières dynasties de Manéthon, s'étendant approximativement de l'an 5000 à l'an 3000 avant Jésus-Christ, ayant ses centres

à Thinis, à Memphis, à Éléphantine, comprenant toute l'Égypte, et développant une civilisation complète au milieu d'une sorte de vide de tout le reste de l'humanité. C'est l'Égypte des Pyramides, cette Égypte que nous voyons respirer et vivre avec une vérité sans pareille dans les tombeaux dits « tombeaux de l'ancien empire ». Les fouilles de M. Mariette ont prodigieusement élargi ce qu'on savait de cette époque. Grâce à lui, nous possédons un nombre de sculptures, d'inscriptions, de statues, remontant à 4000 ou 4500 avant Jésus-Christ. Il faut, pour se bien figurer ceci, avoir vu Sakkara, le pied des Pyramides et le musée de Boulaq. Je n'ai jamais éprouvé d'impression aussi forte, pas même dans la haute Égypte. Il s'agit d'un monde antérieur de quatre mille ans à tout ce que nous connaissons, et se décelant lui-même à des signes d'une évidence absolue. Ailleurs hautement utiles et fructueuses, les fouilles de M. Mariette ont amené ici des résultats hors ligne. Suivez-moi pas à pas. Je veux vous faire comprendre combien ce point capital du monde renferme de trésors et de révélations.

Nous abordons au village de Bedreschin, sur la rive gauche du Nil, à quarante-six kilomètres environ au sud du Caire. Nous sommes ici probablement sur l'emplacement d'un des quais de Memphis ; mais tout a disparu. Des murs en briques crues encore assez bien conservés se voient çà et là ; seulement toute la pierre de taille a été enlevée pour bâtir le Caire. On se croirait à peine sur le site d'une ville antique sans ce gigantesque colosse d'Aménophis III, maintenant renversé et couvert d'eau, que nous laissons sur notre gauche. Nous arrivons au village de Sakkara, au pied de la chaîne libyque, vers le milieu de cette file de pyramides qui s'étend sans interruption d'Abou-Roasch au Fayoum, sur une longueur de vingt-cinq à trente lieues ; il y en a en tout de soixante à soixante-dix. La plus voisine de nous est à gradins et bâtie de la façon la plus étrange, composée qu'elle est d'épaulements successifs se recouvrant comme les enveloppes d'un noyau. M. Brugsch conjecture avec toute vraisemblance que c'est la pyramide de *Cochomé*, laquelle fut bâtie par le quatrième roi de la première dynastie. Ce serait donc ici le monument le plus ancien de

l'Égypte et du monde ; mais c'est là un témoin bien muet auprès de ceux que nous allons consulter. Négligeons même, à deux pas de nous, le Sérapéum, cette première et surprenante découverte de M. Mariette, malgré sa haute importance scientifique. N'ayons d'attention que pour les tombeaux dont le sable est parsemé, et dont la plupart ont été trouvés également par notre infatigable ami.

Ces tombeaux offrent la physionomie la plus caractérisée (1). Ce sont de petits pylônes ou des pyramides tronquées, formant par leur rapprochement des rues étroites, des impasses, une vraie ville des morts. La façade est décorée de longues rainures prismatiques, terminées par des feuilles de lotus liées en bouquet par le pédoncule (2). La porte est très étroite et n'est jamais au milieu de la façade. Elle est surmontée d'un tambour cylindrique présentant le nom du mort. Le mot qui désigne ces monuments, en égyptien, signifie « maison éternelle ». L'intérieur varie beaucoup pour le nombre et la distribution des pièces ; mais l'idée qui a présidé à la construction de cette « maison éternelle » est toujours la même. C'est bien la demeure du mort pour l'éternité. On venait l'y voir à certains jours. Il est là au milieu des siens, de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques, de ses scribes, de ses chiens, de ses singes verts, représentés en petite imagerie sur les parois de chaque chambre. Le portrait du défunt, en bas-relief, se trouve à la place d'honneur ; d'ordinaire il est répété plusieurs fois. Une grande stèle donne ses titres et quelquefois sa biographie. S'il y avait dans la maison un personnage offrant un trait caractéristique, une infirmité par exemple, on le représente, pour que les souvenirs du mort ne soient pas dérangés. Tous les détails de la vie du temps se voient à l'entour : cette vie est presque uniquement agricole ; elle se passe dans des fermes ou édifices légers portés sur des colonnettes élégantes. Le nombre des animaux domestiques que possédait le défunt (bœufs, ânes, chiens, singes, anti-

(1) M. Mariette les a parfaitement décrits dans son *Catalogue du Musée de Boulaq*, p. 20 ss.

(2) Voyez des spécimens de ces curieux monuments dans Lepsius, *Denkmäler aus Ägypten und Äthiopien*, 1^{re} partie, pl. 25 et 26.

lopes, gazelles, oies, demoiselles de Numidie, canards, cigognes domestiques, tourterelles) est soigneusement écrit sur le mur (1). A ces détails domestiques se mêlent tous les souvenirs de la carrière du mort, de ses voyages, de son commerce. Jeux, danses, luttes, joutes sur des barques, chanteurs, danseuses aux cheveux tressés et ornés de plaques d'or, rien n'y manque. Tout cela est d'un réalisme absolu, d'une jolie sculpture peinte très fine, visant surtout à être expressive ; des légendes hiéroglyphiques expliquent surabondamment ce que les images auraient d'obscur. Jamais une trace de vie militaire avant la douzième dynastie, assez peu de religion, aucune trace de ces chapitres du rituel qui plus tard seront la décoration obligée de toutes les sépultures. La Divinité n'est représentée par aucune image, ni désignée par aucun nom. Anubis est déjà le gardien de la « maison éternelle ». Quant à Osiris, le dieu funèbre par excellence, on ne le voit jamais représenté à cette époque. Ces tombeaux ne sont nullement des chapelles funéraires consacrées à un dieu. C'est le mort qui est le maître et en quelque sorte le dieu de céans ; tout est pour lui, tout converge vers lui. D'un autre côté, rien ne ressemble moins au tombeau de famille, à ces sortes de grandes salles communes où venaient se coucher tour à tour les générations, comme on en trouve chez les Hébreux et les Phéniciens. Le tombeau ici est tout individuel ; la femme même, sauf quelques exceptions, n'y est pas admise avec son mari ! Ce sont, en un mot, des maisons imaginaires, que l'âme du mort habite, qu'il hante, où il trouve ses aises, ses habitudes. Aucune lumière n'y pénétrait quand la porte était fermée. On n'y entrait qu'à certains anniversaires et pour renouveler les objets d'offrande. On parlait de cette idée, en effet, que le mort conservait des goûts et des besoins analogues à ceux qu'il avait eus de son vivant. On lui servait des mets, on mettait à sa disposition des ustensiles. Noble et touchante obstination ! ces aliments, ces objets eurent beau chaque fois rester intacts ; durant des milliers d'années, on n'eut pas d'yeux pour voir. Aujourd'hui encore, malgré

(1) On ne voit figurer ni chevaux, ni chameaux, ni girafes, ni éléphants, ni moutons, ni chats, ni poules.

l'islamisme, ces pieuses croyances n'ont pas disparu. Quelque temps après la mort d'une personne regrettée, le fellah va manger près de son tombeau, y dépose des oignons. D'autres, à l'article de la mort, consentent à révéler leur trésor, à la condition qu'on en laissera une partie pour subvenir à leurs nécessités dans l'autre vie.

Au premier coup d'œil, rien absolument, dans les singulières constructions que nous venons de décrire, ne rappelle un tombeau. Ce sont des maisons, et c'est ici que l'on comprend la parfaite justesse de ce passage de Diodore de Sicile : « Les Égyptiens appellent les demeures des vivants des gîtes, parce qu'on y demeure peu de temps ; les tombeaux, au contraire, ils les appellent « maisons éternelles », parce qu'on y est pour toujours. Voilà pourquoi ils ont peu de souci d'orner leurs maisons, tandis qu'ils ne négligent rien pour la splendeur de leurs tombeaux (1). » Le cadavre, en ces maisons mortuaires, est soigneusement dissimulé. Au plus épais de la maçonnerie, à l'endroit que l'on pouvait le moins soupçonner, se trouve un puits vertical, toujours carré ou rectangulaire, d'environ vingt-cinq mètres de profondeur ; au fond de ce puits s'ouvre un couloir horizontal menant à une chambre : là est le sarcophage monolithe, immense cuve en granit ou en calcaire blanc, dont les pans sont quelquefois décorés de rainures prismatiques et d'autres ornements analogues à ceux de la façade extérieure du tombeau. La préoccupation qui domine est de mettre le corps à l'abri de toute profanation. On sent que, dans la croyance générale, une telle profanation est un immense malheur, que le salut éternel du mort est compromis, si le cadavre est dérangé de son repos, que l'âme, au jour de la résurrection, aura besoin de trouver le corps intact, principe qui se trahit du reste si naïvement dans l'usage de la momi-fication. Une autre particularité non moins importante a été découverte par M. Mariette. Dans l'épaisseur de la maçonnerie, également dissimulés avec soin, ont été ménagés des réduits complètement obscurs, où se trouvent des

(1) Diodore de Sicile, I, 51. Comparez *beth olam* chez les Hébreux et chez les Phéniciens, *domus æterna* dans l'Afrique carthaginoise, ainsi que dans l'épigraphie juive et chrétienne.

statues en ronde bosse du mort, statues semblables, au mode de travail près, à celles qui se voient dans les chambres ouvertes du tombeau. Ces précieux spécimens de la sculpture égyptienne 4 000 ans avant Jésus-Christ, tantôt en bois, tantôt en granit, tantôt en calcaire, sont maintenant fort nombreux ; ils forment la principale richesse du musée de Boulaq. A l'époque où M. Mariette travaillait pour la France, il en envoya plusieurs au Louvre. Vous connaissez cet admirable petit scribe du musée Charles X, et vous savez par conséquent quelle finesse d'exécution, quel réalisme minutieux, quelle précision ethnographique, si j'ose le dire, les artistes égyptiens y ont portés. Tout cela est laid, commun, vulgaire, assurément ; mais jamais on n'a mieux fait ce qu'on voulait faire. C'est un prodige sans égal que cette statue de bois du musée de Boulaq, à laquelle les fellahs donnèrent tout d'une voix, quand ils la trouvèrent, le nom de *cheik-el-beled*, « le cheik du village ». C'est la statue d'un certain Phtah-sé, gendre du roi. La statue de sa femme a été trouvée près de lui. L'expression de contentement naïf répandue sur la figure souriante de ces deux bonnes gens est chose indicible. On dirait deux Hollandais du temps de Louis XIV. On ne peut douter, à la vue de ces statues, qu'avant sa période de royauté despotique et somptueuse l'Égypte n'ait eu une époque de patriarcale liberté. L'art officiel et pompeux des Touthmès et des Ramsès ne se fût pas abaissé à des représentations d'une telle bonhomie, pas plus que les artistes de Versailles ne se fussent pliés à peindre des « magots ». Ces deux étonnants morceaux sont en effet de la quatrième ou de la cinquième dynastie.

Est-ce là un art primitif, direz-vous, et est-il croyable qu'on ait débuté par de telles minuties dans la carrière des représentations figurées ? Considérez d'abord, je vous prie, que l'art égyptien, au temps dont nous parlons, n'en est pas à ses débuts ; il est à sa perfection. Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans cette civilisation mystérieuse, c'est qu'elle n'a pas d'enfance. On cherche en vain pour l'art égyptien une période archaïque. Cela s'explique sans peine pour l'architecture, laquelle arrive d'ordinaire bien plus

vite que les arts plastiques à trouver des moyens suffisants pour rendre son idée ; mais, pour que la sculpture réussisse à se débarrasser de toute raideur et de toute gaucherie, il faut des siècles : la Grèce, l'Italie du moyen âge en font foi. Or, une statue comme celle de Chéphren, dont je vous parlerai tout à l'heure, et en général toutes les statues sépulcrales de l'ancien empire ne sont nullement en style moyen âge. Elles sont en style définitif. Vu la mesure du génie de la nation, on ne pouvait faire mieux. L'Égypte, à cet égard comme à tant d'autres, contredit les lois auxquelles nous ont habitués les races indo-européennes et sémitiques. Elle ne débute pas par le mythe, l'héroïsme, la barbarie.

L'Égypte est une Chine, née mûre et presque décrépète, ayant toujours eu cet air à la fois enfantin et vieillot que révèlent ses monuments et son histoire. La divine jeunesse des Yavanas (1) lui fut toujours inconnue. Qu'elle ait débuté par le réalisme, par la platitude, cela ne m'étonne pas plus que de la voir débiter par le bon sens, la bonne économie domestique, le droit sens de dignes fermiers sachant exactement le nombre de leurs oies et de leurs ânes. Nous ne sommes point ici en la terre d'Homère et de Phidias ; nous sommes en la terre de la conscience claire et rapide, mais bornée et stationnaire. Ce prêtre de Saïs que vit Solon crut sans doute faire une amère critique de la Grèce : « Vous êtes des enfants ; il n'y a pas de vieillards parmi vous ; vous êtes tous jeunes d'esprit. » Erreur profonde d'un conservateur étroit, fier de ce qui fait son infériorité. Il est permis de n'être plus jeune ; mais il faut l'avoir été. Ces gardiens inintelligents de lettres mortes ne voyaient pas ce qui faisait la force et la beauté de la Grèce, comme beaucoup d'esprits pesants de nos jours croient avoir tout dit contre la France lorsqu'ils lui ont appliqué l'épithète de révolutionnaire.

Les tombeaux que nous venons de décrire, si nombreux dans le sable de Sakkara et au pied des Pyramides, sont tous datés des six premières dynasties, et, ne le seraient-ils pas, ils porteraient l'indication de leur âge relatif dans leur style et dans l'ordre d'idées qu'ils expriment. Qu'on les

(1) Nom primitif des Grecs au sein de la famille aryenne. *Yavanas* = *Iones*, les jeunes.

compare à ceux des grottes de Beni-Hassan (2 500 ans avant Jésus-Christ). L'idée qui a présidé à la construction de ces derniers tombeaux est encore en un sens la même. Le mort est le dieu de sa maison éternelle ; cette maison est une grande chambre gaie, peuplée, vivante, sans représentations superstitieuses, sans terreurs. Aux tombeaux de Biban-el-Molouk, près de Thèbes, lesquels sont en moyenne de 1500 avant Jésus-Christ, tout est changé. Ces deux classes de tombeaux ne se ressemblent pas plus qu'un tombeau païen ne ressemble à un tombeau chrétien. Le défunt n'est plus chez lui. Un panthéon nombreux a envahi la demeure des morts. Les images d'Osiris et les chapitres du rituel couvrent les murs. On prêtait évidemment des vertus surnaturelles à ces images et à ces grandes pages d'interminable catéchisme, puisqu'elles étaient destinées à une nuit éternelle et qu'elles sont néanmoins gravées avec autant de soin que si le public avait dû les lire. D'horribles fictions, les plus folles qu'un cerveau humain en délire ait jamais conçues, se déroulent sur les parois. Le prêtre l'a emporté ; ces effroyables épreuves que l'âme traverse sont pour lui autant de bonnes aubaines ; il a le pouvoir d'abréger les épreuves de la pauvre âme. Quel cauchemar que ce tombeau de Séthi I^{er} ! Qu'on est loin de cette première religion de la mort, résultat d'une croyance simple et invincible en une survivance, sans rien de sacerdotal, sans aucune de ces longues séries de noms divins qui devaient aboutir à la plus sordide superstition ! Je le répète, un tombeau de nos cathédrales gothiques diffère moins de l'un des tombeaux de la voie Appienne que les tombeaux de Sakkara ne diffèrent de ceux qui remplissent cette étrange vallée de Biban-el-Molouk.

Et voyez comme tout cela est en parfait accord avec l'esprit qui a présidé à la construction des Pyramides, comme les tombeaux que nous venons de décrire, d'une part, les Pyramides, de l'autre, procèdent bien de la préoccupation de se bâtir à soi-même une demeure inaccessible pour l'éternité. La pyramide, n'est autre chose que la « maison éternelle » des rois ou des personnes de la famille royale. Toutes les particularités en apparence bizarres et parfois

encore inexplicquées de ces dernières constructions n'ont qu'un but : dissimuler soigneusement la place du cadavre, créer une chambre introuvable où le corps attende en repos le jour de la résurrection. De là ces entrées habilement bouchées et qu'on a soin de ne jamais placer au milieu des faces du monument ; de là ces couloirs intérieurs remplis de blocs, ces ruses, ces efforts pour dépister le profanateur et l'éloigner de la cellule royale, ces échappées en forme de puits, ménagées afin de faire sortir les ouvriers qui avaient travaillé au dedans à combler les couloirs. Les précautions étaient si bien prises que, pour la grande pyramide, la chambre de Chéops n'a été trouvée que sous le calife Mamoun. Chéops y a donc reposé en paix, selon son désir, plus de cinq mille ans. Tout ici respire en effet la haute antiquité ; tout est simple, fort, naïf, exagéré quant au choix des moyens, scrupuleux dans l'exécution. Quel chef-d'œuvre que cette chambre intérieure de la grande pyramide ! Le poli et le jointoiment des blocs de granit rose qui lui servent de revêtement ne le cèdent en rien aux ouvrages les plus parfaits de l'antiquité. Malgré l'épouvantable poids que porte cette chambre, elle n'a pas fléchi d'un millimètre ; le fil à plomb n'y accuse pas la moindre déviation. Pas un ornement. La beauté n'est demandée qu'à la seule perfection de l'exécution. Sincérité absolue ; nul ne devait entrer dans cette chambre ; tout le soin qu'on a pris de la construction est uniquement par respect pour le mort. Au milieu de la pièce est le sarcophage en granit, colossal, sans aucun ornement. La partie conservée du revêtement de la seconde pyramide porte également le cachet d'un art primitif, ne donnant rien à l'ostentation ni à l'apparence, supposant un sérieux parfait, ne trichant ni avec Dieu ni avec les morts. Comparez cela aux grandes constructions de Thèbes, plus modernes de trois mille ans. La différence se voit au premier coup d'œil. Je ne puis vous dire la déception que causent ces temples, d'ailleurs si étonnants, de Thèbes et d'Abydos, quand on en étudie la construction en détail. L'ensemble est des plus grandioses, mais l'exécution est souvent fort médiocre ; il semble qu'on a surtout en vue de fournir un soutien à la peinture décorative : matériaux peu

choisis, pierres posées en délit, irrégularité choquante des assises, joints verticaux disposés sans nulle précaution, tous les signes de la négligence et de la précipitation s'y font remarquer. On sent une hâte extrême ; la personnalité du souverain, qui a voulu que l'édifice élevé à sa gloire fût vite fini, perce à chaque instant. Pressé, bâtonné peut-être, l'architecte a assemblé les pierres comme elles lui venaient de la carrière, au jour le jour, sans s'occuper de celles qui lui arriveraient le lendemain, faisant les lits comme il le pouvait, calculant si peu d'avance qu'à chaque instant il aboutit à des impasses, d'où il sort par des moyens désespérés. Ces édifices, dont l'importance scientifique est de premier ordre, trahissent une époque où l'architecture est déjà un art gâté, c'est-à-dire où la perfection de l'exécution passe pour une chose secondaire, une époque, dis-je, qui bâtit pour l'effet, bâtit à tout prix, sans trêve ni repos, et qui par cela même se résigne à bâtir mal. L'architecte croit son but atteint si l'édifice tient debout ; le scrupule, cette condition de la perfection dans tous les arts, lui est inconnu ; le choix, l'assemblage irréprochable des matériaux lui paraissent des choses insignifiantes : c'est de la décadence ; mais aux Pyramides il en est tout autrement. Grâce à M. Mariette, cet ensemble, depuis si longtemps connu et admiré, s'est augmenté d'un inappréciable monument, que je mets pour ma part en tête des résultats dont l'archéologie égyptienne s'est enrichie depuis un demi-siècle.

Vous connaissez par de nombreuses photographies, en particulier par celles de M. Maxime Du Camp, ce sphinx gigantesque, ou, pour mieux dire, ce rocher taillé en sphinx, dont la tête se dresse si bizarrement dans la petite vallée qui est au pied de la grande pyramide. Qu'était-ce que ce « père de la terreur », comme l'appellent les Arabes ? Il était évident, avant toute recherche, que ce n'était pas ici un accessoire, un simple décor d'un autre édifice. Ce sphinx en effet est isolé ; il existe par lui-même et pour lui-même. Une assertion de Pline, qui s'est trouvée n'être qu'une grosse bévue, tendait à faire croire que dans l'épaisseur du monstre était enseveli un prétendu roi Armaïs. Cela était étrange et peu croyable. Quelques relations modernes

néanmoins parlant de chambres trouvées dans le sphinx, un homme dont le nom est mêlé à presque toutes les grandes découvertes archéologiques de notre siècle, M. le duc de Luyne, invita M. Mariette, alors au début de ses travaux en Égypte, à fouiller en cet endroit. Le résultat fut la découverte, à vingt ou trente mètres sud-est du sphinx, d'un vaste temple, absolument différent de ceux que l'on connaît ailleurs. L'édifice n'est encore déblayé qu'à l'intérieur. Cet intérieur, qui rappelle beaucoup la chambre de la grande pyramide, est en forme de T. L'aile principale est divisée en trois travées, l'aile transversale en deux. Les murs sont revêtus de granit rouge ; les architraves, en albâtre, posent sur des piliers carrés, monolithes, en granit rose. Pas un ornement, pas une sculpture, pas une lettre. Quelle confirmation frappante de ce passage du précieux traité « De la déesse de Syrie », faussement attribué à Lucien : « Autrefois, chez les Égyptiens, il y avait aussi des temples sans images sculptées ! » Et n'étaient-ce pas des édifices comme celui dont nous parlons que Strabon avait en vue quand il dit qu'« à Héliopolis et à Memphis, il y a des édifices d'un ordre barbare, à plusieurs rangées de colonnes, sans ornements ni dessin » ? Voici un de ces temples primitifs, monument absolument unique et séparé par un intervalle énorme des temples de l'époque classique des Aménophis et des Touthmès. L'extérieur est encore caché par le sable ; il est en énormes blocs de calcaire et rappelle beaucoup, par le mode de construction, la chapelle qui est en face de la seconde pyramide. Il ne faut pas s'attendre, quand on le dégagera, à le trouver d'une belle conservation ; mais une conjecture ingénieuse de M. Mariette, conjecture vérifiée par les fouilles déjà faites, permettra de le compléter. L'entrée des tombeaux de l'ancien empire, en effet, offre, comme nous l'avons déjà dit, la figure d'édicules qui ne sont sans doute que des réductions de façades de temples. Un sarcophage surtout du musée de Boulaq présente cette décoration d'une façon si juste et si précise, qu'il est permis provisoirement de le regarder comme fournissant une image de la façade du grand temple dont nous parlons. Des

fouilles ultérieures trancheront la question ; mais il est bien probable qu'elles révéleront sur les blocs de calcaire de grandes lignes verticales terminées en feuilles de lotus et relevées par la polychromie.

Je ne crains pas d'exagérer en disant que ce temple ne ressemble pas plus à ceux de Thèbes et d'Abydos qu'une église catholique d'Espagne ou de Naples ne ressemble au temple de Jérusalem. Qui l'a bâti ? A qui était-il dédié ? Il est permis de répondre à ces questions : C'est Chéphren, le troisième roi de la quatrième dynastie, le successeur de Chéops, qui l'a fait élever. Cela résulte, en premier lieu, de divers rapprochements singuliers existant entre ledit temple et la pyramide de Chéphren, en second lieu d'une circonstance tout à fait décisive. Dans un puits faisant partie du temple ont été trouvées, entassées et à demi brisées, plusieurs statues en diorite, toutes à peu près semblables entre elles, toutes portant la cartouche de Chéphren. Nul doute que ce ne soient là les statues du fondateur, lesquelles, dans un moment de révolution, auront été renversées et précipitées. Ces statues, dont M. Mariette a fait transporter au musée de Boulaq les spécimens les mieux conservés, sont sûrement les plus anciennes statues que l'on connaisse ; car le grand sphinx, qui est encore antérieur, mérite à peine le nom de statue. Elles sont exécutées avec une rare habileté ; ce sont des portraits pleins de vie et d'accent.

A qui le temple était-il dédié ? Sans nul doute au sphinx, ou mieux à la divinité représentée par le sphinx, *Horem-hou* ou *Armachis*. Le temple, il est vrai, ne fait pas face directement au sphinx ; mais le couloir d'entrée s'incline à dessein vers le monstre colossal. Il est probable qu'une construction antérieure aura empêché de mettre le temple en rapport plus direct avec l'image du dieu auquel il était dédié. Toute cette première naissance de la chaîne libyque était couverte de temples. Une inscription trouvée là même par M. Mariette, et maintenant au musée de Boulaq (1), mentionne les constructions qu'y fit Chéops,

(1) Cette inscription est toutefois si bizarre qu'on peut garder quelques doutes.

les temples qu'il restaura, les réparations qu'il fit au grand sphinx. Ce grand *Hou* ou sphinx apparaît ainsi comme la plus ancienne idole du monde (1). Chéops, 4 500 ans avant Jésus-Christ, le répare. Cet être étrange a cent soixante-dix-sept pieds de long ; il était autrefois complété par de la maçonnerie ; la stèle du musée de Boulaq dont je parlais tout à l'heure présente son image telle qu'elle était du temps de Chéops.

Vraiment je m'étonne moi-même quand je me surprends à parler avec assurance d'une antiquité aussi reculée. Pendant la moitié au moins de mon voyage, je me sentais retenu par toute sorte de considérations sceptiques. Le principe de Heyne : « Toute histoire d'ancien peuple commence par des mythes », me revenait sans cesse à l'esprit. Chaque fois que M. Mariette me parlait avec fermeté du premier roi Ménès, je l'arrêtais : « Toutes les vieilles listes royales, lui disais-je, débutent par des dieux transformés en rois, selon le procédé évhémériste de l'antiquité. N'est-il pas probable qu'en votre Égypte, comme partout ailleurs, les premiers rois sont des dieux, que plus tard on aura pris pour des hommes ? Et voyez en effet votre roi Ménès et son successeur Atothis : ils jouent le rôle de législateurs primitifs, d'anciens sages, d'anciens révélateurs, comme Manou, Minos, Romulus, Numa, Thésée et autres personnages sans réalité ou d'une réalité fort douteuse. » Impossible de s'arrêter à de tels doutes. Ménès n'a rien de mythique. C'est bien réellement, non certes le plus ancien roi d'Égypte, mais le premier dont les annalistes égyptiens retrouvèrent le cartouche. Ce cartouche en effet se lit encore sur divers monuments ; mais aucun de ces monuments n'est contemporain de Ménès lui-même. Quand on dressa le canon historique des rois (et cela se fit à une époque fort ancienne), on le mit en

(1) Ce nom de *Hou* fait naître bien des conjectures. Je n'ose m'arrêter à l'hypothèse qui y rattacherait le nom propre du dieu des Israélites, *Thout*, nom si bizarre chez un peuple où le trait essentiel de la Divinité est de n'avoir pas de nom propre. Il est remarquable que l'ancienne Diospolis s'appelle encore aujourd'hui *Hou*. On sait que les noms arabes des villes ou villages de l'Égypte sont presque toujours les anciens noms égyptiens ; mais je me garde d'insister.

tête, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y eût pas eu de rois avant lui. Il ne faut pas poser de principe absolu en critique historique. Telle loi qui est vraie dans le sein de la famille indo-européenne n'est pas vraie dans le sein de la famille sémitique. Ce qui est vrai de la famille indo-européenne et de la famille sémitique peut se trouver totalement faux, si on l'applique à l'Égypte et à la Chine. Une distinction capitale en tout cas doit être faite entre les peuples qui ont écrit de très bonne heure, Chinois, Égyptiens, Babyloniens, et les peuples qui ont écrit tard, tels que les peuples sémitiques et surtout les peuples indo-européens. Chez ces derniers, le mythe, la légende occupent toutes les avenues de l'histoire. Chez les premiers, on entre tout de suite dans le monde positif. Est-ce à dire que l'histoire égyptienne et l'histoire chinoise n'aient pas besoin d'être rectifiées par la critique ? Elles en ont, en un sens, plus besoin qu'aucune autre. Ce sont des histoires officielles, fausses par conséquent : comme tous les *Moniteurs* du monde, elles n'offrent qu'une vérité relative ; mais de là aux fables qui composent les origines grecques, romaines, hindoues, iraniennes, hébraïques, arabes, il y a l'infini. Certes, je ne veux pas dire que les traditions des peuples indo-européens et celles des peuples sémitiques soient moins intéressantes que les textes fournis par l'égyptologie. L'importance du rôle joué par ces deux grandes races est telle que leurs fables ont en somme plus de prix que l'histoire la plus authentique des Égyptiens et des Chinois ; mais, s'il s'agit d'histoire documentaire, l'Égypte et la Chine ont une immense supériorité. Ces peuples, chez lesquels l'écriture est presque contemporaine de la parole, qui depuis une incalculable antiquité eurent l'hiéroglyphe comme partie intégrante du langage, nous ont légué leurs annales avec une suite que n'ont pu égaler les peuples chez lesquels l'écriture a été une invention tardivement connue.

Notre grand principe : *A mythis omnis priscorum hominum historia procedit*, est-il d'ailleurs complètement démenti en Égypte ? Expliquons-nous. Le règne de Ménès n'est pas pour les annalistes égyptiens le début de l'histoire d'Égypte.

Avant Ménès, il y a, selon eux, le règne des dieux, des demi-dieux, des manes (*Necyes*, *Rejaïm*, géants). Osiris, Anubis, Typhon règnent des milliers d'années. L'évhémérisme, inhérent à toutes les traditions sur les origines des peuples, trouva sa place en ces supputations imaginaires. A partir de Ménès, au contraire, on est en pleine histoire : plus de surnaturel, plus d'impossibilités. Il n'est nullement invraisemblable, du reste, que quelque monument contemporain de ces âges reculés vienne un jour trancher les doutes, en nous offrant les noms des rois de la première dynastie comme ceux de souverains existants et doués de la plus incontestable réalité.

L'identité étonnante de la religion, de l'écriture, de l'esprit national, des mœurs, pendant l'énorme durée que nous prêtons à l'empire égyptien, n'est pas davantage une objection. Cette identité n'est, sur bien des points, qu'apparente. Sur d'autres, elle tient à ce que l'Égypte se copia indéfiniment elle-même. Il n'est pas plus singulier de voir les temples ptolémaïques ou romains d'Edfou, d'Esneh, d'Ombos, de Denderah, de Philæ, rappeler les formes architectoniques des temples de Thèbes, qu'il ne l'est de voir telle église bâtie de nos jours, Saint-Vincent de Paul par exemple, ressembler aux basiliques constantiniennes. Les sculptures de Denderah rappellent beaucoup celles d'Abydos ; or, il est indubitable qu'il y a quinze cents ans de distance de l'un de ces deux temples à l'autre. Pourquoi de Séthi I^{er} aux premières dynasties le même esprit de conservation n'aurait-il pas produit le même résultat d'apparente similitude ? Les formes extérieures du catholicisme oriental ont peu varié depuis seize cents ans. La royauté française a eu pendant mille ans des usages, des traditions identiques. La ressemblance qu'il y a entre les hiéroglyphes de l'ancien empire et ceux des époques modernes est, au premier coup d'œil, très surprenante. Elle s'explique cependant. Une écriture consistant en images d'objets réels varie moins qu'une écriture linéaire. Je comprends que l'*aleph* phénicien et notre *a* ne se ressemblent guère, bien que le second vienne sûrement du premier, car, depuis l'invention de l'alpha-

bétisme, chaque lettre n'est plus qu'un signe absolument sans relation avec ce qu'il signifie ; mais l'image d'un ibis, d'un épervier, sera la même à des siècles de distance. Le style de la gravure changera seul ; il y aura des révolutions de glyptique, non de paléographie. Encore faut-il à cet égard ne rien exagérer. Il existe des monuments égyptiens d'écriture archaïque renfermant des caractères qui sont tombés plus tard en désuétude : par exemple, le tombeau d'Amtén, au musée de Berlin ; celui de Tothotep, découvert par M. Mariette. Il y a, d'un autre côté, dans les inscriptions tracées sous les Ptolémées et sous les Romains, des caractères nouveaux qu'on chercherait en vain dans les inscriptions du temps des Pharaons.

Ne prenons donc pas pour mesure du mouvement chez ces races étranges l'échelle de progression à laquelle nous ont habitués les histoires qui nous sont le plus familières. L'Égypte fut de tous les pays le plus conservateur. Pas un révolutionnaire, pas un réformateur, pas un grand poète, pas un grand artiste, pas un savant, pas un philosophe, pas même un grand ministre ne s'est rencontré en son histoire. Si des hommes capables de jouer de tels rôles s'élevèrent en son sein, ils furent étouffés par la routine et la médiocrité générale. Le roi seul existe, a un nom. Ne dites pas que cela est arrivé par la faute des annalistes et des biographes, que l'Égypte eut peut-être aussi des grands hommes, mais qu'il ne s'est pas trouvé d'historien pour nous raconter leurs actions et nous retracer leur caractère. C'est là précisément la plus sévère condamnation de ce pauvre pays. L'oubli le plus souvent est juste à sa manière. Une grande civilisation a toujours de grands historiens. « Il y a eu des braves avant Agamemnon, et pourtant tous, à jamais écrasés par la nuit, dormiront sans qu'on les pleure, car ils n'ont pas eu de poète sacré (1). » C'est ce poète sacré qui a manqué aux grands hommes de l'Égypte, et, s'il leur a manqué, ce fut leur faute. Il leur a manqué, car eux-mêmes n'eurent pas cette haute originalité qui transporte un siècle, s'im-

(1) *Carent quia vate sacro.* Horace.

prime en la mémoire des hommes, commande le génie à l'artiste, à l'écrivain, s'impose à l'avenir, triomphe de la mort. Les grands hommes de la Grèce ont eu des poètes et des historiens immortels, car ils appartenaient à un monde noble, fier, léger, distingué, aristocratique dans le vrai sens du mot. Là, tout était du même ordre. Miltiade, Thémistocle, Cimon, Périclès, procédaient du même souffle divin qu'Eschyle, Hérodote, Thucydide, Phidias. Socrate trouvait Xénophon pour l'écouter, Platon pour l'idéaliser, Aristophane pour le railler. En Grèce, le poète et l'historien font le grand homme ; mais le grand homme, de son côté, fait le poète et l'historien. Il n'en est pas de même en Égypte. Dans cette triste vallée d'éternel esclavage, on dura des milliers d'années, on cultiva son champ, on fut bon fonctionnaire, on porta sa pierre sur son dos, on vécut fort bien sans gloire. Un même niveau de médiocrité intellectuelle et morale pesa sur tous. Voilà la cause qui a produit ce phénomène de persistance extraordinaire dont les histoires grecques, romaines, germaniques, modernes, nous laissent à peine concevoir la possibilité. Et c'est ici que s'offre à nous un rapprochement qui, depuis que je suis en ce pays, m'obsède et m'apparaît chaque jour plus frappant : je veux parler des rapports entre la civilisation égyptienne et la civilisation chinoise. L'Égypte et la Chine sont vraiment deux sœurs en histoire, non en ce sens qu'il faille chercher entre elles aucune analogie de langue ni de race, mais en ce sens qu'elles ont suivi des lignes de développement parallèles. De part et d'autre, l'usage de l'écriture, d'abord idéographique, puis hiéroglyphique, se perd dans la nuit des temps et se rattache presque aux origines de la parole. Une conséquence de ce fait capital fut, des deux côtés, une historiographie très riche, remontant, non par des fables, mais par des récits positifs, à une haute antiquité — des annales en un mot infiniment mieux tenues que celles d'aucune autre race. De part et d'autre encore, nous trouvons une royauté de sages, sans aucun caractère féodal ou militaire, une société gouvernée par une sorte d'académie des sciences morales et politiques, une nuée de fonctionnaires, une

administration très développée, une notion fort limitée des droits de l'individu, une idée énormément exagérée des droits de l'État, un grand bon sens, une certaine douceur de mœurs, moins de sang répandu que dans toutes les vieilles histoires ; avec cela nulle science, nulle philosophie, nulle critique, nul progrès — règne absolu de la médiocrité. Le principe de telles sociétés, en effet, n'était pas l'individu énergique, libre, violent, mais l'État personnifié dans le roi. Le roi n'est point ici, comme au moyen âge, le représentant d'une conquête ; il est censé l'homme le plus sage de son royaume. A ce titre, il s'occupe de tout, règle tout. L'absence d'esprit militaire enlevait à ce pouvoir tout contrepoids. La vitrine qui surprend le plus au musée de Boulaq est celle des armes. Elles sont de la onzième dynastie, trouvées à Thèbes, et toutes en bois. Grâce à de telles institutions, l'Égypte était florissante, riche, savamment organisée, quand les ancêtres des peuples indo-européens et ceux des peuples sémitiques ne formaient qu'un petit nombre de familles pastorales errant dans les steppes de la Tartarie et vivant à peu près comme les Kirghiz d'aujourd'hui, c'est-à-dire sans rien de ce que nous appelons civilisation, dans une indépendance absolue, n'ayant d'autre gouvernement que celui de la famille et de la tribu, pleins d'une fierté indomptable, animés d'un profond sentiment de l'infini. Deux mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, quand les pasteurs représentés dans les grottes de Beni-Hassan vinrent demander l'hospitalité aux gouverneurs de l'Égypte, ceux-ci sourirent probablement de la simplicité de ces bonnes gens. Les Beni-Israël (1 800 ou 1 900 ans avant Jésus-Christ), les Hyksos, phéniciens et arabes, vers le même temps, sont traités de barbares. Quelques siècles après, pendant que les Touthmès, les Aménophis, les Séthi, les Ramsès couvrent leurs pylônes d'images orgueilleuses, certes, s'ils avaient pu connaître les pauvres tribus d'origine hyperboréenne qui chantaient les Védas sur les bords du haut Indus, la tribu énergique et passionnée qui, bien plus près d'eux, courait les aventures héroïques à la suite de Barak et de Débora, ils auraient eu peine à croire qu'à ces misérables poignées de

nomades appartenait l'avenir. Cela était vrai cependant. Au VII^e siècle, l'Égypte, désorganisée, ne reprend un peu d'ordre que grâce à une bande de mercenaires grecs jetés par hasard sur ses côtes et enrôlés par Psammétique. En 528, il suffit de l'apparition d'une armée achéménide pour l'abattre ; Alexandre et ses successeurs inaugurent définitivement pour elle ce long régime de servitude qui ne finira plus.

Voilà la signification de l'Égypte dans le développement de l'humanité. Elle forme à elle seule le premier livre de toute philosophie de l'histoire. Sans doute elle ne fut pas, à ces époques reculées, un phénomène aussi unique qu'elle le paraît. La Chine, Babylone, eurent de très bonne heure de grandes monarchies administratives ; mais on n'osera parler avec assurance de la chronologie chinoise que quand les principes de la critique moderne y auront été appliqués : il y faudrait un sinologue qui fût à la fois un Wolf et un Mommsen. Ce que nous savons de Babylone et de l'Assyrie ne remonte pas à beaucoup près aussi haut que ce qu'il nous est donné de connaître de l'Égypte ; l'archéologie et la philologie assyriennes sont d'ailleurs bien moins avancées que l'égyptologie. L'Égypte reste donc, dans l'antiquité, comme un grand tronçon historique isolé, comme une sorte de Nil sans affluents, sans bassin, sans vallées adjacentes, coulant seul au milieu du désert. Essentiellement original, surtout par ce qui lui manqua, ce premier essai de société constitue une expérience d'un prix sans égal. Ah ! quand aurons-nous aussi une Chine étudiée philosophiquement ? Comment l'Allemagne, qui semble prendre pour elle presque tout le fardeau du travail de la critique, ne donne-t-elle point à cette branche capitale de la philologie une escouade de vaillants travailleurs, comme elle en fournit à toutes les autres branches du savoir humain ?

Ce que nous avons dit de l'état d'isolement où vécu l'Égypte depuis Ménès jusqu'au triomphe du christianisme signifie-t-il que, durant cet immense espace de temps, elle n'ait rien donné au reste du monde, ni rien reçu de lui ? Nullement. Dans sa longue carrière de nation, l'Égypte reçut peu, il est vrai, mais donna beaucoup. C'est le sort de tous les

pays profondément pénétrés de l'idée de leur supériorité. La base de la civilisation égyptienne, comme celle de la civilisation chinoise, était l'opinion enracinée que le reste du monde était barbare, ou, en d'autres termes, qu'on était barbare quand on n'avait pas les manières et les idées regardées dans le pays comme celles d'un homme bien élevé. Ces sortes de civilisations exclusives ne supportent pas d'être touchées. Elles résistent longtemps ; elles croulent dès qu'on veut les réformer. L'Égypte en particulier se défendit avec une opiniâtreté sans égale. Les Grecs et les Romains, si forts à s'imposer, les premiers par la séduction de leur génie, les autres par la puissance de leur gouvernement, ne l'entamèrent pas. Sous les Ptolémées, sous les Romains, l'Égypte garda son style en architecture et en sculpture. Hors d'Alexandrie, il n'y eut guère de monuments grecs ou gréco-romains. L'écriture hiéroglyphique se conserva jusqu'au III^e siècle de notre ère ; du moins le dernier cartouche d'empereur que l'on connaisse est celui de Dèce.

Mais, si l'Égypte fit peu d'emprunts aux civilisations étrangères, on ne peut nier que ces civilisations, à l'inverse, ne lui doivent des éléments considérables. La Phénicie, je l'ai établi par mes recherches, fut, dès la haute antiquité, sous la dépendance de la civilisation égyptienne. Les Hébreux, qui ont donné au monde leur religion, ont beaucoup pris à l'Égypte en fait de matériel religieux. L'arche est sûrement une chose égyptienne. Presque tous les temples égyptiens de l'époque classique en présentent l'image gravée sur leurs pylônes ; le temple de Chons, à Thèbes, en possédait une des plus célèbres, qui fit des voyages lointains. Ces arches portatives sont ombragées, comme l'arche des Hébreux, par des sphinx (*cherub*) aux ailes repliées en avant. — Le temple de Salomon était, quant à ses traits essentiels, un temple égyptien. — Et la grande idée monothéiste, que le peuple juif a la gloire d'avoir prêchée et répandue dans le monde entier ? Autrefois je la regardais comme l'apanage propre du sémite nomade. Je n'abandonne pas cette idée, que je crois fondamentale dans l'étude comparée des religions, car, en supposant que d'autres peuples aient eu la même doctrine, ce ne sont pas eux qui l'ont fait triompher ;

ce n'est pas leur monothéisme que le monde a adopté, c'est le monothéisme sémitique, prêché par des juifs, des chrétiens ou des musulmans. Une idée du même genre, cependant, ne se cachait-elle pas au fond de ces temples sans images, sans idoles, comme celui que M. Mariette a découvert près des Pyramides ? Je ne sais. — Certes, l'Égypte n'est pas le pays du rationalisme ; il n'y faut chercher rien d'analogue à la philosophie des Grecs ; mais elle eut un puissant génie religieux. Après la religion juive et le christianisme, la religion égyptienne, avec son Osiris rédempteur, fut celle qui fit dans le monde antique, à l'époque romaine, le plus de prosélytes. Elle n'était plus à cette date qu'un amas de superstitions, un polythéisme intéressé, basement populaire, presque grotesque, une religion de vœux, de pèlerinages, de guérisons miraculeuses. Mais que fut-elle à l'origine ? Je comprends très bien le principe de la religion aryenne, religion toute de poésie, naturalisme profond, touchant, plein d'une haute moralité ; je crois bien comprendre le principe de la religion des sémites nomades, telle que le *Livre de Job* nous la présente, telle que le musulman de race arabe la pratique encore de nos jours ; je comprends même jusqu'à un certain point ces cultes bizarres de Babylone et de la Syrie, cultes non sémitiques, encore moins aryens, répondant à des sensations d'un ordre à part : l'idée première de la religion égyptienne m'échappe. Peut-être ici encore l'analogie avec la Chine se retrouverait-elle. Une hypothèse qui satisferait, après tout, à la plupart des données qu'on a pu réunir sur le culte primitif de l'Égypte serait d'y voir une sorte de religion naturelle, s'exprimant en symboles, qui très vite auraient été pris pour des réalités. Cette marche, je le sais, ne s'aperçoit pas chez les peuples sémitiques, lesquels ont toujours eu en horreur les symboles sculptés. Chez les aryens, ce n'est nullement le déisme qu'il faut placer à l'origine ; mais l'esprit humain a des variétés infinies : il n'y a pas deux points de l'espace et de la durée où il ait agi de la même manière. La Chine a bien débuté par où les autres peuples finissent, par des aphorismes de moralistes et une pleine indifférence pour toute croyance surnaturelle. Il ne faut jamais dire à priori

qu'une combinaison est impossible en histoire. C'est vraiment dans le sein de l'humanité que tous les possibles ont existé ou existeront. Les races plates, comme l'Égypte, la Chine, bien que très inférieures aux races idéalistes, les ont devancées en bien des choses et sont parfois arrivées du premier bond aux résultats qui, chez ces dernières, ont été le fruit lent de la maturité ou de la décrépitude.

Et la Grèce, cette mère glorieuse de toute vraie civilisation, de toute science, de tout art, de toute philosophie, de toute éloquence, de toute vie noble, ne dut-elle pas quelque chose à l'Égypte ? Elle lui devrait beaucoup, s'il fallait en croire les assertions des Grecs eux-mêmes ; mais, chose étrange, les Grecs sont en pareille matière ceux qui doivent être le moins écoutés. Les Grecs, comme toutes les races fines, spirituelles, dégagées de préjugés, admiraient beaucoup les civilisations étrangères et volontiers les préféraient à la leur. Pendant que l'Égyptien borné s'imaginait, comme le mandarin chinois, que le cercle étroit où régnaient ses habitudes d'éducation était la limite du monde, les Grecs, guidés en ceci par une vue juste de l'antiquité de la monarchie des bords du Nil, aimaient à s'attribuer une origine égyptienne et trouvaient en cette origine prétendue un titre de noblesse. Ne voyons-nous pas de même l'Anglais, à l'esprit lourd, étroit et absolu, n'admirer que l'Angleterre, ne parler que de l'Angleterre, tandis que le Français, libre de préjugés, ouvert à toutes les idées, passe sa vie à critiquer son pays, à simuler l'anglomanie ? Le fait est que, ni dans les découvertes de la philologie comparée, ni dans les renseignements positifs fournis par l'égyptologie, rien n'est venu donner une ombre de vraisemblance à ces colonies égyptiennes rattachées aux noms fabuleux d'Inachus, de Cécrops, de Danaüs. C'est à une époque relativement moderne, à l'époque de la dynastie saïte (665-527 avant Jésus-Christ) (1), que la Grèce commence à faire des emprunts à l'Égypte. Ces emprunts, à ce qu'il semble, portèrent principalement sur l'art de bâtir. Bien certainement les ancêtres

(1) Saïs est, en effet, donnée comme le point de départ de la colonie de Cécrops, et mise en rapport direct avec Athènes. — Voyez le *Timée* et ce qu'Hérodote dit des propylées de Saïs.

des Grecs, quand ils arrivèrent sur les bords de la mer Egée, ne construisaient pas de temples. L'idée d'élever une maison aux dieux n'est nullement aryenne. Le temple aryen, c'est le *temenos*, l'enclos en plein air, le bois sacré (1). Les sémites nomades pratiquaient aussi leur culte au milieu de la libre nature, à la face du ciel. L'idée de loger la Divinité suppose ou une imagerie religieuse déjà fort développée, ou un culte fixé et devenu traditionnel depuis des siècles. Cette idée, nous la voyons naître avec une naïveté charmante chez les Hébreux, quand ils commencent à s'asseoir d'une manière durable, 1 000 ans environ avant Jésus-Christ. « Quoi, dit David, je suis logé dans un palais de cèdre, et Jéhovah n'a qu'une tente ! » De là le temple de Jérusalem. L'idée analogue naquit-elle chez les Grecs spontanément ou par une influence étrangère ? Je l'ignore ; mais ce qui me paraît probable, c'est que, dans le choix des modèles, ils s'adressèrent à l'Égypte. Plusieurs des données matérielles du temple grec me semblent avoir été empruntées au temple égyptien. Le naos, de part et d'autre, est la partie génératrice de l'ensemble. Le pronâos, parfois même le péristyle, sont conçus des deux côtés de la même manière. La colonne égyptienne et la colonne grecque, avec leur fût diversement calibré, leur chapiteau aux formes végétales, leur polychromie, partent du même type organique, en opposition avec la raideur du pilier. Les cariatides et les atlas ou télamons de la Grèce, de la Sicile, de l'Italie, font penser aux colosses osiriens de l'Égypte ; mais ce qui est bien plus frappant, c'est l'ordre d'architecture égyptienne que Champollion nomma « protodorique », et dont le modèle le plus parfait se voit aux grottes sépulcrales de Beni-Hassan (2 500 ans avant Jésus-Christ). Le galbe général, la cannelure, le chapiteau, l'architrave, les mutules rappellent tout à fait le dorique grec. Certes ce n'est pas à des monuments aussi secondaires que ceux de Beni-Hassan que les Grecs firent un emprunt aussi important ; mais l'ordre dont nous parlons eut en Égypte une grande extension. Memphis et Saïs étaient probablement bâties en ce style. Là peut-être

(1) *Templum* est le même mot que *temenos*. Selon moi, le *nemet* celtique a la même origine.

les Grecs en virent des spécimens et en comprirent la solide beauté. Sous le rapport du goût, du sentiment de la proportion et de l'harmonie, de la perfection exquise de l'exécution, les Grecs gardent une immense supériorité ; emprunter de la sorte, c'est vraiment créer. Cependant il est certain qu'en ce qui concerne les règles essentielles de l'architecture ils furent devancés ; à vrai dire, cet art est de telle nature, que, les principes en étant une fois trouvés, on ne les réinvente plus.

Il en fut de même pour l'industrie. J'ai sous les yeux des objets d'albâtre datés de la sixième dynastie. Ce sont des petits chefs-d'œuvre, égalant les meilleurs produits de l'art chinois. Les Grecs atteindront à peine une telle perfection. Ces grands maîtres de l'idéalisme seront des industriels de second ordre. Le génie et l'habileté de main sont choses si diverses !

Et quand on songe que cette civilisation, vieille au moins de six mille cinq cents ans, n'a pas d'enfance connue, que cet art, dont il reste d'innombrables monuments, n'a pas d'époque archaïque, que l'Égypte de Chéops et de Chéphren est supérieure en un sens à tout ce qui a suivi, on est pris de vertige. On se demande si la race qui a peuplé l'Égypte n'était pas déjà complètement civilisée quand elle entra dans la vallée du Nil, ou si toutes les lois qui président d'ordinaire aux origines ne sont pas ici renversées. A vrai dire, j'incline à croire que tout cela naquit sans beaucoup de tâtonnement. Ce qui est médiocre est ce qu'on trouve tout d'abord. Les statues de « l'ancien empire » sont infiniment supérieures pour le savoir-faire à celles de l'art grec primitif, et cependant l'essai le moins réussi des vieilles écoles grecques a bien plus de valeur aux yeux de l'artiste que ces chefs-d'œuvre d'habileté pratique. Les peintures des tombeaux de Sakkara indiquent moins d'inexpérience que celles de Giotto ; auprès d'aussi fins ouvriers, ce grand homme n'était qu'un maladroit. Et pourtant quelle différence d'avenir ! D'un côté, le réalisme infécond ; de l'autre, l'aspiration invincible vers l'idéal. La Grèce n'a pas reculé parfois devant la représentation des scènes ordinaires de la vie ; témoin cette frise occidentale du Parthénon, où l'on voit les

scènes les plus naïves, un homme passant sa tunique, un cheval chassant les mouches qui le piquent. Cela ne porte nulle atteinte à la noblesse du style. Ces Athéniens qui se préparent à la fête, en quelque sorte derrière la coulisse, ont plus de vraie majesté que le mieux drapé des empereurs romains. L'ensemble de la représentation est conçu d'une façon si peu réelle qu'à quelques pas de là les dieux et les êtres allégoriques s'y mêlent. Pour l'artiste grec, le trait réaliste est destiné à mieux faire ressortir l'idéal. L'artiste égyptien, au contraire, se complaît dans les scènes communes, représentées d'une façon commune. Content de son ouvrage, il ne rêve rien de plus ; il est satisfait à la façon des hommes vulgaires que ne tourmente pas la soif du divin. On ne sent pas en lui ce désespoir de ne pouvoir mieux faire, cette espèce d'effort pénible, qui ne laisse point de repos à l'artiste grec archaïque, à l'artiste italien du XIII^e et du XIV^e siècle. Ces étonnantes statues de Sakkara sont impossibles à améliorer, car le problème de l'art y est mal abordé. Fourvoyé dans l'impasse du médiocre, cet art, durant des siècles, se répétera indéfiniment, sculptera des kilomètres de surfaces lisses, couvrira d'images des fûts de colonnes innombrables, et cela sans progrès, sans luttes d'écoles, sans arriver au parfait. Et pourquoi y arriver ? Le roi, le prêtre, de qui vient la commande, ne font pas la distinction de ce qui est passable ou exquis. Une grande partie de ces ouvrages ne sera jamais sérieusement regardée (1). Rien ici d'analogue à ce merveilleux public grec, à cette *agora* d'Athènes, où l'artiste trouvait ce qu'il lui faut pour l'encourager et le guider, l'admiration des uns, la raillerie des autres, l'émulation de ses rivaux, la rage de bien faire, un peuple possédé tout entier de la sainte fièvre du beau. Oui, la Grèce a inventé l'art comme elle a inventé la science. On sculptait, on bâtissait, on faisait de la géométrie pratique quatre mille ans avant elle. Seule, néanmoins, elle a eu un Phidias, un Archimède ; seule, elle

(1) On a découvert à Denderah et ailleurs des hypogées dont l'entrée était complètement dissimulée, où personne par conséquent ne devait ni ne pouvait entrer. Ces hypogées sont sculptées avec le même soin que les parties exposées aux regards.

mérite d'être appelée la terre des nobles origines. Une exception doit être faite pour la religion. Notre religion vient de Jérusalem, non d'Athènes. Pour tout le reste, la Grèce a tracé le contour vrai de l'esprit humain, contour susceptible d'être indéfiniment élargi, mais parfait en ses proportions. — Notre médecine, notre physique, notre astronomie sont supérieures à la médecine, à la physique, à l'astronomie des Grecs ; mais elles n'en sont que la continuation. — Notre art n'est qu'une tentative, d'avance condamnée à l'infériorité, pour renouveler en un monde laid et bourgeois ce que la Grèce fit un jour, sous l'influence d'un rayon de grâce divine, en un monde jeune, noble et beau. Quant à la philosophie, elle est à la fois science et art. En tant que science, nous l'avons fort développée ; mais l'art exquis de jouer de la lyre sur les fibres les plus intimes de l'âme, de poser sans les résoudre les problèmes de l'ordre transcendant — la philosophie, dis-je, entendue comme la musique sacrée des âmes pensantes, quel chef-d'œuvre produira-t-elle jamais comparable aux dialogues qu'ont entendus les jardins de l'Académie et les bords de l'Ilissus ?

Revenons à l'antiquité égyptienne. Elle est en d'excellentes mains. M. Mariette a vraiment fondé la plus grande entreprise scientifique de notre siècle. Il la dirige avec un jugement sûr et une fermeté inflexible, sans faire aucune concession à la frivolité des gens du monde, à la sottise du public, à cette vaine recherche des objets de musée qui fait dégénérer la science en un chétif amusement. Jamais on ne fut plus loin de l'archéologie de bric-à-brac, des petites manies du curieux. M. Mariette emploie des mois, occupe des centaines d'ouvriers pour trouver une stèle, dont les savants seuls peuvent comprendre l'importance. A peine se détourne-t-il pour recueillir ces objets d'apparat dont le badaud s'émerveille. Il s'est imposé surtout pour loi absolue de ne jamais enrichir son musée aux dépens des monuments. Tandis que la collection égyptienne de Berlin, par exemple, a été formée en portant la scie et la hache dans de précieux monuments qui n'offrent plus, depuis le passage de M. Lepsius, que l'aspect de la destruction, l'inappréciable musée du Caire n'a pas amené la démolition d'un seul édicule. On

s'est borné à prendre les objets détachés et qu'on ne pouvait songer à laisser sur place. Il faut louer hautement le gouvernement égyptien de la droiture d'esprit dont il a fait preuve en tout cela. Non seulement Saïd-Pacha et son successeur Ismaïl-Pacha ont compris qu'en un pays comme l'Égypte le service des antiquités doit compter au nombre des premiers services publics ; mais, avec une intelligence dont peu de gouvernements européens se seraient montrés capables, ils n'ont pas cherché une seule fois à faire dévier M. Mariette de sa grande ligne sérieuse pour lui demander de ces choses voyantes ou puériles qui captivent l'admiration des gens peu éclairés. Les gouvernements qui veulent bien patronner la science ne font rien, si en même temps ils ne la laissent libre de suivre ses directions, ne lui demandant autre chose que la solide gloire qu'elle sait conférer.

Les difficultés contre lesquelles M. Mariette a dû lutter pour arriver à ces résultats sont inouïes. Depuis plus d'un demi-siècle, les antiquités égyptiennes étaient au pillage. Ce qui a été détruit en ce laps de temps est incalculable. Les pourvoyeurs de musées ont couru le pays en vrais vandales ; pour obtenir un lambeau de tête, un fragment d'inscription, on a réduit en morceaux de précieux monuments. Presque tous revêtus d'un titre consulaire, ces avides destructeurs ont traité l'Égypte comme leur propriété. Plus d'une fois M. Mariette s'est vu arrêté dans ses fouilles par des gens qui sont venus alléguer des privilèges ou des droits prétendus sur les objets à découvrir en tel ou tel endroit. Cependant le pire ennemi des antiquités égyptiennes, c'est encore le voyageur anglais ou américain, systématiquement protégé dans tous ses méfaits par son consul. Les noms de ces idiots iront à la postérité, car ils ont pris soin de les écrire eux-mêmes, sur les monuments célèbres, en travers des dessins les plus délicats. C'est ainsi que les peintures inappréciables des grottes de Beni-Hassan ont presque disparu. Les plus beaux tombeaux de Biban-el-Molouk sont odieusement lacérés. Un endroit inappréciable des sculptures de Deir-el-Bahari (à Thèbes) fut volé quelques jours après que M. Mariette venait de le rendre au jour. On a

proclamé le sage principe que les antiquités sont la propriété du gouvernement ; des surveillances consciencieuses sont établies ; mais que faire contre un brutal étranger, qui arrive, se moquant de toute loi, ne tient aucun compte du gardien, brûle la porte du monument, s'il y en a une, casse tout à son aise, et, si le gardien ose le toucher, se plaint à son consul, qui fait bâtonner le pauvre homme ? Les capitulations sont ainsi faites que de tels abus ne peuvent guère être réprimés.

Les destructions cependant se sont bien ralenties depuis quelques années. Ce qui le prouve, c'est que les gens du pays qui vivaient en servant la sotte curiosité des voyageurs se sont rabattus sur la fabrication des fausses antiquités. Nous avons vu de ces établissements, et nous étions tentés de l'encourager. Ces objets apocryphes en effet, suffisants pour satisfaire le touriste, ne sont pas de nature à induire en erreur la science sérieuse. La vente des morceaux authentiques s'est presque arrêtée ; mais, hélas ! je vois poindre pour cette antiquité, venue jusqu'à nous par miracle, des dangers mille fois plus terribles. Les prodigieux monuments de la haute Égypte disparaîtront à leur tour, et peut-être le jour de leur destruction n'est pas bien éloigné.

Ce qui en effet a valu à la haute Égypte une situation privilégiée pour la conservation des monuments de l'antiquité, c'est l'état de mort et d'isolement où elle fut placée depuis son adjonction aux grands empires romain, byzantin, musulman, turc. Cette longue bande verte, parfois de quelques mètres de largeur, s'étendant au bord du Nil, jouit, grâce à la protection des grands empires, d'une paix absolue. Toute la vie se concentra dans la basse Égypte. Alexandrie dévora Saïs ; les immenses constructions du Caire furent fatales à Memphis, à Héliopolis ; au delà, tout mouvement disparut. Les croisades, qui firent en Syrie une si grande destruction des monuments anciens, ne pénétrèrent pas en Égypte ; on n'y bâtit pas de ces forteresses colossales qui ont été le tombeau de l'antiquité ; il ne s'y éleva pas de grandes villes. Or on ne déplace et on ne débite de grands matériaux antiques que pour s'en servir. Les révolutions, les guerres, les sièges, l'action du climat, aux-

quels on a coutume d'attribuer la démolition des monuments, y contribuent assez peu. Le climat compte à peine. Combiné avec la mauvaise qualité de la pierre, il peut bien émauser les inscriptions, détruire la délicatesse des ornements ; mais il faut des circonstances bien particulières pour qu'il mine une grande construction. La guerre n'atteint non plus que la surface. Désunir les blocs d'un édifice, jeter à bas les pierres du sommet, n'est pas le détruire au point de vue de l'antiquaire. Un architecte, par une étude de quelques heures, a bientôt réparé le tort causé par le plus farouche conquérant. Détruire un édifice, pour l'archéologie, c'est en faire disparaître les matériaux. Or des pierres de plusieurs mètres de long se font respecter. Jamais il ne s'est trouvé d'armée conquérante qui, au lendemain de la victoire, se soit donné de gaieté de cœur le plaisir de charrier ou de dépecer de tels blocs. Il en faut dire autant des révolutions. Les révolutions ont rarement le temps de détruire les édifices ; on a durant ces mois de fièvre bien autre chose à faire. Les destructions qu'on met sur le compte de la Révolution française en particulier ont eu lieu sous l'Empire, ou même sous la Restauration, quand l'industrie et la prospérité publique commencèrent à renaître.

Une seule cause, à vrai dire, détruit les monuments anciens : c'est le mouvement qui, après la ruine d'une civilisation, développe sur le même sol une autre civilisation exigeant de nouvelles constructions. Les pays où l'antiquité s'est le mieux conservée, par exemple le Hauran, la Pérée, Palmyre, la région de Lambèse, en Algérie, sont les pays occupés par des tribus qui vivent sous la tente, en d'autres termes ceux où, depuis la ruine de la civilisation antique, on n'a point bâti. Ce qui a fait disparaître tant de belles églises romanes ou gothiques, c'est l'usine qui, dans les premières années de ce siècle, s'est établie dans le voisinage. Ce qui, à l'heure présente, fait abattre dans les villes de province tant de beaux remparts antiques, c'est le conseil municipal, qui veut ce qu'on appelle dans le jargon moderne « un boulevard ». En ce qui concerne l'Égypte, l'activité extraordinaire qui s'y est développée depuis Méhémet-Ali a plus détruit de monuments en un quart de siècle que les

Perses, les Grecs, les Romains, les chrétiens, les musulmans réunis. Les sucreries, les usines à vapeur, les palais ont dévoré plus de dix temples. Un ingénieur conseilla la destruction de la grande pyramide à Méhémet-Ali. Cela est triste à dire ; mais cette gigantesque construction, le miracle de la force humaine en ce monde, est plus sérieusement menacée qu'elle ne l'a jamais été. Qu'un moment l'Europe savante cesse de peser de son autorité morale pour la garde de tels trésors, et cette masse de belles pierres taillées sera exploitée comme une carrière pour la construction de digues, de ponts, de barrages ! L'œuvre de Chéops court aujourd'hui les plus grands dangers qu'elle ait traversés depuis six mille ans.

Pour moi, j'estime au nombre de mes grandes jouissances d'avoir contemplé ce monde étrange, peu attrayant, si l'on veut, mais saisissant au plus haut degré, et d'avoir eu pour guide, en ce voyage chez les plus vieux d'entre les morts, celui qui a ouvert l'accès de leurs tombeaux.

VINGT JOURS EN SICILE LE CONGRÈS DE PALERME

AU DIRECTEUR DE LA « REVUE DES DEUX MONDES » (1)

Ischia, 20 septembre 1875.

Cher monsieur,

Vous m'avez demandé de vous dire quelque chose du congrès de Palerme, où nous avons trouvé tant de sympathie, et du voyage de Sicile qui a suivi. Dans le séjour tranquille d'Ischia, et à la distance de quelques jours, ce rapide voyage nous apparaît comme un songe. Tant de monuments, tant de souvenirs, tant de vie, tant de passion se sont déroulés devant nous que, par moments, nous croyons rêver d'un autre monde. En vingt jours, nous avons fait ce qui, dans d'autres conditions, eût exigé des mois. Nous l'avons fait surtout en renonçant au sommeil. Maintenant que nous avons reposé paisiblement, nous craignons, en rappelant ces images d'une course féerique, d'être dupes d'une illusion.

La lettre de mon confrère et ami M. Amari, qui m'invitait au congrès de Palerme, me surprit juste au moment où je pensais revoir ces mers méridionales, que je me figure toujours comme des sources de jeunesse et de vie. Ce mauvais été s'était montré pour moi plein de traîtrises. Il m'avait rendu des douleurs que je croyais endormies ; pour la première fois je pensais à la vieillesse, je me plaignais qu'elle fût prématurée, tout en reconnaissant que, mon œuvre

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1875. (N. de l'éd.)

essentielle étant à peu près achevée, je devais me mettre au nombre des privilégiés du sort. Comme protestation contre une infirmité précoce, je songeais à un grand voyage, le dernier sans doute.

Extremum hunc, Arethusa, mihi concede laborem,

disais-je, et voici qu'Aréthuse elle-même venait m'inviter à visiter son beau rivage. J'acceptai et, le 24 août, je m'embarquai à Gênes pour Palerme avec deux jeunes amis, M. Gaston Paris et le marquis Joseph de Laborde, dont les fraîches sensations me rappelaient celles que j'éprouvai il y a vingt-six ans en touchant pour la première fois la terre d'Italie.

I

La vue de la Sicile, à la hauteur de Palerme, nous frappa d'admiration. Ce n'est ni la Syrie ni la Grèce ; c'est plutôt l'Afrique, quelque chose de torride et de gigantesque, donnant l'idée de l'indomptable et de l'inaccessible. Quand on entre dans la baie, la scène change. Bornée à ses deux extrémités, d'un côté par le mont Pellegrino, de l'autre par le mont Catalfano, comme la baie de Naples l'est par Ischia et Caprée, la baie de Palerme le cède à cette dernière pour la grandeur et la variété ; mais elle a une simplicité de lignes qui charme. A droite et à gauche, deux redoutables masses arides, terminant une sorte de ligne d'or, formée par des constructions éblouissantes — derrière la ville, une pré-cinction de verdure et de végétation tout égyptienne ; — à l'horizon, les plus arides sommets que j'aie vus depuis l'Anti-Liban, voilà Palerme. La ceinture de jardins doit sa vie à de nombreuses sources qui sortent du pied de la montagne. Des hauteurs de Montréal, on dirait la *Ghouta* de Damas ; seulement, les ruisseaux étant cachés sous les arbres, rien ne rappelle ces innombrables petits filets d'argent qui sillonnent la plaine de Damas et qui, vus de la coupole de Tamerlan, font un effet qu'on n'oublie pas. Ce qui caractérise Palerme, c'est la gaieté et la vie. Les rues,

avec leurs balcons avancés et les saillies que forment les accessoires des fenêtres, sont d'un effet très agréable. Le soir, vers huit ou neuf heures, le mouvement des grandes voies est plein de caractère. Une population éveillée, attentive, curieuse, connaissant ses étrangers par leur nom au bout d'un jour ou deux, s'y presse, et, grâce à une profusion d'éclairage, stationne à certains endroits comme en un salon. Dans les constructions modernes, le mauvais goût espagnol a laissé trop souvent son empreinte ; mais les restes de l'art arabe et siculo-normand émergent à chaque pas comme de véritables bijoux semés au milieu de ce mauvais goût. La cathédrale, certaines parties du palais royal, les palais Chiaramonti et Sclafani, la Catena, la Martorana, Saint-Jean-des-Ermites, la Couba, la Ziza, sont des ouvrages qui ne ressemblent à rien de ce que l'on voit ailleurs.

Palerme en effet, en y joignant Montréal, Cefalù et, si l'on veut, Messine, bien que l'ancien caractère des monuments de cette dernière ville soit un peu effacé, forme un chapitre à part dans l'histoire de l'art. Une combinaison sans exemple hors de la Sicile s'est produite ici. Les Arabes, durant leur domination prospère dans la partie occidentale de l'île, y avaient introduit leur charmante manière de bâtir ; dans l'Est cependant, la domination byzantine continuait. Quand les chefs normands firent la conquête de l'île, la population arabe continua ses habitudes, ses pratiques, ses arts. Quand les Roger et les Guillaume voulurent se bâtir des palais, des maisons de plaisance, des chapelles, des abbayes, ils eurent recours aux architectes et aux maçons arabes, qui, naturellement, leur firent ce qu'ils savaient faire. Les décorateurs byzantins brochèrent sur le tout. Enfin le clergé normand semble avoir exercé une influence décisive. Les conquérants normands n'avaient pas de maçons avec eux, mais ils avaient des clercs. Ceux-ci voulaient des églises conformes au style qu'ils connaissaient et imposaient plus ou moins leur plan général. L'abbaye de Montréal, la cathédrale de Cefalù, c'est Saint-Étienne de Caen revêtu de mosaïques et traité dans le détail selon les habitudes arabes et byzantines. Ainsi, sous

l'influence du grand, noble et conciliant esprit de cette dynastie, qui fut la maison vraiment nationale de la Sicile, se forma un art qui, à sa date (commencement du XII^e siècle), fut le premier du monde. Comme nos rois capétiens, les rois normands de Sicile furent des personnages à demi ecclésiastiques, chefs puissants d'un clergé riche et dès lors patriote. Les images du roi normand couronné directement par Jésus-Christ ou le Père éternel sont prodiguées : sur le principal siège de chaque grande église, à droite du chœur, du côté de l'Évangile, on lit en gros caractères : *Sedes regis*. La conquête normande eut ici son effet ordinaire, qui était de réunir, en vue d'un but commun et national, sous la main de vigoureux chefs, bientôt identifiés avec le peuple conquis, toutes les forces vives, tous les éléments du pays. En Sicile, ces éléments étaient prodigieusement divers. C'était, si j'ose le dire, une civilisation trilingue ; les inscriptions, où l'on se plaisait à faire figurer l'un à côté de l'autre le grec, l'arabe et le latin (1), étaient la plus parfaite image de ce monde mêlé et pourtant plein de vie et d'originalité.

Certes la période souabe fut brillante au plus haut degré. Palerme fut, durant quelques années, la capitale de l'Europe, le centre des grandes affaires ; mais la Sicile se trouva entraînée par les Hohenstaufen dans une querelle qui n'avait rien de national pour elle, la guerre de l'empire et de la papauté. Cette guerre du laïque et de l'Église, l'Italie sait la faire à sa manière ; mais sa manière n'est pas du tout la manière allemande. L'Allemagne procède par antipapes ; l'Italie soutire l'orage au lieu de l'amonceler. Elle n'a que faire d'antipapes, puisque son pape à elle est toujours le pape de Rome, le pape véritable. Les maladresses des Hohenstaufen n'eurent d'autre résultat que d'amener cette triste domination ultramontaine de la maison d'Anjou, aussi fâcheuse pour la France que pour la Sicile et la papauté, et qui nous fit jouer pour la première fois dans le monde le rôle toujours gauche de zouave pontifical.

Il ne faut jamais demander à l'art la raison des procédés

(1) On y joignait même quelquefois l'hébreu, à cause des juifs.

qu'il emploie pour produire son impression, le monde byzantin, le monde latin, le monde arabe, semblent trois éléments inconciliables. La Sicile a su les mélanger dans des monuments dont l'effet est charmant. La chapelle Palatine et ce que l'on appelle la chambre de Roger doivent compter entre les perles du monde. Je ne m'imaginai point pareille chose d'après ce que j'avais vu en Orient : une chapelle bâtie sur le plan d'une mosquée, avec un plafond décoré de pendentifs en forme de stalactites et orné d'inscriptions coufiques, voilà ce que les chrétiens d'Orient n'ont jamais osé ; ils auraient horreur pour une église de motifs si purement musulmans. La coupole de la chapelle Palatine est une merveille de grâce et d'élégance de construction. C'est une petite mosquée d'Omar ; comme dans cette dernière, les ordres grecs sont employés avec un certain sentiment de leur valeur primitive. Et pourtant tout cela a été bâti en 1132 par Roger II. — L'église Saint-Jean-des-Ermites, avec ses trois absides et ses cinq petites coupoles hémisphériques, paraît de même au premier coup d'œil une mosquée, et pourtant elle a été bâtie pour église ; il ne peut exister aucun doute à cet égard.

Que dire de la Martorana, ce petit chef-d'œuvre d'église avec ses inscriptions arabes et grecques, si bizarrement devenue une chapelle de religieuses, lesquelles, sans toucher beaucoup aux parties primitives, les ont appropriées à leurs usages au moyen d'additions du style le plus prétentieux assurément, mais le plus réjouissant ? La question des restaurations se pose ici dans toute sa netteté. Faut-il supprimer ces petits joujoux de cuivre et de marbre polychrome, dont les pauvres recluses s'amuserent ; ces belles grilles dorées qui leur permettaient de satisfaire leur curiosité sans rompre leur clôture, et derrière lesquelles on croit voir se dessiner encore plus d'un joli visage voilé ; cette tribune ou plutôt ce salon Pompadour où elles chantaient aux jours de fête ; ces petits guichets où les mosaïques primitives se mêlent aux enfantillages du rococo le plus effréné ? Pour moi, j'hésiterais à porter la main sur tout cela. Le baroque est expressif à sa manière. L'histoire, qu'est-elle, si ce n'est la plus ironique et la plus incongrue des associations

d'idées ? Tout a son prix comme souvenir. Un monument doit être accepté comme le passé nous le lègue ; il faut, autant que possible, l'empêcher de se détruire, voilà tout. On a bien dépassé cette mesure en France ; sous prétexte de ramener les édifices à une prétendue unité d'époque qu'ils n'eurent jamais, on a détruit, réédifié, achevé, complété, et préparé ainsi les malédictions des archéologues de l'avenir, dont la tâche aura été rendue singulièrement difficile par ces indiscrètes retouches. On commet parfois la même faute en Italie. Sous prétexte de ramener les édifices à ce qu'ils furent, on est en train de supprimer le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle. Assurément ce furent des siècles de décadence pour l'art italien. Les méfaits qui s'y commirent sur les édifices du moyen âge ne peuvent être assez déplorés ; mais le mal est fait. Si, en enlevant les bibelots de la Martorana, on pouvait espérer retrouver des parties anciennes recouvertes, je serais bien d'avis qu'on les enlevât ; mais la disparition de ces enfantillages ne nous rendra pas un atome de ce qui est perdu. Laissez donc ce petit monument tel qu'il est. Et puis le goût est si changeant ! Qui peut se vanter de le fixer ? Le *xvii^e* siècle sabrait le moyen âge, sans se douter qu'un jour cet art barbare, incorrect, souvent sauvage, aurait son prix. On détruit maintenant le *xvii^e* siècle comme fade et sans caractère. Qui sait quel sera le goût de l'avenir, et si le *xix^e* siècle ne sera pas traité de vandale à son tour ? Il n'y a qu'une manière sûre pour n'être pas traité de vandale : c'est de ne rien détruire, c'est de laisser les monuments du passé tels qu'ils sont. L'Italie, avec ses contrastes éloquents ou bizarres, nous paraît si belle comme elle est, que nous ne voyons pas sans crainte porter la main sur une partie quelconque de ce décor merveilleux, même sur les parties mauvaises, même sur le rococo.

La Ziza et la Couba furent longtemps tenues pour des constructions de l'époque arabe. La similitude est parfaite, et on raconte qu'Abd-el-Kader, ayant visité ces charmants édifices, se prit à pleurer au souvenir des déchéances de sa race. Les inscriptions arabes, visibles encore, quoique mutilées, et commençant par la formule : « Au nom de Dieu, clément et miséricordieux », n'étaient-elles pas la

meilleure des preuves ? Le premier, M. Amari a lu ces inscriptions en entier, et que disent-elles ? Que Guillaume I^{er} et Guillaume II ont élevé ces châteaux pour leur habitation et leurs plaisirs. Ici donc encore les Arabes travaillèrent pour les Normands. Les architectes firent comme Edrisi, qui écrivit en arabe pour Roger son fameux traité de géographie, comme les poètes qui faisaient des *kasida* arabes en l'honneur de leurs nouveaux maîtres.

A Montréal, à Cefalù, l'influence arabe est moins forte qu'à Palerme. L'abbaye de Montréal, la cathédrale de Cefalù sont des églises romanes décorées à la byzantine. La mosaïque y flamboie dans toute sa splendeur. Qu'on se figure une de nos cathédrales historiée de bas en haut comme les pages d'une Bible resplendissante. L'exécution à Cefalù offre une perfection qu'on ne trouve pas ailleurs. A Montréal, quelques scènes bibliques, surtout celle de la création, sont représentées d'une façon entièrement neuve. Les portes de bronze de Montréal rappellent celles de Florence pour la grandeur et la naïveté ; elles sont de 1186. Dans le cloître, chacun des chapiteaux sculptés voudrait une étude de plusieurs heures.

II

Ces merveilles de l'art siculo-normand ayant leur centre à Palerme, nous pûmes les étudier à loisir, sans désertier les travaux du congrès. La visite que nous fîmes aux belles fouilles dirigées par le prince de Scalea et M. Cavallari dans l'ancienne ville phénicienne de Solonte ne nous empêcha pas non plus de donner à ces intéressantes discussions l'attention qu'elles méritaient. Les congrès de *scienziati*, établis vers 1840 par quelques savants patriotes et libéraux, entre lesquels on doit nommer le prince de Canino, jouèrent autrefois un grand rôle dans l'œuvre de l'unité et de l'indépendance de l'Italie. Le but en était alors, il faut bien le dire, plus politique que scientifique. Il s'agissait de donner aux hommes éclairés des différentes parties de l'Italie la facilité de se voir et de s'entendre. L'œuvre

nationale une fois accomplie, on eût pu tenir pour superflues des réunions qui avaient servi de prétexte, à une époque de suspicion, pour préparer cette œuvre. On ne le fit pas, et l'on eut raison. On conserva comme un souvenir ces assemblées périodiques, devenues désormais moins importantes en un sens, et dans un autre plus sincères. Le congrès de Palerme a été digne de son titre et des savants italiens qui s'y sont trouvés réunis. Un parlement scientifique, dont faisaient partie le père Secchi, M. Blaserna, M. Canizzaro, M. Palmieri, M. Amari, M. Fiorelli, M. Imbriani, M. Conestabile, M. Raina, M. Salinas, M. Cusa, M. Pitré, ne pouvait manquer d'être fructueux. Le vénérable doyen de la philosophie italienne, M. Mamiani, présidait à tout avec sa haute tolérance, son esprit large et conciliant. La présence du prince Humbert et celle de M. Bonghi, ministre de l'Instruction publique, contribuaient à une œuvre non moins utile que celle de la science, à une œuvre de bonne politique et de bonne administration.

Un des motifs, en effet, qui avaient porté à choisir Palerme pour siège du congrès national de la science italienne était une idée de concorde et d'apaisement. Depuis plusieurs années, la Sicile était froissée ; elle se croyait délaissée du reste de l'Italie, prétendait ne pas avoir sa part dans la répartition des faveurs nationales. La loi d'exception récemment votée semblait présenter la province à laquelle elle s'appliquait comme un pays barbare et en dehors du droit commun. Or, comme tous les insulaires, les Siciliens sont très patriotes, et, comme tous les patriotes, ils sont susceptibles. Le regret d'être peu visités, la persuasion qu'on n'attribuait pas à la Sicile dans le présent et dans le passé la place qu'elle mérite leur avaient inspiré quelque chose du sentiment de l'enfant qui se prétend dans la famille moins aimé que les autres. Il ne fallait, pour faire tomber ces préventions parfois injustes, qu'un acte de courtoisie. Le congrès et surtout le voyage du prince Humbert guérissent toutes les meurtrissures. Ce mouvement, cet aliment à la curiosité, ces visites des principaux personnages de l'État furent d'un effet excellent. Les provinces voisines de Palerme vou-

lurent avoir leur part ; on leur promit le ministre et les *scienziati*. Elles témoignèrent, par les sacrifices qu'elles s'imposèrent pour les recevoir, le prix qu'elles attachaient à une pareille faveur.

Tel qu'il nous fut donné de l'étudier dans ces circonstances avantageuses pour tout voir, le caractère sicilien se révéla à nous comme un fait singulièrement tranché et avec une rare puissance d'individualité. On a souvent dit que les insulaires forment, par le seul fait de leur situation géographique et indépendamment de la race, une catégorie dans l'espèce humaine. Cela est très vrai. Ces frontières, les plus naturelles de toutes, inspirent un patriotisme intense, opposent nettement l'indigène au reste du monde, créent une histoire à part. En apparence, il n'y a pas de peuple plus mêlé que celui de Sicile. Anciens Sicanes, Grecs, Phéniciens et Carthaginois, Romains, Byzantins, Arabes, Normands, Français, Allemands, Espagnols, Napolitains, tout est venu s'y confondre. Malgré cette diversité d'origine, l'unité du caractère national est parfaite ; nulle part la fusion des races n'a été plus absolue. Quelques familles nobles ont seules le souvenir de leur provenance, et encore cette noblesse, tout entière d'origine normande, souabe ou espagnole, n'a-t-elle la prétention de représenter qu'une situation sociale supérieure et la grande propriété. Elle est profondément sicilienne et ne sépare en rien ses intérêts des destinées du pays.

Ce qui domine évidemment dans ce mélange de races, c'est l'élément arabe ou plutôt berbère et l'élément gréco-byzantin, le premier l'emportant dans l'Ouest, le second dans l'Est de l'île. En traversant les villages de la pointe occidentale, vers Alkamo, on se croit parfois en Barbarie. Les femmes vivent dans une demi-retraite ; le sentiment de l'indépendance tourne facilement au banditisme. A Syracuse, au contraire, on est en Grèce. Les femmes vous accueillent d'un air souriant ; on trouve plus d'humeur facile et de gaieté. Ces analyses sont difficiles et toujours sujettes à bien des réserves. Ce qui est clair, c'est le résultat d'ensemble. Un caractère ardent, passionné, généreux,

libéral, plein de feu pour ce qui est noble et beau, un tempérament où le cœur surabonde et devance parfois la réflexion, voilà la nature sicilienne. La passion profonde de l'Arabe et le libéralisme grec s'y réunissent. En somme, si l'on veut voir la vie grecque se prolongeant encore de nos jours, c'est en Sicile, c'est dans la baie de Naples qu'il faut aller. La Grèce proprement dite a été trop dépeuplée ; il s'y est fait trop de substitutions de races. Ici, au contraire, la verve, l'élan primitif, l'abondance facile ont survécu à toutes les aventures historiques et s'épanouissent encore sous nos yeux.

Une aisance surprenante, parfois un peu de présomption, sont le fruit du haut sentiment que le Sicilien a de sa noblesse. L'idée qu'il est inférieur à qui que ce soit ne lui vient jamais. Les mièvreries que nous appelons réserve et discrétion sont chez nous le reste d'une longue inégalité sociale. Le Grec non plus ne connaît pas de pareilles timidités. D'abord, je fus surpris de ces lettres innombrables, de ces cosmogonies, de ces traités « de l'univers », « de la nature des choses », de ces projets de réforme universelle, que je recevais chaque jour. Il est rare chez nous qu'un inconnu vienne vous dire : « Votre philosophie est la mienne », ou bien : « Vous êtes du petit nombre de ceux qui sont arrivés au juste concept du créé. » Puis on se souvient qu'on est en Grèce, que les choses se passaient ainsi du temps d'Empédocle, et que c'est par suite de cet éveil que l'humanité s'est engagée à la recherche des causes. La Sicile est peut-être le pays où le goût de la spéculation est le plus naturel. Si quelque chose peut encore nous donner l'idée d'un pays où, comme en Grèce, le goût du beau était le fait de tout un peuple, et où la différence de culture entre les classes inférieures et les autres classes n'existait qu'en degré, c'est la Sicile. Ce qui nous paraît naïf est simplement antique. La joie avec laquelle la visite du congrès était saluée dans les campagnes formait un spectacle qu'aucun pays de l'Europe n'eût offert. A Sélinonte, sur un rivage entièrement désert, des barques contenant des centaines de personnes accourues de dix lieues à la ronde venaient au-devant de nous en criant : « Vive la science ! »

Cet enthousiasme nous rappelait les beaux vers où Empédocle raconte les triomphes enfantins de la science au milieu d'un peuple enivré de ses premiers miracles : « Amis qui habitez l'acropole de la grande ville que baigne le blond Acragas, gens soucieux de bonnes choses, salut. Je suis pour vous un dieu ambrosien, non un mortel ; je marche entouré de vos honneurs, couronné par vous de bandelettes et de couronnes..., etc. (1) »

Au fond, ces braves gens, qui nous accueillaient au cri de « Vive la science ! » ne répétaient pas seulement un mot d'ordre. Ils savaient assez bien, quoique vaguement, ce qu'ils disaient. La « science » signifiait pour eux la liberté de l'esprit, la protestation contre toute chaîne imposée au nom d'une autre autorité que la raison. Il faut se rappeler que le fanatisme religieux n'a jamais été fort en Sicile. Les populations abandonnèrent l'islamisme et l'Église grecque sans crise violente. L'inquisition fut en Sicile une institution espagnole, plus politique encore que religieuse. L'extrême éveil des esprits, une grande chaleur de prosélytisme, l'ardeur de travailler à l'œuvre du temps, sont les sentiments qui dominent, même dans une partie du clergé. Cet enthousiasme, qui nous reportait de deux mille quatre cents ans en arrière, en pleine Grèce, quand les religions de l'Orient n'avaient pas élevé contre la science la plus forte barrière qui fût jamais, aboutira-t-il à quelque chose de fécond ? Nous n'hésitons pas à le croire. Le grand nombre d'excellentes têtes que la Sicile a produites de nos jours permet de tout espérer pour l'avenir. La Sicile est une motte de terrain aurifère non encore lavée. Après avoir aimé la science, la jeunesse de Sicile voudra sérieusement la cultiver. Nul pays catholique, si l'on excepte la Hongrie, n'est plus près d'une réforme religieuse. Nul pays, la Hongrie et la Croatie toujours exceptées, n'a un clergé moins fanatique, plus fondu dans la population, plus dégagé des liens d'un parti étranger. La Sicile a pu un moment être une difficulté pour l'Italie ; elle deviendra un des plus beaux joyaux de sa

(1) Diogène Laërce, l. VIII, ch. 11, § 62.

couronne et une des principales sources de sa prospérité.

L'état révolutionnaire où la Sicile a été pendant plus de cinquante ans a dissipé beaucoup de forces vives. Cet état, à plusieurs égards justifié, touche à son terme. Le détestable gouvernement que la Sicile a eu depuis le commencement de ce siècle ne pouvait provoquer que la révolution. Les divers mouvements qui se sont succédé ont été essentiellement nationaux, tous ont été faits avec l'appui de la noblesse. *Che fanno i signori ?* était la première question que le peuple s'adressait. A l'heure qu'il est, deux vérités sont incontestables. Politiquement parlant, les Bourbons n'ont pas en Sicile un seul partisan sérieux. Il y a dans certaines parties de l'opinion publique une opposition vive, à peine y a-t-il une trace de parti radical. L'idée que la Sicile puisse former une république indépendante est le rêve de quelques esprits, mais ce n'est rien de plus qu'un rêve. Dans la pratique, tous sont d'accord pour maintenir l'état de choses actuel, état imposé par la meilleure des raisons, une évidente nécessité.

On ne peut nier que le banditisme, ou plutôt un état d'insubordination locale, ait existé dans les provinces de l'Ouest et y ait produit des actes regrettables. Il ne faut pas demander à des populations longtemps mal gouvernées l'ordre et le respect de la loi, qui sont le résultat d'une longue habitude de paix et de régularité. La *vendetta* est au fond de la plupart de ces méfaits. Chez des populations ardentes, pour lesquelles la garantie de l'État a été nulle durant des siècles, la vengeance privée se présente comme une sorte de devoir. Nul ne doit se faire justice à soi-même ; cela est facile à dire dans des sociétés où le gouvernement se charge très réellement d'une mission de justice et de protection. Mais une telle abdication du droit de la défense personnelle eût paru une amère dérision avec les gouvernements que la Sicile a eus durant six cents ans. Une autre source d'actes regrettables est le sentiment plus fier que légal avec lequel le tenancier entend ses droits à l'égard du propriétaire. Les exigences de celui-ci vont souvent se briser contre une idée de la propriété qui a été celle du passé et n'est plus celle de notre temps. Le chef

féodal n'était pas un propriétaire comme celui qui de nos jours achète une terre ; dans beaucoup de pays, ses vassaux étaient ses copropriétaires. Blessé dans une pré-tention instinctive, à laquelle sa fierté ne peut renoncer, le tenancier va jusqu'à l'assassinat sur le régisseur, et, à partir de ce moment, devient un homme hors la loi. Un fait que nous avons pu observer, c'est que les grands propriétaires nobles qui traitent leurs fermiers selon les anciens usages peuvent traverser la Sicile sans rencontrer autre chose que la sympathie et le respect. Une autre génération se pliera mieux aux exigences nouvelles. Les chemins de fer surtout amèneront une transformation complète dans l'état de la Sicile. Nul pays n'en a plus besoin, car c'est un pays fait surtout pour l'exportation. L'extraction du soufre produit des millions ; cette extraction se fait par des procédés singulièrement primitifs. De malheureux enfants, une lampe attachée au milieu du front, amènent la matière première par des escaliers ou plutôt des précipices de 200 ou 300 mètres ; des ânes transportent ensuite le soufre extrait de ces minéraux. Que de forces seraient épargnées par un treuil et quelques rails ! La richesse extrême de la côte orientale de l'île, au pied de l'Etna, cette prospérité sans égale de Catane, d'Aci-Reale, de Messine, ne tient qu'à une seule cause, aux chemins de fer. Les réclamations de la Sicile sur ce point sont tout à fait fondées.

En somme, le Sicilien a de graves défauts et de précieuses qualités. Les défauts peuvent être atténués, et les qualités bien employées. Les défauts sont un amour-propre excessif, une certaine tendance à se contenter de généralités superficielles, un feu qui ne se gouverne point assez, trop peu d'horreur pour l'effusion du sang. Les qualités sont celles qui ne se remplacent pas, le cœur, l'enthousiasme, l'intelligence vive et prompte, l'instinct sûr, l'ardeur sans bornes. On me dit que, dans ce qui touche à l'éducation militaire, le Sicilien apprend en cinq jours ce que l'Italien d'autres provinces n'apprend qu'en un mois. Les chants et les croyances populaires recueillis par M. Pitré prouvent ce qu'il y a dans cette race d'esprit, de vie, de poésie. Nous autres, races du Nord, devons éviter de croire que nos

solides qualités suffisent à l'œuvre du progrès. A nous seuls, nous n'aurions jamais fait la civilisation. Il y faut le brillant, la désinvolture de ceux qui ne doutent de rien. Un étranger (non un Français) que l'un de nos amis consultait sur l'état moral du pays et sur les réformes urgentes : « Des réformes ? dit-il. Une seule serait efficace ; ce serait une inondation qui montât aussi haut que l'Etna, de façon que la Sicile fût débarrassée des Siciliens. » Ce sévère critique n'ajoutait pas ce qu'il pensait sans doute, savoir : que la Sicile fût repeuplée par des gens de sa nation. Erreur ; l'espèce humaine est un ensemble bien plus compliqué qu'on ne croit. Les dons les plus divers y sont nécessaires ; la race qui dit : « La civilisation, c'est mon œuvre ; l'esprit humain, c'est moi », blasphème contre l'humanité.

III

M. Bonghi décida qu'après l'achèvement des travaux du congrès la commission nationale des antiquités visiterait toutes les grandes ruines de la Sicile, pour se bien rendre compte des points où il importe le plus d'exécuter le travail des fouilles. Il voulut faire partie lui-même de cette rapide expédition, et il y invita les savants étrangers venus au congrès. Les voyages de Montréal, de Solunto, de Cefalù, avaient pu être accomplis en une journée. Une course de dix jours fut savamment organisée pour nous montrer ensuite les grands monuments de l'antiquité qui assurent à la Sicile un rang archéologique presque égal à celui de la Grèce. Cette course a produit chez ceux qui l'ont faite une vive impression. L'infatigable activité du ministre ne laissait aucune place au repos ; pendant dix jours, nous ne sûmes guère ce que c'est que le sommeil ; mais le spectacle du passé et du présent était si étrange que nous ne sentîmes la fatigue que plus tard. Chose singulière, ma jambe raide et mon pied traînant ne se refusèrent pas une fois à leurs devoirs les plus pénibles. Le mal n'était pas guéri, il était oublié.

Nous dûmes adieu aux grands arceaux du château de

Roger le mardi 7 septembre, à cinq heures du soir. Nous revîmes Montréal à la nuit tombante ; je saluai la belle abside du roi Guillaume II, et je pus serrer la main à ce beau chanoine qui, lors de notre première visite, voulut bien être mon guide, mon exégète et mon soutien. La nuit nous prit gravissant les sommets qui forment le fond du bassin de Palerme. Nous entrions dans le bassin du golfe de Castellamare, dans les vallées qui produisent le délicieux vin de Zucco. Tous les villages étaient illuminés ; la vue d'un représentant de ce gouvernement que les populations n'avaient connu jusque-là que de loin remplissait le pays de joie. Chaque fois le ministre devait descendre ; les *scienziati* étaient aussi fort demandés ; on les avait annoncés, les localités qui avaient voté des fonds pour la réception voulaient les avoir. Cet empressement était touchant et empreint d'une cordialité extrême. Partout on nous servait des rafraîchissements excellents et les vins du pays. Le patriotisme local s'en mêlait. A Partenico : « Trouvez-vous nos glaces meilleures que celles de Borgetto ? » A Borgetto : « Notre vin, n'est-ce pas, vaut mieux que celui de Zucco ? — Oui, sans doute », répondions-nous, et c'était vrai. Ces vins de Sicile sont des sirops exquis. Ils diffèrent de village à village, et le meilleur paraît celui qu'on a goûté le dernier.

Ce mot de village demande explication. L'analogue de ce que nous appellerions en France un gros bourg, un chef-lieu de canton, est en Sicile une ville de 10 000, 15 000, 18 000 âmes. L'absence de hameaux et de population épars dans les campagnes explique cette singularité. Il n'y a pas de pays où il y ait autant de villes populeuses, et ces villes sont situées à deux ou trois lieues l'une de l'autre. Il est vrai qu'à certains égards ces grandes villes n'étaient dernièrement encore que des villages. Bagheria, à la porte de Palerme, a 15 000 habitants, et n'avait pas une école sous l'ancien gouvernement.

Nous devons coucher à Alkamo, ancien chef-lieu arabe, où les mœurs sont encore très bien conservées. Le syndic, en véritable cheik, avait fait demander qu'on lui spécifiât bien les qualités des personnes qui devaient venir, pour

que chacun fût traité selon son rang. Il était trois heures du matin quand nous arrivâmes. Ces campagnes sont très fiévreuses. Plusieurs s'endormaient de fatigue au fond des voitures ; mais les Siciliens ne le souffraient pas, prétendant que l'on courait ainsi un grand danger de prendre la fièvre. Les murs et les tours d'Alkamo illuminés faisaient à deux et trois lieues dans la campagne un effet saisissant. La réception fut particulièrement chaleureuse. A quatre heures, nous délibérâmes. Se coucher pour se lever à six heures était peu sage. On remonta donc en voiture pour atteindre le plus tôt possible les ruines de Ségeste. Nous vîmes l'aube se lever sur les bords du Crimissus, témoins de cette brillante campagne de Timoléon contre les Carthaginois où naquit la stratégie, bientôt poussée plus loin encore par les capitaines de l'école d'Alexandre. Vers sept heures, un temple magnifique, que l'on eût dit intact, nous apparut à l'horizon, noyé dans les rayons du soleil. C'était Ségeste. Nous laissâmes les voitures sur les bords du Crimissus, et en une demi-heure de cheval nous atteignîmes le temple, situé au pied de la ville antique qui, par son alliance avec les Romains, joua dans l'histoire de la Sicile un rôle si décisif.

Pour l'archéologue, le temple de Ségeste a des problèmes singuliers. Il semble n'avoir pas été achevé. Sans doute, la destruction de la ville par les Carthaginois, en 409 avant Jésus-Christ, aura suspendu l'ouvrage. Les cannelures des colonnes ne sont pas faites ; les superfluités ne sont pas abattues ; la cella semble n'avoir jamais existé. Pour l'artiste, le temple de Ségeste est un des monuments qui ont le plus d'effet. La colonnade, l'architrave, les triglyphes, les métopes non sculptées sont tout à fait intacts. Les chapiteaux doriques ont une mollesse, une flexibilité de courbe qui n'ont pas été surpassées. La couleur et l'aspect spongieux de la pierre, la certitude que la main d'aucun restaurateur n'a ici passé entre l'antiquité et nous, font que l'on reste pensif durant des heures à l'ombre de ces colonnes. La ville antique a disparu, excepté le théâtre. Rome ne rendit à son alliée qu'une existence éphémère, et la fable d'une origine troyenne ne suffit pas pour la préserver de l'abandon.

Ségeste est un désert ; mais Calatafimi et toutes les localités environnantes y étaient accourues pour voir le ministre et les *scienziati*. Sous une tente dressée avec goût, nous trouvâmes un déjeuner excellent. On but aux vieux héros de Ségeste, à la paix et à la concorde, qu'ils ne surent pas fonder ; aux morts de 1860, qui, plus heureux que leurs ancêtres, donnèrent sur ce champ de bataille la Sicile à l'Italie ; et, vers une heure, sous un soleil ardent, nous remontâmes en voiture pour atteindre Trapani avant la fin du jour.

Nous contournâmes l'Éryx (Monte San-Giuliano), que tant de fois dans mes voyages j'avais vu, en doublant vers Maritimo le cap Lilybée, se profiler à l'horizon. Il est plus beau encore du côté de la terre que du côté de la mer. Coupé à pic, il soutint dans la première guerre punique des sièges de deux années. Monter à l'Éryx, voir les traces de ce célèbre sanctuaire de la Vénus Érycine, que le marin phénicien voyait de vingt lieues à la ronde se dessiner comme le paradis où il aurait la récompense de ses peines, eût été mon rêve. Il fut impossible d'y songer ; les heures étaient comptées, et il faut un jour pour gravir le Monte San-Giuliano. M. Polizzi d'ailleurs, l'excellent bibliothécaire de Trapani, du pied de la montagne m'expliquait tout, pierre par pierre, me racontait ses recherches pour retrouver la célèbre inscription carthaginoise d'Éryx et me prouvait qu'il ne faut pas espérer la revoir. Cette pierre curieuse a été vue au xvii^e siècle par un nommé Cordici, qui a laissé une histoire manuscrite de Monte San-Giuliano, laquelle se trouve à la bibliothèque communale de Palerme. Cordici en donna un dessin des plus grossiers, que Torremuzza reproduisit par à peu près, et que Gesenius reprit avec peu de soin dans l'ouvrage de Torremuzza. Ainsi défaçonnée par trois intermédiaires, l'inscription était indéchiffrable : il eût mieux valu ne pas s'en occuper, surtout à une époque où l'interprétation des monuments phéniciens était à l'état d'enfance. Je ne sais quelle chimère a porté Gesenius, Ebrard, Meier, Blau, à y voir un morceau de littérature, une lamentation funèbre sur la mort d'une jeune fille. Toutes ces belles choses sont à biffer. Grâce à M. Polizzi, à M. Amari, à

M. Salinas, nous possédons maintenant des calques rigoureusement exacts et des photographies de la copie de Cordici qui est à la bibliothèque de Palerme. En outre, une autre copie également autographe de l'ouvrage de Cordici a été découverte à Monte San-Giuliano. Avec ces secours, on peut apercevoir l'original mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici, et, bien qu'on soit loin encore d'avoir lu tout l'ensemble, on en voit assez pour affirmer que l'inscription était votive et s'adressait à *Rabbath Astoreth* (Vénus Érycine), sous le vocable de « Prolongatrice de la vie (1) ».

Nous avions un besoin extrême de repos ; mais comment résister aux invitations de la municipalité de Trapani, qui nous convoquait à un banquet pour onze heures du soir ? L'amabilité extrême de nos hôtes nous permettait du reste cette quiétude, ce demi-sommeil les yeux ouverts que nous devions pratiquer durant huit jours. Un splendide éclairage au gaz faisait de la salle une étuve, où tous les rhumatismes du monde eussent dû céder. Les *brindisi* se succédaient dans un état de demi-rêve que l'indulgence de nos voisins acceptait en souriant. Le lendemain à huit heures, nous avons visité la bibliothèque, le musée, et nous étions embarqués sur l'*Archimède*, belle frégate à vapeur où la courtoisie de M. le commandant Conti nous avait préparé la plus aimable des installations.

Je revis Éryx de la mer, et je saluai à distance cette petite île de Maritimo, qui me rappelait de vifs souvenirs. Lors de mon premier voyage d'Orient, je m'éveillai le second matin après le départ en face de cette petite île, rayonnante de soleil, parée de verdure par les pluies d'octobre. Cette fois je la trouvai aride, sans rosée. Un mois de différence est beaucoup en cette saison, mais quinze ans sont beaucoup dans la vie. Peut-être Maritimo m'apparut ainsi

Quand' era in parte altr' uom da quel ch' i' sono.

Des parties de moi sont mortes depuis ; nous mourons, à vrai dire, par lambeaux.

(1) Ou « force de vie », *Kebâr hayyim*. Comparez *Oz hayyim* dans l'inscription de Lapithos (Chypre).

Verrions-nous Sélinonte ? Telle était la question que nous nous adressions depuis que la frégate avait doublé Marsala (le cap Lilybée). Sélinonte ne saurait guère être visité que par mer. Or cette côte, dénuée de port, offre à un grand navire des difficultés extrêmes. Obligé de se tenir à une demi-lieue du rivage, il ne peut lancer ses embarcations que si la mer est sûre ; le moindre grain, le moindre caprice rend le retour des chaloupes impossible (nous avons failli en faire l'expérience à Cefalù). Le commandant ne nous laissa descendre qu'en nous avertissant que, si, pendant notre visite aux ruines, le vent s'élevait, il devait gagner Trapani et nous abandonner à notre sort. Le temps nous fut merveilleusement propice. Nous croyions aborder à un désert ; des vingtaines de barques nous attendaient ; un débarcadère, une route avaient été improvisés par les gens de Castelvetro ; des voitures nous avaient été préparées. Sûrement les ruines eussent gagné à être visitées dans la solitude ; mais ces attentions, cette cordialité, ce sentiment naïf de gens qui se croyaient oubliés du monde, maintenant fiers qu'un ministre et des hommes qu'ils supposent célèbres viennent visiter leur île, tout cela, dis-je, avait quelque chose qui nous allait au cœur. Le syndic de Castelvetro nous le disait d'une manière touchante, quand parfois la foule nous étouffait : « Songez, messieurs, que ces gens ont fait trente milles pour vous voir. » La politesse et les égards avec lesquels les autorités traitaient jusqu'au moindre enfant nous frappèrent. Des glaces, des sorbets excellents, un vin de feu nous attendaient à chaque ruine. Il n'en fallait pas moins pour nous soutenir. Un soleil terrible, une terre gercée par cinq mois torrides et que perçait seul un délicieux petit lis blanc double, un marais infect, autrefois desséché, dit-on, par Empédocle, mais qui, depuis la mort du grand ingénieur agrigentain, a repris tous ses droits à empester le pays, faisaient de cette journée la plus rude de toutes ; mais quel sublime spectacle ! Sept temples, dont cinq énormes, sont là gisant sur le sol ; le diamètre des colonnes va à 3^m32, et partout ces merveilleux chapiteaux doriques, la plus belle chose que l'homme ait jamais inventée ! Nulle part on ne saisit mieux qu'ici, pas à pas, les

progrès de ces courbes divines arrivant à la perfection. Chaque essai, chaque tâtonnement est visible, et, chose plus extraordinaire que tout le reste ! quand les créateurs de cet art merveilleux eurent réalisé le parfait, ils n'y changèrent plus rien. Voilà le miracle que les Grecs seuls ont su faire : trouver l'idéal, et, une fois qu'on l'a trouvé, s'y tenir.

Ah ! pourquoi ces demi-dieux crurent-ils qu'il était de leur devoir de s'entre-dévorer ? Les ruines de Sélinonte font sous ce rapport l'impression la plus triste. Cette immense destruction, accomplie savamment et avec un dessein arrêté, fait sûrement maudire Carthage, qui amena sur ce monde délicat les sauvages mercenaires de l'Afrique ; mais elle fait surtout détester ces divisions de ville à ville, ces guerres fratricides où s'est abîmée la civilisation grecque. La destruction de Sélinonte fut l'œuvre de Ségeste, et Ségeste, un an après, tombait à son tour. On comprend qu'après cela la paix romaine ait semblé un bienfait.

Ces ruines de Sélinonte sont dignes de la Grèce par la grandeur et la perfection du travail. La commission archéologique fut unanime pour demander au ministre que désormais le grand effort des fouilles siciliennes portât sur ce point. Déjà les recherches de M. Cavallari ont eu les plus heureux résultats, en particulier autour de l'acropole. Là ont été trouvées ces métopes célèbres qui font maintenant l'ornement du musée de Palerme, monuments d'un style archaïque, encore asiatique, et qui expliquent peut-être la transition tant cherchée entre l'art de l'Orient et celui de la Grèce. Les autres métopes de Sélinonte nous montrent pas à pas les progrès de la sculpture. Comme au moyen âge, ces progrès n'allèrent pas tout à fait de pair avec ceux de l'architecture. Celle-ci avait arrêté ses formes quand la sculpture hésitait encore. L'école dorique de Sicile se laissa devancer par l'école attique. Plusieurs de ces œuvres un peu gauches sont contemporaines du Parthénon. Un trait bien remarquable, c'est que les parties nues des figures de femmes y sont exécutées en marbre blanc, exactement comme, sur les vases peints, les mains, les pieds, les têtes

des personnages féminins sont en blanc pâle. La polychromie, recouvrant le tout, pouvait dissimuler ce que ces rajustages de matières différentes ont pour nous de choquant.

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, l'*Archimède* nous porta de Sélinonte à Agrigente. La ville de Girgenti, bâtie dans l'acropole de la vieille Agrigente, se trouvant assez éloignée de la mer, il s'est bâti au pied de la montagne un petit port qui, depuis quelques années, a pris une extrême importance commerciale par l'expédition du soufre ; on l'appelle Porto Empedocle. Nous y abordâmes sous un portique décoré des statues de Victor-Emmanuel et d'Empédocle. Empédocle, en effet, est encore le demi-dieu d'Agrigente. Philosophe, savant, ingénieur, musicien, médecin, prophète, thaumaturge, il trouva encore avec cela le temps d'être démocrate, de donner une constitution à sa république, de fonder l'égalité civile, de refuser une couronne, d'abattre l'aristocratie de son temps. Ce dernier trait n'a pas peu contribué à sa moderne fortune. Le parti libéral de Girgenti vit à la lettre d'Empédocle. Son image se voit à chaque pas ; son nom est prodigué aux lieux publics à l'égal de celui de Garibaldi ; à peine y eut-il un discours où sa gloire ne fût rappelée. Cette gloire est en somme de bon aloi. Empédocle ne le cède à aucun de ces génies extraordinaires de la philosophie grecque anté-socratique, qui furent les vrais fondateurs de la science et de l'explication mécanique de l'univers. Les fragments authentiques que nous avons de lui nous le montrent soulevant tous les problèmes, approchant souvent des solutions qu'on devait trouver deux mille deux cents ans plus tard, côtoyant Newton, Darwin, Hegel. Il fit des expériences sur la clepsydre, reconnut la pesanteur de l'air, eut l'idée de l'atome chimique, de la chaleur latente, soupçonna la fécondité de l'idée d'attraction, entrevit le perfectionnement successif des types animaux et le rôle du soleil. En biologie, il ne fut pas moins sagace : il proclama le grand principe : *Omnia ex ovo*, l'appliqua à la botanique, eut quelques notions du sexe des plantes, vit très bien que le mouvement de l'univers n'est qu'un réemploi d'éléments désagrégés, que rien ne se crée ni ne se perd. Il conçut

même la chimie des corps organisés et se passa des dieux dans ses hypothèses. Lucrèce lui doit autant qu'Épicure. Par d'autres côtés, ce Newton paraît doublé d'un Cagliostro ; il ne marchait dans les rues d'Agrigente que grave et mélancolique, avec des sandales de bronze, une couronne d'or sur la tête, au milieu des jeunes gens qui l'acclamaient. Il se défendait faiblement quand on lui prêtait des miracles, même des résurrections, et qu'on l'adorait comme un dieu. Les Agrigentins modernes n'admettent pas ces reproches et ne veulent voir dans leur célèbre compatriote qu'un « savant tout occupé à moraliser le peuple, qu'un grand citoyen qui rendit à sa patrie ses droits politiques et donna l'exemple de l'abnégation en refusant l'autorité suprême ».

Sélinonte n'est plus qu'un cadavre de ville. Agrigente vit encore et compte près de 20 000 habitants. L'aspect de ce sommet couronné de maisons serrées, s'élevant sur les substructions antiques et sur les flancs taillés du rocher, est grandiose, austère. Le manque d'eau, l'aspect aride de la campagne portent encore à la tristesse. La ville moderne, avec ses rues étroites, son air sombre, inaccessible et fermé, sa cathédrale étrange, tout espagnole, semble un reste d'un autre monde. A mi-côte s'étend la ville antique avec ses sept ou huit temples, rangés pour la plupart le long de l'ancien mur, de façon que du port cette ligne d'édifices se profilait sur le ciel. Le temple dit des Géants était sûrement quelque chose d'unique ; il présente les plus grandes colonnes doriques que l'on connaisse. Diodore dit vrai à la lettre : un homme peut se tenir dans leurs cannelures ; l'abaque des chapiteaux renversés à terre produit une sorte de stupéfaction. Un seul des télamons qui portaient l'architrave est étendu sur le sol. L'effet de ce colosse, dont les pièces désarticulées semblent les ossements d'un squelette, est tout à fait saisissant. Les pieds sont joints et minces ; ces colosses n'ont jamais rien porté effectivement ; ils étaient adossés à un mur ou à des pilastres. J'incline à croire qu'ils avaient l'air de soutenir un plafond à l'intérieur de la cella, ce qui expliquerait comment Diodore n'en parle pas. A l'extérieur, un tel décor eût trop frappé pour qu'on eût pu le passer sous silence. Le curieux sceau de Girgenti,

au moyen âge, représentant l'*aula gigantum* (1), fournit des arguments pour et contre cette opinion. Ce qui me paraît certain en tout cas, c'est que le temple des Géants se rapporta primitivement à un culte oriental. Girgenti offre bien d'autres traces d'influence phénicienne dans son temple de Jupiter Atabyrius (du Tabor), de Jupiter Polieus (Melkarth), situé à l'intérieur de l'acropole, et dans les indices du culte de Moloch qui se laissent clairement entrevoir derrière les fables relatives au taureau de Phalaris. Ces géants, s'ils étaient à l'intérieur de la cella, pouvaient jouer le rôle des colosses osiriens dans les avenues des temples d'Égypte, et des *seraphim* dans le temple de Jérusalem.

Les autres temples d'Agrigente sont beaux, sans doute ; mais, quand on a vu Athènes, on est difficile. Le soin de l'exécution y est bien moindre que dans les édifices athéniens. Une sorte de stuc revêtait la colonne et dissimulait toutes les imperfections du travail. Des négligences, des à peu près, comme ceux qu'on remarque dans la plupart des temples égyptiens, se rencontrent à chaque pas. L'imprévoyance de l'architecte se trahit. Décidément, la perfection a été l'invention des Athéniens. Venant les derniers, ils ont innové en réalisant l'idée d'édifices bâtis à priori dans la carrière, d'édifices où chaque pierre est taillée d'avance pour la place qu'elle doit occuper. L'exécution des détails de l'Erechthéion, par exemple, est une merveille qui dégoûte de tout ce que l'on voit ensuite. Dans les temples d'Agrigente, l'enduit et la polychromie masquaient les défauts. Tout voyage, toute recherche, toute étude nouvelle est ainsi un hymne à Athènes. Athènes n'a rien créé de première main ; mais en toute chose Athènes a introduit l'idéal. Et quel respect pour la Divinité ! Comme on ne cherche pas à la tromper ! On a découvert dans un trou devant le Parthénon un tas de tambours de colonnes rebutés. Il faut y regarder de très près pour apercevoir le défaut qui les a fait rejeter. Ce qu'on ne voit pas est aussi soigné que ce qui est visible. Rien de ces honteux décors vides, de ces apparences

(1) *Signal Agrigentum mirabilis aula gigantum*. Piccone, *Memorie storiche agrigentine*, p. 453. Le *tepidarium* de Pompéi présente une disposition analogue, sur une petite échelle.

menteuses qui forment l'essence de nos édifices sacrés.

Cette rude journée nous avait épuisés, et le cordial banquet que nous donnèrent les Agrigentins sur le champ même des ruines n'avait fait que nous inspirer le désir du repos. Nous reçûmes avec joie la nouvelle que l'hospitalité nous était préparée chez Gellias. Gellias fut un riche citoyen de l'ancienne Agrigente (v^e siècle avant Jésus-Christ) qui avait fait bâtir un grand nombre d'hôtelleries, à chacune desquelles était attaché un portier qui invitait les étrangers à entrer pour recevoir une gratuite et splendide hospitalité. Son nom est devenu celui d'un hôtel où nous prîmes un fort doux repos — doux, mais court. A cinq heures du matin, une course rapide, exécutée partie en chemin de fer, partie en voiture, partie à cheval, nous mena au cœur de la Sicile, à Racalmuto, centre de l'extraction du soufre, industrie qui prend de tels développements, par suite des besoins de l'industrie moderne, que la province de Girgenti en deviendra l'un des pays les plus riches du monde. C'est l'Afrique que nous vîmes ce jour-là se dérouler devant nous en cette chaîne de collines brûlées par les fumées sulfureuses, sans arbres, sans verdure, sans eau. La gaieté sicilienne résiste à tout. Les réceptions de Grotte et de Racalmuto furent de toutes peut-être les plus originales, les plus empreintes de curiosité aimable. Je n'oublierai jamais la *banda* musicale de Grotte. Elle s'obstinait à résoudre un problème que j'aurais cru insoluble, à suivre le ministre après son départ en jouant à perte d'haleine. Je vois encore un ophicléide passant à travers les roues des voitures sans omettre une seule note. Le chef de la troupe, jouant de la clarinette avec une volubilité sans nom, courait d'une course effrénée, se servant de son instrument comme d'un bâton indicateur pour montrer le chemin à ses compagnons. Le Sicilien ne se soucie pas de savoir si on le regarde; il agit pour sa satisfaction propre. L'idée de se surveiller pour éviter un prétendu ridicule ne vient qu'à des gens qui ne sont pas sûrs de leur noblesse historique, et qui n'ont pas toujours conscience d'obéir à un entraînement élevé.

En une nuit et une matinée, l'*Archimède* nous eut portés

à Syracuse. La ville actuelle n'occupe plus que l'île d'Ortygie, la plus petite des parties de l'ancienne cité. Achradine, Néapolis, Tyché, les Épipoles sont occupés par des champs ou des jardins. Tout cela faisait une enceinte qui égalait presque celle de Paris avant les fortifications. Au premier coup d'œil, on dirait que les monuments antiques de Syracuse ont disparu ; une étude attentive révèle bientôt tout un monde. Quel temple savamment restauré vaut cette cathédrale bâtie dans un temple dorique des plus nobles proportions ? La transformation s'est faite d'une manière étrange. La cella a été supprimée, les colonnades ont été embloquées dans un mur qui embrasse les fûts, les chapiteaux, l'architrave, visibles encore, quoique en partie noyés dans le moellon. Je ne connais pas d'autre exemple de ce genre d'appropriation chrétienne. Souvent la cella a été transformée en église, comme cela eut lieu au Parthénon. A Aphrodisias, en Carie, on a bâti deux murs extérieurs au péristyle, si bien que les colonnades devinrent intérieures, et dessinèrent trois nefs comme à Sainte-Marie Majeure. Ici, le mur a été fait sur la colonnade elle-même. L'architrave est conservée ; à certains endroits, les triglyphes font créneau sur l'architrave. J'ai vu peu d'effets d'un pittoresque aussi complet. Cette fois encore, je me trouvai en désaccord avec de zélés archéologues, dont l'admiration pour l'antiquité est parfaitement éclairée, mais peut-être un peu exclusive. Faire voter des fonds pour bâtir à l'évêque une nouvelle cathédrale et dégager le temple antique était le vœu que j'entendis former autour de moi. Je ne pus le partager entièrement. Le temple se voit bien tel qu'il est, et le vide même de la cathédrale avec ses trois nefs fait ressortir la grandeur de l'édifice antique.

Les fouilles de M. Cavallari ont été, à Syracuse comme ailleurs, fructueuses et bien dirigées. Un temple des plus anciens, avec une belle inscription archaïque, est sorti de ces déblaiements, qui mériteraient d'être continués. Le théâtre, l'amphithéâtre, le nymphæum, la voie des tombeaux, les fortifications de l'Épipole, élevées par Denys le Tyran, et surtout ces *latomies* grandioses, qui jouent un si grand rôle dans l'histoire de Syracuse, font la plus vive

impression. Rien ne peut rendre l'effet de ces carrières à ciel ouvert, d'une profondeur énorme, au fond desquelles s'étalent, à l'abri des masses taillées par la scie antique, de frais et luxuriants jardins de figuiers et d'orangers. La nature inégalement friable des couches de calcaire a produit dans les parois les jeux les plus bizarres ; une belle végétation de lierre et de rinceaux pendants forme devant chaque échancrure de rocher des rideaux transparents de verdure. Un déjeuner avait été préparé dans une de ces salles à demi hypogées ; un écran de citronniers et de grenadiers rejoignant les guirlandes naturelles que formaient les plantes grimpantes produisait un délicieux demi-jour. A une hauteur immense au-dessus de nos têtes, et comme suspendus aux parapets de tours démesurées, se dessinaient quelques spectateurs mêlés aux arbres suspendus sur l'abîme. Une musique excellente faisait retentir ces longs couloirs de l'hymne royal de Savoie ; mais nous avions peine à ne pas entendre, à travers ces sons harmonieux, les gémissements qui remplirent autrefois ces cavités aujourd'hui si riantes, et particulièrement le désespoir des sept mille Athéniens qui y périrent de faim et de misère après la folle expédition de 413.

Les catacombes et une vieille crypte ornée de peintures ont de l'intérêt pour l'archéologie chrétienne ; le musée, outre une Vénus bien connue, a quelques fragments grecs qu'on dirait provenir du Parthénon ; mais la perle antique de Syracuse, c'est encore l'Anapus. Seul à peu près entre les fleuves de Sicile, l'Anapus a toute l'année un volume d'eau supérieur à celui d'un ruisseau. La beauté plantureuse de la campagne de Syracuse vient des eaux de ce petit fleuve, dérivées de la montagne et amenées par des aqueducs anciens sur les hauteurs des Épipoles. La vallée, malgré toutes ces saignées, conserve encore une masse d'eau assez sérieuse, laquelle, à deux kilomètres environ de la mer, est triplée ou quadruplée par une énorme source, la fontaine Cyanée, qui naît dans la basse vallée d'un gouffre analogue à celui du Loiret, et envoie ses eaux à l'Anapus après un cours d'environ une lieue et demie. Elle est tout ce temps navigable pour de fortes barques.

Cette petite navigation, avec ses effets tour à tour gais et mélancoliques, est une des choses les plus ravissantes qui se puissent voir. Peu de choses m'ont fait autant de plaisir. On prend une barque au quai de Syracuse ; on traverse ce beau port, l'un des plus grands, des plus profonds, des plus sûrs du monde ; on franchit non sans peine une barre à l'embouchure du fleuve et l'on entre dans une belle eau limpide, profonde, rapide, bientôt après dans une petite forêt de roseaux immenses et de papyrus. Le papyrus ne croît en Europe que dans la vallée de l'Anapus. En Égypte, il devient rare. Si cette plante, qui a rendu de si grands services à l'esprit humain et qui mérite une place si capitale dans l'histoire de la civilisation, pouvait un jour être en danger de disparaître, je voudrais que les nations civilisées, à frais communs, lui assurassent une pension alimentaire dans la vallée de l'Anapus. Ces masses touffues de tiges vertes, flexibles, de quinze à dix-huit pieds de haut, couronnées par un élégant épanouissement de fils légers terminés en éventail, forment de petites îles impénétrables dans l'eau pure de Cyanée. La végétation aquatique qui s'établit dans ces canaux rarement troublés est d'une fraîcheur exquise. Ce sont de vraies prairies flottantes qui couvrent la surface du ruisseau et ondulent sous le mouvement de la rame, comme l'eau elle-même. De belles feuilles vertes en forme de conques tournées vers le soleil étalent tout le luxe voluptueux d'une végétation hâtive. D'innombrables petites grenouilles sautent sur ces surfaces vertes ; nous nous prîmes à envier leur bonheur : il est vrai qu'il y a l'hydre des ruisseaux qui les mange ; mais elles n'y pensent pas, et peut-être beaucoup meurent de vieillesse, « de leur belle mort », comme on dit bien improprement.

Le gouffre même de Cyanée est un miracle de limpidité. On voit à des profondeurs infinies le trou d'où elle émerge et les innombrables poissons qui poursuivent dans l'abîme leur heureuse vie d'éternel mouvement. Cyanée, comme Aréthuse, fut une nymphe chaste. Elle mourut de chagrin de n'avoir pu empêcher Pluton d'enlever Proserpine, et fut changée en fontaine à force de pleurer ; mais, plus heu-

reuse qu'Aréthuse (celle-ci a disparu (1) ; le bassin qu'on montre aujourd'hui dans Ortygie provient d'un aqueduc), Cyanée a été immortelle. Hélas ! elle est toujours sévère pour ceux qui l'approchent. Rester une heure de trop sur ses bords à certaines heures, c'est s'exposer à la fièvre. Le coucher du soleil y est comme un coup de théâtre. Un froid subit vous pénètre ; chaque mouvement de l'air semble apporter un frisson ; les fleurs et les feuilles se ferment ; le petit monde qui s'ébattait sur les prairies flottantes se retire dans les profondeurs ; un autre, invisible jusque-là, apparaît dans les airs. Cette fraîcheur semble délicieuse ; prenez garde, la nature est traîtresse ; elle n'est jamais plus caressante que quand elle tue.

Une scène charmante nous transporta aux jours des *muses sicélines*, à ces jours où la musique et la poésie pastorale sortirent de la bonne humeur des pâtres siciliens. Un son de flûte venait à nous à travers les roseaux et les papyrus. Le son se rapprochant peu à peu, nous nous trouvâmes bientôt en face d'un paysan étendu dans les herbes, au bord même du ruisseau, et jouant d'inspiration. Il y avait des heures qu'il était là ; le passage de nos barques ne lui fit ni lever la tête, ni interrompre son jeu un seul instant. Il chantait à Cyanée, à une nature verte et fraîche, sous un beau ciel. C'était la vive image de l'invention de la flûte. Ce bon Sicilien la créait pour son compte, au nom du besoin instinctif qu'a l'homme de répondre par des sons joyeux à l'harmonie de la nature et à son sourire bienveillant.

Syracuse est la tête d'une ligne de chemin de fer, et désormais le voyage n'offrait plus aucune difficulté. Catane, grande ville, presque toute neuve, active, pleine d'avenir, Aci-Reale, à quelques lieues de là, étonnent par leur richesse et leur prospérité. Ce qu'on admire, c'est l'Etna, ses belles formes, son éternel panache, les riches cultures qui, jusqu'à une certaine hauteur, couvrent ses flancs. Comme le Vésuve, l'Etna n'appartient pas à une chaîne de

(1) Ceci est énergiquement nié par les Syracusains modernes, qui prétendent que l'Aréthuse actuelle est bien une source provenant des montagnes voisines.

montagnes, c'est un soulèvement isolé ; cela donne à ses lignes une souplesse que n'ont jamais les pics étouffés par la chaîne dont ils font partie. Heureux ceux qui peuvent monter à ce sommet ! Je dis adieu, non sans envie, à mes deux jeunes amis, qui nous quittèrent pour entreprendre la rude expédition. J'eus ma revanche la nuit suivante. Vers minuit, en allant de Catane à Aci-Reale, nous trouvâmes Aci-Castello tout illuminé ; le vieux château en ruines de Roger de Loria resplendissait au milieu de la mer. Les gens du village avaient préparé des barques et nous promenèrent au clair de lune autour des grands rochers que, selon les mythes divers, le cyclope aurait lancés sur Acis, sur Galatée, sur Ulysse. De nuit, rien de plus romantique que ces masses basaltiques en forme d'aiguilles, au pied desquelles se soulevait en silence une mer sombre, pleine de terreurs.

Le théâtre de Taormina mérite sa réputation par sa grandeur, son beau style, sa situation unique, la perspective dont on jouit à travers les brèches du grand mur de la scène, et aussi par ses terribles souvenirs. Là furent égorgés, dans la première guerre servile, des milliers d'esclaves révoltés. C'est bien le premier théâtre du monde ; celui d'Orange n'est que le second, bien que l'état de conservation qui nous étonne dans celui de Taormina soit dû en partie à des restaurations faites au XVIII^e siècle. La beauté de ces grandes cuves, quand elles étaient remplies par la foule, devait être quelque chose d'enivrant. Un orchestre placé sur le *proscenium*, et jouant piano, s'entendait bien sur les gradins les plus élevés ; la voix humaine, au contraire, y parvenait indistincte. Je ne crois pas que de pareilles enceintes servissent habituellement aux exercices de littérature. Si les conférences ont une place dans l'archéologie sicilienne, je la trouverais bien plutôt à Syracuse, dans ce petit édifice où l'on a vu à tort des bains, et qui peut-être s'expliquerait mieux par une sorte de gymnase littéraire.

La ville même de Taormina, conservée sans rajeunissement depuis des siècles, et à vrai dire impossible à rajeunir à cause de son site escarpé, ne doit point être négligée. Il ne faut pas, comme on le fait souvent, s'en tenir au

théâtre ; il faut pénétrer dans ces rues étroites et pittoresques, où l'imprévu se rencontre à chaque pas. De superbes échappées sur la mer, des souvenirs d'histoires tragiques, de charmants détails d'architecture ogivale vous retiendront par un charme puissant. Le chemin de fer est au pied ; en une heure, vous serez à Messine, c'est-à-dire au seuil de la Sicile, au croisement de toutes les grandes voies de la Méditerranée.

La ville éclairée de Messine et son active Université ne restèrent pas en arrière des manifestations libérales qui nous avaient partout accueillis. Je connaissais Messine par les escales que j'y avais faites en allant en Orient. Déjà, comme disent les Persans, « le corbeau de la séparation croassait au-dessus de nos têtes ». Le jeudi 16 septembre, nous serrions une dernière fois la main de tant d'hommes distingués avec lesquels nous avions contracté de si agréables habitudes de société. A quatre heures, nous étions dans le détroit, au milieu de ces petits tournants, créés par les courants contraires, qui produisirent dans l'antiquité les fables de Charybde et de Scylla. Il n'en faut pas trop rire : Scylla et Charybde ne font plus de victimes ; mais elles sont pourtant assez fortes pour faire dévier sensiblement un grand bateau à vapeur qui les traverse. Nous avons perdu de vue l'Etna, et nous approchions du Stromboli, qui paraissait dans un moment d'assez forte activité. Le lendemain, nous nous réveillâmes entre Capri et le cap de Sorrente. Les plans intérieurs de cette baie merveilleuse se déroulaient successivement. Le Vésuve nous parut plus beau encore que l'Etna ; à l'horizon était Ischia, le terme de notre voyage, le but cherché par nous, comme Ithaque le fut par Ulysse, à travers d'assez forts détours. Dans le port même, sans descendre à terre, nous passâmes à bord du petit bateau qui mène de Naples à Procida et à Ischia. Chiaia, Pausilippe, la Mergellina, Nisida, Pouzzoles, Baïa, le cap Misène, se déroulèrent devant nous en trois heures, dont nous eussions voulu retenir le cours.

Ischia, où je venais chercher un équivalent de Vichy et de Carlsbad, sous un ciel plus beau, est un petit paradis

terrestre. Nous y avons trouvé un parfait repos, un doux climat, une solitude absolue et un ami, M. Hébert, habitué depuis longtemps à venir chercher à Ischia la santé et les inspirations du genre de celles qu'il aime. Ischia est un ancien volcan, l'Épomée, autrefois rival du Vésuve, et qui, il y a cinq cents ans, bouillonnait encore. La variété, l'imprévu des petits paysages formés par les déchirures des flancs de la montagne ne peuvent se décrire. Les constructions, massives, irrégulières, semblent faites exprès pour le plaisir des peintres. Je ne peux expliquer que par une occupation arabe l'usage de la coupole hémisphérique et des habitudes de bâtir qui rappellent tout à fait l'Orient. Rien de changé dans les vieilles mœurs. De tous côtés, les chants de la vendange ; hier, illumination splendide de toute l'île pour la fête de je ne sais pas bien quelle madone. La petite ville de Forio, avec ses églises peintes et ses *torri de' Saraceni*, nous a enchantés. J'y ai trouvé un vrai capucin, qui met encore saint François sur le même pied que Jésus-Christ. Hébert lui ayant demandé pourquoi, des deux bras stigmatisés qui décorent toutes les églises franciscaines, l'un est vêtu, l'autre nu : « L'un est le bras de Jésus-Christ, l'autre celui de saint François, nous répond-il, *perchè erano fratelli*. » Il a raison, François d'Assise est l'homme qui a le plus ressemblé à Jésus, et c'est à la grande apparition du XIII^e siècle qu'il faut demander des analogies pour expliquer les origines du christianisme. Nous demeurons à mi-côte de la colline de Casamicciola, en face de Gaète et de Terraccina, dans une maison perdue parmi les vignes, au milieu d'un labyrinthe de terrasses superposées et de petits sentiers, qui n'ont pas l'affreuse banalité des grands chemins. Rien de cet apprêté, si fatigant en Suisse ; pas un indigène ne s'aperçoit que tout cela est exquis. La petite Orsolina, dont Hébert fait une image excellente, ne sait pas ce que c'est que poser. C'est le Liban, avec plus de charme encore. Il nous sera bon d'être ici ; le repos est doux quand on l'a bien acheté.

LA DÉCOUVERTE DE NINIVE (1)

ENTRE tant de découvertes inattendues dont l'archéologie s'est enrichie de nos jours, la plus surprenante est, sans contredit, l'apparition d'une civilisation entière, que l'on pouvait croire anéantie jusque dans ses derniers vestiges, et qui sort aujourd'hui de terre avec ses arts, ses inscriptions, ses palais. Ninive, si profondément effacée du sol que Xénophon traversa le champ de ses ruines sans s'en apercevoir ; Ninive, que Lucien, né à quelques lieues de là, mettait au rang des villes dont il ne reste plus de traces et dont le site même est inconnu, Ninive a reparu à la lumière, tandis que Babylone, sa rivale, dont l'existence et la splendeur se sont prolongées jusqu'à une époque bien plus rapprochée de nous ; Babylone, dont les ruines n'ont jamais cessé d'être connues, visitées, décrites, n'est encore et ne sera sans doute pendant longtemps qu'un monceau de décombres. Un *art assyrien*, vraiment digne de ce nom, est venu prendre place dans les grandes collections de Paris et de Londres ; et, s'il fallait augurer des découvertes futures, soit par celles qu'ont fournies les dix dernières années, soit par celles que semblent promettre les innombrables *tumulus* de la Mésopotamie et du Kurdistan, on pourrait croire que le jour n'est pas éloigné où la Grèce sera dans nos musées écrasée par l'Orient ; il est vrai qu'à défaut du nombre il lui res-

(1) *Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon ; with travels in Armenia, Kurdistan and the desert : being the result of a second expedition*, by Austen Layard. Londres, 1853.

A second series of the monuments of Nineveh, illustrating Mr. Layard's second expedition to Assyria, from drawings made on the spot. Londres, 1853.

Article paru dans le *Journal de l'Instruction publique*, 15 octobre 1853. (N. de l'éd.)

tera une maîtrise qui ne lui sera jamais contestée, celle de la beauté.

Les deux publications de M. Layard, que nous annonçons aujourd'hui, sont bien propres à faire comprendre l'importance toujours croissante de cette branche de l'archéologie. On se rappelle que c'est à M. Layard qu'appartient, avec M. Botta, la gloire d'avoir ouvert à la science ce champ nouveau. Attaché à l'ambassade d'Angleterre à Constantinople, M. Layard était de retour à son poste, après avoir passé en Angleterre une partie de l'année 1848, lorsque la publication de ses premières recherches (1), faite en son absence, produisit une sensation inattendue et décida MM. les administrateurs du musée britannique à le prier de se charger d'un nouveau voyage dans le bassin du Tigre. Ce sont les résultats de cette seconde mission, entreprise dans des conditions plus favorables et sur un plan beaucoup plus vaste, qui viennent d'être livrés au public. Pour en faire sentir tout l'intérêt, il nous semble nécessaire de rappeler l'origine de ces explorations, souvent présentée d'une manière inexacte, et de montrer par quelle série d'inductions les deux habiles archéologues que nous venons de nommer furent amenés à ces découvertes, qui devaient causer dans l'opinion savante de l'Europe une si profonde émotion.

Le commencement de ces recherches remonte à l'année 1842. A peine installé à Mossoul, en qualité de consul de France, le 25 mai de cette année, M. Botta ne songea qu'à profiter de sa position pour relever l'archéologie française de l'état de stérilité où elle était tombée depuis quelques années. Comme il arrive presque toujours dans la découverte de l'inconnu, on aborda le nouveau monde par un côté détourné, et on prit pour le principal ce qui devait ensuite devenir l'accessoire. Tous les indices se réunissaient pour faire chercher l'emplacement de Ninive en face de Mossoul, vers l'endroit où se trouve encore de nos jours le misérable village de *Niniva*, ou *Nounia*. Le résident anglais,

(1) *Nineveh and his remains, a Narrative of a first expedition to Nineveh.* Londres 1849. - *The monuments of Nineveh from drawings made on the spot.* Londres, 1849.

Rich, avait déjà signalé, en cet endroit, à l'attention des explorateurs, deux monticules artificiels, l'un appelé *Nebbi-Younous*, à cause d'un prétendu tombeau du prophète Jonas, et l'autre *Koyounjik*, d'où l'on tirait un grand nombre de briques couvertes de caractères cunéiformes et des dalles de gypse sculptées. Vers là se porta, en effet, tout d'abord, l'attention de M. Botta. Mais l'archéologie a ses fortunes ; ces premières fouilles n'amènèrent que peu de résultats. Aussi M. Botta s'en laissa-t-il facilement détourner par d'autres indications qui lui signalaient le village de Khorsabad, situé à six lieues au nord-est, comme une mine féconde de briques et de dalles sculptées. Là, en effet, les premiers coups de pioche mirent à découvert l'immense palais dont les débris, transportés depuis au Musée du Louvre, devaient jeter en Europe les bases du premier musée assyrien, et dont les dessins, dus à M. Flandin (1), forment une des plus somptueuses publications exécutées dans notre siècle par ordre du gouvernement.

En même temps que M. Botta, M. Layard, jeune et hardi voyageur anglais, était en quête de Ninive. Remontant le cours du Tigre, il remarqua, au confluent de ce fleuve et du Zab, un emplacement nommé *Nimroud* (2), semé de monticules artificiels et couvert de fragments de briques et d'albâtre. Rien ne put dès lors lui ôter de l'esprit que ces monticules recélaient quelque ruine importante. Toutefois il ne réussit à faire partager à d'autres sa confiance que quand la découverte du palais de Khorsabad fut venue dissiper les doutes des plus incrédules. L'Angleterre alors se prit d'une louable émulation et voulut racheter par le nombre et l'importance des découvertes ce qui lui manquait sous le rapport de la priorité. Les fouilles de M. Layard à

(1) *Monument de Ninive*, découvert et décrit par M. Botta, mesuré et dessiné par M. Flandin, ouvrage publié par ordre du gouvernement. Paris, 1847-1850. 5 vol. in-folio.

(2) Il importe de faire observer que ce nom et tant d'autres, qui rappellent en Orient des particularités bibliques, ne sauraient offrir aucune induction solide. La plupart de ces dénominations ne datent que des musulmans, qui cherchèrent, sans beaucoup de critique, comme on peut le croire, à retrouver, par des identifications arbitraires, la trace de traditions rabbiniques et chrétiennes qu'ils avaient adoptées.

Nimroud révélèrent une acropole artificielle, avec deux palais, une immense tour pyramidale, et une foule de constructions accessoires, d'un caractère sensiblement distinct du monument de Khorsabad. Ainsi, au lieu d'une Ninive, on en avait deux, d'un style et d'un âge différents, séparées par une distance de douze ou treize lieues, l'une au nord, l'autre au sud de Mossoul.

Restait, entre ces deux points extrêmes, l'emplacement de Koyounjik et Nebbi-Younous, situé en face même de Mossoul, et que tous les témoignages et toutes les inductions semblaient désigner comme le point central de l'antique capitale de l'Assyrie. Nous avons vu comment les efforts de M. Botta s'étaient portés tout d'abord sur ce point, et comment le peu de succès de ses recherches l'avait engagé à porter ailleurs ses investigations. Dans un intervalle des fouilles de Nimroud, M. Layard vint examiner à son tour le terrain, objet de tant de conjectures : les deux antiquaires remuèrent le sol durant plusieurs mois, mais toujours sans rien découvrir d'important. Enfin, après avoir achevé ses fouilles de Nimroud, M. Layard, possédé d'une foi invincible dans les trésors cachés de Koyounjik, y revint encore, et conduisit les fouilles d'après certaines règles que lui avaient révélées ses expériences antérieures. Cette fois, de merveilleux résultats couronnèrent sa persévérance. Une troisième Ninive sortit de terre, avec ses palais tout analogues à ceux de Khorsabad, assez différents au contraire de ceux de Nimroud.

De ces trois grandes ruines, échelonnées du nord au sud, à des distances de six ou huit lieues, laquelle représente réellement l'ancienne Ninive ? Appartiennent-elles à une même ville, ou à des villes distinctes, ou à des banlieues groupées autour d'un grand centre de population ? Même en admettant les récits les plus évidemment exagérés de l'antiquité sur l'étendue de Ninive, il est difficile d'admettre que trois points aussi distants aient jamais été renfermés dans une même enceinte. Les quatre cent quatre-vingts stades (vingt lieues) de Ctesias seraient trop peu pour la circonférence d'un aussi vaste diamètre, et, même en prenant dans le sens généralement reçu le passage si connu du

Livre de Jonas (1), trois jours de marche auraient à peine suffi pour faire le tour d'une ville aussi démesurée. Xénophon (2), qui décrit avec une admirable précision l'aspect des deux localités nommées maintenant Nimroud et Koyounjik, les présente comme deux villes distinctes, « jadis habitées par les Mèdes », et auxquelles il donne les noms de *Larissa* et de *Mespila*; il ne prononce pas plus le nom de Ninive que si elle n'avait jamais existé en cet endroit. *Larissa* (Nimroud), d'un autre côté, paraît avoir été, dès la plus haute antiquité, une ville distincte de Ninive, soit qu'on y voie, avec Bochart, le *Resen* du dixième chapitre de la *Genèse*, soit qu'on préfère y trouver, avec M. Quatremère, la ville d'*Ellasar*, mentionnée dans l'histoire d'Abraham. Cela produit, il faut l'avouer, une confusion très difficile à démêler. Tout s'explique cependant d'une manière suffisante, quand on se rappelle combien la notion de ville est différente, en Orient, de celle que nous attachons à ce mot. Le nom d'une ville n'y est souvent qu'un terme collectif pour désigner des groupes d'habitations souvent fort éloignés les uns des autres, séparés par des champs cultivés ou des campements de tribus nomades. Tel est l'aspect que présentent encore de nos jours les villes de Damas, de Mossoul, de Bagdad, d'Ispahan. On peut croire que la capitale de l'Assyrie n'était ainsi qu'une vaste région habitée, un ensemble de villes, dont les trois points nommés aujour-

(1) Et cette interprétation, il faut le dire, n'est rien moins que prouvée. Voici le passage en question traduit littéralement de l'hébreu : « *Surrexit Jonas et incessit versus Niniven secundum verbum Jovae, et Ninive erat urbs magna valde itinere trium dierum.* » (Ch. III, v. 3.) On traduit d'ordinaire : « Or Ninive était une ville extrêmement grande, de trois journées de chemin. » Les meilleurs exégètes s'accordent à couper autrement la phrase, au moyen d'une parenthèse très conforme au génie de la langue hébraïque : « Jonas se leva et marcha vers Ninive, selon l'ordre de Jéhovah (or Ninive était une ville extrêmement grande), l'espace de trois journées de marche. » On a supposé également que les « cent vingt mille hommes qui ne savent pas distinguer leur main droite de leur main gauche » (ch. IV, v. 11) désignent des enfants, ce qui porterait à un chiffre fabuleux la population totale. Rien de moins vraisemblable : cette expression désigne probablement la masse du peuple, qui, dans la pensée de l'auteur, n'était pas responsable des crimes de Ninive. En outre, ce n'est là sans doute qu'un nombre rond, par lequel on a voulu exprimer une grande multitude et non un chiffre bien déterminé.

(2) *Anabase*, I, III, ch. 4.

d'hui *Nimroud*, *Koyounjik*, *Khorsabad*, représentent les centres principaux. Le souverain qui aspirait à laisser de lui un grand souvenir construisait une acropole avec sa pyramide, ses palais, son parc ou *paradis* entouré d'une vaste enceinte. Chacune de ces villes s'appelait d'un nom propre, sans cesser pour cela de participer au nom collectif de la capitale. Il est probable qu'après la grande destruction de Ninive, vers la fin du VII^e siècle avant l'ère chrétienne, quand cette ville perdit toute importance politique, le nom de Ninive cessa de s'appliquer à des bourgades éloignées l'une de l'autre de six à huit lieues ; ainsi on s'explique que Xénophon n'ait pas entendu prononcer ce nom. Si plus tard, à l'époque des Arsacides et des Sassanides, on retrouve une ville de Ninive, jouant un rôle considérable, et dont il est souvent fait mention chez les historiens et les géographes grecs et latins, c'est sans doute une fondation nouvelle, à laquelle, par des vues de politique ou d'archéologie, on aura donné le nom de l'ancienne dominatrice de l'Orient. Il s'en faut toutefois que l'on soit en droit de conclure, avec M. Hœfer, de cette solution de continuité entre les deux Ninive, que l'une n'eût rien de commun avec l'autre, que l'ancienne Ninive fût située près de l'Euphrate, que l'Assyrie ne se soit jamais étendue à l'orient du Tigre, que les monuments récemment découverts appartiennent à l'époque des Achéménides, des Arsacides ou même des Sassanides. Tous les efforts de cet ingénieux érudit n'ont pu ébranler l'opinion universellement accréditée, qui place Ninive sur la rive gauche du Tigre, en face de Mossoul, et, en dépit de ses arguments, il est probable que bien longtemps encore on continuera à voir, dans les précieux débris découverts par MM. Botta et Layard, les restes d'un art véritablement assyrien.

Ninive, ou, si l'on aime mieux, Nimroud, Koyounjik et Khorsabad, ne sont pas les seules localités où se rencontrent les monuments de cette espèce. On les retrouve à chaque pas sur tout le cours supérieur du Tigre et dans un rayon étendu autour de Mossoul, à Bavian, Schomamok, Abou-Kamira, Arban, etc. Partout ils se présentent sous un aspect uniforme. Ce sont d'immenses terrasses, formées par des subs-

tructions, sur lesquelles le vent du désert a accumulé des collines de sable, et au-dessous desquelles l'antiquité se retrouve intacte comme sous les cendres de Pompéi et les laves d'Herculanum. Les Grecs nommaient ces éminences artificielles χώματα, et les regardaient généralement comme des ouvrages de Sémiramis (Σεμιράμιδος ἔργα). Toute la plaine de la Mésopotamie en est à la lettre parsemée : il est telle colline d'où l'on en aperçoit plus de deux cents. Les fouilles de M. Layard ont établi, du reste, que toutes sont loin d'offrir le même intérêt, et que le nombre de celles où l'on trouve des sculptures et des inscriptions est relativement peu considérable. Souvent, d'ailleurs, comme à Arban et à Bavian, le style des monuments découverts est fort différent de celui des palais de Ninive.

M. Layard considère le vieux palais de Nimroud comme antérieur à ceux de Khorsabad et de Koyounjik, et y voit le type le plus parfait de l'architecture assyrienne. Ce palais n'a pas péri par le feu comme ceux de Koyounjik et de Khorsabad ; il a dû tomber de vétusté, et même fournir des matériaux à des édifices plus modernes. En effet, plusieurs des dalles de ce vieux palais se sont retrouvées dans d'autres constructions, la face sculptée tournée vers le mur et attendant sur leur revers de nouvelles sculptures. Une longue série de dalles empilées au même endroit sur le sol, et dont les sculptures se font suite, témoigne que la dernière catastrophe de Ninive surprit cette ville en voie de démolition et de réédification, et que plusieurs palais passèrent immédiatement de l'état de constructions inachevées à l'état de ruines. On peut donc supposer que Nimroud nous représente l'ancienne Ninive, la Ninive du premier empire d'Assyrie, abandonnée lors de la catastrophe qui mit fin à cet empire, tandis que Khorsabad et Koyounjik représentent la Ninive du second empire, celle de Salmanasar et de Sennachérib. L'immense construction pyramidale de Nimroud, qui frappa Xénophon, offre de remarquables analogies avec la description qu'Hérodote nous a laissée de la tour de Bélus à Babylone (1). C'était sans doute

(1) *Histoires*, l. I, c. 181.

la forme primitive du temple assyrien, à l'époque où l'architecture encore symbolique par elle-même, comme les *stoupas* de l'Inde, ne se distinguait pas des autres arts plastiques et formait avec l'objet du culte un tout indivis. Ce n'est qu'à une époque très postérieure qu'on attribua une destination funéraire à ces masses gigantesques ; l'antiquité, si peu scrupuleuse en fait de critique et d'archéologie, les appelait à tout hasard tombeaux de Ninus ou de Sardanapale.

Les plus curieux peut-être des bas-reliefs découverts et reproduits par M. Layard sont ceux qui nous représentent les procédés mécaniques au moyen desquels ont été élevées ces masses qui nous étonnent. L'idée de figurer ainsi sur le monument les travaux de sa construction est certainement une des plus caractéristiques de l'art assyrien. Ce n'est pas à la Grèce que la pensée fût venue de représenter sur les bas-reliefs d'un temple ce détail indifférent et tout servile ; l'édifice grec créé tout d'une pièce par le génie ne doit pas porter la trace de la main de l'homme : il faut que le souvenir de son origine terrestre soit autant que possible effacé. Éminemment objectif, il se rapporte tout entier à sa destination religieuse ou civile. L'édifice assyrien, au contraire, est son but à lui-même : c'est le *monimentum* dans le sens radical du mot ; le fait de sa construction est par conséquent le côté essentiel qu'il importe de rappeler et de faire ressortir. Construit en dehors de toute vue d'utilité pratique, il n'est là que pour attester la force de celui qui l'a élevé et le nombre de captifs qu'il pouvait faire concourir à l'exécution de sa volonté. En général, ce qui frappe dans les curieuses représentations découvertes et reproduites par M. Layard, c'est la pauvreté des moyens dynamiques, mais aussi la manière ingénieuse et surtout l'ensemble avec lequel ils sont mis en œuvre. Tout se réduit à l'application immédiate de la force brute, c'est-à-dire du bras des captifs ou des malfaiteurs, secondé seulement par l'emploi du levier et du rouleau. Des ingénieurs, munis d'instruments à signaux et de porte-voix, dirigent l'opération ; un surveillant, par huit à dix hommes, procure un redoublement de force en faisant pleuvoir sur les malheureux placés sous ses ordres une grêle de coups. Le roi en personne, sur son char

et entouré de sa garde, préside au travail. M. Layard a rapproché de ces singuliers bas-reliefs une représentation égyptienne qui rend bien sensible l'analogie de la mécanique des deux peuples : les Égyptiens cependant y paraissent supérieurs aux Assyriens. Le colosse est mieux assujetti et mieux protégé dans le trajet ; aux rouleaux est substitué un plancher mobile, sur lequel on répand de l'huile. Enfin, ce qui peut n'être un avantage qu'aux yeux des philanthropes incorrigibles, tout se passe avec une dépense beaucoup moindre de coups de bâton.

Les scènes guerrières sont de toutes les plus nombreuses, et, après celles que nous venons de décrire, les plus intéressantes. Chaque chambre d'un palais contient d'ordinaire l'histoire complète d'une campagne, depuis le départ du roi jusqu'à son retour triomphal. Sièges de villes, passages de rivières, guerres dans les marais du cours inférieur du Tigre et de l'Euphrate, moitié à gué, moitié sur des radeaux, rien n'y manque : on voit les longues files de captifs, les tortures qui leur sont infligées, le scribe comptant le nombre des têtes coupées, le roi conduisant son char sur une route couverte de prisonniers étendus à terre, les chœurs de musique et de danse qui célèbrent son retour, l'entrée du roi dans son palais au milieu de piles de têtes entassées. Il est impossible d'imaginer un tableau plus frappant de cette colossale et terrible civilisation, qui semble n'avoir eu pour but que le déploiement de l'orgueil d'un seul homme. Il est remarquable que la religion occupe dans ces représentations assez peu de place : tout y est réel et historique ; on y trouve peu de traces de symbolisme et de mythologie. Le roi est Dieu ; tout se rapporte à lui ; le palais est le véritable et presque le seul temple. Un dieu-poisson, sans doute l'*Oannès* de Bérose ou le *Dagon* des Philistins, mérite seul de fixer l'attention. Une foule d'objets égyptiens et phéniciens, retrouvés parmi les décombres, prouvent les relations étendues que Ninive entretenait avec toutes les contrées de l'Orient. Ce qu'il y a peut-être de plus curieux en ce genre, ce sont les sceaux en argile fine, découverts par M. Layard, dans une des salles du palais de Koyounjik, que le savant voyageur a cru pouvoir désigner à cause de cela du nom de

Salle des archives. Plusieurs de ces sceaux portent des légendes égyptiennes ou phéniciennes, et, s'il faut en croire M. Layard, l'un d'eux aurait dû être appendu à un traité conclu entre Sennachérib et Sabaco l'Éthiopien, au ^{vii}^e siècle avant l'ère chrétienne.

Les limites de cet article ne nous permettent pas de suivre M. Layard dans les autres parties de son voyage. En dehors même de l'archéologie, qui forme le principal intérêt de son livre, les renseignements qu'on y trouve sur l'état actuel des pays que l'auteur a parcourus, sur les races diverses du bassin du Tigre et de l'Euphrate, et, en particulier, les Yézidis et les Kurdes, sur l'état des populations chrétiennes de l'Orient, particulièrement des Nestoriens, auraient suffi pour une exploration moins féconde en résultats. On s'étonnera peut-être que Babylone ne tienne, dans le livre de M. Layard, qu'une place secondaire ; mais longtemps encore l'archéologie babylonienne n'occupera qu'un rang fort inférieur à l'archéologie ninivite. Jusqu'à ce qu'on ait remué de fond en comble les collines de briques qui couvrent l'emplacement de l'antique Babel (et ce gigantesque travail ne pourra s'accomplir qu'au prix de très grands sacrifices pécuniaires), toutes les recherches entreprises sur le sol de cette ville fameuse n'amèneront, il est permis de le croire, que de maigres résultats. Les récentes découvertes de M. Place, à Mossoul, prouvent au contraire que les trésors de Ninive sont loin d'être épuisés ; et qu'il nous soit permis de dire à ce propos combien il serait regrettable de voir interrompues, ainsi qu'on l'avait annoncé, des recherches qui seules pourraient rendre à notre musée assyrien le rang que la priorité de sa fondation semblait devoir lui assurer.

En somme, les deux dernières publications de M. Layard, jointes à celles qui avaient déjà rendu son nom célèbre dans l'Europe savante, assurent à leur auteur une des premières places parmi les explorateurs de l'Orient assyrien. Séparant avec soin le rôle du philosophe de celui de l'antiquaire et du voyageur, M. Layard a su se garder de l'illusion qui a égaré jusqu'ici presque tous ceux qui ont mis le pied sur ce terrain périlleux ; et, bien qu'il semble parfois accorder plus de confiance qu'elles n'en méritent peut-être aux interpréta-

tions que l'on a essayé de donner des inscriptions cunéiformes assyriennes, il n'a rien de cette assurance qui prétend arriver par la divination à ce qui ne saurait être le résultat que de la philologie la plus patiente et la plus spéciale. Souvent, pour l'interprétation des inscriptions égyptiennes, cunéiformes, hébraïques, M. Layard s'en réfère à l'opinion de quelques-uns de ses doctes compatriotes. Cette partie de l'ouvrage, dont il ne porte qu'à demi la responsabilité, est sans contredit la plus faible. Ainsi, comment peut-il rapporter à l'époque la plus ancienne du séjour des Hébreux à Babylone les inscriptions en caractère carré ou palmyrénien qu'il y a trouvées, quand il est évident, par les idées magiques et cabalistiques qui s'y rencontrent, que ces inscriptions appartiennent à une assez basse époque ? On peut regretter aussi que M. Layard ait donné place, en tête de son ouvrage et de son atlas, à un essai de restitution des palais de Nimroud et de Koyounjik, où l'imagination de l'artiste s'est, il faut l'avouer, singulièrement donné carrière. Les œuvres de l'art ne sont pas aussi conséquentes que celles de la nature, et, si Cuvier a pu avec quelques ossements reconstruire tout un monde, on avouera qu'il serait bien périlleux, d'après les caves du Louvre, de vouloir conclure le dessin de la colonnade, de la cour, des jardins, la couleur des rideaux, la forme des bateaux qui naviguent sur la Seine. Nous craignons que cette belle image coloriée ne fasse quelque tort au mérite scientifique de l'œuvre de M. Layard. Qu'arrive-t-il, en effet, quand la science veut ainsi condescendre aux faiblesses du public ? Les sceptiques en sourient et se croient en droit de placer les antiquaires parmi les rêveurs ; les lecteurs plus crédules, au contraire, prennent tout cela au sérieux, et accordent à ces hypothèses une certitude qu'elles n'ont pas dans l'esprit de celui qui les propose. Il faut toujours s'attendre à n'être lu qu'à moitié et à être jugé d'après la table des matières et les planches. Dans un temps où, par suite des fausses prétentions du public à se croire compétent dans les choses scientifiques, les mystifications de toute sorte sont devenues comme à l'ordre du jour, les hommes sérieux doivent se garder de tout ce qui peut y fournir ne fût-ce qu'un prétexte.

LE SCHAHNAMEH (I)

L'ŒUVRE capitale de l'orientaliste éminent que nous avons perdu il y a une année (2) fut la publication et la traduction de la grande épopée persane, le *Livre des Rois* (3). Quand la mort vint le frapper, le septième et dernier volume était presque terminé. Un disciple digne du maître, M. Barbier de Meynard, complétera ce magnifique monument, aussi glorieux pour la France, qui en a fait les frais avec une largeur toute royale, que pour le savant qui a su l'achever à travers mille difficultés. L'ouvrage n'a qu'un défaut : c'est sa splendeur même. Faisant partie de cette *Collection orientale*, décrétée à une époque de libérales entreprises pour montrer ce que peut faire l'Imprimerie nationale, le *Livre des Rois*, avec ses titres somptueux, le riche encadrement de ses pages et, ce qui vaut bien mieux encore, la perfection de son exécution typographique, est un livre inabordable pour les particuliers. Les souverains seuls le possèdent, et ils le lisent peu. Les hommes d'étude, qui le liraient, ne le trouvent que dans un très petit nombre de bibliothèques. Ajoutons que l'énormité du format, la grosseur et le poids des volumes en font le plus majestueux sans doute, mais aussi le plus incommode des livres. Mohl sentait cela mieux que personne, et une de ses volontés les plus arrêtées était, aussitôt que la grande publication serait achevée, de donner de sa traduction une édition accessible à tout le monde et facilement maniable. M^{me} Mohl remplit

(1) Article paru sous le titre : *Le Livre des Rois*, *Journal des Débats*, 7 février 1877. (N. de l'éd.)

(2) M. Jules Mohl, mort le 4 janvier 1876.

(3) *Livre des Rois*, par Aboulkasim Firdousi, traduit et commenté par Jules Mohl, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, publié par M^{me} Mohl. T. I, II, III. — Paris, Imprimerie nationale, 1876.

aujourd'hui avec un zèle pieux et un louable empressement les intentions de son mari ; trois volumes de cette réimpression, si désirée des savants, ont déjà paru, et les autres semblent suivre avec une rapidité à laquelle on est peu habitué en ces sortes d'entreprises.

Le *Livre des Rois* ou *Schahnameh*, de Firdousi, a un intérêt hors ligne pour l'histoire comparée des littératures. Au choix que Mohl fit de cette vaste chanson de geste pour y consacrer sa vie, on sent un esprit philosophique, on sent surtout l'ami de Fauriel, c'est-à-dire de l'homme qui a le plus contribué à répandre les idées vraies sur la nature de l'épopée. Une des plus grandes erreurs de l'école universitaire, fille des rhéteurs latins de l'époque romaine, avait été de classer sous un même nom les poèmes homériques, *l'Énéide*, *la Pharsale*, *la Henriade*, parce que tous ces poèmes sont narratifs. Un des coups d'État les plus décisifs de l'école critique fut de réserver le nom d'épopée aux œuvres nationales et spontanées, produits presque inconscients du génie d'une race, à ces vieux récits héroïques, d'ordinaire anonymes, qui sont en quelque sorte l'âme d'un peuple. Plus tard, on fit un pas de plus : on vit que la grande épopée a presque toujours un arrière-fond mythologique, que mythologie et épopée sont à peu près la même chose, si bien que les races, comme la race sémitique, qui n'ont pas de mythologie, n'ont pas non plus d'épopée. Pour découvrir cela, il fallait les progrès accomplis depuis vingt-cinq ans dans le champ de la mythologie comparée. Mais ce que Fauriel et Mohl virent dans la perfection, ce sont les degrés divers que traverse la rédaction du poème épique et les conditions sociales qu'il suppose pour se développer : d'abord un fond traditionnel, conservé le plus souvent dans certaines familles aristocratiques ; des branches diverses de récits, se rattachant à des héros célèbres ; des chanteurs vivant dans la domesticité d'une classe militaire, chantant pour cette classe et se conformant à ses goûts ; une longue période de conservation orale (l'épopée est d'ordinaire sue de mémoire pendant des siècles avant d'être écrite) ; puis, quand vient l'âge de l'écriture, une rédaction réfléchie, choisissant un centre pour y rattacher les

branches éparses, élaguant plusieurs de ces branches, donnant, en un mot, à l'épopée nationale ce qui lui a manqué jusque-là, l'unité.

Voilà ce que la Grèce nous montre, avec une incomparable perfection d'exécution, dans ses poèmes héroïques. Presque toutes les autres épopées se sont arrêtées en chemin, les unes à l'état de chansons éparses, de branches non réunies, les autres à l'état d'essais individuels, non consacrés par le succès ; quelques-unes, dépassant le but, ne sont arrivées à l'état de compositions régulières que quand le temps de l'épopée sérieuse était passé et que de tels récits provoquaient le sourire (c'est le cas des cycles du moyen âge entre les mains de l'Arioste). Seule, l'épopée homérique parcourut tous les degrés qui séparent les chants décousus de l'aède du poème accompli. Ici la Grèce garde son privilège de goût, de tact et d'harmonie instinctive. Ce que firent ses architectes, ses sculpteurs, ses historiens, ses philosophes, les derniers rédacteurs de ses poèmes épiques le firent de leur côté ; ce furent des arrangeurs comme il n'y en a eu nulle part ailleurs. Le sentiment de mesure et de proportion qui caractérise toutes les œuvres grecques anima les compilateurs de génie qui ont amené à la forme divine où nous les lisons *l'Iliade* et *l'Odyssée*.

L'Inde, la Perse, la Germanie, les peuples celtiques marchèrent dans les mêmes sentiers, mais eurent en moins le génie. Le moyen âge, en ramenant l'homme à l'état barbare et en couvrant le monde de la féodalité germanique, dont l'esprit était essentiellement épique, ramena quelques-unes des conditions de l'épopée. La principale, qui est le paganisme, manquait ; le christianisme, en obligeant le converti à maudire son passé héroïque et à tenir ses ancêtres pour des damnés, coupait la racine de la grande épopée complète. Ce qui restait possible, c'était la poésie guerrière plutôt qu'épique. Comme le sol où elle naissait était depuis longtemps chrétien, l'arrière-fond naturaliste et mythologique disparut. Au lieu de ces guerres des dieux et des éléments naturels qu'on voit derrière les épopées des Grecs, des Hindous, des Perses, des peuples celtiques, même derrière les *Nibelungen*, le dernier fond de l'épopée nouvelle fut un

Charlemagne légendaire, fort différent de celui qui exista réellement, très peu chrétien parfois, mais placé par l'influence des idées chrétiennes à une distance infinie de ce qui constitue le demi-dieu et le héros.

Dans cette série d'études comparatives, la Perse occupe une place de première importance. L'ancienne Perse fut essentiellement héroïque ; pour les mœurs, les idées, la langue, elle ressemblait singulièrement à notre époque carlovingienne ; elle était mythologique aussi, et, derrière les atténuations du Zend-Avesta, on aperçoit l'arrière-plan de polythéisme qui, dans l'Inde, a produit une végétation si luxuriante de dieux et de fables. De tout temps, une classe de *dihkan*, restes d'une noblesse féodale qui garda, sous le gouvernement des Arabes, toute son importance, se nourrissait de ces souvenirs. L'islamisme, bien plus destructeur encore que le christianisme des traditions païennes, fut un rude coup pour le vieil esprit : mais ce ne fut pas un coup mortel. Dans la région voisine du Tigre, l'esprit de l'Iran, qui d'ailleurs n'y avait jamais fleuri sans mélange, disparut devant l'éclat de la nouvelle civilisation qui se réalisa un moment à Bagdad. Mais dans les provinces orientales se conserva le génie de la Perse et son antique idiome. L'arabe ne réussit à être que la langue de la religion. Aussitôt que le califat s'affaiblit, une réaction persane, d'abord sourde, bientôt ouverte, se manifesta. Les gouverneurs des provinces orientales deviennent indépendants ; on parle persan à leurs cours ; les poètes persans se multiplient ; les princes les favorisent et encouragent de toutes parts la recherche des souvenirs nationaux. Ce mouvement atteignit son plus haut période de vivacité quand la fortune amena au pouvoir les Samanides, qui descendaient des anciens Sassanides. On vit alors un guèbre, Dakiki, chargé officiellement par le gouvernement d'écrire les anciennes fables héroïques de la nation, et des parties de ce premier essai du *Livre des Rois* nous ont été conservées.

Dakiki mourut n'ayant écrit que mille ou deux mille vers, et les Samanides disparurent vite. Mais leur œuvre fut continuée par les Ghaznévides, et surtout par ce Mahmoud, le souverain le plus puissant de son temps (997-1030 de

Jésus-Christ), sous lequel la Perse reprit enfin sa complète indépendance dans l'islam. L'idée de réunir en un corps poétique tous les récits relatifs aux anciens rois le poursuivait ; une vaste enquête s'organisa par ses soins : les traditions orales furent recueillies ; les vieux livres arrivèrent de toutes parts. Le roi ne s'endormait jamais sans avoir auprès de lui un conteur qui lui redisait ces merveilleuses aventures. Il s'agissait de trouver un homme capable d'en faire une œuvre durable. Mahmoud chercha longtemps : il ouvrit des concours pour la rédaction d'épisodes qu'il désignait. Il trouva enfin ce qu'il cherchait dans Aboulkasim Firdousi, natif de Thous, le plus habile poète d'une époque où la littérature devenait trop souvent un artifice et un jeu d'esprit.

Mahmoud était musulman zélé ; mais il était avant tout iranien. Quant à Firdousi, il était à peine musulman. Le fanatisme qui l'environne l'oblige à des hommages hypocrites envers le Prophète ; il s'en acquitte aussi brièvement que possible, d'une façon gauche, embarrassée, derrière laquelle on sent percer l'antipathie. Au fond, il réserve tout son enthousiasme pour Ali. Ali était devenu le déversoir des besoins mystiques et mythologiques de la Perse. On ne parlait de lui qu'avec une emphase touchant à la folie. Comment reprendre ces effusions envers un parent du Prophète, envers le plus saint des musulmans ? Couvert par un tel artifice, l'hérétique persan rapportait à ses rêves panthéistes ce qu'il disait de cet Arabe, dont au fond il se moquait, et souriait intérieurement en songeant au bon tour qu'il jouait ainsi à l'orthodoxe. Par moments, la mauvaise humeur de Firdousi contre l'islam se trahit d'une façon à peine déguisée. Racontant ce qui se passe à ce moment capital de l'histoire de la civilisation où l'on introduisit la fête du feu : « Nos pères, dit Firdousi, avaient, eux aussi, un culte, une religion ; l'adoration de Dieu florissait parmi eux. Comme les Arabes se tournent dans leurs prières vers une pierre, eux se tournaient vers le feu aux vives couleurs. »

Ce que Firdousi est par-dessus tout, c'est naturaliste et fataliste. Le monde roule éternellement, entraîné par une loi qui réside en lui et surtout dans les astres, sans qu'au-

cune volonté bienveillante ou juste le gouverne. La mort plane sur toute chose. L'histoire est une succession d'âges qui se chassent les uns les autres, et auxquels président des prophètes, des héros particuliers à chacun d'eux. Au travers de cette ronde, présidée par la mort, apparaissent quelques sages qui ont su goûter la joie, tout en voyant bien qu'elle est passagère. Le poète interrompt de temps en temps sa cantilène narrative pour insister sur l'universelle vanité : « Lorsque tu entends ces récits, dit-il, pense combien le monde est vieux, combien de destinées ont passé sur ces montagnes et ces plaines, et combien y passeront encore. »

La magie, si antipathique aux peuples monothéistes, qui y voient non sans raison une impiété, une façon de disposer de la nature sans l'aveu de Dieu, est au fond de la théologie de Firdousi, comme au fond de toute théologie indo-européenne. Lisez les tântras de l'Inde, les Tables eugubines ; ces singulières recettes pour forcer Dieu viennent toutes d'une même idée, c'est que l'homme commande à la nature et réussit, par certains procédés, à prendre le rôle que le monothéisme attribue à Dieu seul. C'est aussi la pensée de la science moderne. Seulement, les moyens qu'imaginaient ces égarés du vieux monde étaient des formules chimériques. La chimie en a trouvé et surtout en trouvera de meilleures. En tout cas, les deux antipodes du monothéisme sont bien la science et la magie, toutes deux rendant la prière inutile. Firdousi a de tout cela un sentiment vague et profond. Malgré ses protestations d'islamisme, son poème est athée. Dieu n'y apparaît jamais comme providence ; il n'a pas de rôle dans l'action qui s'y déroule. Le surnaturel de Firdousi est celui qui résulte d'une nature vivante, dominée par la science de l'homme et par la force de sa volonté. Ses héros sont des êtres absolus, sans supérieurs dans l'univers, mais soumis au sort. Tout est gouverné par les sphères du ciel. C'est bien là une religion de poète épique. Le monothéisme exclut l'épopée en substituant une Providence toute-puissante à la grande bataille de la vie du monde, conçue comme une lutte entre les forces fatales de la nature et les forces libres des individus.

Tout cela était peu orthodoxe, et il fallait de la complai-

sance pour qu'une cour bigote le tolérât. Le patriotisme couvrirait tout. Firdousi l'éprouva. Forcé, par une de ces disgrâces qui sont l'histoire journalière des cours orientales, de quitter Ghazna, il vint à Bagdad. On y était peut-être moins croyant qu'à Ghazna ; mais le patriotisme persan ne protégeait plus le poète à demi païen. On lui reprocha d'avoir passé sa vie à chanter les adorateurs du feu. Pour se réconcilier avec l'orthodoxie musulmane, il se mit à versifier le fade poème biblique, ou plutôt coranique, de *Joseph et Zuleikha*.

L'épopée de l'Iran, telle que Firdousi l'a faite, ne saurait certainement être comparée aux chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque. Elle est même inférieure aux belles rédactions de nos chansons de geste du moyen âge et aux épopées de l'Inde, si loin elles-mêmes de la perfection d'un âge classique. L'islamisme et la philosophie persane ont introduit dans le *Schahnameh* une sorte de notion mélancolique de la destinée humaine, que les poèmes homériques et les chants carlovingiens ne connaissent pas. La joie de vivre, la gaieté dans la mort, sont des éléments constitutifs de l'esprit épique. Roland et Achille, Olivier et Hector n'ont jamais réfléchi sur eux-mêmes. Ils ne songent pas à traiter la nature de marâtre et de traîtresse. Firdousi est un blasé. Sans avoir l'audace, l'ironie amère de Kheyyam, le plus étonnant poète nihiliste qui jamais ait écrit, il vit, comme tout Persan, dans l'étroite familiarité de la mort. Chacun des grands règnes des âges mythiques est terminé par une réflexion âpre et résignée :

« Regarde ! Qui pourrait atteindre une gloire égale à la sienne ? Il avait amassé les biens de ce monde trompeur ; il avait montré aux hommes comment on arrive à la richesse, mais il n'en a pas joui. Le monde n'est qu'un rêve qui passe ; ni le bonheur ni le malheur ne durent...

» O monde, cesse donc d'élever ainsi celui que tu veux moissonner ! Si tu voulais le faire disparaître, pourquoi l'élever ? Tu exaltes un homme au-dessus du firmament, puis tu le précipiteras sous la terre obscure.

» ... Ainsi disparut son trône royal et sa puissance ; le sort le brisa comme une herbe fanée. Quel fruit lui revient

d'avoir supporté tant de soucis ? Sept cents ans avaient passé sur lui et lui avaient fait éprouver tout ce qui s'appelle bonheur et malheur. A quoi sert une longue vie ? Le monde te nourrit de miel et de sucre : mais, au moment où tu te vantes qu'il a versé sur toi ses faveurs et que toujours il te montrera sa face d'amour, au moment où il te flatte et te caresse, quand tu lui as ouvert tous tes secrets, alors il joue avec toi un jeu perfide et te fait saigner le cœur. Je suis fatigué de ce monde transitoire. O Dieu ! délivre-moi promptement d'un tel fardeau ! »

Quelles que soient les réserves que l'on doit faire sur la valeur littéraire du poème de Firdousi, ce poème garde un intérêt sans égal pour la mythologie et la psychologie ethnographique. On y voit à découvert ce qui ailleurs est caché, les lois secrètes qui président à la confection des épopées. Le *Livre des Rois* n'a pas échappé au sort commun de ces sortes de poèmes. Il s'est grossi successivement d'épisodes qui, en s'accumulant autour de l'œuvre primitive, en ont altéré le caractère individuel et l'ont transformée en un poème cyclique. C'est bien vraiment l'épopée de la Perse. Quoique les Persans musulmans le lisent eux aussi avec délices, ce sont surtout les Parsis qui le copient ; le livre est presque devenu un livre parsi, et, si un jour, comme on peut le croire, la Perse repousse le joug de l'islam, le *Livre des Rois* redeviendra son livre national. Firdousi croit à la gloire ; il est humain ; il aime le bien : la civilisation est pour lui le but que le monde poursuit, nonobstant la fragilité des individus. Ce n'est pas un Arabe, c'est un des nôtres ; avec Hafiz et Kheyyam, il caractérise cet étonnant phénomène que présente la littérature persane, la persistance obstinée du génie indo-européen au travers des plus tristes aventures de l'histoire asiatique.

LES CÉSARS (1)

I

IL serait injuste de prendre cet écrit de M. Beulé (2) pour autre chose que ce qu'il a voulu faire. L'habile et judicieux professeur n'a pas prétendu composer un mémoire de critique historique, dresser une longue et pénible enquête. « Ce n'est point un livre que j'offre au public, dit M. Beulé, c'est une série d'entretiens qui ont été sténographiés, et qu'on m'a demandé de réunir. Je leur laisse leur forme primitive, qui rappellera sans cesse au lecteur mes titres à son indulgence ; il est équitable, en effet, d'accorder certaines licences à l'improvisation et de penser que la rapidité même de l'expression, si elle sert parfois les idées, peut souvent leur nuire. Je prie les historiens et les critiques de ne point m'appliquer leurs instruments de précision, mais d'écouter la voix de leur propre cœur. Les portraits que je retrace sont surtout les études morales, et ce sont les enseignements de l'histoire que je m'efforce d'y faire ressortir. Les consciences fermes en tireront quelque consolation, les consciences ébranlées de salutaires clartés, car les poètes, les adulateurs, les faux légistes de tous les temps ont fait d'Auguste un type qui ne peut qu'attrister ceux qui pensent, justifier ceux qui flattent, tromper ceux qui règnent. »

Ainsi entendu, le livre de M. Beulé mérite beaucoup d'éloges. M. Beulé est un de ces génies faciles auxquels tout réussit, car ils sont dans une heureuse harmonie avec

(1) Article paru sous le titre : *Auguste, sa Famille et ses Amis*, *Journal des Débats*, 10 mai 1868. (N. de l'éd.)

(2) *Auguste, sa Famille et ses Amis*, par M. Beulé, de l'Institut, 2^e éd. Paris, Lévy, 1868.

le siècle où ils vivent, les sujets qu'ils traitent, les desseins qu'ils forment et le public qui les entoure. Doué d'un sens pratique singulièrement ferme, d'un goût sûr en ses limites, d'une résolution de jugement qui est la plus précieuse des qualités à un moment d'affaiblissement des caractères et d'amollissement des esprits, M. Beulé a le tempérament des hommes politiques ; son style clair, vif, naturel, le désigne pour l'action. Comme le spirituel académicien le laisse entrevoir dans sa préface, ce ne sont pas là tout à fait les qualités qui servent à la critique scientifique. La première condition pour celle-ci est de ne se proposer aucun but politique, de ne point songer à exercer une action sur son temps, de ne se permettre aucune allusion aux choses actuelles, de ne plaire à aucun parti. Les préoccupations du présent, introduites dans l'histoire, la faussent infailliblement.

M. Beulé nous avoue lui-même que son but a été « moral », qu'il a voulu « faire ressortir des enseignements » ; pour partager sa manière de voir sur Auguste et Livie, on doit « écouter la voix de son cœur ». Dieu me garde de le blâmer ; mais il est clair que M. Léon Renier, construisant la même histoire sans écouter autre chose que les avertissements de sa critique limpide et dégagée de toute arrière-pensée, fût arrivé à des jugements différents. M. Beulé pense qu'il est utile à la morale qu'Auguste, Livie, Julie, Agrippa, Mécène aient commis le plus de crimes possible ; dans son zèle pour les principes, il accueille toute allégation malveillante, pensant qu'il est bon qu'on se figure les despotes, leur famille et leurs amis sous les plus noires couleurs. Mais de pareilles allégations sont quelquefois vraies, quelquefois fausses. Il faut tout écouter, tout peser, et, quand on n'entend qu'une opinion, se défier. Même pour Néron, je voudrais qu'il nous fût possible d'entendre la défense. Josèphe, son contemporain, nous apprend que son histoire avait été écrite de deux points de vue entièrement opposés, les uns l'élevant jusqu'au ciel, les autres entassant contre lui les mensonges avec une impudeur sans égale (1). La version qui présente le fils d'Agrippine comme un monstre nous est seule par-

(1) *Ant. jud.*, XX, VIII, 3.

venue ; je la crois vraie quant au fond ; cependant j'aimerais fort à connaître l'autre. La haine est si inventive en fait de calomnie ! les bruits d'une ville immorale et cancanière méritent si peu de créance ! En vertu de l'axiome souvent trompeur : *Is fecit cui prodest*, l'opinion publique n'admet jamais que la mort travaille d'une manière désintéressée. C'est un penchant naturel à ceux qui vivent loin des cours de supposer qu'il s'y passe beaucoup de crimes ; le mystère fait tout admettre ; Marc-Aurèle lui-même a été accusé d'empoisonnement.

Peut-on dire que le philosophe, laissant de côté comme insolubles les questions sur le caractère privé des personnages historiques, et se bornant aux vues d'histoire générale, n'ait pas aussi quelques réserves à faire au sujet de la critique de M. Beulé ? Je me hâte de dire que, sur les maximes essentielles, je suis d'accord avec lui. Nous sommes de la même religion ; nous adorons au même sanctuaire, qui est le Parthénon. La supériorité de la Grèce républicaine sur tout le reste de l'humanité, et en particulier sur tout ce qu'ont fait les Latins, ce principe fondamental que la Grèce est la source de tout art, de toute science, de toute noblesse, voilà un dogme capital. Quand on est d'accord sur cela, le reste n'importe que médiocrement. Oui, l'étude de la Grèce doit être le fond de toute éducation libérale. Athènes est le seul point du monde où le parfait existe ; Athènes devrait être l'universel pèlerinage. On admire trop Rome ; on étudie trop ses monuments, tous secondaires. Le bourgeois athénien, dans sa simple aisance d'homme libre, tel que nous le voyons encore sur la frise du Parthénon, est un demi-dieu si on le compare à la majesté empruntée d'un César. La poésie désormais doit consister à chanter la Grèce.

Rever de la Grèce, vivre en Grèce par l'esprit est pour l'homme cultivé ce qu'est pour le chrétien vivre dans le royaume de Dieu. Une ville où les fonctionnaires les plus élevés étaient tirés au sort, où tout bourgeois était un noble, où l'on choisissait les ambassadeurs pour leur beauté, où des victoires comme celle de Marathon ont été remportées par des soldats qui n'étaient pas des conscrits, où des pièces comme celles de Sophocle ont été applaudies par le

peuple, où un art comme celui de l'Acropole a été compris, voulu, demandé à l'artiste par le public, cette ville a été dans le monde quelque chose d'unique.

La plupart des créations vraiment originales d'art ou de littérature ont eu lieu de la même manière dans des petits centres plus ou moins républicains où tout le monde se connaissait, où l'homme de génie avait sa valeur, sa raison d'être. Ces dénominations de « siècle d'Auguste, siècle de Léon X, siècle de Louis XIV » renferment des erreurs historiques ; elles rapportent abusivement la gloire de générations illustres à ceux qui les ont enterrées honorablement. Le règne d'Auguste marque la fin du beau mouvement de littérature latine qui avait illustré les deux derniers siècles de la république. Les Médicis voient s'arrêter l'élan de la Renaissance, inaugurée par les républiques italiennes du moyen âge. Louis XIV préside à la décadence du libre génie français, tel que l'avait connu l'époque glorieuse qui précéda l'avènement de sa toute-puissante royauté.

Je suis de l'avis de M. Beulé sur ces points. Mais, tout en maintenant sévèrement dans l'histoire la hiérarchie des degrés divers de noblesse, il ne faut pas méconnaître les nécessités des temps. Nos siècles modernes, par exemple, ne peuvent être comparés en rien au splendide idéal de la vie grecque, qui n'a existé qu'une fois pour l'éternelle consolation de l'humanité en ces tristes landes qu'elle a traversées et traversera encore. Comment voulez-vous qu'un État de trente-six millions de Gaulois, dont vingt millions de paysans, ressemble en rien à une cité de vingt mille Athéniens ? Essayez donc, dans un tel État, de tirer les fonctions au sort. Supposez Athènes située sur le Borysthène, à la hauteur de Kiev, au milieu des Scythes ; le Pnyx et l'Aréopage, Démosthène et Aristophane ne s'y conçoivent plus. Peut-être M. Beulé ne tient-il pas compte de toutes ces différences. Sa sévérité extrême pour Auguste et pour ceux qui contribuèrent à l'établissement du principat suppose que, dans sa pensée, ce ne fut là qu'une entreprise d'ambitieux, qui n'avait pas de légitimité. Or, si quelque chose était écrit d'avance, c'est que Rome, en conquérant le monde, préparait une immense dictature militaire. Comment s'ima-

giner que le monde, qui s'était rangé dans cette grande confédération, accepterait d'être gouverné par la ville de Rome ? Paris a de même été un centre d'attraction pour la France ; est-ce qu'il eût été possible que la France fût gouvernée par les échevins de Paris ? Le jour où Paris est devenu la capitale de la France dans le sens complet du mot, la France n'a pas voulu que Paris eût seulement un corps municipal. Est-ce que, si la république de Venise fût arrivée à des possessions territoriales très considérables, les provinces eussent supporté le régime des provéditeurs ? Non ; il n'y a pas de doute qu'elles eussent renversé la savante constitution vénitienne, fondée sur le privilège des anciennes familles de la ville, en servant les brigues de quelque capitaine audacieux. Le jour où Rome devint la capitale du monde, Rome devait cesser d'être une ville indépendante.

Le mouvement qui créait le césarisme était le mouvement de l'empire entier. On se place toujours, pour juger ces révolutions, de façon à n'avoir en vue que la seule ville de Rome. On s'apitoie sur ce pauvre peuple romain trahi, surpris, enchaîné ; on s'indigne contre les mauvais citoyens qui asservirent leur patrie. Mais qu'on veuille bien considérer le monde, lequel avait aussi le droit de se mêler de ses affaires. Il n'y avait plus, à vrai dire, de peuple romain, et, quant au Sénat, il recueillait les conséquences nécessaires de sa politique, ajoutons de ses fautes : son règne sur le monde avait été on ne peut plus tyrannique ; César fut pour les provinces un libérateur. Je ne crois pas aux surprises politiques dont les conséquences sont durables. C'est une théorie commode, pour les esprits qui s'arrêtent vite dans la recherche des causes, de ne voir dans l'histoire que deux partis en présence, d'une part le peuple, toujours dupe ou victime ; de l'autre, d'habiles ou violents ambitieux, qui le trompent ou le subjuguent. On oublie que, dans ces coups en apparence subreptices qui changent la forme des États, le peuple est presque toujours complice, qu'il acclame, qu'il remercie le vainqueur, accable d'affronts les nobles qui résistent. Mettons qu'il se borne à laisser faire. Qu'est-ce que cet éternel innocent dont le rôle est de ne jamais savoir se défendre ? Vraiment, prendre la tutelle de ce pauvre

mineur, c'est se prêter à l'invitation et comme à la force des choses. — Oui, certes, une surprise est possible ; mais, quand la même surprise se reproduit plusieurs fois de suite, quand vingt occasions se présentent au peuple pour réparer la maladresse qu'il a commise, et que le peuple n'en profite pas, ce n'est plus de surprise qu'il faut parler, c'est de fatalité historique.

Voilà bien ce qui eut lieu lors de la fondation de l'Empire romain. Le problème commença à se poser dès le temps de Marius et de Sylla. Mais Marius n'avait pas assez de capacité politique, Sylla était un conservateur trop obstiné, ou, pour mieux dire, la solution du problème n'était pas encore assez urgente pour que le principat s'établît dès lors. Sylla, sorte de tory aveugle, de doctrinaire sans ambition personnelle, rétablit et renforça la vieille constitution ; il versa des torrents de sang pour une réaction en pure perte. Sa restauration fut éphémère ; lui-même n'y croyait pas ; en tout jeune homme de talent, il voyait un futur Marius. En effet, César arrive à la toute-puissance en se prêtant habilement aux vœux du siècle. Dira-t-on qu'en acceptant la dictature perpétuelle il dépassa l'intention de ceux qui l'avaient soutenu jusque-là ? Soit. Mais le voilà assassiné ; l'occasion est belle ; la république, délivrée du tyran, va reflourir. — Il n'en est rien ; le tyran renaît de ses cendres ; tout se groupe autour de ses continuateurs ; une force invincible seconde Octave ; la fortune se déclare pour lui.

Ce fut, direz-vous, un heureux guet-apens. Ce fut le triomphe de l'art militaire et de la politique sur la volonté des citoyens. — Nullement. Comme si, cette fois, l'histoire avait voulu nous donner une leçon claire et sans équivoque, le vainqueur d'Actium était, de l'aveu de tous, un très faible homme de guerre ; c'était, à beaucoup d'égards, un homme médiocre. M. Beulé le montre admirablement. On ne peut davantage attribuer ses succès à la richesse ; les *Octavii* étaient assez pauvres. Qu'était-il donc ? Il était neveu de César. Voilà la force qui donna du génie à un homme qui sans cela eût joué le rôle le plus secondaire.

Mettons d'ailleurs que le peuple, devenu plus sage, ait reconnu son erreur. Auguste mort, le moment est favo-

nable ; Tibère se fait prier pour lui succéder : qu'on se passe de lui. Tibère meurt, à son tour, après avoir commis d'abominables cruautés. C'est le cas de rétablir la république. — On acclame Caligula.

Après Caligula, l'illusion n'est plus possible. C'est un extravagant notoire ; durant trois ans et trois mois, le monde est livré à un fou féroce et goguenard, qui se moque du genre humain. On l'assassine. — Ah ! c'est maintenant que nous allons enfin voir un juste retour de ce peuple surpris et opprimé. Chéréa, le chef de la conspiration, est républicain ; le Sénat délibère de rétablir la république ; les consuls donnent pour mot d'ordre *Libertas* ; en haine du nom de César, ils convoquent l'assemblée au Capitole, et non dans la basilique julienne. Rome est libre ; on tient de fort sages discours ; tous les honnêtes gens respirent. — On avait compté sans une sorte d'idiot, oncle de l'empereur défunt, qui, pendant le tumulte, s'était réfugié derrière une portière. On aperçoit ses pieds ; on le tire ; le malheureux demande grâce. On le proclame empereur.

Ici je m'arrête. Quoi ! ce n'était pas une évidente nécessité historique que celle qui se faisait jour comme une inondation par toutes les fissures ? Ce n'était pas un régime inévitable qu'un régime qui se soutint malgré les plus mauvaises chances ; un régime qui fut très fort avec des scélérats, des monstres, des fous, des imbéciles ; un régime que Tibère, Caligula, Claude, Néron ne perdirent pas ; qui, après Galba, Othon, Vitellius, se retrouve sous Vespasien plus fort que jamais ; qui, après Domitien, le pire des tyrans, nous offre un siècle admirable, un spectacle unique, le règne des philosophes, le monde gouverné par la vertu et la raison ! Si le régime des Césars eût été ce qu'on le suppose, l'empire se fût disloqué vingt fois ; pourtant il était alors au plus haut degré de sa puissance. Et ne dites pas que c'est là le triomphe de la force, le résultat de la supériorité que donnent les talents militaires sur une foule désarmée. Auguste, Tibère, Claude, ne sont nullement des capitaines ; Caligula et Néron sont des hommes de guerre tout à fait ridicules. Le signe qui montre qu'une politique est conforme aux nécessités du temps, c'est quand elle peut se

passer de talent, quand aucune faute ne la tue. Ah ! dites que ce peuple est ignoble, bas, égoïste ; qu'il n'a rien d'intéressant, que toutes les sympathies des âmes bien faites doivent être pour ceux qui protestèrent ; que chacun de nous eût été avec Brutus et Cassius ; dites que ce n'est pas une chose gaie de faire partie d'une misérable planète comme celle-ci, où l'homme intelligent et vertueux est perdu au milieu d'une foule innombrable de sots et de méchants ; à la bonne heure ! Les jugements de l'histoire sont la revanche de la conscience humaine, presque toujours contrariée par la réalité. L'historien, le poète, l'amant de l'idéal doivent garder toutes leurs préférences pour les vaincus ; Auguste lui-même le reconnut ; quand il était avec ses hommes de lettres, il se plaisait à entendre chanter « la noble mort de Caton ». L'esthétique n'est pas la politique ; la réalité n'est pas l'idéal. La réalité, c'est le règne du médiocre, le règne du laid, des bourgeoises exigences, des plates nécessités. Les nobles qui résistent, on les aime, on les chante ; mais on les sait impuissants.

Voilà la nuance par laquelle on peut différer de M. Beulé. Auguste arrivera au pouvoir par les voies déplorables qui sont suivies dans les temps où il n'y a ni république possible ni dynastie héréditaire. Le monde, en l'acclamant, fut plus heureux que sage ; car le maître qu'il s'était donné sans bien le connaître fit un très bon usage du pouvoir acquis d'une façon peu légale. Le crime de son avènement fut moins le sien que celui du peuple qui, dans ses embarras, prend ce qu'il trouve. M. Beulé semble, depuis quelque temps, vouloir entrer dans une école qui professe une grande sévérité pour les souverains. Pour moi, je tiens le gouvernement des choses humaines pour très difficile. J'arrive de plus en plus à penser qu'il faut être indulgent pour ceux qui ne s'en tirent pas tout à fait mal. Les souverains les plus médiocres font souvent encore mieux que les peuples n'eussent fait par eux-mêmes. On rend service à l'humanité en la tirant de son anarchie native. Voilà la raison de l'instinct qui fait qu'une grande masse d'hommes n'est tranquille que quand elle a abdiqué entre les mains d'un souverain. La conscience d'une multitude se sent instable

et trop intermittente, si elle ne contracte une sorte d'identification avec la conscience d'une famille ou d'un individu.

M. Beulé, reconnaissant ce que les temps de César et d'Auguste avaient d'exceptionnel, veut bien pardonner à ce dernier le rôle qu'il s'attribua et qui le conduisit à la dictature. Mais il lui reproche de ne pas s'être démis de cette dictature, ou plutôt de ne pas l'avoir convertie en une présidence décennale. Il regrette, en d'autres termes, qu'Auguste n'ait pas imité Sylla, et n'ait pas remis le pouvoir aux mains du Sénat. Il oublie les atroces iniquités dont cette compagnie s'était rendue coupable. Le Sénat avait trouvé honnêtes toutes les illégalités, tous les coups d'État, quand il s'était agi de maintenir son pouvoir. Sylla ne fut pas plus un Washington que César ou Auguste ; il fut plus cruel que ces derniers, au moins que César, et il ne fonda rien du tout. Jamais Sylla ne comptera parmi les grands rénovateurs des choses humaines. Ce fut une étrange et puissante nature, l'idéal d'un aristocrate, sans vanité, sans charlatanisme, très intelligent sur une moitié des choses, borné sur l'autre, trop dédaigneux de l'espèce humaine pour aimer beaucoup la gloire, voulant conserver et non régner, vivant du plaisir de résister à la marche des choses, d'une sorte de goût désintéressé de restauration. Qu'a-t-il fait ? Par des proscriptions odieuses, il a retardé de quelques années ce qui devait arriver. César et Auguste sont des ambitieux, je l'avoue ; mais ils ont fondé pour des siècles, et les conséquences de leur œuvre durent encore.

Les progrès réels que le sens moral a faits de nos jours ne doivent pas fausser pour nous l'image du passé. Que l'on songe à ce qu'il a fallu d'efforts pour faire pénétrer un peu de bon sens dans l'énorme troupeau d'un milliard de têtes qui peuple la surface de notre globe. L'amour du bien et la raison résidèrent d'abord en quelques milliers de sages. La civilisation est l'œuvre d'un tout petit nombre de nobles qui ont su charmer, entraîner, décevoir ou dompter le reste. Voilà pourquoi jusqu'à notre temps il n'y a pas eu de grande politique sans imposture et sans crimes. L'histoire n'est pas une leçon de morale. M. Beulé essaye de montrer

ce qu'il appelle « la pénalité en histoire » ; il voudrait qu'il n'y eût pas de crime sans expiation, c'est-à-dire sans punition personnelle du coupable. Ici je proteste, au nom de la philosophie et de la religion. Les scélérats sont des hommes fort habiles ; s'ils avaient remarqué la loi que M. Beulé croit avoir découverte, ils ne commettraient pas de crimes. Le fait est qu'on ne constate nullement dans l'ordre de ce monde d'intention rémunératrice ou de vindicte providentielle envers les individus. L'histoire est un tissu de crimes prospérant et d'efforts vertueux trahis par le sort. Quelquefois le coupable est puni ; aussi souvent il ne l'est pas ; et même, quand il paraît l'être, il faut se garder du sophisme *Post hoc, ergo propter hoc*. M. Beulé nous montre très bien qu'Auguste éprouva des malheurs, surtout dans sa famille ; mais ces malheurs ne furent pas nécessairement la conséquence de ses fautes. Quant à ses actes politiques, il n'en recueillit que des récompenses. L'irréprochable Marc-Aurèle éprouva presque autant de chagrins de famille qu'Auguste. L'homme le plus vertueux est aussi exposé aux douleurs les plus poignantes que le scélérat. Louis XV n'a pas été puni ; Louis XVI a souffert pour des fautes qu'il n'avait pas commises. Pertinax, Alexandre Sévère, Probus, furent massacrés pour avoir été de bons empereurs. Dans la vie des souverains qui ont fait beaucoup de bien et beaucoup de mal, on remarque souvent qu'ils se sont élevés par le mal, et qu'ils sont tombés par le bien qu'ils firent.

Non, la vertu n'est pas récompensée, le crime n'est pas puni ici-bas. La nature est immorale. C'est là le fondement de la religion, la raison élevant une protestation obstinée contre l'immoralité de la nature, qui voit du même œil le juste et l'impie. C'est là la condition de la vertu, laquelle n'existerait pas si le crime avait son châtiment visible. Ce qui fait l'homme vertueux, c'est la perception transcendante d'un ordre moral en pleine contradiction avec tout ce qui se voit, c'est l'appel à un ordre idéal contre les ignominies de la réalité, c'est l'affirmation d'une destinée supérieure pour l'homme et l'humanité. Qu'on l'appelle immortalité de l'âme, résurrection, palingénésie, *apocatastase*, royaume de

Dieu, ce dogme sacré, fondement de toute société, résulte de deux faits évidents : 1^o la justice est une affirmation du cœur de l'homme ; 2^o la justice n'existe pas dans la réalité de ce monde. A toutes les objections contre cette doctrine, la conscience répond comme le vieux patriarche arabe : *Reposita est haec spes in sinu meo.*

Je crains que l'artiste, l'homme qui juge des choses par l'éclat qu'elles offrent à l'imagination, ne réclame aussi quelquefois contre les jugements de M. Beulé. Ces Césars, tous ces personnages historiques du premier siècle que M. Beulé traite d'un ton si aigre, sont des géants, des caractères frappés pour l'éternité. Néron même, quel phénomène moral inouï ! Caligula, quel bouffon colossal ! Livie, Messaline, Agrippine, quelles prodigieuses monstruosités ! La manière de M. Victor Hugo serait à peine exagérée en un pareil sujet. Il y a une légère dissonance à traiter de tels personnages de la même façon que des bourgeois immoraux. C'est comme si l'on faisait l'histoire des Borgia en les morigénant, ou celle de Tamerlan d'un ton scandalisé. La grande histoire ne doit pas attacher trop d'importance aux mœurs des souverains, surtout quand ces mœurs n'ont pas d'influence sur les affaires publiques. Que sait-on en pareille matière ? Des commérages, souvent des calomnies. Pour moi, j'ai loué M. Poirson, faisant l'histoire la plus étendue de Henri IV, d'avoir consacré une ou deux pages à ses maîtresses. M. Beulé croit avoir frappé un grand coup en appelant Auguste un « débauché ». Mais a-t-on jugé Henri IV et Frédéric le Grand quand on a dit que leur conduite privée fut loin d'être irréprochable ? Parfois, dans les siècles passés (pas toujours, je me hâte de le dire), la liberté de mœurs chez ceux qui gouvernent a été une garantie contre l'esprit étroit. L'espèce humaine est chose si chétive qu'il n'est pas impossible que la civilisation ait dû quelque chose à certaines faiblesses des souverains. La révolte contre la domination tyrannique de l'Église au moyen âge n'eût peut-être pas réussi sans la gêne qu'éprouvaient les rois de ce temps à se constituer ce qu'on appelle une cour. Pour avoir quelques libertés, les souverains furent obligés d'en accorder d'autres à leurs sujets. Des saints sur le trône ! bien des gens fort

honnêtes en auraient peur ; car les saints sont toujours des esprits absolus. Avec saint Louis, avec Philippe II, tout le monde n'aurait pas la vie bien sauve.

Auguste ne fut ni un homme de génie ni un homme de vertu. Il trouva des circonstances admirablement favorables et en profita avec beaucoup de sens. Une des parties les meilleures du livre de M. Beulé est celle où l'auteur montre ce que le fondateur de l'empire dut à son entourage, en particulier à Agrippa, à Mécène, à Livie. Le rôle de Livie surtout a été compris par le savant professeur avec infiniment de tact et d'esprit. Comme Louis XIV, Auguste préside à de grandes choses sans élévation personnelle, mais avec un instinct d'une surprenante justesse. Le goût du grand lui était pour ainsi dire inné : nul appareil royal, pas de luxe encore, une maison simple, un goût excellent. Et puis n'est-ce rien d'avoir été chanté par Virgile ? Virgile n'est pas un *græculus* ; c'est un vrai prophète, un homme de notre race, de notre sang. *O anima cortese mantovana*, j'absous ceux que tu as absous ! — « C'était là de l'adulation, direz-vous, de la reconnaissance au moins pour celui qui lui rendit son patrimoine. — Mais, pourrait répondre un homme imbu des idées de l'ancien régime, n'est-ce pas la plus belle part de la souveraineté, celle par laquelle les souverains se rapprochent le plus des dieux et représentent leur providence sur la terre, que de discerner les chantres divins, de leur donner le petit champ où ils écrivent les églogues qui sont ensuite le délassement de cœur du genre humain ? Certes, le suffrage du peuple vaut mieux ; mais un peuple encourageant, applaudissant, inspirant des chefs-d'œuvre, cela ne s'est vu qu'une ou deux fois, en Grèce et un peu dans les républiques italiennes. Nos races ne sont pas assez nobles pour se passer de princes. La civilisation moderne, à bien des égards, fut une création artificielle des cours et de la noblesse, au milieu d'une masse pesante qui n'y tenait pas beaucoup ; les cours et la noblesse disparaissant, la civilisation courra parmi ces races un certain danger, les choses nobles chez elles ayant germé et s'étant soutenues en partie grâce au patronage des princes. L'Amérique, qui n'a pas d'aristocratie, ne vit que d'emprunts faits à l'Europe ; elle

n'a pas produit jusqu'ici un seul chef-d'œuvre, une seule découverte, l'art pur et la science pure étant choses trop fortes pour elle. »

Il y a donc, ce semble, quelque malentendu dans la sévérité que certains critiques montrent pour le rôle littéraire d'Auguste et de Mécène. Notre temps a des maximes qui nous rendent peu capables de comprendre ces sortes de choses. Le partisan des anciennes idées que j'introduisais tout à l'heure dirait peut-être : « L'homme de lettres a besoin d'une protection, d'abord parce que peu d'écrivains vivant de la vente de leurs écrits ont fait des œuvres durables ; en second lieu, parce que l'écrivain a besoin d'être défendu contre le reste de l'espèce humaine dans l'œuvre tout exceptionnelle qu'il entreprend. Sa main est contre tous, la main de tous est contre lui. Il attaque les travers, les ridicules, les opinions reçues. Il est un aristocrate au premier chef. Après la gloire des grands souverains, la gloire de l'homme de lettres est la plus éclatante ; qui le protégera contre l'envie ? qui lui amènera ses victimes ? Le poète, l'écrivain éminent sont des souverains à leur manière ; ils font acte extra-légal. La grande œuvre qui s'impose à l'avenir et qui stigmatise Mævius ou l'abbé de Pure est un délit selon nos idées bourgeoises. Boileau ne pourrait de nos jours écrire une seule de ses satires ; il le put de son temps, grâce à la protection de M. le Prince. Molière n'eût pu faire ses chefs-d'œuvre si Louis XIV ne lui eût livré les ridicules de ses sujets. La grande comédie est impossible de nos jours non parce que le ridicule manque, ou que l'esprit manque, mais parce qu'une foule de respectabilités se sont élevées et qu'il n'y a plus de Louis XIV pour les dominer. La sérénité de Gœthe n'eût pas été si complète s'il n'avait trouvé un grand-duc pour le protéger. L'alliance entre les souverains et la haute littérature est donc raisonnable : celle-ci donnant aux souverains la gloire, dont seule elle dispose ; les souverains, d'un côté, donnant aux grands poètes la liberté dont ils ont besoin, comme une part de souveraineté. Aristophane se passa d'un tel patronage, j'en conviens ; sa liberté, il la recevait du peuple ; mais, on ne peut assez le répéter, Athènes fut en tout une exception. La grande litté-

rature a besoin d'un privilège ; le droit commun ne lui suffit pas. Qui lui donnera ce privilège ? Le roi, qui prend le poète près de lui, le couvre de son ombre, et reçoit de lui l'immortalité. Le génie est chose hors la loi. La royauté, cette autre chose hors la loi, est son alliée naturelle. »

En somme, si l'on fait abstraction des crimes qui l'amènèrent à l'empire, Auguste ne commit guère qu'une seule faute, et la suite de l'histoire a montré qu'il ne pouvait pas l'éviter. Il ne sut pas régler d'une façon durable le principe de succession ; il ne choisit pas nettement entre l'élection, l'hérédité et l'adoption. Un pouvoir aussi colossal que celui du César romain ne pouvait être héréditaire à la façon féodale. Le principe du Césarisme, c'est la cooptation et l'association à l'empire, du vivant même de l'empereur, de celui que les destins désignent, si bien qu'il y ait toujours en quelque sorte deux empereurs à la fois, l'un étant pour ainsi dire en préparation derrière l'autre. De la sorte, la mort de l'empereur est un événement peu important ; il n'y a jamais ni vide ni hésitation. Voilà ce que comprirent admirablement Nerva, Trajan, Adrien, Antonin. Auguste le comprit par moments ; puis il se laissait entraîner à l'idée de former dynastie, idée qui égara plus tard les meilleurs empereurs et n'eut jamais que de mauvais effets dans l'Empire romain. Quatre empereurs seulement, depuis Auguste jusqu'à l'anarchie du III^e siècle, ont eu pour père un empereur ; trois d'entre eux sont Domitien, Commode et Caracalla, les plus méchants hommes qui aient jamais régné. Faute d'une volonté bien fixe sur ce point, Auguste se vit enlacé d'intrigues, entouré de crimes domestiques, livré à d'étranges soupçons. Il y avait neuf personnes entre Tibère et l'empire ; toutes les neuf tombèrent, et en définitive l'empire fondé par Auguste échut à un homme qu'Auguste n'aimait pas, au représentant de la plus altière de ces familles patriciennes qu'il avait combattues toute sa vie. Auguste n'avait pas assez de force morale pour dominer sa famille ; il lui avait donné trop de droits. Il est bien remarquable que l'idée de légitimité venait non d'Auguste, mais de Julie et de Livie. Un jour, un ami d'Auguste disait à Julie : « Pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de votre père ? Voyez

comme il se garde de froisser les autres hommes, comme il évite de blesser leur amour-propre, comme il prend à tâche de ne pas leur faire sentir qu'il est le maître de l'empire ! » Julie répondit : « Mon père ne sait ce que c'est que conserver sa dignité ; quant à moi, je sais et je n'oublierai jamais que je suis la fille de l'empereur. »

Fatal régime que celui où l'hérédité, l'élection, l'adoption étaient également funestes, où Nerva, Trajan, Adrien, Antonin, Marc-Aurèle ne se sont succédé que grâce à l'heureux hasard qui voulut que les quatre premiers n'eussent pas d'héritier direct, où Marc-Aurèle ouvre une période néfaste, parce qu'il eut un fils ! Ne fonde pas l'hérédité qui veut. Il faut pour cela des siècles et des races très honnêtes ; les Germains seuls y ont réussi ; il n'y a jamais eu en Europe une dynastie durable qui n'ait été d'origine germanique.

On ne se lasserait pas à suivre M. Beulé dans la discussion de ces grands problèmes ; il y porte infiniment de pénétration et de finesse. Il vient de prouver que le talent d'écrire l'histoire serait, s'il le voulait, au nombre des riches dons qui lui ont été départis.

II

M. Beulé vient de publier un nouveau volume de ces études d'histoire romaine qui lui ont valu tant de succès. Celui-ci a pour titre : *Titus et sa Dynastie* (1). Il forme le quatrième et dernier tome de la série que M. Beulé intitule *le Procès des Césars*. « Procès » est le mot juste ; M. Beulé est avant tout un accusateur ; son livre est d'ordinaire un réquisitoire. M. Beulé a ce qu'il faut pour écrire la grande histoire, complète, approfondie, équilibrée dans ses parties, ne négligeant aucune source d'information, embrassant tout ce qui compose la vie de l'humanité à une époque donnée. Quand on se place à un tel point de vue, on est indulgent ; car on se convainc que le gouvernement de

(1) Paris, Lévy, 1870.

l'humanité est chose très difficile, et que, livrée à elle-même, l'humanité se gouvernerait encore un peu plus mal que quand des ambitieux la déchargent de tout soin à cet égard. M. Beulé ne le prend pas ainsi. Son livre est une série de brillants portraits. La laideur y domine comme elle domina chez les originaux ; mais cette laideur a quelque chose d'étrange ; c'est une laideur de géants. Le premier siècle de notre ère a un cachet infernal qui n'appartient qu'à lui ; le siècle des Borgia peut seul lui être comparé en fait de scélératesse et de folie grandiose. Le plan de M. Beulé ne lui permettait pas d'exposer les progrès accomplis durant ce siècle extraordinaire, où l'on vit si clairement combien la philosophie de l'histoire doit distinguer entre la prospérité générale d'une société, la valeur de ses institutions, le mérite de ses souverains. Ce que notre savant confrère montre toujours, ce sont les ressources d'un esprit ingénieux, prompt, fin, distingué, d'un style élégant, facile, alerte, naturel, mis au service de beaucoup de jugement, de tact et de mesure. Ces rares qualités, qui rendent M. Beulé si cher à tous ceux qui le connaissent, se révèlent avec un éclat tout particulier dans le volume que nous annonçons.

EXAMEN DE QUELQUES FAITS
RELATIFS A
L'IMPÉRATRICE FAUSTINE
FEMME DE MARC-AURÈLE (1)

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE
DES CINQ ACADÉMIES, LE 14 AOUT 1867

POUR prouver que l'empereur Marc-Aurèle poussa quelquefois la bonté jusqu'à la faiblesse, on a coutume d'alléguer l'indulgence excessive dont il aurait fait preuve envers une épouse tout à fait indigne de lui. L'histoire semble avoir prononcé une sentence définitive sur le compte de Faustine. Il est reçu que, joignant l'ambition d'une Agrippine aux débauches d'une Messaline, non contente de déshonorer son mari, elle le trahit, noua des intelligences avec ses ennemis, négocia de sa mort éventuelle, remplit Rome et les provinces du scandale de ses mauvaises mœurs, empoisonna peut-être son gendre Vérus. La noble attitude de Marc-Aurèle, jetant au feu les lettres « qui auraient pu le forcer de haïr malgré lui (2) », a été généralement interprétée comme un effet de la résolution qu'il avait prise de ne rien voir, pour ne point sortir de son inaltérable douceur. Il y a quelques années, m'occupant de Marc-Aurèle, j'adoptai cette opinion à la

(1) *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, Nouv. série, t. III, 1867. (N. de l'éd.)

(2) *Τὰ μὲν αὖτε τῶν ἐκείνου ἀποφασίζοντα*. (Dion Cassius, LXXI, 29.)

suite de l'unanimité des critiques (1). Quelques jours après, une conversation que j'eus ici même avec l'homme de notre temps qui connaît le mieux l'histoire de l'Empire romain, M. Léon Renier, me fit douter si la mauvaise réputation de Faustine n'est pas du nombre de ces injustices qui forment trop souvent le fond de ce que nous croyons savoir du passé.

« Prenez garde, me dit notre savant confrère, à l'insuffisance des historiens de l'époque des Antonins. Accordons (ce qui n'est pas) que tous les auteurs grecs et latins qui ont parlé de Faustine soient d'accord pour la flétrir ; vous savez par quelle étrange destinée le meilleur siècle de l'histoire ne nous est connu que par de très médiocres récits. A partir du moment où Tacite et Suétone nous manquent, nous n'avons plus que Dion Cassius, misérablement tronqué par Xiphilin, et ces pauvres historiens de l'*Histoire Auguste*, si mal informés, si crédules, écrivant souvent à une distance de plus d'un siècle des événements, recueillant des anecdotes comme des vérités. Les monuments, les inscriptions, les écrits qui n'ont pas la prétention d'être historiques, sont de bien meilleures sources pour les temps dont il s'agit. Or les témoignages de ce genre sont favorables à Faustine. Marc-Aurèle, en une pareille question, a bien le droit d'être écouté. Sa correspondance avec Fronton, le beau passage des *Pensées* où il parle de son épouse, valent l'autorité de tous les écrivains de l'*Histoire Auguste* ensemble. Pour moi, je suis porté à croire qu'il y a là une de ces calomnies mises en circulation par la malveillance de quelques-uns, accueillies avidement par la légèreté de tous. » Discutant alors le fait de la complicité de Faustine dans la révolte d'Avidius Cassius, notre savant confrère me montra par de lumineux rapprochements combien, depuis Tillemont jusqu'à Borghesi et M. Noël des Vergers, la critique a été injuste pour Faustine, en repoussant d'importantes pièces justificatives, dont les dernières découvertes de l'épigraphie prouvent l'authenticité. En attendant le jour où M. Léon Renier traitera le

(1) *Journal des Débats*, 8 et 9 juillet 1864.

sujet avec l'autorité qui n'appartient qu'à lui, on a voulu réunir ici quelques-unes des considérations qui commandent au moins d'apporter beaucoup de réserve dans un procès historique où les témoins à charge ont été admis d'emblée comme croyables, et où les témoins à décharge ont été mal écoutés ou repoussés sur d'injustes préventions.

I

Nous n'avons pas d'histoire contemporaine de Marc-Aurèle. Marius Maximus et Dion Cassius, les plus anciens historiens qui ont traité de son règne, lui sont postérieurs d'une génération. L'ouvrage de Marius Maximus est perdu, et on ne peut assez le regretter (1). Marius Maximus devait avoir vu de près les ministres et les lieutenants de Marc-Aurèle. Il était très favorable à Faustine (2). Il croyait à sa complicité dans la révolte d'Avidius Cassius. Malgré les critiques que les anciens ont adressées à l'histoire de Marius Maximus (3), c'est là une autorité sérieuse. Nous entrevoyons déjà clairement que Faustine eut dans l'entourage immédiat de son mari d'ardents ennemis.

Dion Cassius écrivit dans des conditions analogues à celles de Marius Maximus. Il avait connu des familiers de Marc-Aurèle (4), et il a pour cet empereur une admiration sans bornes (5). Il lui reproche seulement d'avoir eu trop d'indulgence pour les fautes (ἀμαρτυρήματα) d'autrui, surtout de sa femme (6), et de n'avoir jamais su ni rechercher ni punir ce qui se faisait de mal autour de lui. Il affirme qu'Avidius Cassius se révolta, « trompé par Faus-

(1) Voir le mémoire de Borghesi sur Marius Maximus. *Œuvres complètes*, t. V, p. 455 ss.

(2) Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 9. Marius haïssait Commode et fit des vers contre lui. Lampride, *Commodus*, 13.

(3) *Marius Maximus, homo omnium verbosissimus, qui et mythistoricis se voluminibus implevit.* (Vopiscus, *Firmus* 1.)

(4) Τὸν συγγενόμενον αὐτῷ ἔχουσιν. (LXXI, 33.) — Ὡς ἐγὼ σαφῶς ἔχουσα. (*Ibid.*) Cf. LXXII, 4.

(5) LXXI, 36.

(6) LXXI, 34.

tine (1). » A l'en croire, Faustine, persuadée que Marc-Aurèle était près de mourir, voyant d'ailleurs Commode très jeune et peu doué du côté de l'intelligence, voulut s'assurer l'avenir. Par un message secret, elle aurait invité Avidius Cassius à se faire proclamer, dès qu'il apprendrait la mort de l'empereur. En cas de succès, elle lui promettait de l'épouser. Dion Cassius admet volontiers que Faustine se tua, avant d'entrer en Syrie, pour éviter le jour qui allait se faire sur son intrigue (2). Comme nous n'avons pas le texte complet de Dion, nous ne pouvons dire s'il insistait sur les autres crimes que l'histoire reproche à Faustine. Cela n'est pas probable, cependant ; énumérant, en effet, les malheurs immérités qui frappèrent Marc-Aurèle, il parle de son fils, non de sa femme (3). Quoi qu'il en soit, il est clair que Dion Cassius appartenait comme Marius Maximus au parti qui, par une sorte de piété pour la mémoire de Marc-Aurèle, jugeait Faustine avec beaucoup de sévérité.

Les historiens de l'*Histoire Auguste*, environ soixantedix ans plus tard, présentent les choses d'une manière qui donne bien à réfléchir. Jules Capitolin, le biographe de Marc-Aurèle, raconte les faits les plus graves contre Faustine (4). Ses débauches à Rome, à Gaète, furent ignobles et publiques. Commode n'était pas le fils de Marc-Aurèle ; il aurait eu pour père un gladiateur. Plusieurs fois, on osa conseiller à Marc-Aurèle de répudier son épouse. « Il faudrait rendre la dot », aurait-il répondu ; la dot, c'était l'empire. Faustine, toujours selon les bruits rapportés par Capitolin, fut complice d'Avidius Cassius. Après avoir eu des relations coupables avec son gendre Lucius Vérus, elle l'aurait empoisonné. Sur la scène, un comédien eut l'audace d'indiquer par un jeu de mots compris de tout le peuple le nom de ses amants. L'avancement qu'obtinrent ses favoris, notamment Tertullus, fut un scandale. Mais une particularité importante que l'on n'a pas assez remarquée,

(1) LXII, 22.

(2) LXXI, 29.

(3) LXXI, 36.

(4) Capitolin, *Ant. Phil.*, 19, 23, 24, 26, 29 ; le même, *Verus Imp.*, 10, Comparez Lampride, *Commodus Ant.*, 8.

c'est que Capitolin ne rapporte aucune de ses allégations sans y joindre un signe de doute : *Aiunt quidam, quod veri simile videtur, multi ferunt, fertur, ut quidam dicunt, fuit sermo*, etc. Une des versions relatives au gladiateur, père supposé de Commode, est si absurde qu'il la traite de conte populaire : *Talem fabellam vulgari sermone contexunt*. Les prétendues relations criminelles de Faustine avec Vêrus sont aussi rangées par Capitolin au nombre des fables. Cette réserve serait-elle un effet du culte qu'il a voué à la mémoire de Marc-Aurèle ? Nullement ; car il prend soin de nous dire que, dans sa pensée, une vie si sainte, si parfaitement innocente, ne pouvait être flétrie par aucun fâcheux voisinage, même par celui d'une « épouse infâme ». Ces marques d'hésitation viennent de ce que les historiens de l'*Histoire Auguste* avaient assez de renseignements pour voir que les allégations contraires à l'honneur de Faustine venaient d'une opinion hostile et n'étaient pas exemptes d'esprit de parti.

En effet, un autre écrivain de l'*Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, le biographe d'Avidius Cassius, accuse formellement Marius Maximus d'avoir cherché à diffamer Faustine (*infamari eam cupiens*), et absout cette dernière du plus grave des soupçons qui pesaient sur sa mémoire, la complicité avec Avidius Cassius (1). Il fait mieux : il rapporte des lettres qui, si elles sont authentiques, la disculpent d'un si grave reproche. Nous reviendrons bientôt sur ce point ; pour le moment, il suffit de remarquer que, vers l'an 300, l'opinion relative à Faustine n'était pas arrêtée, que les accusations concordantes des Marius Maximus et des Dion Cassius excitaient de la défiance, et que sur plusieurs points on les trouvait en contradiction avec des documents alors existants.

Les abrégiateurs du IV^e siècle firent ce que font d'ordinaire les auteurs d'abrégés et de livres élémentaires. Ils supprimèrent tous les signes d'atténuation, éteignirent les nuances, affirmèrent hardiment. Aurélius Victor, par exemple, n'a pas un doute (2). Faustine fut un prodige

(1) *Vie d'Avidius*, 9, 10, 11.

(2) *Cæsares*, XVI

d'impudeur, une tache dans la vie de Marc-Aurèle. Cette assertion sera désormais indéfiniment répétée. Julien ne fit que se conformer à l'opinion commune, en adressant à la mémoire du saint empereur deux reproches : le premier, de n'avoir pas déshérité Commode ; le second d'avoir trop pleuré une femme qui ne méritait pas de larmes (1). Ainsi fut dicté à la postérité le jugement concernant Faustine. De graves historiens, écrivant cinquante ans après sa mort, lui furent hostiles. Des historiens médiocres, mais de bonne foi, écrivant cent vingt ou cent trente ans après sa mort, racontèrent les mauvais bruits qui couraient sur son compte, tantôt en inclinant à les accepter, tantôt en les réfutant, toujours en exprimant leurs doutes. Puis vinrent les écrivains de seconde et de troisième main, qui tranchèrent la question dans le sens le plus défavorable, et fixèrent, comme il arrive presque toujours, l'opinion dominante. Voyons si nous possédons, en dehors des textes historiques, quelque moyen pour contrôler un tel jugement.

Le témoignage des monuments figurés sera sûrement tenu pour suspect. Ce témoignage est des plus favorables à Faustine. Elle y paraît tout occupée d'institutions de bienfaisance, et surtout de ces collèges de « jeunes Faustiniennes » destinés à élever et à doter des demoiselles pauvres, dont les premiers exemples remontaient à sa mère (2). Un élégant bas-relief de la villa Albani représente Faustine entourée de jeunes filles et versant du blé dans le pli de leur vêtement. Dans un autre bas-relief, elle assiste à un discours de son mari ; elle se tient derrière l'empereur sous les traits de l'Abondance, et elle écoute. Enfin, une belle sculpture qui se voit à Rome, au Musée du Capitole, représente son apothéose. Pendant que Faustine est enlevée au ciel, l'excellent empereur la suit de terre avec un regard plein d'amour (3). Les médailles sont à l'avenant ; elles nous présentent l'impératrice tantôt

(1) *Caesares*, p. 312, édit. Spanheim. Cf. *Ibid.*, p. 334-335.

(2) *Hist. Aug., Ant. Pius*, 8 ; *Ant. Phil.*, 26 ; *Alex. Sev.*, 57 ; et les médailles.

(3) Noël des Vergers, *Essai sur Marc-Aurèle*, p. 123, 128 ss ; Ampère, *l'Empire romain à Rome*, II, p. 239 ss.

sous les traits de la *Pudicitia*, tantôt sous les traits de Vénus (1). Ce sont là, dira-t-on, des adulations officielles, de pieux mensonges, ou tout au plus des témoignages du génie bienfaisant de l'empereur. J'ai peine à le croire pour les médailles. Si des bruits tels que ceux qui sont rapportés par Capitolin avaient été répandus du vivant de Marc-Aurèle, il est impossible qu'on eût pris des types qui prêtaient à de si sanglantes épigrammes. Le type de la *Pudicitia* n'avait pas été employé depuis Sabine. Au moins, quand il s'agit de monuments d'une foi récusable, si nous écartons les interprétations d'une confiance optimiste, prenons garde, d'un autre côté, aux soupçons d'une malignité prévenue. « En présence des portraits de Faustine, écrivait notre spirituel et regretté Ampère, nous comprenons la passion de Marc-Aurèle, car cette femme a bien la plus charmante figure qu'on puisse voir ; mais, comme l'amour ne nous aveugle pas, nous lui trouvons aussi l'air d'une franche coquette, et nous nous expliquons très bien sa mauvaise renommée auprès du public contemporain et dans l'histoire, l'un et l'autre mieux informés que Marc-

(1) M. de Longpérier me fournit à ce sujet la note suivante : « Quant aux monnaies de consécration de Faustine, on les trouve en tous métaux, c'est-à-dire de bronze et par conséquent frappées par ordre du Sénat, *senatus consulto*, et des deux autres métaux, or et argent, dont la fabrication appartenait à la cassette impériale. On trouve sur ces monnaies DIVA FAVSTINA PIA. Le surnom est insolite ; mais il peut être attribué à ce que Faustine était la fille de Pius, plutôt qu'à un mérite particulier. Il y a aussi les monnaies d'argent, de grand et moyen bronze, de Faustine la Jeune, avec le revers PVDICITIA ; ceci a bien une certaine importance. Eckhel a cherché à atténuer le sens de ce revers, en mentionnant la monnaie d'Adrien qui porte PVDIC. *An Faustinae pudicitia in his numis jactatur per suetam adulationem? An eo more quo principibus proponimus ut esse velint quod esse debent? Etiam Hadriani pudicitiam crepant numi, nullo pacto istud laudis promeriti.* Mais le grand antiquaire viennois n'a pas réfléchi à ceci : le mot PVDIC est écrit au revers d'une monnaie d'argent d'Adrien, non pas en légende, mais dans le champ, à côté d'une figure debout qui représente l'impératrice Sabine, la première qui ait employé le type de la *Pudicitia*, et qui a laissé un très grand nombre de monnaies avec ce revers. Ainsi l'argument tombe. Sabine était une femme ambitieuse et sévère, qui n'a pas fait parler les petits journaux de son temps. La seule chose qui m'inquiète au sujet de Faustine la Jeune, c'est le déluge de Vénus que nous montrent les monnaies. VENVS tout court, VENVS GENETRIX, VENVS FELIX, VENVS VICTRIX. Cela peut vouloir dire simplement qu'elle était belle. Certainement, on n'aurait pas pris un pareil type si la réputation de Faustine avait été aussi mauvaise que le disent les historiens. »

Aurèle. Ses bustes ont toujours l'air de vouloir entrer en conversation avec le premier venu, et il y a sous le péristyle du *casin* Albani une statue assise de la charmante impératrice qui, la tête un peu penchée, semble écouter une déclaration. » Cherchons de plus solides indices. C'est Marc-Aurèle lui-même qui va nous les fournir.

Le contraste entre la Faustine des historiens et la Faustine qui résulte des écrits de Marc-Aurèle est un des problèmes historiques les plus singuliers. Une chose incontestable, c'est que Marc-Aurèle eut toujours pour sa femme l'affection la plus tendre, et qu'il s'en crut toujours aimé. Il n'est pas de tableau plus touchant que celui que nous offre à cet égard la correspondance de Fronton et de son auguste élève. Oui, le bonheur habita vraiment cette villa de Lorium, cette belle retraite de Lanuvium, où Marc-Aurèle passa ses meilleures années avec Faustine et les nombreux enfants (1) qu'elle lui donna. « J'ai vu ta petite couvée (2), lui écrit Fronton, et rien ne m'a jamais fait tant de plaisir. Ils te ressemblent à un tel degré qu'on ne vit jamais au monde pareille ressemblance. Je te voyais doublé, pour ainsi dire ; à droite, à gauche, c'était toi que je croyais voir. Ils ont, grâce aux dieux, la couleur de la santé, et une bonne façon de crier. L'un d'eux tenait un morceau de pain bien blanc, comme un enfant royal ; l'autre, un morceau de pain de ménage, en vrai fils de philosophe. Leur petite voix m'a paru si douce, si gentille, que j'ai cru reconnaître dans leur babil le son clair et charmant de ta parole (3). » Dira-t-on que la dissimulation, l'intention de prévenir de mauvais bruits a pu se glisser dans cette correspondance, dont le défaut est quelquefois de manquer de naturel ? Soutiendra-t-on qu'un rhéteur, habitué à présenter les choses telles qu'elles doivent être pour le besoin de la phrase, a pu faire violence aux faits pour les

(1) Voir Tillemont, *Histoire des Empereurs*, II, p. 340, 341 ; Borghesi, *Œuvres comp.*, III, p. 237 ss. ; V. p. 432 ss.

(2) Les deux frères jumeaux, Commode et Annus Vérus.

(3) M. Corn. Frontonis et M. Aur. Imp. *Epistulae*, p. 151, 152, édit. Maï, Rome, 1823. Comparez *Ibid.*, p. 121, 125, 133, 135, 136, 141, 142, 153, 159, etc., surtout p. 136, où il revient sur la ressemblance des enfants avec leur père.

ramener à ce qu'exigeaient les nécessités d'une jolie lettre ? Mais voici un texte où l'on ne peut admettre aucune arrière-pensée, un texte d'une sincérité absolue et qui, dans la question présente, me paraît d'un poids décisif.

Il est tiré de ce livre admirable, le plus vrai, le plus simple, le plus honnête des livres, que le bon empereur nous a laissé comme un miroir fidèle de sa vie intérieure. Dans une de ses fastidieuses campagnes contre les Quades et les Marcomans, une nuit qu'il était campé sur les bords du Gran, au milieu des plaines monotones de la Hongrie, Marc-Aurèle se mit à revenir sur sa vie passée, à dresser le compte, en quelque sorte, de ce qu'il devait à chacun des êtres bons qui l'avaient entouré. Toutes les images de sa pieuse jeunesse remontent alors en son souvenir. Il voit défiler, comme en une vision sainte, son aïeul Vérus, dont on admirait le caractère plein de mansuétude ; son père, dont on prisait tant la modestie ; sa mère, qui lui apprit à s'abstenir, non seulement de faire le mal, mais d'en concevoir la pensée ; Diogénète, qui lui inspira le goût de la philosophie ; Junius Rusticus, qui lui prêta le volume d'Épictète ; Apollonius de Chalcis, qui alliait l'extrême fermeté à la parfaite douceur ; Sextus de Chéronée, si grave et si bon ; Alexandre le grammairien, qui le reprenait avec une politesse si raffinée ; Fronton, qui lui enseigna ce qu'il y a dans le cœur d'un tyran d'envie, de duplicité, d'hypocrisie ; son frère Sévérus, qui lui fit connaître Thraséas, Helvidius, Caton, Brutus, qui lui donna l'idée d'un État libre, où la règle est l'égalité naturelle des citoyens et l'égalité de leurs droits, d'une royauté qui place avant tout le respect et la liberté des citoyens ; et, dominant tous les autres de sa grandeur immaculée, Antonin le Pieux, son père d'adoption, qui lui offrit le modèle de l'homme et du souverain accomplis. « Je remercie les dieux, dit-il, de m'avoir donné de bons aïeuls, de bons parents, une bonne sœur, de bons maîtres, et, dans mon entourage, dans mes proches, dans mes amis, des gens presque tous remplis de bonté. Si j'ai vécu sous la loi d'un prince et d'un père qui devait dégager mon âme de toute fumée d'orgueil ; s'il m'a été donné de rencontrer un frère dont l'attachement devait faire la joie

de mon cœur ; si j'ai eu en partage une femme comme la mienne, si complaisante, si affectueuse, si simple (1) ; si j'ai trouvé tant de gens capables pour l'éducation de mes enfants : oui, tant de bonheur ne peut être que l'effet de l'assistance des dieux et d'une heureuse fortune. »

Ainsi, voilà cette Faustine, qu'on voudrait nous donner comme le fléau et la honte de la vie de Marc-Aurèle, associée par cet homme si religieux, dans son entretien le plus intime avec la Divinité, aux personnes les plus nobles qu'il a connues. Mettons qu'il lui eût pardonné comme il fit à tant d'autres ; mais qu'est-ce qui le forçait d'évoquer son image à ce moment sacré ? Ne devait-il pas craindre, lui si pur, si innocent, de commettre un sacrilège en plaçant la mémoire d'une épouse souillée à côté du souvenir de sa mère, de sa sœur ? Et notons que ce beau passage a été écrit dans les derniers temps de la vie de Marc-Aurèle, probablement après la mort de Faustine (2). Capitolin a posé la question avec beaucoup de force : si les désordres de Faustine furent réels, de deux choses l'une, ou son mari les ignore, ou il les dissimula : *Vel nesciit vel dissimulavit* (3). Impossible d'admettre la seconde hypothèse. On ne dissimule pas avec la Divinité. Les *Pensées* de Marc-Aurèle ne furent pas destinées au public ; l'auteur les écrivait pour lui-même : Τῷ εἰς ἑαυτὸν est le seul titre qu'elles portent. Peut-on admettre, d'un autre côté, que l'empereur ignorât des faits que l'on suppose d'une telle notoriété ? Remarquons d'abord que la version malveillante pour Faustine implique le contraire (se rappeler la scène du théâtre et le prétendu mot sur la dot). Comment concevoir que Marc-Aurèle, entouré d'amis, de sages, peu sympathiques à Faustine, n'eût pas été averti ? Comment, après sa mort, ne lui eût-on pas ouvert les yeux ? Antonin le Pieux, lui, n'ignora rien ; il connut la conduite de la première Faustine, et, selon la belle expres-

(1) *Pensées*, I, I, § 17 : Τὸ τὴν γυναῖκα τοιαύτην εἶναι, οὕτως μὲν πειθηνίον, οὕτω δὲ φιλόστοργον, οὕτω δὲ ἀφελή.

(2) La mort de Faustine, en effet, paraît de l'an 172 de J.-C. Or on place généralement la composition du *Εἰς ἑαυτὸν* à l'an 174.

(3) Capitolin, *Ant. Phil.*, 26.

sion de son biographe, *cum animi dolore compressit* (1). Chez Marc-Aurèle, pas une trace de ce refoulement douloureux. Faustine resta toujours « sa très bonne et très fidèle épouse ». A sa mort, il manifesta une douleur profonde ; il écrivit au Sénat pour demander la grâce des complices d'Avidius comme l'unique consolation qui, dans un tel malheur, pût le rattacher à la vie (2). Le Sénat décerna à l'impératrice défunte des honneurs inusités. Un autel lui fut élevé, sur lequel tous les nouveaux mariés de Rome venaient offrir un sacrifice. Au théâtre, dès que l'empereur paraissait, on roulait dans la loge impériale, à la place où l'impératrice avait coutume de se mettre, une statue d'or de Faustine assise dans un fauteuil, pour que les yeux de l'empereur fussent consolés par la seule image qui avait adouci l'austérité de sa vie ; les plus nobles dames de Rome venaient se placer à côté de l'effigie de leur souveraine et en quelque sorte lui renouveler leur cour. L'empereur félicita et remercia le Sénat de ces décrets. Or le Sénat, sous Marc-Aurèle, avait retrouvé toute sa dignité et toute son indépendance. Rappelons-nous, d'ailleurs, que ces témoignages d'affection venaient de l'homme qu'Adrien regardait comme si incapable de mentir, qu'il changea son nom de *Verus* en celui de *Verissimus*. Un des traits du caractère de Marc-Aurèle, dira-t-on, était une indulgence extrême, une façon de vivre dans le convenu, un parti pris de considérer les choses par le bon côté, de louer en chacun ce qu'il avait de louable et de faire abstraction de ses défauts (3) ; mais ceux-mêmes de ses historiens qui ont le plus insisté sur ce trait de son caractère ajoutent sur-le-champ que jamais il n'alla jusqu'à la dissimulation (4). Il fut très franc en ce qui concerne Lucius Vérus. Car, s'il eut pour cet indigne collègue, durant sa vie, des égards on peut le dire exagérés (5), il ne dissimula pas après sa mort les embarras qu'il lui avait

(1) Jules Capitolin, *Vie d'Antonin le Pieux*, 3. Comparez Spartien, *Vie de Septime-Sévère*, 18.

(2) Dion Cassius, LXXI, 30, 31 ; Capitolin, *Ant. Phil.*, 26.

(3) Dion Cassius, LXXI, 34, et les *Pensées*, à chaque instant.

(4) Οὐ προσωπεύων... οὐδὲν προσωπεύον εἶχε. (Dion Cassius, *l. c.*)

(5) Capitolin, *Ant. Phil.*, 15.

causés (1). Dans sa belle prière aux Dieux sur les bords du Gran, lui si reconnaissant, si fidèle à la religion des souverains, il ne parle pas d'Adrien, auquel pourtant il devait tout, sans doute parce que le caractère privé de cet empereur lui avait laissé de mauvaises impressions. Quoiqu'il remercie les dieux de lui avoir donné « des enfants qui n'ont ni l'esprit trop lourd ni le corps contrefait », on sent à plusieurs endroits de ses *Pensées* les inquiétudes qu'il avait à propos de Commode (2). Dion prétend que Marc-Aurèle, à son lit de mort, fut persuadé qu'il mourait par la scélératesse de son fils, et que néanmoins il le recommanda aux soldats (3). Quand ce crime de Commode serait prouvé (et il ne l'est nullement) (4), on ne saurait rien conclure de là contre la sincérité du père. Septime Sévère, qui certes n'avait pas la bonté de Marc-Aurèle et qui blâmait hautement cet empereur de n'avoir pas délivré le monde de Commode, désigna pour sa succession Caracalla, presque le lendemain du jour où celui-ci venait d'attenter à sa vie (5). Une marque d'estime de Marc-Aurèle garde donc tout son prix ; que dire d'une confiance faite dans le plus secret abandon de son cœur ?

II

Prenons maintenant les unes après les autres les accusations portées par les historiens contre Faustine, et discutons-en la vraisemblance. La plus grave de ces accusations est évidemment sa complicité supposée avec Avidius Cassius. Nous n'hésitons pas à le dire : c'est là une calomnie. Supposons que les larmes de Marc-Aurèle, le deuil du Sénat et du peuple, ces honneurs divins, ces temples, ces marques exceptionnelles de piété pour la mémoire d'une épouse,

(1) Capitolin, *Ant. Phil.*, 20. C'est à tort que l'on a cru voir Vérus dans le « frère » dont il est parlé ; *Pensées*, I, 17. C'est probablement là « son frère Sévère », dont il parle, *Pensées*, I, 14, et celui-ci n'est autre que Claudius Sévère.

(2) Voir, par exemple, l. XI, § 17.

(3) LXXI, 33, 34.

(4) Cf. Capitolin, *Ant. Phil.*, 28.

(5) Dion Cassius, LXXVI, 14.

soient des fictions comme l'histoire de l'Empire romain en offre trop d'exemples ; supposons que la flatterie se fût crue bien inspirée en ravivant chez l'empereur à tout propos un souvenir qui devait lui être odieux (la flatterie est d'ordinaire plus clairvoyante) ; au moins faut-il que la complicité de Faustine avec le rival de son mari ne soit pas formellement contredite par les documents. Rappelons que, selon l'hypothèse que nous combattons, c'est Faustine qui, voyant l'état de santé de son mari, inspire à Avidius son fatal projet et essaye de le séduire par l'espérance de sa main. On oublie d'abord qu'Avidius était marié, qu'il avait des fils, que sa femme, ses fils, son gendre se compromirent avec lui (1) ; mais n'importe. Que devient l'hypothèse de la complicité, s'il est prouvé qu'Avidius eut toujours des projets de révolte et ne fit, en se laissant proclamer empereur à Antioche, qu'exécuter un plan depuis longtemps mûri ? Or c'est ce qu'établissent jusqu'à l'évidence des pièces fournies par Vulcatius Gallicanus, dont l'authenticité n'a jamais été contestée (2). Lucius Vérus, longtemps avant la révolte, signalait à son collègue le danger qui résultait pour l'empire de l'ambition et de la popularité de cet homme énergique, ambition qui s'était manifestée dès le temps d'Antonin le Pieux. « Il se rit de nos lettres, dit Vérus ; il t'appelle une bonne femme (*philosopham aniculam*), et moi, il m'appelle un farceur (*luxoriosum morionem*). » Marc-Aurèle lui répondit en lui citant le mot de son bisaïeul : « Jamais on ne tue son successeur (3) ». — « Périssent les enfants de Marc-Aurèle, ajoutait-il, si Cassius mérite plus qu'eux d'être aimé, si plus qu'eux il doit servir la république ! » Avidius lui-même, dans une lettre qui nous a été conservée, tout en témoignant de son estime pour Marc-Aurèle, manifeste l'intention évidente de le rendre à une condition où il puisse s'occuper tout entier de la philosophie (4) : « Certainement, dit-il, Marc est un excellent homme ; mais, pour le

(1) Dion Cassius, LXXI, 27 ; Capitolin, *Ant. Phil.*, 26 ; Vulcatius, *Avidius*, 9, 10, 13, 14.

(2) *Vie d'Avidius*, 1, 2.

(3) Le mot était en réalité de Sénèque. Dion Cassius, LXI, 18.

(4) Vulc. Gall., *Vie d'Avidius*, 14.

plaisir de s'entendre appeler clément, il souffre des gens dont il n'approuve nullement la conduite. Il passe son temps à philosopher, à dissenter sur les éléments, sur l'âme, sur l'honnête et le juste, et il est indifférent aux choses de l'État... » Un homme de ce caractère n'avait pas besoin de l'instigation de Faustine pour devenir un prétendant. Avidius était comme entraîné à la funeste entreprise qui le perdit, par son tour d'esprit, par les murmures qu'excitait le gouvernement de Marc-Aurèle chez plusieurs classes de personnes, par l'instinct secret de la ville d'Antioche et de la Syrie qui voulaient avoir un empereur, par une sorte de besoin qui poussait déjà l'Orient à disposer de l'empire.

Aux lettres précitées, Vulcatius en ajoute quatre autres, deux de Marc-Aurèle, deux de Faustine qui, si elles sont authentiques, lavent l'impératrice de tout soupçon de complicité (1). Tillemont, le premier, éleva des soupçons contre l'authenticité de ces lettres ; il trouva que les circonstances de lieu y sont inexplicables et qu'elles s'accordent mal avec ce que les historiens nous disent des conjonctures où Marc-Aurèle apprit la révolte d'Avidius (2). Ces lettres, en effet, supposent Marc-Aurèle près de Rome. Or, selon les historiens, Marc-Aurèle apprend la révolte en Illyrie et ne revient à Rome qu'après son voyage d'Orient, par conséquent bien après la mort d'Avidius. L'illustre Borghesi parut porter le dernier coup à l'authenticité de ces quatre lettres, en montrant par les inscriptions que les circonstances de temps y sont aussi défectueuses que les circonstances de lieu (3). L'opinion universelle plaçait la révolte d'Avidius en l'an 175. Fadilla est appelée dans une des lettres en question *puella virgo* ; or, selon Borghesi, Fadilla était mariée avant 173. Et nierait-on cela, dit Borghesi, il reste toujours que, dans les lettres dont il s'agit, Marc-Aurèle et Faustine n'ont qu'un gendre, Pompéien. Or l'épigraphie établit avec certitude qu'en l'an 173 Marc-Aurèle avait au moins deux gendres, Pompéien et Claudius Sévérus. —

(1) *Vie d'Avidius*, 9, 10, 11.

(2) *Histoire des Empereurs*, t. II, note 19 sur le règne de Marc-Aurèle.

(3) *Œuvres complètes* publiées par ordre de l'empereur Napoléon III, t. V, p. 434 ss.

Autre raisonnement : Marc-Aurèle, dans une des lettres suspectes, annonce qu'il fera Pompéien consul de l'année suivante. L'année de la révolte étant 175, Pompéien aurait donc été consul l'an 176. Or il n'en est rien. Pompéien fut consul l'an 173. En d'autres termes, pour satisfaire aux exigences des textes épigraphiques, il faudrait que la révolte eût eu lieu au plus tard en 172. Voilà qui paraissait décisif. Eh bien, il résulte de découvertes postérieures que ces deux raisonnements reposent sur une base erronée. Tous deux supposent que la révolte d'Avidius eut lieu en l'an 175 ; or notre savant confrère M. W.-H. Waddington a découvert dans le Hauran cinq inscriptions monumentales gravées sous l'administration d'Avidius Cassius et datées des années 168, 169, 170, 171 (1). La durée des fonctions de légat dans les provinces consulaires était de cinq ans. Avidius, en 172, était donc à la fin de son gouvernement et comme acculé à la révolte. Il est infiniment probable que sa révolte eut lieu cette année-là. Or c'était justement l'année qu'il fallait pour justifier les lettres citées par Vulcatius (2).

L'examen intrinsèque de ces lettres nous paraît aussi écarter tout à fait l'idée d'une fraude. Une seule intention pourrait les avoir fait supposer : le désir de préparer des pièces justificatives à l'innocence de Faustine. Mais alors comment expliquer les erreurs de faits et de lieux qu'on croit y trouver ? Le faussaire n'aurait-il pas eu le bon sens d'éviter d'y mettre des impossibilités historiques, vraiment énormes dans l'hypothèse de nos adversaires ? Il est absolument inadmissible qu'on ait fabriqué les pièces en question du vivant de l'impératrice. Il s'écoula très peu de temps entre la révolte d'Avidius et la fin de Faustine. Les soupçons contre cette dernière ne se produisirent qu'après sa mort. Après la mort de Faustine, on conçoit encore moins la fabrication de pareilles pièces. La mémoire de Faustine ne garda pas de défenseurs. Ajoutons que la lettre de Marc-

(1) Dans les Œuvres de Borghesi, endroit cité, p. 437, 438, note.

(2) On obtient ainsi une suite de faits excellente : Commencement de 169, mort de Lucius Vérus ; — fin de 169, Lucille épouse Pompéien ; — 172, révolte d'Avidius et mort de Faustine ; — 173, mariage de Cl. Sévère avec l'Adia, consulat de Pompéien et de Cl. Sévère.

Aurèle au Sénat, également conservée par Vulcatius (1), n'est pas attaquée ; or cette lettre présente, en ce qui concerne Pompéien, une particularité concordant tout à fait avec les lettres soupçonnées. M. Borghesi est obligé, pour échapper à cette difficulté, de recourir aux hypothèses les moins naturelles (2). Nous croyons donc que le consciencieux Tillemont a été, sur ce point, entraîné dans l'erreur par sa confiance exagérée dans les textes des historiens. Ces textes sont, pour l'époque qui nous occupe, tout à fait incomplets et défectueux ; ils ne disent pas, il est vrai, que, après avoir appris le soulèvement d'Avidius, Marc-Aurèle vint en Italie ; ils le font partir directement pour l'Orient ; mais il est parfaitement admissible que Marc-Aurèle soit d'abord venu à Rome (3) ou du moins aux environs (4). Sans cela même, on ne comprend pas comment Faustine se joint à lui pour le voyage d'Orient.

Nous croyons donc que les quatre pièces conservées par Vulcatius Gallicanus sont authentiques. M. Borghesi, du reste, fut ramené par des réflexions ultérieures à porter sur ces pièces un arrêt moins sévère. Dans ses *Fastes consulaires* (5), il semble leur accorder une pleine valeur. Mais, si les lettres citées par Vulcatius sont authentiques, le principal reproche qu'on adresse à la mémoire de l'épouse de Marc-Aurèle est victorieusement réfuté.

Les allégations relatives à l'empoisonnement de Vêrus (6) sont si peu consistantes que nous ne nous arrêterons pas à les combattre. Et d'abord Vêrus n'a pas été empoisonné ; il est mort de la façon la plus naturelle, d'une apoplexie, à Altino. Selon les uns, Faustine aurait procuré sa mort pour cacher ses intrigues avec lui ; selon d'autres, par jalousie

(1) Ch. 12.

(2) Mém. cité, p. 449 ss.

(3) M. des Vergers l'admet. (*Essai sur Marc-Aurèle*, p. 100.)

(4) Nous disons « ou aux environs » pour sauver la vérité du passage de Dion Cassius (LXXI, 32), d'où il résulterait que, quand Marc-Aurèle revint à Rome après son voyage d'Orient, il avait été absent huit années. Peut-être avait-il évité d'entrer dans Rome par quelque motif politique. Du reste, ces huit années ne peuvent être prises à la rigueur (voir la note 119 de l'édition de Sturz, sur le livre LXXI). Cf. Vulcatius, *Avid.*, 13.

(5) (Encore inédits.) Note sur les consuls de l'an 926.

(6) Capitolin, *Verus Imp.*, 10.

contre l'abia ; selon d'autres, pour sauver son mari, que Vêrus, dit-on, voulait faire assassiner. La calomnie ne se croit jamais obligée de se mettre d'accord avec elle-même. Faustine, qui tout à l'heure complotait contre son époux, se fait maintenant empoisonneuse par dévouement conjugal. La mort de Vêrus donna lieu à mille suppositions plus absurdes les unes que les autres (1). Il faut se rappeler que Rome était une ville d'une extrême immoralité ; tous les mauvais bruits y trouvaient créance. L'imagination des novellistes ne rêvait que des crimes ; on ne pouvait admettre qu'une femme fût honnête, ni qu'un homme important mourût de sa belle mort. Ces commérages passaient dans l'histoire, et, même quand ils étaient absurdes, il en restait quelque chose.

Que dire des débauches honteuses dont la voix publique accusa la fille d'Antonin, la femme de Marc-Aurèle ? Ici la calomnie est facile, car la réfutation est impossible. Dans ces récits pourtant, que d'étourderie, que de légèreté ! Le mot sur la restitution de la dot, prêté à Marc-Aurèle, n'a été ni dit ni pensé par cet homme excellent, si dégagé de toute vue intéressée, totalement dénué de ce qu'on appelle de l'esprit. Il n'est pas exact que Marc-Aurèle dut l'empire à son mariage avec Faustine ; il le devait au libre choix d'Adrien. Rappelé un jour par quelque mauvais plaisant (2), le mot en question aura fait fortune dans Rome, et, le lendemain (ainsi s'écrit l'histoire), aura été répété comme tenu par l'empereur. L'anecdote de l'acteur se livrant en plein théâtre à une allusion injurieuse, bien vite saisie, peut-être créée par le public, doit être vraie. Mais que prouve la malveillance d'un public assemblé pour écouter des impertinences et s'égayer aux dépens de la morale et de l'humanité ? Les habitués des théâtres n'aimaient pas Marc-Aurèle (3). Il avait apporté aux combats de gladiateurs des tempéraments qui déplaisaient fort aux amateurs de ces jeux abominables ; on étendait des matelas sous les funambules ; on ne pouvait plus se battre qu'avec des

(1) Tillemont, *Histoire des Empereurs*, II, p. 360, 361.

(2) Le mot était de Burrhus à Néron. Dion Cassius, LXII, 13.

(3) Capitolin, *Ant. Phil.*, 4, 11, 12, 15, 23.

armes mouchetées ; les mécontents prétendaient que c'était chez l'empereur un plan arrêté de ramener de force le peuple à la philosophie en le sevrant de ses plaisirs. Marc-Aurèle venait au théâtre le moins qu'il pouvait, et uniquement par complaisance. Il faut même dire que l'excellent homme y paraissait un peu ridicule. Il affectait, pendant le spectacle, de lire, de donner des audiences, de signer les expéditions, sans se mettre en peine des railleries qu'en faisait le peuple. Un jour, un lion qu'un esclave avait dressé à dévorer des hommes fut réclamé à grands cris par le peuple. La bête fit tant d'honneur à son maître que, de toutes parts, on demanda l'affranchissement de celui-ci. L'empereur, qui, pendant ce temps, avait détourné la tête, répondit avec humeur : « Cet homme n'a rien fait de digne de la liberté (1). » On conçoit que la malignité du parterre prit sa revanche de cette gravité désapprobatrice. Faustine, cependant, entourée dans sa loge de la brillante société que comportaient son rang, sa naissance et sa beauté, provoquait aux méchants propos. Qu'un mot alors prononcé par l'acteur prêtât à la moindre équivoque, le rire se propageait, et une plaisanterie d'étourdis devenait une calomnie.

Les fables relatives au gladiateur, censé le père de Commode (2), s'expliquent d'elles-mêmes. Cette fois, du moins, la légende partait d'un sentiment vrai et touchant. A aucun prix, l'on ne voulut que l'exécrable Commode fût le fils du pieux et bon Marc-Aurèle. Plutôt que d'admettre qu'un tel monstre eût pour père le plus sage et le meilleur des hommes, on calomnia la mère. Pour absoudre la nature d'une si révoltante absurdité, on ne recula devant aucune invraisemblance. Quand on voyait cet insensé combattre dans le cirque et se comporter en histrion de bas étage : « Ce n'est pas un prince, disait-on, c'est un gladiateur (3). Quoi ! c'est là le fils de Marc-Aurèle ? » Bientôt on découvrit dans la troupe des gladiateurs quelque individu avec

(1) Dion Cassius, LXXI, 29. Comp. l. 17, proœm. *Digest*, l. XL, tit. ix ; l. 3, *Coû. Just.*, l. VII, tit. XI.

(2) Capitolin, *Ant. Phil.*, 19.

(3) *Gladiatorem esse, non principem. Ibid.* Cf. Lampride, *Comm. Ant.* 1 2, 8, 12, 13, 18, 19.

qui on lui trouva de la ressemblance, et l'on affirma que c'était là le vrai père de Commode. Le fait est que tous les monuments attestent la ressemblance de Commode et de son frère jumeau Annius Vérus avec Marc-Aurèle, et confirment pleinement à cet égard le témoignage de Fronton (1).

Est-ce à dire que de telles légendes aient pu se former autour d'une personne irréprochable ? Non, certes. Il est évident que Faustine eut des torts. Les amis de son mari ne l'aimaient pas. La digne et grave société d'hommes vertueux que Marc-Aurèle avait formée autour de lui garda d'elle un mauvais souvenir. La cause de ce manque de sympathie réciproque se laisse facilement deviner. Héritière des sentiments altiers qu'une incomparable noblesse de sang donnait aux femmes de l'ancienne aristocratie romaine, Faustine dut être plusieurs fois blessante pour les philosophes à la mine austère, à l'habit déjà presque monacal, qui entouraient son mari. Elle leur fit sentir ces dédains injustes que les femmes ne savent pas maîtriser quand le sentiment qu'elles ont de l'élégance et de la distinction est contrarié. Marc-Aurèle fut le plus bienveillant et, en un sens, le plus démocrate des souverains ; il ne regardait qu'au mérite, sans égard pour la naissance, ni même pour l'éducation et les manières. Les excès et la fierté insupportable de la vieille aristocratie romaine lui avaient inspiré une assez forte antipathie contre les riches et les patriciens (2). Comme il ne trouvait pas, d'ailleurs, dans l'aristocratie les sujets propres à servir ses idées de réforme, il appelait aux fonctions des hommes sans autre noblesse que leur honnêteté, sans autre charme qu'une vertu solennelle, parfois un peu ennuyeuse. Le grand reproche que lui adressait Avidius Cassius était de confier les hauts emplois à des gens sans fortune et sans antécédents connus (3). Bassæus, qu'il choisit pour son préfet du prétoire, était, dit-on, un véritable rustre, mal élevé, peu intelligent. Il commit une faute bien plus grande à propos de Pompéien. C'était un homme

(1) N. des Vergers, *Essai sur Marc-Aurèle*, p. 74, 75. Voir surtout le buste du Musée du Capitole.

(2) *Pensées*, I, 3, 11.

(3) Vulcat. Gall., *Vie d'Avidius*, 14.

de grand mérite, mais âgé, sans naissance, sans nul agrément. Marc-Aurèle eut la fâcheuse idée de le marier à sa fille Lucille, veuve de Lucius Vérus. Il voulait que les femmes de sa maison se pliassent à ses desseins, qu'elles n'eussent comme lui d'autre pensée que le bien de la république, et, parce que Pompéien était le plus honnête homme de l'empire, il s'imaginait qu'il devait plaire à Faustine et à Lucille. Il n'en fut rien ; les deux femmes se révoltèrent et abreuvèrent d'affronts le pauvre Pompéien (1). Elles avaient tort sans doute ; mais l'empereur aussi avait tort de froisser l'instinct, un peu frivole peut-être, de personnes qui lui tenaient de si près. Belle, élégante, aristocratique et légère, Faustine fut ainsi une étrangère dans le monde de son mari. Les amis de son mari, de leur côté, durent souvent la voir avec humeur ; ils s'exagérèrent des légèretés, et, dans leur rigorisme outré, ils purent regarder comme des déportements scandaleux les manières libres d'une personne du monde (2). Sans être pire que la plupart de ses contemporaines, Faustine dut être ainsi fort mal jugée. Il est possible qu'elle n'ait jamais dépouillé complètement ce qu'il y a quelquefois d'un peu superficiel dans les jugements de la femme ; par moments, les belles sentences de Marc-Aurèle, sa perpétuelle mélancolie, son calme, sa résignation, son aversion pour tout ce qui ressemblait à une cour (3), purent sembler bien austères à une femme jeune, capricieuse, d'un tempérament ardent et d'une merveilleuse beauté ; elle se fatigua peut-être de tant de sagesse ; elle eut le tort, en particulier, d'aimer les fêtes et les divertissements qui déplaisaient à son mari, d'y paraître seule et de s'y trop laisser aller à la gaieté (4). Mais, en somme, elle remplit bien le premier de ses devoirs ; elle rendit son mari heureux ; celui-ci remercia les dieux de la lui avoir donnée pour épouse.

Quant aux philosophes qui survécurent à Marc-Aurèle, ils ne furent pas aussi indulgents, et, comme ils écrivirent l'histoire, Faustine arriva devant la postérité jugée par ses

(1) Capitolin, *Ant. Phil.*, 20.

(2) Voir, par exemple, le grief allégué contre Tertullus. Capitolin, *Ant. Phil.*, 29.

(3) *Pensées*, I, 17 ; X, 27.

(4) Capitolin, *Ant. Phil.*, 19 ; Aurél. Victor, *Caesares*, xvi.

ennemis. Le culte que les amis de Marc-Aurèle gardèrent pour sa mémoire nuisit à sa femme. On ne lui pardonna pas d'avoir été imparfaite à côté d'une telle perfection. La haine, complètement justifiée, qu'inspirait Commode à tous les honnêtes gens rejaillit aussi sur sa mère. Comme Avidius Cassius avait été du parti opposé aux philosophes (1), on le mit dans la même cabale. Marius Maximus et Dion Cassius recueillirent cette opinion et l'imposèrent à l'avenir. Elle était juste sans doute à beaucoup d'égards. Elle venait d'un sentiment touchant de vénération pour le grand et bon empereur ; mais, comme toute opinion absolue, elle devait entraîner plus d'une exagération. Il est des natures qui, si j'ose le dire, appellent la calomnie, la créent autour d'elles, s'y livrent de gaieté de cœur. En présence de personnages historiques d'un tel caractère, le devoir de la critique est, non pas de prononcer des absolutions inconsidérées, mais de se renfermer dans ces jugements tempérés de « peut-être » où réside bien souvent la vérité.

(1) Vulcat. Gall., *Vie d'Avidius*, I, 14.

LES ORIGINES DE LA LANGUE FRANÇAISE (1)

ENTRE les dons qui furent départis à l'esprit français ne comptait pas précisément le don des langues. C'est sans doute à cette inaptitude presque complète aux recherches de la philologie comparée qu'il faut attribuer ce fait singulier qu'aucune langue n'a fait autant déraisonner que la langue française, si sensée et si raisonnable cependant ; aucune, dis-je, n'a donné lieu à autant de méprises ni inspiré autant de rêveries. L'étymologie a été et reste encore parmi nous un véritable genre d'aliénation mentale, et je tiens pour très véritable ce mot d'un éminent linguiste de nos jours, que les trois causes qui ont rendu fous le plus d'hommes sensés d'ailleurs sont l'étymologie, l'amour et la théologie. Le fait est qu'il ne se passe pas d'année sans que les membres de l'Institut appelés à décerner le prix fondé par Volney aient à faire justice de quelque tentative d'explication universelle des langues et des idées par le moyen du français. En dehors même de ces aberrations extrêmes, on est parfois surpris de l'étrange facilité avec laquelle des hommes instruits se laissent aller sur ce point aux fantaisies les plus bizarres. Croirait-on, par exemple, que c'est un homme tenu de quelques-uns pour un oracle, et de plusieurs pour un écrivain éminent, qui fait dériver *ancêtre* de *ancien être*, *beffroi* de *bel effroi*, *conduire* de *du-ïre*, aller à deux, *sortir* de *se-hors-tir*, se tirer dehors (2), et prend occasion

(1) *Essai philosophique sur la Formation de la Langue française*, par M. Edelestand du Ménil. Paris, 1852.

Origine et Formation de la Langue française, par A. de Chevallet. 1^{re} partie. Paris, 1853.

Journal de l'Instruction publique, 1853. (N. de l'éd.)

(2) *Soirées de Saint-Petersbourg*, par M. le comte de Maistre, deuxième

de là pour nous exposer d'un air de Trismégiste les mystères cachés dans le langage, tout comme si la langue dépositaire du secret des choses et de la révélation primitive n'était ni plus ni moins que le français !

Ces innocentes bévues des gens du monde, les savants de la vieille école, il faut le dire, les justifiaient jusqu'à un certain point par leurs folles imaginations. Depuis Péron et Henri Estienne, qui ne voyaient partout que du grec, on chercha tour à tour dans la langue française de l'hébreu, de l'allemand, du basque, du bas-breton. Chez ceux mêmes qui entrevirent une solution meilleure, tels que Roquefort, Raynouard, quel manque absolu de méthode et de sentiment philologique ! Ce fut un Allemand, M. Diez, qui, dans son excellent écrit sur les langues romanes, nous révéla nos propres origines. Heureusement il fut compris à demi-mot, et, avant qu'il eût achevé sa démonstration, M. Ampère la développait déjà parmi nous, avec cette habileté et cette finesse d'aperçus qui égalent presque le mérite de la découverte. Une série de travaux ingénieux fut le fruit de cette direction nouvelle, qui semble loin d'être épuisée, puisqu'une seule année a pu ajouter trois publications fort estimables à celles que nous possédions déjà sur le même sujet (1).

Le nom de M. du Méril promettait un de ces vastes répertoires de faits et de considérations qui, s'ils ne présentent pas la solution dans ses formes nettes et dégagées, la renferment implicitement et laissent le plaisir de la déduire aux esprits pénétrants, plus jaloux de chercher la vérité que de la trouver toute faite. La sincérité de la critique oblige de dire, il est vrai, que tout en ce travail si méritoire n'est pas d'égale valeur, que l'ordonnance du livre laisse beaucoup à désirer, que la méthode n'a pas toujours cette

entretien. — Il est vrai que le latin n'a pas mieux inspiré le noble comte : à la même page, il nous donne *caecutire* comme composé de *caecus-ul-ire*, à l'er comme un aveugle, et accepte tout de bon la ridicule étymologie de *cadaver, caro data vermibus*.

(1) Depuis la rédaction de cet article, M. Diez a donné au public un autre travail important, un *Dictionnaire étymologique et comparé des langues romanes*, Bonn, 1853. Les observations auxquelles donnerait lieu ce nouvel ouvrage sont trop nombreuses pour être touchées ici : il suffit de le signaler comme un complément nécessaire aux travaux grammaticaux du même auteur.

sûreté que nous sommes accoutumés à trouver dans les ouvrages de philologie comparée, que la partie étymologique enfin offre de regrettables écarts qui rappellent trop souvent les procédés de l'ancienne école. Malgré ces taches, le livre de M. du Méril n'en reste pas moins un précieux instrument de travail et ajoute un titre de plus à ceux de son auteur, que la voix publique a proclamé depuis longtemps l'un des hommes les plus savants et les plus laborieux de notre temps.

L'ouvrage de M. de Chevallet, honoré en 1850 du prix fondé par Volney pour la philologie comparée, est aussi un consciencieux travail, moins complet que celui de M. du Méril pour la partie historique, mais supérieur pour la méthode et la clarté de l'exposition. Peut-être cependant, comme son estimable devancier, M. de Chevallet a-t-il quelquefois exagéré la part de l'influence celtique et germanique, et cherché dans ces deux familles de langues l'origine de mots purement latins. Comment, par exemple, demander à l'allemand l'origine du mot *effroi*, et au celtique l'origine des mots *talent*, *orgueil*, *arrogant*, quand il est évident que le premier mot vient de *exfrigidare* (effrayer), et les autres de mots classiques, détournés de leur signification primitive par la basse latinité ?

Quel que soit le jugement que l'on porte sur le mérite de ces différents travaux, le problème de l'origine et de la formation de la langue française peut être dès à présent considéré comme à peu près résolu : il n'est pas permis de croire que des documents nouveaux viennent s'ajouter à ceux que l'on possède, et certainement ils ne changeraient rien à la formule, désormais arrêtée, qui définit le français, l'italien, l'espagnol et les autres dialectes romans : un latin de bas étage, altéré par une prononciation provinciale, et mêlé d'éléments barbares, soit par suite des invasions germaniques, soit par la persistance d'un fonds insignifiant de mots antérieurs à la conquête romaine. L'identité fondamentale de ces trois idiomes, l'analogie des lois qui ont présidé à leur dérivation, le parallélisme de leur développement, ce fait si curieux que les éléments barbares (non latins) qui se trouvent dans chacun d'eux sont exactement les mêmes

et toujours dans la même proportion, voilà plus qu'il n'en faut pour établir qu'une cause unique prédestinait la France, l'Italie, et l'Espagne à parler la même langue. Comment expliquer, par exemple, que le mot *chemin* (*camino*), que l'on dit venir du celtique, se retrouve également en français, en italien, en espagnol ? Comment ces trois pays, si différemment atteints par la conquête et envahis par des branches si diverses de la famille germanique, se seraient-ils rencontrés pour adopter justement les mêmes mots allemands, tels que *dérober*, *rubare* (*rauben*) ; *jardin*, *giardino* (*Garten*) ; *auberge*, *albergo* (*Herberge*), etc. ? N'est-il pas évident que l'introduction de ces mots barbares s'était déjà faite dans la basse latinité, et que Rome demeure la cause dominante de notre langue comme de notre culture intellectuelle et de nos institutions ?

« L'origine du roman, dit très bien M. du Ménil, remonte au premier barbarisme que les Gaulois ajoutèrent à la langue latine. » Il serait mieux peut-être de dire : au premier effort que fit le peuple pour s'affranchir d'un joug grammatical trop pesant pour lui. Ce serait un paradoxe qui ne manquerait pas de quelque vérité de soutenir que le français est en un sens antérieur au latin, je veux dire au latin réformé sur le modèle du grec que nous trouvons dans les écrivains classiques de Rome. Il est sûr du moins que ce n'est pas cette langue savante et littéraire qui a survécu dans l'usage et qui est venue jusqu'à nous comme idiome parlé, sous le nom de français, d'italien, d'espagnol : c'est la langue du dessous, la langue sans grammaire, moins riche en désinences, traînante dans sa syntaxe, écourtée dans sa prononciation. Il n'y avait pas deux langues latines. Mais il y avait une langue grammaticale et une langue populaire, de même que, parmi nous, sans qu'il y ait deux langues françaises, le langage d'un paysan, si on l'écrivait rigoureusement comme il le prononce, différerait notablement de celui d'un homme bien élevé. Ainsi le fait générateur de la langue française n'est au fond qu'une révolution démocratique : la langue d'en bas l'a emporté sur la langue d'en haut ; la langue des gens illettrés, des soldats, des provinciaux, sur la langue des lettrés et de la

capitale. Il arriva comme si de nos jours l'Académie céda le pas au jargon, et comme si les gens sans étude réglaient l'orthographe. Les inscriptions, qui sont pour l'antiquité les meilleurs témoins de la langue populaire, nous offrent à chaque ligne les plus révoltantes énormités grammaticales. Les textes latins des basses époques qui n'aspirent qu'à se faire entendre sont du même style. Je signalerai à cet égard un curieux manuscrit que possède notre Bibliothèque nationale, et dont on a, ce me semble, tenu trop peu de compte. C'est un traité de cuisine du VII^e siècle, écrit, on peut le croire, dans la langue vulgaire du temps, par un certain Vinidarius. Le style de ce cordon bleu, qui s'intitule fièrement *Vir inluster*, fourmille de gallicismes, de locutions comme celle-ci, par exemple : *piscēs eo jure — poissonns au jus*, le pronom jouant déjà le rôle de l'article. Il importe aussi d'observer que les éditions imprimées des auteurs de cette époque qui, comme Grégoire de Tours, ignoraient la grammaire, ne peuvent donner une juste idée du texte primitif. Généralement, en effet, ces éditions ont été faites sur des copies corrigées après la renaissance carlovingienne, ou bien les éditeurs modernes ont envisagé comme fautes de copistes des traits de langue qui étaient bien le fait de l'auteur. M. Bethmann, qui a comparé trois manuscrits de Grégoire de Tours du VII^e siècle, annonce que dans l'édition qu'il prépare il ne subsistera pas une ligne des anciens éditeurs, et que son texte représentera réellement la langue que l'on parlait au VI^e et au VII^e siècle.

La révolution qui du latin a tiré le français n'est donc le fait ni des Celtes ni des peuples germaniques ; elle est le fait de l'esprit humain. Depuis l'introduction du latin dans les Gaules, aucun changement brusque n'est survenu dans la langue de ce pays : tout s'est fait par une évolution spontanée, une sorte de végétation et d'épanouissement naturel. Sans doute des influences extérieures qu'on ne saurait nier concoururent au même résultat. Un vieux fonds de mots celtiques, mots humbles, bas, relatifs presque tous à la vie du paysan, ou bien mots obscènes et frappés d'un certain caractère de trivialité,

se conserva dans le langage du peuple. La prononciation, d'ailleurs, élément si capital dans la transformation des langues, resta bien réellement celtique, en sorte que le français pourrait être défini : du latin prononcé à la gauloise. La Germanie, d'un autre côté, introduisit de force une foule d'expressions relatives au nouvel état social qu'elle fondait. A l'époque carlovingienne surtout, l'allemand fit dans la Gaule une véritable invasion, bien plus grave et plus féconde en résultats que celle de l'époque mérovingienne. Un moment le théotisque fut la langue de la classe politique. Le roman, il faut l'avouer, courut là un danger réel, et il n'a tenu qu'à peu de chose, au IX^e siècle, que la France n'ait parlé allemand. Mais l'élément latin l'emporta complètement : l'allemand rentra à tout jamais dans ses frontières d'Alsace et de Lorraine, et, depuis ce temps, la langue romane, sans aucun accident extérieur (l'invasion normande ne sema quelques mots scandinaves que dans la Normandie), suivit la marche naturelle de son développement, ou, si l'on veut, de son progrès.

Certes, jamais ce mot n'a besoin de plus d'explication que quand on veut l'appliquer au langage. Nulle part autant que dans l'histoire des langues le progrès n'est douteux et compensé de décadence. Dans les langues, en effet, la perfection est à l'origine. Comparés au sanscrit, le grec et le latin sont des langues pauvres et rudes : comparées au grec et au latin, les langues que nous parlons (abstraction faite, bien entendu, de la noblesse que le génie a su leur donner), sont des patois barbares, n'ayant en eux-mêmes ni leurs racines ni la raison de leurs procédés. Pour les trouver nobles et belles, nous sommes obligés de fermer les yeux sur leur origine. Sorties du patois populaire, réformées plus tard par des grammairiens et des rhéteurs, elles portent toujours l'empreinte de cette double paternité. Prenez la meilleure langue de nos jours, remontez à l'origine de chacun des éléments qui la composent, oubliez un moment que cette langue est maintenant vivante et noble, pour n'être attentif qu'à sa généalogie, vous n'y trouverez jamais que ces deux choses : le pédantisme et le patois. Je cite au hasard :

« La beauté étend son prestige sur la postérité elle-même et répand un charme, vainqueur des siècles, sur le nom seul des créatures privilégiées auxquelles il a plu à Dieu de la départir. »

Il n'y a pas dans cette phrase un seul mot qui ne soit latin, au moins dans ses racines ; mais quel latin ! Voici au fond ce que M. Cousin, sans s'en douter peut-être, s'est résigné à écrire :

« (Il)la bel(li)ta(s) e(x)tend(it) suum praestigi(um) su(pe)r (il)la(m) posterita(tem) illa(m) me(tipsi)s(i)ma(m) (I) et repand(it) un(um) carme(n) victor(em) de (il)lis sec(u)lis su(pe)r (il)lu(d) nom(en) sol(um) de il(lis) creaturis privilegiat(is) a(d) (il)las quales il(lud) (h)a(bet) placi(tum) a(d) Deu(m) de (il)la(m) departir(i). »

Certes, si un contemporain d'Auguste se fût entendu dire que dix-huit siècles plus tard cela serait d'un excellent style, et que les maîtres écriraient de la sorte, il eût pris une bien triste opinion de l'avenir de l'esprit humain. S'il nous était donné un spécimen de la langue que l'on parlera dans dix siècles, quand le français sera devenu trop noble à son tour, notre étonnement sans doute ne serait pas moindre. Quelque chose comme le jargon des nègres : voilà peut-être la langue de l'avenir. Qu'on se représente seulement ce que deviendrait notre idiome écrit et parlé le jour où il serait reçu qu'on peut être un galant homme sans savoir le latin, le jour où, le sentiment de l'étymologie venant à se perdre par l'affaiblissement des études classiques, on se servirait de la langue à peu près comme les maçons se servent des procédés de la géométrie sans les comprendre. Or les pessimistes croient déjà voir de graves symptômes de cette révolution future. Lamartine nous donne des études du style des cuisinières ; George Sand nous fait trouver des beautés infinies dans je ne sais quel patois. Le patois est à la mode, on se l'arrache ; l'Académie le couronne ! Encore si c'était un reste de quelqu'un de ces idiomes ennoblis par le génie et qui ont mérité un moment le nom de langue, si c'était

(1) Ital. *medesimo* : ancien espagnol, *mesmo*, même.

le provençal des troubadours du XII^e siècle, un souvenir de la langue de Bernard de Ventadour ou de Raimbaud de Vaquères que l'on cherchiât à faire revivre, cet écho du passé pourrait n'être pas sans charme. Mais le jargon des rues d'Agen, un patois sans règles, sans flexions, sans titres de noblesse, du mauvais français en un mot, dont tout le mérite consiste à dire *barquo* pour *barque* et *foulo* pour *foule*, cela ne devrait pas s'écrire et c'est un signe alarmant qu'en dehors d'Agen on ait consenti à l'admirer.

Ainsi une langue d'extraction plébéienne, martelée ensuite durant des siècles, par des gosiers barbares, à demi dévorée par des mangeurs de syllabes, voilà notre langue ; ce qui n'empêche pas que longtemps encore, quand l'étranger voudra dire de fines et gracieuses choses, il se croira obligé de les dire en français. L'humilité des origines n'humilie personne ; le monde n'est plein que de ces ennoblissemens et de ces passages de la rusticité à la plus exquise politesse. L'histoire du langage, d'ailleurs, envisagée dans son ensemble, se résume tout entière en ces deux mots : déchéance sous le rapport de la noblesse et de la beauté des formes — progrès en facilité, j'ai presque envie de dire en démocratie ; et par suite substitution inévitable de l'idiome populaire à l'idiome savant. Le premier coupable de ce sacrilège fut ce révolutionnaire de Bouddha, quand, six cents ans avant Jésus-Christ, il voulut mettre à la portée du peuple les problèmes jusque-là réservés aux écoles et aux classes aristocratiques. Pour cela, il se vit obligé de parler une langue plate, prolix, sans relief, sans constructions, pleine de redites, un vrai style de curé de campagne. Plus tard, ses disciples commirent un bien plus grave attentat : ce fut d'écrire et d'appliquer aux usages intellectuels la langue parlée (le pali), afin d'être plus clairs et de s'adresser à tout le monde. Cette énorme concession, nous l'avons faite à notre tour : nous avons oublié le beau latin pour le latin rustique ; nous avons passé au peuple. Je ne dis pas qu'il faille le regretter ; je constate seulement dans l'histoire des langues l'éternel balancement qui semble la loi des choses humaines : noblesse pour un petit nombre ou vulgarité pour tous.

L'ART DU MOYEN AGE

ET

LES CAUSES DE SA DÉCADENCE (1)

L'HISTOIRE de l'art chez les peuples modernes présente un phénomène qui, pour n'être pas sans exemple dans l'antiquité, n'en reste pas moins étrange : je veux parler de cette rupture singulière avec la tradition, qui, à partir de la fin du x^v^e siècle, nous rend dédaigneux pour notre passé et nous engage à la poursuite d'un autre idéal. Du xi^e au xiv^e siècle, l'Europe avait eu un art original dans le sens toujours restreint qu'il est permis de donner à ce mot quand il s'agit de choses de l'esprit. Le xi^e siècle avait été témoin, en philosophie, en poésie, en architecture, d'une renaissance comme l'humanité en compte peu dans ses longs souvenirs. Le xii^e et le xiii^e siècle avaient développé ce germe fécond, le xiv^e et le xv^e siècle en avaient vu la décadence. Chose étrange ! ces deux siècles qui, sous le rapport politique, présentent un sensible progrès, ces deux siècles qui assistent à la sécularisation de l'État par Philippe le Bel, à la première proclamation des droits de l'homme, au réveil de la vie mondaine avec les Valois, au premier règne de la bourgeoisie patriote et intelligente avec Étienne Marcel, à l'inauguration d'une royauté administrative et dévouée au bien public avec Charles V, à la grande proclamation de la sainteté de la patrie avec Jeanne d'Arc, puis à de prodigieuses découvertes qui changèrent la face du monde, ces deux siècles, dis-je, assistèrent en même temps à la plus triste

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juillet 1862. (N. de l'éd.)

déchéance du goût, virent mourir tout ce qui avait fait l'âme du moyen âge, et semblèrent, en fait d'art, comme les paralytiques de la piscine, attendre la vie d'un souffle nouveau. Ce souffle vint de l'antiquité, qui, vers la fin du xve siècle, sortit de son tombeau, au moment juste où elle devenait nécessaire à l'éducation de l'humanité. La vieille terre d'Italie recélait tant de trésors que les restes de l'art ancien s'y trouvaient à fleur du sol. De très beaux monuments d'architecture existaient encore presque intacts. Ce n'était pas la Grèce, alors totalement ignorée ; c'était une antiquité de second ordre, mais c'était l'antiquité. A peine la belle ressuscitée se montra-t-elle dans sa sobre élégance et sa sévère beauté que tous furent fascinés. Chacun renia ses pères, se fit aussi respectueux que possible, et, pour plaire à sa nouvelle maîtresse, se crut obligé de commettre des excès de zèle qu'elle-même eût désapprouvés.

Le commencement de notre siècle a vu la première réaction contre ce changement du goût, qui avait été accepté par trois siècles sans une seule protestation. Quand M. de Chateaubriand eut révélé au monde, étonné et d'abord scandalisé d'un tel paradoxe, qu'il y a une esthétique chrétienne, il fut permis de trouver qu'une église gothique résout à sa manière le problème de l'architecture, et que les sculptures de Saint-Gilles, près d'Arles, de Chartres, d'Amiens, de Reims, ne peuvent être oubliées dans une histoire de l'art. Les hommes les plus étrangers à l'esprit de système se déclarèrent touchés. « Plus je vois les monuments gothiques, disait un homme qui avait le droit d'être juge en statuaire (1), plus j'éprouve de bonheur à lire ces belles pages religieuses si pieusement sculptées sur les murs séculaires des églises. Elles étaient les archives du peuple ignorant. Il fallait donc que cette écriture devint si lisible que chacun pût la comprendre. Les saints sculptés par les gothiques ont une expression sereine et calme, pleine de confiance et de foi. Ce soir, au moment où j'écris, le soleil couchant dore encore la façade de la cathédrale

(1) David d'Angers.

d'Amiens ; le visage calme des saints de pierre semble rayonner. »

On alla plus loin, et, pour plusieurs, ce mouvement, que jusque-là tout le monde avait appelé *renaissance*, devint un sujet de blâme et de regrets. Aux malédictions de Vasari contre l'art gothique succédèrent des malédictions contre cet art païen qui, selon les zélateurs du nouveau système, avait tué l'art chrétien. Une école fort sérieuse, puisqu'elle a soutenu dans leurs travaux des hommes comme Lassus, Viollet-le-Duc, inspiré un poète comme M. de Montalembert, entreprit systématiquement la réhabilitation de l'art du moyen âge et essaya même de renouer la tradition interrompue depuis près de quatre cents ans. Ici de cruelles déceptions l'attendaient. Les systèmes d'esthétique, toujours vrais en un sens, quand ils sont conçus par des esprits élevés, ne doivent jamais chercher à se réaliser. Les seuls chefs-d'œuvre que produisit l'école néo-gothique sont de très bons livres d'archéologie. L'impuissance des idées théoriques à rien créer en fait d'art, le rang secondaire fatalement assigné à tout ce qui est pastiche et imitation furent prouvés par un exemple de plus ; mais la meilleure série de travaux que la France ait produite en notre siècle sortit de cette direction, ou, si l'on veut, de cette mode. Inférieur à l'Allemagne pour les ouvrages de haute critique et de très fine analyse, notre pays prit sa revanche en ces travaux d'une méthode exacte et sobre, où les qualités du savant et celles de l'homme de goût se retrouvent dans une juste proportion. Grâce au travail de ces trente dernières années et à l'accord des résultats obtenus, les principaux problèmes relatifs à l'art du moyen âge ont reçu une solution qu'on peut dire assurée.

I

Comment cet art naquit-il ? Au milieu de quelle société réussit-il à grandir ? Comment cette société ne suffit-elle pas pour l'amener à sa perfection ? Comment la grande

génération qui créa le style gothique n'eut-elle pas pour élèves des artistes analogues à ceux de l'Italie du ^{xvii}^e siècle ? Voilà les questions que tout esprit philosophique se pose, et sur lesquelles les documents sont rares ou discrets. Les artistes français du moyen âge ont peu de personnalité ; dans cette foule silencieuse de figures sans nom, l'homme de génie et l'ouvrier médiocre se coudoient, à peine différents l'un de l'autre. Il faut des recherches minutieuses pour prendre sur le fait le travail obscur et, comme nous disons aujourd'hui, inconscient d'où sont sorties tant d'œuvres étranges. Je ne connais pas à cet égard de plus précieux témoignage que celui que M. Lassus a livré il y a quelques années aux discussions du monde savant (1).

En 1849, M. Jules Quicherat fit connaître un manuscrit du fonds de Saint-Germain, à la Bibliothèque nationale, où se trouvait un livre des plus singuliers. C'était, sous une chemise de vieux cuir, une série de feuillets de parchemin contenant les dessins, les essais, toutes les notes, toutes les confidences d'un architecte du ^{xiii}^e siècle, Villard de Honnecourt. Le docte et pénétrant investigateur, auquel l'histoire de France doit tant de judicieuses recherches, décrivit ce curieux document ; M. Lassus en entreprit la publication intégrale et y trouva une excellente occasion pour développer ses idées favorites. La mort le surprit dans ce travail, que les soins d'un de ses élèves viennent de mener à fin (2).

L'album de Villard est le plus curieux miroir de l'état d'esprit où vivait un artiste du temps de saint Louis. Villard était originaire de Honnecourt, village situé entre Cambrai et Vaucelles. C'est un Picard, et il écrit dans le dialecte de la Picardie. Sa vie fut celle d'un artiste du moyen âge, agitée, mobile, toujours nomade. Il voyagea, comme il nous le dit lui-même, « en beaucoup de terres ». On trouve dans

(1) *Album de Villard de Honnecourt*, architecte du ^{xiii}^e siècle, manuscrit publié en fac-similé, etc., par J.-B.-A. Lassus, ouvrage mis au jour après la mort de M. Lassus et conformément à ses manuscrits par M. Alfred Darcel. Paris, 1858.

(2) Une édition anglaise du même ouvrage a paru, avec de savantes additions de M. Robert Willis, professeur à l'Université de Cambridge. Londres, 1859.

son album les églises de son pays natal, Vaucelles et Cambrai, la rosace occidentale de l'église de Chartres, l'église Saint-Étienne de Meaux et la rosace de Lausanne. Sarenommée le fit appeler jusqu'en Hongrie. Au verso du dixième feuillet est une madone avec l'enfant Jésus, auprès de laquelle on lit ce texte : « J'estoie mandes en le tierre de Hongrie qant io le portrais por ço l'amai io miex (1). » Au quinzième feuillet, on trouve un croquis d'un pavé en mosaïque, avec ces mots : « J'estoie une foi en Hongrie, la u ie mes mains jor, la vi io le pavement d'une glize de si faite manière (2). » D'ingénieuses recherches ont permis, du reste, de retrouver en Hongrie même les traces du séjour de Villard (3). Le seul lieu de Hongrie où l'influence de l'architecture française se montre avec évidence est Kaschau. Le plan de l'église de Sainte-Élisabeth, à Kaschau, est conforme au système du gothique français tel qu'on le voit dans l'église Saint-Yved de Braine et dans l'église Saint-Étienne de Meaux. Villard travailla à cette dernière église. Il est donc tout à fait naturel de supposer que l'église de Kaschau est aussi son ouvrage. Sa part dut, au reste, se borner à l'indication du plan général, car l'ensemble de la construction est du ^{xiv}^e siècle.

Villard avait des connaissances assez étendues en physique. Son éducation fut évidemment celle des esprits les plus cultivés de son temps. Il s'occupa du mouvement perpétuel. Ses idées sur la « portraiture » sont originales et neuves. L'étude de la nature est sensible dans les groupes des lutteurs, des joueurs de dés, et dans plusieurs figures. Il a aussi dessiné d'après nature divers animaux, lion, porc-épic, ours, cygne, perroquet, chien. Près du lion, Villard ne manque pas de noter expressément : « Et bien sacies que cil lions fu contrefais al vif. » Enfin l'étude ou plutôt l'observation des monuments antiques paraît d'une manière très

(1) « J'étais mandé en la terre de Hongrie quand je la dessinai, parce que je la préférais. »

(2) « J'étais une fois en Hongrie, là où je demeurai maints jours, et j'y vis un pavement d'église fait de cette manière. »

(3) Voyez les *Mittheilungen des k. k. Central-Commission zur Erforschung und Erhaltung der Baudenkmale*. Vienne, juin 1859 (quatrième année).

remarquable dans le tombeau d'un « Sarrasin », c'est-à-dire d'un païen (pl. LX) et dans un homme revêtu d'une chlamyde (pl. LVII), qui ressemble à un personnage des comédies de Térence. Il y a aussi quelques esquisses d'après des modèles byzantins. Villard, on le voit, prend de toutes mains. L'activité extrême, l'audace, l'esprit d'innovation qui caractérisent les artistes de son époque ne se sentent nulle part mieux qu'ici. On dirait par moments Léonard de Vinci ou Michel-Ange, à voir cette ébullition d'idées hardies, cette fièvre d'enchérir sur les autres, cette variété naïve dans les objets de la curiosité. On se croirait à la veille d'une renaissance, et l'on était en réalité à la veille d'une décadence. Pour s'expliquer ce phénomène singulier, il faut se rendre compte des origines de l'art gothique, de son principe, de sa tendance et du germe fatal de dissolution qu'il contenait en son sein.

Grâce aux excellentes recherches de MM. Lassus, Viollet-le-Duc, Vitet, Mérimée, Quicherat, la date de l'invention du style gothique est maintenant bien connue. Les parties de Saint-Denis bâties par Suger (1137-1140) sont encore plus romanes que gothiques. La cathédrale de Chartres, commencée de 1140 à 1145, offre au contraire très peu de style roman. Les cathédrales de Noyon, de Senlis, commencées vers 1150, sont décidément dans le style nouveau, quoique montrant encore plus d'un lien de transition avec les habitudes anciennes. Les cathédrales de Laon, de Paris, de Soissons, l'abbaye de Fécamp, postérieures de dix ou vingt ans, ne gardent plus du roman que des traces presque imperceptibles. C'est donc vers 1150 qu'il convient de placer le moment où le style nouveau apparaît avec ses caractères distinctifs. Encore de savants critiques, tels que M. Quicherat, pensent-ils que cette date est trop moderne, et que, pour trouver la véritable origine du style ogival, il faut remonter assez près de l'an 1100.

Le pays où il se produisit peut être déterminé avec non moins de précision. Ce fut sans contredit en France, puisque notre pays présente des monuments gothiques au moins cent ans avant tous les autres. Ce ne fut ni dans le midi, ni dans le centre de la France, puisque ce style n'y fut trans-

porté que tard et n'y prit jamais de fortes racines ; ce ne fut pas en Bretagne, où l'on ne trouve aucun monument gothique antérieur au ^{xiv}^e siècle et où tous ces édifices ont été bâtis par des étrangers. Ce ne fut ni en Normandie, ni en Lorraine, ni en Flandre, où l'ogive fut introduite à une époque relativement moderne. Ce fut dans l'Ile-de-France et la région environnante, le Vexin, le Valois, le Beauvaisis, une partie de la Champagne, tout le bassin de l'Oise, dans la vraie France enfin, c'est-à-dire dans la région où la dynastie capétienne, cent cinquante ans auparavant, s'était constituée.

L'aspect archéologique de cette région de la France démontre d'une façon incontestable la proposition que nous venons d'énoncer. Les constructions qui expliquent la transition du style roman au style gothique, les cathédrales de Noyon, de Senlis, Saint-Remi de Reims, Notre-Dame de Châlons, l'église de Saint-Leu d'Esserent, y sont toutes groupées. Quand on entre dans la cathédrale de Noyon, comme l'a très bien fait observer M. Vitet, on croit au premier moment entrer dans une église purement ogivale ; mais on remarque bientôt que le plein cintre y est presque aussi souvent employé que l'ogive, et l'on arrive à se convaincre que pendant quelque temps on suivit simultanément les deux systèmes. Les arcs romans en effet se trouvent dans toutes les parties de l'église, mais principalement, chose frappante, dans les parties les plus élevées. Presque toutes les églises de cette région présentent le même phénomène. Les deux styles s'y mêlent profondément ; quand elles sont ogivales, l'aspect général de l'édifice est encore roman, et, quand elles sont romanes, on y voit facilement poindre les traits qui, en se développant, formeront le caractère du style ogival. Il suffira de citer Saint-Denis, Saint-Étienne de Beauvais, Saint-Martin de Laon, Saint-Pierre de Soissons, l'église de l'abbaye d'Ourscamps, Saint-Évremont de Creil, les petites églises romanes des environs de Laon et de Beauvais, les petites églises, plutôt gothiques, d'anciens prieurés qu'on trouve dans le Valois. Partout on sent l'effort du style roman pour produire quelque chose de plus léger, ou la simplicité naïve du

gothique naissant, encore pure de tout raffinement subtil. L'ogive, dans les édifices décidément gothiques, est à peine sensible, tant l'angle des deux arcs est ouvert. La hauteur est très modérée. Le style a encore une pureté et une sévérité qu'il ne gardera pas dans les pays où il sera transporté. Quand des textes formels ne nous apprendraient pas que les cathédrales de Noyon, de Senlis, de Laon, de Paris et de Chartres furent les premières églises gothiques, le style seul de ces édifices l'indiquerait. Les petites églises de Saint-Leu d'Esserent, de Longpont, d'Agnetz, sont également des chefs-d'œuvre de proportion, de justesse, de hardiesse mesurée, que l'architecture gothique n'a pu produire qu'à son début. Ajoutons que tous les architectes célèbres de l'école gothique, Robert de Luzarches, Pierre de Montereau, Eudes de Montreuil, Raoul de Coucy, Thomas de Cormont, Jean de Chelles, Pierre de Corbie, Villard de Honnecourt, sont de l'Ile-de-France, de la Picardie ou des pays voisins, et qu'aucune région ne justifie aussi bien que celle-ci l'apparition du style nouveau. Les matériaux y sont abondants et d'excellente qualité. La pierre, facile à travailler, semble inviter aux essais hardis, aux tâtonnements périlleux, et explique cette fièvre d'innovation qui porta les architectes gothiques à surenchérir sans fin les uns sur les autres en fait de témérité.

Le style gothique nous apparaît ainsi comme un art purement français. Il naît avec la France, au centre même de la nationalité française, dans ce pays florissant et riche qui se dégageait le premier de la féodalité germanique, fut le berceau de la dynastie capétienne et en recueillit avant tous les autres les bénéfices. Ce fut, comme l'a dit M. Viollet-le-Duc, l'architecte du domaine royal. Soumis à l'influence essentiellement française de la royauté et de l'abbaye de Saint-Denis, ce pays, au *x*^e siècle et au *xii*^e, fut le théâtre d'un grand éveil de l'esprit humain, d'une sorte de renaissance, qui se traduisit en poésie par les chansons de geste, en philosophie par l'apparition de la scolastique, en politique par le mouvement des communes et l'administration de Suger, en religion par saint Bernard et les croisades. L'architecture gothique ou, pour mieux dire, le mouvement de cons-

truction d'où elle sortit fut le produit des mêmes causes. En ce qui concerne les communes, ce ne fut pas sans doute une circonstance fortuite qui fit coïncider leur établissement avec la rénovation architecturale. L'église, à cette époque, avait hérité du forum et de la basilique ancienne ; c'était le lieu des réunions civiles et, en effet, ce sont des villes de communes, Noyon, Laon, Soissons, qui élèvent les cathédrales gothiques.

Qu'aucun élément, ni italien, ni allemand, ne se mêlât à cette première renaissance toute française du XI^e et du XII^e siècle, si tristement arrêtée au XIV^e, c'est ce qui, pour l'architecture, est de toute certitude. Cent ans au moins, le style ogival reste la propriété exclusive de la France. Les bords du Rhin se couvraient encore de constructions romanes, quand les chefs-d'œuvre du style ogival étaient déjà élevés dans la France du Nord. L'Angleterre eut des églises gothiques bâties dès le XII^e siècle, mais par des Français. En 1174, la reconstruction de la cathédrale de Cantorbéry ayant été décidée, on ouvrit un concours : ce fut Guillaume de Sens, célèbre par de grands travaux, qui fut choisi, et qui commença le chœur dans le système nouveau qui déjà régnait exclusivement en France. Au XIII^e siècle, les innombrables maîtres maçons qui portèrent ce style jusqu'aux confins de l'Europe latine étaient des Français. Le premier architecte gothique non français dont le nom nous soit connu est Erwin de Steinbach (1277). En Allemagne, jusqu'au XIV^e siècle, ce style s'appelle « style français », *opus francigenum*, et c'est là le nom qu'il aurait dû garder. Malheureusement, la fatalité qui priva la France de la gloire de ses chansons de geste se retrouve ici. L'esprit étroit qui domine à partir de saint Louis, les violences de l'Inquisition, les malheurs de la guerre de Cent Ans éteignent chez nous le génie. Strasbourg et Cologne deviennent les écoles du style que nous avons créé. La France voit à son tour chez elle des artistes étrangers. Le *style français* passe pour allemand ; l'Italie l'appelle *tudesque*, puis, par un contresens des plus bizarres, fait prévaloir pour le désigner l'absurde dénomination de *gothique*. Il faut se rappeler que les barbares furent surtout connus à l'Italie par les Goths. *Gotico* devint syno-

nyme de *barbaro*, et une légende représenta les Goths comme des êtres fantastiques acharnés à la destruction des monuments romains, qu'ils venaient marteler pendant la nuit. Dans leur dédain pour cette architecture, qui n'était pas conforme aux ordres grecs, et qui leur était profondément antipathique, les Italiens du xvi^e siècle l'appelèrent *gotica*, et ce nom fut d'autant plus facilement accepté par la France du xviii^e siècle, que le mot gothique avait pris en français, par suite de l'influence italienne, une nuance analogue (*écriture gothique, les temps gothiques, etc.*). De là à prétendre que les Goths avaient inventé ce style, il n'y avait qu'un pas : Vasari le franchit, et aujourd'hui ce non-sens historique n'est pas encore déraciné de l'Italie (1).

Comment se forma ce style extraordinaire, qui, durant près de quatre cents ans, couvrit l'Europe latine de constructions empreintes d'une si profonde originalité ? Les doctes et judicieuses recherches que je rappelais tout à l'heure ont résolu la question. Les anciennes hypothèses, et d'une influence orientale, et d'une origine germanique, et d'un prétendu type xylôidique (architecture en bois), doivent être absolument abandonnées. Le style gothique sortit du style roman par un épanouissement naturel, ou, si l'on l'aime mieux, par le travail d'hommes de génie tirant avec leur logique inflexible les conséquences de l'art de leur temps : il fut la continuation d'un style antérieur, créé vers l'an 1000, et déduit lui-même des lois qui jusque-là avaient présidé en Occident à la construction des temples chrétiens.

Tout le monde est d'accord pour reconnaître que les églises antérieures au xi^e siècle, à l'exception de celles que l'on bâtissait sous l'influence directe de Byzance, n'étaient que de chétives imitations des anciennes basiliques du temps des empereurs chrétiens. Le toit était soutenu par une charpente qui se voyait de l'intérieur ; le travail était le plus souvent défectueux et sans style. Le mouvement extraordinaire de construction qui suivit l'an 1000 amena dans l'architecture chrétienne le plus grave changement qu'elle ait jamais subi. On n'ajouta rien d'essentiel à la

(1) On le trouve développé avec une assurance surprenante dans l'opuscule de M. Trova, *Della architettura gotica*. Naples, 1857.

vieille basilique ; mais on en développa tous les éléments. A la charpente on substitua la voûte ; des contreforts sont acculés aux murs pour soutenir les poussées ; les rapports de l'élévation et de l'écartement sont changés. En même temps tout prend du style, et bientôt ce style devient de l'élégance. La colonne s'applique comme décoration au lourd pilier ; le chapiteau vise à copier le corinthien ou le composite, même quand il est historié. La forme de l'église est nettement déterminée : c'est une croix latine, dessinée par une nef élevée, flanquée de bas côtés. Deux tours, d'ordinaire carrées, percées de plusieurs étages de petites fenêtres en plein cintre, ornent l'entrée. Une rosace, au moins rudimentaire, complète la façade. Le chœur s'allonge un peu et parfois s'entoure de bas côtés. Les fenêtres sont étroites, et souvent divisées par le milieu. Une coupole centrale s'élève à la jonction de la nef et du transept. Un progrès non moins sensible se fait sentir dans l'exécution. On se préoccupe de la durée. A l'intérieur, on vise surtout à une grande richesse ; les murs et les pavés sont revêtus d'incrustations colorées, les colonnes présentent une éclatante polychromie. Il semble qu'on veuille modeler l'église sur la Jérusalem céleste, resplendissante d'or et de pierres.

Ainsi naquit le style dit *roman*, qui, au ^x^e siècle et dans la première moitié du ^{xii}^e, couvrit la France d'édifices pleins d'harmonie et de majesté, Saint-Étienne de Caen, Saint-Sernin de Toulouse, Notre-Dame de Poitiers, etc. Quand on étudie bien ces églises, on voit que c'est au moment de leur apparition qu'il faut placer l'acte vraiment créateur de l'architecture du moyen âge. Ce sont déjà des églises gothiques pour la forme générale, l'aménagement intérieur, le jeu des nefs et des galeries. Le principe est posé, il n'y a plus qu'à le développer. Le Midi, le Poitou, l'Auvergne, procédèrent timidement dans ce développement. La Provence et le Languedoc continuèrent à bâtir en roman jusqu'au ^{xiv}^e siècle. Le Nord, au contraire, ne s'arrêta pas. Soit que les églises romanes y fussent moins bien construites et qu'un grand nombre d'entre elles se fussent écroulées dans le commencement du ^{xiii}^e siècle,

soit que cette partie de la France obéît à des besoins d'imagination plus élevés, le mouvement architectural s'y continua sans relâche et, cent cinquante ans après sa naissance, le style roman y subissait une profonde modification.

Le travail abstrait d'où sortit cette modification dut être quelque chose de surprenant. D'une part, les maîtres maçons du Nord trouvèrent que les églises romanes avaient quelque chose de lourd et de trapu ; ils virent qu'on pouvait beaucoup les amincir et y employer bien moins de matériaux. D'un autre côté, de fréquents accidents avaient prouvé que, dans les églises du *xie* siècle, la poussée de la voûte avait été mal calculée ; on chercha à y remédier. En suivant cette double tendance, on fut conduit à substituer la voûte d'arêtes à la voûte en berceaux et à préférer l'arc aigu au plein cintre. L'arc aigu avait l'avantage d'opérer un bien moindre écartement et de faire porter l'effort sur des points isolés et certains. Ce changement ne fut pas d'abord systématique. L'ogive (pour employer le mot très impropre qu'on donne de nos jours à l'arc aigu) fut adoptée pour les grands arcs, qui poussent beaucoup ; le plein cintre fut conservé pour les petits, qui poussent peu ou point. Une vaste compensation, d'ailleurs, fut cherchée dans les arcs-boutants et les contreforts, sur lesquels toutes les poussées se réunissent. Les églises romanes en avaient, mais dissimulés et peu considérables. Ici, ils devinrent la maîtresse partie et permirent des légèretés inouïes. Les vides s'augmentent dans une effrayante proportion. Les reins puissants qui soutiennent toutes ces masses branlantes sont au dehors, et l'on arriva à réaliser cette idée singulière d'un édifice soutenu par des échafaudages, et, s'il est permis de le dire, d'un animal ayant sa charpente osseuse autour de lui.

Un souffle puissant semble dès lors pénétrer la basilique romane et en dilater toutes les parties. Devenue en quelque sorte aérienne, l'église nage dans la lumière, l'éteint, la colore à son gré. Les murs arrivent au dernier degré de maigreur. Les colonnes amincies et divisées en colonnettes ont l'air de n'être là que pour l'ornement. L'église semble l'épanouissement d'un faisceau de roseaux. Le style roman, qui vise surtout à la solidité, n'affecte pas les hauteurs

extraordinaires ; il offre plus de pleins que de vides ; ses fenêtres sont petites, ses colonnes massives. Le gothique pousse le goût de la légèreté jusqu'à la folie. Les fenêtres étroites deviennent des baies énormes, qui font de l'édifice une cage à jour. Les galeries rudimentaires du style roman deviennent des églises superposées. Les lignes verticales se substituent aux lignes horizontales, les plans en saillie et en retrait aux surfaces unies. L'artiste, surtout avide de faire naître un sentiment d'étonnement, ne recule pas devant des moyens d'illusion et de fantasmagorie. Il dissimule, au moins sous certains profils, ses moyens de solidité. Cette voûte semble poser sur des colonnettes, tandis qu'elle pose en réalité sur les murs latéraux. Ces murs eux-mêmes effrayent par leur peu de masse ; mais, au dehors, une forêt de béquilles, comme on l'a dit souvent, supplée à leur insuffisance. Ces fenêtres sous la voûte produisent une sorte de terreur ; mais cette voûte est soutenue par d'autres moyens. Les frêles étais qui ont l'air de la porter sont là pour détourner l'attention et tromper l'œil sur la direction réelle des effets de la pesanteur.

Ainsi naquit l'église dite *gothique*. Elle n'a rien de plus, rien de moins que l'église romane. C'est la vieille basilique évidée, amincie, remplie de souffle et d'âme. La basilique du moyen âge était complète avant l'adoption de l'ogive. L'ogive, en d'autres termes, n'est pas un trait de style, elle est applicable à tous les styles. Des églises purement romanes, comme Saint-Maurice d'Angers, Saint-Gilles près d'Arles, en font un emploi suivi. Souvent on pratiqua simultanément le plein cintre et l'ogive, et, assez longtemps après le triomphe de l'ogive, on continua d'employer le plein cintre dans les clochers. Enfin une foule d'églises, non seulement dans la région qui servit de berceau à l'ogive, mais en Guyenne, en Normandie, flottent entre les deux procédés et peuvent indifféremment s'appeler romanes ou gothiques. De la basilique romaine à la basilique chrétienne du temps de Constantin, de la basilique constantinienne aux églises du ix^e et du x^e siècle, de l'église du ix^e et du x^e siècle à la basilique romane, de la basilique romane à l'église gothique, il n'y a donc pas une seule solution de

continuité. Quelque peu d'analogie qu'offrent au premier coup d'œil Saint-Paul-hors-les-Murs et Notre-Dame, l'une de ces constructions vient de l'autre par une série de développements non interrompus.

On ne nie pas qu'une influence grecque assez forte ne se soit exercée en France au ^x^e et au ^{xi}^e siècle ; mais cette influence entra pour peu de chose dans le grand mouvement de notre art national. Elle produisit Saint-Front de Périgueux, quelques églises du Quercy et de l'Angoumois ; mais ce n'est certes pas de ce côté qu'il faut chercher l'origine de l'art gothique. Encore moins doit-on parler des croisades et de l'influence arabe. L'architecture gothique et l'architecture arabe ont des ressemblances ; mais ces ressemblances viennent de la similitude de leurs points de départ. L'une sort du roman, l'autre du byzantin ; or le roman et le byzantin étaient frères, issus tous deux par dégradation de l'art antique. Le gothique et l'arabe arrivèrent ainsi à des résultats analogues ; mais ils ne se doivent rien l'un à l'autre et représentent des tendances profondément différentes. L'ogive a existé de tout temps en Orient à l'état sporadique, l'Orient même en adopta l'usage général avant l'Occident ; mais ce n'est pas de là que les grands constructeurs du ^{xiii}^e siècle la prirent. Ils y arrivèrent d'eux-mêmes, et indépendamment de tout emprunt fait au dehors.

C'est donc un seul développement qui a produit les églises romanes et les églises gothiques. Tout se rattache au mouvement de construction qui part de l'an 1000, produit nos belles églises romanes, arrive vers 1150 à l'ogive et vers 1200 à un type mûr, fixe, parfait à sa manière, qui ne varie plus jusqu'au ^{xv}^e siècle. Une seule grande révolution, la substitution de la voûte à la charpente, a produit, par des déductions en quelque sorte nécessaires, toutes les transformations qui remplissent l'intervalle du ^{xi}^e siècle au ^{xiv}^e. La production du style gothique fut parfaitement logique ; elle ne suppose l'introduction d'aucun élément étranger. L'ogive, employée dans des cas exceptionnels au ^{xi}^e siècle, pour donner de la solidité aux arcs qui devaient avoir une grande portée, devient la règle à partir de 1150 ; mais on

peut dire qu'elle était en germe dans les nécessités intimes de l'art antérieur. Certaines parties des basiliques nouvelles, les absides par exemple, l'appelaient presque forcément. Enfin elle arrivait à des effets qui parlaient beaucoup à l'imagination et répondaient mieux au sentiment religieux du temps. En somme, il se passa en architecture un phénomène analogue à celui qui avait lieu dans la langue et la poésie. Avec les éléments antiques, brisés, transposés, recomposés selon ses idées et ses sentiments, le moyen âge se créait un instrument tout différent de celui de Rome. Nos églises sont à l'art antique ce que la langue de Dante est à celle de Virgile, barbares et de seconde main, si l'on veut, mais originales à leur manière et correspondant à un génie religieux tout nouveau.

Comme tous les grands styles, le gothique fut parfait en naissant. Trop habitués à juger ce style par les ouvrages de sa décadence, nous oublions souvent qu'il y eut pour le style ogival, avant les exagérations des derniers temps, un moment classique où il connut la mesure et la sobriété. Les petits édifices, élevés en quelques années et d'une parfaite unité, nous renseignent bien mieux à cet égard que les grandes cathédrales achevées presque toutes au *xiv^e* siècle. L'église de Saint-Leu d'Esserent, dont M. Vitet a, je crois, le mérite d'avoir le premier révélé la rare élégance, celle d'Agnetz, près de Clermont, la salle d'Ourscamps, la belle église cistercienne de Longpont, ou même celle de Saint-Yved de Braine, sont d'excellents modèles, aussi purs, aussi frappants d'unité que le plus beau temple grec. Les églises élevées par les croisés en Palestine brillent aussi par leur sévérité. On ne peut placer trop haut ces constructions simples et grandioses du premier style ogival. Les lignes verticales n'empêchent pas de fortes lignes horizontales de se dessiner. Les chapiteaux, tous semblables entre eux dans un même édifice et composés de feuilles élégantes, rappellent encore le galbe corinthien. Les bases sont rondes et ornées de moulures simples ; tout l'aspect de la colonne est antique et d'une juste proportion. L'ogive, dont on exagérera plus tard l'acuité, est à peine sensible ; à Saint-Leu, l'abside paraît à distance toute romane. On ne vise qu'à des

hauteurs modérées ; le bâtiment paraît assez large ; les fenêtres sont de taille moyenne, presque sans divisions intérieures. Tout l'édifice respire une droiture de jugement, un sentiment de justesse dont on ne tardera pas à se départir.

Comment, après être arrivé à une sorte de type classique, à un *ordre*, si l'on peut s'exprimer ainsi, où le caprice n'avait plus de place, l'art gothique manqua-t-il tout à coup à ses promesses ? Comment ne réussit-il pas à durer et ne devint-il pas l'art des temps modernes ? C'est ce qu'il faut maintenant rechercher. Les causes de ce phénomène furent de deux sortes : les unes étaient dans les principes de l'art lui-même, les autres dans les vices essentiels de la société du temps. L'âpreté de Philippe le Bel, la légèreté des Valois, le peu de sérieux de la noblesse, l'esprit étroit de la bourgeoisie, ne sont pas les seules raisons qui ont empêché la renaissance de se faire en France au xiv^e siècle ; c'est l'art lui-même qui était impuissant à produire pour de longs siècles une forme définitive. L'album de Villard est encore à cet égard le document le plus instructif.

II

Ce que cet album nous apprend en effet, ce n'est pas comment le style gothique se forma, mais bien plutôt comment il s'altéra. L'ivresse de combinaisons hardies que chaque page révèle donne de l'inquiétude. On sent que ce beau style périra par le tour de force et l'abus des plans faits sur le papier. Le feuillet 28 nous montre Villard et Pierre de Corbie créant de compagnie, et par une sorte de concours (*inter se disputando*), des formes nouvelles, plus remarquables par leur difficulté et leur bizarrerie que par leur beauté. L'admiration de Villard est quelquefois un peu puérile ; celle qu'il professe pour la tour de Laon, par exemple, tient à des raisons géométriques moins solides qu'ingénieuses ou à des accessoires de mauvais goût exagérés par son imagination. On sent que le but a été dépassé, sans qu'une complète maturité de jugement soit intervenue

pour recueillir la tradition, la régler et la préserver de toute exagération.

Certes, ce qui faisait défaut, ce n'était ni le mouvement ni l'esprit. L'activité qui régna parmi les architectes de cette époque est quelque chose de prodigieux. Leur genre de vie, renfermée dans une sorte de collège ou de société à part, entretenait chez eux une ardente émulation. Pour que de tels hommes se soient peu souciés de la renommée, il faut qu'ils aient trouvé dans l'intérieur de leur confrérie un mobile suffisant, qui les rendait indifférents à toute autre chose que l'estime de leurs pairs. Combien, avec eux, nous sommes loin de ces efforts impersonnels du XI^e et du XII^e siècle, où l'individualité de l'artiste est complètement voilée ! Ici chaque artiste a un nom, chacun est jaloux de son église, chacun y inscrit son nom et s'y fait enterrer. L'album de Villard est un témoignage incomparable de la vie et de la jeunesse d'imagination qui distinguaient alors nos artistes, et il n'est pas en cela un document isolé. On possède, soit sur parchemin, soit sur pierre, beaucoup de plans du XIII^e et du XIV^e siècle. Bien qu'ils soient tous d'une géométrie élémentaire, n'employant que les arcs du cercle, ils montrent un grand travail de réflexion. Les concours enfin étaient ordinaires. La cathédrale de Strasbourg conserve dans ses archives les dessins présentés à un concours ouvert pour sa façade. Les légendes sur les rivalités des artistes rappellent celles qui eurent cours en Italie aux époques où l'attention y fut le plus éveillée sur les choses de l'art.

Cependant les défauts qui minaient ce grand système se dévoilaient avec une effrayante fatalité. L'unité des édifices devient impossible ; on n'y voit plus deux chapiteaux semblables ; les fenêtres se chargent de dessins intérieurs si légers qu'ils semblent des fantaisies de l'imagination ; on touche à l'exagération et à l'impossible ; on s'obstine à faire tenir en l'air l'inconcevable chœur de Beauvais et ces édifices qui, s'ils ne nous étaient connus que par les dessins, passeraient certainement pour chimériques. Le sentiment de tous est un profond étonnement ; l'œuvre paraît surhumaine, et c'est grâce à un pacte avec le diable qu'on a pu la

faire passer du monde des rêves à celui de la réalité.

Le *xiv^e* siècle continua toutes ces tendances en les poussant à l'extrême. L'architecture gothique du *xiii^e* siècle était pleine de défauts ; mais chacun de ces défauts était à sa manière une source de beautés saisissantes et étranges. Il n'en sera bientôt plus ainsi. Exagérant encore la hauteur des vides, l'architecture gothique engage une sorte de défi avec la pesanteur et l'espace. Quelquefois elle gagna son pari, comme à Beauvais ; mais souvent les justes exigences de la raison dans l'art de bâtir se vengèrent d'être traitées avec si peu de souci. Les clochers s'élancent à des hauteurs démesurées ; leurs formes sveltes, leurs découpures évidées, laissent une impression douteuse entre l'imagination, qui est charmée, et le jugement, qui réproûve. L'extrême richesse des détails amène trop de formes anguleuses ou saillantes, statues surmontées de dais et de pinacles, trèfles en pignons, galeries à jour, toute une broderie de pierre, qui, comme le dit Vasari, a l'air d'être faite en carton. En général, l'unité de l'édifice est sacrifiée ; on ne veut plus de surfaces unies ; l'addition des chapelles latérales, qui dans presque toutes les cathédrales date de ce siècle, montre que l'attention donnée aux subdivisions et aux détails l'emporte sur l'effet de l'ensemble. L'aspect général tend à pyramider ; tout se couronne de triangles aigus et de tabernacles. Les lignes horizontales, qui dans le premier gothique ont encore de l'ampleur, disparaissent tout à fait. L'unique souci est de montrer toujours et de revêtir l'édifice sacré d'une éblouissante parure qui le fait ressembler à une fiancée. Hélas ! pendant ce temps, le mal croissait à l'intérieur, et la ruine de ces beaux rêves éclos dans un moment d'enthousiasme se préparait lentement.

Le mal du style gothique, en effet, c'est que, né de l'enthousiasme, il ne pouvait vivre que d'enthousiasme. L'église du *xii^e* et du *xiii^e* siècle avait été à la lettre élevée par amour. Qu'on lise les récits charmants relatifs à la construction de la cathédrale de Chartres et de la basilique de Saint-Denis. Au *xiv^e* siècle, il s'y mêle l'idée de corvée, d'émeute, de châtement. On élevait des églises par pénitence ; on ne les entretenait qu'à force d'impositions et par

des mesures administratives. La foi qui avait créé ces merveilles n'était pas diminuée : à quelques égards, elle trouvait dans les esprits moins de doutes et d'objections, car le *xiv^e* siècle pense bien moins librement que le *xiii^e* ; mais elle avait perdu sa spontanéité naïve, c'était un étroit formalisme, une routine pesante et grossière. L'architecture gothique était malade du même mal que la philosophie et la poésie : la subtilité. L'art n'était plus qu'un prodigieux tour de force, après lequel il n'y avait plus que l'impuissance. L'antiquité put se reposer durant des siècles dans le style d'architecture que la Grèce avait créé ; les ordres grecs sont devenus une sorte de loi éternelle, parce que le style grec est la raison même, la logique appliquée à l'art de bâtir. Ici, au contraire, tout avenir était impossible, tant on avait poussé dès l'abord aux dernières conséquences. La décadence était en quelque sorte obligée ; on se demande en vain à quel moment d'un art aussi tourmenté on eût pu trouver un point stable pour fixer le canon et fournir une base à l'art de l'avenir.

Un défaut général de solidité fut, quoi qu'on en dise, la conséquence de ce système compliqué d'architecture. L'édifice grec et romain est éternel, à la seule condition qu'on ne le détruise pas. Il n'a besoin d'aucune réparation. L'édifice gothique est assujéti à des conditions si multipliées qu'il s'écroule vite, à moins de soins perpétuels. Visant à l'effet, cachant plus d'une négligence dans les parties soustraites à l'œil du spectateur, les constructions gothiques souffrent toutes de deux maladies mortelles, l'imperfection des fondements et la poussée des voûtes. Un simple dérangement dans le système d'écoulement des eaux suffit pour tout perdre. Le Parthénon, les temples de Poëstum, ceux de Baalbek, n'aspirant qu'au solide, seraient intacts aujourd'hui, si l'espèce humaine eût disparu le lendemain de leur construction. Dans ces conditions-là, une église gothique n'eût pas vécu cent ans. Ces églises ont été perpétuellement entretenues et rebâties ; elles auraient toutes disparu en notre siècle, si un zèle intelligent ne nous avait portés à les restaurer. Dans les villes où il y a des édifices romains et des édi-

fices gothiques, les seconds comparés aux premiers paraissent des ruines. Il n'y aura plus au monde une église gothique quand les constructions grecques et romaines étonneront encore par leur caractère d'éternité. Je sais ce que l'on peut répondre : « Le Parthénon couvre 400 mètres, la cathédrale d'Amiens 7 000. Si les Grecs avaient eu à construire un édifice couvert de cette dimension, ils ne l'auraient pas fait aussi solide que le Parthénon. » — Nous ne blâmons pas la tentative ; nous constatons seulement les conséquences inévitables qu'elle entraînait. Nulle part aussi bien qu'en architecture on ne sent les conditions limitées auxquelles sont assujetties les œuvres de l'homme, gagnant en un sens ce qu'elles perdent en un autre, condamnées à choisir entre la médiocrité sans défauts ou le sublime défectueux.

En même temps que l'architecture gothique renfermait en elle-même un principe de mort, elle eut le malheur de nuire beaucoup aux autres arts plastiques en les condamnant à un rôle subalterne. Comme la théologie tuait la science rationnelle en la réduisant au rôle de suivante, l'architecture gothique, étant tout l'art à elle seule, rendait le progrès impossible pour la peinture et la sculpture. Qu'aurait dit Phidias, s'il eût été soumis aux ordres d'architectes qui lui eussent commandé une statue destinée à être placée à deux cents pieds de haut ? Les grandes beautés savantes étant de la sorte écartées, l'artiste dut se rabattre sur des détails insignifiants et faciles, dont chacun a peu de valeur en lui-même, et qui, n'étant pas distribués avec mesure, produisent un effet de banalité. Sans partager la colère de Vasari contre ces maudites fabriques qui ont empoisonné le monde (*questa maledizione di fabbriche... che hanno ammorbato il mundo*), sans y voir simplement avec lui un chaos monstrueux et barbare, une folle invention des Goths, qui ne la firent réussir qu'après avoir préalablement détruit les ouvrages romains et tué tous les bons architectes, on peut trouver qu'il n'a pas tort quand il y trouve un manque général de proportion et de raison. Ce n'est pas l'architecture logique, elle sort des conditions humaines. Elle naquit

d'un effort d'abstraction, d'un travail de raisonnement trop prolongé sur des coupes. Ivres de leurs épures, les architectes allaient, affaiblissant toujours les masses ; leurs plans sur parchemin les aveuglaient et leur faisaient oublier les exigences de la réalité. C'est ce qui fait que le dessin d'une église gothique est souvent plus beau que l'église elle-même, car les artifices qui sont nécessaires pour accommoder le plan aux conditions de la matière n'existent pas dans le dessin.

Paradoxe architectural d'un éclat sans pareil, le gothique fut une exagération d'un moment, non un système fécond, un tour de force, un défi, non un style durable. Aussi n'a-t-il eu de continuation que grâce au goût qui porte notre siècle à copier tour à tour les différents types du passé. Arrêtée brusquement par la Renaissance, cette architecture ne survécut au coup qui la frappait que par un compromis singulier, je veux parler du gothique orné de détails grecs que l'on voit à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Eustache ; puis elle disparaît sans retour. On a reproché aux artistes du xvi^e siècle de ne pas l'avoir développée ; rien de plus injuste ; c'était un style épuisé, qu'il était impossible de faire revivre. Les imitations du xix^e siècle ne l'ont que trop prouvé. Les efforts pour donner de la raison à un paradoxe, pour rendre sensé un moment d'ivresse, ont prouvé par leur gaucherie que l'architecture du xii^e et du xiii^e siècle doit être classée parmi les œuvres originales qu'il est glorieux d'avoir produites et sage de ne pas imiter.

III

Un grand fait résume donc toute l'histoire de l'art français au xiv^e et au xv^e siècle. L'art du moyen âge meurt avant d'avoir atteint la perfection ; au lieu de tourner au progrès, il tourne à la décadence. En d'autres termes, la Renaissance ne se fit pas par la France. Aux xi^e et xii^e siècles, la France surpasse de beaucoup l'Italie dans toutes les directions de l'art. L'Italie, à cette époque,

n'avait rien à comparer à nos basiliques romanes, aux peintures de Saint-Savin, aux sculptures des premiers portails gothiques. Au XIII^e siècle, la France égale encore sa rivale. La France n'eut pas de Giotto, mais elle eut des architectes supérieurs à ceux de toute l'Europe. Au XIV^e siècle, la France est définitivement surpassée. Les *peintres d'Avignon*, tous Italiens, sont reconnus pour des maîtres qu'on ne savait pas égaler. La France ne recule pas, mais l'Italie avance à grands pas. Ce siècle n'est chez nous ni un siècle de progrès, ni un siècle de décadence : c'est un siècle stationnaire. L'art gothique hésite, s'attarde et finalement n'arrive pas à une forme acceptée de tous. Au XV^e siècle, l'Italie s'engage seule avec un éclat sans pareil dans cette voie glorieuse où tout le monde devait essayer de la suivre. Pourquoi ce grand événement de l'histoire de l'esprit humain ne s'est-il pas accompli par la France ? Pourquoi le pays où se produisit le grand éveil de l'art chrétien s'arrête-t-il ensuite dans une sorte de médiocrité routinière ? Pourquoi le goût si élevé du premier style gothique fait-il place au goût plat et bourgeois qui nous blesse si souvent dans les ouvrages du XIV^e et du XV^e siècle ? Les causes de ce grand fait sont nombreuses et tiennent à ce qu'il y eut de plus profond dans l'histoire morale et sociale de l'époque qui commence avec l'avènement des Valois.

On ne doit guère alléguer ici les causes politiques. Si la France peut donner pour excuse les circonstances difficiles où elle se trouva engagée, l'Italie peut répondre qu'elle en traversa de bien plus graves. La nationalité française en ce siècle ne courut que des périls ; la nationalité italienne disparut, sans que le génie italien souffrit aucune éclipse. Au milieu d'une société profondément troublée, d'une anarchie sans égale, qui maintenait la terreur en permanence, les œuvres les plus délicates ne cessèrent de se produire, l'art se développa avec une liberté absolue, des villes entières furent possédées de l'émulation des belles choses. Jamais on ne vit par un plus frappant exemple combien les arts qu'on appelle de la paix s'accommodent d'une société agitée, pourvu que

cette agitation ait de la grandeur et qu'elle corresponde à des passions élevées.

A y regarder de près, on reconnaît que cette société française, en apparence si menacée, n'était pas, au fond, dans un état défavorable au développement de l'art. Les malheurs publics pesaient de tout leur poids sur les populations sédentaires des villes et des campagnes ; mais ils n'atteignaient guère la noblesse armée qui menait le train du monde et en faisait tout l'éclat. Pour cette classe de la nation, qui se battait bien plus par plaisir et par état que par le sentiment d'une cause nationale, le temps qui s'écoula de la journée de Crécy au règne réparateur de Charles V ne fut nullement une époque néfaste. Froissart, écho des sentiments de la chevalerie, présente les années dont il fait l'histoire bien plus comme des années brillantes, riches en faits d'armes et en aventures, que comme des années de désolation. Il peut paraître étrange de le dire : au milieu de ces horreurs, le siècle était gai ; ni la littérature ni l'art ne portent l'empreinte d'un profond abattement. Le roi Jean, dans sa prison, au milieu de ses peintres et de ses musiciens, oubliait son royaume avec une facilité qui nous étonne (1). L'année 1400, qui, d'après les idées répandues, serait le cœur même d'une des périodes les plus calamiteuses de notre histoire, fut pendant plus de cinquante ans le point brillant vers lequel se tournèrent tous les souvenirs. Paris, à ce moment, eut un éclat sans pareil. Un texte récemment publié (2) exprime avec naïveté l'admiration des provinciaux pour ce centre de tous les raffinements. Ce n'est que dans la première moitié du xve siècle que les suites de la guerre et de l'abaissement politique se firent sentir d'une manière profonde sur l'état social.

L'absence de la vie municipale, d'une part, et, de l'autre, au contraire, le grand développement des institutions républicaines, ont bien plus d'importance pour expliquer

(1) Voyez les documents publiés par M. le duc d'Aumale dans le tome II des *Miscellanies of the Philobiblion Society*, 1855-1856.

(2) Guillebert de Metz, *Description de la Ville de Paris*, publiée par M. Le Roux de Lincy. Paris, Aubry, 1855.

le contraste que présente l'histoire de l'art en France et en Italie. Ce qui le prouve, c'est que le seul pays en deçà des monts où nous trouvions le germe d'un mouvement d'art comparable à celui de l'Italie, la Flandre, est aussi le seul où fleurissent des petites républiques à peu près indépendantes. Ces États, concentrés en quelques milliers d'hommes, produisent une activité merveilleuse et favorisent le développement des écoles locales. Des villes de troisième et de quatrième ordre, en Italie, ont une école marquée d'un caractère propre, n'empruntant rien aux autres, ne sortant pas des murs de la cité, donnant à celle-ci sa physionomie à part. A partir du *xiv^e* et du *xv^e* siècle, les écoles, entendues comme des centres distincts où l'art se développe d'une façon indépendante, s'effacent presque parmi nous. Certaines spécialités, par exemple celle de l'orfèvrerie et des émaux de Limoges, se défendent seules avec obstination. Une sorte d'éclectisme est dès cette époque la loi de l'art français. Chaque artiste a son point de départ dans la mode générale de son temps, non dans la manière particulière du maître qui l'a précédé.

La cour constitue en France, depuis le *xiv^e* siècle, le principal foyer de la culture de l'art. Il semble au premier coup d'œil que, sous ce rapport, les derniers temps du moyen âge furent très bien partagés. Au commencement comme à la fin de leur long règne, au *xiv^e* comme au *xv^e* siècle, les Valois se distinguèrent par leur goût délicat. L'historien de l'art n'est pas toujours amené à porter sur certains personnages les mêmes jugements que l'historien de la politique et des mœurs. Tel tyran des villes d'Italie, souillé de crimes et digne des malédictions de la postérité, occupe dans l'histoire de l'art une place honorable. De même, il faut reconnaître que cette dynastie des Valois, à laquelle l'historien politique est en droit d'adresser de si sévères reproches, créa le côté brillant de la civilisation française et contribua puissamment à fonder la suprématie en fait d'élégance et de goût qui ne devait plus nous être enlevée. A partir de Philippe de Valois, la cour de France est le centre le plus distingué

du monde. Les fêtes, les tournois, les mœurs chevaleresques et polies y attirent le monde entier. Trois ou quatre rois, les rois de Bohême, de Navarre, de Majorque, d'Écosse, une foule de princes à peu près étrangers à la France, y faisaient leur résidence habituelle. Paris réglait la mode et attirait les regards de l'Europe entière, Philippe de Valois et son fils Jean apparaissaient en quelque sorte à l'imagination de leurs contemporains comme des rois de chanson de geste, passant leur vie en guerres et en fêtes, dans un cercle continu d'actions brillantes et de spectacles. Mais l'art véritable ne va pas sans une solide culture du jugement ; de joyeuses folies ne suffisent pas pour conduire des œuvres durables et un mouvement vraiment fécond.

L'idéal sembla être atteint quand le hasard porta au trône celui des fils du roi Jean qui joignait aux goûts libéraux de son père et de ses frères un sérieux et un jugement qu'ils n'avaient pas. Artiste lui-même, architecte, mécanicien, entouré de ses habiles compères Raymond du Temple, Jean Saint-Romain, Charles V donna la mesure de ce que peut une dynastie amie des arts en un siècle dénué de génie. Toutes les histoires italiennes n'ont rien à comparer, pour la droiture et le bon sens, à ce prince, le plus accompli de tout le moyen âge ; mais il garda toujours, en fait de goût, quelque chose de lourd, de commun, de bourgeois, s'il est permis de le dire. L'architecture civile produisit des ouvrages charmants, sans qu'il se formât un goût décidément national. L'artiste devint le favori, le commensal, souvent l'agent secret et le confident des princes. Ce n'est plus le mâle et intelligent ouvrier du XII^e et du XIII^e siècle ; c'est le valet adroit, bon à toute sorte de services, cumulant la sellerie avec la peinture, les commissions secrètes avec les ouvrages d'art, prenant rang dans la domesticité du prince à côté du fou, du ménestrel et du tailleur d'habits.

L'aristocratie de princes du sang qui se forme à partir du roi Jean, et qui règne sous le nom de l'infortuné Charles VI, créa de brillantes cours féodales, assez analogues aux familles régnantes de l'Italie. Ces princes,

si funestes à la France sous le rapport de la politique, furent tous des hommes de goût et peuvent être considérés comme les premiers grands amateurs laïques qu'aient eus les sociétés modernes. S'ils ruinaient le royaume, du moins ils l'embellissaient, et c'est à eux en particulier que la France dut ce brillant aspect féodal qu'elle perdit par les démolitions souvent inintelligentes du *xvi^e* et du *xvii^e* siècle. Quel collectionneur raffiné que le duc de Berri ! Où trouver des goûts de luxe plus développés que dans la maison de Bourgogne ? Quel prodigue se fit jamais pardonner plus facilement ses folies que Louis d'Orléans, ce séduisant abrégé des défauts et des qualités de son siècle ? Que nous sommes loin pourtant, avec ces princes, des fauteurs illustres de la Renaissance italienne ! Les princes du sang de la maison des Valois, ne représentant pas des souverainetés territoriales bien délimitées et n'ayant pas de capitales fixes, ne pouvaient créer des régions d'art, comme les Visconti, les della Scala, héritiers eux-mêmes de républiques longtemps indépendantes. La royauté ne suffit pas pour soutenir un grand mouvement d'art spontané. Il faut pour cela des républiques municipales ou de petites cours correspondant à des divisions naturelles. La maison de Bourgogne réalisa quelques-unes de ces conditions ; mais le mauvais goût flamand la maintint dans un luxe vulgaire, pesant, sans idéal. Louis d'Orléans est bien déjà un homme de la Renaissance ; mais une certaine faiblesse d'esprit et de caractère, qui contribua plus qu'on ne pense au charme qui s'attachait à sa personne et qui s'attache à son souvenir, l'empêcha d'exercer une influence bien sérieuse. Son goût est plus délicat que celui d'aucun autre prince avant lui, mais c'est bien encore le goût du moyen âge : beaucoup d'esprit et de facilité, avec une absence presque complète de grand style et de noblesse. L'amour du beau touchait chez lui aux penchants les plus frivoles, et sa piété superficielle n'aboutissait ni à des créations fécondes, ni à la règle des mœurs. L'art n'est ni le fruit d'efforts honnêtes, ni le jeu frivole d'aimables étourdis : il y faut du génie. On ne doit pas oublier que cette Italie, qui produisait la renaissance des arts, présidait en même

temps à la renaissance des lettres et de la pensée philosophique, à ce grand éveil, en un mot, qui replaçait l'humanité dans la voie des grandes choses dont l'ignorance et l'abaissement des esprits l'avaient écartée.

Dans la masse de la nation, le contraste n'était pas moins sensible. La bourgeoisie française du ^{xiv}^e siècle est rangée, sérieuse, pleine de justes aspirations à la vie politique. Il se forma une haute bourgeoisie de fonctionnaires enrichis par les opérations financières de la royauté, tels que les Barbette, les Montaigu, plus tard Jacques Cœur. Ces parvenus firent preuve en général d'un goût éclairé, et l'histoire doit être pour eux plus indulgente que ne le furent leurs contemporains. La jalousie des princes les écrasait ; presque tous périrent de mort violente. La bonne bourgeoisie des villes, surtout de Paris, était arrivée à un haut degré de bien-être et de culture ; mais elle n'avait, heureusement peut-être, aucune des qualités brillantes de la bourgeoisie italienne. Le soin extrême de la maison que nous révèle le *Ménagier de Paris* était tourné bien plus vers ce qu'on nomme maintenant le confortable que vers le goût de l'art. L'hôtel bourgeois du ^{xiv}^e siècle devait ressembler à ces vieilles demeures remplies d'une solide richesse qu'on trouve encore au fond des provinces éloignées. Ce n'était ni l'élégante maison de la Renaissance ni le luxe banal de nos demeures modernes. « Et pour ce que aux hommes, dit le *Ménagier*, est la cure et le soing des besongnes du dehors, et en doivent les maris soingner, aler, venir et racourir deçà et delà, par pluies, par vents, par neges, par gresles, une fois mouillié, autre fois sec, une fois suant, autre fois tremblant, mal peu, mal hébergié, mal chauffé, mal couchié ; et tout ne lui fait mal pour ce qu'il est reconforté de l'espérance qu'il a aux cures que sa femme prendra de lui à son retour, aux aises, aux joies et aux plaisirs qu'elle lui fera ou fera faire devant elle ; d'estre deschaux (1) à bon feu, d'estre lavé les piés, avoir chausses et souliers frais, bien peu, bien abreuvé, bien servi, bien seignouri, bien couchié en blans draps et cueuvre

(1) Déchaussé.

chiefs blans, bien couvert de bonnes fourrures, et assouvi des autres joies et esbatements, privetés, amours et secrets dont je me tais ; et lendemain, robes-linges (1) et vestements nouveaux. Certes, belle seur, tels services font amer et désirer à homme le retour de son hostel et veoir sa preude femme et estre estrange des autres. Et pour ce je vous conseille à reconforter ainsi vostre autre mary (2) à toutes ses venues et demeures, et y persévérez. »

Il y avait dans ce goût du *chez soi* le germe d'une forte moralité bourgeoise, qui, si elle n'eût été étouffée par les éléments plus légers venus du Midi au ^{xvi}^e siècle, eût fait de nous une nation sérieuse à la façon anglaise. Mais que ce bon bourgeois, si heureux de trôner dans son hôtel du quartier des Tournelles, est différent d'un bourgeois de Pise ou de Florence ! La naissance de l'art est accompagnée d'une certaine facilité dans les mœurs. Conduite par l'austère Université, la bourgeoisie ne voyait dans le luxe, fort critiquable, il est vrai, des princes du sang, que des dérèglements et une augmentation des taxes. En Italie, tout était pardonné à celui qui embellissait la cité et créait des monuments dignes d'un peuple libre. En France, cela s'appelait des prodigalités, de l'argent perdu. Florence, dépeuplée par la peste, applaudissait à la *seigneurie* qui commandait les portes du baptistère ; en France, Hugues Aubriot, le promoteur des grands travaux de Paris, était considéré comme un oppresseur : on l'accusait d'hérésie et d'incrédulité ; il n'échappait au feu que par un hasard, et le peuple poursuivait ses partisans comme des ennemis de Dieu.

La religion de la France enfin, beaucoup plus profonde que celle de l'Italie, ne la portait pas autant vers la recherche d'une perfection classique. L'Église n'avait plus l'enthousiasme qui, pendant le ^{xii}^e et le ^{xiii}^e siècle, inspira tant d'œuvres originales. Elle semble obéir en général aux tendances mondaines qui entraînent le siècle loin de la mysticité pure et élevée de saint Bernard, de saint Fran-

(1) Chemises.

(2) L'auteur du *Ménagier* allègue toujours sa vieillesse et, par une pensée délicate, suppose que ses conseils ne serviront à sa femme que pour le mari qu'elle pourra prendre après lui.

çois d'Assise, de saint Bonaventure. La foi était intacte encore ; mais elle tournait à la routine, elle n'inspirait plus rien de grand. Le catholicisme français a déjà sa nuance triste et austère. Une église comme Santa-Maria-Novella, portant sur ses murs les charmantes images de la gaieté et des élégantes folies de la vie florentine, eût été un scandale à Paris. Le bon Nicolas Flamel et la grave Pernelle, son épouse, s'y fussent trouvés mal à l'aise. La France faisait sans doute autant de sacrifices que l'Italie pour ses constructions religieuses ; mais elle n'y sortait pas d'une certaine sécheresse. Ces églises de Florence, de Bologne, de Milan, tristement inachevées, respirent un sentiment de l'art plus délicat que nos cathédrales de la même époque. Une pensée plus vivante les a élevées ; ici ce sont des œuvres d'artistes, là des œuvres d'artisans : on sent que les unes sont dans la voie du progrès, et que les autres font partie d'un art condamné.

Tout contribuait ainsi à donner à l'artiste italien plus de liberté et de dignité. Au lieu de travailleurs obscurs, anonymes aux yeux de l'histoire, chaque monument de l'Italie rappelle un nom illustre, une gloire municipale, un génie honoré durant sa vie comme un personnage politique, objet de légendes après sa mort. L'exagération même de quelques-unes de ces réputations est un fait significatif ; elle atteste le haut prix que l'opinion attachait aux belles choses et le charme puissant qui attirait les imaginations vers le domaine de l'art.

Si nous considérons les circonstances extérieures au milieu desquelles l'artiste travaillait en Italie et en France, nous reconnaitrons aussi sans peine que l'artiste italien était à meilleure école. L'étude de l'antique fit bien moins défaut à nos artistes qu'on ne l'a supposé : à Reims, elle se trahit par des signes évidents ; trois figures au moins de l'album de Villard sont des études faites sur l'antique ou le byzantin ; mais en ceci l'Italie avait de grands avantages. Les restes de l'art antique y étaient bien plus considérables que dans la France du Nord. Quelques belles statues, les trois Grâces du dôme de Sienne par exemple, furent connues dès le moyen âge. Les ordres de l'architecture romaine, au

moins depuis Brunelleschi, attirèrent l'attention. En peinture de même, l'art byzantin avait offert aux Giunta et aux Cimabué des œuvres bien plus avancées que celles que purent étudier nos peintres du ^{xiii}^e siècle.

L'art est en grande partie le reflet de la société que l'artiste a sous les yeux. Or la société italienne offrait dans le type et les manières une élégance que la nôtre ne présentait pas. La race y était plus belle, le costume et les allures étaient plus distingués. Quelque part que l'on fasse à l'idéalisme du peintre, le monde qu'on entrevoit derrière le *Sposalizio* de Raphaël, ou la *Vie d'Enéas Sylvius* au dôme de Sienne, ou les fresques de Santa-Maria-Novella, l'emportait immensément en finesse et en grâce sur le monde de Saint-Jacques-de-la-Boucherie et des Célestins. Le type général du siècle, tel que les miniatures nous le présentent, est chez nous soucieux et laid ; les poses sont vulgaires, les costumes lourds et disgracieux ; nulle noblesse, nul génie. La grande infériorité de l'art moderne à l'égard de l'art ancien se révèle déjà. Déshérités en tout ce qui tient à la beauté des formes extérieures, les peuples modernes, pour arriver à la noblesse, seront obligés d'abdiquer leurs costumes et leurs allures nationales. Ils n'auront pas de choix entre la vulgarité bourgeoise ou la noblesse théâtrale. Leurs arts plastiques, leur statuaire surtout, seront frappés de quelque affectation et d'une certaine gaucherie.

L'exagération du style ogival ne nuisit pas moins au développement des arts du dessin. Suivant leur principe d'amincissement et de maigreur générale jusqu'aux dernières limites, nos architectes en vinrent presque à supprimer les surfaces lisses. Chassée de son domaine naturel, qui est la grande composition murale, la peinture s'abaissa peu à peu au niveau de la peinture en bâtiments. On ne songe plus qu'à entourer les colonnettes de mesquines torsades ; on se rejette, pour la décoration des autels, sur une imagerie en pierre, lourde et sans accent. Qu'on imagine ce que fût devenue la peinture en Italie, si les églises du temps de Giotto eussent été construites dans ce style, si le génie de ce grand homme et de ses successeurs n'eût eu pour se déployer les vastes murs des églises d'Assise ou du

Campo-Santo de Pise ! Notre grande supériorité en architecture nous perdit. De tours de force en tours de force, nos maîtres maçons arrivèrent à des églises sèches, abstraites, froides, exclusivement architecturales. Le vide et la nudité de ces églises, quand elles ont échappé à l'ornementation désastreuse du ^{xvii}^e et du ^{xviii}^e siècle, est quelque chose d'attristant. Les détails y étant secondaires, le plan seul étant la partie vivante et voulue, elles sont plus belles en dessin que dans la réalité. Une fois qu'on a épuisé le sentiment d'infinité qui résulte de l'ensemble, on sent le défaut de cette architecture égoïste et jalouse, n'ayant pour but qu'elle-même et régnant dans le désert. Je ne connais aucun grand vaisseau du moyen âge en Italie qui puisse se comparer à nos cathédrales de la même époque. Pourquoi cependant les églises toscanes et ombriennes sont-elles d'un art plus fin que Saint-Ouen, que la cathédrale de Beauvais ? Parce que l'architecte s'y est borné à son rôle, parce que chaque détail y conserve son prix. Elles sont supérieures à nos églises comme Pétrarque est supérieur aux troubadours. Elles remplissent la condition essentielle de l'art classique, un cadre fini, laissant place à toutes les délicatesses de l'exécution.

L'Italie, il est vrai, a eu deux bonnes fortunes refusées à la France, et dont il importe de tenir un grand compte : celle d'avoir conservé intactes les œuvres de ses anciens maîtres et celle d'avoir eu, grâce à Vasari, sa *légende dorée* de l'art. Maîtres de l'opinion aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, les Italiens dispensèrent trop souvent la renommée selon leurs préventions ou leurs dédains. Sans contredit, la France du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle posséda dans son sein un mouvement d'écoles comparable à celui de l'Italie du ^{xiv}^e siècle ; mais elle n'eut pas de narrateur légendaire pour ce grand développement. Ses génies créateurs ne sont guère connus que de nom ou par les chétives images qui nous les montrent sur le pavé de leurs églises, revêtus de l'humble manteau de l'ouvrier. La façon dont leurs œuvres furent traitées a été bien plus déplorable encore. La France a toujours eu le tort de détruire quand elle a voulu bâtir. Trois ou quatre fois au moins, la France a changé de face, et chaque fois elle s'est crue obligée de faire table rase du passé. La Renais-

sance eût volontiers supprimé les édifices gothiques du moyen âge ; les amateurs du style classique du ^{xvii}e siècle crurent bien servir la cause de l'art en effaçant la trace de constructions qu'ils tenaient pour irrégulières. De nos jours enfin, il semble qu'on s'efforce, en détruisant jusqu'aux vestiges des fondations anciennes, de rendre toute image du passé impossible et de dérouter jusqu'aux souvenirs. L'Italie, au contraire, même au temps de Raphaël, n'effaça jamais un Giotto. Ses vieilles écoles lui furent toujours chères. La perfection de l'art classique ne la rendit pas injuste pour la naïveté des époques de tâtonnement. L'attention que Vasari accorde aux anciens maîtres eût passé en France pour puérile ; les essais des époques primitives y paraissant tout simplement grotesques ou barbares.

La fortune de l'art italien tient donc à des causes profondes et à la supériorité même du génie de l'Italie. Avant tout autre pays en Europe, l'Italie attacha un sens au mot de gloire et travailla pour la postérité. Le respect des origines tient chez elle au même principe. L'art étant pour l'Italie la réalisation du beau, non un caprice futile, ce pays n'éprouva pas le besoin de sacrifier les œuvres du passé aux convenances des artistes à la mode. Toutes les couches de l'histoire de l'art sont représentées sur son sol. Chacun de ses chefs-d'œuvre a un nom, une date, une légende. Si elle eût possédé nos architectes du ^{xii}e et du ^{xiii}e siècle, elle eût égalé leur gloire à celle des Bramante et des Michel-Ange. Même les noms obscurs des Colart de Laon, des Girard d'Orléans, seraient chez elle inscrits au livre d'or. Chez nous, ils n'ont échappé à l'oubli que par le hasard qu'ils a fait figurer sur d'insipides registres de dépenses, mêlés aux détails les plus vulgaires, *illacrymabiles... carent quia vate sacro*.

En somme, si notre art du moyen âge n'a pas vécu, ce n'est pas le caprice du ^{xvi}e siècle qu'il en faut accuser, c'est qu'il manquait des conditions nécessaires pour arriver à la pleine réalisation du beau. L'art du moyen âge tomba par ses défauts essentiels et parce qu'il ne sut pas s'élever à la perfection de la forme. L'antiquité seule pouvait révéler aux nations modernes le secret d'un art qui ne sacrifiait jamais la beauté à l'expression et s'arrêtât toujours devant

la difformité. La Renaissance n'est pas, comme on l'a dit souvent, coupable d'avoir étouffé l'art du moyen âge : l'art du moyen âge était mort avant qu'elle commençât à poindre. Il était mort faute d'un principe suffisant pour l'amener à un entier succès. Aussi sa décadence ne ressemble-t-elle pas à celle d'un art qui dépasse le but à force de raffinement et par l'impossibilité où est l'esprit humain de se tenir longtemps dans la limite de la perfection : ce fut une décadence avant la maturité, une sorte de jeunesse flétrie avant d'arriver à un complet développement. Ce qui manqua à l'art de la fin du xiv^e siècle, ce ne fut ni le talent des artistes, ni une aristocratie brillante et spirituelle pour l'encourager ; ce fut un mobile moral élevé, une noble conception de la nature humaine, et ce sentiment du grand et du beau, sans lequel les ouvrages de l'art comme ceux de la littérature ne peuvent arriver à revêtir une forme durable et achevée.

L'art du moyen âge est original, en ce sens qu'il cherche à représenter, en dehors de toute imitation d'un type classique étranger, le beau tel qu'on le concevait alors ; mais que cette conception de la beauté fût très inférieure, si on la compare à la beauté antique, c'est ce qu'on ne peut nier. Un art complet ne pouvait en sortir. Le premier pas dans la voie du progrès était de renoncer à des conditions désavantageuses pour revenir à celles de l'antiquité ; mais on sent combien l'art moderne tout entier, hors de l'Italie, était dès lors frappé d'infériorité. Ce n'est jamais impunément qu'on renonce à ses pères. Pour fuir la vulgarité, on tombait dans le factice. Un idéal artificiel, une statuaire forcée d'opter entre le convenu ou le laid, une architecture mensongère, voilà les dures lois que trouvèrent devant eux les transfuges qui, tournant le dos au moyen âge, se mirent à copier l'antique. Heureusement la civilisation moderne possède assez de grandes parties qui n'appartiennent qu'à elle seule pour se consoler d'être condamnée, sous le rapport de l'art, à une infériorité irréparable. Parce que les qualités de l'âge mûr excluent celles de la première jeunesse, ce n'est pas une raison pour regretter d'avoir échangé les dons brillants qui ne durent qu'un jour contre les solides avantages de la maturité.

LES PRAIRIES D'OR DE MAÇOUDI (1)

I

LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE, fondée il y a cinquante ans et entretenue par les seules cotisations de ses membres, trouve moyen, grâce à l'esprit d'économie et de bonne administration qui la dirige, de publier, outre son journal, une collection d'ouvrages orientaux dont elle confie la traduction aux personnes les plus autorisées. M. Barbier de Meynard approche du terme de la grande tâche qu'il s'est imposée en choisissant pour sa part *Les Prairies d'Or* de Maçoudi (2). Le septième volume de cette belle publication vient de paraître ; encore deux volumes, et l'ouvrage sera complet. Peu de travaux feront plus d'honneur à la solide école d'orientalistes qui continue encore chez nous les excellentes traditions de Silvestre de Sacy, et lutte, non sans peine, avec l'appui de l'Institut, contre l'envahissement du charlatanisme, auquel la légèreté du public et parfois la faiblesse de l'administration donnent une si forte prime d'encouragement. M. Barbier de Meynard a su parfaitement trouver le style que demandait une pareille traduction, à l'exactitude de laquelle son autorité comme arabisant donne la meilleure des garanties.

La grande compilation d'histoire et de biographie à laquelle Maçoudi a donné le titre de *Prairies d'Or* est un des

(1) *Journal des Débats*, 1^{er} et 2 octobre 1873. (N. de l'éd.)

(2) *Société asiatique*. — *Collection d'auteurs orientaux*. Maçoudi, *Les Prairies d'or*, texte et traduction par M. C. Barbier de Meynard. T. VII. Paris, Imprimerie nationale, 1873.

plus importants écrits de l'Orient. Dans le vaste champ de l'histoire et de la polygraphie arabe, il n'y a pas un livre aussi instructif. La méthode de Maçoudi est assurément singulière. Jamais on ne vit un manque plus complet d'ordre et de classification. Omettant les événements principaux, qu'il suppose connus du lecteur, l'auteur insiste sur les détails, sur les cancans de la ville et les médisances du sérail. L'histoire littéraire surtout occupe une très large place dans ses récits. On dirait que Maçoudi, devinant les procédés de la critique moderne, a compris quelle lumière les œuvres de la littérature jettent sur l'histoire politique et sociale d'un siècle. Malheureusement, *Les Prairies d'Or* ne sont qu'une très petite partie de l'œuvre de Maçoudi. Aux yeux de leur auteur, elles n'étaient qu'un supplément, une sorte d'*index*, accompagné d'*addenda*, à deux autres grands ouvrages qu'il avait composés et que nous n'avons plus. *Les Prairies d'Or* elles-mêmes reçurent un nouveau supplément. L'œuvre totale de Maçoudi formait ainsi une vaste encyclopédie d'histoire anecdotique, divisée en quatre compilations successives, se complétant l'une l'autre, et renfermant tout ce qu'une lecture immense et des relations étendues lui avaient offert de renseignements sur les siècles antérieurs. La perte plus ou moins irréparable des recueils dont *Les Prairies d'Or* ne sont que la continuation ne saurait être assez regrettée.

Tel qu'il est, malgré ses lacunes et ses choquants défauts, le recueil de Maçoudi est un livre d'un rare intérêt. Je ne connais pas de lecture plus attachante que celle de cette longue causerie, pleine de parenthèses, rappelant la manière d'un Sainte-Beuve, par l'aisance, l'ampleur des informations, la curiosité éveillée, sinon par le goût et la délicatesse. Ce chapelet d'anecdotes et de digressions, rattachées entre elles au moyen du fil le plus léger, tient toujours l'attention sous le charme. Le septième volume des *Prairies d'Or*, que vient de publier M. Barbier de Meynard, contient la suite de l'histoire des Abbasides, dont le sixième volume, publié en 1871, nous avait donné le commencement. Celui-ci s'ouvre à l'avènement définitif de Mamoun (813 après J.-C.) et se termine au meurtre de Motaz (869). Il comprend

donc une période d'environ un demi-siècle et nous fait assister à la période la plus brillante, puis à la décadence du califat de Bagdad. Jamais temps ne fut si bien fait pour occuper un Tallemant des Réaux, et jamais homme ne fut mieux préparé que Maçoudi, par sa philosophie facile et son insouciance morale, à ce rôle de collecteur d'*ana* et de chroniqueur indiscret.

Il n'est pas donné à toutes les époques ni à tous les pays d'être poétiques ou romanesques. Le genre particulier de plaisir d'imagination que *les Mille et une Nuits* ont fait accepter au monde entier, et qui a répandu autour du califat de Bagdad une si brillante auréole de fantaisie, se retrouve dans Maçoudi, non rattaché à une fiction, mais résultant de tableaux historiques. On conçoit quelle importance doivent avoir, pour la critique, de pareils tableaux tracés par un érudit arabe, postérieur seulement d'un siècle à l'époque dont il parle. *Les Mille et une Nuits*, dans leur rédaction dernière, sont d'une médiocre ancienneté. Elles sont l'ouvrage d'un compilateur, homme de goût, qui a su grouper autour d'un centre brillant tous les contes qu'il savait. Quant à la couleur historique, l'auteur n'a rien inventé. L'idéal romanesque du califat était vieux de sept ou huit cents ans quand il l'a pris pour fond de ses récits. Le livre de Maçoudi, écrit l'an 332 de l'hégire (944 de J.-C.), prouve que l'éblouissement causé par tant de splendeur et de prospérité se produisit chez la génération même qui suivit la disparition de ce rapide météore. Le siècle qui s'écoula de l'avènement d'Almansour à l'assassinat de Motéwakkil (754-861) laissa une impression qui ne s'effaça plus. Les Sassanides étaient bien dépassés. A l'éclat de leur domination, les Abbasides avaient joint un esprit, une finesse, un abandon, une familiarité qui ne s'étaient jamais vus chez les souverains de l'Orient. Des dons que l'esprit arabe n'avait pas encore montrés à ce point se révélèrent ; la conversation devint le plaisir suprême ; les nuances les plus exquis du ton de l'homme du monde furent observées, décrites, analysées ; la théorie de l'art se vit poussée à ses dernières finesses. Les lettrés, pour qui ces règnes glorieux furent un âge d'or, n'eurent plus d'autre rêve. Ainsi se

forma une série d'anecdotes, en partie vraies, en partie fausses ; certains types comme celui du calife Haroun-al-Raschid, du prince-poète Ibrahim, fils de Mehdi, donnèrent le ton pour le reste, et de tout cela résulta un tableau vrai dans sa couleur générale, quoique la fantaisie ait seule présidé à l'arrangement des détails.

La part de fiction se voit surtout dans le soin avec lequel Maçoudi varie ses portraits, quand il s'agit de présentations au calife. On sent un art analogue à celui de La Bruyère, travaillant sur des mœurs réelles et les exprimant en caractères généraux. A côté du lettré courtisan, qui fait tout avec aisance par habitude du monde, il y a l'homme instruit, capable, par l'effet de sa bonne éducation, de se tenir parfaitement à la cour, sans cesser d'être grave et sans s'associer aux légèretés dont il est témoin, sachant qu'il dérange un peu les jeunes fous, et néanmoins restant jusqu'à ce qu'il ait épuisé les motifs qui l'ont amené, faisant tout avec bonne grâce, sans sortir de son sérieux, excellent causeur ; tel est le cadi Ahmed Ibn-Abi-Douad : « On raconte que le calife Motacem avait réuni quelques courtisans à Djauçak (palais près de Bagdad) pour boire le vin du matin, et leur avait ordonné de préparer chacun un plat de leur façon, lorsqu'il aperçut Sallamah, le page d'Ibn-Abi-Douad : « Voici, dit-il, le page d'Ibn-Abi-Douad qui vient s'enquérir de ce que nous faisons ; dans un moment, son maître va se présenter ; il me parlera d'un tel de la famille de Hachem, d'un tel de Koreich, et d'un Ansar (1), et d'un Arabe, de sorte qu'avec ses requêtes il troublera nos projets de plaisir. Je vous prends à témoin que je n'accueillerai pas une seule de ses demandes aujourd'hui. » Il venait de prononcer ces paroles, lorsque le chambellan Itakh annonça Ibn-Abi-Douad : « Que vous disais-je ? » ajouta le prince en s'adressant à ses convives ; et, comme ceux-ci l'engageaient à ne pas recevoir le cadi, ce dernier entra et salua. A peine avait-il pris place et commencé à parler, que le visage du calife se dérida ; la joie se répandit dans tout son être. « Père

(1) Les Ansar étaient les descendants de ceux qui prirent la défense de Mahomet contre ses adversaires ; ils constituaient la première noblesse musulmane.

d'Abd-Allah (1), dit-il ensuite au dernier entré, chacun de ceux qui sont ici vient d'appréter un plat de sa façon, et nous te prenons pour cadi en cette affaire. — Qu'on me serve ces mets, répondit Ibn-Abi-Douad, afin que je puisse les goûter et prononcer en connaissance de cause. » On apporta les plats et on les posa devant lui. Il se mit à manger copieusement du premier qui lui fut présenté. « Voilà qui est injuste, lui dit Motaçem. — Et pourquoi, prince des croyants ? — Il me semble qu'après avoir mangé de ce plat avec tant de plaisir tu trancheras la question en faveur de celui qui l'a préparé. — Prince des croyants, répliqua Ibn-Abi-Douad, je m'engage à faire honneur aux autres plats tout autant qu'à celui-ci. — Soit, dit le calife en souriant, cela te regarde. » Le cadi tint sa promesse et prononça ensuite ses arrêts : « Le mérite de celui qui a préparé ce mets, c'est qu'il y a prodigué le poivre en ménageant le cumin ; le mérite de cet autre, c'est qu'il y a prodigué le vinaigre et ménagé l'huile. Ce qui rend cet autre plat excellent, c'est que les épices y sont mélangées en égale proportion ; quant à celui-ci, l'auteur a fait preuve de goût en y mettant moins d'eau que de bouillon. » Et il signala ainsi le mérite de chaque plat avec des éloges qui charmaient celui qui l'avait accommodé. Puis il se mit à table avec les convives et mangea de la meilleure grâce et du meilleur appétit, en rappelant les prouesses des grands mangeurs des premiers âges de l'islam, comme Moâviah fils d'Abou-Sofian, Obeïd-Allah fils de Ziad, Haddjadj fils de Youçouf, Suleïman fils d'Abd-el-Mélik, ou bien celles des plus fameux gourmands contemporains, comme Meïçarah le marchand de dattes, Dawrak le boucher, Hatem le mesureur de grains et Ishak le baigneur. Quand la table fut enlevée, le calife lui demanda : « Père d'Abd-Allah, as-tu quelque requête à m'adresser ? — Oui, Sire, répondit le juge. — Parle, car nos convives sont impatients de se divertir. — Eh bien, prince des croyants, un membre de votre famille est disgracié de la fortune ; il se trouve dans une situation pénible ; il vit misérablement. — Qui est-ce ?

(1) Une manière flatteuse d'interpeller quelqu'un, en Orient, est de l'appeler père du fils qu'on suppose devoir lui être le plus cher.

demanda Motaçem. Le cadî nomma Suleïman, fils d'Abd-Allah Naufeli. « Estime ce qu'il lui faut. — Cinquante mille dirhems. — Je les lui donne. — J'ai une autre requête, reprit le juge. — Quelle est-elle ? — Veuillez rendre à Ibrahim, fils de Motamer, ses biens domaniaux. — J'y consens, répondit le prince. — Voici une troisième demande. — Accordé, répliqua Motaçem. » De sorte que le cadî ne s'éloigna qu'après avoir exposé treize affaires pour lesquelles il n'essuya pas un seul refus. Il se leva alors et prononça l'allocution suivante : « Prince des croyants, que Dieu vous accorde de longues années ; car votre existence donne à vos sujets des campagnes fertiles, une vie heureuse et des richesses abondantes ! Puissiez-vous jouir d'une félicité parfaite, être comblé des faveurs de Dieu et préservé de toute disgrâce. » Quand il se fut éloigné, Motaçem ajouta : « En vérité, on est fier de connaître un homme tel que lui, et heureux de le fréquenter ; il l'emporte sur mille de ses égaux. Avez-vous remarqué comme il s'est présenté, comme il a salué et pris la parole ? Avec quel art il a su goûter et louer les mets, et s'étendre dans l'entretien ; enfin, quelle gaieté il a répandue sur notre repas ? Pour repousser une demande venant de lui, il faudrait être un homme vil et de basse origine. Vrai Dieu ! s'il m'eût demandé, séance tenante, la valeur de dix millions de dirhems, je n'aurais su les lui refuser, parce que je suis convaincu qu'en retour de ce don il m'aurait acquis de la gloire en ce monde et une récompense dans la vie future. »

L'homme de talent d'une naissance obscure, aux dehors humbles, qui ne se rend à la cour que contraint par ses amis, qu'on force, avant d'y venir, à se couper la barbe et à prendre un bain, mais qui, introduit, se comporte avec tact, montre son mérite presque malgré lui, se lève quand celui qui l'a introduit, fier de l'estime qu'on a pour son protégé, lui fait un signe, c'est Mani, surnommé *Movasvis*. Le bouffon grossier est Ali, fils de Djoneid-Eskafi. Le bouffon plus distingué est Aboul-Anbas, qui amuse le calife par des parodies de l'amour héroïque, et, en particulier, par une complainte burlesque de *l'Ane amoureux*, fondée sur un genre de ridicule qui n'a que trop réussi de nos jours.

Maçoudi rend ces diversités dans la perfection ; il a au plus haut degré le talent de l'anecdote littéraire, l'art de grouper les circonstances, de donner aux traits les plus déliés leur valeur significative. L'histoire du parasite fourvoyé parmi les manichéens, l'aventure de jeunesse d'Ibrahim Ibn-Mehdi, les traits du quémendeur Sammam sont de véritables petits chefs-d'œuvre de narration, supérieurs même, comme agrément, aux meilleurs récits des *Mille et une Nuits*.

Mais où je trouve Maçoudi par-dessus tout peintre habile et profond moraliste, c'est quand il s'agit d'exprimer ce qu'a d'étrange et d'unique dans l'histoire le caractère du calife abbaside, dont Haroun-al-Raschid restera longtemps le type populaire. Ce mélange bizarre, à la fois attachant et légèrement comique, de fine bonhomie, de scepticisme et de malignité, ces goûts alternativement vulgaires et distingués, cette férocité sans méchanceté et qu'un trait d'esprit désarme, ce chef de religion, gourmand, ivrogne, causeur, avide surtout des plaisirs intellectuels, vivant au milieu de compagnons de débauche, de savants et de joyeux esprits, se montre dans Maçoudi avec autant de relief et de vie, et avec moins de monotonie que chez les conteurs. Gaie et superficielle façon de prendre la vie, résignation facile sur ses petites misères, plaisir d'enfant trouvé à ce qu'elle a d'imprévu, dose de philosophie suffisante pour voir la vanité du fanatisme, insuffisante pour donner du sérieux à la conduite, parti absolu d'envisager le monde comme incurable et de ne pas se tourmenter pour le guérir, on n'a jamais mieux rendu tout cela que ne font les *Prairies d'Or*. Certes elle aura toujours sa place en esthétique, cette société arabe du ix^e siècle, dernier fruit d'une race spirituelle, riche d'images et de sensations, ayant abusé de tout sans avoir rien approfondi, et dont l'expression la plus élevée est un prince des croyants qui ne croit pas en lui-même, un vice-prophète qui rappelle assez bien ce que serait chez nous un pape faisant ses délices des poésies de Théophile Gautier ou d'Alfred de Musset. Mais une telle civilisation devait être éphémère. Il paraît que les ruines du vieux Bagdad sont dénuées de grandeur, que l'emplacement de tant de palais est méconnaissable. Sans suite, sans énergie, l'esprit du

califat abbaside n'était pas ce qu'il fallait pour fonder une dynastie honnête, gardée par une armée fidèle. On n'est pas surpris de voir, dès le règne de Motaçem, les milices turques devenir indispensables à la société arabe, toujours légère, anarchique, incomplète. On sent que la pesante race tartare deviendra le lest d'un monde incapable de trouver en son sein les conditions de la stabilité, ou plutôt que cette soldatesque rude, grossière, susceptible d'être entraînée à tous les crimes, mais obéissante et disciplinée, se substituera à la race étourdie qui ne possède pas en elle-même le principe de l'autorité et du commandement.

On est surpris de voir à quel degré de libéralisme les idées en étaient venues à Bagdad, surtout sous le califat de Mamoun. Le calife, tous les mardis, présidait une conférence de droit. Mamoun entretenait avec les assistants la discussion la plus belle, la plus modérée, la plus dépourvue de morgue et de pédantisme. Un jour, pendant la séance, le chambellan Ali, fils de Salih, se présenta : « Prince des croyants, dit-il, un homme revêtu d'un pagne grossier, qu'il porte relevé, est au seuil du palais ; il demande à être admis, afin de prendre part à la discussion. » Les personnes présentes virent que c'était un soufi et voulurent empêcher de l'introduire ; mais le calife en avait déjà donné l'ordre. Quand il fut assis : « Me permets-tu, dit-il au prince, de t'adresser la parole ? — Parle, lui répondit Mamoun, mais de manière à être approuvé de Dieu. » L'inconnu continua ainsi : « Ce trône sur lequel tu es assis, le dois-tu au suffrage, au consentement des musulmans, ou bien à la violence que tu aurais exercée sur eux en abusant de ta force ? » Mamoun répondit : « Je ne le dois ni au suffrage ni à la violence. Celui qui dirigeait avec moi les affaires des musulmans, et qu'ils supportaient de gré ou de force, m'a transmis l'autorité et m'a fait prêter serment. Devenu seul maître de l'empire, j'ai bien pensé qu'il était nécessaire d'être reconnu par le suffrage unanime et librement exprimé des musulmans. Mais, après y avoir réfléchi, j'ai craint que, si je les abandonnais à eux-mêmes, l'islam ne fût mis en péril, la guerre sainte abandonnée, le faible livré sans défense à l'oppresseur. En conséquence, je garde le pouvoir afin de

protéger le peuple, de combattre ses ennemis, d'assurer la sécurité des routes. J'espère ainsi amener les musulmans par la main jusqu'à un état où, leurs suffrages se réunissant sur un souverain de leur choix, je puisse résigner mon pouvoir et devenir un simple sujet. Sois donc l'interprète de mes sentiments auprès de la communauté musulmane, et, quand elle se sera mise d'accord, j'abdiquerai. » Le personnage mystérieux se leva. Ali, fils de Salih, rentra peu après : « Prince des croyants, dit-il, j'ai dépêché quelques agents sur les traces de cet homme. Il s'est dirigé vers une mosquée où une quinzaine d'individus de même apparence que lui étaient réunis. « Eh bien, tu l'as vu ? lui ont-ils demandé. — Oui, a-t-il répondu. — Que t'a-t-il dit ? — Rien que de sages paroles ; il m'a dit qu'il ne retenait entre ses mains le gouvernement de musulmans que pour assurer la sécurité des routes, pour maintenir le pèlerinage et la guerre sainte, mais que, lorsque le peuple réunirait ses suffrages sur un chef librement élu, il remettrait le pouvoir à ce dernier et abdiquerait. — Voilà qui est bien, ont-ils dit. Et ils se sont séparés. — Tu le vois, Abou-Mohammed, dit le calife, en se tournant vers un de ses favoris, nous avons contenté ces gens-là en leur parlant simplement. »

L'accueil qu'il faisait aux faux prophètes était d'une ironie non moins piquante. Un imposteur de ce genre ayant été enchaîné et traduit devant lui : « Tu es donc prophète et chargé d'une mission ? dit Mamoun. — Pour le moment chargé de chaînes, lui répondit cet homme. — Malheureux, reprit le calife, qui t'a séduit ? — Est-ce ainsi qu'on parle aux prophètes ? répliqua l'autre ; en vérité, si je n'étais garrotté, j'ordonnerais à Gabriel de vous anéantir tous. » Mamoun se mit à rire. « Nous te ferons délier, dit-il ; mais, après cela, tu ordonneras à Gabriel d'exécuter ta menace ; s'il t'obéit, nous croirons en toi et à la vérité de ta mission. » On le débarrassa de ses chaînes. Heureux de se sentir libre, l'imposteur s'écria en haussant la voix, comme s'il s'adressait au ciel : « Envoie désormais qui tu voudras, et qu'il n'y ait plus rien de commun entre toi et moi. Quoi ! un autre possède les biens de ce monde, et moi, je n'ai rien ! Il faut être entremetteur pour se charger de tes

affaires. » On lui rendit la liberté, et il reçut des secours.

« J'étais à une réception chez Mamoun, raconte Tomamah, fils d'Achras, lorsqu'on lui amena un homme qui se donnait pour Abraham, *l'ami de Dieu*. — Je n'ai jamais entendu, s'écria Mamoun, une pareille insolence à l'adresse de Dieu. — Sire, lui dis-je, me permettez-vous de parler à cet homme ? — Je te l'abandonne. — Tu sais, dis-je au prétendu prophète, qu'Abraham (sur qui soit le salut !) attesta sa mission par des miracles. — Lesquels ? — On alluma un grand feu dans lequel on le jeta, et il y trouva la fraîcheur et le bien-être. Nous allons allumer un bûcher et t'y précipiter ; si le feu te traite comme il a traité Abraham, nous croirons en toi et à tes paroles. — Demandez-moi des preuves plus faciles. — Eh bien ! repris-je, les preuves fournies par Moïse. — Quelles sont-elles ? — Il jeta son bâton, qui, se changeant en serpent, courut et dévora ceux des magiciens ; il frappa la mer avec ce bâton et les flots s'écartèrent ; enfin sa main devint toute blanche sans qu'il en souffrît. — C'est encore trop difficile ; citez-moi quelque chose de plus commode. — Les miracles de Jésus ? — Quels sont ces miracles ? — Il ressuscita des morts. » Notre homme ne me permit pas de continuer la série de ces miracles et s'écria : « Laissez-moi donc tranquille avec les preuves de Jésus, puisque j'apporte la *grande catastrophe*. — Non, répliquai-je, il nous faut absolument des preuves. — Je n'ai rien de tout cela, dit-il ; j'avais pourtant dit à Gabriel : « Puisque vous m'envoyez chez des démons, donnez-moi du moins quelque *signe* que je puisse emporter ; sinon, je ne bouge pas. » Mais l'ange s'est fâché et m'a répondu : « Tu emportes une catastrophe plus terrible que l'heure du jugement ; pars toujours et vois ce que ces gens-là te répondront. » Mamoun se mit à rire : « Voilà, dit-il, un de ces prophètes comme il en faut aux heures d'amusement. »

II

On a souvent relevé ce fait important que les califes abbassides, bien que du plus pur sang arabe, ont en réa-

lité beaucoup de traits du caractère persan. Un de ces traits est la perpétuelle préoccupation de la mort. A la suite d'une longue discussion de physique et de métaphysique qui eut lieu un soir chez le calife Watik, le calife, dont l'attention commençait à se lasser, pria chacun des savants qui avaient pris part à la conférence de citer de mémoire quelques sentences sur le renoncement à un monde où tout passe et s'anéantit. Ils dirent les uns après les autres ce qu'ils savaient en ce genre, et racontèrent des traits tirés de la vie des anciens philosophes et des sages de la Grèce, comme Socrate et Diogène. Watik leur dit alors : « Vous avez développé ce sujet et vous l'avez orné du charme de votre éloquence ; je désire maintenant que l'un d'entre vous me cite la plus belle sentence qui fut prononcée par les sages qui entouraient le cercueil d'or massif où Alexandre venait d'être déposé. » Un des docteurs répondit alors au calife : « Toutes leurs paroles sont dignes d'admiration ; mais la plus belle sentence prononcée parmi les sages convoqués à cette cérémonie fut celle de Diogène, sentence que d'autres attribuent à un sage de l'Inde ; la voici : « Alexandre était hier moins silencieux qu'aujourd'hui ; mais, aujourd'hui, il nous instruit mieux qu'hier. » Watik répandit des larmes abondantes et sanglota avec force ; tous les assistants mêlèrent leurs larmes aux siennes. Puis il se leva brusquement et improvisa ces vers :

Dans les vicissitudes capricieuses de la destinée, il y a des chutes et des effondrements.

L'homme était au faite de sa fortune, et le voilà qui tombe au fond de l'abîme.

Les jouissances humaines sont éphémères ; la vie de l'homme n'est qu'un vêtement d'emprunt.

Un immense ennui, une sorte de mélancolie profonde qui cherche à s'étourdir, se cachait, en effet, au-dessous de ces enfantillages. Le calife, qui trouvait son divertissement dans un déjeuner champêtre, dans un plat de viande hachée volé à des matelots, dans des pasquinades de rôdeurs de nuit, était, au fond, poursuivi par un invin-

cible dégoût de toutes choses et par la vue claire du néant universel. Il s'y joignait, au moins chez Motéwakkil, le sentiment de la fragilité d'un pouvoir qui ne reposait que sur la fidélité de mercenaires étrangers. Ce calife passe sa vie à fondre en larmes. Il essaye de la réaction religieuse. Le libre examen et les discussions philosophiques, qui avaient passionné l'opinion sous Watik et sous Motaçem, furent interdits pendant quelque temps. On sentait la faiblesse du libéralisme pour fonder quelque chose, et l'on pensait se donner de la force en rendant une valeur officielle à des routines auxquelles on ne croyait pas. La frivolité n'y perdit rien, et le goût baissa. Les divertissements de la cour devinrent bouffons. La mode se tourna vers une poésie légère, élégante parfois, souvent grossière ; derrière ces puérilités usées apparaissaient comme des menaces le fanatisme musulman grandissant chaque jour et la protestation souterraine des partisans d'Ali. L'assassinat nocturne de Motéwakkil est un récit frappant, que Maçoudi a emprunté au poète Bohtori, qui passa la soirée au château. Le matin, le calife avait paru plus gai que de coutume. Il se réveilla dispos, crut sentir un certain mouvement de sang et se fit saigner ; puis il réunit ses familiers, ses musiciens, et s'abandonna tout entier à la bonne humeur. Le soir, il eut des pressentiments. L'entretien roula sur l'orgueil et les façons hautaines des souverains. Le calife témoigna l'horreur que ce défaut lui inspirait, se tourna vers la Mecque, prit une poignée de terre et la répandit sur sa tête, ce qu'on trouva excessif. Il se fit ensuite servir à boire, et, quand les fumées du vin eurent commencé à troubler sa raison, ses chanteurs lui exécutèrent un morceau qu'il loua fort. Il se retourna vers son ami le plus intime : « De tous ceux qui ont entendu cet air chanté par Moukharik (1), il ne reste plus que toi et moi ! » et il pleura. A ce moment, le serviteur de Kabiha, l'une de ses favorites, entra portant enveloppée dans une serviette une robe de chambre que Kabiha lui offrait. Le calife s'en revêtit. Bohtori avoue qu'il en eut envie,

(1) Chanteur célèbre.

et qu'il cherchait l'occasion de quelque compliment improvisé qui lui aurait valu le don de la robe, lorsque Motéwakkil, faisant un mouvement brusque, la déchira d'un bout à l'autre, puis la prit, la roula, et, la remettant au valet, lui dit : « Va et dis à ta maîtresse qu'elle conserve ce manteau pour m'en faire un linceul après ma mort. » Bohtori, ému, se dit en lui-même la phrase que les musulmans répètent volontiers dans les moments graves : « Certes, nous appartenons à Dieu, et nous retournons à lui. »

Cependant, le calife s'était fortement enivré. Les valets qui se tenaient à son chevet avaient coutume de le remettre sur son séant lorsque le corps s'inclinait. En ce moment, il était à peu près trois heures de nuit ; tout à coup parut Baguir, accompagné de dix Turcs. Leur visage était voilé, et les sabres qu'ils tenaient dans leur main étincelaient à la lueur des flambeaux. Tout le monde s'enfuit, Bohtori comme les autres. Seul, un chambellan fidèle lutta contre les assassins et fut percé de part en part. Baguir porta au calife un grand coup de sabre, promptement suivi d'un autre. Les deux cadavres, roulés dans le tapis sur lequel ils avaient été frappés, furent poussés dans un coin où ils restèrent cette nuit-là et une grande partie du jour suivant. Kabiha les ensevelit ensuite dans le manteau même qui avait été déchiré par Motéwakkil.

La touchante histoire de Mahboubé (p. 281-286) montre, chez une musicienne du harem, des qualités de cœur et une culture d'esprit qu'on est surpris d'y trouver. Les additions que fait Maçoudi aux aventures des poètes morts d'amour (p. 223-228, 351-360), sujet toujours cher aux historiens de la littérature arabe, ont un grand charme romanesque. Après les *jours* des Arabes, les récits sur ceux d'entre eux qui moururent du mal d'amour étaient un des sujets les plus ordinaires dans les conversations des hommes instruits. Mostaïn, surtout, en racontait, et la meilleure manière de lui plaire était de lui apporter quelque nouveau détail sur ces martyrs, dont les Actes furent recueillis avec presque autant de soin que ceux des témoins de l'islam. L'histoire de Medjnoun, en particulier, est un morceau exquis, empreint de toute la poésie du désert.

« J'étais allé chez les Benou-Amir uniquement pour y rencontrer Medjnoun. Je trouvai là son père, un vieillard, et ses frères, hommes dans la force de l'âge ; on voyait que le bien-être et l'aisance régnaient dans cette famille. Je leur parlai de Medjnoun ; ils pleurèrent, et son père me répondit : « En vérité, c'était, de mes enfants, celui que je préférais ; il tomba amoureux d'une femme de sa tribu, qui certes n'aurait pu prétendre à un tel parti ; cependant, lorsque la passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre s'ébruita, le père de cette femme refusa de la donner en mariage à mon fils et lui choisit un autre époux. Nous avons alors enchaîné Medjnoun ; il se mordait la langue et les lèvres avec une telle fureur que nous craignîmes qu'il ne se les coupât ; nous lui rendîmes donc la liberté. Il s'est enfui dans ces plaines désertes ; chaque jour on lui porte son repas, que l'on place en évidence ; quand il le voit, il s'approche et mange ; lorsque ses vêtements sont usés, on lui en apporte d'autres, et on les place à portée de sa vue. » Je les priai de me conduire près de lui ; ils m'indiquèrent un jeune homme de la tribu. « Il a toujours été son ami, me dirent-ils, et Medjnoun ne se familiarise qu'avec lui seul. » J'allai trouver ce jeune homme et le priai de me servir de guide. « Si vous voulez ses vers, me répondit-il, je les possède tous, jusqu'à ceux qu'il fit hier ; demain, j'irai le trouver, et, s'il en a improvisé d'autres, je vous les apporterai. » Comme je le priais de vouloir bien m'y conduire, il reprit : « Dès qu'il vous verra, il prendra la fuite ; je crains aussi qu'il ne m'évite désormais, et que ses vers ne soient perdus pour moi. » Mais j'insistai avec tant d'opiniâtreté qu'il ajouta : « Eh bien ! allez à sa recherche dans ces solitudes ; quand vous l'apercevrez, approchez-vous doucement de lui ; il cherchera à vous intimider et fera mine de vous lancer ce qu'il aura sous la main ; asseyez-vous sans faire attention à lui ; mais observez-le à la dérobée, et, lorsque vous le trouverez plus calme, tâchez de lui réciter quelque passage de Kaïs, fils de Doreïh ; c'est un poète qu'il affectionne. » Je me mis en route le jour même et, dans l'après-midi, je trouvai Medjnoun. Assis sur un monticule, il traçait des lignes sur le sable avec ses doigts.

Je m'approchai sans hésitation ; il s'enfuit comme un animal sauvage à la vue de l'homme, et ramassa une des pierres qui étaient sur le sol. Je continuai cependant à m'avancer, je me plaçai près de lui et demeurai tranquille quelques instants, tant qu'il parut vouloir m'éviter. Quand il vit que je restais, il se calma et se rapprocha en jouant avec ses doigts. Alors je le regardai et lui dis : Qu'ils sont beaux, ces vers de Kaïs ben-Doreïh ! :

Je répandrai toutes les larmes de mes yeux, tant est grande l'épouvante que m'inspirent le présent et le passé.

Demain, me dit-on, ou la nuit d'après, partira une amante qui ne s'était jamais éloignée, mais dont le départ est résolu.

Je n'aurais jamais pensé que mes propres mains me donneraient la mort ; ce qui doit arriver arrive.

» Le fou pleurait à chaudes larmes et me dit : Vrai Dieu ! j'ai été, moi, meilleur poète en ces vers :

Mon cœur n'aimera jamais que la belle Amirite, dont le surnom est *Oumm-Amr*.

Ma main, en la touchant, semblait humide de rosée et prête à se couronner de feuilles verdissantes.

J'admire l'acharnement de la destinée à nous désunir ; elle ne s'apaisera qu'après nous avoir séparés.

Amour, redouble mes tortures chaque nuit, et toi, ô consolation de mes jours, je t'attends au jour de la résurrection.

» Après cela, il s'échappa et je partis. Je revins le lendemain et, quand je l'eus rencontré, la même scène que la veille se passa entre nous. Dès qu'il se fut radouci, je lui dis : « Quels beaux vers, vraiment, que ceux de Kaïs ! — Lesquels ? » fit-il. Je repris :

Voyez en moi un homme qui est reconnaissant de vos bontés et qui excuse vos rigueurs.

Si la tribu a décidé que nous serions séparés, du moins entre toi et moi les relations sont restées pures.

» Medjnoun pleura et me dit : Je jure que j'ai été supérieur à Kaïs dans les vers suivants :

Tu m'as attiré vers toi, et, quand tu eus captivé mon cœur par des paroles qui forceraient les chamois de descendre dans les plaines rocailleuses,

Tu m'as abandonné, incapable de me défendre, et tu as laissé dans mes flancs le mal qui les consume.

» En ce moment une gazelle passa devant nous, et il s'élança à sa poursuite ; quant à moi, je m'éloignai. Je revins le troisième jour et ne le rencontrai point ; je courus en informer sa famille. On dépêcha l'homme qui avait coutume de lui porter sa nourriture ; il revint en disant que les mets étaient restés intacts. Je me mis alors en route avec ses frères ; nous passâmes une journée et une nuit entières à sa recherche, et nous le trouvâmes, le lendemain matin, étendu mort dans le lit d'un torrent. Ses frères le transportèrent chez eux, et je retournai dans mon pays. »

Comme critique littéraire, Maçoudi a souvent beaucoup de justesse. Ce qui concerne Abou-Temmam, le poète le plus célèbre du temps avec Bohtori, est plein d'intérêt. Cet homme de talent ne pratiquait pas les devoirs de l'islam. « Abou-Temmam, racontait un de ses amis, vint me trouver pendant mon séjour en Perse et demeura longtemps chez moi. Il me revint de différents côtés qu'il ne faisait pas la prière ; je chargeai donc quelqu'un de le surveiller aux heures canoniques et je trouvai que l'information était exacte. Comme je censurais sévèrement sa conduite, il me répondit : « Crois-tu qu'après être accouru de Bagdad jusque chez moi, après avoir supporté les fatigues de cette longue route, je négligerais quelques gémissements faciles, si je croyais qu'une récompense est réservée à celui qui les accomplit, et une peine à celui qui les néglige ? » — « Je songeai à le tuer, ajoute le narrateur, et je ne renonçai à ce projet que dans la crainte qu'on n'attribuât le meurtre à un autre motif. » — Une jolie page, citée par Maçoudi, est celle-ci : « Abou-Temmam se distingue par des inventions gracieuses et des pensées délicates ; quand il est excellent, il l'emporte sur Bohtori et sur tous ceux qui l'ont précédé parmi les modernes. Mais la poésie de Bohtori est d'un ton plus soutenu et plus égal ; ce poète composait

une kaçida tout entière sans laisser la moindre prise aux sévérités de la critique, tandis qu'Abou-Temmam, après avoir trouvé un vers d'une beauté rare, le fait suivre d'un vers assez faible. Je ne saurais mieux le comparer qu'au plongeur qui retire du fond de la mer perles et fucus et les étale sur la même ligne. Si Abou-Temmam n'était suspect, comme beaucoup d'autres poètes, d'aimer ses productions d'une façon peu éclairée, et qu'il fût permis d'effacer de ses œuvres tout ce qui choque le goût, il resterait le plus grand parmi ses éniules. » Abou-Temmam avait des admirateurs fanatiques et des détracteurs enragés. Maçoudi, modéré en tout, veut qu'on observe à son égard un sage éclectisme, et surtout qu'on se défie des jugements passionnés des orthodoxes. Il rappelle à ce sujet un beau mot attribué à Ali : « La science est la brebis égarée du croyant ; reprends ta brebis égarée, même chez les infidèles. » — « La passion, ajoute-t-il, est une divinité qu'on adore ; l'homme passionné est, à sa manière, l'adorateur d'un faux dieu. »

La vivacité, l'esprit, le talent, la largeur de jugement qui résulte de la liberté des mœurs et de la liberté de croyance, coulent à pleins bords dans ces récits décousus, mais pleins de charme. L'histoire doit rendre avec égards les derniers honneurs à cette civilisation brillante, l'une de celles où, en certaines heures, l'on se surprend à désirer d'avoir vécu. Mais elle eut des vices incurables, qui devaient la faire mourir jeune. Un manque absolu de caractère, de dignité sérieuse chez presque tous, condamnait cette société à ne durer qu'un jour. Les premières milices de l'islam, avec leur entraînant bravoure, avaient disparu ; l'Arabe n'est pas capable de former des armées permanentes ; on fut obligé de chercher l'élément de la force publique dans les esclaves achetés au Turkestan. Les milices soudoyées firent ce qu'elles ont toujours fait : elles s'emparèrent du pouvoir. Il resta de ce monde évanoui un ravissant souvenir, comme d'une époque de plaisir, de mœurs élégantes, de culture littéraire ; le monde en rêvera éternellement. Bagdad fut durant un siècle le centre du mouvement de l'humanité, et, comme tout éveil, même sous

sa forme la plus frivole, profite à la philosophie et à la science, ces califes, qu'on serait tenté parfois d'appeler de grands enfants, ont rendu à l'esprit humain un service de premier ordre. C'est sous leurs auspices que se firent les traductions du grec et du syriaque en arabe des principaux monuments de la science et de la philosophie grecques. Il y a eu dans l'histoire peu d'événements plus considérables : car ce fut par ces traductions arabes que notre Occident, au XII^e siècle, eut la première connaissance des écrits fondamentaux de toute science, dont il ne posséda les originaux grecs que lors de la grande renaissance du XV^e siècle.

L'ESPAGNE MUSULMANE

LE CID (1)

PEU d'histoires ont excité la curiosité autant que celle des Arabes d'Espagne, et peu d'histoires, il faut l'avouer, ont plus joué de malheur. C'est par une sorte d'intuition anticipée que l'imagination en a deviné l'intérêt. A l'heure qu'il est, il n'existe pas encore une véritable histoire de l'Espagne musulmane, j'entends une histoire sérieuse, faite avec critique et d'après les sources authentiques. L'Espagne musulmane est cependant le pays d'Europe où l'on a le plus écrit durant le moyen âge, et où le sentiment historique était à cette époque le plus exact et le plus développé. Malheureusement, les orientalistes ont trop rarement tourné leurs études vers cette province écartée de leurs domaines, et les littérateurs qui ont voulu aborder ce difficile sujet ne semblent pas s'être aperçus que, pour écrire une histoire dont tous les documents sont en arabe, la connaissance de cette langue était la première et la plus indispensable des conditions.

L'académicien Joseph Conde est le premier et le seul qui ait annoncé la prétention d'écrire l'histoire des Arabes d'Espagne d'après les monuments originaux. Il en coûte de révéler les méfaits littéraires d'un homme dont la carrière fut honorable à beaucoup d'égards, et qui passe chez ses

(1) *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne durant le moyen âge*, par M. Reinhart Dozy, professeur à l'Université de Leyde. T. I, Leyde, 1849

Article paru sous le titre : *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne durant le moyen âge*, par M. Reinhart Dozy, *Journal des Débats*, 31 août 1853. (N. de l'éd.)

compatriotes pour un remarquable écrivain. Mais la saine critique oblige de dire que son ouvrage ne mérite en aucune manière la confiance qui lui a été trop facilement accordée. Conde ne possédait guère que les premiers éléments de l'arabe. Il déguisait ses légèretés sous un caquetage de faux bonhomme, affectant de traiter son sujet avec assurance en auteur qui a le droit de se mettre à l'aise avec ses documents. Aussi son histoire fourmille-t-elle de bévues et de non-sens. D'un même individu, Conde en fait deux ou trois ; un homme meurt deux fois, et quelquefois avant d'être né ; des infinitifs deviennent des noms de villes, des personnages imaginaires jouent des rôles imaginaires aussi. Se servant, par exemple, du Dictionnaire biographique d'Ibn-el-Abbar, Conde ne remarque pas que l'ordre des feuillets a été troublé par un relieur maladroit ; il brouille à tort et à travers les vies des grands hommes du iv^e et du v^e siècle de l'hégire et sort bravement de ce pêle-mêle à travers les coq-à-l'âne les plus réjouissants.

Tel est l'ouvrage qui a servi jusqu'ici de source presque unique à ceux qui ont écrit l'histoire des Arabes d'Espagne. On broda sur les broderies de Conde ; on prit pour des documents authentiques ce qui n'était qu'un tissu de contresens ou d'à peu près. Un traducteur, par exemple, trouvant le livre de l'académicien de Madrid beaucoup trop fort pour le public, décida que ce livre devait être pris comme un recueil de matériaux, et se donna avec Conde les mêmes libertés que Conde s'était permises avec les historiens arabes. C'eût été merveille si, à travers ces remaniements, il fût resté quelque chose de la vérité. Les erreurs s'ajoutèrent aux erreurs ; on voulut éclaircir des conjectures par des conjectures. Nous sommes prêts à faire toutes les réserves possibles pour le talent que d'habiles écrivains ont déployé dans ce labeur ingrat ; mais avec tout l'esprit du monde ils ne pouvaient être plus exacts que leur maître, et nous persistons à croire que dans un tel état de choses il n'y avait à choisir qu'entre deux partis : apprendre l'arabe, ou attendre que les orientalistes eussent rendu abordables les sources authentiques de l'histoire que l'on entreprenait de traiter.

C'est à quoi de doctes arabisants, MM. Gayangos Hoogvliet, Dozy, plusieurs autres encore, se sont appliqués depuis quelques années. Parmi eux, M. Reinhart Dozy, professeur d'histoire à l'Université de Leyde, mérite une place tout à fait distinguée par son savoir et son activité. Dans l'espace de sept ans, et sans préjudice de bien d'autres travaux, M. Dozy a publié une masse de documents arabes-espagnols vraiment surprenante, et qui ne permet qu'un regret : c'est que l'auteur n'ait pas toujours accompagné les textes orientaux de traductions en langue européenne. L'école française a raison de ne pas se départir de ce principe qu'un texte non traduit n'est qu'à demi publié. Heureusement, dans des introductions pleines d'intérêt et dans un précieux volume de *Recherches* écrit en français, M. Dozy a permis au public d'apprécier la finesse de sa critique et de pressentir ce qu'on est en droit d'attendre de son talent si, après avoir largement contribué pour sa part à la publication des documents, il s'applique à nous donner une histoire définitive de l'Espagne musulmane (1). Quoique la diction de M. Dozy soit loin d'être exempte de ces taches qu'on évite si difficilement en écrivant une langue étrangère, il y a cependant çà et là dans son ouvrage des pages écrites avec un rare bonheur. Cet effort d'un esprit plein de vigueur pour s'exprimer en une langue dont il n'a pas la pleine conscience ou qu'il suppose beaucoup plus flexible qu'elle n'est en réalité donne même à son style quelque chose d'âpre et de heurté qui pourra bien effrayer les puristes, mais qui ne manque assurément pas d'originalité.

On a reproché à M. Dozy son goût pour la polémique et le ton un peu trop vif de ses réfutations. Nous reconnaissons volontiers que la forme des écrits de M. Dozy s'éloigne sensiblement de notre goût, et que l'auteur, bien que Français d'esprit et de race (2), ne possède pas encore ce tact délicat

(1) C'est ce que M. Dozy a fait dans ses quatre volumes intitulés : *Histoire des musulmans d'Espagne*, Leyde, 1861. M. Dozy a, en outre, publié une nouvelle édition, fort augmentée, de ses *Recherches*, en deux volumes, Leyde, 1860.

(2) M. Dozy appartient à l'une des familles françaises qui se réfugièrent en Hollande à la suite de la révocation de l'édit de Nantes.

qui constitue ce qu'on appelle en France l'art de *bien écrire*. Qu'est-ce que bien écrire, en effet, comme on l'entend parmi nous ? C'est sacrifier sans cesse à la mesure du langage la saillie et souvent la franchise de la pensée. C'est dire tout au plus la moitié de ce que l'on pense, et au moins un quart de ce que l'on ne pense pas. M. Dozy n'a pas ce talent. Il exprime sa manière de voir crûment et sans vergogne, avec une sorte de verve caustique, fort amusante assurément, mais trop peu conforme aux habitudes littéraires de notre temps. Le pauvre Conde, qui n'a d'autre tort que d'être un fort médiocre arabisant, devient, sous la plume du sévère professeur de Leyde, un faussaire, un misérable, un imposteur ; ses copistes, gens d'esprit parfois, bien qu'ils eussent mieux fait, j'en conviens, de ne pas écrire l'histoire des Arabes, sont traités avec une rigueur excessive. Mais, en vérité, conçoit-on aussi la position d'un investigateur pénétrant et zélé, reprenant les choses par la racine, découvrant que tout est à refaire et trouvant sans cesse en face de lui un livre détestable, en possession d'une réputation mal acquise, et qui a la prétention d'être définitif ? Qu'on se figure M. Dozy employant ses rares facultés à tirer de l'oubli cette belle période de l'histoire, et l'opinion ignorante ou prévenue lui disant imperturbablement : « Conde l'a fait avant vous ! »

Rien n'est aussi difficile à détruire que l'autorité d'un livre superficiel qui a eu la fortune d'être adopté par le public. Les démonstrations savantes sont impuissantes pour cela ; les gens du monde ne sont pas en conscience obligés de les lire ; ceux qui écrivent pour les gens du monde et qui y seraient obligés ne le font souvent que d'une manière bien légère, et c'est ainsi qu'il arrive que les livres destinés au public sont d'ordinaire au moins de vingt-cinq ans en arrière sur les travaux de première main destinés aux savants. M. Dozy n'est-il pas excusable d'avoir déployé un peu de chaleur dans sa croisade contre de vieilles erreurs qu'il désespérait presque de détrôner ? Peut-être, s'il n'avait pas aussi vivement accentué ses critiques, le livre de Conde eût-il continué longtemps encore à faire les délices de ceux qui aiment à rêver aux Abencérages et à

l'Alhambra. Mais, je le répète, je n'envisage les travaux de M. Dozy que sous le rapport du fond et des résultats acquis. Sous ce rapport, ils doivent prendre place parmi les recherches les plus originales de ce siècle, car ils ont éclairé d'un jour nouveau l'histoire de l'Espagne musulmane, c'est-à-dire l'une des pages les plus curieuses de l'histoire de la civilisation.

C'est un spectacle unique, en effet, que celui de ce com-privilegié du monde qui tint un moment la tête de l'humanité, et réalisa une si belle, mais si passagère combinaison des éléments d'une société civilisée : culture intellectuelle, tolérance, douceur de mœurs, science et philosophie, sentiment délicat du beau ; tout, excepté ce qui fait la durée d'un État, je veux dire le germe du développement et du progrès. La race arabe ne tarde jamais à rencontrer sa limite ; sa mesure comblée, elle ne sait plus que déchoir ; l'infini lui semble refusé. Malgré de remarquables instincts de justice et d'égalité, elle n'a jamais réussi à ouvrir une série vraiment féconde d'améliorations sociales. Son développement intellectuel, un moment supérieur à celui des nations chrétiennes, ne sut pas résister à ce premier sentiment de fatigue qu'éprouve l'esprit humain après chacun de ses efforts. Arrivées au XIII^e siècle à leur apogée, la science et la philosophie arabes entrent tout à coup dans la voie du plus rapide déclin. Les souverains qui les avaient protégées s'effrayent ; la conscience populaire se trouble et s'irrite ; une formidable réaction religieuse s'organise de toutes parts. J'ai coutume de me représenter ce moment critique de la civilisation musulmane par celui que traversa la chrétienté dans la seconde moitié du XVI^e siècle, à l'époque du concile de Trente, de Charles Borromée, de Pie V, quand l'esprit moderne, épouvanté de ses propres hardiesses, sentit la nécessité d'enrayer. En Europe, cette réaction ne réussit qu'à demi : seules l'Espagne et l'Italie s'y prêtèrent, et cette dernière encore avec bien des réserves. Dans l'islamisme, au contraire, l'esprit humain n'offrit qu'une très faible résistance, et la réaction l'emporta complètement. Des causes extérieures coïncidèrent avec cet affaiblissement intellectuel et moral. Il semble que la barbarie veille sans

cesse à côté de la civilisation pour épier ses défaillances. Des races étrangères, qui s'étaient introduites subrepticement dans la société musulmane, se trouvèrent plus fortes qu'elle. Les Turcs en Orient ; en Espagne, les Berbères et les Esclavons triomphèrent facilement de l'indiscipline arabe. Le rôle de ces Esclavons dans l'histoire d'Espagne est un des points les plus curieux que M. Dozy ait mis en lumière. Les souverains, se défiant de la noblesse, lui opposaient ces esclaves, qui, comptant sous leurs ordres un nombreux domestique et maîtres de fiefs considérables, arrivaient à faire la loi à des gens du plus pur sang arabe, et, comme dit un historien, « habitaient des palais dont ils n'avaient jamais vu les pareils, même dans leurs rêves ».

L'irréremédiable faiblesse de la race arabe est dans son manque absolu d'esprit politique et dans son incapacité de toute organisation. Anarchique par nature, l'Arabe est invincible dans la conquête, mais impuissant le jour où il s'agit de fonder une société durable. Il ne comprend que sa vie d'Orient, oisive, libérale, ignorant le travail, toute consacrée à ses *disputes de gloire* et aux rêves de son imagination. De là cette passion pour les exercices de l'esprit qui forme un des caractères les plus persistants de l'aristocratie arabe. C'est un spectacle charmant que celui de ces petites cours d'Espagne qui succédèrent au démembrement du Califat de Cordoue, vraies académies où présidait une famille patricienne, et dont M. Dozy nous a donné un tableau très spirituel dans son esquisse du mouvement littéraire de la cour des Beni-Çomadih d'Almérie. Jamais on ne s'est livré à une pareille dépense d'esprit : rois, princes et princesses faisaient des vers que l'hôtel de Rambouillet n'eût pas désavoués. On s'adressait, par exemple, des billets comme celui-ci : « Je vous écris le cœur plein de désirs et de tristesse ; ah ! s'il le pouvait, ce pauvre cœur, il irait lui-même vous porter ce message. Imaginez-vous en le lisant que vous me regardez tendrement dans les yeux, et que les lettres noires et le papier blanc sont mes prunelles noires bordées de blanc. Adieu ! je baise ce billet en songeant que vos doigts (que Dieu les bénisse !) vont le toucher tout à l'heure. »

On conçoit combien ces petites dynasties patriciennes,

résidant à quelques lieues les unes des autres et incessamment rivales, offraient un champ favorable au développement d'une race pleine de finesse et de vivacité et aussi combien un pareil état politique devait se trouver sans force contre les attaques du dehors. Pour comble de malheur, la nature avait placé un des foyers les plus redoutables de fanatisme à côté de cette élégante mais faible civilisation. Le Maroc ne cessait de verser au delà du détroit son trop-plein de barbarie. L'indifférence religieuse avait jeté dans l'Andalousie les plus profondes racines : tiraillée entre le fanatisme et l'incrédulité, la société arabe espagnole devait périr, comme toute société qui porte les extrêmes dans son sein. La race arabe, conservant dans la misère son savoir-vivre et ses manières aristocratiques, ne retrouve une étincelle de son génie que pour exhaler ses poétiques plaintes. Le cœur se fend en voyant cette noble race insultée par des barbares et d'insolents parvenus. En même temps, tout s'attriste et s'obscurcit : « Sous le règne de l'aristocratie, dit M. Dozy, la poésie andalouse avait été vigoureuse, pleine de sève, toute mondaine ; on jouissait de tous les biens de la vie, et on en jouissait sans arrière-pensée ; les poètes chantaient le vin et les plaisirs, sans souci de l'orthodoxie. C'était une poésie qui ne voulait que l'action ; fier de son talent et de son importance, le poète critiquait impitoyablement les fautes des princes ; tout ce qui aux yeux des Arabes porte un caractère de noblesse et de beauté excitait son enthousiasme. Sous le règne d'Ali l'Almoravide au contraire, de ce monarque insignifiant et dévot, les femmes et les prêtres remplacèrent les patriciens, et la poésie réfléchit fidèlement l'image de l'époque. De vigoureuse, d'insouciant, de légère, de frivole même qu'elle était, elle est devenue peureuse, sévère, mélancolique, religieuse. Les temps étaient si mauvais, qu'on détournait les yeux de la terre pour les élever vers le ciel : on souffrait, on se résignait, quand les hommes du siècle précédent auraient lutté contre la fortune. Les belles formes ont disparu ; quand les poètes veulent imiter les grands modèles, ils tombent dans l'enflure ou dans la platitude. Ce ne sont plus que d'insipides flatteries sur le monarque envisagé comme représentant la

Divinité, et des sentiments d'une dévotion affectée, qui s'alliait à une grande corruption de mœurs et à un renversement complet de l'ordre social. »

De tous les morceaux que M. Dozy a recueillis dans son excellent volume de *Recherches*, le plus important est sans contredit son mémoire sur le Cid, qui formerait à lui seul un ouvrage. Grâce à une découverte inattendue, M. Dozy a trouvé moyen d'être neuf sur un sujet qui semblait depuis longtemps épuisé. En examinant, en 1844, un manuscrit de la bibliothèque de Gotha, dont le contenu avait été mal décrit, M. Dozy reconnut que ce manuscrit renfermait un ouvrage d'Ibn-Bassam, où il est longuement parlé du Campeador. Or Ibn-Bassam écrivait dix ans après la mort du Cid, et plus de trente-deux ans avant la plus ancienne chronique latine qui prononce le nom de Rodrigue ; de plus, il tenait ses renseignements d'une personne qui avait connu le Cid et qui avait assisté au siège de Valence. On comprend qu'en un sujet tout fabuleux, quand le jésuite Masdeu a pu écrire : « Je dois reconnaître que nous ne savons rien de certain sur Rodrigue Diaz le Campeador, pas même sa simple existence », on comprend, dis-je, quelle valeur acquiert aux yeux de l'historien le récit d'un témoin oculaire. Il faut avouer cependant que ceux qui préfèrent la légende à la réalité sauront assez mauvais gré à M. Dozy de sa découverte. L'amant de Chimène nous apparaît dans ce texte nouveau tout à fait à son désavantage, comme un brigand sans foi ni loi, manquant aux capitulations et aux serments, brûlant ses prisonniers à petit feu ou les faisant déchirer par ses dogues, et cela, non pas, comme l'Inquisition, pour le plus grand bien de leurs âmes, mais uniquement pour les forcer à découvrir leurs trésors !

Ce ne sont là, dira-t-on, que des calomnies trop facilement explicables sous la plume d'un musulman, intéressé à rabaisser le héros chrétien. Mais que dire de cet autre fait, maintenant avéré, que le représentant de l'enthousiasme religieux de l'Espagne, ce Rodrigue devenu un saint dans l'opinion populaire, dont les reliques font des miracles, et dont Philippe II réclame à Rome la canonisation, passa la moitié de sa vie au service des musulmans, en vrai sou-

dard uniquement occupé de la solde à gagner et du pillage à faire ? Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les chroniques latines disaient exactement la même chose, et qu'on ne voulait pas les croire. Impossible, disait-on, que le champion par excellence de l'Espagne chrétienne ait servi les infidèles contre les chrétiens et qu'un prince musulman ait accordé sa confiance à son plus mortel ennemi. Or voici la plus irrécusable des autorités, un témoin oculaire, qui nous raconte dans les plus grands détails les exploits du Cid sous les drapeaux de l'islam.

« En ce temps-là, Ahmed-Ibn-Houd, roi de Saragosse, héla un chien de Galice, appelé Rodrigue et surnommé le Campeador (que Dieu le mette en pièces !). C'était un homme qui faisait métier d'enchaîner les prisonniers, de raser les forteresses. Les Beni-Houd l'avaient fait sortir de son obscurité, et s'étaient servis de son appui pour exercer leurs violences et exécuter leurs misérables projets. Ils lui avaient livré les plus belles provinces de la péninsule, et il n'y avait contrée d'Espagne que ce tyran n'eût pillée. Quand donc Ahmed craignit la chute de sa dynastie, il appela le Campeador (que Dieu fasse goûter à son âme le feu de l'enfer !), lui donna de l'argent et le fit entrer sur le territoire de Valence. Il se cramponna à cette ville comme le créancier se cramponne au débiteur. Combien de superbes endroits dont le tyran s'empara et dont il profana le mystère ! Combien de charmantes jeunes filles (quand elles se lavaient le visage avec du lait, le sang jaillissait de leurs joues ; le corail rivalisait avec les perles dans leur bouche) épousèrent les pointes de ses lances, et furent écrasées, comme des feuilles mortes, sous les pieds de ses insolents mercenaires ! »

M. Dozy nous fait marcher de surprise en surprise. Ce ne sont pas seulement les musulmans qui se plaisent à médire du Campeador ; c'est la *Cronica general* elle-même rédigée par Alphonse le Savant, qui le présente sous un jour singulièrement défavorable, à tel point que le récit du roi historien avait jusqu'à nos jours provoqué l'incrédulité. Or il se trouve que le récit d'Alphonse est parfaitement d'accord avec la tradition musulmane. Bien plus, M. Dozy démontre

de la manière la plus incontestable que les chapitres de la *Cronica general* relatifs au Cid sont en grande partie traduits de l'arabe, et que probablement ils ont été écrits par un de ces Valenciens que Rodrigue fit brûler vifs lors de la prise de cette ville en juin 1095 (1). On sait la prédilection d'Alphonse pour les Arabes. Dans sa haine pour la noblesse qui finit par le détrôner, il dut se trouver heureux de dénigrer le représentant idéal du noble Castillan. Le Cid, en effet, toujours exalté dans les romances comme rebelle et ennemi de la royauté; le Cid, si cher à la Castille parce qu'il triomphe du roi qui l'a exilé, le Cid était un ennemi pour Alphonse, et ce prince aura accepté avec empressement le récit de l'Arabe valencien, qui avait d'ailleurs, à ce qu'il paraît, l'avantage d'être parfaitement conforme à la vérité.

Quoi qu'il en soit, il est assez curieux que le Cid ne soit devenu un personnage historique que grâce aux musulmans, et que la connaissance des auteurs arabes ait seule pu dissiper les doutes graves que soulevait le récit des chroniqueurs latins. Aucun héros n'a perdu plus que celui-ci à passer de la légende dans l'histoire. Il faut s'y résigner. Rodrigue Diaz le Campeador n'était de son vivant qu'un aventurier. Tout ce qu'il fut, il le dut aux ennemis de sa patrie, même le nom sous lequel il est resté dans l'histoire. Le représentant idéal de l'honneur espagnol était un *condottiere*, combattant tantôt pour le Christ, tantôt pour Mahomet. Le représentant idéal de l'amour n'a peut-être jamais aimé. Encore une idole qui tombe sous les coups de l'impitoyable critique ! Encore un triomphe pour ceux qui pensent que le peuple, dans le choix de ses héros, a fort peu de souci de la réalité, et que les grandes renommées recèlent presque toujours un contresens ou un caprice !

(1) L'opinion de M. Dozy a reçu depuis une confirmation frappante par la découverte qu'a faite M. Pidal d'un manuscrit de la *Cronica general*, où se trouve insérée en arabe, mais en caractères espagnols, le texte de l'élegie de Valence assiégée par le Cid. Voir l'introduction de M. Pidal au *Cancionero de Baena*. Madrid, 1851.

IBN-BATOUTAH (1)

CE volume (2) est le premier d'une collection orientale que la Société asiatique de Paris se propose de publier, et qui contiendra le texte et la traduction, sans notes ni commentaires, d'un certain nombre d'ouvrages inédits ou très rares des principales littératures de l'Asie. Grâce aux excellentes traditions qui se sont perpétuées dans son sein, la Société asiatique, fondée en 1822 par le concours d'un certain nombre d'orientalistes français, en tête desquels il faut placer l'illustre Silvestre de Sacy, a vu les ressources de son budget s'accroître d'une manière constante, et, à l'issue d'une crise qui a fait disparaître la plupart des sociétés savantes de l'Europe, elle se trouve en état d'élargir le cercle de ses entreprises littéraires. Dans la pensée du conseil de la Société (3), les études orientales en seraient à peu près de nos jours au point où en étaient les études grecques et latines au XVI^e siècle. Ce que réclamait à cette époque l'état de la science, ce n'était pas des dissertations sans fin, des subtilités de critique sur des littératures dont tous les monuments étaient loin d'être connus ; ce qui importait avant tout, c'était la publication et la traduction des textes. Les Alde et les Estienne ont bien mieux mérité de l'Europe savante en donnant souvent à la hâte des éditions facilement accessibles des auteurs grecs et latins, que s'ils eussent voulu du premier coup les entourer

(1) Article paru sous le titre : *Voyages d'Ibn-Batoutah...*, *Journal des Débats*, 14 décembre 1853. (N. de l'éd.)

(2) *Voyages d'Ibn-Batoutah*, texte arabe, accompagné d'une traduction par C. Defrémery et le docteur B.-R. Sanguinetti. T. I, 1853.

(3) On peut lire les excellentes vues développées sur ce sujet par M. Jules Mohl, dans le *Journal asiatique*, août 1851.

de ce luxe d'érudition et de critique qu'on a déployé plus tard. La Société s'est donc interdit les longs commentaires, les introductions, les notes, et ces magnificences typographiques qui rendent trop souvent les publications du gouvernement inabordables aux véritables travailleurs. Elle ne s'est permis de joindre au texte qu'une simple traduction, parce qu'un texte oriental n'est réellement publié que quand il est traduit, et aussi parce que, le français commençant à être fort étudié chez tous les peuples musulmans qui avoisinent la Méditerranée, elle a espéré contribuer à ce mouvement en leur fournissant les traductions d'ouvrages qu'ils sont accoutumés à respecter et qui ne réveillent en eux aucune antipathie religieuse ou nationale.

La Société asiatique ne pouvait mieux débiter dans cet excellent dessein que par la publication des *Voyages d'Ibn-Batoutah*. Ibn-Batoutah est peut-être de tous les voyageurs par terre qui ont laissé des mémoires celui qui a parcouru le plus de pays. C'est au moins, de tous les voyageurs arabes, le plus honnête, le plus curieux, le plus éveillé. Né à Tanger, il visita, de 1325 à 1354, les côtes barbaresques, l'Égypte, la Syrie, l'Arabie, la Perse, l'Asie Mineure, Constantinople, la Russie méridionale, la Tartarie, l'Afghanistan, l'Inde, la Chine, les îles Maldives, Ceylan, le Zanguebar, le Soudan, Tombouctou, Grenade. La rareté des manuscrits complets de sa relation, qui paraît s'être peu répandue en dehors du Maroc et de l'Algérie, explique seule comment un ouvrage de cette importance est resté presque inconnu jusqu'à nos jours. Les cinq manuscrits qu'en possède notre Bibliothèque nationale, et parmi lesquels figure une moitié du manuscrit autographe, sont sans contredit le plus précieux butin littéraire qu'ait produit et que produira sans doute la conquête de l'Algérie. Déjà, à diverses reprises, la Société asiatique avait publié dans son journal des fragments de ce curieux récit ; elle a pensé avec raison qu'il était temps de le présenter dans son ensemble, et elle a chargé de ce soin deux de ses membres les plus habiles, MM. Defrémery et Sanguinetti. Le premier volume, qui vient de paraître et qui sera suivi de quatre autres, fait le plus grand honneur au savoir et au goût de ces deux orientalistes, et inaugure de

la façon la plus heureuse une collection destinée, nous le croyons, à exercer une grande influence sur les études relatives à l'Orient.

La passion des voyages est un des traits les plus saillants du caractère des Arabes et un de ceux par lesquels ils ont marqué le plus profondément leur trace dans l'histoire de la civilisation. Avant le grand élan de la navigation espagnole et portugaise au *xv^e* et au *xvi^e* siècle, aucun peuple n'avait contribué autant que les Arabes à élargir l'idée de l'univers et à donner à l'homme une idée exacte de la planète qu'il habite, première condition de tout véritable progrès. L'absence de nationalités distinctes dans le sein de l'islamisme dégageait les musulmans d'un des liens les plus forts qui retiennent l'individu attaché à un point de l'espace. Le musulman n'a d'autre patrie que l'islam. De Tanger jusqu'à la Malaisie, Ibn-Batoutah ne sort pas de son pays ; partout il trouve sa langue, ses mœurs ; nulle part il ne laisse derrière lui un regret. Le goût des merveilles, autre trait si marqué chez les musulmans ; l'extrême diffusion de la culture intellectuelle, qui faisait que, pour entendre les docteurs célèbres et visiter les directeurs en vogue, il fallait aller du Maroc au Caire, de la Mecque à Samarkand ; la sobriété de la race arabe et l'hospitalité si facile à pratiquer en un pays où elle ne risque pas d'être exploitée, étaient autant de causes qui faisaient entreprendre ou rendaient possibles de longues pérégrinations. La religion enfin les érigeait en précepte, par l'obligation imposée à tout musulman, quelque éloigné qu'il fût du centre de l'islamisme, de visiter une fois en sa vie le sanctuaire de la Caaba. Une des preuves que les apologistes musulmans font valoir en faveur de la divinité de l'islamisme est la consolation qu'on trouve dans le pèlerinage, les joies sensibles qu'on y ressent, et le vif désir qu'on éprouve de le faire de nouveau. Les fondations pieuses qui facilitaient aux pauvres l'accomplissement de ce devoir, les charités que répandaient autour d'eux les riches pèlerins, et la touchante fraternité qui régnait dans le voyage, étaient pour beaucoup dans ce charme, auquel l'instinct du commerce pouvait bien aussi n'être pas étranger. La Mecque, en effet, au temps du pèlerinage, était un vaste

marché et le centre des échanges du monde entier. Le fatalisme enfin, en débarrassant l'homme du calcul pénible des chances de l'avenir, contribuait à entretenir le goût de cette vie errante. Le voyageur est toujours un peu fataliste, et rien ne contribue plus à jeter l'homme dans les aventures que de croire qu'il obéit à un destin immuable en obéissant à sa mobilité.

L'organisation de la société musulmane prêtait merveilleusement à ce perpétuel vagabondage. Le voyageur n'est pas, chez les Arabes, un homme à part, sans fonctions, sans famille, un étranger tenu à distance et condamné à ne voir que du dehors la vie des pays qu'il traverse. Le voyageur arabe, presque toujours jurisconsulte ou médecin, exerce sa profession en voyageant. A chaque station de sa route, il s'établit, prend racine dans le pays, devient un personnage considérable ; puis, quand sa passion se réveille, il reprend l'état nomade, sûr d'être partout recherché et pourvu de fonctions lucratives. Chez nous, la vie du voyageur est coûteuse et suppose un capital longuement amassé. Chez les Arabes, cette vie était la plus économique de toutes : le voyageur s'acquittait envers son hôte par des consultations médicales ou juridiques, des récits, des pièces en prose et en vers ; quelques-uns même se défrayaient en professant la sorcellerie et en faisant des tours d'adresse. Rien n'égale l'étonnant spectacle que présente sous ce rapport la vie d'Ibn-Batoutah. Durant trente années, sans crédit ni fortune, il court le monde dans tous les sens, vivant tantôt avec les princes, tantôt avec les ermites, exerçant tous les métiers, s'arrêtant où il trouve une place avantageuse : cadi à Delhi, ambassadeur en Chine, juge aux Maldives, partout fort honoré, si bien qu'ayant trouvé au fond du Soudan un prince moins bien appris que les autres, qui négligea de lui assigner une maison, il le lui reprocha en public et s'en fit donner une de sa propre autorité. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est de le voir se marier partout où il s'établit, et divorcer à son départ, pour convoler à l'étape suivante à un nouvel hymen.

Quand on se demande, en lisant Ibn-Batoutah, quel est le mobile qui le pousse à ces prodigieuses pérégrinations, on

est fort embarrassé pour se répondre. Est-ce le commerce ? est-ce la dévotion ? est-ce le goût des aventures ? est-ce le dévouement scientifique ? Ce n'est rien de tout cela, et c'est un peu de tout cela. Aucune passion dominante ne l'entraîne : sa carrière à lui, c'est d'être voyageur ; il est vagabond par nature. Cette vie singulière était celle d'un nombre infini d'hommes au sein de la société arabe. De longtemps, on peut le dire, l'espèce humaine n'atteindra une unité comparable à celle que l'islamisme réalisa durant quelques siècles. La dispersion des individus dans les diverses parties du monde musulman était incroyable. Ibn-Batoutah trouve presque toutes les fonctions en Orient occupées par des gens du Maghreb. A Delhi, il rencontre un fakir de Grenade qu'il avait déjà vu à Médine, marié à la fille d'un docteur de Bougie, aussi établi à Delhi. A Ségelmesse, dans le Maroc, il reçoit l'hospitalité d'un jurisconsulte dont il avait connu le frère au fond de la Chine. D'un bout du monde à l'autre, on était en pays de connaissance. Chose étrange ! la seule contrée qui semble ne pas exister pour ces infatigables voyageurs, c'est la chrétienté. Ils n'y mettent jamais le pied, et les ouï-dire qu'ils rapportent parfois sur les parties de l'Europe chrétienne les plus rapprochées des terres musulmanes ressemblent à des fables que la géographie populaire relègue à l'extrémité des régions connues. Là était la profonde limite que la famille humaine devait mettre bien des siècles à franchir.

On ne peut pas dire qu'Ibn-Batoutah soit un homme très spirituel ni un très fin observateur ; on ne saurait pourtant lui refuser un grand fond de droiture et de raison. C'est un homme dévot, mais sensé ; sunnite sévère, mais sans haine religieuse bien violente. Sa critique, indulgente à l'excès quand il s'agit des miracles de sa secte, est au contraire d'une remarquable pénétration quand il s'agit de trouver en défaut les miracles des schiites. Parfois on voit poindre chez lui, je ne dirai pas quelque doute, mais quelque velléité de demander des preuves : il fait alors des dissertations fort amusantes pour raffermir sa foi et réfuter les objections des hérétiques. Le nombre incroyable de prodiges permanents dont il est témoin et l'extravagance des

reliques qu'il vénère à chaque pas nous surprendraient, si la crédulité humaine avait jamais le droit de surprendre. Il croit aux tombeaux apocryphes des patriarches et des prophètes ; il croit que les oiseaux ne volent jamais au-dessus de la Caaba ; mais j'ose affirmer qu'il n'eût pas cru aux tables parlantes ni aux esprits frappeurs. Nous aurons bientôt des leçons de critique et de bon goût à demander au moyen âge : au moins le merveilleux de ce temps-là avait-il d'ordinaire quelque grâce et quelque saveur.

La partie la plus intéressante du volume d'Ibn-Batoutah qui vient de paraître est, à mon gré, le récit de son voyage aux villes saintes. Ce doit être vraiment un des plus grands spectacles religieux du monde que celui de la Mecque au temps du pèlerinage : grand, non pas pour les yeux, car j'imagine que la mise en scène doit en être singulièrement triste et sévère, mais grand pour l'esprit, à la façon du culte chrétien des bonnes époques, avant que l'adoption universelle des modes italiennes et jésuitiques l'eût fait dégénérer en pompes théâtrales et de mauvais goût. Ces prières simples s'élevant de toutes parts vers le Dieu unique, ces prédications austères des imams, cette scène extraordinaire du *débordement de l'Arafat*, cette procession qui se déroule nuit et jour autour de la Caaba, cette unanimité religieuse, où la possibilité même d'un doute n'est pas entrevue, tout cela doit être étrange, saisissant. Ibn-Batoutah nous y fait d'autant mieux assister que, dans sa conscience parfaitement naïve de musulman, il ne songe pas un moment au pittoresque de tout ce qu'il raconte. Il a prié, comme tout le monde, à la station d'Abraham ; il a bu de l'eau du puits de Zemzem ; il a baisé, après des millions de millions de croyants, la pierre noire, et a trouvé dans ce baiser une grande douceur. « Les yeux, dit-il, y voient une beauté admirable ; à l'embrasser, on éprouve un plaisir qui réjouit la bouche, et celui qui y colle ses lèvres désirerait ne plus les en séparer ; c'est là une de ses propriétés et une des grâces divines dont elle est douée. Louange à Dieu, qui l'a distinguée par la noblesse et lui a départi l'illustration et le respect ! »

Je ne suis pas sur ce point de l'avis d'Ibn-Batoutah : la

Pierre noire, loin d'être, comme il l'appelle, « un grain de beauté sur une face resplendissante », est une tache dans l'islamisme, un vrai fétiche, avec lequel on peut justement reprocher à Mahomet d'avoir pactisé, une des concessions que ce grand adorateur de Dieu crut devoir faire au vieux paganisme arabe, qu'il traitait d'ailleurs avec si peu de ménagement. Mais il n'est pas de puritanisme qui tienne contre les faiblesses, ou, si l'on veut, contre les besoins de la nature humaine. Cette religion à l'origine si austère, si abstraite, repoussant comme polythéisme tous les dogmes qui semblaient donner à Dieu un père, une mère et introduire dans l'unité suprême des distinctions de personnes, aboutit au XIII^e siècle à des pratiques mesquines, à des petitesse de casuistes, au scrupule enfin, cette maladie des vieilles religions qui tournent en subtilité. Ibn-Batoutah, qui, sans être lui-même un ascète bien consommé, a beaucoup vécu dans la compagnie des personnes religieuses, nous donne sur tout cela de fort curieux détails. En définitive, malgré bien des misères, la dévotion musulmane resta toujours fière, sérieuse, virile, une dévotion d'hommes, créée par des hommes et pour des hommes. Les femmes, qui partout ailleurs jouent un rôle si important dans les révolutions du sentiment religieux et règlent la mode en ceci comme en bien d'autres choses, sont restées dans l'islamisme presque en dehors de la religion. Les musulmans n'aiment pas que leurs femmes soient dévotes, et je ne sais plus quel poète compte au nombre des qualités de sa maîtresse de se soucier peu du Coran.

La description que donne Ibn-Batoutah de la cérémonie du vendredi (jour férié des musulmans), telle qu'elle se pratiquait de son temps à la Mecque, me semble très caractéristique de ce culte triste, sans grâce, sans variété, sévère comme le désert, qui a toujours été celui de l'islamisme. « On place la chaire bénie contre le côté de la noble Caaba qui est entre la pierre noire et l'angle de l'Irak. Le prédicateur s'avance, habillé entièrement de noir, coiffé d'un turban et d'un voile de mousseline de même couleur. Il est rempli de gravité et de dignité, et marche en se balançant entre deux drapeaux noirs, portés par deux muezzins. Il est

précédé par un des administrateurs du temple, agitant une sorte de fouet dont les claquements avertissent de la sortie du prédicateur les fidèles qui se trouvent au dehors, et par le chef des muezzins, habillé également de noir, et portant sur son épaule une épée dont il tient la garde avec la main. On fixe les deux étendards des deux côtés de la chaire, et, au moment où le prédicateur se dispose à monter, le muezzin lui passe l'épée, avec laquelle il frappe sur chaque marche pour attirer l'attention des assistants. Arrivé au haut de la chaire, il se tourne vers le public en saluant de droite et de gauche, et l'assistance lui rend son salut. Il s'assied alors, et tous les crieurs font l'appel de la prière du haut de la coupole de Zemzem. Lorsque l'appel est fini, le prédicateur prononce un discours dans lequel il multiplie les prières pour Mahomet, pour les quatre premiers califes, pour les souverains musulmans, puis il s'en retourne, précédé des deux drapeaux, et on remet la chaire à sa place. » Que dirait-on parmi nous d'un prédicateur qui monterait en chaire un sabre à la main et en faisant claquer un fouet devant lui ?

Cette âpreté, ce défaut d'onction et de mysticité tiennent au caractère du peuple arabe, le moins mystique de tous les peuples, celui dont la théologie est la plus simple et se réduit à deux mots : Dieu est Dieu. Pas de saints, pas de Vierge, aucun élément d'épopée divine, pas une ombre de symbolique. Ce qui s'est développé de mythologie dans l'islam est venu de ce levain d'illuminisme qui a toujours couvé en Perse et y a produit de perpétuelles révoltes contre la simplicité de la foi musulmane. A la Mecque, rien de tout cela : une mâle et rude aristocratie, restée immobile dans sa fierté, son manque absolu d'imagination religieuse, son monothéisme exalté ; des vengeances, des meurtres, une complète anarchie, comme à l'époque qui précéda l'islam ; nulle dispute de théologie, seulement des luttes de préséance et de généalogie. Ibn-Batoutah raconte à ce propos une curieuse histoire : « On rapporte, dit-il, qu'un jour le jurisconsulte Aboul-Abbas, s'entretenant à Médine avec quelqu'un, proféra une grosse erreur dans laquelle il tomba par suite de son ignorance dans la science des généalogies, et faute de savoir retenir sa langue. Il lui échappa de dire que

Hossein, fils d'Ali, ne laissa pas de postérité. L'émir de Médine, Tofaïl, informé de ce propos, le blâma avec raison et voulut tuer le coupable. Sur les instances qu'on lui adressa, il se contenta de le chasser de Médine ; mais on dit qu'il dépêcha après lui quelqu'un pour l'assassiner ; il est sûr au moins que depuis on n'a jamais eu de ses nouvelles. Que Dieu nous garde des fautes et des erreurs de la langue ! »

Voilà les controverses des théologiens de la Mecque ! C'est qu'en effet pour les *chérifs* (nobles) mecquois, le premier article de foi est la généalogie, le plus souvent du reste incontestable, qui les rattache au Prophète et aux familles héroïques. Cette religion du sang l'emporte de beaucoup dans leur esprit sur la considération de l'orthodoxie ; le Turc, quelque élevées que soient ses fonctions, n'est jamais à leurs yeux qu'un *niameluk* parvenu, et un chef arabe à qui un spirituel voyageur (1) demandait lequel méritait plus d'égards d'un pacha turc, bon musulman, ou d'un gentilhomme chrétien, répondit sans hésiter : « Il suffit d'un seul instant pour qu'un polythéiste ou un idolâtre devienne un saint musulman, tandis qu'il faut des siècles pour faire un gentilhomme. »

La relation du voyage d'Ibn-Batoutah à Médine présente aussi de bien curieux détails. On touche avec le pèlerin le clou d'argent qui indique la place de la tête de l'envoyé de Dieu. Mahomet, étant presque le seul prophète qui ait joui de son vivant de toute sa notoriété, et qui soit entré de plain-pied et sans intervalle dans sa réputation prophétique, est le seul aussi dont le tombeau soit parfaitement authentique et dont on pourrait à la rigueur toucher les ossements. Il est là, vraiment, à Médine, sous une plaque de marbre, et un jour peut-être on verra à la clarté du soleil cet étrange cadavre, qui, plus puissant que l'aimant ridicule dont l'ignorance l'entoura, attire encore des extrémités du monde des millions de croyants. Abou-Bekr et Omar, ses *deux camarades de lit*, reposent dans le même tombeau ; alentour, les Mohadjir et les Ansar, tout l'âge héroïque de

(1) M. d'Escayrac de Lauture.

l'islamisme. Peu de religions, il faut l'avouer, ont des lieux saints aussi authentiques et aussi historiques. C'est le propre de l'islamisme de nous faire toucher du doigt ce qui ailleurs ne nous apparaît qu'à travers le nuage de la légende ou les fraudes innocentes des traditions apocryphes.

Mais la relique la plus étrange, c'est sans contredit l'Arabie elle-même, identique du temps d'Ibn-Batoutah (et aussi de nos jours) à ce qu'elle était du temps de Mahomet, identique du temps de Mahomet à ce qu'elle était du temps d'Ismaël. On ne songe pas assez à ce singulier pays, effacé de la scène du monde depuis dix siècles et dont la destinée semble être de ne compter dans l'histoire de l'humanité que par de brusques et courtes apparitions, pour rentrer ensuite dans le vaste oubli de ses déserts. On confond l'Arabie dans l'idée d'universelle décadence, qui, depuis la domination des Turcs, embrasse pour nous tout l'Orient. Or l'Arabie n'est vraiment pas responsable de cette irrémédiable faiblesse. N'avons-nous pas vu, de nos jours, le mouvement réformateur des Wahhabis sur le point d'aboutir à un nouvel islam, sans autre prestige que l'éternelle idée de l'Arabie : simplifier Dieu, écarter sans cesse toutes les superfétations qui tendent à s'ajouter à la nudité du culte patriarcal ? Je pense, pour ma part, que l'islamisme a là son dernier et infranchissable boulevard, qu'il finira par où il a commencé, par n'être plus que la religion des Arabes, selon le vrai programme de Mahomet ; mais aussi que nul ne sait ce qui arriverait dans le monde le jour où l'Arabie se lèverait de nouveau au nom de sa foi invincible en la supériorité de sa race et en la religion d'Abraham.

LE DÉSERT ET LE SOUDAN (1)

M. d'ESCAYRAC DE LAUTURE a parcouru pendant huit ans les diverses parties du continent africain; le livre qu'il vient de publier (2) est le fruit de ses observations personnelles et de ses réflexions. On y reconnaît partout un esprit pénétrant, original, rempli de l'amour le plus désintéressé de la science, et possédé de cette large et vive curiosité qui est le signe des natures vraiment distinguées. A toutes les qualités du voyageur, à l'audace, à l'activité, à la persévérance, M. d'Escayrac joint plusieurs de celles du penseur et de l'écrivain. Les défauts de son ouvrage sont ceux d'un esprit encore peu maître de sa méthode et trop charmé du plaisir de penser pour penser avec sobriété. On peut lui reprocher d'avoir donné dans un livre de renseignements précis une trop grande place aux généralités. Ce qu'on est en droit de demander au voyageur, en effet, ce n'est pas de faire preuve d'érudition et de philosophie; c'est uniquement de bien voir et de bien rendre ce qu'il a vu, c'est d'être le témoin véridique et judicieux des pays lointains devant le tribunal de la critique européenne. La forme du récit ou du journal est pour cela la meilleure. M. d'Escayrac raconte trop peu et raisonne trop. Cela le conduit à des vues parfois hasardées, qui tiennent uniquement à certaines habitudes de style et ne portent aucun préjudice à la justesse et à l'impartialité habituelles de son esprit.

La philosophie de l'histoire de M. d'Escayrac pourrait donner lieu à des observations analogues. Elle est trop

(1) *Journal des Débats*, 17 octobre 1854. (N. de l'éd.)

(2) *Le Désert et le Soudan, études sur l'Afrique au nord de l'équateur*, par M. le comte d'Escayrac de Lauture. Paris, 1853.

absolue, et, s'il fallait la comparer à quelque chose, ce serait au curieux essai d'histoire à priori que le plus ingénieux des chroniqueurs arabes, Ibn-Khaldoun, nous a donné dans ses *Prolégomènes*. Dominé par l'idée d'un plan uniforme de l'espèce humaine, supposant que tous les peuples sont partis d'un même état, suivent la même ligne et tendent au même but, M. d'Escayrac ne tient pas assez de compte de la diversité des races. Or il semble que, plus on étudie l'histoire dans ses véritables sources, plus on arrive à écarter toute formule générale et à se renfermer dans de pures considérations ethnographiques. M. d'Escayrac, par exemple, trompé par l'équivoque du mot *barbarie*, rapproche souvent les Germains des premiers siècles de notre ère des diverses populations du Soudan, et semble supposer qu'il ne faudrait à ces dernières que du temps et des circonstances favorables pour produire des œuvres comparables à celles du génie germanique. Il faut avouer que tous les progrès de la science moderne amènent au contraire à envisager chaque race comme enfermée dans un type qu'elle peut réaliser ou ne peut pas réaliser, mais dont elle ne sortira pas. Goethe et Kant étaient en germe dans les contemporains d'Arminius ou de Witikind. L'Afrique ne révèle peut-être pas autant que l'Asie cette profonde individualité des branches diverses de l'espèce humaine. Le degré de civilisation y a plus d'importance que la race. C'est en Asie que le fait primordial du sang apparaît dans toute sa force, et c'est en étudiant cette partie du monde qu'on s'habitue à envisager d'une façon toute relative les destinées intellectuelles, morales et religieuses de la planète que nous habitons.

La race arabe semble l'objet de prédilection des études de M. d'Escayrac. Il l'a trouvée dans ses longs voyages, de l'Irak au Sénégal, du Maroc à Madagascar, partout inaltérable, homogène, offrant, si j'ose le dire, l'identité du métal et présentant l'image d'un peuple qui, suivant la belle expression de Jérémie (XLVIII, II), « n'a point été remué de dessus sa lie ». Les meilleures pages du livre de M. d'Escayrac sont celles qu'il a consacrées au portrait de cette race étrange, dont le privilège est de passionner si vivement

tous ceux qui l'étudient. Jamais famille humaine n'offrit, en effet, un si séduisant assemblage de brillantes qualités et de brillants défauts. On l'aime, tout en étant persuadé qu'elle a peu de valeur solide et qu'il n'y a désormais rien à en faire pour le bien général de l'humanité. Les Arabes, comme tous les peuples qu'on appelle sémitiques (1), manquent de cette variété, de cette largeur, de cette étendue d'esprit qui sont les conditions de la perfectibilité. Leur civilisation n'a qu'un seul type et ne tarde jamais à rencontrer sa limite : on a remarqué avec raison que la domination des Arabes a exactement le même caractère dans les pays les plus éloignés les uns des autres où elle a été portée, en Afrique, en Sicile, en Espagne. L'infini, la diversité, le germe du développement et du progrès leur semblent refusés.

L'illustre M. Lassen, que ses sympathies exclusives pour la race indo-européenne rendent parfois injuste pour la race sémitique, a défini d'un mot cette dernière : une race personnelle, égoïste, et, comme on dit en Allemagne, *subjective*. Il est certain que nulle part ailleurs les passions individuelles, l'amour, la haine, la vengeance, n'ont eu autant de développement. Jamais la poésie arabe ne s'élève au-dessus des sentiments personnels. Les *Moallakat* sont sous ce rapport un genre unique, auquel on n'aurait rien comparer dans aucune littérature. Le poète arabe ne se résigne jamais à prendre au sérieux un sujet étranger à lui-même. Pas de drame, pas d'épopée, aucune de ces grandes compositions où l'auteur doit s'effacer. Race incomplète par sa simplicité même, la race sémitique se distingue presque exclusivement par des caractères négatifs ; elle n'a ni mythologie, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie politique. La moralité elle-même a toujours été entendue par cette race d'une manière fort différente de celle que nous imaginons. Le mélange bizarre de sincérité et de mensonge, d'exaltation religieuse et d'égoïsme

(1) On donne ce nom très impropre aux peuples qui parlent ou ont parlé hébreu, syriaque ou arabe, trois langues fort ressemblantes entre elles, et qu'on a regardées bien à tort comme correspondant à la catégorie biblique des enfants de Sem.

qui nous frappe dans Mahomet, la facilité avec laquelle les musulmans eux-mêmes avouent que dans plusieurs circonstances le Prophète obéit plutôt à sa passion qu'à son devoir, ne peuvent s'expliquer que par cette espèce de machiavélisme qui rend le sémite indifférent sur le choix des moyens, quand il a pu se persuader que le but qu'il veut atteindre est la volonté de Dieu. Notre manière désintéressée et pour ainsi dire abstraite de juger les choses lui est complètement inconnue.

C'est dans la vie nomade qu'il faut chercher la cause de cette indomptable personnalité, et aussi du sort étrange qui prédestinait l'Afrique à devenir, par le travail continu des siècles, une terre sémitique. N'est-il pas bien remarquable que, tandis qu'en Asie la race arabe ne put dépasser les limites de la Syrie et de l'Irak, en Afrique elle se répandit, comme par une sorte d'infiltration lente, jusqu'à l'Atlantique et jusqu'à la Cafrerie ? C'est que le désert est, à vrai dire, la patrie de l'Arabe. Partout où il trouve un sol convenablement disposé pour le recevoir, il est chez lui, si bien qu'à cette heure les limites de l'Arabie sont à proprement parler les limites du désert.

Une affinité aussi étroite, une prise de possession aussi complète, feraient croire que l'envahissement du continent africain par la race arabe a dû se produire dès une époque reculée, et sans doute bien avant l'islamisme. La race arabe nous apparaît dans la plus haute antiquité répandue sur les deux rivages de la mer Rouge. L'Égypte n'était qu'une étroite vallée, entourée de sémites nomades, tantôt soumis, ainsi que nous le voyons pour les Israélites, tantôt maîtres, comme les Hyksos. Abd-el-Kader exposait naguère (1), avec sa remarquable érudition, les traditions des Arabes sur leurs émigrations anté-islamiques en Barbarie. L'émir, comme la plupart des savants de sa religion, n'a pas beaucoup de critique et je n'accorde, pour ma part, aucune valeur historique à ces récits, qui occupent une grande place chez les historiens musulmans. Ils reposent pourtant sur un fait réel, je veux dire les profondes racines que la race arabe a

(1) Lettre au général Daumas, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 février 1854.

jetées en Afrique; on peut dire, en effet, que l'Afrique, et en particulier le Maroc, est de nos jours le sanctuaire de l'esprit arabe et le point du monde où cet esprit semble le moins prêt à céder aux influences de l'étranger.

M. d'Escayrac a été frappé de trouver au fond du Soudan les mœurs, la langue, la religion de l'Arabe conservées avec une merveilleuse pureté, tandis que, partout où la race arabe s'est renfermée dans la vie citadine, elle a bientôt perdu ses qualités essentielles, sa fierté, sa grâce, sa sobre et sévère majesté. Cette race n'a jamais compris la civilisation dans le sens que nous lui donnons. La vraie société arabe est celle de la tente et de la tribu, sans aucune institution politique ni judiciaire, sans autre autorité et sans autre garantie que celle du chef de famille. Les questions d'aristocratie, de démocratie, de féodalité, qui forment le secret de l'histoire de tous les peuples indo-européens, n'ont pas de sens pour les sémites. L'aristocratie, n'ayant pas chez eux une origine militaire, est acceptée sans contradiction et sans la moindre répugnance. La noblesse arabe est toute patriarcale; elle ne tient pas à une conquête, elle a sa source dans le sang. Quant au pouvoir suprême, l'Arabe ne l'accorde rigoureusement qu'à Dieu et à ses envoyés. « C'est un curieux spectacle, dit M. d'Escayrac, que celui que présente la tente d'un chef arabe, lorsque quelque affaire s'y traite; elle est pleine de monde, et ceux qui ne peuvent s'y placer se pressent à la porte. Chacun donne son avis, sans que personne l'interrompe: l'un blâme le chef, l'autre lui reproche d'être incapable ou poltron; il se justifie ou laisse dire: les femmes même prennent la parole et la gardent volontiers; l'enfant parle et tous sont attentifs; le domestique, le mendiant, l'étranger parlent aussi, souvent tous à la fois, sans qu'on les fasse taire. »

Il peut sembler paradoxal de le dire, et rien n'est pourtant plus exact, l'anarchie complète a toujours été l'état politique de la race arabe. Cette race nous donne le spectacle singulier d'une société se soutenant à sa manière sans aucune espèce de gouvernement ni d'idée de souveraineté. Le calife n'est nullement un souverain, c'est un *vice-prophète*. Les historiens arabes sont pleins d'anecdotes qui

témoignent de la liberté avec laquelle les premiers musulmans blâmaient en face ces représentants de l'autorité prophétique, et résistaient à leurs ordres quand ils ne les approuvaient pas. Les révolutions des premiers siècles de l'hégire, l'extermination de la famille du Prophète et du parti resté fidèle à l'idée primitive de l'islamisme, venaient de l'incapacité absolue de rien fonder et de l'impossibilité où était la race arabe de se développer dans des pays qui appellent une organisation régulière. En Afrique, au contraire, où elle rencontrait un sol approprié à la vie nomade et patriarcale, cette race s'est répandue de proche en proche, par un mode de propagation analogue à celui du sable dans le désert, portant avec elle ses habitudes d'indiscipline, sa religion simple, son purisme grammatical.

L'islamisme n'était pas moins bien adapté que la race arabe à la nature africaine. Né dans le désert, il tend de plus en plus à s'y enfermer. M. d'Escayrac de Lauture insiste vivement sur ce phénomène bizarre que l'islamisme est bien plus pur dans le Soudan qu'en Syrie, en Égypte, à Constantinople. Les superstitions, les dévotions mesquines, qui ont terni presque partout la pureté de la doctrine unitaire, n'ont aucun accès parmi les tribus nomades de l'Afrique ; les derviches et les ordres religieux, qui ailleurs ont supplanté les oulémas dans la faveur du peuple, n'exciteraient ici que le dégoût. Ce puritanisme confine parfois à l'incrédulité. L'Arabe bédouin, à force de simplifier sa religion, en vient presque à la supprimer : c'est assurément le moins mystique et le moins dévot des hommes. Sa religion ne dégénère jamais en crainte servile ; le monothéisme est moins pour lui une religion positive qu'une manière de repousser la superstition. Il est prouvé aujourd'hui que l'islamisme se produisit au VII^e siècle presque sans conviction religieuse, et n'obtint une créance absolue que quand, sortant de l'Arabie, il tomba sur un sol mieux disposé pour la foi. La plupart des tribus bédouines se convertirent par force, sans trop savoir ce qu'elles faisaient. M. Fresnel nous a appris que, dans le Hadramant, des tribus entières n'ont embrassé l'islamisme que depuis peu d'années, par suite du mouvement

walhabite. L'Arabie, qui a converti le monde, a été convertie la dernière. « Le Persan, le Criméen, le Turc traversent la moitié de l'Asie, le noir du Sénégal affronte un voyage de deux années, pour adresser à Dieu leurs ferventes prières dans le sanctuaire de l'islamisme ; le Bédouin, qui, chaque année, vient planter ses tentes sous les murs de la ville sainte, ne dépense pas un quart d'heure pour assurer son salut, et meurt à quatre-vingts ans sans avoir accompli le premier devoir du musulman. »

« Je voyageais dans le Soudan avec un secrétaire égyptien, continue M. d'Escayrac ; parfois nous réclamions le soir l'hospitalité du désert, je le priais de chanter, comme les muezzins du Caire, l'appel à la prière : l'étonnement des Arabes nous amusait beaucoup. « Que chante-t-il ? venaient-ils me demander ; qu'est-ce que cela veut dire ? — C'est l'appel à la prière, leur disais-je, ne l'avez-vous jamais entendu ? — Jamais. — Est-ce que vous ne priez pas ? — Nous ne le pouvons pas : l'eau est rare chez nous et les ablutions en demandent beaucoup. — Ne pouvez-vous donc pas les pratiquer avec le sable ? C'est pour vous que le Prophète a institué le *teyemmum* (1) ; voulez-vous que je vous le fasse connaître ? — Ce n'est pas la peine : nous sommes des Arabes, nous ne sommes pas des saints. »

» Parcourant la Syrie, il m'arriva de passer devant un Arabe qui déjeunait de fort bon appétit et m'invita à prendre part à son repas. Nous étions en ramadhan, et je lui en fis l'observation. « Dieu, lui dis-je, n'a-t-il pas ordonné de jeûner pendant ce mois béni ? — Je ne l'ai pas entendu, me répondit-il. — Mais, ajoutai-je, c'est écrit dans le Coran. — Bah ! fit-il, je ne sais pas lire. »

La langue arabe, enfin, présente chez les nomades du Soudan le même caractère d'inaltérable pureté. Elle y a conservé tout son atticisme, tandis que partout dans les villes elle s'est promptement altérée. Ainsi se vérifie encore ce fait capital que le désert est le centre et le milieu naturel de la culture arabe. Une poésie d'une extrême recherche, une langue qui surpasse en délicatesse les idiomes

(1) Mode d'ablution qui se pratique avec du sable à défaut d'eau.

les plus cultivés, des subtilités de critique littéraire telles qu'on en rencontre aux époques les plus fatiguées de réflexion, voilà ce qu'on trouve au désert, cent ans avant Mahomet, et cela chez des poètes voleurs de profession, à demi nus et affamés. Des caractères tels que ceux de Tarafa et d'Imroulkaïs, fanfarons de débauche et de bel esprit, unissant les mœurs d'un brigand à la galanterie de l'homme du monde, à un scepticisme complet, sont certes un phénomène unique dans l'histoire. Les Arabes ont toujours cru que les tribus nomades conservent le dépôt du langage choisi et des manières distinguées. Les familles nobles d'Espagne et d'Afrique faisaient faire à leurs fils un voyage littéraire parmi les Bédouins. Les chérifs de la Mecque envoient encore aujourd'hui leurs enfants passer un certain nombre d'années et, en quelque sorte, faire leur rhétorique au désert.

C'est bien à tort, en effet, qu'on envisage la vie nomade comme inséparable de la barbarie, parce qu'elle n'admet pas le genre de raffinements auxquels nous sommes habitués à donner exclusivement le nom de civilisation. Elle en admet d'une autre sorte, et n'est nullement incompatible avec une grande culture intellectuelle et morale. Est-il plus charmant tableau que celui que nous offrent dans la haute antiquité les patriarches abrahamides, menant partout leur noble vie de pasteurs, riches, fiers, chefs d'un nombreux domestique, en possession d'idées religieuses pures et simples, traversant les sociétés plus compliquées des Chananéens et des Chamites sans s'y confondre et sans en rien accepter ? Il est difficile de se figurer à quel point la vie du *douar* développe les instincts individuels, combien elle fortifie le caractère personnel, mais aussi combien elle rend incapable de discipline et d'organisation. Un cercle d'idées assez étroit, des passions très profondes, un grand sens pratique, une tendance à faire prédominer les considérations de l'intérêt égoïste sur celles de la moralité, une religion épurée, tel est l'esprit du *douar*. Nos préoccupations toutes naturelles en faveur de la vie urbaine nous font en général envisager la vie nomade sous de très fausses couleurs. Nous ne comprenons en dehors

du citadin que le paysan à demi serf, ne recevant la vie sociale d'aucune institution, tel que l'a créé le moyen âge ; or c'est là un genre de vie assez nouveau, et de tous, peut-être, le plus fermé à la civilisation ; c'est celui où l'homme est le plus isolé et participe le moins à la vie commune de la société. On peut affirmer que le genre de vie du Kirghiz, abstraction faite de l'inégalité des races, est bien plus propre à cultiver l'individu que celui de nos paysans. La vie commune de la tribu est, en effet, comme une grande école traditionnelle à laquelle tous assistent ; le contact perpétuel et intime des individus excite à un haut degré certaines facultés ; enfin, si une telle vie est très impropre aux spéculations scientifiques et rationnelles, elle constitue un milieu souverainement poétique et où les grandes idées religieuses trouvent merveilleusement à se développer.

Tel est l'intéressant résultat qui sort du livre de M. de Lauture. Ce livre est en quelque sorte l'apologie du désert et de la race du désert. On ne peut nier que la conversion et, par suite, la conquête de l'Afrique centrale semblent dévolues à l'Arabie par une sorte de droit naturel. A l'heure présente, la langue arabe est partout en Afrique le signe d'une certaine civilisation : c'est grâce à l'arabe que l'Afrique a eu quelque littérature, et qu'on a vu, par exemple, un assez beau mouvement littéraire se produire à Tombouctou (1). De nos jours, l'islamisme et la langue arabe font de grands progrès dans la partie orientale de l'Afrique, du côté de Mozambique et de Madagascar, comme nous l'apprennent les renseignements fournis par le missionnaire Krapf (2). Plusieurs pays du Soudan, tels que le Ouaday, paraissent avoir été récemment convertis, et la propagande musulmane chez les noirs du Sénégal est de plus en plus active. L'islamisme est encore conquérant de ce côté, et, bien que des causes physiques

(1) L'histoire littéraire de Tombouctou nous a été récemment révélée par M. Cherbonneau, *Journal asiatique*, janvier 1853.

(2) *Journal de la Société asiatique allemande*, 1840, p. 44 ss. — Depuis la publication de cet article, l'islamisme a fait en Afrique des progrès effrayants.

condamnent à jamais l'Afrique à n'occuper qu'un rang secondaire dans l'histoire de la civilisation, on devra savoir gré à l'islamisme et aux Arabes d'avoir élevé les races noires du Soudan, autant peut-être qu'il était possible, au-dessus de leur incurable matérialité.

LA SOCIÉTÉ BERBÈRE (1)

L'EXPLORATION scientifique de l'Algérie sera l'un des titres de gloire de la France au XIX^e siècle, et la meilleure justification d'une conquête qui a mis en lumière chez la nation conquérante tous les talents, excepté ceux du colonisateur. Je n'ai le droit de parler que des sciences historiques. Dans cet ordre d'études, l'Algérie a vu s'élever une forte école, qui a su appliquer les plus solides qualités d'esprit à l'exploration ethnographique, linguistique, archéologique, épigraphique du sol nouvellement acquis à la civilisation. De la part de l'autorité militaire et de la population civile, le zèle a été le même ; la rivalité ici n'a existé que pour le bien. Pas une période du passé de l'Algérie qui n'ait été l'objet de capitales recherches, d'importantes découvertes, dont plusieurs ont fort dépassé l'étroit horizon de l'histoire locale, et ont apporté à l'histoire générale du monde des données de premier intérêt. On peut comparer ce qui s'est passé à cet égard dans notre colonie au spectacle que présente la Société asiatique de Calcutta vers la fin du dernier siècle. A une époque où les études critiques étaient en décadence dans la mère patrie, Calcutta eut Colebrooke, William Jones, grands esprits ouverts, sans routine ni parti pris, aux directions nouvelles. Les colonies se formant d'ordinaire des éléments les plus indépendants d'une nation, il n'est pas rare de voir

(1) *La Kabylie et les Coutumes kabyles*, par MM. A. Hanoteau, général de brigade, et A. Letourneux, conseiller à la cour d'Alger, trois volumes. Imprimerie nationale. Paris, 1873.

Article paru sous le titre : *Exploration scientifique de l'Algérie : la société berbère*, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} septembre 1873. (N. de l'éd.)

s'y développer ainsi, avec un éclat tout particulier, ce qui demande de l'intelligence ou de l'activité.

I

L'histoire de l'Algérie se divise d'après le nombre des conquêtes étrangères qu'elle a subies. Les victoires successives des Romains, des Vandales, des Byzantins, des Arabes, des Français, sont les jalons qui coupent la monotonie de ses annales. N'y a-t-il pas cependant, au-dessous de ces couches de maîtres imposés tour à tour par la force, un fond indigène encore retrouvable, matière toujours prête à subir les dominations étrangères, pépinière éternelle de serfs pour les vainqueurs qui se sont succédé de siècle en siècle ? Ce fond existe, et il ne fallut qu'un coup d'œil superficiel pour le découvrir dans les Kabyles. Le Kabyle, personne n'en doute, n'a été amené dans le pays ni par la conquête musulmane, ni par celle des Romains ; ce n'est ni un Vandale, ni un Carthaginois ; c'est le vieux Numide, le descendant des sujets de Masiussa, de Syphax et de Jugurtha. Une langue à part, profondément distincte des langues sémitiques, bien qu'ayant avec elles des traits de ressemblance et leur ayant fait de nombreux emprunts, est, à cet égard, le plus irrécusable des témoins. Cette langue se retrouve sur les anciens monuments du pays. Elle n'y a sûrement été introduite ni par Carthage, qui parlait presque hébreu, ni par Rome, ni par les Germains, ni par les Byzantins, ni par les Arabes. Un trait de lumière a été jeté sur l'obscur histoire de l'Afrique quand il a été constaté, surtout par les beaux travaux de M. Hanoteau, que la langue kabyle est à peu près identique au touareg, et que le touareg lui-même est dans la parenté la plus étroite avec tous les idiomes sahariens qui se parlent depuis le Sénégal jusqu'à la Nubie, en dehors du monde nègre ou soudanien. A partir de cette découverte, le vieux fond de race de l'Afrique du Nord a été nettement déterminé. Le nom de *berbère* paraît, à l'heure présente, le meilleur pour désigner ce rameau du

genre humain. L'avenir montrera sans doute que cette dénomination est trop étroite : au touareg et au kabyle, on trouvera des frères et des sœurs ; on montrera que cet idiome n'est qu'un membre d'une famille plus vaste. Déjà, du côté de l'Égypte et de l'Espagne, se sont ouvertes bien des perspectives séduisantes, décevantes peut-être. On s'est demandé si le copte, le basque, ne trouveraient pas de ce côté le biais qui les ferait sortir de leur solitude linguistique. Rien de démonstratif n'a encore été proposé à cet égard. La famille dont nous parlons est donc jusqu'à nouvel ordre purement africaine, ou plutôt atlantique et saharienne. A côté des deux groupes linguistiques et historiques déjà si bien dessinés, groupe indo-européen, groupe sémitique, est venu de la sorte se placer un troisième groupe, dont les caractères ne sont pas moins tranchés, bien qu'assurément sa destinée dans l'histoire ait été moins brillante.

On ne pouvait soupçonner, il y a trente ans, l'étendue et la solidité qu'on arriverait à donner à cette individualité ethnographique. Non seulement la race berbère a maintenant un droit de cité incontestable dans le monde de l'anthropologie ; elle est même devenue l'objet d'une science. Autour de cette race indigène du Nord de l'Afrique s'est créé, en effet, un ensemble d'études analogues à celles dont le monde sémitique et le monde indo-européen fournissent la matière. Sans doute l'intérêt n'est pas le même ; les instruments d'étude sont moins nombreux ; la race berbère tient dans le monde une place de quatrième ou cinquième ordre, si on compare le rôle qu'elle a joué à celui des Hébreux, des Phéniciens, des Arabes, des Grecs, des Romains, des Celtes, des Germains ; mais, pour n'avoir qu'un rang assez humble dans l'échelle du génie, la race berbère n'en est pas moins importante dans l'ensemble de l'humanité. Son étonnante vivacité est un des phénomènes de l'histoire les plus dignes d'être étudiés. A l'époque romaine, d'ailleurs, le monde berbère a introduit quelques éléments essentiels dans le mouvement général de la civilisation, en prenant une part considérable à la formation du christianisme latin.

Au point de vue des sciences historiques (1), cinq choses constituent l'apanage essentiel d'une race, et donnent droit de parler d'elle comme d'une individualité dans l'espèce humaine. Ces cinq documents, qui prouvent qu'une race vit encore de son passé, sont une langue à part, une littérature empreinte d'une physionomie particulière, une religion, une histoire, une civilisation. On peut y joindre, dans certains cas, une écriture propre ; cette condition n'est pourtant pas de rigueur, car de très grandes races, telles que la race indo-européenne, n'ont jamais eu d'alphabet à elles, et ont emprunté l'écriture des autres peuples. On en peut dire autant de l'art, l'art s'empruntant avec plus de facilité que la langue, la religion et la législation. Si nous demandons à la race berbère quels sont, de ces titres de noblesse, ceux dont elle peut faire la preuve, nous la trouverons à quelques égards assez pauvre ; par d'autres côtés, au contraire, elle pourra le disputer aux races les plus privilégiées. La race berbère, en effet, possède ce que n'ont pas toujours les plus illustres races, une *écriture* qui n'appartient qu'à elle, écriture singulière, peu employée, connue presque uniquement des femmes, mais dont l'antiquité nous est attestée par le monument bilingue (carthaginois et berbère) de Tugga, et par les inscriptions bilingues (latines et berbères), beaucoup plus nombreuses, des cimetières voisins de La Calle. Grâce aux soins patients et aux efforts successifs de MM. de Saulcy, Reboud, Duveyrier, Faidherbe, Judas, Halévy, Letourneux, ces petits textes ont été recueillis, étudiés, et constituent un curieux chapitre des études paléographiques et épigraphiques. L'origine de l'écriture en question est incertaine ; il n'est pas sûr que les Berbères l'aient inventée de toutes pièces ; ce n'en est pas moins un fait bien remarquable que cette race, en apparence si déprimée, ait un alphabet à elle, un alphabet qu'on n'a trouvé jusqu'ici nulle part ailleurs que sur les côtes barbaresques et dans le Sahara, et qui, selon toutes les apparences, n'a jamais servi à écrire que le berbère.

(1) Nous laissons à d'autres le soin de parler des caractères physiologiques, anthropologiques, qui, en ce qui concerne la race berbère, ne sont pas moins nettement accusés que les caractères linguistiques.

C'est surtout par la *langue* que la race berbère a triomphé de ses ennemis. Quoique des populations entières du littoral aient perdu tout souvenir de leur origine, qu'elles ne parlent plus que l'arabe, qu'elles se disent et se croient sincèrement arabes, d'autres fractions de la race berbère, même dans la région maritime, ont gardé, et leur langue, mêlée il est vrai d'arabe, et leurs mœurs, altérées jusqu'à un certain point par la conquête musulmane. Ce sont les tribus qu'on appelle *kabyles*. Si l'on s'enfonce dans l'intérieur, le vieux fond se retrouve bien plus pur. Le touareg, langue autochtone de toute l'Afrique du Nord, est sans mélange d'arabe. Pour étudier la physionomie de ces curieux idiomes, le touareg est donc un type bien préférable au kabyle. Le général Hanoteau, dans ses deux grammaires kabyle et touareg, a présenté les traits principaux de ce grand système linguistique avec sincérité, sans parti pris, en laissant prudemment aux philologues comparatifs le soin de tirer les conséquences des faits bien observés qu'il leur soumet. — Il peut sembler ambitieux de parler de *littérature* à propos de peuples aussi peu littéraires. M. Hanoteau a néanmoins recueilli ce qu'on a de la littérature berbère, c'est-à-dire quelques chants populaires, quelques récits.

L'*histoire* des Berbères est obscure ; on la conclut surtout de l'histoire des autres races qui ont été en rapport avec eux. Les Berbères ont eu cependant un historien qu'on peut appeler de génie, l'Arabe Ibn-Khaldoun. Dans sa vaste encyclopédie historique, le monument de beaucoup le plus surprenant que nous ait légué l'historiographie musulmane, Ibn-Khaldoun consacre aux Berbères un livre entier, qu'a publié et traduit, avec sa sûreté ordinaire, M. de Slane. — Quant à la vieille *religion* africaine, elle a disparu sans retour ; l'islamisme l'a complètement oblitérée. On parle vaguement de quelques massifs de montagnes très avancés vers le Sud, chez les Touareg, où les habitants ne seraient pas musulmans ; peut-être sont-ils chrétiens, peut-être juifs. Jusqu'à présent nous n'avons, pour connaître le culte indigène de l'Atlas, du Sahara et des côtes barbaresques, qu'un petit nombre de passages des auteurs grecs et latins, notamment

de la *Johannide* de Corippus, et quelques indices épigraphiques. C'est bien peu ; des dieux si fort oubliés de leurs anciens fidèles n'ont guère d'espoir de résurrection.

Reste la *législation* coutumière, partie d'ordinaire si persistante de l'individualité d'une race. Cet élément essentiel est très bien conservé chez les Kabyles. Tout en étant sans réserve convertis à l'islam et en se montrant, sous le rapport du dogme, des musulmans irréprochables, les Kabyles, dans un grand nombre de cas, s'écartent des prescriptions de la loi civile du Coran, disant avec beaucoup de sens que ces prescriptions ont été faites pour un pays très différent du leur, et pour un peuple qui n'avait pas leur manière de vivre. C'est là un phénomène dont on trouverait à peine un autre exemple dans le monde musulman. Partout ailleurs la foi religieuse et le code ont été inséparables. Ici, la coutume locale a eu la force d'abroger une moitié du livre sacré. Dans certaines parties du monde berbère, le droit commun musulman a, il est vrai, pris le dessus ; mais ce fait, quand il s'est produit, a toujours été le résultat d'une conquête postérieure, et non de la simple conversion à l'islam. Ce qui prouve bien, d'un autre côté, que les coutumes qui ont ainsi triomphé de la plus intolérante des révélations sont une forme innée, un vieux legs de race, c'est qu'elles sont communes à tous les Berbères, c'est-à-dire à des fractions nombreuses de populations inconnues les unes aux autres, et entre lesquelles les relations sont souvent impossibles. Un sujet capital ouvert aux investigations ultérieures sera de voir jusqu'à quel point cette législation se retrouve chez les Touareg. Il y a au moins un point où la différence est sensible, c'est tout ce qui touche à la situation sociale de la femme. La femme, chez les Touareg, a une situation privilégiée ; chez les Kabyles, la condition de la femme est celle d'une servante achetée. Une telle différence peut venir, chez les Berbères d'Algérie, d'une pression plus forte des conquérants et d'un affaiblissement des mœurs primitives. L'existence, chez les Touareg, de nobles et de serfs paraît, au contraire, être le résultat de divers accidents historiques, en particulier de l'assujettissement aux Berbères de tribus

soudaniennes (1). On trouvera probablement un jour que les mœurs des Touareg, comme la langue des Touareg, offrent un critérium scientifique plus sûr que les mœurs des Kabyles ; mais ces derniers sont mieux à notre portée, et il serait certainement impossible aujourd'hui d'exécuter chez les Touareg le travail qui vient d'être fait chez les Kabyles, et dont nous avons en ce moment le volumineux résumé sous les yeux.

L'entreprise de recueillir cet antique droit coutumier d'une des plus vieilles races du monde offrait de grandes difficultés. Beaucoup de tribus kabyles ont des petits livres de coutumes écrits en arabe. Le plus souvent, pourtant, il a fallu travailler sur la tradition orale, sur les délibérations écrites des villages, sur les actes des oulémas, sur les témoignages des personnes autorisées. Le général Hanoteau, dont nous avons déjà rencontré le nom dans presque toutes les directions de la science, et M. Letourneux, conseiller à la cour d'Alger, l'une des personnes qui ont le plus fructueusement travaillé sur l'épigraphie berbère, ont rempli cette tâche avec une conscience parfaite. Exempts de préjugés de race, les deux savants auteurs n'ont eu qu'une préoccupation, la recherche exacte de la vérité. Leurs fonctions leur offraient de grandes facilités pour la savoir. Les trois magnifiques volumes, imprimés à l'Imprimerie nationale, où ils ont déposé les fruits de leur enquête, feront le plus grand honneur à la France auprès de ce public européen dans l'approbation duquel les publications sérieuses sont trop souvent réduites chez nous à chercher leurs encouragements et leur appui.

II

L'organisation politique et sociale dont MM. Hanoteau et Letourneux nous ont présenté l'excellent exposé (2) peut

(1) H. Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, p. 327 ss.

(2) MM. Hanoteau et Letourneux ont décrit le système de la constitution kabyle tel qu'il existait avant l'occupation française ; ils ont montré ensuite les modifications introduites par la conquête. La première partie est naturellement celle qui a pour nous le plus d'intérêt. Nous avons imité les judicieux auteurs en présentant comme encore existantes des pratiques

sûrement compter entre les plus originales du monde. Je ne connais pas de tableau qui fasse méditer plus profondément sur les conditions des sociétés humaines et sur leurs inévitables compensations. Le monde berbère nous offre ce spectacle singulier d'un ordre social très réel, maintenu sans une ombre de gouvernement distinct du peuple lui-même. C'est l'idéal de la démocratie, le gouvernement direct tel que l'ont rêvé nos utopistes ; mais hâtons-nous de dire que les plus fanatiques partisans de ce paradoxe seraient vite convertis, s'ils pouvaient voir les résultats que leur chimère a produits en Afrique depuis des siècles, et la patriarcale simplicité où la vie humaine s'est trouvée renfermée par un régime que, dans leur ignorance puérile, ils s'imaginent être celui de la liberté de l'individu.

Il n'en faut pas nier la possibilité. Il y a une société au monde où le peuple est tout et suffit à tout, où le gouvernement, la police, l'administration de la justice, ne coûtent rien à la communauté. Partout où la race berbère a échappé à la domination de l'étranger, nous la trouvons organisée en petites républiques indépendantes, groupées par fédérations de peu d'étendue. La forme monarchique est dans cette race une exception, et, quand on la rencontre, on peut être sûr que la population qui la subit n'est pas constituée d'une manière normale, qu'elle a fait violence à ses instincts en vue de la défense nationale ou par esprit de domination. La passion de l'égalité a toujours empêché chez les Berbères la constitution d'une nationalité forte et homogène. Ils n'en ont pas les charges, ils n'en ont pas non plus les avantages. La facilité extrême qu'ont eue à toutes les époques les conquérants pour s'établir dans le Nord de l'Afrique vient du manque total d'institutions centrales, d'armées, de dynastie, de noblesse militaire. On ne vit jamais société plus faible pour se défendre contre l'agresseur. D'un autre côté, rien de plus éloigné de l'avilissant despotisme de l'Orient, de ce culte de la force, considérée comme une manifestation de la volonté divine, qui est le grand mal des

ou des institutions modifiées par notre administration, mais qui durent encore virtuellement dans l'esprit de la race, et ont en tout cas la valeur de faits ethnographiques.

sociétés musulmanes. Les rois assez puissants que l'on voit en Numidie, en Mauritanie, en Gétulie, vers l'époque des guerres puniques, paraissent des *condottieri*, des embaucheurs de cavaliers nomades, plutôt que de vrais chefs de dynasties héréditaires appuyées sur une féodalité.

L'islamisme est une religion très peu républicaine. Toute société musulmane arrive vite au plus sanglant absolutisme. Il a fallu dans la race berbère une obstination démocratique bien prononcée pour avoir résisté à cette tendance fatale. Une seule exception à la loi d'égalité qui domine la société berbère s'est faite en faveur des marabouts. A l'origine toute religieuse, la caste des marabouts est devenue avec le temps une véritable noblesse de naissance, avec ses préjugés et ses privilèges. Il n'est pas douteux que, si les Kabyles étaient arrivés à la monarchie, les marabouts n'eussent constitué une classe sociale très vexatoire pour le reste de la communauté ; mais la démocratie met un frein à ces prétentions. Les marabouts savent que les Kabyles se révolteraient contre eux, s'ils blessaient trop ouvertement les habitudes du pays. Ils sont restés ainsi dans un état analogue à celui des moines de la première moitié du moyen âge, avant que l'empire carlovingien en décadence eût conféré aux monastères les droits féodaux.

L'unité de la société kabyle est le village ; l'autorité du village, c'est l'assemblée générale de citoyens ou *djémâa*. Cette assemblée émet des décisions souveraines et les exécute elle-même. Son autorité s'étend à tout, descend aux détails les plus intimes de la vie privée, et n'est limitée que par la coutume. Tout homme ayant atteint l'âge où il peut observer dans sa rigueur le jeûne du ramadhan fait partie de la *djémâa* et a voix délibérative. Il est vrai que ce droit, absolu en théorie, se réduit à peu de chose dans la pratique. « Sur le forum kabyle, disent MM. Hanoteau et Letourneux, il y a en réalité plus de comparses que d'acteurs véritables. » Le propre de la race berbère est d'avoir créé la quantité d'inégalités dont une société ne peut se passer, sans classe nobiliaire, sans règlement permanent, uniquement par la force des mœurs et par le consentement tacite des citoyens.

La *djémâa* ne délègue en réalité aucun de ses pouvoirs

souverains, mais elle choisit dans son sein un agent, l'*amin*, chargé de faire la police, d'assurer l'exécution des arrêts, de veiller au maintien de l'ordre et à l'exécution des règlements (1). Cet agent n'est qu'un chef temporaire du pouvoir exécutif ; il ne peut prendre aucune décision sans la *djémâa*. Une fois nommé et installé, l'*amin* choisit dans chacune des fractions du village une sorte d'adjoint, responsable envers lui et chargé de le seconder dans l'accomplissement de ses nombreux devoirs. Toutes ces fonctions sont gratuites. Si le gouvernement à bon marché est le meilleur de tous, les Kabyles ont réalisé la perfection. On verra plus loin à quel prix cette simplicité décevante a été obtenue, et comment la conséquence de ce singulier régime a été de maintenir la guerre civile en permanence dans chaque village et dans chaque tribu.

La durée des fonctions de l'*amin* n'est pas fixée. Il y a des exemples d'*amin* qui sont restés dix ans et plus à leur poste. L'élection se fait sans compter les voix, après une série de pourparlers et de concessions mutuelles. La votation par scrutin est contraire à toutes les idées des Kabyles sur les prérogatives auxquelles donnent droit l'âge, la position, la naissance et la valeur personnelle des individus. Tout Kabyle peut être *amin* de son village ; mais ici encore les mœurs restreignent le principe général. Pour être appelé à cette dignité, il faut présenter certaines conditions qui, bien que n'étant stipulées nulle part, n'en sont pas moins exactement observées. D'abord on ne choisit que des gens relativement riches. L'*amin*, en effet, ne reçoit aucun traitement et est obligé à d'assez fortes dépenses. Ces fonctions soulèvent beaucoup de haines contre celui qui les remplit. Pour ménager leur popularité, les chefs de parti les déclinent et se contentent de faire nommer des candidats à leur dévotion, qu'ils soutiennent et dirigent. Un *amin* est obligé de consulter ces personnages influents, que l'opinion publique place au-dessus de lui. La *djémâa* d'un village kabyle est ainsi le théâtre d'intrigues tout aussi compliquées que le

(1) Inutile de rappeler que la conquête française et surtout les mesures qui ont été la conséquence de la dernière révolte ont profondément modifié cette organisation.

parlement le plus jaloux. Lorsqu'un *amin* a perdu la confiance de son village, on lui donne à entendre avec toute sorte d'égards qu'il a besoin de repos et que ses intérêts réclament son temps. S'il reste sourd à ces insinuations, un marabout lui exprime d'une manière plus claire le vœu de la population.

La *djémâa* se réunit une fois par semaine, ordinairement le lendemain du jour où se tient le marché de la tribu. Si, dans l'intervalle des séances régulières, il y a lieu de convoquer une réunion extraordinaire, l'*amin* en fait donner avis la veille par le crieur public. Tous les citoyens sont tenus d'assister aux réunions de la *djémâa* : celui qui s'abstient sans motif valable ou sans une permission de l'*amin* est mis à l'amende. L'*amin* préside la réunion, expose le motif de la séance et invite les citoyens à émettre leur avis. Le Kabyle est naturellement orateur, et ces tribunes de village voient souvent déployer une éloquence digne des *agora* les plus célèbres de l'antiquité. L'usage limite fort la liberté laissée à tous de parler. Pour prendre la parole, il faut être influent, respecté, âgé. Il paraît que la convenance de ces débats parlementaires ne laisse rien à désirer. Tout excès de parole est sévèrement réprimé ou même puni de l'amende. Quand les esprits s'échauffent, les hommes influents s'entendent pour ajourner la discussion. Dans les affaires importantes, l'unanimité est nécessaire. L'opinion de la minorité, quelque faible qu'elle soit, est toujours prise en sérieuse considération. S'il n'est pas possible de se mettre d'accord, la discussion est abandonnée. Dans les cas où une prompt solution est nécessaire, on convoque les notables de la tribu. Ceux-ci, assistés d'un ou deux marabouts renommés par leur sagesse, forment une espèce de tribunal qui prononce sans appel. Parfois on s'en réfère à la *djémâa* d'un autre village. Souvent on convient de s'en remettre à l'arbitrage d'un homme investi de la confiance générale. Le règlement de presque toutes les affaires en Kabylie se fait ainsi par une suite de transactions où l'opinion publique et l'autorité des notables jouent le rôle principal.

Voilà une découverte naïve sans doute, et qui n'a jamais pu procurer aux populations qui s'y sont abandonnées des

jours bien glorieux ; on voit déjà cependant combien elle diffère du rêve des radicaux européens. La commune kabyle qui, à priori, paraît une impossibilité, existe assez fortement ; mais elle existe grâce à l'empire incontesté de la coutume, à une très puissante organisation de la famille et à une sélection de personnes désignées par une supériorité quelconque à la considération publique. Une pareille société n'a pas dans son sein de force matérielle qui puisse lui donner une paix durable ; mais elle a dans ses règles sévères, dans ses usages, une base de respect suffisante pour durer. A défaut de la noblesse militaire des peuples aryens, et du chef à la façon arabe, désigné à la fois par la naissance et par la valeur personnelle, le village kabyle a ses notables, aristocratie sans titre défini, résultant de l'estime, des services rendus, supposant pour condition une certaine aisance qui permet à l'individu de vivre sans travailler journallement de ses mains. Il y a même des familles ayant donné des chefs temporaires au pays, et vers lesquelles les yeux se tournent d'eux-mêmes aux moments de crise. Seulement le nombre de ces notables n'est pas limité ; aucune condition n'est imposée pour en faire partie ; l'opinion seule est juge à cet égard. — En réalité, tout se juge par la *djémâa* restreinte des notables. L'approbation de l'assemblée générale n'est plus qu'une formalité. Des rôles analogues à ce que nous appelons « l'opposition » seraient accueillis par des huées ; l'exclusion de la jeunesse des affaires est le trait de ces sortes de constitutions patriarcales. La révolution y est impossible ; malheureusement, les plus grandes folies (les dernières révoltes de la Kabylie l'ont prouvé) ne sont pas du même coup frappées d'impossibilité.

L'étendue des pouvoirs de la *djémâa* est sans limite. Elle cumule le pouvoir politique, le pouvoir administratif, le pouvoir judiciaire ; elle prononce la peine de mort, punit d'amende les moindres infractions aux règlements municipaux ; elle statue dans les affaires civiles, ou délègue ses pouvoirs à des juges arbitres, et se réserve l'exécution. Dans les attributions de la *djémâa* et de l'*amin*, nulle distinction de ce que nous considérons comme du domaine de

la loi et du domaine de la morale privée. Des déloyautés, des manquements aux devoirs du galant homme, des fautes contre l'hospitalité, deviennent dans une telle société des délits punis par l'amende. L'amende, appartenant à la *djémâa*, est à dessein multipliée. Elle constitue une sorte de reprise exercée par le pauvre sur le riche, et c'est par elle que la société kabyle fait au socialisme la part qu'il est bien difficile à une démocratie de lui refuser.

Cette organisation politique si simple repose, en effet, sur un esprit de solidarité qui dépasse tout ce qu'on a pu constater jusqu'ici dans une société vivante ou ayant vécu. Les institutions d'assistance mutuelle sont, dans la société kabyle, poussées à un point qui nous étonne ; la coutume à cet égard a force de loi et renferme des dispositions pénales contre ceux qui voudraient se soustraire aux obligations de ce que nous appellerions la charité et la générosité. Le pauvre est nourri en partie par la communauté, du fruit des amendes, des distributions gratuites, d'une réserve de la propriété générale, frappée de séquestre en sa faveur. La *thimecheret* ou « partage de la viande » est une des institutions particulières aux Kabyles. La pauvreté de ces tribus est telle que l'abatage d'une bête y est un acte public, réglé de la façon la plus minutieuse. La plupart des « partages de viande » se font sur les deniers publics. Ces distributions présentent de bons et de mauvais côtés. « Une partie des amendes frappées par le village y étant affectée, disent MM. Hanteau et Letourneux, tout le monde est intéressé à la répression des crimes et délits ; mais, d'autre part, les juges qui infligent ces amendes étant les convives qui profitent de la *thimecheret*, la perspective d'un bon repas exerce quelquefois sur leurs décisions une fâcheuse influence. »

Il est rare que les sociétés où la souveraineté réside dans l'universalité des citoyens échappent à l'abus de faire servir ainsi le bien de tous à des fins privées. La pauvreté du sol départi à la race berbère a développé outre mesure dans son droit coutumier les dispositions érigeant en obligation l'aide fraternelle. Une foule de traits de la législa-

tion kabyle nous montrent le village organisé comme une famille, et à quelques égards comme une communauté. Si, dans l'intervalle de deux marchés, une famille veut tuer une bête pour son usage particulier, elle est tenue d'en informer l'*amin*. Celui-ci en fait donner avis au village par le crieur public, afin que les malades et les femmes enceintes puissent se procurer de la viande. Le propriétaire de l'animal abattu ne peut se refuser à céder la quantité demandée. Les tribus voisines pendant l'hiver ont soin d'y construire des bâtiments où les voyageurs trouvent, avec un abri, une provision de bois pour se chauffer et faire cuire leurs aliments. Quand les ouragans font craindre des accidents, les hommes des villages les plus rapprochés vont à la recherche des voyageurs égarés, et chaque hiver ils en arrachent plusieurs à la mort.

Dans un pays où il n'y a pas d'hôtelleries, l'hospitalité devient une charge publique, et, chez des populations aussi pauvres que celles dont nous parlons, c'est une charge pénible. Les Kabyles s'en acquittent d'une façon vraiment touchante. Une sorte de réserve est légalement faite sur la fortune publique pour celui qui traverse la tribu. L'étranger, dès qu'il entre dans le village, a sa part dans le bien commun. Les Kabyles poussent jusqu'à l'héroïsme l'application de ce beau principe. Pendant l'hiver de 1866-1868, lorsque la famine décimait les populations indigènes de l'Algérie, les Kabyles de la subdivision de Dellys eurent à nourrir des mendiants étrangers accourus de tous les points de l'Algérie et même du Maroc. Les villages venaient au secours des réfugiés sans s'inquiéter de leur origine, avec une charité pleine de délicatesse. Pas un seul de ces malheureux n'est mort de faim sur le sol kabyle ; ces actes de charité étaient accomplis simplement, sans bruit, sans ostentation et comme un devoir tout naturel.

Voilà qui est admirable et montre tout ce qu'il y a d'excellentes qualités de cœur dans la race berbère. Les pages héroïques et touchantes de l'histoire du christianisme africain s'expliquent par cet esprit d'humanité, de douceur. D'autres dispositions du code kabyle, instituant

ce qu'on peut appeler le droit de corvée réciproque, et sanctionnées, comme les lois de secours mutuels, par l'amende ou l'exil, viennent du même fonds, combiné avec les habitudes d'une vie étroite et besogneuse. Un Kabyle qui bâtit une maison a droit à l'assistance du village entier. Le village doit lui fournir des manœuvres pour servir les maçons. Dans certaines localités, il y a un tour de corvée établi et réglé par l'*amin*. Ailleurs, les travailleurs sont des hommes de bonne volonté ; mais chacun sait qu'en cas de refus il serait désigné d'office et puni d'amende. Les femmes apportent l'eau nécessaire à la construction. Les tuiles sont fabriquées et déposées à pied d'œuvre par les gens du village. Les bois de charpente, les meules de moulin, sont portés par les hommes valides, sur la réquisition de l'*amin*. Nul ne peut refuser le passage sur sa propriété. Les travaux des champs se font également avec le secours de la prestation mutuelle. Chacun au besoin requiert le village et souffre d'en être requis. Cette institution et le mot berbère qui la désigne ont passé chez les Arabes ; mais, entre les mains de tribus organisées d'une façon féodale, l'institution a changé de nature, elle n'est chez les Arabes qu'une corvée gratuite au profit des chefs et sans nul avantage pour la communauté.

La conséquence de cette organisation a été de favoriser très peu le développement de la richesse, mais aussi d'empêcher la formation d'un résidu social voué par décret fatal à la misère. Le monde berbère n'a pas, à proprement parler, de classe pauvre, distinguée de la classe aisée par son extérieur, ses manières, son langage et ses habitudes. En assistant à une *djémâa*, il est très difficile de dire qui sont les pauvres et qui sont les riches. La différence d'éducation et d'instruction n'existant pas, la noblesse féodale n'ayant laissé aucune trace, il y a dans une telle société des différences de fait, non des différences de droit. Le dernier mendiant vient s'asseoir familièrement à côté du premier personnage, sans que celui-ci s'en étonne. La misère est un accident auquel tout le monde est exposé ; l'indigent n'est en rien humilié par le secours qu'il reçoit. Aucune société ne s'est montrée à cet

égard plus libérale que la société kabyle. La part du pauvre est faite par la loi extrêmement large, les fondations privées l'élargissent encore ; on sent que la société n'est, chez de telles populations, qu'une extension de la famille. Il n'y a pas d'enfants naturels ; l'enfant né hors mariage est toujours mis à mort, même dans les cas rares où la mère obtient son pardon.

L'honneur est, après le principe d'association mutuelle, la base de la société kabyle (1) ; avec ces deux principes, les Berbères sont arrivés à se passer à peu près de la force. De même que l'assistance mutuelle, le code kabylo rend l'honneur obligatoire et y met une sanction. Telle est la base de l'*anaïa*, rouage essentiel de cette organisation primitive, et qu'on peut définir un engagement d'honneur d'un protecteur envers son protégé, ayant une valeur légale. On s'étonne au premier coup d'œil que la loi s'occupe d'une relation d'un ordre purement moral et privé entre deux citoyens ; mais dans une pareille société, presque dénuée de force publique, l'*anaïa* est la garantie suprême. Celui qui l'affaiblit affaiblit la chose publique, lui enlève son principal étai. Supposons toutes nos garanties sociales disparues, les villages, les quartiers formant des ligues pour se défendre ; la parole d'honneur prendrait une valeur officielle et les ligues seraient amenées à se donner le droit de punir la violation d'un engagement moral. Les garanties publiques étant très faibles chez les Kabyles, les pactes individuels y suppléent. Celui qui a engagé son *anaïa* est obligé sous peine d'infamie d'y faire honneur. S'il est dans l'impuissance d'y donner suite, l'*anaïa* passe à sa famille, à sa tribu, à son village, aux diverses confédérations dont il est membre. La violation de leur *anaïa* est la plus grave injure qu'on puisse infliger à des Kabyles. Un homme qui, selon l'expression consacrée, brise l'*anaïa* de son village ou de sa tribu, est puni de mort et de la confiscation de tous ses biens ; sa maison est démolie. « On ne peut refuser à l'institution de l'*anaïa*, disent MM. Hanoteau et Letourneux, un caractère de véritable grandeur. C'est une

(1) Voyez le beau passage d'Ibn-Khaldoun sur le caractère de la race berbère, t. I, p. 199-200 de la traduction de M. de Slane.

forme originale de l'assistance mutuelle, poussée jusqu'à l'abnégation de soi-même, et les actes héroïques qu'elle inspire font le plus grand honneur au peuple kabyle. Malheureusement la nécessité même de ces dévouements est l'indice d'un état social peu avancé, où l'individu est obligé de se substituer à la loi pour protéger les personnes. » L'*anaïa* est aussi la cause de la plupart des petites guerres qui formaient le fond de l'histoire kabyle avant que l'occupation étrangère fût venue y mettre fin.

III

La guerre est, en effet, l'état naturel d'une société composée de petites unités communales, sans pouvoir supérieur qui ait le droit de s'interposer entre elles et de juger leurs différends. Il n'y a pas à cela une exception dans l'histoire. Le régime des villes, des communes, des tribus indépendantes, est le régime de la guerre de tous contre tous. Les hommes s'entre-tuent dès qu'ils n'en sont pas empêchés par un État fort, qui les domine. Nous avons dit que le village est la seule unité véritable du monde kabyle ; nous montrerons bientôt certaines agglomérations supérieures au village ; mais ces agglomérations sont d'importance secondaire et sans autorité réelle ; elles n'empêchent pas les guerres civiles de *djémâa* à *djémâa*. Tout Berbère est, de la sorte, un guerrier, et les guerres sont très fréquentes. Heureusement elles sont peu meurtrières. L'esprit de conquête n'existant pas et les intérêts généraux ne fournissant pas matière à discussion, les Kabyles ne se battent entre eux que pour des questions d'amour-propre : violations vraies ou prétendues de l'*anaïa*, enlèvements de femmes, rixes particulières. La grande majorité des combattants n'a aucun intérêt direct à la lutte. Ils vont au feu sans haine, par esprit de solidarité et par point d'honneur. Ces guerres sont de véritables duels de village à village, de tribu à tribu. Après que la fusillade a duré un temps raisonnable et que les pertes sont à peu près égales de part et d'autre,

les deux partis se retirent, emportant leurs blessés et leurs morts. Les choses se retrouvent alors exactement dans l'état où elles étaient avant la guerre, et la lutte n'a eu d'autre résultat que l'honneur satisfait.

La tribu est, au milieu de cette anarchie communale, le seul élément pacificateur. La tribu kabyle est formée par la réunion de plusieurs villages. Lorsqu'une querelle éclate entre deux villages, la tribu se porte comme médiatrice. Elle intervient aussi dans les discussions intérieures des *djémâa*. La tribu soutient de plus chaque village dans les affaires qui intéressent son honneur contre des étrangers. Les marchés, toujours situés hors des villages, lui appartiennent. Les villages, de leur côté, contribuent aux dépenses de la tribu, et lui doivent les prestations en nature ; mais la tribu ne s'immisce pas dans les affaires des villages. Il n'y a, dans la tribu, rien d'analogue à ce qu'est l'*amin* dans le village. En certains cas de guerre, les notables choisissent pour centraliser les ressources et veiller aux intérêts généraux un « *amin* de la tribu » ; mais ces fonctions, qu'on peut comparer à celles d'un chef d'état-major, cessent avec la cause qui leur a donné naissance. Les tribus se font et se défont, se démembrent, s'incorporent à d'autres tribus, parfois disparaissent, tandis que, pour la disparition du village, il faudrait l'extinction de toutes les familles qui le composent, c'est-à-dire une véritable impossibilité.

Il est très rare que la tribu se réunisse en assemblée générale. Dans les temps ordinaires, lorsqu'il y a lieu de prendre quelque mesure, les notables des différents villages, délégués par leur *djémâa* respective ou désignés par leur position pour prendre part aux conseils du pays, se réunissent et délibèrent. Ces espèces de conseils fédéraux se tiennent en plein air, dans des endroits consacrés par l'usage. Malgré l'extrême simplicité de ses institutions, la tribu kabyle inspire un véritable patriotisme. Tout le monde tient à honneur de la défendre, de la venger, de faire respecter son *anaïa*. Si une tribu déclare la guerre à une tribu voisine ou est attaquée, toute guerre de village à village doit finir, tous doivent se réunir contre l'ennemi commun.

Le patriotisme kabyle ne va pas au delà de la tribu. Il existe bien entre les tribus des confédérations qui sont à la tribu ce que la tribu est au village ; mais le lien en est très relâché. Toutes les tribus, d'ailleurs, n'entrent pas dans ces confédérations ; plusieurs restent isolées et se contentent d'assurer leur sécurité par des alliances, et surtout en s'appuyant sur l'élément de beaucoup le plus fort et le plus singulier de la constitution kabyle, ce qu'on appelle le *çof*.

Dans une société où l'autorité organisée d'une façon durable ne dépasse pas l'agglomération communale, où la tribu n'est constituée qu'à demi, où rien n'existe qui ressemble de près ou de loin à l'État, l'individu a éprouvé le besoin de chercher dans d'autres associations une garantie que ne donne pas suffisamment l'*anaïa* de son village ou de sa tribu. C'est ce qu'on appelle les *çof* ou « partis » ; mais il faut se garder de donner à ce dernier mot le sens qu'il a chez nous : à quelques égards, on traduirait mieux le mot *çof* par « coterie » ou « société d'assurance mutuelle ». Comme il n'y a chez les Kabyles rien qui ressemble à des partis politiques, tout le monde étant d'accord pour rester dans la coutume, ni de partis religieux, personne ne songeant à discuter l'islam, ni de partis économiques, le commerce et l'industrie étant à l'état d'enfance, ni de partis sociaux, la différence des classes n'existant pas, les distinctions des *çof* ont quelque chose de tout matériel. Souvent ils ne se désignent que par le nom du membre le plus connu. Le *çof* kabyle n'est, à vrai dire, qu'une association en vue de toutes les éventualités de la vie. Il n'a rien de durable. On change de *çof* sans honte, quand on n'y trouve plus d'abri efficace, ce qui n'empêche pas qu'on n'y dépense beaucoup de passion, et que le *çof* ne soit une source de guerres à perpétuité.

Ce n'est pas ici le beau côté de la société berbère. Le *çof* est l'inconvénient inséparable d'une constitution où l'État fait si peu pour l'individu que celui-ci est obligé de demander à des combinaisons individuelles un patronage efficace ; or le *çof* introduit une vénalité effrénée : il conduit à la négation de toute idée de droit et de jus-

tice. Pour soutenir un membre du *çof* on ment, on porte de faux témoignages, on se parjure. Le *çof*, de son côté, n'abandonne jamais ses adhérents. Si l'un d'eux meurt pour la cause du *çof*, celui-ci adopte ses enfants, les nourrit, les entretient aux frais de la coterie. En toute occasion, l'associé est sûr du concours le plus actif de ses coassociés. Lorsqu'une tribu est en proie à la guerre civile, les *çof* envoient fréquemment des contingents armés pour soutenir leurs sociétaires respectifs. En tout cas, si le sort des armes force un parti à s'expatrier momentanément, il est sûr de trouver chez ses amis un accueil empressé.

Les *çof* s'étendent d'un village à un village, d'une tribu à une tribu, d'une confédération à une confédération, et même à toute la Kabylie. Cependant ces associations n'ont pas lieu indistinctement entre toutes les tribus ; il y a des groupes en dehors desquels le lien en question ne s'établit pas. D'ailleurs, la solidarité dans toute l'étendue d'un groupe n'est pas à beaucoup près aussi complète qu'entre les *çof* d'une même tribu ou d'un même village. Les fonds nécessaires au *çof* sont fournis par des cotisations volontaires. Les chefs n'en rendent pas compte ; ce sont de véritables fonds secrets employés à nouer des intrigues, à corrompre des consciences, à préparer des trahisons, à négocier l'assassinat d'un ennemi dangereux. Les chefs du *çof* deviennent ainsi des espèces de petits souverains assez puissants, et il est singulier que jamais chef de *çof* n'ait réussi à former tige de royauté. On arrive à cette position par la bravoure, par l'habileté dans l'intrigue, par l'influence de la famille à laquelle on appartient, et aussi par la richesse. Un chef de *çof* est un personnage fort occupé, et ses dépenses sont très considérables. Toutes les affaires du pays aboutissent à lui, et c'est avec lui bien plus qu'avec les *amin* de village et de tribu qu'une politique habile devrait traiter. Beaucoup de chefs de *çof* font preuve d'une rare souplesse d'esprit et d'une vraie connaissance du cœur humain.

Le *çof* paraît avoir eu autrefois une importance plus grande encore que de nos jours, et avoir produit de grandes ligues s'étendant d'un bout à l'autre de la Barbarie. C'est

là un fait analogue aux factions des *blancs* et des *noirs* dans les républiques italiennes, des *Kayssi* et des *Yémani* chez les Arabes de Palestine. Partout où l'État central n'a pas été assez fort pour garantir l'entière sécurité des personnes et des intérêts, de pareilles coteries sont inévitables. Il est possible que ces rôles puissants des Masinissa, des Syphax, des Jugurtha, se soient rattachés pour une part à des causes analogues, et qu'il faille envisager ces hommes célèbres comme des chefs de *çoj* attachés tour à tour à la fortune des Romains ou des Carthaginois. Il n'est pas donné à tous les pays d'être des nations ; or partout où un esprit national ne s'empare pas de la société humaine pour l'*informer*, comme on disait au moyen âge, c'est-à-dire pour lui donner une forme, une âme, un principe vivant, il est inévitable que les factions, les coteries, les groupements les plus artificiels prennent la place de la patrie et remplissent les fonctions que celle-ci ne remplit pas. Le *çoj* kabyle paraît de la sorte un des traits essentiels de la race berbère et une des suites de l'impuissance qu'elle a toujours montrée pour se créer des dynasties nationales.

IV

Nous venons d'exposer, d'après d'excellents observateurs, un système social qui, durant des milliers d'années, a paru une garantie suffisante à toute une fraction de l'espèce humaine. Par quelques côtés, ce système a de l'analogie avec celui de toutes les peuplades patriarcales et à demi nomades qui, sans dépasser la vie de la tribu, sont arrivées à une certaine civilisation. Il ne faut pas, en pareille matière, exagérer l'idée de race. La race, en ce qui concerne les lois et les coutumes, est primée par le genre de vie et surtout par le degré de culture. Ce que nous savons de la constitution fédérale des Gaulois rappelle singulièrement l'état social que nous voyons exister encore chez les Berbères. La vie de l'Arabe bédouin a beaucoup d'analogie avec celle du Touareg. Les Kirghiz ont des mœurs fort analogues à celles que nous voyons

attribuées dans la *Genèse* aux ancêtres supposés du peuple hébreu, et pourtant il n'y a aucune communauté de race entre les Gaulois, les Berbères, les Arabes, les Kirghiz. De telles analogies viennent moins d'une consanguinité que d'une similitude d'état social et d'une façon identique d'entendre l'autorité du village ou de la tribu comme une extension de celle de la famille. Les races sont des moules d'éducation morale encore plus qu'une affaire de sang.

Voici un fait attesté par les honorables auteurs du livre que nous analysons. Parmi les Kabyles des environs du Fort-Napoléon se trouvait, il y a quelques années, un déserteur natif d'Angers. A part un penchant à l'ivrognerie, qu'il satisfaisait dans les cabarets du fort, il avait perdu toutes les habitudes de sa jeunesse, et rien ne le distinguait plus d'un vrai Kabyle. Il avait des enfants qui ne savaient pas un mot de français, se montraient en tout musulmans fanatiques, et n'étaient pas moins hostiles à la domination française que le reste de la population.

A quelques égards, la constitution berbère n'est donc autre chose qu'un type conservé jusqu'à nos jours des vieilles sociétés qui couvrirent le monde avant les royautes administratives, telles que l'Égypte et les grands empires conquérants, telles que l'Assyrie, la Perse et Rome. Cela suffirait pour en faire un très curieux monument historique ; mais la constitution berbère possède un trait qui lui assure parmi les lois des peuples conservateurs et traditionnels une place à part. Ce trait, c'est la démocratie. Sans dynastie, sans classe militaire, sans noblesse, la société berbère a duré des siècles. Les populations patriarcales ont d'ordinaire une aristocratie, seule chargée de la tradition et de l'honneur de la tribu. Le Berbère ne connaît pas d'aristocratie héréditaire, et tout porte à croire que c'est là chez lui un système primitif. En dehors des pays révolutionnaires, en effet, nous avons beaucoup d'exemples de tribus qui ont passé de la démocratie au pouvoir de chefs héréditaires et plus ou moins absolus tandis qu'on n'a pas d'exemple de tribus qui soient arrivées de l'aristocratie à la démocratie. On est surpris d'abord qu'une société ait pu vivre dans des conditions aussi

simples que celles que nous avons décrites. La société berbère doit sa longévité à sa pauvreté. La race berbère a été la moins favorisée de toutes sous le rapport du sol qui lui est échu. Elle n'y trouva pas de peuplades antérieures pour les réduire en servage. N'ayant pas de serfs, elle n'eut pas de nobles. Exempte en même temps de toute tendance conquérante, elle n'eut pas besoin de chefs militaires (1). Enfin n'oublions pas que la race berbère remplace ce qui lui manque en fait de garanties politiques par le droit coutumier le plus serré qui fut jamais, par un droit qui laisse aussi peu que possible de liberté à l'individu, qui organise la surveillance sur la vie privée. Ces deux aspects de la vie sociale se font une sorte de compensation. Une nation qui a des mœurs très étroitement surveillées peut se contenter d'institutions politiques élémentaires : une nation qui a un grand appareil de force publique, une royauté, une noblesse, peut se permettre une plus grande liberté de mœurs.

A nos yeux, en effet, ces vieux droits coutumiers, dont la législation hébraïque contenue dans le *Pentateuque* est la forme la plus parfaite, ont ce que nous osons appeler un défaut fondamental, c'est qu'ils sont à la fois un code de lois civiles et un code de morale. La liberté de l'individu nous paraît atteinte et la vertu diminuée, si la loi se mêle de la moralité, de la charité, de la générosité, de l'honneur. La loi défend ce qui est subversif de la société et contraire au droit d'autrui, voilà tout ; quand le code attribué à Moïse recommande la douceur pour l'esclave, la courtoisie pour l'étranger, la fraternité pour l'Israélite, quand il frappe de peines terribles des délits moraux ou religieux, nous pouvons admirer le moraliste, mais le législateur nous paraît s'égarer. Nous éprouvons la même impression devant plusieurs articles des coutumes kabyles. Si un Kabyle abandonne sans secours un voyageur, même d'une autre tribu, le village de ce dernier ou quelquefois la tribu entière porte plainte à la *djémâa* du coupable, qui

(1) Les Fouar-g, par la tentation qu'ils ont eue de réduire en esclavage des peuplades soudanaises, sont arrivés à posséder une classe militaire et des serfs.

est souvent puni et toujours fortement réprimandé. Des muletiers qui rencontrent sur la route un homme dont le mulet s'est abattu ou ne peut plus marcher doivent se partager la charge et remettre le fardeau en lieu sûr. Que la religion et la morale fassent de telles recommandations, rien de mieux ; mais nous sommes choqués de les voir figurer dans un code : la pénalité nous paraît enlever tout mérite à la bonne action. J'en dirai autant des mesures sévères prises pour assurer la règle des mœurs. Les plus graves abus ont moins d'inconvénients qu'un système d'inquisition qui abaisse les caractères. L'homme de cœur veut à tout prix croire sa vertu désintéressée.

Là est le malentendu des théoriciens politiques qui se représentent comme libéral ce qui est le contraire d'un grand État organisé. Les petites sociétés républicaines, fondées sur les mœurs, presque sans gouvernement, sans noblesse provenant d'une conquête, sont les plus tyranniques de toutes, celles où l'individu est le plus impérieusement pris, formé, élevé, surveillé par la communauté. C'est dans de telles sociétés que fleurissent ces législations à la fois morales, religieuses, civiles, pénales, politiques, se donnant le droit de censurer l'individu, qui rappellent les règles d'un chapitre de religieux et qui sont la plus complète négation de la liberté. Le grand service que Rome rendit au monde fut de faire disparaître ces vieilles coutumes locales et de créer la notion du droit libéral, fixant des pénalités pour les délits que la société ne peut supporter sans se détruire, protégeant chacun dans sa personne et dans ses biens, et abandonnant le reste à la morale individuelle. L'Église chrétienne, devenue officielle à partir du ^v^e siècle, fit revivre le droit de la communauté sur les mœurs de l'individu ; l'œuvre principale de la civilisation moderne a été de supprimer une telle ingérence. L'acte le plus coupable moralement ne relève que du mépris public, s'il n'implique un délit formel prévu par la loi. Cette différence entre les sociétés anciennes et les sociétés modernes vient d'une cause toute simple. Nos puissants États modernes protègent assez l'individu pour que la coutume devienne une garantie superflue. Dans une société

comme celle des Kabyles, où il n'y a pas de force publique, il est de la plus haute importance qu'un Kabyle garde son *anaïa*, et il est juste que celui qui y manque soit puni par l'amende, car cette *anaïa* est la condition qui permet à la société d'exister sans force publique ; elle constitue, qu'on me permette l'expression, une économie de gendarmes, et celui qui ne paye pas cette quote-part de la sûreté publique est en reste avec la société. En principe, la vertu est d'autant plus nécessaire que l'État est moins fort. L'État est, si j'ose le dire, un équivalent de vertu ; il la rend moins nécessaire, et restitue à la liberté de l'individu ce qu'il lui prend en impôts et en sujétions militaires.

On peut dire en ce sens que les grands États ont créé la liberté de l'individu. La tribu, la cité, ont été impuissantes pour cela ; car la tribu, la cité, ont trop d'intérêt à ce que l'individu observe les usages traditionnels. Seul aussi le grand État permet la richesse, qui n'est qu'une application de la liberté de l'individu. — Or le grand État peut-il être un résultat de la démocratie ? Peut-il se maintenir avec la démocratie ? Il est permis d'en douter. Le grand État est l'ouvrage de nobles et de dynastes ayant su s'élever au-dessus des préjugés locaux et des coutumes patriarcales des peuplades et des cantons. C'est à leurs royautés que certains pays doivent leur civilisation. Aussi voyons-nous la démocratie moderne incapable de conserver les grands États sortis des royautés du moyen âge. Si le système républicain triomphe en Europe, il est probable que les grandes unités formées par les rois se briseront. Œuvres de dynasties, ces agglomérations périront avec les dynasties. Le peuple voudra des unités plus restreintes ; la province deviendra l'unité politique ; souvent on descendra jusqu'à la commune. La haute culture, la civilisation, courront alors de sérieux dangers, car partout en Europe, excepté en Italie, la haute culture et la civilisation sont venues d'initiatives aristocratiques. Athènes, Florence, les républiques grecques et italiennes prouveront éternellement que des communes peuvent être des centres brillants, et que même la création originale ne se produit à l'aise qu'en de tels milieux ; mais il est à

craindre que, dans ces vastes Scythies parsemées de colonies grecques où nous vivons, le règne de la province et de la commune ne soit la destruction de l'édifice que des générations d'élite ont péniblement élevé par des efforts séculaires. Un jour, peut-être, nos institutions, réduites à l'état de ruine, seront aussi peu comprises des futurs héritiers de tant de sacrifices, que les vieux édifices romains de Syrie, construits en pierres de vingt pieds de long, le sont des nomades qui dressent parmi ces blocs gigantesques un abri d'un jour pour eux et leurs troupeaux.

HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN CHINE (1)

I

DE toutes les nations asiatiques, la Chine est celle dont les institutions, au moins dans leur mécanisme extérieur, offrent avec la civilisation européenne les rapports les plus remarquables. Les découvertes de la science moderne sur d'autres parties de l'Orient n'ont fait que signaler à notre connaissance un ordre de vie intellectuelle et sociale entièrement différent de celui des nations occidentales. Au contraire, les premières recherches dont la Chine fut l'objet semblèrent révéler une autre Europe, et les explorations des sinologues du XIX^e siècle n'ont fait que montrer des analogies encore plus profondes. Je n'entends point seulement parler ici des inventions isolées où ce peuple semble nous avoir devancés, mais dont l'identité avec celles des modernes est plus ou moins contestable, bien qu'elles attestent au moins une direction semblable des esprits. On est sans doute plus frappé de retrouver en Chine, et cela dès la plus haute antiquité, plusieurs de nos institutions, notre système administratif, notre forme générale de gouvernement et de société, une histoire, en un mot,

(1) *Essai sur l'Histoire de l'Instruction publique en Chine et de la Corporation des Lettres*, par M. Édouard Biot. Paris, 1847.

Journal général de l'Instruction publique, 25 août et 4 septembre 1847.
(N. de l'éd.)

conduite par des mobiles analogues à ceux qui dirigent la nôtre, tandis que les idées européennes sont si étrangement dépayrées en s'appliquant aux autres peuples de l'Asie. La Chine est en quelque sorte une Europe non perfectible : elle a été dès son enfance ce qu'elle devait être à jamais, et telle est la raison de son infériorité. Elle n'a pas eu l'avantage de commencer par la barbarie et de ne posséder d'abord que le germe de son développement ultérieur, sauf à conquérir la perfection par de longs efforts. De là cette terne médiocrité qui ôte à sa vie toute couleur tranchée, et qui, l'élevant du premier coup bien au-dessus de notre barbarie primitive, la retint ensuite si loin en arrière de notre civilisation actuelle.

Ces ressemblances de la civilisation chinoise avec celle de l'Europe moderne ne sont nulle part plus frappantes que dans le système d'instruction publique qu'elles ont l'une et l'autre adopté. C'est à peine si nous trouvons chez nos ancêtres immédiats dans l'ordre de l'esprit, je veux dire les Grecs et les Romains, quelque trace des institutions qui règlent l'instruction chez les peuples modernes. L'école était le plus souvent, chez eux, individuelle et privée ; l'éducation physique et morale avait seule un caractère officiel. Du reste, nul grade, nul concours reconnu par l'État et constituant un titre ou du moins une condition à la nomination aux fonctions publiques. L'idée des universités est une des plus originales qu'aient eues les nations occidentales, une de celles qu'elles ont tirées le plus exclusivement de leur propre fond. Et pourtant, longtemps avant notre ère, on trouve chez les Chinois un système analogue, établi sur le principe d'une instruction autorisée, d'un corps conférant des grades valables aux yeux de l'État et servant pour l'admission aux charges du gouvernement. Ce système, ils l'ont même appliqué d'une manière bien plus large que ne l'ont fait les peuples de l'Europe, et ils lui ont donné une extension qui, à nos yeux, ne saurait être qu'un excès.

L'histoire de l'origine et des vicissitudes successives de ce système d'instruction publique à travers les diverses dynasties qui se sont succédé sur le trône de la Chine a fourni à M. Édouard Biot le sujet d'un livre à la fois savant et utile,

non moins précieux pour ceux qui s'occupent des questions d'instruction publique que pour le sinologue et l'historien. Ce dernier genre d'intérêt a principalement dirigé l'auteur. Son livre est avant tout un livre d'érudition, destiné au savant qui fait de la littérature chinoise l'objet d'une étude spéciale. Celui qui ne cherche que les résultats peut d'abord regretter qu'au lieu de présenter ses conclusions dégagées des travaux qui l'y ont amené l'auteur ait préféré donner l'analyse des documents chinois qui servent de base à son ouvrage. Mais l'ensemble qui sort de ces riches détails, l'assurance que donne aux recherches scientifiques l'appui des pièces originales, les aperçus généraux qui se trouvent semés au milieu des citations savantes, compensent abondamment ce que cette forme pourrait avoir de moins attrayant pour certains lecteurs. L'écrivain, qui, obligé de choisir entre l'utilité de la science et la curiosité d'un public superficiel, a le courage de préférer la première, ne mérite sans doute que des éloges.

Deux faits principaux, spécialement intéressants pour les nations européennes, nous semblent mis en lumière dans l'ouvrage de M. Édouard Biot. D'une part, le système des concours décidant de l'admission aux fonctions publiques, de l'autre, le choix d'un certain nombre d'auteurs anciens servant de base à l'éducation intellectuelle et morale, constituent les traits les plus caractéristiques de l'instruction publique en Chine. A chacun de ces deux sujets se rapporteront les deux articles que nous consacrerons à l'examen de l'ouvrage de M. Biot.

Les traditions conservées sur les plus anciennes dynasties chinoises font déjà mention d'établissements d'instruction publique, fondés et soutenus par l'État. Ces établissements étaient à la fois des collèges pour l'éducation de la jeunesse, des prytanées pour les vieillards, des athénées de musique, où l'on réunissait les aveugles, qui, devenus inhabiles à la vie active, étaient chargés de cultiver cet art. La poésie, la danse, la musique, les exercices militaires formaient alors, comme à l'enfance de toutes les sociétés, l'objet de l'éducation. « Ceux qui instruisaient le prince héritier et les gradués littéraires, dit le *Li-ki*, devaient observer les saisons

de l'année. Au printemps et en été, ils enseignaient les danses avec la plume et la flûte (1). Au printemps, on récitait des airs ; en été, on jouait des instruments à corde. L'intendant de la musique donnait cet enseignement dans la salle d'honneur des aveugles. En automne, on étudiait les rites ; en hiver, on lisait les livres sous la direction des préposés à l'étude des livres. L'enseignement des rites avait lieu dans la salle d'honneur des aveugles ou musiciens ; l'étude des livres avait lieu dans le collège supérieur. »

Un autre chapitre du *Li-ki* contient des détails très curieux sur l'éducation de cette époque reculée : « A six ans, on enseigne à l'enfant les nombres (1, 10, 100, 1 000, 10 000), les noms des côtés du monde (l'orient, l'occident, le midi, le nord). A sept ans, le garçon et la fille ne s'assoient par sur la même natte ; ils ne mangent pas ensemble. A huit ans, pour entrer et sortir à la porte de la maison, pour se placer sur la natte, pour boire et pour manger, les enfants doivent passer après les personnes plus âgées. On commence à leur apprendre à céder le pas et à montrer de la déférence. — A neuf ans, on leur apprend à distinguer les jours. A dix ans, ils sortent et s'appliquent aux occupations extérieures. — Ils demeurent un certain temps hors de la maison. Ils étudient l'écriture et le calcul... Pour les rites, le maître commence, et les enfants suivent ses mouvements. Ils interrogent ceux qui sont plus âgés, ils s'exercent à tracer les caractères sur des planches de bambou, et à prononcer. — A treize ans, ils étudient la musique ; ils lisent à haute voix les chants en vers. Ils dansent la danse *tcho*. Quand ils ont quinze ans accomplis, ils dansent la danse *siang*. Ils apprennent à tirer de l'arc et à conduire un char. — A vingt ans, le jeune homme prend le bonnet viril ; il commence à étudier les rites... Il exécute la danse *ta-hia*. Il pratique sincèrement la piété filiale et l'amour fraternel ; il étend ses connaissances, mais il n'enseigne pas. Il se renferme en lui-même, et ne se produit pas au dehors. — A trente ans, il a une épouse ; il commence à accomplir les devoirs de l'homme. Il continue ses études, mais sans s'assujettir

(1) Sortes de danses où les danseurs tenaient à la main une plume ou une flûte.

désormais à une règle rigoureuse ; s'il y a un sujet qui lui plaise, il l'étudie. Il se lie avec des amis ; il compare la pureté de leurs intentions. — A quarante ans, il commence à entrer dans les offices publics de second ordre ; selon la nature des affaires, il émet des propositions, il produit ses observations. Si les ordres des supérieurs sont conformes à la bonne règle, alors il remplit son devoir et obéit ; s'ils ne le sont pas, alors il se retire. — A cinquante ans, il reçoit les insignes supérieurs, il devient préfet et entre dans les affaires de premier ordre. — A soixante-dix ans, il quitte les affaires. »

La suite de ce curieux fragment nous apprend que l'éducation des femmes était dès lors ce qu'elle fut toujours depuis en Chine, c'est-à-dire fort négligée. « La fille, à l'âge de dix ans, ne sort plus de la maison. L'institutrice lui apprend à être polie et décente, à écouter et obéir. La fille s'occupe à filer le chanvre ; elle travaille la soie et en tisse diverses sortes d'étoffes... Elle a l'inspection sur les sacrifices (c'est-à-dire sur les repas) ; elle apporte le vin, les sucs extraits, les paniers et les vases de terre. Pour les cérémonies des rites, elle aide à placer les objets qui sont offerts. »

Dès l'ancienne dynastie des Tchéou, qui commence environ 1 200 ans avant l'ère vulgaire, on voit déjà apparaître en germe le système des concours littéraires, qui devait par la suite constituer un trait si remarquable de l'éducation et du gouvernement de la Chine. Ce peuple a toujours été pénétré de cette idée que la culture intellectuelle constitue le droit le plus naturel aux places de l'État, et que le concours légal est l'indice le plus sûr du mérite. Les souverains paraissent continuellement préoccupés de rechercher les hommes les plus dignes des emplois publics, d'en tenir un compte fidèle, d'en demander l'indication aux gouverneurs des provinces. L'hérédité des charges, bien qu'elle ait par intervalles dominé en Chine, y a toujours été considérée comme un abus, contre lequel les souverains et les lettrés ont réuni leurs efforts. Ce fut cette hérédité qui, s'établissant sous les derniers souverains de la dynastie Tchéou, hâta leur décadence et leur chute définitive, et

transforma la Chine d'abord en une féodalité, puis en une fédération également contraires aux anciens principes. Alors paraît Confucius, qui essaye de ramener ses compatriotes aux traditions primitives, enseigne la centralisation du pouvoir, unit la cause des lettrés à celle de la monarchie, et dépose sa doctrine, ou plutôt la tradition dont il se porte comme l'organe, dans ces livres célèbres qui, sous le nom de *King*, sont devenus pour la Chine les classiques par excellence et les bases de l'éducation. Ses disciples se multiplient peu à peu et se constituent en association ; Meng-Tseu, le plus célèbre d'entre eux, consolide l'œuvre du maître, et ainsi se trouve établie la corporation des lettrés, qui va désormais jouer dans l'histoire un rôle si important. Les premiers souverains qui régnèrent de nouveau sur la Chine réunie en monarchie ne semblèrent pas comprendre la communauté de leur cause avec celle des lettrés. Ce fut le premier d'entre eux, le célèbre conquérant Thsin-chi-Hoang, qui ordonna de brûler tous les exemplaires des livres de Confucius et avec eux les autres ouvrages anciens qui se trouvaient répandus dans l'empire, et de réduire au silence leurs admirateurs. Mais ce ne fut là qu'un orage passager ; il eut pour causes l'esprit novateur de ce prince, qui voulait que la civilisation de la Chine datât de son règne, et aussi la liberté des lettrés, lesquels usaient largement du droit qui leur fut également accordé à certaines époques de critiquer les actes du gouvernement. Dès les premiers temps de la dynastie des Han, les rois se rallient à la corporation puissante dont les principes étaient si bien d'accord avec leurs vues politiques. « La création des concours et l'adoption des *King* comme base de l'enseignement moral et littéraire, dit M. Édouard Biot, furent des actes de pure politique de la part des empereurs de la dynastie Han. Obligés de lutter contre les princes apanagés de leur propre maison et contre les familles de leurs grands officiers qui réclamaient l'hérédité des charges, ils apprirent que les livres de Confucius condamnaient cette hérédité, recommandaient expressément la centralisation de l'autorité entre les mains du souverain, et conseillaient l'appel public au mérite pour le choix des officiers. De tels principes devaient leur plaire, et

ils devaient accueillir ceux qui les professaient comme des auxiliaires utiles dans la lutte où ils étaient engagés. Ils furent donc conduits par leur propre intérêt à favoriser l'influence des lettrés ; ils consentirent aisément à laisser ceux-ci régler les conditions qui pouvaient leur procurer de bons officiers et les délivrer de l'hérédité des charges. Dans des circonstances extraordinaires, ils essayèrent plusieurs autres moyens d'appel au mérite. Ils admirèrent aux places supérieures de bons employés secondaires, et plus de professeurs que d'officiers sortirent de leur grand collège ; mais le principe de l'entrée aux hautes charges par la voie des concours fondés par la connaissance des *King* fut établi nettement sous cette dynastie. »

La faveur des lettrés commença à décroître vers la fin du II^e siècle de notre ère, en même temps que la splendeur de la dynastie qui les avait exaltés. Les sectateurs du Tao (disciples de Lao-Tseu), qui, dans toute la suite de l'histoire, se montrent les rivaux des lettrés classiques (disciples de Confucius), obtiennent un crédit fatal à l'enseignement des *King*, les eunuques, d'ailleurs, profitant de la faiblesse des souverains, font succéder le régime de la faveur à celui des concours. De là des rivalités, des complots chez les lettrés, des persécutions sanglantes de la part de leurs ennemis. L'anarchie et les guerres qui désolèrent la Chine du III^e au VI^e siècle achevèrent de perdre la tradition des bonnes études. Les efforts des Souï et des Thang ne réussirent qu'imparfaitement à les relever. Une autre cause depuis le VIII^e siècle nuisit considérablement au bon effet des anciennes institutions. Ce fut la lutte des deux ministères, le ministère des rites et celui des offices. Le premier fut investi à cette époque de la direction supérieure des examens et des concours, qui avait appartenu jusque-là au ministère des offices. Néanmoins, le ministère des offices resta investi du droit de présentation aux places vacantes de l'administration. De là un conflit perpétuel de pouvoirs entre les deux ministères. « Ces deux départements administratifs, dit Ma-Touan-Lin, opérèrent sans accord, desorte que des hommes gradués par le département des rites n'étaient pas admis à gérer les charges publiques, tandis

que d'autres qu'ils n'avaient pas reçus furent investis des charges par le département des offices. » — « Parmi les gradués portés sur les listes du ministère des rites, dit-il ailleurs, il n'y en avait pas un sur dix qui réussît à se faire agréer pour une charge par le ministère des offices. »

La dynastie des Soung (960-1200) fut la dynastie lettrée par excellence. Les collèges impériaux sont rétablis, les concours sont remis en honneur et décident presque seuls de l'admission aux charges publiques. Les épreuves supérieures se passent devant l'empereur en personne ; Confucius est honoré dans un pavillon particulier sous le nom de « roi souverain de la diffusion des principes réguliers ». Néanmoins, plusieurs orages passagers troublèrent encore cette florissante période. Tantôt ce furent les disciples de Lao-Tseu ou les sectateurs de Fo (bouddhistes) (1), qui essayèrent de remplacer le rationalisme de Confucius, les premiers par le mysticisme et la théurgie, les seconds par un système mythique ; tantôt on eut à lutter contre les innovations du ministre Wang-Ngan-Chi, qui entreprit de changer les principes de l'enseignement et de l'interprétation des *King*, et dont la méthode, anathématisée par les lettrés de la pure doctrine, reprit faveur à diverses reprises. Souvent aussi les souverains se montrèrent mécontents du tour trop littéraire donné à des études qui avaient pour objet de fournir à toutes les fonctions civiles et militaires. Néanmoins la corporation des lettrés resta puissante, et toutes les nations tartares qui entamèrent à cette époque le territoire de l'empire ou qui se trouvèrent en contact avec la civilisation chinoise, se hâtèrent d'adopter l'institution des concours. Kublaï et les souverains mongols qui régnèrent sur la Chine après les Soung se montrèrent, il est vrai, peu favorables à ce système, qui eût conféré à la nation conquise une trop grande part dans le gouvernement. Les grades littéraires ne purent donner accès qu'aux places inférieures, et encore les candidats mongols avaient-ils un visible avantage sur les indigènes. Mais, aussitôt qu'une nouvelle dynastie chinoise eût remplacé cette dynastie conquérante,

(1) Fo n'est qu'une abréviation de *Fo-tho*, transcription chinoise du nom de *Bouddha*.

on vit revivre les anciennes institutions, et, lorsque les Mandchous imposèrent de nouveau à la Chine une domination étrangère, ils respectèrent l'ordre établi, ordre qui est encore aujourd'hui une des bases de la constitution chinoise. De graves abus, toutefois, tels que l'histoire en présente lors de la décadence de chaque dynastie, se sont introduits dans la direction des concours. L'achat des grades, la substitution trop souvent tolérée des candidats, la faveur achetée à prix d'argent, les irrégularités du ministère des offices, qui est loin de ne considérer dans la distribution des emplois que le titre littéraire, sont autant de plaies qui ont porté atteinte à cette antique institution nationale. « Il résulte de l'aperçu de la situation actuelle, dit M. Biot, qu'il existe des germes de désunion entre les Mandchous, qui ont le pouvoir suprême, et la vaste corporation des lettrés chinois, qui est répandue dans tout l'empire... Des sociétés secrètes, formées par les lettrés, comptent beaucoup d'adhérents dans diverses provinces de la Chine ; mais probablement elles ne se sentent pas encore assez fortes pour agir à découvert, puisqu'elles n'ont pas profité de l'attaque des Anglais. Il est certain que les Mandchous redoutent ces sociétés et les poursuivent activement. Aujourd'hui le gouvernement semble aussi gêné dans ses finances qu'en 1826 et 1828, où la vente des charges fut légalement autorisée pour subvenir aux frais de la guerre contre le Turkestan. S'il n'a pas mis de nouveau les grades littéraires à l'encan, il a fait quêter chez les gens riches pour payer le prix de la paix obtenue des vainqueurs. L'empereur est âgé, et son successeur désigné est encore très jeune. On peut donc présumer qu'il y aura dans quelque temps une collision des deux partis, semblable à celle qui se termina, il y a près de cinq cents ans, par l'expulsion des Mongols ; mais on ne peut savoir au juste quand la pusillanimité des lettrés chinois sera poussée à bout par la fiscalité mandchoue. »

Ces résultats historiques, quel que soit leur intérêt, ne sont pas les plus importants qui ressortent du livre de M. Édouard Biot. Le tableau d'un système d'instruction publique aussi original, n'ayant subi depuis des siècles que des modifications peu considérables, fait naître des réflexions

également importantes, et pour celui qui recherche les lois de l'esprit humain, et pour celui qui veut en appliquer la connaissance à l'œuvre si difficile de l'éducation.

Le principe fondamental du système chinois est l'uniformité de l'éducation littéraire, intellectuelle, morale et même spéciale, en entendant par cette dernière celle qui est destinée à donner à chacun les connaissances de la profession qu'il est appelé à remplir. Ce principe, qui chez nous n'est appliqué que jusqu'à une certaine limite, l'est en Chine de la manière la plus absolue. Nous voulons, en effet, que tout homme appelé à une carrière libérale possède ce fonds commun d'instruction qui constitue à nos yeux la culture intellectuelle. Antérieurement aux études spéciales, nous exigeons une base de connaissances générales, les mêmes pour tous ; mais, au-dessus d'une certaine limite, nous permettons les spécialités aux différentes carrières et même aux différentes branches de l'enseignement. Ainsi ne l'ont point compris les Chinois. L'administrateur, le magistrat, le lettré, le soldat même, bien que cette dernière profession ait été souvent exceptée, doivent passer par les mêmes degrés de bachelier (*sieou-tsaï*), licencié (*kin-jin*), docteur (*tsin-sse*), pour arriver aux hautes fonctions de leur ordre. Cette institution semblerait inexplicable, si l'on ne se rappelait que le travail littéraire n'a de valeur aux yeux de ce peuple que comme exercice intellectuel et moral. Les *King* sont pris pour base de l'éducation, parce qu'on les envisage comme le répertoire de toute sagesse et comme les sources nécessaires où il faut puiser la connaissance des rites ou du cérémonial antique, qui forme presque seul la morale chinoise. « L'instruction littéraire n'est donnée dans les écoles que comme moyen de connaître les principes du grand maître, dont l'étude assidue doit apprendre à chaque homme à perfectionner à la fois sa moralité et sa tenue extérieure. En constituant l'éducation du peuple sur cette base, les lettrés ont attaché à la tenue extérieure et aux pratiques du cérémonial de la vie ordinaire une importance qui nous paraît étrangement exagérée dans nos idées européennes. Il nous semble même qu'ils ont enchéri à cet égard sur l'habitude des écoles de la cour des Tchéou, où l'on ensei-

gnait les six sciences usuelles, savoir la musique, l'écriture, l'arithmétique, le cérémonial, l'art de tirer de l'arc et l'art de conduire un char. Sous les Han, les textes ne parlent plus que de l'enseignement des *King* dans les écoles de la cour et dans celles des districts. Cette étude paraît répondre à tous les besoins de la vie générale. » Le mérite littéraire est, en effet, aux yeux des Chinois, inséparable de la vertu privée. Être habile dans les *King*, pratiquer la piété filiale ou fraternelle, être fidèle à ses amis, être versé dans le cérémonial, sont pour eux des termes synonymes de la profession de lettré. Souvent, il est vrai, les études ont dégénéré de cet esprit ; le mérite littéraire a été seul considéré ; les candidats ont préféré la calligraphie, le beau style, la facilité de composition en style vulgaire, ou même des connaissances spéciales dans telle ou telle branche, à l'étude des principes de morale et d'administration contenus dans les *King*. Mais cette conduite a toujours été considérée comme un abus ; elle a été de la part des empereurs l'occasion de plusieurs édits de réforme. La connaissance des institutions nationales, la morale, la science politique et administrative étant ainsi rattachées à l'étude des *King*, on comprend comment celle-ci a pu devenir l'objet exclusif de l'éducation préparatoire à toutes les fonctions de l'État, et comment le fondateur de la dynastie des Ming, par exemple, refusait de créer des collèges inférieurs pour l'instruction littéraire des militaires, disant qu'il ne concevait qu'un seul système d'éducation applicable à toutes les carrières. Des esprits sages, tels que Ma-Touan-Lin, au xiv^e siècle de notre ère, déclarent ouvertement qu'il n'est pas très convenable d'apprécier le mérite des candidats aux emplois administratifs par leur unique mérite littéraire. Mais l'école de Confucius a vaincu tous les obstacles, et, en obligeant les aspirants aux fonctions publiques sans distinction à passer d'abord par l'étude des *King*, elle a enchaîné l'esprit chinois dans le respect des anciens usages et lui a inspiré une aversion invincible pour les innovations.

Le concours littéraire est donc en Chine la voie naturelle pour parvenir aux diverses fonctions de l'État. Il est même remarquable que les grades n'y sont point seulement comme

chez nous des conditions nécessaires à l'exercice de ces fonctions, mais qu'ils y donnent un certain droit et mettent d'eux-mêmes le gradué sur la liste des éligibles. On pourrait les rapprocher sous ce rapport de notre agrégation plutôt que de nos grades universitaires. Les concours ne sont pas, il est vrai, les seules voies pour parvenir aux emplois publics. Nous avons vu que, de fait, la faveur et la vénalité infligent à la règle de trop fréquentes exceptions ; il existe même d'autres voix légales, comme le passage par les emplois subalternes, et la protection pour les fils d'officiers supérieurs. Néanmoins le principe général n'en demeure pas moins établi, bien que les empereurs mandchous, à diverses reprises, en aient senti les abus. Il arrive en effet trop souvent que les lettrés actuels étudient beaucoup plus les arguties du style des concours que les idées morales et politiques contenues dans les ouvrages de Confucius. En 1726, Young-Tching suspendit les études littéraires de la province de Tche-Kiang, parce que les candidats s'occupaient de pure littérature au lieu d'étudier les principes de la morale et de l'administration. « On doit se souvenir, dit-il, qu'en subventionnant les lettrés, l'État n'a pas pour but d'exciter le talent littéraire qui est inutile, mais d'inspirer au peuple le respect qu'il doit aux princes et aux ancêtres. » Ce fut par un motif semblable que Kia-King, le prédécesseur de l'empereur actuel, refusa en 1800 d'autoriser l'établissement de collèges et de concours littéraires dans les provinces de Tartarie, parce que, dit-il dans son rescrit, ces provinces doivent avant tout conserver les habitudes et l'esprit militaires.

L'obtention des grades littéraires et l'admission aux fonctions publiques, ou, comme l'on dit, au titre de « membre du gouvernement », étant devenues le but unique de l'éducation, on a vu naître tous les abus qui se produisent chaque fois que l'on substitue dans la culture intellectuelle une fin trop pratique à la recherche désintéressée de la science. Ainsi l'usage exclusif des manuels, la préparation mécanique et dirigée uniquement en vue du concours, sont, à ce qu'il paraît, le défaut des bacheliers en Chine comme dans bien d'autres pays. En outre, l'âge des candi-

dates n'étant pas limité, ceux-ci continuent indéfiniment à se présenter, et souvent ils réussissent à un âge trop avancé pour remplir convenablement les fonctions qui exigent de l'activité. C'est ce qui sert au moins de prétexte pour tolérer le rachat pécuniaire des examens, et ce qui amène souvent les magistrats à compenser par leurs exactions, dans l'exercice de leur charge, les dépenses qu'ils ont dû faire pour l'obtenir.

II

L'éducation officielle dont nous venons de décrire les principaux caractères est celle qui se donne dans les collèges annexés au palais de l'empereur ou distribués dans les provinces. Au-dessous de ces collèges se trouvent d'innombrables établissements d'instruction primaire, lesquels ont un caractère privé et ne relèvent du gouvernement que par l'inspection à laquelle ils sont soumis. Toutes les relations s'accordent du reste à témoigner que l'instruction élémentaire est très répandue en Chine.

L'admission dans les collèges impériaux est assujettie à certains examens ; ce qui fait de cette admission un premier titre littéraire. Les élèves sont subventionnés par l'État ; en sorte que de tels établissements correspondent exactement à ce que nous appelons les « écoles du gouvernement ». Ces collèges ont été de la part des empereurs l'objet d'innombrables édits. Vers eux se sont toujours portés les premiers soins des fondateurs de dynastie, et ils ont ressenti le contre-coup de toutes les révolutions. On comprend, en effet, d'après ce qui précède, qu'ils tiennent au fond même de l'édifice de l'État.

Quant aux règlements particuliers qui concernent les différents grades, ils offrent avec les nôtres de frappantes ressemblances. Les grades sont au nombre de trois, correspondant à nos titres de bachelier, licencié, docteur. La première épreuve se compose uniquement d'examens oraux, la seconde de compositions écrites. Les questions se tirent au sort (1) : les plus grandes précautions sont prises pour

(1) La forme seule du tirage est un peu différente de la nôtre. Les séries de questions sont écrites sur des planchettes rangées les unes à côté des

constater l'identité des candidats et cacher leurs noms à l'examineur ; ce qui n'empêche pas qu'il ne se passe de nombreuses supercheries au su ou à l'insu des juges du concours. Il est sévèrement interdit aux candidats d'apporter aucun livre ; les aspirants au doctorat peuvent seuls s'aider de quelques dictionnaires dans leur composition de poésie. Mais les éditions en petit format, très répandues en Chine, et plus encore les larges manches des candidats déjouent sous ce rapport toutes les précautions, et c'est ce qui a porté les inspecteurs sévères à demander la suppression absolue dans l'empire de ces sortes de formats. — Les épreuves de licence n'ont lieu que dans les capitales de province ; elles durent plusieurs jours, et leur résultat est proclamé avec beaucoup de solennité.

Les matières de ces trois examens sont à peu près les mêmes quant à la nature des sujets, et ne diffèrent que quant à la difficulté. Un des documents les plus curieux de l'ouvrage de M. Édouard Biot est un programme ou questionnaire pour la licence qu'il a analysé et traduit, et qui est très propre à nous faire comprendre la portée des études chinoises. Voici les principaux sujets, dont chacun donne lieu à plusieurs questions : Astronomie ou cosmographie ; — Morale ; — Science critique et histoire littéraire des *King*, de leurs commentaires, de leurs éditions ; — Histoire littéraire et critique des auteurs classiques et de leurs commentaires ; — Critique des livres erronés ou qui ne renferment qu'une part de vérité ; — Histoire : critique des différents historiens ; parallèle des plus célèbres d'entre eux ; de la manière d'écrire l'histoire en général ; — Jugements sur le style des différentes époques ; — Histoire de l'enseignement ; règlements qui le régissent ; — Étude des caractères et de la prononciation ; — Musique ; — Droit politique et civil ; administration, économie politique ; — Questions d'utilité publique actuelle.

autres ; les concurrents tirent des flèches jusqu'à ce qu'ils en aient touché une : on appelle cela « tirer sur la planchette ». « Ce fut une idée analogue, dit Ma-Touan-Lin, qui plus tard fit couvrir de colle les noms des candidats pour empêcher les recommandations et les intrigues. » — Telles étaient au moins les formes autrefois usitées. Le second usage subsiste encore ; je ne sais si le premier a été modifié.

A diverses reprises, les empereurs ont ordonné par leurs édits d'insister sur les questions politiques, et, ce qui peut nous paraître plus singulier, de demander aux candidats des dissertations sur les affaires du temps. La médecine, l'astronomie (astrologie) et le calcul ont eu presque toujours des écoles spéciales, en dehors de l'enseignement libéral, parce que ces études sont envisagées par les Chinois comme de simples professions. Les sciences furent de la part des empereurs mongols l'objet d'une protection particulière. Quant aux exercices militaires, ils faisaient primitivement partie de l'éducation commune à tous ; ils furent plusieurs fois rétablis au même titre ; d'autres empereurs séparèrent profondément l'éducation civile et l'éducation militaire, et créèrent des grades militaires à côté des grades civils.

Les concours et les grades littéraires ne sont pas le seul trait de ressemblance qui existe entre le système d'instruction publique des Chinois et celui des nations européennes. Le choix identique des moyens d'éducation adoptés de part et d'autre constitue une autre analogie non moins remarquable. De même, en effet, que les nations européennes se sont accordées à donner pour base à l'instruction de la jeunesse, non point l'étude de la langue moderne, au moins dans son état contemporain, mais l'étude des langues et des littératures anciennes, ainsi que d'un certain nombre d'auteurs représentant un autre âge de la langue moderne ; de même les Chinois n'ont jamais fait consister l'éducation dans l'étude du style vulgaire, mais dans la connaissance de ces monuments antiques dont la forme est si différente de celle qui est maintenant usitée. Les *King* sont les *classiques* de la littérature chinoise. Ces ouvrages sont écrits dans une langue plus ancienne et tellement différente de l'usuel, que M. Abel Rémusat ne craignait pas de dire que le chinois vulgaire est peut-être plus éloigné du chinois littéral que celui-ci ne l'est du latin et du français (1). Cette langue ancienne est, en outre, d'une concision désespérante, sans caractères alphabétiques, d'une structure imparfaite, dénuée de formes grammaticales rigoureusement définies, et, par

(1) *Recherches sur les Langues tartares*, p. 119.

toutes ces raisons, d'une obscurité que les commentaires peuvent à peine dissiper ; ce qui la rend inaccessible au vulgaire. On peut d'abord s'étonner que les Chinois aient choisi comme moyen d'éducation des textes dont l'étude paraît être de si peu d'usage dans la vie ordinaire. Le style moderne, en effet, est clair et facile. « Ici, dit M. Rémusat, tous les rapports sont marqués, toutes les nuances sont exprimées, les sujets ne sont plus sous-entendus, ni les particules de nombre ou de temps abandonnées à la sagacité du lecteur ou de l'auditeur. Les mots groupés en forme de polysyllabes, les substantifs affectés de désinences spéciales, les conjonctions et les prépositions soigneusement mises à leur place, les adverbes distingués par des terminaisons, une foule d'auxiliaires et de mots analogues aux particules tant séparables qu'inséparables dans les verbes allemands, une construction enfin toujours conforme à l'ordre naturel des idées, font du chinois familier la plus claire comme la plus facile de toutes les langues (1). »

Pourquoi donc n'avoir pas choisi cet idiome, qui semble réunir à une plus grande perfection l'avantage d'être l'instrument du commerce ordinaire de la vie ? C'est exactement l'objection qu'on entend répéter tous les jours contre les langues classiques, et qui, bien que superficielle, ne laisse pas d'être en apparence l'expression de ce qu'on a coutume d'appeler le bon sens ou l'esprit positif. Ne serait-ce point déjà une raison pour s'en défier, puisqu'il est rare que ces difficultés trop apparentes tiennent devant une discussion sévère ? On peut le croire. Mais, sans faire à l'opinion que nous combattons un reproche de sa prétendue évidence, opposons-y du moins un fait bien remarquable, je veux dire le choix par lequel les Chinois ont fait de leur langue ancienne la base de l'éducation pour toutes les professions et toutes les conditions, et cela sans obéir à aucun motif religieux. En effet, cette langue et cette littérature anciennes sont, à leurs yeux, beaucoup moins sacrées que classiques. Confucius est pour eux non l'objet d'un culte religieux, mais d'un culte philosophique et littéraire. C'est

(1) *Recherches sur les Langues tartares*, loc. cit.

comme exercice intellectuel et comme leçon de morale que l'étude des *King* a paru aux Chinois propre à servir de fondement à l'éducation. « La double difficulté qu'il faut vaincre pour les lire et en comprendre le sens est supposée exercer au plus haut degré les diverses facultés de l'esprit. L'inégalité du succès dans leur explication, constatée par des concours réguliers, sert comme une sorte de caractère spécifique pour marquer la portée de l'intelligence et désigner le rang auquel chacun peut légitimement atteindre dans les emplois publics pour l'utilité de l'État. » A diverses époques, il est vrai, l'étude du style antique fut négligée et on y substitua les modèles écrits en style moderne ; mais ces innovations eurent toujours de fâcheux effets pour la culture intellectuelle et morale, et, au lieu de la gravité, de la modestie que les anciens candidats puisaient dans l'étude des *King*, on n'eut plus que des esprits légers et futiles, sans sérieux et sans principes. De même pourtant que chacune des nations européennes a bientôt ajouté aux auteurs anciens une classe d'auteurs modernes, mais non contemporains, qu'une forme plus sévère et je ne sais quel vernis d'antiquité ont déjà consacrés ; de même les Chinois ont associé aux *King* un certain nombre d'ouvrages d'une date relativement récente, et se sont ainsi constitué un second ordre de classiques. Tous les faits d'ailleurs qui ont coutume de se produire autour de livres placés au panthéon littéraire se sont manifestés dans la manière dont les *King* ont été traités par les lettrés. Critique scrupuleuse des textes, innombrables commentaires, admiration sans réserve, culte pour les auteurs ; rien ne leur a manqué de ce qui constitue la religion classique.

Ce fait d'une langue ancienne choisie comme objet principal de l'éducation, et concentrant autour d'elle les efforts littéraires d'une nation qui s'est depuis longtemps formé un nouvel idiome, n'est pas du reste particulier à la Chine. C'est le fait général des langues classiques, lequel dérive, non pas, comme on voudrait le faire croire, d'un choix arbitraire, mais bien d'une des lois les plus générales de l'histoire des langues, loi qui ne tient en rien au caprice ni aux opinions littéraires de telle ou telle époque.

C'est mal comprendre le rôle et la nature des langues classiques que de donner à cette dénomination un sens absolu et de la restreindre à un ou deux idiomes, comme si c'était par un privilège essentiel et résultant de leur constitution qu'ils fussent prédestinés à être l'instrument d'éducation de toutes les races. L'existence des langues classiques est un fait universel de linguistique, et le choix de ces langues, de même qu'il n'a rien d'absolu pour tous les peuples, n'a rien d'arbitraire pour chacun d'eux.

L'histoire générale des langues a depuis longtemps amené les savants à constater ce fait, que, dans tous les pays où s'est produit quelque mouvement intellectuel, deux couches de langues se sont déjà superposées, non pas en se chassant brusquement l'une l'autre, mais la seconde sortant par d'insensibles transformations de la poussière de la première. Partout une langue ancienne a fait place à un idiome vulgaire, qui ne constitue pas à vrai dire une langue différente, mais plutôt un âge différent de la langue qui l'a précédée ; celle-ci plus savante, plus synthétique, chargée de flexions exprimant les rapports les plus délicats de la pensée, plus riche même dans son ordre d'idées, bien que cet ordre d'idées fût comparativement plus restreint ; le dialecte moderne, au contraire, correspondant à un progrès d'analyse, plus clair, plus explicite, séparant ce que les anciens assemblaient, brisant les mécanismes de l'ancienne langue pour donner à chaque idée et à chaque relation son expression isolée. Peut-être le mot d'analyse n'est-il pas le plus exact pour exprimer cette marche des langues ; on pourrait même en s'y arrêtant trouver quelques exceptions apparentes à la loi dont il s'agit. Ainsi l'arménien moderne a beaucoup plus de syntaxe et de construction synthétique que l'arménien antique, qui pousse très loin la dissection de la pensée. De même on ne peut dire que le chinois moderne soit plus analytique que le chinois ancien, puisque, au contraire, les flexions y sont plus riches, et que l'expression des rapports y est plus rigoureuse. Mais ce qui est absolument général, c'est le progrès en détermination, et, par suite, en clarté. Les langues modernes correspondent à

un état plus réfléchi de l'intelligence et à une conscience beaucoup plus distincte ; les langues anciennes tiennent encore de la spontanéité primitive, où l'esprit confondait tous les éléments dans une confuse unité et perdait dans le tout la vue analytique des parties (1).

Quel que soit, du reste, le procédé qui préside à la décomposition et à la succession des langues, cette succession est en elle-même un fait incontestable, et l'on pourrait à peine citer une partie considérable de l'ancien monde civilisé où deux langues ne se soient ainsi remplacées l'une l'autre. Si nous parcourons, par exemple, les diverses branches de la famille indo-germanique, tout d'abord, au-dessous des idiomes de l'Inde, nous trouvons le sanscrit. Le sanscrit, avec son admirable richesse de formes grammaticales, ses huit cas, ses six modes, ses désinences nombreuses et ces formes de mots variées qui énoncent, avec l'idée principale, une foule de notions accessoires, représente une sorte d'âge d'or du langage. Mais bientôt ce riche édifice se décompose. Le pali, qui signale son premier âge d'altération, est empreint d'un remarquable esprit d'analyse. « Les lois qui ont présidé à la formation du pali, dit M. Eugène Burnouf (2), sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes ; ces lois sont générales, parce qu'elles sont nécessaires... Les inflexions organiques de la langue mère subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement, elles disparaissent, et sont remplacées, les cas par des particules, les temps par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langue à l'autre, mais le principe est toujours le même ; c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout à coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours et à force d'être cultivée elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle

(1) De là cette loi, en apparence singulière, que les langues des peuples les moins avancés sont précisément les plus compliquées. V. Frédéric Schlegel, *Philosophische Vorlesungen insbes. über Phil. der Sprache*, 3^e leçon, p. 68.

(2) Burnouf et Lassen ; *Essai sur le pali*, p. 140-141.

décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération ; c'est du sanscrit, non pas tel que le parlerait une population étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du sanscrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient populaire. » — Le prâcrit, qui représente le second âge d'altération de la langue ancienne (1), est soumis à des lois analogues : d'une part, il est moins riche, de l'autre plus simple et plus facile. Le kawi enfin, autre corruption du sanscrit, mais formé sur une terre étrangère, participe aux mêmes caractères. « Si je devais présenter une opinion sur l'histoire du kawi, dit Crawfurd, je dirais que c'est le sanscrit privé de ses inflexions, et ayant pris à leur place les prépositions et les verbes auxiliaires des dialectes vulgaires de Java. Nous pouvons facilement supposer que les Brahmanes natifs de cette île, séparés du pays de leurs ancêtres, ont, par insouciance ou ignorance, essayé de se débarrasser des inflexions difficiles et complexes du sanscrit, par les mêmes raisons qui ont porté les barbares à altérer le grec et le latin, et à former le moderne romain et l'italien (2). » — Mais ces trois langues elles-mêmes, formées par dérivation du sanscrit, éprouvent bientôt le même sort que leur mère. Elles deviennent à leur tour langues mortes, savantes et sacrées, le pali dans l'île de Ceylan et l'Indochine, le prâcrit chez les Djainas, le kawi dans les îles de Java, Bali et Madoura, et à leur place s'élèvent dans l'Inde des dialectes plus populaires encore, l'hindoustani, le bengali et les autres idiomes vulgaires de l'Indoustan, dont le système est beaucoup moins savant (3).

Dans la région intermédiaire de l'Inde au Caucase, le zend, le pehlvi, le parsi (4) ou persan ancien, sont rempla-

(1) *Essai sur le pali*, p. 158-159.

(2) Cf. *Asiat. Researches*, vol. XIII, Calcutta, 1820, p. 161. — Voyez surtout W. de Humboldt : *Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java*, l. II, § 1, etc.

(3) L'hindoustani, par exemple, n'a plus que six cas et deux nombres. Sa conjugaison est beaucoup moins riche que celle du sanscrit, et il n'a plus de flexions pour exprimer diverses relations, comme celle du comparatif.

(4) Le parsi est encore parlé par les guèbres, mais seulement entre eux ; car, pour tout l'usage vulgaire, ils prennent la langue du pays où ils vivent.

cés par le persan moderne. Or le zend, par exemple, avec ses mots longs et compliqués, son manque de prépositions et sa manière d'y suppléer au moyen de cas formés par flexions, représente une langue éminemment synthétique.

Dans la région du Caucase, l'arménien et le géorgien modernes succèdent à l'arménien et au géorgien antiques. En Europe, l'ancien slavons, le gothique, le nordique se retrouvent au-dessous des idiomes slaves et germaniques. Enfin, c'est de l'analyse du grec et du latin, soumis au travail de décomposition des siècles barbares, que sortent le grec moderne et les langues néo-latines.

Les langues sémitiques présentent une marche analogue. L'hébreu, leur type le plus ancien, montre une tendance marquée à accumuler l'expression des rapports, et souvent il les laisse dans l'indétermination. « Les Hébreux, semblables aux enfants, dit Herder, veulent tout dire à la fois. Il leur suffit presque toujours d'un seul mot où il nous en faut cinq ou six. Chez nous, des monosyllabes inaccentués précèdent ou suivent en boitant l'idée principale ; chez les Hébreux, ils s'y joignent comme proclitique ou comme son final, et l'idée principale reste dans le centre, semblable à un roi puissant que ses serviteurs et ses valets entourent de près, formant avec lui un seul tout, lequel se produit spontanément dans une harmonie parfaite (1). » Or l'hébreu disparaît à une époque reculée pour laisser dominer seuls le chaldéen, le samaritain, le syriaque, le rabbinique, dialectes plus analysés, plus longs, plus clairs aussi quelquefois. Mais l'arabe, de son côté, est trop savant pour l'usage vulgaire de peuples illettrés. Les peuples conquis par les premiers califes ne peuvent en observer les flexions délicates et variées, le solécisme se multiplie et devient de droit commun, au grand scandale des grammairiens ; on y obvie en abandonnant les flexions et en y suppléant par le mécanisme plus commode de la juxtaposition des mots. De là, à côté de l'arabe littéral, qui devient le domaine exclusif des écoles, l'arabe vulgaire, d'un système beaucoup plus simple et moins riche en formes grammaticales. Les notations

(1) *Histoire de la Poésie des Hébreux*, 1^{er} dial.

de cas, l'expression des modes par les terminaisons du futur, l'usage de la voix passive pour chaque forme verbale, la distinction des genres dans plusieurs circonstances, mille autres nuances ont disparu, et la langue semble rentrer dans l'ancien cercle sémitique, au delà duquel elle avait fait, en sa forme savante, une si brillante excursion.

Les langues de l'extrême Orient présentent un phénomène analogue dans la superposition du chinois ancien et du chinois moderne ; les idiomes malais, dans cette langue ancienne à laquelle Marsden et Crawford ont donné le nom de grand polynésien, qui fut autrefois la langue de la civilisation de Java et que Balbi appelle « le sanscrit de l'Océanie (1) ». Les faits que nous venons de citer suffisent pour établir en loi générale que chacune des langues modernes a son antécédent antique, ou plutôt n'est que la transformation d'une langue ancienne, qui a servi d'instrument à la pensée dans un autre âge (2).

Mais que devient la langue ancienne ainsi expulsée de l'usage vulgaire par le nouvel idiome ? Son rôle, pour être changé, n'en est pas moins remarquable. Si elle cesse d'être l'intermédiaire du commerce habituel de la vie, elle devient la langue savante et presque toujours la langue sacrée du peuple qui l'a décomposée. Fixée d'ordinaire dans une littérature antique, dépositaire des traditions religieuses et nationales, elle reste le partage des savants, la langue des choses de l'esprit, et il faut d'ordinaire des siècles avant que l'idiome moderne ose à son tour sortir de la vie vulgaire, pour se risquer dans l'ordre des choses intellectuelles. Elle devient en un mot classique, sacrée, liturgique, termes corrélatifs suivant les divers pays où le fait se vérifie, et désignant des emplois qui ne vont pas d'ordinaire l'un sans l'autre. Chez les nations orientales, par exemple, où le livre antique ne tarde jamais à devenir sacré, c'est toujours à la garde de cette langue savante, obscure, à peine connue, que sont confiés les dogmes reli-

(1) *Atlas ethnographique*, tabl. xxiii.

(2) L'écriture présente une marche analogue, l'hiéroglyphisme ayant précédé l'alphabétisme. Tant il est vrai que la complexité se retrouve bien plutôt que la simplicité au début de l'esprit humain.

gieux et la liturgie. Le sanscrit chez les Hindous, le pali chez les bouddhistes, le kawi à Java et dans l'île de Bali, le zend et le pehlvi chez les parsis, le tibétain chez les Mongols, l'hébreu chez les juifs, le samaritain, le mendaïte ou nazoréen, le copte chez les sectes du même nom ; le chaldéen chez les Syriens orientaux, le syriaque chez les maronites, le grec chez les Abyssins, l'arabe dans toutes les régions musulmanes, l'arménien, le géorgien anciens, dans les pays où ces dialectes furent jadis vulgaires, sont l'idiome d'une liturgie, d'un livre sacré ou d'une version vénérée à l'égal d'un livre sacré, et constituent l'objet presque exclusif des études, réduites dans ces contrées à l'ordre sacerdotal. C'est une loi générale, en effet, que la langue liturgique et sacrée ne soit pas la langue vulgaire (1).

Une autre cause a dû contribuer à maintenir chez les nations chrétiennes de l'Orient le culte de la langue ancienne. La plupart de ces nations n'ont commencé à cultiver leur langue, souvent même à l'écrire, que par suite de l'introduction du christianisme. Leur premier ouvrage a d'ordinaire été une version de la Bible, que l'antiquité a entourée aux yeux du peuple d'un prestige de sainteté, et qui d'ordinaire a sa légende miraculeuse. C'est à la forme fixée par cette première littérature que la nation demeure dans la suite invariablement attachée. Les peuples de l'Orient, en effet, n'ont d'ordinaire été déterminés à écrire que par un motif religieux. Les Arméniens, les Géorgiens, les Syriens, les Éthiopiens n'ont guère eu de littérature que depuis le christianisme et sous son influence. Le Tibet n'a connu les lettres que par suite de l'introduction du bouddhisme.

Le même fait se reproduit, avec des modifications profondes, chez les nations occidentales. L'ancien slavon sert de langue liturgique à l'Église russe, et constituait avant Pierre le Grand l'organe unique de la littérature. Les traditions mythologiques de l'*Edda* sont consignées dans

(1) Souvent même elle est complètement ignorée de ceux qui en répètent les sons avec un respect traditionnel, en leur attribuant encore une efficacité surnaturelle. C'est ainsi que le copte et le zend ont été à certains moments presque entièrement ignorés des sectes religieuses qui s'en servent dans leur liturgie. Cf. Abel Rémusat. *Recherches sur les Langues tartares*, p. 161, 371.

l'ancien nordique, et maintenant encore le grec et le latin servent de langues sacrées et liturgiques à des cultes chrétiens. Mais les langues anciennes étaient destinées chez ces nations à un rôle plus étendu et plus universel. Ce qui est langue sacrée pour les Orientaux, lesquels ne conçoivent la science que sous la forme religieuse, devient langue classique chez les nations européennes. A vrai dire, ces deux rôles ne sont pas distincts : ce sont deux manières, accommodées au génie divers des peuples, d'être la langue des choses de l'esprit ; et ce serait même se tromper que de considérer une de ces deux fonctions comme excluant l'autre. En effet, la langue antique, qui, chez les Occidentaux, est surtout classique, y est quelquefois sacrée, et réciproquement la langue sacrée des Orientaux joue souvent chez ces nations le rôle classique. En un mot, soit sous forme de langue sacrée, soit sous forme de langue liturgique, soit sous forme de langue classique, qu'elle se réfugie dans les temples ou dans les écoles, ou dans les uns et les autres, la langue antique, après sa disparition de l'usage vulgaire, n'en reste pas moins l'organe de la religion, de la science, souvent même des rapports civils et politiques, c'est-à-dire de tout ce qui s'élève au-dessus de la sphère des idées ordinaires. De là, chez les Orientaux, l'existence universelle des deux langues, l'une *vulgaire*, abandonnée au caprice de l'usage populaire, l'autre *littérale*, depuis longtemps fixée et seule ayant le privilège d'être écrite. C'est ainsi que l'arabe littéral et le gheez, par exemple, s'emploient dans les lois, dans les ordonnances, dans toutes les pièces officielles. Les Arabes, même dans leurs lettres particulières, se rapprochent beaucoup du style littéral ; tant il est vrai que ces peuples se figurent la langue savante seule comme susceptible d'être écrite.

Ce n'est pas que la langue vulgaire ne puisse aussi, du moins en Europe, arriver à s'ennoblir et à toucher aux choses de l'esprit. L'esprit européen, bien plus fécond que l'esprit asiatique, a su animer de nouveau les débris de son analyse, et se créer de nouvelles formes après avoir

(1) Cf. Ludolfi, *Historia aethiopica*, l. IV, c. 1, init.

brisé les formes anciennes. Toutefois, lors même que la langue vulgaire s'est ainsi élevée à la dignité de langue savante et littéraire, la langue ancienne n'en conserve pas moins son caractère sacré. Elle subsiste comme un monument nécessaire à la vie intellectuelle du peuple qui l'a dépassée, comme une forme antique dans laquelle devra parfois venir se mouler la pensée moderne, pour retrouver sa force et sa discipline.

C'est donc un fait général de l'histoire des langues que chaque peuple trouve sa langue classique dans les conditions mêmes de son histoire, et que ce choix n'a rien d'arbitraire. C'est un fait encore que, chez les nations peu avancées, tout l'ordre intellectuel est confié à cette langue et que, chez les peuples où une activité intellectuelle plus énergique s'est créé un nouvel instrument mieux adapté à ses besoins, la langue antique conserve un rôle grave et religieux, celui de faire l'éducation de la pensée et de l'initier aux choses de l'esprit.

La langue moderne, en effet, étant toute composée de débris de l'ancienne, il est impossible de la posséder d'une manière scientifique, à moins de rapporter ces fragments à l'édifice primitif, où chacun d'eux avait sa valeur véritable. L'expérience prouve combien est imparfaite la connaissance des langues modernes chez ceux qui n'y donnent point pour base la connaissance de la langue antique dont chaque idiome moderne est sorti. Le secret des mécanismes grammaticaux, des étymologies, et par conséquent de l'orthographe, étant tout entier dans le dialecte ancien, la raison logique des règles de la grammaire est insaisissable pour ceux qui considèrent ces règles isolément et indépendamment de leur origine. La routine est alors le seul procédé possible, comme toutes les fois que la connaissance pratique est recherchée à l'exclusion de la raison théorique. On sait sa langue comme l'ouvrier qui emploie les procédés de la géométrie sans les comprendre, sait la géométrie. Formée, d'ailleurs, par dissolution, la langue moderne ne saurait donner quelque vie aux lambeaux qu'elle essaie d'assimiler, sans revenir à l'ancienne synthèse pour y chercher le cachet qui doit imprimer à ces

éléments épars une nouvelle unité. De là son incapacité à se constituer par elle-même en langue littéraire, et l'utilité de ces hommes qui durent, à certaines époques, faire son éducation par l'antique et présider, si on peut le dire, à ses humanités. Sans cette opération nécessaire, la langue vulgaire reste toujours ce qu'elle fut à l'origine, un jargon populaire, né de l'incapacité de synthèse et inapplicable aux choses intellectuelles. Non que la synthèse soit pour nous à regretter. L'analyse est quelque chose de plus avancé, et correspond à un état plus scientifique de l'esprit humain. Mais, seule, elle ne saurait rien créer. Habile à décomposer et à mettre à nu les ressorts secrets du langage, elle est impuissante à reconstruire l'ensemble qu'elle a détruit, si elle ne recourt pour cela à l'ancien système, et ne puise dans le commerce avec l'antiquité l'esprit d'ensemble et d'organisation savante. Telle est la loi qu'ont suivie dans leur développement toutes les langues modernes. Or les procédés par lesquels la langue vulgaire s'est élevée à la dignité de langue littéraire sont ceux-là mêmes par lesquels on peut en acquérir la parfaite intelligence. Le modèle de l'éducation philologique est tracé dans chaque pays par l'éducation qu'a subie la langue vulgaire pour arriver à son ennoblement.

L'utilité historique de l'étude de la langue ancienne ne le cède point à son utilité philologique et littéraire. Le livre sacré pour les nations antiques était le dépositaire de tous les souvenirs nationaux ; chacun devait y recourir pour y trouver sa généalogie, la raison de tous les actes de la vie civile, politique, religieuse. Les langues classiques sont, à beaucoup d'égards, le livre sacré des modernes. Là sont les racines de la nation, ses titres, la raison de ses mots et par conséquent de ses institutions. Sans elle, une foule de choses restent inintelligibles et historiquement inexplicables. Chaque idée moderne est entée sur une tige antique ; tout développement actuel sort d'un précédent. Prendre l'humanité à un point isolé de son existence, c'est se condamner à ne jamais la comprendre ; elle n'a de sens que dans son ensemble. Là est le prix de l'érudition, créant de nouveau le passé, explorant toutes les parties de l'humanité ;

qu'elle en ait ou non la conscience, l'érudition prépare la base nécessaire de la philosophie.

L'éducation, plus modeste, obligée de se borner et ne pouvant embrasser tout le passé, s'attache à la portion de l'antiquité qui, relativement à chaque nation, est classique. Or ce choix, qui ne peut jamais être douteux, l'est pour nous moins que pour tout autre peuple. Notre civilisation, nos institutions, nos langues sont construites avec des éléments grecs et latins. Donc le grec et le latin, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, nous sont imposés par les faits. Nulle loi, nul règlement ne leur a donné, ne leur ôtera ce caractère qu'ils tiennent de l'histoire. De même que l'éducation chez les Chinois et les Arabes ne sera jamais d'apprendre l'arabe ou le chinois vulgaire, mais sera toujours d'apprendre l'arabe ou le chinois littéral ; de même que la Grèce moderne ne reprend quelque vie littéraire que par l'étude du grec antique ; de même l'étude de nos langues classiques, inséparables l'une de l'autre, sera toujours chez nous, par la force des choses, la base de l'éducation. Que d'autres peuples, même européens, les nations slaves par exemple, les peuples germaniques eux-mêmes, bien que constitués plus tard dans des rapports si étroits avec le latinisme, cherchent ailleurs leur éducation, ils pourront s'interdire une admirable source de beauté et de vérité ; au moins ne se priveront-ils pas du commerce direct avec leurs ancêtres ; mais, pour nous, ce serait renier nos origines, ce serait rompre avec nos pères. L'éducation philologique ne saurait consister à apprendre la langue moderne, l'éducation morale et politique, à se nourrir exclusivement des idées et des institutions actuelles ; il faut remonter à la source et se mettre d'abord sur la voie du passé, pour arriver par la même route que l'humanité à la pleine intelligence du présent.

HISTOIRE DE LA PHILOGIE CLASSIQUE DANS L'ANTIQUITÉ (1)

I

UN des caractères les plus originaux de l'érudition littéraire du XIX^e siècle sera d'avoir porté l'attention vers les histoires de sciences spéciales, dont l'ensemble offrira le tableau complet des efforts de l'esprit humain dans sa période réfléchie. Ce n'est pas que toutes les sciences aient un égal profit à tirer de l'étude de leur passé. Un médecin gagnera peu, j'imagine, à lire la savante histoire que Sprengel a faite de son art ; un mathématicien ne profitera guère pour ses théories en lisant l'ouvrage de Montucla ou les recherches plus modernes de quelques savants. Les sciences dogmatiques, ou qui devraient l'être, peuvent se passer d'un tel secours ; les sciences critiques, au contraire, aspirent de plus en plus à devenir historiques, au moins dans leur exposition. La philosophie nous en offre un curieux exemple.

La philologie est, de toutes les branches de la connaissance humaine, celle dont l'histoire a dû venir en dernier lieu, parce qu'elle est de toutes peut-être la moins définie, celle dont il est le plus difficile de saisir l'unité. L'astro-

(1) *Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum*, par M. Græfsehan. Bonn, H. B. Koenig, 1843-1846.

nomie, la zoologie, la botanique, etc., ont un objet déterminé. Mais quel est celui de la philologie ? Le grammairien, le linguiste, le lexicographe, le critique, le littérateur dans le sens spécial du mot, ont droit au titre de philologues, sans que l'on saisisse au premier coup d'œil entre ces études diverses un rapport suffisant pour les appeler d'un nom commun. C'est qu'il en est du mot de philologie comme de celui de philosophie, de poésie et de tant d'autres dont le vague même est expressif. Quand on cherche, d'après les habitudes des logiciens, à trouver une phrase équivalente à ces mots compréhensifs, et qui en soit la *définition*, l'embaras est grand, parce que la philosophie, la poésie n'ont, ni dans leur objet ni dans leur méthode, rien qui les caractérise uniquement. Platon, Épictète, Pascal, Voltaire sont appelés philosophes ; Théocrite, Aristophane, Lucrèce, Martial sont appelés poètes, sans qu'il soit facile de trouver le lien de parenté qui réunit sous un même nom des esprits si divers. C'est que les appellations ont été formées non sur des notions d'avance définies, mais par des procédés plus libres et au fond plus exacts que ceux de la logique artificielle.

L'antiquité, en cela plus sage que nous et plus rapprochée de l'origine de ces mots, les appliquait avec moins d'embaras. Depuis que nous avons dressé une carte de la science, nous nous obstinons à donner une place à part à la philologie et à la philosophie ; et pourtant ce sont là moins des sciences spéciales que des faces diverses sous lesquelles on peut envisager les choses de l'esprit.

À une époque où l'on demande avant tout au savant de quoi il s'occupe et à quel résultat il arrive, la philologie a dû trouver peu de faveur. On comprend le physicien, le chimiste, l'astronome, beaucoup moins le philosophe, moins encore le philologue. La plupart, interprétant mal l'étymologie de son nom, s'imaginent qu'il ne travaille que sur les mots (quoi, dit-on, de plus frivole !), et ne songent guère à distinguer, comme Zénon, le *philologue* du *logophile* (1). Ce vague qui plane sur l'objet de ses études,

(1) Ζήνων των μαθητῶν ἔφασκε τοὺς μὲν φιλολόγους εἶναι, τοὺς δὲ λογοφίλους. Stobée, *Ἀπορρήγματα*, 8, II, p. 44, édit. Gaisford.

cette latitude presque indéfinie qui renferme sous le même mot des recherches si diverses, portent à ne voir en lui qu'un amateur qui se promène dans la variété de ses travaux, et explore le passé, à peu près comme certaines espèces d'animaux fouisseurs creusent des mines souterraines pour le plaisir d'en faire. Sa place dans l'organisation philosophique n'est pas encore suffisamment déterminée ; les monographies s'accumulent sans qu'on en voie le but ; la dispersion du travail atteint ses dernières limites.

La philologie, en effet, n'a point son but en elle-même : elle a sa valeur comme condition nécessaire de l'histoire de l'esprit humain et de l'étude du passé. Sans doute, plusieurs des philologues dont les savants travaux nous ont ouvert l'antiquité n'ont rien vu au delà du texte qu'ils interprétaient, et autour duquel ils groupaient les mille paillettes de leur érudition. Ici, comme dans toutes les sciences, il a pu être utile que la curiosité naturelle de l'esprit humain ait suppléé à l'esprit philosophique et soutenu la patience des chercheurs. Est-il nécessaire que l'ouvrier qui extrait les blocs de la carrière ait l'idée du monument futur dans lequel ils entreront ? Parmi les laborieux travailleurs qui ont construit l'édifice de la science, plusieurs n'ont vu que la pierre qu'ils polissaient, ou tout au plus la région limitée où ils la plaçaient. Et pourtant il arrive que, par les travaux réunis de tant d'hommes, sans qu'aucun plan ait été combiné d'avance, une science se trouve organisée dans ses belles proportions. Elle se pose d'elle-même à la place qui lui convient, et, se fondant enfin dans l'organisation générale, elle devient une maxime dans la vérité universelle, un ton de plus dans l'harmonie des choses. Un génie invisible a été l'architecte qui présidait à l'ensemble, et faisait concourir ces efforts isolés à une parfaite unité.

Bien des gens sont tentés de rire en voyant des esprits sérieux dépenser une prodigieuse activité pour expliquer des particularités grammaticales, recueillir des gloses, comparer les variantes de quelque ancien auteur, qui n'est souvent remarquable que par sa bizarrerie ou sa médiocrité. Tout cela faute d'avoir compris dans un sens

assez large l'histoire de l'esprit humain et l'étude du passé. C'est une loi de l'intelligence, après avoir parcouru un certain espace, de revenir sur ses pas pour revoir la route qu'elle a fournie, et repenser ce qu'elle a déjà pensé. Les premiers créateurs ne regardaient pas derrière eux ; ils marchaient en avant, sans autre guide que les éternels principes de la nature humaine. A un certain jour, au contraire, quand les livres se sont assez multipliés pour pouvoir être recueillis et comparés, l'esprit veut avancer avec connaissance de cause, il songe à confronter son œuvre avec celle des siècles passés ; ce jour-là naît la littérature réfléchie, et parallèlement la philologie. Cette apparition ne signale donc pas, comme on l'a dit trop souvent, la mort des littératures ; elle atteste seulement qu'elles ont déjà toute une vie accomplie. Aussi n'est-il aucune culture qui n'ait offert ce phénomène remarquable. La Chine, l'Inde, l'Arabie, la Grèce, Rome, les nations modernes ont connu ce moment où le travail intellectuel de spontané devient savant, et ne procède plus sans consulter ses archives déposées dans les musées et les bibliothèques. Le développement original du peuple hébreu lui-même, qui semble offrir moins de traces qu'aucun autre d'effort réfléchi, présente dans ses derniers siècles des vestiges sensibles de cet esprit de recension, de collection, de rapiécetage, si j'ose le dire, qui termine la série de toutes les littératures.

Il est donc dans les conditions de l'esprit humain de se replier sur lui-même et de cultiver religieusement son passé, lors même qu'il n'espère retirer immédiatement de ce travail aucun résultat philosophique. Dans l'état actuel de la pensée, cette étude est devenue d'un intérêt plus puissant encore, par l'immense importance que l'histoire de l'esprit humain a prise à nos yeux. Cette histoire, en effet, est-elle possible sans l'étude immédiate des monuments, et ces monuments sont-ils abordables sans les recherches spéciales du philologue ? Telle forme du passé suffit à elle seule pour occuper une laborieuse existence. Une langue ancienne et souvent à moitié inconnue, une paléographie à part, une archéologie et une histoire pén-

blement déchiffrées, voilà certes plus qu'il n'en faut pour absorber tous les efforts de l'investigateur le plus patient, si d'humbles artisans n'ont antérieurement consacré de longs travaux à extraire de la carrière les matériaux qui, soumis à l'appréciation du critique, doivent servir à reconstruire l'édifice du passé.

C'est donc dans la philosophie des choses qu'il faut chercher la véritable valeur de la philologie. Là est la dignité de toute recherche particulière et des derniers détails d'érudition, qui n'ont point de sens pour les esprits superficiels et légers. A ce point de vue, il n'y a pas de recherche inutile ou frivole. Il n'est pas d'étude, quelque mince que paraisse son objet, qui n'apporte son trait de lumière à la science du tout, à la vraie philosophie des réalités. Les résultats généraux, qui seuls, il faut l'avouer, ont de la valeur par eux-mêmes, et constituent la fin de la science, ne sont possibles que par le moyen de la connaissance, et de la connaissance érudite des détails. Bien plus, les résultats généraux qui ne s'appuient pas sur la connaissance des derniers détails sont nécessairement creux et factices, au lieu que les recherches particulières, même destituées de l'esprit philosophique, peuvent être du plus grand prix, quand elles sont exactes et conduites suivant une sévère méthode. L'esprit de la science est cette communauté intellectuelle qui rattache l'un à l'autre l'érudit et le penseur, fait à chacun d'eux sa gloire méritée, et confond dans une même fin leurs rôles divers.

L'union de la philologie et de la philosophie, de l'érudition et de la pensée devrait donc être le caractère de notre époque. Le penseur suppose l'érudit ; et, ne fût-ce qu'en vue de la sévère discipline de l'esprit, je ferais peu de cas du philosophe de nos jours qui n'aurait pas travaillé au moins une fois dans sa vie à éclaircir quelque point spécial de la science. Sans doute, les deux rôles peuvent se séparer, et ce partage même est souvent désirable. Mais il faudrait au moins qu'un commerce intime s'établît entre ces fonctions diverses, que les travaux de l'érudit ne demeurassent plus ensevelis dans la masse des collections savantes, où elles sont comme si elles n'étaient pas, et que le philo-

sophe, d'un autre côté, ne s'obstinât plus à chercher exclusivement au dedans de lui-même les vérités vitales que les sciences du dehors révèlent si libéralement à celui qui les interroge avec intelligence et sagacité.

On pourrait croire qu'en rappelant l'activité intellectuelle à la philologie ou à l'érudition on constate par là même son épuisement, et qu'on assimile notre temps à ces époques où la littérature, ne pouvant plus produire, devient critique et rétrospective. Ce serait une erreur ; car, outre que les formes littéraires des modernes sont plus vivaces que les formes anciennes, et peuvent offrir plusieurs floraisons consécutives, notre manière d'envisager la philologie est bien plus philosophique et plus féconde que celle de l'antiquité. La philologie n'est pas pour nous ce qu'elle était dans l'école d'Alexandrie, une simple curiosité d'érudit ; c'est une science organisée, ayant un but sérieux et élevé ; c'est la science des produits de l'esprit humain, c'est la condition nécessaire de cette critique universelle, un des premiers besoins de l'homme pensant.

M. Græfenhan est le premier qui ait entrepris une histoire complète de la philologie. Cette histoire offre des difficultés toutes spéciales, dont la première est sans doute de donner à l'ouvrage un cadre précis. Entendue dans son sens le plus restreint, l'histoire de la philologie ne serait que l'histoire de la grammaire, de l'exégèse et de la critique des textes ; les travaux d'érudition, d'archéologie, de critique esthétique en seraient distraits. Or une telle exclusion est peu naturelle ; car ces deux ordres de recherches ont entre eux les rapports les plus étroits. D'ordinaire, ils sont réunis par le même individu, souvent dans le même ouvrage. Éliminer l'érudition de l'histoire des travaux philologiques serait opérer une scission artificielle et arbitraire dans un groupe naturel. Que l'on prenne, par exemple, l'école d'Alexandrie ; à part quelques spéculations philosophiques et théurgiques, tous les travaux de cette école, ceux mêmes qui ne rentrent pas directement dans la philologie, ne sont-ils pas empreints d'un esprit qu'on peut appeler philologique, esprit que ladite école porte jusque dans la poésie et la philosophie ? Une

histoire de la philologie serait-elle complète, si elle ne parlait d'Apollonius de Rhodes, d'Apollodore, d'Élien, de Diogène Laërce, d'Athénée et des autres polygraphes, dont les œuvres pourtant sont loin d'être philologiques, dans le sens le plus restreint du mot ? — Si, d'un autre côté, on prend l'histoire de la philologie dans toute son extension possible, où s'arrêter ? Sans s'en douter, on sera presque forcément amené à en faire l'histoire de la littérature, au moins de la littérature réfléchie. Les historiens, les critiques, les polygraphes, les écrivains d'histoire littéraire devront y trouver place. Tel est l'inconvénient, grave sans doute, mais nécessaire et compensé par de sérieux avantages, qu'il y a dans le droit qu'on se donne de choisir un groupe particulier de manifestations, pour en faire une étude spéciale, et de le séparer ainsi de l'ensemble de l'esprit humain, auquel il tient par toutes ses fibres. Ajoutons que les rapports des mots changent avec les révolutions des choses, et que, dans le langage, il faut surtout considérer le centre des notions, sans chercher à y substituer des définitions qui ne leur sont jamais parfaitement équivalentes. Quand il s'agit de littérature ancienne, la critique et l'érudition rentrent de droit dans le cadre de la philologie ; au contraire, celui qui ferait l'histoire de la philologie moderne ne se tiendrait pas, j'imagine, pour obligé de parler de nos grandes collections d'histoire civile et littéraire, ni de ces brillantes œuvres de critique esthétique qui se sont élevées de nos jours au niveau des plus belles créations philosophiques.

M. Græfenhan a pris la philologie dans son sens le plus étendu. Non content de faire l'histoire des travaux *ex professo* sur la matière, il étudie le tour général de la littérature, le système d'éducation, l'attention donnée aux bibliothèques et aux établissements scientifiques ; il recherche les signes de l'esprit philologique aux siècles où la philologie n'était point encore organisée et chez les auteurs qui n'ont pas songé à être des philologues.

Il était difficile d'être autre chose que subtil en voulant trouver la philologie dans des temps où elle n'existait pas. Cette partie de l'ouvrage de M. Græfenhan n'échappe pas au reproche de puérilité. Au contraire, la

partie de son travail où il relève toutes les traces de philologie dans les temps où, sans avoir d'existence indépendante, elle s'annonçait déjà en traits caractérisés, est pleine de finesse et d'érudition. Il place avec raison cette époque vers le siècle de Solon et de Pisistrate. Pisistrate est déjà le centre d'un mouvement philologique assez actif. Il a sous lui un collège de copistes et de rédacteurs. Les collections de livres se forment : les diaskévastes (διαθεταί, διορθωταί), fondent, bien que sans aucune prétention critique, scientifique, la critique des textes ; les poèmes homériques sont, dès lors, ce qu'ils seront pour toute la philologie antique, le centre des travaux de critique et d'exégèse. Déjà Hérodote refuse d'attribuer à Homère les *Cypriaques*, élève des doutes sur l'authenticité des *Épigones*. Les bibliothèques devenaient plus nombreuses et plus riches. Polycrate, tyran de Samos, en rassembla une considérable pour le temps ; les œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide étaient conservées dans les archives d'Athènes par l'officier public appelé γραμματεὺς τῆς πόλεως. Le caractère du philologue est encore mieux dessiné chez les sophistes. Quelques-uns d'entre eux, comme Euthydème, possédaient des collections de livres. Le curieux caractère d'Ion, tel qu'il est dépeint dans le dialogue de ce nom attribué à Platon, ce rapsode d'une époque réfléchie, vouant un culte exclusif à tel poète ancien, mais uniquement attentif au son des mots, est un type original de la transition du rapsode ancien au philologue. L'éducation, bornée avant le siècle de Platon à la jouissance des chefs-d'œuvre nationaux, devient désormais philologique et littéraire. Jusqu'alors elle avait été à peu près la même pour tous. Maintenant elle est inégale, et, selon ses degrés, elle commence à établir une différence profonde entre les hommes : les uns sont εὐροεῖς, εὐμαθεῖς, πολυμαθεῖς, πολύπειροι, εὐτραπέλειες, μουσικοί, les autres, au contraire, μισολόγοι, ἄμουστοι... Le mot même de φιλόλογος se trouve pour la première fois dans Platon, et y est à peu près synonyme de πολυλόγος (1). La manière de

(1) *Loqg.* 1. 641, E : Ὡς φιλόλογος τὲ ἐστὶ καὶ πολυλόγος. — *Lach.* 188. C : Καὶ γὰρ ὅτι δόξαίμιν ἐφ' φιλόλογος εἶναι καὶ αὐτὸ μισολόγος.

procéder par objections et par réponses (ἐνστασις et λυσις), qui devint la forme préférée de la critique alexandrine, apparaît dès cette époque d'une manière caractérisée. Homère, Hésiode, Archiloque, Simonide, Théognis, Mimnerme, Phocylide, les gnomiques, les fables d'Ésope, les premiers philosophes, et même (quoique les traces en soient encore peu sensibles), les tragiques, sont déjà des *classiques*, et, comme tels, objets d'études régulières. Les comiques, et surtout Aristophane, offrent des allusions et des parodies littéraires, témoignant d'un état assez avancé de l'esprit critique. Les manuels d'invention oratoire des rhéteurs siciliens et des sophistes, leurs théories de rhétorique artificielle, leurs τέχναι, leurs traités περὶ λέξεως, fondaient définitivement ce système de l'art oratoire dont Aristote ne fut que le rédacteur complet, et qui, à travers les Latins, a passé aux modernes. En somme, les bases de toutes les parties de la philologie grecque étaient posées, quelques parties même, comme la rhétorique, étaient presque achevées, quand Aristote, par son érudition et par la vaste compréhension de son esprit, vint déterminer le sens où devaient se diriger tout le mouvement de sa puissante école et tous les efforts ultérieurs du génie grec.

L'envahissement définitif de la littérature par la philologie date du temps des successeurs d'Alexandre. Les écoles d'Alexandrie, de Pergame, de Rhodes, de Tarse transportent alors la Grèce en Orient, et réduisent la culture intellectuelle à l'érudition, à l'étude du passé. Rome accepta la philologie dès les premiers moments de son initiation à l'esprit grec, ou plutôt cette initiation fut elle-même toute philologique. Le phénomène d'une littérature qui, dès son apparition, est ainsi grammaticale et critique, et qui ne cesse point, pendant toute la durée de son existence, d'être à la fois philologique et productive, ne doit point nous surprendre. Les lois naturelles du développement de la littérature ne se vérifient pas dans les littératures qui ont été formées sous des influences étrangères, et ne sont point l'expression pure et spontanée de l'esprit d'une nation. Ces littératures ne doivent être considérées que comme des pro-

longements plus ou moins exotiques de celles qu'elles se proposent d'imiter ; l'ordre de production des genres et des esprits y est complètement interverti, et, comme elles se rattachent presque toujours aux derniers temps d'une culture antérieure, elles commencent souvent par où les autres ont fini.

II

On ne saurait nier que les anciens, dans toutes les branches dont se compose la philologie, ne soient restés fort au-dessous de ce qu'ont fait plus tard les nations modernes. Cela devait être ; les moyens leur manquaient. Partout où ils ont eu sous la main des matériaux suffisants, comme dans la question homérique, ils nous ont laissé peu à faire. J'excepte naturellement les questions de haute critique, pour lesquelles la comparaison est indispensable. Ainsi la grammaire des Grecs est surtout défectueuse, parce qu'ils ne savaient que leur langue (1) : les grammaires particulières, en effet, ne vivent que par la grammaire générale ; or la grammaire générale suppose la comparaison des idiomes. Pour la minutie des détails et la patience des rapprochements, les philologues anciens ont égalé les plus scrupuleux des philologues modernes. Leurs traités sur $\chi\epsilon\acute{\iota}$ et $\epsilon\acute{\iota}$ et autres semblables valent les dissertations que tel érudit de la Renaissance composa sur le sens de la particule *quanquam*. — Pour

(1) De là le ridicule de leurs étymologies. Comme ils ne connaissent que leur langue, et de cette langue que la forme actuelle, ils s'imposent d'expliquer par l'idiome vulgaire les mots étrangers ou archaïques. Cela donna occasion à une foule de mythes, qu'on pourrait appeler *mythes étymologiques*, où le fait fabuleux a précédé du mot, et non le mot du fait. Ainsi le mot *Byrsa* signifiait *forteresse*. Un Grec, en présence de ce mot, n'a pu chercher son étymologie que dans $\beta\acute{\upsilon}\rho\sigma\alpha$. D'où la nécessité d'une légende où il entrât du *cur* ; la fable de la peau de bœuf de Carthage n'a pas d'autre origine. Les étymologies d'*Aphrodite*, *Latium*, *Pyénées*, etc., ont été formées par des procédés analogues. Toutes les littératures primitives, la littérature hébraïque, la littérature sanscrite, celles du Nord, en offrent d'innombrables exemples. (Voyez, par exemple, *Ramayana*, I, 50, etc. — *Genèse*, xvii, 5 ; xlix, etc.) Scot Érigène et tous les philosophes du moyen âge suivent la même méthode : $\tau\epsilon\omicron\varsigma$ a $\beta\acute{\epsilon}\omega$; *bonus* a $\beta\omicron\omega$; $\epsilon\acute{\iota}\omega\varsigma$ — $\epsilon\acute{\iota}\delta\omega\varsigma$ $\acute{\alpha}\sigma\tau\epsilon\rho\omicron\varsigma$, etc. Le peuple pratique encore le même procédé avec beaucoup de naïveté.

la critique des textes, la position des anciens était aussi fort différente de la nôtre. Ils n'étaient pas comme nous en face d'un inventaire des manuscrits faisant autorité. Ils devaient donc songer moins que nous à les comparer et à les compter. Aulu-Gelle, par exemple, dans les discussions critiques auxquelles il se livre fréquemment, raisonne presque toujours à priori, et n'en appelle jamais à l'autorité des manuscrits. — L'imperfection de la lexicographie, l'état d'enfance de la linguistique, jetaient aussi beaucoup d'incertitude sur l'exégèse des textes archaïques. La langue homérique, par exemple, en était venue à former un idiome savant, qui exigeait une étude toute particulière, et il ne faut pas s'étonner que les modernes se permettent parfois de censurer les interprétations que les philologues anciens donnaient de ces textes difficiles. Car ceux-ci n'y étaient guère plus compétents que nous, et nous possédons incontestablement des moyens herméneutiques qu'ils n'avaient pas (1). — Mais c'est surtout dans l'érudition que l'infériorité de l'antiquité était sensible. Le manque de traités élémentaires, de manuels renfermant les notions communes et nécessaires, de dictionnaires biographiques, historiques, géographiques, etc., réduisait chacun à ses propres recherches et multipliait les erreurs, même sous les plumes les plus exercées. La rareté des livres, l'absence de ces index et de ces concordances qui facilitent si fort nos recherches, obligeaient à citer souvent de mémoire, c'est-à-dire d'une manière très inexacte. — Enfin, les anciens n'avaient pas l'expérience d'un assez grand nombre de révolutions littéraires, ils ne pouvaient comparer assez de littératures pour s'élever bien haut en critique esthétique. Rappelons-nous que notre supériorité en ce genre ne date guère que de quelques années. Les anciens, sous ce rapport, étaient exactement au niveau de notre xvii^e siècle. Quand on lit les opusculs de Denys d'Halicarnasse sur Platon, sur Thucydide, sur le style de

(1) C'est ainsi que les arabisants européens croient sans témérité beaucoup mieux entendre certains passages du Coran que les Arabes. C'est ainsi encore que les hébraïsants modernes corrigent plusieurs explications de textes anciens données dans des livres hébreux, d'une composition plus moderne, dans les *Paralipomènes*, par exemple.

Démosthène, on croit lire les *Mémoires* de M. et de Mme Dacier ou des honnêtes savants qui remplirent les premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*. Dans le *Traité du Sublime* lui-même, qui cependant doit être regardé comme la meilleure œuvre critique de l'antiquité, et qu'on peut comparer aux productions de l'école française du XVIII^e siècle, que d'artificiel, que de puérilités ! Peut-être les siècles qui savent le mieux produire le beau sont-ils ceux qui savent le moins en donner la théorie (1). Rien de plus insipide que ce que Racine et Corneille nous ont laissé en fait de critique. On dirait qu'ils n'ont pas compris leurs propres beautés.

Un tel progrès est du reste dans la nécessité des choses. Tout ce qui relève de la science ne peut que gagner par la marche du temps et par les études successives qui s'accroissent. M. Græfenhan a tort, selon moi, de préférer la seconde période de la philologie grecque, depuis Aristote jusqu'à Auguste, à la troisième, depuis Auguste jusqu'à la fin du IV^e siècle. Sans doute, l'esprit grec déploya, d'Aristote à Auguste, une force créatrice qu'il n'eut pas sous l'Empire ; mais Descartes et Malebranche avaient sûrement plus d'originalité que bien des esprits distingués de nos jours, lesquels pourtant voient des vérités inconnues à ces hommes de génie. Euclide et Archimède avaient plus d'invention que bien des géomètres modernes, auprès desquels ils ne seraient, sur certains chapitres, que des écoliers. Le travail intellectuel de la période romaine tire, d'ailleurs, un grand intérêt de l'état de l'humanité au milieu duquel il fut entrepris. « C'est une remarque consolante, dit M. Græfenhan (2), qu'au milieu de la décadence toujours croissante de la puissance politique les progrès de l'esprit humain n'aient point été interrompus. Tandis qu'avec le sentiment de l'impuissance civique on laissait le frêle édifice de l'État pencher vers sa ruine, on voyait

(1) Il y a une exception à faire en faveur de l'Allemagne, à qui appartient la gloire d'avoir créé l'esprit de la critique moderne, et où chaque nouvelle sève de création littéraire est déterminée par un nouveau système d'esthétique.

(2) T. III, p. 4.

encore briller, comme sous un monceau de décombres et de cendres, l'étincelle de l'esprit, qui bientôt devait éclater en une flamme brillante, rendre au citoyen enchaîné sa liberté individuelle et l'éclairer d'une nouvelle lumière morale. Les écoles des néo-platoniciens, des aristotéliens et des stoïciens, auxquels vinrent se joindre de nombreux éclectiques, conservèrent la tradition de l'ancienne philosophie, et entretenirent dans les esprits l'exercice de la pensée. Les malheurs politiques y furent aussi pour leur part. On soupirait après la délivrance, et, comme on n'avait pas la force de se la procurer soi-même, on ne la trouvait que dans un stoïcisme résigné. Il est très digne de remarque que la tension intellectuelle qui se manifesta par suite de l'oppression politique, d'un côté, et, de l'autre, par l'étude silencieuse de la forte antiquité, ne se borna pas à un petit nombre de maîtres et d'écrivains, entourés d'un public grossier et sans intelligence, mais que l'activité de l'esprit, avec toutes ses espérances et ses craintes, avec ses vœux et ses combats, était répandue dans toute la société, bien que cette activité fût le plus souvent comprimée au fond du cœur, parce qu'il paraissait inutile de présenter aux yeux d'un monde ébranlé des idées qui contrastaient trop vivement avec l'état actuel de la société et étaient impuissantes à la guérir. »

Loin donc de placer la philologie parmi les causes qui rabaissent l'homme et le préparent à la servitude, ainsi que semblait le croire Épictète (I), il faut dire qu'elle a contribué, aux époques de dépression, à relever et à consoler l'humanité. Si parfois elle semble avoir recherché de préférence les époques où la pensée était le moins libre, ce n'est pas qu'elle ait affectionné la tyrannie ; mais c'est que l'esprit humain, se voyant interdire les grandes voies de la création philosophique, se réfugiait de lui-même dans cet humble exercice, où il trouvait un aliment inoffensif à sa curiosité et au besoin qu'il a de remuer des idées.

Les points de division que M. Græfenhan a adoptés dans

(I) Μέννησα ὅτι οὐ μόνον ἐπιθυμία ἀρχῆς καὶ πλούτου ταπεινοὺς ποιεῖ καὶ ἄλλοις ὑποταγμένους, ἀλλὰ καὶ σχολῆς καὶ ἀποδεδειγμένης καὶ φιλολογίας.
Arrien, *Dissert.*, IV, 4, § 1.)

l'histoire générale de la philologie prétent à la critique aussi bien que le cadre qu'il a donné à cette histoire. Adoptant la division ordinaire en période ancienne, période du moyen âge et période moderne, il a choisi pour limite des temps anciens et du moyen âge la fin du iv^e siècle, et pour limite du moyen âge et des temps modernes l'invention de l'imprimerie, c'est-à-dire le milieu du xv^e. Cette division a l'inconvénient d'enlever à l'histoire de la philologie ancienne son achèvement nécessaire, et à la philologie moderne l'intéressant tableau de ses premiers essais. Le fait de l'avènement définitif du christianisme, qui a déterminé l'auteur à prendre la première date comme point d'arrêt, n'a pas eu assez d'influence sur les études philologiques pour qu'il doive servir de limite. Les études classiques continuèrent comme auparavant, et les chrétiens lettrés ne différaient pas des païens en ce qui concerne le mode de leur culture. La philologie ancienne se prolongea ainsi en Occident bien plus tard que le iv^e siècle. Le v^e fut, en Gaule surtout, un des plus remarquables par le goût de la littérature. Saint Prosper, Sidoine Apollinaire, saint Loup de Troyes, tant de rhéteurs, de grammairiens, d'amateurs beaux esprits, Tonantius Ferreolus et sa célèbre bibliothèque, où le raffinement était poussé si loin, voilà des traits qui ne devraient pas manquer à l'histoire de la culture romaine. Jamais tout l'exercice intellectuel ne se résuma mieux qu'alors dans le nom de *lettré*. Comment omettre également, dans une histoire de la philologie ancienne, ce curieux prolongement de la littérature latine qui se produit sous la protection des rois ostrogoths et visigoths en Italie et en Espagne ; les travaux encyclopédiques de Boèce, de Cassiodore, d'Isidore de Séville et de la studieuse génération de travailleurs qui se presse autour d'eux ; ceux de l'école d'Afrique, sur laquelle saint Augustin nous a transmis de si curieux détails ; l'Encyclopédie de Martien Capella, manuel de toute l'érudition du moyen âge ; les études bretonnes, enfin, qui se rattachent presque sans interruption aux travaux de l'école anglo-saxonne ? Il y a, durant les premiers siècles de l'invasion, tout un mouvement littéraire qui n'est que la continuation des écoles romaines, et qui va peu à peu expirant

jusque vers la fin du ^{viii}e siècle, pendant qu'une nouvelle série d'études, appartenant réellement au moyen âge, se développait en Irlande et chez les Anglo-Saxons, d'où elle devait bientôt passer sur le continent pour y déterminer la restauration carlovingienne.

L'invention de l'imprimerie n'est pas une limite plus heureusement choisie entre la philologie du moyen âge et celle des temps modernes. La renaissance des études classiques en Occident est bien antérieure à cette date, quelle que soit son importance. La renaissance des lettres est déjà parfaitement caractérisée dès le milieu du ^{xiv}e siècle. Paul de Pérouse et les savants de la cour de Robert de Naples, Pétrarque, Boccace, Jean de Ravenne, Barlaam, Léonce Pilati, et, dans la première moitié du ^{xv}e siècle, les élèves d'Emmanuel Chrysoloras, Leonardo Bruni, Niccolo Niccoli, Ambroise Traversari, Poggio Bracciolini et tant d'autres illustres humanistes, avaient fondé en Italie la philologie moderne, longtemps avant que l'invention de l'art typographique eût décuplé l'influence de leurs travaux. Le reste de l'Europe continua d'ailleurs le moyen âge jusqu'aux dernières années du ^{xv}e siècle.

L'attention principale de M. Græfenhan semble avoir été d'être complet, et, en effet, on ne saurait signaler dans son travail aucune lacune tant soit peu considérable. Les seuls points où l'on puisse le trouver trop bref sont ceux qui ont trait à la philologie orientale. Ainsi il ne parle nulle part avec étendue du soin que les anciens donnèrent à l'étude des langues étrangères, et spécialement des langues de l'Orient. Cette branche de la philologie fut très peu cultivée, je le sais, par les anciens ; néanmoins il y avait là quelques faits, qu'il pouvait être intéressant de ne pas omettre : par exemple, les travaux d'exégèse biblique des premiers siècles du christianisme. Les écoles juives d'Alexandrie et de Palestine sont aussi un peu négligées, et pourtant que de traits intéressants il y avait là pour l'histoire philologique. La légende des Septante, telle qu'elle est rapportée par pseudo-Aristée, le rôle qu'on y fait jouer à Ptolémée et à Démétrius de Phalère, la mention emphatique de la bibliothèque d'Alexandrie peignent à merveille la naïveté et

l'engouement de ces premiers essais d'hellénisme. Les travaux de Philon et de Josèphe méritaient aussi quelque étude sous le rapport de la philologie, et spécialement de la critique. Enfin M. Græfenthal a omis un intéressant chapitre de l'histoire de la philologie ancienne, en ne parlant pas de l'étude de la littérature grecque chez les Syriens (1). Car, bien que les écoles d'Édesse et de Nisibe n'aient commencé à jeter tout leur éclat qu'après l'époque où l'auteur a fixé la limite de la philologie ancienne, déjà, dès les premiers siècles du christianisme, et même dès l'époque des Séleucides, les Syriens s'étaient profondément empreints de l'hellénisme. Les innombrables mots grecs qui se sont introduits dans leur langue en sont le témoignage. Les premières Églises de Syrie eurent des traducteurs et des interprètes attitrés pour servir aux rapports continuels qu'elles entretenaient avec les Églises grecques et traduire les ouvrages des Pères. Quelques-unes de ces traductions, celle des épîtres de saint Ignace Théophore, par exemple, sans parler de la célèbre version de la Bible connue sous le nom de *Peschito*, existent encore. Les nestoriens enfin naturalisèrent en Syrie toutes les sciences grecques, et particulièrement les études dialectiques et médicales, personnifiées en Aristote, Hippocrate et Galien. Aristote fut traduit par Cumas et Probus, de l'académie d'Édesse, dans le ^{ve} siècle de notre ère. La plupart des textes scientifiques et philosophiques de la Grèce le furent dans les siècles suivants.

On peut apprécier autrement que notre auteur l'influence du christianisme sur les études classiques ainsi que sur la conservation des auteurs anciens, et trouver qu'il n'insiste pas assez sur les pertes que le zèle mal entendu de quelques évêques de l'Orient et de ces moines que Libanius comparait à des éléphants pour leur brutalité firent éprouver à la littérature, par l'incendie des temples, auxquels étaient d'ordinaire annexées les bibliothèques. Le christianisme ne fut pas et ne pouvait pas être favorable aux études pro-

(1) Il s'agit ici principalement des Syriens habitant la région au delà de l'Euphrate, région où l'on parlait syriaque tout en cultivant avec zèle les lettres grecques.

fanés. Ces études étaient la glorification perpétuelle du polythéisme, qui n'avait pas cessé d'être un ennemi sérieux. On s'étonne que saint Grégoire trouve mauvais qu'un évêque enseigne la grammaire et s'occupe des louanges de Jupiter. C'est que Jupiter n'était pas encore une simple figure de rhétorique : c'était un dieu rival avec lequel on ne pouvait pactiser. Plus tard, quand la guerre fut finie, l'Église admit sans peine dans ses écoles tout le panthéon profane, peu suspect désormais de prétentions théologiques.

La manière qu'a choisie M. Græfenhan pourra sembler à plusieurs trop exclusivement technique. Des deux formes, en effet, que peut revêtir l'histoire, — la forme libre et réchauffée par l'esprit, où les faits sont présentés largement, comme des traits servant à l'unité d'un tableau, — et la forme érudite, éparpillée, où l'auteur ne songe qu'à instruire sans faire penser, — de ces deux formes, dis-je, l'auteur a choisi la seconde. Son livre est exclusivement savant et ne vaut que par les choses qu'on y trouve réunies. Un texte hérissé de passages grecs et latins, des notes occupant régulièrement la moitié de la page, quand elles ne la réduisent pas à deux ou trois lignes comme une sorte d'encadrement accessoire, des citations bibliographiques où l'auteur a voulu surtout être complet sans pouvoir l'être, parce que les sources françaises lui étaient peu connues, voilà l'ouvrage de M. Græfenhan. On nous dit que le public allemand ne demande pas autre chose. Qui voudrait, du reste, exiger davantage, puisque cette forme était ici à peu près commandée par le sujet, et que longtemps encore la science aura besoin de ces patientes recherches qui s'intitulent ou pourraient s'intituler : « Mémoires pour servir... » ? En un temps où l'on ne fait trop souvent que mettre de grandes phrases à la place des vues et des faits, être exact et vrai finit par devenir un mérite.

LES CONGRÈS PHILOLOGIQUES EN ALLEMAGNE (1)

Ce fut à Gœttingue, en 1837, que plusieurs des philologues les plus distingués de l'Allemagne, Thiersch, Ottfried Müller, Lachmann, Jakob Grimm, Velcker, H. Ewald, Gœttling, se réunirent en société, afin de soutenir et de ranimer dans leurs pays le zèle pour les travaux de littérature savante. L'association, disent les statuts, a pour objet toutes les branches de la philologie, les améliorations possibles dans le système des études, la pacification des controverses relatives aux méthodes d'enseignement, et l'entreprise des grands travaux d'érudition qui demandent des efforts réunis. Pour obtenir ces résultats, les sociétaires, auxquels pourront se joindre les philologues et les savants de tous les pays, se réuniront, chaque année, dans une ville de l'Allemagne : 1^o pour recevoir les communications sur les entreprises et les recherches nouvelles dans le domaine de la philologie ; 2^o pour donner des indications et des conseils sur les travaux que la société considère comme utiles aux progrès de la science ; 3^o pour conférer sur des points difficiles de philologie et de pédagogie ; 4^o pour lire des dissertations sur des sujets analogues au but de la Société ; 5^o enfin, pour s'entendre sur la prochaine réunion et sur les sujets qui y seront traités.

(1) *Verhandlungen der Versammlungen deutscher Philologen und Schulmänner*; Nuremberg, 1838; Mannheim, 1839; Gotha, 1840; Bonn, 1841; Ulm, 1842; Cassel, 1843; Dresde, 1844; Darmstadt, 1845; Iéna, 1846. — Le congrès de 1847 a eu lieu à Bâle. Celui de 1848 est annoncé pour Berlin.

Journal général de l'Instruction publique, 19 et 23 août 1848. (N. de l'éd.)

Bien que les congrès philologiques, qui depuis 1838 se sont régulièrement succédé chaque année, n'aient pas également rempli toutes les parties de ce programme, on peut dire, néanmoins, que le nombre toujours croissant des assistants, l'intérêt des séances, la part qu'y ont prise les illustrations scientifiques de l'Allemagne, les Jacobs, les Hermann, les W. Schlegel, ont définitivement assuré l'existence de l'œuvre. La collection des Actes de ces réunions offre un intérêt réel à ceux qui ne recherchent que les résultats sérieux de ces graves études.

Il est impossible d'ailleurs de trouver un tableau plus vivant et plus vrai des habitudes et de la physionomie de la science allemande. Elle s'y peint dans toute sa naïveté, avec ses formes un peu pédantes, sa bonhomie honnête et sans arrière-pensée, son oubli total de ce que nous appelons le bon ton. J'entends non pas faire une critique, mais constater un fait : les mœurs philologiques de nos voisins sont encore à peu près celles des humanistes de la Renaissance. Ainsi, la présence de Jacobs, « ce Nestor de la philologie allemande », comme ils disent, au congrès de Mannheim, en 1839, donna lieu à une scène patriarcale, qui chez nous paraîtrait d'un autre monde. Nous concevons à merveille le respect pour la science ; mais nos raffinements, en fait de goût, nous feraient craindre qu'on ne vît une parodie dans ces discours d'une rhétorique pompeuse, dans ces compliments emphatiques, dans ces adresses en style lapidaire, qui, chez nos voisins, ont encore le privilège de ne pas faire sourire. Chaque congrès finit d'ordinaire par un banquet, relevé de vers latins, d'acrostiches, de jeux littéraires. La joie même est classique chez ces respectables érudits : on joue avec des citations de Virgile et d'Homère ; on boit en pensant à Horace.

Les esprits sérieux ne se scandaliseront pas de ces enfantillages. Ils savent que le pédantisme est souvent nécessaire, toujours excusable. Personne ne s'en offense chez les humanistes de la restauration carlovingienne ni chez ceux de la Renaissance ; il faut que l'esprit humain s'amuse d'abord quelque temps de ses découvertes et des résultats nouveaux qu'il introduit dans la science, il faut qu'il s'en fasse un

plaisir, quelquefois même un jouet, avant d'y voir un objet de méditation purement philosophique. Le même ton devra se retrouver et pareillement s'excuser chez l'érudit exclusif et absorbé, qui creuse sa mine avec passion, surtout si un puissant esprit ne vient pas élargir ses vues, et si la simplicité de sa vie extérieure le réduit à n'être jamais qu'érudit. La haute philosophie, le commerce de la société ou la pratique des affaires peuvent seuls préserver la science du pédantisme. Mais longtemps encore il faudra pardonner aux savants de n'être ni philosophes, ni hommes du monde, ni hommes d'État, même quand ils s'intitulent, comme en Allemagne, « *conseillers de cour* ».

Notre susceptibilité à cet égard est peut-être une des causes pour lesquelles la philologie, bien que représentée en France par tant de noms illustres, est toujours retenue chez nous par je ne sais quelle pudeur et n'ose s'avouer franchement elle-même. Nous sommes si timides contre le ridicule, que tout ce qui semble y prêter nous devient suspect ; or les meilleures choses, en changeant de nom et de nuance, peuvent être prises par le tour du ridicule. Le mot de pédantisme, qui, si on ne le définit nettement, risque d'être si mal appliqué, et qui aux esprits légers paraît à peu près synonyme de toute recherche savante, est ainsi devenu un épouvantail pour les délicats, qui ont souvent mieux aimé rester superficiels que de donner prise à cette attaque, à laquelle nous sommes immodérément sensibles. Le scrupule a été poussé si loin, qu'on a vu des critiques de l'esprit le plus distingué rendre à dessein leur expression incomplète, plutôt que d'employer le mot de l'école, alors qu'il était le mot propre. Le jargon scolastique, quand il ne cache aucune pensée, ou qu'il ne fait que servir de parade à des esprits étroits, est fade assurément ; mais vouloir bannir le style exact et technique, qui seul peut exprimer certaines nuances profondes de la pensée, c'est tomber dans un purisme déraisonnable. Kant et Hegel, ou même des esprits aussi dégagés de l'école que l'étaient Herder, Schiller et Goëthe, n'échapperaient point, dans de telles conditions, à notre terrible accusation de pédantisme.

Félicitons nos voisins de n'avoir point ces entraves, qui

pourtant, il faut le dire, leur seraient moins nuisibles qu'à nous. Chez eux, l'école et la science se touchent ; chez nous, tout enseignement supérieur qui, par sa manière, sent encore le collège, est déclaré insupportable ; on croit faire preuve de finesse en se mettant au-dessus de tout ce qui rappelle l'enseignement des classes. Chacun se permet cette petite vanité, et croit prouver par là qu'il a bien dépassé son époque de pédagogie. Croira-t-on que, dans des cérémonies analogues à nos distributions de prix, où les frais d'éloquence nous paraissent de rigueur, les Allemands se bornent à des lectures de dissertations grammaticales du genre le plus sévère et toutes hérissées de mots grecs et latins ? Cela suppose chez nos voisins un goût merveilleux pour les choses sérieuses, et peut-être aussi quelque courage à s'ennuyer bravement, quand cela est de règle. Mme de Staël dit que les Viennois de son temps s'amusaient méthodiquement et pour l'acquit de leur conscience. Peut-être le public de l'Allemagne est-il plus patient, en effet, que le nôtre, quand il s'agit de s'ennuyer cérémonieusement et sur convocation officielle. Bientôt ce sera sur les bords de la Seine un acte méritoire d'assister à une séance de l'Académie des inscriptions, et cela pourtant sans qu'il y ait de la faute de l'Académie. Notre public est trop difficile ; il exige de l'intérêt et même de l'amusement là où l'instruction devrait suffire ; et, de fait, jusqu'à ce qu'on ait conçu le but élevé et philosophique de la science, tant qu'on n'y verra qu'une curiosité comme une autre, on devra la trouver ennuyeuse et lui faire un reproche de l'ennui qu'elle cause. Jeu pour jeu, pourquoi prendre le moins attrayant ?

Une seule chose est nécessaire dans l'ordre intellectuel : savoir philosophiquement. C'est la philologie ou l'érudition qui fournira au penseur cette forêt de choses (*silva rerum ac sententiarum*, comme dit Cicéron), sans laquelle la philosophie ne sera jamais qu'une toile de Pénélope, éternellement à recommencer. Toute exclusion serait ici téméraire : il n'y a pas de recherche qu'on puisse déclarer par avance inutile ; les veines du métal précieux ne se laissent pas deviner ; en creusant de nouvelles mines dans le champ de la science, on ne saurait prédire ce qu'on y trouvera. A combien de résul-

tats inappréciables n'ont pas mené les études en apparence les plus stériles ? N'est-ce pas le progrès de la grammaire qui a perfectionné l'exégèse, et par elle l'intelligence du monde antique ? Les questions les plus capitales de l'exégèse biblique en particulier, lesquelles ne peuvent être indifférentes au philosophe, dépendent d'ordinaire des discussions grammaticales les plus humbles (1). Nulle part le perfectionnement de la grammaire et de la lexicographie n'a opéré une réforme plus radicale et plus importante. D'où viennent tant de vues nouvelles sur la marche des littératures et de l'esprit humain, sur la poésie spontanée, sur les âges primitifs, sur les races et les familles de langues, si ce n'est de l'étude patiente des plus arides détails ? Vico, Wolf, Niebuhr, Strauss auraient-ils enrichi la pensée de tant d'aperçus nouveaux, sans la plus minutieuse érudition ? N'est-ce pas l'érudition qui a ouvert devant nous tous ces mondes de l'Orient, l'Inde surtout, dont la connaissance a rendu possible la science comparée des développements de l'esprit humain ? Pourquoi un des plus beaux génies des temps modernes, Herder, dans ce traité de la *Poésie des Hébreux*, où il a mis toute son âme, est-il si souvent inexact, faux, chimérique, si ce n'est parce que la critique savante ne servait pas toujours de guide à l'admirable sens esthétique dont il était doué ? A ce point de vue, l'étude même des folies de l'esprit humain offre de l'intérêt pour l'histoire et la psychologie. Plusieurs problèmes importants de critique historique ne seront résolus que lorsqu'un érudit intelligent aura consacré sa vie au dépouillement du *Talmud* et de la Cabale. Si Montesquieu, débrouillant le chaos des lois ripuaires, visigothes et bourguignonnes, a pu se compa-

(1) En voici un exemple, qui n'intéressera pas seulement les théologiens. A propos du passage célèbre *Regnum meum non est de hoc mundo... nunc autem regnum meum non est hinc* (Joann., XVIII, 36), plusieurs écoles, dans des intentions très différentes, ont insisté sur le *וְעַתָּה* *ve-atta*, et, le traduisant par *maintenant*, en ont tiré diverses conséquences. Cette remarque inexacte n'eût pas été si souvent répétée, si l'on avait su que cet idiotisme *וְעַתָּה* *ve-atta*, répondant à la locution hébraïque *ve-atta*, sert, dans la langue du Nouveau Testament, de conjonction adversative, sans impliquer aucune notion de temps ; en sorte qu'il faut simplement traduire : *mais mon royaume n'est pas de ce monde*. — Une autre discussion des plus importantes et des plus vives de l'exégèse biblique (*Isaïe*, ch. LIII) roule tout entière sur l'emploi d'un pronom.

rer à Saturne dévorant des pierres, quelle force ne faudrait-il pas supposer à l'esprit capable de digérer un tel fatras ? Et pourtant il y aurait à en extraire une foule de données précieuses, auxquelles rien ne saurait suppléer. Il ne faut pas demander compte à la science de l'humilité des moyens par lesquels elle arrive à ses résultats. Les lois les plus élevées des sciences physiques ont été constatées par des manipulations fort peu différentes de celles de l'artisan. Si les plus hautes vérités peuvent sortir de l'alambic et du creuset, pourquoi ne pourraient-elles résulter également de l'étude des restes poudreux du passé ? Aucune recherche ne doit donc être condamnée dès l'abord comme inutile ou puérile ; car on ne sait ce qui peut en sortir, ni quelle valeur elle peut acquérir un jour. D'ailleurs, ce qui n'a pas de prix en soi-même peut en avoir comme donnée auxiliaire d'une autre science. Les profanes, et quelquefois même ceux qui s'appellent penseurs, se prennent à rire des minutieuses investigations de l'archéologue. De pareilles applications de l'esprit, si elles étaient leur fin à elles-mêmes, ne seraient sans doute que des fantaisies d'amateurs plus ou moins intéressantes ; mais elles deviennent scientifiques, et en un sens sacrées, si on les rapporte à la connaissance de l'antiquité, laquelle n'est possible que par les monuments. Il est une foule d'études qui n'ont ainsi de valeur qu'en vue d'un but ultérieur. Vouloir réduire la science au nécessaire, c'est renouveler le triste raisonnement par lequel, dans le conte de Voltaire, on réussit, par des éliminations successives, à simplifier si fort l'éducation de Jeannot.

C'est comme élément de la science philosophique que tout a son prix et sa valeur. La légèreté d'esprit, qui ne comprend pas la science, le pédantisme, qui la comprend mal et la rabaisse, viennent de l'absence de l'esprit philosophique. Il faut s'accoutumer à chercher le prix du savoir en lui-même, et non dans l'usage qu'on en peut faire pour l'instruction de l'enfance. Il y a là-dessus un préjugé trop répandu en France et qui est cause de bien des malentendus. Le département de la science est trop souvent à nos yeux celui de l'instruction publique, comme si les recherches sérieuses n'avaient de valeur qu'en tant qu'elles servent à

l'enseignement. De là l'idée que, l'éducation finie, on n'a point à s'en occuper, et que ces matières ne peuvent regarder que les professeurs. En effet, il serait, je crois, difficile de trouver chez nous un philologue qui n'appartienne en quelque manière à l'enseignement, et un livre philologique qui ne se rapporte à un but universitaire. Étrange cercle vicieux ! Car, si ces choses ne sont bonnes qu'à être professées, si ceux-là seuls les étudient qui doivent les enseigner, à quoi bon les enseigner ?

A Dieu ne plaise que nous cherchions à rabaisser ces nobles et utiles fonctions qui préparent des esprits sérieux à toutes les carrières ; mais il convient, ce nous semble, de distinguer profondément la science de l'instruction, et de donner à la première, en dehors de la seconde, un but religieux et philosophique. La confusion qu'on en a faite a contribué à jeter une sorte de défaveur sur les branches les plus importantes de la science, sur celles-là même qui, à cause de leur importance, ont mérité d'être choisies pour servir de base aux études classiques. La mode n'est pas aussi sévère contre des études d'une moindre portée, mais qui n'ont pas l'inconvénient de rappeler autant le collège.

La science allemande, je le répète, n'est pas obligée, sous ce rapport, à autant de précautions que la nôtre. Elle peut se permettre des airs d'école qui chez nous feraient le scandale des profanes. Ainsi, dans les congrès qui nous occupent, il arrive souvent qu'on sent trop peu le savant et beaucoup trop le professeur. Nous concevons fort bien l'utilité des réunions scientifiques ; d'un autre côté, nous aimons qu'un conseil spécial discute les questions d'instruction publique ; mais l'opinion ne tolérerait point chez nous un congrès de professeurs réunis pour discuter leurs questions d'école, peut-être parce que, dans notre système d'instruction publique, où la centralisation est beaucoup plus forte qu'en Allemagne, la direction venant d'en haut, de pareilles discussions seraient sans objet entre les membres du corps enseignant. Le corps médical, étant tout autrement organisé, a des congrès qui réunissent sans inconvénient les fonctions administratives et les attributions purement scientifiques.

La plus grande difficulté de l'institution des congrès, et en général de toutes les réunions scientifiques, est de trouver un but précis, suffisant pour en justifier la convocation. Il est des réunions où le but est extérieur, si j'ose le dire : seul, il rassemble des personnes qui sans cela ne songeraient point à se trouver ensemble. Il en est d'autres, au contraire, où la fin est la réunion elle-même. Comme il faut à toute assemblée un but avoué, on imagine alors un objet plus ou moins artificiel, lequel n'est réellement qu'un prétexte et n'a souvent en lui-même qu'une valeur médiocre. Tel est le cas de la plupart des réunions académiques. N'était le désir de se voir, ou d'accomplir une cérémonie publique, vaudrait-il la peine de s'y rendre pour entendre quelques fragments, qui seront bientôt imprimés, et qu'on lirait chez soi avec plus de fruit et de loisir ? La parole improvisée, la discussion de sujets indiqués d'avance satisfait davantage. Mais, si le sujet de pareilles discussions est arbitrairement choisi ou purement littéraire et spéculatif, ces exercices courent le risque de devenir des tournois, où l'amour-propre des combattants est le seul mobile réel, et où la question traitée n'est qu'un prétexte à des prouesses académiques. La discussion d'intérêts positifs, le jugement de concours, l'indication de sujets à traiter, les questions relatives à l'administration et au gouvernement de la société prêtent moins à la pédanterie et rappellent les assemblées politiques, qui, de toutes les réunions, sont les plus dominées par leur objet. Mais il faut pour cela que le corps littéraire dont il s'agit occupe un rang dans l'État et joue le rôle de commission pour les intérêts de la science. Telle est chez nous la constitution de l'Institut et le principe de sa force. Les congrès philologiques de l'Allemagne auraient, ce semble, besoin de s'en rapprocher. Les premières séances de chaque session se bornent trop exclusivement à des lectures. Des adresses votées aux illustrations scientifiques, des félicitations aux savants présents à l'assemblée ne suffisent pas pour justifier de longs voyages de la part de personnes sérieuses et très occupées.

Pour offrir des résultats et un objet vraiment solides, les congrès devraient se proposer avant tout de discuter

les intérêts de la science, de lui donner une direction générale, d'indiquer et d'encourager les travaux utiles, d'entretenir et de ranimer l'esprit philosophique, qui seul peut donner un but et une valeur aux recherches spéciales. On ouvrirait des voies nouvelles à l'ardeur des jeunes philologues, on leur inculquerait par l'esprit général de la réunion ce bon goût qui n'est pas moins nécessaire dans les recherches d'érudition que dans les travaux purement littéraires ; chaque membre communiquerait ses vues et ses essais ; les branches diverses de la philologie, qui, dans l'état actuel de la science, vivent presque isolées, se prêteraient des secours et des conseils réciproques. Quel fruit l'helléniste ne retirerait-il pas du commerce de l'orientaliste ! Combien l'orientaliste, à son tour, ne gagnerait-il pas à recevoir le ton de ceux qui cultivent avec succès et savoir les littératures classiques (1) ! On s'occuperait, en un mot, beaucoup plus de travaux à faire que de travaux déjà faits ; les lectures et les discussions d'apparat ne formeraient qu'un accessoire et un ornement aux actes et aux délibérations de l'assemblée.

Dans ces conditions de sérieux et d'élévation, nous comprendrions des congrès philologiques en France. Ils auraient l'avantage d'établir des communications utiles entre les sciences spéciales, qui, se développant à part et sans égard les unes pour les autres, deviennent étroites, égoïstes, et perdent le sens élevé de leur mission. Ainsi serait prévenue cette funeste dispersion du travail, qui fait recommencer sans cesse les mêmes recherches et entasse tellement les monographies que leur nombre même les annule et les rend presque inutiles. Une vie suffirait à peine pour épuiser tout ce qui serait à consul-

(1) En 1843, plusieurs orientalistes, MM. Pott, Rüdiger, Brockhaus, Fleischer, Seyffarth, Olshausen, se réunirent à Leipzig dans l'intention de fonder des réunions analogues pour la philologie orientale. Il fut résolu qu'on se réunirait aux congrès généraux déjà établis. En effet, depuis 1844, les orientalistes, après avoir ouvert la session avec les autres membres, se retirent, dans le courant de la première séance, pour leurs réunions particulières. On trouvera le compte rendu de la session de 1847 dans le journal de la Société orientale allemande (*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, 1848, p. 96-106).

ter sur tel point spécial d'une science, qui n'est elle-même que la moindre partie d'une science plus étendue. Il viendra, ce me semble, un âge où les études philologiques se recueilleront de tous ces travaux épars, et où, les résultats étant acquis, les monographies devenues inutiles ne seront conservées que comme souvenirs. Quand l'édifice est achevé, il n'y a pas d'inconvénient à enlever l'échafaudage qui fut nécessaire à sa construction. Ainsi le pratiquent les sciences physiques. Les travaux approuvés par l'autorité compétente y sont faits une fois pour toutes et adoptés de confiance, sans que l'on s'impose de revenir, si ce n'est rarement et à de longs intervalles, sur les recherches des premiers expérimentateurs. C'est ainsi que des années entières d'études assidues se sont parfois résumées en quelques lignes ou quelques chiffres, et que le vaste ensemble des sciences de la nature s'est fait pièce à pièce, avec une admirable solidarité de la part de tous les travailleurs. La délicatesse beaucoup plus grande des recherches philologiques ne permettrait pas sans doute l'emploi rigoureux d'une telle méthode. Il sera urgent, néanmoins, que ces études se résument et se centralisent, et, pour atteindre ce but, des sociétés et des congrès littéraires ne seraient certes pas inutiles.

Les fragments relatifs à la philologie en général, lus aux divers congrès, contiennent des vues ingénieuses sur la portée et l'avenir de cette science. MM. Bensen, Thiersch, Doell, Kreuser, aux congrès de Nuremberg, Mannheim et Bonn, envisagèrent surtout la question au point de vue de l'éducation, et s'alarmèrent du danger que font courir à ces études les tendances industrielles et *utilitaires* de l'époque ; trop peut-être, car, en admettant que le *xix^e* siècle soit plus préoccupé que les autres des intérêts matériels, il ne semble pas qu'il le cède à aucun temps pour la curiosité intellectuelle et le besoin de remuer les idées. La somme d'activité ayant augmenté, il a pu y avoir accroissement, d'une part, sans qu'il y ait eu perte, de l'autre. Le discours le plus remarquable sur ce sujet est celui que prononça M. Welcker, au congrès de Bonn, en 1841 (*Ueber die Bedeutung der Philologie*). M. Welcker y a surtout envisagé l'étude

de l'antiquité dans l'influence heureuse qu'elle peut exercer sur la production littéraire et sur l'éducation esthétique des nations modernes. Les anciens sont beaucoup plus pour lui des modèles et des objets d'admiration que des objets de science ; il avoue même que, s'il ne fallait voir dans la philologie que le côté scientifique, il n'en ferait guère d'estime. Ce n'est pas néanmoins à une imitation servile que M. Welcker nous invite. Ce qu'il demande, c'est une influence intime et secrète, analogue à celle de l'électricité, qui, sans rien communiquer d'elle-même, développe sur les autres corps un état semblable ; ce qu'il blâme, c'est la tentative de ceux qui veulent trouver chez les modernes la matière suffisante d'une éducation esthétique et morale. Sans combattre cette thèse, qui est au fond la nôtre, nous ferons toutefois observer que l'on place la philologie dans une sphère beaucoup plus élevée et plus sûre, en lui donnant une valeur scientifique et philosophique pour l'histoire de l'esprit humain, qu'en la réduisant à n'être qu'un moyen d'éducation ou de culture littéraire. Si les nations modernes pouvaient trouver en elles-mêmes une source vive d'inspirations originales, il faudrait bien se garder de troubler par le mélange étranger de l'antique cette veine de production nouvelle. Les tons, en littérature, sont d'autant plus beaux qu'ils sont plus vrais et plus purs. A l'érudit, au critique, appartiennent l'universalité et l'intelligence des formes les plus diverses ; au contraire, une note étrangère ne servira qu'à troubler le poète original et créateur. Or, quand bien même les temps modernes trouveraient une poésie et une philosophie qui les représenteraient avec autant de vérité qu'Homère et Platon représentèrent la Grèce de leur temps, alors encore l'étude de l'antiquité aurait sa valeur au point de vue de la science. Les considérations de M. Welcker ne suffiraient pas pour faire l'apologie de toutes les études philologiques. Si on ne cultive les littératures anciennes qu'afin d'y chercher des modèles, à quoi bon cultiver celles qui, tout en ayant leurs beautés, ne sont point imitables pour nous ? Il faudrait se borner à l'antiquité grecque et latine, et, même dans ces limites, l'étude des chefs-d'œuvre

aurait seule du prix. Or les littératures de l'Orient et les œuvres de second ordre des littératures classiques, si elles servent moins à former le goût esthétique, offrent quelquefois plus d'intérêt philosophique et nous en apprennent plus sur l'histoire de l'esprit humain que les monuments accomplis des époques de perfection.

LES GRAMMAIRIENS GRECS (I)

LE sujet de ce beau mémoire (2), bien qu'emprunté à celle des littératures anciennes qui a été le plus étudiée depuis la Renaissance, est neuf et à peu près inconnu. Le plus illustre des grammairiens grecs, cet Apollonius dont nous sommes tous les disciples sans le savoir, et sur les mérites duquel l'antiquité n'a qu'une voix, a cessé depuis longtemps de régner dans les écoles, et a été fort peu lu des savants. Quelques-uns de ses ouvrages les plus importants étaient restés inédits jusqu'à nos jours, et attendent encore un traducteur ; les grammairiens les plus renommés des deux derniers siècles ne le citent jamais. Le lira-t-on maintenant davantage ? J'en doute, et je crois au contraire que le travail si consciencieux de M. Egger lui enlèvera encore, s'il est possible, des lecteurs. En effet, ceux qui voudront connaître Apollonius le trouveront tout entier analysé, interprété, discuté, dans le mémoire de M. Egger, avec une clarté et, j'ose le dire, un charme qu'on chercherait vainement dans les écrits originaux du célèbre grammairien d'Alexandrie.

On comprend que l'intérêt d'une pareille étude est nécessairement tout historique. Nous n'avons plus rien de nouveau à apprendre d'Apollonius ni de ses contemporains en fait de grammaire, précisément parce que nous avons tout appris d'eux et que leur méthode s'est en quelque sorte confondue avec les procédés les plus familiers de notre esprit. On ne songe pas assez à ce qu'il a fallu d'invention et de finesse pour constituer cet humble

(1) *Journal des Débats*, 7 avril 1854. (N. de l'éd.)

(2) E. Egger, *Apollonius Dyscole. Essai sur l'Histoire des Théories grammaticales dans l'Antiquité*. Paris, A. Durand, 1854.

livre qu'on appelle un *Rudiment*. Ce qui est là résumé à la portée de l'intelligence d'un enfant, ces notions tellement tombées dans le domaine commun qu'on cesse d'y attacher un nom propre et qu'il n'y a plus aucun mérite à les enseigner ni à les connaître, quel effort de génie n'a-t-il pas fallu pour les créer ! Dieu me garde de comparer la grammaire au langage lui-même, l'œuvre toujours imparfaite de la réflexion à l'œuvre complète et vraiment divine de la spontanéité primitive. Mais de même qu'il nous est impossible de concevoir les voies mystérieuses par lesquelles l'esprit humain est arrivé à créer le langage, de même comprendrons-nous difficilement le mérite de ceux qui, les premiers, ont tenté l'analyse du langage. Or, en cela comme dans tout ce qui est l'œuvre de la réflexion philosophique, il n'est rien que nous ne tenions de la Grèce. C'est la grammaire des Grecs, transmise jusqu'à nous par les Latins, qui s'enseigne encore dans nos écoles, et qui fournit à chacun de nous les catégories du langage, par conséquent l'élément le plus essentiel de la pensée. C'est Apollonius remanié, éclairci, mais bien peu perfectionné quant à l'ensemble des vues et de la méthode, qui s'est appelé tour à tour Donat, Priscien, Despautère, Port-Royal et, de décadence en décadence, Lhomond ; de même que toutes les logiques qui, jusqu'à nos jours, ont eu la prétention d'apprendre à bien raisonner ne sont au fond que l'*Organon* d'Aristote, moins l'originalité.

On peut donc soutenir sans exagération qu'Apollonius a régné en grammaire jusqu'au moment où le génie des Schlegel, des Humboldt, des Bopp, des Grimm, des Burrouf a ouvert à la science du langage une voie toute nouvelle, en créant la méthode comparative, qui embrasse chaque famille de langue comme un ensemble organique et vivant, et substitue les explications historiques aux explications artificielles de l'ancienne philologie. La France, qui en toute chose dépasse si difficilement l'horizon latin, s'est tenue jusqu'ici à la méthode de la vieille école ; elle n'a rien vu en grammaire au delà de Donat. La révolution qui, au commencement de ce siècle, a renouvelé l'étude des

langues, révolution comparable à celle qui, dans les sciences physiques a remplacé la doctrine d'Aristote par la science expérimentale des modernes, est encore à peu près non avenue parmi nous ; je n'en veux d'autre preuve que le peu de succès des ouvrages, pleins de mérite cependant, qui ont aspiré à détrôner Lhomond. Nous ne sommes pas un peuple grammairien ; heureusement c'est là un défaut qui nous met en assez bonne compagnie pour que nous puissions nous en consoler.

C'est en effet un phénomène historique bien remarquable que la disposition innée qui porte certains peuples à réfléchir sur le langage et à en dresser la théorie, tandis que d'autres peuples, souvent plus avancés en civilisation, possédant une littérature aussi riche, n'ont jamais songé à entrer dans cette voie d'analyse et d'observation. Un coup d'œil attentif jeté sur l'histoire de l'esprit humain nous révèle qu'il n'y a eu réellement que trois peuples créateurs en grammaire, et qu'avant l'apparition de la philologie comparée, vers 1815, trois systèmes grammaticaux, celui des Hindous, celui des Grecs et celui des Arabes, ont seuls le droit de prétendre à l'originalité. Tout le reste n'est qu'imitation ou emprunt. Pour ne parler que des peuples européens, par exemple, les Latins se sont bornés en grammaire à copier les Grecs, et les peuples modernes jusqu'à ces dernières années se sont bornés à répéter les grammairiens latins. En fait de tentatives vraiment originales, je ne vois que ces trois-là. Mais aussi ces trois systèmes n'ont rien de commun l'un avec l'autre ; ce sont trois créations entièrement indépendantes, apparues à des siècles de distance, et entre lesquelles il n'est possible de saisir aucun lien de filiation, aucune trace d'influence réciproque.

Ce qu'il y a, dis-je, de singulier dans cette espèce de vocation grammaticale qui a prédestiné certaines nations à se faire une analyse de leur propre langue, c'est que les peuples qui n'ont pas participé à ce privilège sont loin d'avoir été inférieurs en intelligence et en civilisation à ceux qui en ont joui. Je ne parle pas des Chinois, qui n'ont pas de grammaire, par la raison fort simple que leur langue n'en est pas susceptible, et qui sans cela eussent été, je n'en

doute pas, d'excellents grammairiens. Mais les Hébreux, par exemple ? Voilà certes un peuple merveilleusement doué, qui est arrivé de très bonne heure à la réflexion, qui, six cents ans avant Jésus-Christ, avait une admirable littérature, riche en ouvrages sur toute sorte de sujets ; pourquoi n'a-t-il pas eu de grammaire ? Je le conçois à la rigueur pour la première époque de la littérature hébraïque (la période antérieure à la captivité), durant laquelle on n'aperçoit dans les écrits de ce peuple aucune trace de rhétorique, où la langue a conservé toute sa naïveté, où le divorce entre l'idiome du peuple et celui des lettrés ne se fait pas sentir encore. Mais dans la seconde période (depuis la captivité jusqu'au II^e siècle avant l'ère chrétienne), où la littérature est presque toute tombée entre les mains des lettrés, où les traces de composition artificielle sont manifestes, comme cela se voit, par exemple, dans certains *Psaumes*, dans l'*Ecclésiaste*, dans la seconde partie d'*Isaïe*, à cette époque où les savants écrivent une langue déjà morte et dont le modèle ne se trouve que dans les livres anciens, n'est-il pas étrange que, malgré le soin extrême que mettaient les Hébreux à la conservation de leurs souvenirs nationaux, on ne voie poindre chez eux aucune idée de grammaire ? Et quelques siècles plus tard, quand la fièvre du scrupule et de la subtilité s'empare de ce peuple, qu'il se met à compter les lettres de ses livres sacrés, à les entourer de points, d'accents, d'un luxe de signes qu'aucune autre langue n'a connu, au milieu des puérilités de la Massore, pas une trace de grammaire ; et ce n'est qu'au X^e siècle de notre ère, sous l'influence et à l'imitation des Arabes, qu'on voit paraître quelques essais de grammaire hébraïque. Voilà certes un fait étrange et qui m'a toujours singulièrement frappé ; car il ne suffit pas de dire que c'est là une conséquence de l'esprit sémitique, peu ouvert de sa nature aux combinaisons intellectuelles, aux spéculations abstraites. Les Arabes sont des sémites aussi, et même des sémites restés bien plus inaccessibles que les Hébreux à l'action de tout esprit étranger, et cependant les Arabes se sont fait une grammaire éminemment originale et tirée de leur propre fonds. Je le répète, l'esprit grammatical souffle

où il veut, et il est presque aussi impossible de dire quelles sont les races qui sont appelées à y participer que de déterminer le moment intellectuel où se fait cette curieuse apparition.

Voyez l'Inde, en effet. La grammaire s'y montre, dès les époques mythologiques, comme une annexe des Védas. Son origine est divine ; Indra a été le premier grammairien ; des fables sans nombre entourent son berceau. Le *Nirukti* de Yaska, qu'on peut regarder comme le plus ancien essai de grammaire qui soit venu jusqu'à nous, doit être au moins du ^{vi}e ou du ^{vii}e siècle avant l'ère chrétienne ; or Yaska cite une foule de travaux qui supposent avant lui une grande série de grammairiens. Enfin, au ⁱⁱⁱe ou ^{iv}e siècle avant notre ère, c'est-à-dire à une date où nulle autre race ne possédait une ébauche même imparfaite d'institutions grammaticales, la grammaire indienne atteint, entre les mains du célèbre Panini, un degré de perfection qu'il n'a été donné à aucune autre race de dépasser.

En grammaire, on le voit, les Grecs sont fort en retard sur l'Inde. Avant l'école d'Alexandrie, on chercherait en vain parmi eux quelques traces d'une théorie régulière du langage. Apollonius, le Panini des Grecs, après lequel le système grammatical des anciens n'a fait que d'insignifiantes acquisitions, est du ⁱⁱe siècle de notre ère. — Quant aux Arabes, en grammaire comme dans toutes les branches de la réflexion philosophique, ils sont notoirement les derniers venus. Les plus anciens essais de grammaire arabe sont du ^{viii}e siècle : au ^{xiii}e, cette grammaire est complète et en possession de tous les éléments essentiels qui la constituent.

Par son incomparable beauté comme par sa prodigieuse ancienneté, le système grammatical des Hindous mérite d'occuper la première place. Aucune littérature n'a rien à comparer à l'œuvre extraordinaire de Panini. Il est impossible de se figurer l'impression que produit cette création, étrange, miroir fidèle d'un peuple vivant tout entier dans l'abstraction, sans un regard pour ce qui passe. L'Inde, qui, par un phénomène unique peut-être dans l'histoire de l'esprit humain, a su se faire une immense littérature sans

y mêler aucun élément historique ou réel, devait être par excellence le pays de la grammaire. Il faut avouer au moins que, si l'on entend par ce mot la théorie absolue d'une langue envisagée isolément et en faisant abstraction de toutes les autres, Panini est le parfait grammairien. La forme énigmatique et concise, la profondeur du sentiment étymologique, la précision et l'élégance des aphorismes font de cette composition singulière l'essai le plus hardi qui ait jamais été tenté pour réduire le langage à des formules d'algèbre, et fournissent un éclatant témoignage de cette puissance métaphysique du génie indien, qui devait élever en philosophie un peuple simple d'ailleurs comme l'enfant le plus simple, ignorant comme le dernier des paysans, à des spéculations du même ordre que celles où Fichte et Hegel sont arrivés de nos jours par tous les raffinements de la pensée moderne.

La grammaire des Arabes, c'est le génie arabe lui-même : spirituelle, subtile dans les détails, défectueuse et incomplète dans son ensemble. Ce sont des vues ingénieuses jetées au hasard, des petits faits bien observés ; c'est une analyse du discours fort délicate à sa manière et entièrement différente de celle que nous imaginons ; mais, à côté de ces mérites, absence complète de méthode, nul essai de théorie générale, nulle tendance à chercher la raison historique ou logique des procédés de la langue. En cela, la grammaire arabe nous apparaît comme moins artificielle en un sens, mais aussi moins philosophique que celle des Grecs. Les Arabes ne voient dans la grammaire qu'une série de règles pour l'art de la parole, le seul art à peu près que ce peuple ait connu ; elle est pour eux le culte du langage bien plutôt que la science du langage ; aussi forme-t-elle à leurs yeux un privilège que Dieu a réservé aux descendants d'Ismaël, et que nulle autre race ne saurait posséder.

On ne peut dire que les grammairiens grecs aient beaucoup mieux saisi que les Arabes le véritable esprit de la science grammaticale telle qu'on l'entend de nos jours. L'idée fondamentale de la grammaire indienne, la recherche du radical pur, qui se cache sous l'infinie variété des formes dérivées, leur est restée étrangère. Les mots leur semblent faits

tout d'une pièce, comme des jetons frappés d'un coin invariable. N'apercevant pas la raison historique et la génération intime des procédés de la langue, il veulent tout expliquer par des raisons logiques d'une désespérante subtilité, poursuivant mille questions oiseuses, jouant avec les mots et les syllabes, sophistes enfin, comme les Grecs le sont toujours plus ou moins, même dans les plus belles créations de leur génie. Jamais ils ne saisirent l'organisme de la parole humaine, jamais ils n'envisagèrent la langue comme un tout vivant, qui se décompose et se recompose sans cesse par une sorte de végétation intérieure, et où chaque état a sa raison dans un état antérieur, jusqu'au fait primordial dont le mystère nous échappera toujours.

Un autre sérieux défaut des grammairiens grecs est de ne savoir que leur propre langue et de vouloir fonder des inductions générales sur une base aussi étroite. A leurs yeux, tout ce qui n'est pas grec est barbare et ne mérite pas qu'on s'en occupe. Un papyrus trouvé à Herculaneum, et récemment déchiffré, est consacré au développement de cette curieuse thèse « Que les dieux parlaient grec ! » Le croira-t-on ? Apollonius, vivant sous les Antonins, à une époque où il semble que le latin dût être la langue politique du monde entier, Apollonius ne sait pas le latin ! Il ne suppose pas un moment l'existence de cette langue ; il ne nomme Cicéron, Virgile, non plus que s'ils n'avaient jamais existé. Voilà bien ce magnifique orgueil de la Grèce, cette aristocratique fierté de l'intelligence, qui ne brave pas la force, s'y soumet au besoin, mais ne la reconnaît pas, et se venge en n'en tenant pas compte. Voilà ce que la Grèce a fondé dans le monde : la noblesse de l'esprit. Rome, après lui avoir enlevé son indépendance, n'a pas su peser d'un atome sur sa direction intellectuelle, philosophique, religieuse, ni obtenir d'elle un moment d'attention. A part quelques Grecs sans caractère ralliés à leurs vainqueurs, jamais Hellène vraiment digne de ce nom n'a fait à la littérature latine l'honneur de s'en occuper ; à peu près comme un Français du XVIII^e siècle n'imaginait pas qu'en dehors de la France on pût avoir de l'esprit, ni qu'il y eût une autre langue que le français acceptable pour un galant homme.

J'aime cet orgueil, je l'avoue, ou, pour mieux dire, cette assurance d'un peuple qui a conscience de sa supériorité intellectuelle, et n'hésite pas à s'attribuer le droit de régler les choses délicates ; mais, en grammaire, il faut reconnaître que cet esprit exclusif a de fort graves inconvénients. S'agit-il de l'article, par exemple ? Apollonius présente sa théorie de la manière la plus absolue, et suppose hardiment que cette partie du discours est indispensable à tout idiome : or la connaissance la plus simple de la langue latine eût suffi pour lui révéler son erreur. De même en parlant du nombre duel, l'idée ne lui vient pas un moment qu'une langue puisse s'en passer. Cette ignorance est d'autant plus singulière chez Apollonius, que tout semblait l'inviter, comme le fait remarquer M. Egger, à des études comparatives sur les langues diverses qu'il entendait parler autour de lui. « Alexandrie, où il vivait, était le foyer d'une érudition active et variée, le rendez-vous de vingt nations diverses ; l'Égypte entière offrait le spectacle de plusieurs langues également en usage pour tous les besoins du commerce et de la vie. Le grec et les trois formes de l'écriture nationale s'y montraient quelquefois rapprochés sur les monuments, dans les actes de la chancellerie, dans les contrats entre particuliers. Sous le règne de Claude ou de Néron, un scribe sacré, nommé Chérémon, gardien d'une partie au moins de la bibliothèque d'Alexandrie, publiait sur les hiéroglyphes un ouvrage de pure philologie, dont il s'est conservé de précieux fragments. On sait même, par le témoignage d'un papyrus du Musée britannique, que l'étude de la langue égyptienne était pour les Grecs de ce pays un moyen de gagner leur vie, soit en donnant des leçons, soit en faisant le métier d'interprètes. L'esprit de la conquête et de la domination romaine poussait encore à ce rapprochement des langues par les relations politiques et commerciales... Les actes du Sénat et du peuple, les rescrits des magistrats, les décisions arbitrales étaient gravés, en grec et en latin, sur l'airain ou le marbre... Mais tous ces secours, il faut bien l'avouer, ne paraissent pas avoir eu d'influence considérable sur les progrès de la philosophie du langage dans l'antiquité ; Apollonius, du moins, n'en a aucun souci... Il a

fallu les progrès du christianisme et le vif intérêt d'une polémique où la littérature hébraïque était sans cesse en jeu, pour attirer sérieusement sur les langues orientales l'attention des philologues de l'Occident ; encore leurs travaux en ce genre ont-ils laissé peu de traces. »

Pour bien écrire une langue, il ne faut pas l'avoir trop analysé ; aussi a-t-on remarqué que les grammairiens en général écrivent mal. Apollonius ne fait pas exception à cette règle. La rudesse et l'obscurité de son style ont droit de nous surprendre. Écrivant à une époque de finesse et d'extrême élégance, vivant dans un commerce journalier avec les meilleurs écrivains de l'ancienne Grèce, il ne songe guère à se rapprocher par le charme du langage ni de ses contemporains ni des modèles qu'il cite. A le voir manier avec tant d'embarras la langue dont il décrit savamment les ressorts, on se prend à douter de l'efficacité d'un art qui rend si gauche et qui, pour comble de malheur, ne contribue pas à rendre plus sociable. Tout ce qu'on sait, en effet, de la vie d'Apollonius, c'est qu'il était fort maussade. Le surnom de *Dyscole* en est la preuve et n'est que trop justifié par les traces de mauvaise humeur qui se retrouvent presque à chaque page de ses écrits. Il y insulte ses confrères de la façon la plus outrageante, quand ils se permettent d'avoir pensé autrement que lui sur l'adverbe ou le pronom. « C'est là une niaiserie » ; ou bien : « Il est ridicule de croire » ; ou bien : « Il est superflu d'argumenter plus longtemps contre des puérilités » ; telles sont les formes habituelles de sa polémique.

La grammaire, qui n'a jamais eu le don de rendre aimable, n'avait pas, à ce qu'il paraît, dans l'antiquité plus que de nos jours, le privilège d'enrichir. On rapporte que Apollonius était si pauvre que, ne pouvant acheter ni papyrus ni parchemin, il écrivait ses ouvrages sur des morceaux de poterie. M. Egger, qui ne veut pas admettre la vérité de ce récit, a parfaitement droit de trouver que, pour écrire des livres de grammaire, ce devait être là une matière assez incommode. Mais le savant critique rappelle lui-même tort à propos que nos musées renferment un bon nombre de tessons qui ont suppléé jadis à la rareté

du papier. Les soldats de la haute Égypte en particulier donnaient souvent l'acquit de leur solde sur des fragments de terre cuite ; on avouera qu'une comptabilité militaire avec de pareils reçus ne devait guère être plus commode à tenir qu'un portefeuille de grammairien. M. Egger ne peut croire non plus que le plus illustre des maîtres de son temps, au centre même et comme au foyer de la philologie alexandrine, ait pu souffrir à ce point de l'indigence. Mais les exemples de pareils dénuements ne sont pas rares. Si l'on faisait une dissertation « sur les hommes savants qui sont morts de faim » (la liste en serait assez longue), on trouverait que presque tous ont été des grammairiens ; je ne citerai que Lilius Giraldus et Sébastien Castalion, qui, en pleine Renaissance, finirent, dit-on, de cette triste manière. Il n'est donc pas impossible que, même à Alexandrie, un grammairien ait été réduit à écrire ses ouvrages sur des morceaux de pots cassés. La grammaire a toujours été pauvre ; ne lui contestons pas son unique vertu.

Voilà, je crois, le seul point sur lequel il me soit possible d'être en désaccord avec M. Egger. Son excellent mémoire, d'une érudition à la fois spirituelle et sûre, démontre une fois de plus qu'en traitant le sujet le plus austère on peut toujours intéresser sans jamais chercher à amuser : deux choses si différentes et dont la confusion fait commettre tant de fautes aux personnes dont le goût n'est pas sûr ! Si l'homme sérieux, en effet, ne se résigne jamais à faire le moindre sacrifice pour complaire à la frivolité, d'un autre côté, dès qu'on s'adresse au public, on est tenu de l'intéresser ; or on ne peut manquer d'y réussir quand on possède profondément son sujet, qu'on l'aime, et qu'on sait l'envisager dans ses rapports élevés avec l'histoire de l'esprit humain. C'est ainsi que M. Egger, sans recourir à aucun de ces faciles procédés par lesquels on croit quelquefois égayer les matières scientifiques, a réussi à faire un ouvrage éminemment instructif et qui fait revivre pour nous dans toute sa vérité une des plus curieuses physionomies de la science antique. Un moment effrayé lui-même de l'âpreté de son sujet, le savant auteur se croit obligé de faire observer « que le portrait du grand philologue qu'il essaye de faire revivre

devra paraître d'autant plus fidèle qu'il aura moins d'agrément ». Cette excuse n'était vraiment pas nécessaire. A propos du plus sévère des grammairiens, M. Egger a su être toujours attachant, et on se prend par moments à envier à ce Dyscole la fortune qu'il a eue de revivre par les soins d'une critique aussi bienveillante et aussi ingénieuse.

LA PRIMITIVE GRAMMAIRE DE L'INDE (1)

I

M. ADOLPHE REGNIER, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, continue de nous donner le résultat de ses travaux sur l'idiome des Védas. Le volume qu'il vient de publier a pour titre : *Études sur la Grammaire védique* (2) ; il contient le texte, la traduction et le commentaire du premier livre du *Prātiçākhyā* du Rig-Véda. Le savant académicien a porté dans ce nouveau travail la sûreté de méthode et la précision scrupuleuse qui distinguent toutes ses recherches. Nulle part la prudence et la rigueur philologique n'ont autant de prix que dans les études du genre de celle-ci, qui tentent souvent l'ambition des esprits plus hardis que sages. Les magnifiques résultats que l'étude des Védas promet tout d'abord, les fruits qu'elle a déjà donnés, et qui ne sont rien peut-être en comparaison de ceux qu'elle produira un jour, ont inspiré à la jeunesse des universités d'Allemagne une sorte d'enthousiasme que M. Regnier n'essaye pas d'éteindre, mais qu'il voudrait diriger. Il pense qu'on doit s'attacher à l'intelligence littérale du texte, avant de chercher à en tirer des conséquences philosophiques ou historiques, et, pour arriver à cette intelligence, c'est aux interprètes indiens eux-mêmes qu'il s'adresse. Il ne se dissimule pas combien l'autorité de guides aussi subtils et aussi préoccupés de choses étrangères à la philologie a besoin d'être contrôlée ; mais il croit qu'il faut

(1) Article paru sous le titre : *Études sur la Grammaire védique*, *Journal des Débats*, 28 juin 1857. (N. de l'éd.)

(2) Paris, Imprimerie impériale, 1857.

les prendre comme les dépositaires d'une tradition toujours digne d'être écoutée, même lorsqu'il y a des raisons décisives pour s'en écarter.

Les livres compris sous le nom commun de *Prātiçākhyas* sont des recueils d'axiomes grammaticaux annexés à chacun des Védas, de vrais manuels en vers mémoriaux destinés à l'enseignement et qui ont dû servir de livres élémentaires dans les écoles védiques. Ils font partie de ce vaste système de précautions que l'Inde a élevé autour de ses hymnes sacrés, et qui a eu pour résultat un phénomène sans exemple dans l'histoire des littératures : les Védas nous sont parvenus sans une seule variante, sans une seule nuance d'orthographe, ni même, on peut le dire, d'accentuation. Cette merveilleuse intégrité est due en grande partie aux *Prātiçākhyas*. La date est toujours ce qu'il y a de plus embarrassant à prononcer quand il s'agit d'ouvrages indiens. Cependant de très sûres inductions amènent à placer la compilation des *Prātiçākhyas* vers le VI^e ou le V^e siècle avant notre ère : je dis la compilation, car la composition de la plupart des axiomes doit être beaucoup plus ancienne.

Une telle antiquité explique suffisamment l'intérêt qui s'attache à de pareils écrits, quelle que soit leur apparente sécheresse. Les *Prātiçākhyas* sont certainement le plus ancien essai de grammaire qui existe. L'imagination s'étonne quand on songe que ces singulières compositions supposent avant elles un long mouvement d'études et de disputes scolastiques. Les *Prātiçākhyas*, en effet, mentionnent une foule de sectes grammaticales et de maîtres célèbres qui, antérieurement à l'époque de leur rédaction, avaient agité les plus subtils problèmes de l'idiome des Védas. Il est évident que, depuis des siècles, l'Inde dépensait à la grammaire de ses livres sacrés cette immense activité intellectuelle qui l'a toujours dévorée. Les *Prātiçākhyas* sont une sorte de compromis entre les écoles, un de ces ouvrages qui aspirent à clore par l'éclectisme une ère d'interminables discussions. Pour que la controverse des sectes rivales ait pu, après avoir amené leur ruine, provoquer une pareille tentative de conciliation, que de siècles

n'a-t-il point fallu ! La Massore des juifs n'est venue que douze ou quinze cents ans après la rédaction définitive des textes qu'elle devait protéger. Il serait téméraire d'affirmer que dans l'Inde l'intervalle ait été nécessairement aussi long. Qu'on songe cependant au nombre de révolutions intellectuelles et de changements dans la langue qui ont dû avoir lieu pour que, d'une part, on soit arrivé à considérer les anciens livres comme sacrés, et que, d'une autre part, on ait cru indispensable de leur appliquer un système de critique et d'exégèse aussi minutieux. C'est en présence de pareils faits qu'on arrive à regarder comme bien probable, sinon à adopter entièrement, l'opinion de ceux qui voient dans les Védas le plus ancien document qui nous reste de la plus vieille humanité.

Je rappelais tout à l'heure la Massore des juifs ; c'est qu'en effet l'analogie qu'offre cette œuvre bizarre avec les *Prâtiçâkhyas* est frappante. En général, rien ne se ressemble plus que la manière dont les livres sacrés ont été traités dans les différents pays ; partout c'est l'idolâtrie de la lettre étouffant le culte de l'esprit. Les commentateurs des Védas et de Manou, ceux du Coran, les interprètes juifs et chrétiens de la Bible semblent élevés à une même école. Comme les Védas, bien qu'à un moindre degré, la Bible et le Coran nous sont arrivés sans variantes essentielles ; comme les Védas, la Bible chez les juifs et le Coran chez les Arabes ont provoqué de vastes travaux de grammaire. Partout enfin le livre sacré a donné naissance à une exégèse patiente, mais faussée dans son principe même, et, au point de vue de la science indépendante, ayant besoin d'être réformée. Qu'on songe, en effet, à combien d'exigences opposées à la libre critique est assujettie l'exégèse orthodoxe. D'abord un auteur inspiré n'a pu parler comme un autre : chaque mot du texte révélé doit cacher un sens profond ; il n'est pas permis à l'écrivain de s'être répété, d'avoir employé une expression inexacte ou faible. Le livre sacré d'ailleurs doit répondre aux besoins sans cesse renaissants de la foi et résoudre une foule de questions auxquelles l'auteur ne pensait pas. Les poétiques songes d'une époque naïve deviennent ainsi le prétexte d'une théologie subtile

et sont chargés de fournir un aliment aux disputes des casuistes. Tout devient symbole et mystère, et il n'est plus loisible à l'antiquité d'avoir parlé simplement. Mais ce raffinement, fatal à la saine interprétation du texte, n'a que de bons effets pour sa conservation. Du moment qu'un livre est envisagé comme le résultat de l'inspiration immédiate de la Divinité, rien de ce qui touche à ce livre ne saurait être indifférent ; les puériles statistiques de la Massore, les supputations de mots et de lettres deviennent des œuvres pies ; chaque syllabe du texte adinis comme sacré prend aux yeux du croyant un sens et une valeur.

C'est certainement dans l'Inde que ce curieux phénomène s'est produit avec le plus d'originalité. L'Inde est le pays où le respect du livre sacré a été poussé le plus loin, et où l'idée de révélation a été prise de la manière la plus exagérée. L'absolu est en toute chose la loi du génie indien ; les tendances qui, chez les autres peuples, ont été balancées par des tendances contraires agissent ici avec toute leur énergie première. L'Inde ne fait rien à demi : c'est une humanité très incomplète, puisque des parties essentielles du développement de la civilisation lui font défaut, mais qui a poussé jusqu'au dernier degré de la sublimité ou de la folie les dons particuliers qui lui furent à l'origine départis.

La nouvelle publication de M. Adolphe Regnier est un de ces livres qui, par leur caractère spécial, ne s'adressent naturellement qu'à un très petit nombre de lecteurs. Pourquoi ces travaux de grande école, auxquels les sérieuses récompenses de l'estime publique et de la gloire devraient être réservées, sont-ils de jour en jour plus rares ? La mine toujours ouverte de l'histoire de l'esprit humain reste sans travailleurs. On semble croire qu'il n'y a plus à s'occuper des sources, on improvise des systèmes et on ne sorge pas que tout est à faire ou à refaire, que des documents de premier intérêt (je ne citerai que les Védas) sont encore inexplorés, que d'autres connus depuis longtemps attendent leur véritable interprétation. J'ose le dire : Hérodote n'a pas encore été lu ; ce vaste ensemble de documents que la Grèce nous a légué sur le monde antique prendra un sens

inattendu quand on en rapprochera les données nouvelles fournies par la philologie orientale. Il y a là une révolution qui sera un jour comparée à celle que fit, à la Renaissance, l'étude des sources grecques, presque inconnues du moyen âge. Le public, qui ne prend d'intérêt qu'aux résultats, la routine, qui ne veut pas qu'on dérange ses partis pris ni que l'on sorte des sentiers battus, comprennent peu, je le sais, ces travaux de première main, dont la destinée est de n'être lus qu'en vue de l'œuvre à laquelle ils concourent. Mais c'est une raison de plus pour que ceux à qui est confié le patronage des œuvres à longue portée se fassent les promoteurs des travaux pour lesquels le public n'a pas de récompense. Durant trente années, à la suite de cet admirable mouvement de curiosité qui signala l'avènement de la Restauration, l'État a été pour la science le plus éclairé des mécènes. Sommes-nous destinés à voir les besoins grossiers de tous prendre la place des besoins plus délicats qui, au premier coup d'œil, semblent n'appartenir qu'à un petit nombre ? Je l'ignore ; mais il y a pour le faire craindre plus d'un signe alarmant. On entend demander tous les jours de ces nobles études : « A quoi servent-elles ? » On veut le fruit, mais on ne comprend pas le travail nécessaire pour le faire naître et mûrir. On se croit obligé de tenir compte du public, et, au lieu de servir ses véritables intérêts sans le consulter lui-même, on adopte ses vues étroites. Il n'est pas jusqu'au *Journal des Savants* dont on ne veuille faire une revue simplement instructive, sous prétexte de lui donner des abonnés. Qu'auraient dit le judicieux Daunou, l'illustre Silvestre de Sacy, l'austère Eugène Burnouf d'une telle prétention ? Que deviendra la grande culture de l'esprit, si l'on pratique ce système égoïste et à courte vue qui sacrifie le progrès séculaire de la science pour le pain de chaque jour ? L'histoire littéraire montre l'état de décrépitude où tombe toute culture intellectuelle qui, au lieu de renouveler continuellement ses matériaux, ne fait que remuer un fonds d'idées toujours le même et par conséquent vieilli. Pourquoi l'antiquité latine s'abîma-t-elle dans cette pauvreté intellectuelle qui nous est représentée par les maigres encyclopédies de Martien Capella

■

et d'Isidore de Séville ? Pourquoi l'Université de Paris, au xvi^e siècle, arriva-t-elle à ce degré de pédantisme dont il serait difficile de trouver un autre exemple ? Parce que l'on s'enferma dans un cercle de notions banales et dont toute la vertu était épuisée, parce qu'on négligea de chercher et qu'on repoussa systématiquement les nouvelles études. Les travaux de première main les plus sévères, uniquement destinés à livrer à la science des résultats qui n'entrent en circulation que longtemps après, sont au fond les livres qui contribuent le plus au progrès de l'esprit humain. Ces travaux sont essentiellement aristocratiques, en ce sens qu'ils sont l'œuvre d'un très petit nombre d'hommes ; mais ils importent à tout le monde, parce qu'ils se rattachent directement aux intérêts les plus graves de l'humanité.

II

M. Adolphe Regnier vient de terminer l'impression du savant travail qu'il poursuivait depuis plusieurs années sur le *Prâtîçâkhya* du Rig-Vêda (1). Toutes les écoles savantes de l'Europe ont apprécié à sa juste valeur cette belle publication, qui apporte un élément d'une fort grande importance à la branche des études philologiques qui a de nos jours le plus d'avenir. La clef des vieilles religions de l'Inde, de la Perse, de la Grèce, du Latium, de la Germanie est dans les Vêdas. L'antique tissu de fables, où toute poésie a ses racines, qu'Homère ne comprenait déjà plus, dont Eschyle, par moments, a soulevé le voile, qu'Ovide a transformé en historiottes, que Porphyre et Julien ont vainement cherché à interpréter par la philosophie, se retrouve, sous sa forme primitive, la seule qui pouvait en suggérer la vraie explication, dans les vieux hymnes des ancêtres de notre race, conservés par miracle au delà de l'Indus. Il ne s'agit point ici, en effet, d'écrits particuliers à un peuple, d'une littérature nationale et d'un intérêt borné ; il s'agit des origines de

(1) Paris, Imprimerie impériale, 1859.

toute une race. Les Védas ne sont point propres aux Hindous, ils ne font point partie de ce qu'on peut appeler la *littérature sanscrite* ; ils sont le bien commun des peuples aryens. Tous y retrouvent leurs plus vieux souvenirs ; les Hindous n'ont d'autre mérite que de les avoir conservés avec un scrupule dont l'histoire des religions n'offre pas un autre exemple. On conçoit quelle valeur prennent, aux yeux du philologue, les écrits qui peuvent contribuer à jeter quelque jour sur d'aussi antiques monuments.

Au premier rang de ces écrits, dont l'étude attire en ce moment, à juste titre, tous les esprits actifs en Allemagne, il faut placer les *Prâtichâkhyas*. Ce sont des essais de grammaire, probablement les plus vieux du monde, d'où sortent à chaque instant des traits de lumière pour l'histoire et la critique des hymnes védiques, comme aussi pour la philologie comparée des langues indo-européennes. Le travail de M. Adolphe Regnier est un chef-d'œuvre de précision et d'analyse. Les plus délicates pesées de la chimie égalent à peine cette rigueur, cette minutie, ne laissant derrière elle rien d'obscur ni d'inexpliqué. On ne saurait trop répéter que, dans des études en voie de se fonder, comme celles-ci, les travaux qu'il faut placer au premier rang sont ceux qui sont destinés à un tout petit nombre de travailleurs. « L'époque des dissertations et des mémoires n'est pas encore venue pour l'Inde, disait très bien Eugène Burnouf, ou, plutôt, elle est déjà passée, et les travaux des Colebrooke et des Wilson, des Schlegel et des Lassen ont fermé pour longtemps la carrière qu'avait ouverte avec tant d'éclat le talent de sir W. Jones. Nous, qui venons après ces grands maîtres, nous devons savoir profiter de leurs leçons ; et, en conservant avec reconnaissance et admiration la mémoire de l'homme célèbre qui, dans ses brillantes esquisses, a touché avec une hardiesse si heureuse à toutes les questions indiennes, nous devons ne pas oublier que le seul moyen de résoudre un jour ces questions avec certitude, c'est de ne pas les traiter prématurément ; nous devons savoir qu'il faut auparavant, comme il avait lui-même commencé de le faire dans ses belles traductions de Manou, de la *Cakuntalâ* et du *Gîtâgôvindâ*, demander aux

textes eux-mêmes les connaissances positives sans lesquelles la critique manque à la fois de base et d'objet. »

Des textes et des faits nouveaux, voilà, en effet, ce que réclament avant tout ceux qui savent comprendre la vraie organisation des sciences historiques. Mais les textes ne se découvrent qu'à ceux qui possèdent la vue de l'ensemble, savent comprendre les problèmes et en apprécier l'importance relative. La condition essentielle pour rendre des services en ces études est de bien voir toute l'étendue du champ à exploiter ; rien ne sera fait, tant que chacun creusera isolément son sillon, sans s'inquiéter si la ligne qu'il poursuit se rattache à un plan général d'exploration. Des écoles organisées peuvent seules produire, dans un tel ordre de travaux, des résultats féconds. L'avantage que l'Allemagne possède sous ce rapport est d'offrir en ses universités un enseignement libre et varié, représentant à chaque heure le dernier mot de la science, et transportant le jeune homme, au moment de sa plus grande activité, à la tête même de la tranchée que viennent d'ouvrir les pionniers. Chez nous, il faut des années pour comprendre le but où l'on veut arriver, les moyens dont on dispose, ce qui est déjà fait, ce qui reste à faire, ce qui est urgent, ce qui peut attendre, ce qui donnera une riche moisson, ce qui restera une simple curiosité d'érudit. Les livres n'apprennent point cela ; l'enseignement public peut seul entretenir, à cet égard, une tradition efficace et qui ait de la continuité.

JOSEPH-VICTOR LE CLERC (1)

C'EST surtout quand il s'agit des grands travaux d'érudition que les bons esprits sont fondés à se plaindre de ce qu'il y a parfois de superficiel dans les maximes de notre temps. Ces travaux, n'étant susceptibles d'aucune application pratique et ne s'adressant qu'à une élite d'hommes instruits, ne sauraient avoir dans le public ni lecteurs, ni approbateurs. Les institutions qui, autrefois, fournissaient à de telles études tant de facilités, comme les corporations universitaires et les ordres religieux jouissant de grands loisirs, ont disparu ou changé de caractère. Les classes qui, avant la Révolution, apportaient aux patientes recherches un docte contingent de travailleurs, clergé, magistrature, barreau, sont absorbées maintenant par les fonctions ou les passions de leur ordre, et ne trouvent plus de temps pour les occupations désintéressées. L'État, qui s' imagine avoir remplacé avec avantage les mécanismes indépendants de l'ancien régime par des ministères et des administrations, ne sait pas se comporter comme il faut envers ces délicates études. Plus soucieux d'encourager ce qu'on appelle le talent, apprécié du grand nombre, que de montrer son estime pour des œuvres essentiellement aristocratiques, l'État est presque toujours, en pareille matière, un juge distrait, frivole ou peu sûr. Enfin, les nouvelles conditions que les transformations économiques du siècle ont amenées pour la vie matérielle sont tout à fait contraires aux occupations de recherche pure. La noblesse de ces recherches est de n'avoir presque aucune valeur vénale,

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1868. Réimprimé dans *Histoire littéraire de la France*, t. XXV, 1869. (N. de l'éd.)

de répondre à la demande d'un petit nombre de lecteurs. Celui qui s'y livre a d'ordinaire très peu de besoins ; il en a cependant. Le séjour à Paris lui est presque indispensable ; une vaste bibliothèque, des voyages littéraires lui sont nécessaires. Que deviendra-t-il dans un état social où des politiques qui se croient profonds ont visé systématiquement à rendre la vie chère et à faire de Paris une ville inhabitable pour quiconque ne mène pas une vie de luxe ? La conséquence de ce régime sera, si l'on n'y prend garde, un grand abaissement pour les parties les plus importantes de la culture de l'esprit.

Il y a satisfaction, du moins, sur le seuil de ce triste avenir, à reposer sa pensée sur la vie tranquille d'un homme éminent qui traversa des jours meilleurs. M. Victor Le Clerc a été proclamé par un de ceux qui l'ont le mieux connu, M. Naudet, le vrai bénédictin de notre âge. Sa paisible retraite de la Sorbonne fut pour nous, durant des années, le sanctuaire de l'investigation savante et libre. Sa vie innocente et pure a été, malgré la différence des croyances religieuses, une image fidèle de ces vies saintes et graves dont le *xvii^e* et le *xviii^e* siècle nous ont légué le souvenir comme une leçon éternelle de sérieux et de sincérité. Un sculpteur de rare mérite, son confrère à l'Institut, M. Guillaume, nous a rendu sa belle tête, toujours calme et pensive, sa bouche fine et souriante, ses yeux pleins de douceur. Nous voudrions aussi le montrer tel qu'il nous apparut tant de fois dans sa vieillesse respectée, ne vivant que de la passion du vrai, ferme en toutes ses convictions, décoré de la double noblesse de la science et de la vertu. Pussions-nous le rendre à la mémoire de ceux qui l'ont eu pour maître ou pour ami et le peindre à ceux qui ne l'ont pas connu en traits assez justes et assez vrais, pour que cette peinture soit aux uns une consolation, aux autres une excitation à l'imiter !

I

Joseph-Victor Le Clerc naquit à Paris le 2 décembre 1789 (1). Enfant unique d'une modeste famille d'ouvriers, il perdit son père en très bas âge. On était au plus fort de la tourmente révolutionnaire ; sa mère se trouva réduite à une grande pauvreté. C'était une femme courageuse et dévouée ; elle s'imposa les plus durs sacrifices pour donner de l'éducation à l'enfant, dont la nature respectueuse et honnête se laissait déjà pressentir.

Dans l'ordre des études littéraires, la Révolution avait tout détruit. Les anciennes institutions avaient disparu, les nouvelles n'étaient pas encore créées. Quelques survivants de l'Université de Paris et des congrégations religieuses vouées à l'enseignement cherchaient, avec une louable ardeur, à recueillir les débris du naufrage et à relever les études classiques. L'école centrale du Panthéon, installée dans les bâtiments de l'abbaye Sainte-Geneviève, rendait de véritables services. Au premier rang, parmi les écoles secondaires qui suivaient les cours de cet établissement, était l'institution de M. Dabot. C'était une maison sérieuse et austère, où les délicatesses qui ont été introduites depuis dans l'éducation étaient inconnues. M. Dabot ne négligeait rien pour exciter parmi ses élèves l'ardeur du travail et l'émulation du succès. Ayant eu connaissance des efforts de la pauvre veuve et des dispositions de l'enfant, il adopta en quelque sorte celui-ci. Victor Le Clerc était dès lors tel que nous l'avons vu plus tard, sédentaire, se mêlant peu au mouvement de la vie extérieure, uniquement attiré par l'étude. Vers le même temps, M. Dabot s'associait un de ses élèves, dont le nom, par une alliance de famille, devint inséparable du sien, M. Hallays. Une vive sympathie exis-

(1) L'éloge de M. Le Clerc a déjà été prononcé par M. Bellaguet, à la séance annuelle de la Société de l'histoire de France, le 8 mars 1866, et par M. Guigniaut, à la séance annuelle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 3 août 1866. MM. Egger et Patin, aux funérailles, MM. Egger et Havet, à l'ouverture de leurs cours, rendirent également des hommages bien sentis à la mémoire de leur maître ou de leur confrère.

taut déjà entre le jeune Le Clerc et le jeune Hallays. Celui-ci, un peu plus âgé, était le protecteur de son petit camarade, pauvre, craintif et souffreteux. Les succès de l'enfant recueilli par cette bienveillance éclairée furent éclatants. D'illustres amitiés commençaient en même temps pour lui. M. Villemain et M. Naudet étaient à divers titres ses condisciples ou ses émules. Deux fois de suite, en 1806 et 1807, l'élève Victor Le Clerc obtint le prix d'honneur au concours général. Ces récompenses avaient une grande valeur officielle. Un décret inséré au *Moniteur* du 5 septembre 1806 conféra au lauréat une place gratuite à son choix dans une des écoles spéciales du gouvernement.

Mais la vocation de M. Le Clerc était marquée d'avance. L'enseignement n'était pas pour lui un pis aller ; il l'aimait pour lui-même, il le préféra à tant d'autres carrières plus brillantes. De 1808 à 1815, il fut attaché d'abord comme maître surveillant, puis comme professeur, à l'école où il avait fait ses études, et qui était devenue le lycée Napoléon. En 1815, il succéda à M. Villemain dans la chaire de rhétorique au lycée Charlemagne. Pour réussir en ce genre de professorat, il avait à surmonter beaucoup de difficultés. Ses allures graves et solennelles, contrastant avec sa jeunesse, sa mise surannée, un bégaiement qu'il sut dompter à force de volonté, ses habitudes, et, si j'ose le dire, ses coquetteries d'érudition minutieuse, devaient surprendre un jeune auditoire. Sa classe était un docte commentaire que peu d'élèves étaient capables d'apprécier, et néanmoins aucun professeur n'était plus respecté. On n'avait pas encore vu dans l'Université d'enseignement aussi solide. Bien des noms célèbres figurent dans la liste de ses élèves, ou, si l'on veut, de ses auditeurs ; il en est deux qui effacent tous les autres : M. Michelet eut M. Le Clerc pour professeur de rhétorique en 1815 ; M. de Rémusat fit toutes ses études au lycée Napoléon sous sa direction et en recevant de lui des soins particuliers.

Ce serait méconnaître ce qui fit la véritable grandeur de M. Le Clerc que de prétendre qu'à cette époque il fut exempt des défauts de l'école d'où il sortait. Respectueux pour ses maîtres, M. Le Clerc adopta d'abord tout d'une

pièce la discipline qui lui fut enseignée. Sauveurs courageux des épaves d'un monde disparu, les fondateurs de l'Université de France, à côté de rares qualités, d'un goût vif pour les études classiques, d'un sentiment des humanités qui était presque une foi, offraient dans leur culture intellectuelle des lacunes qui venaient moins de leur faute que des défauts du temps. La langue et la littérature grecques étaient peu comprises ; le travail de critique des textes était négligé ; l'histoire s'enseignait selon les doctrines trop absolues ; l'éducation se donnait comme si tous les élèves eussent été destinés à être des hommes de lettres ou des professeurs. M. Victor Le Clerc entra d'abord dans cette tradition. Ses premiers essais furent profondément empreints de l'esprit du moment. On croyait trop alors à la poésie que les académies encouragent et récompensent. Hésitant sur sa vocation, M. Le Clerc cueillit quelques-unes de ces palmes dont lui-même plus tard sembla peu se soucier. Des jeux littéraires alors fort à la mode le tentèrent, et l'on n'est pas peu surpris d'avoir à compter au nombre des œuvres de l'infatigable érudit un poème en vers grecs du dialecte éolien dédié à M^{me} de Rémusat : *Lysis, poème trouvé par un jeune Grec sous les ruines du Parthénon et traduit en vers français par l'éditeur*, et sous ce titre : *De officiis ad pueros*, une traduction en vers latins des quatrains de M. Morel de Vindé sur la *Morale de l'Enfance*. Il se rapprochait déjà des lettres savantes par sa traduction en vers du joli poème latin intitulé *Pervigilium Veneris*. L'exemple de Boissonade, de Coray, de Gail (il ne voulait pas qu'on oubliât ce dernier), l'entraînait en même temps vers l'étude de la langue grecque. La *Chrestomathie grecque*, les *Pensées de Platon sur la religion, la morale et la politique*, comptèrent parmi les ouvrages qui contribuèrent le plus à introduire l'étude du grec dans l'Université. La nouvelle édition, avec d'utiles notes, de la *Grammaire latine* de Port-Royal, la *Rhétorique extraite des meilleurs écrivains anciens et modernes* furent également des services rendus aux études. A travers quelques préoccupations scolaires, le futur érudit s'y laissait deviner. La bibliographie surtout était dans ces premiers travaux d'une exactitude et d'une richesse qu'on

n'était pas habitué à trouver dans de simples livres de classe ou dans des jeux d'esprit.

Une question posée par l'Académie française amena M. Le Clerc à s'occuper de travaux plus élevés. L'Académie avait mis au concours pour 1812 l'éloge de Montaigne ; M. Le Clerc et M. Villemain concoururent : le prix fut décerné à M. Villemain ; toutefois l'ouvrage de M. Le Clerc fut mentionné honorablement. Un peu de déclamation, un certain dédain pour le moyen âge, dont l'étude devait être plus tard l'occupation et l'honneur de sa vie, déparaient cet essai de jeunesse ; mais les plus nobles sentiments, un attachement filial au XVIII^e siècle, dont il partageait l'enthousiasme philosophique, y répandaient beaucoup de chaleur et de vie. Les principes de M. Le Clerc étaient dès lors arrêtés. Il s'avouait hautement le disciple de cette grande école française qui a tant fait pour la raison et pour l'humanité. Dans la maison de M^{me} de Rémusat, il avait pu voir quelques-uns des derniers représentants de cette forte génération, que des pygmées et des déclamateurs se vantaient témérairement d'avoir dépassée. Il y connut entre autres Morellet, alors dans son extrême vieillesse qui lui parlait d'original de Fontenelle, de Montesquieu, de Voltaire. Ce fut M. Le Clerc que l'on chargea de liquider la succession littéraire du judicieux abbé. Les *Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution*, avec leurs divers suppléments, parurent par ses soins et avec des notes de lui. Il recueillait encore la meilleure tradition du passé par M. Daunou, qui avait pour lui une bonté paternelle, par le philanthrope éclairé Morel de Vindé, qu'il visitait souvent dans son riche domaine de La Celle-Saint-Cloud, par l'abbé L'Écuy, le dernier abbé général de l'ordre de Prémontré, homme d'une rare instruction en histoire littéraire, qui ne contribua pas peu à la grande érudition ecclésiastique de M. Le Clerc. Divers recueils, entre autres la *Quinzaine littéraire*, le *Lycée français*, fondé par MM. Ch. Loyson et Patin, recevaient en même temps de lui une collaboration active et variée.

L'érudition qui causait aux élèves du lycée Charlemagne tant d'étonnement fut enfin appelée à des emplois

plus dignes d'elle. En 1821, M. Le Clerc fut nommé maître de conférences à l'École normale. L'école bientôt après fut supprimée pour satisfaire les rancunes cléricales. En 1824, M. Le Clerc fut appelé à la chaire d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris. Il ne chercha pas à rivaliser avec les maîtres célèbres qui vers le même temps inauguraient à la Sorbonne une séduisante forme d'enseignement. Si le cours qu'il fit pendant dix années n'eut ni l'éclat ni la célébrité des cours de MM. Guizot, Cousin, Villemain, il n'en eut pas non plus les dangers. Ce ne fut pas sa faute si, par suite de ces enivrants succès, l'enseignement supérieur en France s'est renfermé dans un cercle de brillantes généralités dont on s'est figuré qu'il ne peut sortir sans déchoir. La connaissance historique de la prose latine, voilà ce qu'il aspirait à donner. Ce qu'il rappelait, c'était un savant de la solide école hollandaise, un Ruhnkenius, un Wyttenbach. Son cours fut pour lui-même un précieux exercice. Il y acquit cette admirable expérience de l'antiquité qui devait être plus tard le secret de la supériorité de ses travaux.

Deux entreprises utiles, bien qu'elles appartiennent à des genres dont les vrais principes n'étaient pas alors connus en France, furent vers ce temps la principale occupation de M. Le Clerc. En 1826, il donna une édition de Montaigne. L'habitude de traiter les grands écrivains français comme des classiques, dont on poursuit les moindres variantes d'orthographe, n'existait pas encore. M. Le Clerc n'examina pas toutes les questions compliquées auxquelles donne lieu le texte de Montaigne ; mais les efforts qu'il fit pour expliquer l'origine des idées de l'illustre sceptique gardent tout leur prix. La grande édition des œuvres complètes de Cicéron, que M. Le Clerc publia, de 1821 à 1825, en collaboration avec plusieurs de ses maîtres, de ses condisciples, de ses élèves ou de ses amis, Guérout, J. L. Burnouf, Naudet, Th. Gaillard, Ch. de Rémusat, fut aussi une bonne fortune pour les lecteurs instruits. Par son goût littéraire et le tour particulier de son esprit, M. Le Clerc semblait désigné pour être l'interprète de ce grand et beau génie qui a donné aux théories morales de l'anti-

quité leur forme sinon la plus originale, du moins la mieux appropriée au goût français. Les philologues universitaires à cette époque avaient le tort de ne pas recourir aux manuscrits. Pour la constitution du texte, le travail de M. Le Clerc a été dépassé par les critiques allemands ; mais la traduction, le commentaire, les dissertations, renferment d'excellentes parties. C'était juste le moment où les œuvres de Cicéron s'enrichissaient de précieux débris arrachés aux manuscrits palimpsestes par les soins d'Angelo Mai et d'Amédée Peyron. Un des plus beaux écrits de Cicéron, le *Dialogue de la République*, sorte d'éloquent appel en faveur de la cause perdue du patriotisme et des vieilles institutions au moment où elles allaient disparaître, sortait, pour ainsi dire, des limbes du néant. M. Villemain venait d'en donner une traduction pleine d'élégance et d'éclat ; M. Le Clerc reprit le travail, et ce fut là, dans le champ des études antiques, son principal titre. La critique du cardinal Mai n'était pas toujours égale à son ardeur pour retrouver les pages oblitérées de l'antiquité ; la façon dont il avait constitué le texte laissait à désirer. M. Le Clerc, sur ce point, commença l'œuvre de la grande science avec beaucoup d'érudition et de bonheur.

Le projet qui le préoccupait alors était une histoire générale de la littérature latine. On peut dire que le sujet était complètement traité dans son esprit ; il n'y avait pas une partie de ce vaste ensemble qu'il n'eût approfondie. Aux livres il voulut joindre la leçon vivante des voyages. Deux fois, en 1827 et en 1831, il visita l'Italie, la première fois en compagnie de MM. Adrien de Jussieu et J.-J. Ampère, le seconde fois avec M. Valery. Il noua les relations les plus fructueuses avec les savants de ce pays, surtout avec le cardinal Mai. Ses compagnons cependant profitèrent plus que le public du fruit de ses voyages. Ampère lui dut une partie de ce savoir profond qu'il avait de l'Italie antique. Quant à M. Valery, il reçut de M. Le Clerc plusieurs de ces indications d'histoire littéraire, de ces charmantes citations, de ces réminiscences pleines d'agrément, qui font de son livre le meilleur guide du voyageur instruit en Italie. M. Le Clerc compléta plus tard la série de ses voyages

littéraires en visitant les savants, les bibliothèques, les universités de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et de Suisse. Il n'alla jamais en Allemagne. Il tenait de son éducation certaines préventions contre la science allemande, lesquelles ne cédèrent qu'à l'expérience répétée qu'il fit plus tard de la solidité des travaux historiques et philologiques d'outre-Rhin. Son vaste savoir se dépensait sous les formes les plus variées. Il fut un collaborateur excellent de la *Revue encyclopédique*, de la *Biographie universelle* de Michaud, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, pour les articles de littérature ancienne. Il donnait en même temps au *Journal des Débats* des études de critique savante, que les hommes lettrés appréciaient. Ce n'était pas le genre un peu superficiel qui a prévalu depuis pour ces sortes d'écrits ; c'étaient de vrais articles critiques, nourris d'analyses et de jugements. L'avenir préférera peut-être ces solides essais à des morceaux où l'envie de briller n'est pas dissimulée, et où la première règle est d'oublier le livre dont on parle pour montrer son propre talent. On écrivait alors en vue d'un public soucieux du vrai, non en vue de lecteurs indifférents à l'instruction et désireux surtout d'être amusés.

Des devoirs plus graves vinrent chercher M. Le Clerc et furent pour lui le commencement d'une nouvelle vie. En 1832, il fut nommé doyen de la Faculté des lettres de Paris en remplacement de M. Lemaire. En 1834, l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'appela dans son sein pour remplir la place devenue vacante par la mort de Charles Pougens. Ces nouvelles occupations l'obligèrent de quitter l'enseignement ; il renonça aussi peu à peu à la presse périodique et ne songea plus qu'à l'approbation de ses confrères. Quoique la littérature latine fût encore sa principale occupation, on peut croire que déjà il avait renoncé au vaste livre d'ensemble qu'il avait projeté. Il voulut au moins publier quelques parties de ses recherches, et, de 1835 à 1837, il lut à l'Académie deux mémoires sur les *Annales des Pontifes* et sur les *Journaux chez les Romains*. M. Le Clerc abordait ici un des problèmes les plus difficiles de la critique, un de ces problèmes d'origines

qui demandent des dons particuliers et un certain tour d'esprit auquel nulle érudition ne supplée. L'école à laquelle appartenait M. Le Clerc s'exagérait le degré de créance que mérite la vieille histoire romaine. Oublieuse de ses gloires passées, la patrie de Beaufort, de Lévesque de Pouilly, de Barthélemy (telle avait été la décadence des études !), considérait comme une partie de l'orthodoxie classique, au moins aussi intolérante que l'orthodoxie religieuse, de croire à Romulus et à Numa Pompilius. Une complète ignorance de ce qui constitue la nature de la légende, une naïve inintelligence des procédés par lesquels se forme l'histoire populaire, faisaient tenir pour des rêveries les principes nouveaux que la critique allemande avait introduits. La France, étant le pays qui a le plus oublié ses légendes et qui s'est le plus éloigné de ses origines philologiques et mythologiques, ne pouvait créer ni la philologie, ni la mythologie comparées. Wolf, Niebuhr, Bopp, Grimm, Strauss, ne pouvaient naître en France ; les questions d'origines devaient trouver chez nous méfiance et défaveur. Notre droit philosophique et nullement traditionnel, notre manière d'expliquer par des combinaisons réfléchies l'établissement du langage, des croyances, des lois, des coutumes, nous rendent sur ce terrain inférieurs à l'Allemagne, laquelle parle encore la même langue qu'aux jours les plus antiques, connaît et aime ses vieilles fables, ses vieilles lois, ses vieilles coutumes, vit encore, si l'on peut ainsi parler, sur le vieux tronc aryen, tandis que l'Empire romain est pour nous le terme extrême au delà duquel nous ne remontons plus. M. Le Clerc, plein des idées du XVIII^e siècle, ne pouvait d'abord admettre des conceptions qui souvent, il faut le dire aussi, se présentaient sous des formes blessantes et avec beaucoup d'exagérations. A travers les défauts de Niebuhr il ne sut pas voir son génie ; il ne distingua pas dans l'œuvre de ce grand homme les vues générales, qui sont admirables, et les hypothèses de détail, qui sont très souvent contestables. Bientôt, du reste, l'Académie, par une lumineuse divination, allait tirer notre savant confrère de recherches où il n'avait pas tous ses avantages, et l'appliquer au genre

de travail pour lequel la nature semblait l'avoir particulièrement doué.

II

En 1838, une place devient vacante dans la commission chargée de rédiger l'*Histoire littéraire de la France*. On sait les fortunes diverses de ce grand recueil, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à notre patrie. Le projet d'un vaste répertoire où tout Gaulois, tout Français ayant tenu la plume aurait sa biographie et sa bibliographie critique, remonte aux premières années du XVIII^e siècle. Deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, dom Roussel et dom Rivet, en eurent simultanément l'idée ; mais dom Roussel mourut avant d'avoir rien publié. Dom Rivet, relégué à cause de son ardeur pour le jansénisme à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, reçut communication des papiers de son confrère et commença l'exécution. Un prospectus ou spécimen parut en 1728. Le premier volume, commençant par Pythéas de Marseille, fut publié en 1733. Les neuf premiers volumes (1733-1750) furent tout entiers l'œuvre du consciencieux Rivet. Il fallait du courage pour entrer dans une mer infinie : d'heureuses illusions, sans lesquelles il est douteux qu'on se fût engagé dans une telle œuvre, soutenaient les travailleurs. On espérait arriver jusqu'aux temps modernes, faire l'histoire de MM. de Port-Royal, dire combien on les admirait, venir même jusqu'au XVIII^e siècle. Voltaire écrit à Cideville, le 6 mai 1733 : « Les infatigables et pesants bénédictins vont donner, en dix volumes in-folio, que je ne lirai pas, l'*Histoire littéraire de la France*. J'aime mieux trente vers de vous que tout ce que ces laborieux compilateurs ont jamais écrit. » L'ingrat ! les bénédictins s'occupaient déjà de lui et préparaient sa notice. Dans les portefeuilles de dom Rivet et de ses collaborateurs, que possède l'Institut, se trouve une note d'une respectable écriture sur « le sieur Arouet, jeune poète d'une haute espérance ».

La mort de dom Rivet faillit être un coup mortel pour l'*Histoire littéraire*. L'attention publique n'était plus en

France aux recueils savants. Une brillante école laïque sécularisait l'histoire, mais, en même temps, la rendait parfois superficielle. Voltaire, Montesquieu, fermaient le règne de l'in-folio ; la valeur des recherches de source était peu comprise ; la critique, devenue frivole, se montrait injuste ou dédaigneuse pour les doctes recueils. Les querelles du jansénisme, d'ailleurs, troublaient profondément la congrégation de Saint-Maur ; des discordes, des procès et comme un sentiment lointain des orages du siècle pénétraient en ces cloîtres paisibles. Les tomes X, XI, XII, par dom Poncet, dom Clément, dom Clémencet, dom Colomb, parurent à d'assez longs intervalles de 1750 à 1763. Qu'on était loin de l'espérance naïve qui avait pu faire croire aux fondateurs de l'ouvrage qu'ils arriveraient jusqu'aux temps modernes ! La fin du tome XII atteignait l'an 1167 ; on n'avait pas encore pu y donner place à la notice sur saint Bernard. Le découragement prit alors les vénérables solitaires. Le siècle ne prenait nulle garde à eux. Voltaire avait tué toute érudition par son aimable bon sens, son adorable esprit, sa facile résignation à ne pas savoir ce qui demande peine et labeur. Les libraires accueillirent avec bonheur dom Clément le jour où il vint leur annoncer l'abandon de l'ouvrage qu'ils s'étaient engagés à imprimer. Cependant, comme les articles de saint Bernard et de Pierre le Vénérable étaient faits, on les publia (1773). Ce fut le dernier adieu des savants rédacteurs à un public qui ne voulait plus de leurs judicieuses recherches. Quarante ans s'écoulèrent avant que l'on songeât de nouveau en France à ce grand monument national. On n'y pensait guère qu'en Allemagne. En 1772, le savant Ernesti écrivait à Paris pour en réclamer la suite au nom de toute l'Europe lettrée.

La louable idée de reprendre nos grandes annales littéraires vint du gouvernement impérial. Un arrêté du 27 mai 1807 ordonna de continuer l'œuvre commencée par dom Rivet, et chargea de ce soin l'Institut de France, comme la seule compagnie permanente qui pût mettre l'ouvrage au-dessus des chances d'interruption. La troisième classe de l'Institut, depuis Académie des inscriptions et belles-lettres, fut naturellement désignée pour le travail. Cette

compagnie se trouva d'abord médiocrement préparée à l'ouvrage dont on la chargeait ; le treizième volume ne parut qu'en 1814. Un survivant de la congrégation de Saint-Maur que l'Académie possédait, dom Brial, fit peu de chose pour le recueil, occupé qu'il était de la collection des *Historiens de la France*. Le restaurateur de l'œuvre, à ce moment difficile où il s'agissait de renouer les traditions, fut Daunou. L'esprit juste et clair de cet honnête homme, ses anciennes études ecclésiastiques, l'indépendance de son jugement, faisaient de lui le vrai continuateur laïque du monument commencé par les bénédictins. Il est permis de dire cependant que le travail n'atteignit pas entre ses mains toute la perfection dont il était susceptible. Ce fut M. Le Clerc qui y porta définitivement la précision et la richesse de la grande érudition. Après dom Rivet, il fut le plus laborieux, le plus dévoué, le plus savant collaborateur qu'ait eu l'*Histoire littéraire*.

Au premier coup d'œil, rien ne semblait le désigner pour ce travail. Jusque-là, les littératures anciennes, surtout la littérature latine, l'avaient occupé tout entier. Jamais cependant corps savant n'obéit à une intuition plus heureuse que celle qui guida l'Académie le jour où elle porta ses suffrages sur Victor Le Clerc. L'Académie vit avec une justesse parfaite que toutes les études historiques se tiennent, et que, pour bien traiter le moyen âge en particulier, la première condition est la profonde connaissance de l'antiquité. La méthode avec laquelle les littératures grecque et latine ont été étudiées depuis le x^v^e siècle est le modèle de toute recherche critique. En outre, la littérature du moyen âge a ses racines dans l'antiquité : souvent elle en est une décadence ; même quand elle est originale, l'antiquité reste la mesure à laquelle il faut la rapporter. L'antiquité est une règle toutes les fois qu'il s'agit des ouvrages de l'esprit ; une irréparable lacune se remarque dans les travaux sur le moyen âge et l'Orient qui ne procèdent pas d'humanistes exercés.

Telle est la raison de ce fait qui surprit beaucoup de personnes, à savoir qu'un philologue classique, assez circonscrit jusque-là dans ses goûts, transporté à l'âge de cinquante

ans dans le champ des études du moyen âge, s'y trouva du premier coup un critique excellent. D'autres plus jeunes, formés par les leçons de l'École des Chartes, l'eussent surpassé peut-être comme paléographes pour la publication des textes inédits ; mais personne n'eût si bien rempli l'objet principal de la collection, qui est le jugement des textes eux-mêmes. L'étude du moyen âge, quand elle est exclusive, est dangereuse. Elle entraîne presque toujours en des admirations exagérées. Tantôt on ne voit que les douceurs de la piété chrétienne, on n'entend que les soupirs mystiques des saints et des saintes ; on oublie le code féroce, de l'Inquisition, ces massacres, ces atrocités de la persécution religieuse qui n'ont jamais été égales. Le juste et bon saint Louis, la pure et touchante Marguerite de Provence, nous voilent des scènes d'horreur comme les règnes de Dèce et de Dioclétien n'en connurent pas, des entraves sociales d'une insupportable pesanteur. D'autres fois on s'enthousiasme pour les poèmes chevaleresques ; on oublie que la forme de cette poésie fut toujours imparfaite, que l'arrêt d'oubli qui l'a longtemps frappée ne peut être de tout point injuste. Ce qui empêche de mourir, c'est le rayon divin de la beauté, ce quelque chose de gracieux, de serein, de charmant, que la Grèce eut en partage, et que le moyen âge ne connut guère avant Dante et Pétrarque. L'inspiration religieuse au moyen âge fut admirablement grandiose ; mais l'élégance, la largeur de la vie, manquèrent : l'art et la littérature, qui sont le reflet de la vie, ne pouvaient avoir une finesse que la société n'avait pas ; le style et le goût firent défaut presque en toute chose. Les chansons de geste ne valent pas plus Homère que les voussures sculptées d'une église gothique ne valent les frises du Parthénon. Rien de tout cela n'est sculpté dans le marbre ; le Parthénon ne serait pas le Parthénon, s'il n'était en marbre pentélique ; le précieux de la matière est la condition de tout chef-d'œuvre. De pesants héros ne remplaceront jamais dans le culte littéraire de l'humanité les formes divines du monde épique de la Grèce. Ces paladins de Charlemagne sont honnêtes assurément, loyaux, créés d'une seule pièce, mais ils n'ont ni grâce ni attitude ; ils ne sauraient fournir le sujet d'une

frise, d'un vase peint. Ajoutez le manque de lumière, de délicatesse, l'énorme chaîne créée par des dogmes terribles, la surveillance jalouse de l'Église, une complète laideur chez le paysan, une grande platitude chez le vilain ; vous aurez le secret de la médiocrité à laquelle les œuvres du moyen âge semblent condamnées. Encore si elles étaient simples et vraies ; mais non, leur défaut est le plus souvent une déplorable afféterie, une choquante subtilité, une sorte de gaucherie. Il y a des exceptions à tout cela ; la chanson surtout sut trouver quelques accents dont l'harmonie suave égala presque les rythmes de la lyre antique ; jamais pourtant le génie barbare ne fut assez fort pour arriver au grand style, pour s'affranchir complètement de l'espèce de fatalité qui condamna nos ancêtres à ne jamais réaliser la parfaite beauté. Voilà en quel sens le moyen âge est une déchéance, une éclipse dans l'histoire de la civilisation, en quel sens aussi la Renaissance fut un légitime retour à la grande tradition de l'humanité. C'est ce que comprenaient bien nos anciens, Fleury, les bénédictins, Daunou. L'étude du moyen âge ne faussa jamais leur jugement, car ils comparaient toujours ce temps à l'époque saine et classique, aux Pères de l'Église en fait de christianisme, aux grands écrivains grecs et latins en fait de littérature. Ils n'aiment pas le moyen âge, et néanmoins ils l'étudient avec un soin minutieux, car, pour les natures studieuses et savantes, le goût personnel n'est rien ; pour elles, tout ce qui vient du passé est également digne d'intérêt.

Ce fut ce qui arriva pour M. Le Clerc. Cet humaniste, nourri de la plus fine fleur de l'élocution antique, ce professeur d'un goût essentiellement classique, ce critique dominé jusqu'à l'excès peut-être par les idées littéraires des anciens rhéteurs latins, laissa là tout à coup ses auteurs favoris pour une littérature qu'il trouvait barbare et rebutante, pour des chroniques mal écrites, des scolastiques arides, des vers latins détestables, des sermons souvent ridicules. Exemple frappant d'une vie partagée entre deux objets poursuivis tous les deux avec la même passion ! A peine désigné par l'Académie, il se mit aux recherches avec ardeur. La commission apprécia bientôt, du reste, son collaborateur nouveau.

Presque le lendemain de son admission, M. Daunou ayant résigné ses fonctions « d'éditeur », ce titre fut dévolu à M. Le Clerc. L'*Histoire littéraire* fut dès lors son travail par excellence, son occupation de tous les instants. Vers le même temps, M. Fauriel apportait à la commission sa vive intelligence de la littérature populaire, le sentiment profond qu'il avait des origines, son goût pour les problèmes difficiles d'histoire littéraire. Une ère nouvelle sembla s'ouvrir pour le recueil, et sûrement dom Rivet, paraissant dans le docte cabinet où se conservent ses papiers et où se réunissent ses continuateurs, eût été satisfait de voir au bout d'un siècle son esprit si bien compris et son œuvre en si bonnes mains.

On venait de livrer au public le tome XIX, avec lequel on croyait avoir presque atteint la fin du XIII^e siècle. M. Daunou avait annoncé résolument que le tome XX serait le dernier consacré à ce grand siècle ; il avait compté sans le zèle de ses successeurs. D'énormes suppléments arrivèrent de toutes parts ; les annales littéraires de ce siècle mémorable ne finirent qu'avec le tome XXIII. C'est que le XIII^e siècle est, à beaucoup d'égards, le XVII^e siècle du moyen âge. Comme le XVII^e siècle, il hérita d'une brillante époque antérieure, il vit la France exercer en Europe un ascendant universel ; sur sa fin, il inclina vers la décadence. Comme le XVII^e siècle aussi, le XIII^e siècle eut une conscience historique très claire et légua une image très ferme de lui-même à la postérité. Certes, au XIII^e siècle, il est permis de préférer le XII^e, au moins en ce qui concerne l'originalité. Le XII^e siècle fut vraiment le grand siècle créateur du moyen âge, le moment d'épanouissement du génie français. Le temps de Louis le Jeune, de Suger, de Philippe-Auguste, montre plus d'éveil que celui de saint Louis. Alors naissent la scolastique, l'architecture gothique, les rédactions des poèmes de geste, les écoles qui, en se groupant, formeront l'Université de Paris, la vraie France avec sa claire notion de l'état laïque. L'administration de Suger et le règne de Philippe-Auguste sont le point culminant de la première gloire française, une image de ce que seront plus tard les règnes de Richelieu et de Louis XIV. Le XIII^e siècle vit

plutôt avorter des espérances que naître de grandes choses. Il ne sut pas faire une chanson de geste qui fût un chef-d'œuvre, il ne sut pas tirer une science vraie de la scolastique, il ne sut pas élever l'architecture gothique à la hauteur d'un art complet. A partir de saint Louis surtout, un esprit étroit, mesquin, pesant, borné, enlève la couronne du génie à la France et la transfère à l'Italie. Mais dans cette décadence encore que de fécondité ! Si la forme littéraire est médiocre, quelle énergie dans les caractères, quelle hauteur dans les sentiments, que de naïveté, que de foi !

Les premiers travaux de M. Le Clerc dans l'*Histoire littéraire* attirèrent justement son attention sur ce que le XIII^e siècle eut de plus grand, je veux dire sur les derniers et héroïques efforts que firent les Latins en Palestine pour garder une souveraineté que la force des choses leur arrachait. Ses articles sur Nicolas de Hanapes, le dernier patriarche de Jérusalem, à la fois guerrier, martyr, inquisiteur, et avec cela le plus doux des hommes, sur les relations de la prise de Saint-Jean-d'Acre, sur Jeanne, comtesse d'Alençon, sur les lettres de Marguerite de Provence, nous introduisent dans ce monde de saints et de saintes que Louis IX créa autour de lui, monde si hautement caractérisé par le courage, la douceur, l'humilité simple et grande, une sorte de mélancolie profonde et touchante. Quel récit que celui de la dernière prise de Saint-Jean-d'Acre, tableau inouï de l'agonie pleine de rage d'une troupe de moines et de chevaliers voyant se serrer autour d'eux le cercle fatal : au milieu de la bataille, les prédications enthousiastes de moines fanatiques, le massacre avançant d'heure en heure, des frénétiques qui se ruent pour chercher la mort, les religieuses qui se mutilent la figure avec des couteaux pour éviter le harem ! Entre toutes ces notices, la plus intéressante, cependant, fut celle que M. Le Clerc consacra au dominicain Brocard. Brocard est le meilleur des écrivains sur la Palestine au moyen âge. C'est un homme exact, de grand sens, relativement éclairé et même tolérant, le dernier de la famille de ces hardis voyageurs monastiques qui sont une des gloires du XIII^e siècle. M. Le Clerc corrigea, en ce qui le concerne, une foule de méprises, et montra où il

fallait chercher le véritable texte de son ouvrage. Le récent éditeur de Brocard, M. Laurent, a repris le travail et continué les découvertes de M. Le Clerc. — Comme pour faire voir que rarement, dans l'humanité, les grandes choses se passent sans petitesse et sans impostures, un cantique qu'chantaient les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle et un itinéraire de ces mêmes pèlerins lui fournirent l'occasion de montrer comment le pèlerinage de Galice vint du même esprit que les croisades et par quelle série de pieuses supercheries on réussit à le rattacher à l'histoire fabuleuse de Charlemagne. Peu d'articles sont plus importants à lire pour se rendre compte des principes de critique qu'il faut appliquer à l'hagiographie et à certaines chansons de geste.

Les vies de saints et de saintes échurent en général à M. Le Clerc. C'était là, au XIII^e siècle, un genre de littérature bien épuisé, donnant lieu à mille plagiats, abondant en déclamations, en lieux communs, et, selon l'ingénieuse comparaison de M. Le Clerc, « en fraudes pareilles à celle de la statuaire antique, qui, sans rien changer à l'attitude ni aux draperies de ses héros, substituait à la tête d'un empereur proscrit celle d'un autre tyran qui régnait encore ». Ce sont partout les mêmes apparitions, les mêmes vertus, les mêmes miracles. Des biographies pieuses de personnes qui n'ont pas été canonisées, en particulier de quelques saintes flamandes et brabançonne, sœurs aînées d'A Kempis, ont plus d'accent et forment de jolis tableaux de sainteté douce et tranquille. La notice de M. Le Clerc sur Marguerite de Duyn, prieure de la chartreuse de Poletin, est pleine d'un sentiment très juste de la mysticité chrétienne. Cette recluse nous a laissé une apocalypse fort curieuse et des Méditations, écrites en partie en français, qui rappellent sainte Thérèse et Marie d'Agreda. La vie de Béatrix, vierge d'Ornacieu, permet aussi d'étudier de près ces illusions d'une affectueuse piété, ces rêves touchants, même quand ils font sourire, d'une recluse qui eût été une mère excellente, et qui remplace des sentiments hors de sa portée par une dévotion tendre et presque maternelle. M. Le Clerc ajouta une page importante à l'histoire du christianisme en

explorant cette province peu connue du monde mystique.

Quand M. Le Clerc entra dans la commission de l'*Histoire littéraire*, les notices sur les grands scolastiques étaient déjà faites. Dans ses articles sur Humbert de Prulli, Pierre d'Auvergne et Raymond de Meuillon, il eut cependant à raconter plus d'un épisode curieux de l'histoire du thomisme. Son étude sur Raymond de Meuillon le conduisit à une découverte curieuse, c'est que les œuvres de ce Raymond avaient été traduites en grec sous ses yeux. A propos de Jofroi de Waterford, il groupa d'autres faits qui mirent dans un grand jour les rapports des dominicains avec Constantinople et la connaissance que quelques membres de cet ordre purent avoir de la langue grecque. Ce fut le germe des recherches qu'il fit ou qu'il encouragea sur l'étude du grec en Occident durant le moyen âge. Les sermons furent aussi l'objet de ses investigations les plus suivies. Il prouva qu'on les prononçait souvent en langue vulgaire. Il fallut le courage de notre savant confrère pour lire et analyser ces fastidieux répertoires d'allégories puériles, de calembours, d'historiettes inconvenantes, de recettes presque mécaniques, qui entretenirent si longtemps dans le clergé la routine et la paresse d'esprit. Le plus singulier de ces recueils ou topiques est le *Dormi secure* ; M. Le Clerc montra que ce titre naïf avait été ajouté à un recueil plus ancien par les premiers typographes, jaloux de spéculer sur l'envie de dormir d'un curé arrivé au samedi soir sans avoir préparé son sermon.

Ses études sur l'histoire du droit canonique furent des plus approfondies. Vers la fin du XIII^e siècle et le commencement du XIV^e, les légistes prirent le pas sur les théologiens. Guillaume Duranti, dit *le Spéculateur*, Provençal qui joua en Italie un rôle de premier ordre et fut le bras droit de dix papes dans l'espace de trente ans ; Jacques de Revigni, Pierre de Sampson, d'autres encore, tombèrent en partage à M. Le Clerc. Sa notice sur Guillaume Duranti, notamment, est un morceau capital. Les statuts et l'histoire intérieure des ordres religieux lui étaient merveilleusement connus. La puérilité des discussions ne le rebutaient pas, et il exposait la controverse des *barrés*, dont l'objet était de

savoir si le manteau d'Élie eut des barres, avec autant de plaisir que les plus intéressantes questions de littérature. Les statuts synodaux et autres actes ecclésiastiques lui montrèrent l'Église se resserrant, se fortifiant, devenant de plus en plus tyrannique contre les juifs et les hérétiques, supprimant la Bible, amoindrissant l'enseignement. Les registres de visites de l'archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, lui offrirent la plus riche source d'informations authentiques sur les mœurs du clergé. Il combattit les puériles idées qu'on s'est faites sur le moyen âge en se l'imaginant comme une époque de mœurs pures et de docile soumission. Il montra qu'en fait de révolte, d'opposition au clergé, de déclamations souvent injustes contre les prélats et contre Rome, le XIII^e siècle n'eut rien à envier au siècle de Luther. Une bonne fortune sous ce rapport lui fut réservée. Le curieux poème de Gilles de Corbeil, médecin de Philippe-Auguste, intitulé *Girapicra ad purgandos prelatos*, encore inédit, vint le trouver ; il en donna la première analyse étendue, et le rapprocha de tant d'autres piquantes satires que les hommes les plus attachés au christianisme dirigeaient alors contre le clergé. C'est quand on a su entendre ce cri universel de réprobation que l'on comprend combien la réforme était près d'aboutir au XIII^e siècle. Si elle tarde encore deux ou trois siècles à se faire, il faut l'attribuer aux énergiques mesures par lesquelles l'Église défendit son pouvoir.

Ces terribles annales de l'Inquisition furent étudiées par M. Le Clerc avec un soin minutieux. Il réfuta une erreur fort répandue, selon laquelle l'Inquisition n'aurait jamais légalement existé en France. Il montra les rigueurs qu'elle exerça, même dans la France du Nord, et considéra ces rigueurs comme une des causes qui changèrent en triste médiocrité un des plus brillants éveils intellectuels qui furent jamais.

Mais ce fut surtout l'Université de Paris qui fournit à M. Le Clerc un sujet favori d'études savantes. Il y porta une sorte de piété filiale. Garlande, la rue du Fouarre, le clos Bruneau et toute la montagne latine, ces rues étroites, ces hautes maisons avec leurs voûtes basses, leurs cours

humides et sombres, leurs salles jonchées de paille, étaient pour lui comme une patrie. Jamais on ne mit si bien en lumière le rôle capital que l'Université de Paris joue dans l'histoire, tout ce qu'eut de hautement révolutionnaire cette première fondation d'un centre puissant d'opinion, qui, à deux ou trois reprises, gouverna l'Église et l'État, gourmanda le roi, gourmanda le pape, dirigea les conciles, envoya des ambassadeurs aux nations étrangères, inaugura la force de la publicité et proclama l'idée toute française des droits du talent. *Habet magnam audientiam*, dit d'elle le concile de Constance. Sans aucune exagération, M. Le Clerc put considérer l'Université de Paris comme l'une des origines de la démocratie moderne et comme ayant éminemment contribué à établir chez nous le principe de l'égalité. Dans cette singulière compagnie de maîtres et de disciples, nulle distinction entre les roturiers et les nobles, les pauvres et les riches : unité de costume, justice sévère dans les examens, gratuité des cours, pauvreté pour tous, pour tous la même paille. On ne se rappelle pas assez que la moitié de Paris, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles VII, fut une école ou plutôt une république où régnait le seul mérite, qui montra, bien avant la découverte de l'imprimerie, le pouvoir de la parole, exprima la première l'idée de la souveraineté du peuple, donna, par l'esprit d'équité qui présidait à ses leçons, à ses examens, à ses élections, une grande leçon de morale. L'élection à la pluralité des suffrages, l'obtention des bénéfices au concours, étaient les règles de cette institution, qui fut, au XIV^e siècle, l'âme des mouvements du tiers état. M. Le Clerc vivait des souvenirs de ce glorieux passé. Il fut fier le jour où il se vit consulté, de la part d'une université d'Écosse, sur un point de règlement qui divisait les *fellows*. On s'imaginait, à ce qu'il paraît, au fond de l'Écosse, sur la foi de ce nom bizarre d'Université de France, choisi par Napoléon pour désigner son administration de l'instruction publique, que la vieille Université de Paris existait encore à quelques égards, et l'on s'était dit que, toutes les universités de l'Europe ayant été fondées *ad instar Parisiensis studii*, le meilleur moyen de régler le différend était de s'informer des usages de l'université mère.

Hélas ! Il n'existait plus rien qui ressemblât à l'antique *alma mater* ; il se trouva du moins un docte héritier des Du Boulay, des Crevier, qui sut résoudre les doutes proposés. De sa mansarde, sous les hauts toits de la Sorbonne, M. Le Clerc semblait le dernier de ces maîtres séculiers qui revendiquèrent au XIII^e siècle la liberté de travailler aux choses de l'esprit hors du cloître et de l'école épiscopale. C'étaient là ses ancêtres, et sa joie était grande quand il pouvait réparer quelques-unes des injustices de l'histoire envers ces pauvres et modestes fondateurs, à qui nous devons tant.

Cela lui fut donné plus d'une fois. Grâce surtout à la connaissance qu'il avait du riche fonds des manuscrits de la Sorbonne, qu'on peut appeler les archives des débats de l'Université de Paris au XIII^e siècle et au XIV^e, il ajouta des traits de première importance à l'histoire de la lutte des mendiants et de l'Université sous saint Louis. Guillaume de Saint-Amour, Gérard d'Abbeville, Godefroid des Fontaines, lui durent de sortir de l'obscurité où les avaient relégués le mauvais vouloir de leurs puissants rivaux et la timidité de leurs successeurs. Des recherches approfondies amenèrent sur ce point M. Le Clerc à de précieuses découvertes ou à des rectifications équivalant à des découvertes. Le caractère sérieux, ferme, dur, presque terrible de cette grande école gallicane du XIII^e siècle sortit vivant de ses travaux. Il retrouva jusqu'aux chansons par lesquelles les étudiants se vengaient des intrigues de leurs ennemis et du mauvais vouloir de Blanche de Castille ; il montra avec exactitude le rôle de saint Thomas et de saint Bonaventure en ces querelles. Il fit bien plus encore. Le plus important, après Guillaume de Saint-Amour, de ces rudes lutteurs qui soutinrent sous saint Louis les droits de la pensée naissante, ce Siger, que Dante place dans le paradis à côté d'Albert de Cologne et de Thomas d'Aquin, avait été tellement trahi par la renommée, que le passage de *la Divine Comédie* qui le concerne semblait une énigme. Avec une prodigieuse érudition, aidée d'un jugement pénétrant, M. Le Clerc retrouva les titres de cette gloire oubliée, reconstruisit la biographie de Siger, montra son rôle dans les écoles de la rue du Fouarre,

retrouva ses écrits, reconnut l'esprit de son enseignement. Ce Siger, qui, selon Dante,

Syllogisa discours dont on lui porte envie,

fut un vrai libéral, presque un républicain ; il fit un cours de politique qui laissa chez plusieurs de ses auditeurs une profonde impression ; il fut le maître de Pierre du Bois, le conseiller intime et le publiciste de Philippe le Bel. Son principe était que « de bonnes lois valent mieux que de bons gouvernants ». L'idée qui manque le plus au moyen âge avant Philippe le Bel, l'idée de « la chose publique » ou de l'État, Siger la développa avec une netteté qui surprend.

Cette pénible naissance de la société laïque, cette lente émancipation du mondain, longtemps étouffé sous le poids d'un culte impérieux, M. Le Clerc aimait à l'étudier dans les faits les plus divers. Les chroniques, qui furent pour la plupart dévolues à son examen, lui en fournirent souvent l'occasion. Il y remarquait curieusement ce qui pouvait éclairer les origines de l'esprit moderne. A côté de l'histoire monacale, dure et malveillante pour tout le monde, excepté pour les protecteurs du couvent, il trouve déjà des chroniques laïques bien supérieures, où l'on voit la critique se dégager peu à peu des liens de l'ancienne abnégation claustrale. La curiosité maligne qui est déjà presque de la liberté chez Baudouin de Ninove, les expressions sévères de Geoffroy de Courlon sur la papauté, les jugements sur l'Église qu'on remarque dans les chroniques fabuleuses, telles que la chronique dite de Rains, celle dite de Baudouin d'Avesnes, sortes de romans historiques faits pour le peuple, étaient des signes de l'émancipation de l'histoire. Gotfrid d'Ensmingen, notaire du sénat de Strasbourg, est bien plus remarquable. Deux cent trente ans avant Luther, l'insurrection religieuse éclate chez lui avec une vigueur toute germanique. Guillaume de Nangis n'offrit rien à M. Le Clerc qui le distinguât des autres moines historiens ; mais, à diverses reprises, le savant doyen signala le fait singulier de son dernier continuateur, le carme Jean de Venette, professant des doctrines

les plus démocratiques et écrivant déjà l'histoire avec un plein sentiment des droits du peuple.

La poésie latine fut aussi le partage de M. Le Clerc. Quand le moyen âge veut imiter les rythmes de l'antiquité classique, il réussit bien rarement. Ses hymnes liturgiques assujetties à la prosodie de l'antiquité, ses poèmes solennels, comme celui de Jean de Garlande, ont quelque chose de faible, de banal, d'écolier. Il faut faire des exceptions pour Vital de Blois, Guillaume de Blois, Matthieu de Vendôme, qui, par une vraie connaissance de la poésie classique, surtout de Plaute, arrivèrent à produire deux ou trois scènes du meilleur comique. Quant aux pièces latines, où, renonçant à la quantité, les poètes se conformèrent aux rythmes de la poésie vulgaire, elles sont bien supérieures. Quelques hymnes à la Vierge sont d'une harmonie charmante. Dans les cantilènes profanes éclate déjà toute la légèreté, toute la finesse de l'esprit français. Tel recueil de chansons latines du XIII^e siècle — les *Carmina Burana*, par exemple — égale par la variété des strophes, par la gaieté de la phrase dominante, par l'heureux agencement des refrains, tout ce que les chansonniers modernes ont fait de plus exquis. Ce sont le plus souvent des chansons d'étudiants, de clercs ribauds, de truands, de cette burlesque *familia Goliae*, sur le compte de laquelle on mettait toutes les bouffonneries ; d'autres fois, des satires spirituelles contre les désordres des moines et du clergé, contre l'avarice et les exactions de la cour de Rome, contre les vices du siècle ; parfois d'innocentes plaisanteries, d'inoffensives histoires de curés à la façon de Gresset. M. Le Clerc aimait ces témoignages de la vieille liberté cléricale ; il aimait à plier son style grave à redire les folies des « goliards », leurs tensons, leurs chansons d'amour, leurs chansons à boire, leurs messes burlesques, leurs parodies souvent risquées. Il plaçait très haut la *Confessio Goliae*, petit chef-d'œuvre sur lequel la chronique de Frà Salimbene, publiée depuis, a fourni des renseignements décisifs. Il fit rechercher en Allemagne le *Gaudeamus*, le chant des anciennes fêtes universitaires. Plus d'une fois, en traitant de ces libres monuments de la gaieté du moyen âge.

quelque fine malice, quelque sourire discret, se mêlaient à son expression savante ; il se retenait avec art dans la carrière glissante où les chansonniers du temps de saint Louis ne surent pas toujours s'arrêter.

Il porta les mêmes qualités dans la longue étude qu'il consacra aux fabliaux en langue vulgaire. Les fabliaux sont peut-être le plus riche héritage que nous ait légué le vieil esprit français. L'abondance, la hardiesse, le naturel, l'originalité de nos aïeux dans ce genre de poésie familière, sont chose admirable. Il est vrai que l'Italie les a surpassés par la science du style et l'habileté de la mise en œuvre ; mais il ne faut pas oublier que, si Boccace et les auteurs des nouvelles italiennes ont montré plus d'art que nos conteurs du XIII^e siècle, ils leur ont tout emprunté pour le fond des récits. Quand La Fontaine croit tant devoir à Boccace, il se trompe ; il ne fait que reprendre à l'étranger ce que l'étranger avait pris à nos vieux conteurs gaulois. Ceux-ci, on ne le conteste pas, avaient eux-mêmes reçu des sujets de toutes mains ; les romans de l'antiquité, l'Orient, la mythologie, la Vie des saints, furent par eux mis à contribution ; mais ils inventèrent beaucoup aussi. Des fabliaux qu'on peut admirer encore, *Saint-Pierre et le Jongleur*, *les Deux Chevaux*, *Guillaume au faucon*, *le Vilain qui conquît le Paradis par plaid*, la plupart des petits drames où agissent et parlent les bourgeois, les vilains, sont le produit du sol de la France, l'œuvre de ses poètes populaires. La vogue qui leur fit faire le tour de l'Europe était due à la facilité, à la clarté, à l'enjouement, à l'esprit libre et vif qui les animaient. M. Le Clerc retrouva chez ces conteurs oubliés les vrais ancêtres de Rabelais, de La Fontaine, de Molière, de Voltaire. Après Fauchet et Caylus, il prouva d'une manière triomphante qu'au moyen âge toute l'Europe s'approvisionna en France d'historiettes, d'anecdotes, de contes, de facéties, de même que, jusqu'à nos jours, la France fournit à l'Europe toute sa petite littérature amusante de vaudevilles et de pièces de théâtre. Il monta parfaitement pourquoi les auteurs de ces compositions parfois charmantes, toujours très gaies, ne devinrent jamais des artistes ni des écrivains. Leur situation sociale, qui les réduisait au rôle de

mendiants, de bouffons et de parasites, leur interdit toute noble visée. De là tant de bassesses et de trivialités, de « vilenies », comme on disait, où la délicatesse du goût ne corrige pas la licence des sujets. La façon dont M. Le Clerc sut concilier avec les justes exigences du langage poli la nécessité, dans un ouvrage d'érudition, d'être complet, reste un vrai tour de force. La partie sacerdotale des innombrables contes qui amusaient les châteaux et les veillées bourgeoises dut surtout être fort abrégée. Les contes dévots sur la Vierge, les anges, les saints, compositions bizarres, mêlant l'amour à la dévotion, où le rire confine à la prière, la farce au sermon, étaient peut-être pour le jongleur une expiation de ces crudités toutes profanes. Elles ne le sont guère pour nous, car le talent y manque d'ordinaire, bien qu'il y ait là plus d'une histoire touchante, animée par une vraie tendresse de cœur.

Les poésies morales et didactiques, les nombreux « doctrinaux », les « sommes » ou encyclopédies en vers furent aussi analysés par M. Le Clerc. Ce genre ingrat a bien rarement produit des chefs-d'œuvre ; pour examiner avec autant de soin d'interminables rapsodies, il fallut cette précieuse qualité qui rend l'érudit indifférent à la beauté ou à l'ennui du texte qu'il étudie. Les peines du savant érudit furent mieux récompensées dans l'examen des poèmes de circonstance, pamphlets en vers qui étaient récités sur les places, et qui souvent rappellent les charges les plus plaisantes de nos petits journaux comiques. C'étaient les gazettes du temps, gazettes de carrefour, ouvrages de publicistes peu exercés, mais toujours précieux à consulter, parce qu'on y trouve l'impression du moment sur les mille petits faits qui frappèrent le peuple et furent pour lui l'histoire. Tout le monde y comparait. Pour les rois, pour les prélats, pour les grands, il y a des complaintes funèbres, des saluts d'heureux avènement, des récits de guerre et de tournois, mais aussi de sévères leçons ou de piquantes railleries. On se moque de leurs fragiles traités de paix, de leur confiance aveugle dans ceux qui les flattent de leurs terreurs devant les envoyés de Rome. Plusieurs de ces ouvrages, comme le poème de Jordan Fantosme sur la

conquête de l'Irlande, le poème sur la mort de saint Thomas de Cantorbéry, composé par Garnier de Pont-Sainte-Maxence, remontent au ^{xii}^e siècle. D'autres sont relatifs aux luttes de la France et de l'Angleterre à partir de Philippe-Auguste. L'antipathie des deux royaumes s'y montre au naturel. Tantôt l'auteur est Anglais ; alors il entasse contre la France les railleries triviales, les reproches puérils, en ce français dégénéré qui se parlait au delà de la Manche. Tantôt le trouvère tourne en dérision les prétentions du roi d'Angleterre et commet des fautes de français pour faire rire ses auditeurs aux dépens des Anglais. La satire sur la méditation de Louis IX entre Henri III et ses barons, le traité burlesque appelé *la Charte de la Paix aux Anglais*, la pièce intitulée *le Privilège aux Bretons* (vers 1234), sont des parodies politiques où l'ironie n'est pas sans finesse. Le prestige toujours grandissant du roi de France, les luttes des barons d'Angleterre contre leur royauté, la popularité des grands révoltés, Foulques Fitz-Warin, Simon de Montfort, comte de Leicester, toutes les affaires des règnes décisifs de Jean sans Terre et de Henri III sont écrits là en traits vifs et profonds. Ce sont aussi les pièces historiques du plus haut intérêt que le *Dit de Vérité*, touchante requête en vers de l'Université contre les puissants ennemis qui l'attaquaient auprès de Blanche de Castille et de saint Louis ; la *Complainte* et le *Jeu de Pierre de la Broce*, expression des sentiments populaires sur la mort d'un ministre bourgeois sacrifié aux rancunes aristocratiques ; la *Complainte de Jérusalem* (vers 1223), cri éloquent d'une âme chrétienne, ardente pour la croisade, mais animée contre le clergé et la cour de Rome de la haine la plus violente, comparant les prélats au traître Ganelon, appelant de ses vœux un Charles Martel assez fort à la fois pour se mettre à la tête des croisés et pour réformer le clergé.

Rien ne rebutait notre savant confrère ; il ne s'épargnait aucun des travaux qu'il pouvait épargner aux autres. Pour dispenser désormais d'y revenir, il étudia avec autant de soins qu'il eût fait un grand poème les « fatrasies », joyusetés et poésies burlesques de tout genre, que le moyen âge nous a laissées. « Tout est pur pour les purs », dit l'Écri-

ture ; on peut dire aussi que tout est sérieux pour l'homme sérieux. Au milieu des amphigouris, coq-à-l'âne, jeux de rimes, grimoires, parodies des offices et vies des saints, M. Le Clerc trouva les origines du Charlemagne héroï-comique, que l'Italie n'a pas inventé ; il rencontra ces jolis « tournois » burlesques, et surtout *Audigier*, cet incroyable poème qu'on peut appeler le poème du laid, où le noble moyen âge semble se tourner lui-même en dérision et traîner dans la boue ce qu'il adorait ; il signala enfin ce curieux *Dit d'Aventures*, raillerie des poèmes chevaleresques, sorte de *Don Quichotte*, où les « bourdes » des conteurs d'aventures sont raillées sur un ton qui rappelle tantôt Cervantes, tantôt les plaisantes assurances de véracité de l'Arioste. Pas une des données des littératures modernes, pas une machine poétique, pas un épisode amusant ou émouvant des poèmes romantiques, que notre XIII^e siècle n'ait possédés. Par quelle fatalité a-t-il pu se faire qu'avec tant de spirituelles inventions il n'ait su ni produire un chef-d'œuvre durable, ni se préparer, pour le siècle suivant, des continuateurs français ?

C'est le problème que M. Le Clerc examina sous toutes ses faces, dans le discours préliminaire à l'histoire des lettres en France au XIV^e siècle. Avec le tome XXIII, on avait fini le XIII^e siècle. On allait aborder le XIV^e siècle, époque bien plus difficile en un sens, car les anciens bibliothécaires l'ont beaucoup moins étudié que le XII^e et le XIII^e. L'usage des bénédictins fut, en tête de chaque siècle, de placer un discours général sur l'état des lettres et des écoles, afin de donner ainsi place à des considérations d'ensemble, que ne pouvaient renfermer les notices séparées. C'est encore dom Rivet qui publie, en 1750, le discours sur l'état des lettres en France au XII^e siècle. En 1824, M. Daunou fit paraître le discours sur le XIII^e siècle ; la commission confia à M. Le Clerc le discours sur le XIV^e. M. Le Clerc donna à cet ouvrage des proportions jusque-là inusitées. Le XIV^e siècle est, en littérature, bien inférieur au XII^e et au XIII^e. La langue, déjà fort abaissée sous les successeurs immédiats de saint Louis, perd, sous les Valois, toute régularité, toute dignité littéraire. L'esprit poétique est mort,

toute originalité philosophique a cessé, la science fait très peu de progrès ; la France n'occupe plus dans les lettres la première place qu'elle avait tenue jusque-là : l'Italie la dépasse de beaucoup. Brunetto Latini, mort en 1294, n'est en presque rien supérieur à ses maîtres de France ; il leur est même inférieur en beaucoup de choses ; Dante, Pétrarque sont de tout point supérieurs à leurs contemporains de deçà les monts. Mais l'intérêt que le *xiv^e* siècle n'a pas en littérature, il l'a en politique. C'est un siècle d'action et de révolutions : « Il commença, dit M. Le Clerc, beaucoup de choses, dont quelques-unes ne sont pas encore achevées. » Philippe le Bel et son triomphe durable sur la papauté altière du moyen âge, la fondation d'une royauté administrative, la naissance de l'État, la constitution régulière des États généraux, le papauté rendue française pour plus d'un siècle, le grand schisme d'Occident, les révolutions démocratiques de Paris, le rôle politique joué par l'Université assurent au *xiv^e* siècle une place distincte dans l'histoire des progrès de la France. Ce caractère imposa à M. Le Clerc une méthode un peu différente de celle qu'avaient suivie dom Rivet et M. Daunou. Son discours fut moins exclusivement littéraire ; il s'y préoccupa des hommes et des choses autant que des livres ; il suppléa, par l'étendue des vues d'ensemble, à l'intérêt qui pourra manquer aux notices particulières dont se composeront les volumes suivants. Il résulta de là un vaste exposé plein de choses neuves et rares. Nous ne prétendons pas que ce grand ouvrage soit sans défauts : il porte certaines traces de fatigue ; M. Le Clerc le termina d'une plume déjà fort appesantie par l'âge. La vieillesse, loin de nuire à la maturité de son jugement, l'avait perfectionné ; mais il lui était devenu difficile d'éviter quelque prolixité, quelques embarras de style. Tel qu'il est, le discours sur le *xiv^e* siècle est un trésor de science historique, une des œuvres critiques les plus solides de notre temps.

M. Le Clerc débute par le tableau de l'état religieux et politique du monde. Il montre l'abaissement de la papauté, devenue l'otage de la France, la corruption de l'Église, les tentatives avortées de réformes, les ordres religieux en

leur plus grande décadence, les rivalités et les haines des dominicains et des franciscains. Plus de saints, plus de croisades, plus de mysticité ! L'Église essaye de maintenir son règne par la terreur ; elle s'arme d'un droit redoutable, établit des lois de procédure odieuse, pose en principe que, dans les matières de foi, être soupçonné, c'est être criminel. Elle se décime elle-même ; la rivalité des dominicains (les jésuites d'alors) et des franciscains (représentant la partie indisciplinée de l'Église) ouvre un sanglant martyrologe, où l'on voit un ordre religieux en poursuivre un autre avec autant de férocité que s'il s'agissait d'infidèles ; au milieu de tout cela, cette papauté d'Avignon, mélange bizarre de bien et de mal — Bertrand de Got, biffant sur les registres du Vatican les actes de Boniface VIII, et fort embarrassé quand le roi Philippe le Bel demande les os de ce pape pour les brûler comme ceux d'un hérétique, — l'Italie réclamant à grands cris la papauté, qui allait se détacher d'elle, et qu'elle regagne pour son malheur. La clef de l'histoire de la papauté est en ce siècle décisif. La lutte des clémentins et des urbanistes est la page d'histoire la plus importante à étudier, pour quiconque veut concevoir l'histoire de l'Église latine sur un plan philosophique.

Le gouvernement civil, à l'ombre de cette grande et glorieuse royauté française que nulle autre n'a égalée, fait d'immenses progrès. Philippe de Valois, après Philippe le Bel, traite le pape d'hérétique et menace de le faire « ardre ». Au pouvoir ecclésiastique le roi de France oppose un droit égal, venant aussi de Dieu ; aux conciles, il oppose les États généraux ; aux officialités et à l'inquisition, la justice séculière ; aux écoles épiscopales et monastiques, les universités et leurs collèges ; aux bibliothèques latines des chapitres et des abbayes, des collections profanes rendues quelquefois publiques, et où les livres en langue vulgaire sont nombreux. En tête de ce grand mouvement brille le nom de Philippe le Bel, qu'à l'étranger on appela *Filippo il Grande*. M. Le Clerc fit, à beaucoup d'égards, l'apologie du souverain qui, par un appel hardi à la France, porta le coup mortel à la papauté des Grégoire et des Innocent. Avec Philippe le Bel, le budget fit son

entrée dans le monde ; cette entrée ne pouvait être aimable, un concert de malédictions devait l'accueillir. L'opinion superficielle a pour habitude d'accepter volontiers les bienfaits de l'État et de tonner contre les charges imposées par l'État. Les procédés financiers de Philippe le Bel furent odieux ; mais jamais mesure fiscale n'est populaire. Le procès des templiers fut un échafaudage d'iniquités, de subtilités, de barbaries ; mais, qu'on y songe, supprimer une milice de célibataires détenant en main-morte une portion considérable de la richesse nationale, et devenue sans objet depuis la perte de la terre sainte, était sûrement une excellente idée. Or les principes du temps ne laissaient au roi qu'un moyen pour supprimer cette milice : c'était de prouver qu'elle était imbue d'hérésie, accusation qui ne pouvait se soutenir que par des tortures et des faux témoins. Les vieilles institutions s'arrangent d'ordinaire de telle façon qu'on ne peut les atteindre sans être violent.

Les belles ordonnances des successeurs de Philippe le Bel prouvent bien que le règne de ce prince fut l'avènement d'une grande génération d'hommes d'État. M. Le Clerc crut devoir être beaucoup plus sévère pour les Valois. Son patriotisme si profond ne pouvait pardonner à la dynastie brillante, mais frivole, qui, par sa vanité et son étourderie, faillit perdre la France telle que l'avait faite le génie de la première branche des Capétiens. Naturellement, il admettait une exception pour l'honnête Charles V. Il montra les solides résultats du travail littéraire de ce règne pour la prose politique française et pour le bon sens public. En somme, malgré toute sorte de décadences, la France était grande encore. Des princes du sang, hommes aimables, gens d'esprit, amateurs éclairés, faisaient de Paris le centre de la mode. Le conseil du roi, le parlement comptaient de sages clercs et inauguraient le règne d'une haute classe administrative éclairée ; le ministre a désormais un rôle distinct ; le roi n'est plus seulement entouré de nobles et de moines ; l'esprit gallican se renforce ; la judicature s'améliore. Si la noblesse est fort abaissée, si elle manque déplorablement à ses devoirs, la bourgeoisie,

la nation suivent un progrès lent, mais sûr. Tandis que dans les fabliaux du XIII^e siècle le roturier est toujours lâche, avare, ridicule en amour, ordurier, n'ayant de goût que pour de sottes et honteuses histoires, maintenant le bourgeois, l'auteur du *Ménagier de Paris* par exemple, est bien plus délicat, plus noble qu'un gentilhomme comme Latour-Landry. Le fils d'un roturier arrive à tout par l'instruction. La littérature du tiers état commence. Les principes les plus nets de ce que nous appelons le libéralisme et même la révolution sont hautement proclamés. Un chancelier de France, Miles de Dormans, évêque de Beauvais, voulant calmer, en 1308, une sédition parisienne, crie tout haut : *Etsi centies negent reges, regnant suffragio populorum*. Le mot de « tyran » devient français. Grâce à l'Université, Paris est la ville de la doctrine, la ville des livres, sinon la ville du génie. Les fondations de collèges, qui ne furent jamais plus nombreuses qu'en ce siècle, sont une cause puissante d'affranchissement pour la bourgeoisie ; on arrive à être chef d'ordre, évêque, cardinal, pape même par l'Université. Nicolas Oresme, Étienne Marcel, Robert Le Coq sont des caractères d'un genre nouveau, auxquels les siècles antérieurs du moyen âge n'ont rien à comparer. Ils font revivre ces types perdus de l'orateur politique, du publiciste, du tribun populaire, que la France n'avait jamais connus jusque-là.

Voilà des résultats qui consolent l'historien de ne trouver guère, en ce XIV^e siècle, que des écrivains sans art, des poètes médiocres et une langue qui périt. D'ailleurs les âges de décadence d'une littérature sont souvent ceux où elle exerce le plus d'influence sur les étrangers. De même que l'art italien, au temps des Rosso et des Primatice, rayonnait plus hors de l'Italie qu'au temps de Raphaël, de même le XIV^e siècle, qui vit la fin de la littérature française du moyen âge, fut justement l'époque où les compositions françaises firent le tour du monde et furent le plus traduites ou imitées. M. Le Clerc saisit cette occasion pour présenter dans toute sa force la thèse qu'il avait déjà plusieurs fois exposée : savoir la priorité de la littérature française du moyen âge. Ce fait général que toutes les

littératures modernes de l'Europe ont commencé par être tributaires de la nôtre, il l'établit d'une façon décisive pour l'Angleterre, l'Allemagne, la Flandre, la Suède et l'Islande, l'Espagne et l'Italie, même dans une certaine mesure pour la Grèce, c'est-à-dire pour presque tous les pays chrétiens qui eurent au moyen âge une littérature. Oui, ces noms tant vantés de Chaucer, de Wolfram d'Eschenbach, sont des noms de « translateurs », de gens qui passèrent leur vie à exploiter les inventions de nos poètes. Cette poésie chevaleresque et romantique du moyen âge qui enchantait Walter Scott vient toute du français. Cette charmante littérature italienne elle-même, ces œuvres exquisés de Pétrarque, de Boccace, de l'Arioste, sortent directement de notre poésie provençale, de nos chansons de geste ou d'aventures, de nos lais, de nos fabliaux. La mise en œuvre fut d'ordinaire supérieure aux originaux, M. Le Clerc ne le nia jamais, il le montra même admirablement : une des meilleures pages qu'il ait écrites est celle où il explique, par une étude ingénieuse des autographes de Pétrarque, les raisons qui privèrent nos vieux poètes de toute science délicate en fait de style ; mais l'invention, ou plutôt l'art de frapper les sujets, de les rendre populaires, de les faire accepter, ne saurait leur être refusée. Ils ont fourni la matière poétique à l'Europe entière jusqu'à Shakespeare, jusqu'à Cervantes, jusqu'au Tasse ; ils n'ont été réellement détrônés que par le goût du temps de Louis XIV. Toute l'analyse de la littérature italienne du xiv^e siècle, que fit à ce sujet M. Le Clerc, est un chef-d'œuvre. Les rapports de Pétrarque et de Boccace avec la France, et en particulier avec Paris, la façon dont ces habiles écrivains bénéficièrent d'un passé littéraire glorieux, que la France ne soutenait plus, sont exposés dans la perfection.

M. Le Clerc ne porta-t-il pas cependant quelque exagération en sa thèse ? N'accorda-t-il pas à la France des dons de création qui ne lui appartiennent pas au même degré en tous les genres ? Ne tomba-t-il pas quelquefois dans un défaut trop habituel à ceux qui écrivent l'histoire littéraire : l'amour-propre national ? Fit-il assez grande la part de la Provence, alors bien peu française ? Mit-il assez

haut les dons du génie, qui change en or tout ce qu'il touche ? Ne prit-il pas quelquefois à l'égard des littératures étrangères, en particulier de la littérature italienne, un ton de rivalité, dont la vraie critique doit être exempte ? Cela peut être. Et, d'abord, il ne vit pas que nos grandes épopées du moyen âge étaient, à quelques égards, germaniques de génie, que jamais la Gaule pure ni la Gaule transformée par Rome n'eussent produit de tels chants ; il n'essaya pas d'analyser le composé ternaire qu'on appelle « France », pour voir duquel de ses trois composants sortaient ces œuvres admirables. — Sans doute, toute production du moyen âge, art gothique, scolastique, chanson de geste, naît en France ; mais qu'était cette France où naissaient de si beaux fruits ? Un pays dominé par la grande féodalité germanique. Le don particulier du sol français est justement que toutes les plantes, même exotiques, y prospèrent mieux que dans leur sol natal. Quand est-ce que commence vraiment la littérature propre de notre pays ? Quand l'esprit gaulois prend-il le dessus sur la lourde couche germanique qui l'écrasait et le rendait grave malgré lui ? Entendue de la sorte, la littérature française commence avec la première chanson narquoise, avec le premier fabliau grivois. Alors la chanson de geste devient un genre ennuyeux ; elle se sauve quelque temps par l'ironie : on continue de chanter Charlemagne, mais pour violer sa majesté, pour la tourner en dérision ; puis on passe à des genres de littérature mieux appropriés au vrai goût national. M. Le Clerc ne reconnut peut-être point suffisamment l'étendue de ce que nos poètes empruntèrent. L'originalité bretonne des romans du cycle d'Arthur ne se montra jamais à lui ; il ne vit pas que, avec ces nouveaux sujets, un genre nouveau d'imagination et de sentiment s'introduit dans notre littérature. Ce sont là des omissions d'importance secondaire. Les parties positives de la thèse de M. Victor Le Clerc sont toutes vraies. Avant de posséder des littératures nationales, l'Europe latine eut une littérature commune, un art commun que tous adoptèrent : cette littérature, cet art, où l'initiative germanique avait une très grande part, naquirent sur le sol français ;

cela est hors de doute, et c'est là ce qui permet de dire qu'avant la renaissance italienne du ^{xv}^e et du ^{xvi}^e siècle il y eut au ^{xiii}^e siècle une vraie renaissance française éminemment créatrice, originale, dont le règne de Philippe-Auguste peut être considéré comme le point culminant, et par laquelle nous avons été les maîtres de l'Italie. Hélas ! bientôt les choses devaient changer de face. Avec la *Chanson de Roland* et *Guillaume d'Orange*, nous étions à deux pas de la grande épopée ; avec des poèmes tels que *Huon de Bordeaux* et *Baudoin de Sebourg*, nous touchions à l'Arioste ; il ne fallait, pour arriver au but, qu'un peu de travail, quelques exigences délicates de la part du public, du sérieux de la part des trouvères. Nous manquâmes le but après l'avoir presque atteint ; l'histoire de notre première littérature fut l'histoire d'un triste avortement. Voilà ce que produisirent l'Inquisition, la routine, une dynastie médiocrement douée, l'esprit borné d'une noblesse sans distinction ni goût du beau, de funestes guerres mettant en question l'existence même de la nation.

Tel est l'ensemble de ce que M. Victor Le Clerc fit pour l'histoire littéraire, et encore nous omettons d'importants labeurs, ses notices sur Daunou, sur Fauriel, et les soins qu'entraînaient ses devoirs d'« éditeur », la distribution du travail, la coordination et la révision des manuscrits de ses confrères, auxquels il faisait toujours d'importantes additions, la correction des épreuves, la rédaction des préfaces, des index et de ces belles tables bibliographiques dont les bénédictins nous ont donné le modèle, la réimpression du tome XI de l'ancienne collection, lequel était devenu introuvable et auquel, tout en respectant scrupuleusement le texte des bénédictins, il fit en appendice de précieuses annotations. En même temps, il provoquait par tous les moyens qui étaient à sa disposition la recherche des textes nouveaux. Il dirigeait pour une grande part le vaste travail d'enquête que le gouvernement du roi Louis-Philippe, avec une libéralité qu'on ne peut assez reconnaître, faisait faire sur nos antiquités littéraires. Il contribuait largement aux travaux des comités historiques établis près le ministère de l'Instruction publique, et à

ceux du conseil de la Société de l'histoire de France. Nommé par M. Villemain président de la commission chargée de faire exécuter le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements*, il revit le premier volume de cette grande collection, y fit des rectifications considérables et y inséra, sur un important ouvrage grammatical dont la bibliothèque de Laon possède le manuscrit, un mémoire où se retrouve le latiniste consommé. L'Imprimerie impériale, lors de l'Exposition universelle de 1855, ayant résolu de donner comme spécimen de ce qu'elle savait faire un texte de l'*Imitation de Jésus-Christ*, M. Le Clerc dirigea et surveilla cette magnifique édition. Il y ajouta de précieuses notes sur l'âge et l'origine du livre, qu'il attribuait à la plus belle époque du moyen âge, et qu'il croyait être sorti, pour la plus grande partie du moins, d'une plume française. Sans vouloir trancher la question, M. Le Clerc osait dire que, quand un bon paléographe voudrait la traiter d'après les manuscrits et en s'aidant des résultats acquis sur l'histoire littéraire du moyen âge, il arriverait à des résultats définitifs.

III

Jamais carrière fut-elle mieux remplie ? Et cependant nous n'avons dit encore que la moitié de la vie de notre savant confrère. Son passage au décanat de la Faculté des lettres fut marqué en traits non moins durables que son passage dans la commission de l'*Histoire littéraire*. Il porta dans ces fonctions sa parfaite droiture, son dévouement sans bornes au bien et au vrai. Les examens pour la licence et le doctorat devinrent, grâce à lui, de très solides épreuves, qui élevèrent sensiblement le niveau des études universitaires. Jusque-là, les thèses pour le doctorat, à très peu d'exemples près, étaient d'insignifiantes compositions, dénuées de toute valeur le lendemain du jour de la soutenance. Par l'influence de M. Le Clerc, les thèses devinrent des livres ; il ne fut plus permis de se renfermer dans le cercle commode des redites et des lieux communs ; apporter

à la Faculté quelque chose de nouveau fut une condition de rigueur. Au début de la carrière universitaire, si souvent fermée aux recherches de la science pure, l'usage plaça ainsi pour le professeur l'obligation de se livrer au moins une fois à l'examen approfondi d'une question importante. L'approbation de M. Le Clerc, la recommandation dont il accompagnait son rapport au ministre furent la porte de toute vie consacrée à l'enseignement élevé. M. Cousin, à qui M. Le Clerc laissait en général la direction des thèses philosophiques, établit la même règle pour les études qui relevaient de lui. Ainsi se forma cette remarquable collection de monographies, qui ont renouvelé chez nous l'histoire littéraire et philosophique. Tout y figure, l'antiquité dans ce qu'elle a de moins connu, le moyen âge, vers lequel le savant doyen se plaisait particulièrement à conduire les jeunes travailleurs, l'Orient même dans une certaine mesure, les littératures modernes enfin pour leurs questions les plus délicates. La part de M. Le Clerc en ces travaux était grande : il indiquait le sujet, fournissait les renseignements sur les sources, revoyait et corrigeait les essais des candidats. Le jour de la soutenance était une vraie fête de l'esprit. Dans une chétive salle d'entre-sol, que la fidélité de M. Le Clerc aux anciens usages ne permit jamais de changer, se groupait autour d'une table toute la noble Sorbonne d'alors : MM. Cousin, Villemain, Fauriel, Saint-Marc Girardin, Guigniaut, Patin, Damiron, Ozanam, Egger. La belle et souriante figure de M. Le Clerc, animée par la discussion, semblait au milieu de ce cercle illustre une apparition des temps anciens. Sa parole, tour à tour grave et enjouée, intervenait à chaque instant dans la dispute pour la soutenir, la diriger, quelquefois la passionner. Sa verve intarissable, son érudition étincelante, faisaient la suite, et, si j'ose le dire, la trame de ces belles argumentations. Il y portait un mélange singulier d'agrément et d'austérité, un tact exquis, une manière de louer et de blâmer si fine, si juste, si heureuse, que même ses sévérités les plus vives étaient respectueusement acceptées. De tels actes publics pouvaient durer six heures sans que l'on s'en fatiguât. On sortait de ces brillantes séances vivement excité aux travaux solides ; c'était

là pour la jeunesse studieuse la meilleure des écoles.

La fermeté de M. Le Clerc pour maintenir les droits et les libertés du corps enseignant égalait son zèle pour conserver la force des études. Dans le Conseil académique de Paris, dans le Conseil général de l'instruction publique, ses vues furent toujours sages et libérales. En 1848, sans toucher à la politique ni profiter en rien d'une révolution qu'il n'avait certes pas appelée, il évita l'esprit de réaction, accueillit les espérances du temps. Un jour qu'un de ses confrères à l'Institut s'exprimait sur les questions brûlantes avec beaucoup de violence : « Vous venez de prouver, cher confrère, lui dit-il, qu'on peut être honnête sans être modéré. » Il se montra sympathique aux efforts de quelques jeunes écrivains de l'Université qui, dans un recueil appelé *la Liberté de penser*, eurent le courage d'exprimer des opinions sincères avec beaucoup de franchise. M. Le Clerc fut peut-être le seul homme chez qui la Révolution de 1848 ne laissa aucune trace, qui se retrouva le lendemain ce qu'il avait été la veille. La même chose était arrivée à M. Daunou, lequel sortit des prisons de la Terreur aussi confiant dans les principes qu'il l'était en 1789. Quand vint le triomphe complet de la réaction, M. Le Clerc résista de toute sa force, défendit les jeunes gens qui s'étaient compromis et ne négligea rien pour contre-balancer les efforts systématiques que l'on fit pour détruire l'Université. Un homme de moindre autorité eût été emporté par la force des temps. M. Le Clerc ne recula pas ; on le respecta, et, au milieu de l'abaissement général, la Sorbonne resta ce qu'elle avait été auparavant. S'il ne se fit pas plus de mal en ces années, c'est en grande partie à M. Le Clerc qu'on le doit. Il s'exprimait sur la nouvelle loi de l'instruction publique de la manière la plus vive ; il la regardait comme devant amener la destruction des études, et il ne cessa de protester que quand le mal eut été en partie réparé.

Il allait ainsi vers la vieillesse, soutenu par ses nobles études, entouré d'anciens amis, M. Hallays-Dabot, M. Viquier, et d'une jeunesse laborieuse qui cherchait à réjouir ses dernières années. Il suivait avec une sollicitude paternelle ceux qu'il avait choisis ; leurs succès étaient les

siens. A l'Académie des inscriptions et belles-lettres en particulier, il voulait des jeunes gens ; il pensait que les académies ne doivent pas être des sénats servant de retraite aux savants émérites, et que l'Académie des inscriptions, cumulant le double héritage de l'ancienne Académie et des bénédictins, doit l'être moins qu'aucune autre. Son autorité dans la compagnie était de premier ordre ; nulle parole n'était plus écoutée que la sienne. Par son influence dans les élections, par les sujets de prix qu'il fit proposer et qui presque tous se rapportaient à ses études favorites, il laissa dans ce grand corps un souvenir qui ne s'effacera pas.

Ce qui caractérisa M. Le Clerc, ce fut la faculté de s'améliorer sans cesse. Il fut continuellement en progrès sur lui-même. Ses idées s'élargissaient chaque jour. Les préjugés qu'il avait puisés dans sa première éducation contre la critique allemande s'étaient presque effacés. Ses études approfondies sur les poèmes et les chroniques du moyen âge lui avaient fait comprendre l'essence de l'histoire populaire. Dans certaines questions, surtout dans celles qui touchent à l'authenticité des ouvrages anciens, il n'abandonna jamais tout à fait les habitudes un peu confiantes de notre vieille école ; mais la bonne foi, l'amour de la vérité, l'amènèrent, en ses derniers temps, à rendre justice au génie critique de l'Allemagne et aux patientes recherches que les universités des pays germaniques ont portées dans toutes les branches du savoir. Ce fut surtout en trouvant les savants allemands si zélés pour notre vieille littérature du moyen âge, si empressés à reconnaître sa priorité, si dégagés de ces préjugés de vanité nationale qui l'avaient choqué chez les Italiens, chez les Espagnols, qu'il rendit les armes et reconnut la justesse de leurs méthodes. Cela est d'autant plus méritoire que les opinions universitaires étaient, si l'on ose ainsi dire, sa religion ; les abandonner dut être pour lui le plus difficile des sacrifices : il le fit à la vérité.

Il pratiquait une tolérance absolue. Sa philosophie était celle de ses auteurs favoris, l'éclectisme de Cicéron tempéré par la réserve de Montaigne : il était sceptique non seulement à l'égard de la religion révélée, mais à l'égard de toute philosophie dogmatique. Il ne s'interdisait pas de sourire

discrètement de l'espèce d'orthodoxie philosophique qu'il vit essayer de fonder. Dans les thèses philosophiques, il accueillait volontiers par quelque léger sarcasme les prétentions des jeunes gens à démontrer l'indémontrable ; mais la sincérité touchante de M. Damiron, sa vie si pure le frappaient de respect. Les jeunes ecclésiastiques, d'un autre côté, trouvaient chez lui la réception la plus empressée. Un moment, quand il put espérer que l'école des Carmes, sous la direction de l'abbé Cruice, renfermait un germe de bonnes études, il encouragea les efforts qui s'y faisaient. Un de ses amis les plus chers était Ozanam ; il ne partageait pas ses convictions religieuses, mais il aimait son goût pour les lettres, sa chaleur de cœur, sa belle imagination. Le ferme jugement, la solide connaissance de l'antiquité et la droiture de M. Havet, qu'il choisit pour son suppléant, obtenaient de lui la même sympathie.

La vie de famille se borna pour lui au culte de sa mère. Déjà parvenu à la vieillesse, il avait pour elle la respectueuse obéissance d'un enfant. Sa bonne et fidèle nature semblait le destiner à d'autres affections et à d'autres devoirs. Sous les préoccupations de l'érudit passionné, il put dissimuler plus d'un regret ; mais il eût cru trahir sa mère en contractant des liens en dehors d'elle. Pour elle, il dérogea même à ses habitudes les plus chères ; il quitta sa Sorbonne et acheta une maison de campagne au Plessis-Gassot, près d'Écouen. Après la mort de M^{me} Le Clerc, il donna la maison à la commune pour servir d'école. Hélas ! il avait compté sans « cette administration que l'Europe nous envie ». Pour accomplir cette donation, il eut à traverser tant d'enquêtes, de papiers de justice, de formalités, qu'il eut peine à en sortir.

Sa vie était d'une extrême sobriété, ses mœurs furent toujours d'une pureté austère. Logé sous les combles de la Sorbonne, il habitait, en quelque sorte, au milieu des livres, qui débordaient de toutes parts. Cette belle cour, avec ses majestueux pavillons et ses nobles portiques, ces vieux escaliers, avec leurs rampes formées de poutres massives, qu'ont foulés tant de laborieuses générations, étaient pour lui l'univers. Ennemi de tous les changements matériels, il

contribua beaucoup à en écarter le marteau destructeur. Il n'allait pas dans le monde, le commerce de l'antiquité lui suffisait ; ses sorties se bornaient à se promener seul dans quelque allée du Luxembourg. Il quittait le moins possible sa solitude, peuplée par le souvenir de tous les âges et embellie par les fleurs les plus exquises de toute littérature. On respirait, en montant chez lui, l'étude et la gravité. Sa porte était ouverte à tous ; sa figure sérieuse, qui paraissait ressuscitée d'un autre siècle, aurait bientôt écarté l'importun et l'oisif. Au premier coup d'œil, il pouvait sembler sévère ; mais quiconque aimait l'étude le trouvait bientôt plein d'aménité, de bonhomie et de finesse.

Il fut le dernier des sages à l'ancienne manière, et plaise au ciel que ceux qui souriront de tant de simplicité nous fassent une France comme celle de ces pédants d'autrefois ! Son désintéressement allait jusqu'aux attentions les plus délicates. Il ne mettait pas de bornes à sa charité. Outre la somme considérable qu'il remettait chaque année au curé de Saint-Étienne-du-Mont, sa domestique avait ordre de ne refuser aucun mendiant. Plusieurs pauvres honteux du quartier vivaient de ses aumônes. Ses amis furent plus d'une fois chargés par lui de porter à des misères cachées des secours, dont l'origine devait toujours rester inconnue.

Son patriotisme était profond ; il n'entrait pas dans les divisions des partis. Tout gouvernement devenait à ses yeux légitime dès qu'il faisait le bien. Un jour qu'on parlait devant lui des serments de fidélité : « Ah ! quand donc, dit-il, aurons-nous aussi un gouvernement qui nous soit fidèle ? » Son bonheur était de contribuer à la gloire de la France. Sous le vieillard de soixante-dix ans, on sentait encore l'enfant reconnaissant pour la société qui l'avait élevé, lui avait donné des titres de noblesse et une tradition à continuer.

Les premières atteintes de la vieillesse vinrent pour M. Le Clerc vers 1857. Une attaque de diplopie inspira dès lors à ses amis certaines inquiétudes. Quelques parties de son grand discours sur le *xiv^e* siècle n'étaient qu'ébauchées. Il craignit un moment de ne pouvoir le terminer et prit des mesures avec le plus jeune de ses confrères pour que,

s'il venait à mourir, l'ouvrage fût achevé et publié dans l'esprit qui avait présidé à sa rédaction. Le discours parut au commencement de 1863. Ce fut pour M. Le Clerc un moment de vive satisfaction. Il eut même encore le temps de revoir ce grand ouvrage et d'en faire une édition séparée, hors de la collection de l'Académie (1). Le travail de cette révision le fatigua beaucoup ; il n'y survécut que deux mois. Le vendredi 27 octobre 1865, M. Le Clerc assista pour la dernière fois à la commission de l'*Histoire littéraire* ; il lut sa notice sur Guillaume de Nangis. Quelques jours après, il fut frappé chez son libraire d'un coup subit, dont l'extrême gravité ne tarda pas à être reconnue. Il garda néanmoins presque toute sa conscience, exprima le désir que M. Haureau lui succédât dans la commission de l'*Histoire littéraire* comme membre et comme éditeur, et fit prier M. le ministre de l'Instruction publique de venir recevoir de lui quelques indications et quelques papiers qu'il jugeait utiles pour le bien de l'enseignement public. Il expira le 12 novembre 1865, à l'âge de soixante-seize ans.

L'amitié et la reconnaissance dictèrent ses dernières volontés. Il légua toute sa fortune à l'associé et au continuateur de celui à qui il devait son éducation. La suite montra qu'il avait bien placé ses sympathies. M. Hallays-Dabot fit don à la bibliothèque de la Sorbonne de la bibliothèque de son savant ami. Grâce aux sages mesures prises par M. Léon Renier, bibliothécaire de l'Université, cette précieuse collection aura son catalogue distinct et restera ainsi un trésor pour l'histoire littéraire. Par une décision de M. le ministre de l'Instruction publique, l'appartement de l'illustre doyen a été rattaché au local de la même bibliothèque, sous le nom de « Salles Victor Le Clerc ». L'image de notre savant confrère, déjà placée au milieu des jeunes gens laborieux, qui fréquentent ce lieu d'étude, présidera à leurs travaux et sera pour eux un encouragement à bien faire. Qu'ils ne s'attendent pas aux récompenses de cette vie heureuse et honorée. L'âge d'or des bons esprits est passé, notre siècle dur et borné

(1) Deux volumes grand in-8°, chez Michel Lévy.

n'accueille guère que ceux qui l'amuse, le flattent ou le trompent. L'obligation où l'État se trouvera de plus en plus de n'appeler à ses fonctions que des hommes contre lesquels personne n'ait objection, c'est-à-dire des hommes médiocres, changera tout à fait la situation de ceux qui se vouent aux travaux de l'esprit avec l'amour pur de la vérité. Il est vrai que, quand on a cet amour, on se console facilement de n'avoir pas d'autre récompense.

DISCOURS
PRONONCÉ A LA SÉANCE PUBLIQUE
DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET
BELLES-LETTRES POUR LES ANNÉES
1870 ET 1871

PRÉSIDÉE PAR MM. ERNEST RENAN ET LÉOPOLD DELISLE (1)

Messieurs,

DES désastres comme notre patrie n'en connut jamais vous ont empêchés, l'année dernière, de remplir un devoir auquel je ne crois pas que vous ayez manqué une seule fois, depuis la résurrection de notre vieille Académie au sein de l'Institut de France. Malgré la salubre pensée qui porta beaucoup de bons citoyens à faire tous leurs efforts pour entretenir le mouvement de la vie dans les organes moraux de la ville assiégée, vous ne pouviez, au milieu de tant de douleurs, inviter le public à une réunion qui, tout austère qu'elle est, emprunte aux récompenses que vous distribuez un certain air de fête. Votre voix, d'ailleurs, n'aurait atteint qu'une bien faible partie du public qui s'intéresse à nos recherches. Mais, si vos communications avec le monde savant ont été interrompues, vos travaux intérieurs n'ont pas cessé d'être actifs. Durant ces deux funestes années, vous n'avez pas omis de tenir une seule de vos séances hebdomadaires, et, dans des siècles, l'érudit qui parcourra

(1) *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus*, t. VII, 1871. (N. de l'éd.)

vos registres ne remarquera, à tant de dates lugubres dont le souvenir restera maudit, aucun indice des troubles, des terreurs du dehors. Vos doctes discussions, les mémoires lus dans votre sein, ont offert le même intérêt que d'ordinaire ; rien dans vos comptes rendus ne portera la trace d'une année de larmes et de sang. Une seule fois, le 26 mai de cette année, quelques heures après que le dernier obus tombait sur le bâtiment où vous êtes, votre procès-verbal semble un peu ému. Vous étiez sept, Messieurs, venus à travers l'incendie pour savoir si quelque chose de ce dont nous vivons, de ce que nous aimons, existait encore. Votre président de 1871, que rien n'avait pu décider à quitter une ville où l'attachaient votre mandat et la conservation du dépôt confié à sa garde, vous adressait ces paroles :

« Sous le régime de terreur que nous avons subi pendant plus de deux mois, l'Académie des inscriptions n'a jamais cessé de se réunir, et chacune de nos séances a été remplie de lectures, de communications qui prouvaient qu'au milieu de nos malheurs vous n'avez jamais douté ni de l'avenir du pays, ni de l'utilité de la science. Enfin l'heure de la délivrance a sonné ; depuis avant-hier, le drapeau de la France a repris sa place sur le palais dont la nation a doté l'Institut, et qui serait aujourd'hui un monceau de ruines, si le courage de nos libérateurs n'avait pas déjoué les plans des misérables qui ont tout mis en œuvre pour anéantir avec Paris les monuments de notre histoire et les trésors d'art et de science qui appartiennent moins encore à Paris qu'à la France et à l'humanité tout entière. Le cours de vos travaux n'aura donc pas été interrompu ; mais aujourd'hui que la lutte n'est pas encore terminée, que les ruines de tant d'édifices fument autour de nous et que nous avons à pleurer la mort de tant de victimes, vous jugerez sans doute à propos de nous associer au deuil public en levant la séance et en vous ajournant à la semaine prochaine. »

Ce courage, cette fermeté au milieu de la tempête, vous les puisez, Messieurs, dans la haute philosophie qu'inspirent vos études, et dont le résumé pratique est de faire à chaque jour, à chaque instant, son devoir. Vos recherches ne sont pas pour vous le jouet frivole des heures de loisir, le luxe des années prospères. Vous y attachez un sens

élevé, je dirai presque religieux. Vos patientes analyses, vos scrupuleuses enquêtes, vos précautions minutieuses contre l'erreur, procèdent de la conviction que la connaissance aussi exacte que possible de la vérité sur le passé de l'humanité est un intérêt de premier ordre, et qu'aucun des labeurs qu'on s'impose pour atteindre ce but n'est perdu. L'histoire est le fruit de l'étude immédiate des monuments : or les monuments ne sont pas abordables sans les recherches du philologue ou de l'archéologue. Chaque face du passé suffit à elle seule pour remplir une studieuse existence. Une langue ancienne et souvent à peine connue, une paléographie spéciale, une chronologie péniblement dressée, voilà plus qu'il n'en faut pour absorber les efforts de l'investigateur le plus zélé, si de laborieux artisans n'ont préalablement consacré de longs travaux à extraire les blocs de la carrière et à les assembler. Un seul résultat certain, en ces délicates matières, suppose des vies obscurément employées, des séries de patients efforts continués quelquefois pendant des siècles.

Bien loin que les travaux spéciaux soient le fait d'esprits peu philosophiques, ces travaux sont donc réellement les plus importants pour la science et ceux qui supposent la plus solide philosophie. Comme le demi-dieu des fables antiques qu'il fallait torturer si l'on voulait obtenir ses réponses, la vérité dans la science historique est fugace, glissante, difficile à saisir. Les esprits formés par une longue discipline sont seuls aptes à cette lutte contre les mille chances d'erreurs qui entourent chacun de nos pas dans le domaine de l'antiquité. Le respect de l'histoire consiste-t-il à s'interdire toutes ces perplexités, à poser en règle qu'il ne faut pas toucher aux versions convenues, aux thèmes reçus et devenus populaires ? Vous n'en croyez rien, Messieurs ; vous pensez que le culte le plus éclairé qu'on puisse rendre à la vérité est la peine qu'on se donne pour la trouver. Oui, vos procédés exacts et sûrs, vos doutes discrets, vos discussions ardentes, obstinées, sont le meilleur hommage à la majesté du passé, et permettez-moi d'ajouter le meilleur exemple des facultés nouvelles que réclame la patrie. Tout se tient dans la

culture intellectuelle ; la discipline de l'esprit va d'une seule pièce ; une nation qui désormais négligera telle ou telle des grandes applications de la raison humaine en portera bien vite la peine. L'esprit critique, ces procédés dont vous tenez école, et qui consistent surtout dans la fine appréciation des indices, dans l'investigation sagace, dans l'art savant des marches indirectes vers le résultat qu'on ne peut atteindre de front, dans l'habitude de ne rien négliger, dans la capacité de tenir à la fois beaucoup de choses fixées sous le regard, toutes ces aptitudes qui font l'homme judicieux, perspicace, sont devenues les maîtresses parties de l'esprit humain, celles qui font la destinée des nations.

Ce n'est pas seulement par vos méthodes, c'est surtout par l'esprit de vos grandes publications, de ces vastes collections dont vous êtes les continuateurs séculaires, que vous protestez contre le principal défaut de notre temps, je veux dire le dédain du passé, l'insouciance de la tradition, l'oubli de cette vérité que nous sommes l'aboutissant de siècles entiers de dévouements et de sacrifices. Conservateurs jaloux et sévères des monuments du passé de la France, vous voyez mieux que personne les périls que font courir à la civilisation l'ignorance, la présomption, l'étourderie (pour laquelle on cesse d'être indulgent quand on la voit presque toujours doublée d'égoïsme), l'intrusion dans les grandes affaires humaines des vues irréfléchies d'une politique superficielle, qui n'admet aucune chaîne des morts aux vivants, aucune obligation entre le dernier initié qui reçoit le flambeau de la vie et les divins initiateurs qui l'allumèrent. Mieux que personne, vous savez que la théorie la plus fausse de la société humaine est celle de l'égoïsme étroit, où l'homme est conçu comme un être sans racines dans le passé, sans liens avec l'avenir. Plébéiens ou patriciens, nous sortons tous d'un passé ; tous nous avons des ancêtres. La famille obscure ou illustre qui nous a nourris, l'école qui nous a élevés, l'église où nous eûmes la révélation du monde idéal, l'institution libérale, fruit de notre vieille et bienveillante société française, qui a offert un abri à nos timides essais, la patrie, enfin, qui, pour le

plus déshérité, est un héritage de gloire, un legs d'honneur, sont autant de traditions que les naïfs enfantillages d'une vanité juvénile ne remplaceront jamais. Certes, c'est mal entendre le respect du passé que de se croire obligé, par égard pour les morts, de condamner les vivants à l'immobilité. Mais, de même que la piété filiale n'a jamais empêché personne de suivre librement la voie que sa conscience ou son devoir lui traçaient, de même, le respect de l'histoire n'a jamais entravé un pays dans la voie de ses légitimes développements. La civilisation est une œuvre de raison lente et de science profonde, à laquelle on ne travaille utilement qu'en prenant un solide point d'appui sur des assises antérieures. Deux conditions seront éternellement requises pour le progrès : avant tout, posséder derrière soi un passé que l'on respecte ; en second lieu, faire consister le respect à développer ce passé, à tirer de lui ce qu'il contenait de juste et de fécond.

C'est la confiance de travailler ainsi à quelque chose d'éternel qui vous soutient et justifie l'ancienne devise de notre compagnie : *Vetat mori*. Ce qui est bon est toujours bon, et si, pour cultiver la science et l'art, nous devons attendre le calme, nous attendrions longtemps peut-être. La science est comme le devoir ; elle ne chôme jamais. Dédaignant les malentendus et peut-être les railleries des esprits superficiels, vous allez déclarer par vos récompenses qu'ils n'ont pas perdu leur temps pour la patrie, ces laborieux investigateurs qui, répondant à votre appel, se sont plongés, durant les tristes jours que nous venons de traverser, dans des recherches ardues. Vous proclamerez ainsi la vérité la plus nécessaire à l'heure où nous sommes, la valeur du travail sérieux et des fortes combinaisons de l'esprit, l'urgente nécessité de se garder de la routine et des préjugés, le prix de la haute culture, même quand elle n'a pas d'applications immédiates, enfin la préférence que méritent les travaux les plus modestes, quand ils sont sérieux, sur les travaux hâtifs, superficiels, présomptueux, entrepris sans études spéciales et sans amour de la vérité.

LETTRE SUR LA LIBERTÉ DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR (1)

AU DIRECTEUR GÉRANT DU « JOURNAL DES DÉBATS »

Paris, le 4 juillet 1875.

Monsieur et ami,

VOUS me demandiez, il y a quelques jours, comment il se fait que, partisan de la liberté en toute chose, je trouve la loi nouvelle sur l'enseignement supérieur pleine d'inconvénients et de dangers. Votre question m'a touché. Permettez-moi d'y répondre en peu de mots.

Oui, certes, s'il est quelque chose qui doive être libre, c'est l'enseignement supérieur, puisque cet enseignement s'adresse à des esprits déjà formés, doués de discernement et capables de n'admettre une assertion que si elle est accompagnée de bonnes preuves. Mais la liberté n'est pas la désorganisation. L'art dramatique a ses lieux naturels d'exercice, ce sont les théâtres ; la musique a ses endroits d'exécution, ce sont les conservatoires et les salles de concert ; les courses ne se peuvent commodément exécuter sans hippodrome. Le lieu où se donne l'ensei-

(1) Article paru sous le titre : *Lettre au sujet de la Loi sur l'Enseignement supérieur*, *Journal des Débats*, 9 juillet 1875. (N. de l'éd.)

gnement supérieur, c'est l'Université. Dans le sein de l'Université, la liberté doit être entière ; toutes les opinions doivent se produire ; aucune ne doit être privilégiée. Mais prétendre donner les exercices universitaires en dehors des universités, c'est comme de prétendre donner de brillantes courses en dehors de Longchamp et de Chantilly, ou renouveler l'art dramatique avec de petits théâtres de société.

L'Université est la lice, le grand champ clos de l'esprit humain. L'État doit être propriétaire de cette lice, en régler la police extérieure, en faire les frais généraux ; puis, quand le champ de bataille est préparé et que la loyauté du combat est bien assurée, il l'ouvre à l'éternelle dispute, sans lui-même y prendre part. Voilà la féconde conception qui, confusément éclore vers la fin du ^{xii}e siècle sur la montagne Sainte-Geneviève, a produit l'Université de Paris et, *ad instar studii Parisiensis*, toutes les universités du monde. L'Allemagne, surtout dans les temps modernes, en a tiré les plus précieux fruits.

Mais, me direz-vous, les temps sont changés. l'Université de France, créée par Napoléon I^{er}, n'a rien de commun avec les universités d'autrefois ; l'administration centralisée de l'instruction publique a produit un complet abaissement des études en province, et la liberté elle-même s'est aussi mal trouvée que possible d'un tel régime. En pratique, pour donner satisfaction aux justes réclamations de la liberté et pour relever les études, que feriez-vous en dehors de ce que l'on a fait ?

Ce que je ferais, le voici :

Et d'abord je supprimerais ce déplorable barbarisme d'*Université de France*, assemblage de mots tout à fait incohérents. L'essence d'une université est de résider dans une ville, d'y avoir son existence indépendante. « Université d'Oxford », « Université de Tubingue » sont des mots qui se comprennent. Mais qui jamais a entendu parler d'« Université d'Allemagne », d'« Université d'Angleterre » ? Il faut revenir à ce vieux système des universités distinctes et rivales que la France a inauguré autrefois, qu'elle a eu le tort d'abandonner, et qui est aujourd'hui celui de toutes les nations civilisées.

Organisons d'abord l'Université de Paris. Cela sera bien facile, puisque Paris possède les cinq facultés qui sont les parties intégrantes de toute université. Il suffira de réunir par un lien réel les facultés des lettres, des sciences, de médecine, de droit, de théologie. Le corps ainsi constitué aura ses conseils, ses assemblées, son recteur annuel, désigné par un roulement analogue à ce qui se pratique dans les universités étrangères. Il n'y a pas une seule des facultés de Paris qui ne renferme des professeurs éminents ; mettons que l'une ou l'autre de ces facultés paraisse faible, incomplète, on y devrait adjoindre quelques hommes de mérite supérieur. Cela fait, il s'agirait d'ajouter au corps de professeurs ainsi constitué une annexe indispensable, sans laquelle tout institut d'enseignement est défectueux, illibéral, fermé, avec laquelle au contraire la porte est ouverte à tous les progrès : je veux parler de ce qu'on appelle en Allemagne le *Privat-docentisme*, et de ce que nous appellerons l'enseignement supérieur libre. Le mécanisme d'un tel enseignement est d'une grande simplicité ; je demande cependant qu'on veuille bien ne pas négliger une seule des conditions qui vont suivre, car une seule de ces conditions omise suffit pour faire d'une chose excellente une chose inutile ou nuisible.

L'enseignement libre des facultés consistera en ceci, c'est que toute personne munie de garanties qui sont à déterminer (contentons-nous provisoirement du grade de docteur), et qui désirera faire dans l'une des cinq facultés un cours analogue à ce que l'on y enseigne, n'aura qu'à se présenter devant le doyen de cette faculté, à lui exposer son désir, à lui indiquer le titre et le programme du cours qu'il veut faire. Le lendemain, sans avoir consulté aucune autorité supérieure, le doyen doit lui assigner une salle et une heure ; il devra, de plus, pourvoir à l'affichage dans les conditions réglementaires, et veiller à ce que les appariteurs touchent pour le professeur libre la rétribution de ses élèves, rétribution fixe, la même pour tous, à laquelle il ne sera pas loisible au professeur libre de renoncer. Non seulement tous les élèves de la faculté pourront suivre de tels cours ; ils pourront n'en pas suivre d'autres ; au jour

de l'examen, nulle recherche ne sera faite à cet égard. Le seul fait de l'inscription sur le registre de la faculté devra être constaté.

Mais, dira-t-on, les cours libres étant payés par les élèves, et les cours ordinaires, salariés par l'État, étant gratuits, le professeur libre enseignera dans des conditions désavantageuses. Il n'en sera rien si, comme je le pense, les cours des professeurs ordinaires, salariés par l'État, doivent être également soumis à la rétribution. Au lieu de verser d'une façon indistincte le prix de son inscription dans les caisses de l'État, il faut que l'élève paye directement son professeur, soit ordinaire, soit libre. Il en résultera pour le professeur ordinaire un supplément bien légitime à des traitements devenus tout à fait insuffisants, et pour le professeur libre une entrée de carrière modeste ou brillante en proportion de ses succès.

La main sur la conscience, quel est l'ami le plus timoré de la liberté qui puisse dire que, dans un tel système, tout le monde n'est pas parfaitement libre ? Prenons l'opinion la plus susceptible, celle qui s'imagine le plus volontiers être lésée dans ses droits, l'opinion catholique : de quoi peut-elle se plaindre ? D'abord, dans l'obtention des chaires ordinaires, rétribuées par l'État, personne ne sera exclu apparemment parce qu'il est catholique. Nous avons vu plus d'une carrière gênée faute d'une orthodoxie suffisante ; nous n'en avons vu aucune à laquelle l'orthodoxie du sujet ait été un obstacle. Mais supposons que les pasteurs catholiques trouvent que dans une faculté les opinions contraires aux leurs ont trop le dessus, que les leurs ne sont pas suffisamment représentées, le remède est bien simple : qu'ils lancent comme professeurs libres dans le sein de ladite faculté deux ou trois jeunes docteurs, défenseurs des idées orthodoxes. Les élèves auront parfaitement le droit d'aller à leurs cours et même de n'aller qu'à ces cours, puisqu'au jour de l'examen on ne demande aucun compte à l'élève des professeurs qu'il a entendus. Un tel système ne vaudrait-il pas beaucoup mieux que des cours d'apologétique chrétienne à huis clos dans des facultés fermées ? Je suppose, de nos jours, dans le parti catholique, un

homme du mérite d'Ozanam. Est-ce qu'il n'aimerait pas bien mieux professer à la Sorbonne, au risque d'avoir pour collègues des personnes d'une opinion entièrement opposée à la sienne, que d'user son talent dans un enseignement sans sonorité, sans publicité, donné au fond d'un établissement public qui, en arborant hautement le drapeau d'un parti, s'enlève par là presque toute autorité ?

Ce qui importe à la jeunesse qui suit les cours de l'enseignement supérieur, c'est d'entendre des voix très diverses, d'assister au choc des opinions ; ce qu'on doit retirer de ces luttes, c'est moins un ensemble de doctrines fixes (il n'y en a guère de telles dans les hautes régions de l'esprit humain) que l'exercice intellectuel, la gymnastique, en quelque sorte, qui est le fruit de la discussion. De là résultent pour l'esprit un éveil, une élasticité, une ductilité, un affinage qui se retrouvent dans toutes les applications et font les nations intelligentes, sagaces, avisées.

De là résulte en même temps pour la jeunesse un souvenir qui laisse dans l'âme une trace ineffaçable. C'est la joie d'avoir été ainsi pendant trois ou quatre années spectateur et partie dans la grande bataille de l'esprit humain, qui fait que le temps d'université reste pour tous les Allemands une sorte de paradis au début de la vie, si bien qu'au travers des carrières les plus ingrates l'ancien élève de Heidelberg ou de Göttingue se reporte avec délices à « ces beaux jours d'Aranjuez » où il n'a été occupé que de recherches désintéressées, où il a connu des grands hommes, reçu leurs leçons, respiré leur esprit. Ce fonds intellectuel et moral suffit comme provision de voyage à une existence tout entière, et constitue le lest de convictions sérieuses dont aucune vie ne saurait se passer. Il s'y joint une confraternité entre tous ceux qui ont participé en même temps à ces études, à ces discussions. Comme autrefois ceux qui avaient disputé ensemble sur les bottes de paille de la rue du Fouarre, en se rencontrant au bout du monde se serraient la main et disaient : *Fuimus simul in Garlandia* (1) ; de même toutes les classes libérales d'une société ainsi élevée

(1) Le clos de Garlande (rue Galande).

trouvent dans ce passage en une commune lice quelque chose qui les rapproche et domine toutes les diversités d'opinions. Au contraire, que fera-t-on avec ces universités isolées les unes des autres où l'élève n'entendra qu'une voix ? On fera deux France ayant non seulement des opinions différentes (ceci serait de peu de conséquence), mais des éducations différentes, des gloires différentes, des souvenirs différents. Entre elles, ce n'est pas la discussion que l'on prépare, c'est la séparation ; or la discussion est bonne, car elle oblige chaque opinion à se surveiller, à se préciser ; la séparation est mauvaise, car chacun alors s'enfonce dans son sentiment, sans égard pour la part de vérité que peut renfermer l'avis des autres.

Que si l'on songe qu'autour de cette Université de Paris, ainsi élargie et rajeunie, existeraient librement, sans en faire partie, le Collège de France, le Muséum, l'École des Chartes, l'École des Hautes Études, tous les établissements de science libre, qui offriraient aux personnes studieuses de merveilleuses incitations, je dis que rien ne serait comparable à ce grand centre intellectuel ; que du monde entier les idées viendraient, comme autrefois, au XIII^e siècle, pour avoir l'honneur d'y faire leurs preuves ; que l'Église plus que personne profiterait de cette grande liberté, qui lui permettrait d'exposer au grand jour et sans une ombre d'entrave ce qui lui paraît la vérité. Avec un tel régime, qui songerait à relever des prétentions comme celles que l'on reproche tant aux protestants du XVI^e siècle, à demander des places de sûreté, des parlements mi-partis ? Qui ne préférerait au système du statut personnel la grande et bonne loi de l'esprit humain, la libre discussion, sans autre juge du combat que l'opinion éclairée ?

Ce qu'il serait possible de réaliser en une année à Paris, on pourrait, l'année suivante, l'organiser à Lyon, puis dans cinq ou six autres grandes villes. Il faudrait procéder avec lenteur afin de n'avoir pas la main forcée par les sujets médiocres. Il faudrait surtout s'imposer pour règle de ne pas dépasser dans toute la France le chiffre de sept ou huit universités. Le trop grand nombre de ces établissements est leur mort. Mieux vaut de beaucoup l'absence

d'université que l'existence d'une université faible, l'université faible devenant une école de paresse et de médiocrité, qui gâte les autres écoles du même genre. Il est bien entendu que chacune de ces universités n'existerait que quand elle serait dotée de toutes les facultés essentielles. Ceci est capital ; on fait du feu avec cinq ou six bûches, on n'en fait pas avec une ou deux. Nos pauvres facultés de province, égrenées, isolées les unes des autres, sont la plus faible invention qui soit sortie de l'administration de l'instruction publique en notre siècle.

C'est surtout quand le réseau des sept ou huit universités serait ainsi achevé dans la France entière que la liberté serait complète, absolue. Certes, elle serait déjà très suffisante dans une seule université constituée sur le modèle que nous tracions tout à l'heure. Mais que serait-ce quand la France posséderait sept ou huit corps enseignants, également complets, opposés les uns aux autres, nécessairement rivaux, et qui, avec le temps, arriveraient à représenter des doctrines et des méthodes différentes ? C'est alors que vraiment les jeunes gens, les familles, pourraient choisir avec la plus entière liberté l'école qui leur convient. Chacune de ces universités aurait naturellement ses maîtrises particulières, ses excellences ; chaque opinion élirait de préférence dans l'une d'elles son domicile, sa forteresse ; on irait de l'une à l'autre, pour compléter les parties défectueuses de l'une par les parties excellentes de l'autre. Il s'établirait une concurrence pleine de fécondité. L'excellent usage qui existait au moyen âge et au xvi^e siècle, qui existe encore en Allemagne, de faire passer successivement les jeunes gens par plusieurs universités, se rétablirait pour le plus grand bien des études. Ces divisions, en effet, remarquez-le, ne sont pas de celles qui rendent les citoyens ennemis les uns des autres, étrangers les uns aux autres. Elles créent, au contraire, des liens profonds, car elles n'ont qu'une seule cause, la recherche de la vérité ; et, au-dessous d'elles s'étend la base commune des institutions françaises, des gloires françaises, de l'esprit français.

Toutes ces vues sont trop loin d'une réalisation pour

que j'aborde deux ou trois graves objections de détail, en particulier les mesures à prendre à l'égard de ces malheureuses facultés de province, dont le sort, dans toutes les hypothèses, est bien compromis, et la difficulté résultant de nos écoles spéciales, École polytechnique, École normale, dont l'existence est difficilement compatible avec une université véritable, puisque ces établissements soutirent à la faculté des lettres et à la faculté des sciences leurs auditeurs naturels. On résoudrait la plupart des difficultés par ce principe que l'université enseigne tout l'ensemble de la science théorique, laissant aux écoles d'application, aux séminaires de toute sorte, le soin de former des sujets en vue d'une certaine pratique. Je n'ai voulu indiquer ici qu'une seule idée fondamentale, c'est que la liberté de l'enseignement supérieur ne consiste pas dans le droit pour le premier venu de péroter à tout venant. Elle consiste en ce que le cadre des universités soit assez large et assez flexible pour que toute idée sérieuse trouve moyen de s'y faire une place sans effort. Certes, je veux que les cours libres, soit isolés, soit réunis en groupes, aient le droit d'exister, si bon leur semble ; mais je pense qu'à côté d'une université organisée comme je disais tout à l'heure de tels cours ne chercheraient guère à se constituer. Pourquoi louer une salle, faire des frais généraux, quand l'État, moyennant un minimum de garantie, vous offre lui-même ses salles, ses affiches, ses appariteurs ?

Et qu'on ne dise pas que c'est là une imitation de l'étranger. C'est le retour à nos propres méthodes, que nous avions désertées et que l'étranger plus sage que nous a gardées et développées. Je le répète, ce système n'est pas autre chose que celui de notre vieille université du XIII^e siècle, que le monde entier a imitée. Ce qui caractérisait ce corps admirable, du temps de saint Louis, par exemple, c'est qu'il n'était point fermé. Les professeurs ne constituaient pas un ordre à part, distinct des élèves ; l'élève, dès qu'il avait sa *licentia docendi*, enseignait à son tour. Mais c'est là de l'archéologie. Je m'arrête. Puissent les nouvelles institutions que l'on rêve amener dans l'avenir des fruits comparables à ceux que produisit autre-

fois le grand principe : « Tout s'enseigne dans l'Université ; tout s'y enseigne librement ! »

Agréez, Monsieur et ami, l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

1883

Le Broyeur de lin. — Prière sur l'Acropole. —
Séminaire Saint-Nicolas. — Le Séminaire
d'Issy. — Le Séminaire Saint-Sulpice. —
Premiers pas hors de Saint-Sulpice, etc.

PRÉFACE (1)

Une des légendes les plus répandues en Bretagne est celle d'une prétendue ville d'Is, qui, à une époque inconnue, aurait été engloutie par la mer. On montre, à divers endroits de la côte, l'emplacement de cette cité fabuleuse, et les pêcheurs vous en font d'étranges récits. Les jours de tempête, assurent-ils, on voit, dans le creux des vagues, le sommet des flèches de ses églises ; les jours de calme, on entend monter de l'abîme le son de ses cloches, modulant l'hymne du jour. Il me semble souvent que j'ai au fond du cœur une ville d'Is qui sonne encore des cloches obstinées à convoquer aux offices sacrés des fidèles qui n'entendent plus. Parfois je m'arrête pour prêter l'oreille à ces tremblantes vibrations, qui me paraissent venir de profondeurs infinies, comme des voix d'un autre monde. Aux approches de la vieillesse surtout, j'ai pris plaisir, pendant le repos de l'été, à recueillir ces bruits lointains d'une Atlantide disparue.

De là sont sortis les six morceaux qui composent ce volume. Les Souvenirs d'Enfance n'ont pas la prétention de former un récit complet et suivi. Ce sont, presque sans ordre, les images qui me sont apparues et les réflexions qui me sont venues à l'esprit, pendant que j'évoquais ainsi un passé vieux de cinquante ans. Gæthe choisit, pour titre de ses Mémoires, Vérité et Poésie, montrant par là qu'on ne saurait faire sa

(1) Les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* parurent en avril 1883, chez Calmann-Lévy. (N. de l'éd.)

propre biographie de la même manière qu'on fait celle des autres. Ce qu'on dit de soi est toujours poésie. S'imaginer que les menus détails sur sa propre vie valent la peine d'être fixés, c'est donner la preuve d'une bien mesquine vanité. On écrit de telles choses pour transmettre aux autres la théorie de l'univers qu'on porte en soi. La forme de Souvenirs m'a paru commode pour exprimer certaines nuances de pensée que mes autres écrits ne rendaient pas. Je ne me suis nullement proposé de fournir des renseignements par avance à ceux qui feront sur moi des notices ou des articles.

Ce qui est une qualité dans l'histoire eût été ici un défaut ; tout est vrai dans ce petit volume, mais non de ce genre de vérité qui est requis pour une Biographie universelle. Bien des choses ont été mises afin qu'on sourie ; si l'usage l'eût permis, j'aurais dû écrire plus d'une fois à la marge : cum grano salis. La simple discrétion me commandait des réserves. Beaucoup de personnes dont je parle peuvent vivre encore ; or ceux qui ne sont point familiarisés avec la publicité en ont une sorte de crainte. J'ai donc changé plusieurs noms propres. D'autres fois, au moyen d'interversions légères de temps et de lieu, j'ai dépisté toutes les identifications qu'on pourrait être tenté d'établir. L'histoire du « Broyeur de lin » est arrivée comme je la raconte. Le nom seul du manoir est de ma façon. En ce qui regarde « le bonhomme Système », j'ai reçu de M. Duportal du Goasmeur des détails nouveaux, qui ne confirment pas certaines suppositions que faisait ma mère sur ce qu'il y avait de mystérieux dans les allures du vieux solitaire. Je n'ai rien changé cependant à ma rédaction première, pensant qu'il valait mieux laisser à M. Duportal le soin de publier la vérité, qu'il est seul à savoir, sur ce personnage singulier.

Ce que j'aurais surtout à excuser, si ce livre avait la moindre prétention à être de vrais mémoires, ce sont les lacunes qui

s'y trouvent. La personne qui a eu la plus grande influence sur ma vie, je veux dire ma sœur Henriette, n'y occupe presque aucune place (1). En septembre 1862, un an après la mort de cette précieuse amie, j'écrivis, pour le petit nombre des personnes qui l'avaient connue, un opuscule consacré à son souvenir. Il n'a été tiré qu'à cent exemplaires. Ma sœur était si modeste, elle avait tant d'aversion pour le bruit du monde, que j'aurais cru la voir, de son tombeau, m'adressant des reproches, si j'avais livré ces pages au public. Quelquefois, j'ai eu l'idée de les joindre à ce volume. Puis, j'ai trouvé qu'il y aurait en cela une espèce de profanation. L'opuscule sur ma sœur a été lu avec sympathie par quelques personnes animées pour elle et pour moi d'un sentiment bienveillant. Je ne dois pas exposer une mémoire qui m'est sainte aux jugements rogues qui font partie du droit qu'on acquiert sur un livre en l'achetant. Il m'a semblé qu'en insérant ces pages sur ma sœur dans un volume livré au commerce, je ferais aussi mal que si j'exposais son portrait dans un hôtel des ventes. Cet opuscule ne sera donc réimprimé qu'après ma mort. Peut-être pourra-t-on y joindre alors quelques lettres de mon amie, dont je ferai moi-même par avance le choix.

L'ordre naturel de ce livre, qui n'est autre que l'ordre même des périodes diverses de ma vie, amène une sorte de contraste

(1) Le jour même où j'allais donner le bon à tirer de cette feuille, la mort de mon frère est venue rompre le dernier lien qui m'attachait aux souvenirs du toit paternel. Mon frère Alain fut pour moi un ami bon et sûr ; il me comprit, m'approuva, m'aima toujours. Sa claire et ferme intelligence, sa grande puissance de travail, l'appelaient soit aux carrières qui supposent l'étude des sciences mathématiques, soit aux fonctions de la magistrature. Les malheurs de notre famille lui firent prendre une autre direction, et il traversa de dures épreuves, où son courage ne se démentit pas un seul instant. Il ne se plaignit jamais de la vie, quoique la vie n'ait guère eu pour lui que les récompenses qu'on se donne par les joies de l'intérieur. Celles-là sont assurément les meilleures.

entre les récits de Bretagne et ceux du séminaire, ces derniers étant tout entiers remplis par une lutte sombre, pleine de raisonnements et d'âpre scolastique, tandis que les souvenirs de mes premières années ne présentent guère que des impressions de sensibilité enfantine, de candeur, d'innocence et d'amour. Cette opposition n'a rien qui doive surprendre. Presque tous nous sommes doubles. Plus l'homme se développe par la tête, plus il rêve le pôle contraire, c'est-à-dire l'irrationnel, le repos dans la complète ignorance, la femme qui n'est que femme, l'être instinctif qui n'agit que par l'impulsion d'une conscience obscure. Cette rude école de dispute, où l'esprit européen s'est engagé depuis Abélard, produit des moments de sécheresse, des heures d'aridité. Le cerveau brûlé par le raisonnement a soif de simplicité, comme le désert a soif d'eau pure. Quand la réflexion nous a menés au dernier terme du doute, ce qu'il y a d'affirmation spontanée du bien et du beau dans la conscience féminine nous enchante et tranche pour nous la question. Voilà pourquoi la religion n'est plus maintenue dans le monde que par la femme. La femme belle et vertueuse est le mirage qui peuple de lacs et d'allées de saules notre grand désert moral. La supériorité de la science moderne consiste en ce que chacun de ses progrès est un degré de plus dans l'ordre des abstractions. Nous faisons la chimie de la chimie, l'algèbre de l'algèbre ; nous nous éloignons de la nature, à force de la sonder. Cela est bien ; il faut continuer : la vie est au bout de cette dissection à outrance. Mais qu'on ne s'étonne pas de l'ardeur fiévreuse qui, après ces débauches de dialectique, n'est éteinte que par les baisers de l'être naïf en qui la nature vit et sourit. La femme nous remet en communication avec l'éternelle source où Dieu se mire. La candeur d'une enfant qui ignore sa beauté et qui voit Dieu clair comme le jour est la grande révélation de l'idéal, de même que l'inconsciente coquetterie de

la fleur est la preuve que la nature se pare en vue d'un époux.

On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun, dans la promenade à travers la vie. Parlant d'un passé qui m'est cher, j'en ai parlé avec sympathie ; je ne voudrais pas cependant que cela produisît de malentendu et que l'on me prît pour un bien grand réactionnaire. J'aime le passé, mais je porte envie à l'avenir. Il y aura eu de l'avantage à passer sur cette planète le plus tard possible. Descartes serait transporté de joie s'il pouvait lire quelque chétif traité de physique et de cosmographie écrit de nos jours. Le plus simple écolier sait maintenant des vérités pour lesquelles Archimède eût sacrifié sa vie. Que ne donnerions-nous pas pour qu'il nous fût possible de jeter un coup d'œil furtif sur tel livre qui servira aux écoles primaires dans cent ans ?

Il ne faut pas, pour nos goûts personnels, peut-être pour nos préjugés, nous mettre en travers de ce que fait notre temps. Il le fait sans nous, et probablement il a raison. Le monde marche vers une sorte d'américanisme, qui blesse nos idées raffinées, mais qui, une fois les crises de l'heure actuelle passées, pourra bien n'être pas plus mauvais que l'ancien régime pour la seule chose qui importe, c'est-à-dire l'affranchissement et le progrès de l'esprit humain. Une société où la distinction personnelle a peu de prix, où le talent et l'esprit n'ont aucune valeur officielle, où la haute fonction n'ennoblit pas, où la politique devient l'emploi des déclassés et des gens de troisième ordre, où les récompenses de la vie vont de préférence à l'intrigue, à la vulgarité, au charlatanisme qui cultive l'art de la réclame, à la rouerie qui serre habilement les contours du Code pénal, une telle société, dis-je, ne saurait nous plaire. Nous avons été habitués à un système plus protecteur, à compter davantage sur le gouvernement pour patronner ce qui est noble et bon. Mais par combien de servitude

n'avons-nous pas payé ce patronage ! Richelieu et Louis XIV regardaient comme un devoir de pensionner les gens de mérite du monde entier ; combien ils eussent mieux fait, si le temps l'eût permis, de laisser les gens de mérite tranquilles, sans les pensionner ni les gêner ! Le temps de la Restauration passe pour une époque libérale ; or, certainement, nous ne voudrions plus vivre sous un régime qui fit gauchir un génie comme Cuvier, étouffa en de mesquins compromis l'esprit si vif de M. Cousin, retarda la critique de cinquante ans. Les concessions qu'il fallait faire à la cour, à la société, au clergé étaient pires que les petits désagréments que peut nous infliger la démocratie.

Le temps de la monarchie de Juillet fut vraiment un temps de liberté ; mais la direction officielle des choses de l'esprit fut souvent superficielle, à peine supérieure aux jugements d'une mesquine bourgeoisie. Quant au second Empire, si les dix dernières années réparèrent un peu le mal qui s'était fait dans les huit premières, il ne faut pas oublier combien ce gouvernement fut fort lorsqu'il s'agit d'écraser l'esprit, et faible lorsqu'il s'agit de le relever. Le temps présent est sombre, et je n'augure pas bien de l'avenir prochain. Notre pauvre pays est toujours sous la menace de la rupture d'un anévrisme, et l'Europe entière est travaillée de quelque mal profond. Mais, pour nous consoler, songeons à ce que nous avons souffert. Il faudra que les temps auxquels nous sommes réservés soient bien mauvais pour que nous ne puissions dire :

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

Le but du monde est le développement de l'esprit, et la première condition du développement de l'esprit, c'est sa liberté. Le plus mauvais état social, à ce point de vue, c'est l'état théocratique, comme l'islamisme et l'ancien État pontifical,

où le dogme règne directement d'une manière absolue. Les pays à religion d'État exclusive comme l'Espagne ne valent pas beaucoup mieux. Les pays reconnaissant une religion de la majorité ont aussi de graves inconvénients. Au nom des croyances réelles ou prétendues du grand nombre, l'État se croit obligé d'imposer à la pensée des exigences qu'elle ne peut accepter. La croyance ou l'opinion des uns ne saurait être une chaîne pour les autres. Tant qu'il y a eu des masses croyantes, c'est-à-dire des opinions presque universellement professées dans une nation, la liberté de recherche et de discussion n'a pas été possible. Un poids colossal de stupidité a écrasé l'esprit humain. L'effroyable aventure du moyen âge, cette interruption de mille ans dans l'histoire de la civilisation, vient moins des barbares que du triomphe de l'esprit dogmatique chez les masses.

Or c'est là un état de choses qui prend fin de notre temps, et on ne doit pas s'étonner qu'il en résulte quelque ébranlement. Il n'y a plus de masses croyantes ; une très grande partie du peuple n'admet plus le surnaturel, et on entrevoit le jour où les croyances de ce genre disparaîtront dans les foules, de la même manière que la croyance aux farfadets et aux revenants a disparu. Même, si nous devons traverser, comme cela est très probable, une réaction catholique momentanée, on ne verra pas le peuple retourner à l'église. La religion est irrévocablement devenue une affaire de goût personnel. Or les croyances ne sont dangereuses que quand elles se présentent avec une sorte d'unanimité ou comme le fait d'une majorité indéniable. Devenues individuelles, elles sont la chose du monde la plus légitime, et l'on n'a dès lors qu'à pratiquer envers elles le respect qu'elles n'ont pas toujours eu pour leurs adversaires quand elles se sentaient appuyées.

Assurément, il faudra du temps pour que cette liberté, qui est le but de la société humaine, s'organise chez nous comme

elle est organisée en Amérique. La démocratie française a quelques principes essentiels à conquérir pour devenir un régime libéral. Il serait nécessaire avant tout que nous eussions des lois sur les associations, les fondations et la faculté de tester, analogues à celles que possèdent l'Amérique et l'Angleterre. Supposons ce progrès obtenu (si c'est là une utopie pour la France, ce n'en est pas une pour l'Europe, où le goût de la liberté anglaise devient chaque jour dominant) ; nous n'aurions réellement pas grand'chose à regretter des faveurs que l'ancien régime avait pour l'esprit. Je crois bien que, si les idées démocratiques venaient à triompher définitivement, la science et l'enseignement scientifique perdraient assez vite leurs modestes dotations. Il en faudrait faire son deuil. Les fondations libres pourraient remplacer les instituts d'État, avec quelques déchets, amplement compensés par l'avantage de n'avoir plus à faire aux préjugés supposés de la majorité ces concessions que l'État imposait en retour de son aumône. Dans les instituts d'État, la déperdition de force est énorme. On peut dire que tel chapitre du budget voté en faveur de la science, de l'art ou de la littérature, n'a guère d'effet utile que dans la proportion de cinquante pour cent. Les fondations privées seraient sujettes à une déperdition bien moindre. Il est très vrai que la science charlatanesque s'épanouirait, sous un tel régime, à côté de la science sérieuse, avec les mêmes droits, et qu'il n'y aurait plus de critérium officiel, comme il y en a encore un peu de nos jours, pour faire la distinction de l'une et de l'autre. Mais ce critérium devient chaque jour plus incertain. Il faut que la raison sache se résigner à être primée par les gens qui ont le verbe tranchant et l'affirmation hautaine. Longtemps encore les applaudissements et la faveur du public seront pour le faux. Mais le vrai a une grande force, quand il est libre ; le vrai dure ; le faux change sans cesse et tombe. C'est ainsi qu'il se fait que le vrai, quoique n'étant

compris que d'un très petit nombre, surnage toujours et finit par l'emporter.

En somme, il se peut fort bien que l'état social à l'américaine vers lequel nous marchons, indépendamment de toutes les formes de gouvernement, ne soit pas plus insupportable pour les gens d'esprit que les états sociaux mieux garantis que nous avons traversés. On pourra se créer, en un tel monde, des retraites fort tranquilles. « L'ère de la médiocrité en toute chose commence, disait naguère un penseur distingué (1). L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. Tout devient moins grossier, mais tout est plus vulgaire. » Au moins peut-on espérer que la vulgarité ne sera pas de sitôt persécutrice pour le libre esprit. Descartes, en ce brillant XVII^e siècle, ne se trouvait nulle part mieux qu'à Amsterdam, parce que, « tout le monde y exerçant la marchandise », personne ne se souciait de lui. Peut-être la vulgarité générale sera-t-elle un jour la condition du bonheur des élus. La vulgarité américaine ne brûlerait point Giordano Bruno, ne persécuterait point Galilée. Nous n'avons pas le droit d'être fort difficiles. Dans le passé, aux meilleures heures, nous n'avons été que tolérés. Cette tolérance, nous l'obtiendrons bien, au moins de l'avenir. Un régime démocratique borné est, nous le savons, facilement vexatoire. Des gens d'esprit vivent cependant en Amérique, à condition de n'être pas trop exigeants. Noli me tangere est tout ce qu'il faut demander à la démocratie. Nous traverserons encore bien des alternatives d'anarchie et de despotisme avant de trouver le repos en ce juste milieu. Mais la liberté est comme la vérité : presque personne ne l'aime pour elle-même, et cependant, par l'impossibilité des extrêmes, on y revient toujours.

(1) H.-F. Amiel, de Genève.

Laissons donc, sans nous troubler, les destinées de la planète s'accomplir. Nos cris n'y feront rien ; notre mauvaise humeur serait déplacée. Il n'est pas sûr que la Terre ne manque pas sa destinée, comme cela est probablement arrivé à des mondes innombrables ; il est même possible que notre temps soit un jour considéré comme le point culminant après lequel l'humanité n'aura fait que déchoir ; mais l'univers ne connaît pas le découragement ; il recommencera sans fin l'œuvre avortée ; chaque échec le laisse jeune, alerte, plein d'illusions. Courage, courage, nature ! Poursuis, comme l'astérie sourde et aveugle qui végète au fond de l'océan, ton obscur travail de vie ; obstine-toi ; répare pour la millionième fois la maille de filet qui se casse, refais la tarière qui creuse, aux dernières limites de l'attingible, le puits d'où l'eau vive jaillira. Vise, vise encore le but que tu manques depuis l'éternité ; tâche d'enfiler le trou imperceptible du pertuis qui mène à un autre ciel. Tu as l'infini de l'espace et l'infini du temps pour ton expérience. Quand on a le droit de se tromper impunément, on est toujours sûr de réussir.

Heureux ceux qui auront été les collaborateurs de ce grand succès final qui sera le complet avènement de Dieu ! Un paradis perdu est toujours, quand on veut, un paradis reconquis. Bien qu'Adam ait dû souvent regretter l'Éden, je pense que, s'il a vécu, comme on le prétend, neuf cent trente ans après sa faute, il a dû bien souvent s'écrier : *Felix culpa !* La vérité est, quoi qu'on dise, supérieure à toutes les fictions. On ne doit jamais regretter d'y voir plus clair. En cherchant à augmenter le trésor des vérités qui forment le capital acquis de l'humanité, nous serons les continuateurs de nos pieux ancêtres, qui aimèrent le bien et le vrai sous la forme reçue en leur temps. L'erreur la plus fâcheuse est de croire qu'on sert sa patrie en calomniant ceux qui l'ont fondée. Tous les siècles d'une nation

sont les feuillets d'un même livre. Les vrais hommes de progrès sont ceux qui ont pour point de départ un respect profond du passé. Tout ce que nous faisons, tout ce que nous sommes, est l'aboutissant d'un travail séculaire. Pour moi, je ne suis jamais plus ferme en ma foi libérale que quand je songe aux miracles de la foi antique, ni plus ardent au travail de l'avenir que quand je suis resté des heures à écouter sonner les cloches de la ville d'Is.

I

LE BROYEUR DE LIN (1)

I

TRÉGUIER, ma ville natale, est un ancien monastère fondé, dans les dernières années du v^e siècle, par saint Tudwal ou Tual, un des chefs religieux de ces grandes émigrations qui portèrent dans la péninsule armoricaine le nom, la race et les institutions religieuses de l'île de Bretagne. Une forte couleur monacale était le trait dominant de ce christianisme britannique. Il n'y avait pas d'évêques, au moins parmi les émigrés. Leur premier soin après leur arrivée sur le sol de la péninsule hospitalière, dont la côte septentrionale devait être alors très peu peuplée, fut d'établir de grands couvents dont l'abbé exerçait sur les populations environnantes la cure pastorale. Un cercle sacré d'une ou deux lieues, qu'on appelait le *minihi*, entourait le monastère et jouissait des plus précieuses immunités.

Les monastères, en langue bretonne, s'appelaient *pabu*, du nom des moines (*papae*). Le monastère de Tréguier s'appelait ainsi Pabu-Tual. Il fut le centre religieux de toute la partie de la péninsule qui s'avance vers le Nord. Les monastères analogues de Saint-Pol-de-Léon, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Saint-Samson, près de Dol, jouaient sur toute la côte un rôle du même genre. Ils avaient, si on peut s'exprimer ainsi, leur diocèse ; on ignorait complètement, dans ces contrées séparées du reste de la chrétienté, le pouvoir de Rome et les institutions religieuses qui régnaient dans le monde latin, en particulier dans les villes

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1876. (N. del'éd.)

gallo-romaines de Rennes et de Nantes, situées tout près de là.

Quand Noménoé, au ix^e siècle, organisa pour la première fois d'une manière un peu régulière cette société d'émigrés à demi sauvages, et créa le duché de Bretagne en réunissant au pays qui parlait breton la *marche de Bretagne*, établie par les Carlovingiens pour contenir les pillards de l'Ouest, il sentit le besoin d'étendre à son duché l'organisation religieuse du reste du monde. Il voulut que la côte du Nord eût des évêques, comme les pays de Rennes, de Nantes et de Vannes. Pour cela, il érigea en évêchés les grands monastères de Saint-Pol-de-Léon, de Tréguier, de Saint-Brieuc, de Saint-Malo, de Dol. Il eût bien voulu aussi avoir un archevêque et former ainsi une province ecclésiastique à part. On employa toutes les pieuses fraudes pour prouver que saint Samson avait été métropolitain ; mais les cadres de l'Église universelle étaient déjà trop arrêtés pour qu'une telle intrusion pût réussir, et les nouveaux évêchés furent obligés de s'agréger à la province gallo-romaine la plus voisine : celle de Tours.

Le sens de ces origines obscures se perdit avec le temps. De ce nom de Pabu-Tual, Papa-Tual, retrouvé, dit-on, sur d'anciens vitraux, on conclut que saint Tudwal avait été pape. On trouva la chose toute simple. Saint Tudwal fit le voyage de Rome ; c'était un ecclésiastique si exemplaire que, naturellement, les cardinaux, ayant fait sa connaissance, le choisirent pour le siège vacant. De pareilles choses arrivent tous les jours... Les personnes pieuses de Tréguier étaient très fières du pontificat de leur saint patron. Les ecclésiastiques modérés avouaient cependant qu'il était difficile de reconnaître, dans les listes papales, le pontife qui, avant son élection, s'était appelé Tudwal.

Il se forma naturellement une petite ville autour de l'évêché ; mais la ville laïque, n'ayant pas d'autre raison d'être que l'église, ne se développa guère. Le port resta insignifiant ; il ne se constitua pas de bourgeoisie aisée. Une admirable cathédrale s'éleva vers la fin du xiii^e siècle ; les couvents pullulèrent à partir du xvii^e siècle. Des rues entières étaient formées des longs et hauts murs de

ces demeures cloîtrées. L'évêché, belle construction du XVII^e siècle, et quelques hôtels de chanoines étaient les seules maisons civilement habitables. Au bas de la ville, à l'entrée de la Grand'Rue, flanquée de constructions en tourelles, se groupaient quelques auberges destinées aux gens de mer.

Ce n'est que peu de temps avant la Révolution qu'une petite noblesse s'établit à côté de l'évêché ; elle venait en grande partie des campagnes voisines. La Bretagne a eu deux noblesses bien distinctes. L'une a dû son titre au roi de France, et a montré au plus haut degré les défauts et les qualités ordinaires de la noblesse française ; l'autre était d'origine celtique et vraiment bretonne. Cette dernière comprenait, dès l'époque de l'invasion, les chefs de paroisse, les premiers du peuple, de même race que lui, possédant par héritage le droit de marcher à sa tête et de le représenter. Rien de plus respectable que ce noble de campagne quand il restait paysan, étranger à l'intrigue et au souci de s'enrichir ; mais, quand il venait à la ville, il perdait presque toutes ses qualités, et ne contribuait plus que médiocrement à l'éducation intellectuelle et morale du pays.

La Révolution, pour ce nid de prêtres et de moines, fut en apparence un arrêt de mort. Le dernier évêque de Tréguier sortit un soir par une porte de derrière du bois qui avoisine l'évêché, et se réfugia en Angleterre. Le Concordat supprima l'évêché. La pauvre ville décapitée n'eut pas même un sous-préfet ; on lui préféra Lannion et Guingamp, villes plus profanes, plus bourgeoises ; mais de grandes constructions, aménagées de façon à ne pouvoir servir qu'à une seule chose, reconstituent presque toujours la chose pour laquelle elles ont été faites. Au moral, il est permis de dire ce qui n'est pas vrai au physique : quand les creux d'une coquille sont très profonds, ces creux ont le pouvoir de reformer l'animal qui s'y était moulé. Les immenses édifices monastiques de Tréguier se repeuplèrent ; l'ancien séminaire servit à l'établissement d'un collège ecclésiastique très estimé dans toute la province. Tréguier, en peu d'années, redevint ce que l'avait fait saint Tudwal

treize cents ans auparavant, une ville tout ecclésiastique, étrangère au commerce, à l'industrie, un vaste monastère où nul bruit du dehors ne pénétrait, où l'on appelait vanité ce que les autres hommes poursuivent, et où ce que les laïques appellent chimère passait pour la seule réalité.

C'est dans ce milieu que se passa mon enfance, et j'y contractai un indestructible pli. Cette cathédrale, chef-d'œuvre de légèreté, fol essai pour réaliser en granit un idéal impossible, me faussa tout d'abord. Les longues heures que j'y passais ont été la cause de ma complète incapacité pratique. Ce paradoxe architectural a fait de moi un homme chimérique, disciple de saint Tudwal, de saint Iltud et de saint Cadoc, dans un siècle où l'enseignement de ces saints n'a plus aucune application. Quand j'allais à Guingamp, ville plus laïque, et où j'avais des parents dans la classe moyenne, j'éprouvais de l'ennui et de l'embarras. Là, je ne me plaisais qu'avec une pauvre servante, à qui je lisais des contes. J'aspirais à revenir à ma vieille ville sombre, écrasée par sa cathédrale, mais où l'on sentait vivre une forte protestation contre tout ce qui est plat et banal. Je me retrouvais moi-même, quand j'avais revu mon haut clocher, la nef aiguë, le cloître et les tombes du ^{xv}^e siècle qui y sont couchées ; je n'étais à l'aise que dans la compagnie des morts, près de ces chevaliers, de ces nobles dames, dormant d'un sommeil calme, avec leur levrette à leurs pieds et un grand flambeau de pierre à la main.

Les environs de la ville présentaient le même caractère religieux et idéal. On y nageait en plein rêve, dans une atmosphère aussi mythologique au moins que celle de Bénarès ou de Jagatnata. L'église de Saint-Michel, du seuil de laquelle on apercevait la pleine mer, avait été détruite par la foudre, et il s'y passait encore des choses merveilleuses. Le jeudi saint, on y conduisait les enfants pour voir les cloches aller à Rome. On nous bandait les yeux, et alors il était beau de voir toutes les pièces du carillon, par ordre de grandeur, de la plus grosse à la plus petite, revêtues de la belle robe de dentelle brodée qu'elles portèrent le jour de leur baptême, traverser l'air pour aller,

en bourdonnant gravement, se faire bénir par le pape. Vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, était la charmante vallée du Tromeur, arrosée par une ancienne divonne ou fontaine sacrée, que le christianisme sanctifia en y rattachant le culte de la Vierge. La chapelle brûla en 1828 ; elle ne tarda pas à être rebâtie, et l'ancienne statue fut remplacée par une autre beaucoup plus belle. On vit bien dans cette circonstance la fidélité, qui est le fond du caractère breton. La statue neuve, toute blanche et or, trônant sur l'autel avec ses belles coiffes fraîchement empesées, ne recevait presque pas de prières ; il fallut conserver dans un coin le tronc noir, calciné : tous les hommages allaient à celui-ci. En se tournant vers la Vierge neuve, on eût cru faire une infidélité à la vieille.

Saint Yves était l'objet d'un culte encore plus populaire. Le digne patron des avocats est né dans le *minihi* de Tréguier, et sa petite église y est entourée d'une grande vénération. Ce défenseur des pauvres, des veuves, des orphelins, est devenu dans le pays le grand justicier, le redresseur de torts. En l'adjuvant avec certaines formules, dans sa mystérieuse chapelle de Saint-Yves de la Vérité, contre un ennemi dont on est victime, en lui disant : « Tu étais juste de ton vivant, montre que tu l'es encore », on est sûr que l'ennemi mourra dans l'année. Tous les délaissés deviennent ses pupilles. A la mort de mon père, ma mère me conduisit à sa chapelle et le constitua mon tuteur. Je ne peux pas dire que le bon saint Yves ait merveilleusement géré nos affaires, ni surtout qu'il m'ait donné une remarquable entente de mes intérêts ; mais je lui dois mieux que cela ; il m'a donné contentement qui passe richesse et une bonne humeur naturelle qui m'a tenu en joie jusqu'à ce jour.

Le mois de mai, où tombait la fête de ce saint excellent, n'était qu'une suite de processions au *minihi* ; les paroisses, précédées de leurs croix processionnelles, se rencontraient sur les chemins ; on faisait alors embrasser les croix en signe d'alliance. La veille de la fête, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et, à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée. Mais, s'il y avait dans

la foule un seul incrédule qui levât les yeux pour voir si le miracle était réel, le saint, justement blessé de ce soupçon, ne bougeait pas, et, par la faute du mécréant, personne n'était béni.

Un clergé sérieux, désintéressé, honnête, veillait à la conservation de ces croyances avec assez d'habileté pour ne pas les affaiblir et néanmoins pour ne pas trop s'y compromettre. Ces dignes prêtres ont été mes premiers précepteurs spirituels, et je leur dois ce qu'il peut y avoir de bon en moi. Toutes leurs paroles me semblaient des oracles ; j'avais un tel respect pour eux que je n'eus jamais un doute sur ce qu'ils me dirent avant l'âge de seize ans, quand je vins à Paris. J'ai eu depuis des maîtres autrement brillants et sagaces ; je n'en ai pas eu de plus vénérables, et voilà ce qui cause souvent des dissidences entre moi et quelques-uns de mes amis. J'ai eu le bonheur de connaître la vertu absolue ; je sais ce que c'est que la foi, et, bien que plus tard j'aie reconnu qu'une grande part d'ironie a été cachée par le séducteur suprême dans nos plus saintes illusions, j'ai gardé de ce vieux temps de précieuses expériences. Au fond je sens que ma vie est toujours gouvernée par une foi que je n'ai plus. La foi a cela de particulier que, disparue, elle agit encore. La grâce survit par l'habitude au sentiment vivant qu'on en a eu. On continue de faire machinalement ce qu'on faisait d'abord en esprit et en vérité. Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eût été mis en pièces par les ménades, sa lyre ne savait toujours dire que « Eurydice ! Eurydice ! ».

La règle des mœurs était le point sur lequel ces bons prêtres insistaient le plus, et ils en avaient le droit par leur conduite irréprochable. Leurs sermons, sur ce sujet, me faisaient une impression profonde qui a suffi à me rendre chaste durant toute ma jeunesse. Ces prédications avaient quelque chose de solennel qui m'étonnait. Les traits s'en sont empreints si profondément dans mon cerveau, que je ne me les rappelle pas sans une sorte de terreur. Tantôt c'était l'exemple de Jonathas mourant pour avoir mangé un peu de miel : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior*. Cela me faisait faire des réflexions sans fin. Qu'était-

ce que ce peu de miel qui fait mourir ? Le prédicateur se gardait de le dire, et accentuait son effet par ces mots mystérieux : *Tetigisse periisse*, dits d'un ton profond et larmoyant. D'autres fois, le texte était ce passage de Jérémie : *Mors ascendit per fenestras*, qui m'intriguait encore beaucoup plus. Cette mort qui monte par les fenêtres, ces ailes de papillons que l'on souille dès qu'on les touche, qu'est-ce que cela pouvait être ? Le prédicateur, en parlant ainsi, avait le front plissé, le regard au ciel. Ce qui mettait le comble à mes préoccupations était un endroit de la Vie de je ne sais quel saint personnage du XVII^e siècle, lequel comparait les femmes à des armes à feu qui blessent de loin. Pour le coup, je n'en revenais pas ; je faisais les plus folles hypothèses pour imaginer comment une femme peut ressembler à un pistolet. Quoi de plus incohérent ? La femme blesse de loin et voilà que d'autres fois on est perdu pour la toucher. C'était à n'y rien comprendre. Pour sortir de ces embarras insolubles, je m'enfonçais dans l'étude avec rage, et je n'y pensais plus.

Dans la bouche de personnes en qui j'avais une confiance absolue, ces saintes inepties prenaient une autorité qui me saisissait jusqu'au fond de mon être. Maintenant, avec ma pauvre âme déveloutée de cinquante ans (1), cette impression dure encore. La comparaison des armes à feu surtout me rendait extrêmement réservé. Il m'a fallu des années et presque les approches de la vieillesse pour voir que cela aussi est vanité, et que l'Ecclésiaste seul fut un sage quand il dit : « Va donc, mange ton pain en joie avec la femme que tu as une fois aimée. » Mes idées à cet égard survécurent à mes croyances religieuses, et c'est ce qui me préserva de la choquante inconvenance qu'il y aurait eue, si l'on avait pu prétendre que j'avais quitté le séminaire pour d'autres raisons que celles de la philologie. L'éternel lieu commun : « Où est la femme ? » par lequel les laïques croient expliquer tous les cas de ce genre, est quelque chose de fade, qui porte à sourire ceux qui connaissent les choses comme elles sont.

(1) J'écrivais ce morceau à Ischia, dans l'automne de 1875.

Mon enfance s'écoulait dans cette grande école de foi et de respect. La liberté, où tant d'étourdis se trouvent portés du premier bond, fut pour moi une acquisition lente. Je n'arrivai au point d'émancipation que tant de gens atteignent sans aucun effort de réflexion qu'après avoir traversé toute l'exégèse allemande. Il me fallut six années de méditation et de travail forcené pour voir que mes maîtres n'étaient pas infailibles. Le plus grand chagrin de ma vie a été, en entrant dans cette nouvelle voie, de contrister ces maîtres vénérés ; mais j'ai la certitude absolue que j'avais raison, et que la peine qu'ils éprouvèrent fut la conséquence de ce qu'il y avait de respectablement borné dans leur manière d'envisager l'univers.

II

L'éducation que ces bons prêtres me donnaient était aussi peu littéraire que possible. Nous faisons beaucoup de vers latins ; mais on n'admettait pas que, depuis le poème de *la Religion* de Racine le fils, il y eût aucune poésie française. Le nom de Lamartine n'était prononcé qu'avec ricanement ; l'existence de Victor Hugo était inconnue. Faire des vers français passait pour un exercice des plus dangereux et eût entraîné l'exclusion. De là vient en partie mon incapacité à laisser ma pensée se gouverner par la rime, incapacité que j'ai depuis bien vivement regrettée ; car souvent le mouvement et le rythme me viennent en vers, mais une invincible association d'idées me fait écarter l'assonance, que l'on m'avait habitué à regarder comme un défaut et pour laquelle mes maîtres m'inspiraient une sorte de crainte. Les études d'histoire et de sciences naturelles étaient également nulles. En revanche, on nous faisait pousser assez loin l'étude des mathématiques. J'y apportais une extrême passion ; ces combinaisons abstraites me faisaient rêver jour et nuit. Notre professeur, l'excellent abbé Duchesne, nous donnait des soins particuliers, à moi et à mon émule et ami de cœur, Guyomar, singulièrement doué pour ces études. Nous revenions toujours ensemble du

collège. Notre chemin le plus court était de prendre par la place, et nous étions trop consciencieux pour nous écarter d'un pas de l'itinéraire qui était rationnellement indiqué ; mais, quand nous avions eu en composition quelque curieux problème, nos discussions se prolongeaient bien au delà de la classe, et alors nous revenions par l'Hôpital général. Il y avait de ce côté de grandes portes cochères, toujours fermées, sur lesquelles nous tracions nos figures et nos calculs avec de la craie ; les traces s'en voient peut-être encore, car ces portes appartenaient à de grands couvents, et, dans ces sortes de maisons, l'on ne change jamais rien.

L'Hôpital général, ainsi nommé parce que la maladie, la vieillesse et la misère s'y donnaient rendez-vous, était un bâtiment énorme, couvrant, comme toutes les vieilles constructions, beaucoup d'espace pour loger peu de monde. Devant la porte était un petit auvent, où se réunissaient, quand il faisait beau, les convalescents et les bien portants. L'hospice, en effet, ne contenait pas seulement des malades, il comprenait aussi des pauvres remis à la charité publique et même des pensionnaires, qui, pour un capital insignifiant, y vivaient chétivement, mais sans souci. Toute cette compagnie venait, à chaque rayon de soleil, à l'ombre de l'auvent, s'asseoir sur de vieilles chaises de paille. C'était l'endroit le plus vivant de la petite ville. En passant, Guyomar et moi, nous saluions et l'on nous saluait, car, quoique très jeunes, nous étions déjà censés clercs. Cela nous paraissait naturel ; une seule chose excitait notre surprise. Bien que nous fussions trop inexpérimentés pour rien voir de ce qui suppose la connaissance de la vie, il y avait parmi les pauvres de l'hôpital une personne devant laquelle nous ne passions jamais sans quelque étonnement.

C'était une vieille fille de quarante-cinq ans, coiffée d'une large capote d'une forme impossible à classer. D'ordinaire, elle était à peu près immobile, l'air sombre, égaré, l'œil terne et fixe. En nous apercevant, cet œil mort s'animait. Elle nous suivait d'un regard étrange, tantôt doux et triste, tantôt dur et presque féroce. En nous retournant, nous lui trouvions l'air cruel et irrité. Nous nous regardions sans rien comprendre. Cela interrompait nos conversations,

et jetait un nuage sur notre gaieté. Elle ne nous faisait pas précisément peur ; elle passait pour folle ; or les fous n'étaient pas alors traités de la manière cruelle que les habitudes administratives ont depuis inventée. Loin de les séquestrer, on les laissait vaguer tout le jour. Tréguier a d'ordinaire beaucoup de fous ; comme toutes les races du rêve qui s'usent à la poursuite de l'idéal, les Bretons de ces parages, quand ils ne sont pas maintenus par une volonté énergique, s'abandonnent trop facilement à un état intermédiaire entre l'ivresse et la folie, qui n'est souvent que l'erreur d'un cœur inassouvi. Ces fous inoffensifs, échelonnés à tous les degrés de l'aliénation mentale, étaient une sorte d'institution, une chose municipale. On disait « nos fous », comme, à Venise, on disait « *nosire carampane* ». On les rencontrait presque partout ; ils vous saluaient, vous accueillaient de quelque plaisanterie nauséabonde, qui tout de même faisait sourire. On les aimait, et ils rendaient des services. Je me souviendrai toujours du bon fou Brian, qui s'imaginait être prêtre, passait une partie du jour à l'église, imitant les cérémonies de la messe. La cathédrale était pleine tout l'après-midi d'un murmure nasillard ; c'était la prière d'un pauvre fou, qui en valait bien une autre. On avait le bon goût et le bon sens de le laisser faire et de ne pas établir de frivoles distinctions entre les simples et les humbles qui viennent s'agenouiller devant Dieu.

La folle de l'Hôpital général, par sa mélancolie obstinée, n'avait pas cette popularité. Elle ne parlait à personne, personne ne songeait à elle, son histoire était évidemment oubliée. Elle ne nous dit jamais un seul mot, mais cet œil fauve et hagard nous frappait profondément, nous troublait. J'avais souvent pensé depuis à cette énigme sans arriver à me l'expliquer. J'en eus la clef il y a huit ans, quand ma mère, arrivée à quatre-vingt-cinq ans sans infirmités, fut atteinte d'une maladie cruelle, qui la mina lentement.

Ma mère était tout à fait de ce vieux monde par ses sentiments et ses souvenirs. Elle parlait admirablement le breton, connaissait tous les proverbes des marins et une

foule de choses que personne au monde ne sait plus aujourd'hui. Tout était peuple en elle, et son esprit naturel donnait une vie surprenante aux longues histoires qu'elle racontait et qu'elle était presque seule à savoir. Ses souffrances ne portèrent aucune atteinte à son étonnante gaieté ; elle plaisantait encore l'après-midi où elle mourut. Le soir, pour la distraire, je passais une heure avec elle dans sa chambre, sans autre lumière (elle aimait cette demi-obscurité) que la faible clarté du gaz de la rue. Sa vive imagination s'éveillait alors, et, comme il arrive d'ordinaire aux vieillards, c'étaient les souvenirs d'enfance qui lui revenaient le plus souvent à l'esprit. Elle revoyait Tréguier, Lannion, tels qu'ils furent avant la Révolution ; elle passait en revue toutes les maisons, désignant chacune par le nom de son propriétaire d'alors. J'entretenais par mes questions cette rêverie qui lui plaisait et l'empêchait de songer à son mal.

Un jour, la conversation tomba sur l'Hôpital général. Elle m'en fit toute l'histoire.

« Je l'ai vu changer bien des fois, me dit-elle. Il n'y avait nulle honte à y être ; car, on y avait connu les personnes les plus respectées. Sous le premier Empire, avant les indemnités, il servit d'asile aux vieilles demoiselles nobles les mieux élevées. On les voyait rangées à la porte sur de pauvres chaises. Jamais on ne surprit chez elles un murmure ; cependant, quand elles apercevaient venir de loin les acquéreurs des biens de leur famille, personnes relativement grossières et bourgeoises, roulant équipage et étalant leur luxe, elles rentraient et allaient prier à la chapelle afin de ne pas les rencontrer. C'était moins pour s'épargner à elles-mêmes un regret sur des biens dont elles avaient fait le sacrifice à Dieu, que par délicatesse, de peur que leur présence ne parût un reproche à ces parvenus. Plus tard, les rôles furent bien changés ; mais l'hôpital continua de recevoir toute sorte d'épaves. Là mourut le pauvre Pierre Renan, ton oncle, qui mena toujours une vie de vagabond et passait ses journées dans les cabarets à lire aux buveurs les livres qu'il prenait chez nous, et le bonhomme Système, que les prêtres n'aimaient pas,

quoique ce fût un homme de bien, et Gode, la vieille sorcière, qui, le lendemain de ta naissance, alla consulter pour toi l'étang du Minihi, et Marguerite Calvez, qui fit un faux serment et fut frappée d'une maladie de con-omption le jour où elle sut que l'on avait adjuré saint Yves de la Vérité de la faire mourir dans l'année (1).

— Et cette folle, lui dis-je, qui était d'ordinaire sous l'auvent et qui nous faisait peur, à Guyomar et à moi ?

Elle réfléchit un moment pour voir de qui je parlais, et, reprenant vivement :

— Ah ! celle-là, mon fils, c'était la fille du broyeur de lin.

— Qu'est-ce que le broyeur de lin ?

— Je ne t'ai jamais conté cette histoire. Vois-tu, mon fils, on ne comprendrait plus cela maintenant, c'est trop ancien. Depuis que je suis dans ce Paris, il y a des choses que je n'ose plus dire... Ces nobles de campagne étaient si respectés ! J'ai toujours pensé que c'étaient les vrais nobles. Ah ! si on racontait cela à ces Parisiens, ils riraient. Ils n'admettent que leur Paris ; je les trouve bornés au fond... Non, on ne peut plus comprendre combien ces vieux nobles de campagne étaient respectés, quoiqu'ils fussent pauvres. »

Elle s'arrêta quelque temps, puis reprit :

III

« Te souviens-tu de la petite commune de Trédarzec, dont on voyait le clocher de la tourelle de notre maison ? A moins d'un quart de lieue du village, composé alors presque uniquement de l'église, de la mairie et du presbytère, s'élevait le manoir de Kermelle. C'était un manoir comme tant d'autres, une ferme soignée, d'apparence ancienne, entourée d'un long et haut mur, de belle teinte grise. On entraît dans la cour par une grande porte cintrée, surmontée d'un abri d'ardoises, à côté de laquelle se trou-

(1) Je raconterai peut-être un jour ces histoires.

vait une porte plus petite pour l'usage de tous les jours. Au fond de la cour était la maison, au toit aigu, au pignon tapissé de lierre. Un colombier, une tourelle, deux ou trois fenêtres bien bâties, presque comme des fenêtres d'église, indiquaient une demeure noble, un de ces vieux castels qui étaient habités avant la Révolution par une classe de personnes dont il est maintenant impossible de se figurer le caractère et les mœurs.

» Ces nobles de campagne étaient des paysans comme les autres, mais chefs des autres. Anciennement il n'y en avait qu'un dans chaque paroisse : ils étaient les têtes de colonne de la population ; personne ne leur contestait ce droit et on leur rendait de grands honneurs (1). Mais déjà, vers le temps de la Révolution, ils étaient devenus rares. Les paysans les tenaient pour les chefs laïques de la paroisse, comme le curé était le chef ecclésiastique. Celui de Trédarzec, dont je te parle, était un beau vieillard, grand et vigoureux comme un jeune homme, à la figure franche et loyale. Il portait des cheveux longs relevés par un peigne, et ne les laissait tomber que le dimanche quand il allait communier. Je le vois encore (il venait souvent chez nous à Tréguier), sérieux, grave, un peu triste, car il était presque seul de son espèce. Cette petite noblesse de race avait disparu en grande partie ; les autres étaient venus se fixer à la ville depuis longtemps. Toute la contrée l'adorait. Il avait un banc à part à l'église ; chaque dimanche, on l'y voyait assis au premier rang des fidèles, avec son ancien costume et ses gants de cérémonie qui lui montaient presque jusqu'au coude. Au moment de la communion, il prenait par le bas du chœur, dénouait ses cheveux, déposait ses gants sur une petite crédence préparée pour lui près du jubé, et traversait le chœur, seul, sans perdre une ligne de sa haute taille. Personne n'allait à la communion que quand il était de retour à sa place et qu'il avait achevé de remettre ses gantelets.

» Il était très pauvre, mais il le dissimulait par devoir d'état. Ces nobles de campagne avaient autrefois certains

(1) Quels beaux chefs de *Landwehr* ces gens-là eussent fait ! On ne remplacera pas cela.

privilèges qui les aidaient à vivre un peu différemment des paysans ; tout cela s'était perdu avec le temps. Kermelle était dans un grand embarras. Sa qualité de noble lui défendait de travailler aux champs ; il se tenait renfermé chez lui tout le jour, et s'occupait à huis clos à une besogne qui n'exigeait pas le plein air. Quand le lin a roui, on lui fait subir une sorte de décortication qui ne laisse subsister que la fibre textile. Ce fut le travail auquel le pauvre Kermelle crut pouvoir se livrer sans déroger. Personne ne le voyait, l'honneur professionnel était sauf ; mais tout le monde le savait, et, comme alors chacun avait un sobriquet, il fut bientôt connu dans le pays sous le nom de « broyeur de lin ». Ce surnom, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, prit la place du nom véritable, et ce fut de la sorte qu'il fut universellement désigné.

» C'était comme un patriarche vivant. Tu rirais si je te disais avec quoi le broyeur de lin suppléait à l'insuffisante rémunération de son pauvre petit travail. On croyait que, comme chef, il était dépositaire de la force de son sang, qu'il possédait éminemment les dons de sa race, et qu'il pouvait, avec sa salive et ses attouchements, la relever quand elle était affaiblie. On était persuadé que, pour opérer des guérisons de cette sorte, il fallait un nombre énorme de quartiers de noblesse, et que lui seul les avait. Sa maison était entourée, à certains jours, de gens venus de vingt lieues à la ronde. Quand un enfant marchait tardivement, avait les jambes faibles, on le lui apportait. Il trempait son doigt dans sa salive, traçait des onctions sur les reins de l'enfant, que cela fortifiait. Il faisait tout cela gravement, sérieusement. Que veux-tu ? on avait la foi alors ; on était si simple et si bon ! Lui, pour rien au monde, il n'aurait voulu être payé, et puis les gens qui venaient étaient trop pauvres pour s'acquitter en argent ; on lui offrait en cadeau une douzaine d'œufs, un morceau de lard, une poignée de lin, une motte de beurre, un lot de pommes de terre, quelques fruits. Il acceptait. Les nobles des villes se moquaient de lui, mais bien à tort : il connaissait le pays ; il en était l'âme et l'incarnation.

» A l'époque de la Révolution, il émigra à Jersey ; on

ne voit pas bien pourquoi ; certainement on ne lui aurait fait aucun mal, mais les nobles de Tréguier lui dirent que le roi l'ordonnait, et il partit avec les autres. Il revint de bonne heure, trouva sa vieille maison, que personne n'avait voulu occuper, dans l'état où il l'avait laissée. A l'époque des indemnités, on essaya de lui persuader qu'il avait perdu quelque chose, et il y avait plus d'une bonne raison à faire valoir. Les autres nobles étaient fâchés de le voir si pauvre, et auraient voulu le relever ; cet esprit simple n'entra pas dans les raisonnements qu'on lui fit. Quand on lui demanda de déclarer ce qu'il avait perdu : « Je n'avais rien, dit-il, je n'ai pu rien perdre. » On ne réussit pas à tirer de lui d'autre réponse, et il resta pauvre comme auparavant.

» Sa femme mourut, je crois, à Jersey. Il avait une fille qui était née vers l'époque de l'émigration. C'était une belle et grande fille (tu ne l'as vue que fanée) ; elle avait de la sève de nature, un teint splendide, un sang pur et fort. Il eût fallu la marier jeune, mais c'était impossible. Ces faillis petits nobles de petite ville, qui ne sont bons à rien et qui ne valaient pas le quart du vieux noble de campagne, n'auraient pas voulu d'elle pour leurs fils. Les principes empêchaient de la marier à un paysan. La pauvre fille restait ainsi suspendue comme une âme en peine : elle n'avait pas de place ici-bas. Son père était le dernier de sa race, et elle semblait jetée à plaisir sur la terre pour n'y pas trouver un coin où se caser. Elle était douce et soumise. C'était un beau corps, presque sans âme. L'instinct chez elle était tout. C'eût été une mère excellente. A défaut du mariage, on eût dû la faire religieuse : la règle et les austérités l'eussent calmée, mais il est probable que le père n'était pas assez riche pour payer la dot et sa condition ne permettait pas de la faire sœur converse. Pauvre fille ! jetée dans le faux, elle était condamnée à y périr.

» Elle était née droite et bonne, n'eut jamais de doute sur ses devoirs ; elle n'eut d'autre tort que d'avoir des veines et du sang. Aucun jeune homme du village n'aurait osé être indiscret avec elle, tant on respectait son père. Le sentiment de sa supériorité l'empêchait de se tourner vers les

jeunes paysans ; pour ceux-ci, elle était une demoiselle, ils ne pensaient pas à elle. La pauvre fille vivait ainsi dans une solitude absolue. Il n'y avait dans la maison qu'un jeune garçon de douze ou treize ans, neveu de Kermelle, que celui-ci avait recueilli, et auquel le vicaire, digne homme s'il en fut, apprenait ce qu'il savait : le latin.

» L'église restait la seule diversion de la pauvre enfant. Elle était pieuse par nature, quoique trop peu intelligente pour rien comprendre aux mystères de notre religion. Le vicaire, un bon prêtre, très attaché à ses devoirs, avait pour le broyeur de lin le respect qu'il devait ; les heures que lui laissaient son bréviaire et les soins de son ministère, il les passait chez ce dernier. Il faisait l'éducation du jeune neveu ; pour la fille, il avait ces manières réservées qu'ont nos ecclésiastiques bretons avec les « personnes du sexe », comme ils disent. Il la saluait, lui demandait de ses nouvelles, mais ne causait jamais avec elle, si ce n'est de choses insignifiantes. La malheureuse s'éprenait de lui de plus en plus. Le vicaire était la seule personne de son rang qu'elle vit, s'il est permis de parler de la sorte. Ce jeune prêtre était avec cela une personne très attrayante. A la pudeur exquise que respirait tout son extérieur se joignait un air triste, résigné, discret. On sentait qu'il avait un cœur et des sens, mais qu'un principe plus élevé les dominait, ou plutôt que le cœur et les sens se transformaient chez lui en quelque chose de supérieur. Tu sais le charme infini de quelques-uns de nos bons ecclésiastiques bretons. Les femmes sentent cela bien vivement. Cet invincible attachement à un vœu, qui est à sa manière un hommage à leur puissance, les enhardit, les attire, les flatte. Le prêtre devient pour elles un frère sûr, qui a dépouillé à cause d'elles son sexe et ses joies. De là un sentiment où se mêlent la confiance, la pitié, le regret, la reconnaissance. Mariez le prêtre, et vous détruirez un des éléments les plus nécessaires, une de ces nuances les plus délicates de notre société. La femme protestera ; car il y a une chose à laquelle la femme tient encore plus qu'à être aimée, c'est qu'on attache de l'importance à l'amour. On ne flatte jamais plus la femme qu'en lui témoignant qu'on la craint. L'Église, en imposant pour premier devoir à ses ministres

la chasteté, caresse la vanité féminine en ce qu'elle a de plus intime.

» La pauvre fille se prit ainsi pour le vicaire d'un amour profond, qui occupa bientôt son être tout entier. La vertueuse et mystique race à laquelle elle appartenait ne connaît pas la frénésie qui renverse les obstacles, et qui estime ne rien avoir si elle n'a pas tout. Oh ! elle se fût contentée de bien peu de chose. Qu'il admît seulement son existence, elle eût été heureuse. Elle ne lui demandait pas un regard : une pensée eût suffi. Le vicaire était naturellement son confesseur ; il n'y avait pas d'autre prêtre dans la paroisse. Les habitudes de la confession catholique, si belles, mais si périlleuses, excitaient étrangement son imagination. Une fois par semaine, le samedi, c'était une douceur inexprimable pour elle d'être une demi-heure seule avec lui, comme face à face avec Dieu, de le voir, de le sentir remplissant le rôle de Dieu, de respirer son haleine, de subir la douce humiliation de ses réprimandes, de lui dire ses pensées les plus intimes, ses scrupules, ses appréhensions. Il ne faut pas croire néanmoins qu'elle en abusât. Bien rarement une femme pieuse ose se servir de la confession pour une confiance d'amour. Elle y peut jouir beaucoup, elle risque de s'y abandonner à des sentiments qui ne sont pas sans danger ; mais ce que de tels sentiments ont toujours d'un peu mystique est inconciliable avec l'horreur d'un sacrilège. En tout cas, notre pauvre fille était si timide, que la parole eût expiré sur ses lèvres. Sa passion était un feu silencieux, intime, dévorant. Avec cela, le voir tous les jours, plusieurs fois par jour, lui, beau, jeune, toujours occupé de fonctions majestueuses, officiant avec dignité au milieu d'un peuple incliné, ministre, juge et directeur de sa propre âme ! C'en était trop. La tête de la malheureuse enfant n'y tint pas, elle s'égarait. Des désordres de plus en plus graves se produisaient dans cette organisation forte et qui ne souffrait pas d'être déviée. Le vieux père attribuait à une certaine faiblesse d'esprit ce qui était le résultat des ravages intimes de rêves impossibles en un cœur que l'amour avait percé de part en part.

» Comme un violent cours d'eau qui, rencontrant un

obstacle infranchissable, renonce à son cours direct et se détourne, la pauvre fille, n'ayant aucun moyen de dire son amour à celui qu'elle aimait, se rabattait sur des riens : obtenir un instant son attention, ne pas être pour lui la première venue, être admise à lui rendre de petits services, pouvoir s'imaginer qu'elle lui était utile, cela lui suffisait. « Mon Dieu, qui sait ? pouvait-elle se dire, il est homme après tout ; peut-être au fond se sent-il touché et n'est-il retenu que par la discipline de son état... » Tous ces efforts rencontrèrent une barre de fer, un mur de glace. Le vicaire ne sortit pas d'une froideur absolue. Elle était la fille de l'homme qu'il respectait le plus, mais elle était une femme. Oh ! s'il l'avait évitée, s'il l'avait traitée durement, c'eût été pour elle un triomphe et la preuve qu'elle l'avait atteint au cœur ; mais cette politesse toujours la même, cette résolution de ne pas voir les signes les plus évidents d'amour, étaient quelque chose de terrible. Il ne la reprenait pas, ne se cachait pas d'elle ; il ne sortait pas du parti inébranlable qu'il avait pris de n'admettre son existence que comme une abstraction.

» Au bout de quelque temps, ce fut cruel. Repoussée, désespérée, la pauvre fille dépérissait, son œil s'égara, mais elle s'observait ; au fond personne ne voyait son secret, elle se rongait intérieurement. « Quoi ! se disait-elle, je ne pourrai arrêter un moment son regard ? Il ne m'accordera pas que j'existe ? je ne serai, quoi que je fasse, pour lui qu'une ombre, qu'un fantôme, qu'une âme entre cent autres ? Son amour, ce serait trop désirer, mais son attention, son regard ?... Être son égale, lui si savant, si près de Dieu, je n'y saurais prétendre ; être mère par lui, oh ! ce serait un sacrilège ; mais être à lui, être Marthe pour lui, la première de ses servantes, chargée des soins modestes dont je suis bien capable, et de la sorte avoir tout en commun avec lui, tout, c'est-à-dire la maison, ce qui importe à l'humble femme qui n'a pas été initiée à de plus hautes pensées, oh ! ce serait le paradis ! » Elle restait des après-midi entiers immobile, assise en sa chaise, attachée à cette idée fixe. Elle le voyait, s'imaginait être avec lui, l'entourant de soins, gouvernant sa maison, baisant le bas de sa robe. Elle repous-

sait ces rêves insensés ; mais, après s'y être livrée des heures, elle était pâle, à demi morte. Elle n'existait plus pour ceux qui l'entouraient. Son père aurait dû le voir ; mais que pouvait le simple vieillard contre un mal dont son âme honnête ne pouvait même concevoir la pensée ?

» Cela se continua ainsi peut-être une année. Il est probable que le vicaire ne s'aperçut de rien, tant nos prêtres vivent à cet égard dans le convenu, dans une sorte de résolution de ne pas voir. Cette chasteté admirable ne faisait qu'exciter l'imagination de la pauvre enfant. L'amour chez elle devint culte, adoration pure, exaltation. Elle trouvait ainsi un repos relatif. Son imagination se portait vers des jeux inoffensifs ; elle voulait se dire qu'elle travaillait pour lui, qu'elle était occupée à faire quelque chose pour lui. Elle était arrivée à rêver éveillée, à exécuter comme une somnambule des actes dont elle n'avait qu'une demi-conscience. Nuit et jour, elle n'avait plus qu'une pensée ; elle se figurait le servant, le soignant, comptant son linge, s'occupant de ce qui était trop au-dessous de lui pour qu'il y pensât. Toutes ces chimères arrivèrent à prendre un corps et l'amènèrent à un acte étrange qui ne peut être expliqué que par l'état de folie où elle était décidément depuis quelque temps. »

Ce qui suit, en effet, serait incompréhensible, si l'on ne tenait compte de certains traits du caractère breton. Ce qu'il y a de plus particulier chez les peuples de race bretonne, c'est l'amour. L'amour est chez eux un sentiment tendre, profond, affectueux, bien plus qu'une passion. C'est une volupté intérieure qui use et tue. Rien ne ressemble moins au feu des peuples méridionaux. Le paradis qu'ils rêvent est frais, vert, sans ardeurs. Nulle race ne compte plus de morts par amour ; le suicide y est rare ; ce qui domine, c'est la lente consommation. Le cas est fréquent chez les jeunes conscrits bretons. Incapables de se distraire par des amours vulgaires et vénales, ils succombent à une sorte de langueur indéfinissable. La nostalgie n'est que l'apparence ; la vérité est que l'amour chez eux s'associe d'une manière indissoluble au village, au clocher, à l'Angélus du soir, au paysage favori. L'homme passionné du Midi tue son rival, tue l'objet de sa passion. Le sentiment dont nous par-

lons ne tue que celui qui l'éprouve, et voilà pourquoi la race bretonne est une race facilement chaste ; par son imagination vive et fine, elle se crée un monde aérien qui lui suffit. La vraie poésie d'un tel amour, c'est la chanson de printemps du *Cantique des Cantiques*, poème admirable, bien plus voluptueux que passionné. *Hiems transiit ; imber abiit et recessit... Vox turturis audita est in terra nostra... Surge, amica mea, et veni !*

IV

Ma mère continua ainsi :

« Tout n'est au fond qu'une grande illusion, et ce qui le prouve, c'est que, dans beaucoup de cas, rien n'est plus facile que de duper la nature par des singeries qu'elle ne sait pas distinguer de la réalité. Je n'oublierai jamais la fille de Marzin, le menuisier de la Grand'Rue, qui, folle aussi par suppression de sentiment maternel, prenait une bûche, l'emmaillottait de chiffons, lui mettait un semblant de bonnet d'enfant, puis passait les jours à dorloter dans ses bras ce poupon fictif, à le bercer, à le serrer contre son sein, à le couvrir de baisers. Quand on le mettait le soir dans un berceau à côté d'elle, elle restait tranquille jusqu'au lendemain. Il y a des instincts pour qui l'apparence suffit et qu'on endort par des fictions. La pauvre Kermelle arriva ainsi à réaliser ses songes, à faire ce qu'elle rêvait. Ce qu'elle rêvait, c'était la vie en commun avec celui qu'elle aimait, et la vie qu'elle partageait en esprit, ce n'était pas naturellement la vie du prêtre, c'était la vie du ménage. La pauvre fille était faite pour l'union conjugale. Sa folie était une sorte de folie ménagère, un instinct de ménage contrarié. Elle imaginait son paradis réalisé, se voyait tenant la maison de celui qu'elle aimait, et, comme déjà elle ne séparait plus bien ses rêves de ce qui était vrai, elle fut amenée à une incroyable aberration. Que veux-tu ! ces pauvres filles prouvent par leurs égarements les saintes lois de la nature et leur inévitable fatalité.

» Ses journées se passaient à ourler du linge, à le marquer.

Or, dans sa pensée, ce linge était destiné à la maison qu'elle imaginait, à ce nid en commun où elle eût passé sa vie aux pieds de celui qu'elle adorait. L'hallucination allait si loin que ces draps, ces serviettes, elle les marquait aux initiales du vicaire ; souvent même les initiales du vicaire et les siennes propres se mêlaient. Elle faisait bien ces petits travaux de femme. Son aiguille allait, allait sans cesse, et elle filait des heures délicieuses plongée dans les songes de son cœur, croyant qu'elle et lui ne faisaient qu'un. Elle trompait ainsi sa passion et y trouvait des moments de volupté qui la rassasiaient pour des journées.

» Les semaines s'écoulaient de la sorte à tracer point par point les lettres du nom qu'elle aimait, à les marier aux siennes, et ce passe-temps était pour elle une grande consolation. Sa main était toujours occupée pour lui ; ces linges piqués par elle lui semblaient elle-même. Ils seraient près de lui, le toucheraient, serviraient à ses usages ; ils seraient elle-même près de lui. Quelle joie qu'une telle pensée ! Elle serait toujours privée de lui, c'est vrai ; mais l'impossible est l'impossible ; elle se serait approchée de lui autant que c'était permis. Durant un an, elle savoura ainsi en imagination son pauvre petit bonheur. Seule, les yeux fixés sur son ouvrage, elle était d'un autre monde, se croyait sa femme dans la faible mesure du possible. Les heures coulaient d'un mouvement lent comme son aiguille ; sa pauvre imagination était soulagée. Et puis elle avait parfois quelque espérance : peut-être se laisserait-il toucher, peut-être une larme lui échapperait-elle en découvrant cette surprise, marque de tant d'amour. « Il verra comme je l'aime, il songera qu'il est doux d'être ensemble. » Elle se perdait ainsi durant des jours dans ses rêves, qui se terminaient d'ordinaire par des accès de complète prostration.

» Enfin le jour vint où le ménage fut complet. Qu'en faire ? L'idée de le forcer à accepter un service, à être son obligé en quelque chose, s'empara d'elle absolument. Elle voulait, si j'ose le dire, voler sa reconnaissance, l'amener par violence à lui savoir gré de quelque chose. Voici ce qu'elle imagina. Cela n'avait pas le sens commun, c'était cousu de fil blanc ; mais sa raison sommeillait, et depuis longtemps

elle ne suivait plus que les feux follets de son imagination détraquée.

» On était à l'époque des fêtes de Noël. Après la messe de minuit, le vicaire avait coutume de recevoir au presbytère le maire et les notables pour leur donner une collation. Le presbytère touchait à l'église. Outre l'entrée principale sur la place du village, il avait deux issues : l'une donnant à l'intérieur de la sacristie et mettant ainsi l'église et la cure en communication ; l'autre, au fond du jardin, débouchant sur les champs. Le manoir de Kermelle était à un demi-quart de lieue de là. Pour épargner un détour au jeune garçon qui venait prendre les leçons du vicaire, on lui avait donné la clef de cette porte de derrière. La pauvre obsédée s'empara de cette clef pendant la messe de minuit et entra dans la cure. La servante du vicaire, pour pouvoir assister à la messe, avait mis le couvert d'avance. Notre folle enleva rapidement tout le linge et le cacha dans le manoir.

» Au sortir de la messe, le vol se révéla sur-le-champ. L'émoi fut extrême. On s'étonna tout d'abord que le linge seul eût disparu. Le vicaire ne voulut pas renvoyer ses hôtes sans collation. Au moment du plus vif embarras, la fille apparaît : « Ah ! pour cette fois, vous accepterez nos services, monsieur le curé. Dans un quart d'heure, notre linge va être porté chez vous. » Le vieux Kermelle se joignit à elle, et le vicaire laissa faire, ne se doutant pas naturellement d'un pareil raffinement de supercherie chez une créature à laquelle on n'accordait que l'esprit le plus borné.

» Le lendemain, on réfléchit à ce vol singulier. Il n'y avait nulle trace d'effraction. La principale porte du presbytère et celle du jardin étaient intactes, fermées comme elles devaient l'être. Quant à l'idée que la clef confiée à Kermelle eût pu servir à l'exécution du vol, une pareille idée eût semblé extravagante ; elle ne vint à personne. Restait la porte de la sacristie ; il parut évident que le vol n'avait pu se faire que par là. Le sacristain avait été vu dans l'église tout le temps de l'office. La sacristine, au contraire, avait fait des absences ; elle avait été à l'âtre du presbytère chercher des charbons pour les encensoirs ; elle avait vaqué à deux ou trois autres petits soins ; le soupçon se porta donc sur elle.

C'était une excellente femme, sa culpabilité paraissait souverainement invraisemblable ; mais que faire contre des coïncidences accablantes ? On ne sortait pas de ce raisonnement : « Le voleur est entré par la porte de la sacristie ; or la sacristine seule a pu passer par cette porte, et il est prouvé qu'elle y a passé en réalité ; elle-même l'avoue. » On cédait trop alors à l'idée qu'il était bon que tout crime fût suivi d'une arrestation. Cela donnait une haute idée de la sagacité extraordinaire de la justice, de la promptitude de son coup d'œil, de la sûreté avec laquelle elle saisissait la piste d'un crime. On emmena l'innocente femme à pied entre les gendarmes. L'effet de la gendarmerie, quand elle arrivait dans un village, avec ses armes luisantes et ses belles buffleteries, était immense. Tout le monde pleurait ; la sacristine seule restait calme et disait à tous qu'elle était certaine que son innocence éclaterait.

» Effectivement, dès le lendemain ou le surlendemain, on reconnut l'impossibilité de la supposition qu'on avait faite. Le troisième jour, les gens du village osaient à peine s'aborder, se communiquer leurs réflexions. Tous, en effet, avaient la même pensée et n'osaient se la dire. Cette pensée leur paraissait à la fois évidente et absurde : c'est que la clef du broyeur de lin avait seule pu servir au vol. Le vicaire évitait de sortir pour n'avoir pas à exprimer un doute qui l'obsédait. Jusque-là, il n'avait pas examiné le linge que l'on avait substitué au sien. Ses yeux tombèrent par hasard sur les marques ; il s'étonna, réfléchit tristement, ne se rendit pas compte du mystère des deux lettres, tant les bizarres hallucinations d'une pauvre folle étaient impossibles à deviner.

» Il était plongé dans les plus sombres pensées, quand il vit entrer le broyeur de lin, droit en sa haute taille et plus pâle que la mort. Le vieillard resta debout, fondit en larmes : « C'est elle, dit-il, oh ! la malheureuse ! J'aurais dû la surveiller davantage, entrer mieux dans ses pensées ; mais, toujours mélancolique, elle m'échappait. » Il révéla le mystère ; un instant après, on rapportait au presbytère le linge qui avait été volé.

» La pauvre fille, vu son peu de raison, avait espéré que

l'esclandre s'apaiserait et qu'elle jouirait doucement de son petit stratagème amoureux. L'arrestation de la sacristine et l'émotion qui en fut la suite gâtèrent toute son intrigue. Si le sens moral n'avait pas été chez elle aussi oblitéré qu'il l'était, elle n'eût pensé qu'à délivrer la sacristine ; mais elle n'y songeait guère. Elle était plongée dans une sorte de stupeur qui n'avait rien de commun avec le remords. Ce qui l'abattait, c'était l'avortement évident de sa tentative sur l'esprit du vicaire. Toute autre âme que celle d'un prêtre eût été touchée de la révélation d'un si violent amour. Celle du vicaire n'éprouva rien. Il s'interdit de penser à cet événement extraordinaire, et, dès qu'il vit clairement l'innocence de la sacristine, il dormit, dit sa messe et son bréviaire avec le même calme que tous les jours.

» La maladresse qu'on avait faite en arrêtant la sacristine parut alors dans son énormité. Sans cela, l'affaire aurait pu être étouffée. Il n'y avait pas eu vol réel, mais, après qu'une innocente avait fait plusieurs jours de prison pour un fait qualifié de vol, il était bien difficile de laisser impunie la vraie coupable. La folie n'était pas évidente ; il faut même dire que cette folie n'était qu'intérieure. Avant cela, il n'était venu à la pensée de personne que la fille de Kernelle fût folle. Extérieurement, elle était comme tout le monde, sauf son mutisme presque absolu. On pouvait donc contester l'aliénation mentale ; en outre, l'explication vraie était si bizarre, si incroyable, qu'on n'osait même pas la présenter. La folie n'étant pas constatée, le fait d'avoir laissé arrêter la sacristine était impardonnable. Si le vol n'avait été qu'un jeu, l'auteur de l'espièglerie aurait dû la faire cesser plus tôt, dès qu'une tierce personne en était victime. La malheureuse fut arrêtée et conduite à Saint-Brieuc pour les assises. Elle ne sortit pas un moment de son complet anéantissement ; elle semblait hors du monde. Son rêve était fini ; l'espèce de chimère qu'elle avait nourrie quelque temps et qui l'avait soutenue étant tombée à plat, elle n'existait plus. Son état n'avait rien de violent, c'était un silence morne ; les médecins alors la virent et jugèrent son fait avec discernement.

» Aux assises, la cause fut vite entendue. On ne put tirer

d'elle une seule parole. Le broyeur de lin entra, droit et ferme, la figure résignée. Il s'approcha de la table du prétoire, y déposa ses gants, sa croix de Saint-Louis, son écharpe. « Messieurs, dit-il, je ne peux les reprendre que si vous l'ordonnez ; mon honneur vous appartient. C'est elle qui a tout fait, et pourtant ce n'est pas une voleuse... Elle est malade. » Le brave homme fondait en larmes, il suffoquait. « Assez, assez ! » entendit-on de toutes parts. L'avocat général montra du tact, et sans faire une dissertation sur un cas de rare physiologie amoureuse, il abandonna l'accusation.

» La délibération du jury ne fut pas longue non plus. Tous pleuraient. Quand l'acquittement fut prononcé, le broyeur de lin reprit ses insignes, se retira rapidement, emmenant sa fille, et revint au village de nuit.

» Au milieu de cet éclat public, le vicaire ne put éviter d'apprendre la vérité sur une foule de points qu'il se dissimulait. Il n'en fut pas plus ému. Les faits évidents dont tout le monde s'entretenait, il feignait de les ignorer. Il ne demanda pas son changement, l'évêque ne songea pas à le lui proposer. On pourrait croire que la première fois qu'il revit Kermelle et sa fille, il éprouva quelque trouble. Il n'en fut rien. Il se rendit au manoir à l'heure où il savait devoir rencontrer le père et la fille. « Vous avez péché gravement, dit-il à celle-ci, moins par votre folie, que Dieu vous pardonnera, qu'en laissant emprisonner la meilleure des femmes. Une innocente, par votre faute, a été traitée pendant plusieurs jours comme une voleuse. La plus honnête femme de la paroisse a été emmenée par les gendarmes, à la vue de tous. Vous lui devez réparation. Dimanche, la sacristine sera à son banc, au dernier rang, près de la porte de l'église ; au Credo, vous irez la prendre, et vous la conduirez par la main à votre banc d'honneur, qu'elle mérite plus que vous d'occuper. »

» La pauvre folle fit machinalement ce qui lui était enjoint. Ce n'était plus un être sentant. Depuis ce temps, on ne vit presque plus le broyeur de lin ni sa famille. Le manoir était devenu une sorte de tombeau, d'où l'on n'entendait sortir aucun signe de vie.

» La sacristine mourut la première. L'émotion avait été

trop forte pour cette simple femme. Elle n'avait pas douté un moment de la Providence ; mais tout cela l'avait ébranlée. Elle s'affaiblit peu à peu. C'était une sainte. Elle avait un sentiment exquis de l'église. On ne comprendrait plus cela maintenant à Paris, où l'église signifie peu de chose. Un samedi soir, elle sentit venir sa fin. Sa joie fut grande. Elle fit appeler le vicaire ; une faveur inouïe occupait son imagination : c'était que, pendant la grand'messe du dimanche, son corps restât exposé sur le petit appareil qui sert à porter les cercueils. Assister à la messe encore une dernière fois, quoique morte ; entendre ces paroles consolantes, ces chants qui sauvent ; être là sous le drap mortuaire, au milieu de l'assemblée des fidèles, famille qu'elle avait tant aimée, tout entendre sans être vue, pendant que tous penseraient à elle, prieraient pour elle, seraient occupés d'elle ; communier encore une fois avec les personnes pieuses avant de descendre sous la terre, quelle joie ! Elle lui fut accordée. Le vicaire prononça sur sa tombe des paroles d'édification.

» Le vieux vécut encore quelques années, mourant peu à peu, toujours renfermé chez lui, ne causant plus avec le vicaire. Il allait à l'église, mais il ne se mettait pas à son banc. Il était si fort, qu'il résista huit ou dix ans à cette morne agonie.

» Ses promenades se bornaient à faire quelques pas sous les hauts tilleuls qui abritaient le manoir. Or, un jour, il vit à l'horizon quelque chose d'insolite. C'était le drapeau tricolore qui flottait sur le rocher de Tréguier ; la Révolution de Juillet venait de s'accomplir. Quand il apprit que le roi était parti, il comprit mieux que jamais qu'il avait été de la fin d'un monde. Ce devoir professionnel, auquel il avait tout sacrifié, devenait sans objet, il ne regretta pas de s'être attaché à une idée trop haute du devoir ; il ne songea pas qu'il aurait pu s'enrichir comme les autres ; mais il douta de tout, excepté de Dieu. Les carlistes de Tréguier allaient répétant partout que cela ne durerait pas, que le roi légitime allait revenir. Il souriait de ces folles prédictions. Il mourut peu après, assisté par le vicaire, qui lui commenta ce beau passage qu'on lit à l'office des

morts : « Ne soyez pas comme les païens, qui n'ont pas d'espérance. »

» Après sa mort, sa fille se trouva sans ressources. On s'entendit pour qu'elle fût placée à l'hospice ; c'est là que tu l'as vue. Maintenant, sans doute, elle est morte aussi, et d'autres ont occupé son lit à l'Hôpital général. »

II

PRIÈRE SUR L'ACROPOLE SAINT RENAN — MON ONCLE PIERRE LE BONHOMME SYSTÈME LA PETITE NOËMI (1)

I

JE n'ai commencé d'avoir des souvenirs que fort tard. L'impérieux devoir qui m'obligea, durant les années de ma jeunesse, à résoudre pour mon compte, non avec le laisser aller du spéculatif, mais avec la fièvre de celui qui lutte pour la vie, les plus hauts problèmes de la philosophie et de la religion, ne me laissait pas un quart d'heure pour regarder en arrière. Jeté ensuite dans le courant de mon siècle, que j'ignorais totalement, je me trouvai en face d'un spectacle en réalité aussi nouveau pour moi que le serait la société de Saturne ou de Vénus pour ceux à qui il serait donné de la voir. Je trouvais tout cela faible, inférieur moralement à ce que j'avais vu à Issy et à Saint-Sulpice ; cependant la supériorité de science et de critique d'hommes tels qu'Eugène Burnouf, l'incomparable vie qui s'exhalait de la conversation de M. Cousin, la grande rénovation que l'Allemagne opérait dans presque toutes les sciences historiques, puis les voyages, puis l'ardeur de produire, m'entraînèrent

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} décembre 1876. (N. de l'éd.)

et ne me permirent pas de songer à des années qui étaient déjà loin de moi. Mon séjour en Syrie m'éloigna encore davantage de mes anciens souvenirs. Les sensations entièrement nouvelles que j'y trouvai, les visions que j'y eus d'un monde divin, étranger à nos froides et mélancoliques contrées, m'absorbèrent tout entier. Mes rêves, pendant quelque temps, furent la chaîne brûlée de Galaad, le pic de Safed, où apparaîtra le Messie ; le Carmel et ses champs d'anémones semés par Dieu ; le gouffre d'Aphaca, d'où sort le fleuve Adonis. Chose singulière ! ce fut à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière, un effet comme celui d'une brise fraîche, pénétrante, venant de très loin.

L'impression que me fit Athènes est de beaucoup la plus forte que j'aie jamais ressentie. Il y a un lieu où la perfection existe ; il n'y en a pas deux : c'est celui-là. Je n'avais jamais rien imaginé de pareil. C'était l'idéal cristallisé en marbre pentélique qui se montrait à moi. Jusque-là, j'avais cru que la perfection n'est pas de ce monde ; une seule révélation me paraissait se rapprocher de l'absolu. Depuis longtemps, je ne croyais plus au miracle, dans le sens propre du mot ; cependant la destinée unique du peuple juif, aboutissant à Jésus et au christianisme, m'apparaissait comme quelque chose de tout à fait à part. Or voici qu'à côté du miracle juif venait se placer pour moi le miracle grec, une chose qui n'a existé qu'une fois, qui ne s'était jamais vue, qui ne se reverra plus, mais dont l'effet durera éternellement, je veux dire un type de beauté éternelle, sans nulle tache locale ou nationale. Je savais bien, avant mon voyage, que la Grèce avait créé la science, l'art, la philosophie, la civilisation ; mais l'échelle me manquait. Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin, comme je l'avais eue la première fois que je sentis vivre l'Évangile, en apercevant la vallée du Jourdain des hauteurs de Casyoun. Le monde entier alors me parut barbare. L'Orient me choqua par sa pompe, son ostentation, ses impostures. Les Romains ne furent que de grossiers soldats ; la majesté du plus beau Romain, d'un Auguste, d'un Trajan, ne me sembla que pose auprès de l'aisance, de la noblesse simple de ces citoyens

fiers et tranquilles. Celtes, Germains, Slaves m'apparurent comme des espèces de Scythes consciencieux, mais péniblement civilisés. Je trouvai notre moyen âge sans élégance ni tournure, entaché de fierté déplacée et de pédantisme. Charlemagne m'apparut comme un gros palefrenier allemand ; nos chevaliers me semblèrent des lourdauds, dont Thémistocle et Alcibiade eussent souri. Il y a eu un peuple d'aristocrates, un public tout entier composé de connaisseurs, une démocratie qui a saisi des nuances d'art tellement fines que nos raffinés les aperçoivent à peine. Il y a eu un public pour comprendre ce qui fait la beauté des Propylées et la supériorité des sculptures du Parthénon. Cette révélation de la grandeur vraie et simple m'atteignit jusqu'au fond de l'être. Tout ce que j'avais connu jusque-là me sembla l'effort maladroit d'un art jésuitique, un rococo composé de pompe niaise, de charlatanisme et de caricature.

C'est principalement sur l'Acropole que ces sentiments m'assiégeaient. Un excellent architecte avec qui j'avais voyagé avait coutume de me dire que, pour lui, la vérité des dieux était en proportion de la beauté solide des temples qu'on leur a élevés. Jugée sur ce pied-là, Athénée serait au-dessus de toute rivalité. Ce qu'il y a de surprenant, en effet, c'est que le beau n'est ici que l'honnêteté absolue, la raison, le respect même envers la divinité. Les parties cachées de l'édifice sont aussi soignées que celles qui sont vues. Aucun de ces trompe-l'œil qui, dans nos églises en particulier, sont comme une tentative perpétuelle pour induire la divinité en erreur sur la valeur de la chose offerte. Ce sérieux, cette droiture, me faisaient rougir d'avoir plus d'une fois sacrifié à un idéal moins pur. Les heures que je passais sur la colline sacrée étaient des heures de prière. Toute ma vie repassait, comme une confession générale, devant mes yeux. Mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'en confessant mes péchés, j'en venais à les aimer ; mes résolutions de devenir classique finissaient par me précipiter plus que jamais au pôle opposé. Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci :

PRIÈRE QUE JE FIS SUR L'ACROPOLE
QUAND JE FUS ARRIVÉ A EN COMPRENDRE
LA PARFAITE BEAUTÉ

« O noblesse ! ô beauté simple et vraie ! déesse dont le culte signifie raison et sagesse, toi dont le temple est une leçon éternelle de conscience et de sincérité, j'arrive tard au seuil de tes mystères ; j'apporte à ton autel beaucoup de remords. Pour te trouver, il m'a fallu des recherches infinies. L'initiation que tu conférais à l'Athénien naissant par un sourire, je l'ai conquise à force de réflexions, au prix de longs efforts.

» Je suis né, déesse aux yeux bleus, de parents barbares, chez les Cimmériens bons et vertueux qui habitent au bord d'une mer sombre, hérissée de rochers, toujours battue par les orages. On y connaît à peine le soleil ; les fleurs sont les mousses marines, les algues et les coquillages coloriés qu'on trouve au fond des baies solitaires. Les nuages y paraissent sans couleur, et la joie même y est un peu triste ; mais des fontaines d'eau froide y sortent du rocher, et les yeux des jeunes filles y sont comme ces vertes fontaines où, sur des fonds d'herbes ondulées, se mire le ciel.

» Mes pères, aussi loin que nous pouvons remonter, étaient voués aux navigations lointaines, dans des mers que tes Argonautes ne connurent pas. J'entendis, quand j'étais jeune, les chansons des voyages polaires ; je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures et qui, prenant leur volée tous ensemble, obscurcissent le ciel.

» Des prêtres d'un culte étranger, venu des Syriens de Palestine, prirent soin de m'élever. Ces prêtres étaient sages et saints. Ils m'apprirent les longues histoires de Cronos, qui a créé le monde, et de son fils, qui a, dit-on, accompli un voyage sur la terre. Leurs temples sont trois fois hauts comme le tien, ô Eurhythmie, et semblables à des forêts ; seulement ils ne sont pas solides ; ils tombent en ruine au bout de cinq ou six cents ans : ce sont des fantaisies de barbares, qui s'imaginent qu'on peut faire quelque chose de

bien en dehors des règles que tu as tracées à tes inspirés, ô Raison. Mais ces temples me plaisaient ; je n'avais pas étudié ton art divin ; j'y trouvais Dieu. On y chantait des cantiques dont je me souviens encore : « Salut, étoile de la mer,... reine de ceux qui gémissent en cette vallée de larmes » ; ou bien : « Rose mystique, Tour d'ivoire, Maison d'or, Étoile du matin... » Tiens, déesse, quand je me rappelle ces chants, mon cœur se fond, je deviens presque apostat. Pardonne-moi ce ridicule ; tu ne peux te figurer le charme que les magiciens barbares ont mis dans ces vers, et combien il m'en coûte de suivre la raison toute nue.

» Et puis si tu savais combien il est devenu difficile de te servir ! Toute noblesse a disparu. Les Scythes ont conquis le monde. Il n'y a plus de république d'hommes libres ; il n'y a plus que des rois issus d'un sang lourd, des majestés dont tu sourirais. De pesants Hyperboréens appellent légers ceux qui te servent... Une *pambéotie* redoutable, une ligue de toutes les sottises, étend sur le monde un couvercle de plomb, sous lequel on étouffe. Même ceux qui t'honorent, qu'ils doivent te faire pitié ! Te souviens-tu de ce Calédonien qui, il y a cinquante ans, brisa ton temple à coups de marteau pour l'emporter à Thulé ? Ainsi font-ils tous... J'ai écrit, selon quelques-unes des règles que tu aimes, ô Théonoé, la vie du jeune dieu que je servis dans mon enfance ; ils me traitent comme un Évhémère ; ils m'écrivent pour me demander quel but je me suis proposé ; ils n'estiment que ce qui sert à faire fructifier leurs tables de trapézites. Et pourquoi écrit-on la vie des dieux, ô ciel ! si ce n'est pour faire aimer le divin qui fut en eux, et pour montrer que ce divin vit encore et vivra éternellement au cœur de l'humanité ?

» Te rappelles-tu ce jour, sous l'archontat de Dionysodore, où un laid petit juif, parlant le grec des Syriens, vint ici, parcourut tes parvis sans te comprendre, lut tes inscriptions tout de travers et crut trouver dans ton enceinte un autel dédié à un dieu qui serait le *Dieu inconnu*. Eh bien ! ce petit juif l'a emporté ; pendant mille ans, on t'a traitée d'idole, ô Vérité ; pendant mille ans, le monde a été un désert où ne germait aucune fleur. Durant ce temps,

tu te taisais, ô Salpinx, clairon de la pensée. Déesse de l'ordre, image de la stabilité céleste, on était coupable pour t'aimer, et, aujourd'hui qu'à force de consciencieux travail nous avons réussi à nous rapprocher de toi, on nous accuse d'avoir commis un crime contre l'esprit humain en rompant des chaînes dont se passait Platon.

» Toi seule es jeune, ô Cora ; toi seule es pure, ô Vierge ; toi seule es saine, ô Hygie ; toi seule est forte, ô Victoire. Les cités, tu les gardes, ô Promachos ; tu as ce qu'il faut de Mars, ô Aréa ; la paix est ton but, ô Pacifique. Législatrice, source des constitutions justes ; Démocratie (1), toi dont le dogme fondamental est que tout bien vient du peuple, et que, partout où il n'y a pas de peuple pour nourrir et inspirer le génie, il n'y a rien, apprends-nous à extraire le diamant des foules impures. Providence de Jupiter, ouvrière divine, mère de toute industrie, protectrice du travail, ô Ergané, toi qui fais la noblesse du travailleur civilisé et le mets si fort au-dessus du Scythe paresseux ; Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément ; toi qui habites dans ton père, entièrement unie à son essence ; toi qui es sa compagne et sa conscience ; Énergie de Zeus, étincelle qui allumes et entretiens le feu chez les héros et les hommes de génie, fais de nous des spiritualistes accomplis. Le jour où les Athéniens et les Rhodiens luttèrent pour le sacrifice, tu choisis d'habiter chez les Athéniens, comme plus sages. Ton père cependant fit descendre Plutus dans un nuage d'or sur la cité des Rhodiens, parce qu'ils avaient aussi rendu hommage à sa fille. Les Rhodiens furent riches ; mais les Athéniens eurent de l'esprit, c'est-à-dire la vraie joie, l'éternelle gaieté, la divine enfance du cœur.

» Le monde ne sera sauvé qu'en revenant à toi, en répudiant ses attaches barbares. Courons, venons en troupe. Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins, formeront des théories sacrées pour rapporter les débris qu'elles possèdent, en disant :

(1) ΑΘΗΝΑΣ ΔΗΜΟΚΡΑΤΙΑΣ. Le Bas, *Inscr.*, I, 32^a.

« Pardonne-nous, déesse ! c'était pour les sauver des mauvais génies de la nuit », et rebâtiront tes murs au son de la flûte, pour expier le crime de l'infâme Lysandre. Puis ils iront à Sparte maudire le sol où fut cette maîtresse d'erreurs sombres, et l'insulter parce qu'elle n'est plus.

» Ferme en toi, je résisterai à mes fatales conseillères ; à mon scepticisme, qui me fait douter du peuple ; à mon inquiétude d'esprit, qui, quand le vrai est trouvé, me le fait chercher encore ; à ma fantaisie, qui, après que la raison a prononcé, m'empêche de me tenir en repos. O Archégète, idéal que l'homme de génie incarne en ses chefs-d'œuvre, j'aime mieux être le dernier dans ta maison que le premier ailleurs. Oui, je m'attacherai au stylobate de ton temple ; j'oublierai toute discipline hormis la tienne ; je me ferai stylite sur tes colonnes, ma cellule sera sur ton architrave. Chose plus difficile ! pour toi, je me ferai, si je peux, intolérant, partial. Je n'aimerai que toi. Je vais apprendre ta langue, désapprendre le reste. Je serai injuste pour ce qui ne te touche pas ; je me ferai le serviteur du dernier de tes fils. Les habitants actuels de la terre que tu donnas à Érechthée, je les exalterai, je les flatterai. J'essayerai d'aimer jusqu'à leurs défauts, je me persuaderai, ô Hippias, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle. J'arracherai de mon cœur toute fibre qui n'est pas raison et art pur. Je cesserai d'aimer mes maladies, de me complaire en ma fièvre. Soutiens mon ferme propos, ô Salutaire ; aide-moi, ô toi qui sauves !

» Que de difficultés, en effet, je prévois ! que d'habitudes d'esprit j'aurai à changer ! que de souvenirs charmants je devrai arracher de mon cœur ! J'essayerai ; mais je ne suis pas sûr de moi. Tard je t'ai connue, beauté parfaite. J'aurai des retours, des faiblesses. Une philosophie, perverse sans doute, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. Ne rien aimer, ne rien haïr absolument, devient alors une

sagesse. Si une société, si une philosophie, si une religion eût possédé la vérité absolue, cette société, cette philosophie, cette religion aurait vaincu les autres et vivrait seule à l'heure qu'il est. Tous ceux qui, jusqu'ici, ont cru avoir raison se sont trompés, nous le voyons clairement. Pouvons-nous, sans folle outrecuidance, croire que l'avenir ne nous jugera pas comme nous jugeons le passé ? Voilà les blasphèmes que me suggère mon esprit profondément gâté. Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui.

» Tu souris de ma naïveté. Oui, l'ennui... Nous sommes corrompus : qu'y faire ? J'irai plus loin, déesse orthodoxe, je te dirai la dépravation intime de mon cœur. Raison et bon sens ne suffisent pas. Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. Il viendra des siècles où tes disciples passeront pour les disciples de l'ennui. Le monde est plus grand que tu ne crois. Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral, ton front, ô déesse toujours calme, ne serait pas si serein ; ta tête, plus large, embrasserait divers genres de beauté.

» Tu es vraie, pure, parfaite ; ton marbre n'a point de tache ; mais le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son plâtras. Il est l'image de la voûte du ciel. Il croulera ; mais, si ta cella devait être assez large pour contenir une foule, elle croulerait aussi.

» Un immense fleuve d'oubli nous entraîne dans un gouffre sans nom. O abîme, tu es le Dieu unique. Les larmes de tous les peuples sont de vraies larmes ; les rêves de tous les sages renferment une part de vérité. Tout n'est ici-bas que symbole et que songe. Les dieux passent comme les hommes, et il ne serait pas bon qu'ils fussent éternels. La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. »

II

Au fond, quand je m'étudie, j'ai en effet très peu changé ; le sort m'avait en quelque sorte rivé dès l'enfance à la fonction que je devais accomplir. J'étais fait en arrivant à Paris ; avant de quitter la Bretagne, ma vie était écrite d'avance. Bon gré, mal gré, et nonobstant tous mes efforts consciencieux en sens contraire, j'étais prédestiné à être ce que je suis, un romantique protestant contre le romantisme, un utopiste prêchant en politique le terre à terre, un idéaliste se donnant inutilement beaucoup de mal pour paraître bourgeois, un tissu de contradictions, rappelant l'*hircocerv* de la scolastique, qui avait deux natures. Une de mes moitiés devait être occupée à démolir l'autre, comme cet animal fabuleux de Ctésias qui se mangeait les pattes sans s'en douter. C'est ce que ce grand observateur, Challemel-Lacour, a dit excellemment : « Il pense comme un homme, il sent comme une femme, il agit comme un enfant. » Je ne m'en plains pas, puisque cette constitution morale m'a procuré les plus vives jouissances intellectuelles qu'on puisse goûter.

Ma race, ma famille, ma ville natale, le milieu si particulier où je me développai, en m'interdisant les visées bourgeoises et en me rendant absolument impropre à tout ce qui n'est pas le maniement pur des choses de l'esprit, avaient fait de moi un idéaliste, fermé à tout le reste. L'application eût pu varier ; le fond eût toujours été le même. La vraie marque d'une vocation est l'impossibilité d'y forfaire, c'est-à-dire de réussir à autre chose que ce pour quoi l'on a été créé. L'homme qui a une vocation sacrifie tout involontairement à sa maîtresse œuvre. Des circonstances extérieures auraient pu, comme il arrive souvent, dérouter ma vie et m'empêcher de suivre ma voie naturelle ; mais l'absolue incapacité où j'aurais été de réussir à ce qui n'était pas ma destinée eût été la protestation du devoir contrarié, et la prédestination eût triomphé à sa manière en montrant le sujet qu'elle avait choisi absolument impuissant en dehors du travail pour lequel elle l'avait choisi. Toute application

intellectuelle, j'y aurais réussi. Toute carrière ayant pour objet la recherche d'un intérêt quelconque, j'y aurais été nul, maladroit, au-dessous du médiocre.

Le trait caractéristique de la race bretonne, à tous ses degrés, est l'idéalisme, la poursuite d'une fin morale ou intellectuelle, souvent erronée, toujours désintéressée. Jamais race ne fut plus impropre à l'industrie, au commerce. On obtient tout d'elle par le sentiment de l'honneur ; ce qui est lucre lui paraît peu digne du galant homme ; l'occupation noble est à ses yeux celle par laquelle on ne gagne rien, par exemple celle du soldat, celle du marin, celle du prêtre, celle du vrai gentilhomme qui ne tire de sa terre que le fruit convenu par l'usage sans chercher à l'augmenter, celle du magistrat, celle de l'homme voué au travail de la pensée. Au fond de la plupart de ses raisonnements, il y a cette opinion, fausse sans doute, que la fortune ne s'acquiert qu'en exploitant les autres et en pressurant les pauvres. La conséquence d'une telle manière de voir, c'est que le riche n'est pas très considéré ; on estime beaucoup plus l'homme qui se consacre au bien public ou qui représente l'esprit du pays. Ces braves gens s'indignent contre la prétention qu'ont ceux qui font leur fortune de rendre par surcroît un service social. Quand on leur avait dit autrefois : « Le roi fait cas des Bretons », cela leur suffisait. Le roi jouissait pour eux, était riche pour eux. Persuadés que ce que l'on gagne est pris sur un autre, ils tenaient l'avidité pour chose basse. Une telle conception d'économie politique est devenue très arriérée, mais le cercle des opinions humaines y ramènera peut-être un jour. Grâce, au moins, pour les petits groupes de survivants d'un autre monde, où cette inoffensive erreur a entretenu la tradition du sacrifice ! N'améliorez pas leur sort, ils ne seraient pas plus heureux ; ne les enrichissez pas, ils seraient moins dévoués ; ne les gênez pas pour les faire aller à l'école primaire, ils y perdraient peut-être quelque chose de leurs qualités et n'acquerraient pas celles que donne la haute culture ; mais ne les méprisez pas. Le dédain est la seule chose pénible pour les natures simples ; il trouble leur foi au bien ou les porte à douter que les gens d'une classe supérieure en soient bons appréciateurs.

Cette disposition, que j'appellerais volontiers romantisme moral, je l'eus au plus haut degré, par une sorte d'atavisme. J'avais reçu, avant de naître, le coup de quelque fée. Gode, la vieille sorcière, me le disait souvent. Je naquis avant terme et si faible que, pendant deux mois, on crut que je ne vivrais pas. Gode vint dire à ma mère qu'elle avait un moyen sûr pour savoir mon sort. Elle prit une de mes petites chemises, alla un matin à l'étang sacré ; elle revint la face resplendissante. « Il veut vivre, il veut vivre ! cria-t-elle. A peine jetée sur l'eau, la petite chemise s'est soulevée. » Plus tard, chaque fois que je la rencontrais, ses yeux étincelaient : « Oh ! si vous aviez vu, disait-elle, comme les deux petits bras s'élancèrent ! » Dès lors, j'étais aimé des fées et je les aimais. Ne riez pas de nous autres Celtes. Nous ne ferons pas de Parthénon, le marbre nous manque ; mais nous savons prendre à poignée le cœur et l'âme ; nous avons des coups de stylet qui n'appartiennent qu'à nous ; nous plongeons les mains dans les entrailles de l'homme, et, comme les sorcières de Macbeth, nous les en retirons pleines des secrets de l'infini. La grande profondeur de notre art est de savoir faire de notre maladie un charme. Cette race a au cœur une éternelle source de folie. Le « royaume de féerie », le plus beau qui soit en terre, est son domaine. Seule, elle sait remplir les bizarres conditions que la fée Gloriande impose à qui veut y entrer. Le cor qui ne résonne que touché par des lèvres pures, le hanap magique qui n'est plein que pour l'amant fidèle, n'appartiennent vraiment qu'à nous.

La religion est la forme sous laquelle les races celtiques dissimulent leur soif d'idéal ; mais l'on se trompe tout à fait quand on croit que la religion est pour elles une chaîne, un assujettissement. Aucune race n'a le sentiment religieux plus indépendant. Ce n'est qu'à partir du ^{xiii}^e siècle, et par suite de l'appui que les Normands de France donnèrent au siège de Rome, que le christianisme breton fut entraîné bien nettement dans le courant de la catholicité. Il n'eût fallu que quelques circonstances favorables pour que les Bretons de France fussent devenus protestants, comme leurs frères les Gallois d'Angleterre. Au ^{xvii}^e siècle, notre Bretagne fran-

çaise fut tout à fait conquise par les habitudes jésuitiques et le genre de piété du reste du monde. Jusque-là, la religion y avait eu un cachet absolument à part.

C'est surtout par le culte des saints qu'elle était caractérisée. Entre tant de particularités que la Bretagne possède en propre, l'hagiographie locale est sûrement la plus singulière. Quand on visite à pied le pays, une chose frappe au premier coup d'œil. Les églises paroissiales, où se fait le culte du dimanche, ne diffèrent pas essentiellement de celles des autres pays. Que si l'on parcourt la campagne, au contraire, on rencontre souvent dans une seule paroisse jusqu'à dix et quinze chapelles, petites maisonnettes n'ayant le plus souvent qu'une porte et une fenêtre, et dédiées à un saint dont on n'a jamais entendu parler dans le reste de la chrétienté. Ces saints locaux, que l'on compte par centaines, sont tous du ^v^e siècle ou du ^{vi}^e, c'est à dire de l'époque de l'émigration ; ce sont des personnages ayant pour la plupart réellement existé, mais que la légende a entourés du plus brillant réseau de fables. Ces fables, d'une naïveté sans pareille, vrai trésor de mythologie celtique et d'imaginations populaires, n'ont jamais été complètement écrites. Les recueils édifiants faits par les bénédictins et les jésuites, même le naïf et curieux écrit d'Albert Legrand, dominicain de Morlaix, n'en présentent qu'une faible partie. Loin d'encourager ces vieilles dévotions populaires, le clergé ne fait que les tolérer ; s'il le pouvait, il les supprimerait. Il sent bien que c'est là le reste d'un autre monde, d'un monde peu orthodoxe. On vient, une fois par an, dire la messe dans ces chapelles ; les saints auxquels elles sont dédiées sont trop maîtres du pays pour qu'on songe à les chasser ; mais on ne parle guère d'eux à la paroisse. Le clergé laisse le peuple visiter ces petits sanctuaires selon les rites antiques, y venir demander la guérison de telle ou telle maladie, y pratiquer ses cultes bizarres ; il feint de l'ignorer. Où donc est caché le trésor de ces vieilles histoires ? Dans la mémoire du peuple. Allez de chapelle en chapelle ; faites parler les bonnes gens, et, s'ils ont confiance en vous, ils vous conteront, moitié sur un ton sérieux, moitié sur le ton de la plaisanterie, d'inappréciables récits, dont la mythologie com-

parée et l'histoire sauront tirer un jour le plus riche parti (1).

Ces récits eurent la plus grande influence sur le tour de mon imagination. Les chapelles dont je viens de parler sont toujours solitaires, isolées dans des landes, au milieu des rochers ou dans des terrains vagues tout à fait déserts. Le vent courant sur les bruyères, gémissant dans les genêts, me causait de folles terreurs. Parfois je prenais la fuite, éperdu, comme poursuivi par les génies du passé. D'autres fois, je regardais, par la porte à demi enfoncée de la chapelle, les vitraux ou les statuettes en bois peint qui ornaient l'autel. Cela me plongeait dans des rêves sans fin. La physiologie étrange, terrible de ces saints, plus druides que chrétiens, sauvages, vindicatifs, me poursuivait comme un cauchemar. Tout saints qu'ils étaient, ils ne laissaient pas d'être parfois sujets à d'étranges faiblesses. Grégoire de Tours nous a raconté l'histoire de ce Winnoch, qui passa par Tours en allant à Jérusalem, portant pour tout vêtement des peaux de brebis dépouillées de leur laine. Il parut si pieux, qu'on le garda et qu'on le fit prêtre. Il ne mangeait que des herbes sauvages et portait le vase de vin à sa bouche de telle façon qu'on aurait dit que c'était seulement pour l'effleurer. Mais la libéralité des dévots lui ayant souvent apporté des vases remplis de cette liqueur, il prit l'habitude d'en boire, et on le vit plusieurs fois ivre. Le diable s'empara de lui à tel point qu'armé de couteaux, de pierres, de bâtons, de tout ce qu'il pouvait saisir, il poursuivait les gens qu'il voyait. On fut obligé de l'attacher avec des chaînes dans sa cellule. Ce fut un saint tout de même. Saint Cadoc, saint Iltud, saint Conéry, saint Renan ou Ronan, m'apparaissaient de même comme des espèces de géants. Plus tard, quand je connus l'Inde, je vis que mes saints étaient de vrais *richis*, et que par eux j'avais touché à ce que notre monde aryen a de plus primitif, à l'idée de solitaires maîtres de la nature, la dominant par l'ascétisme et la force de la volonté.

Naturellement, le dernier saint que je viens de citer était celui qui me préoccupait le plus ; puisque son nom était

(1) Un consciencieux et infatigable chercheur, M. Luzel, sera, j'espère, le Pausanias de ces petites chapelles locales et fixera par écrit toute cette magnifique légende, à la veille de se perdre.

celui que je portais (1). Entre tous les saints de Bretagne il n'y en a pas, du reste, de plus original. On m'a raconté deux ou trois fois sa vie, et toujours avec des circonstances plus extraordinaires les unes que les autres. Il habitait la Cornouailles, près de la petite ville qui porte son nom (Saint-Renan). C'était un esprit de la terre plus qu'un saint. Sa puissance sur les éléments était effrayante. Son caractère était violent et un peu bizarre ; on ne savait jamais d'avance ce qu'il ferait, ce qu'il voudrait. On le respectait ; mais cette obstination à marcher seul dans sa voie inspirait une certaine crainte ; si bien que le jour où on le trouva mort sur le sol de sa cabane, la terreur fut grande alentour. Le premier qui, en passant, regarda par la fenêtre ouverte et le vit étendu par terre, s'enfuit à toutes jambes. Pendant sa vie, il avait été si volontaire, si particulier, que nul ne se flattait de pouvoir deviner ce qu'il désirait que l'on fît de son corps. Si l'on ne tombait pas juste, on craignait une peste, quelque engloutissement de ville, un pays tout entier changé en marais, tel ou tel de ces fléaux dont il disposait de son vivant. Le mener à l'église de tout le monde eût été chose peu sûre. Il semblait parfois l'avoir en aversion. Il eût été capable de se révolter, de faire un scandale. Tous les chefs étaient assemblés dans la cellule, autour du grand corps noir, gisant à terre, quand l'un d'eux ouvrit un sage avis : « De son vivant, nous n'avons jamais pu le comprendre ; il était plus facile de dessiner la vie de l'hirondelle au ciel que de suivre la trace de ses pensées ; mort, qu'il fasse encore à sa tête. Abattons quelques arbres, faisons un chariot, où nous attellerons quatre bœufs. Il saura bien les conduire à l'endroit où il veut qu'on l'enterre. » Tous approuvèrent. On ajusta les poutres, on fit les roues avec des tambours pleins, sciés dans l'épaisseur des gros chênes, et on posa le saint dessus.

Les bœufs, conduits par la main invisible de Ronan, marchèrent droit devant eux, au plus épais de la forêt. Les arbres s'inclinaient ou se brisaient sous leurs pas avec des craquements effroyables. Arrivé enfin au centre de la forêt,

(1) La forme ancienne est Ronan, qui se retrouve dans les noms de Leu, Loc-Ronan, les eaux de Saint-Ronan (pays de Galles), etc.

à l'endroit où étaient les plus grands chênes, le chariot s'arrêta. On comprit ; on enterra le saint et on bâtit son église en ce lieu.

De tels récits me donnèrent de bonne heure le goût de la mythologie. La naïveté avec laquelle on les prenait reportait à des milliers d'années en arrière. On me conta la façon dont mon père, dans son enfance, fut guéri de la fièvre. Le matin, avant le jour, on le conduisit à la chapelle du saint qui en guérissait. Un forgeron vint en même temps, avec sa forge, ses clous, ses tenailles. Il alluma son fourneau, rougit ses tenailles, et, mettant le fer rouge devant la figure du saint : « Si tu ne tires pas la fièvre à cet enfant, dit-il, je vais te ferrer comme un cheval. » Le saint obéit sur-le-champ. La sculpture en bois a été longtemps florissante en Bretagne. Ces statues de saints sont d'un réalisme étonnant ; pour des imaginations plastiques, elles vivent. Je me souviens d'un brave homme, pas beaucoup plus fou que les autres, qui s'échappait quand il pouvait, le soir. Le matin, on le trouvait dans les églises en bras de chemise, suant sang et eau. Il avait passé la nuit à déclouer les christs en croix et à tirer les flèches du corps des saint-Sébastien.

Ma mère, qui par un côté était Gasconne (mon grand-père du côté maternel était de Bordeaux), racontait ces vieilles histoires avec esprit et finesse, glissant avec art entre le réel et le fictif, d'une façon qui impliquait qu'au fond tout cela n'était vrai qu'en idée. Elle aimait ces fables comme Bretonne, elle en riait comme Gasconne, et ce fut là tout le secret de l'éveil et de la gaieté de sa vie. Quant à moi, ce milieu étrange m'a donné pour les études historiques les qualités que je peux avoir. J'y ai pris une sorte d'habitude de voir sous terre et de discerner des bruits que d'autres oreilles n'entendent pas. L'essence de la critique est de savoir comprendre des états très différents de celui où nous vivons. J'ai vu le monde primitif. En Bretagne, avant 1830, le passé le plus reculé vivait encore. Le *xiv^e*, le *xv^e* siècle étaient le monde qu'on avait journallement sous les yeux dans les villes. L'époque de l'émigration galloise (*v^e* et *vi^e* siècles) était visible dans les campagnes pour un œil exercé. Le paganisme se dégageait derrière

la couche chrétienne, souvent fort transparente. A cela se mêlaient des traits d'un monde plus vieux encore, que j'ai retrouvés chez les Lapons. En visitant, en 1870, avec le prince Napoléon, les huttes d'un campement de Lapons, près de Tromsoë, je crus plus d'une fois, dans des types de femmes et d'enfants, dans certains traits, dans certaines habitudes, voir ressusciter devant moi mes plus anciens souvenirs. L'idée me vint que, dans les temps antiques, il put y avoir des mélanges entre des branches perdues de la race celtique et les races analogues aux Lapons qui couvraient le sol à leur arrivée. Ma formule ethnique serait de la sorte : « Un Celte, mêlé de Gascon, mâtiné de Lapon. » Une telle formule devrait, je crois, représenter, d'après les théories des anthropologistes, le comble du crétinisme et de l'imbécillité ; mais ce que l'anthropologie traite de stupidité chez les vieilles races incomplètes n'est souvent qu'une force extraordinaire d'enthousiasme et d'intuition.

III

Tout me prédestinait donc bien réellement au romantisme, je ne dis pas au romantisme de la forme (je compris assez vite que le romantisme de la forme est une erreur ; que, s'il y a deux manières de sentir et de penser, il n'y a qu'une seule forme pour exprimer ce qu'on pense et ce qu'on sent), mais au romantisme de l'âme et de l'imagination, à l'idéal pur. Je sortais de la vieille race idéaliste en ce qu'elle avait de plus authentique. Il y a dans le pays de Goëlo ou d'Avaugour, sur le Trieux, un endroit que l'on appelle le Lédano, parce que, là, le Trieux s'élargit et forme une lagune avant de se jeter dans la mer. Sur le bord du Lédano est une grande ferme qui s'appelait Keranbélec ou Meskanbélec. Là était le centre du clan des Renan, bonnes gens venus du Cardigan, sous la conduite de Fragan, vers l'an 480. Ils vécurent là treize cents ans d'une vie obscure, faisant des économies de pensées et de sensations, dont le capital accumulé m'est échu. Je sens que je pense pour eux et qu'ils vivent en moi. Pas un de ces braves

gens n'a cherché, comme disaient les Normands, à *guaigner* ; aussi restèrent-ils toujours pauvres. Mon incapacité d'être méchant, ou seulement de le paraître, vient d'eux. Ils ne connaissaient que deux genres d'occupations, cultiver la terre et se hasarder en barque dans les estuaires et les archipels de rochers que forme le Trieux à son embouchure. Peu avant la Révolution, trois d'entre eux grèrèrent une barque en commun et se fixèrent à Lézardrieux. Ils vivaient ensemble sur la barque, le plus souvent retirée dans une anse du Lédano ; ils naviguaient à leur plaisir et quand la fantaisie leur en prenait. Ce n'étaient pas des bourgeois, car ils n'étaient pas jaloux des nobles, c'étaient des marins aisés et ne dépendant de personne.

Mon grand-père, l'un d'eux, fit une étape de plus dans la vie citadine ; il vint à Tréguier. Quand éclata la Révolution, il se montra patriote ardent, mais honnête. Il avait quelque argent ; tous ceux qui étaient dans la même situation que lui achetèrent des biens nationaux : quant à lui, il n'en voulut pas ; il trouvait ces biens mal acquis. Il n'estimait pas honorable de faire par surprise de grands gains n'impliquant aucun travail. Les événements de 1814 à 1815 le mirent hors de lui. Hegel n'avait pas encore découvert que le vainqueur a toujours raison, et, en tout cas, le bonhomme aurait eu peine à comprendre que c'était la France qui avait vaincu à Waterloo. Il me réservait le privilège de ces belles théories, dont je commence du reste à me dégoûter. Le soir du 19 mars 1815, il vint voir ma mère : « Demain matin, dit-il, lève-toi de bonne heure et regarde la tour. » Effectivement, pendant la nuit, le sacristain n'ayant pas voulu donner la clef de la tour, il avait escaladé, avec quelques autres patriotes, une forêt d'arcs-boutants et de clochetons, au risque de se rompre vingt fois le cou, pour arborer le drapeau national. Quelques mois après, quand le drapeau contraire l'eut emporté, à la lettre il perdit la raison. Il sortit dans la rue avec une énorme cocarde tricolore. « Je voudrais bien savoir, dit-il, qui est-ce qui va venir m'arracher cette cocarde. » On l'aimait dans le quartier. « Personne, capitaine, personne », lui répondit-

on, et on le ramena doucement par le bras à la maison. Mon père partageait les mêmes sentiments. Il fit les campagnes de l'amiral Villaret-Joyeuse. Pris par les Anglais, il passa plusieurs années sur les pontons. Chaque année, sa jouissance était d'aller, le jour où l'on tirait au sort, humilier les recrues nouvelles de ses souvenirs de volontaire. Regardant d'un œil de mépris ceux qui mettaient la main dans l'urne : « Autrefois, disait-il, nous ne faisons pas ainsi. » Et il haussait ostensiblement les épaules sur la décadence des temps.

C'est par ce que j'ai vu de ces excellents marins et ce que j'ai lu et entendu des paysans de Lithuanie ou même de Pologne, que j'ai formé mes idées sur la vertu innée de nos races, quand elles sont organisées selon le type du clan primitif. On ne comprendra jamais ce qu'il y avait de bonté dans ces vieux Celtes, et même de politesse et de douceur de mœurs. J'en ai vu encore le modèle expirant, il y a une trentaine d'années, dans la jolie île de Bréhat, avec ses mœurs patriarcales, dignes du temps des Phéaciens. Le désintéressement, l'incapacité pratique de ces braves gens, dépassaient toute imagination. Ce qui montrait leur noblesse, c'est que, dès qu'ils voulaient faire quelque chose qui ressemblât à un négoce, ils étaient sûrement trompés. Depuis que le monde existe, jamais on ne se ruina avec plus de fougue, plus d'imagination, plus d'entrain, plus de gaieté. C'était un feu roulant de paradoxes pratiques, d'amusantes fantaisies. Impossible de mépriser plus joyeusement toutes les lois du bon sens positif et de la saine économie.

« Maman, demandai-je un jour à ma mère, dans les dernières années de sa vie, est-ce que vraiment tous ceux de notre famille que vous avez connus étaient aussi réfractaires à la fortune que ceux que j'ai connus moi-même ?

— Tous pauvres comme Job, me répondit-elle. A quoi penses-tu donc ? Comment veux-tu qu'il en fût autrement ? Aucun d'eux ne naquit riche et aucun d'eux n'a pillé ni rançonné personne. En ce temps-là, il n'y avait de riches que le clergé et les nobles. Il y a pourtant une exception, c'est Z... qui est devenu millionnaire. Ah ! celui-là

est un homme considéré, bien établi dans le monde, presque un député, susceptible au moins de l'être.

— Comment donc Z... a-t-il fait une fortune considérable, quand tous autour de lui sont restés pauvres ?

— Je ne peux pas te dire cela... Il y a des gens qui naissent pour être riches, d'autres qui ne le seront jamais. Il faut avoir des griffes, se servir le premier. Or c'est ce que nous n'avons jamais su faire. Dès qu'il s'agit de prendre la meilleure portion sur le plat qui passe, notre politesse naturelle s'y oppose. Aucun de tes ascendants n'a gagné d'argent. Ils n'ont rien pris à la masse, n'ont pas appauvri le monde. Ton grand-père ne voulut pas suivre l'exemple des autres, acheter des biens nationaux. Ton père était comme tous les marins. La preuve qu'il était né pour naviguer et se battre, c'est qu'il avait une complète inaptitude pour les affaires. Quand tu vins au monde, nous étions si tristes, que je te pris sur mes genoux et pleurai amèrement. Les marins, vois-tu, ne ressemblent pas au reste du monde. J'en ai vu qui, au début de leur engagement, avaient entre les mains des sommes assez fortes. Ils imaginaient un divertissement singulier. Ils faisaient chauffer les écus dans un poêlon, puis les jetaient dans la rue, riant aux éclats des efforts de la canaille pour s'en saisir. C'était une façon de marquer qu'on ne se fait pas tuer pour des pièces de six francs, et que le courage et le devoir ne se payent pas. Et ton oncle Pierre, en voilà encore un qui m'a donné du souci. O ciel !

— Parlez-moi de lui, dis-je ; je ne sais pourquoi, je l'aime.

— Tu l'as vu un jour ; il nous rencontra près du pont ; il te salua ; mais tu étais trop respecté dans le pays ; il n'osa te parler, et je ne voulus pas te le dire. C'était la meilleure créature de Dieu ; mais on ne put jamais l'astreindre à travailler. Il était toujours par voies et par chemins, passant ses jours et ses nuits dans les cabarets ; avec cela, bon et honnête ; mais il fut impossible de lui donner un état. Tu ne peux te figurer comme il était charmant avant que la vie qu'il menait l'eût épuisé. Il était adoré dans le pays, on se l'arrachait. Ce qu'il savait de

contes, de proverbes, d'histoires à faire mourir de rire ne peut se concevoir. Tout le pays le suivait. Avec cela, assez instruit ; il avait beaucoup lu. Dans les cabarets, on faisait cercle autour de lui, on l'applaudissait. Il était la vie, l'âme, le boute-en-train de tout le monde. Il fit une véritable révolution littéraire. Jusque-là, *les Quatre fils Aymon* et *Renaud de Montauban* avaient eu la vogue. On connaissait tous ces vieux personnages, on savait leur vie par cœur ; chacun avait son héros particulier pour lequel il se passionnait. Pierre fit connaître des histoires moins vieilles, qu'il prenait dans les livres, mais qu'il accommodait au goût du pays.

» Nous avions alors une assez bonne bibliothèque. Quand vinrent les Pères de la mission, sous Charles X, le prédicateur fit un si beau sermon contre les livres dangereux, que chacun brûla tout ce qu'il avait de volumes chez lui. Le missionnaire avait dit qu'il valait mieux en brûler plus que moins, et que d'ailleurs tous pouvaient être dangereux selon les circonstances. Je fis comme tout le monde ; mais ton père en jeta plusieurs sur le haut de la grande armoire. « Ceux-là sont trop jolis », me dit-il. C'étaient *Don Quichotte*, *Gil Blas*, *le Diable boiteux*. Pierre les dénicha en cet endroit. Il les lisait aux gens du peuple et aux gens du port. Toute notre bibliothèque y a passé. De la sorte, il mangea le peu qu'il avait, une petite aisance, et devint un pur vagabond ; ce qui ne l'empêchait pas d'être doux, excellent, incapable de faire du mal à une mouche.

— Mais pourquoi, dis-je, ses tuteurs ne le firent-ils pas embarquer comme marin ? Cela l'eût entraîné et réglé un peu.

— C'aurait été impossible ; tout le peuple l'eût suivi ; on l'aimait trop. Si tu savais comme il avait de l'imagination. Pauvre Pierre ! je l'aimais tout de même ; je l'ai vu parfois si charmant ! Il y avait des moments où un mot de lui vous faisait pâmer de rire. Il possédait une façon d'ironie, une manière de plaisanter sans qu'on fût averti, ni que rien préparât le trait, que je n'ai vues à personne. Je n'oublierai jamais le soir où l'on vint m'avertir qu'on l'avait trouvé mort au bord du chemin de Langoat. J'allai, je le

fis habiller proprement. On l'enterra ; le curé me dit de bien bonnes paroles sur la mort de ces vagabonds, dont le cœur n'est pas toujours aussi loin de Dieu que l'on pourrait croire. »

Pauvre oncle Pierre ! j'ai bien souvent pensé à lui. Cette tardive estime sera sa seule récompense. Le paradis métaphysique ne serait pas sa place. Son imagination, son entrain, sa sensualité vive, firent de lui, dans son milieu, une apparition à part. Le caractère de mon père ne ressemblait nullement au sien. Mon père était plutôt doux et mélancolique. Il me donna le jour, vieux, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart.

IV

Je touchais par ma grand'mère maternelle à un monde de bourgeoisie beaucoup plus rangée. Ma bonne maman, comme je l'appelais, était un fort aimable modèle de la bourgeoisie d'autrefois. Elle avait été extrêmement jolie. Je l'ai connue dans ses dernières années, gardant toujours la mode du moment où elle devint veuve. Elle tenait à sa classe, ne quitta jamais ses coiffes de bourgeoise, ne souffrit jamais d'être appelée que *mademoiselle*. Les dames nobles l'avaient en haute estime. Quand elles rencontraient ma sœur Henriette, elles la caressaient : « Ma petite, lui disaient-elles, votre grand'mère était une personne bien recommandable, nous l'aimions beaucoup ; soyez comme elle. » En effet, ma sœur l'aimait extrêmement et la prit pour exemple ; mais ma mère, rieuse et pleine d'esprit, différait beaucoup d'elle ; la mère et la fille faisaient en tout le contraste le plus parfait.

Cette bonne bourgeoisie de Lannion était admirable de candeur, de respect et d'honnêteté. Beaucoup de mes tantes restèrent sans se marier, mais n'en étaient pas moins heureuses, grâce à un esprit de sainte enfance qui rendait

tout léger. On vivait ensemble, on s'animait, on participait aux mêmes croyances. Mes tantes X... n'avaient d'autre divertissement que, le dimanche, après les offices, de faire voler une plume, chacune soufflant à son tour pour l'empêcher de toucher terre. Les grands éclats de rire que cela leur causait les approvisionnaient de joie pour huit jours. La piété de ma grand'mère, sa politesse, son culte pour l'ordre établi, me sont restés comme une des meilleures images de cette vieille société fondée sur Dieu et le roi, deux états qu'il n'est pas sûr qu'on puisse remplacer.

Quand la Révolution éclata, ma bonne-maman l'eut en horreur, et bientôt elle fut à la tête des pieuses personnes qui cachaient les prêtres insermentés. La messe se disait dans son salon. Les dames nobles étant dans l'émigration, elle regardait comme son devoir de les remplacer en cela. La plupart de mes oncles, au contraire, étaient grands patriotes. Quand il y avait des deuils publics, par exemple à propos de la trahison de Dumouriez, mes oncles laissaient croître leur barbe, sortaient avec des mines consternées, des cravates énormes et des vêtements en désordre. Ma bonne maman avait alors de fines railleries, qui n'étaient pas sans danger : « Ah ! mon pauvre Tanneguy, qu'avez-vous ? quel malheur nous est survenu ? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à ma cousine Amélie ? Est-ce que l'asthme de ma tante Augustine va plus mal ? — Non, ma cousine, la République est en danger. — Ce n'est que cela ? Ah ! mon cher Tanneguy, que vous me soulagez ! Vous m'enlevez un véritable poids de dessus le cœur. »

Elle joua ainsi pendant deux ans avec la guillotine, et ce fut miracle si elle y échappa. Elle avait pour compagne de son dévouement une dame Taupin, très pieuse comme elle. Les prêtres alternaient entre sa maison et celle de Mme Taupin. Mon oncle Y..., très révolutionnaire, au fond excellent homme, lui disait souvent : « Ma cousine, prenez garde ; si j'étais obligé de savoir qu'il y a des prêtres ou des aristocrates cachés chez vous, je vous dénoncerais. » Elle répondait qu'elle ne connaissait que de vrais amis de la République, mais ce qui s'appelle de vrais amis !...

C'est, en effet, Mme Taupin qui fut guillotinée. Ma

mère ne me racontait jamais cette scène sans la plus vive émotion. Elle me montra, dans mon enfance, les lieux où tout s'était passé. Le jour de l'exécution, ma bonne maman emmena toute la famille hors de Lannion, pour ne point participer au crime qui allait s'y accomplir. On se rendit avant le jour à une chapelle située à une demi-lieue de la ville, dans un endroit désert, et dédiée à saint Roch. Beaucoup de personnes pieuses s'y rencontrèrent. Un signal devait les avertir du moment où la tête tomberait, pour que tous fussent en prière quand l'âme de la martyre serait présentée par les anges au trône de Dieu.

Tout cela créait des liens d'une profondeur dont nous n'avons plus l'idée. Ma bonne-maman aimait les prêtres, leur courage, leur dévouement. Elle éprouva leur glaciale froideur. Sous le Consulat, quand le culte fut rétabli, le prêtre qu'elle avait caché au péril de sa vie fut nommé curé d'une paroisse près de Lannion. Elle prit ma mère, alors enfant, par la main, et elles firent ensemble un voyage de deux lieues, sous un soleil ardent. Revoir celui qu'elle avait vu officier de nuit chez elle, dans de si tragiques circonstances, lui faisait battre le cœur. L'orgueil sacerdotal, peut-être le sentiment du devoir, inspira au prêtre une étrange conduite. Il la reconnut à peine, la reçut debout et la congédia après deux ou trois paroles. Pas un remerciement, pas une félicitation, pas un souvenir. Il ne lui proposa même pas un verre d'eau. Ma grand'mère pensa défaillir ; elle revint à Lannion avec ma mère, fondant en larmes, soit qu'elle se reprochât une erreur de son cœur de femme, soit qu'elle fût révoltée contre tant d'orgueil. Ma mère ne sut jamais si, dans le sentiment qui lui resta de ce jour, le froissement ou l'admiration l'emportèrent. Peut-être finit-elle par comprendre la sagesse profonde de ce prêtre, qui sembla lui dire brusquement : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre toi et moi ? » et ne voulut pas reconnaître qu'il dût lui savoir quelque gré du bien qu'elle avait fait. Les femmes admettent difficilement ce degré d'abstraction. L'œuvre se personnifie toujours pour elles en quelqu'un, et elles ont peine à trouver naturel qu'on ait combattu côte à côte sans se connaître ni s'aimer.

Ma mère, gaie, ouverte, curieuse, aimait plutôt la Révo-

lution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne-maman; elle écoutait les chansons patriotiques. Le *Chant du Départ* lui avait fait une vive impression, elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères :

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes...

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et terribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs, indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de terreur, sa vie semblait renaître tout entière. J'ai pris d'elle un goût invincible de la Révolution, qui me la fait aimer malgré ma raison et malgré tout le mal que j'ai dit d'elle. Je n'efface rien de ce que j'ai dit ; mais, depuis que je vois l'espèce de rage avec laquelle des écrivains étrangers cherchent à prouver que la Révolution française n'a été que honte, folie, et qu'elle constitue un fait sans importance dans l'histoire du monde, je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux, puisqu'on en est si jaloux.

V

Un personnage singulier, qui resta longtemps pour nous une énigme, compta pour quelque chose parmi les causes qui firent de moi, en somme, bien plus un fils de la Révolution qu'un fils des croisés. C'était un vieillard dont la vie, les idées, les habitudes, formaient avec celles du pays le plus singulier contraste. Je le voyais tous les jours, couvert d'un manteau râpé, aller acheter chez une petite marchande pour deux sous de lait dans un vase de fer-blanc. Il était pauvre, sans être précisément dans la misère. Il ne parlait à personne ; mais son œil timide avait beaucoup de douceur. Les personnes que des circonstances tout à fait exceptionnelles mettaient en rapport avec lui étaient enchantées de son aménité, de son sourire, de sa haute raison.

Je n'ai jamais su son nom, et même je crois que personne

ne le savait. Il n'était pas du pays et n'avait aucune famille. Sa paix était profonde, et la singularité de sa vie n'excitait plus que de l'étonnement ; mais ce résultat, il ne l'avait pas conquis tout d'abord. Il avait fait bien des écoles. Un temps fut où il avait eu des rapports avec les gens du pays, leur avait dit quelques-unes de ses idées ; personne n'y comprit rien. Le mot *système*, qu'il prononça deux ou trois fois, parut drôle. On l'appela « Système », et bientôt il n'eut plus d'autre nom. S'il eût continué, cela eût mal tourné, les enfants lui eussent jeté des pierres. En vrai sage, il se tut, ne dit plus mot à personne et eut le repos. Il sortait tous les jours pour aller acheter ses petites provisions ; le soir, il se promenait dans quelque lieu retiré. Son visage était sérieux, mais non triste, plutôt aimable que malveillant. Dans la suite, quand je lus la *Vie de Spinoza* par Colerus, je vis que j'avais eu sous les yeux dans mon enfance un modèle tout semblable au saint d'Amsterdam. On le laissait tout à fait tranquille ; on le respectait même. Sa résignation, sa mine souriante, paraissaient une vision d'un autre monde. On ne comprenait pas, mais on sentait en lui quelque chose de supérieur ; on s'inclinait.

Il n'allait jamais à l'église et évitait toutes les occasions où il eût fallu manifester une foi religieuse matérielle. Le clergé le voyait de très mauvais œil ; on ne parlait pas contre lui au prône, car il n'y avait pas scandale ; mais, en secret, on ne prononçait son nom qu'avec épouvante. Une circonstance particulière augmentait cette animosité et créait autour du vieux solitaire une sorte d'atmosphère de diaboliques terreurs.

Il possédait une bibliothèque très considérable, composée d'écrits du XVIII^e siècle. Toute cette grande philosophie, qui, en somme, a plus fait que Luther et Calvin, était là réunie. Le studieux vieillard la savait par cœur et vivait des petits profits que lui rapportait le prêt de ses volumes à quelques personnes qui lisaient. C'était là pour le clergé une sorte de puits de l'abîme, dont on parlait avec horreur. L'interdiction de lui emprunter des livres était absolue. Le grenier de *Système* passait pour le réceptacle de toutes les impiétés.

Naturellement je partageais cette horreur, et c'est bien

plus tard, quand mes idées philosophiques se furent assises, que je songeai que j'avais eu le bonheur dans mon enfance de voir un véritable sage. Ses idées, je les reconstruisis sans peine en rapprochant quelques mots qui m'avaient paru autrefois inintelligibles, et dont je me souvenais. Dieu était pour lui l'ordre de la nature, la raison intime des choses. Il ne souffrait pas qu'on le niât. Il aimait l'humanité comme représentant la raison, et haïssait la superstition comme la négation de la raison. Sans avoir le souffle poétique que le XIX^e siècle a su ajouter à ces grandes vérités, Système, j'en suis sûr, vit très haut et très loin. Il était dans le vrai. Loin de méconnaître Dieu, il avait honte pour ceux qui s'imaginent le toucher. Perdu dans une paix profonde et une sincère humilité, il voyait les erreurs des hommes avec plus de pitié que de haine. Il était évident qu'il méprisait son siècle. La renaissance de la superstition, qu'il avait crue entermée par Voltaire et Rousseau, lui semblait, dans la génération nouvelle, le signe d'un complet abêtissement.

Un matin, on le trouva mort dans sa pauvre chambre, au milieu de ses livres empilés. C'était après 1830 ; le maire lui fit le soir des funérailles décentes. Le clergé acheta toute sa bibliothèque à vil prix et la fit détruire. On ne découvrit dans sa commode aucun papier qui pût aider à percer le mystère qui l'entourait. Seulement, dans un coin, on trouva soigneusement enveloppé un bouquet de fleurs desséchées, liées par un ruban tricolore. On crut d'abord à quelque souvenir d'amour, et plusieurs brodèrent sur ce canevas le roman de l'inconnu ; mais le ruban tricolore troublait une telle hypothèse. Ma mère ne croyait nullement que ce fût là l'explication véritable. Quoiqu'elle eût un respect instinctif pour Système, elle me disait toujours : « C'est un vieux terroriste. Je me figure par moments l'avoir vu en 1793. Et puis il a juste les allures et les idées de M..., qui terrorisa Lannion et y tint la guillotine en permanence tant que dura Robespierre. »

Il y a quinze ou vingt ans, je lus, aux *Faits divers* d'un journal, à peu près ce qui suit :

Hier, dans une rue écartée, au fond du faubourg Saint-

Jacques, s'est éteint presque sans agonie un vieillard dont l'existence intriguait fort le voisinage. Il était respecté dans le quartier comme un modèle de bienfaisance et de bonté ; mais il évitait tout ce qui eût pu mettre sur la voie de son passé. Quelques livres, le *Catéchisme* de Volney, des volumes dépareillés de Rousseau, étaient épars sur la table. Une malle composait tout son avoir. Le commissaire de police, appelé à l'ouvrir, n'y a trouvé que quelques pauvres effets, parmi lesquels un bouquet fané, enveloppé avec soin dans un papier sur lequel était écrit : *Bouquet que je portai à la fête de l'Être suprême, 20 prairial, an II.*

Ce fut là pour moi un trait de lumière. Je ne doutai pas que le bouquet de Système ne se rattachât au même souvenir. Je me rappelai les rares adeptes de l'Église jacobine que j'avais pu connaître, leur ardente conviction, leur attachement sans borne aux souvenirs de 1793 et 1794, leur impuissance à parler d'autre chose. Ce rêve d'une année fut si ardent que ceux qui l'avaient traversé ne purent désormais rentrer dans la vie. Ils restèrent sous le coup d'une idée fixe, mornes, frappés de stupéfaction ; ils avaient le *delirium tremens* des ivresses sanglantes. C'étaient des croyants absolus ; le monde, qui n'était plus à leur diapason, leur semblait vide et enfantin. Demeurés seuls debout comme les restes d'un monde de géants, chargés de la haine du genre humain, ils n'avaient plus de commerce possible avec les vivants. Je compris l'effet que fit Lakanal quand il revint d'Amérique en 1833 et qu'il apparut à ses confrères de l'Académie des sciences morales et politiques comme un fantôme... Je compris Daunou et son obstination à voir dans M. Cousin, dans M. Guizot les plus dangereux des jésuites. Par un contraste assez ordinaire, ces survivants, parfois hideux, de luttes titaniques étaient devenus des agneaux. L'homme n'a pas besoin, pour être bon, d'avoir trouvé une base logique à sa bonté. Les plus cruels inquisiteurs du moyen âge, Conrad de Marbourg, par exemple, étaient les plus doux des hommes. C'est ce qu'on verra quand notre grand maître, M. Victor Hugo, donnera son *Torquemada*, et montrera comment on peut devenir brûleur d'hommes par sensibilité, par charité(1).

(1) J'écrivais ceci en 1876. La belle œuvre de M. Victor Hugo a paru depuis.

VI

Quoique l'éducation religieuse et prématurément sacerdotale qui m'était donnée ait empêché pour moi les liaisons de jeunesse avec des personnes d'un autre sexe, j'avais des petites amies d'enfance dont une surtout m'a laissé un profond souvenir. Très tôt, le goût des jeunes filles fut vif en moi. Je les préférais de beaucoup aux petits garçons. Ceux-ci ne m'aimaient pas ; mon air délicat les agaçait. Nous ne pouvions jouer ensemble ; ils m'appelaient *mademoiselle* ; il n'y avait taquinerie qu'ils ne me fissent. J'étais, au contraire, tout à fait bien avec les petites filles de mon âge, elles me trouvaient tranquille et raisonnable. J'avais douze ou treize ans. Je ne me rendais aucun compte de l'attrait qui m'attachait à elles. L'idée vague qui m'attirait me semble avoir été surtout qu'il y a des choses permises aux hommes qui ne sont pas permises aux femmes, si bien qu'elles m'apparaissaient comme des créatures faibles et jolies, soumises, pour le gouvernement de leur petite personne, à des règles qu'elles acceptaient. Toutes celles que je connaissais étaient d'une modestie charmante. Il y avait dans le premier éveil qui s'opérait en moi le sentiment d'une légère pitié, l'idée qu'il fallait aider à une résignation si gentille, aimer leur retenue et la seconder. Je voyais bien ma supériorité intellectuelle ; mais, dès lors, je sentais que la femme très belle ou très bonne résout complètement, pour son compte, le problème qu'avec toute notre force de tête nous ne faisons que gâcher. Nous sommes des enfants ou des pédants auprès d'elle. Je ne comprenais que vaguement, déjà cependant j'entrevois que la beauté est un don tellement supérieur, que le talent, le génie, la vertu même, ne sont rien auprès d'elle, en sorte que la femme vraiment belle a le droit de tout dédaigner, puisqu'elle rassemble, non dans une œuvre hors d'elle, mais dans sa personne même, comme en un vase myrrhin, tout ce que le génie esquisse péniblement en traits faibles, au moyen d'une fatigante réflexion.

Parmi ces petites camarades, j'ai dit qu'il y en avait

une qui avait pour moi un effet particulier de séduction. Elle s'appelait Noémi. C'était un petit modèle de sagesse et de grâce. Ses yeux étaient d'une délicieuse langueur, empreints à la fois de bonté et de finesse ; ses cheveux étaient d'un blond adorable. Elle pouvait avoir deux ans de plus que moi, et la façon dont elle me parlait tenait le milieu entre le ton d'une sœur aînée et les confidences de deux enfants. Nous nous entendions à merveille. Quand les petites amies se querellaient, nous étions toujours du même avis. Je m'efforçais de mettre la paix entre les dissidentes. Elle était sceptique sur l'issue de mes tentatives. « Ernest, me disait-elle, vous ne réussirez pas, vous voulez mettre tout le monde d'accord. » Cette enfantine collaboration pacifique, qui nous attribuait une imperceptible supériorité sur les autres, établissait entre nous un petit lien très doux. Maintenant encore, je ne peux pas entendre chanter : *Nous n'irons plus au bois*, ou *Il pleut, il pleut, bergère*, sans être pris d'un léger tressaillement de cœur... Certainement, sans l'étau fatal qui m'enserrait, j'eusse aimé Noémi deux ou trois ans après, mais j'étais voué au raisonnement ; la dialectique religieuse m'occupait déjà tout entier. Le flot d'abstractions qui me montait à la tête m'étourdissait et me rendait, pour tout le reste, absent et distrait.

Un singulier défaut, d'ailleurs, qui plus d'une fois dans la vie devait me nuire, traversa cette affection naissante et la fit dévier. Mon indécision est cause que je me laisse facilement amener à des situations contradictoires, dont je ne sais pas trancher le nœud. Ce trait de caractère se compliqua, en cette circonstance, d'une qualité qui m'a fait commettre autant d'inconséquences que le pire des défauts. Il y avait, parmi ces enfants, une petite fille beaucoup moins belle que Noémi, bonne et aimable sans doute, mais moins fêtée, moins entourée. Elle me recherchait, peut-être même un peu plus que Noémi, et ne dissimulait pas une certaine jalousie. Faire de la peine à quelqu'un a toujours été pour moi une impossibilité. Je me figurais vaguement que la femme qui n'est pas très jolie est malheureuse et doit se dévorer intérieurement, comme si elle avait manqué sa

destinée. J'allais avec la moins aimée plus qu'avec Noémi, car je la voyais triste. Je laissai ainsi bifurquer mon premier amour, comme plus tard je laissai bifurquer ma politique, de la façon la plus maladroite. Une ou deux fois, je vis Noémi rire sous cape de ma naïveté. Elle était toujours gentille pour moi, mais il y avait par moments chez elle une nuance d'ironie qu'elle ne dissimulait pas et qui ne faisait que me la rendre plus charmante encore.

La lutte qui remplit mon adolescence me la fit oublier à peu près. Plus tard, son image s'est souvent représentée à moi. Je demandai un jour à ma mère ce qu'elle était devenue.

— Elle est morte, me dit-elle, morte de tristesse. Elle n'avait pas de fortune. Quand elle eut perdu ses parents, sa tante, une très digne femme qui tenait l'hôtellerie de..., la plus honnête maison du monde, la prit chez elle. Elle fit de son mieux. Tu ne l'as connue qu'enfant, charmante déjà, mais à vingt-deux ans, c'était un miracle. Ses cheveux, qu'elle tenait en vain prisonniers sous un lourd bonnet, s'échappaient en tresses tordues, comme des gerbes de blé mûr. Elle faisait ce qu'elle pouvait pour cacher sa beauté. Sa taille admirable était dissimulée par une pèlerine ; ses mains, longues et blanches, étaient toujours perdues dans des mitaines. Rien n'y faisait. A l'église, il se formait des groupes de jeunes gens pour la voir prier. Elle était trop belle pour nos pays, et elle était aussi sage que belle.

Cela me toucha vivement. Depuis, j'ai pensé beaucoup plus à elle, et, quand Dieu m'a eu donné une fille, je l'ai appelée Noémi.

VII

Le monde, en marchant, n'a pas beaucoup plus de souci de ce qu'il écrase que le char de l'idole de Jugurnath. Toute cette vieille société dont je viens d'essayer un crayon a maintenant disparu. Bréhat n'existe plus ; je l'ai revu il y a six ans, je ne l'ai pas reconnu. On a découvert au chef-lieu du département que certains usages anciens de l'île ne

sont pas conformes à je ne sais quel code ; on a réduit une population douce et aisée à la révolte et à la misère. La petite marine que fournissaient ces îles et ces côtes n'existe plus. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur l'ont ruinée. Et les vieux bardes, ô ciel ! en quel état je les ai vus réduits ! J'en trouvai plusieurs, il y a quelques années, parmi les bas-Bretons qui viennent à Saint-Malo demander aux plus sordides besognes de quoi ne pas mourir de faim. L'un d'eux désira me voir ; il était sous-aide balayeur. Il m'exposa en breton (il ne savait pas un mot de français) ses idées sur la fin de toute poésie et sur l'infériorité des nouvelles écoles. Il était partisan de l'ancien genre, de la complainte narrative, et il se mit à me chanter celle qu'il tenait pour la plus belle. Le sujet était la mort de Louis XVI. Il fondait en larmes. Arrivé au roulement de tambours de Santerre, il ne put aller plus loin. « S'il lui avait été permis de parler, me dit-il en se levant fièrement, le peuple se serait révolté. » Pauvre honnête homme !

En présence de pareils exemples, le cas de l'opulent Z... me devenait de plus en plus énigmatique. Quand je demandais à ma mère de me donner l'explication de cette singularité, elle répondait toujours d'une manière évasive, me parlait vaguement d'aventures dans les mers de Madagascar, refusait de répondre. Un jour je la pressai plus vivement.

— Mais, comment donc, lui dis-je, le cabotage, qui n'a jamais enrichi personne, a-t-il pu faire un millionnaire ?

— Mon Dieu, Ernest, que tu es entêté ! Je t'ai déjà dit de ne pas me demander cela. Z... est le seul homme un peu comme il faut de notre entourage ; il a une belle position ; il est riche, estimé, on ne lui demande pas compte de la manière dont il a pu acquérir sa fortune.

— Dites-le-moi tout de même.

— Eh bien, que veux-tu ? On ne devient pas riche sans se salir un peu. Il avait fait la traite des nègres...

Un peuple noble, bon seulement pour servir des nobles, en harmonie d'idées avec eux, est, de notre temps, un peuple placé à l'antipode de ce qu'on appelle la saine économie politique et destiné à mourir de faim. Pour les délicats,

retenus par une foule de points d'honneur, la concurrence est impossible avec de prosaïques lutteurs, bien décidés à ne se priver d'aucun avantage dans la bataille de la vie. C'est ce que je découvris bien vite dès que je commençai à connaître un peu la planète où nous vivons. Alors s'établit en moi une lutte ou plutôt une dualité qui a été le secret de toutes mes opinions. Je n'abandonnai nullement mon goût pour l'idéal ; je l'ai plus vif que jamais, je l'aurai toujours. Le moindre acte de vertu, le moindre grain de talent, me paraissent infiniment supérieurs à toutes les richesses, à tous les succès du monde. Mais, comme j'avais l'esprit juste, je vis en même temps que l'idéal et la réalité n'ont rien à faire ensemble ; que le monde, jusqu'à nouvel ordre, est voué sans appel à la platitude, à la médiocrité ; que la cause qui plaît aux âmes bien nées est sûre d'être vaincue ; que ce qui est vrai en littérature, en poésie, aux yeux des gens raffinés, est toujours faux dans le monde grossier des faits accomplis. Les événements qui suivirent la Révolution de 1848 me fortifièrent dans cette idée. Il se trouva que les plus beaux rêves, transportés dans le domaine des faits, avaient été funestes et que les choses humaines ne commencèrent à mieux aller que quand les idéologues cessèrent de s'en occuper. Je m'habituai dès lors à suivre une règle singulière, c'est de prendre pour mes jugements pratiques le contre-pied exact de mes jugements théoriques, de ne regarder comme possible que ce qui contredisait mes aspirations. Une expérience assez suivie m'avait montré, en effet, que la cause que j'aimais échouait toujours et que ce qui me répugnait était ce qui devait triompher. Plus une solution politique fut chétive, plus elle me parut dès lors avoir de chances pour réussir dans le monde des réalités.

En fait, je n'ai d'amour que pour les caractères d'un idéalisme absolu, martyrs, héros, utopistes, amis de l'impossible. De ceux-là seuls je m'occupe ; ils sont, si j'ose le dire, ma spécialité. Mais je vois ce que ne voient pas les exaltés ; je vois, dis-je, que ces grands accès n'ont plus d'utilité et que, d'ici à longtemps, les héroïques folies que le passé a déifiées ne réussiront plus. L'enthousiasme de 1792 fut une belle et grande chose, mais une chose qui ne peut se

renouveler. Le jacobinisme, comme M. Thiers l'a très bien prouvé, a sauvé la France : maintenant il la perdrait. Les événements de 1870 ne m'ont pas précisément guéri de mon pessimisme. Ce que j'appris cette année-là, c'est le prix de la méchanceté, c'est ce fait que l'aveu éhonté qu'on n'est ni sentimental, ni généreux, ni chevaleresque, plaît au monde, le fait sourire d'aise et réussit toujours. L'égoïsme est juste le contraire de ce que j'avais été habitué à regarder comme beau et bien. Or le spectacle de ce monde nous montre l'égoïsme seul récompensé. L'Angleterre a été jusqu'à ces dernières années la première des nations, parce qu'elle a été la plus égoïste. L'Allemagne a conquis l'hégémonie du monde en reniant hautement les principes de moralité politique qu'elle avait autrefois si éloquemment prêchés.

Là est l'explication de cette singularité que, ayant eu quelquefois à émettre des conseils pratiques dans l'intérêt de mon pays, ces conseils ont été au rebours de mes opinions d'artiste. J'ai agi en homme consciencieux. Je me suis défié de la cause ordinaire de mes erreurs ; j'ai pris le contrepied de mes instincts ; je me suis mis en garde contre mon idéalisme. Je crains toujours que mes habitudes d'esprit ne me trompent, ne me cachent un côté des choses. C'est comme cela qu'il se fait que, tout en aimant beaucoup le bien, j'ai une indulgence peut-être fâcheuse pour ceux qui ont pris la vie par un autre côté, et que, tout en étant fort appliqué, je me demande sans cesse si ce ne sont pas les gens frivoles qui ont raison.

Enthousiaste, je le suis autant que personne ; mais je pense que la réalité ne veut plus d'enthousiasme, et qu'avec le règne des gens d'affaires, des industriels, de la classe ouvrière (la plus intéressée de toutes les classes), des juifs, des Anglais de l'ancienne école, des Allemands de la nouvelle, a été inauguré un âge matérialiste où il sera aussi difficile de faire triompher une pensée généreuse que de produire le son argentin du bourdon de Notre-Dame avec une cloche de plomb ou d'étain. Il est curieux, du reste, que, sans contenter les uns, je n'aie pas trompé les autres. Les bourgeois ne m'ont su aucun gré de mes concessions ; ils

ont vu plus clair que moi en moi-même ; ils ont bien senti que j'étais un faible conservateur, et qu'avec la meilleure foi du monde, je les aurais trahis vingt fois, par faiblesse pour mon ancienne maîtresse, l'idéal. Ils ont senti que les duretés que je lui disais n'étaient qu'apparentes, et qu'au premier sourire d'elle, je faiblirais.

Il faut créer le royaume de Dieu, c'est-à-dire de l'idéal, au dedans de nous. Le temps n'est plus où l'on pouvait former de petits mondes, des Thélèmes délicats, fondés sur l'estime et l'amour réciproques ; mais la vie bien prise et bien pratiquée, dans un petit cercle de personnes qui se comprennent, est à elle-même sa propre récompense. Le commerce des âmes est la plus grande et la seule réalité. Voilà pourquoi j'aime à penser à ces bons prêtres qui furent mes premiers maîtres, à ces excellents marins qui ne vécurent que du devoir ; à la petite Noémi, qui mourut parce qu'elle était trop belle ; à mon grand-père, qui ne voulut pas acheter de biens nationaux ; au bonhomme Système, qui fut heureux puisqu'il eut son heure d'illusion. Le bonheur, c'est le dévouement à un rêve ou à un devoir ; le sacrifice est le plus sûr moyen d'arriver au repos. Un des anciens bouddhas antérieurs à Çakya-Mouni atteignit le nirvana d'une étrange manière. Il vit un jour un faucon qui poursuivait un petit oiseau. « Je t'en prie, dit-il à la bête de proie, laisse cette jolie créature ; je te donnerai son poids de ma chair. » Une petite balance descendit incontinent du ciel, et l'exécution du marché commença. L'oisillon s'installa commodément dans un des plateaux ; dans l'autre le saint mit une large tranche de sa chair ; le fléau de la balance ne bougeait pas. Lambeau par lambeau, le corps y passa tout entier ; la balance ne remuait pas encore. Au moment où le dernier morceau du corps du saint homme fut mis dans le plateau, le fléau s'abaissa enfin, le petit oiseau s'envola, et le saint entra dans le nirvana. Le faucon, qui, après tout, avait fait une bonne affaire, se gorgea de sa chair.

Le petit oiseau représente les parcelles de beauté et d'innocence que notre triste planète recélera toujours, quels que soient ses épuisements. Le faucon est la part

infiniment plus forte d'égoïsme et de grossièreté qui constitue le train du monde. Le sage rachète la liberté du bien et du beau en abandonnant sa chair aux avides qui, tandis qu'ils mangent ces dépouilles matérielles, le laissent en repos, ainsi que ce qu'il aime. Les balances descendues du ciel sont la fatalité : on ne la fléchit pas, on ne lui fait point sa part ; mais, au moyen de l'abnégation absolue, en lui jetant la proie, on lui échappe, car elle n'a plus alors de prise sur nous. Quant au faucon, il se tient tranquille dès que sa vertu, par ses sacrifices, lui procure des avantages supérieurs à ceux qu'il atteindrait par sa propre violence. Tirant profit de la vertu, il a intérêt à ce qu'il y en ait ; ainsi, au prix de l'abandon de sa partie matérielle, le sage atteint son but unique, qui est de jouir en paix de l'idéal.

III

LE PETIT SÉMINAIRE SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET (1)

I

BEAUCOUP de personnes qui m'accordent un esprit clair s'étonnent que j'aie pu, dans mon enfance et dans ma jeunesse, adhérer à des croyances dont l'impossibilité s'est ensuite révélée à moi d'une façon évidente. Rien de plus simple cependant, et il est bien probable que, si un incident extérieur n'était venu me tirer brusquement du milieu honnête, mais borné, où s'était passée mon enfance, j'aurais conservé toute ma vie la foi qui m'était apparue d'abord comme l'expression absolue de la vérité. J'ai raconté comment je reçus mon éducation dans un petit collège d'excellents prêtres, qui m'apprirent le latin à l'ancienne manière (c'était la bonne), c'est-à-dire avec des livres élémentaires détestables, sans méthode, presque sans grammaire, comme l'ont appris, aux xv^e et xvi^e siècles, Érasme et les humanistes qui, depuis l'antiquité, l'ont le mieux su. Ces dignes ecclésiastiques étaient les hommes les plus respectables du monde. Sans rien de ce qu'on appelle maintenant *pédagogie*, ils pratiquaient la première règle de l'éducation, qui est de ne pas trop faciliter des exercices dont le but est la difficulté vaincue. Ils cherchaient, par-dessus tout, à former d'honnêtes gens. Leurs leçons de bonté et de moralité, qui me semblaient la dictée même du cœur et de la vertu, étaient pour moi inséparables du dogme qu'ils enseignaient. L'éducation historique qu'ils me don-

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1880, (N. de l'éd.)

nèrent consista uniquement à me faire lire Rollin. De critique, de sciences naturelles, de philosophie, il ne pouvait naturellement être question encore. Quant au XIX^e siècle, à ces idées neuves en histoire et en littérature, déjà professées par tant de bouches éloquentes, c'est ce que mes excellents maîtres ignoraient le plus. On ne vit jamais un isolement plus complet de l'air ambiant. Un légitimisme implacable écartait jusqu'à la possibilité de nommer sans horreur la Révolution et Napoléon. Je ne connus guère l'Empire que par le concierge du collège. Il avait dans sa loge beaucoup d'images populaires : « Regarde Bonaparte, me dit-il un jour en me montrant une de ces images ; ah ! c'était un patriote, celui-là ! » De la littérature contemporaine, jamais un mot. La littérature française finissait à l'abbé Delille. On connaissait Chateaubriand ; mais, avec un instinct plus juste que celui des prétendus néo-catholiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayant son *Apologétique* par *Atala* et *René* leur inspirait peu de confiance. Lamartine les troublait encore plus ; ils devinaient chez lui une foi peu solide ; ils voyaient ses fugues ultérieures. Toutes ces observations faisaient honneur à leur sagacité orthodoxe, mais il en résultait pour leurs élèves un horizon singulièrement fermé. Le *Traité des Études* de Rollin est un livre plein de vues larges auprès du cercle de pieuse médiocrité où s'enfermaient par devoir ces maîtres exquis.

Ainsi, au lendemain de la Révolution de 1830, l'éducation que je reçus fut celle qui se donnait, il y a deux cents ans, dans les sociétés religieuses les plus austères. Elle n'en était pas plus mauvaise pour cela ; c'était la forte et sobre éducation, très pieuse, mais très peu jésuitique, qui forma les générations de l'ancienne France, et d'où l'on sortait à la fois si sérieux et si chrétien. Élevé par des maîtres qui renouelaient ceux de Port-Royal, moins l'hérésie, mais aussi moins le talent d'écrire, je fus donc excusable, à l'âge de douze ou quinze ans, d'avoir, comme un élève de Nicole ou de M. Hermant, admis la vérité du christianisme. Mon état ne différait pas de celui de tant de bons esprits du XVII^e siècle, mettant la religion hors de doute ; ce qui

n'empêchait pas qu'ils n'eussent sur tout le reste des idées fort claires. J'appris plus tard des choses qui me firent renoncer aux croyances chrétiennes ; mais il faut profondément ignorer l'histoire et l'esprit humain pour ne pas savoir quelle chaîne ces simples, fortes et honnêtes disciplines créaient pour les meilleurs esprits.

La base de ces anciennes éducations était une sévère moralité, tenue pour inséparable de la pratique religieuse, une manière de prendre la vie comme impliquant des devoirs envers la vérité. La lutte même pour se débarrasser d'opinions en partie peu rationnelles avait ses avantages. De ce qu'un gamin de Paris écarte par une plaisanterie des croyances dont la raison d'un Pascal ne réussit pas à se dégager, il ne faut cependant pas conclure que Gavroche est supérieur à Pascal. Je l'avoue, je me sens parfois humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesenius, Ewald, pour arriver juste au résultat que ce petit drôle atteint tout d'abord. Ces entassements d'Ossa sur Pélion m'apparaissent alors comme une énorme illusion. Mais le père Hardouin disait qu'il ne s'était pas levé quarante ans à quatre heures du matin pour penser comme tout le monde. Je ne puis admettre non plus que je me sois donné tant de mal pour combattre une pure *chi-maera bombinans*. Non, je ne peux croire que mes labeurs aient été vains, ni qu'en théologie on puisse avoir raison à si bon marché que le croient les rieurs. En réalité, peu de personnes ont le droit de ne pas croire au christianisme. Si tous savaient combien le filet tissé par les théologiens est solide, comme il est difficile d'en rompre les mailles, quelle érudition on y a déployée, quelle habitude il faut pour dénouer tout cela !... J'ai remarqué que d'excellents esprits, qui s'étaient mis trop tard à cette étude, se sont pris à la glu et n'ont pu s'en détacher.

Mes maîtres m'enseignèrent, d'ailleurs, quelque chose qui valait infiniment mieux que la critique ou la sagacité philosophique : ils m'apprirent l'amour de la vérité, le respect de la raison, le sérieux de la vie. Voilà la seule chose en moi qui n'ait jamais varié. Je sortis de leurs mains avec un sentiment moral tellement prêt à toutes les épreuves que la

légèreté parisienne put ensuite patiner ce bijou sans l'altérer. Je fus fait de telle sorte pour le bien, pour le vrai, qu'il m'eût été impossible de suivre une carrière non vouée aux choses de l'âme. Mes maîtres me rendirent tellement impropre à toute besogne temporelle, que je fus frappé d'une marque irrévocable pour la vie spirituelle. Cette vie m'apparaissait comme la seule noble, toute profession lucrative me semblait servile et indigne de moi. Ce bon et sain programme de l'existence, que mes professeurs m'inculquèrent, je n'y ai jamais renoncé. Je ne crois plus que le christianisme soit le résumé surnaturel de ce que l'homme doit savoir, mais je persiste à croire que l'existence est la chose du monde la plus frivole, si on ne la conçoit comme un grand et continuel devoir.

Vieux et chers maîtres, maintenant presque tous morts, dont l'image m'apparaît souvent dans mes rêves, non comme un reproche, mais comme un doux souvenir, je ne vous ai pas été aussi infidèle que vous croyez. Oui, j'ai reconnu que votre histoire était insuffisante, que votre critique n'était pas née, que votre philosophie naturelle était tout à fait au-dessous de celle qui nous fait accepter comme un dogme fondamental : « Il n'y a pas de surnaturel particulier » ; néanmoins, je suis toujours votre disciple. La vie n'a de prix que par le dévouement à la vérité et au bien. Ce bien, vous l'entendiez d'une manière un peu étroite. Cette vérité, vous la faisiez trop matérielle, trop concrète ; au fond, cependant, vous aviez raison, et je vous remercie d'avoir imprimé en moi comme une seconde nature ce principe, funeste à la réussite mondaine, mais fécond pour le bonheur, que le but d'une vie noble doit être une poursuite idéale et désintéressée.

Tout le milieu où je vivais m'inspirait les mêmes sentiments, la même façon de prendre la vie. Mes condisciples étaient pour la plupart de jeunes paysans des environs de Tréguier, vigoureux, bien portants, braves, et, comme tous les individus placés à un degré de civilisation inférieure, portés à une sorte d'affectation virile, à une estime exagérée de la force corporelle, à un certain mépris des femmes et de ce qui leur paraît féminin. Presque tous travaillaient

pour être prêtres. Ce que j'ai vu alors m'a donné une grande aptitude pour comprendre les phénomènes historiques qui se passent au premier contact d'une barbarie énergique avec la civilisation. La situation intellectuelle des Germains à l'époque carlovingienne, l'état psychologique et littéraire d'un Saxo Grammaticus, d'un Hrabanus Maurus, sont choses très claires pour moi. Le latin produisait sur ces natures fortes des effets étranges. C'étaient comme des mastodontes faisant leurs humanités. Ils prenaient tout au sérieux, ainsi que font les Lapons quand on leur donne la Bible à lire. Nous nous communiquions sur Salluste, sur Tive-Live, des réflexions qui devaient fort ressembler à celles qu'échangeaient entre eux les disciples de saint Gall ou de saint Colomban apprenant le latin. Nous décidions que César n'était pas un grand homme, parce qu'il n'avait pas été vertueux ; notre philosophie de l'histoire était celle d'un Gépide ou d'un Hérule par sa naïveté et sa simplicité.

Les mœurs de cette jeunesse, livrée à elle-même, sans surveillance, étaient à l'abri de tout reproche. Il y avait alors au collège de Tréguier très peu d'internes. La plupart des élèves étrangers à la ville vivaient dans les maisons des particuliers ; leurs parents de la campagne leur apportaient, le jour du marché, leurs petites provisions. Je me rappelle une de ces maisons, voisine de celle de ma famille, où j'avais plusieurs condisciples. La maîtresse, courageuse femme s'il en fut, vint à mourir. Son mari avait aussi peu de tête que possible, et le peu qu'il en avait, il le perdait tous les soirs dans les pots de cidre. Une petite servante, une enfant extrêmement sage, sauva la situation. Les jeunes étudiants résolurent de la seconder ; la maison continua de marcher, nonobstant le vieil ivrogne. J'entendais toujours mes camarades parler avec une rare estime de cette petite servante, qui était en effet un modèle de vertu et joignait à cela la figure la plus agréable et la plus douce.

Le fait est que ce qu'on dit des mœurs cléricales est, selon mon expérience, dénué de tout fondement. J'ai passé treize ans de ma vie entre les mains des prêtres, je n'ai pas vu l'ombre d'un scandale ; je n'ai connu que de bons prêtres. La confession peut avoir, dans certains pays, de graves

inconvenients. Je n'en ai pas vu une trace dans ma jeunesse ecclésiastique. Le vieux livre où je faisais mes examens de conscience était l'innocence même. Un seul péché excita ma curiosité et mon inquiétude. Je craignais de l'avoir commis sans le savoir. Un jour, je pris mon courage à deux mains, et je montrai à mon confesseur l'article qui me troublait. Voici ce qu'il y avait : « Pratiquer la simonie dans la collation des bénéfices. » Je demandai à mon confesseur ce que cela signifiait, si je pouvais avoir commis ce péché-là. Le digne homme me rassura et me dit qu'un tel acte était tout à fait hors de ma portée.

Persuadé par mes maîtres de deux vérités absolues : la première, que quelqu'un qui se respecte ne peut travailler qu'à une œuvre idéale, que le reste est secondaire, infime, presque honteux, *ignominia seculi* ; la seconde, que le christianisme est le résumé de tout idéal, il était inévitable que je me crusse destiné à être prêtre. Cette pensée ne fut pas le résultat d'une réflexion, d'une impulsion, d'un raisonnement. Elle allait en quelque sorte sans le dire. La possibilité d'une carrière profane ne me vint même pas à l'esprit. Étant, en effet, entré avec le sérieux et la docilité la plus parfaite dans les principes de mes maîtres, envisageant comme eux toute profession bourgeoise ou lucrative comme inférieure, basse, humiliante, bonne tout au plus pour ceux qui ne réussissent pas dans leurs études, il était naturel que je voulusse être ce qu'ils étaient. Ils devinrent le type de ma vie, et je n'eus d'autre rêve que d'être, comme eux, professeur au collège de Tréguier, pauvre, exempt de souci matériel, estimé, respecté comme eux.

Ce n'est pas que les instincts qui plus tard m'entraînèrent hors de ces sentiers paisibles n'existassent déjà en moi, mais ils dormaient. Par ma race, j'étais partagé et comme écartelé entre les forces contraires. Il y avait, comme je l'ai dit, dans la famille de ma mère des éléments de sang basque et bordelais. Un Gascon, sans que je le susse, jouait en moi des tours incroyables au Breton et lui faisait des mines de singe... Ma famille elle-même était partagée. Mon père, mon grand-père paternel, mes oncles, n'étaient rien moins que cléricaux. Mais ma grand'mère maternelle était le centre

d'une société où le royalisme ne se séparait pas de la religion. Dernièrement, en classant de vieux papiers, je trouvai une lettre d'elle qui m'a frappé. Elle est adressée à une excellente demoiselle Guyon, bonne vieille fille, qui me gâtait beaucoup quand j'étais enfant, et que rongeaient alors un affreux cancer.

Tréguier, 19 mars 1831.

Après deux mois écoulés depuis que Natalie m'a fait part de votre départ pour Tréglamus, j'ai un petit moment à moi pour vous exprimer, ma chère et bien bonne amie, toute la part que je prends à votre triste position. L'état de souffrance où vous êtes me pénètre le cœur ; il a fallu que des circonstances bien impérieuses m'aient empêchée de vous écrire. La mort d'un neveu, fils aîné de ma défunte sœur, nous a plongés dans la plus vive douleur. Peu de jours après, le pauvre petit Ernest, fils de ma fille aînée et frère d'Henriette, ce petit pour lequel vous aviez tant de bontés et qui ne vous a pas oubliée, est tombé malade. Il a été quarante jours entre la mort et la vie, et nous sommes au cinquante-cinquième jour de sa maladie, et sa convalescence n'avance pas. Le jour, il est passablement, mais les nuits sont cruelles pour lui : agitation, fièvre, délire, voilà son état depuis dix heures du soir jusqu'à cinq ou six heures du matin, et constamment tous les soirs. C'est assez parler pour ma justification à l'amie à laquelle je m'adresse ; son cœur m'est connu ; son indulgence m'excusera. Que ne suis-je auprès de vous, ô mon amie, pour vous rendre les soins que vous m'avez prodigués avec tant d'amitié, de zèle et de bienveillance ! Toute ma peine est de ne pouvoir vous être utile.

20 mars.

On m'a cherchée pour me rendre auprès de mon petit chéri ; j'ai été obligée d'interrompre mon entretien avec vous. Je reprends, ma chère et bien bonne amie, pour vous exhorter à mettre en Dieu seul toute votre confiance ; il nous afflige, mais il nous console par l'espoir d'une récompense bien au delà et sans proportions avec ce que nous souffrons. Prenons courage : nos peines, nos douleurs ne sont que pour un temps limité par sa providence, et la récompense sera éternelle.

La bonne Natalie m'a fait part de votre soumission, de votre patience et de votre résignation dans les peines les plus aiguës. Ah ! je vous reconnais bien à ces beaux sentiments ! Pas une plainte, me marque-t-elle, dans les plus grandes souffrances ! Combien, ma chère amie, vous êtes agréable et chère à Dieu, par votre patience et votre résignation à sa sainte volonté ! Il vous afflige, car il châtie ceux qu'il aime. Être aimée de Dieu, y a-t-il un bonheur comparable ? Je vous envoie *l'Ame sur le Calvaire* ; vous trouverez dans ce livre des motifs d'une bien grande consolation par l'exemple d'un Dieu souffrant et mourant pour nous. Mme D... aura la complaisance, si vous ne pouvez lire vous-même, de vous lire un chapitre par jour. Assurez-la bien de mon sincère attachement ; je la prie instamment de me donner de ses nouvelles et des vôtres, ce que j'attends avec bien de l'impatience. Puis, si cela ne vous importe pas, je vous écrirai plus assidûment. Adieu, ma chère et bonne amie ; que Dieu vous comble de ses grâces et de ses bontés ! De la patience et du courage, ce sont les vœux bien sincères de votre toute dévouée amie.

Ve ***

Ma communion d'aujourd'hui s'est faite à votre intention. Ma fille, Henriette, Ernest, qui a passé une bien meilleure nuit, se rappellent à votre souvenir, ainsi que Clara. Nous nous entretenons bien souvent de vous. De vos nouvelles, je vous en prie ! Lorsque vous aurez lu *l'Ame sur le Calvaire*, vous me le renverrez, et je vous ferai passer *l'Esprit consolateur*.

La lettre et le livre ne partirent point. Ma mère, qui était chargée de l'expédition, apprit la mort de Mlle Guyon et garda la lettre. Quelques-unes des consolations qu'elle renferme peuvent paraître faibles. Mais en avons-nous de meilleures à offrir à une personne atteinte d'un cancer ? Elles valent bien le laudanum.

En réalité, la Révolution avait été non avenue pour le monde où je vivais. Les idées religieuses du peuple n'avaient pas été atteintes ; les congrégations se reformaient : les religieuses des anciens ordres, devenues maîtresses d'école, donnaient aux femmes la même éducation qu'autrefois. Ma sœur eut ainsi pour première maîtresse une vieille ursuline qui l'aimait beaucoup et lui faisait apprendre par cœur les

psaumes qu'on chante à l'église. Après un ou deux ans, la bonne vieille fut au bout de son latin et vint consciencieusement trouver ma mère : « Je ne peux plus lui rien apprendre, dit-elle ; elle sait tout ce que je sais mieux que moi. » Le catholicisme revivait dans ces cantons perdus, avec toute sa respectable gravité et, pour son bonheur, débarrassé des chaînes mondaines et temporelles que l'ancien régime y avait attachées.

Cette complexité d'origine est en grande partie, je crois, la cause de mes apparentes contradictions. Je suis double ; quelquefois une partie de moi rit quand l'autre pleure. C'est là l'explication de ma gaieté. Comme il y a deux hommes en moi, il y en a toujours un qui a lieu d'être content. Pendant que, d'un côté, je n'aspirais qu'à être curé de campagne ou professeur de séminaire, il y avait en moi un songeur. Durant les offices, je tombais dans de véritables rêves ; mon œil errait aux voûtes de la chapelle ; j'y lisais je ne sais quoi ; je pensais à la célébrité des grands hommes dont parlent les livres. Un jour (j'avais six ans), je jouais avec un de mes cousins et avec d'autres camarades ; nous nous amusions à choisir notre état pour l'avenir :

— Et toi, qu'est-ce que tu seras ? me demanda mon cousin.

— Moi, répondis-je, je ferai des livres.

— Ah ! tu veux être libraire ?

— Oh ! non, dis-je, je veux faire des livres, en composer.

Pour se développer, ces dispositions à l'éveil avaient besoin de temps et de circonstances favorables. Ce qui manquait totalement autour de moi, c'était le talent. Mes vertueux maîtres n'avaient rien de ce qui séduit. Avec leur solidité morale inébranlable, ils étaient en tout le contraire de l'homme du Midi, du Napolitain, par exemple, pour qui tout brille et tout sonne. Les idées ne se choquaient pas dans leur esprit par leurs parties sonores. Leur tête était ce que serait un bonnet chinois sans clochettes ; on aurait beau le secouer, il ne tinterait pas. Ce qui constitue l'essence du talent, le désir de montrer la pensée sous un jour avantageux, leur eût semblé une frivolité, comme la parure des femmes, qu'ils traitaient nettement de péché. Cette abnéga-

tion exagérée, cette trop grande facilité à repousser ce qui plaît au monde par un *Abrenuntio tibi, Satana*, est mortelle pour la littérature. Mon Dieu ! peut-être la littérature implique-t-elle un peu de péché. Si le penchant gascon à trancher beaucoup de difficultés par un sourire, que ma mère avait mis en moi, eût dormi éternellement, peut-être mon salut eût-il été plus assuré. En tout cas, si j'étais resté en Bretagne, je serais toujours demeuré étranger à cette vanité que le monde a aimée, encouragée, je veux dire à une certaine habileté dans l'art d'amener le cliquetis des mots et des idées. En Bretagne, j'aurais écrit comme Rollin. A Paris, sitôt que j'eus montré le petit carillon qui était en moi, le monde s'y plut, et, peut-être pour mon malheur, je fus engagé à continuer.

Je raconterai plus tard comment des circonstances particulières amenèrent ce changement, où je restai au fond très conséquent avec moi-même. L'idée sérieuse que je m'étais faite de la foi et du devoir fut cause que, la foi étant perdue, il ne m'était pas possible de garder un masque auquel tant d'autres se résignent. Mais le pli était pris. Je ne fus pas prêtre de profession, je le fus d'esprit. Tous mes défauts tiennent à cela ; ce sont des défauts de prêtre. Mes maîtres m'avaient appris le mépris du laïque et inculqué cette idée que l'homme qui n'a pas une mission noble est le goujat de la création. J'ai toujours ainsi été très injuste d'instinct envers la bourgeoisie. Au contraire, j'ai un goût vif pour le peuple, pour le pauvre. J'ai pu, seul en mon siècle, comprendre Jésus et François d'Assise. Il était à craindre que cela ne fît de moi un démocrate à la façon de Lamennais. Mais Lamennais échangea une foi pour une autre ; il n'arriva que dans sa vieillesse à la critique et à la froideur d'esprit, tandis que le travail qui me détacha du christianisme me rendit du même coup impropre à tout enthousiasme pratique. Ce fut la philosophie même de la connaissance qui, dans ma révolte contre la scolastique, fut profondément modifiée en moi.

Un inconvénient plus grave, c'est que, ne m'étant pas amusé quand j'étais jeune, et ayant pourtant dans le caractère beaucoup d'ironie et de gaieté, j'ai dû, à l'âge

où on voit la vanité de toute chose, devenir d'une extrême indulgence pour des faiblesses que je n'avais point eu à me reprocher ; si bien que des personnes qui n'ont peut-être pas été aussi sages que moi ont pu quelquefois se montrer scandalisées de ma mollesse. En politique surtout, les puritains n'y comprennent rien ; c'est l'ordre des choses où je suis le plus content de moi, et cependant une foule de gens m'y tiennent pour très relâché. Je ne peux m'ôter de l'idée que c'est peut-être après tout le libertin qui a raison et qui pratique la vraie philosophie de la vie. De là quelques surprises, quelques admirations exagérées. Sainte-Beuve, Théophile Gautier me plurent un peu trop. Leur affectation d'immoralité m'empêcha de voir le décousu de leur philosophie. La peur de sembler un pharisien, l'idée, tout évangélique du reste, que l'immaculé a le droit d'être indulgent, la crainte de me tromper si, par hasard, tout ce que disent les professeurs de philosophie n'était pas vrai, ont donné à ma morale un air chancelant. En réalité, c'est qu'elle est à toute épreuve. Ces petites libertés sont la revanche que je prends de ma fidélité à observer la règle commune. De même, en politique, je tiens des propos réactionnaires pour n'avoir pas l'air d'un sectaire libéral. Je ne veux pas qu'on me croie plus dupe que je ne le suis en réalité ; j'aurais horreur de bénéficier de mes opinions ; je redoute surtout de me faire à moi-même l'effet d'un placeur de faux billets de banque. Jésus, sur ce point, a été mon maître plus qu'on ne pense, Jésus, qui aime à provoquer, à narguer l'hypocrisie, et qui, par la parabole de l'Enfant prodigue, a posé la morale sur sa vraie base, la bonté du cœur, en ayant l'air d'en renverser les fondements.

A la même cause se rattache un autre de mes défauts, une sorte de mollesse dans la communication verbale de ma pensée qui m'a presque annulé en certains ordres. Le prêtre porte en tout sa politique sacrée ; ce qu'il dit implique beaucoup de convenu. Sous ce rapport, je suis resté prêtre, et cela est d'autant plus absurde que je n'en retire aucun bénéfice ni pour moi, ni pour mes opinions. Dans mes écrits, j'ai été d'une sincérité absolue. Non seulement je n'ai rien dit que ce que je pense ; chose bien plus rare et

bien plus difficile, j'ai dit tout ce que je pense. Mais, dans ma conversation et ma correspondance, j'ai parfois d'étranges défaillances. Je n'y tiens presque pas, et, sauf le petit nombre de personnes avec lesquelles je me reconnais une fraternité intellectuelle, je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir. Ma nullité avec les gens du monde dépasse toute imagination. Je m'embarque, je m'embrouille, je patauge, je m'égare en un tissu d'inepties. Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise. Mon attention, quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées. Cela se rattache à la supposition que très peu d'hommes sont assez détachés de leurs propres idées pour qu'on ne les blesse pas en leur disant autre chose que ce qu'ils pensent. Je ne m'exprime librement qu'avec les gens que je sais dégagés de toute opinion et placés au point de vue d'une bienveillante ironie universelle. Quant à ma correspondance, ce sera ma honte après ma mort, si on la publie. Écrire une lettre est pour moi une torture. Je comprends qu'on fasse le virtuose devant dix comme devant dix mille personnes, mais devant une personne !... Avant d'écrire, j'hésite, je réfléchis, je fais un plan pour un chiffon de quatre pages ; souvent je m'endors. Il n'y a qu'à regarder ces lettres lourdement contournées, inégalement tordues par l'ennui, pour voir que tout cela a été composé dans la torpeur d'une demi-somnolence. Quand je relis ce que j'ai écrit, je m'aperçois que le morceau est très faible, que j'y ai mis une foule de choses dont je ne suis pas sûr. Par désespoir, je ferme la lettre, avec le sentiment de mettre à la poste quelque chose de pitoyable.

En somme, dans tous mes défauts actuels, je retrouve les défauts du petit séminariste de Tréguier. J'étais né prêtre à priori, comme tant d'autres naissent militaires, magistrats. Le seul fait que je réussissais dans mes classes était un indice. A quoi bon si bien apprendre le latin, sinon pour l'Église ? Un paysan, voyant un jour mes dictionnaires : « Ce sont là, sans doute, me dit-il, les livres qu'on

étudie quand on doit être prêtre? » Effectivement, au collège, tous ceux qui apprenaient quelque chose se destinaient à l'état ecclésiastique. La prêtrise égalait celui qui en était revêtu à un noble. « Quand vous rencontrez un noble, entendais-je dire, vous le saluez, car il représente le roi ; quand vous rencontrez un prêtre, vous le saluez, car il représente Dieu. » Faire un prêtre était l'œuvre par excellence : les vieilles filles qui avaient quelque bien n'imaginaient pas de meilleur emploi de leur petite fortune que d'entretenir au collège un jeune paysan pauvre et laborieux. Ce prêtre était ensuite leur gloire, leur enfant, leur honneur. Elles le suivaient dans sa carrière, et veillaient sur ses mœurs avec une sorte de soin jaloux.

La prêtrise était donc la conséquence de mon assiduité à l'étude. Avec cela, j'étais sédentaire, impropre par ma faiblesse musculaire à tous les exercices du corps. J'avais un oncle voltairien, le meilleur des hommes, qui voyait cela de mauvais œil. Il était horloger et m'envisageait comme devant être le continuateur de son état. Mes succès le désolaient, car il sentait bien que tout ce latin contremainait sourdement ses projets et allait faire de moi une colonne de l'Église qu'il n'aimait pas. Il ne manquait jamais l'occasion de placer devant moi son mot favori : « Un âne chargé de latin ! » Plus tard, lors de la publication de mes premiers écrits, il triompha. Je me reproche quelquefois d'avoir contribué au triomphe de M. Homais sur son curé. Que voulez-vous ? c'est M. Homais qui a raison. Sans M. Homais nous serions tous brûlés vifs. Mais, je le répète, quand on s'est donné bien du mal pour trouver la vérité, il en coûte d'avouer que ce sont les frivoles, ceux qui sont bien résolus à ne lire jamais saint Augustin ou saint Thomas d'Aquin, qui sont les vrais sages. Gavroche et M. Homais arrivant d'emblée et avec si peu de peine au dernier mot de la philosophie, c'est bien dur à penser.

Mon jeune compatriote et ami, M. Quellien, poète breton d'une verve si originale, le seul homme de notre temps chez lequel j'ai trouvé la faculté de créer des mythes, a rendu ce tour de ma destinée par une fiction très ingénieuse. Il prétend que mon âme habitera, après ma mort, sous la

forme d'une mouette blanche, autour de l'église ruinée de Saint-Michel, vieille masure frappée par la foudre qui domine Tréguier. L'oiseau volera toutes les nuits avec des cris plaintifs autour de la porte et des fenêtres barricadées, cherchant à pénétrer dans le sanctuaire, mais ignorant l'entrée secrète ; et ainsi, durant toute l'éternité, sur cette colline, ma pauvre âme gémera d'un gémissement sans fin : « C'est l'âme d'un prêtre qui veut dire sa messe, murmurer le paysan qui passe. — Il ne trouvera jamais d'enfant pour la lui servir », répliquera un autre. Effectivement, voilà ce que je suis : un prêtre manqué. Quellien a très bien compris ce qui fera toujours défaut à mon église, c'est l'enfant de chœur. Ma vie est comme une messe sur laquelle pèse un sort, un éternel *Introibo ad altare Dei*, et personne pour répondre : *Ad Deum qui laetificat juventutem meam*. Ma messe n'aura pas de servant. Faute de mieux, je me la répons à moi-même, mais ce n'est pas la même chose.

Ainsi tout me prédestinait à une modeste carrière ecclésiastique en Bretagne. J'eusse été un très bon prêtre, indulgent, paternel, charitable, sans reproche en mes mœurs. J'aurais été en prêtre ce que j'ai été en père de famille, très aimé de mes ouailles, aussi peu gênant que possible dans l'exercice de mon autorité. Certains défauts que j'ai fussent devenus des qualités. Certaines erreurs que je professe eussent été le fait d'un homme qui a l'esprit de son état. J'aurais supprimé quelques verrues que je n'ai pas pris la peine, n'étant que laïque, d'extirper sérieusement, mais qu'il n'eût dépendu que de moi d'arracher.

Ma carrière eût été celle-ci : à vingt-deux ans, professeur au collège de Tréguier ; vers cinquante ans, chanoine, peut-être grand vicaire à Saint-Brieuc, homme très consciencieux, très estimé, bon et sûr directeur. Médiocrement partisan des dogmes nouveaux, j'aurais poussé la hardiesse jusqu'à dire, comme beaucoup de bons ecclésiastiques, après le concile du Vatican ; *Posui custodiam ori meo*. Mon antipathie pour les jésuites se fût exprimée en ne parlant jamais d'eux ; un fond de gallicanisme mitigé se fût dissimulé sous le couvert d'une profonde connaissance du droit canonique.

Un incident extérieur vint changer tout cela. De la petite ville la plus obscure de la province la plus perdue, je fus jeté, sans préparation, dans le milieu parisien le plus vivant. Le monde me fut révélé ; mon être se dédoubla ; le Gascon prit le dessus sur le Breton ; plus de *custodia oris mei* ; adieu le cadenas que j'aurais sans cela mis à ma bouche ! Pour le fond, je restai le même. Mais, ô ciel ! combien les applications furent changées ! J'avais vécu jusque-là dans un hypogée, éclairé de lampes fumeuses ; maintenant, le soleil et la lumière allaient m'être montrés.

II

Vers le mois d'avril 1838, M. de Talleyrand, en son hôtel de la rue Saint-Florentin, sentant sa fin approcher, crut devoir aux conventions humaines un dernier mensonge et résolut de se réconcilier, pour les apparences, avec une Église dont la vérité, une fois reconnue par lui, le convainquait de sacrilège et d'opprobre. Il fallait, pour cette délicate opération, non un prêtre sérieux de la vieille école gallicane qui aurait pu avoir l'idée de rétractations motivées, de réparations, de pénitence, non un jeune ultramontain de la nouvelle école, qui eût tout d'abord inspiré au vieillard une complète antipathie ; il fallait un prêtre mondain, lettré, aussi peu philosophe que possible, nullement théologien, ayant avec les anciennes classes ces relations d'origine et de société sans lesquelles l'Évangile a peu d'accès en des cercles pour lesquels il n'a pas été fait. M. l'abbé Dupanloup, déjà connu par ses succès au catéchisme de l'Assomption, auprès d'un public plus exigeant en fait de jolies phrases qu'en fait de doctrine, était juste l'homme qu'il fallait pour participer innocemment à une collusion que les âmes faciles à se laisser toucher devaient pouvoir envisager comme un édifiant coup de la grâce. Ses relations avec Mme la duchesse de Dino, et surtout avec sa fille, dont il avait fait l'éducation religieuse, sa parfaite entente avec M. de Quélen, les protections aristocratiques qui, dès le début de sa carrière, l'avaient entouré et l'avaient

fait accepter dans tout le faubourg Saint-Germain comme quelqu'un qui en est, le désignaient pour une œuvre de tact mondain plutôt que de théologie, où il fallait savoir duper à la fois le monde et le ciel.

On prétend qu'au premier moment, surpris de quelques hésitations de la part de celui qui allait le convertir, M. de Talleyrand aurait dit : « Voilà un jeune prêtre qui ne sait pas son état. » S'il dit cela, il se trompa tout à fait. Ce jeune prêtre savait son art comme personne ne le sut jamais. Le vieillard, décidé à ne biffer sa vie que quand il n'aurait plus une heure à vivre, opposait à toutes les supplications un obstiné « Pas encore ! » Le *Sto ad ostium et pulso* dut être pratiqué avec une rare habileté. Un évanouissement, une brusque accélération dans la marche de l'agonie, pouvait tout perdre. Une importunité déplacée pouvait amener un *non* qui eût renversé l'œuvre si savamment concertée. Le 17 mai, jour de la mort du vieux pécheur, au matin, rien n'était signé encore. L'angoisse était extrême. On sait l'importance que les catholiques attachent au moment de la mort. Si les rémunérations et les châtiments futurs ont quelque réalité, il est clair que ces rémunérations et ces châtiments doivent être proportionnés à une vie entière de vertu ou de vice. Le catholique ne l'entend pas ainsi. Une bonne mort couvre tout. Le salut est remis au hasard de la dernière heure. Le temps pressait ; on résolut de tout oser. M. Dupanloup se tenait dans une pièce à côté du malade. La charmante enfant que le vieillard admettait toujours avec un sourire fut dépêchée près de son lit. O miracle de la grâce ! la réponse fut *oui* ; le prêtre entra ; cela dura quelques minutes, et Dieu dut se montrer content : on lui avait fait sa part. Le jeune catéchiste de l'Assomption sortit, tenant un papier que le mourant avait signé de sa grande signature complète : *Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent*.

Ce fut une grande joie, sinon dans le ciel, au moins dans le monde catholique du faubourg Saint-Germain et du faubourg Saint-Honoré. On sut gré de cette victoire, sans doute, avant tout à la grâce féminine qui avait réussi, en entourant de caresses le vieillard, à lui faire rétracter tout

son passé révolutionnaire, mais aussi au jeune ecclésiastique qui avait su, quoi qu'on en dise, avec une habileté supérieure, amener à bonne fin une négociation où il était si facile d'échouer. M. Dupanloup fut de ce jour un des premiers prêtres de France. Le monde le plus riche et le plus influent de Paris lui offrit ce qu'il voulut, places, honneurs, importance, argent. Il accepta l'argent. Gardez-vous de croire que ce fût là un calcul personnel ; jamais homme ne porta plus loin le désintéressement que M. Dupanloup ; le mot de la Bible qu'il citait le plus souvent, et qu'il aimait doublement parce qu'il était biblique et qu'il finissait par hasard comme un vers latin, était : *Da mihi animas, caetera tolle tibi*. Un plan général de grande propagande par l'éducation classique et religieuse s'était dès lors emparé de son esprit, et il allait s'y vouer avec l'ardeur passionnée qu'il portait dans toutes les œuvres dont il s'occupait.

Le séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet, situé à côté de l'église de ce nom, entre la rue Saint-Victor et la rue de Pontoise, était devenu, depuis la Révolution, le petit séminaire du diocèse de Paris. Telle n'avait pas été sa destination primitive. Dans le grand mouvement de réforme ecclésiastique qui marqua en France la première moitié du xvii^e siècle et auquel se rattachent les noms de Vincent de Paul, d'Olier, de Bérulle, du père Eudes, l'église Saint-Nicolas du Chardonnet joua un rôle analogue à celui de Saint-Sulpice, quoique moins considérable. Cette paroisse, qui tirait son nom du champ de chardons bien connu des étudiants de l'Université de Paris au moyen âge, était alors le centre d'un quartier riche, habité surtout par la magistrature. Comme Olier fonda le séminaire Saint-Sulpice, Adrien de Bourdoise fonda la compagnie des prêtres Saint-Nicolas du Chardonnet, et fit de la maison ainsi constituée une pépinière de jeunes ecclésiastiques qui a existé jusqu'à la Révolution. Mais la compagnie de Saint-Nicolas du Chardonnet ne fut pas, comme la société de Saint-Sulpice, mère d'établissements du même genre dans le reste de la France. En outre, la société des nicolaïtes ne ressuscita pas après la Révolution comme celle des sulpiciens ; le bâtiment de la rue Saint-Victor demeura sans objet ; lors du Concordat, on

le donna au diocèse de Paris pour servir de petit séminaire. Jusqu'en 1837, cet établissement n'eut aucun éclat. La renaissance brillante du cléricalisme lettré et mondain se fait entre 1830 et 1840. Saint-Nicolas fut, durant le premier tiers du siècle, un obscur établissement religieux ; les études y étaient faibles ; le nombre des élèves restait fort au-dessous des besoins du diocèse. Un prêtre assez remarquable le dirigea pourtant, ce fut M. l'abbé Frère, théologien profond, très versé dans la mystique chrétienne. Mais c'était l'homme le moins fait pour éveiller et stimuler des enfants faisant leurs études littéraires. Saint-Nicolas fut sous sa direction une maison tout ecclésiastique, peu nombreuse, n'ayant en vue que la cléricature, un séminaire par anticipation ouvert aux seuls sujets qui se destinaient à l'état ecclésiastique, et où le côté profane des études était tout à fait négligé.

M. de Quélen eut une visée de génie en confiant la direction de cette maison à M. Dupanloup. L'aristocratique prélat n'appréciait pas beaucoup la direction toute cléricale de l'abbé Frère ; il aimait la piété, mais la piété mondaine, de bon ton, sans barbarie scolastique ni jargon mystique, la piété comme complément d'un idéal de bonne société, qui était, à vrai dire, sa principale religion. Si Hugues ou Richard de Saint-Victor se fussent présentés à lui comme des pédants ou des rustres, il les eût pris en maigre estime. Il avait pour M. Dupanloup la plus vive affection. Celui-ci était alors légitimiste et ultramontain. Il a fallu les exagérations des temps qui ont suivi pour intervertir les rôles et pour qu'on ait pu le considérer comme un gallican et un orléaniste. M. de Quélen trouvait en lui un fils spirituel, partageant ses dédains, ses préjugés. Il savait sans doute le secret de sa naissance. Les familles qui avaient veillé paternellement sur le jeune ecclésiastique, qui en avaient fait un homme bien élevé et qui l'avaient introduit dans leur monde fermé, étaient celles que connaissait le noble archevêque et qui formaient pour lui les confins de l'univers. J'ai vu M. de Quélen ; il m'a laissé l'idée du parfait évêque de l'ancien régime. Je me rappelle sa beauté (une beauté de femme), sa taille élégante, la ravissante grâce de ses mouvements.

Son esprit n'avait d'autre culture que celle de l'homme du monde d'une excellente éducation. La religion était pour lui inséparable des bonnes manières et de la dose de bon sens relatif que donnent les études classiques. Telle était aussi la mesure intellectuelle de M. Dupanloup. Ce n'était ni la belle imagination qui assure une valeur durable à certaines œuvres de Lacordaire et de Montalembert, ni la profonde passion de Lamennais ; l'humanisme, la bonne éducation, étaient ici le but, la fin, le terme de toute chose ; la faveur des gens du monde bien élevés devenait le suprême critérium du bien. De part et d'autre, absence complète de théologie. On se contentait de la révéler de loin. Les études théologiques de ces hommes distingués avaient été très faibles. Leur foi était vive et sincère, mais c'était une foi implicite, ne s'occupant guère des dogmes qu'il faut croire. Ils sentaient le peu de succès qu'aurait la scolastique auprès du seul public dont ils se préoccupaient, le public mondain et assez frivole qu'a devant lui un prédicateur de Saint-Roch ou de Saint-Thomas d'Aquin.

C'est dans ces dispositions d'esprit que M. de Quélen remit entre les mains de M. Dupanloup l'austère et obscure maison de l'abbé Frère et d'Adrien de Bourdoise. Le petit séminaire de Paris n'avait été jusque-là, aux termes du Concordat, que la pépinière des prêtres de Paris, pépinière bien insuffisante, strictement limitée à l'objet que la loi lui prescrivait. C'était bien autre chose que rêvait le nouveau supérieur porté par le choix de l'archevêque à la fonction, peu recherchée, de diriger les études des jeunes clercs. Tout lui parut à reconstruire, depuis les bâtiments, où le marteau ne laissa d'entier que les murs, jusqu'au plan des études, que M. Dupanloup réforma de fond en comble. Deux points essentiels résumèrent sa pensée. D'abord, il vit qu'un petit séminaire tout ecclésiastique n'avait à Paris aucune chance de succès, et ne suffirait jamais au recrutement du diocèse. Il conçut l'idée, par des informations s'étendant surtout à l'Ouest de la France et à la Savoie, son pays natal, d'amener à Paris les sujets d'espérance qui lui étaient signalés. Puis il voulut que sa maison fût une maison d'éducation modèle telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type

ascétique et clérical. Il prétendit, chose délicate peut-être, que la même éducation servît aux jeunes clercs et aux fils des premières familles de France. La réussite de la difficile affaire de la rue Saint-Florentin l'avait mis à la mode dans le monde légitimiste ; quelques relations avec le monde orléaniste lui assuraient une autre clientèle dont il n'était pas bon de se priver. A l'affût de tous les vents de la mode et de la publicité, il ne négligeait rien de ce qui avait la faveur du moment. Sa conception du monde était très aristocratique, mais il admettait trois aristocraties, la noblesse, le clergé et la littérature. Ce qu'il voulait, c'était une éducation libérale, pouvant convenir également au clergé et à la jeunesse du faubourg Saint-Germain, sur la base de la piété chrétienne et des lettres classiques. L'étude des sciences était à peu près exclue ; il n'en avait pas la moindre idée.

La vieille maison de la rue Saint-Victor fut ainsi, pendant quelques années, la maison de France où il y eut le plus de noms historiques ou connus ; y obtenir une place pour un jeune homme était une grâce chèrement marchandée. Les sommes très considérables dont les familles riches achetaient cette faveur servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune qui étaient signalés par des succès constants. La foi absolue de M. Dupanloup dans les études classiques se montrait en ceci. Ces études, pour lui, faisaient partie de la religion. La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. Virgile lui semblait faire partie de la culture intellectuelle d'un prêtre au moins autant que la Bible. Pour une élite de la jeunesse cléricale, il espérait qu'il sortirait de ce mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires peuplés uniquement d'enfants pauvres et de fils de paysans. Le fait est qu'il réalisa sous ce rapport des prodiges. Composée de deux éléments en apparence inconciliables, la maison avait une parfaite unité. L'idée que le talent primait tout le reste étouffait les divisions et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon

thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter.

En cette année 1838, j'obtins justement, au collège de Tréguier, tous les prix de ma classe. Le palmarès tomba sous les yeux d'un des hommes éclairés que l'ardent capitaine employait à recruter sa jeune armée. En une minute, mon sort fut décidé : « Faites-le venir », dit l'impétueux supérieur. J'avais quinze ans et demi ; nous n'eûmes pas le temps de la réflexion. J'étais en vacances chez un ami, dans un village près de Tréguier ; le 4 septembre, dans l'après-midi, un exprès vint me chercher. Je me rappelle ce retour comme si c'était d'hier. Il y avait une lieue à faire à pied à travers la campagne. Les sonneries pieuses de l'Angélus du soir, se répondant de paroisse en paroisse, versaient dans l'air quelque chose de calme, de doux et de mélancolique, image de la vie que j'allais quitter pour toujours. Le lendemain, je partais pour Paris ; le 7, je vis des choses aussi nouvelles pour moi que si j'avais été jeté brusquement en France de Tahiti ou de Tombouctou.

III

Oui, un lama bouddhiste ou un fakir musulman, transporté en un clin d'œil d'Asie en plein boulevard, serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu aussi différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne, têtes vénérables, totalement devenues de bois ou de granit, sortes de colosses osiriens semblables à ceux que je devais admirer plus tard en Égypte, se développant en longues allées, grandioses en leur béatitude. Ma venue à Paris fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici qu'une vieille toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. Mes vieux prêtres, dans leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mages, ayant les paroles de l'éternité ; maintenant, ce qu'on me présentait, c'était une religion

d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles, sans solidité, d'un style indéfinissable, composite comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de chez Lebel.

Ce fut la crise la plus grave de ma vie. Le Breton jeune est difficilement transplantable. La vive répulsion morale que j'éprouvais, compliquée d'un changement total dans le régime et les habitudes, me donna le plus terrible accès de nostalgie. L'internat me tuait. Les souvenirs de la vie libre et heureuse que j'avais jusque-là menée avec ma mère me perçaient le cœur. Je n'étais pas le seul à souffrir. M. Dupanloup n'avait pas calculé toutes les conséquences de ce qu'il faisait. Sa manière d'agir, impérieuse à la façon d'un général d'armée, ne tenait pas compte des morts et des malades parmi ses jeunes recrues. Nous nous communiquions nos tristesses. Mon meilleur ami, un jeune homme de Coutances, je crois, transporté comme moi, excellent cœur, s'isola, ne voulut rien voir, mourut. Les Savoyiens se montraient bien moins acclimatables encore. Un d'eux, plus âgé que moi, m'avouait que, chaque soir, il mesurait la hauteur du dortoir du troisième étage au-dessus du pavé de la rue Saint-Victor. Je tombai malade ; selon toutes les apparences j'étais perdu. Le Breton qui est au fond de moi s'égarait en des mélancolies infinies. Le dernier Angélus du soir que j'avais entendu rouler sur nos chères collines et le dernier soleil que j'avais vu se coucher sur ces tranquilles campagnes me revenaient en mémoire comme des flèches aiguës.

Selon les règles ordinaires, j'aurais dû mourir ; j'aurais peut-être mieux fait. Deux amis que j'emmenai avec moi de Bretagne, l'année suivante, donnèrent cette grande marque de fidélité : ils ne purent s'habituer à ce monde nouveau et repartirent. Je songe quelquefois qu'en moi le Breton mourut ; le Gascon, hélas ! eut des raisons suffisantes de vivre. Ce dernier s'aperçut même que ce monde nouveau était fort curieux et valait la peine qu'on s'y attachât.

Au fond, celui qui me sauva fut celui qui m'avait mis à cette cruelle épreuve. Je dois deux choses à M. Dupanloup de m'avoir fait venir à Paris et de m'avoir empêché de

mourir en y arrivant. La vie sortait de lui ; il m'entraîna. Naturellement, il s'occupa d'abord peu de moi. L'homme le plus à la mode du clergé parisien, ayant une maison de deux cents élèves à diriger ou plutôt à fonder, ne pouvait avoir le souci personnel de l'enfant le plus obscur. Une circonstance singulière fut un lien entre nous. Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère. Ayant toujours vécu seul auprès d'elle, je ne pouvais me détacher des images de la vie si douce que j'avais goûtée pendant des années. J'avais été heureux, j'avais été pauvre avec elle. Mille détails de cette pauvreté même, rendus plus touchants par l'absence, me creusaient le cœur. Pendant la nuit, je ne pensais qu'à elle ; je ne pouvais prendre aucun sommeil. Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humides de regrets. Nos lettres, selon l'usage des maisons religieuses, étaient lues par un des directeurs. Celui qui était chargé de ce soin fut frappé de l'accent d'amour profond qui était dans ces pages d'enfant. Il communiqua une de mes lettres à M. Dupanloup, qui en fut tout à fait étonné.

Le plus beau trait du caractère de M. Dupanloup était l'amour qu'il avait pour sa mère. Quoique sa naissance fût, par un côté, la plus grande difficulté de sa vie, il honorait sa mère d'un vrai culte. Cette vieille dame demeurait à côté de lui ; nous ne la voyions jamais ; nous savions cependant que, tous les jours, il passait quelque temps avec elle. Il disait souvent que la valeur des hommes est en proportion du respect qu'ils ont eu pour leur mère. Il nous donnait à cet égard des règles excellentes, que j'avais du reste toujours pratiquées, comme de ne jamais tutoyer sa mère et de ne jamais finir une lettre à elle adressée sans y mettre le mot *respect*. Par là, il y eut entre nous une vraie étincelle de communication. Le jour où ma lettre lui fut remise était un vendredi. C'était le jour solennel. Le soir, on lisait en sa présence les places et les notes de la semaine. Je n'avais pas cette fois-là réussi ma composition : j'étais le cinquième ou le sixième. « Ah ! dit-il, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier. » Dès lors, il me remarqua. J'existai pour lui, il fut pour moi ce qu'il était

pour tous, un principe de vie, une sorte de dieu. Un culte remplaça un culte et le sentiment de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli.

Ceux-là seuls, en effet, qui ont connu Saint-Nicolas du Chardonnet dans ces années brillantes de 1838 à 1844 peuvent se faire une idée de la vie intense qui s'y développait (1). Et cette vie n'avait qu'une seule source, un seul principe, M. Dupanloup lui-même. Il était sa maison tout entière. Le règlement, l'usage, l'administration, le gouvernement spirituel et temporel, c'était lui. La maison était pleine de parties défectueuses ; il suppléait à tout. L'écrivain, l'orateur, chez lui, étaient de second ordre ; l'éducateur était tout à fait sans égal. L'ancien règlement de Saint-Nicolas du Chardonnet renfermait, comme tous les règlements de séminaire, un exercice appelé *la lecture spirituelle*. Tous les soirs, une demi-heure devait être consacrée à la lecture d'un ouvrage ascétique ; M. Dupanloup se substitua d'emblée à saint Jean Climaque et aux *Vies des Pères du Désert*. Cette demi-heure, il la prit pour lui. Tous les jours, il se mit directement en rapport avec la totalité de ses élèves par un entretien intime, souvent comparable, pour l'abandon et le naturel, aux homélies de Jean Chrysostome dans la *Palaea* d'Antioche. Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur ou à l'un des élèves, était l'occasion d'un entretien rapide, animé. La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort. Il n'y avait aucune punition dans la maison ; la lecture des notes et les réflexions du supérieur étaient l'unique sanction qui tenait tout en haleine et en éveil.

Ce régime avait ses inconvénients, cela est hors de doute. Adoré de ses élèves, M. Dupanloup n'était pas toujours agréable à ses collaborateurs. On m'a dit que, plus tard, dans son diocèse, les choses se passèrent de la même

(1) Ce tableau a été très bien tracé par M. Adolphe Morillon : *Souvenirs de Saint-Nicolas*. Paris, Lecoffre.

manière, qu'il fut toujours plus aimé de ses laïques que de ses prêtres. Il est certain qu'il écrasait tout autour de lui. Mais sa violence même nous attachait ; car nous sentions que nous étions son but unique. Ce qu'il était, c'était un éveilleur incomparable ; pour tirer de chacun de ses élèves la somme de ce qu'il pouvait donner, personne ne l'égalait. Chacun de ses deux cents élèves existait distinct dans sa pensée ; il était pour chacun d'eux l'excitateur toujours présent, le motif de vivre et de travailler. Il croyait au talent et en faisait la base de la foi. Il répétait souvent que l'homme vaut en proportion de sa faculté d'admirer. Son admiration n'était pas toujours assez éclairée par la science ; mais elle venait d'une grande chaleur d'âme et d'un cœur vraiment possédé de l'amour du beau. Il a été le Villemain de l'école catholique. M. Villemain fut, parmi les laïques, l'homme qu'il a le plus aimé et le mieux compris. Chaque fois qu'il venait de le voir, il nous racontait la conversation qu'il avait eue avec lui sur le ton de la plus chaleureuse sympathie.

Les défauts de l'éducation qu'il donnait étaient les défauts mêmes de son esprit. Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ces deux cents élèves étaient destinés à être tous poètes, écrivains, orateurs. Il estimait peu l'instruction sans le talent. Cela se voyait surtout à l'entrée des nicolaïtes à Saint-Sulpice, où le talent n'avait aucune valeur, où la scolastique et l'érudition étaient seules prisées. Quand il s'agissait de faire de la logique et de la philosophie en latin barbare, ces esprits, trop nourris de belles-lettres, étaient réfractaires et se refusaient à une aussi rude nourriture. Aussi les nicolaïtes étaient-ils peu estimés à Saint-Sulpice. On n'y nommait jamais M. Dupanloup ; on le trouvait trop peu théologien. Quand un ancien élève de Saint-Nicolas se hasardait à rappeler cette maison, quelque vieux directeur se trouvait là pour dire : « Oh ! oui, du temps de M. Bourdoise... », montrant clairement qu'il n'admettait pour cette maison d'autre illustration que son passé du *xvii^e* siècle.

Faibles à quelques égards, ces études de Saint-Nicolas étaient très distinguées, très littéraires. L'éducation clé-

ricale a une supériorité sur l'éducation universitaire, c'est sa liberté en tout ce qui ne touche pas à la religion. La littérature y est livrée à toutes les disputes ; le joug du dogme classique y est moins lourd. C'est ainsi que Lamartine, formé tout entier par l'éducation cléricale, a bien plus d'intelligence qu'aucun universitaire ; quand l'émancipation philosophique vient ensuite, cela produit des esprits très ouverts. Je sortis de mes études classiques sans avoir lu Voltaire, mais je savais par cœur les *Soirées de Saint-Petersbourg*. Ce style, dont je ne vis que plus tard les défauts, m'excitait vivement. Les discussions du romantisme pénétraient dans la maison de toutes parts ; on ne parlait que de Lamartine, de Victor Hugo. Le supérieur s'y mêlait, et, pendant près d'un an, aux lectures spirituelles, il ne fut pas question d'autre chose. L'autorité faisait ses réserves ; mais les concessions allaient bien au delà des réserves. C'est ainsi que je connus les batailles du siècle. Plus tard, la liberté de penser arriva également jusqu'à moi par les *Solvuntur objecta* des Théologies. La grande bonne foi de l'ancien enseignement ecclésiastique consistait à ne rien dissimuler de la force des objections ; comme les réponses étaient très faibles, un bon esprit pouvait faire son profit de la vérité où il la trouvait.

Le cours d'histoire fut pour moi une autre cause de vif éveil. M. l'abbé Richard (1) faisait ce cours dans l'esprit de l'école moderne, de la manière la plus distinguée. Je ne sais pourquoi il cessa de professer le cours de notre année ; il fut remplacé par un directeur, très occupé d'ailleurs, qui se contenta de nous lire d'anciens cahiers, auxquels il mêlait des traits de livres modernes. Or, parmi ces volumes modernes, qui détonnaient souvent avec les vieilles routines des cahiers, j'en remarquai un qui produisit sur moi un effet singulier. Dès que le chargé de cours le prenait et se mettait à le lire je n'étais plus capable de prendre une note ; une sorte d'harmonie me saisissait, m'enivrait. C'était Michelet, les parties admirables de Michelet, dans les tomes V et VI de l'*Histoire de France*. Ainsi le siècle

(1) Voir l'excellente notice que M. Foulon, maintenant archevêque de Besançon, a consacrée à M. l'abbé Richard.

pénétrait jusqu'à moi par toutes les fissures d'un ciment disjoint. J'étais venu à Paris formé moralement, mais ignorant autant qu'on peut l'être. J'eus tout à découvrir. J'appris avec étonnement qu'il y avait des laïques sérieux et savants ; je vis qu'il existait quelque chose en dehors de l'antiquité et de l'Église, et en particulier qu'il y avait une littérature contemporaine digne de quelque attention. La mort de Louis XIV ne fut plus pour moi la fin du monde. Des idées, des sentiments m'apparurent, qui n'avaient eu d'expression ni dans l'antiquité, ni au *xvii^e* siècle.

Ainsi le germe qui était en moi fut fécondé. Quoique antipathique par bien des côtés à ma nature, cette éducation fut comme le réactif qui fit tout vivre et tout éclater. L'essentiel, en effet, dans l'éducation, ce n'est pas la doctrine enseignée, c'est l'éveil. Autant le sérieux de ma foi religieuse avait été atteint en trouvant sous les mêmes noms des choses si différentes, autant mon esprit but avidement le breuvage nouveau qui lui était offert. Le monde s'ouvrit pour moi. Malgré sa prétention d'être un asile fermé aux bruits du dehors, Saint-Nicolas était à cette époque la maison la plus brillante et la plus mondaine. Paris y entraît à pleins bords par les portes et les fenêtres, Paris tout entier, moins la corruption, je me hâte de le dire, Paris avec ses petites gens et ses grandeurs, ses hardiesses et ses chiffons, sa force révolutionnaire et ses mollesse flasques. Mes vieux prêtres de Bretagne savaient bien mieux les mathématiques et le latin que mes nouveaux maîtres, mais ils vivaient dans des catacombes sans lumière et sans air. Ici, l'atmosphère du siècle circulait librement. Dans nos promenades à Gentilly, aux récréations du soir, nos discussions étaient sans fin. Les nuits, après cela, je ne dormais pas : Hugo et Lamartine me remplissaient la tête. Je compris la gloire, que j'avais cherchée si vaguement à la voûte de la chapelle de Tréguier. Au bout de quelque temps, une chose tout à fait inconnue m'était révélée. Les mots talent, éclat, réputation eurent un sens pour moi. J'étais perdu pour l'idéal modeste que mes anciens maîtres m'avaient inculqué ; j'étais engagé sur une mer où toutes les tempêtes, tous les courants du siècle

avaient leur contre-coup. Il était écrit que ces courants et ces tempêtes emporteraient ma barque vers des rivages où mes anciens amis me verraient aborder avec terreur.

Mes succès dans les classes étaient très inégaux. Je fis un jour un *Alexandre* qui doit être au *Cahier d'honneur*, et que je publierais si je l'avais. Mais les compositions de pure rhétorique m'inspiraient un profond ennui ; je ne pus jamais faire un discours supportable. A propos d'une distribution de prix, nous donnâmes une représentation du concile de Clermont ; les différents discours qui purent être tenus en cette circonstance furent mis au concours. J'échouai totalement dans Pierre l'Ermite et Urbain II ; mon Godefroy de Bouillon fut jugé aussi dénué que possible d'esprit militaire. Un hymne guerrier en strophes saphiques et adoniques fut trouvé moins mauvais. Mon refrain, *Sternite Turcas*, solution brève et tranchante de la question d'Orient, fut adopté dans la récitation publique. J'étais trop sérieux pour ces enfantillages. On nous donnait à faire des récits du moyen âge qui se terminaient toujours par quelque beau miracle ; j'abusais déplorablement des guérisons des lépreux. Le souvenir de mes premières études de mathématiques, qui avaient été assez fortes, me revenait quelquefois. J'en parlais à mes condisciples, que cela faisait beaucoup rire. Ces études leur paraissaient quelque chose de tout à fait bas, comparées aux exercices littéraires qu'on leur présentait comme le but suprême de l'esprit humain. Ma force de raisonnement ne se révéla que plus tard, en philosophie, à Issy. La première fois que mes condisciples m'entendirent argumenter en latin, ils furent surpris. Ils virent bien alors que j'étais d'une autre race qu'eux et que je continuerais à marcher quand ils auraient trouvé leur point d'arrêt. Mais, en rhétorique, je laissai un renom douteux. Écrire sans avoir à dire quelque chose de pensé personnellement me paraissait dès lors le jeu d'esprit le plus fastidieux.

Le fond des idées qui formait la base de cette éducation était faible ; mais la forme était brillante, et un sentiment noble dominait et entraînait tout. J'ai dit qu'il n'y avait dans la maison aucune punition ; il serait plus exact de

dire qu'il n'y en avait qu'une, l'expulsion. A moins de faute très grave, cette expulsion n'avait rien de blessant ; on n'en donnait pas les motifs : « Vous êtes un excellent jeune homme ; mais votre esprit n'est pas ce qu'il nous faut ; séparons-nous amis ; quel service puis-je vous rendre ? » Tel était le résumé du discours d'adieu du supérieur à l'élève congédié. On prisait si haut la faveur de participer à une éducation tenue pour exceptionnelle, que cette paternelle déclaration était redoutée comme un arrêt de mort.

Là est une des supériorités que présentent les établissements ecclésiastiques sur ceux de l'État ; le régime y est très libéral, car personne n'a droit d'y être ; la coercition y devient tout de suite la séparation. L'établissement de l'État a quelque chose de militaire, de froid, de dur, et avec cela une cause de grande faiblesse, puisque l'élève a un droit obtenu au concours dont on ne peut le priver. Pour ma part, j'ai peine à comprendre une école normale, par exemple, où le directeur ne puisse pas dire, sans s'expliquer davantage, aux sujets dénués de vocation : « Vous n'avez pas l'esprit de notre état ; en dehors de cela, vous devez avoir tous les mérites ; vous réussirez mieux ailleurs. Adieu. » La punition même la plus légère implique un principe servile d'obéissance par crainte. Pour moi, je ne crois pas qu'à aucune époque de ma vie j'aie obéi ; oui, j'ai été docile, soumis, mais à un principe spirituel, jamais à une force matérielle procédant par la crainte du châtement. Ma mère ne me commanda jamais rien. Entre moi et mes maîtres ecclésiastiques tout fut libre et spontané. Qui a connu ce *rationabile obsequium* n'en peut plus souffrir d'autre. Un ordre est une humiliation ; qui a obéi est un *capitis minor*, souillé dans le germe même de la vie noble. L'obéissance ecclésiastique n'abaisse pas ; car elle est volontaire et on peut se séparer. Dans une des utopies de société aristocratique que je rêve, il n'y aurait qu'une seule peine, la peine de mort, ou plutôt l'unique sanction serait un léger blâme des autorités reconnues, auquel aucun homme d'honneur ne survivrait. Je n'aurais pu être soldat ; j'aurais déserté ou je me serais suicidé. Je crains que les nou-

velles institutions militaires, n'admettant ni exception ni équivalent, n'amènent un affreux abaissement. Forcer tous à subir l'obéissance, c'est tuer le génie et le talent. Qui a passé des années au port d'armes à la façon allemande est mort pour les œuvres fines ; aussi l'Allemagne, depuis qu'elle s'est donnée tout entière à la vie militaire, n'aurait plus de talent si elle n'avait les juifs, envers qui elle est si ingrate.

La génération, qui avait de quinze à vingt ans au moment d'éclat que je raconte et qui fut court, a maintenant de cinquante-cinq à soixante ans. A-t-elle rempli les espérances illimitées qu'avait conçues l'âme ardente de notre grand éducateur ? Non assurément ; si ses espérances avaient été réalisées, c'est le monde entier qui eût été changé de fond en comble et on ne s'aperçoit pas d'un tel changement. M. Dupanloup aimait trop peu son siècle et lui faisait trop peu de concessions pour qu'il pût lui être donné de former des hommes au droit fil du temps. Quand je me figure une de ces lectures spirituelles où le maître répandait si abondamment son esprit, cette salle du rez-de-chaussée, avec ses bancs serrés où se pressaient deux cents figures d'enfants tenus immobiles par l'attention et le respect, et que je me demande vers quels vents du ciel se sont envolées ces deux cents âmes si fortement unies alors par l'ascendant du même homme, je trouve plus d'un déchet, plus d'un cas singulier. Comme il est naturel, je trouve d'abord des évêques, des archevêques, des ecclésiastiques considérables, tous relativement éclairés et modérés. Je trouve des diplomates, des conseillers d'État, d'honorables carrières dont quelques-unes eussent été plus brillantes si la tentative du 16 Mai eût réussi. Mais voici quelque chose d'étrange. A côté de tel pieux condisciple prédestiné à l'épiscopat, j'en vois un qui aiguïsera si savamment son couteau pour tuer son archevêque, qu'il frappera juste au cœur... Je crois me rappeler Verger ; je peux dire de lui ce que disait Sacchetti de cette petite Florentine qui fut canonisée : *Fu mia vicina, andava come le altre*. Cette éducation avait des dangers : elle surchauffait, surexcitait, pouvait très bien rendre fou (Verger l'était bel et bien).

Un exemple plus frappant encore du *Spiritus ubi vult spirat* fut celui de M. H. de ***. Quand j'arrivai à Saint-Nicolas, il fut ma plus grande admiration. Son talent était hors ligne : il avait sur tous ses condisciples de rhétorique une immense supériorité. Sa piété, sérieuse et vraiment élevée, provenait d'une nature douée des plus hautes aspirations. H. de *** réalisait, d'après nos idées, la perfection même ; aussi, selon l'usage des maisons ecclésiastiques, où les élèves avancés partagent les fonctions des maîtres, était-il chargé des rôles les plus importants. Sa piété se maintint plusieurs années au séminaire Saint-Sulpice. Durant des heures, aux fêtes surtout, on le voyait à la chapelle, baigné de larmes. Je me souviens d'un soir d'été, sous les ombrages de Gentilly (Gentilly était la maison de campagne du petit séminaire Saint-Nicolas) ; serrés autour de quelques anciens et de celui des directeurs qui avait le mieux l'accent de la piété chrétienne, nous écoutions. Il y avait dans l'entretien quelque chose de grave et de profond. Il s'agissait du problème éternel qui fait le fond du christianisme, l'élection divine, le tremblement où toute âme doit rester jusqu'à la dernière heure en ce qui regarde le salut. Le saint prêtre insistait sur ce doute terrible : non, personne, absolument personne, n'est sûr qu'après les plus grandes faveurs du ciel il ne sera pas abandonné de la grâce. « Je crois, dit-il, avoir connu un prédestiné !... » Un silence se fit ; il hésita : « C'est H. de ***, ajouta-t-il, si quelqu'un peut être sûr de son salut, c'est bien lui. Eh bien ! non, il n'est pas sûr que H. de *** ne soit pas un réprouvé. »

Je revis H. de *** quelques années plus tard. Il avait fait dans l'intervalle de fortes études bibliques ; je ne pus savoir s'il était tout à fait détaché du christianisme, mais il ne portait plus l'habit ecclésiastique et il était dans une vive réaction contre l'esprit clérical. Plus tard, je le trouvai passé à des idées politiques très exaltées ; la passion vive, qui faisait le fond de son caractère, s'était tournée vers la démocratie ; il rêvait la justice, il en parlait d'une manière sombre et irritée ; il pensait à l'Amérique, et je crois qu'il doit y être. Il y a quelques années, un de nos anciens

condisciples me dit qu'il avait cru reconnaître parmi les noms des fusillés de la Commune un nom qui ressemblait au sien. Je pense qu'il se trompait. Mais sûrement la vie de ce pauvre H. de *** a été traversée par quelque grand naufrage. Il gâta par la passion des qualités supérieures. C'est de beaucoup le sujet le plus éminent que j'aie eu pour condisciple dans mon éducation ecclésiastique. Mais il n'eut pas la sagesse de rester sobre en politique. A la façon dont il prenait les choses, il n'y aurait personne qui n'eût, dans sa vie, vingt occasions de se faire fusiller. Les idéalistes comme nous doivent n'approcher de ce feu-là qu'avec beaucoup de précautions. Nous y laisserions presque toujours notre tête ou nos ailes. Certes la tentation est grande pour le prêtre qui abandonne l'Église de se faire démocrate ; il retrouve ainsi l'absolu qu'il a quitté, des confrères, des amis : il ne fait en réalité que changer de secte. Telle fut la destinée de Lamennais. Une des grandes sagesse de M. l'abbé Loyson a été de résister sur ce point à toutes les séductions et de se refuser aux caresses que le parti avancé ne manque jamais de faire à ceux qui rompent les liens officiels.

Durant trois ans, je subis cette influence profonde, qui amena dans mon être une complète transformation. M. Dupanloup m'avait à la lettre transfiguré. Du pauvre petit provincial le plus lourdement engagé dans sa gaine, il avait tiré un esprit ouvert et actif. Certes quelque chose manquait à cette éducation et, tant qu'elle dut me suffire, j'eus toujours un vide dans l'esprit. Il y manquait la science positive, l'idée d'une recherche critique de la vérité. Cet humanisme superficiel fit chômer en moi trois ans le raisonnement en même temps qu'il détruisait la naïveté première de ma foi. Mon christianisme subit de grandes diminutions ; il n'y avait cependant rien dans mon esprit qui pût encore s'appeler doute. Chaque année, à l'époque des vacances, j'allais en Bretagne. Malgré plus d'un trouble, je m'y retrouvais tout entier, tel que mes premiers maîtres m'avaient fait.

Selon la règle, après avoir terminé ma rhétorique à Saint-Nicolas du Chardonnet, j'allai à Issy, maison de

campagne du séminaire Saint-Sulpice. Je sortais ainsi de la direction de M. Dupanloup pour entrer sous une discipline absolument opposée à celle de Saint-Nicolas du Chardonnet. Saint-Sulpice m'apprit d'abord à considérer comme enfantillage tout ce que M. Dupanloup m'avait appris à estimer le plus. Quoi de plus simple ? Si le christianisme est chose révélée, l'occupation capitale du chrétien n'est-elle pas l'étude de cette révélation même, c'est-à-dire la théologie ? La théologie et l'étude de la Bible allaient bientôt m'absorber, me donner les vraies raisons de croire au christianisme et aussi les vraies raisons de ne pas y adhérer. Durant quatre ans, une terrible lutte m'occupait tout entier, jusqu'à ce que ce mot, que je repoussais longtemps comme une obsession diabolique : « Cela n'est pas vrai ! » retentît à mon oreille intérieure avec une persistance invincible. Je raconterai cela dans les chapitres suivants. Je peindrai aussi exactement que je pourrai cette maison extraordinaire de Saint-Sulpice qui est plus séparée du temps présent que si trois mille lieues de silence l'entouraient. J'essayerai enfin de montrer comment l'étude directe du christianisme, entreprise dans l'esprit le plus sérieux, ne me laissa plus assez de foi pour être un prêtre sincère, et m'inspira, d'un autre côté, trop de respect pour que je pusse me résigner à jouer avec les croyances les plus respectables une odieuse comédie.

IV

LE SÉMINAIRE D'ISSY (1)

I

LE petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet n'avait point d'année de philosophie, la philosophie étant, d'après la division des études ecclésiastiques, réservée pour le grand séminaire. Après avoir terminé mes études classiques dans la maison dirigée si brillamment par M. Dupanloup, je passai donc, avec les élèves de ma classe, au grand séminaire, destiné à l'enseignement plus spécialement ecclésiastique. Le grand séminaire du diocèse de Paris, c'est le séminaire Saint-Sulpice, composé lui-même en quelque sorte de deux maisons, celle de Paris et la succursale d'Issy, où l'on fait les deux années de philosophie. Ces deux séminaires n'en font, à proprement parler, qu'un seul. L'un est la suite de l'autre ; tous deux se réunissent en certaines circonstances ; la congrégation qui fournit les maîtres est la même. L'institut de Saint-Sulpice a exercé sur moi une telle influence et a si complètement décidé de la direction de ma vie, que je suis obligé d'en esquisser rapidement l'histoire, d'en exposer les principes et l'esprit, pour montrer en quoi cet esprit est resté la loi la plus profonde de tout mon développement intellectuel et moral.

Saint-Sulpice doit son origine à un homme dont le nom n'est point arrivé à la grande célébrité ; car la célébrité va rarement chercher ceux qui ont fait profession de fuir la gloire et dont la qualité dominante a été la modestie.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1881. (N. de l'éd.)

Jean-Jacques Olier, issu d'une famille qui a donné à l'État un grand nombre de serviteurs capables, fut le contemporain et le coopérateur de Vincent de Paul, de Bérulle, d'Adrien de Bourdoise, du père Eudes, de Charles de Gondren, de ces fondateurs de congrégations ayant pour objet la réforme de l'éducation ecclésiastique, qui ont eu un rôle si considérable dans la préparation du XVII^e siècle. Rien n'égale l'abaissement des mœurs cléricales sous Henri IV et dans les commencements de Louis XIII. Le fanatisme de la Ligue, loin de servir à la règle des mœurs, avait beaucoup contribué au relâchement. On s'était tout permis, parce qu'on avait manié l'escopette et porté le mousquet pour la bonne cause. La verve gauloise du temps de Henri IV était peu favorable à la mysticité. Tout n'était pas mauvais dans la franche gaieté rabelaisienne qui, à cette époque, n'était pas tenue pour incompatible avec l'état ecclésiastique. A beaucoup d'égard, nous préférons la piété amusante et spirituelle de Pierre Camus, l'ami de François de Sales, à la tenue raide et guindée qui est devenue plus tard la règle du clergé français et a fait de lui une sorte d'armée noire à part du monde et en guerre avec lui. Mais il est certain que, vers 1640, l'éducation du clergé n'était pas au niveau de l'esprit de règle et de mesure qui devenait de plus en plus la loi du siècle. Des côtés les plus divers on appelait la réforme. François de Sales avouait n'avoir pas réussi dans cette tâche. Il disait à Bourdoise : « Après avoir travaillé pendant dix-sept ans à former seulement trois prêtres tels que je les souhaitais pour m'aider à réformer le clergé de mon diocèse, je n'ai réussi à en former qu'un seul et demi. » Alors apparaissent les hommes d'une piété grave et raisonnable que je nommais tout à l'heure. Par des congrégations d'un type nouveau, distinct des anciennes règles monacales et imité en quelques points des jésuites, ils créent le séminaire, c'est-à-dire la pépinière soigneusement murée où se forment les jeunes clercs. La transformation fut profonde. De l'école de ces grands maîtres de la vie spirituelle sort ce clergé d'une physionomie si particulière, le plus discipliné, le plus régulier, le plus national, même le plus instruit des clergés, qui remplit

la seconde moitié du ^{xvii}e siècle, tout le ^{xviii}e et dont les derniers représentants ont disparu il y a une quarantaine d'années. Parallèlement à ces efforts d'une piété orthodoxe se dresse Port-Royal, très supérieur à Saint-Sulpice, à Saint-Lazare, à la Doctrine chrétienne et même à l'Oratoire, pour la fermeté de la raison et le talent d'écrire, mais à qui manque la plus essentielle des vertus catholiques, la docilité. Port-Royal, comme le protestantisme, eut le dernier des malheurs. Il déplut à la majorité, fut toujours de l'opposition. Quand on a excité l'antipathie de son pays, on est trop souvent amené à prendre son pays en antipathie. Deux fois malheur au persécuté ! car, outre la souffrance qui lui est infligée, la persécution l'atteint dans sa personne morale ; presque toujours la persécution fausse l'esprit et rétrécit le cœur.

Olier, dans ce groupe de réformateurs catholiques, présente un caractère à part. Sa mysticité est d'un genre qui lui appartient ; son *Catéchisme chrétien pour la Vie intérieure*, qu'on ne lit plus guère hors de Saint-Sulpice, est un livre des plus extraordinaires, plein de poésie et de philosophie sombre, flottant sans cesse de Louis de Léon à Spinoza. Olier conçoit comme l'idéal de la vie du chrétien ce qu'il appelle « l'état de mort ».

Qu'est-ce que l'état de mort ? C'est un état où le cœur ne peut être ému en son fond, et, quoique le monde lui montre ses beautés, ses honneurs, ses richesses, c'est tout de même comme s'il les offrait à un mort, qui demeure sans mouvement et sans désirs, insensible à tout ce qui se présente... Le mort peut bien être agité au dehors et recevoir quelque mouvement dans son corps ; mais cette agitation est extérieure ; elle ne procède pas du dedans, qui est sans vie, sans vigueur et sans force. Ainsi, une âme qui est morte intérieurement peut bien recevoir des attaques des choses extérieures et être ébranlée au dehors, mais au dedans de soi, elle demeure morte et sans mouvement pour tout ce qui se présente.

Ce n'est pas assez dire. Olier imagine comme bien supérieur à l'état de mort l'état de sépulture.

Le mort a encore la figure du monde et de la chair ; l'homme

mort paraît encore être une partie d'Adam ; encore parfois le remue-t-on ; il donne encore quelque agrément au monde ; mais de l'enseveli, on n'en dit plus mot, il n'est plus dans le rang des hommes ; il est puant, il est en horreur ; il n'a plus rien qui agrée ; il est foulé aux pieds dans un cimetière, sans que l'on s'en étonne, tant le monde est convaincu qu'il n'est rien et qu'il n'est plus du nombre des hommes.

Les sombres rêves de Calvin sont presque de l'optimisme pélagien auprès des affreux cauchemars que le péché originel cause à notre pieux contemplatif.

Pourriez-vous encore ajouter quelque chose pour me faire concevoir comment la chair n'est que péché ?

— Elle est tellement péché, qu'elle est toute inclination et mouvement au péché et même à tout péché en sorte que, si le Saint-Esprit ne retenait notre âme et ne l'assistait des secours de sa grâce, elle serait emportée par les inclinations de la chair, qui tendent toutes au péché.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce donc que la chair ?

— C'est l'effet du péché, c'est le principe du péché...

— Si cela est, pourquoi ne tombez-vous pas à toute heure dans le péché ?

— C'est la miséricorde de Dieu qui nous en empêche...

— Je suis donc obligé à Dieu de ce que je ne commets pas tous les péchés du monde ?

— Oui... C'est le sentiment ordinaire des saints, parce que la chair est entraînée par un tel poids vers le péché que Dieu seul peut l'empêcher d'y tomber.

— Mais encore, voudriez-vous bien m'en dire quelque chose ?

— Ce que je puis vous en dire est qu'il n'y a aucune sorte de péché qui puisse se concevoir ; il n'y a ni imperfection, ni désordre, il n'y a point d'erreur, ni de dérèglement dont la chair ne soit remplie, tellement qu'il n'y a sorte de légèreté, ni de folie, ni de sottise que la chair ne soit capable de commettre à toute heure.

— Eh quoi ! Je serais fou et je ferais le fou par les rues et par les compagnies sans le secours de Dieu ?

— C'est peu que cela, qui ne regarde que l'honnêteté civile ; mais il faut que vous sachiez que, sans la grâce de Dieu, sans la vertu de son esprit, il n'y a aucune espèce d'impureté, de vilenie, d'infamie, d'ivrognerie, de blasphème, en un mot, il n'y a sorte de péché auquel l'homme ne s'abandonnât.

— La chair est donc bien corrompue ?

— Vous le voyez.

— Je ne m'étonne plus si vous dites qu'il faut haïr sa chair, que l'on doit avoir horreur de soi-même, et que l'homme, dans son état actuel, doit être maudit, calomnié, persécuté ; non je n'en suis plus surpris. En vérité, il n'y a aucune sorte de maux et de malheurs qui ne doivent tomber sur lui à cause de sa chair.

— Vous avez raison ; toute la haine, toute la malédiction, la persécution qui tombent sur le démon, doivent tomber sur la chair et sur tous ses mouvements.

— Il n'y a donc aucune espèce d'injure qu'on ne doive supporter et qu'on ne doive croire vous être bien due ?

— Non.

— Les mépris, les injures, les calomnies ne doivent donc point nous troubler ?

— Non. Il faut faire comme ce saint qui autrefois fut conduit au supplice pour un crime qu'il n'avait point commis et dont il ne voulut pas se justifier, disant en lui-même qu'il l'aurait commis, et de bien plus grands encore, si Dieu ne l'en eût empêché.

— Les hommes, les anges et Dieu même devraient donc nous persécuter sans cesse ?

— Oui, cela devrait être ainsi.

— Quoi ! les pécheurs devraient donc être pauvres et dépouillés de tout comme les démons ?

— Oui ; et même les pécheurs devraient être interdits de toutes leurs facultés corporelles et spirituelles et dépouillés de tous les dons de Dieu.

Héros de l'humilité chrétienne, Olier croit bien faire en bafouant la nature humaine, en la traînant dans la boue. Il avait des visions, des faveurs intérieures dont on possède à Saint-Sulpice le cahier autographe, écrit pour son directeur. Il s'interrompt de temps en temps par des réflexions comme celle-ci : « Mon courage est parfois tout abattu en voyant les impertinences que j'écris. Elles me semblent être de grandes pertes de temps pour mon cher directeur, que j'ai crainte d'amuser. Je plains les heures qu'il doit employer à les lire, et il me semble qu'il devrait me faire cesser d'écrire ces niaiseries et ces impertinences tout à fait insupportables. »

Mais, chez Olier, comme chez presque tous les mystiques, à côté du rêveur bizarre, il y avait le puissant organisateur. Engagé jeune dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, par l'influence de sa famille, curé de la paroisse de Saint-Sulpice, qui était alors une dépendance de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Sa piété tendre et susceptible s'offusqua d'une foule de choses qui, jusque-là, avaient paru innocentes, par exemple d'un cabaret qui s'était établi dans les charniers de l'église et où les chantres buvaient. Il rêva un clergé à son image, pieux, zélé, attaché à ses fonctions. Beaucoup d'autres saints personnages travaillaient au même but ; mais la façon dont Olier s'y prit fut tout à fait originale. Seul, Adrien de Bourdoise comprit comme lui la réforme ecclésiastique. L'idée vraiment neuve de ces deux fondateurs fut de chercher à procurer l'amélioration du clergé séculier au moyen d'instituts de prêtres mêlés au monde et joignant le ministère des paroisses au soin d'élever les jeunes clercs.

Olier et Bourdoise, en effet, tout en devenant réformateurs et chefs de congrégations, restèrent curés, l'un de Saint-Sulpice, l'autre de Saint-Nicolas du Chardonnet. Ce fut la cure qui engendra le séminaire. Ces saints personnages réunirent leurs prêtres en communautés et ces communautés devinrent des écoles de cléricature, des espèces de pensions où se formèrent à la piété des jeunes gens qui se préparaient à l'état ecclésiastique. Une circonstance rendait de telles créations faciles et sans danger pour l'État, c'est qu'elles n'avaient pas de professorat intérieur. Le professorat théologique était tout entier à la Sorbonne. Les jeunes sulpiciens ou nicolaïtes qui faisaient leur théologie y allaient assister aux leçons. L'enseignement restait ainsi national et commun. La clôture du séminaire n'existait que pour les mœurs et les exercices de piété. C'était l'analogie de ce qu'est aujourd'hui un internat envoyant ses élèves au lycée. Il n'y avait qu'un seul cours de théologie à Paris, c'était le cours officiel professé à la Faculté. Dans l'intérieur du séminaire, tout se bornait à des répétitions, à des conférences. Il est vrai que cela devint assez vite une fiction. J'ai ouï dire aux anciens de Saint-

Sulpice que, vers la fin du XVIII^e siècle, on n'allait guère à la Sorbonne ; qu'il était reçu qu'on n'y apprenait pas grand-chose ; que la conférence intérieure, en un mot, prit tout à fait le dessus sur la leçon officielle. Une telle organisation rappelait beaucoup, on le voit, le système actuel de l'École normale et de ses relations avec la Sorbonne. Depuis le Concordat, l'enseignement du séminaire devint tout intérieur. Napoléon ne pensa pas à relever le monopole de la faculté de théologie. Il eût fallu pour cela demander à la cour de Rome une institution canonique dont le gouvernement impérial ne se souciait pas. M. Émery, d'ailleurs, se garda de lui en suggérer l'idée. Il n'avait pas conservé un bon souvenir de l'ancien système ; il préférait beaucoup garder ses jeunes clercs sous sa main. Ces conférences *intra muros* devinrent ainsi des cours. Cependant, comme à Saint-Sulpice rien ne change, les anciennes dénominations restèrent. Le séminaire n'a pas de *professeur* ; tous les membres de la congrégation ont le titre uniforme de *directeur*.

La société fondée par Olier garda jusqu'à la Révolution son respectable caractère de modestie et de vertu pratique. En théologie, son rôle fut faible. Elle n'eut pas l'indépendance et la hauteur de Port-Royal. Elle fut plus moliniste qu'il n'était nécessaire de l'être, et n'évita pas ces mesquines vilénies qui sont comme la conséquence des idées arrêtées de l'orthodoxe et le rachat de ses vertus. La mauvaise humeur de Saint-Simon contre ces pieux prêtres a pourtant quelque chose d'injuste. C'étaient, dans la grande armée de l'Église, des sous-officiers instructeurs, auxquels il eût été injuste de demander la distinction des officiers généraux. La compagnie, par ses nombreuses maisons en province, eut une influence décisive sur l'éducation du clergé français ; elle conquit sur le Canada une sorte de suzeraineté religieuse qui s'accommoda fort bien de la domination anglaise conservatrice des anciens droits, et qui dure jusqu'à nos jours.

La Révolution n'eut aucun effet sur Saint-Sulpice. Un de ces esprits froids et fermes, comme la société en a toujours possédé, rebâtit la maison exactement sur les

mêmes bases. M. Émery, prêtre instruit et gallican modéré, par la confiance absolue qu'il sut inspirer à Napoléon, obtint les autorisations nécessaires. On l'eût fort étonné si on lui eût dit que la demande d'une telle autorisation constituait une basse concession au pouvoir civil et une sorte d'impiété. Tout fut donc rétabli comme avant la Révolution ; chaque porte tourna dans ses anciens gonds et, comme d'Olier à la Révolution rien n'avait subi de changement, le xvii^e siècle eut un point dans Paris où il se continua sans la moindre modification.

Saint-Sulpice fut, au milieu d'une société si différente, ce qu'il avait toujours été, tempéré, respectueux pour le pouvoir civil, désintéressé des luttes politiques (1). En règle avec la loi, grâce aux sages mesures prises par M. Émery, il ne sut rien de ce qui se passait dans le monde. Après 1830, l'émotion fut un moment assez vive. L'écho des discussions passionnées du temps franchissait parfois les murs de la maison ; les discours de M. Mauguin (je ne sais pas bien pourquoi) avaient surtout le privilège d'émouvoir les jeunes. Un jour, l'un de ceux-ci lut au supérieur, M. Duclaux, un fragment de séance qui lui parut d'une violence effrayante. Le vieux prêtre, à demi plongé dans le nirvana, avait à peine écouté. A la fin, se réveillant et serrant la main du jeune homme : « On voit bien, mon ami, lui dit-il, que ces hommes-là ne font pas oraison. » Le mot m'est dernièrement revenu à l'esprit, à propos de certains discours. Que de choses expliquées par ce fait que probablement M. Clemencau ne fait pas oraison !

Ces vieux sages consommés ne s'émouvaient de rien. Le monde était pour eux un orgue de Barbarie qui se répète. Un jour, on entendit quelque bruit sur la place Saint-Sulpice :

— Allons à la chapelle mourir tous ensemble, s'écria l'excellent M. ***, prompt à s'enflammer,

— Je n'en vois pas la nécessité, répondit M. ***, plus calme, plus prémuni contre les excès de zèle ; et l'on continua de se promener en groupe sous les porches de la cour.

(1) Mes souvenirs se rapportent aux années 1842-1845. Je pense que, depuis, rien n'a changé.

Dans les difficultés religieuses du temps, ces messieurs de Saint-Sulpice gardèrent la même attitude sage et neutre, ne montrant un peu de chaleur que quand l'autorité épiscopale était menacée. Ils reconnurent très vite le venin de M. de Lamennais et le repoussèrent. Le romantisme théologique de Lacordaire et de Montalembert les trouva aussi peu sympathiques. L'ignorance dogmatique et l'extrême faiblesse de cette école, en fait de raisonnement, les choquaient. Ils virent toujours le danger du journalisme catholique. L'ultramontanisme ne parut d'abord à ces maîtres austères qu'une façon commode d'en appeler à une autorité éloignée, souvent mal informée, d'une autorité rapprochée et plus difficile à tromper. Les anciens qui avaient fait leurs études à la Sorbonne avant la Révolution tenaient hautement pour les quatre propositions de 1682. Bossuet était en tout leur oracle. Un des directeurs les plus respectés, M. Boyer, lors de son voyage à Rome, eut une discussion avec Grégoire XVI sur les propositions gallicanes. Il prétendait que le pape ne put rien répondre à ses arguments. Il diminuait, il est vrai, sa victoire en avouant que personne à Rome ne le prit au sérieux et qu'on rit beaucoup au Vatican de *l'uomo antediluviano* : c'était lui que l'entourage du pape appelait ainsi. On eût mieux fait de l'écouter. Vers 1840, tout cela changea. Les vieux d'avant la Révolution étaient morts ; les jeunes passèrent presque tous à la thèse de l'infailibilité papale ; mais il resta encore une profonde différence entre ces ultramontains de la dernière heure et les hardis contempteurs de la scolastique et de l'Église gallicane sortis de l'école de Lamennais. Saint-Sulpice n'a jamais trouvé sûr de faire litière à ce point des règles établies.

On ne saurait nier qu'il ne se mêlât à tout cela une certaine antipathie contre le talent et quelque chose de la routine de scolastiques gênés dans leurs vieilles thèses par d'importuns novateurs. Mais il y avait aussi dans la règle suivie par ces prudents directeurs un tact pratique très sûr. Ils voyaient le danger d'être plus royalistes que le roi et savaient qu'on passe facilement d'un excès à l'autre. Des hommes moins détachés qu'eux de tout amour-propre

auraient triomphé le jour où le maître de ces brillants paradoxes, Lamennais, qui les avait presque argués d'hérésie et de froideur pour le saint-siège, devint lui-même hérétique et se mit à traiter l'Église de Rome de tombeau des âmes et de mère d'erreurs. Ce qui est vieux doit rester vieux ; comme tel, il est respectable ; rien de plus choquant que de voir l'homme d'un autre âge dissimuler ses allures et prendre les modes des jeunes gens.

C'est par ce franc aveu des choses que Saint-Sulpice présente en religion quelque chose de tout à fait honnête. A Saint-Sulpice, nulle atténuation des dogmes de l'Écriture n'était admise ; les Pères, les conciles et les docteurs y paraissaient les sources du christianisme. On n'y prouvait pas la divinité de Jésus-Christ par Mahomet ou par la bataille de Marengo. Ces pantalonnières théologiques, qu'on faisait applaudir à Notre-Dame à force d'aplomb et d'éloquence, n'avaient aucun succès auprès de ces sérieux chrétiens. Ils ne pensaient pas que le dogme eût besoin d'être mitigé, déguisé, costumé à la jeune France. Ils manquaient de critique en s'imaginant que le catholicisme des théologiens a été la religion même de Jésus et des apôtres ; mais ils n'inventaient pas pour les gens du monde un christianisme revu et adapté à leurs idées. Voilà pourquoi l'étude (dirai-je la réforme ?) sérieuse du christianisme viendra bien plutôt de Saint-Sulpice que de directions comme celle de M. Lacordaire ou de M. Gratry, à plus forte raison de M. Dupanloup, où tout est adouci, faussé, émoussé, où l'on présente non point le christianisme tel qu'il résulte du concile de Trente et du Vatican, mais un christianisme désossé en quelque sorte, sans charpente, privé de ce qui est son essence. Les conversions opérées par les prédications de cette sorte ne sont bonnes ni pour la religion ni pour l'esprit humain. On croit avoir fait des chrétiens ; on a fait des esprits faux, des politiques manqués. Malheur au vague ! mieux vaut le faux. « La vérité, comme a très bien dit Bacon, sort plutôt de l'erreur que de la confusion. »

Ainsi, au milieu du pathos prétentieux qui a envahi, de nos jours, l'apologétique chrétienne, s'est conservée une école de solide doctrine, répudiant l'éclat, abhorrant le

succès. La modestie a toujours été le don particulier de la compagnie de Saint-Sulpice. Voilà pourquoi elle ne fait aucun cas de la littérature ; elle l'exclut presque, n'en veut pas dans son sein. La règle des sulpiciens est de ne rien publier que sous le voile de l'anonyme et d'écrire toujours du style le plus effacé, le plus éteint. Ils voient à merveille la vanité et les inconvénients du talent et ils s'interdisent d'en avoir. Un mot les caractérise, la médiocrité ; mais c'est une médiocrité voulue, systématique. Ils font exprès d'être médiocres. « Mariage de la mort et du vide », disait Michelet de l'alliance des jésuites et des sulpiciens. Sans doute : mais Michelet n'a pas assez vu que le vide est ici aimé pour lui-même. Il devient alors quelque chose de touchant : on se défend de penser, de peur de penser mal. L'erreur littéraire paraît à ces pieux maîtres la plus dangereuse des erreurs, et c'est justement pour cela qu'ils excellent dans la vraie manière d'écrire. Il n'y a plus que Saint-Sulpice où l'on écrive comme à Port-Royal, c'est-à-dire avec cet oubli total de la forme qui est la preuve de la sincérité. Pas un moment ces maîtres excellents ne songeaient que, parmi leurs élèves, dût se trouver un écrivain ou un orateur. Le principe qu'ils prêchaient le plus était de ne jamais faire parler de soi et, si l'on a quelque chose à dire, de le dire simplement, comme en se cachant.

Vous en parliez bien à votre aise, chers maîtres, et avec cette complète ignorance du monde qui vous fait tant d'honneur. Mais, si vous saviez à quel point le monde encourage peu la modestie, vous verriez combien la littérature aurait de la peine à s'accommoder de vos principes. Que serait-il arrivé si M. de Chateaubriand avait été modeste ? Vous aviez raison d'être sévères pour les procédés charlatanesques d'une théologie aux abois, cherchant les applaudissements par des procédés tout mondains. Mais, hélas ! votre théologie à vous, qui est-ce qui en parle ? Elle n'a qu'un défaut, c'est qu'elle est morte. Vos principes littéraires ressemblaient à la rhétorique de Chrysippe, dont Cicéron disait qu'elle était excellente pour apprendre à se taire. Dès qu'on parle ou qu'on écrit, on cherche fatalement le succès. L'essentiel est de n'y faire aucun sacrifice, et c'est

là ce que votre sérieux, votre droiture, votre honnêteté enseignaient dans la perfection.

Sans le vouloir, Saint-Sulpice, où l'on méprise la littérature, est ainsi une excellente école de style ; car la règle fondamentale du style est d'avoir uniquement en vue la pensée que l'on veut inculquer, et par conséquent d'avoir une pensée. Cela valait bien mieux que la rhétorique de M. Dupanloup et le gongorisme de l'école néo-catholique. Saint-Sulpice ne se préoccupe que du fond des choses. La théologie y est tout, et, si la direction des études y manque de force, c'est que l'ensemble du catholicisme, surtout du catholicisme français, porte très peu aux grands travaux. Après tout, Saint-Sulpice a eu, de notre temps, comme théologien, M. Carrière, dont l'œuvre immense est, sur quelques points, remarquablement approfondie ; comme érudits, M. Gosselin et M. Faillon, à qui l'on doit de si consciencieuses recherches ; comme philologues, M. Garnier et surtout M. Le Hir, les seuls maîtres éminents que l'école catholique en France ait produits dans le champ de la critique sacrée.

Mais ce n'est point par là que ses pieux éducateurs veulent être loués. Saint-Sulpice est avant tout une école de vertu. C'est principalement par la vertu que Saint-Sulpice est une chose archaïque, un fossile de deux cents ans. Beaucoup de mes jugements étonnent les gens du monde, parce qu'ils n'ont pas vu ce que j'ai vu. J'ai vu à Saint-Sulpice, associés à des idées étroites, je l'avoue, les miracles que nos races peuvent produire en fait de bonté, de modestie, d'abnégation personnelle. Ce qu'il y a de vertu dans Saint-Sulpice suffirait pour gouverner un monde, et cela m'a rendu difficile pour ce que j'ai trouvé ailleurs. Je n'ai rencontré dans le siècle qu'un seul homme qui méritât d'être comparé à ceux-là, c'est M. Damiron. Ceux qui ont connu M. Damiron ont connu un sulpicien. Les autres ne sauront jamais ce que ces vieilles écoles de silence, de sérieux et de respect renferment de trésors pour la conservation du bien dans l'humanité.

Telle était la maison où je passai quatre années au moment le plus décisif de ma vie. Je m'y trouvai comme dans

mon élément. Tandis que la plupart de mes condisciples, affaiblis par l'humanisme un peu fade de M. Dupanloup, ne pouvaient mordre à la scolastique, je me pris tout d'abord d'un goût singulier pour cette écorce amère ; je m'y passionnai comme un ouistiti sur sa noix. Je revoyais mes premiers maîtres de basse Bretagne dans ces graves et bons prêtres, remplis de conviction et de la pensée du bien. Saint-Nicolas du Chardonnet et sa superficielle rhétorique n'étaient plus pour moi qu'une parenthèse de valeur douteuse. Je quittais les mots pour les choses. J'allais enfin étudier à fond, analyser dans ses derniers détails cette foi chrétienne qui, plus que jamais, me paraissait le centre de toute vérité.

II

Ainsi que je l'ai déjà dit, les deux années de philosophie qui servent d'introduction à la théologie ne se font pas à Paris : elles se font à la maison de campagne d'Issy, située dans le village de ce nom, un peu au delà des dernières maisons de Vaugirard. La construction s'étend en longueur au bas d'un vaste parc, et n'a de remarquable qu'un pavillon central qui frappe le connaisseur par la finesse et l'élégance de son style. Ce pavillon fut la résidence suburbaine de Marguerite de Valois, la première femme de Henri IV, depuis 1606 jusqu'à sa mort en 1615. L'intelligente et facile princesse, envers qui il ne convient pas d'être plus sévère que ne le fut celui qui eut le droit de l'être le plus, s'y entoura de tous les beaux esprits du temps, et *le Petit Olympe d'Issy* de Michel Bouteroue (1) est le tableau de cette cour, à laquelle ne manqua ni la gaieté ni l'esprit :

Je veux d'un excellent ouvrage,
Dedans un portrait racourcy,
Représenter le paysage
Du petit Olympe d'Issy,
Pourceu que la grande princesse.
La perle et fleur de l'univers,

(1) Paris, 1609, in-12.

A qui cest ouvrage s'adresse
Veuille favoriser mes vers.

Que l'ancienne poésie
Ne vante plus en ses écrits
Les lauriers du Daphné d'Asie
Et les beaux jardins de Cypris.
Les promenoirs et le bocage
Du Tempé frais et ombragé,
Qui parut lors qu'un marescage
En la mer se fust deschargé.

Qu'on ne vante plus la Touraine
Pour son air doux et gracieux,
Ny Chenonceaus, qui d'une reyne
Fut le jardin délicieux,
Ny le Tivoly magnifique
Où, d'un artifice nouveau,
Se faict une douce musique
Des accords du vent et de l'eau.

Issy de beauté les surpasse
En beaux jardins et prés herbus,
Dignes d'estre au lieu de Parnasse
Le séjour des sœurs de Phébus.
Mainte belle source ondoyante,
Découlant de cent lieux divers,
Maintient sa terre verdoyante
Et ses arbrisseaux toujours verts.

.

Un vivier est à l'advenüe
Près la porte de ce verger,
Qui, par une sente cognüe,
En l'estang se va descharger ;
Comme on voit les grandes rivières
Se perdre au giron de la mer,
Ainsi ces sources fontenières
En l'estang se vont renfermer.

.

Une autre mare plus petite,
Si l'on retourne vers le mont,

Par l'ombre de son boys invite
De passer sur un petit pont,
Pour aller au lieu de délices,
Au plus doux séjour du plaisir,
Des mignardises, des blandices,
Du doux repos et du loysir.

Après la mort de la reine Margot, le casin fut vendu et appartint à diverses familles parisiennes, qui l'habitèrent jusque vers 1655. Olier sanctifia la maison, que rien jusqu'à là n'avait préparée à une destination pieuse, en l'habitant dans les dernières années de sa vie. M. de Bretonvilliers, son successeur, la donna à la compagnie de Saint-Sulpice et en fit la succursale de la maison de Paris. Rien ne fut changé au petit pavillon de la reine ; on y ajouta de longues ailes et on retoucha légèrement les peintures. Les Vénus devinrent des Vierges ; avec les Amours, on fit des anges ; les emblèmes à devises espagnoles, qui remplissaient les espaces perdus, ne choquaient personne. Une belle pièce ornée de représentations toutes profanes a été badigeonnée il y a une cinquantaine d'années ; un lavage suffirait peut-être encore aujourd'hui pour tout retrouver. Quant au parc chanté par Bouteroue, il est resté tout à fait sans modification ; des édicules pieux, des statues de sainteté y ont seulement été ajoutés. Une cabane, décorée d'une inscription et de deux bustes, est l'endroit où Bossuet et Fénelon, M. Tronson et M. de Noailles eurent de longues conférences sur le quietisme et tombèrent d'accord sur les trente-quatre articles de la vie spirituelle, dits « articles d'Issy ». Plus loin, au fond d'une allée de grands arbres, près du petit cimetière de la compagnie, se voit une imitation intérieure de la Santa-Casa de Lorette, que la piété sulpicienne a choisie pour son lieu de prédilection et décorée de ces peintures emblématiques qui lui sont chères. Je vois encore la Rose mystique, la Tour d'ivoire, la Porte d'or, devant lesquelles j'ai passé de longues matinées en un demi-sommeil. *Hortus conclusus*, *font signatus*, très bien figurés en des espèces de miniatures murales, me donnaient fort à rêver ; mais mon imagination, tout à fait chaste, restait dans une douce note de piété vague. Hélas ! ce beau parc mystique d'Issy, je

crois que la guerre et la Commune l'ont ravagé. Il a été, après la cathédrale de Tréguier, le second berceau de ma pensée.

Je passais des heures sous ces longues allées de charmes, assis sur un banc de pierre et lisant. C'est là que j'ai pris (avec bien des rhumatismes peut-être) un goût extrême de notre nature humide, automnale, du nord de la France. Si, plus tard, j'ai aimé l'Hermon et les flancs dorés de l'Anti-Liban, c'est par suite de l'espèce de polarisation qui est la loi de l'amour et qui nous fait rechercher nos contraires. Mon premier idéal est une froide charmille janséniste du xvii^e siècle, en octobre, avec l'impression vive de l'air et l'odeur pénétrante des feuilles tombées. Je ne vois jamais une vieille maison française de Seine-et-Oise ou de Seine-et-Marne, avec son jardin aux palissades taillées, sans que mon imagination me représente les livres austères qu'on a lus jadis sous ces allées. Malheur à qui n'a senti ces mélancolies et ne sait pas combien de soupirs ont dû précéder les joies actuelles de nos cœurs !

Les rapports des directeurs de Saint-Sulpice avec les élèves ont un caractère large et grave. Il n'y a sûrement pas un établissement au monde où l'élève soit plus libre. A Saint-Sulpice de Paris on pourrait passer trois années sans avoir eu aucune relation sérieuse avec un seul des directeurs. On suppose que le régime de la maison agit par lui-même. Les directeurs mènent exactement la vie des élèves et s'occupent d'eux aussi peu que possible. Si l'on veut travailler, on y est admirablement placé pour cela. Si l'on n'a point l'amour du travail, on peut ne rien faire, et il faut avouer qu'un grand nombre usent largement de la permission. Les interrogations, les examens sont presque nuls : l'émulation n'existe à aucun degré et serait tenue pour un mal. Si l'on considère l'âge des élèves, en moyenne de dix-huit à vingt-quatre ans, on peut trouver qu'une telle réserve est presque exagérée. Elle nuit sûrement aux études. Mais, quand on y a réfléchi, on trouve que ce respect suprême de la liberté, cette façon de traiter comme des hommes faits des jeunes gens déjà consacrés par l'intention du sacerdoce, sont la seule règle convenable à suivre dans

la tâche épineuse de former des sujets pour le ministère le plus élevé qu'il y ait d'après les idées chrétiennes. J'estime même, pour ma part, que d'excellentes applications pourraient en être faites aux services de l'instruction publique, et que l'École normale, en particulier, devrait, sur certains points, s'inspirer de cet esprit.

Le supérieur de la maison d'Issy, quand j'y passai, était M. Gosselin. C'est l'homme le plus poli et le plus aimable que j'aie jamais connu. Sa famille appartenait à cette partie de l'ancienne bourgeoisie qui, sans être affiliée aux jansénistes, partageait l'attachement extrême de ces derniers pour la religion. Sa mère, à laquelle il paraît qu'il ressemblait beaucoup, vivait encore, et il l'entourait de respects touchants. Il aimait à rappeler les premières leçons de politesse qu'elle lui donnait vers 1799. Dans son enfance, il s'était habitué, selon un usage auquel il était dangereux de se soustraire, à dire « citoyen ». Dès les premiers jours où l'on célébra la messe catholique, après la Révolution, sa mère l'y mena. Ils se trouvèrent presque seuls avec le prêtre. « Va offrir à monsieur de lui servir la messe », lui dit Mme Gosselin. L'enfant s'approcha et balbutia en rougissant : « Citoyen, voulez-vous me permettre de vous servir la messe ? — Chut ! reprit sa mère ; il ne faut jamais dire citoyen à un prêtre. » Il est impossible d'imaginer une plus charmante affabilité, une aménité plus exquise. Il n'avait que le souffle et il atteignit la vieillesse par des prodiges de soin et de sobre hygiène. Sa jolie petite figure, maigre et fine, son corps fluet, remplissant mal les plis de sa soutane, sa propreté raffinée, fruit d'une éducation datant de l'enfance, le creux de ses tempes se dessinant agréablement sous la petite calotte de soie flottante qu'il portait toujours, formaient un ensemble très distingué.

M. Gosselin était un érudit plutôt qu'un théologien. Sa critique était sûre dans les limites d'une orthodoxie dont il ne discuta jamais sérieusement les titres ; sa placidité, absolue. Il a composé une *Histoire littéraire de Fénelon*, qui est un livre fort estimé. Son traité *du Pouvoir du pape sur les Souverains au moyen âge* (1) est plein de recherches. C'était le

(1) 1^{re} édition, 1839 ; 2^e édition, fort augmentée, 1845.

temps où les écrits de Voigt et de Hurter révélèrent aux yeux des catholiques la grandeur des pontifes romains du XI^e et du XII^e siècle. Cette grandeur n'était pas sans causer plus d'un embarras aux gallicans : car il faut avouer que Grégoire VII et Innocent III ne conformèrent en rien leur conduite aux maximes de 1682. M. Gosselin crut avoir résolu par un principe de droit public, reçu au moyen âge, toutes les difficultés que causent aux théologiens modérés ces histoires grandioses. M. Carrière souriait un peu de son assurance et comparait l'essai de son savant confrère aux efforts d'une vieille qui cherche à enfiler son aiguille en la tenant bien fixe entre la lampe et ses lunettes. Un moment, le fil passe si près du trou qu'elle s'écrie : « M'y voilà ! » Hélas ! non ; il s'en faut de la largeur d'un atome ; c'est à recommencer.

Mon inclination et les conseils d'un pieux et savant ecclésiastique breton qui était grand vicaire de M. de Quélen, M. l'abbé Tresvaux, me firent prendre M. Gosselin pour directeur. J'ai gardé de lui un précieux souvenir. Il n'est pas possible d'imaginer plus de bienveillance, de cordialité, de respect pour la conscience d'un jeune homme. La liberté qu'il me laissa était absolue. Comme il voyait l'honnêteté de ma nature, la pureté de mes mœurs et la droiture de mon esprit, l'idée ne lui vint pas un instant que des doutes s'élèveraient pour moi sur des matières où lui-même n'en avait aucun. Le très grand nombre de jeunes ecclésiastiques qui avaient passé entre ses mains avaient un peu émoussé son diagnostic ; il procédait par catégories générales, et je dirai bientôt comment quelqu'un qui n'était pas mon directeur vit dans ma conscience beaucoup plus clair que lui et que moi.

Deux directeurs, M. Gottofrey, l'un des professeurs de philosophie, et M. Pinault, professeur de mathématiques et de physique, étaient en tout le contraste absolu de M. Gosselin. M. Gottofrey, jeune prêtre de vingt-six ou vingt-huit ans, n'était, je crois, qu'à demi de race française. Il avait la ravissante figure rose d'une miss anglaise, de beaux grands yeux, où respirait une candeur triste. C'était le plus extraordinaire exemple que l'on puisse imaginer d'un suicide par

orthodoxie mystique. M. Gottofrey eût certainement été, s'il l'avait voulu, un mondain accompli. Je n'ai pas connu d'homme qui eût pu être plus aimé des femmes. Il portait en lui un trésor infini d'amour. Il sentait le don supérieur qui lui avait été départi ; puis, avec une sorte de fureur, il s'ingéniait à s'anéantir lui-même. On eût dit qu'il voyait Satan dans les grâces dont Dieu avait été pour lui si prodigue. Un vertige s'emparait de lui ; il se prenait de rage en se voyant si charmant ; il était comme une cellule de nacre où un petit génie pervers serait toujours occupé à broyer sa perle intérieure. Aux temps héroïques du christianisme, il eût cherché le martyre. A défaut du martyre, il courtisa si bien la mort, que cette froide fiancée, la seule qu'il ait aimée, finit par le prendre. Il partit pour le Canada. Le typhus, qui sevit à Montréal en 1847, lui offrit une belle occasion de contenter sa soif. Il soigna les malades avec frénésie et mourut.

J'ai toujours pensé qu'il y eut en la vie de M. Gottofrey un roman secret, quelque erreur héroïque sur l'amour. Il en attendit trop peut-être ; ne le trouvant pas infini, il le brisa comme un faux dieu. Au moins ne fut-il pas de « ceux qui, sachant aimer, n'en ont pas su mourir ». Tantôt je le vois perdu au ciel parmi les troupes d'anges roses d'un paradis du Corrège ; tantôt je me figure la femme qu'il eût pu rendre folle d'amour le flagellant durant toute l'éternité. Ce qu'il y avait d'injuste, c'est qu'il se vengeait des troubles de sa nature inquiète sur la raison, qui peut-être n'y était pour rien. Il pratiquait l'absurdité voulue de Tertullien, se complaisait en la folie de saint Paul. Il était chargé d'un des cours de philosophie : jamais on ne vit plus amère trahison ; son dédain pour la philosophie perçait à chaque mot ; c'était un perpétuel sarcasme où il développait une sorte de talent âpre. M. Gosselin, qui prenait au sérieux la scolastique, réagissait silencieusement contre ces excès. Mais le fanatisme rend parfois très sagace. M. Gottofrey me remarqua, me suivit ; il démêla ce que l'optimisme paternel de M. Gosselin ne savait point voir. Il porta la foudre dans ma conscience, comme je le dirai bientôt, et, d'une main brutale, déchira tous les bandages par lesquels je me dissimulais à moi-même les blessures d'une foi déjà profondément atteinte.

M. Pinault ressemblait beaucoup à M. Littré par sa passion concentrée et par l'originalité de ses allures. Si M. Littré eût reçu une éducation catholique, il eût été un mystique exalté ; si M. Pinault avait été élevé en dehors du catholicisme, il eût été révolutionnaire et positiviste. Les natures absolues ont besoin de ces partis tranchés. La physionomie de M. Pinault frappait tout d'abord. Criblé de rhumatismes, il semblait cumuler en sa personne toutes les façons dont un corps peut être contrefait. Sa laideur extrême n'excluait pas de ses traits une singulière vigueur ; mais il n'avait pas été élevé comme M. Gosselin ; il négligeait la propreté à un degré tout à fait choquant. Dans son cours, son vieux manteau et les manches de sa soutane servaient à essuyer les instruments et en général à tous les usages du torchon ; sa calotte, rembourrée pour préserver son vieux crâne des névralgies, formait autour de sa tête un bourrelet hideux. Avec cela, éloquent, passionné, étrange, parfois ironique, spirituel, incisif. Il avait peu de culture littéraire, mais sa parole était pleine de saillies inattendues. On sentait une puissante individualité, que la foi s'était assujettie, mais que la règle ecclésiastique n'avait pas domptée. C'était un saint, c'était à peine un prêtre, ce n'était pas du tout un sulpicien. Il manquait à la première règle de la compagnie qui est d'abdiquer tout ce qui peut s'appeler talent, originalité, pour se plier à la discipline d'une commune médiocrité.

M. Pinault avait commencé par être professeur de mathématiques dans l'Université. Comment associa-t-il à des études qui, selon nous, excluent la foi au surnaturel, un catholicisme fervent ? De la même manière que M. Cauchy fut à la fois un mathématicien de premier ordre et un fidèle des plus dociles ; de la même manière que l'Académie des sciences possède encore aujourd'hui dans son sein un grand nombre de croyants. Le christianisme se présente comme un fait historique surnaturel. C'est par les sciences historiques qu'on peut établir (et, selon moi, d'une manière péremptoire) que ce fait n'a pas été surnaturel et que, même, il n'y a jamais eu de fait surnaturel. Ce n'est point par un raisonnement à priori que nous repoussons le miracle, c'est par un raisonnement critique ou historique. Nous prouvons

sans peine qu'il n'arrive pas de miracles au XIX^e siècle, et que les récits d'événements miraculeux donnés comme ayant eu lieu de nos jours reposent sur l'imposture ou la crédulité. Mais les témoignages qui établissent les prétendus miracles du XVIII^e, du XVII^e, du XVI^e siècle, ou bien ceux du moyen âge, sont plus faibles encore, et on peut en dire autant des siècles antérieurs, car, plus on s'éloigne, plus la preuve d'un fait surnaturel devient difficile à fournir. Pour bien comprendre cela, il faut avoir l'habitude de la critique des textes et de la méthode historique ; or voilà ce que les mathématiques ne donnent en aucune façon. N'a-t-on pas vu, de nos jours, un mathématicien éminent tomber dans des illusions que la familiarité la plus élémentaire avec les sciences historiques lui aurait appris à éviter ?

La foi vive de M. Pinault le porta vers le sacerdoce. Il fit peu de théologie ; on se contenta pour lui d'un minimum, et on l'appliqua tout d'abord aux cours de sciences, qui, dans le cadre des études ecclésiastiques, sont l'accompagnement nécessaire des deux années de philosophie. A Saint-Sulpice de Paris, avec sa nullité théologique et son ardente imagination mystique, il eût paru étrange. Mais, à Issy, en contact avec de tout jeunes gens qui n'avaient pas étudié les textes, il acquit bien vite une influence considérable. Il fut le chef de ceux qu'entraînait une ardente piété, des « mystiques », comme on les appelait. Il était leur directeur à tous ; cela faisait une coterie à part, une sorte d'école d'où les profanes étaient exclus et qui avait ses hauts secrets. Un auxiliaire très puissant de ce parti était le concierge laïque de la maison, celui qu'on appelait le père Hanique. J'étonne toujours les réalistes quand je leur dis que j'ai vu de mes yeux un type que leur connaissance insuffisante du monde humain ne leur a pas permis de trouver sur leur chemin, je veux dire le portier sublime, arrivé aux degrés les plus transcendants de la spéculation. Dans sa pauvre loge de concierge, Hanique avait presque autant d'importance que M. Pinault. Ceux qui visaient à la sainteté le consultaient, l'admiraient. On opposait sa simplicité à la froideur d'âme des savants ; on le citait comme un exemple de la gratuité absolue des dons de Dieu.

Tout cela constituait une division profonde dans la maison. Les mystiques vivaient dans un état de tension si extraordinaire que quelques-uns d'entre eux moururent. Cela ne fit qu'augmenter l'exaltation des autres. M. Gosselin avait trop de tact pour lever drapeau contre drapeau. Il y avait cependant bel et bien deux partis dans le jeune bataillon de ce Saint-Cyr ecclésiastique, les mystiques recevant la direction intime de M. Pinault et du portier Hanique, les « bons enfants » (c'était ainsi que nous nous appelions avec une modestie d'assez bon goût) recevant la direction plane, simple, droite, et tout bonnement chrétienne de M. Gosselin. Cette division perçait très peu chez les maîtres. Cependant le sage M. Gosselin, opposé à tous les excès, en suspicion contre les singularités et les nouveautés, fronçait le sourcil devant certaines bizarreries. Dans les récréations, il affectait une conversation gaie et presque profane, en opposition avec les entretiens toujours sublimes de M. Pinault. Il avait peu d'égards pour le bonhomme Hanique et n'aimait pas qu'on parlât de lui avec admiration. Peut-être trouvait-il, au point de vue de la correction hiérarchique, plus d'un inconvénient à ce qu'un concierge fût un trop grand docteur. Quelques livres qui étaient la lecture favorite des mystiques, tels que ceux de Marie d'Agreda, il les condamnait hautement et les interdisait.

Le cours de M. Pinault était la chose du monde la plus singulière. Il ne dissimulait pas son mépris pour les sciences qu'il enseignait et pour l'esprit humain en général. Quelquefois il s'endormait presque en faisant sa classe. Il détournait tout à fait ses adeptes de l'étude. Et pourtant il restait en lui des parties de l'esprit scientifique, qu'il n'avait pu détruire. Par moments, il avait des éclairs surprenants. Quelques leçons qu'il nous fit sur l'histoire naturelle ont été une des bases de ma pensée philosophique. Je lui dois beaucoup ; mais l'instinct d'apprendre qui est en moi et qui fera, j'espère, que j'apprendrai jusqu'à l'heure de ma mort, ne me permettait pas d'être de sa bande. Il m'aimait assez, mais ne cherchait pas à m'attirer. Son brûlant esprit d'apostolat s'indignait de mes paisibles allures, de mon goût pour la recherche. Un jour, il me trouva dans une

allée du parc, assis sur un banc de pierre ; je me rappelle que je lisais le traité de Clarke sur *l'Existence de Dieu*. Selon mon habitude, j'étais enveloppé dans une épaisse houppe-lande. « Oh ! le cher petit trésor, dit-il en s'approchant. Mon Dieu, qu'il est donc joli, là, si bien empaqueté ! Oh ! ne le dérangez pas. Voilà comme il sera toujours... Il étudiera, étudiera sans cesse ; mais, quand le soin des pauvres âmes le réclamera, il étudiera encore. Bien fourré dans sa houppe-lande, il dira à ceux qui viendront le trouver : Oh ! laissez-moi, laissez-moi. » Il s'aperçut que le trait avait porté juste. J'étais troublé, mais non converti. Voyant que je ne répondais rien, il me serra la main. « Ce sera un petit Gosselin », dit-il avec une nuance légère d'ironie ; et il me laissa continuer ma lecture.

Certes, M. Pinault était fort supérieur à M. Gosselin par la force de sa nature et la hardiesse de ses partis pris. Vrai Diogène, il voyait le creux d'une foule de conventions qui étaient des articles de foi pour mon excellent directeur. Mais il ne m'ébranla pas un moment. J'ai toujours cru à l'esprit humain. M. Gosselin, par sa confiance en la scolastique, m'encourageait dans mon rationalisme. Un autre directeur, M. Manier, l'un des professeurs de philosophie, m'y encourageait plus encore. C'était un parfait honnête homme, dont les opinions se rapprochaient de celles de l'école universitaire modérée, si décriée alors dans le clergé. Il affectionnait la philosophie écossaise et me fit lire Thomas Reid. Il calma beaucoup ma pensée. Son autorité et celle de M. Gosselin m'aidaient à repousser les exagérations de M. Pinault. Ma conscience était tranquille ; j'arrivais même à croire que le mépris de la scolastique et de la raison, hautement professé par les mystiques, sentait l'hérésie et justement celle des hérésies que les sulpiciens orthodoxes trouvaient la plus dangereuse, je veux dire le *fidéisme* de M. de Lamennais.

Je m'abandonnai ainsi sans scrupule à mon goût pour l'étude. Ma solitude était absolue. Pendant deux ans, je ne vins pas une seule fois à Paris, quoique les permissions s'accordassent bien facilement. Je ne jouais jamais ; je passais les heures de récréation assis, cherchant à me

défendre contre le froid par de triples vêtements. Ces messieurs, plus sages que moi, me faisaient remarquer combien ce régime d'immobilité, à l'âge que j'avais, était préjudiciable à ma santé. Ma croissance était à peine achevée, ma taille se voûtait. Mais ma passion l'emporta. Je m'y livrai avec d'autant plus de sécurité que je la croyais bonne. C'était une sorte de fureur ; mais pouvais-je croire que l'ardeur de penser, que je voyais louer dans Malebranche et dans tant d'autres hommes illustres et saints, fût blâmable et dût me mener à un résultat que j'eusse repoussé de toutes mes forces si j'avais pu l'entrevoir ?

L'enseignement philosophique du séminaire était la scolastique en latin, non la scolastique du XIII^e siècle, barbare et enfantine, mais ce qu'on peut appeler la scolastique cartésienne, c'est-à-dire ce cartésianisme mitigé qui fut adopté en général pour l'enseignement ecclésiastique, au XVIII^e siècle, et fixé dans les trois volumes connus sous le nom de *Philosophie de Lyon*. Ce nom vient de ce que le livre fit partie d'un cours complet d'études ecclésiastiques rédigé il y a une centaine d'années par l'ordre de M. de Montazet, l'archevêque janséniste de Lyon. La partie théologique de l'ouvrage, entachée d'hérésie, est maintenant oubliée ; mais la partie philosophique, empreinte d'un rationalisme fort respectable, était encore vers 1840 la base de l'enseignement dans les séminaires, au grand scandale de l'école néo-catholique, qui trouvait le livre dangereux et inepte. Les problèmes étaient au moins assez bien posés, et toute cette dialectique en syllogisme constituait une gymnastique excellente. Je dois la clarté de mon esprit, en particulier une certaine habileté dans l'art de diviser (art capital, une des conditions de l'art d'écrire), aux exercices de la scolastique et surtout à la géométrie, qui est l'application par excellence de la méthode syllogistique. M. Manier mêlait à ces vieilles thèses les analyses psychologiques de l'école écossaise. Il devait à la fréquentation de Thomas Reid une grande aversion pour la métaphysique et une confiance absolue dans le bon sens. *Posuit in visceribus hominis sapientiam* était son texte favori ; il ne songeait pas que, si, pour trouver le vrai et le bien, l'homme

n'a qu'à rentrer dans le plus profond de son cœur, le *Catéchisme* de M. Olier croulait par sa base. La philosophie allemande commençait à être connue ; ce que j'en saisisais me fascinait étrangement. M. Manier me faisait remarquer que cette philosophie changeait trop vite et que, pour la juger, il fallait attendre qu'elle eût achevé son développement. « L'Écosse rassérène, me disait-il, et conduit au christianisme » ; et il me montrait ce bon Thomas Reid à la fois philosophe et ministre du saint Évangile. Reid fut de la sorte longtemps mon idéal ; mon rêve eût été la vie paisible d'un ecclésiastique laborieux, attaché à ses devoirs, dispensé du ministère ordinaire pour ses recherches. La contradiction des travaux philosophiques ainsi entendus avec la foi chrétienne ne m'apparaissait point encore avec le degré de clarté qui bientôt ne devait laisser à mon esprit aucun choix entre l'abandon du christianisme et l'inconséquence la plus inavouable.

Les écrits de la philosophie moderne, en particulier ceux de MM. Cousin et Jouffroy, n'entraient guère au séminaire. On ne parlait pourtant pas d'autre chose, par suite des vives polémiques que ces écrits provoquaient alors de la part du clergé. C'était l'année de la mort de M. Jouffroy. Les belles pages de ce désespéré de la philosophie nous enivraient ; je les savais par cœur. Nous nous passionnions pour les débats que souleva la publication de ses œuvres posthumes. En réalité, nous connaissions Cousin, Jouffroy, Pierre Leroux, comme on connaît Valentin et Basilide, je veux dire par ceux qui les ont combattus. Le formalisme rigide de la scolastique ne permet pas de clore la démonstration d'une proposition sans l'avoir fait suivre de la rubrique : *Solvuntur objecta*. Là sont exposées avec honnêteté les objections contre la proposition qu'il s'agit d'établir ; ces objections sont ensuite résolues, souvent d'une manière qui laisse toute leur force aux idées hétérodoxes qu'on prétend réduire à néant. Ainsi, sous le couvert de réfutations faibles, tout l'ensemble des idées modernes venait à nous. Nous vivions d'ailleurs beaucoup les uns des autres. L'un de nous, qui avait fait sa philosophie dans l'Université, nous récitait M. Cousin ; un autre,

qui avait des études historiques assez étendues, nous disait Augustin Thierry ; un troisième venait de l'école de MM. de Montalembert et Lacordaire. Il nous plaisait par son imagination ; mais la *Philosophie de Lyon* l'irritait ; il ne put s'accoutumer au pain bis de la scolastique ; il partit.

M. Cousin nous enchantait ; cependant Pierre Leroux, par son accent de conviction et le sentiment profond qu'il avait des grands problèmes, nous frappait plus vivement encore ; nous ne voyions pas bien l'insuffisance de ses études et la fausseté de son esprit. Mes lectures habituelles étaient Pascal, Malebranche, Euler, Locke, Leibniz, Descartes, Reid, Dugald Stewart. Comme livres de piété, je lisais surtout les *Sermons* de Bossuet et les *Élévations sur les Mystères*. Je connaissais aussi très bien François de Sales, par la continuelle lecture qu'on faisait au séminaire de ses œuvres et surtout du charmant livre que Pierre Camus a écrit sur son compte. Quant aux écrits d'une mysticité plus raffinée, tels que sainte Thérèse, Marie d'Agreda, Ignace de Loyola, M. Olier, je ne les lisais pas. M. Gosselin, comme je l'ai déjà dit, m'en dissuadait. Les Vies de saints écrites d'une façon trop exaltée lui déplaisaient également. Fénelon était sa règle et sa limite. Tel saint d'autrefois eût excité chez lui des préventions invincibles, à cause de son peu de souci de la propreté, de sa faible éducation, de son médiocre bon sens.

Le vif entraînement que j'avais pour la philosophie ne m'aveuglait pas sur la certitude de ses résultats. Je perdis de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes de l'humanité. La science positive resta pour moi la seule source de vérité. Plus tard, j'éprouvai une sorte d'agacement à voir la réputation exagérée d'Auguste Comte, érigé en grand homme de premier ordre pour avoir dit, en mauvais français, ce que tous les esprits scientifiques, depuis deux cents ans, ont vu aussi clairement que lui. L'esprit scientifique était le fond de ma nature. M. Pinault eût été mon véritable maître, si, par le plus étrange des

travers, il n'eût mis une sorte de rage à dissimuler et à fausser les plus belles parties de son génie. Je le comprenais malgré lui et mieux qu'il n'eût voulu. J'avais reçu de mes premiers maîtres, en Bretagne, une éducation mathématique assez forte. Les mathématiques et l'induction physique ont toujours été les éléments fondamentaux de mon esprit, les seules pierres de ma bâtisse qui n'aient jamais changé d'assise et qui servent toujours. Ce que M. Pinault m'apprit d'histoire naturelle générale et de physiologie m'initia aux lois de la vie. J'aperçus l'insuffisance de ce qu'on appelle le spiritualisme ; les preuves cartésiennes de l'existence d'une âme distincte du corps me parurent toujours très faibles ; dès lors, j'étais idéaliste, et non spiritualiste, dans le sens qu'on donne à ce mot. Un éternel *fieri*, une métamorphose sans fin, me semblait la loi du monde. La nature m'apparaissait comme un ensemble où la création particulière n'a point de place, et où, par conséquent, tout se transforme (1). Comment cette conception, déjà assez claire, d'une philosophie positive, ne chassait-elle pas de mon esprit la scolastique et le christianisme ? Parce que j'étais jeune, inconséquent, et que la critique me manquait. L'exemple de tant de grands esprits, qui avaient vu si profond dans la nature et qui pourtant étaient restés chrétiens, me retenait. Je pensais surtout à Malebranche, qui dit sa messe toute sa vie, en professant sur la providence générale de l'univers des idées peu différentes de celles auxquelles j'arrivais. Les *Entretiens sur la Métaphysique* et les *Méditations chrétiennes* étaient l'objet perpétuel de mes réflexions.

Le goût de l'érudition est inné en moi. M. Gosselin contribua beaucoup à le développer. Il eut la bonté de me prendre pour son lecteur. Tous les jours, à sept heures du matin, j'allais dans sa chambre et je lui lisais, pendant qu'il se promenait de long en large, toujours vif, animé, tantôt s'ar-

(1) Un écrit, qui représente mes idées philosophiques de cette époque, mon essai sur *l'Origine du Langage*, publié pour la première fois dans *la Liberté de penser* (septembre et décembre 1848), marque bien la manière dont je concevais le tableau actuel de la nature vivante comme le résultat et le témoignage d'un développement historique très ancien.

rétant, tantôt précipitant le pas, m'interrompant fréquemment par des réflexions judicieuses ou piquantes. Je lui lus de la sorte les longues histoires du père Maimbourg, écrivain maintenant oublié, mais qui fut en son temps estimé de Voltaire ; diverses publications de M. Benjamin Guérard, dont la science le frappait beaucoup ; quelques ouvrages de M. de Maistre, en particulier sa *Lettre sur l'Inquisition espagnole*. Ce dernier opuscule ne lui plut guère. A chaque instant, il me disait en se frottant les mains : « Oh ! comme on voit bien, mon cher, que M. de Maistre n'est pas théologien ! » Il n'estimait que la théologie, et avait un profond mépris pour la littérature. Il perdait peu d'occasions de traiter de fadaises et de futilités les études si estimées des nicolaïtes. M. Dupanloup, dont le dogme était que sans une bonne éducation littéraire on ne peut être sauvé, lui était peu sympathique. Il évitait en général de prononcer son nom.

Pour moi, qui crois que la meilleure manière de former des jeunes gens de talent est de ne jamais leur parler de talent ni de style, mais de les instruire et d'exciter fortement leur esprit sur les questions philosophiques, religieuses, politiques, sociales, scientifiques, historiques ; en un mot, de procéder par l'enseignement du fond des choses, et non par l'enseignement d'une creuse rhétorique, je me trouvais entièrement satisfait de cette nouvelle direction. J'oubliai qu'il existait une littérature moderne. Le bruit qu'il y avait des écrivains dans le siècle arrivait quelquefois jusqu'à nous ; mais nous étions si habitués à croire qu'il ne pouvait plus y en avoir de bons, que nous dédaignions à priori toutes les productions contemporaines. Le *Télémaque* était le seul livre léger qui fût entre mes mains, et encore dans une édition où ne se trouvait pas l'épisode d'Eucharis, si bien que je n'ai connu que plus tard ces deux ou trois adorables pages. Je ne voyais l'antiquité que par *Télémaque* et *Aristonoüs*. Je m'en réjouis. C'est là que j'ai appris l'art de peindre la nature par des traits moraux. Jusqu'en 1865, je ne me suis figuré l'île de Chio que par ces trois mots de Fénelon : « l'île de Chio, fortunée patrie d'Homère. » Ces trois mots, harmonieux et rythmés, me semblaient

une peinture accomplie et, bien qu'Homère ne soit pas né à Chio, que peut-être il ne soit né nulle part, ils me représentaient mieux la belle (et maintenant si malheureuse) île grecque que tous les entassements de petits traits matériels.

J'allais oublier un autre livre qui, avec le *Télémaque*, constitua longtemps pour moi le dernier mot de la littérature. Un jour, M. Gosselin me prit à part et, après un long préambule, me dit qu'il avait pensé, pour mes lectures, à un livre que certaines personnes trouvaient dangereux, qui l'était peut-être en effet pour quelques-uns, à cause de la vivacité avec laquelle la passion y est exprimée ; toutefois il me croyait capable de porter cette lecture. Il s'agissait du *Comte de Valmont*. Beaucoup de personnes demanderont sûrement ce qu'était cet ouvrage, pour lequel mon respectable directeur croyait qu'il fallait une préparation spéciale de jugement et de maturité. *Le Comte de Valmont ou les Égaréments de la Raison* est un roman de l'abbé Gérard, où, sous le couvert d'une intrigue des plus innocentes, l'auteur réfute les doctrines du XVIII^e siècle et inculque les principes d'une religion éclairée. Sainte-Beuve, qui connaissait *le Comte de Valmont*, comme il connaissait toute chose éclatait de rire quand je lui contaï cette histoire. Eh bien, oui ! *le Comte de Valmont* est un livre assez dangereux (1). Le christianisme dont on y fait l'apo-

(1) J'allai dernièrement à la Bibliothèque nationale pour rafraîchir mes souvenirs sur *le Comte de Valmont*. En ayant été détourné, je priai M. Soury de parcourir pour moi l'ouvrage. J'étais curieux d'avoir son impression. Voici ce qu'il me répondit :

« J'ai bien tardé à vous faire connaître mon sentiment sur *le Comte de Valmont ou les Égaréments de la Raison*. C'est qu'il m'a fallu des efforts presque héroïques pour l'achever. Non que cet ouvrage ne soit honnêtement pensé et assez bien écrit. Mais l'impression de mortel ennui qui se dégage de ces milliers de pages permet à peine d'être équitable pour cette œuvre édifiante de l'excellent abbé Gérard. On lui en veut d'être aussi ennuyeux. Vraiment, il eût pu l'être moins.

» Comme il arrive souvent, ce qu'il y a de meilleur en ce livre, ce sont les notes, c'est-à-dire une foule d'extraits et de morceaux choisis, tirés des écrivains célèbres des deux derniers siècles, surtout de Rousseau. Toutes ces « preuves », tous ces arguments apologetiques ruinent malheureusement l'œuvre de fond en comble, l'éloquence et la dialectique de Rousseau, de Diderot, d'Helvétius, d'Holbach, voire de Voltaire, diffé- rant très fort de celles de l'abbé Gérard. Il en est de même des raisons

logie n'est que le déisme ; la religion du *Télémaque*, un culte qui est la piété *in abstracto*, sans être aucune religion en particulier. Tout me confirmait dans une paix trompeuse. Je m'imaginai qu'en étant poli comme M. Gosselin et modéré comme M. Manier, j'étais chrétien.

Je ne peux pas dire, en effet, que ma foi chrétienne fût réellement diminuée. Ma foi a été détruite par la critique historique, non par la scolastique ni par la philosophie. L'histoire de la philosophie et l'espèce de scepticisme dont j'étais atteint me retenaient dans le christianisme plutôt qu'elles ne m'en chassaient. Je me répétais souvent ces vers que j'avais lus dans le vieux Brucker (1) :

*Discussi, fateor, sectas attentius omnes,
Plurima quaesivi, per singula quaeque cucurri,
Nec quidquam inveni melius quam credere Christo.*

Une certaine modestie me retenait. Jamais la question capitale de la vérité des dogmes chrétiens, de la Bible, ne se posait pour moi. J'admettais la révélation en un sens général, comme Leibniz, comme Malebranche. Certes ma philosophie du *fieri* était l'hétérodoxie même, mais

des libertins que réfute le marquis, père du comte de Valmont. Qu'il doit être dangereux de présenter avec tant de force les mauvaises doctrines ! Elles ont une saveur qui rend fades et insipides les meilleures choses. Et ce sont celles-ci, les bonnes doctrines, qui remplissent les six ou sept volumes du *Comte de Valmont* ! L'abbé Gérard ne voulait pas qu'on appelât ce livre un roman. De fait, il n'y a ni drame ni action dans ces interminables lettres du marquis, du comte, et d'Émilie.

» Le comte de Valmont est un de ces incrédules qu'on doit souvent rencontrer dans le monde. Esprit faible, prétentieux et fat, incapable de penser et de réfléchir par lui-même, d'ailleurs ignorant et sans connaissances d'aucune sorte sur aucun sujet, il oppose, à son malheureux père, des foules de difficultés contre la morale, la religion, et le christianisme en particulier, comme s'il avait le droit d'avoir une opinion sur des matières dont l'étude demande tant de lumières et consume tant d'années. Ce que ce pauvre garçon a de mieux à faire, c'est d'abjurer son inconduite, et il n'a garde d'y manquer presque à chaque tome.

» Le septième volume de l'édition de cet ouvrage, que j'ai sous les yeux, est intitulé : *la Théorie du Bonheur, ou l'Art de se rendre heureux mis à la portée de tous les Hommes, faisant suite au Comte de Valmont*. Paris, Bossange, 1801, 11^e édition. C'est un autre livre, quoi qu'en dise l'éditeur, et j'avoue n'avoir pas été séduit par cet art d'être heureux mis ainsi à la portée de tout le monde. »

(1) Ces vers sont d'Antonius, poète chrétien du iv^e siècle.

je ne tirais pas les conséquences. Après tout, mes maîtres étaient contents de moi. M. Pinault ne me troublait guère. Plus mystique que fanatique, il s'occupait peu de ceux qui n'étaient point dans sa voie. Le coup de pointe me fut porté par M. Gottofrey, avec une audace et une justesse qui ne me sont apparues que plus tard. Un moment, cet homme vraiment supérieur arracha les voiles que le prudent M. Gosselin et l'honnête M. Manier avaient disposés autour de ma conscience pour la calmer et l'endormir.

M. Gottofrey me parlait très rarement, mais il m'observait attentivement avec une très grande curiosité. Mes argumentations latines, faites d'un ton ferme et accentué, l'étonnaient, l'inquiétaient. Tantôt j'avais trop raison, tantôt je laissais voir ce que je trouvais de faible dans les raisons données comme valables. Un jour que mes objections avaient été poussées avec vigueur, et que, devant la faiblesse des réponses, quelques sourires s'étaient produits dans la conférence, il interrompit l'argumentation. Le soir, il me prit à part. Il me parla avec éloquence de ce qu'à d'antichrétien la confiance en la raison, de l'injure que le rationalisme fait à la foi. Il s'anima singulièrement, me reprocha mon goût pour l'étude. La recherche !... à quoi bon ? Tout ce qu'il y a d'essentiel est trouvé. Ce n'est point la science qui sauve les âmes. Et, s'exaltant peu à peu, il me dit avec un accent passionné : « Vous n'êtes pas chrétien ! »

Je n'ai jamais ressenti d'effroi comme celui que j'éprouvai à ce mot prononcé d'une voix vibrante. En sortant de chez M. Gottofrey, je chancelais ; ces mots : « Vous n'êtes pas chrétien ! » retentirent toute la nuit à mon oreille comme un coup de tonnerre. Le lendemain, je confiai mon angoisse à M. Gosselin. L'excellent homme me rassura ; il ne vit rien, ne voulut rien voir. Il ne me dissimula même pas tout à fait combien il était surpris et mécontent de cette entreprise d'un zèle intempestif sur une conscience dont il était plus que personne responsable. Il tint, j'en suis sûr, l'acte illuminé de M. Gottofrey pour une imprudence qui ne pouvait être bonne qu'à troubler une vocation naissante. Comme beaucoup de directeurs, M. Gosselin

croyait que les doutes sur la foi n'ont de gravité pour les jeunes gens que si l'on s'y arrête, qu'ils disparaissent quand des engagements sont pris et que la vie est arrêtée. Il me défendit de penser à ce qui venait d'arriver ; je le trouvai même ensuite plus affectueux que jamais. Il ne comprit rien à la nature de mon esprit, ne devina pas ses futures évolutions logiques. Seul M. Gottofrey vit clair. Il avait raison, pleinement raison, je le reconnais maintenant. Il fallait ses lumières transcendantes de martyr et d'ascète pour découvrir ce qui échappait si complètement à ceux qui dirigeaient ma conscience avec tant de droiture, du reste, et de bonté.

Je causai aussi avec M. Manier, qui m'engagea vivement à ne pas faire dépendre ma foi chrétienne d'objections de détail. Sur la question de l'état ecclésiastique, il mettait toujours beaucoup de discrétion. Il ne me disait jamais rien qui fût de nature à m'engager ou à me dissuader. C'était là pour lui en quelque sorte une chose secondaire. Pour lui, l'essentiel était le véritable esprit chrétien, inséparable de la vraie philosophie. Prêtre ou professeur de philosophie écossaise dans l'Université lui paraissait la même chose. Il me faisait souvent envisager ce qu'une telle carrière a d'honorable, et plus d'une fois il prononça le nom de l'École normale. Je ne parlai pas de cette ouverture à M. Gosselin, car, certainement, la seule pensée de quitter le séminaire pour l'École normale lui eût paru une idée de perdition.

Il fut donc décidé qu'après mes deux ans de philosophie, je passerais au séminaire Saint-Sulpice pour faire ma théologie. L'éclair qui avait traversé un moment l'esprit de M. Gottofrey n'eut pas de conséquence. Mais aujourd'hui, à trente-huit ans de distance, je reconnais la haute pénétration dont il fit preuve. Lui seul fut clairvoyant, car c'était tout à fait un saint. Certes, je regrette maintenant que je n'aie point suivi son impulsion. Je serais sorti du séminaire sans avoir fait d'hébreu ni de théologie. La physiologie et les sciences naturelles m'auraient entraîné ; or, je peux bien le dire, l'ardeur extrême que ces sciences vitales excitaient dans mon esprit me fait croire que, si je les

avais cultivées d'une façon suivie, je fusse arrivé à plusieurs des résultats de Darwin que j'entrevois. J'allai à Saint-Sulpice, j'appris l'allemand et l'hébreu ; cela changea tout. Je fus entraîné vers les sciences historiques, petites sciences conjecturales qui se défont sans cesse après s'être faites, et qu'on négligera dans cent ans. On voit poindre, en effet, un âge où l'homme n'attachera plus beaucoup d'intérêt à son passé. Je crains fort que nos écrits de précision de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, destinés à donner quelque exactitude à l'histoire, ne pourrissent avant d'avoir été lus. C'est par la chimie à un bout, par l'astronomie à un autre, c'est surtout par la physiologie générale que nous tenons vraiment le secret de l'être, du monde, de Dieu, comme on voudra l'appeler. Le regret de ma vie est d'avoir choisi pour mes études un genre de recherches qui ne s'imposera jamais et restera toujours à l'état d'intéressantes considérations sur une réalité à jamais disparue. Mais, pour l'exercice et le plaisir de ma pensée, je pris certainement la meilleure part. A Saint-Sulpice, en effet, je fus mis en face de la Bible et des sources du christianisme ; je dirai, dans le prochain récit, l'ardeur avec laquelle je me mis à cette étude et comment, par une série de déductions critiques qui s'imposèrent à mon esprit, les bases de ma vie, telle que je l'avais comprise jusque-là, furent totalement renversées.

LE SÉMINAIRE SAINT-SULPICE (1)

I

LA maison fondée par M. Olier, en 1645, n'était pas la grande construction quadrangulaire, à l'aspect de caserne, qui forme maintenant un côté de la place Saint-Sulpice. L'ancien séminaire du XVII^e et du XVIII^e siècle couvrait toute l'étendue de la place actuelle et masquait complètement la façade de Servandoni. L'emplacement du séminaire d'aujourd'hui était occupé autrefois par les jardins et par le collège de boursiers qu'on appelait les robertins. Le bâtiment primitif disparut à l'époque de la Révolution. La chapelle, dont le plafond passait pour le chef-d'œuvre de Lebrun, a été détruite, et de toute l'ancienne maison, il ne reste qu'un tableau de Lebrun représentant la Pentecôte d'une façon qui étonnerait l'auteur des *Actes des Apôtres*. La Vierge y est au centre et reçoit pour son compte tout l'effluve du Saint-Esprit, qui, d'elle, se répand sur les apôtres. Sauvé à la Révolution, puis compris dans la galerie du cardinal Fesch, ce tableau a été racheté par la compagnie de Saint-Sulpice ; il orne aujourd'hui la chapelle du séminaire.

A part les murs et les meubles, tout est ancien à Saint-Sulpice ; on s'y croit complètement au XVII^e siècle. Le temps et les communes défaites ont effacé bien des différences. Saint-Sulpice cumule aujourd'hui les choses autrefois les plus dissemblables ; si l'on veut voir ce qui, de nos jours, rappelle le mieux Port-Royal, l'ancienne Sorbonne

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} novembre 1882. (N. de l'éd.)

et, en général, les institutions du vieux clergé de France, c'est là qu'il faut aller. Quand j'entrai au séminaire Saint-Sulpice, en 1843, il y avait encore quelques directeurs qui avaient vu M. Émery ; il n'y en avait, je crois, que deux qui eussent des souvenirs d'avant la Révolution. M. Hugon avait servi d'acolyte au sacre de M. de Talleyrand à la chapelle d'Issy, en 1788. Il paraît que, pendant la cérémonie, la tenue de l'abbé de Périgord fut des plus inconvenantes. M. Hugon racontait qu'il s'accusa, le samedi suivant, en confession « d'avoir formé des jugements téméraires sur la piété d'un saint évêque ». Quant au supérieur général, M. Garnier, il avait plus de quatre-vingts ans. C'était en tout un ecclésiastique de l'ancienne école. Il avait fait ses études aux robertins, puis à la Sorbonne. Il semblait en sortir, et, à l'entendre parler de « monsieur Bossuet », de « monsieur Fénelon » (1), on se serait cru devant un disciple immédiat de ces grands hommes. Ces ecclésiastiques de l'ancien régime et ceux d'aujourd'hui n'avaient de commun que le nom et le costume. Comparé aux piétistes exaltés d'Issy, M. Garnier me faisait presque l'effet d'un laïque. Absence totale de démonstrations extérieures, piété sobre et toute raisonnable. Le soir, quelques-uns des jeunes allaient dans la chambre du vieux supérieur pour lui tenir compagnie pendant une heure. La conversation n'avait jamais de caractère mystique. M. Garnier racontait ses souvenirs, parlait de M. Émery, entrevoyait sa mort prochaine avec tristesse. Cela nous étonnait par le contraste avec les brûlantes ardeurs de M. Pinault, de M. Gottofrey. Tout dans ces vieux prêtres était honnête, sensé, empreint d'un profond sentiment de droiture professionnelle. Ils observaient leurs règles, défendaient leurs dogmes comme un bon militaire défend le poste qui lui a été confié. Les

(1) Qu'il me soit permis à ce sujet de faire une remarque. On s'est habitué, de notre temps, à mettre *monseigneur* devant un nom propre, à dire *monseigneur Dupanloup*, *monseigneur Affre*. C'est là une faute de français ; le mot « monseigneur » ne doit s'employer qu'au vocatif ou devant un nom de dignité. En s'adressant à M. Dupanloup, à M. Affre, on devait dire : *monseigneur*. En parlant d'eux, on devait dire : *monsieur Dupanloup*, *monsieur Affre*, *monsieur* ou *monseigneur l'archevêque de Paris*, *monsieur* ou *monseigneur l'évêque d'Orléans*.

questions supérieures leur échappaient. Le goût de l'ordre et le dévouement au devoir étaient le principe de toute leur vie.

M. Garnier était un savant orientaliste et l'homme le plus versé de France dans l'exégèse biblique, telle qu'elle s'enseignait chez les catholiques il y a une centaine d'années. La modestie sulpicienne l'empêcha de rien publier. Le résultat de ses études fut un immense ouvrage manuscrit, représentant un cours complet d'Écriture sainte, selon les idées relativement modérées qui dominaient chez les catholiques et les protestants à la fin du XVIII^e siècle. L'esprit en était fort analogue à celui de Rosenmüller, de Hug, de Jahn. Quand j'entrai à Saint-Sulpice, M. Garnier était trop vieux pour enseigner ; on nous lisait ses cahiers. L'érudition était énorme, la science des langues, très solide. De temps en temps, certaines naïvetés faisaient sourire : par exemple, la façon dont l'excellent supérieur résolvait les difficultés qui s'attachent à l'aventure de Sara en Égypte. On sait que, vers la date où le Pharaon conçut pour Sara cet amour qui mit Abraham dans de si grands embarras, Sara, d'après le texte, aurait été presque septuagénaire. Pour lever cette difficulté, M. Garnier faisait observer qu'après tout pareille chose s'était vue, et que « mademoiselle de Lenclos » inspira des passions, causa des duels à soixante-dix ans. M. Garnier ne s'était pas tenu au courant des derniers travaux de la nouvelle école allemande ; il resta toujours dans une quiétude parfaite sur les blessures que la critique du XIX^e siècle avait faites au vieux système. Sa gloire est d'avoir formé en M. Le Hir un élève qui, héritier de son vaste savoir, y joignit la connaissance des travaux modernes et, avec une sincérité qu'expliquait sa foi profonde, ne dissimula rien de la largeur de la plaie.

Accablé par l'âge et absorbé par les soucis du généralat de la société, M. Garnier laissait au directeur, M. Carbon, tout le soin de la maison de Paris. M. Carbon était la bonté, la jovialité, la droiture mêmes. Il n'était pas théologien ; ce n'était nullement un esprit supérieur ; on pouvait d'abord le trouver simple, presque commun ; puis on s'étonnait de découvrir sous cette humble apparence la chose du

monde la moins commune, l'absolue cordialité, une maternelle condescendance, une charmante bonhomie. Je n'ai jamais vu une telle absence d'amour-propre. Il riait le premier de lui-même, de ses bévues à demi intentionnelles, des plaisantes situations où le mettait sa naïveté. Comme tous les directeurs, il faisait l'oraison à son tour. Il n'y pensait pas cinq minutes d'avance ; il s'embrouillait parfois dans son improvisation d'une manière si comique qu'on s'étouffait pour ne pas rire. Il s'en apercevait et trouvait cela tout naturel. C'était lui qui lisait, au cours d'Écriture sainte, le manuscrit de M. Garnier. Il pataugeait exprès, pour nous égayer, dans les parties devenues surannées. Ce qu'il y avait de singulier, en effet, c'est qu'il n'était pas très mystique. « Quel peut être, pensez-vous, le mobile de vie de M. Carbon ? demandai-je un jour à un de mes condisciples. — Le sentiment le plus abstrait du devoir », me répondit-il. M. Carbon m'adopta tout d'abord ; il reconnut que le fond de mon caractère est la gaieté et l'acceptation résignée du sort. « Je vois que nous ferons bon ménage ensemble », me dit-il avec son excellent sourire. Effectivement, M. Carbon est un des hommes que j'ai le plus aimés. Me voyant studieux, appliqué, consciencieux, il me dit au bout de très peu de temps : « Songez donc à notre société ; là est votre place. » Il me traitait déjà presque en confrère. Sa confiance en moi était absolue.

Les autres directeurs, chargés de l'enseignement des diverses branches de la théologie, étaient sans exception de dignes continuateurs d'une respectable tradition. Sous le rapport de la doctrine, cependant, la brèche était faite. L'ultramontanisme et le goût de l'irrationnel s'introduisaient dans la citadelle de la théologie modérée. L'ancienne école savait délirer avec sobriété ; elle portait dans l'absurde même les règles du bon sens. Elle n'admettait l'irrationnel, le miracle, que dans la mesure strictement exigée par l'Écriture et l'autorité de l'Église. La nouvelle école s'y complaît et semble à plaisir rétrécir le champ de défense de l'apologétique. Il ne faut pas nier, d'un autre côté, que la nouvelle école ne soit à quelques égards plus ouverte, plus conséquente, et qu'elle ne tienne, surtout de son commerce

avec l'Allemagne, des éléments de discussion qu'ignoraient absolument les vieux traités *de Locis theologicis*. Dans cette voie pleine d'imprévu et, si l'on veut, de périls, Saint-Sulpice n'a été représenté que par un seul homme, mais cet homme fut certainement le sujet le plus remarquable que le clergé français ait produit de nos jours : je veux parler de M. Le Hir. Je l'ai connu à fond, comme on le verra tout à l'heure. Pour comprendre ce qui va suivre, il faut être très versé dans les choses de l'esprit humain et en particulier dans les choses de la foi.

M. Le Hir était un savant et un saint ; il était éminemment l'un et l'autre. Cette cohabitation dans une même personne de deux entités qui ne vont guère ensemble se faisait chez lui sans collision trop sensible, car le saint l'emportait absolument et régnait en maître. Pas une des objections du rationalisme qui ne soit venue jusqu'à lui. Il n'y faisait aucune concession, car la vérité de l'orthodoxie ne fut jamais pour lui l'objet d'un doute. C'était là, de sa part, un acte de volonté triomphante plus qu'un résultat subi. Tout à fait étranger à la philosophie naturelle et à l'esprit scientifique, dont la première condition est de n'avoir aucune foi préalable et de rejeter ce qui n'arrive pas, il resta dans cet équilibre où une conviction moins ardente eût trébuché. Le surnaturel ne lui causait aucune répugnance intellectuelle. Sa balance était très juste, mais dans un des plateaux il y avait un poids infini, une foi inébranlable. Ce qu'on aurait pu mettre dans l'autre plateau eût paru léger ; toutes les objections du monde ne l'eussent point fait vaciller.

La supériorité de M. Le Hir venait surtout de sa profonde connaissance de l'exégèse et de la théologie allemandes. Ce qu'il trouvait dans cette interprétation de compatible avec l'orthodoxie catholique, il se l'appropriait. En critique, les incompatibilités se produisaient à chaque pas. En grammaire, au contraire, l'accord était facile. Ici M. Le Hir n'avait pas de supérieur. Il possédait à fond la doctrine de Gesenius et d'Ewald, et la discutait savamment sur plusieurs points. Il s'occupa des inscriptions phéniciennes et fit une supposition très ingénieuse, qui depuis a été confirmée. Sa théologie était presque tout entière empruntée

à l'école catholique allemande, à la fois plus avancée et moins raisonnable que notre vieille scolastique française. M. Le Hir rappelle, à beaucoup d'égards, Doellinger par son savoir et ses vues d'ensemble ; mais sa docilité l'eût préservé des dangers que le concile du Vatican a fait courir à la foi de la plupart des ecclésiastiques instruits.

Il mourut prématurément en 1868, au milieu des projets du concile, aux travaux préparatoires duquel il était appelé. J'avais toujours eu l'intention de proposer à mes confrères de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de le nommer membre libre de notre compagnie. Il eût rendu, je n'en doute pas, à la commission du *Corpus* des inscriptions sémitiques, des services considérables.

A son immense savoir M. Le Hir joignait une manière d'écrire juste et ferme. Il aurait eu beaucoup d'esprit s'il se fût permis d'en avoir. Sa mysticité tendue rappelait celle de M. Gottofrey ; mais il avait bien plus de rectitude de jugement. Sa mine était étrange. Il avait la taille d'un enfant et l'apparence la plus chétive, mais des yeux et un front indiquant la compréhension la plus vaste. Au fond, il ne lui manqua que ce qui l'eût fait cesser d'être catholique, la critique. Je dis mal : il avait la critique très exercée en tout ce qui ne tient pas à la foi ; mais la foi avait pour lui un tel coefficient de certitude, que rien ne pouvait la contrebalancer. Sa piété était vraiment comme les mères-perles de François de Sales, « qui vivent emmy la mer sans prendre aucune goutte d'eau marine ». La science qu'il avait de l'erreur était toute spéculative ; une cloison étanche empêchait la moindre infiltration des idées modernes de se faire dans le sanctuaire réservé de son cœur, où brûlait, à côté du pétrole, la petite lampe inextinguible d'une piété tendre et absolument souveraine. Comme je n'avais pas en mon esprit ces sortes de cloisons étanches, le rapprochement d'éléments contraires qui, chez M. Le Hir, produisait une profonde paix intérieure, aboutit chez moi à d'étranges explosions.

II

En somme, malgré des lacunes, Saint-Sulpice, quand j'y passai il y a quarante ans, présentait un ensemble d'assez fortes études. Mon ardeur de savoir avait sa pâture. Deux mondes inconnus étaient devant moi, la théologie, l'exposé raisonné du dogme chrétien, et la Bible, censée le dépôt et la source de ce dogme. Je m'enfonçai dans le travail. Ma solitude était plus grande encore qu'à Issy. Je ne connaissais pas une âme dans Paris. Je fus deux ans sans suivre d'autre rue que la rue de Vaugirard, qui, une fois par semaine, nous menait à Issy. Je parlais extrêmement peu. Ces messieurs, pendant tout ce temps, furent pour moi d'une bonté extrême. Mon caractère doux et mes habitudes studieuses, mon silence, ma modestie leur plurent, et je crois que plusieurs d'entre eux firent tout bas la réflexion que me communiqua M. Carbon : « Voilà pour nous un futur bon confrère. » Le 29 mars 1844, j'écrivais à un de mes amis de Bretagne, alors au séminaire de Saint-Brieuc :

Je me trouve fort bien ici. Le ton de la maison est excellent, également éloigné de la rusticité, d'un égoïsme grossier et de l'afféterie. On se connaît peu, et le cœur est un peu à froid ; mais les conversations sont dignes et élevées ; il s'y mêle peu de banalités et de commérages. On chercherait en vain entre les directeurs et les élèves la cordialité ; c'est là une plante qui ne croît guère qu'en Bretagne ; mais les directeurs ont un certain esprit large et bon, qui plaît et convient parfaitement à l'état moral des jeunes gens tels qu'ils leur arrivent. Leur gouvernement est à peine sensible : c'est la maison qui marche, ce ne sont pas eux qui la conduisent. Le règlement, les usages et l'esprit de la maison font tout ; les hommes sont passifs, ils sont là seulement pour conserver. C'est une machine bien montée depuis deux cents ans ; elle marche toute seule, le mécanicien n'a qu'à veiller sur elle, tout au plus, de temps en temps, à tourner un écrou et à huiler les ressorts. Ce n'est pas comme à Saint-Nicolas, par exemple, où on ne laissait jamais la machine aller seule ; le mécanicien était toujours là, volant à droite, à gauche, mettant partout le doigt, essoufflé, empressé parce qu'on ne songeait pas que la machine la mieux montée

est celle qui exige le moins d'action de la part du moteur. Le grand avantage que je trouve ici, ce sont les remarquables facilités que l'on a pour le travail, lequel est devenu pour moi un besoin et, eu égard à mon état intérieur, un devoir. Le cours de morale est très bien fait ; il n'en est pas de même du cours de dogme : le professeur est nouveau, ce qui, joint à l'importance majeure, et personnelle pour moi, des traités *de la Religion* et *de l'Église*, m'arrangerait fort mal, si je ne trouvais auprès de ces autres messieurs le moyen d'y suppléer.

J'avais, en effet, pour les sciences ecclésiastiques un goût particulier. Les textes se cantonnaient bien dans ma mémoire ; ma tête était à l'état d'un *Sic et non* d'Abélard. Tout entière construction du XIII^e siècle, la théologie ressemble à une cathédrale gothique : elle en a la grandeur, les vides immenses et le peu de solidité. Ni les Pères de l'Église, ni les écrivains chrétiens de la première moitié du moyen âge ne songèrent à dresser une exposition systématique des dogmes chrétiens dispensant de lire la Bible avec suite. La *Somme* de saint Thomas d'Aquin, résumé de la scolastique antérieure, est comme un immense casier qui, si le catholicisme est éternel, servira à tous les siècles, les décisions des conciles et des papes à venir y ayant leur place en quelque sorte d'avance étiquetée. Il ne peut être question de progrès dans un tel ordre d'exposition. Au XVI^e siècle, le concile de Trente détermine une foule de points qui étaient jusque-là controversables ; mais chacun de ces *anathèmes* avait déjà sa rubrique ouverte dans l'immense cadre de saint Thomas. Melchior Canus et Suarès refont la *Somme* sans y rien ajouter d'essentiel. Au XVII^e et au XVIII^e siècle, la Sorbonne compose, pour l'usage des écoles, des traités commodes, qui ne sont le plus souvent que la *Somme* remaniée et amoindrie. Partout ce sont les mêmes textes découpés et séparés de ce qui les explique, les mêmes syllogismes triomphants, mais posant sur le vide, les mêmes défauts de critique historique, provenant de la confusion des dates et des milieux.

La théologie se divise en dogmatique et en morale. La théologie dogmatique, outre les Prolégomènes comprenant les discussions relatives aux sources de l'autorité divine, se divise en quinze traités ayant pour objet tous les dogmes

du christianisme. A la base est le traité *de la vraie Religion*, où l'on essaye de démontrer le caractère surnaturel de la religion chrétienne, c'est-à-dire des Écritures révélées et de l'Église. Puis tous les dogmes se prouvent par l'Écriture, par les conciles, par les Pères, par les théologiens. Il ne faut pas nier qu'un rationalisme très avoué ne soit au fond de tout cela. Si la scolastique est fille de saint Thomas d'Aquin, elle est petite-fille d'Abélard. Dans un tel système, la raison est avant toute chose ; la raison prouve la révélation, la divinité de l'Écriture et l'autorité de l'Église. Cela fait, la porte est ouverte à toutes les déductions. Le seul accès de colère que Saint-Sulpice ait éprouvé, depuis qu'il n'y a plus de jansénisme, fut contre M. de Lamennais, le jour où cet exalté vint dire qu'il faut débiter, non par la raison, mais par la foi. Et qui reste juge en dernier lieu des titres de la foi, si ce n'est la raison ?

La théologie morale se compose d'une douzaine de traités, comprenant tout l'ensemble de la morale philosophique et du droit, complétés par la révélation et les décisions de l'Église. Tout cela fait une sorte d'encyclopédie très fortement enchaînée. C'est un édifice dont les pierres sont liées par des tenons en fer ; mais la base est d'une faiblesse extrême. Cette base, c'est le traité *de la vraie Religion*, lequel est tout à fait ruineux. Car non seulement on n'arrive pas à établir que la religion chrétienne soit plus particulièrement que les autres divine et révélée, mais on ne réussit pas à prouver que, dans le champ de la réalité attingible à nos observations, il se soit passé un événement surnaturel, un miracle. L'inexorable phrase de M. Littré : « Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté », cette phrase, dis-je, est un bloc qu'on ne remuera point. On ne saurait prouver qu'il soit arrivé un miracle dans le passé, et nous attendrons sans doute longtemps avant qu'il s'en produise un dans les conditions correctes qui seules donneraient à un esprit juste la certitude de ne pas être trompé.

En admettant la thèse fondamentale du traité *de la vraie Religion*, le champ de bataille est restreint ; mais la bataille est loin d'être finie. La lutte est maintenant avec les protes-

tants et les sectes dissidentes qui, tout en admettant les textes révélés, refusent d'y voir les dogmes dont l'Église catholique s'est chargée avec les siècles. Ici, la controverse porte sur des milliers de points ; son bilan se chiffre en défaites sans nombre. L'Église catholique s'oblige à soutenir que ses dogmes ont toujours existé tels qu'elle les enseigne, que Jésus a institué la confession, l'extrême-onction, le mariage ; qu'il a enseigné ce qu'ont décidé plus tard les conciles de Nicée et de Trente. Rien de plus inadmissible. Le dogme chrétien s'est fait, comme toute chose, lentement, peu à peu, par une sorte de végétation intime. La théologie, en prétendant le contraire, entasse contre elle des montagnes d'objections, s'oblige à rejeter toute critique. J'engage les personnes qui voudraient se rendre compte de cela à lire dans une Théologie le traité des sacrements : elles y verront par quelles suppositions gratuites, dignes des Évangiles apocryphes, de Marie d'Agreda, ou de Catherine Emmerich, on arrive à prouver que tous les sacrements ont été établis par Jésus-Christ à un moment de sa vie. Les discussions sur la matière et la forme des sacrements prêtent aux mêmes observations. L'obstination à trouver en toute chose la matière et la forme date de l'introduction de l'aristotélisme en théologie au XIII^e siècle. Or on encourait les censures ecclésiastiques si l'on repoussait cette application rétrospective de la philosophie d'Aristote aux créations liturgiques de Jésus.

L'intuition du devenir, dans l'histoire comme dans la nature, était dès lors l'essence de ma philosophie. Mes doutes ne vinrent pas d'un raisonnement, ils vinrent de dix mille raisonnements. L'orthodoxie a réponse à tout et n'avoue pas une bataille perdue. Certes, la critique elle-même veut que, dans certains cas, on admette une réponse subtile comme valable. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Une réponse subtile peut être vraie. Deux réponses subtiles peuvent même à la rigueur être vraies à la fois. Trois, c'est plus difficile. Quatre, c'est presque impossible. Mais que, pour défendre la même thèse, dix, cent, mille réponses subtiles doivent être admises comme vraies à la fois, c'est la preuve que la thèse n'est pas bonne. Le cal-

cul des probabilités appliqué à toutes ces petites banqueroutes de détail est pour un esprit sans parti pris d'un effet accablant. Or Descartes m'avait enseigné que la première condition pour trouver la vérité est de n'avoir aucun parti pris. L'œil complètement achromatique est seul fait pour apercevoir la vérité dans l'ordre philosophique, politique et moral.

III

La lutte théologique prenait pour moi un caractère particulier de précision sur le terrain des textes censés révélés. L'enseignement catholique, se croyant sûr de lui-même, acceptait la bataille sur ce champ, comme sur les autres, avec une parfaite bonne foi. La langue hébraïque était ici l'instrument capital, puisque, des deux Bibles chrétiennes, l'une est en hébreu et que, même pour le Nouveau Testament, il n'y a pas de complète exégèse sans la connaissance de l'hébreu.

L'étude de l'hébreu n'était pas obligatoire au séminaire ; elle était même suivie par un très petit nombre d'élèves. En 1843-1844, M. Garnier fit encore, dans sa chambre, le cours supérieur, celui où l'on expliquait les textes difficiles, à deux ou trois élèves. M. Le Hir, depuis quelques années, faisait le cours de grammaire. Je m'inscrivis tout d'abord. La philologie exacte de M. Le Hir m'enchantait, il se montra pour moi plein d'attentions ; il était Breton comme moi ; nos caractères avaient beaucoup de ressemblance ; au bout de quelques semaines, je fus son élève presque unique. Son exposition de la grammaire hébraïque, avec comparaison des autres idiomes sémitiques, était admirable. « Je le regarde comme un vrai savant, écrivais-je à mon ami du séminaire de Saint-Brieuc. Si Dieu lui donne encore dix ans de vie, ce qui malheureusement semble douteux, nous pourrons l'opposer à ce que la science critique de l'Allemagne a de plus colossal. L'étude de l'hébreu est, par ses leçons, singulièrement facilitée. Je suis tombé de surprise quand je me suis trouvé en présence de cette langue si simple, sans construction, presque sans

syntaxe, expression nue de l'idée pure, une vraie langue d'enfant. »

J'avais, à ce moment, une force d'assimilation extraordinaire. Je suçais tout ce que j'entendais dire à mon maître. Ses livres étaient à ma disposition, et il avait une bibliothèque très complète. Les jours de promenade à Issy, il m'emmenait sur les hauteurs de la Solitude, et là il m'apprenait le syriaque. Nous expliquions ensemble le Nouveau Testament syriaque de Gutbier. M. Le Hir fixa ma vie ; j'étais philologue d'instinct. Je trouvai en lui l'homme le plus capable de développer cette aptitude. Tout ce que je suis comme savant, je le suis par M. Le Hir. Il me semble même parfois que tout ce que je n'ai pas appris de lui, je ne l'ai jamais bien su. Ainsi il n'était pas très fort en arabe, et c'est pour cela que je suis toujours resté médiocre arabisant.

Une circonstance due à la bonté de ces messieurs vint me confirmer dans ma vocation de philologue, et, à l'insu de mes excellents maîtres, entrebâiller pour moi une porte que je n'osais ouvrir moi-même. En 1844, M. Garnier, vaincu par la vieillesse, dut cesser de faire le cours supérieur d'hébreu. M. Le Hir fit ce cours et, sachant combien je m'étais bien assimilé sa doctrine, il voulut que je fusse chargé du cours de grammaire. Ce fut M. Carbon qui, avec sa bienveillance ordinaire, m'annonça en souriant cette bonne nouvelle, et m'apprit que la compagnie me donnait pour honoraires une somme de trois cents francs. Cela me parut colossal ; je dis à M. Carbon que je n'avais pas besoin d'une somme aussi énorme ; je le remerciai. M. Carbon m'imposa d'accepter cent cinquante francs pour acheter des livres.

Une bien autre faveur fut de me permettre d'aller suivre, au Collège de France, deux fois par semaine, le cours de M. Étienne Quatremère. M. Quatremère préparait peu son cours ; pour l'exégèse biblique, il était resté volontairement en dehors du mouvement scientifique. Il ressemblait bien plus à M. Garnier qu'à M. Le Hir. Janséniste à la façon de Silvestre de Sacy, il partageait le demi-rationalisme de Hug, de Jahn — réduisant autant que possible la part de surnaturel, en particulier dans les cas de ce qu'il appelait « les miracles d'une exécution

difficile », comme le miracle de Josué — retenant cependant le principe, au moins pour les miracles du Nouveau Testament. Cet éclectisme superficiel me satisfait peu. M. Le Hir était bien plus près du vrai en ne cherchant pas à atténuer la chose racontée et en étudiant attentivement, à la façon d'Ewald, le récit lui-même. Comme grammairien comparatif, M. Quatremère était aussi très inférieur à M. Le Hir, mais son érudition orientale était colossale. Le monde scientifique s'ouvrait devant moi ; je voyais que ce qui en apparence ne devait intéresser que les prêtres pouvait aussi intéresser les laïques. L'idée me vint dès lors plus d'une fois qu'un jour j'enseignerais à cette même table, dans cette petite « Salle des langues », où j'ai en effet réussi à m'asseoir, en y mettant une dose assez forte d'obstination.

Cette obligation de clarifier et de systématiser mes idées, en vue de leçons faites à des condisciples du même âge que moi, décida ma vocation. Mon cadre d'enseignement fut dès lors arrêté ; tout ce que j'ai fait depuis en philologie est sorti de cette modeste conférence que l'indulgence de mes maîtres m'avait confiée. La nécessité de pousser aussi loin que possible mes études d'exégèse et de philologie sémitique m'obligea d'apprendre l'allemand. Je n'avais à cet égard aucune préparation ; à Saint-Nicolas, mon éducation avait été toute latine et française. Je ne m'en plains pas. L'homme ne doit savoir littérairement que deux langues, le latin et la sienne ; mais il doit comprendre toutes celles dont il a besoin pour ses affaires ou son instruction. Un bon condisciple alsacien, M. Kl..., dont je vois souvent le nom cité pour les services qu'il rend à ses compatriotes à Paris, voulut bien me faciliter les débuts. La littérature était pour moi chose si secondaire, au milieu de l'enquête ardente qui m'absorbait, que j'y fis d'abord peu d'attention, je sentis cependant un génie nouveau, fort différent de celui de notre XVII^e siècle. Je l'admirai d'autant plus que je n'en voyais pas les limites. L'esprit particulier de l'Allemagne, à la fin du dernier siècle et dans la première moitié de celui-ci, me frappa ; je crus entrer dans un temple. C'était bien là ce que je cher-

chais, la conciliation d'un esprit hautement religieux avec l'esprit critique. Je regrettais par moments de n'être pas protestant, afin de pouvoir être philosophe sans cesser d'être chrétien. Puis je reconnaissais qu'il n'y a que les catholiques qui soient conséquents. Une seule erreur prouve qu'une Église n'est pas infaillible ; une seule partie faible prouve qu'un livre n'est pas révélé. En dehors de la rigoureuse orthodoxie, je ne voyais que la libre pensée à la façon de l'école française du XVIII^e siècle. Mon initiation aux études allemandes me mettait ainsi dans la situation la plus fausse ; car, d'une part, elle me montrait l'impossibilité d'une exégèse sans concessions ; de l'autre, je voyais parfaitement que ces messieurs de Saint-Sulpice avaient raison de ne pas faire de concessions, puisqu'un seul aveu d'erreur ruine l'édifice de la vérité absolue et la ravale au rang des autorités humaines, où chacun fait son choix, selon son goût personnel.

Dans un livre divin, en effet, tout est vrai, et, deux contradictoires ne pouvant être vraies à la fois, il ne doit s'y trouver aucune contradiction. Or l'étude attentive que je faisais de la Bible, en me révélant des trésors historiques et esthétiques, me prouvait aussi que ce livre n'était pas plus exempt qu'aucun autre livre antique de contradictions, d'inadvertances, d'erreurs. Il s'y trouve des fables, des légendes, des traces de composition tout humaine. Il n'est plus possible de soutenir que la seconde partie d'*Isaïe* soit d'*Isaïe*. Le *Livre de Daniel*, que toute l'orthodoxie rapporte au temps de la captivité, est un apocryphe composé en 169 ou 170 avant Jésus-Christ. Le *Livre de Judith* est une impossibilité historique. L'attribution du *Pentateuque* à Moïse est insoutenable, et nier que plusieurs parties de la *Genèse* aient le caractère mythique, c'est obliger à expliquer comme réels des récits tels que celui du paradis terrestre, du fruit défendu, de l'arche de Noé. Or on n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. Que devient ce miracle, si fort admiré de Bossuet : « Cyrus nommé deux cents ans avant sa naissance » ? Que deviennent les soixante-dix semaines d'années, bases des calculs de l'*Histoire universelle*, si la

partie du *Livre d'Isaïe* où Cyrus est nommé a été justement composée du temps de ce conquérant, et si pseudo-Daniel est contemporain d'Antiochus Épiphanes ?

L'orthodoxie oblige de croire que les livres bibliques sont l'ouvrage de ceux à qui les titres les attribuent. Les doctrines catholiques les plus mitigées sur l'inspiration ne permettent d'admettre dans le texte sacré aucune erreur caractérisée, aucune contradiction ; même en des choses qui ne concernent ni la foi, ni les mœurs. Or mettons que, parmi les mille escarmouches que se livrent la critique et l'apologétique orthodoxe sur les détails du texte prétendu sacré, il y en ait quelques-unes où, par rencontre fortuite et contrairement aux apparences, l'apologétique ait raison : il est impossible qu'elle ait raison mille fois dans sa gageure, et il suffit qu'elle ait tort une seule fois pour que la thèse de l'inspiration soit mise à néant. Cette théorie de l'inspiration, impliquant un fait surnaturel, devient impossible à maintenir en présence des idées arrêtées du bon sens moderne. Un livre inspiré est un miracle. Il devait se présenter dans des conditions où aucun livre ne se présente : « Vous n'êtes pas si difficile, dira-t-on, pour Hérodote, pour les poèmes homériques. » Sans doute ; mais Hérodote, les poèmes homériques ne sont pas donnés pour des livres inspirés.

En fait de contradictions, par exemple, il n'y a pas d'esprit dégagé de préoccupations théologiques qui ne soit forcé de reconnaître des divergences inconciliables entre les synoptiques et le quatrième Évangile, et entre les synoptiques comparés les uns avec les autres. Pour nous rationalistes, cela n'a pas grande conséquence ; mais l'orthodoxe, obligé de prouver que son livre a toujours raison, se trouve engagé en des subtilités infinies. Silvestre de Sacy était surtout préoccupé des citations de l'Ancien Testament qui sont faites dans le Nouveau. Il trouvait tant de difficultés à les justifier, lui si exact en fait de citations, qu'il avait fini par admettre en principe que les deux Testaments, chacun de leur côté, sont infaillibles, mais que le Nouveau n'est pas infaillible quand il cite l'Ancien. Il faut n'avoir pas la moindre habitude des choses religieuses pour s'étonner que des esprits singulièrement

appliqués aient tenu en des positions aussi désespérées. Dans ces naufrages d'une foi dont on avait fait le centre de sa vie, on s'accroche aux moyens de sauvetage les plus invraisemblables plutôt que de laisser tout ce qu'on aime périr corps et biens.

Les gens du monde qui croient qu'on se décide dans le choix de ces opinions par des raisons de sympathie ou d'antipathie s'étonneront certainement du genre de raisonnements qui m'écarta de la foi chrétienne, à laquelle j'avais tant de motifs de cœur et d'intérêt de rester attaché. Les personnes qui n'ont pas l'esprit scientifique ne comprennent guère qu'on laisse ses opinions se former hors de soi par une sorte de concrétion impersonnelle, dont on n'est en quelque sorte que le spectateur. En me livrant ainsi à la force des choses, je croyais me conformer aux règles de la grande école du *xvii^e* siècle, surtout de Malebranche, dont le premier principe est que la raison doit être contemplée, et qu'on n'est pour rien dans sa procréation ; en sorte que le devoir de l'homme est de se mettre devant la vérité, dénué de toute personnalité, prêt à se laisser traîner où voudra la démonstration prépondérante. Loin de viser d'avance certains résultats, ces illustres penseurs voulaient que, dans la recherche de la vérité, on s'interdît d'avoir un désir, une tendance, un attachement personnel. Quel est le grand reproche que les prédicateurs du *xvii^e* siècle adressent aux libertins ? C'est d'avoir embrassé ce qu'ils désiraient, c'est d'être arrivés aux opinions irréligieuses parce qu'ils avaient envie qu'elles fussent vraies.

Dans cette grande lutte engagée entre ma raison et mes croyances, j'évitai soigneusement de faire un seul raisonnement de philosophie abstraite. La méthode des sciences physiques et naturelles, qui, à Issy, m'était apparue comme la loi du vrai, faisait que je me défiais de tout système. Je ne m'arrêtai jamais à une objection sur les dogmes de la Trinité, de l'incarnation, envisagés en eux-mêmes. Ces dogmes, se passant dans l'éther métaphysique, ne choquaient en moi aucune opinion contraire. Rien de ce que pouvaient avoir de critiquable la politique et l'esprit de l'Église, soit dans le passé, soit dans le présent, ne me fai-

sait la moindre impression. Si j'avais pu croire que la théologie et la Bible étaient la vérité, aucune des doctrines plus tard groupées dans le *Syllabus*, et qui, dès lors, étaient plus ou moins promulguées, ne m'eût causé la moindre émotion. Mes raisons furent toutes de l'ordre philologique et critique ; elles ne furent nullement de l'ordre métaphysique, de l'ordre politique, de l'ordre moral. Ces derniers ordres d'idées me paraissaient peu tangibles et pliables à tout sens. Mais la question de savoir s'il y a des contradictions entre le quatrième Évangile et les synoptiques est une question tout à fait saisissable. Je vois ces contradictions avec une évidence si absolue, que je jouerais là-dessus ma vie, et par conséquent mon salut éternel, sans hésiter un moment. Dans une telle question, il n'y a pas de ces arrière-plans qui rendent si douteuses toutes les opinions morales et politiques. Je n'aime ni Philippe II ni Pie V ; mais, si je n'avais pas des raisons matérielles de ne pas croire au catholicisme, ce ne seraient ni les atrocités de Philippe II ni les bûchers de Pie V qui m'arrêteraient beaucoup.

De très bons esprits m'ont quelquefois fait entendre que je ne me serais pas détaché du catholicisme sans l'idée trop étroite que je m'en fis, ou, si l'on veut, que mes maîtres m'en donnèrent. Certaines personnes rendent un peu Saint-Sulpice responsable de mon incrédulité et lui reprochent, d'une part, de m'avoir inspiré pleine confiance dans une scolastique impliquant un rationalisme exagéré ; de l'autre, de m'avoir présenté comme nécessaire à admettre le *summum* de l'orthodoxie ; si bien qu'en même temps ils grossissaient outre mesure le bol alimentaire et rétrécissaient singulièrement l'orifice de déglutition. Cela est tout à fait injuste. Dans leur manière de présenter le christianisme, ces messieurs de Saint-Sulpice, en ne dissimulant rien de la carte de ce qu'il faut croire, étaient tout simplement d'honnêtes gens. Ce ne sont pas eux qui ont ajouté la qualification : *Est de fide* à la suite de tant de propositions insoutenables. Une des pires malhonnêtetés intellectuelles est de jouer sur les mots, de présenter le christianisme comme n'imposant presque aucune sacrifice à la

raison, et, à l'aide de cet artifice, d'y attirer des gens qui ne savent pas ce à quoi au fond ils s'engagent. C'est là l'illusion des catholiques laïques qui se disent libéraux. Ne sachant ni théologie ni exégèse, ils font de l'accession au christianisme une simple adhésion à une coterie. Ils en prennent et ils en laissent ; ils admettent tel dogme, repoussent tel autre, et s'indignent après cela quand on leur dit qu'ils ne sont pas de vrais catholiques. Quelqu'un qui a fait de la théologie n'est plus capable d'une telle inconséquence. Tout reposant pour lui sur l'autorité infaillible de l'Écriture et de l'Église, il n'y a pas à choisir. Un seul dogme abandonné, un seul enseignement de l'Église repoussé, c'est la négation de l'Église et de la révélation. Dans une Église fondée sur l'autorité divine, on est aussi hérétique pour nier un seul point que pour nier le tout. Une seule pierre arrachée de cet édifice, l'ensemble croule fatalement.

Il ne sert non plus de rien d'alléguer que l'Église fera peut-être un jour des concessions qui rendront inutiles des ruptures comme celle à laquelle je dus me résigner, et qu'alors on jugera que j'ai renoncé au royaume de Dieu pour des vétilles. Je sais bien la mesure des concessions que l'Église peut faire et de celles qu'il ne faut pas lui demander. Jamais l'Église catholique n'abandonnera rien de son système scolastique et orthodoxe ; elle ne le peut pas ; c'est comme si l'on demandait à M. le comte de Chambord de n'être pas légitimiste. Il y aura des scissions, je le crois plus que jamais, mais le vrai catholique dira inflexiblement : « S'il faut lâcher quelque chose, je lâche tout ; car je crois à tout par principe d'infailibilité, et le principe d'infailibilité est aussi blessé par une petite concession que par dix mille grandes. » De la part de l'Église catholique, avouer que Daniel est un apocryphe du temps des Macchabées serait avouer qu'elle s'est trompée ; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose ; elle n'est plus divinement inspirée.

Je ne regrette donc nullement d'être tombé, pour mon éducation religieuse, sur des maîtres sincères qui se seraient fait scrupule de me laisser aucune illusion sur ce que doit

admettre un catholique. Le catholicisme que j'ai appris n'est pas ce fade compromis, bon pour les laïques, qui a produit de nos jours tant de malentendus. Mon catholicisme est celui de l'Écriture, des conciles et des théologiens. Ce catholicisme, je l'ai aimé, je le respecte encore ; l'ayant trouvé inadmissible, je me suis séparé de lui. Voilà qui est loyal de part et d'autre. Ce qui n'est pas loyal, c'est de dissimuler le cahier des charges, c'est de se faire l'apologiste de ce qu'on ignore. Je ne me suis jamais prêté à ces mensonges. Je n'ai pas cru respectueux pour la foi de tricher avec elle. Ce n'est pas ma faute si mes maîtres m'avaient enseigné la logique, et, par leurs argumentations impitoyables, avaient fait de mon esprit un tranchant d'acier. J'ai pris au sérieux ce qu'on m'a appris, scolastique, règles du syllogisme, théologie, hébreu ; j'ai été un bon élève ; je ne saurais être damné pour cela.

IV

Telles furent ces deux années de travail intérieur, que je ne peux comparer qu'à une violente encéphalite, durant laquelle toutes les autres fonctions de la vie furent suspendues en moi. Par une petite pédanterie d'hébraïsant, j'appelai cette crise de mon existence *Nephtali* (1), et je me redissais souvent le dicton hébraïque : *Naphtoulé Élohim niph-talti* : « J'ai lutté des luttes de Dieu. » Mes sentiments intérieurs n'étaient pas changés ; mais, chaque jour, une maille du tissu de ma foi se rompait. L'immense travail auquel je me livrais m'empêchait de tirer les conséquences ; ma conférence d'hébreu m'absorbait ; j'étais comme un homme dont la respiration est suspendue. Mon directeur, à qui je communiquais mes troubles, me disait exactement comme M. Gosselin à Issy : « Tentations contre la foi ! N'y faites pas attention ; allez droit devant vous. » Il me fit lire un jour la lettre que saint François de Sales écrivait à Mme de Chantal : « Ces tentations ne sont que des afflic-

(1) *Lucta mea*, Genèse, xxx, 8.

tions comme les autres. Sachez que j'ai vu peu de personnes avoir été avancées sans cette épreuve ; il faut avoir patience. Il ne faut nullement répondre, ni faire semblant d'entendre ce que l'ennemi dit. Qu'il clabaudes tant qu'il voudra à la porte, il ne faut pas seulement dire : Qui va là ? »

La pratique des directeurs ecclésiastiques est, en effet, le plus souvent, de conseiller à celui qui avoue des doutes contre la foi de ne pas y faire attention. Loin de reculer les vœux pour ce motif, ils les précipitent, pensant que ces troubles disparaissent quand il n'est plus temps d'y donner suite et que les soucis de la vie active du ministère chassent plus tard ces hésitations spéculatives. Ici, je dois le dire, je trouvai la sagesse de mes pieux directeurs un peu en défaut. Mon directeur de Paris, homme très éclairé cependant, voulait que je prisse résolument le sous-diaconat, le premier des ordres sacrés constituant un lien irrévocable. Je refusai net. Quant aux premiers degrés de la cléricature, je lui avais obéi. C'est lui-même qui me fit remarquer que la formule exacte de l'engagement qu'ils impliquent est contenue dans les paroles du psaume qu'on prononce. *Dominus pars haereditatis meae et calicis mei. Tu es qui restitues haereditatem meam mihi.* Eh bien ! la main sur la conscience, cet engagement-là, je n'y ai jamais manqué. Je n'ai jamais eu d'autre intérêt que celui de la vérité et j'y ai fait des sacrifices. Une idée élevée m'a toujours soutenu dans la direction de ma vie ; si bien même, que l'héritage que Dieu devrait me rendre, d'après notre arrangement réciproque, ma foi ! je l'en tiens quitte. Mon lot a été bon, et je peux ajouter en continuant le psaume : *Portio cecidit mihi in praeclaris ; etenim haereditas mea praeclara est mihi.*

Mon ami du séminaire de Saint-Brieuc (1), après de grandes hésitations, s'était décidé à prendre les ordres sacrés. Je retrouve la lettre que je lui écrivis à ce sujet le 29 mars 1844, dans un moment où mes doutes sur la foi me laissaient un calme relatif :

(1) Il se nommait François Liart. C'était une très honnête et très droite nature. Il mourut à Tréguier, dans les derniers jours de mars 1845. Sa famille me fit rendre, après sa mort, les lettres que je lui avais écrites je les ai toutes.

J'ai été heureux, mais non surpris, en apprenant que tu avais fait le pas décisif. Les inquiétudes dont tu étais agité devront toujours s'élever dans l'âme de celui qui envisage sérieusement la portée du sacerdoce chrétien. Ce sont des épreuves pénibles, mais au fond honorables et salutaires, et je n'estimerai pas beaucoup celui qui arriverait au sacerdoce sans les avoir traversées... Je t'ai dit comment une force indépendante de moi ébranlait en moi les croyances qui ont fait jusqu'ici le fondement de ma vie et de mon bonheur. Oh ! mon ami, que ces tentations sont cruelles et comme j'aurais des entrailles de compassion, si Dieu m'amenait jamais quelque malheureux qui en fût travaillé ! Comme ceux qui ne les ont pas éprouvées sont maladroits envers ceux qui en souffrent ! Cela est tout simple : on ne sent bien que ce qu'on a éprouvé, et ce sujet est si délicat que je ne crois pas qu'il y ait deux hommes au monde plus incapables de s'entendre qu'un croyant et un doutant, quand ils se trouvent en face l'un de l'autre, quelles que soient leur bonne foi et même leur intelligence. Ils parlent deux langues inintelligibles, si la grâce de Dieu n'intervient entre eux comme interprète. Que j'ai bien senti combien ces grands maux sont au-dessus de tout remède humain et que Dieu s'en est réservé le traitement, *manu mitissima et suavissima pertractans vulnera mea*, comme dit saint Augustin, qu'on s'aperçoit bien avoir passé par cette filière, à la façon dont il en parle !... Parfois l'*Angelus Satanæ qui me colaphizet* se réveille. Que veux-tu, mon pauvre ami ! C'est notre sort. *Converte te supra, converte te infra*, la vie de l'homme et surtout du chrétien est un combat, et en définitive, ces tempêtes lui sont peut-être plus avantageuses qu'un trop grand calme, où il s'endormirait... Je n'en reviens pas, mon cher ami, en songeant qu'avant un an, tu seras prêtre, toi, mon cher Liart, qui as été mon condisciple, mon ami d'enfance. Nous voilà plus qu'à moitié de notre vie, selon l'ordre ordinaire, et l'autre moitié ne sera probablement pas la plus agréable. Comme cela nous engage à regarder ce qui passe comme n'étant pas et à supporter patiemment des peines de quelques jours, dont nous rirons dans quelques années et auxquelles nous ne penserons pas dans l'éternité ! Vanité des vanités !

Un an après, le mal que je croyais passer avait envahi ma conscience tout entière. Le 22 mars 1845, j'écrivis à mon ami une lettre qu'il ne put lire. Il était mourant quand elle lui parvint :

Ma position au séminaire n'a reçu, depuis nos derniers entretiens, aucun changement bien sensible. J'ai la faculté d'assister régulièrement au cours de syriaque de M. Quatre-mère, au Collège de France, et j'y trouve un intérêt extrême. Cela me sert à bien des fins : d'abord à acquérir des connaissances belles et utiles, puis à me distraire de certaines choses en m'occupant d'autres... Il ne manquerait rien à mon bonheur si les désolantes pensées que tu sais ne m'affligeaient continuellement l'âme, et cela selon une effroyable progression d'accroissement. Je suis bien décidé à ne pas accepter le sous-diaconat à la prochaine ordination. Cela ne devra paraître singulier à personne, puisque l'âge m'obligerait à mettre un intervalle entre mes ordres. Du reste, que m'importe l'opinion ? Il faut que je m'habitue à la braver pour être prêt à tout sacrifice. Je passe bien des moments cruels ; cette semaine sainte, surtout, a été pour moi douloureuse ; car toute circonstance qui m'arrache à ma vie ordinaire me replonge dans mes anxiétés. Je ne console en pensant à Jésus, si beau, si pur, si idéal en sa souffrance, qu'en toute hypothèse j'aimerai toujours. Même si je venais à l'abandonner, cela devrait lui plaire, car ce serait un sacrifice fait à la conscience, et Dieu sait s'il ne coûterait !

Je crois que toi, du moins, tu saurais le comprendre. Oh mon ami, que l'homme est peu libre dans le choix de sa destinée ! Voici un enfant qui n'agit encore que par impulsion et imitation ; et c'est à cet âge qu'on lui fait jouer sa vie ; une puissance supérieure l'enlace dans d'indissolubles liens ; elle poursuit son travail en silence, et, avant qu'il commence à se connaître, il est lié sans savoir comment. A un certain âge, il se réveille, il veut agir. Impossible... ses bras et ses mains sont pris dans d'inextricables réseaux ; c'est Dieu même qui le serre, et la cruelle opinion est là, faisant un irrévocable arrêt des velléités de son enfance, et elle rira de lui s'il veut quitter le jouet qu'il amusa ses premières années. Oh ! encore s'il n'y avait que l'opinion ! Mais tous les liens les plus doux de la vie entrent dans le tissu du filet qui l'entoure, et il faudra qu'il arrache la moitié de son cœur, s'il veut s'en délivrer. Que de fois j'ai désiré que l'homme naquît ou tout à fait libre ou dénué de liberté. Il serait moins à plaindre s'il naissait comme la plante invariablement fixée au sol qui doit la nourrir. Avec ce lambeau de liberté, il est assez fort pour résister, pas assez pour agir... O mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ! Comment concilier tout cela avec l'empire d'un père ? Il y a

là des mystères, mon ami. Heureux qui peut ne les sonder qu'en spéculation !

Il faut que tu sois bien mon ami pour que je te dise tout cela. Je n'ai pas besoin de te demander le silence. Tu comprends qu'il faut des ménagements pour ma mère. J'aimerais mieux mourir que de lui causer une minute de peine. O Dieu, aurai-je la force de lui préférer mon devoir ? Je te la recommande ; elle aime beaucoup tes attentions ; c'est le plus grand service que tu puisses me rendre.

V

J'arrivai ainsi aux vacances de 1845, que j'allai passer, comme les précédentes, en Bretagne. Là, j'eus beaucoup plus de temps pour réfléchir. Les grains de sable de mes doutes s'agglomérèrent et devinrent un bloc. Mon directeur, qui, avec les meilleures intentions du monde, me conseillait mal, n'était plus auprès de moi. Je cessai de prendre part aux sacrements de l'Église, tout en ayant le même goût que par le passé pour ses prières. Le christianisme m'apparaissait comme plus grand que jamais, mais je ne maintenais plus le surnaturel que par un effort d'habitude, par une sorte de fiction avec moi-même. L'œuvre de la logique était finie ; l'œuvre de l'honnêteté commençait. Durant deux mois à peu près, je fus protestant ; je ne pouvais me résoudre à quitter tout à fait la grande tradition religieuse dont j'avais vécu jusque-là ; je rêvais des réformes futures, où la philosophie du christianisme, dégagée de toute scorie superstitieuse, et conservant néanmoins son efficacité morale (là était mon rêve), resterait la grande école de l'humanité et son guide vers l'avenir. Mes lectures allemandes m'entretenaient dans ces pensées. Herder était l'écrivain allemand que je connaissais le mieux. Ses vastes vues m'encharmaient, et je me disais avec un vif regret : « Ah ! que ne puis-je, comme un Herder, penser tout cela et rester ministre, prédicateur chrétien ! » Mais, avec la notion précise et à la fois respectueuse que j'avais du catholicisme, je n'arrivais point à concevoir une honnête attitude d'âme qui me permît

d'être prêtre catholique en gardant les opinions que j'avais. J'étais chrétien comme l'est un professeur de théologie de Halle ou de Tübingue. Une voix secrète me disait : « Tu n'es plus catholique, ton habit est un mensonge : quitte-le. »

J'étais chrétien cependant ; car tous les papiers que j'ai de ce temps me donnent, très clairement exprimé, le sentiment que j'ai plus tard essayé de rendre dans la *Vie de Jésus*, je veux dire un goût vif pour l'idéal évangélique et pour le caractère du fondateur du christianisme. L'idée qu'en abandonnant l'Église, je resterais fidèle à Jésus, s'empara de moi, et, si j'avais été capable de croire aux apparitions, j'aurais certainement vu Jésus me disant : « Abandonne-moi pour être mon disciple. » Cette pensée me soutenait, m'enhardissait. Je peux dire que, dès lors, la *Vie de Jésus* était écrite dans mon esprit. La croyance à l'éminente personnalité de Jésus, qui est l'âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie. Jésus a bien réellement toujours été mon maître. En suivant la vérité au prix de tous les sacrifices, j'étais convaincu de le suivre et d'obéir au premier de ses enseignements.

J'étais maintenant si loin de mes vieux maîtres de Bretagne, par l'esprit, par les études, par la culture intellectuelle, que je ne pouvais presque plus causer avec eux. Un d'eux entrevit quelque chose : « Ah ! j'ai toujours pensé, me dit-il, qu'on vous faisait faire de trop fortes études. » L'habitude que j'avais prise de réciter mes psaumes en hébreu, dans un petit livre écrit de ma main que je m'étais fait pour cela, et qui était comme mon bréviaire, les surprenait beaucoup. Ils étaient presque tentés de me demander si je voulais me faire juif. Ma mère devinait tout sans bien comprendre. Je continuais, comme dans mon enfance, à faire avec elle de longues promenades dans la campagne. Un jour, nous nous assîmes dans la vallée du Guindy, près de la chapelle des Cinq-Plaies, à côté de la source. Pendant des heures, je lus à côté d'elle, sans lever les yeux, Le livre était bien inoffensif : c'étaient les *Recherches philosophiques* de M. de Bonald. Ce livre néanmoins lui déplut ; elle me l'arracha des mains ; elle sentait que, si ce n'était lui, c'étaient ses pareils, qui étaient les ennemis de sa plus chère pensée.

Le 6 septembre 1845, j'écrivis à M. ***, mon directeur (1), la lettre suivante, dont je retrouve la copie dans mes papiers. Je la reproduis sans rien atténuer de ce qu'elle a de contradictoire et de légèrement fiévreux :

Monsieur,

Quelques voyages que j'ai dû faire au commencement de mes vacances m'ont empêché de correspondre avec vous aussitôt que je l'eusse désiré. C'était pourtant un besoin bien pressant pour moi que de m'ouvrir à vous sur des peines qui deviennent chaque jour de plus en plus vives, d'autant plus vives que je ne trouve ici personne à qui je puisse les confier. Ce qui devrait faire mon bonheur cause mon plus grand chagrin. Un devoir impérieux m'oblige à concentrer mes pensées en moi-même, pour en épargner le contre-coup aux personnes qui m'entourent de leur affection, et qui, d'ailleurs, seraient bien incapables de comprendre mon trouble. Leurs soins et leurs caresses me désolent. Ah ! si elles savaient ce qui se passe au fond de mon cœur !

Depuis mon séjour en ce pays, j'ai acquis des données importantes pour la solution du grand problème qui me préoccupe. Plusieurs circonstances m'ont tout d'abord fait comprendre la grandeur du sacrifice que Dieu exigeait de moi, et dans quel abîme me précipitait le parti que me conseille ma conscience, Inutile de vous en présenter le pénible détail, puisque, après tout, de pareilles considérations ne doivent être d'aucun poids dans la délibération dont il s'agit. Renoncer à une voie qui m'a souri dès mon enfance, et qui me menait sûrement aux fins nobles et pures que je m'étais proposées, pour en embrasser

(1) M. l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame-des-Champs, qui fut avec M. Foulon, actuellement archevêque de Besançon, mon meilleur ami au séminaire, a communiqué au *Figaro* (3 avril 1879) et publié dans *le Correspondant* (10 mai, 10 juin et 10 juillet 1882) divers extraits de lettres de moi écrites à la même date que celle que je donne ici. J'aimerais certes à relire toutes ces lettres, qui me rappelleraient bien des nuances d'un état d'âme disparu depuis trente-sept ans. Pour moi, M. Foulon et M. Cognat sont d'anciens amis, qui me sont restés très chers. Pour eux, j'espère que je suis cela aussi ; mais je dois être de plus un adversaire du dogme qu'ils professent, quoique, à vrai dire, dans l'état d'esprit où je suis, il n'y ait rien ni personne dont je sois l'adversaire. Depuis nos anciennes relations, je n'ai revu M. Cognat qu'une seule fois : c'était aux funérailles de M. Littré. Nous étions en chape tous les deux, lui comme curé, moi comme directeur de l'Académie ; nous ne pûmes causer.

une autre où je n'entrevois qu'incertitudes et rebuts ; mépriser une opinion qui, pour une bonne action, ne me réserve que le blâme, eût été peu de chose, s'il ne m'eût fallu en même temps arracher la moitié de mon cœur, ou, pour mieux dire, en percer un autre auquel le mien s'était si fort attaché. L'amour filial avait grandi en moi de tant d'autres affections supprimées ! Eh bien ! c'est dans cette partie la plus intime de mon être que le devoir exige de moi les sacrifices les plus douloureux. Ma sortie du séminaire sera pour ma mère une énigme inexplicable ; elle croira que c'est pour un caprice que je l'ai tuée.

En vérité, monsieur, quand j'envisage cet inextricable filet où Dieu m'a enlacé durant le sommeil de ma raison et de ma liberté, alors que je suivais docilement la ligne que lui-même traçait devant moi, de désolantes pensées s'élèvent dans mon âme. Dieu le sait, j'étais simple et pur ; je ne me suis ingéré à rien faire de moi-même ; le sentier qu'il ouvrait devant moi, je m'y précipitais avec franchise et abandon, et voilà que ce sentier m'a conduit à un abîme !... Dieu m'a trahi, monsieur ! Je n'ai jamais douté qu'une providence sage et bonne ne gouvernât l'univers, ne me gouvernât moi-même pour me conduire à ma fin. Ce n'est pourtant pas sans efforts que j'ai pu appliquer un démenti aussi formel aux faits apparents. Je me dis souvent que le bon sens vulgaire est peu capable d'apprécier le gouvernement providentiel soit de l'humanité, soit de l'univers, soit de l'individu. La considération isolée des faits ne mènerait guère à l'optimisme. Il faut du courage pour faire à Dieu cette générosité, en dépit de l'expérience. J'espère n'hésiter jamais sur ce point, et, quels que soient les maux que la Providence me réserve encore, je croirai toujours qu'elle me mène à mon plus grand bien possible par le moindre mal possible.

D'après des nouvelles que je viens de recevoir d'Allemagne, la place qui m'y était proposée est toujours à ma disposition (1) ; seulement, je ne pourrai en prendre possession avant le printemps prochain. Tout cela me rend ce voyage bien problématique et me replonge dans de nouvelles incertitudes. On me propose toujours une année d'études libres dans Paris, durant laquelle je pourrais réfléchir sur l'avenir que je devrais embrasser, et aussi prendre mes grades universitaires. Je suis bien tenté, monsieur, de choisir ce dernier parti ; car, bien que je sois décidé à descendre encore au séminaire, pour conférer

(1) Il s'agit ici d'une éducation privée, dont il fut question pour moi durant quelque temps.

avec vous et avec mes supérieurs, néanmoins j'aurais beaucoup de répugnance à y faire un long séjour dans l'état d'âme où je me trouve. Je ne vois approcher qu'avec effroi l'époque où l'état intérieur le plus indéterminé devra se traduire par les démarches les plus décisives. Mon Dieu ! Qu'il est cruel d'être obligé de remonter ainsi le courant qu'on a longtemps suivi, et où l'on était si doucement porté ! Encore si j'étais sûr de l'avenir, si j'étais sûr que je pourrai un jour faire à mes idées la place qu'elles réclament, et poursuivre à mon aise et sans préoccupations extérieures l'œuvre de mon perfectionnement intellectuel et moral ! Mais, quand je serais sûr de moi-même, serais-je sûr des circonstances qui s'imposent à nous si fatalement ? En vérité, j'en viens à regretter la misérable part de liberté que Dieu nous a donnée ; nous en avons assez pour lutter, pas assez pour dominer la destinée, tout juste ce qu'il faut pour souffrir.

Heureux les enfants qui ne font que dormir et rêver et ne songent pas à s'engager dans cette lutte avec Dieu même ! Je vois autour de moi des hommes purs et simples, auxquels le christianisme suffit pour être vertueux et heureux. Ah ! que Dieu les préserve de jamais réveiller en eux une misérable faculté, cette critique fatale qui réclame si impérieusement satisfaction, et qui, après qu'elle est satisfaite, laisse dans l'âme si peu de douces jouissances ! Plût à Dieu qu'il dépendît de moi de la supprimer ! Je ne reculerais pas devant l'amputation si elle était licite et possible. Le christianisme suffit à toutes mes facultés, excepté une seule, la plus exigeante de toutes, parce qu'elle est de droit juge de toutes les autres. Ne serait-ce pas une contradiction de commander la conviction à la faculté qui crée la conviction ? Je sais bien que l'orthodoxe doit me dire que c'est par ma faute que je suis tombé en cet état. Je ne disputerai pas ; nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. Volontiers donc, je dirai : « C'est ma faute ! » pourvu que ceux qui m'aiment consentent à me plaindre et à me garder leur amitié.

Un résultat qui me semble maintenant acquis avec certitude, c'est que je ne reviendrai plus à l'orthodoxie en continuant à suivre la ligne que j'ai suivie, je veux dire l'examen rationnel et critique. Jusqu'ici, j'espérais qu'après avoir parcouru le cercle du doute, je reviendrais au point de départ ; j'ai totalement perdu cette espérance ; le retour au catholicisme ne me semble plus possible que par un recul, en rompant net la ligne où je me suis engagé, en stigmatisant ma raison,

en la déclarant une fois pour toutes nulle et sans valeur, en la condamnant au silence respectueux. Chaque pas dans ma carrière critique m'éloigne de mon point de départ. Ai-je donc perdu toute espérance de revenir au catholicisme ? Ah ! cette pensée serait pour moi trop cruelle. Non, monsieur, je n'espère plus y revenir par le progrès rationnel ; mais j'ai été souvent assez près de me révolter à tout jamais contre un guide dont parfois je me défie. Quel serait alors le mobile de ma vie ? Je ne sais ; mais l'activité trouve partout son aliment. Croyez bien qu'il faut que j'aie été rudement éprouvé, pour m'être arrêté un instant à une pensée qui me paraît plus affreuse que la mort. Et pourtant, si ma conscience me la présentait comme licite, je la saisisrais avec empressement, ne fût-ce que par pudeur humaine.

Au moins, ceux qui me connaissent avoueront, j'espère, que ce n'est pas l'intérêt qui m'a éloigné du christianisme. Tous mes intérêts les plus chers ne devaient-ils pas m'engager à le trouver vrai ? Les considérations temporelles contre lesquelles j'ai à lutter eussent suffi pour en persuader bien d'autres ; mon cœur a besoin du christianisme ; l'Évangile sera toujours ma morale ; l'Église a fait mon éducation, je l'aime. Ah ! que ne puis-je continuer à me dire son fils ? Je la quitte malgré moi ; j'ai horreur de ces attaques déloyales où on la calomnie ; j'avoue franchement que je n'ai rien de complet à mettre à la place de son enseignement ; mais je ne puis me dissimuler les points vulnérables que j'ai cru y trouver et sur lesquels on ne peut transiger, vu qu'il s'agit d'une doctrine où tout se tient et dont on ne peut détacher aucune partie.

Je regrette quelquefois de n'être pas né dans un pays où les liens de l'orthodoxie fussent moins resserrés que dans les pays catholiques ; car, à tout prix, je veux être chrétien, mais je ne puis être orthodoxe. Quand je vois des penseurs aussi libres et aussi hardis que Herder, Kant, Fichte, se dire chrétiens, j'aurais envie de l'être comme eux. Mais le puis-je dans le catholicisme ? C'est une barre de fer ; on ne raisonne pas avec une barre de fer. Qui fondera parmi nous le christianisme rationnel et critique ? Je vous avouerai que je crois avoir trouvé dans quelques écrivains allemands le vrai mode de christianisme qui nous convient. Puissé-je voir le jour où ce christianisme prendra une forme capable de satisfaire pleinement tous les besoins de notre temps ! Puissé-je moi-même coopérer à cette grande œuvre ! Ce qui me désole, c'est que peut-être il faudra un jour être prêtre pour

cela, et je ne peux me faire prêtre sans une coupable hypocrisie.

Pardonnez-moi, monsieur, ces pensées, qui doivent vous paraître coupables. Vous le savez, tout cela n'a pas en moi une consistance dogmatique, et, au milieu de tous ces troubles, je tiens encore à l'Église, ma vieille mère. Je récite les psaumes avec cœur ; je passerais, si je me laissais aller, des heures dans les églises ; la piété douce, simple et pure me touche au fond du cœur ; j'ai même de vifs retours de dévotion. Tout cela ne peut coexister sans contradiction avec mon état général. Mais j'ai pris là-dessus franchement mon parti ; je me suis débarrassé du joug importun de la conséquence, au moins provisoirement. Dieu me condamnera-t-il pour avoir admis simultanément ce que réclament simultanément mes différentes facultés, quoique je ne puisse concilier leurs exigences contraires ? N'y a-t-il pas des époques dans l'histoire de l'esprit humain où la contradiction est nécessaire ? Du moment que l'examen s'applique aux vérités morales, il faut qu'on en doute, et pourtant, durant cette époque de transition, l'âme pure et noble doit encore être morale, grâce à une contradiction. C'est ainsi que je parviens par moments à être à la fois catholique et rationaliste ; mais prêtre, je ne puis l'être : on n'est pas prêtre par moments, on l'est toujours.

Les bornes d'une lettre m'obligent à terminer ici la longue confidence de mes luttes intérieures. Je bénis Dieu, qui me réservait de si pénibles épreuves, de m'avoir mis en rapports avec un esprit comme le vôtre, qui sait si bien les comprendre et à qui je peux les confier sans réserve.

M. *** fit à ma lettre une réponse pleine de cœur. Il n'y combattait plus que faiblement mon projet d'études libres. Ma sœur, dont la haute raison était, depuis des années, comme la colonne lumineuse qui marchait devant moi, m'encourageait, du fond de la Pologne, par ses lettres pleines de droiture et de bon sens. Je pris ma résolution dans les derniers jours de septembre. Ce fut un acte de grande honnêteté ; c'est maintenant ma joie et mon assurance d'y penser. Mais quel déchirement ! De beaucoup, c'était ma mère qui me faisait le plus saigner le cœur. J'étais obligé de lui porter un coup de poignard, sans pouvoir lui donner la moindre explication. Quoique fort intelligente à sa manière, ma mère n'était pas assez instruite pour comprendre qu'on changeât de foi religieuse parce

qu'on avait trouvé que les explications messianiques des *Psaumes* sont fausses, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les orthodoxes. Certes, il m'en coûtait aussi beaucoup de contrister mes anciens maîtres de Bretagne, qui continuaient d'avoir pour moi une si vive affection. La question critique, telle qu'elle était posée dans mon esprit, leur eût paru quelque chose d'inintelligible, tant leur foi était simple et absolue. Je partis donc pour Paris sans leur laisser entrevoir autre chose que des voyages à l'étranger et une interruption possible dans mes études ecclésiastiques.

Ces messieurs de Saint-Sulpice, habitués à une plus large vue des choses, ne furent pas trop surpris. M. Le Hir, qui avait confiance absolue dans l'étude, et qui savait de plus le sérieux de mes mœurs, ne me détourna pas de donner quelques années aux recherches libres dans Paris et me traça le plan des cours du Collège de France et de l'École des Langues orientales que je devais suivre. M. Carbon fut peiné ; il vit combien ma situation allait devenir difficile et me promit de chercher pour moi une position tranquille et honnête. Je trouvai chez M. Dupanloup cette grande et chaleureuse entente des choses de l'âme qui faisait sa supériorité. Je fus avec lui d'une extrême franchise. Le côté scientifique lui échappa tout à fait ; quand je lui parlai de critique allemande, il fut surpris. Les travaux de M. Le Hir lui étaient presque inconnus. L'Écriture, à ses yeux, n'était utile que pour fournir aux prédicateurs des passages éloquentes ; or l'hébreu ne sert de rien pour cela. Mais quel bon, grand et noble cœur ! J'ai là sous mes yeux un petit billet de sa main : « Avez-vous besoin de quelque argent ? ce serait tout simple dans votre situation. Ma pauvre bourse est à votre disposition. Je voudrais pouvoir vous offrir des biens plus précieux... Mon offre, toute simple, ne vous blessera pas, j'espère. » Je le remerciai, et n'eus à cela aucun mérite. Ma sœur Henriette m'avait donné douze cents francs pour traverser ce moment difficile. Je les entamai à peine. Mais cette somme, en m'enlevant l'inquiétude immédiate pour le lendemain, fut la base de l'indépendance et de la dignité de toute ma vie.

Je descendis donc, pour ne plus les remonter en soutane, les marches du séminaire Saint-Sulpice, le 6 octobre 1845 ; traversai la place au plus court et gagnai rapidement l'hôtel qui occupait alors l'angle nord-ouest de l'esplanade actuelle, laquelle n'était pas encore dégagée.

VI

PREMIERS PAS HORS DE SAINT-SULPICE (1)

I

J'AI dit comment, le 6 octobre 1845, je quittai définitivement le séminaire de Saint-Sulpice et j'allai prendre une chambre à l'hôtel le plus voisin. Je ne sais pas quel était le nom de cet hôtel ; on l'appelait toujours « l'hôtel de Mlle Céleste », du nom de la personne recommandable qui en avait l'administration ou la propriété.

C'était sûrement un hôtel unique dans Paris que celui de Mlle Céleste, une espèce d'annexe du séminaire, où la règle du séminaire se continuait presque. On n'y était reçu que sur une recommandation de ces messieurs ou de quelque autorité pieuse. C'était le lieu de séjour momentané des élèves qui, en entrant au séminaire ou en en sortant, avaient besoin de quelques jours libres ; les ecclésiastiques en voyage, les supérieures de couvent qui avaient des affaires à Paris, y trouvaient un asile commode et à bon marché. La transition de l'habit ecclésiastique à l'habit laïque est comme le changement d'état d'une chrysalide ; il y faut un peu d'ombre. Certes, si quelqu'un pouvait nous dire tous les romans silencieux et discrets que couvrit ce vieil hôtel maintenant disparu, nous aurions d'intéressantes confidences. Il ne faudrait cependant pas que les conjectures des romanciers fissent fausse route. Je me rappelle Mlle Céleste ; dans le souvenir reconnaissant que beaucoup d'ecclésiastiques conservaient d'elle, il n'y avait rien qui, au point de vue des canons les plus sévères, ne se pût avouer.

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1882. (N. de l'éd.).

Pendant que j'attendais, chez Mlle Céleste, que ma métamorphose fût achevée, la bonté de M. Carbon ne restait pas inactive. Il avait écrit pour moi à M. l'abbé Gratry, alors directeur du collège Stanislas, et celui-ci me fit offrir un emploi de surveillant dans la division supérieure. Je vis M. Dupanloup, qui me conseilla d'accepter : « Ne vous y trompez pas, me dit-il, M. Gratry est un prêtre distingué, tout ce qu'il y a de plus distingué. » J'acceptai ; je n'eus qu'à me louer de tout le monde ; mais cela dura quinze jours à peine. Je trouvai que ma situation nouvelle impliquait encore ce à quoi j'avais voulu mettre fin en sortant du séminaire, je veux dire une profession extérieure avouée de cléricature. Je n'eus ainsi avec M. Gratry que des rapports tout à fait passagers. C'était un homme de cœur, un écrivain assez habile, mais le fond était nul. Le vague de son esprit ne m'allait pas. M. Carbon et M. Dupanloup lui avaient dit le motif de ma sortie de Saint-Sulpice. Nous eûmes ensemble deux ou trois entretiens, où je lui exposai mes doutes positifs, fondés sur l'examen des textes. Il n'y comprit rien, et son transcendant dut trouver ma précision bien terre à terre. Il n'avait aucune science ecclésiastique, ni exégèse, ni théologie. Tout se bornait à des phrases générales, à des applications puériles des mathématiques à ce qui est « matière de fait ». L'immense supériorité de la théologie de Saint-Sulpice sur ces combinaisons creuses, se donnant pour scientifiques, me frappa bien vite. Saint-Sulpice sait d'original ce qu'est le christianisme ; l'École polytechnique ne le sait pas. Mais, je le répète, l'honnêteté de M. Gratry était parfaite, et c'était un homme très attachant, un vrai galant homme.

Je me séparai de lui avec regret, mais je le devais. J'avais quitté le premier séminaire du monde pour un autre qui ne le valait pas. La jambe avait été mal remise ; j'eus le courage de la casser de nouveau. Le 2 ou 3 novembre 1845, je franchis le dernier seuil par lequel l'Église avait voulu me retenir, et j'allai m'établir dans une institution du quartier Saint-Jacques, relevant du lycée Henri IV, comme répétiteur au pair, c'est-à-dire, selon le langage du Quartier Latin d'alors, sans appointements. J'avais une petite chambre,

la table avec les élèves, à peine deux heures par jour occupées, beaucoup de temps par conséquent pour travailler. Cela me satisfaisait pleinement.

II

Avec la faculté que j'ai de suffire à mon propre bonheur et d'aimer par conséquent la solitude, la petite pension de la rue des Deux-Églises (1) eût été, en effet, pour moi un paradis, sans la crise terrible que traversait ma conscience et le changement d'assise que je devais faire subir à ma vie. Les poissons du lac Baïkal ont mis, dit-on, des milliers d'années à devenir poissons d'eau douce après avoir été poissons d'eau de mer. Je dus faire ma transition en quelques semaines. Comme un cercle enchanté, le catholicisme embrasse la vie entière avec tant de force, que, quand on est privé de lui, tout semble fade. J'étais terriblement dépaycé. L'univers me faisait l'effet d'un désert sec et froid. Du moment que le christianisme n'était pas la vérité, le reste me parut indifférent, frivole, à peine digne d'intérêt. L'écroulement de ma vie elle-même me laissait un sentiment de vide comme celui qui suit un accès de fièvre ou un amour brisé. La lutte qui m'avait occupé tout entier avait été si ardente, que maintenant je trouvais tout étroit et mesquin. Le monde se montrait à moi médiocre, pauvre en vertu. Ce que je voyais me semblait une chute, une décadence ; je me crus perdu dans une fourmilière de pygmées.

Ma tristesse était redoublée par la douleur que j'avais été obligé de causer à ma mère. J'employai, pour lui arranger les choses de la manière qui pouvait lui être le moins pénible, quelques artifices auxquels j'eus peut-être tort de recourir. Ses lettres me déchiraient le cœur. Elle se figurait ma position encore plus difficile qu'elle ne l'était, et, comme, en me gâtant malgré notre pauvreté, elle m'avait rendu très délicat, elle croyait qu'une vie rude et commune ne pourrait jamais m'aller. « Toi, qu'une pauvre petite souris empêchait de dormir, m'écrivait-elle, comment vas-tu

(1) Maintenant, rue de l'Abbé-de-l'Épée.

faire ?... » Elle passait ses journées à chanter les cantiques de Marseille, qui étaient son livre de prédilection (1), surtout le cantique de Joseph :

O Joseph, ô mon aimable,
Fils affable,
Les bêtes t'ont dévoré ;
Je perds avec toi l'envie
D'être en vie ;
Le Seigneur soit adoré !

Quand elle m'écrivait cela, mon cœur était navré. Dans mon enfance, j'avais l'habitude de lui demander dix fois par jour : « Maman, êtes-vous contente de moi ? » Le sentiment d'un déchirement entre elle et moi m'était cruel. Je m'ingéniais alors à inventer des moyens pour lui prouver que j'étais toujours le même « fils affable » que par le passé. Peu à peu, la blessure se cicatrisa. Quand elle me vit rester pour elle aussi bon et aussi tendre que je l'avais jamais été, elle admit volontiers qu'il y a plusieurs manières d'être prêtre et que rien n'était changé en moi que le costume ; et c'était bien la vérité.

Mon ignorance du monde était complète. Tout ce qui n'est pas dans les livres m'était inconnu. Comme, d'ailleurs, je n'ai jamais bien su que ce que j'ai appris à Saint-Sulpice, la conséquence a été qu'en affaires je suis toujours resté un enfant. Je ne fis donc aucun effort pour rendre ma situation aussi bonne que possible. Penser me paraissait l'objet unique de ma vie. La carrière de l'instruction publique étant celle qui ressemble le plus à la cléricature, je la choisis presque sans réflexion. Certes, il était dur, après avoir touché à la plus haute culture de l'esprit et avoir occupé une place déjà honorée, de descendre au degré le plus humble. Je savais mieux que personne en France, après M. Le Hir, la théorie comparée des langues sémitiques, et ma position était celle du dernier maître d'étude ; j'étais un savant et je n'étais pas bachelier. Mais la satisfaction intime de ma conscience

(1) Recueil de cantiques du *xv^e* siècle, de la plus extrême naïveté. J'ai le vieux volume de ma mère ; peut-être le décrirai-je un jour.

me suffisait. Je n'eus jamais, au sujet de mes résolutions décisives du mois d'octobre 1845, une ombre de regret.

Une récompense, d'ailleurs, me fut réservée dès le lendemain même de mon entrée dans la pension obscure où je devais occuper, durant trois ans et demi, la situation la plus chétive. Parmi les élèves, il y en avait un qui, à raison de ses succès et de son avancement, occupait un rang à part dans la maison. Il avait dix-huit ans, et déjà l'esprit philosophique, l'ardeur concentrée, la passion du vrai, la sagacité d'invention, qui plus tard devaient rendre son nom célèbre, étaient visibles pour ceux qui le connaissaient ; je veux parler de M. Berthelot. Ma chambre était contiguë à la sienne, et dès le jour où nous nous connûmes, nous fûmes pris d'une vive amitié l'un pour l'autre. Notre ardeur d'apprendre était égale ; nos cultures avaient été très diverses. Nous mîmes en commun tout ce que nous savions ; il en résulta une petite chaudière où cuisaient ensemble des pièces assez disparates, mais où le bouillonnement était fort intense. Berthelot m'apprit ce qu'on n'enseignait pas au séminaire ; de mon côté, je me mis en devoir de lui apprendre la théologie et l'hébreu, Berthelot acheta une Bible hébraïque, qui est encore, je crois, non coupée dans sa bibliothèque. Je dois dire qu'il n'alla pas beaucoup au delà des *shevas* ; le laboratoire me fit bientôt une concurrence victorieuse. Notre honnêteté et notre droiture s'embrassèrent. Berthelot me fit connaître son père, un de ces caractères de médecins accomplis comme Paris sait les produire. M. Berthelot père était chrétien gallican de l'ancienne école et d'opinions politiques très libérales. C'était le premier républicain que j'eusse vu ; une telle apparition m'étonna. Il était quelque chose de plus : je veux dire homme admirable par la charité et le dévouement. Il fit la carrière scientifique de son fils en lui permettant de se livrer, jusqu'à l'âge de plus de trente ans, à ses recherches spéculatives, sans fonction, ni concours, ni école, ni travail rémunérateur. En politique, Berthelot resta fidèle aux principes de son père. C'est là le seul point sur lequel nous ne soyons pas toujours d'accord ; car, pour moi, je me résignerais volontiers, si l'occasion s'en présentait (je dois dire qu'elle s'éloigne de jour en jour), a

servir, pour le plus grand bien de la pauvre humanité, à l'heure qu'il est si désespérée, un tyran philanthrope, instruit, intelligent et libéral.

Nos discussions étaient sans fin, nos conversations toujours renaissantes. Nous passions une partie des nuits à chercher, à travailler ensemble. Au bout de quelque temps, M. Berthelot, ayant achevé ses mathématiques spéciales au lycée Henri IV, retourna chez son père, qui demeurait au pied de la tour Saint-Jacques-de-la-Boucherie. Quant il venait me voir, le soir, à la rue de l'Abbé-de-l'Épée, nous causions pendant des heures ; puis j'allais le reconduire à la tour Saint-Jacques ; mais, comme d'ordinaire la question était loin d'être épuisée quand nous arrivions à sa porte, il me ramenait à Saint-Jacques-du-Haut-Pas ; puis je le reconduisais et ce mouvement de va-et-vient se continuait nombre de fois. Il faut que les questions sociales et philosophiques soient bien difficiles pour que nous ne les ayons pas résolues dans notre effort désespéré. La crise de 1848 nous émut profondément. Pas plus que nous, cette année terrible ne devait résoudre les problèmes qu'elle posait. Mais elle montra la caducité d'une foule de choses tenues pour solides ; elle fut, pour les esprits jeunes et actifs, comme la chute d'un rideau de nuages qui dissimulait l'horizon.

Le lien de profonde affection qui s'établit ainsi entre M. Berthelot et moi fut certainement du genre le plus rare et le plus singulier. Le hasard rapprocha en nous deux natures essentiellement objectives, je veux dire aussi dégagées qu'il est possible de l'étroit tourbillon qui fait de la plupart des consciences un petit gouffre égoïste comme le trou conique du formica-leo. Habitué à nous regarder très peu nous-mêmes, nous nous regardions très peu l'un l'autre. Notre amitié consista en ce que nous nous apprenions mutuellement, en une sorte de commune fermentation qu'une remarquable conformité d'organisation intellectuelle produisait en nous devant les mêmes objets. Ce que nous avions vu à deux nous paraissait certain. Quand nous entrâmes en rapports, il me restait un attachement tendre pour le christianisme. Berthelot tenait aussi de son père un reste de

croyanances chrétiennes. Quelques mois suffirent pour reléguer ces vestiges de foi dans la partie de nos âmes consacrée aux souvenirs. L'affirmation que tout est d'une même couleur dans le monde, qu'il n'y a pas de surnaturel particulier ni de révélation momentanée, s'imposa d'une façon absolue à notre esprit. La claire vue scientifique d'un univers où n'agit d'une façon appréciable aucune volonté libre supérieure à celle de l'homme devint, depuis les premiers mois de 1846, l'ancre inébranlable sur laquelle nous n'avons jamais chassé. Nous n'y renoncerons que quand il nous sera donné de constater dans la nature un fait spécialement intentionnel, ayant sa cause en dehors de la volonté libre de l'homme ou de l'action spontanée des animaux.

Notre amitié fut ainsi quelque chose d'analogue à celle des deux yeux quand ils fixent un même objet et que, de deux images, résulte au cerveau une seule et même perception. Notre croissance intellectuelle était comme ces phénomènes qui se produisent par une sorte d'action de voisinage et de tacite complicité. M. Berthelot aimait autant que moi ce que je faisais ; j'aimais son œuvre presque autant qu'il l'aimait lui-même. Jamais il n'y eut entre nous, je ne dirai pas une détente morale, mais une simple vulgarité. Nous avons toujours été l'un avec l'autre comme on est avec une femme qu'on respecte. Quand je cherche à me présenter l'unique paire d'amis que nous avons été, je me figure deux prêtres en surplis se donnant le bras. Ce costume ne les gêne pas pour causer des choses supérieures ; mais l'idée ne leur viendrait pas, en un tel habillement, de fumer un cigare ensemble, ou de tenir d'humbles propos, ou de reconnaître les plus légitimes exigences du corps. Ce pauvre Flaubert ne put jamais comprendre ce que Sainte-Beuve raconte, dans son *Port-Royal*, de ces solitaires qui passaient leur vie dans la même maison en s'appelant *monsieur* jusqu'à la mort. C'est que Flaubert ne se faisait pas une idée de ce que sont des natures abstraites. Non seulement, M. Berthelot et moi, nous n'avons jamais eu l'un avec l'autre la moindre familiarité, mais nous rougirions presque de nous demander un service, même un conseil. Nous demander un service serait à nos yeux un acte de corruption, une injustice à

l'égard du reste du genre humain ; ce serait au moins reconnaître que nous tenons à quelque chose. Or nous savons bien que l'ordre temporel est vide, vain, creux et frivole, que nous craignons de donner du corps même à l'amitié. Nous nous estimons trop pour convenir l'un vis-à-vis de l'autre d'une faiblesse. Également convaincus de l'insignifiance des choses passagères, épris du même goût de l'éternel, nous ne pourrions nous résigner à l'aveu d'une distraction consentie vers le fortuit et l'accident. Il est certain, en effet, que l'amitié ordinaire suppose qu'on n'est pas trop convaincu que tout est vain.

Dans la suite de la vie, une telle liaison a pu par moments cesser de nous être nécessaire. Elle reprend toute sa vivacité chaque fois que la figure de ce monde, qui change sans cesse, amène quelque tournant nouveau sur lequel nous avons à nous interroger. Celui d'entre nous qui mourra le premier laissera à l'autre un grand vide. Notre amitié me rappelle celle de François de Sales et du président Favre : « Elles passent donc ces années temporelles, monsieur mon frère ; leurs mois se réduisent en semaines, les semaines en jours, les jours en heures et les heures en moments, qui sont ceux-là seuls que nous possédons ; mais nous ne les possédons qu'à mesure qu'ils périssent... » La conviction de l'existence d'un objet éternel, embrassée quand on est jeune, donne à la vie une assiette particulière de solidité. — Que tout cela, direz-vous, est peu humain, peu naturel ! Sans doute, mais on n'est fort qu'en contraignant la nature. L'arbre naturel n'a pas de beaux fruits. L'arbre produit de beaux fruits dès qu'il est en espalier, c'est-à-dire dès qu'il n'est plus un arbre.

III

L'amitié de M. Berthelot et l'approbation de ma sœur furent les deux grandes consolations qui me soutinrent dans ce difficile moment où le sentiment d'un devoir abstrait envers la vérité m'imposa de changer, à vingt-trois ans, la direction d'une vie déjà si fortement engagée.

Ce ne fut, en réalité, qu'un changement de domicile et d'extérieur. Le fond resta le même ; la direction morale de ma vie sortit de cette épreuve très peu infléchie ; l'appétit de vérité, qui était le mobile de mon existence, ne fut en rien diminué. Mes habitudes et mes manières ne se trouvèrent presque en rien modifiées.

Saint-Sulpice, en effet, avait laissé en moi une si forte trace, que, pendant des années, je restai sulpicien, non par la foi, mais par les mœurs. Cette éducation excellente, qui m'avait montré la perfection de la politesse en M. Gosselin, la perfection de la bonté en M. Carbon, la perfection de la vertu en M. Pinault, M. Le Hir, M. Gottofrey, avait donné à ma nature docile un pli ineffaçable. Mes études, vivement continuées hors du séminaire, me confirmèrent si absolument dans mes présomptions contre la théologie orthodoxe, qu'au bout d'un an j'avais peine à comprendre comment autrefois j'avais pu croire. Mais, la foi disparue, la morale reste ; pendant longtemps, mon programme fut d'abandonner le moins possible du christianisme et d'en garder tout ce qui peut se pratiquer sans la foi au surnaturel. Je fis en quelque sorte le triage des vertus du sulpicien, laissant celles qui tiennent à une croyance positive, retenant celles qu'un philosophe peut approuver. Telle est la force de l'habitude. Le vide fait quelquefois le même effet que le plein. *Est pro corde locus*. La poule à qui l'on a arraché le cerveau continue néanmoins, sous l'action de certains excitants, à se gratter le nez.

Je m'efforçai donc, en quittant Saint-Sulpice, de rester aussi sulpicien que possible. Les études que j'avais commencées au séminaire m'avaient tellement passionné, que je ne songeais qu'à les reprendre. Une seule occupation me parut digne de remplir ma vie ; c'était de poursuivre mes recherches critiques sur le christianisme par les moyens beaucoup plus larges que m'offrait la science laïque. Je me figurais toujours en la compagnie de mes maîtres, discutant avec eux les objections et leur prouvant que des pages entières de l'enseignement ecclésiastique sont à réformer. Quelque temps, je continuai de les voir, surtout M. Le Hir. Puis je sentis que les rapports de l'homme de foi

avec l'incrédule deviennent vite assez pénibles, et je m'interdis des relations qui ne pouvaient plus avoir d'agrément ni de fruit que pour moi seul.

Dans l'ordre des idées critiques, je cédai également le moins possible, et c'est ce qui fait que, tout en étant rationaliste sans réserve, j'ai néanmoins plus d'une fois paru un conservateur dans les discussions relatives à l'âge et à l'authenticité des textes. La première édition de mon *Histoire générale des Langues sémitiques* contient ainsi, en ce qui concerne l'*Ecclésiaste* et le *Cantique des Cantiques*, des faiblesses pour les opinions traditionnelles que j'ai depuis successivement éliminées. Dans mes *Origines du Christianisme*, au contraire, cette réserve m'a bien guidé; car, dans ce travail, je me suis trouvé en présence d'une école exagérée, celle des protestants de Tubingue, esprits sans tact littéraire et sans mesure, auxquels, par la faute des catholiques, les études sur Jésus et l'âge apostolique se sont trouvées presque exclusivement abandonnées. Quand la réaction viendra contre cette école, on trouvera peut-être que ma critique, d'origine catholique et successivement émancipée de la tradition, m'a fait bien voir certaines choses et m'a préservé de plus d'une erreur.

Mais c'est surtout par le caractère que je suis resté essentiellement l'élève de mes anciens maîtres. Ma vie, quand je la repasse, n'a été qu'une application de leurs qualités et de leurs défauts. Seulement, ces qualités et ces défauts, transportés dans le monde, ont amené les dissonances les plus originales. Tout est bien qui finit bien, et, le résultat de l'existence ayant été en somme pour moi très agréable, je m'amuse souvent, comme Marc-Aurèle sur les bords du Gran, à supputer ce que je dois aux influences diverses qui ont traversé ma vie et en ont fait le tissu. Eh bien! Saint-Sulpice m'en apparaît toujours comme le facteur principal. Je parle de tout cela fort à mon aise, car j'y ai peu de mérite. J'ai été bien élevé; voilà tout. Ma douceur, qui vient souvent d'un fond d'indifférence; — mon indulgence, qui, elle, est très sincère et tient à ce que je vois clairement combien les hommes sont injustes les uns pour les autres; — mes habitudes consciencieuses, qui sont

pour moi un plaisir ; — la capacité indéfinie que j'ai de m'ennuyer, venant peut-être d'une inoculation d'ennui tellement forte en ma jeunesse, que j'y suis devenu réfractaire pour le reste de ma vie ; — tout cela s'explique par le milieu où j'ai vécu et les impressions profondes que j'ai reçues. Depuis ma sortie de Saint-Sulpice, je n'ai fait que baisser, et pourtant, avec le quart des vertus d'un sulpicien, j'ai encore été, je crois, fort au-dessus de la moyenne.

Il me plairait d'expliquer par le détail et de montrer comment la gageure paradoxale de garder les vertus cléricales, sans la foi qui leur sert de base et dans un monde pour lequel elles ne sont pas faites, produisit, en ce qui me concerne, les rencontres les plus divertissantes. J'aimerais à raconter toutes les aventures que mes vertus sulpiciennes m'amènèrent et les tours singuliers qu'elles m'ont joués. Après soixante ans de vie sérieuse, on a le droit de sourire, et où trouver une source de rire plus abondante, plus à portée, plus inoffensive qu'en soi-même ? Si jamais un auteur comique voulait amuser le public de mes ridicules, je ne lui demanderais qu'une seule chose, c'est de me prendre pour collaborateur ; je lui conteraï des choses vingt fois plus amusantes que celles qu'il pourrait inventer. Mais je m'aperçois que je manque outrageusement à la première règle que mes excellents maîtres m'avaient donnée, qui est de ne jamais parler de soi. Je ne traiterai donc cette dernière partie de mon sujet que tout à fait en raccourci.

IV

Quatre vertus me semblent résumer l'enseignement moral que me donnèrent, surtout par leurs exemples, les pieux directeurs qui m'entourèrent de leurs soins jusqu'à l'âge de vingt-trois ans : le désintéressement ou la pauvreté, la modestie, la politesse et la règle des mœurs. Je vais m'examiner sur ces quatre points, non pour relever le moins du monde mes propres mérites, mais pour fournir, à ceux qui professent la philosophie du doute aimable,

l'occasion de faire, à mes dépens, quelques-unes de leurs fines observations.

1. — La pauvreté est celle des vertus de la cléricature que j'ai le mieux gardée. M. Olier avait fait faire dans son église un tableau où saint Sulpice établissait la règle fondamentale de ses clercs : *Habentes alimenta et quibus tegamur, his contenti sumus*. Voilà bien ma règle. Mon rêve serait d'être logé, nourri, vêtu, chauffé, sans que j'eusse à y penser, par quelqu'un qui me prendrait à l'entreprise et me laisserait toute ma liberté. Le régime qui s'établit pour moi le jour où j'entrai au pair dans la petite pension du faubourg Saint-Jacques devait être la base économique de toute ma vie. Une ou deux leçons particulières me permettaient de ne pas toucher aux douze cents francs de ma sœur. C'était bien la règle que j'avais vue observée par mes maîtres de Tréguier et de Saint-Sulpice : *Victum et vestitum*, la table, le logement, et de quoi s'acheter une soutane par an. Je n'avais jamais désiré autre chose pour moi-même. La petite aisance que j'ai maintenant ne m'est venue que tard et malgré moi. J'envisage le monde comme m'appartenant, mais je n'en prends que l'usufruit. Je quitterai la vie sans avoir possédé d'autres choses que « celles qui se consomment par l'usage », selon la règle franciscaine. Toutes les fois que j'ai voulu acheter un coin de terre quelconque, une voix intérieure m'en a empêché. Cela m'a semblé lourd, matériel, contraire au principe : *Non habemus hic manentem civitatem*. Les valeurs sont choses plus légères, plus éthérées, plus fragiles ; elles attachent moins, et on risque plus de les perdre.

Au train que prend maintenant le monde, c'est là un amer contresens, et, quoique la règle que j'ai choisie m'ait mené au bonheur, je ne conseillerais à personne de la suivre. Je suis maintenant trop vieux pour changer, et d'ailleurs je suis content ; mais je croirais duper les jeunes gens en leur disant de faire de même. Tirer de soi toute la mouture qu'on en peut tirer, voilà ce qui devient la règle du monde. L'idée que le noble est celui qui ne gagne pas d'argent, et que toute exploitation commerciale ou industrielle, quelque honnête qu'elle soit, ravale celui qui l'exerce et l'empêche

d'être du premier cercle humain, cette idée s'en va de jour en jour. Voici ce que produit une différence de quarante ans dans les choses humaines. Tout ce que j'ai fait autrefois paraîtrait maintenant acte de folie, et parfois, en regardant autour de moi, je crois vivre dans un monde que je ne reconnais plus.

L'homme voué aux travaux désintéressés est un mineur dans les affaires du monde ; il faut qu'il ait un tuteur. Or notre monde est assez vaste pour que toute place à prendre soit prise ; tout emploi crée en quelque sorte celui qui doit le remplir. Je n'avais jamais imaginé que le produit de ma pensée pût avoir une valeur vénale. Toujours j'avais songé à écrire, mais je ne croyais pas que cela pût rapporter un sou. Quel fut mon étonnement le jour où je vis entrer dans ma mansarde un homme à la physionomie intelligente et agréable, qui me fit compliment sur quelques articles que j'avais publiés et m'offrit de les réunir en volumes ! Un papier timbré qu'il avait apporté stipulait des conditions qui me parurent étonnamment généreuses ; si bien que, quand il me demanda si je voulais que tous les écrits que je ferais à l'avenir fussent compris dans le même contrat, je consentis. Il me vint un moment l'idée de faire quelques observations, mais la vue du timbre m'interdit : l'idée que cette belle feuille de papier serait perdue m'arrêta. Je fis bien de m'arrêter. M. Michel Lévy avait dû être créé par un décret spécial de la Providence pour être mon éditeur. Un littérateur qui se respecte doit n'écrire que dans un seul journal, dans une seule revue, et n'avoir qu'un seul éditeur. M. Michel Lévy et moi n'eûmes ensemble que des rapports excellents. Plus tard, il me fit remarquer que le contrat qu'il m'avait présenté n'était pas assez avantageux pour moi, et il en substitua un autre plus large encore. Après cela, on me dit que je ne lui ai pas fait faire de mauvaises affaires. J'en suis enchanté. En tout cas, je peux dire que, s'il y avait en moi quelque capital de production littéraire, la justice voulait qu'il y eût sa large part : c'est bien lui qui l'avait découvert, je ne m'en étais jamais douté.

2. — Il est très difficile de prouver qu'on est modeste, puisque, du moment qu'on dit l'être, on ne l'est plus. Je

le répète, nos vieux maîtres chrétiens avaient là-dessus une règle excellente, qui est de ne jamais parler de soi, ni en bien, ni en mal. Voilà le vrai ; mais le public est ici le grand corrupteur. Il encourage au mal. Il induit l'écrivain à des fautes pour lesquelles il se montre ensuite sévère, comme la bourgeoisie réglée d'autrefois applaudissait le comédien et en même temps l'excluait de l'Église. « Damne-toi, pourvu que tu m'amuses ! » voilà bien souvent le sentiment qu'il y a au fond des invitations, en apparence les plus flatteuses, du public. On réussit surtout par ses défauts. Quand je suis très content de moi, je suis approuvé de dix personnes. Quand je me laisse aller à de périlleux abandons, où ma conscience littéraire hésite et où ma main tremble, des milliers me demandent de continuer.

Eh bien ! malgré tout, et une fois l'indulgence obtenue pour les péchés véniels, oui, j'ai été modeste, et ce n'est pas sur ce point que j'ai manqué à mon programme de sulpicien obstiné. La vanité de l'homme de lettres n'est pas mon fait. Je ne partage pas l'erreur des jugements littéraires de notre temps. Je sais que jamais un vrai grand homme n'a pensé qu'il fût grand homme, et que, quand on broute sa gloire en herbe de son vivant, on ne la récolte pas en épis après sa mort. Je n'ai quelque temps fait cas de la littérature que pour complaire à M. Sainte-Beuve, qui avait sur moi beaucoup d'influence. Depuis qu'il est mort, je n'y tiens plus. Je vois très bien que le talent n'a de valeur que parce que le monde est enfantin. Si le public avait la tête assez forte, il se contenterait de la vérité. Ce qu'il aime, ce sont presque toujours des imperfections. Mes adversaires, pour me refuser d'autres qualités qui contrariaient leur apologétique, m'accordent si libéralement du talent, que je puis bien accepter un éloge qui dans leur bouche est une critique. Du moins n'ai-je jamais cherché à tirer parti de cette qualité inférieure, qui m'a plus nui comme savant qu'elle ne m'a servi par elle-même. Je n'y ai fait aucun fond. Jamais je n'ai compté sur mon prétendu talent pour vivre ; je ne l'ai nullement fait valoir. Ce pauvre Beulé, qui me regardait avec une sorte de curiosité affectueuse mêlée d'étonnement, ne revenait pas que j'en

fisse si peu d'usage. J'ai toujours été le moins littéraire des hommes. Aux moments qui ont décidé de ma vie, je ne me doutais nullement que ma prose aurait le moindre succès.

Ce succès, je n'y ai point aidé. Qu'il me soit permis de le dire : il eût été plus grand si j'avais voulu. Je n'ai nullement cultivé ma veine ; je me suis plutôt appliqué à la dériver. Le public aime qu'on soit absolument ce que l'on est ; il veut qu'on ait sa spécialité ; il n'accorde jamais à un homme des maîtrises opposées. Si j'avais voulu faire un crescendo d'anticléricisme après la *Vie de Jésus*, quelle n'eût pas été ma popularité ! La foule aime le style voyant. Il m'eût été loisible de ne pas me retrancher ces pende-loques et ces clinquants qui réussissent chez d'autres et provoquent l'enthousiasme des médiocres connaisseurs, c'est-à-dire de la majorité. J'ai passé un an à éteindre le style de la *Vie de Jésus*, pensant qu'un tel sujet ne pouvait être traité que de la manière la plus sobre et la plus simple. Or on sait combien la déclamation a d'attrait pour les masses. Je n'ai jamais forcé mes opinions pour me faire écouter. Ce n'est pas ma faute si, par suite du mauvais goût du temps, un filet de voix claire a retenti au milieu de notre nuit, comme répercuté par mille échos.

3. — Sur le chapitre de la politesse, je trouverai moins d'objections que sur celui de la modestie ; car, à s'en tenir aux apparences, j'ai été beaucoup plus poli que modeste. La civilité extrême de mes vieux maîtres m'avait laissé un si vif souvenir, que je n'ai jamais pu m'en détacher. C'était la vraie civilité française, je veux dire celle qui s'exerce, non seulement envers les personnes que l'on connaît, mais envers tout le monde sans exception (1). Une telle politesse implique un parti général sans lequel je ne conçois pas pour la vie d'assiette commode ; c'est que toute créature humaine, jusqu'à preuve du contraire, doit être tenue pour bonne et traitée avec bienveillance. Beaucoup de personnes, surtout en certains pays, suivent la règle justement opposée ; ce qui les mène à de grandes injustices. Pour moi, il m'est

(1) J'ajouterai même envers les animaux. Il me serait impossible de manquer d'égards envers un chien, de le traiter rudement et avec un air d'autorité.

impossible d'être dur pour quelqu'un à priori. Je suppose que tout homme que je vois pour la première fois doit être un homme de mérite et un homme de bien, sauf à changer d'avis (ce qui m'arrive souvent) si les faits m'y forcent. C'est ici la règle sulpicienne, qui, dans le monde, m'a amené aux situations les plus singulières et a fait le plus souvent de moi un être démodé, d'ancien régime, étranger à son temps. La vieille politesse, en effet, n'est plus guère propre qu'à faire des dupes. Vous donnez, on ne vous rend pas. La bonne règle à table est de se servir toujours très mal, pour éviter la suprême impolitesse de paraître laisser aux convives qui viennent après vous ce qu'on a rebuté. Peut-être vaut-il mieux encore prendre la part qui est la plus rapprochée de vous, sans la regarder. Celui qui, de nos jours, porterait dans la bataille de la vie une telle délicatesse serait victime sans profit ; son attention ne serait même pas remarquée. « Au premier occupant » est l'affreuse règle de l'égoïsme moderne. Observer, dans un monde qui n'est plus fait pour la civilité, les bonnes règles de l'honnêteté d'autrefois, ce serait jouer le rôle d'un véritable niais, et personne ne vous en saurait gré. Dès qu'on se sent poussé par des gens qui veulent prendre les devants, le devoir est de se reculer, d'un air qui signifie : « Passez, monsieur. » Mais il est clair que celui qui tiendrait à cette prescription en omnibus, par exemple, serait victime de sa déférence ; je crois même qu'il manquerait aux règlements. En chemin de fer, combien y en a-t-il qui sentent que se presser sur le quai pour gagner les autres de vitesse et s'assurer de la meilleure place est une suprême grossièreté ?

En d'autres termes, nos machines démocratiques excluent l'homme poli. J'ai renoncé depuis longtemps à l'omnibus ; les conducteurs arrivaient à me prendre pour un voyageur sans sérieux. En chemin de fer, à moins que je n'aie la protection d'un chef de gare, j'ai toujours la dernière place. J'étais fait pour une société fondée sur le respect, où l'on est salué, classé, placé d'après son costume, où l'on n'a point à se protéger soi-même. Je ne suis à l'aise qu'à l'Institut et au Collège de France, parce que nos employés sont tous des hommes très bien élevés et nous témoignent une haute

estime. L'habitude de l'Orient de ne marcher dans les rues que précédé d'un kavas me convenait assez ; car la modestie est relevée par l'appareil de la force. Il est bien d'avoir sous ses ordres un homme armé d'une courbache dont on l'empêche de se servir. Je serais assez aise d'avoir le droit de vie et de mort, pour ne pas en user, et j'aimerais fort à posséder des esclaves, pour être extrêmement doux avec eux et m'en faire adorer.

4. — Mes idées cléricales m'ont encore bien plus dominé en tout ce qui touche à la règle des mœurs. Il m'eût semblé qu'il y avait de ma part un manque de bienséance à changer sur ce point mes habitudes austères. Les gens du monde, dans leur ignorance des choses de l'âme, croient, en général, qu'on ne quitte l'état ecclésiastique que pour échapper à des devoirs trop pesants. Je ne me serais point pardonné de prêter une apparence de raison à des manières de voir aussi superficielles. Consciencieux comme je le suis, je voulus être en règle avec moi-même et je continuai de vivre dans Paris ainsi que j'avais fait au séminaire. Plus tard, je vis bien la vanité de cette vertu comme de toutes les autres ; je reconnus, en particulier, que la nature ne tient pas du tout à ce que l'homme soit chaste. Je n'en persistai pas moins, par convenance, dans la vie que j'avais choisie, et je m'imposai les mœurs d'un pasteur protestant. L'homme ne doit jamais se permettre deux hardiesses à la fois. Le libre penseur doit être réglé en ses mœurs. Je connais des ministres protestants, très larges d'idées, qui sauvent tout par leur cravate blanche irréprochable. J'ai de même fait passer ce que la médiocrité humaine regarde comme des hardiesses grâce à un style modéré et à des mœurs graves.

Les raisonnements du monde en ce qui concerne les rapports des deux sexes sont bizarres comme les volontés de la nature elle-même. Le monde, dont les jugements sont rarement tout à fait faux, voit une sorte de ridicule à être vertueux quand on n'y est pas obligé par un devoir professionnel. Le prêtre, ayant pour état d'être chaste, comme le soldat d'être brave, est, d'après ces idées, presque le seul qui puisse sans ridicule tenir à des principes sur lesquels la morale et la mode se livrent les plus étranges combats.

Il est hors de doute qu'en ce point, comme en beaucoup d'autres, mes principes cléricaux, conservés dans le siècle, m'ont nui aux yeux du monde. Ils ne m'ont pas nui pour le bonheur. Les femmes ont, en général, compris ce que ma réserve affectueuse renfermait de respect et de sympathie pour elles. En somme, j'ai été aimé des quatre femmes dont il m'importait le plus d'être aimé, ma mère, ma sœur, ma femme et ma fille. Ma part a été bonne et ne me sera pas enlevée ; car je m'imagine souvent que les jugements qui seront portés sur chacun de nous dans la vallée de Josaphat ne seront autres que les jugements des femmes, contresignés par l'Éternel.

Ainsi, tout bien examiné, je n'ai manqué presque en rien à mes promesses de cléricature. Je suis sorti de la spiritualité pour rentrer dans l'idéalité. J'ai observé mes engagements mieux que beaucoup de prêtres en apparence très réguliers. En m'obstinant à conserver dans le monde des vertus de désintéressement, de politesse, de modestie qui n'y sont pas applicables, j'ai donné la mesure de ma naïveté. Je n'ai jamais cherché le succès ; je dirai presque qu'il m'ennuie. Le plaisir de vivre et de produire me suffit. Ce qu'il y a d'égoïste dans cette façon de jouir du plaisir d'exister est corrigé par les sacrifices que je crois avoir faits au bien public. J'ai toujours été aux ordres de mon pays ; sur un signe, en 1869, je me mis à sa disposition. Peut-être lui aurais-je rendu quelques services ; il ne l'a pas cru ; je suis en règle. Je n'ai jamais flatté les erreurs de l'opinion ; je n'ai pas manqué une seule occasion d'exposer ces erreurs, jusqu'à en paraître aux superficiels, un mauvais patriote. On n'est pas obligé au charlatanisme ni au mensonge pour obtenir un mandat dont la première condition est l'indépendance et la sincérité. Dans les malheurs publics qui pourront venir, j'aurai donc ma conscience tout à fait en repos.

Tout pesé, si j'avais à recommencer ma vie, avec le droit d'y faire des ratures, je n'y changerais rien. Les défauts de ma nature et de mon éducation, par suite d'une sorte de providence bienveillante, ont été atténués et réduits à être de peu de conséquence. Un certain manque

apparent de franchise dans le commerce de la vie m'est pardonné par mes amis, qui mettent cela sur le compte de mon éducation cléricale. Je l'avoue, dans la première partie de ma vie, je mentais assez souvent, non par intérêt, mais par bonté, par dédain, par la fausse idée qui me porte toujours à présenter les choses à chacun comme il peut les comprendre. Ma sœur me montra très fortement les inconvénients de cette manière d'agir, et j'y renonçai. Depuis 1851, je ne crois pas avoir fait un seul mensonge, excepté naturellement les mensonges joyeux, de pure eutrapélée, les mensonges officieux et de politesse, que tous les casuistes permettent, et aussi les petits faux-fuyants littéraires exigés, en vue d'une vérité supérieure, par les nécessités d'une phrase bien équilibrée ou pour éviter un plus grand mal, qui est de poignarder un auteur. Un poète, par exemple, vous présente ses vers. Il faut bien dire qu'ils sont admirables, puisque sans cela ce serait dire qu'ils ne valent rien et faire une sanglante injure à un homme qui a eu l'intention de vous faire une politesse.

Il a fallu bien plus d'indulgence à mes amis pour me pardonner un autre défaut : je veux parler d'une certaine froideur, non à les aimer, mais à les servir. Une des choses les plus recommandées au séminaire était d'éviter « les amitiés particulières ». De telles amitiés étaient présentées comme un vol fait à la communauté. Cette règle m'est restée très profondément gravée dans l'esprit. J'ai peu encouragé l'amitié ; j'ai fait peu de chose pour mes amis et ils ont fait peu de chose pour moi. Une des idées que j'ai le plus souvent à combattre, c'est que l'amitié, comme on l'entend d'ordinaire, est une injustice, une erreur, qui ne vous permet de voir que les qualités d'un seul et vous ferme les yeux sur les qualités d'autres personnes plus dignes peut-être de votre sympathie. Je me dis quelquefois, selon les idées de mes anciens maîtres, que l'amitié est un larcin fait à la société humaine et que, dans un monde supérieur, l'amitié disparaîtrait. Quelquefois même je suis blessé, au nom de la bienveillance générale, de voir l'attachement particulier qui lie deux personnes ; je suis tenté de m'écarter d'elles comme de juges faussés, qui n'ont plus leur impartialité

ni leur liberté. Cette société à deux me fait l'effet d'une coterie qui rétrécit l'esprit, nuit à la largeur d'appréciation et constitue la plus lourde chaîne pour l'indépendance. Beulé me plaisantait souvent sur ce travers. Il m'aimait assez et essaya de me rendre service, quoique je n'eusse rien fait pour lui. Dans une circonstance, je votai contre lui pour une personne qui s'était montrée malveillante à mon égard. « Renan, me dit-il, je vais vous faire quelque mauvais trait ; par impartialité, vous voterez pour moi. »

Tout en ayant beaucoup aimé mes amis, je leur ai donc très peu donné. Le public m'a eu autant qu'eux. Voilà pourquoi je reçois un si grand nombre de lettres d'inconnus et d'anonymes ; voilà pourquoi aussi je suis si mauvais correspondant. Il m'est arrivé fréquemment, écrivant une lettre, de m'arrêter pour tourner en propos général les idées qui me venaient. Je n'ai existé pleinement que pour le public. Il a eu tout de moi ; il n'aura après ma mort aucune surprise ; je n'ai rien réservé pour personne.

Ayant ainsi préféré par instinct tous à quelques-uns, j'ai eu la sympathie de mon siècle, même de mes adversaires, et cependant peu d'amis. Dès qu'un peu de chaleur commence à naître, mon principe sulpicien : « Pas d'amitiés particulières », vient comme un glaçon troubler le jeu de toutes les affinités. A force d'être juste, j'ai été peu serviable. Je vois trop bien que rendre un bon service à quelqu'un, c'est d'ordinaire en rendre un mauvais à un autre ; que s'intéresser à un compétiteur, c'est le plus souvent commettre un passe-droit envers son rival. L'image de l'inconnu que je lèse vient ainsi m'arrêter tout court dans mon zèle. Je n'ai obligé presque personne ; je n'ai pas su comment l'on réussit à faire donner un bureau de tabac. Cela m'a rendu sans influence en ce monde. Mais cela m'a été bon au point de vue littéraire. Mérimée eût été un homme de premier ordre s'il n'eût pas eu d'amis. Ses amis se l'approprièrent. Comment peut-on écrire des lettres quand on a la facilité de parler à tous ? La personne à qui vous écrivez vous rapetisse ; vous êtes obligé de prendre sa mesure. Le public a l'esprit plus large que n'importe qui. « Tous » renferme beaucoup de sots, c'est vrai ; mais « tous »

renferme les quelques milliers d'hommes ou de femmes d'esprit pour qui seuls le monde existe. Écrivez en vue de ceux-là.

V

Je termine ici ces souvenirs, en demandant pardon au lecteur de la faute insupportable qu'un tel genre fait commettre à chaque ligne. L'amour-propre est si habile en ses calculs secrets que, tout en faisant la critique de soi-même, on est suspect de ne pas y aller de franc jeu. Le danger, en pareil cas, est, par une petite rouerie inconsciente, d'avouer, avec une humilité sans grand mérite, des défauts légers et tout extérieurs pour s'attribuer par ricochet de grandes qualités. Ah ! le subtil démon que celui de la vanité ! Aurais-je, par hasard, été sa dupe ? Si les gens de goût me reprochent de m'être montré fils de mon siècle en prétendant ne pas l'être, je les prie d'être bien persuadés au moins que cela ne m'arrivera plus.

Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt.

Il me reste trop de choses à faire pour que je m'amuse désormais à un jeu que plusieurs taxeront de frivole. Ma famille maternelle de Lannion, du côté de laquelle vient mon tempérament, a offert beaucoup de cas de longévité ; mais des troubles persistants me portent à croire que l'hérédité sera dérangée en ce qui me concerne. Dieu soit loué, si c'est pour m'épargner des années de décadence et d'amoindrissement, qui sont la seule chose dont j'aie horreur ! Le temps qui peut me rester à vivre, en tout cas, sera consacré à des recherches de pure vérité objective. Si ces lignes étaient les dernières confidences que j'échange avec le public, qu'il me permette de le remercier de la façon intelligente et sympathique dont il m'a soutenu. Autrefois, toute la faveur à laquelle pouvait aspirer l'homme qui maintenait sa personnalité en dehors des routines établies était d'être toléré. Mon siècle et mon pays ont eu pour moi bien plus d'indulgence. Malgré de sensibles défauts, malgré l'humilité de son

origine, ce fils de paysans et de pauvres marins, couvert du triple ridicule d'échappé de séminaire, de clerc défroqué, de cuistre endurci, on l'a tout d'abord accueilli, écouté, choyé même, uniquement parce qu'on trouvait dans sa voix des accents sincères. J'ai eu d'ardents adversaires, je n'ai pas eu un ennemi personnel. Les deux seules ambitions que j'aie avouées, l'Institut et le Collège de France, ont été satisfaites. La France m'a fait bénéficier des faveurs qu'elle réserve à tout ce qui est libéral, de sa langue admirable, de sa belle tradition littéraire, de ses règles de tact, de l'audience dont elle jouit dans le monde. L'étranger même m'a aidé dans mon œuvre autant que mon pays ; je mourrai ayant au cœur l'amour de l'Europe autant que l'amour de la France ; je voudrais parfois me mettre à genoux pour la supplier de ne pas se diviser par des jalousies fratricides, de ne pas oublier son devoir, son œuvre commune, qui est la civilisation.

Presque tous les hommes avec lesquels j'ai été en rapport ont été pour moi d'une bienveillance extrême. Au sortir du séminaire, je traversai, ainsi que je l'ai dit, une période de solitude, où je n'eus pour me soutenir que les lettres de ma sœur et les entretiens de M. Berthelot ; mais bientôt je trouvai de tous côtés des sourires et des encouragements. M. Egger, dès les premiers mois de 1846, devenait mon ami et mon guide dans l'œuvre difficile de reprendre tardivement mes études classiques. Eugène Burnouf, sur la vue d'un essai bien imparfait que je présentai au concours du prix Volney, en 1847, m'adopta comme son élève. M. et Mme Adolphe Garnier furent pour moi de la plus grande bonté. C'était un couple charmant. Mme Garnier, rayonnante de grâce et de naturel, fut ma première admiration dans un genre de beauté dont la théologie m'avait sevré. M. Victor Le Clerc faisait revivre devant mes yeux toutes les qualités d'étude et de savante application de mes anciens maîtres. Dès mon séjour à Saint-Sulpice, j'avais appris à l'estimer : c'était le seul laïque dont ces messieurs fissent cas ; ils lui enviaient son extraordinaire érudition ecclésiastique. M. Cousin, quoiqu'il m'ait plus d'une fois témoigné de l'amitié, était trop entouré de disciples pour que j'essayasse de percer

cette foule un peu liée à la parole du maître. M. Augustin Thierry, au contraire, fut pour moi un vrai père spirituel. Ses conseils me sont tous présents à l'esprit, et c'est à lui que je dois d'avoir évité dans ma manière d'écrire quelques défauts tout à fait choquants, que de moi-même je n'aurais peut-être pas découverts. C'est par lui que je connus la famille Scheffer, à laquelle je dois une compagne qui s'est toujours montrée si parfaitement assortie aux conditions assez serrées de mon programme de vie, que parfois je suis tenté, en réfléchissant à tant d'heureuses coïncidences, de croire à la prédestination.

Ma philosophie, selon laquelle le monde dans son ensemble est plein d'un souffle divin, n'admet pas les volontés particulières dans le gouvernement de l'univers. La providence individuelle, comme on l'entendait autrefois, n'a jamais été prouvée par un fait caractérisé. Sans cela, certainement, je m'inclinerais reconnaissant devant des concours de circonstances où un esprit moins dominé que le mien par les raisonnements généraux verrait les traces d'une protection particulière de dieux bienveillants. Les hasards qu'il faut pour amener un terne ou un quaterne ne sont rien auprès de ce qu'il a fallu pour que la combinaison dont je touche les fruits ne fût pas dérangée. Si mes origines eussent été moins disgraciées selon le monde, je ne fusse point entré, je n'eusse point persévéré dans cette royale voie de la vie selon l'esprit, à laquelle un vœu de nazaréen m'attacha dès mon enfance. Le déplacement d'un atome rompait la chaîne de faits fortuits qui, au fond de la Bretagne, me prépara pour une vie d'élite ; qui me fit venir de Bretagne à Paris ; qui, à Paris, me conduisit dans la maison de France où l'on pouvait recevoir l'éducation la plus sérieuse ; qui, au sortir du séminaire, me fit éviter deux ou trois fautes mortelles, lesquelles m'auraient perdu : qui, en voyage, me tira de certains dangers où, selon les chances ordinaires, je devais succomber ; qui fit, en particulier, que le Dr Suquet put venir à Amschit me tirer des bras de la mort, où j'étais enserré. Je ne conclus rien de là, sinon que l'effort inconscient vers le bien et le vrai qui est dans l'univers joue son coup de dé par chacun de nous. Tout arrive, les quaternes

comme le reste. Nous pouvons déranger le dessein providentiel dont nous sommes l'objet ; nous ne sommes pour presque rien dans sa réussite. *Quid habes quod non accepisti ?* Le dogme de la grâce est le plus vrai des dogmes chrétiens.

Mon expérience de la vie a donc été fort douce, et je ne crois pas qu'il y ait eu, dans la mesure de conscience que comporte maintenant notre planète, beaucoup d'êtres plus heureux que moi. J'ai eu un goût vif de l'univers. Le scepticisme subjectif a pu m'obséder par moments ; il ne m'a jamais fait sérieusement douter de la réalité ; ses objections sont par moi tenues en séquestre dans une sorte de parc d'oubli ; je n'y pense jamais. Ma paix d'esprit est parfaite. D'un autre côté, j'ai trouvé une bonté extrême dans la nature et dans la société. Par suite de la chance particulière qui s'est étendue à toute ma vie et qui a fait que je n'ai rencontré sur mon chemin que des hommes excellents, je n'ai jamais eu à changer violemment les partis pris généraux que j'avais adoptés. Une bonne humeur, difficilement altérable, résultat d'une bonne santé morale, résultat elle-même d'une âme bien équilibrée et d'un corps supportable, malgré ses défauts, m'a jusqu'ici maintenu dans une philosophie tranquille, soit qu'elle se traduise en optimisme reconnaissant, soit qu'elle aboutisse à une ironie gaie. Je n'ai jamais beaucoup souffert. Il ne dépendrait que de moi de croire que la nature a plus d'une fois mis des coussins pour m'épargner les chocs trop rudes. Une fois, lors de la mort de ma sœur, elle m'a, à la lettre, chloroformé pour que je ne fusse pas témoin d'un spectacle qui eût peut-être fait une lésion profonde dans mes sens et nuï à la sérénité ultérieure de ma pensée.

Ainsi, sans savoir au juste qui je dois remercier, pourtant je remercie. J'ai tant joui dans cette vie, que je n'ai vraiment pas le droit de réclamer une compensation d'outre-tombe ; c'est pour d'autres raisons que je me fâche parfois contre la mort ; elle est égalitaire à un degré qui m'irrite ; c'est une démocrate qui nous traite à coups de dynamite ; elle devrait au moins attendre, prendre notre heure, se mettre à notre disposition. Je reçois plusieurs fois par an une lettre anonyme, contenant ces mots, toujours de la

même écriture : « Si pourtant il y avait un enfer ! » Sûrement la personne pieuse qui m'écrivit cela veut le salut de mon âme, et je la remercie. Mais l'enfer est une hypothèse bien peu conforme à ce que nous savons par ailleurs de la bonté divine. D'ailleurs, la main sur la conscience, s'il y en a une, je ne crois pas l'avoir mérité. Un peu de purgatoire serait peut-être juste ; j'en accepterais la chance, puisqu'il y aurait le paradis ensuite, et que de bonnes âmes me gagneraient, j'espère, des indulgences pour m'en tirer. L'infinie bonté que j'ai rencontrée en ce monde m'inspire la conviction que l'éternité est remplie par une bonté non moindre, en qui j'ai une confiance absolue.

Et maintenant je ne demande plus au bon génie qui m'a tant de fois guidé, conseillé, consolé, qu'une mort douce et subite, pour l'heure qui m'est fixée, proche ou lointaine. Les stoïciens soutenaient qu'on a pu mener la vie bien heureuse dans le ventre du taureau de Phalaris. C'est trop dire. La douleur abaisse, humilie, porte à blasphémer. La seule mort acceptable est la mort noble, qui est non un accident pathologique, mais une fin voulue et précieuse devant l'Éternel. La mort sur le champ de bataille est la plus belle de toutes ; il y en a d'autres illustres. Si parfois j'ai pu désirer d'être sénateur, c'est que j'imagine que, sans tarder peut-être, ce mandat fournira de belles occasions de se faire assommer, fusiller, des formes de trépas, enfin, bien préférables à une longue maladie qui vous tue lentement et par démolitions successives. La volonté de Dieu soit faite ! Désormais, je n'apprendrai plus grand'chose ; je vois bien à peu près ce que l'esprit humain, au moment actuel de son développement, peut apercevoir de la vérité. Je serais désolé de traverser une de ces périodes d'affaiblissement où l'homme qui a eu de la force et de la vertu n'est plus que l'ombre et la ruine de lui-même, et souvent, à la grande joie des sots, s'occupe à détruire la vie qu'il avait laborieusement édifiée. Une telle vieillesse est le pire don que les dieux puissent faire à l'homme. Si un tel sort m'était réservé, je proteste d'avance contre les faiblesses qu'un cerveau ramolli pourrait me faire dire ou signer. C'est Renan sain d'esprit et de cœur, comme je le suis aujourd'hui, ce n'est pas Renan à

moitié détruit par la mort et n'étant plus lui-même, comme je le serai si je me décompose lentement, que je veux qu'on croie et qu'on écoute. Je renie les blasphèmes que les défaillances de la dernière heure pourraient me faire prononcer contre l'Éternel. L'existence qui m'a été donnée sans que je l'eusse demandée a été pour moi un bienfait. Si elle m'était offerte, je l'accepterais de nouveau avec reconnaissance. Le siècle où j'ai vécu n'aura probablement pas été le plus grand, mais il sera tenu sans doute pour le plus amusant des siècles. A moins que mes dernières années ne me réservent des peines bien cruelles, je n'aurai, en disant adieu à la vie, qu'à remercier la cause de tout bien de la charmante promenade qu'il m'a été donné d'accomplir à travers la réalité.

APPENDICE

L'IMPRESSION de ce volume était achevée quand M. l'abbé Cognat a publié, dans *le Correspondant* (25 janvier 1883), les lettres que je lui écrivis en 1845 et 1846 (1). Quelques amis m'ayant témoigné les avoir lues avec intérêt, je les reproduis ici :

Tréguier, 24 août 1845.

Mon cher ami,

Peu d'événements considérables, mais beaucoup de pensées et de sentiments se sont pressés pour moi depuis le jour de notre séparation. Je cède d'autant plus volontiers au besoin de vous les dire, que je n'ai personne ici à qui je les puisse confier. Sans doute, je ne suis pas seul quand je suis auprès de ma mère ; mais que de choses que ma tendresse pour elle me commande de lui taire, et qu'après tout elle ne pourrait comprendre !...

Nul fait important n'est venu avancer la solution du grand problème qui me préoccupe à si juste titre. Je n'ai rien appris, sinon l'énormité du sacrifice que Dieu allait exiger de moi. Mille circonstances désolantes que je ne soupçonnais pas sont venues compliquer ma situation et me prouver que le parti que ma conscience me conseillait ouvrait devant moi un abîme de peines. Il me faudrait de longs et pénibles détails pour vous les faire comprendre : qu'il vous suffise de savoir que ces obstacles dont nous avons quelquefois causé ne sont rien en comparaison de ceux que j'ai vus tout à coup surgir devant moi. Mépriser une opinion qui sera bien sévère, traverser de longues années d'une vie pénible pour arriver à un but incertain, était déjà beaucoup, mais ne suffisait pas. Dieu me commande encore de percer de ma propre main un cœur sur lequel s'est déversée toute l'affection du mien. L'amour filial avait absorbé en moi toutes les autres affections dont j'étais capable et

(1) Voir ci-dessus, p. 877.

auxquelles Dieu ne m'a pas appelé ; et puis il y avait entre ma mère et moi des liens tout spéciaux tenant à mille circonstances délicates qu'on ne peut que sentir. Eh bien ! c'est là que Dieu a placé mon sacrifice le plus pénible. Je ne lui ai parlé encore que de l'Allemagne, et cela a suffi pour la désoler. O mon Dieu ! que sera-ce ?... Ses caresses me désolent ; ses beaux rêves, dont elle me parle sans cesse et que je n'ai pas le courage de contredire, me navrent le cœur. Elle est là, à deux pas de moi, pendant que je vous écris ces lignes. Ah ! si elle savait !... Je lui sacrifierais tout, excepté mon devoir et ma conscience. Oui, si Dieu me demandait, pour lui épargner cette peine, d'éteindre ma pensée, de me condamner à une vie simple et vulgaire, j'accepterais. Que de fois j'ai cherché à me mentir à moi-même ! Mais est-il au pouvoir de l'homme de croire ou de ne pas croire ? Je voudrais qu'il me fût possible d'étouffer la faculté qui en moi requiert l'examen ; c'est elle qui a fait mon malheur. Heureux les enfants qui ne font toute leur vie que dormir et rêver ! Je vois autour de moi des hommes purs et simples auxquels le christianisme a suffi pour les rendre vertueux et heureux ; mais j'ai remarqué que nul d'entre eux n'a la faculté critique ; qu'ils en bénissent Dieu !

Je suis ici choyé, caressé, plus que je ne peux vous le dire ; cela me désole. Ah ! s'ils savaient ce qui se passe dans mon cœur ! Je tremble quelquefois de voir en ma conduite une sorte d'hypocrisie ; mais j'ai sérieusement raisonné là-dessus ma conscience : Dieu me garde de scandaliser ces simples !

Quand je considère dans quel inextricable filet Dieu m'a englobé tandis que je dormais, il me vient des pensées de fatalisme, et souvent j'ai pu pécher en cela ; pourtant je n'ai jamais douté de mon Père qui est au ciel, ni de sa bonté. Toujours, au contraire, je l'ai remercié ; jamais je ne l'avais touché de plus près que dans ces moments-là. Le cœur n'apprend que par la souffrance, et je crois, comme Kant, que Dieu ne s'apprend que par le cœur. Alors aussi j'étais chrétien et j'ai juré que je le serais toujours. Mais l'orthodoxie est-elle critique ? Ah ! si j'étais né protestant en Allemagne !... Là était ma place. Herder a bien été évêque, et certes il n'était que chrétien ; mais, dans le catholicisme, il faut être orthodoxe. C'est une barre de fer ; il n'entend pas raison.

Pardonnez-moi, mon ami, un souhait comme celui que je viens d'énoncer, et que je ne fais même pas en ma partie qui croit encore sans savoir pourquoi. Vous êtes obligé, pour être

orthodoxe, de croire que je suis en cet état par ma faute ; cela est dur. Pourtant, je suis bien disposé à croire qu'il y a beaucoup de ma faute. Celui qui connaît son cœur dira toujours : « Oui, oui ! » sitôt qu'on lui dira : « C'est ta faute. » Rien dans ma position ne m'est plus facile à admettre que cela. Je ne serai pas aussi tenace que Job sur le chapitre de mon innocence. Me croirais-je pur, je prierais seulement Dieu d'avoir pitié de moi. Cette lecture de Job me ravit ; j'y trouve tout mon cœur ; là est le divin de la poésie, j'entends la haute poésie. Elle vous fait toucher ces mystères qu'on sent en son propre cœur, et qu'on cherche péniblement à se formuler.

Je continue cependant avec courage l'avancement de ma pensée. Rien ne me fera abandonner cette œuvre, dussé-je être obligé de la sacrifier en apparence à l'acquisition de mon pain matériel. Dieu, pour me soutenir, m'avait réservé pour ce moment un vrai événement intellectuel et moral. J'ai étudié l'Allemagne et j'ai cru entrer dans un temple. Tout ce que j'y ai trouvé est pur, élevé, moral, beau et touchant. O mon âme, oui, c'est un trésor, c'est la continuation de Jésus-Christ. Leur morale me transporte. Ah ! qu'ils sont doux et forts ! Je crois que le Christ nous viendra de là. Je considère cette apparition d'un nouvel esprit comme un fait analogue à la naissance du christianisme, sauf la différence de forme. Mais ceci importe peu ; car il est sûr que, quand le fait rénovateur du monde reviendra, il ne ressemblera pas pour le mode de son accomplissement à celui qui a déjà eu lieu. Je suis avec attention l'étonnant mouvement enthousiaste qui travaille en ce moment dans le Nord. M. Cousin vient de partir afin de l'étudier aussi de plus près. Je veux parler de Ronge et de Czerski, dont vous avez dû entendre parler. Dieu me pardonne de les aimer, même quand ils ne seraient pas purs : car ce que j'aime en eux, comme dans tous les autres hommes à qui je voue mon enthousiasme, c'est un certain type beau et moral que je m'en forme ; c'est mon idéal que j'aime en eux. Maintenant sont-ils conformes à ce type ? C'est ce qui m'importe assez peu.

Oui, cette Allemagne me ravit, moins dans sa partie scientifique que dans son esprit moral. La morale de Kant est bien supérieure à toute sa logique ou philosophie intellectuelle, et nos Français n'en ont pas dit un mot. Cela se comprend ; nos hommes du jour n'ont pas de sens moral. La France me paraît de plus en plus un pays voué à la nullité pour le grand œuvre du renouvellement de la vie dans l'humanité. On n'y

trouve qu'une orthodoxie sèche, anticritique, raide, inféconde, petite : type Saint-Sulpice ; ou bien un niais creux et superficiel, plein d'affectation et d'exagération : le néo-catholicisme ; ou bien enfin une philosophie sèche et sans cœur, revêche et méprisante : l'Université et son esprit. Jésus-Christ n'est nulle part. J'ai été tenté de croire qu'il nous viendrait de l'Allemagne ; non que j'imagine que ce soit un individu, ce sera un esprit ; et quand nous disons Jésus-Christ, nous entendons, sans doute, désigner plutôt un certain esprit qu'un individu : c'est l'Évangile. Non que je croie aussi que cette apparition soit un renversement ou une découverte ; Jésus-Christ n'a ni renversé ni découvert. Il faut être chrétien, mais on ne peut être orthodoxe. Il faut un christianisme pur. L'archevêque serait disposé à comprendre cela ; il est capable de fonder le christianisme pur en France. J'imagine que l'une des suites du mouvement d'instruction et d'étude qui a lieu en France dans le clergé, sera de nous *rationaliser* un peu. D'abord, ils s'ennuieront de la scolastique ; la scolastique jetée de côté, on changera la forme des idées, et puis on reconnaîtra l'impossibilité de l'explication orthodoxe de la Bible, etc. Mais il y aura bataille. Car vos bonnes gens ont une verve de dogmatisme tout à fait tenace ; et puis ils se donneront un certain vernis d'Athanase qui leur fera boucher les yeux et les oreilles. Mon Dieu ! oui, je voudrais être là ! Et je vais peut-être me couper les bras ; car les prêtres feront beaucoup en ce moment ; peut-être faudra-t-il être prêtre pour y pouvoir quelque chose ; Ronge et Czerski étaient prêtres. J'ai lu une lettre de la mère de Czerski à son fils, où elle lui rappelle les sacrifices qu'elle a faits pour son éducation cléricale, et le supplie de rester fidèle au catholicisme. Mais peut-il le servir plus sincèrement qu'en se vouant à ce qu'il croit la vérité ?

Ami, pardonnez-moi ce que je viens de vous dire. Ah ! si vous connaissiez ma tête et mon cœur ! Ne croyez pas que tout cela ait en moi une consistance dogmatique ; non, je n'exclus rien. J'admets des contradictoires, au moins provisoirement. Eh ! n'y a-t-il pas des états où il faut de force que l'individu et l'humanité posent sur l'instable ? On n'y peut tenir, direz-vous, c'est une souffrance. Oui, mais qu'y faire ? Il faut passer par là. Il a été nécessaire qu'à une époque on fût scientifiquement sceptique sur la morale, et pourtant, à cette époque, les hommes purs étaient et pouvaient être moraux, moyennant une contradiction. Les scolastiques se moquaient de cela et triompheraient à montrer là un défaut de logique. En vérité,

beau triomphe de montrer ce qui est clair ! Ils veulent un état moral où tout soit rigoureusement formulé, et ils se contenteront d'un fond misérable, pourvu qu'on leur accorde cette forme à laquelle ils tiennent tant. Ils ne connaissent ni l'homme ni l'humanité tels qu'ils existent de fait.

Oui, mon ami, je crois encore : je prie, je dis le Pater avec délices. J'aime beaucoup à être dans les églises ; la piété pure, simple, naïve, me touche beaucoup dans mes moments lucides, quand je sens l'odeur de Dieu ; j'ai même des accès de dévotion, j'en aurai toujours, je crois ; car la piété a une valeur, ne fût-elle que psychologique. Elle nous moralise délicieusement et nous élève au-dessus des misérables soucis de l'utile ; or là où finit l'utile, commence le beau. Dieu, l'infini, et l'air pur qui vient de là est la vie.

Ils me prennent ici pour un bon petit séminariste bien pieux et bien doux. Ma foi, ce n'est pas ma faute. Cela me peine quelquefois, car je crains d'y voir quelque chose qui ne soit pas vrai et droit ; mais je ne feins rien. Dieu le sait ; seulement je ne dis pas tout. Vaudrait-il mieux engager avec eux ces misérables controverses où ils auraient l'avantage de soutenir le beau et le pur, et où j'aurais l'air de m'assimiler à ce qu'il y a de plus vil ; car l'antichristianisme a, dans ce pays, une couleur si détestable, si basse, si dégoûtante, qu'en vérité il y aurait de quoi m'éloigner, ne fût-ce que par modestie naturelle. Et puis ils n'y entendraient rien. On ne trouve pas mauvais que je ne leur parle pas allemand. D'ailleurs, je vous l'ai dit, mon ami, telle est ma position intellectuelle, que je puis paraître telle chose à celui-ci, telle chose à celui-là, sans rien feindre, sans que l'un ni l'autre se trompe, grâce au joug de la contradiction dont je me suis débarrassé pour un temps.

Et puis savez-vous qu'il y a des moments où j'ai été à deux doigts d'un revirement complet, et où j'ai délibéré si je ne serais pas plus agréable à Dieu en coupant net, au point où j'en suis, le fil de mon examen, et en me reculant de deux ou trois ans ! C'est que je ne vois plus en progressant la possibilité d'arriver au catholicisme ; chaque pas m'en éloigne de plus en plus. Quoi qu'il en soit, l'alternative s'est présentée à moi très nettement : je ne puis plus revenir au catholicisme que par l'amputation d'une faculté, en stigmatisant définitivement ma raison et lui commandant pour toujours le silence respectueux, et même plus, le silence absolu. Oui, si je revenais, je cesserais ma vie d'étude et d'examen, persuadé qu'elle ne peut me mener qu'au mal, et je ne vivrais plus que de la vie mystique,

telle que l'entendent les catholiques. Car, pour la vie banale, Dieu, je l'espère, m'en délivrera toujours. Le catholicisme suffit à toutes mes facultés, sauf à ma raison critique : je n'espère pas pour l'avenir de satisfaction plus complète ; il faut donc ou renoncer au catholicisme, ou amputer cette faculté. Cette opération est difficile et douloureuse ; mais croyez bien que, si ma conscience morale ne s'y opposait pas, si Dieu venait ce soir me dire que cela lui est agréable, je le ferais. Vous ne me reconnaitriez plus alors, je n'étudierais plus, et ne penserais plus critiquement, je serais un mystique déterminé. Croyez bien aussi qu'il faut que j'aie été rudement secoué pour m'arrêter à la possibilité d'une pareille hypothèse, qui se présente à moi plus affreuse que la mort. Mais je ne désespérerais pas d'y trouver une veine d'activité qui pût me suffire.

Et en pratique, que ferai-je ? C'est avec un effroi indicible que je vois approcher la fin des vacances, époque où je devrai nécessairement traduire par les actes les plus décisifs l'état intérieur le plus indéterminé. C'est cette complication de l'extérieur et de l'intérieur qui fait le cruel de ma position. Tout ce souci m'ennuie, me distrait. Et puis je sens si bien que je n'entends rien à ces sortes de choses, que je n'y ferai que des sottises, que j'aurai à essuyer des risées et des rebuts. Je ne suis pas né chevalier d'industrie. Ils se moqueront de ma simplicité et me prendront pour un imbécile. Encore si j'étais sûr de moi ! Mais si j'allais perdre par leur contact la pureté de mon cœur et ma conception de la vie ? S'ils venaient à m'infecter de leur positivisme ? Et quand je serais sûr de moi, serais-je sûr de l'extérieur, qui agit sur nous si fatalement ? Et qui peut se connaître lui-même sans craindre sa faiblesse ? En vérité, mon ami, n'est-il pas vrai que Dieu m'a joué un bien mauvais tour ? Il semble qu'il ait déployé toutes ses voies pour m'envelopper de toutes parts ; et il n'en fallait pas tant contre un pauvre enfant qui n'y voyait pas malice. N'importe, je l'aime, et je suis persuadé qu'il a tout fait pour mon bien, malgré la contradiction des faits. Il faut être optimiste pour l'individu comme pour l'humanité, malgré la perpétuelle opposition des faits isolés. C'est là qu'est le courage ; il n'y a que moi qui puisse me faire du mal à moi-même.

Je pense souvent à vous, mon bon ami ; vous devez être bien heureux. Un avenir favorable et déterminé s'ouvre devant vous ; vous voyez le but, vous n'avez qu'à marcher vers lui... Vous aurez un avantage immense, un dogme rigoureusement formulé... Vous conserverez de la largeur ; puissiez-vous ne

jamais détrouvrir une désolante incompatibilité entre deux besoins de votre cœur et de votre esprit. Une cruelle option vous serait alors imposée. Quelque opinion que vous soyez obligé d'avoir de ma situation actuelle et de l'innocence de mon âme, conservez-moi du moins votre amitié. Des erreurs et même des fautes ne peuvent suffire pour la rompre. D'ailleurs, je le répète, j'ai confiance en votre largeur, et Dieu me garde de chercher à vous prouver qu'elle n'est pas orthodoxe ; car je veux que vous la conserviez, et pourtant je veux aussi que vous soyez orthodoxe. Vous êtes presque le seul dépositaire de mes pensées les plus secrètes ; au nom du ciel, montrez-moi de l'indulgence, et consentez encore à m'appeler votre frère. Quant à mon affection, mon bon ami, elle vous est acquise, pour toujours...

Paris, 12 novembre 1845.

Ce n'était pas sans surprise, mon cher ami, que j'avais vu se terminer les vacances sans recevoir de réponse de vous. Aussi ma première question en arrivant à Saint-Sulpice fut pour vous demander afin d'apprendre la cause de ce silence, et plus encore afin de m'entretenir avec vous. Jugez de la peine que j'éprouvai quand j'appris qu'une maladie grave avait été la cause qui avait entravé votre correspondance. Bientôt, il est vrai, les détails que l'on me donna suffirent pour lever toutes mes inquiétudes ; mais ils me laissèrent toujours le regret de voir reculée, peut-être pour longtemps, l'époque où nous pourrions nous entretenir. Que de réflexions, mon bon ami, fit naître en moi cette nouvelle inattendue qui concourait avec une phase si singulière de mon existence ! Croiriez-vous que j'ai envié votre sort, et que j'appelais de mes vœux une cause quelconque qui retardât pour moi mon entrée dans le tourbillon de la vie active, en prolongeant l'assoupissement de la vie domestique si calme, si insoucieuse. Vous le comprendrez, mon ami, quand je vous aurai exposé les épreuves par lesquelles j'ai dû passer, et celles qui me sont encore réservées. Je n'entreprendrai pas de vous en faire un récit détaillé, ce sera l'objet de nos futures conversations. Je vous en dirai seulement les faits principaux et ceux qui ont amené un résultat durable.

Ma résolution inébranlable en venant à Saint-Sulpice était de rompre en fin avec un passé qui n'était plus en harmonie avec mes dispositions actuelles et de quitter un extérieur qui ne pouvait plus être qu'un mensonge. Mais je voulais tout faire

gravement et lentement, d'autant plus qu'une réaction dans un avenir plus ou moins éloigné ne me paraissait pas improbable. Une circonstance extérieure vint hâter, malgré moi, mes pas un peu lents. A mon arrivée à Saint-Sulpice, on m'apprend que je ne fais plus partie du séminaire, mais bien de la maison des Carmes, que l'archevêque vient enfin de fonder définitivement, et l'on m'intime l'ordre d'aller dans la journée lui porter moi-même ma réponse. Jugez de mon embarras. Il redouble encore quand, quelques heures après, on m'apprend que l'archevêque est venu lui-même au séminaire et demande à nous parler. Accepter était immoral, donner la vraie raison du refus était impossible, en donner une fausse me répugnait. J'eus recours au bon M. Carbon, qui se chargea de tout et m'épargna cette fatale entrevue. Je crus devoir poursuivre dès lors ce que les circonstances avaient si bien commencé pour moi ; je fis en un jour ce que je comptais faire en quelques semaines, et, le soir même de mon arrivée, je ne faisais partie ni du séminaire ni de la maison des Carmes.

Que de liens, mon ami, rompus en quelques heures ! J'en étais effrayé ; j'eusse voulu arrêter cette marche fatale, trop rapide à mon sens ; mais la nécessité me poussait en avant, et il n'y avait plus moyen de reculer. C'est alors, mon ami, que je passai les jours les plus cruels de ma vie. Figurez-vous l'isolement le plus complet, sans ami, sans conseil, sans connaissance, sans appui au milieu de personnes froides et indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, ma vie toute dorée, tant d'affections pures et simples. Seul maintenant dans ce monde, pour qui je suis un étranger. O maman, ma petite chambre, mes livres, mes études calmes et douces, mes promenades à côté de ma mère, adieu pour toujours ! Adieu à ces joies pures et douces où je me croyais près de Dieu ; adieu à mon aimable passé, adieu à ces croyances qui m'ont si doucement bercé. Plus pour moi de bonheur pur. Plus de passé, pas encore d'avenir. Et ce monde nouveau voudra-t-il de moi ? J'en quitte un autre qui m'aimait et me caressait. Et ma mère, dont la pensée autrefois était mon soulagement dans mes peines, cette fois, c'était mon souvenir le plus douloureux. Je la poignardais presque. O Dieu, fallait-il me rendre le devoir si cruel ? Et l'opinion qui rira de moi ! Et l'avenir !... Oh ! qu'il m'apparaissait pâle et décoloré. L'ambition ne pouvait soulever ce voile de tristesse et de regrets qui enveloppait mon cœur. Je maudissais ma destinée, qui m'avait amené de force entre de si fatales contradictions. Et la vie matérielle qui

m'apparaissait avec ses besoins grossiers et impérieux ! J'enviais le sort des simples qui naissent, vivent et meurent sans bruit et sans pensée, suivant bonnement le courant qui les entraîne, adorant un Dieu qu'ils appellent leur Père. Oh ! que j'en voulais à ma raison de m'avoir ravi mes rêves ! Je passais une partie de mes soirées dans l'église Saint-Sulpice, et là je cherchais à croire ; mais je ne pouvais. Oh ! oui, mon ami, ces jours compteront dans ma vie ; s'ils n'en furent les plus décisifs, ils en furent au moins les plus pénibles. A vingt-trois ans recommencer comme si je n'avais pas encore vécu ! Je me figurais au milieu d'une foule turbulente, grossièrement ambitieuse, et moi, au milieu, simple et timide ; et il fallait se mêler à cette tourbe. Que de fois je fus tenté de choisir une vie simple et vulgaire, que j'aurais su ennoblir par l'intérieur. J'avais perdu le besoin de savoir, de scruter, de critiquer ; il me semblait qu'il m'eût suffi d'aimer et de sentir ; mais je sentais bien qu'au premier jour où le cœur cesserait de battre si fort, la tête recommencerait à crier famine.

Il fallait pourtant chercher à me créer une nouvelle existence dans ce monde pour lequel j'étais si peu fait. Je vous épargne le récit de ces complications, qui vous seraient aussi ennuyeuses qu'elles me furent pénibles. Figurez-vous votre pauvre ami courant des journées entières de visite en visite. J'en avais honte ; mais que faire contre la nécessité ? L'homme ne vit pas seulement de pain, mais il vit aussi de pain. Je n'ai pourtant pas cessé un instant de regarder le ciel.

Il suffit de vous dire que, pour obéir aux conseils de M. Carbon et pour une autre raison péremptoire dont je vous parlerai tout à l'heure, je crus devoir refuser quelques propositions assez avantageuses, pour accepter, à l'école préparatoire annexée au collège Stanislas, une petite place qui, sous plusieurs rapports, était assez bien en harmonie avec ma situation actuelle. Cette place ne m'occupait pas plus d'une heure et demie par jour, et je trouvais là des cours spéciaux de mathématiques, de physique, etc., sans parler des cours préparatoires à la licence, dont l'un, entre autres, fait deux fois par semaine par M. Lenormant. J'ai été d'ailleurs surpris de la bonté cordiale et franche que j'ai trouvée en ces jeunes gens : je puis dire que je n'ai pas eu en cette maison une ombre de désagrément et que j'ai éprouvé de sincères regrets en la quittant. Mais ce que cette courte période de ma vie a eu de remarquable, ce sont certainement mes rapports avec M. Gratry, directeur du collège. Je vous en parlerai beaucoup, et je suis enchanté

d'avoir fait sa connaissance. C'est une miniature exacte de M. Bautain, dont il est l'élève et l'ami. Nous entrâmes, dès la première minute, en contact immédiat, et dès lors nos rapports se continuèrent sur un pied tout à fait singulier et dont je n'avais jamais trouvé l'analogue en moi. Sur plusieurs points nos idées se rencontraient merveilleusement : pour lui aussi, tout est philosophie. En somme, c'est un esprit spéculatif remarquable, mais sur certains points il sonne creux.

Qu'est-ce donc, me demanderez-vous, qui m'a obligé à quitter cette position où, après tout, je ne me trouvais pas si mal, et où je pouvais si facilement poursuivre mes projets actuels ? Ceci est, mon ami, une des passes les plus singulières de ma vie ; j'aurais mille peines à le faire comprendre à qui que ce soit ; nul ne l'a, je pense, bien compris. C'est encore le devoir. Oui, mon ami, la même raison qui m'a obligé à quitter Saint-Sulpice, à refuser les Carmes, m'a obligé encore à quitter le collège Stanislas. M. Dupanloup et M. Manier m'entraînaient d'ailleurs en avant ; je marchai en avant, et ce fut à recommencer. En vérité, mon cher, il faut qu'il m'arrive toujours des aventures uniques, et je me réjouirais de celle-ci, ne fût-ce que pour les singulières positions où elle m'a placé, lesquelles m'ont fourni l'occasion d'apprendre une foule de choses.

Il me fut facile, en sortant de Stanislas, de renouer une des négociations que j'avais rompues pour y entrer, et de suivre mon plan primitif qui était simplement de prendre dans Paris une chambre d'étudiant. Telle est, mon ami, ma position actuelle. J'ai pris une chambre comme pensionnaire libre dans une institution, près du Luxembourg, et quelques répétitions de mathématiques et de littérature dont je me suis chargé me mettent à peu près, comme l'on dit, au pair. Je n'en demandais pas tant. Du reste, j'ai ma journée à moi, et je peux faire à la Sorbonne et dans les bibliothèques des séances aussi longues qu'il me plaît. Ce sont là mes vrais domiciles et ceux où je passe les moments les plus agréables. Cette vie me serait bien douce si de pénibles souvenirs, des inquiétudes trop bien fondées, et surtout un terrible isolement n'y mêlaient encore bien des peines. Venez donc avec moi, cher ami, et nous passerons ensemble d'agréables moments.

Je ne vous ai entretenu jusqu'ici que des faits qui ont concouru à fixer momentanément ma position dans Paris, et je ne vous ai encore rien dit des projets ultérieurs auxquels ces démarches se rattachent ; car vous présumez, je pense, que

je n'ai prétendu en tout ceci que me procurer une position transitoire, commode pour la continuation de mes études. C'est, en effet, vers un avenir ultérieur que se dirigent mes pensées, depuis que ma position actuelle est fixée. Nouvelles sources de peines intellectuelles excessivement vives, et auxquelles je suis actuellement en proie ; car c'est pour moi un supplice de me spécialiser, et, de plus, nulle spécialité ne cadre parfaitement avec les divisions de mon esprit. Et pourtant il le faut. O mon ami, qu'il est cruel d'être gêné dans son développement intellectuel par des circonstances extérieures ! Jugez combien je souffre, moi surtout qui avais donné à mon esprit une si franche liberté pour suivre sa ligne de développement.

J'ai d'abord fait quelques démarches du côté des langues orientales ; on m'a promis des conférences avec M. Quatremère et M. Julien, professeur de chinois au Collège de France, et le résultat a été que telle ne serait pas ma spécialité extérieure (je dis extérieure, car intérieurement je n'en aurai jamais, à moins qu'on n'appelle la philosophie une spécialité, ce qui à mon sens serait inexact). L'Université s'est alors offerte à moi : ici, vous le comprendrez, nouvelles difficultés. Le professorat proprement dit m'est à peine supportable, et, en supposant qu'on n'y reste pas toujours, il faut au moins y passer longtemps. La philosophie seule me sourirait, encore faudrait-il me laisser faire, et ils ne me laisseraient pas. Et puis il faudrait pour y arriver faire des années de ce que j'appelle littérature écolière, vers latins, discours de rhétorique, etc. Jugez quel supplice !... J'ai été tellement effrayé de cette perspective, que je fus quelque temps décidé à m'agréger à la classe des sciences ; mais ce serait alors plus que jamais qu'il faudrait me spécialiser ; car enfin, dans leur *littérature*, ils admettent bien encore une sorte d'universalité. Et puis cela m'écarterait de mes idées chéries. Non, non ; je me rapprocherai le plus possible de ce centre qui est philosophie, théologie, science, littérature, etc., *qui est Dieu*, suivant moi. Ainsi donc, mon ami, je regarde comme probable que je viserai aux lettres afin de m'agréger à la philosophie. Ah ! croyez que tout cela est pâle pour moi, et que cet esprit universitaire m'est profondément antipathique. Mais il faut être quelque chose, et j'ai dû chercher à être ce qui s'écarte le moins de mon type idéal. Et puis, qui sait ? j'arriverai peut-être par là à faire jour à mes idées. Il arrive tant de choses inattendues, qui déjouent tous les calculs ! Il faut donc se préparer à tout, et se tenir

prêt à déployer sa voile au premier vent qui souffle (1)...

Il faut aussi que je vous parle, mon ami, d'un fait intellectuel qui m'a beaucoup soutenu et consolé en ces moments pénibles ; ce sont mes rapports avec M. Dupanloup. Je lui fis d'abord connaître par une lettre mon état intérieur et les démarches que je croyais devoir faire en conséquence. Il me comprit parfaitement, et il s'ensuivit entre nous une longue conférence d'une heure et demie, où, pour la première fois de ma vie, j'exposais à un homme le fond de mes idées et de mes doutes sur le catholicisme. Ah ! j'avoue n'avoir jamais rien rencontré de plus distingué ; j'ai trouvé en lui de la vraie philosophie et un esprit décidément supérieur ; ce n'est que de ce moment que j'ai appris à le connaître. Nous ne nous abordâmes point de front ; nous ne fîmes qu'exposer, moi, la nature de mes doutes, lui, le jugement qu'il devait en porter comme orthodoxe. Il fut extrêmement sévère et me déclara nettement : 1^o qu'il n'était nullement question de *tentations* contre la foi, terme dont je m'étais servi dans ma lettre, par l'habitude que j'avais contractée de me conformer à la terminologie sulpicienne pour me faire entendre, mais bien d'une perte totale de la foi ; 2^o que j'étais hors de l'Église ; 3^o qu'en conséquence je ne pouvais approcher d'aucun sacrement, et qu'il ne m'engageait pas à pratiquer l'extérieur de la religion ; 4^o que je ne pouvais sans mensonge continuer un jour de plus à paraître ecclésiastique, etc. Du reste, en tout ce qui ne tenait pas à l'appréciation de mon état, il fut bon autant qu'on peut l'être... Ces messieurs de Saint-Sulpice et M. Gratry étaient bien loin d'en juger aussi rondement, et prétendaient que je devais toujours me considérer comme tenté... J'ai obéi à M. Dupanloup et je le ferai toujours désormais. Pourtant je me confesse encore, et, comme je n'ai plus M. B..., je le fais à M. Le Hir, que j'aime

(1) M. Cognat se contente d'analyser ce qui suit en ces termes : « M. Renan entre ensuite dans quelques détails sur sa préparation à l'examen d'admission à l'École normale et à la licence ès lettres. Quant à l'examen du baccalauréat qu'il n'a pas encore passé, il s'en inquiète fort peu. Il a eu cependant de grandes difficultés pour s'y faire admettre et ne s'en est tiré qu'en produisant un certificat d'études domestiques, malgré la répugnance que lui inspirait ce moyen obreptice. Il n'avait pas cru devoir se refuser une faculté que tout le monde s'accordait et qui semblait tolérée par la loi du monopole de l'enseignement universitaire, afin de diminuer l'odieux de sa prescription. « Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, je lui en veux beaucoup de m'avoir forcé à mentir ; et le directeur de l'École normale qui venait, après cela, me vanter la libéralité de l'Université ! »

à la folie. Je remarque que cela m'améliore et me console beaucoup. Je me confesserai à vous quand vous serez prêtre. Pourtant, par condescendance, comme il disait, pour le sentiment des autres, M. Dupanloup voulut qu'avant de quitter Stanislas je fisse une retraite. Cette proposition, dans sa bouche surtout, me fit d'abord éclater de rire. Je changeai de ton, quand il me proposa de la faire avec M. de Ravignan. J'aurais accepté ; car c'eût été finir noblement avec le catholicisme. Malheureusement M. de Ravignan ne devait être à Paris que vers le 10 novembre, et dans l'intervalle, M. Dupanloup a cessé d'être supérieur du petit séminaire, et moi de faire partie du collège Stanislas. La réalisation de ce projet me paraît au moins bien ajournée...

Adieu, bon et cher ami, pardonnez-moi de ne vous avoir parlé que de moi. Pour vous et pour vos amis, je vous supplie de ménager votre santé durant la convalescence et de ne point la compromettre de nouveau par un travail prématuré. Je ne demande de réponse qu'au cas où cela ne vous fatiguerait pas. La vraie réponse sera quand nous nous embrasserons. En attendant, croyez à ma bien sincère amitié.

Paris, 5 septembre 1846.

Merci, mon cher ami, pour votre excellente lettre. Elle m'a été une grande joie et un grand secours durant ces tristes vacances que je passe dans le plus pénible isolement qui se puisse imaginer. Pas une âme humaine à qui je puisse ouvrir mon cœur, bien plus, avec qui je puisse avoir de ces conversations qui, pour être indifférentes, ne laissent pas de délasser l'esprit et de satisfaire au besoin de société. On peut être à Paris bien plus seul qu'au fond d'un désert, et je l'éprouve. Ce n'est pas de voir des hommes qui constitue la société, c'est d'avoir avec eux quelques-uns de ces rapports qui rappellent qu'on n'est pas seul au monde. Quelquefois, quand l'occasion m'engage dans ces foules indifférentes, qui remplissent nos rues, je me figure au milieu d'une forêt d'arbres qui marcheraient. C'est absolument la même chose. Quand je songe au bonheur si pur dont je jouissais autrefois, à pareille époque, je suis pris d'une grande tristesse, surtout quand je songe que j'ai dit à ces jours un adieu éternel. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais il n'y a rien qui me pèse plus que de dire, même pour les choses les plus indifférentes : « C'est fini, absolument fini pour toujours ! » Jugez donc quand il s'agit des jouissances les seules

chères à mon cœur. Mais qu'y faire, mon ami ? Je ne me repens de rien, et il y a à souffrir pour son devoir une joie bien supérieure à toutes celles dont on a pu faire le sacrifice. Je bénis Dieu, mon cher, de m'avoir donné en vous quelqu'un qui sait si bien me deviner que je n'ai pas besoin de lui exposer l'état de mon cœur ; oui, c'est une de mes plus grandes peines que de songer que les personnes dont l'approbation me serait la plus chère doivent me blâmer et me trouver coupable. Heureusement que cela ne doit pas les empêcher de me plaindre et de m'aimer.

Je ne suis pas, mon cher, de ceux qui prêchent sans cesse la tolérance aux orthodoxes ; c'est là, pour les esprits superficiels de l'un et de l'autre parti, la cause d'innombrables sophismes. C'est faire tort au catholicisme que de l'accommoder ainsi à nos idées modernes, outre qu'on ne le fait que par des concessions verbales qui dénotent mauvaise foi ou frivolité. Tout ou rien, les néo-catholiques sont les plus sots de tous.

Non, mon ami, ne craignez pas de me dire que je suis dans cet état par ma faute ; je sais que vous devez le croire. Il m'est sans doute bien pénible de songer que la moitié peut-être du genre humain éclairé me dirait que je suis dans l'inimitié de Dieu, et pour parler la vieille langue chrétienne, qui est la vraie, que, si la mort venait à me surprendre, je serais damné à l'instant même. Cela est affreux, et me faisait frémir autrefois, car je ne sais pourquoi la pensée de la mort m'apparaît toujours comme très prochaine. Mais je m'y suis aguerri, et je ne souhaite aux orthodoxes qu'une paix d'âme égale à celle dont je jouis. Je puis dire que, depuis que j'ai accompli mon sacrifice, au milieu de peines extérieures plus grandes qu'on ne saurait croire et qu'une délicatesse, fausse peut-être, me force de cacher à tous, j'ai goûté un calme qui m'était inconnu à des époques de ma vie en apparence plus sereines. Il faut se garder, mon cher ami, de croire sur le bonheur certaines généralités très fausses, supposant toutes qu'on ne peut être heureux que conséquemment et avec un système intellectuel parfaitement harmonisé. A ce prix, nul ne serait heureux, ou celui-là seul le serait dont l'intelligence bornée ne pourrait s'élever à la conception du problème et du doute. Heureusement il n'en est pas ainsi ; nous sommes heureux grâce à une inconséquence et à un certain tour qui nous fait prendre en patience ce qui avec un autre tour deviendrait un supplice. J'imagine que vous avez dû éprouver ceci : il se passe en nous, relativement au bonheur, une espèce de délibération, où du reste nous sommes fatalement

déterminés, par laquelle nous décidons sur quel tour nous prendrons telle ou telle chose ; car il n'est personne qui ne doive reconnaître qu'il porte en lui mille causes actuelles qui pourraient le rendre le plus malheureux des hommes. Il s'agit de savoir s'il leur donnera droit d'agir ou s'il en fera abstraction. Nous ne sommes heureux qu'à la dérobée, mon cher ami ; mais qu'y faire ? Le bonheur n'est pas quelque chose d'assez saint pour qu'il ne faille l'accepter que d'une parfaite raison.

Vous trouverez peut-être singulier, mon cher ami, que, ne croyant pas au christianisme, je puisse me tenir en une telle assurance. Sans doute, mon cher, si je doutais encore ; mais, s'il faut tout vous dire, je vous avouerai que je ne doute plus guère. Expliquez-moi donc un peu comment vous faites pour croire. Mon pauvre ami, c'est trop tard pour vous dire : « Prenez garde ! » Si vous n'étiez pas ce que vous êtes, je me jetterais à vos genoux, devant vous, pour vous demander, au nom de notre amitié, si vous vous sentez capable de jurer de vous-même que vous ne changerez d'avis à aucune époque de votre existence. Songez-y, jurer de l'avenir de sa pensée !... J'ai été désolé que notre pauvre ami X*** se soit lié ; je parierais mille contre un qu'il a douté ou qu'il doutera. On verra dans vingt ans. Mon cher ami, je ne sais ce que je vous dis ; mais je ne puis m'empêcher de désirer, comme saint Paul, *omnes fieri qualis et ego sum*, heureux de n'avoir pas à ajouter *exceptis vinculis his*. Quant aux chaînes qui me liaient déjà, je ne me repens pas de les avoir acceptées. Quelle est la philosophie qui ne doit dire : *Dominus pars....* ? C'est la profession de la vie belle et pure, et, grâce à Dieu, j'en conserve toujours un goût très sensible. Je vous ferai une confidence, mon cher, puisque je puis vous tout dire ; aussi bien est-ce une des pensées qui me reviennent avec le plus de charme.

Au moment où je marchais à l'autel pour recevoir la tonsure, des doutes terribles me travaillaient déjà ; mais on me poussait et j'entendais dire qu'il est toujours bon d'obéir. Je marchai donc ; mais je prends Dieu à témoin de la pensée intime qui m'occupait et du vœu que je fis au fond de mon cœur. Je pris pour mon partage cette vérité qui est le Dieu caché ; je me consacrai à sa recherche, renonçant pour elle à tout ce qui n'est que profane, à tout ce qui peut éloigner l'homme de la fin sainte et divine à laquelle l'appelle sa nature. Ainsi je l'entendais et mon âme m'attestait que je ne me repentirais jamais de ma promesse. Et je ne m'en repens pas, mon ami, et je répète sans cesse avec bonheur ces douces et suaves paroles : *Dominus pars...*

et je crois être tout aussi agréable à Dieu, tout aussi fidèle à ma promesse, que celui qui croit pouvoir les prononcer avec un cœur vain et un esprit frivole. Alors seulement elles me seront un reproche quand, prostituant ma pensée à des soins vulgaires, je donnerai à ma vie un de ces mobiles grossiers qui suffisent aux hommes profanes, et préférerai les jouissances inférieures à la sainte poursuite du beau et du vrai. Jusque-là, mon ami, je me rappellerai sans regrets le jour où je les prononçai. L'homme ne peut jamais être assez sûr de sa pensée pour jurer fidélité à tel ou tel système qu'il regarde maintenant comme le vrai. Tout ce qu'il peut, c'est de se consacrer à la vérité, quelle qu'elle soit, et de disposer son cœur à la suivre partout où il croira la voir, dût-il lui en coûter les plus pénibles sacrifices.

Je vous écris ces lignes, mon ami, à la hâte et tout préoccupé du travail, fort peu attrayant, de ma préparation à la licence. Excusez donc le désordre de mes pensées. J'attends de vous une longue lettre qui me rafraîchisse un peu au milieu de ces aridités.

Adieu, chez ami, croyez à la sincérité de mon affection et promettez-moi que la vôtre m'est toujours acquise.

Paris, 11 septembre 1846.

Je voudrais pouvoir commenter, ligne par ligne, votre lettre que je viens de recevoir, il y a une heure, et vous communiquer les réflexions qu'elle a fait naître en moi en mille sens divers. Mais d'impérieux travaux me l'interdisent. Je ne puis pourtant m'empêcher de jeter à la hâte sur le papier les principaux points sur lesquels il est important que, à l'heure même, nous nous entendions.

J'ai beaucoup souffert de vous entendre dire qu'il y a désormais un abîme entre vos croyances et les miennes. Non, mon cher, nous croyons les mêmes choses, vous sous une forme moi sous une autre. Les orthodoxes sont trop concrets ; ils tiennent à des faits, à des riens, à des minuties. Rappelez-vous cette définition que donnait du christianisme ce proconsul (*ni fallor*) dont il est parlé dans les *Actes* : « Il s'agit d'un certain Jésus. Paul dit qu'il est en vie, les autres disent qu'il est mort. » Prenez garde de ramener la question à de si misérables termes. Que peut faire, je vous le demande, à la valeur morale d'un comme la croyance à tel fait, ou plutôt la manière d'apprécier et de critiquer tel fait ? Oh ! que Jésus était bien plus philosophe ! Il n'a pas été dépassé, mais l'Eglise, de bonne foi, l'a été.

Vous me direz : « Dieu veut que l'on croie ces petites choses, puisqu'il les a révélées. » Prouvez-le, là est mon fort. Je n'aime pas la méthode par objections. Mais vous n'avez pas une preuve qui tienne devant la critique psychologique ou historique. Jésus seul tient. Mais il est pour moi comme pour vous. Pour être platonicien, fallait-il adorer Platon et croire toutes ses paroles ?

Je ne trouve pas, dans la classe des hommes qui ont écrit, des gens plus sots que tous vos apologistes modernes, esprits plats, têtes sans critique. Il en est d'autres plus fins, mais ils n'abordent pas la question.

Vous me direz, comme j'entendais dire au séminaire : « Ne jugez pas l'intrinsèque des preuves par la petite manière dont elles sont présentées. Nous n'avons pas de vigoureux hommes, mais nous pourrions en avoir : cela ne fait rien à la vérité intrinsèque. » Je réponds : 1^o une bonne preuve, surtout en critique historique, est toujours bonne, de quelque manière qu'elle soit présentée ; 2^o si la cause était absolument la vraie, elle aurait de meilleurs défenseurs. Je classe ainsi les orthodoxes :

1. Esprits vifs, non dénués de finesse, mais superficiels. Ceux-là se défendent mieux ; mais l'orthodoxie rejette leur système de défense, ils ne comptent donc plus.

2. Esprits déprimés, vieux radoteurs... Ceux-ci sont les stricts orthodoxes.

3. Ceux qui ne croient que par le cœur, comme des enfants, sans entrer dans tout cet attirail apologétique, Oh ! ceux-ci, je les aime, j'en conçois un ravissant idéal ; mais nous sommes en critique, ils ne comptent pas. En morale, je fraterniserais avec eux.

D'autres ne se définissent pas, sont incrédules sans le savoir : l'incrédulité est dans leurs principes, mais ils ne les poussent pas à bout. D'autres croient en rhéteurs, parce que les auteurs auxquels ils ont voué un culte ont été de cette opinion : sorte de religion classique, littéraire. Ils croient au christianisme comme les sophistes de la décadence croyaient au paganisme.

Je regrette de n'avoir pas le temps d'achever et de mettre en ordre cette classification.

Vous vous défiez de la raison individuelle, quand elle cherche à se dresser un système de vie. Fort bien ; donnez-moi mieux, j'y croirai. Je la suis, faute de mieux, cette raison, et je me dépite souvent contre elle.

Quant à la position extérieure que tout cela me fera, n'importe. Je ne me classerai nulle part. Si par le fait je me trouve

classé, ce sera un fait, rien de plus. Si je trouve des personnes qui voient comme moi, nous sympathiserons ; sinon je serai seul. Je suis fort égoïste : retranché en moi-même, je me moque de tout. J'espère me faire de quoi vivre. Les gens qui ne me connaîtront pas me classeront parmi ceux avec qui je sympathise le moins ; tant pis, ils se tromperont.

Pour avoir de l'influence, il faut arborer un drapeau et être dogmatique. Allons, tant mieux pour ceux qui en ont le cœur. Moi, j'aime mieux caresser ma petite pensée et ne pas mentir.

Que si, par un retour qui n'est pas sans exemple, une telle manière devient influente, c'est bon ; on viendra à moi, mais je ne me mêlerai pas à ces tourbes. J'aurais pu mettre dans la classification que je faisais tout à l'heure une catégorie de plus : ceux qui ne voient rien au-dessus de l'action et prennent le christianisme comme un moyen d'action, esprits communs, si on les compare au penseur. Celui-là est le Jupiter Olympien, l'homme spirituel qui juge tout et n'est jugé par personne. Que les âmes simples possèdent beaucoup de vrai, oh ! mon Dieu ! je le crois ; mais la forme sous laquelle elles le possèdent ne peut suffire à celui dont la raison est en juste proportion avec les autres facultés. Cette faculté élimine, discute, épure, et impossible de l'étouffer. Ah ! si j'avais pu, je l'eusse fait. Quant au *cupio omnes fieri*, voici mon idée. Je ne l'applique qu'à ma liberté. Il faut, autant que possible, se maintenir dans une position où l'on soit prêt à virer de bord, alors que change le vent de la croyance. Et combien de fois doit-il changer dans la vie ? Cela dépend de sa longueur. Or, un lien n'est pas ce qu'il y a de plus propre à cela. On respecte plus la vérité en se tenant dans une position telle qu'on puisse lui dire : « Traîne-moi où tu voudras ; je suis prêt. » Un prêtre ne peut pas dire cela commodément. Il lui faut plus que du courage pour reculer. S'il n'est pas céleste, après cela, il est horrible ; et cela est si vrai, que je ne vois pas un seul beau type en ce genre, pas même M. de Lamennais. Il faut marcher et se déclarer très positivement : « Je verrai toujours comme j'ai vu par le passé, et je ne verrai pas autrement. » Comment vivre un instant en se disant cela ?

Quant à l'affaire de M. X***, en dehors de toute considération personnelle, voici mon syllogisme. On ne doit pas jurer de ce dont on n'est pas sûr. Or, on n'est pas sûr de ne pas changer de croyance à l'avenir, quelque certitude qu'on ait du présent et du passé. Donc... Moi aussi, autrefois, j'aurais juré, et pourtant...

Ce que vous dites des antagonistes du christianisme est très vrai. J'ai même fait incidemment sur ce point des recherches assez curieuses qui, complétées, pourraient faire une histoire intéressante, intitulée : *Histoire de l'Incrédulité dans le Christianisme*. Les résultats paraîtraient triomphants aux orthodoxes et surtout le premier, à savoir que le christianisme n'a guère été attaqué jusqu'ici qu'au nom de l'immoralité et des doctrines abjectes du matérialisme, par des polissons, en un mot. Voilà le fait et je le prouverai. Mais j'explique cela. A ces époques-là, on devait croire aux religions. C'était la loi d'alors ; et ceux qui n'y ont pas cru ont été en dehors de l'ordre commun. Il est temps qu'un autre ordre commence. Je crois même qu'il a commencé, et la dernière génération de l'Allemagne en a offert d'admirables exemples : Kant, Herder, Jacobi, Goethe même.

Mon cher ami, excusez-moi, je vous prie, de vous écrire de la sorte. Mais je fais pour vous ce que je ne fais pas pour ce que j'ai de plus cher au monde, ma sœur, par exemple, à qui hier j'ai expédié une lettre d'un quart de page, tant je suis accablé de travail. Je me délecte en songeant aux conversations que nous aurons ensemble, après mon examen surtout, car alors je prendrai mes vacances. J'aurais pourtant encore mille choses à vous dire sur ce que vous me dites de vous. Là encore, je jouerais le rôle réfutatif, à meilleur droit sans doute. Mon ami, concevoir certaines choses, c'est être appelé à les réaliser.

Adieu, mon très cher. Croyez à mon affection toute sincère.

FEUILLES DÉTACHÉES

1892

Emma Kosilis. — Réception de Jules Claretie. — Mme Hortense Cornu. — Henri-Frédéric Amiel. — Examen de conscience philosophique, etc.

PRÉFACE (I)

La composition de ce volume me fut suggérée par mon cher ami Calmann Lévy, dans une des dernières visites qu'il me fit au Collège de France, vers le mois de mai dernier. Nous supputons ensemble les délais qu'entraînerait l'achèvement du quatrième volume de l'Histoire du Peuple d'Israël. Il résultait de notre calcul que ce volume ne paraîtrait pas avant la fin de 1892. « Ne pourriez-vous, dit Calmann, me donner, en attendant, un volume de mélanges pour l'hiver prochain ? » Je lui énumérai, en effet, quelques articles instructifs qui n'avaient jamais été réunis. « Non, me dit-il ; prenez-moi cette fois pour mesure du public. Ce que nous voulons de vous en ce moment, c'est un volume dans le goût de vos Souvenirs, intéressant pour tous, simple, personnel. — J'ai bien, lui dis-je, quelques vieilles histoires bretonnes déjà écrites. Il m'en viendra peut-être d'autres. Mais, pour que cela fasse un volume, il faudra des années. — Vous avez aussi de petits discours, des dîners bretons, des conférences. Ne pourriez-vous avec cela composer un volume qui ferait une sorte de suite aux Souvenirs ? »

J'ai reproché plusieurs fois aux esprits de notre temps d'être trop subjectifs, de s'occuper trop d'eux-mêmes, de n'être pas assez entraînés, absorbés par l'objet, c'est-à-dire

(I) Les Feuilles détachées parurent en 1892, chez Calmann-Lévy.
(N. de l'éd.)

par ce qui est devant nous, le monde, la nature, l'histoire. Parler de soi est toujours mal. Cela suppose qu'on pense beaucoup à soi ; or le temps donné à penser à soi est un vol fait à Dieu, comme on aurait dit autrefois. Dans le temps où je commençai à donner, dans la Revue des Deux Mondes, la série de mes confidences, je rencontrai Jules Sandeau qui me dit avoir trouvé du plaisir à les lire. « Dulcia vitia ! lui répondis-je ; le public, maintenant indulgent, se vengera un jour. Et comment saurai-je qu'il est à la veille de changer d'avis ?... — Non, Renan, me dit-il, le public sera toujours content quand vous lui parlerez de vous. » L'opinion de Sandeau m'a mené peut-être un peu loin ; mais que mes amis plus sévères, qui traitent ces petits volumes de frivolités, se rassurent ; je n'en ferai plus. Je joue depuis quelque temps un jeu fort dangereux : parler sans cesse de mourir en continuant d'occuper la place que des jeunes gens de génie sont pressés de prendre ! J'ai peur d'être bientôt sommé de tenir parole ; je vais m'arrêter.

Quelques jours après l'entretien que j'avais eu avec mon cher Calmann, j'appris un matin le coup fatal qui nous l'avait enlevé. Grande fut ma douleur. Calmann était un des hommes les meilleurs que j'aie connus. Il était vraiment de la tribu de ceux qui veulent la justice. Chez lui, nulle présomption, nul orgueil, aucun de ces défauts qui égarent les hommes en les rendant malheureux. La sérénité de son âme était celle d'un homme de bien, sûr d'être d'accord avec une règle supérieure. Il avait la vraie piété, celle qui vient d'une tradition reçue par le cœur, et il suivait le précepte de Hillel : « Soyez disciples d'Aaron, qui aimait la paix. »

L'affreux égoïsme contemporain n'avait point atteint sa maison ; car lui-même n'était pas égoïste. Le profond sentiment d'affection et de respect qu'avaient pour lui ses collaborateurs était quelque chose de touchant. Il avait résolu pour

son compte la grande difficulté de notre temps, qui est d'attacher de nombreux subordonnés à une œuvre commune. Il l'avait résolue en se faisant aimer d'eux, en leur faisant aimer leur travail. Ah ! si tous les chefs de grande industrie savaient l'imiter !... Les plaies qui nous dévorent et qui menacent la vie des sociétés modernes seraient bien vite guéries.

C'est surtout parmi les siens qu'il était lui-même, calme, heureux, sûr de revivre en une famille pleinement d'accord avec lui. Chaque jour, il jouait une heure avec ses petits-fils, goûtant cette grande joie de voir les fenêtres de la vie s'ouvrir d'un côté quand elles se ferment de l'autre. Le culte qu'il avait pour son frère, de son vivant et après sa mort, venait de l'admiration qu'il eut dès son enfance pour l'étonnante intelligence de Michel. Cette tête prodigieusement lucide, cette activité surprenante le subjuguèrent. Il n'eût pas créé la maison ; mais il était bien fait pour la maintenir et la continuer. Son rare jugement lui fit éviter toutes les fautes ; grâce à lui, la grande entreprise de publicité fondée par Michel resta, au service des lettres françaises, un puissant instrument de diffusion. Les heures qu'il venait passer dans mon cabinet m'étaient fort douces ; j'ai besoin de droiture autour de moi ; j'aime que les pages sur lesquelles j'écris soient bien réglées, et, en vieillissant, ma grande joie est de retrouver d'anciens souvenirs. Adieu, cher Calmann !

C'est par la promesse faite à un ami mort que je m'excuse de présenter encore au public un de ces recueils de morceaux détachés, où s'abrite trop souvent la paresse littéraire de notre siècle. Je n'essayerai pas de soutenir que le présent volume offre beaucoup d'unité. Je l'ai composé presque tout entier de fantaisies sans conséquence, ou de jugements courts sur des matières littéraires. Je me reproche souvent, à mon âge, où je ne devrais plus m'occuper que de vérités éternelles, de donner une partie des jours qui me sont comptés à recueillir des

pensées que plusieurs qualifieront de judaïques. Ce qui diminue mes torts, c'est que je ne me suis livré à ce travail qu'après avoir terminé l'œuvre sérieuse de ma vieillesse, l'Histoire du Peuple d'Israël. Beaucoup de lecteurs avaient bien voulu m'enjoindre amicalement de m'interdire tout travail épistolaire jusqu'à ce que j'eusse achevé cet ouvrage, qui complète l'Histoire des Origines du Christianisme. J'ai suivi leur conseil. L'Histoire du Peuple d'Israël, jusqu'à l'apparition du christianisme, est finie. Il me faudra beaucoup de temps encore pour en corriger les épreuves ; mais le fond du livre est fixé. Si je venais à mourir demain, l'ouvrage, avec l'aide d'un bon correcteur, pourrait paraître. L'arche de pont qui me restait à jeter entre le judaïsme et le christianisme est établie. Dans la Vie de Jésus, j'ai essayé de montrer la majestueuse croissance de l'arbre galiléen depuis le col de ses racines jusqu'à son sommet, où chantent les oiseaux du ciel. Dans le volume que j'ai fini l'été dernier, je pense avoir réussi à faire connaître le sous-sol où poussèrent les racines de Jésus. Ainsi mon principal devoir est accompli. A l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le travail sur les rabbins touche aussi à son terme, et le Corpus inscriptionum semiticarum est en excellentes mains. Tout cela me cause une grande satisfaction intérieure ; et voilà ce qui m'a fait croire qu'après avoir ainsi payé presque toutes mes dettes je pouvais bien m'amuser un peu et, sans scrupules, m'abandonner à la joie de recueillir ces feuilles, souvent légères. Mon temps a été si bon pour moi, il m'a pardonné tant de défauts que, cette fois, j'espère, il aura encore pour moi son indulgence accoutumée.

J'aurais cru désertier les problèmes qui doivent être l'obsession de toute noble vie si je n'avais mis en ce volume, à côté d'articles qui paraîtront légers, quelques essais de philosophie, en particulier mon Examen de Conscience, sorte de bilan

philosophique, que j'écrivais en 1888. Je n'ai pas beaucoup modifié depuis ma façon d'envisager l'univers. De plus en plus, je crois que nous savons très peu de chose de ce que nous voudrions le plus savoir. En philosophie, il faut avoir confiance en la bonté infinie et se garder des vains empressements. On ne gagne rien à importuner la vérité, à la solliciter tous les jours. La vérité est sourde et froide ; nos ardeurs ne la touchent pas. Die neue Philosophie... Die neuere Philosophie... Die neueste Philosophie... Mon Dieu ! que ces surenchères sont naïves ! Pourquoi se disputer ainsi la priorité de l'erreur ? Sachons attendre ; il n'y a peut-être rien au bout ; ou bien, qui sait si la vérité n'est pas triste ? Ne soyons pas si pressés de la connaître.

Je suis peiné de l'espèce d'agitation que je vois dans la jeunesse, qui, par le privilège de son âge, devrait être si sereine. On dirait que ces jeunes gens n'ont lu ni l'histoire de la philosophie ni l'Ecclésiaste. « Ce qui a été, c'est ce qui sera... » Mais, chers enfants, c'est inutile de se donner tant de mal à la tête pour n'arriver qu'à changer d'erreur. Amusez-vous, puisque vous avez vingt ans ; travaillez aussi. Si nous ne voyons rien en métaphysique, en revanche, la physique, la chimie, l'astronomie, la géologie, l'histoire sont pleines de révélations. Que de choses vous saurez dans quarante ou cinquante ans, que je ne saurai jamais ! Que de problèmes vous verrez résolus ! Quel sera le développement du germe intérieur de l'empereur Guillaume II ? Qu'adviendra-t-il du conflit des nationalités européennes ? Quel tour prendront les questions sociales ? Sortira-t-il quelque chose du mouvement socialiste proprement dit ? Quel sera le sort prochain de la papauté ? Hélas ! je mourrai avant d'avoir rien vu de tout cela si ce n'est par conjecture, et vous, vous contemplerez ces énigmes comme des faits accomplis !... On prétend qu'il existe dans le Liban de vieux testaments arabes où le mort

met pour condition à ses donations qu'on viendra l'avertir dans son tombeau quand les Français seront maîtres du pays. Je me dis, en effet, par moments, qu'il y a telle nouvelle qui, glissée furtivement à mon oreille dans mon tombeau, pourrait me faire tressaillir au point de me ressusciter. Mais j'ai tant de fois lu dans la Bible qu'au fond du sheol on ne sait rien de ce qui se passe sur la terre, qu'on n'y entend rien, qu'on ne s'y souvient de rien !... Non, je ne mettrai aucune clause de ce genre au bas de mon testament.

Pourquoi se révolter contre des vérités vieilles comme le monde ? Est-ce d'hier qu'on a découvert que l'homme est une créature fragile et périssable ? Je ne suis pas de ceux dont parle ce très ancien prophète, qui nihil patiebantur super contritione Joseph. Ce pauvre Joseph, je le plains. Je plains les jeunes, rongés par un pessimisme qui ne veut pas être consolé. On lit souvent sur les tombes antiques : « Courage, cher un tel ; personne n'est immortel ; Hercule lui-même est mort. » On peut trouver la consolation un peu faible ; elle est réelle cependant. Marc-Aurèle, chers amis, nous était supérieur à tous en bonté, et Marc-Aurèle s'en est contenté. Avons-nous jamais cru que nous ne mourrions pas ? Mourons calmes, dans la communion de l'humanité et la religion de l'avenir. L'existence du monde est assurée pour longtemps. La France, en sa marche étourdie de comète, s'en tirera peut-être mieux que certains indices ne le feraient croire. L'avenir de la science est garanti ; car, dans le grand livre scientifique, tout s'ajoute et rien ne se perd. L'erreur ne fonde pas ; aucune erreur ne dure très longtemps. Soyons tranquilles. Avant mille ans, espérons-le, la terre aura trouvé le moyen de suppléer au charbon de terre épuisé, et, jusqu'à un certain point, à la vertu diminuée.

On traversera de mauvais jours. Les valeurs morales baissent, cela est sûr ; le sacrifice disparaît presque ; on voit

venir le jour où tout sera syndiqué, où l'égoïsme organisé remplacera l'amour et le dévouement. Notre siècle a créé des outillages matériels de plus en plus perfectionnés, sans s'apercevoir que le fonctionnement de ces outillages suppose un certain degré de moralité, de conscience, d'abnégation. Il y aura d'étranges tiraillements. Les deux choses qui, jusqu'ici, ont seules résisté à la chute du respect, l'armée et l'Église, seront bientôt entraînées par le torrent général. N'importe ; les ressources de l'humanité sont infinies. Les œuvres éternelles s'accompliront sans que la source des forces vives, remontant toujours à la surface, soit jamais tarie. La science, surtout, continuera de nous étonner par ses révélations, qui mettront l'infini de l'espace et du temps à la place d'un créationisme mesquin, qui ne satisfait même plus l'imagination d'un enfant.

Le besoin de conscience éternelle qui nous tourmente est-il, d'ailleurs, une simple illusion ? Non, non. En pareille matière, les négations formelles sont aussi téméraires que les affirmations absolues. Les parallèles se rencontrent à l'infini ; la religion aussi est vraie à l'infini. Quand Dieu sera complet, il sera juste. Je suis convaincu que la vertu se trouvera un jour en définitive avoir été la meilleure part. Tenons ferme ; subissons les railleries des prétendus avisés. Le mérite est d'affirmer le devoir contre l'apparente évidence. Si la vertu était un bon placement, les gens d'affaires, qui sont très sagaces, l'auraient depuis longtemps remarqué ; ils seraient tous vertueux. Non, c'est un mauvais placement dans l'ordre fini ; mais, à l'infini, les contradictions s'effacent ; les négations s'évanouissent.

Rien ne nous prouve qu'il existe dans le monde une conscience centrale, une âme de l'univers ; mais rien ne prouve non plus le contraire. Nous ne remarquons dans l'univers aucun signe d'action voulue et réfléchie. On peut affirmer

que, depuis des milliers de siècles, il n'y a pas eu d'action de ce genre. Mais des milliers de siècles ne sont rien dans l'infini. Ce que nous appelons long est très court relativement à une autre mesure de grandeur. Quand le chimiste a disposé une expérience qui doit durer un an, il ne touche plus à ses appareils pendant le temps fixé. Tout ce qui se passe au fond des cornues est réglé alors par les lois de l'inconscience absolue : ce qui n'empêche pas qu'une volonté est intervenue au commencement de l'expérience et interviendra à la fin. Des millions de microbes ont pu se produire dans l'appareil, durant l'intervalle. Si ces microbes avaient une intelligence suffisante, ils pourraient se laisser aller à dire : « Ce monde n'est régi par aucune volonté particulière. » Ils auraient raison pour la courte période livrée à leurs observations ; mais, pour l'ensemble du grand univers, ils se tromperaient.

Ce que nous appelons le temps infini est peut-être une minute entre deux miracles. « Nous ne savons pas », voilà tout ce qu'on peut dire de clair sur ce qui est au delà du fini. Ne nions rien, n'affirmons rien, espérons. Gardons une place, dans les funérailles, pour la musique et l'encens. Un immense abaissement moral, et peut-être intellectuel, suivrait le jour où la religion disparaîtrait du monde. Nous pouvons nous passer de religion, parce que d'autres en ont pour nous. Ceux qui ne croient pas sont entraînés par la masse plus ou moins croyante ; mais le jour où la masse n'aurait plus d'élan, les braves eux-mêmes iraient mollement à l'assaut. On tirera beaucoup moins d'une humanité ne croyant pas à l'immortalité de l'âme que d'une humanité y croyant. L'homme vaut en proportion du sentiment religieux qu'il emporte avec lui de sa première éducation et qui parfume toute sa vie. Les personnes religieuses vivent d'une ombre. Nous vivons de l'ombre d'une ombre. De quoi vivra-t-on après nous ?

Ne disputons pas sur la dose ni sur la formule de la reli-

gion ; bornons-nous à ne pas la nier ; gardons la catégorie de l'inconnu, la possibilité de rêver. Il ne faut pas que la ruine, devenue inévitable, des religions prétendues révélées entraîne la disparition du sentiment religieux. Le christianisme nous a rendus trop difficiles, trop exigeants. Nous voulons le ciel, rien de moins, et nous le voulons à coup sûr. Contentons-nous de plus petits profits. Il y a quelques années M. de Rothschild soutenait avec vivacité, au consistoire israélite la doctrine de l'immortalité de l'âme ; un savant israélite de la plus vieille école, qui me le racontait, ajoutait cette réflexion : « Comprend-on cela ? Un homme si riche... vouloir encore le paradis par-dessus le marché!... Qu'il nous laisse cela, à nous autres pauvres diables. »

Le moyen âge avait, à cet égard, des vues remarquablement philosophiques. Les bêtes, en un sens, étaient alors mieux traitées que les hommes. Les hommes, ayant la vie éternelle, devaient supporter ici-bas toutes les injustices sans se plaindre ; mais les bêtes, pour que la justice de Dieu fût en règle avec elles, recevaient en ce monde la récompense de ce qu'elles avaient fait de bien. On raconte que des religieuses avaient formé une biche à être dévote à la Vierge. La petite bête s'agenouillait sur un prie-Dieu devant l'image sainte ; elle était pleine de piété. Les biches n'ayant pas d'âme immortelle et ne pouvant, par conséquent, entrer dans le Paradis, les religieuses tenaient beaucoup à ce que leur petite protégée eût, ici-bas, les douceurs qu'elle avait méritées ; elles la bourraient de confitures. Presque la même chose se lit dans les Vies des Pères du désert. Le lion que saint Anioine fait venir pour enterrer saint Paul travaille de ses griffes avec une étonnante ardeur. Pour salaire, saint Antoine lui donne sa bénédiction, laquelle a pour effet de lui faire tout de suite rencontrer un mouton, qu'il mange. En cette histoire, la justice est satisfaite à l'égard du lion ; l'est-elle également à

l'égard du mouton ? Non, je l'accuse. Il est clair qu'il n'y a pas, dans toute l'organisation du monde, une trace de justice pour les moutons.

Comme la biche des religieuses, habituons-nous, faute de mieux, à nous contenter de petites friandises ; tâchons d'y trouver du goût. Soyons austères pour nous-mêmes ; mais n'appauvrissons pas la vie. Il ne faut pas écouter sur tout ceci les raffinés littéraires de nos jours. Ne prîsons pas l'humanité de ses joies ; jouissons de la voir jouir. La joie des autres est une grande part de la nôtre ; elle constitue cette grande récompense de la vie honnête, qui est la gaieté.

On m'a reproché de beaucoup prôner cette religion, facile en apparence, en réalité la plus difficile de toutes. N'est pas gai qui veut. Il faut, pour cela, être d'une vieille race, non blasée ; il faut aussi être content de sa vie. Ma vie a été ce que je voulais, ce que je concevais comme le meilleur. Si j'avais à la reprendre, je n'y changerais pas grand'chose. D'un autre côté, je crains peu de l'avenir. J'aurai ma biographie et ma légende. Ma légende ?... Ayant un peu la pratique des écrivains ecclésiastiques, je pourrais la tracer d'avance. Les légendes des ennemis de l'Église officielle sont toutes coulées dans le même moule. La fin que le liere des Actes attribue à Judas (crepuit medius) en est la base obligée. Pour une partie de la tradition, je finirai comme cela, d'une façon combinée d'Arius et de Voltaire. Mon Dieu ! que je serai noir ! Je le serai d'autant plus que l'Église, quand elle se sentira perdue, finira par la méchanceté ; elle mordra comme un chien enragé.

Malgré tout, j'ai confiance en la raison. La partie éclairée de l'humanité, la seule dont je tiennne compte, fera de moi quelque estime. Dans cinq cents ans, la commission de l'Histoire littéraire de la France de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rédigera ma notice. Elle aura à discuter des

documents singuliers. Elle lira, dans des livres approuvés par l'Église, que j'ai reçu un million de M. de Rothschild pour écrire la Vie de Jésus, à peu près autant de l'empereur Napoléon III, qui, plus tard, m'ayant destitué, me donna une riche pension sur le Journal des Savants (1). La commission débrouillera tout cela comme elle pourra, d'après les règles de la critique ; je suis sûr que son jugement fera loi auprès des gens sensés de l'avenir.

Je ne crains vraiment que les textes apocryphes. Il y a déjà une masse considérable de phrases, de mots, d'anecdotes qui me sont attribués et défraient la presse catholique. Le clergé cite en général de seconde main ; il achète peu de livres ; il prend ses citations dans de petites revues cléricales de bas étage. Déjà presque tout ce que les polémistes religieux me prêtent est sophistiqué ou plein de contresens. Je supplie les amis de la vérité de n'admettre comme de moi que ce qui a paru dans les volumes publiés par la maison Lévy. A l'époque où je donnai la Vie de Jésus, des journaux payés par les jésuites publièrent des autographes prétendus de moi, contre lesquels je n'ai jamais réclamé. C'est là que la commission de l'Histoire littéraire, au XXIV^e siècle, trouvera l'occasion de montrer sa sagacité. Si la critique, au lieu de faire des progrès, venait à s'affaiblir... alors je serais perdu. Mais, si l'humanité est destinée au crétinisme, je ne tiens plus à son estime ; elle peut penser de moi toutes les sottises qu'elle voudra.

Et puis, cinq cents ans, c'est bien long. L'homme a sur la mort des idées si enfantines qu'il se figure moins mort quand on ne l'enterre que cinq cents ans après. Nous ne nous soucions pas autant de ce que l'on dira de nous au bout de quelques siècles que de ce qu'on dit de nous le jour de nos

(1) Je suis entré au Journal des Savants en 1873. Le traitement fixe y est de 500 francs.

funérailles, pour où nous nous figurons vivre encore et être comme le héros endormi de la fête. Ah ! mon Dieu !...

J'ai conté ailleurs comment une personne pieuse, du côté de Nantes, qui croit évidemment que je vis dans les fêtes et les dissipations, m'écrit tous les mois ces mots : Il y a un enfer. Cette personne, que, je remercie de sa bonne intention, ne m'effraie pas autant qu'elle le pense. Je voudrais être sûr qu'il y a un enfer ; car je préfère l'hypothèse de l'enfer à celle du néant. Beaucoup de théologiens pensent que pour les damnés il vaut mieux être que n'être pas, et que ces malheureux sont peut-être accessibles à plus d'une bonne pensée. Pour moi, je m'imagine que, si l'Éternel, en sa sévérité, m'envoyait d'abord en ce mauvais lieu, je réussirais à m'en tirer. J'envverrais à mon créateur des suppliques qui le feraient sourire. Les raisonnements que je lui ferais pour lui prouver que c'est par sa faute que je suis damné seraient si subtils qu'il aurait de la peine à y répondre. Peut-être m'admettrait-il en son saint paradis, où l'on doit s'ennuyer beaucoup. Parmi les enfants de Dieu, il laisse bien, de temps en temps, entrer le Satan, le critique, pour dérider un peu l'assemblée.

A vrai dire, comme je l'ai déjà laissé entendre, le lot qui m'irait le mieux en toute justice, ce n'est pas l'enfer, c'est le purgatoire, lieu mélancolique et charmant, où ceux qui ont quelque peine correctionnelle à purger seront très bien pour attendre. Je me figure le purgatoire comme un immense parc, éclairé d'un jour polaire et percé de charmillles sombres, où s'épurent les amours commencées sur la terre, en attendant la complète éthérisation. Que de romans exquis s'achèvent là ! Comme on ne doit pas être pressé d'en sortir, vu surtout le peu d'attraction du paradis ! Ce qui parfois ne me fait pas beaucoup désirer ce lieu de délices, c'est sa monotonie. Y pourra-t-on changer de place ? Mon Dieu ! qu'on aura

vile épuisé son voisin ou sa voisine ! Les voyages de planètes en planètes n'iraient assez ; mais ils n'iraient guère aux vieilles dévotes, qui, dit-on, formeront la majorité des élus. Que la volonté de Dieu soit faite !

Lors de mon premier voyage en Syrie, je reçus l'hospitalité dans une patriarcale maison du Liban, où se trouvait un vieux père d'une haute piété, qui se prit pour moi de beaucoup d'affection. Quand parut la Vie de Jésus, il entendit beaucoup de sermons contre moi et entra dans de grands doutes. Il s'adressa à son fils Dominique, au courant des choses françaises et qui m'avait accompagné dans mes voyages. « Dis-moi, mon fils, quelles sont donc les erreurs de M. Renan ? Procédons par ordre. Parmi les choses auxquelles il faut croire, il y a d'abord Dieu le Père. Voyons, croit-il à Dieu le Père ? — Oh ! oui, lui répondit Dominique. Sur ce point-là, il est d'une solidité à toute épreuve. — Sais-tu que c'est beaucoup, mon fils ? C'est beaucoup ! » répondit le vieillard.

Ne renonçons pas à Dieu le Père ; ne nions pas la possibilité d'un jour final de justice. Nous n'avons jamais été dans une de ces situations tragiques où Dieu est en quelque sorte le confident et le consolateur nécessaire. Que voulez-vous que fassent, si ce n'est lever les yeux au ciel, une femme pure accusée injustement, un innocent victime d'une erreur judiciaire irréparable, un homme qui meurt en accomplissant un acte de dévouement, un sage massacré par des soldats barbares ? Où chercher le témoin vrai, si ce n'est en haut ? Même dans nos vies paisibles, où les grandes épreuves sont rares, que de fois nous éprouvons le besoin d'en appeler à l'absolue vérité des choses, de lui dire : « Parle, parle ! » Les moments de ce genre sont peut-être ceux où nous sommes dans le vrai. Mais ce qu'il y a d'inouï, c'est que jamais rien n'indique que notre protestation ait touché quelque chose. Quand Nemrod lançait ses flèches contre le ciel, elles lui

revenaient ensanglantées. Nous autres, nous n'obtenons aucune réponse. O Dieu, que nous adorons malgré nous, que nous prions vingt fois par jour sans le savoir, tu es vraiment un Dieu caché !

Je voudrais que ce petit volume apportât au lecteur un peu de la jouissance que j'ai goûtée en le composant. Il complète mes Souvenirs, et mes souvenirs sont une partie essentielle de mon œuvre. Qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent mon autorité philosophique, ils expliquent, ils montrent l'origine de mes jugements, vrais ou faux. Ma mère, avec laquelle j'ai été si pauvre, à côté de laquelle j'ai travaillé des heures, n'interrompant mon travail que pour lui dire : « Maman, êtes-vous contente de moi ? », mes petites amies d'enfance qui m'encharmaient par leur gentillesse discrète, ma sœur Henriette, si haute, si pure, qui, à vingt ans, m'entraîna dans la voie de la raison et me tendit la main pour franchir un passage difficile, ont embaumé le commencement de ma vie d'un arôme qui durera jusqu'à la mort. J'ai été élevé par des femmes et par des prêtres ; l'explication de mes qualités et de mes défauts est toute là. En Bretagne, les femmes sont supérieures aux hommes, grondent les hommes, les traitent avec hauteur. Les prêtres avaient aussi, autrefois, une grande supériorité sur les laïques ; souvent les femmes (en tout honneur, bien entendu) aimaient mieux leur curé que leur mari. L'espèce d'embarras que j'éprouve avec ceux qui ne sont pas voués aux choses intellectuelles ou morales vient du mépris que mes maîtres m'enseignaient pour les laïques. Il y a dans ma gaucherie du dédain de prêtre et du dédain de femme. Dans ma manière de sentir, je suis femme aux trois quarts.

On est poursuivi toute sa vie des têtes de jeunes filles qu'on a vues à seize ans. Voilà ce qui me ramène sans cesse à ces

vieilles images presque effacées. Si en cela j'ai tort, c'est l'indulgence que le public a montrée pour mes Souvenirs d'Enfance qui m'a induit à mal faire. Je dois dire que ma philosophie y est aussi pour quelque chose. Sur bien des points, il me semble que les gens du monde, avec leur bon sens en apparence superficiel, ont raison contre les hommes d'école. Ils voient mieux les ensembles vivants. Pas un philosophe qui se soit occupé de l'amour. Or je persiste à trouver que l'amour est un mystère étrange et la plus évidente de nos attaches avec l'univers. Sur ce point, je suis plein de discours ; je veux sans cesse recommencer à développer ce que j'ai déjà plusieurs fois expliqué par le détail.

Comment, me dira-t-on, parlez-vous toujours de ce que vous connaissez si peu ? Oh ! ici, je proteste. En ces matières, être trop connaisseur, c'est être incompetent. Le plus touchant miracle du moyen âge est celui que Gauthier de Coinci nous raconte de ce pauvre diacre de Laon, qui souffrait le martyre pour tenir son vœu de chasteté. Un jour, obsédé de tentations, il s'endormit tout en larmes. La Vierge lui apparut durant son sommeil, mit ses seins à portée de ses lèvres et le laissa boire de son lait. Cette divine ambroisie le guérit pour toujours. Après un tel rêve de l'amour, il put, le reste de sa vie, se passer de la réalité.

La piété du XVII^e siècle, si différente de celle du moyen âge, eut un sentiment analogue. Arnauld avait raison dans son livre De la fréquente Communion. Les jansénistes pensaient très justement que l'abus de la communion enlève le goût, en diminue la saveur. On peut dire la même chose de l'amour. Ceux qui en parlent le mieux sont ceux qui en ont le moins abusé et l'ont considéré comme un acte religieux. Oui, un acte religieux, un moment sacré où l'homme s'élève au-dessus de son habituelle médiocrité, voit ses facultés de jouissance et de sympathie exaltées à leur comble, et du

même coup transmet la vie. Chère et touchante aberration ! L'amour est aussi éternel que la religion. L'amour est la meilleure preuve de Dieu ; c'est notre lien ombilical avec la nature, notre vraie communion avec l'infini.

Père céleste, je te remercie de la vie. Elle m'a été douce et précieuse, entouré que j'ai été d'êtres excellents, qui ne m'ont jamais laissé douter de tes desseins. Je n'ai pas été sans péché ; j'ai eu les défauts de tous les hommes ; mais, quoi qu'en disent ceux qui s'intitulent tes prêtres, je n'ai pas commis de très mauvaise action. J'ai aimé la vérité, et j'y ai fait des sacrifices. J'ai désiré ton jour, et j'y crois encore. Quand mes anciennes croyances se sont écroulées, au lieu de pleurer et de m'irriter contre toi, j'ai pris le parti de faire contre mauvaise fortune bon cœur. Pleurer eût été lâche, et m'irriter contre toi eût été la plus complète des absurdités.

I

EMMA KOSILIS (1)

PARMI les traits d'idéalisme du caractère breton, il en est un que je me suis reproché de n'avoir pas suffisamment expliqué dans mes *Souvenirs d'Enfance*, c'est la capacité de vivre et de mourir d'une seule idée, l'amour inexprimé, toujours égal à lui-même, persistant jusqu'à la mort.

Ce trait m'a été rappelé par ces domestiques bretonnes qui, amenées à Paris dans des maisons honnêtes, peuvent rester des années sans sortir, traversant Paris sans le regarder, l'œil vague, ne demandant qu'une chose, c'est de vivre seules, à part, sûres de n'être vues de personne. Presque toujours une pensée secrète les remplit. La rêverie mystique s'y mêle quelquefois ; mais elle est rarement la cause principale de ce besoin de solitude obstiné.

Le plus souvent, ce qui en fait le fond, c'est un amour d'enfance, comprimé, chimérique, se doublant d'un instinct moral excessivement fort. Inavoué pour le dehors, ce sentiment règne au dedans, comme en un silence absolu. Rien n'existe pour un tel état d'âme, rien ne plaît que la pensée chère. On la caresse des heures et des heures. Pendant des années, cela peut suffire, et cela rend indifférent à tout le reste.

(1) *Figaro*, supplément littéraire, 29 mars 1890. (N. de l'éd.)



La vieille physiologie désignait ces sortes de tempéraments du nom de mélancoliques et leur attribuait toutes les choses extraordinaires qui se font dans le monde. Il y a peu de fortes vies, en effet, à la base desquelles ne se trouve le *secretum meum mihi* des grands solitaires et des grands hommes. L'amour de la solitude vient d'ordinaire d'une pensée intérieure qui dévore tout autour d'elle. Un jour, je citai à ma sœur le mot de Thomas à Kempis : *In angello cum libello*. Elle trouva le mot si joli qu'elle se prit à me le répéter sans cesse comme sa devise. Vivre entre soi et Dieu est la condition pour agir sur les hommes et les dompter.

Les grandes applications patriotiques, scientifiques, charitables, de la vie, viennent toutes de l'entretien prolongé avec soi-même. Les hommes ne sauront jamais rien de ces exemples extraordinaires de force morale dont se réjouit l'Éternel, ce jaloux témoin des âmes, qui garde pour lui les plus beaux spectacles. Le tempérament mélancolique, le dirai-je ? est un peu le tempérament de l'Éternel. La *delectatio morosa* du moyen âge est, en un sens, la formule suprême de l'univers.

La lenteur du corps de la race bretonne, cette possibilité, même chez les enfants, de rester immobiles durant des heures, tient en grande partie à ce besoin de longues voluptés, de contemplation, si j'ose le dire, paresseuse, qui se combine mal avec l'activité extérieure et semble exiger un complet repos des sens. Cette race a peu de désirs, peu de besoins ; en amour, elle sait attendre. Ma sœur me racontait, à ce sujet, un trait qu'elle admirait beaucoup ; c'était l'histoire de la mère d'une de ses amies. Elle s'y complaisait, parce qu'il y avait là un cas d'amour héroïque, qui rentrait singulièrement dans son propre caractère. J'avais oublié cette histoire ; quelques circonstances récentes me l'ont remise en mémoire. Ma sœur m'a souvent dit le nom de la respectable personne à laquelle elle avait voué un si grand culte. Je l'appellerai Emma Kosilis (1).

(1) *Kosilis* veut dire en breton « vieille église ».

*
* *

Elle n'était pas parfaitement jolie ; mais sa figure, disait ma sœur, avait un charme indicible. Ses yeux étaient d'une exquise langueur, ses sourcils, où s'exprimaient les plus imperceptibles frémissements d'une pudeur timide, avaient l'air d'avoir une âme. Sa peau était si fine que la plus légère accélération de la vie s'y trahissait par des rougeurs fugitives, indice d'un secret qu'elle ne disait pas. C'était, en un mot, ce quelque chose de candide et de pur qui saisit si profondément le cœur de Charles II, en cette petite Bretonne, M^{lle} de Quéroualle. C'était ce teint virginal qui, sous la coiffe des petites figurantes d'un pardon de Bretagne, produit comme un flot d'innocence et vous rend meilleur durant des heures. Meilleur ou pire ? La Bretagne est le pays où la différence entre les hommes et les femmes est la plus grande, et comme, en ces pays primitifs, la barbarie n'est jamais loin, il arrive quelquefois que cette nacre féminine donne aux hommes d'étranges accès nerveux. On a trouvé des jeunes filles assassinées sans avoir été violées. Il y eut autrefois des cas de pareils assassinats sans motifs, commis sur de jeunes prêtres ; mais il y a longtemps que ces actes de folie ne se voient plus.

A cet ordre d'idées se rapporte un trait particulier des mœurs en Bretagne, je veux dire l'absence totale de bijoux et même de fleurs dans la parure des femmes. Le clergé y est opposé, et, certes, en ce qui est des bijoux, il a bien raison.

Dans la nudité antique, le bijou avait sa raison d'être, et la Grèce, tirant parti de certaines erreurs de l'Orient, osa attaquer ce problème, délicat entre tous, d'orner par des appliques faites sur le vif le chef-d'œuvre de la nature, le corps de la femme vraiment belle. Mais, dans nos froids climats, et avec les idées de la modestie chrétienne, le bijou n'a plus de raison d'être. Pour moi, j'éprouve toujours pour de tels ornements d'attache une sorte d'antipathie. Et que font, grand Dieu ! ces pendeloques de sauvages, ces oripeaux de Bédouines à la seule chose qui importe,

la douceur et l'innocence du regard ? La vertu, la candeur s'expriment-elles par des bijoux ? A-t-on jamais inventé un bijou pour les yeux ? Il y a l'odieux henné sans doute ; mais une femme qui se respecte s'en est-elle jamais servie ? Affreuse idée de peindre en noir les balustres d'or de la Jérusalem céleste, de salir les bords de la fontaine sacrée au fond de laquelle nous voyons Dieu et son paradis. Le dirai-je ? La couleur elle-même, mise au service de la beauté, me dérange et me trouble. Le blanc et le noir suffisent ; ils laissent place, mieux que tous les atours, aux rêves de la chair amoureuse et voilée. L'amour implique la règle de l'amour ; il suppose chez la femme la candeur et la pudeur. Il y a là un mensonge que la nature a voulu et qui, certainement, sert à ses fins.

*
* *

Une des légendes que l'imagination populaire a groupées autour d'Anne de Bretagne rend bien cette nuance du charme féminin qui a été dévolue à notre bonne petite race. Et ce que l'on dit du pays de Galles ne dément pas l'unité des deux populations ; le caractère d'Imogène, dans *Cymbeline*, est essentiellement un caractère breton. J'irai plus loin. Le charme de la femme anglaise, à la fois si chaste et si voluptueuse, est, selon moi, quelque chose de celtique, non d'anglo-saxon. Mais, pour expliquer ce point, il faudrait exposer mes idées sur l'ethnographie de l'Angleterre, et ce n'est pas ici le lieu.

On raconte donc que, dans un des entretiens que la dernière souveraine, si populaire, de la Bretagne avait avec sainte Anne, qui ne savait rien lui refuser, la duchesse demanda à sa puissante patronne un don particulier pour les dames de sa province. La sainte lui accorda la chasteté, et, depuis ce temps, il est sans exemple qu'une dame bretonne ait manqué à ses devoirs.

Voilà, certes, un très grand point obtenu ; la duchesse, cependant, ne s'en contenta pas, et demanda à la sainte d'y joindre la beauté. Sainte Anne fut assez embarrassée et finit par avouer que la beauté n'est pas de son domaine.

La Vierge Marie se l'est réservée. La reine du Ciel dispose seule de ce don unique, rare, excellent entre tous. A défaut de la beauté, cependant, sainte Anne, après y avoir réfléchi, accorda ceci à sa filleule, c'est que ces mêmes dames à qui elle ne pouvait accorder que le don de chasteté feraient avec cette vertu ce que d'autres font avec leur beauté.

Les effets de la beauté obtenus par le charme habilement ménagé de la vertu, voilà bien le don de sainte Anne. Selon un hymne du moyen âge, attribué à l'abbesse Herrade, tel serait aussi le goût du Christ. Il n'aime que les jeunes filles mignonnes et modestes :

*Pulchras vult virgunculas
Turpes pellit feminas*

Turpes, ici, veut dire laides et vulgaires en leurs mœurs. Comment le christianisme, toujours si moral, a-t-il pu ainsi condamner la laideur, qui, selon les apparences, n'est pas toujours volontaire ? Par une raison profonde : c'est qu'une femme vraiment bonne n'est jamais laide. Il y a toujours de l'égoïsme dans la laideur. La digne personne à qui n'a pas été départi le don de la Vierge Marie peut toujours, avec sa bonne humeur, son dévouement, son bon cœur, se donner un équivalent de la beauté. Le charme n'a pas à se justifier ; son triomphe est la preuve de sa légitimité. J'avais un cousin qui devint ensuite le meilleur des hommes, mais qui, dans son enfance, était un démon, un vrai berserker. Seule, ma sœur, très douce petite fille de quinze ans, le faisait obéir. Il se cassa le bras en voulant dénicher pour elle des oiseaux dans le toit d'un hangar ; ma sœur fut obligée de rester un mois à côté de son lit pour le faire rester tranquille en ses appareils.

*
* *

C'est ainsi, je le répète, qu'avec un petit air sage, contrastant avec sa jeunesse, et une légère expression de douce tristesse, la petite Quéroualle, sans être d'une beauté

parfaite, ensorcela le roi Charles II, qui, dans sa brillante cour, ne voulut plus voir qu'elle ; ce que les protestants expliquèrent par une science diabolique des perversités féminines.

Mon Dieu ! les protestants, en cette circonstance n'avaient pas tout à fait tort, et, si l'on soutient que la chasteté est, au fond, un comble de sensualité, la pudeur un comble de coquetterie, je ne contesterai pas. Il y a des femmes qui sont dangereuses par leur innocence. L'action du diable, en pareille matière, est bien difficile à distinguer de celle du bon Dieu.

Le dieu blanc et le dieu noir des Slaves bogomiles ne sont pas aussi opposés que ces bonnes gens le croyaient. Le manichéisme est, je crois, la seule erreur que je ne professe pas ; le monde est parfaitement un ; tout vient d'un seul Dieu ; toutes ses dissonances se fondent, à une certaine hauteur, en une harmonie suprême, qui est l'amour.

*
* *

La petite Emma Kosilis ne savait rien de tout cela ; elle allait très sagement à l'église, avec son livre d'heures ; et le fait est que, vers l'âge de seize ou dix-huit ans, sans qu'elle s'en aperçût plus que de sa fleurissante jeunesse, il n'y eut de place, dans sa petite âme, que pour un jeune homme de vingt ou vingt-deux ans qu'elle voyait souvent, et que j'appellerai Émilien.

Cela n'eut pas de commencement. Ce fut une prise de possession absolument inaperçue. En ces pays de mœurs honnêtes, les rapports des jeunes gens des deux sexes sont bien plus libres et plus prolongés qu'en ce Paris soupçonneux, toujours porté à craindre le mal. Mon éducation morale fut ainsi faite par quelques amies d'enfance, très pures et très jolies ; maintenant encore, le bien, la raison, les bonnes et douces choses m'apparaissent sous la forme d'une petite fille sage de douze ou quatorze ans, qui me fait un signe discret. Une de mes plus vives émotions, quarante ans plus tard, fut quand une de ces amies d'enfance m'appela « mon cher Ernest ».

Emma voyait Émilien depuis qu'elle se connaissait elle-même ; elle rêvait plutôt qu'elle ne pensait, et ainsi il arriva qu'un jour, sans qu'elle s'en doutât le moins du monde, Émilien se trouva occuper toute la cavité de son petit cœur.

Pour que nul, ici-bas, ne puisse se glorifier de ses mérites, l'élection amoureuse est, comme l'élection divine, tout à fait gratuite. Elle ignore ses propres motifs. Le jeune homme qu'aimait Emma était une bonne nature, un peu faible. Mais, justement, cette simplicité, cette absence de toute prétention plurent à la jeune fille. Elle n'eût pas remarqué un homme supérieur, et d'ailleurs le petit monde où elle vivait n'en eût pas fait rencontrer beaucoup sur son chemin. Il n'y avait place chez elle que pour l'instinct étrange, irréfléchi, qui ne donne pas ses raisons, méprise nos conventions et ne demande son absolution qu'à Dieu.

*
* *

On m'a si fort lapidé, il y a quelques années, pour avoir, en ce bon pays de France, parlé de l'amour comme de quelque chose de sacré, de religieux, de mystique, que je m'imposerai cette fois d'être bref.

Notre pays, indulgent pour la polissonnerie, admet difficilement qu'on parle d'un ton sérieux du secret intime de la nature, de cette voix lointaine d'un monde qui veut être. On ne s'aperçoit pas qu'en laissant l'amour à l'état de non-sens, d'ordure ou de gaudriole, on arguë l'Éternel d'ineptie. Quoi ! l'œuvre par excellence, la continuation de la vie, aurait été attachée à un acte ridicule ou grossier !..

Pour moi, ce qui me paraît démonstratif de la nature divine de l'amour, c'est sa spontanéité. Il naît comme une fleur des champs ; il agit comme un aimant ; l'attraction newtonienne n'est pas plus subtile que lui. La science démontre que deux molécules, seules au monde, à quelque distance qu'on les suppose, se mettraient en route pour se rencontrer.

L'amour d'Emma était de ce genre, innocent parce qu'il était inconscient. Elle avait un petit sens très fin et

très juste des belles et bonnes choses. Or, la femme ne s'attache pas aux pures abstractions ; elle aime le bien, quand le bien, pour elle, est quelqu'un d'existant et de vivant. Couvert par le manteau trompeur d'une sécurité enfantine, l'amour d'Emma devint bientôt une complète absorption. Durant des journées entières, elle restait immobile, livrée tout entière à une mollesse langoureuse, dont elle jouissait avec une parfaite quiétude, comme on jouit d'un vent tiède sans se demander d'où il vient, d'un fruit mûr sans craindre un poison qu'y aurait caché le Créateur.

Naturellement, elle ne dit rien de ce qu'elle éprouvait ni à celui qu'elle aimait, ni à sa famille, ni à ses compagnes. Voilà la faute, si l'on veut ; on va voir comme elle l'expia. Le monde où elle vivait était parfaitement honnête. Sa discrétion fut si absolue que personne ne sut rien de ce qui la remplissait. Elle savoura ainsi longuement son secret, et sûrement sa jouissance eût été diminuée par l'aveu.

Son maintien timide lui rendait facile, sans la moindre hypocrisie, cet air d'indifférence et de distraction voulue qu'on inculque aux jeunes filles. Ce qu'elle éprouvait était si vague, son imagination était si pure, les conversations qu'elle entendait avaient toujours été si convenables que l'idée ne lui vint jamais qu'il y eût dans ce qu'elle ressentait quelque chose de coupable. Son cœur était droit devant elle. Une hésitation sur la nature de ce qui la rendait si heureuse, et dont elle ne savait pas le nom, eût été à ses yeux aussi coupable qu'un blasphème contre Dieu, contre l'Église et contre ses sacrements.

L'imprudence extrême d'une telle conduite, excusable seulement chez une enfant, se révéla bientôt. Pendant que la petite Emma ne vivait que de son amour, Émilien ne pensait guère à elle. Il la trouvait touchante comme tout le monde ; mais il n'aurait jamais osé le lui dire. C'était un être médiocre et passif ; il se laissait marier par sa mère ; et puis était-il, après tout, bien coupable ? Emma était si modeste qu'on ne la distinguait pas entre ses amies : on eût dit qu'elle ne cherchait qu'à se cacher.

*
* *

Le coup fut subit comme la foudre : un jour qu'elle causait avec ses compagnes, dans une petite réunion, au fond d'un jardin, on parla de choses diverses. La nouvelle qui, ce jour-là, avait toute sa fraîcheur, était le mariage d'Émilien avec Anna M... On en parla comme d'une chose certaine. Emma entendit tout. Tel était l'empire qu'elle avait sur elle-même que personne ne se douta qu'un poignard lui avait traversé le cœur. Elle se tut, se leva peu après et se retira, sans laisser voir aucun signe de l'effroyable blessure qu'elle venait de recevoir.

Une autre nouvelle circulait quelques jours après dans la compagnie des mêmes jeunes filles assemblées dans le même jardin. Emma entraît comme sœur converse dans la communauté des dames Ursulines de la petite ville de X... Comme Emma était très pieuse, cela ne surprit personne. Son secret avait appartenu si exclusivement à elle seule que personne ne fit le rapprochement. L'idée ne vint pas que le mariage d'Émilien fût la cause de l'entrée d'Emma en religion. Les vocations religieuses étaient ordinaires dans la bourgeoisie des petites villes. L'entrée d'Emma dans la communauté des dames Ursulines fut trouvée toute simple et ne provoqua pas la moindre arrière-pensée.

Le couvent des dames Ursulines admettait, du reste, des degrés divers de vocation religieuse. A côté des sœurs liées à l'ordre par un vœu perpétuel, il y avait des personnes pieuses, portant un costume qui rappelait celui de l'ordre, moins le voile, et observant les mêmes pratiques que les religieuses sans prendre aucun engagement. La plupart prononçaient leurs vœux au bout de quelques années ; mais il y avait plus d'un exemple de sœurs converses qui étaient rentrées dans le siècle après des années passées dans la maison.

Ce fut à cette classe de religieuses que s'affilia la pauvre Emma. Tout fut ordinaire dans son admission, dans son noviciat, dans sa conduite au couvent. L'ennui est chose inconnue à ces races ; elles rêvent trop pour s'ennuyer. Ce que les autres appellent ainsi est pour elles délectation

intime, soliloque dans l'infini. Emma était une religieuse de la plus parfaite régularité, pieuse comme les autres, jamais en faute, estimée de ses supérieures. Sa figure, pâle comme les linges blancs qui l'entouraient, avait le calme béat ordinaire aux religieuses. Assidue à la prière et aux exercices de piété, elle se plia vite aux habitudes religieuses du cloître. Au bout de quelques jours, le berce-ment lent et monotone d'une vie régulière l'eut endormie, et son état ordinaire devint une sorte de sommeil plein de douceur.

Avait-elle réussi à chasser de son cœur l'image qui l'avait envahi tout entier ? En aucune façon ; elle ne l'avait pas même essayé. Le soupçon ne lui vint pas un instant que cette pensée fût coupable. C'était, comme dans *le Cantique*, un bouquet de myrrhe en son sein. Elle aurait douté de Dieu plutôt que de la droiture du sentiment qui la remplis-sait. Son amour était chez elle à l'état d'un rêve plein de douceur indéfiniment continué, d'une musique suave qui n'aurait eu qu'une note. Il n'y avait ni haut ni bas dans cet état de paix profonde. Elle ne distinguait pas son amour de sa piété, ni sa piété de son amour. Ses austérités sur-tout en étaient pénétrées. Elle y goûtait un charme extrême. Sentant par instinct qu'une femme doit jouir ou souffrir, elle trouvait à macérer sa chair une sorte de volupté. Elle éprouvait une joie intime à songer qu'elle souffrait tout cela pour celui qu'elle aimait et à se dire qu'elle ne verrait jamais d'autre homme que lui. Son état de vague amour recevait des longues psalmodies du couvent une sorte d'excitation puissante et de renouvellement.

Il s'y joignait un sentiment que j'appellerais volontiers l'orgueil de la réclusion, qui est le soutien de la religieuse et la cause de sa fierté. Derrière les rêves où se complait la femme cloîtrée, il y a l'idée que son corps est un trésor si précieux que des grilles, des verrous, de hauts murs sont nécessaires pour le mettre en sûreté. La sévérité de la garde ajoute au prix de l'objet gardé ; une chose sur-veillée à ce point doit être inestimable. La femme a le sentiment de plaire par le moindre de ses actes ; cela l'effraie presque. Il n'est pas rare de voir des femmes extrê-

mement belles avoir de l'aversion pour aller dans le monde. La femme vouée au célibat veut aussi presque toujours être séquestrée et voilée ; elle n'aime pas à sortir. Elle éprouve une sorte de douceur à dire ainsi hautement que le bonheur qu'elle pourrait donner, elle le garde pour elle. Marquant son dédain pour les hommes et se réservant aux caresses d'un amant invisible et jaloux, elle veut être sûre qu'elle ne sera vue que d'elle-même et de Dieu.

A ces intimes délectations se mêle, d'une façon discrète, un aveu de faiblesse, qui touche les hommes. Il nous plaît que la femme se défie de sa fragilité, qu'elle prenne des précautions contre elle-même, qu'elle se mette en surveillance, et avoue ainsi implicitement que peut-être, si on ne la gardait, elle pécherait. La femme hardie, sûre d'elle-même, de certains pays modernes, nous est antipathique. Nous aimons qu'on sente chez la femme l'embarras de son sexe, qu'elle ait un effort à faire pour être vertueuse, qu'elle soit timide, craintive, gardienne vigilante de son trésor.

* * *

Chez des filles simples d'esprit comme étaient les compagnes d'Emma, tout cela se noyait dans un pathos mystique assez inoffensif. Chez elle, le cas se montrait plus compliqué. Telles étaient son innocence et la pureté de son imagination que jamais un scrupule ne lui vint sur ses langueurs. Elle était si certaine d'avoir raison qu'elle ne se crut jamais obligée de s'en accuser en confession. Sa paix était profonde. Les efforts que font d'ordinaire les femmes séquestrées pour réprimer les pensées qui ne doivent pas venir lui étaient inconnus. Sa réclusion fut absolue. Aucun homme ne vint jamais la demander au parloir. Les dames de sa famille la trouvaient si détachée de tout qu'elles cessèrent à peu près de la visiter.

Cela dura cinq ans, sans un trouble, sans un orage. La possibilité de retrouver Émilien se présenta-t-elle à son esprit ? Songea-t-elle par moments que celle qu'Émilien avait épousée, et qui avait été son amie, était d'une très faible santé ? Comme rien de ce qui se passait dans la

petite ville n'était inconnu au couvent, elle savait qu'Anna avait deux petites filles. Son bon cœur, masquant un peu d'égoïsme, lui disait-il : « Tu seras leur mère un jour » ? Peut-être de telles pensées aspiraient-elles parfois à naître ; mais jamais elles ne revêtirent un corps. Elle était heureuse et ne souhaitait pas que son état prît fin. Elle eût été ainsi jusqu'à la mort, sans un regret, sans une amertume. Un instinct profond, cependant, l'empêchait de prononcer ses vœux. Ses supérieures lui en parlèrent plusieurs fois ; elle se retrancha sur des raisons d'humilité. Elle était si modeste, en effet, qu'on trouva cela de sa part tout à fait naturel.



Or, cette possibilité qu'elle n'avait jamais nettement entrevue, mais qui, sans qu'elle le sût, avait été le mobile secret de sa vie inconsciente, devint tout à coup une réalité. Anna M... avait une sœur dans la maison des Ursulines. Un jour, selon l'usage, on demanda des prières pour la proche parente d'une des dames de la communauté qui était à l'agonie. Tout se sait très vite dans les couvents. Le nom de la personne à l'agonie fut répété le soir devant Emma. Les deux petites filles qui n'avaient plus de mère furent confiées à leur tante religieuse ; Emma put les caresser. Le lendemain, le glas funèbre de l'église principale annonçait la mort de la pauvre Anna. Puis ce furent les funérailles. Emma suivit par les sonneries toutes les phases de la messe, le Sanctus, l'élévation. Un service se faisait en même temps dans le couvent. Emma pria comme les autres, avec tant de calme apparent, que les anges eux-mêmes ne se seraient pas aperçus qu'elle priait pour une rivale.

Le trouble, cependant, commençait, et, quand les derniers carillons de la cathédrale eurent annoncé que le cercueil venait de descendre dans la fosse, elle se sentit dans un état qu'elle ne connaissait pas. Elle ne se retrouvait plus ; elle pouvait à peine prier ; elle essaya de revêtir son cilice et le trouva insupportable : les austérités qui lui étaient familières la révoltèrent. Elle s'interdit la com-

munion pour huit jours. Sa paix était finie, sa piété profondément atteinte. A certaines heures, elle se crut égoïste, presque méchante. Nul recours à Dieu ; elle se demandait si elle était en état de grâce ; l'église n'avait plus pour elle de consolations ; les longues méditations tranquilles qui faisaient ses délices étaient interrompues par de perpétuelles distractions qu'elle ne pouvait chasser.

Ce fut le seul moment dangereux de sa vie. Il y eut là un mois où elle faillit se perdre. Certainement, si l'issue n'eût pas été ce que je vais dire, elle se serait révoltée. Elle fût peut-être restée au couvent ; mais elle eût été une mauvaise religieuse, c'est-à-dire ce qu'il y a de pire et de plus malheureux en ce monde. Ses chaînes, si douces pendant que la jouissance était impossible et l'espoir perdu, lui étaient devenues intolérables. L'image aimée, qui, pendant des années, avait dormi au fond de son cœur, maintenant la troublait, la rendait folle, l'agitait mortellement.

Cette fois, elle se crut obligée de tout dire à son confesseur, qui était l'aumônier du couvent. C'était un homme d'esprit étroit, mais très sensé. Il voulut d'abord attendre ; puis il vit la gravité du mal. Après tout, Emma n'avait prononcé aucun vœu ; elle n'avait pas porté le costume de l'ordre, le bandeau n'avait pas serré son front. L'aumônier avait du cœur, de la bonté. Le secret de la confession lui interdisait de consulter son évêque ; il forma son opinion par ses propres raisonnements. Convaincu qu'il y allait du salut de sa fille spirituelle, il eut une pensée toute paternelle. Il fit confier les deux petites filles d'Anna aux soins personnels d'Emma. Il espérait donner ainsi un emploi à l'inquiétude qui commençait à s'emparer d'elle, et déverser sur ces orphelines le trop-plein de son cœur. Dans le cas où l'union d'Emma et d'Émilien deviendrait commandée, il comptait ménager des issues pour qu'on pût dire que tout s'était fait sur les instances d'Émilien, « désireux de procurer une seconde mère à ses enfants ». Il espérait que l'éclat, le scandale, comme on disait, seraient de la sorte évités.

*
* *

Le père vint voir ses petites filles, et Emma les conduisit au parloir. Le coup fut terrible ; elle fondit en larmes. Émilien avait peu changé ; il était tel qu'elle avait continué depuis cinq ans à le voir en rêve. Quant à elle, son corps s'était complètement émacié. Le torrent de larmes qui l'inonda, malgré elle, l'énerva ; elle fut bien moins maîtresse d'elle-même qu'elle n'avait coutume de l'être ; dans un mouvement instinctif de ses yeux noyés de pleurs, Émilien vit son amour.

Cet homme, d'un esprit ordinaire, mais réellement bon, put alors tout comprendre. Un éclair traversa son esprit ; des rapprochements instantanés se firent. Comme il avait un cœur très tendre, il fut profondément touché. La vue de ses deux petites filles, qu'il aimait beaucoup, entre les mains de cette femme excellente, l'émut jusqu'au fond des entrailles. Un amour respectueux s'empara de lui. Le souvenir pieux qu'il avait d'Anna se confondit avec ce nouveau sentiment. Il n'avait lu aucun roman ; il était étranger à toute littérature ; la faveur inouïe que le ciel lui envoyait ne lui inspira pas un moment de fatuité.

*
* *

Quelques mois après, Emma et Émilien étaient unis par le mariage. Ce que personne n'avait su voir, tout le monde alors le vit. Ce fut le pays entier qui les maria. Emma était fort aimée pour sa bonté. L'opinion, d'ordinaire peu favorable aux religieuses qui quittaient leur couvent, lui fut très indulgente. Elle dissimula par de petits artifices de coiffure, qui n'étaient pas sans grâce, ses cheveux tombés sous les ciseaux du cloître ; ses seins, comprimés par les austérités, se dilatèrent ; elle reprit ses vingt-quatre ans. On fut enchanté de la revoir ; on l'avait crue enterrée pour jamais.

Ma sœur estimait que la joie qu'éprouva cette héroïne de l'amour fidèle fut la plus grande que jamais un cœur de femme ait éprouvée. Sa passion, silencieuse pendant cinq ans

et redoublée par la souffrance, était devenue une partie de son être. Le reste de sa vie, il n'y eut jamais dans son amour, c'est-à-dire dans son bonheur, le moindre affaiblissement. L'état où elle avait été durant les cinq ans qu'elle passa au couvent, et qui fut si violemment troublé par le glas annonçant la mort de sa rivale, dura sans un seul nuage.

Son mari, soutenu par une si merveilleuse preuve de fidélité, fut tout le temps sous l'impression d'un sentiment tendre et passionné. La loi de leur union fut celle qui se lit sur l'anneau de mariage de saint Louis :

Hors cet anel pourrions avoir amour ?

Émilien sentait, malgré sa médiocrité, le trésor incomparable qui lui avait été départi. Son amour devint une sorte de culte religieux. L'épreuve avait été unique, surhumaine. Cette résolution de fer : « Hors lui, nul ne me verra », prouvée par le fait le plus indéniable, quoique dépassant fort la capacité de sa propre nature, l'étonnait, le domptait, lui inspirait une sorte de crainte, comme quelque chose de mystérieux.

Chez elle, ce qui dominait tout, c'était le sentiment d'un énorme triomphe. « J'ai vaincu » était la pensée dominante de sa vie. Le souvenir du couvent des Ursulines lui resta toujours cher. Elle y retournait tous les ans passer quelques jours. Sa piété était peu raisonnée et, par conséquent, peu agressive. Elle voulut garder dans une armoire son costume du couvent. Au fond de son alcôve, était suspendue à un clou sa discipline de religieuse ; elle rappelait souvent à son mari ce qu'elle avait souffert pour lui, et comment, durant cinq ans, elle avait lutté de sa chair pour conserver son amour ; avec sa permission, elle portait le cilice à certains jours. Ainsi elle goûta, sans un moment d'intermittence, la plus parfaite félicité qu'on puisse rêver. Elle avait beaucoup risqué. Toutes les chances étaient pour que le cloître l'épuisât, pour qu'Anna lui survécût. Cela ne l'avait pas arrêtée. La volupté, comprimée pendant cinq ans, coula chez elle à pleins bords. Pendant vingt-cinq ans, elle nagea dans un océan pacifique de bonheur et d'amour.



Ils eurent huit enfants, dont ils ne séparèrent jamais les deux filles de la pauvre Anna. Ils les élevèrent bien : leurs fils furent de très honnêtes gens. Comme ils n'avaient tous les deux aucun esprit, jamais la moindre subtilité littéraire, la moindre arrière-pensée ne vint troubler leur sincérité. On ne lit rien, heureusement, dans ces pays perdus : la maladie littéraire, ce phylloxéra moral de notre temps, n'a point pénétré jusque-là. L'amour fut tout le temps comme une puissante dose de morphine idéaliste injectée sous leur chair.

Ils vivaient extrêmement retirés, au fond d'un manoir sombre, situé dans une vallée près de la mer, au milieu d'un épais bois de hêtres. Ces manoirs, si l'on s'en tient à l'extérieur, ont l'air de sépulcres : on dirait les auberges du désespoir. Prenez garde : à l'intérieur, ils sont pleins de familiarités douces, de privautés aimables. Les petits jardins coupés de murs qui les entourent sont l'image de la vie intime qu'on y mène. L'étang qui alimente le moulin féodal cause d'abord un certain frisson ; puis vous vous prenez à aimer la verdure intense de ses oseraies, le froid pénétrant qu'il exhale, les nénuphars qui dissimulent sa surface.

C'est dans un de ces nids de verdure, clos de toutes parts et noyés d'ombre, qu'Emma et Émilien passèrent leur vie. Au bout de quelques années, on oublia leur histoire. Presque personne ne les connaissait. Le grand amour aime la solitude : il n'a pas besoin du reste du monde. La vie d'Emma, dans ce désert, fut celle du paradis, une jouissance infinie sans oscillation ni ralentissement. On parle des orages de l'amour. Quel enfantillage ! La passion a des inégalités : mais la volupté n'a pas d'orages. Le bonheur d'Emma, depuis sa victoire, fut ainsi comme une pleine mer sans flux ni reflux, où elle flottait endormie. La mort même n'exista presque pas pour elle. La vie sortit d'elle parce que l'heure de finir était venue. Elle mourut à cinquante ans sans maladie. Ces grandes joies durables s'évanouissent sans causer d'amertume. On prête à saint Augustin ce mot sur le bonheur des élus : *Quod habent desiderant.*

« Ils désirent ce qu'ils ont. » C'est très bien dit ; mais il faut se rappeler que ce comble du bonheur n'est conquis que par un excès d'héroïque volonté, très longtemps prolongé.

* *
* *

Ma sœur, en me racontant cette histoire, y trouvait un parfait exemple de l'amour comme elle le comprenait. Elle estimait Émilien le plus heureux des hommes, lui pour qui une femme excellente s'était condamnée à une vie d'australité, lui donnant ainsi la garantie absolue de son amour exclusif. En cinq ans, elle ne vit pas un seul homme. Elle avait accepté de franc jeu la chance d'une réclusion éternelle. Comme dans toutes les batailles, il y allait de la vie. Il n'y a de récompense que pour ceux qui osent. Le bonheur est comme la gloire : pour l'obtenir, il faut jouer gros jeu.

Un jour, je me hasardai à dire à ma sœur que c'était là bien du dévouement pour un homme médiocre. — « Oh ! qu'importe ? me répondit-elle. Il ne méritait pas sûrement tant de bonheur, mais qui mérite le bonheur qu'il a ? Voilà bien les idées fausses de tes hommes de lettres parisiens, qui s'imaginent que les grands hommes sont seuls dignes d'être aimés. Quel enfantillage ! Tu verras un jour le ridicule de tout cela. Ah ! les héros qui ont sauvé leur patrie, je conçois ; mais des barbouilleurs de toile, des noircisseurs de papier, qu'est-ce que cela pour le cœur ? Que sont tes puérides célébrités littéraires au regard de l'amour ? » Elle revenait souvent sur ce point. Elle était fort opposée à la sotte admiration de la renommée, qui est une des niaiseries de notre temps, et trouvait ridicule que la femme tînt à la réputation pour son mari. Elle, si peu moqueuse, raillait avec esprit les femmes qui recherchent les hommes prétendus supérieurs. Qu'est-ce qu'un mari qui appartient à tous ? Elle pensait que la femme qui épouse un homme célèbre n'est épouse qu'à demi, le public entrant plus ou moins en tiers dans leur union. Il est sûr que le *Dilectus meus mihi et ego illi* du *Cantique* n'aurait pas eu de sens si le pâtre de Sulem eût été un

personnage connu, livré en pâture au public et interviewé chaque matin par les journalistes.

* * *

Que je voudrais qu'on écrivît ainsi une *Morale en Action* de l'amour vertueux, où seraient racontés en style simple des cas héroïques comme celui d'Emma ! La *Morale en Action* fut, dans mon enfance, le livre qui eut sur moi le plus d'influence, après le *Télémaque*. On dit ces sortes de livres maintenant démodés : tant pis pour la mode ! J'imagine que le grand succès du siècle serait pour un livre qui nous peindrait les hommes tels qu'ils devraient être : nous n'avons que trop d'occasions de les voir tels qu'ils sont.

Certes, une distinction est à faire entre ce qu'on propose à imiter et ce qu'on propose à admirer. Les exemples à imiter doivent toujours avoir quelque chose de médiocre et de bourgeois, car la pratique est roturière. Mais, pour obtenir des hommes le simple devoir, il faut leur montrer l'exemple de ceux qui le dépassèrent. La morale se maintient par les héros. La vertu féminine est un des éléments providentiels de l'édifice du monde. La femme a la charge du bien. Le vrai ne la regarde guère ; mais la preuve de la morale est bien plus dans les yeux de la jeune fille honnête que dans les raisonnements du métaphysicien.

Voilà ce qui me porte toujours, dans mes moments de loisir, à méditer sur le plus sacré des actes de la vie, voilà ce qui me fait trouver tant de plaisir à ces grands exemples d'amour noble, où l'amour et le devoir s'opposent l'un à l'autre et se grandissent réciproquement. La profanation qui se fait de l'amour dans la superficielle littérature parisienne est la honte de notre temps. C'est là le crime contre le Saint-Esprit, pour lequel, d'après l'Évangile, il n'y a pas de rémission. On traîne l'hostie sainte dans la boue, on méconnaît la grande force éducatrice du genre humain. L'amour n'a tout son prix qu'avec les gênes du devoir. Il n'y a pas de partie de la vie qui impose plus d'obligation, ni qui soit soumise à des règles plus compliquées.

A des devoirs étroits doivent correspondre des idées étroites. La foi des femmes est une vertu, il faut la respecter comme toutes les vertus féminines. On se trompe si l'on croit que nous avons envie d'amener les femmes à nos opinions philosophiques. Souvent, au contraire, nous sommes bien aises qu'elles ne nous écoutent pas. Nous aimons leur parti pris de ne pas entendre ce qui affaiblirait leur résolution héroïque. Il suffit que nous puissions supposer que, par une petite dissimulation, elles sont au fond d'accord avec nous.

La femme nous plaît justement quand elle nous résiste ; nous lui savons gré de ses refus. La femme qui nous ressemble nous est antipathique. Ce que nous cherchons dans l'autre sexe est le contraire de nous-mêmes. La faiblesse, les faux raisonnements, les idées étroites, l'ignorance, la superstition nous choquent chez l'homme et nous font sourire chez la femme. Nous aimons le signe de la croix fait d'un gracieux geste féminin. Nos œuvres viriles, il ne nous déplaît pas de les voir injuriées, méconnues par les femmes ; leur indignation nous enchante ; car nous voyons le sentiment délicat d'où vient leur méprise, et cela nous trouble peu, puisque, par la science, nous sommes sûrs d'avoir raison.

J'envie à mon éminent collègue M. Brown-Séquard ce qui lui advint à une de ses savantes leçons. Une dame antivivisectionniste, placée près de lui, lui donna un coup d'ombrelle. *Telum imbelle !* Cette excellente personne se trompait assurément, la vivisection, avec les soins d'humanité qui l'entourent, représentant la décillionième partie de ce que les animaux souffrent, est une chose bien inoffensive ; mais les erreurs de cœur nous plaisent chez les femmes. La colère que leur causent nos légitimes libertés prouve ce à quoi nous tenons le plus en elles, leur vertu, condition essentielle de leur charme et de la dissonance absolue que nous voulons entre elles et nous. Nous aimons l'absurdité féminine, tout en ne voulant pas qu'elle gouverne le monde et y fasse trop la loi.

Qu'en tout, du reste, la volonté de Dieu soit faite ! Le monde est bien tel qu'il est ; je serais désolé d'avoir en

rien contribué à diminuer la piété chez les femmes. *Pietas*, dans son beau sens latin, impliquant tendresse et faiblesse, est le don excellent qui leur a été départi. A mon dernier voyage en Bretagne, j'ai été heureux de voir que les jeunes filles étaient aussi gentilles, aussi modestes, aussi bien élevées qu'il y a cinquante ans. Mon seul désir est que cela continue : je serai consolé si je peux savoir, après ma mort, que les femmes sont toujours aussi jolies et que l'amour est toujours aussi doux que par le passé.

Pour sauver la possibilité d'un avenir d'outre-tombe, beaucoup d'esprits élevés rêvent des séries de renaissances, avec des modifications profondes de notre être. Cet ordre d'idées n'est pas celui où je me complais ; la métempsy-cose est l'idée qui m'a toujours le moins souri. Si quelque chose pourtant était concevable en cet ordre de rêves, je demanderais, comme récompense de mon œuvre de tête, à renaître femme, pour pouvoir étudier les deux façons de vivre la vie humaine que le Créateur a établies, pour comprendre les deux poésies des choses. J'ai vraiment assez raisonné et combiné comme cela. Je voudrais, dans un autre monde, parler au féminin, d'une voix de femme, penser en femme, aimer en femme, prier en femme, voir comment les femmes ont raison. Dès ce monde-ci, je désire vous assurer, chères sœurs, que je n'ai jamais eu pour vous aucun mauvais sentiment, que souvent même votre piété a été une des causes de ma joie intérieure. En la voyant si assurée, je me dis que mes idées, en ce qu'elles pourraient avoir de dangereux, trouveront vite leur contrepoids et que, par conséquent, je peux librement leur donner la volée.

SUPPLÉMENT A LA PAGE 781

DES

« SOUVENIRS D'ENFANCE »

L'APPROCHE de la vieillesse m'ayant amené, il y a quelques années, à choisir un séjour d'été près des lieux où se passa mon enfance, je voulus revoir le cimetière de X..., où, selon des inductions certaines, je savais que devait être enterrée ma jeune amie d'enfance, la petite Noémi. Hélas ! je n'y trouvai pas son nom. Une pierre tombale fut évidemment un luxe mortuaire trop cher pour elle ; elle n'eut qu'une croix de bois. Or, la croix de bois tombe vite en morceaux : la traverse qui porte le nom du défunt se décolle tout d'abord, et les morts, dont la mémoire n'est gardée que par ce signe fragile, n'existent plus bientôt que dans le souvenir de Dieu.

Ce souvenir-là, étant la réalité même des choses, est vraiment le seul qui compte. La mémoire des hommes, outre qu'elle est courte, est l'inexactitude même. J'ai l'honneur d'être membre de la commission de l'*Histoire littéraire de la France*, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Si on savait quelle lessive d'erreurs nous faisons, à chacune de nos séances, tout le monde deviendrait incrédule sur ce qui se dit et se raconte. Le jugement dernier, à supposer que l'Éternel y fasse une place à l'interrogatoire des témoins, sera un tissu d'iniquités. Un incident m'ouvrit sur cette incurable débilité des opinions humaines un jour effrayant.

Ayant demandé quelques détails à une personne que je

savais devoir être bien renseignée sur ma petite compagne, voici ce qui me fut répondu : « Oui, elle était fort jolie ; mais elle a mal tourné. Ne la cherchez pas ici. Elle suivit un tel... qui l'avait séduite, puis l'abandonna. Elle a fini sur les trottoirs de Paris. » La personne que j'interrogeais ajouta différentes circonstances très précises, qui paraissaient ne laisser aucun doute sur la vérité de ses assertions.

L'horreur d'un prêtre qui verrait tomber son saint sacrement dans la boue ne serait rien auprès du sentiment que j'éprouvai en ce moment. La pensée que ma petite amie, qui m'avait ouvert le paradis de l'idéal quand j'avais douze ans, aurait été à ce point profanée me remplit d'indignation. Ce que ma mère m'avait raconté de sa mort pieuse était encore dans mon oreille. Je ne répondis rien à mon interlocuteur ; mais je m'assis sous un vieux hêtre, à l'angle du cimetière, en face de la mer. Je rassemblai mes souvenirs ; bientôt la vérité m'apparut, souveraine, évidente, sans mélange de conjectures. En rapprochant quelques particularités de la conversation que je venais d'avoir, je vis se dresser devant moi un malentendu clair comme le jour.

Noémi, en effet, avait une petite amie qui jouait souvent avec nous et qui ne lui ressemblait que par la beauté, une beauté qui venait du diable aussi en droite ligne que la sienne venait de Dieu. Je l'appellerai Néra. Quoique fille d'une mère très chaste, Néra eut dès son enfance les allures d'une fille de joie. Elle perdit sa mère de bonne heure ; ma grand-mère l'accueillit ; mais, tout entière à sa dévotion, elle était pour Néra d'une extrême faiblesse. Elle ne voyait pas sa mauvaise conduite, et, quand ma sœur Henriette allait passer des semaines chez sa grand-mère, qu'elle aimait beaucoup, elle avait un perpétuel serrement de cœur. Néra la rendait malheureuse, raillait son sérieux, lui faisant entendre qu'étant moins jolie elle était bonne tout au plus pour la servir. Ma sœur, excessivement délicate, souffrait sans rien dire. Un soir, revenant de l'église, au fond d'un couloir sombre qui menait à l'appartement où demeurait ma grand-mère, elle reçut, en poussant un grand cri, un baiser qui ne lui était pas destiné. Enfin la pauvre

Néra tourna de la façon la plus triste. Un jour, rue du Val-de-Grâce, Henriette et moi, nous reçûmes sa visite. Quoique très abaissée, elle avait l'air haineux. Henriette oublia ses répugnances, fit tout ce qui était possible pour la sauver. Mais cette bonté irritait la malheureuse. Derrière la bienfaitrice, elle voyait la petite fille dont elle avait agacé la vertu. Devoir tout à son souffre-douleur d'autrefois lui paraissait pire que la faim. Au bout de quelque temps, elle changea d'adresse, et nous perdîmes entièrement sa trace.

Par des raisonnements indubitables, ne laissant place à aucune hésitation, j'arrivai à voir qu'une horrible confusion s'était établie et que, dans la mémoire des trois ou quatre personnes qui peuvent encore avoir quelque lueur sur ce passé, au souvenir de Noémi s'était substitué celui de Néra. Voyez à quoi tient la récompense de la vertu, si elle ne dépend que des hommes. Un quiproquo met à la charge d'une personne vertueuse le dossier d'une femme coupable. A vrai dire, cela n'est pas de grande conséquence : dans quelques années, les trois ou quatre personnes qui se souviennent de Noémi, et moi avec elles, nous aurons disparu, et tout alors sera enseveli dans cet oubli, monstre difforme qui digère journellement, ô ciel ! bien d'autres erreurs.

Mais je tenais à protester par amour de la vérité pure. Je jure devant Dieu, au nom de mes souvenirs les plus fermes et les plus précis, au nom de faits et de raisonnements qui me donnent la certitude absolue qu'une erreur a été commise, que la version de ma mère est la vraie, que ma petite amie mourut uniquement parce que la nature commit en elle une erreur, l'ayant faite à la fois belle, pauvre et sage. Comme je l'ai dit, elle est morte de vertu. On allait la voir à l'église faire sa prière ; mais tout se bornait là. Or, il était dans sa race d'être épouse fidèle et mère excellente ou de mourir. C'est Néra qui prêta l'oreille à de mauvais conseils et suivit la voie de folie. J'adjure l'Éternel de prendre garde à cette confusion, si elle tendait à passer dans le grand livre qui, dit-on, sera produit au jour de la justice. Je me lèverai, s'il le faut, dans la

vallée de Josaphat, pour protester contre une telle monstruosité. Je veux que ma petite amie soit au ciel. Il va sans dire, cependant, que je ne m'opposerai pas à ce que l'Éternel, en son indulgence infinie, pardonne, si bon lui semble, à la pauvre Néra.

III

LA DOUBLE PRIÈRE (1)

UN des plus beaux spectacles religieux qu'on puisse encore contempler de nos jours est celui que présente, à la tombée de la nuit, l'antique cathédrale de Quimper. Quand l'ombre a rempli les bas côtés du vaste édifice, les fidèles des deux sexes se réunissent dans la nef et chantent, en langue bretonne, la prière du soir sur un rythme simple et touchant. La cathédrale n'est éclairée que par deux ou trois lampes ; dans la nef, d'un côté sont les hommes, debout ; de l'autre, les femmes agenouillées forment comme une mer immobile de coiffes blanches. Les deux moitiés chantent alternativement, et la phrase commencée par l'un des chœurs est achevée par l'autre.

Ce qu'ils chantent est fort beau ; quand je l'entendis, il me sembla qu'avec quelques légères transpositions on pourrait l'accommoder à tous les états de l'humanité. Cela surtout me fit rêver une prière qui, moyennant de certaines variations, pût convenir également aux hommes et aux femmes.

L'humanité, en effet, par sa division en deux sexes, est comme un chœur où deux côtés se répondent. La tentative de réunir les prières des hommes et des femmes fut une des œuvres les plus réussies du christianisme naissant. Le moyen âge y excella aussi quelquefois ; témoin cette abbaye d'Angleterre, dont mon savant confrère, M. Hauréau, a parlé.

L'abbaye était double, c'est-à-dire composée d'un couvent d'hommes et d'un couvent de femmes, qui se réunis-

(1) *Figaro*, supplément littéraire, 14 avril 1888. (N. de l'éd.)

saient dans la même église pour les heures canoniques. Un mur coupait le chœur dans toute sa longueur, assez haut pour empêcher les nonnes et les religieux de se voir, pas assez pour empêcher leurs voix de se confondre. *Corpora non voces murus disjungit* (1). Le chant qui s'élève de l'humanité vers l'Éternel, pour être complet, doit ainsi être double. Le monde ne sera sauvé que quand les hommes et les femmes prieront ensemble la même prière, avec la différence de tonalité qui leur convient.

Distinctes au ras de la terre, les prières doivent se mêler à une certaine hauteur, avant de monter vers le ciel. Ainsi les bruits discordants de la terre, à une certaine hauteur, se fondent en accord parfait. Je m'étonne qu'aucun théologien n'ait soutenu que les prières des hommes et celles des femmes sont de qualité différente. Les deux encens, portés par les anges devant le trône de l'Éternel, composeraient, en brûlant ensemble, l'encens parfait.

Voici ce que je crus entendre dans les chants de la cathédrale de Quimper, toute dissidence de secte et toute attache avec un dogme particulier mises à part.

CHŒUR DES HOMMES

Mon Dieu, je crois fermement en ta puissance, qui remplit le monde, tire la vie de masses inertes, la force de tissus fragiles, le génie d'un cerveau qui sera poudre demain. Cerveau t'adorons surtout dans notre poitrine. Jamais nous ne défaillassons, et, quand notre souffle commence à faiblir, nous sentons ta présence par le puissant retour de force qui nous monte au cœur.

CHŒUR DES FEMMES

Mon Dieu, je crois fermement en ta bonté, qui fait battre notre cœur, déborde en notre lait, remplit nos mamelles, nourrit nos petits, cause la langueur tranquille de nos yeux, alimente notre tendresse, soutient notre piété. Nous sommes sûres que ton esprit est en nous quand nos seins se soulèvent; le palpitement de nos seins, c'est ta voix.

L'œuvre du génie est ton œuvre. Le travail est la nôtre. Vive le travail quand on

Loué soit ton univers! Il est bon, lumineux et grand. Tu as voulu que ta justice

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XXVII, p. 32. Même usage dans le couvent idéal de l'Eilen (*De vita contemplativa*, § 3).

CHŒUR DES HOMMES

travaille pour l'univers et l'humanité ! Il nous plaît d'être victimes d'une belle œuvre, que tu sauras perfectionner encore. Certes, tu fais quelque chose, et tu le fais pour nous. Nous sommes sûrs que le travailleur de l'humanité aura un jour sa récompense.

Nos bras sont alourdis par la chaleur du jour. Pourquoi les fardeaux sont-ils pour nous, les jouissances pour d'autres ? Nous n'avons commis aucune faute, et on ne saurait dire que ta puissance soit bornée. S'il y avait devant toi un dieu du mal, il y a longtemps que tu l'aurais anéanti.

Donne-nous la force de dompter nos colères. Quand nous nous abandonnons à nos pensées frivoles, nous nous irritons du bonheur des méchants, de la prospérité des injustes. A ta lumière, tout nous est expliqué. La liberté des êtres veut que tu les abandonnes à leur inégalité. O que la liberté coûte cher ! Béni sois-tu pourtant de nous l'avoir donnée.

Consolons-nous, pauvres victimes ; un Dieu se fait avec nos pleurs. Les méchants sont nécessaires. Notre pauvreté est la preuve que nous n'avons jamais rien fait de mal. Le méchant ne peut être

CHŒUR DES FEMMES

fût voilée comme nous. Sois loué. La justice, nous le sentons, est plus difficile à réaliser que la bonté. Sur ce point, nous nous résignons à attendre. Nous te donnons des siècles pour perfectionner ton œuvre. Va, compte sur nous.

Nos soins de mère ont été lourds aujourd'hui. Donne-nous la force d'être résignées. Tu nous aimes, oui, tu nous aimes ; car tu as besoin de nous. Ton but est la vie. Nous sommes des instruments dans ta main pour la plus belle de tes œuvres. N'auras-tu pas pitié un jour de ta pauvre ouvrière de vie ?

Nos épreuves parfois sont rudes. Longues sont nos fièvres, quand une de tes petites créatures pend, dans notre sein, à de longs fils de soie. La récompense de notre vertu, c'est la pauvreté. Notre repos, c'est la tombe. Notre lait est pour des petits enfants parés comme des idoles, qui ne sont pas les nôtres. Notre cœur s'indigne parfois ; mais tu nous calmes ; tu es le seul consolateur. La paix, le bonheur, le repos ne seront jamais qu'à tes pieds.

Oui, une heure passée avec toi nous donne la paix. Ici, tu nous communique tes secrets, tu nous soulages, tu nous rends fières de notre pauvreté. Certes, le méchant est puni parce qu'il ne peut s'en-

CHŒUR DES HOMMES

une heure seul avec lui-même. Notre père, qui es au ciel, nous autres, à chaque heure, nous sommes avec toi, car tu es surtout dans notre cœur.

Le triomphe du mal ne nous ébranlera jamais. Nous admettrons toujours des devoirs allant jusqu'à la mort. O grande patrie des âmes, tu as droit à tous les sacrifices. Oui la mort, si elle se présente à nous de ta part, sera de nous aussi bien accueillie que la vie. Quand on te connaît, une heure de vie est un bienfait. Toute créature qui se sent et te sent doit rendre grâces et mourir en te bénissant.

Le courage qui était dans le cœur de nos pères est dans le nôtre. Le lâche est celui qui ne croit pas en toi. Quand on a vécu, on vit toujours ; on a tracé dans l'infini une trace éternelle. Que ce sillon soit long ou court, qu'est-ce que cela au regard de ton éternité ? Tu te souviens de nous ; nous sommes donc immortels.

Le but atteint, rendras-tu la vie à ceux qui auront contribué à la victoire du bien et du vrai ? Toi seul le sais ; nous ne devons pas le savoir. Ne suffit-il pas que nous vivions dans ta mémoire ? Sûrement,

CHŒUR DES FEMMES

tretenir avec toi. Merci pour le lot qui nous est échu. Tu as voulu le monde, le monde se fait avec nos pleurs.

Oui, ô Dieu, nous serons fidèles. Fais ce que tu voudras, nous ne douterons jamais de toi. Nous te portons un défi, Dieu chéri. A nous deux ! Tu ne nous vaincras pas. Demande, demande toujours, nous te donnerons toujours. Notre cœur est prêt. Frappe, appesantis ta main ; elle nous sera toujours douce.

Allons, abuse de notre patience, essaie ce dont nous sommes capables. Nous serons à toute épreuve. Tu as besoin, nous le savons, de notre dévouement. Tu ne pourras faire marcher ton univers sans nous. Vois tes pauvres filles à genoux. Continue, continue à nous demander beaucoup, tant que tu voudras. Il est si doux d'être victimes ! Merci, ô Ciel, de nos faiblesses ! Merci pour la confiance que tu as en notre force de souffrir !

Comme nous donnons la vie, nous l'aimons. Oui, nous voudrions vivre, être belles éternellement. O père, pardonne à l'aveuglement de tes pauvres filles. Tes dons sont si excellents que nous les voudrions

CHŒUR DES HOMMES

nous voudrions savoir l'issue de la bataille que nous livrons avec toi. Sois vainqueur, ô Dieu ! voilà l'essentiel. Nous triompherons en toi.

CHŒUR DES FEMMES

éternels. Folles que nous sommes ! Songeons à ce que nous demandons : des yeux gardant indéfiniment leur charme, des cheveux qui ne blanchiraient pas, des lèvres fraîches pendant mille ans. O père, pardonne notre égoïsme enfantin.

Ta règle a été de produire la raison par d'obscures aspirations à l'être, de créer des géants avec des décillions de microbes, de faire quelque chose de suivi avec des moucherons. Tes moyens sont humbles, tes résultats atteignent l'infini. La terre pesée, le ciel mesuré, l'atome décrit, quelles merveilles ! Quand le puceron a fait son ouvrage, le gardes-tu pour l'éternité ? Ce serait bien de l'honneur que tu lui ferais. Il est plus probable qu'il va prendre sa place parmi les myriades de ses congénères qui dallent l'infini.

Quittons ces dangereuses pensées. Nous ne savons rien de tes voies suprêmes. Nous faisons point à point le tissu d'une tapisserie dont nous ne voyons pas le dessin. Acceptons le salaire des bons travailleurs, et dépensons-le en paix. Tu veux la joie de tes ouvriers, bon maître. Dans le travail, tu as caché le plaisir.

La beauté qu'à certaines heures, et durant quelques années, tu nous donnes est chose fragile. Vraiment, nous ne saurions nous en plaindre. Ce qui passe n'est pas pour cela frivole. Entre celles qui aujourd'hui sont belles et celles qui l'ont été, où sera la différence dans un siècle ? D'autres seront belles alors, puis passeront à leur tour. De quoi la fleur a-t-elle à se plaindre ? Toi seul, tu es toujours le même, et tes années n'ont pas de déclin.

Subordonnées à tes fins, nous serons toujours bonnes, dociles et soumises. Nous aimerons les hommes et nous les servirons. Nous chasserons de leur esprit les pensées tristes ; au besoin, nous leur dirons des folies. Serait-il possible que tu veuilles la tristesse de tes créatures ? Non, non. O créateur mystérieux, si ton dessein était sombre, pourquoi aurais-tu caché la joie dans notre sein ?

CHŒUR DES HOMMES

CHŒUR DES FEMMES

(Les mères seules.)

Nous avons acquis le droit d'aimer. Notre travail a été productif. Nous avons acheté le droit de nourrir nos enfants et de parer nos compagnes des pauvres atours qui suffisent à les faire belles. Merci pour le don que tu nous as conféré de les rendre fécondes. O Dieu ! qu'importe d'être riche ? Les riches jouissent-ils plus que nous des délices que tu as mises aux sources de la vie ?

Notre part de douleur nous est chère. Douleur, volupté, qui dira où l'une finit, où l'autre commence ? Le moment saint de la nature est celui où l'on obéit sans savoir à quoi, où l'on aime sans savoir qui. Tes saintes lois, ô Dieu, nous les observons. Tes commandements seront toujours la règle de notre vie.

(Les jeunes filles.)

(Les hommes se taisent durant cette strophe.)

Ta loi sainte, nous la voulons. Nous ne chercherons jamais à comprendre ce que tu as voulu cacher. Nous aimons le bandeau qui nous couvre les yeux. Nous ne croirons jamais que le frôlement d'ailes que nous sentons par moments ne vienne pas du ciel. Nous ferons comme firent nos mères. Nos pères et nos frères seront fiers de nous.

Oui, tes commandements, ô Dieu, ces commandements élaborés dans les profondeurs de tes sanctuaires et qui nous sont transmis par la voix de l'humanité saine, nous les respecterons, nous les suivrons. Nous ne jouerons jamais avec l'amour ; nous briserons les horribles petites fioles enrubannées où se vend l'élixir des fleurs du mal. Jamais nous ne trahirons la femme qui, à une certaine heure, n'a pas eu de

(Les femmes se taisent pendant cette strophe. Presque toutes pleurent.)

CHŒUR DES HOMMES

secret pour nous. Jamais nous n'abandonnerons l'enfant qui nous doit la vie. Nous nous déclarons redevables envers lui non de la richesse, mais de la direction initiale vers la vie et vers le bien.

CHŒUR DES FEMMES

Debout devant ta majesté, nous serons toujours tes fils respectueux, égaux entre nous comme nous le sommes devant toi. Nous te remercions pour la vie qui nous a été donnée, et nous ne craignons point la mort, délivrés que nous sommes de l'affreuse pensée qu'après nous avoir tant éprouvés pendant la vie, tu passerais ton éternité à nous torturer. L'avenir verra de meilleurs jours que les nôtres, comme, en notre âge, nous avons été plus favorisés que nos pères. Mais chacun de nous est inséparable de l'état de l'univers, au moment où il est apparu. Heureux celui qui, dans la revue définitive, se trouvera du côté de ceux qui ont combattu pour le vrai et le bien !

A genoux devant ta bonté, nous serons toujours tes filles obéissantes. Ce qu'exigent tes desseins, nous l'accomplirons d'un cœur humble. La créature que ton souffle allume dans nos entrailles nous sera aussi chère que nous-mêmes. Nous abdiquons éternellement toute pensée virile. Sachant que ce qui plaît en nous c'est toi-même, notre unique pensée sera de plaire. Nous cultiverons notre beauté, voulue par toi ; et, l'associant indissolublement à l'idée de vertu, nous assurerons, par le charme qui s'exhale de nous, le triomphe du bien.

IV

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DE LA STATUE DE BRIZEUX
A LORIENT, LE 9 SEPTEMBRE 1888 (1)

NOTRE fête est charmante, Messieurs. Vous avez eu une bonne pensée. Vous avez voulu qu'un de vos poètes les plus délicats ne restât pas sans souvenir dans sa ville natale. Un monument simple, élégant, vous rappellera tous les jours cette âme tendre, cet homme excellent, qui naquit et grandit parmi vous, et qui, mieux que personne, a révélé au monde les idées les plus chères, les derniers replis de la conscience de votre race, les plus intimes secrets de votre manière de sentir. Sa vie modeste et peu récompensée avait bien droit à cette réparation. La Bretagne était en retard avec Brizeux. Grâce à vous, cette apparence d'ingratitude est effacée. Celui qui a dit :

Et moi, je n'ai pas même un réduit assuré

a maintenant son socle de granit, d'où il nous invite à regarder avec lui la mer, le ciel, l'infini, les mystères de l'âme qu'on n'épuise jamais.

On a dit que Brizeux découvrit la Bretagne. C'est beaucoup dire peut-être. Mais il découvrit certainement une chose exquise entre toutes, il découvrit l'amour breton, amour discret, tendre, profond, fidèle, avec sa légère teinte de mysticité. Deux enfants cherchant à passer des heures

(1) *Journal des Débats*, 10 septembre 1888. (N. de l'éd.)

ensemble sans se dire une parole, une jolie figure rose bien modeste, sous une petite coiffe blanche, rien de plus, cela lui suffit. Adorable simplicité de moyens ! Oh ! que nous sommes loin avec lui de ces fadaïses, de ces ingrédients pervers que certaines écoles se croient obligées de mêler à l'ambroisie divine de l'amour ! Point de bijoux, point d'atours ; à peine des fleurs ; la couleur même rendue inutile, le blanc et le noir suffisant à faire valoir la fraîcheur d'un teint virginal. Le dirai-je à la louange de cet artiste excellent ? il n'a presque pas besoin de la beauté. La candeur, l'innocence lui suffisent. « J'ai vu Marie, disait un ami de Brizeux, un ami des premières années ; elle n'était pas précisément jolie ; mais il y avait chez elle une grâce singulière. » Eh ! que faut-il de plus ? Les effets de la beauté obtenus par le charme, voilà le triomphe de l'esthétique bretonne, voilà l'art de Brizeux ; art exquis, toujours sain, toujours noble, qu'aucune maladie littéraire, aucune de ces vilaines tares qui souillent souvent les œuvres les plus pures de notre temps, n'est jamais venue troubler en sa limpidité.

Sa poétique était simple, parce qu'elle était vraie. Il aimait la vie avec ce qui la rend supportable, le goût du bien sous toutes les formes. Il n'était pas de ceux qui se vantent d'avoir tué le sommeil. Pour dormir, il n'avait pas besoin de ces narcotiques qui énervent plus que l'insomnie. Pour dormir, il n'avait besoin que de l'ombrage d'un chêne sur cette terre « où l'on peut vivre et mourir solitaire ». Il eut parfois des doutes ; ses papiers vus après sa mort par des amis discrets en font foi ; il condamna les feuilles où ils étaient déposés à rester inédites. Il est bien de lui ce vers si touchant :

Tous entendront ma voix, nul ne verra mes pleurs.

La poésie et l'amour, ces voix d'un autre monde, ne l'abandonnèrent jamais. D'autres cueillirent les fleurs du mal ; lui, il n'aima que les fleurs du bien, ce qui relève, ce qui console cette pauvre humanité trop portée à se calomnier. Son idéal est un temple ouvert à tous,

et dont ne seraient exclus que « le lâche et le méchant ».

Cette foi au bien le préserva des grandes erreurs modernes, le nihilisme, le pessimisme. Ce ne sont pas là précisément les maladies de notre race. La dose de foi robuste dont nous héritons, même réduite en nuages, nous soutient. Nous n'avons rien épuisé ; car jamais nous n'allons jusqu'au fond de la coupe. Voilà pourquoi nous sommes frais pour la vie, quand tant d'autres sont fatigués de vivre. Pour passer aux idées modernes, nous n'avons pas à nous convertir. Nous y portons notre sincérité religieuse, notre fidélité, et surtout, ce dont le siècle a le plus besoin, notre bon sens, notre honnêteté.

Quand on est sûr d'avoir raison, on est doux contre l'injustice. Les temps furent très durs pour Brizeux. On n'accordait pas alors aux variétés provinciales un droit de cité aussi large qu'aujourd'hui dans la grande littérature générale de la France. Timide comme tous les Bretons, Brizeux cherchait à inaugurer quelque chose qui n'avait pas encore sa place au soleil officiel. Il fut peu compris. Il désira être de l'Académie, et l'Académie eut le tort de ne pas le nommer. Il resta toujours pauvre ; mais il chanta jusqu'à la fin. Le confident de ses dernières heures, M. Saint-René Taillandier, a raconté comment il mourut avec l'assurance d'un grand cœur, content de son œuvre, plein de foi, et proclamant hautement son aversion pour tous les pharisaïsmes, pour toutes les hypocrisies.

Que vous avez bien fait, Messieurs, de couronner par des honneurs publics cette vie si désintéressée, si haute, si pure ! Ce bel endroit rempli par le souvenir de Brizeux, sera pour votre ville un lieu de recueillement, un endroit pour rêver (la meilleure chose qui soit au monde), une oasis dans l'âpre désert de la vie moderne. Les soucis positifs de notre temps ne font que rendre la poésie plus nécessaire. Elle est, avec la religion bien comprise, le baume qui adoucit et console, la voix qui dit en nous : *Sursum corda !* Elle aura ici sa place en quelque sorte consacrée. Ce joli square sera un lieu de pèlerinage, où l'on viendra chercher le repos dans la chaleur du jour.

La statue de Brizeux sera pour vous un sanctuaire, un signe de rappel aux choses du cœur et de l'esprit. Vous aimerez cette place, et, chaque fois que vous passerez devant cette noble image, vous penserez au cher poète qui a mis votre âme dans ses vers.

V

L'AMOUR ET LA RELIGION

LETTRE A M. PÉRIVIER, RÉDACTEUR DU
SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE DU « FIGARO » (1)

Rosmapamon, en Louannec, 4 août 1888.

Cher Monsieur,

Vous insistez pour avoir mon avis dans le charmant concours que vous avez ouvert à vos lectrices sur cette question : « Quel est le livre qui a le plus délicatement et le plus éloquemment parlé de l'amour ? » Vous m'apprenez qu'un grand nombre de vos concurrentes se sont comme donné le mot pour répondre : la Bible, les Évangiles, *l'Imitation*, et vous me demandez ce que je pense de cette rencontre. Des railleurs y verront peut-être un raffinement d'hypocrisie, comme si vos correspondantes avaient voulu prouver par là qu'elles ne lisent pas d'autres livres. L'objection me toucherait peu, car, je l'avoue, j'aime les femmes qui n'ont pour toute littérature que leur livre de messe, pourvu qu'avec cela elles soient bonnes ou belles ; mais, laissons là les épigrammes ; je vais examiner la question, puisque vous l'avez voulu, avec toute l'impartialité d'un juré consciencieux.

Ce que je pense, c'est que les spirituelles lectrices qui

(1) *Figaro*, supplément littéraire, 11 août 1888. Lettre parue sous ce titre : *La Question de l'Amour*. (N. de l'éd.)

ont ainsi répondu à votre question ont très bien répondu. Dans leur parti pris de n'alléguer que des livres de religion, il y a une grande vérité, c'est l'identité fondamentale de la religion et de l'amour. Oui, la Bible et les Évangiles, livres merveilleux en tant de choses, le sont en particulier par la manière dont les relations des deux sexes y sont touchées. La vie du grand charmeur évangélique est, à chaque page, un soufflet donné aux pharisiens, soit du camp libertin, soit du camp rigoriste. Le rôle de Marie de Magdala, en ce qui regarde la formation de la croyance à la résurrection, est le comble et vraiment le miracle de l'amour.

Dans la grande compilation qu'on appelle la Bible, nous faisons des distinctions que vos charmantes abonnées ont bien raison d'ignorer. Les délicieuses idylles qui maintiendront toujours la Bible à un rang incomparable entre les livres, se trouvent dans ces parties des vieux récits qui proviennent d'un certain narrateur, presque toujours facilement reconnaissable. C'est l'auteur des belles pages de la *Genèse* où se dessine le Jéhovah grandiose qui crée le monde, puis s'en repent, qui voit très bien que le seul moyen de réformer l'humanité serait de la détruire, et qui pourtant, après l'expérience manquée du déluge, se résout à la laisser désormais suivre ses voies. Ce pessimiste de génie, l'inventeur du péché d'origine, est surtout admirable en tout ce qui touche au rôle de la femme dans les choses humaines. Quand il aborde ce sujet, il est profond, attendri, mystérieux. Son géant terrible de Jéhovah s'occupe de mariages, s'intéresse aux amants. C'est à ce philosophe, sombre comme Schopenhauer ou M. de Hartmann, que nous devons les idylles patriarcales d'Isaac et Rébecca, de Jacob et Rachel. Dans un lointain obscur, c'est lui qui nous montre les fils des dieux s'apercevant que les filles des hommes sont belles, et, tout à fait aux origines, c'est lui qui nous raconte la femme tirée du flanc de l'homme (le plus beau mythe qu'il y ait dans aucune religion), la nudité primitive dont ne rougissent pas les habitants d'Éden, la pudeur qui naît avec la faute, les larges feuilles de figuier indien servant à voiler les pre-

mières hontes, puis ce vêtement de peau dont Jéhovah, costumier à la Michel-Ange, revêt les expulsés de ses propres mains.

Le *Livre de Ruth* est de la même école. Rien n'est tendre comme l'homme austère. Toutes ces vieilles fables sont des merveilles de grandeur, de dessin sobre et ferme, sans aucune de ces arrière-pensées littéraires qui gâtent tout. Pour moi, je ne peux les lire sans larmes. Et, certes, j'aime beaucoup aussi ce touchant anonyme, ce vieux moine arrivé à la plus haute sagesse, qui a écrit, dans l'*Imitation*, la règle du parfait amour : *Ama nesciri*.

Si j'avais participé à votre concours, descendant à des régions plus humaines sans sortir de la mysticité, j'aurais peut-être ajouté à ces livres presque divins quelques grandes œuvres du génie chrétien, par exemple les *Confessions* de saint Augustin, l'*Introduction à la Vie dévote* de saint François de Sales. Quels livres ravissants ! L'*Introduction* surtout ! Je ne l'ai pas ici sous la main. Mais je me rappelle le chapitre de l'amour des époux comme une des pages les plus charmantes qui existent. Le saint évêque a sur l'amour conjugal un système singulier. Il pense que, le mariage étant par lui-même une chose lourde, désagréable, pleine de devoirs, un purgatoire enfin, l'Éternel, dans sa bonté infinie, y a joint une douceur particulière, dont on peut jouir en toute sûreté de conscience, puisque c'est la compensation d'une chaîne, par ailleurs fort désagréable.

Ainsi Abimélek, roi de Gérare, recevant dans ses États Isaac et Rébecca, « le plus chaste pair de mariés de tout l'Ancien Testament », qui se donnaient pour frère et sœur, reconnut bientôt qu'ils étaient tout autre chose. Se promenant le soir dans les rues de Gérare, il devina la vérité à la manière dont ils se souriaient l'un à l'autre. Le commentaire de François de Sales sur ce récit est un chef-d'œuvre de finesse et d'ironie mondaine, relevée par une extrême bonté. Le raisonnement du saint évêque, cependant, est-il très concluant et le plan compensateur de l'Éternel est-il aussi évident qu'il le croit ? On peut assurément le contester. Car enfin, si le plaisir n'avait été imaginé par Dieu que pour rendre le mariage supportable, il faudrait

en conclure qu'il n'existe pas en dehors du mariage. Or, le saint évêque n'ose aller jusque-là, et il semble, dès lors, que sa théorie sur les desseins secrets que Dieu a eus en inventant l'amour pêche un peu par la base.

Il y a aussi peut-être quelque chose de défectueux par ironie dans la manière dont François de Sales, à ce même chapitre, veut que l'on traite les vieux maris. Il faut, selon lui, les envisager comme des fruits mûrs. S'ils n'ont aucun défaut, aucune tache qui doive faire craindre qu'ils ne se gâtent, on peut les conserver tout l'hiver; et, pour cela, le meilleur moyen est de les ficeler avec les feuilles mêmes qui les avoisinaient dans leur fraîcheur. Ces feuilles leur constituent un petit entourage, un milieu, des habitudes, où ils croient vivre encore. Mais, s'ils ont quelque tare, quelque principe de corruption, ils ne sont bons qu'à être mis en confiture. La confiture, c'est naturellement la dévotion, qui les conserve et leur donne un sucre qu'ils n'auraient peut-être plus sans cela.

Je donne la recette du bon évêque d'Annecy pour ce qu'elle vaut. Ce n'est pas pour cette page-là que je l'aurais présenté au concours. Mais il est sûr que le ton qu'il observe avec sa Philothée est d'un homme exquis. Il aime beaucoup les femmes et tira d'elles un merveilleux parti, parce qu'il s'imposa toujours la règle absolue de son état. Il admit la possibilité d'une collaboration et de relations très intimes entre l'homme et la femme, au profit d'une œuvre aimée en commun. Ceci est un des secrets de l'Église de Jésus, et là est l'explication du sentiment que les femmes, dans certains pays, éprouvent souvent pour les prêtres. Elles les trouvent supérieurs à leurs maris, et, le vœu sacerdotal leur inspirant une sorte de sécurité, elles se livrent sans trouble à un sentiment que, dans toute autre circonstance, elles combattraient.

Couronnez donc, sans hésiter, celles de vos concurrentes qui ont opiné pour les livres saints. Elles ont parfaitement compris d'abord que la bonne manière de parler de l'amour est d'en mettre partout l'essence et le parfum, non d'en parler directement et sur un ton doctrinal; puis, que les mystiques, ou, en d'autres termes, ceux qui ont le

moins abusé de l'amour, sont ceux qui peuvent en parler le mieux.

Donnez pour prix à ces graves lectrices un exemplaire de *l'Introduction à la Vie dévote*, édition de M. de Sacy, chez Techener, reliure janséniste. Privilège enviable que celui de ces vieux livres, qui ont le droit d'être lus à l'église par les femmes pieuses, au moment où, les yeux baissés, sans distractions, elles tiennent toutes leurs pensées recueillies devant Dieu, n'ayant rien au cœur que de tendre, d'aimable et de bon ! Je souhaite souvent de vivre en quelques phrases que puissent, à ce moment-là, parcourir des yeux celles à qui l'ancien missel ne suffit plus. Hélas ! je ne sais si cela me sera donné !

Maintenant, il est entendu que, si vous avez reçu des solutions plus mondaines, plus gaies, plus vraies peut-être, il ne faudrait pas non plus les priver de leur récompense. Dans ce cas, donnez deux prix, répondant à l'éternelle duplicité qui est le fond de la nature humaine, et tout le monde sera content, ce qui est l'essentiel.

Croyez à mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

VI

LE DINER CELTIQUE

LE dîner celtique fut d'abord une réunion de pauvres Bretons, presque tous faisant des vers et se réunissant pour se les lire une fois par mois, le plus près possible de la gare où l'on met pied à terre en arrivant de Bretagne et que l'on prend pour y revcnir. Le fondateur en est M. Quellien, poète lui-même et auteur de nouvelles bretonnes, pleines de charme.

Le prix du dîner fut dès l'origine et est toujours fixé à cinq francs. La sobriété est restée la même ; mais, grâce à une ethnographie complaisante, le cadre du dîner s'est fort élargi. M. Quellien nous fit admettre que les limites de la race celtique sont les limites mêmes du monde ; toutes les races reçurent ainsi bon accueil à notre petit cercle. J'y ai vu des Hindous, des Lithuaniens, des Hongrois, des nègres même. Au dessert, la poésie déborde dans les langues les plus diverses ; le bas-breton chanté par Quellien se fait applaudir même par ceux qui n'y comprennent pas un traître mot.

Quellien prolongea ma vie de dix ans quand, vers 1880, il m'invita à ces réunions pleines de gaieté et de cordialité. J'y retrouve tous mes vieux souvenirs ; je me crois rajeuni de cinquante ans.

J'y parle beaucoup et, comme j'aime à parler aux dîners, sans compter ni préparer mes paroles, j'en sors comme d'un voyage en Bretagne, gai, relativement dispos, ardent au travail, rattaché à la vie. Quoique la discrétion la plus absolue soit la règle du dîner celtique, Quellien connaît

des journaux. Il sait que le public s'amuse de peu de chose, pourvu qu'il s'agisse de personnes ayant de la notoriété et que ce qu'on lui dit ne soit pas très sérieux.

L'amitié de ceux qui m'écoutent leur fait, d'ailleurs, trouver du plaisir à se rappeler des propos décousus, qui n'eurent d'autre intérêt que l'abandon avec lequel ils furent dits. Quelquefois, les journaux du lendemain en contiennent des extraits.

Deux ou trois fois, il m'est arrivé, en lisant ces comptes rendus bienveillants, de trouver que, grâce aux rédacteurs, qui y mettaient un peu de suite, mes petits impromptus avaient une saveur bretonne assez prononcée. Mon cher Calmann m'ayant recommandé de ne guère composer ce volume que de bretonneries, je donne ici deux ou trois bribes de ce genre. Elles se rapportent aux solennités du dîner celtique, qui sont la rentrée, en novembre, les Rois, en janvier, et ce que Quellien appelle le « Pardon des Bretons », à la réunion d'avril.

A la fête des Rois de 1889, on me prête ce qui suit (1) :

Vous savez combien j'ai horreur des discours, surtout des discours à table... Et, cependant, je ne puis faillir à dire quelque chose en l'honneur des rois mages. J'ai une dévotion particulière pour eux. Quel temps que celui où les rois étaient mages et où les mages étaient rois ! Ah ! c'étaient là vraiment des rois comme nous les aimons, je veux dire bien chimériques. S'ils arrivaient à Paris, dans un moment de crise comme celui où nous sommes, et faisaient appel au suffrage universel, certainement nous voterions pour eux, nous autres, éternels enfants, partisans obstinés de la chimère ; mais aussi, comme nous serions battus ! Ces pauvres rois mages, quel fiasco ils feraient ! C'étaient de vrais idéalistes, quittant leur pays pour suivre une étoile. Ah ! Messieurs, quels bons rois c'étaient là !...

Le hasard, un peu dirigé par Quellien, fit tomber la fève dans mon lot.

Quelle délicieuse royauté que celle de la fève ! J'aime mieux être roi par la désignation de la fève que par celle du suffrage

(1) *Le Temps*, 14 janvier 1889. (N. de l'éd.)

universel. Buwons donc à la fève, aux rois mages, au royaume de féerie, dont nous sommes les fidèles sujets.

En 1891, je me suis un peu répété ; car voici ce que j'ai dit, à ce qu'il paraît (2) :

Comment faire parler les mages après notre ami Bouchor, en son ravissant *Noël* de l'autre jour ? Quel petit ouvrage exquis ! Quelle charmante soirée il m'a fait passer ! Comme il a prêté de bons sentiments à ses royaux personnages ! Je ne sais pas si ces dignes souverains avaient une théologie aussi avancée. Mais qu'importe ? C'étaient sûrement des gens de cœur.

La légende ne dit pas qu'ils soient venus en Bretagne. C'est dommage. On les eût fêtés, acclamés, nommés à l'unanimité souverains du pays. Ils sont venus à Trèves ; la chose est sûre, puisqu'on y voit encore leur auberge..., celle où ils sont descendus... ; c'était évidemment la meilleure de la ville... Des voyageurs de cette importance !

Mais, si nous ne sommes pas certains qu'ils soient venus en Bretagne, c'est du moins excessivement probable, n'est-ce pas, mon cher Quellien ? Faites des recherches là-dessus ; vous trouverez des preuves, j'en suis sûr. Et, s'ils y sont allés, ils ont dû être très contents de leur voyage. Ils ont trouvé là de si bonnes choses, un doux pays, de bonnes gens... et du bon cidre.

Ce sont là nos vrais patrons. Nous autres, idéalistes, détachés des choses de la terre, nous suivons comme les mages une étoile, sans trop savoir où elle nous conduit.

Comme c'est bien ce qu'ils ont fait là... ils ont abandonné leurs sujets, et, après tout, on ne voit pas que ceux-ci s'en soient trouvés plus mal. Le régime constitutionnel fait quelquefois des progrès par l'absence, la folie, la minorité des souverains.

Oui, nous sommes un peu comme ces mages d'Orient. Nous sommes les compagnons de route des étoiles. Celle qu'ils suivaient les a conduits à une crèche, où, sur la paille, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient.

Les étoiles que nous suivons ressemblent à l'étoile des mages ; elles nous mènent à tout, excepté à la richesse. Oui, Messieurs, nous réussirons à tout, excepté à nous enrichir. Ce n'est pas là notre état. Nous laisserons toujours à d'autres le soin alour-

(1) *Le Jour*, 12 janvier 1891. (N. de l'éd.)

dissant d'être riches. Cela ne nous regarde pas. *Vidimus stellam ejus; venimus adorare eum.*

J'ai quelquefois bien envie de savoir ce qui s'est passé dans les royaumes de ces bons monarques, pendant leur voyage à la recherche du vrai Dieu. J'aurais dû demander des renseignements à mon confrère M. de Vogüé. Vous savez que les Vogüé descendent des rois mages — ou du moins de celui d'entre eux qui s'appelait Melchior — et c'est pourquoi l'aîné de la famille porte le prénom de Melchior, en souvenir de ce glorieux ancêtre. Mon confrère doit avoir, dans ses papiers de famille, des renseignements bien intéressants sur lui. Mais rien ne vaut *Vidimus stellam ejus; venimus adorare eum.*

Toujours du latin dans les histoires que je vous conte, et des histoires que seuls les curés savent ! Si j'avais été curé de campagne, comme c'était évidemment ma vocation — quelle profession charmante, comme on y peut faire du bien et être heureux ! — j'aurais prononcé, tous les ans, le panégyrique des rois mages. N'étant pas curé de campagne, m'étant trouvé appelé à d'autres exercices, je verse, quand je suis avec vous, dans mon ornière ; je redeviens curé. Excusez-moi, Messieurs.

Le pardon de 1889 fut particulièrement brillant et animé. Quellien étincelait (1).

Vous parlez comme un oracle, mon cher Quellien, et vous devez être content et fier d'avoir un aussi beau dîner celtique ce soir, un dîner comme vous n'en aviez jamais vu encore...

Je vous assure, Messieurs, que cette fête me remplit de joie. Mon ami Quellien vient de vous dire ce que c'était qu'un pardon. Il y avait des danses, des beuveries ; on y entendait des sermons ; on y gagnait des indulgences. Des indulgences !... Oh ! la bonne chose ! Qui n'en a pas besoin ? Il est vrai que quarante jours, cent jours d'indulgence, quand on a des milliers d'années de purgatoire en perspective, c'est bien peu. Mais, d'un autre côté, ce purgatoire, je me le figure toujours comme quelque chose d'assez plaisant. Ce doit être un séjour fort aimable ; on s'y trouvera en excellente compagnie, car ce ne sont pas toujours, n'est-il pas vrai ? les personnes les plus agréables à connaître qui vont droit en paradis. J'imagine qu'on trouvera là de petites allées discrètes et sombres, où se dérouleront de charmants entretiens, continuation peut-être de délicieux romans commencés sur la terre.

(1) *Le Temps*, 11 mars 1889, *La Pomme*, 25 mars 1889. (N. de l'éd.)

Pour revenir aux pardons, je me représente souvent ceux d'autrefois en Bretagne. A Saint-Yves, par exemple, près de Tréguier, je me rappelle cette chaire adossée au mur de l'église — au moyen âge, vous le savez, on prêchait en plein air. On arrivait à la chaire par une échelle : aucune autre communication, ni par l'intérieur ni par l'extérieur ; aucun escalier. Le prédicateur escaladait la balustrade et parlait. En somme, ce qu'on disait là était assez dans mes cordes, au moins quand on y prêchait le pardon des injures, la réconciliation ; si mon cher saint Yves a inspiré de son tombeau une si bonne doctrine, je suis deux fois son disciple.

J'ai raconté ailleurs comment il fut mon tuteur. A la mort de mon père, ma mère, voyant l'état désespéré de mes affaires, me prit par la main, me conduisit à la chapelle du Minihi et me confia aux soins de l'excellent homme de loi. Je ne peux pas dire que le saint se soit montré, en ce qui me concerne, grand homme d'affaires ; je ne lui en suis pas moins reconnaissant. Je lisais, il y a quelques jours, les documents que mon confrère, M. de La Borderie, a publiés sur sa biographie. Quelques-uns m'ont frappé. On y voit l'homme d'aussi près que s'il avait existé il y a une vingtaine d'années : son costume, ses habitudes, ses manières de faire, tout y est. Saint Yves est un des hommes qui ont le plus honoré la Bretagne. Sa réputation s'est étendue, au xve siècle, dans le monde entier. Un bas-Breton qui fait parler de lui le vaste monde a bien à cela quelque mérite. Pour trouver un saint avocat, on a dû le venir chercher jusqu'en basse-Bretagne ; c'est qu'il n'y en avait pas beaucoup ailleurs.

Mon Dieu ! j'aimerais bien, du haut de cette chaire de Saint-Yves, ou de toute autre, faire un sermon laïque. J'étais fait pour prêcher. Du reste, n'est-ce pas ? je suis un curé raté, et le costume civil ne me va pas du tout ! J'aurais voulu prêcher dans un pardon en Bretagne, et ce que j'aurais aimé prêcher, je le répète, c'est la pacification. Les hommes sont trop divisés ; cela m'attriste. Dans mon enfance, je n'ai pas vu cela : il y avait de grandes divergences d'opinions ; il n'y avait pas de divisions à mort comme il y en a aujourd'hui. Mon père, mon grand-père étaient de grands patriotes ; ils avaient servi la Révolution. En 1815, la situation devint très difficile pour mon père. Il fallait à tout propos la contre-signature d'un chevalier de Saint-Louis. Le principal légitimiste de la localité vint lui dire : « Monsieur Renan, quand vous aurez besoin d'une signature, je ne veux pas que vous en demandiez d'autre que la mienne. » Pas l'ombre de haine entre

des hommes qui, la veille, s'étaient presque tiré des coups de fusil.

Cela commença à changer en 1830. C'est ainsi que la messe qu'on disait pour la fête du roi Louis-Philippe — la messe à Philippe, comme on l'appelait — était une grande cause de divisions. Ma mère m'a raconté qu'un jour elle alla à cette messe ; c'était un dimanche. En y allant, elle rencontra Mme D***, une fort respectable personne, qui demeurait à côté de nous, une vieille légitimiste, bien entendu, qui lui dit : « Comment, madame Renan, vous allez à la messe à Philippe ? » Et ma mère lui répondit : « Mon Dieu ! madame D***, je vais à la messe ; mais, si cela vous fait de la peine, je n'irai pas. »

Ce n'est pas comme cela maintenant ; on est à couteaux tirés. Nous ne voyons pas cela, nous autres qui vivons à Paris. Tout se borne entre nous à de tout petits schismes qui ne tirent pas à conséquence ; n'est-on pas libre de dîner chacun à sa manière ? Mais, en province, c'est autre chose. On se regarde on se serre de bien plus près. Je le répète, tâchons de nous entendre ; les chocs humains ne valent pas la peine que, pour elles, on s'entre-déchire, on se rende l'existence désagréable.

Je ne vois jamais la nouvelle église de Montmartre sans faire diverses réflexions. Si cette église ne reste pas éternellement sous le vocable du Sacré-Cœur — ce qui pourrait bien arriver — j'en voudrais faire un temple à la paix, à la concorde, à la pitié, à l'oubli. J'y voudrais une chapelle pour toutes les victimes, pour tous les vaincus, pour tous les martyrs. Louis XVI y aurait sa place à côté de ses bourreaux. Tous les morts s'y embrasseraient. Les vivants de tous les partis y viendraient prier et se pardonneraient. Tel est mon rêve ; il ne se réalisera pas. Je doute, d'un autre côté, que cette église reste toujours église du Sacré-Cœur.

En tout cas, Messieurs, qu'il ait un temple ou non, que l'Oubli tienne une large part dans nos actes et nos pensées.

Voilà le petit sermon laïque que j'aurais aimé à faire, s'il m'était possible de parler dans une chaire ; ce qui m'est interdit.

Eh bien ! remercions notre cher Quellien de son initiative, et buvons tous, si vous le voulez, à la prospérité de ce dîner, à sa cordialité, à sa gaieté. Saint Yves nous garde des riottes, des zizanies. *Amen.*

A la séance de rentrée en novembre, ces messieurs me demandent, en général, comment j'ai passé mes vacances à Rosmapamon (1).

(1) *Journal des Débats*, 9 novembre 1890. (N. de l'éd.)

Bien, chers amis, très bien, vraiment. J'ai revu mes plus vieilles petites connaissances, des fleurs que je n'ai vues qu'en Bretagne, des oiseaux sur lesquels je me faisais, enfant, toute une mythologie. Je n'entends jamais sans un tressaillement « l'oiseau qui se scie le cœur ». Il a un hoquet étrange qui rappelle le bruit d'une scie qu'on fait aller de haut en bas. Il me troublait ; je me figurais au dedans de lui une petite scie de diamant, aux dents acérées, prodigieusement fines, avec laquelle, pour ne pas suffoquer, il se faisait une entaille au cœur.

Les jeunes filles me paraissent aussi jolies et aussi naïves qu'autrefois ; évidemment, nos doctrines ne les ont pas atteintes. Elles ont le même air de crédulité gaie, résignée. Nous n'aimons bien toute notre vie que les têtes de jeunes filles que nous avons vues de seize à dix-huit ans. J'ai retrouvé plusieurs des petites amies qui jouèrent avec moi quand j'étais enfant et en qui m'apparurent pour la première fois personnifiés le devoir, le charme, la vertu. Elles ne sont plus jeunes, mes petites amies. La pauvre Manon, ma petite bonne, qui avait cinq ou six ans de plus que moi, est morte l'an dernier. Elle appartenait à une famille de pauvres gens légitimistes (cela ne se voit plus) ; nous avions d'interminables discussions politiques ; j'étais philippiste ; elle était carliste ; elle soutenait que Louis-Philippe n'était pas vraiment roi ; car il n'était pas *trôné*, comme elle disait. Elle est morte heureuse, à l'hôpital où je suis allé la voir ; car je donnai de quoi lui faire, après sa mort, ce qu'on appelle une *chapelle*, c'est-à-dire une exposition funéraire à la porte de l'hôpital, où les parents et amis viennent vous dire adieu. Une bonne plus sérieuse fut Marie L***, dont j'ai retrouvé la trace cette année. Elle est hospitalière sous le nom de sœur Marie-Agathe. Elle a sûrement plus de quatre-vingts ans. J'avais six ans ; elle devait en avoir dix-sept ou dix-huit ; je la trouvais alors fort jolie.

Cette sélection des jolies personnes, je la fis de très bonne heure. Le lendemain de notre installation à Lannion (j'avais sept ans), on m'envoya faire une commission chez une tante qui était pour nous d'une grande bonté ; nous avions là deux cousines qui se lièrent bientôt avec ma sœur Henriette. Je fis ma commission tout de travers ; j'avais tout oublié. « Voyons, qui as-tu vu ? Adèle ? Alexandrine ? » Je ne savais pas encore distinguer mes deux cousines par leur nom. Je répondis : « La jolie. » Le soir, ma sœur raconta la chose chez ma tante T*** ; on rit beaucoup ; celle qui n'était pas la jolie, mais qui était la meilleure fille du monde, me fit « la guerre » toute la soirée.

Je répète que j'avais sept ans. La jolie et celle qui, d'après mon avis d'alors, ne l'était pas ont maintenant plus de quatre-vingts ans.

A ce propos, laissez-moi vous dire que j'eus, il y a quelques mois, une vive impression du plaisir que j'éprouvais avec mes jeunes compagnes il y a soixante ans.

Un matin, au Collège de France, Yves, mon domestique, vint m'annoncer qu'une vieille dame et une jeune demoiselle demandaient à me parler. Je donnai ordre d'introduire. La jeune entra seule, s'assit avec une aisance et une grâce charmantes. C'était une enfant de douze ou treize ans, le visage frais et rose, entouré d'une auréole de cheveux blonds bouclés, avec une expression de candeur extrême. Son chapeau était comme je les aime, pas trop ouvert, ni rejeté en arrière. Je crus voir une apparition, comme si une des petites Bretonnes de ma seizième année fût ressuscitée devant moi ; je pensai à celle que j'avais aimée le plus :

Sic oculos, sic illa manus, sic ora ferebat.

Ma petite visiteuse ouvrit tout de suite l'entretien. « Monsieur, me dit-elle, voudriez-vous accepter quelque chose de moi ? — Oui, certes, mademoiselle. » Elle ouvrit un très mignon porte-cartes et en tira une toute petite médaille qu'elle me donna. Comme je la remerciais, elle me dit sans nul apprêt littéraire que j'avais écrit de bien jolies choses, qu'on lui avait cité des pensées de moi (1) qui lui avaient fait plaisir. Pas un mot de religion. Oh ! profonde habileté de la colombe ! Elle savait que la moindre apparence de propagande eût réveillé chez moi le protestataire endurci et qu'une fois engagé dans ces landes arides on n'en sort plus. Elle resta sur le terrain où elle était maîtresse et me laissa lui défilier je ne sais quelle phrase embrouillée sur la distinction entre le cadeau en lui-même et le sentiment qui le fait offrir. En sortant, elle me tendit sa petite main, me permit de la serrer. Je la reconduisis jusqu'à l'antichambre, où je trouvai assise une sorte de vieille religieuse qui l'accompagnait. A un sourire de contentement de la jeune fille, la duègne comprit que j'avais accepté. J'entendis les deux femmes qui causaient très affectueusement de moi en descendant l'escalier.

Je vous demande pardon de me plonger ainsi avec vous

(1) Il s'agissait, je pense, d'*Emma Kosilis*, dont les journaux cléricaux purent donner quelque citation.

dans mes souvenirs ; mais la vie, à mon âge, est faite de souvenirs ; elle est faite aussi de bons moments comme celui-ci. Vous me rajeunissez vraiment et vous paraissez si contents de m'avoir à votre table que j'aurais mauvaise grâce, l'année prochaine, à n'être pas de ce monde pour assister à un rendez-vous pareil.

Quellien a beaucoup d'autres notes ; il racontera tout cela quand je serai mort. Il fera bien toutefois de se borner et de ne pas tomber dans cette erreur que tout le monde doit se plaire à ce que nos souvenirs d'enfance colorent pour nous de reflets décevants. Une histoire de curé, très populaire en Bretagne, me paraît pleine de saine philosophie. Un jour, pendant le sermon, tout le monde fondait en larmes. Un solide gaillard, appuyé à un pilier vers le bas de l'église, restait parfaitement indifférent. « Et vous, vous ne pleurez pas ? lui dit-on. — Moi ! répondit-il, je ne suis pas de la paroisse. »

VII

LES GALLOIS EN BRETAGNE (I)

DANS les derniers jours du mois d'août 1889, l'Association archéologique du pays de Galles, visitant la Bretagne, s'arrêta un moment à ma solitude de Rosmapamon. En me la présentant, mon ami M. John Rhys, professeur de langues celtiques à l'Université d'Oxford, voulut bien dire quelques paroles qui me touchèrent au cœur. Je répondis :

C'est en breton, Mesdames et Messieurs, que je devrais vous remercier. Mais il y a quatorze cents ans que nous sommes séparés ; nos dialectes ont eu le temps de diverger beaucoup ; nous aurions peut-être quelque peine à nous entendre. Et, en anglais... Voilà une de mes hontes. De notre temps, on ne nous apprenait que le latin. Je lis l'anglais, mais je le comprends mal à l'audition, et je ne le parle pas. La faute en est un peu à ma femme, qui m'a servi d'interprète dans les nombreuses occasions où j'ai eu besoin de votre belle langue.

Vous venez de Lannion, la ville natale de ma mère. Je vais vous dire un souvenir que me contait sur cette petite ville votre grand poète Tennyson. Faisant une excursion en Bretagne, il passa une nuit à Lannion. Avant de partir, il demanda le compte à son hôtesse, qui lui répondit : « Oh ! rien, monsieur. C'est vous qui avez chanté notre roi Arthur ! » Notre communauté de race est un des faits historiques dont j'aime le plus à m'entretenir. Je me suis souvent dit que, si les orages que traverse en notre siècle notre pauvre pays de France me forçaient à chercher un asile en Angleterre (cela n'est pas probable : je suis vieux ;

(1) *Revue politique et parlementaire (Revue bleue)*, 31 août 1889. *Le Temps*, 1^{er} sept. 1889 (N. de l'éd.)

et puis ce cher pays a la vie dure : il ne faut pas s'émouvoir à chaque crise qu'il traverse), je me prévaudrais, ne fût-ce que pour amuser un peu le public, de la vieille loi d'Édouard le Confesseur : *Britones Armorici, quum venerint in regno isto, suscipi debent et in regno protegi sicut probi cives de corpore regni hujus ; exierunt quondam de sanguine Britonum regni hujus*. On se souvenait alors de la vieille histoire. Nous n'avons pas, du reste, beaucoup changé. Nous sommes d'une race obstinée, toujours en arrière du temps. Même, quand en apparence nous passons du blanc au noir, nous restons au fond toujours les mêmes. Nos vieux saints étaient très entêtés. Ces bons vieux saints de Bretagne, tous d'origine galloise ou irlandaise, sont ma grande dévotion. Je n'aime pas beaucoup les saints modernes, je l'avoue ; ils sont trop intolérants.

Hélas ! ces véritables saints vont chaque jour se perdant. Le clergé actuel ne les aime pas ; on leur dit la messe une fois par an, dans leur chapelle ; mais on n'est pas fâché quand leur chapelle et leur légende disparaissent. Le clergé sent d'instinct que ces saints d'un autre monde étaient un peu hérétiques et schismatiques ; en tout cas, ils n'ont jamais été canonisés par le pape. Voici, d'après ce que l'on m'a conté, ce qui s'est passé, ici tout près, il y a quelques années. Il y avait une petite chapelle dédiée à saint Beuzec. C'est, je pense, le vieux nom de Budoc. Sa statue de pierre étant devenue à peu près informe, le curé fit une quête pour la renouveler. Cela produisit une quarantaine de francs, avec lesquels le curé acheta, chez les imagiers de la rue Saint-Sulpice, une vierge de Lourdes, qu'il substitua habilement à la statue décrépite. Voilà comment on supprime un saint, pour le remplacer par l'effigie d'un triste miracle moderne. Au ciel, nous le savons, saint Beuzec est inattingible. Mais, sur la terre, que de dangers courent ces vieux patriarches de notre race ! Quelques bonnes femmes savent encore leurs légendes, que le curé feint d'ignorer ; il importe au plus vite de les recueillir.

Les ressemblances sont grandes entre nous. Les différences, au contraire, me semblent assez faibles. Vous êtes protestants ; nous sommes catholiques. Oh ! que voilà une

différence secondaire ! Protestants et catholiques, ne sont-ils pas également près de Dieu, quand ils pratiquent la religion du cœur ? J'ai coutume de dire que, selon beaucoup d'analogies, les populations bretonnes de France auraient dû devenir protestantes comme celles d'Angleterre. Le sentiment religieux, chez ces peuples, est très profond, très individuel, très détaché des formes et des livres. Renée de France, la fille d'Anne de Bretagne, fut le plus ferme appui de Calvin. La puissance de Rome, en ces parages, s'est faite par les concordats français, qui ont eu pour résultat que, depuis des siècles, il n'y a presque pas eu dans les pays bretons d'évêques parlant breton.

Vous êtes bons Anglais, nous sommes bons Français : deux belles traditions civilisatrices. Un haut devoir nous incombe aux uns et aux autres. C'est de maintenir en bonne amitié les deux grandes nations entre lesquelles nous sommes partagés, et dont l'action commune, la rivalité, si l'on veut, est si nécessaire au bien de la civilisation. C'est si bête de se haïr ! En travaillant à la paix, nous travaillerons véritablement à une œuvre celtique.

Si le temps me le permettait, je vous dirais mes idées sur l'ethnographie de la France et du Royaume-Uni. Mon opinion est que la proportion des éléments celtiques et germaniques y est à peu près la même. Les Anglo-Saxons, pas plus que les Francs, n'amenèrent de femmes avec eux. Le triomphe de la langue anglo-saxonne vint de ce que le latin n'avait pas tué chez vous les dialectes celtiques comme il l'avait fait de ce côté du détroit. L'anglo-saxon se fût éteint devant le britanno-romain, comme le franc s'est éteint devant le gallo-romain... Mais je vous ai déjà trop retenus par mon bavardage. Vous avez hâte d'aller faire vos dévotions à Notre-Dame de la Clarté et à saint Guirec. J'y vais avec vous.

VIII

PEUT-ON TRAVAILLER EN PROVINCE ?

DISCOURS PRONONCÉ EN SORBONNE
A LA SÉANCE GÉNÉRALE DU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS
SAVANTES, LE 15 JUIN 1889 (1)

Messieurs,

QUAND un message bienveillant de M. le ministre de l'Instruction publique vint me proposer, il y a un mois, l'honneur de prendre part à cette réunion solennelle, je fus tellement touché du plaisir que j'aurais à m'entretenir quelques instants avec vous que j'oubliai la sage résolution que j'avais prise, il y a quelques années, de ne plus parler dans ce vaste amphithéâtre, fait pour des voix plus jeunes que la mienne et plus assurées d'elles-mêmes. La tentation était trop forte cependant. Un auditoire tel que le vôtre, résultat d'une sélection si éclairée, me semble une rare fortune ; votre réunion m'apparaît comme la preuve vivante d'une pensée qui m'est habituelle ou, pour mieux dire, comme l'argument décisif en faveur d'une protestation qui m'échappe toujours quand j'entends émettre cette opinion, déplorablement erronée, qu'on ne peut travailler qu'à Paris. En un jour comme celui-ci, une telle assertion est sûrement un non-sens. En présence de si hautes récompenses et de cette masse de travaux à laquelle les juges les

(1) *Journal des Débats, Le Temps, Journal officiel*, 16 juin 1889.
(N. de l'éd.)

plus compétents rendent hommage, après avoir entendu vos savantes discussions sur les objets infiniment variés dont s'occupe l'esprit humain, la fécondité savante de la province n'a pas besoin d'être démontrée. Il n'en est pas moins vrai que l'opinion contraire égare beaucoup d'esprits, fausse beaucoup de carrières ; j'en voudrais rechercher avec vous l'origine, les causes, et, s'il est possible, indiquer quelques remèdes au moyen desquels certains inconvénients réels pourraient être atténués.

L'opinion qui veut qu'on ne puisse travailler en province n'a pas cent ans. Il y a cent ans, Buffon venait de mourir ; les grandes lignes de l'histoire de la nature avaient été découvertes à Montbard. Un peu auparavant, Montesquieu avait découvert les lois les plus profondes de l'histoire politique à Bordeaux. Non seulement on travaillait alors en province, mais on y faisait des chefs-d'œuvre. La concentration des choses de l'esprit à Paris commence dans les premières années du XIX^e siècle. Autour de ce centre merveilleux de lumière et d'esprit ne pouvait manquer de se former, par la loi des contrastes, une zone d'ombre. Un puissant drainage des forces intellectuelles de la France s'opérait. La Constitution de l'an III avait décidé qu'il y aurait pour toute la République un Institut national chargé de recueillir les découvertes, de perfectionner les arts et les sciences. Quelques semaines après, la Convention décrétait : « L'Institut national des sciences et arts appartient à toute la République : il est fixé à Paris. »

Il est clair que cette décision ne provoqua pas une objection quand elle fut prise. Dans la première organisation, l'Institut se composait d'un certain nombre de membres résidant à Paris et d'un égal nombre d'associés habitant les différentes parties de la République. Au bout de peu d'années, on reconnut l'impossibilité de recruter convenablement la moitié provinciale : la résidence à Paris fut de rigueur. La loi inéluctable s'accomplissait. Une maxime soutenue en pratique même par ceux qui la blâment en théorie ne saurait manquer d'avoir des racines profondes. La tendance exagérée à la centralisation parisienne a dû, par quelque côté, avoir raison à son jour.

Elle eut sa raison, en effet, dans une nécessité très réelle, dans un état momentané de la science qui voulut que, pour un temps, les efforts créateurs fussent concentrés sur un seul point. Le budget de la science était faible alors : l'outillage était restreint ; les moyens de recherche, singulièrement limités, ne pouvaient sans dommage être émiettés. Les maîtres aussi étaient peu nombreux. Quand Laplace tenait à lui seul le problème de la mécanique de l'univers ; quand le laboratoire de Berthollet concentrait les efforts d'une chimie encore naissante ; quand la lutte de l'histoire naturelle se passait tout entière autour de Cuvier et de ses émules ; quand les études orientales relevaient de Silvestre de Sacy, la multiplicité des écoles était inutile. Elle eût même pu être funeste. La création dans l'ordre scientifique, littéraire, et dans l'ordre des arts, a lieu, d'ordinaire, sur des points très déterminés ; l'âge créateur est nécessairement unitaire. L'endroit où travaillait Galilée accaparait forcément l'astronomie. Quand Descartes et Newton tenaient dans leur cerveau la plus haute pensée de leur temps, ils étaient aussi de terribles centralisateurs.

Il n'est donc pas surprenant que la période brillante et féconde que la France a traversée depuis soixante-quinze ans ait exigé un centre d'éclosion, une sorte de nid puissamment surchauffé et savamment disposé pour l'incubation de tant de germes qui sont devenus, à l'heure qu'il est, des mondes distincts. La chaleur pour les âmes, comme pour les corps, se produit par le rapprochement. Les origines de chaque science nous reportent presque toujours à une école très fermée, à un œuf, si j'ose le dire, contenant le principe d'évolution et la nourriture du nouveau-né.

Pour faire la carte du ciel, il fallait un observatoire. L'œuvre de rénovation des textes anciens n'était possible que près d'une vaste bibliothèque de manuscrits. Abel Rémusat n'aurait pas créé la science du chinois dans une ville où il n'y aurait pas eu une collection de livres chinois.

Mais l'état des choses est maintenant tout autre. La maturité où sont arrivées un grand nombre de sciences permet d'excellents travaux hors des centres où la création

s'est d'abord faite. Les livres et les recueils scientifiques sont devenus si nombreux qu'il est permis d'arriver par la lecture à des combinaisons originales. Sans parler de l'histoire locale, si pleine d'intérêt, une moitié au moins de l'œuvre scientifique peut se faire par le travail de cabinet. Dans beaucoup de branches de la science, dans la plupart des études orientales, par exemple, la consultation des vieux livres, antérieurs à l'avènement des méthodes modernes, n'a qu'une importance secondaire. Au moyen de sacrifices assez limités, un chercheur sagace peut, sur une foule de questions de premier ordre, avoir autour de lui tous les éléments pour des recherches critiques entièrement neuves. Il est même bien remarquable que ce sont les sciences les plus jeunes qui exigent le moins d'appareil et qui pourraient le mieux se cultiver dans des villes peu riches en dépôt de livres anciens. Soit la philologie comparée, par exemple. Avec une première mise de fonds de quelques milliers de francs et l'abonnement à trois ou quatre recueils spéciaux, on posséderait tous les outils nécessaires pour ces longues et patientes comparaisons auxquelles la tranquillité d'esprit dont on jouit en province offre des conditions si favorables.

Un très grand nombre de branches d'études pourraient ainsi être cultivées d'une façon toute privée et dans les endroits les plus retirés. Le plus bel exemple à cet égard a été donné par l'illustre Borghesi, qui, de propos délibéré, choisit Saint-Marin pour en faire le centre des études d'épigraphie latine. Il préféra un village libre, où personne ne s'occupait de lui que pour le saluer respectueusement, à la Rome papale, où l'on se serait fort occupé de lui, mais pour le gêner.

J'en dirai autant des idées philosophiques générales. Darwin ne voulut jamais quitter le village où une sorte de hasard l'avait fixé. Laissant à Paris et aux grands centres les raretés, les spécialités restreintes, les recherches qui exigent de puissants outillages, la province pourrait ainsi entreprendre fructueusement une foule de travaux réservés jusqu'ici aux capitales scientifiques et maintenant possibles partout. Que chaque branche de la science ait ses

revues (s'il m'était permis de formuler un vœu, en passant, je demanderais qu'elles ne fussent pas trop multipliées), ses recueils périodiques tenant les lecteurs au courant de ce qui se fait dans chaque atelier de recherches ; que les bibliothèques de villes et de facultés contiennent les collections que les particuliers peuvent difficilement posséder ; que chacun soigne sa propre bibliothèque comme une partie de lui-même, et la différence de Paris et de la province relativement au travail n'existera plus, et, à la prochaine revision des règlements de l'Institut, l'article qui exige le domicile à Paris pourra être supprimé sans aucun inconvénient.

Même en ce qui concerne les travaux supposant de vastes dépôts d'anciens livres, travaux pour lesquels Paris possède assurément d'immenses avantages, la province ne sait pas toujours les ressources dont elle dispose. Peu de jours après que j'eus passé mon agrégation de philosophie, en 1848, je reçus ma nomination de professeur au lycée de Vendôme ; ce qui me contraria bien un peu, car j'avais commencé ma thèse sur Averroès et l'averroïsme ; M. Cousin, M. Le Clerc avaient la bonté de s'y intéresser. Je m'adressai à M. Cousin, qui me répondit par un petit billet à peu près ainsi conçu : « S'il s'agit d'attester à l'administration, mon cher Renan, que Vendôme est l'endroit du monde le plus mal choisi pour traiter d'Averroès, je lui dirai cette vérité incontestable. » Je ne sais si Vendôme, en effet, est riche en vieux livres de philosophie. Mais je dois dire qu'une partie au moins de ma thèse, je l'ai faite en ces parages. Étant allé passer quelques mois à Saint-Malo, ville qui n'est pas beaucoup plus savante que Vendôme, j'y trouvai une bibliothèque, formée d'anciens fonds de couvents, où dormaient sous une couche épaisse de poussière toute la scolastique, les éditions d'Aristote avec les commentaires d'Averroès, imprimés à Venise, les index de Zimara, une bonne partie des gloses des maîtres padouans. Ah ! certes, il y avait longtemps qu'on ne les avait lus ! Les avait-on même jamais lus ?... Quoi qu'il en soit, c'est au milieu de ces volumes poudreux que je composai plusieurs chapitres de mon histoire de l'averroïsme. J'en rap-

portai la conviction qu'en sachant bien chercher on trouverait en province infiniment plus d'éléments que l'on ne croit pour ces travaux historiques d'intérêt général.

Et combien les conditions de paix que présente la vie de province vaudraient mieux, pour de tels travaux, que les conditions étroites, troublées, instables, précaires de la vie de Paris ! Une des nécessités de l'érudition est un local vaste, commode, où l'on n'ait à craindre ni les déménagements ni les dérangements. Les sciences philologiques, comme les sciences physiques, ont besoin de laboratoires garnis de nombreuses tables pour empêcher les travaux de se confondre, se prêtant à ces arrangements personnels de bibliothèque qui sont la moitié du travail scientifique. L'amour de la vérité, d'ailleurs, rend solitaire : la province a la solitude, le repos, la liberté.

J'y ajouterai l'agrément et le sourire de la nature. Pour ces austères travaux, il faut le calme et la joie de l'esprit, le loisir, la pleine possession de soi-même. Une jolie maison dans les faubourgs d'une grande ville ; une longue salle de travail garnie de livres, tapissée extérieurement de roses du Bengale ; un jardin aux allées droites, où l'on peut se distraire un moment avec ses fleurs de la conversation de ses livres : rien de tout cela n'est inutile pour cette santé de l'âme nécessaire aux travaux de l'esprit. A moins d'être millionnaire (ce qui est rare parmi nous), ayez donc cela à Paris, à un quatrième étage, dans des maisons banales, construites par des architectes qui, pas une fois, ne se sont posé l'hypothèse d'un locataire lettré ! Nos bibliothèques, où nous aimerions tant à nous promener dans la variété de nos livres et de nos pensées, sont des cabinets noirs, des greniers où les livres s'entassent sans produire la moindre lumière. Paris a le Collège de France ; cela suffit pour m'y attacher. Mais, certes, si le Collège de France était, comme une abbaye du temps de saint Bernard, perdu au fond des bois, avec de longues avenues de peupliers, des chenaies, des ruisseaux, des rochers, un cloître pour se promener en temps de pluie, des files de pièces inutiles où viendraient se déposer sur de longues tables les inscriptions nouvelles, les moulages, les estam-

pages nouveaux, on y attendrait la mort plus doucement, et la production scientifique de l'établissement serait supérieure encore à ce qu'elle est ; car la solitude est bonne inspiratrice, et les travaux valent en proportion du calme avec lequel on les fait.

Nous exagérerions notre thèse, nous la fausserions même, si nous venions soutenir que, pour la culture scientifique, les avantages sont partout les mêmes. Toutes les villes ne peuvent avoir un Institut, un Collège de France, un Observatoire, un Muséum, une École des Chartes. Toute faculté des lettres ne peut avoir une chaire d'arabe, une chaire d'égyptologie, une chaire d'assyriologie. Il est d'ailleurs un certain genre d'excitation générale et, si j'ose le dire, d'initiation dont Paris aura longtemps encore le secret. Le sceau de la grande culture ne saurait guère se prendre qu'à Paris. Mais, une fois le sacrement reçu, on en peut longtemps garder l'efficace et le parfum. Le musulman zélé qui va aux villes saintes ne s'impose pas d'y demeurer ; il porte partout avec lui le feu sacré qu'il y a puisé, la confirmation qu'il y a reçue, l'esprit qui lui a été communiqué. Paris, au moyen âge, était un centre d'éducation intellectuelle pour tout le monde ; on s'y formait, mais on n'y restait pas. Chacun, après y avoir étudié, enseigné même, retournait dans son pays et développait à sa guise le germe qui lui avait été inoculé.

Continuez donc, Messieurs, votre œuvre excellente ; continuez à jouir de votre bonheur, que, peut-être, comme le laboureur de Virgile, vous n'appréciez pas assez. Le bonheur de la vie, c'est le travail, librement accepté comme un devoir. Un beau mot de l'Écclésiaste est celui-ci : « *laetari in opere suo* : se réjouir en son travail. » Comme professeur de langue hébraïque, je suis obligé de dire que la nuance de l'original n'est pas tout à fait cela. L'auteur, à cet endroit, veut parler du plaisir légitime qu'on éprouve à mener joyeuse vie avec la fortune qu'on a légitimement acquise par son travail. Mais souvent, dans ces vieux textes, la traduction vaut mieux que l'original. *Laetari in opere suo* ! La satisfaction intime que procure l'œuvre scientifique vient de l'assurance qu'on a de travailler à une œuvre

éternelle, dont l'objet du moins est éternel, à une œuvre que toutes les nations éclairées poursuivent par les mêmes méthodes et en obtenant des résultats comparables entre eux.

Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui pensent que la culture de l'esprit doive être régionale. L'esprit humain n'a pas de région. La bonne méthode n'a rien de local ni de provincial. Il n'y a qu'une chimie, qu'une physique, qu'une physiologie ; il n'y a non plus qu'une philologie, qu'une critique. Tout ce qui est goût littéraire, charme, poésie, amusement, sensations religieuses, souvenirs d'enfance et de jeunesse, peut revêtir une forme locale ; mais la science est unique comme l'esprit humain, comme la vérité. Le malade, le plus impartial des hommes, car il ne veut qu'une chose, être guéri, ne s'adresserait jamais à la médecine régionale, s'il y en avait une ; il sera toujours pour la médecine sans épithète, pour la bonne.

La haute production intellectuelle de chaque province ne doit avoir aucun cachet provincial. Toute sa vie, on aime à se rappeler la chanson en dialecte populaire dont on s'est amusé dans son enfance ; mais on ne fera jamais de science, de philosophie, d'économie politique en patois. Le progrès dans l'ordre scientifique ne doit pas consister à diviser l'esprit humain par provinces ; il doit consister à supprimer la distinction de la capitale et des provinces, à faire de toute la France intellectuelle une seule armée travaillant d'un effort commun au profit de la science, de la raison, de la civilisation.

IX

DISCOURS

PRONONCÉ A LA FÊTE DES FÉLIBRES

A SCEAUX, LE 21 JUIN 1891 (1)

VOUS m'avez rempli de joie, Messieurs, en venant, il y a quelques jours, me chercher dans le fauteuil où me cloue la vieillesse, pour m'associer à vos fêtes. J'aime fort à me trouver avec des gens qui savent s'amuser encore. C'est si rare et c'est si bon ! Après avoir beaucoup réfléchi sur l'infini qui nous entoure, j'arrive à trouver que ce qu'il y a de plus clair, c'est que nous n'en saurons jamais grand'chose. Mais une bonté infinie pénètre la vie, et je suis persuadé que les moments que l'homme donne à la joie doivent compter parmi ceux où il répond le mieux aux vues de l'Éternel.

Florian, votre patron, et son grand maître Voltaire étaient bien de cet avis, et voilà pourquoi tout cet appareil de festivité m'enchanté, Messieurs. Vous avez compris que ce qui réjouit le cœur de l'homme, en l'améliorant, est inséparable de ce qui lui rappelle son enfance et le pays où il a d'abord été heureux. Chacun vaut en proportion des joies qu'il a goûtées au début de la vie et de la dose de bonté qu'il a trouvée autour de lui. La langue que nous avons d'abord balbutiée, la chanson en dialecte local que nous avons entendu chanter à quinze ans, mille particularités chères au cœur, qui nous rappellent nos origines,

(1) *Journal des Débats, Le Temps*, 22 juin 1891. N. de l'éd.)

humbles mais honnêtes, font de la terre natale une sorte de mère vers le sein de laquelle on se tourne toujours. Le souvenir est, pour chaque homme, une partie de sa moralité ; malheur à qui n'a pas de souvenir !

Vous faites donc quelque chose d'éminemment bon, sain et salubre, Messieurs, en vous groupant autour de ce drapeau de la terre natale, qu'on aime pour les motifs les plus divers, mais qui ne symbolise rien que de pacifique et de pur. Le Breton aime sa Bretagne, où il a été pauvre, justement parce qu'il y a été pauvre ; le Normand aime sa riche et plantureuse Normandie, parce qu'elle a tous les dons de la terre et du ciel ; l'Alsacien aime son Alsace, parce qu'elle souffre... Et vous, Messieurs, vous aimez ce rayonnant pays, antique par son génie, toujours jeune par ses idées généreuses, riche de toutes les gloires, qui tant de fois a su donner aux plus grandes pensées de la patrie française une expression sonore entendue du monde entier.

Par une suite naturelle du sentiment noble et désintéressé dont vous êtes remplis, vous avez voulu m'associer, moi bas-Breton, à une fête destinée à rappeler, au milieu de nos pays un peu tristes, vos ardeurs du Midi, vos splendeurs provençales. Vous pensez qu'au temps où nous sommes il ne s'agit pas de rétrécir, il s'agit d'élargir. En aimant ma Bretagne, en me réunissant quelquefois dans l'année à des compatriotes qui me sont chers, je fais ce que vous faites, Messieurs. Nous travaillons à la même œuvre, à garder au cœur ses voluptés intimes, à empêcher l'homme de se déplanter totalement du sol où il naquit, à sauver ce qui reste encore des joies simples de l'âme, au sein d'une vie que les soucis compliqués de la société moderne ont un peu décolorée.

Mon ami, M. Quellien, le fondateur du dîner celtique, a eu à cet égard des idées tout bonnement de génie. Quellien a une ethnographie qui n'appartient qu'à lui. Tout le monde est celté à ses yeux. J'ai vu à son dîner des Lithuaniens, des Hongrois, des Polonais, des nègres. Au mois d'avril, il y a un pardon à la mode de Bretagne, où tout le monde peut être Breton une fois dans l'année. Vous aussi, vous voulez qu'on puisse être Méridional une fois par an.

Merci de m'avoir, par votre invitation, procuré ce bon jour. La science, la pensée abstraite, poursuivant la vérité, n'ont pas de province, pas même de patrie. Mais la poésie, la chanson, la prière, le contentement, la tristesse sont indissolublement liés à la langue de notre enfance. La vie est à plusieurs degrés ; la vie de l'ensemble n'enlève rien à l'intensité de la vie des éléments constitutifs. Le lien qui nous attache à la France, à l'humanité ne diminue pas la force ni la douceur de nos sentiments individuels et locaux. La conscience du tout n'est pas l'extinction de la conscience des parties ; elle en est la résultante, le complet épanouissement.

C'est par les profondeurs mêmes de notre unité française que nous sympathisons les uns avec les autres, que nous nous comprenons. Les mêmes artères nous ont nourris avant de naître ; nous nous aimions en naissant. Je me rappelle que, bien avant d'avoir quitté la Bretagne, je pensais à la Provence ; mon imagination rêvait de votre *gai savoir* et de vos îles d'or. Ma mère avait un vieux livre qu'elle appelait *les Cantiques de Marseille* ; elle l'aimait beaucoup ; je l'ai encore ; il s'y trouve des choses charmantes.

J'avais vingt-cinq ans quand je traversai pour la première fois le pays que je n'avais connu, jusque-là, que par les livres. Mon Dieu ! quelle révélation ce fut pour moi ! Je n'avais jamais vu de montagnes. Le matin où je me réveillai au milieu des montagnes du Forez, cet horizon dentelé me remplit d'étonnement. Lyon devint, dès lors, une des villes que j'aime le plus. Je descendis le Rhône, en un jour, de Lyon à Avignon. Quel enchantement ! Le matin, à quatre heures, les brouillards froids des quais de Perrache ; à Vienne, le commencement du jour ; à Valence, un ciel nouveau, le vrai seuil du Midi ; à Avignon, une soirée lumineuse. C'était le 5 octobre 1849. J'en fus si charmé que, huit ans après, je voulus faire le même voyage avec ma femme. Il y fallut mettre de l'obstination. On nous soutenait, à Lyon, que les bateaux ne fonctionnaient plus. Nous en découvrîmes un pourtant, qui transportait encore les marchandises les plus grossières. Il consentit à nous

prendre ; l'inconfortable dépassait tout ce qu'on peut imaginer ; mais nous fûmes ravis.

Depuis lors, votre Provence est devenue le pays de ma prédilection quand je veux faire un voyage en esprit dans le passé. Arles, Montmajour, Saint-Gilles, Orange font partie de mes cadres d'imagination pour l'antiquité et le haut moyen âge. Votre poésie du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècle est une des apparitions classiques les plus belles que je connaisse. La Grèce est loin ; mais nous avons chez nous une Grèce qui vaut l'Attique et le Péloponèse, cet admirable rivage qui va de l'embouchure du Rhône à Vintimille, Marseille, en particulier, qui ressemble si fort aux côtes de l'Hellade que les marins de Phocée s'y trompèrent et se crurent chez eux.

Ai-je renoncé à visiter encore une fois ces terres enchantées ? Il m'en coûterait de me l'avouer à moi-même. Non, je reverrai votre beau pays. Je n'ai jamais été à Aigues-Mortes, à Saint-Remy, aux Baux, à la source du Vaucluse. Et puis, je veux embrasser Mistral chez lui ; j'irai à Mailanne. Chaque année, je passe trois mois au bord de la mer, au fond de ma chère Bretagne. Oh ! ce m'est une grande joie. Je retrouve là une foule de souvenirs, des oiseaux, des fleurs, des jeunes filles exactement semblables à celles qui me plaisaient jadis par leur petit air sage et modeste. Mais le soleil ?... Ah ! il est rare en ces parages et un peu pâle. Les brumes sont ravissantes ; mais le soleil, c'est la vie. J'irai vous le demander. Si j'étais assez riche pour avoir deux maisons de campagne sous le ciel, c'est chez vous que j'aurais une retraite d'hiver. Je ne rêve pas de pareils excès de luxe ; mais vous me découvrirez, sur quelque point de votre rivage grec, un coin bien tranquille, bien soleillé avec deux ou trois pins parasols, où je puisse de temps en temps aller chercher un peu de lubrifiant pour mes muscles appauvris et mes articulations dessoudées.

Je me ferais scrupule de retarder par de longs discours vos exercices patriotiques et vos plaisirs. J'ai hâte de voir ces divertissements exquis. Je suis pressé d'assister à votre Cour d'amour, qui me fait rêver. Qu'est-ce que cela peut être ? Et votre farandole ? Et la tarasque ? Je ne veux

rien perdre, dussé-je arriver à Paris à des heures indues.

Par votre gaieté, par votre entrain, par votre sentiment juste et vrai de la vie, vous corrigez excellemment nos maladies du Nord, ce pessimisme, cette âpreté à se torturer, cette subtilité qui porte des gens jeunes encore à se demander si l'amour est doux, si la science est vraie, si les roses sont belles ! Vous savez rire et chanter. Vous chantez également bien en deux langues. Bénissons donc, chers amis, en dépit des mauvais hasards de l'histoire, le jour qui nous fit frères. Ce jour-là fut un bon jour. Il est entendu que les Bretons seront désormais les bienvenus chez les félibres, et les félibres chez les Bretons. Le royaume d'Is est frère du royaume d'Arles, et puis il y a aussi un domaine qui nous est commun, c'est le *royaume de féerie*, le seul bon qui soit en terre. Là, le roi Arthur est retenu depuis plus de mille ans par des liens de fleurs. Les quatre licornes blanches qui l'ont emporté sont attelées ; sur un signe, elles vous enlèveront.

Vive le Midi, Messieurs, le Midi qui, à toutes les époques, a fourni une part si capitale à la grande sélection du génie français ! Vive cette pauvre Bretagne que vous avez voulu appeler à votre fête ! Et puis vive Paris, la seule ville du monde où ce qui se passe aujourd'hui soit possible : Paris, la ville commune des panégyres, où le Breton tient ses pardons, le Méridional ses félibriges, où chacun exprime la poésie de sa terre natale, chante ses gloires locales, regrette son village, maudit la centralisation à son aise ; Paris, où chaque province vit et fleurit parfois plus activement que chez elle, où les sentiments les plus divers se traduisent tous en bon français, langue fort délectable, quand elle est maniée par des artistes comme les vôtres, Messieurs.

Vive notre chère patrie française, mère de ces diversités, toutes aimables, toutes excellentes à leur manière ! Votre association a le premier rang, parmi tant d'autres manifestations des consciences disparues en apparence, qui renaissent en ce siècle de la résurrection des morts. Elle doit son rang à votre sagesse, à votre largeur d'esprit. C'est ce don particulier d'accueilance, d'ouverture, de courtoisie qui

m'a valu la faveur que vous m'avez faite, et qui comptera entre mes plus chers souvenirs. Je suis vieux ; j'en suis au temps où l'on doit songer à meubler sa tête des pensées qui l'occuperont dans la vie éternelle. Ce sera si long ! Ce sont, je pense, les dernières images qui seront les plus tenaces et rempliront notre âme immortelle pendant des siècles sans fin. Eh bien ! j'ai en ce moment sous les yeux de charmantes images ; je vais les garder précieusement ; je veux mettre votre félibrige de 1891 parmi les choses auxquelles je penserai durant toute l'éternité.

X

FÊTE DE BRÉHAT (1)

Au mois d'août dernier, quelques amis de Paimpol et de Bréhat vinrent me proposer des arrangements aimables pour revoir cette chère île de Bréhat, où j'ai passé dans mon enfance de si bons jours. Cette petite fête eut lieu le 11 septembre. Par sa gaieté et sa cordialité, elle enchantait ceux qui la virent (2). Au dîner, M. Ollivier, maire de Bréhat, m'ayant adressé quelques paroles de bienvenue, je le remerciai à peu près ainsi qu'il suit :

Quelle joie pour moi, Messieurs, de revoir Bréhat en si bonne et si joyeuse compagnie ! Voilà près de soixante ans que je vis votre chère petite île pour la première fois. Ma tante Périne, la sœur de mon père, si vivante, si gaie, demeurait là-bas, à Nod-er-Gall. Les familles Ollivier, Guyomar, Barach, Petibon, et aussi le curé d'alors étaient pour moi pleins de bonté. Dix ans après, le curé ne me comprenait plus beaucoup. Il me voyait lire toute la journée ; il ne savait pas bien où cela me mènerait. Votre île était charmante alors, et ce que je viens de voir tout à l'heure me prouve qu'elle n'a rien perdu depuis. Les mœurs étaient d'une extrême civilité. C'était une vraie île des Phéaciens. Il n'y avait guère que des femmes dans l'île ; les hommes étaient toujours en mer. Cela avait créé des habitudes de vie tout à fait aimables. La propreté était

(1) *Le Figaro*, supplément littéraire, 12 septembre 1891. (N. de l'éd.)

(2) M. Perrot, mon confrère à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui voulut bien être de la fête, en a fait un récit plein de vie dans le *Journal des Débats* (14 septembre 1891).

exquise ; chaque maison était un petit musée, le mari tenant à honneur de rapporter à la maison les curiosités des pays où il avait été. Des marins de distinction se prenaient de goût pour l'île et venaient y mourir.

Chaque année je venais ainsi avec ma mère voir ma tante Périne, qui m'aimait beaucoup, car elle trouvait que je ressemblais à mon père. J'ai formé ici, sur vos rochers, dans vos sentiers, bien des plans, rêvé bien des rêves, dont j'ai réalisé un tiers ou un quart. C'est beaucoup ; je m'estime heureux ; je me place parmi les privilégiés de la vie. J'étais autrefois plus triste qu'à présent ; car j'avais peur de mourir jeune (malheur qui désormais ne m'arrivera pas) et de ne pouvoir produire au dehors ce que j'avais dans l'esprit. Oh ! certes, si je vivais longtemps encore, j'aurais de quoi faire ; j'ai des projets de travail pour trois ou quatre vies. Je voudrais écrire une histoire de la Révolution française d'une manière qui la présenterait comme un accès de fièvre grandiose, étrange, horrible et sublime, un acte fondateur, espérons-le. Je voudrais composer une histoire d'Athènes presque jour par jour, une histoire de la science et de la libre pensée, racontant la manière dont l'homme est arrivé à savoir un peu comment le monde est fait. Je voudrais écrire une histoire de Bretagne en six volumes. Je voudrais apprendre le chinois et reprendre avec critique toutes les questions relatives à l'histoire et à la littérature chinoises, etc. Je ne ferai rien de tout cela. Mais, après tout, d'autres le feront mieux que moi ; j'ai achevé ce à quoi je tenais le plus, et peut-être aurai-je encore quelques années pour m'amuser un peu. Je rêve quelquefois comme assez heureuse une période de demi-assoupissement, où, ayant donné ma démission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, je ne lirais que des romans, des romans modernes, le roman du jour. Enfin je suis heureux d'avoir encore gardé la force de continuer des travaux assez difficiles. Il y a une foule de choses que j'aurais voulu savoir et que je ne saurai jamais. Mais pourquoi reprocher à la nature ce qu'elle nous a refusé ? Soyons-lui reconnaissants de ce qu'elle nous a donné. J'ai traversé le monde à un moment intéressant

de son développement, et, après tout, je l'ai bien vu. L'humanité fera après moi des choses surprenantes ; je peux bien me reposer content durant toute l'éternité.

Oui, si j'ai gardé la gaieté, le sentiment du devoir, le vif goût des choses, je l'attribue à la grande bonté que j'ai toujours trouvée autour de moi. Dès ma naissance, j'ai été entouré de gens excellents. Notre famille, nos amis avaient pour moi une grande affection ; j'étais très aimé de mes maîtres ; mais ici je m'arrête... mes anciens maîtres, de bien honnêtes gens, un peu bornés, ne veulent pas que je parle d'eux ; ils se fâchent quand je leur suis reconnaissant. Oh ! je le serai tout de même... Je garderai jusqu'à la fin la foi, la certitude, l'illusion, si l'on veut, que la vie est un fruit savoureux. Ceux qui la comparent à la rose de Jéricho, qu'on trouve en la froissant pleine de cendre, mettent leur propre faute sur le compte de la nature. Il ne fallait pas la froisser ; une rose est faite pour être sentie, regardée, admirée, non pour être froissée. Il n'y a pas une créature humaine à qui j'en veuille. Les évêques, les curés aussi me disent quelquefois beaucoup d'injures ; ils ont tort. A moins que les temps ne changent, ils ne peuvent pas me faire grand mal, et, après tout, le mal que l'Église peut me faire n'est rien auprès du bien qu'elle m'a fait. Nous autres libéraux, nous ne demandons qu'une seule chose, c'est que chacun ait la liberté de bâtir à sa manière son roman de l'infini. Tout ce qu'on balbutie en pareille son roman de l'infini. Tout ce qu'on balbutie en pareille matière revient à peu près au même et se résume à dire que, sur ce qui dépasse notre pauvre monde, on ne sait pas grand'chose. A la grâce de Dieu !... Je ne crois pas que le pessimisme fleurisse jamais en Bretagne. Notre vie, notre nature sont quelque chose de petit, mais d'aimable. Pour moi, j'ai gardé le goût de la vie ; c'est une bonne aventure ; je ne demanderais pas mieux que de recommencer.

A quelques lieues d'ici, il y a un bon pays, le pays de Goëlo (l'ancienne *Golovia*), où il y avait encore, il y a cinquante ans, des Renan sans nombre. C'étaient des gens pauvres, de bonne race, obstinés, bien portants, peu blasés, nullement usés par la littérature. Ah ! s'ils eussent été riches, instruits, je ne serais pas de ce monde. Ces bonnes

gens ne m'ont pas légué grande fortune ; mais ils m'ont donné contentement qui passe richesse ; ils m'ont légué leurs vieilles économies de vie ; je pense pour eux. J'ai été sauvé par leur pauvreté, par leur ignorance. Cela me fait quelquefois concevoir des doutes sur la nécessité de l'instruction primaire à outrance. Mais ces doutes, je les chasse. Le réservoir d'ignorance, ou plutôt de conscience dormante, nécessaire à la conservation de l'humanité, se défendra de lui-même. L'ignorance, la mauvaise herbe, n'a pas besoin d'être cultivée. Seulement, la mauvaise herbe a du bon aussi. C'est le gazon qui tapisse le monde, le garde toujours vert.

Merci donc, Messieurs, de la bonne pensée que vous avez eue de m'inviter à cette fête, qui me laissera un délicieux souvenir. Merci, cher monsieur Dayot, de votre initiative, qui a su grouper ici tout ce que le département des Côtes-du-Nord a de plus éclairé, de plus libéral. Merci, Monsieur le maire, d'avoir si bien organisé cette fête et de m'avoir réuni à des personnes de ma famille qui me sont chères. D'ici, je vais prendre courage pour courir une nouvelle bordée. Dites cela à nos confrères, dites cela aux candidats, mon cher Perrot. Je vais vivre quatre-vingts ans. Je n'ai pu recueillir qu'un seul renseignement sur mon grand-père (notre grand-père commun, chère Maria) qui habitait à Tréguier, près du quai, au bas de la rue des Bouchers, une maison qui n'a qu'une fenêtre. Je n'ai, dis-je, sur lui aucun renseignement, sinon qu'il était fort honnête homme, vécut quatre-vingts ans et fut vingt ans sans sortir de chez lui. Je vous garantis qu'il ne s'ennuya jamais. Je ne sais si c'est là une perspective réjouissante, ni si je dois me féliciter de la part qu'on attribue en fait de constitution à l'atavisme. Cela me donnerait le temps de lire beaucoup de romans. Ce qu'il y a de sûr, Mesdames et Messieurs, c'est que vous m'aurez donné aujourd'hui une bien charmante journée. Quel dommage que Loti n'ait pas été des nôtres ! Il n'a pu venir cette année. Promettons-nous que, l'année prochaine, nous lui donnerons ici ou à Paimpol un aussi joyeux déjeuner.

Je bois à la prospérité de notre chère île de Bréhat et à son avenir.

XI

SOUVENIRS DU « JOURNAL DES DÉBATS » (1)

JE fus mis en relation avec la rédaction du *Journal des Débats* en avril ou mai 1853. Voici à quelle occasion. La nouvelle édition du commentaire arabe du grand orientaliste Silvestre de Sacy sur les Séances de Hariri venait de paraître par les soins de MM. Reinaud et Derenbourg. M. Ustazade (1) Silvestre de Sacy, fils de l'illustre savant, dirigeait le journal depuis des années ; il demanda à M. Reinaud de lui désigner quelqu'un de ses élèves qui pût rendre compte dans le journal de l'œuvre magistrale de son père. M. Reinaud voulut bien songer à moi. J'allai présenter mon article à M. Ustazade, qui en fut content. Il y remarqua un certain soin de la langue et il eut la bonté de m'engager à traiter dans le journal les sujets qui rentreraient dans mes études, ou qui me suggéreraient quelque pensée.

Il semble que les opinions religieuses de M. de Sacy auraient dû établir entre lui et moi un obstacle à toute sympathie. Il n'en fut rien cependant. M. de Sacy vit très bien qu'en me séparant des croyances religieuses positives, j'en avais gardé tout ce qui n'était pas frappé, à mes

(1) *Le Livre du Centenaire du « Journal des Débats »*, p. 234-243, 1889. L'article a paru sous ce titre : *Le « Journal des Débats » sous le second Empire*. (N. de l'éd.)

(2) Silvestre de Sacy, comme janséniste et orientaliste, avait lu les *Actes des Martyrs orientaux*, parmi lesquels saint Ustazade est un des plus célèbres. Il donna ce nom à son fils aîné, sans doute avec quelque arrière-pensée du culte que les jansénistes aimaient à vouer « aux saints inconnus ».

yeux, d'une caducité absolue. Il sentit le tronc et les racines vivantes derrière les branches coupées. La religion de M. de Sacy, de son côté, était bien plutôt le parfum qui reste d'une croyance évanouie qu'une adhésion ferme à des dogmes définis. Il vit ma sincérité. Nous avions en commun le goût du sérieux, que nous avions pris, lui dans sa famille janséniste, moi au séminaire Saint-Sulpice. Les meilleures traditions du XVII^e siècle, pacifiées, se rencontraient et se donnaient en nous le baiser de la réconciliation.

M. de Sacy, en effet, avait conservé des liens qui l'unissaient à la vieille secte de son père, plutôt les liens du cœur que ceux des formules. C'était un catholique respectueux, mais indépendant. Il voyait fort bien les difficultés de croire ; il ne s'empêchait nullement de les voir. Il ne s'y arrêtait pas ; mais il trouvait fort bon qu'on s'y arrêtât. Il n'aimait pas les apologistes ; il détestait les hypocrites d'orthodoxie. Les moyens termes déistes à la façon de M. Cousin ne le satisfaisaient pas davantage. Il me disait souvent que le Dieu de M. Saisset était celui qu'il comprenait le moins. Les sectes finissantes en viennent presque toutes à cette latitude dogmatique. L'éducation morale des générations croyantes reste ; la lettre des symboles se fond et ne laisse après elle que la solide foi au devoir qui résulte, par une sorte d'hérédité, d'une discipline sectaire longtemps continuée.

Le jansénisme, à vrai dire, avait été bien plutôt une école de vertu qu'une école de théologie. L'hérésie de Jansénius, si hérésie il y eut jamais, en était venue à ne plus désigner que les mœurs d'une bourgeoisie grave, studieuse, peu mondaine dans ses habitudes, assez analogue à l'ancienne société calviniste, mais moins pédante et moins raide. M. Ustazade me racontait qu'une des clauses du contrat de mariage de sa mère portait que son mari ne pourrait jamais l'obliger à porter des chapeaux. Le rare mérite de M. Silvestre de Sacy faisait augurer qu'il arriverait à un rang social élevé ; les vieilles mœurs prenaient leurs précautions contre les hasards possible de la fortune. M. Ustazade garda ces habitudes d'exquise bonhomie.

Par un usage, abusif il est vrai, mais devenu presque universel, il aurait pu porter le titre nobiliaire que Napoléon I^{er} avait conféré à son père. Il ne le fit jamais. Une ravissante simplicité de manières et de langage était le vrai titre de noblesse qu'il tenait de son origine bourgeoise et parisienne. Il avait une sorte d'aversion pour ce qui aurait pu lui donner les allures d'un homme du monde. Il n'aimait pas aller aux eaux pour sa santé ; il disait que ces cures devaient être réservées aux princes, à la noblesse, et que la bourgeoisie devait se contenter de la vieille médecine (meilleure peut-être), les cautères, les purgations, la saignée.

Je lui parlais souvent de la gravité de ces messieurs de Saint-Sulpice, et, oubliant complètement que Saint-Sulpice eut autrefois envers les jansénistes de mauvais procédés, il était ravi de ce que je lui disais de cette prolongation des vieilles mœurs. Il me transmettait, de son côté, les souvenirs de la vie dont il avait été le témoin. M. de Sacy père, sous un abord froid, réservé, avait été un homme excellent. Son fils me confirma ce que j'avais su déjà par M. Reinaud, que, toute sa vie, il éprouva du plaisir dans la société des jeunes femmes qui, à la sensibilité de leur âge, joignaient un esprit délicat. L'austère savant ne sortait presque jamais le soir. M. Ustazade aimait à se rappeler ces longues veillées de famille. M. de Sacy père faisait de l'arabe, ou revoyait, en s'aidant des cases d'une sorte d'échiquier, les comptes du bureau de bienfaisance de son quartier, tandis que ses filles, ses sœurs et ses tantes copiaient des livres imprimés. C'était là, dans la société janséniste, une manière de passer les soirées. Les sens et l'imagination étaient ainsi convenablement occupés ; de plus, on servait les intérêts de la secte en répandant des copies de livres dont la circulation était gênée par l'autorité. M. Ustazade en garda toute sa vie un goût vif pour la lecture. « Un vieux bon livre », comme il disait, le consolait de tout. Un de nos confrères étant, par je ne sais quel hasard, devenu riche, n'imagina qu'une manière de lui témoigner sa reconnaissance : ce fut de faire la cour à sa bibliothèque. Il lui donna un Fénelon

splendiblement relié, si splendiblement que M. de Sacy me fit, à cet égard, une confiance. Quand il voulait relire la *Lettre sur les Travaux de l'Académie* ou le *Traité de l'Education des Filles*, il empruntait l'exemplaire de la Bibliothèque Mazarine, dont il était conservateur, afin de laisser à l'exemplaire que M. B... lui avait donné sa patine première, son absolue virginité.

M. Ustazade revoyait mes articles avec le plus grand soin. Je les lui lisais, et il me faisait des observations qui ont été la meilleure leçon de style que j'aie reçue. Tout en lisant, je levais furtivement les yeux, à certains endroits, pour voir s'ils passaient sans encombre. Je cédaï toujours quand la foi religieuse ou littéraire de ce maître excellent était froissée. A propos d'un passage légèrement ironique que j'avais écrit sur le diable, il fut inflexible et me soutint que, dans l'état actuel de notre législation religieuse, le diable a droit à des égards. Lui, de son côté, retirait son objection chaque fois que je lui prouvais que ce que j'avais dit n'avait rien de blessant pour la liberté de personne. Je dois dire que j'avais, avec ma subtilité de théologien, trouvé des tours qui lui faisaient illusion ; je souriais parfois des hérésies que je lui faisais contresigner. En littérature, il était classique pur ; il trouvait Lucrèce un mauvais poète ; il ne pouvait souffrir qu'on changeât, même pour les améliorer, les textes auxquels il était habitué, et il m'avouait que, quand une histoire comme l'histoire romaine a donné lieu à des phrases très bien faites, cette histoire devrait être fixée une fois pour toutes contre les attentats de la critique. Sur ce point, nous ne pouvions nous entendre ; mais il savait si admirablement le français ! Il avait un sens si exact de la portée de chaque mot ! Il corrigeait si bien les inexpériences juvéniles de ma manière d'écrire ! J'en étais venu à laisser en ma première rédaction beaucoup de traits sur lesquels j'avais des doutes, bien décidé à les retrancher au premier signe de mécontentement qu'il me donnerait.

Le *Journal des Débats* était, pour M. Ustazade, une vraie religion, et il ne négligeait rien pour me l'inculquer. C'est à lui que je dois cette idée, profondément enracinée

en moi, que, pour aucune raison au monde, on ne quitte le *Journal des Débats*. Il me contait à ce sujet de terribles histoires. M'énumérant ceux qui, par suite d'un égarement quelconque, avaient abandonné le journal, il me prouvait que tous avaient mal fini. L'un était tombé dans des erreurs financières ; un autre dans des erreurs sociales ; un troisième dans une opposition désastreuse ; puis, tous, d'erreurs en erreurs, étaient tombés dans la démagogie, et de la démagogie dans la misère, qui est vraiment la mort et la cessation de la vie.

Ces exemples faisaient sur moi une forte impression, et, dès lors, un des principes fondamentaux de ma vie fut : on ne quitte pas le *Journal des Débats*. Arrivé à la fin de mes jours, je reconnais combien il avait raison, et je tiens à transmettre cette bonne doctrine à ceux qui viendront après moi. L'amitié que je trouve dans cette excellente maison est une des joies de ma vieillesse, une des consolations de mon déclin.

Je dois ainsi à M. de Sacy quelques-unes des règles morales que j'ai toujours suivies. Je lui dois en particulier cette règle de ne jamais répondre aux attaques des journaux, même aux plus grandes énormités. Il était, sur ce point, de l'avis de M. Guizot, qu'aucune calomnie n'atteignit parce qu'il les dédaigna toutes. Aux divers cas d'exception possibles que je lui soumettais, il répondait : « Jamais, jamais, jamais. » Je crois avoir sur ce point, comme sur bien d'autres, consciencieusement suivi les conseils de mon vieux maître. Un journal a publié de moi, en fac-similé, un prétendu autographe, de nature vraiment à me couvrir de ridicule s'il eût été authentique. Je n'ai rien dit, et je ne me suis pas aperçu que cela m'ait fait le moindre tort. Je n'ai également opposé que le silence à des comptes rendus de conversations qui auraient duré huit jours et où il n'y a pas un mot de vrai, à des récits de dîners et de déjeuners faits par quelqu'un qui n'a pas pris chez moi un verre d'eau. J'ai laissé imprimer sans réclamation que j'avais reçu un million de M. de Rothschild pour écrire la *Vie de Jésus*. Je déclare d'avance que, quand on publiera le fac-similé du reçu, je ne réclamerai

pas. Du haut du ciel, M. de Sacy sera content de moi. Ceux qui ont besoin, pour l'apologie de leurs dogmes, que je sois un être bien noir trouveront toujours moyen de se fournir d'argument ; « on ne vous croira pas, beaux sires. » Je suis persuadé que les hommes éclairés de l'avenir (1) verront assez bien la vérité sur mon compte, en dépit de toutes les calomnies. Et puis, dans le sein du Père éternel, comme on deviendra indifférent aux erreurs d'histoire littéraire !

Le principe de M. de Sacy était alors la vérité même. Le serait-il encore aujourd'hui ? La règle que me prêchait mon vénérable maître était excellente à une époque où il y avait une société éclairée, formant son opinion d'une manière raisonnable. Elle serait dangereuse en démocratie. Le peuple, en effet, est naturellement crédule ; son premier mouvement est d'accepter ce qu'on lui dit. Le doute méthodique est ce qu'il comprend le moins. Habitué à des mœurs rudes, il croit que l'injure non relevée est par cela même acceptée ; pour lui, il en reste toujours quelque chose. Je pense parfois qu'à l'heure qu'il est M. de Sacy changerait d'avis. Faut-il laisser, par exemple, les reporters vous prêter des choses à mille lieues de ce qu'on pense ? La question est délicate ; en effet, si on leur déclare qu'on ne veut rien répondre, ils vous font tout de même parler à leur guise. M. de Sacy pourrait dire que, au point de vue de l'éternité, tout cela est bien peu de chose !

Le sentiment que ces rapports intimes nous inspirèrent l'un pour l'autre devint une véritable amitié. M. de Sacy me défendit toujours et fut le principal auteur de mon entrée à l'Académie française. Le petit discours qu'il prononça dans la compagnie, pour exposer ce qu'il regardait comme mes titres, fut d'une allure si vive, si franche, si naturelle que beaucoup de nos confrères me le répètent

(1) Je dis éclairés ; car, d'un autre côté, le raisonnement que voici paraîtra bien solide aux esprits médiocres : « Il est écrit dans de bons auteurs, diront-ils, que Renan reçut un million. Ses partisans prétendent qu'il ne reçut rien du tout. La vérité est probablement entre les deux. Soyons modérés : il reçut quelques centaines de mille francs. » Décidément, tâchons de maintenir, dans le drame du monde, l'épilogue final de la vallée de Josaphat.

souvent et le savent par cœur. « M. Renan, dit-on, est hérétique sur certains points ; je ne le nie pas. Mais je voudrais bien savoir qui d'entre nous n'est pas un peu hérétique. Vous, monsieur de Montalembert, savez-vous que, si j'étais inquisiteur, je trouverais, sans chercher beaucoup, de quoi vous brûler ? Vous, monsieur de Broglie, votre foi au surnaturel, est-elle d'une parfaite orthodoxie ? Vous, monsieur de Falloux, êtes-vous, dans le troupeau, une brebis bien docile ?... » Et il finissait par ces mots : « Pardonnons-nous réciproquement nos hérésies. » J'ajouterai encore ici une histoire, que je ne rappellerais pas si Mme la princesse Mathilde ne se plaisait à la raconter. Un jour, donc, Mme la princesse Mathilde, venant le voir dans sa petite maison d'Eaubonne, crut remarquer qu'il cachait sous la table le livre qu'il était en train de lire. Connaissant le libre esprit de la princesse et voyant ses yeux suivre le volume avec une certaine curiosité, il le lui montra. C'était la *Vie de Jésus*. « Pardon, princesse, dit-il ; j'avais cru voir entrer Mme de Sacy. » Il avoua qu'il aimait ce livre, mais qu'il ne le lisait qu'en cachette de peur d'être grondé.

La mort subite qui enleva M. Armand Bertin peu de temps après mon entrée au journal ne me laisse de lui que peu de souvenirs. Je ne l'ai vu qu'une seule fois, en son appartement de la rue de l'Université. Il me répéta ce que M. Bertin l'aîné avait coutume de dire aux débutants du journal : « Écrivez pour cinq cents personnes ; le reste, nous nous en chargeons. » Un journal noble, analogue dans la presse à ce qu'est l'Académie française en littérature ; un journal où les hommes les plus considérés pussent écrire et dont la collaboration honorât : tel était le programme que ces hommes éminents conçurent et qu'ils réalisèrent à force de tact, de connaissance des hommes, de persévérance et d'habileté.

M. Édouard Bertin est un des esprits les plus complets et les plus justes que j'aie connus. Si je ne parle pas plus longuement de lui, c'est que cette tâche a été remplie par l'homme qu'il a le plus aimé, M. Taine. C'était une rare intelligence, de la plus haute culture. Il se moquait un peu

parfois de ce goût du vieux en toute chose qu'avait M. de Sacy ; il souriait de son jansénisme, de son classicisme. M. de Sacy était sensible à ces petites misères ; il m'en faisait la confidence presque en pleurant. M. Édouard avait assurément une plus ample vue des choses que M. de Sacy. Il savait en érudit l'histoire de l'art italien. Sa connaissance de la littérature chrétienne était surprenante. C'est, parmi les laïques, l'homme le plus au courant des questions de critique et de controverse que j'aie jamais vu. Son incrédulité était sagement raisonnée. Son scepticisme en politique était le résultat d'une parfaite raison. Pendant le siège, il fut admirable. Aucune illusion n'approcha de lui. Malgré l'affaiblissement de sa santé, il venait tous les jours au journal. Il écoutait avec bienveillance les nouvelles les plus absurdes ; puis, se penchant vers moi, il me disait : « Je n'en crois pas un seul mot. » Sa philosophie était à la fois curieuse du vrai, aimable et résignée.

Les temps, sous le second Empire, furent pour la presse d'une difficulté extrême. Il fallait être son propre censeur à soi-même ; c'étaient des angoisses de tous les jours. C'est alors que s'opéra dans le journal une transformation considérable. La politique était si peu libre que la vie passa aux articles littéraires et moraux. Les lecteurs intelligents cherchèrent à la troisième page ce que ne pouvait dire la première. Les articles *Variétés* prirent une importance qu'ils n'avaient pas encore eue. Jusque-là, ces articles avaient été anonymes ; ils engageaient l'opinion du journal entier. L'auteur n'en revoyait pas les épreuves. En se relisant (c'est de M. de Sacy que je le tiens), il éprouvait souvent d'étranges surprises. Dès les premières années après le coup d'État, tout fut changé. Les articles *Variétés* devinrent pleins de sous-entendus ; on y sentit la responsabilité personnelle, l'allure originale de l'auteur. La forme fut bien plus soignée ; parfois elle le fut trop peut-être ; la critique du livre en souffrit. Le public lut ces petits morceaux avec attention, cherchant entre les lignes ce que l'auteur n'avait pu dire. Sous apparence de littérature, on parla ainsi de bien des choses alors défendues ; on insinua les plus hauts principes de la politique libérale.

Quand on possède la liberté et surtout quand on commence à en abuser, les services de ceux qui ont contribué à la conquérir sont vite oubliés. Ceux qui avaient confessé la foi sous Dioclétien trouvaient, sous Constantin, qu'on les négligeait un peu. Si notre cher Prévost-Paradol vivait encore, il se serait, je crois, trouvé victime d'une pareille injustice. Le talent, la passion, l'habileté qu'il déploya dans la lutte, furent quelque chose d'extraordinaire. Sa facilité tenait du prodige. Ces articles exquis étaient écrits au dernier quart d'heure, sans une rature ; le prote coupait avec des ciseaux les lignes aussitôt que rédigées, et Prévost ne les revoyait pas. Avec cela, si courageux, si délicat ! Sa prétendue conversion à l'Empire ne fut pas du tout le caprice intéressé que l'on dit. Sa mort n'eut aucune signification politique ni morale ; ce fut un accident matériel, amené par les grandes chaleurs de Washington et par la surprise que lui causa le régime américain des liqueurs alcooliques glacées. Je l'aimais beaucoup, et il m'aimait aussi ; seulement, le monde l'aimait mieux encore, et M. Thiers était comme un volet qui lui fermait la moitié du ciel.

Grande injustice aussi que celle qui s'attacha au ferme et loyal Laboulaye ! Il eût voulu être ministre et membre de l'Académie française ; il eût été un excellent ministre, et il avait plus de titres à l'Académie que la moitié de ceux qui en sont. Il se consola en réalisant dans sa vie, par un effort continu, l'idéal d'un honnête homme. Je ne crois pas que personne ait compris et pratiqué mieux que Laboulaye la règle du parfait libéral. S'il a jamais péché, c'est par trop d'amour de la liberté ! Oh ! la belle faute, et que je fais mon compliment à ceux qui n'en ont jamais commis d'autres !

Le libéralisme était la religion de cette génération excellente. Leurs principes étaient si arrêtés qu'au lendemain de la catastrophe qui semblait leur donner tort ils se retrouvèrent tels qu'ils avaient été la veille. « J'en fais l'aveu sincère, disait M. de Sacy, je n'ai pas changé. Bien loin de m'avoir ébranlé dans mes convictions, la réflexion, l'âge et l'expérience m'y ont affermi. Je crois au droit et à la justice, comme j'y croyais dans ma plus naïve jeunesse

Ce principe de liberté, que le temps et les circonstances ont ajourné dans la politique, je suis heureux de le reprendre dans les lettres, dans la philosophie, dans tout ce qui est du domaine de la conscience et de la pensée pure. C'est là ce que nous essayons de faire au *Journal des Débats*. Avec des nuances de goût et d'opinion différentes, c'est l'esprit qui nous rallie tous. »

M. Cuvillier-Fleury aurait pu dire cela aussi bien que M. de Sacy. Son libéralisme ne souffrit jamais d'éclipse ; aucune réaction ne l'atteignit. Il aimait ardemment ce qu'il croyait vrai. Sa conversation était vivante ; il la soignait, car c'était une manière d'accentuer la conviction qu'il portait en lui. Oh ! la bonne maison qu'étaient les *Débats* d'alors, et quelle souvenance nous avons gardée de ces joutes aimables de paroles où M. de Sacy et M. Cuvillier-Fleury luttaient ensemble d'esprit, de verve, de bonhomie ! A l'Académie, le tournoi recommençait inoffensif ; tous deux, en effet, rompaient des lances pour la même pensée ; tout ce qui était bon, noble, généreux, faisait vibrer leur cœur.

Leur patriotisme était pur comme le sentiment d'un enfant. Au-dessus de tout, ils voyaient la France ; ils croyaient en elle ; ils l'adoraient. Pauvre France ! il est impossible qu'elle périsse ; elle a été trop aimée !

Que serait-ce si je devais rappeler ici M. Saint-Marc Girardin, Hippolyte Rigault, Jules Janin, Michel Chevalier, Alloury, Philarète Chasles, et ces vaillants confrères, vivants encore, dont il nous est interdit de parler ? M. Saint-Marc Girardin fut un homme de grand sens politique. Sa parole, forte et assurée, était relevée par un esprit vif et piquant. Il m'intimidait un peu, comme le font en général les universitaires. Ils parlent trop bien. Une de mes manies est de faire exprès des phrases incorrectes, où l'accent de pensée porte justement sur l'incorrection, qui le fait saillir. Habitué à réprimander cela chez leurs élèves, les professeurs ne comprennent pas cette appréhension de parler comme un livre, et trouvent ma conversation touffue, entassée. Ce cher Hippolyte Rigault j'imagine, était bien un peu de cet avis. C'était un homme d'un rare mérite.

Sa mort prématurée nous attrista profondément. L'exposition orale lui était si nécessaire qu'il mourut de chagrin de se la voir interdite. Par la faute d'une administration inintelligente de l'instruction publique, la presse sérieuse et l'enseignement supérieur furent privés d'un homme de grand talent.

D'autres expliqueront mieux que moi l'éblouissante facilité de Jules Janin. J'admirais sa verve étincelante ; je ne sais pourquoi, cependant, nos atomes ne s'accrochèrent jamais d'une manière durable, tandis qu'une sympathie, mêlée d'une sorte de pitié, m'attacha bien vite à Philarète Chasles, cet esprit si original, ce semeur d'idées neuves, qui eût bien mérité qu'on lui pardonnât quelques légers travers. On fut sévère pour de petits défauts ; on ne vit pas de grandes qualités. L'ardeur extrême que M. Michel Chevalier portait dans les questions sociales faisait oublier, au contraire, tous les dissentiments politiques. Durant la première moitié de l'Empire, son optimisme saint-simonien mettait souvent les nerfs de ce pauvre Prévost à de rudes épreuves. Un jour il entra rayonnant ; ses premiers mots furent : « J'ai conquis la liberté... » On était plein d'attente ; on demanda des explications. Il s'agissait de la liberté de la boucherie... Mais il aimait vraiment le progrès ; tout le monde lui accordait une grande vaillance et de la chaleur de cœur.

Ainsi nous traversâmes gaiement, et en nous soutenant les uns les autres, ces tristes années qui s'écoulèrent du coup d'État à l'an 1860, à peu près. Une influence meilleure commença de s'exercer alors. Les gouvernements, en général, s'améliorèrent en vieillissant ; malheureusement, on ne leur en laisse guère le temps. La seconde moitié de l'Empire fut bien moins mauvaise que la première. Le gouvernement nouveau avait récompensé ses complices et payé ses frais d'établissement. Il lui était maintenant loisible de penser au bien public. Le caractère personnel de Napoléon III, l'esprit si ouvert du prince Napoléon, de la princesse Mathilde, se firent mieux sentir qu'à l'époque où l'Empire portait lourdement la tutelle de ses premiers patrons. On put parler d'Empire libéral comme d'un espoir ;

espoir faible, il est vrai, mais préférable encore à tant d'autres hypothèses chimériques ou funestes. L'Empire libéral a fait une faute irrémissible, la guerre ; après tout cependant, il donna peut-être la plus grande somme de liberté qu'il soit permis de réaliser en France sans provoquer des excès ; Dieu, c'est-à-dire l'histoire, lui fera miséricorde. L'Empire libéral échoua comme tous les gouvernements en France ont échoué, depuis cent ans. Mais, dans un naufrage, on ne dédaigne pas la cage à poules qui vient se présenter à la portée de votre main. On s'accroche à ce qu'on peut ; l'heure du sauvetage n'est pas le moment de faire le dégoûté.

Voilà comment il arriva qu'avec une parfaite honnêteté plusieurs d'entre nous acceptèrent, dans les dernières années, l'Empire, qu'ils n'aimaient pas, et s'attelèrent à la rude besogne de l'améliorer. Le *Journal des Débats* a pour principe de s'attacher au possible et de préférer les chances modestes aux placements aventureux. Nous acceptâmes l'Empire libéral par le principe même qui nous a forcés d'accepter tant d'autres choses que nous n'aimions pas, mais qui s'imposaient par crainte de pire. Nous fîmes bien. Je le crus, du moins, et aujourd'hui je le crois plus que jamais. En 1860, je consentis à prendre part au travail scientifique, qu'on essayait de relever. En 1869, je fis, dans le département de Seine-et-Marne, une campagne électorale indépendante, qui eût réussi sans M. Rouher et sans mon honnêteté.

La faute que nous fûmes amenés à commettre en cette circonstance, si faute il y eut, il est probable que nous la commettrons plusieurs fois encore. Toutes les fois que nous verrons se lever l'aube de la liberté, nous la saluerons. Tout essai qui se présentera comme ayant chance de concilier les exigences opposées de la politique, nous l'appuierons. A qui la faute si tout cela n'aboutit qu'à des déceptions ? Au siècle, non à nous. Le gouvernement vraiment constitutionnel ne s'improvise pas ; les nations y arrivent quand elles le méritent. Avions-nous une bien forte confiance dans l'Empire libéral ? Espérions-nous que le pouvoir personnel deviendrait, par une transformation à vue, cette royauté

constitutionnelle, le plus parfait des gouvernements, où une nation contracte un pacte séculaire avec une famille, et peut, à certaines heures, se concentrer en un cerveau ? Oh ! non, certes ; nous espérons peu ; les gouvernements sortis d'aventures sont forts par le mal qu'ils font ; quand ils commencent à faire le bien, ils sont faibles ; mais enfin la réussite n'était pas impossible. Ce qui, au contraire, se présentait alors comme tout à fait improbable, c'était l'autorité sortant du suffrage universel, le respect créé par l'émeute de la rue, l'ordre émergeant de l'anarchie.

Les événements qui ont suivi ont-ils été de nature à nous faire repentir d'être allés, en 1868 et 1869, au-devant d'un échec à demi prévu ? Pour nous blâmer, nous demandons qu'on veuille bien attendre vingt ans. Si, d'ici là, un ordre constitutionnel a réussi à se fonder sans déraillement de la légalité, nous reconnaitrons que nous aurions dû, vers la fin du second Empire, nous montrer plus difficiles. Dans le cas contraire, on nous pardonnera d'avoir cru que les pires expédients de la politique, ce sont les coups d'État et les révolutions ; qu'il faut, par conséquent, tirer parti de ce qu'on a, même quand ce qu'on a peut paraître assez défectueux.

XII

LETTRE A M. BERTHELOT

MINISTRE (I)

Paris, le 31 décembre 1886.

Mon cher ami,

JE veux passer les dernières heures de cette année avec vous. Pendant que vous subissez le défilé des souhaits officiels, je veux revenir aux rêves que nous formions il y a quarante ans, quand nous nous connûmes dans une petite pension du faubourg Saint-Jacques, que vous aviez dix-huit ans, et que j'en avais vingt-deux.

Certes, si vous aviez été ministre alors, nous aurions réformé le monde. Cela n'aurait pas tenu, probablement. Nous avons appris, en vieillissant, que le patriarche Jacob était un vrai sage, lui qui pensait que le pas du dernier petit agneau qui vient de naître doit régler la marche de tout le troupeau.

Bien des choses, en effet, changent en quarante ans, et pourtant, au fond, l'homme et l'humanité changent très peu. Je me rappelle que, dans les heures que nous passions ensemble, nous lûmes un jour l'histoire de ce solitaire de la Thébaïde, qui s'était retiré jeune dans le désert et passa des années sans voir un être humain. Sur ses vieux jours, recevant la visite d'un religieux qui venait de la vallée du Nil, il fut pris d'un mouvement de curiosité : « Dites-moi donc, demanda-t-il à son confrère, si les hommes sont

(1) *Journal des Débats*, 1^{er} janvier 1887. (N. de l'éd.)

toujours les mêmes. Cherchent-ils encore à acquérir des propriétés ? Se font-ils toujours des procès ? Inventent-ils toujours des calomnies les uns contre les autres ? Se construisent-ils des maisons comme s'ils devaient vivre deux cents ans ? Se marient-ils toujours ? » Le visiteur lui répondit que peu de choses étaient changées, et l'ermite s'émerveilla que l'homme fût si incurablement dupe de l'universelle vanité.

Nous pensons, nous autres, qu'un élément capital manquait aux solitaires de la Thébaïde pour avoir la vraie philosophie de la vie, c'est la science du monde. Savoir que la terre est une boule de trois mille lieues environ de diamètre, que le soleil est à trente-huit millions de lieues de la terre et qu'il est un million quatre cent mille fois gros comme elle, une foule d'autres renseignements qui font maintenant partie de l'instruction élémentaire, nous paraissent d'intérêt majeur. Et, pourtant, le solitaire avait raison à sa manière. Les accidents les plus graves des choses humaines, quand on se place au point de vue de la terre entière, n'ont pas plus d'importance que les mouvements d'un guépier ou le va-et-vient d'une fourmilière. Quand on se place au point de vue du système solaire, nos révolutions ont à peine l'amplitude de mouvements d'atomes. Du point de vue de Sirius, c'est moins encore. Du point de vue de l'infini, ce n'est rien. Ce point de vue est le seul d'où l'on juge bien les choses dans leur vérité.

J'ai cité, dans mes *Souvenirs d'Enfance*, le mot du vieux supérieur de Saint-Sulpice, M. Duclos, à qui, dans les années troublées qui suivirent 1830, un séminariste racontait avec effarement je ne sais quelle séance agitée de la Chambre des députés. Le jeune homme était surtout fort ému d'un discours de M. Mauguin, qui lui paraissait le prélude de la fin du monde ; ces députés de l'opposition, hardis, provocateurs, faisaient à ces paisibles ascètes l'effet de vrais démons. « On voit bien, mon ami, répondit tranquillement M. Duclos, que ces hommes-là ne font pas oraison. » Je ne me figure pas beaucoup, en effet, M. Clemenceau faisant oraison ; M. Laguerre, si jeune, si rêveur, peut-être... L'oraison de M. Rochefort me semble surtout

appartenir au genre que les Pères de la vie spirituelle appellent jaculatoire ; cet âpre lutteur n'est pas encore tout à fait désabusé de la réalité des choses. M. Tony Révillon ne me paraît pas non plus arrivé au soutra bouddhique de l'enchaînement des effets et de la complète inanité des apparences. Mais il ne faut pas s'effrayer trop vite. Les discours de M. Mauguin n'ont pas fait crouler le monde. Le monde a la vie dure. C'est un joujou avec lequel on peut jouer assez longtemps sans le casser.

Notre cher directeur des *Débats*, en souvenir des jolies étreintes que M. Laboulaye servait autrefois aux abonnés du journal, me demanda, l'an dernier, quelque rêve qui pût contenter tout le monde, un rêve pas très solide peut-être, bon tout au plus pour le jour de l'an. Ce n'est point là une tâche facile. Le temps présent est peu celui des rêves. Le ciel est triste ; l'Éternel a quelquefois l'air de se dégoûter de sa création, de la trouver fastidieuse, ratée. Elle ne l'est certes pas ; je la trouve, en vieillissant, plus étonnante que jamais. Mais il est sûr que les hommes sont trop divisés. Ce qui enchante les uns consterne les autres. Je crois que nous ne verrons plus nos semblables d'accord sur quoi que ce soit. Pour les mettre d'accord, il faudrait les tromper, et ce n'est ni vous ni moi, mon cher ami, qui prendrons cet emploi.

L'an dernier, pour obtenir du ciel le crédit d'un sourire, je m'adressai à l'ange Gabriel, et je me crus autorisé à faire la confidence, de sa part, aux lecteurs du *Journal des Débats* (1), d'un changement prochain dans le gouvernement général de ce monde. La déception a été telle que j'ai renoncé à interroger, cette année, le messager céleste. Vous êtes ministre ; voilà un événement dont je félicite hautement l'Éternel. A cela près, il n'est pas possible de se tromper plus complètement que je ne le fis dans mes prédictions. J'avais annoncé du grand et du neuf ; j'avais dit qu'il fallait s'attendre à de l'imprévu ; et, en fait, autant que le gâchis égale le gâchis, autant que deux gouttes d'eau

(1) L'année 1886. Prologue au Ciel. *Journal des Débats*, 1^{er} janvier 1886. Réimprimé dans les *Drames philosophiques*, 1888. (N. de l'éd.)

se ressemblent, autant l'état du monde en ce 31 décembre diffère peu de l'état du monde au 1^{er} janvier dernier. La grande résolution que j'avais supposée à l'Éternel d'imposer à ses fonctionnaires d'être justes, exacts, attentifs, n'a pas eu la moindre suite. Un effroyable laisser-aller semble toujours régner dans les bureaux où se règle le sort du monde. La politique céleste, qui s'annonçait comme devant être très décidée, a été plus obscure, plus réservée que jamais. C'est de la sagesse sans doute ; mais comme désormais je ne me mêlerai plus de faire des prophéties ! De quelle manière s'y prenaient les anciens prophètes pour ne jamais se tromper, grand Dieu !

A défaut des secrets de l'ange Gabriel, j'ai songé à demander conseil aux dieux de l'Inde. Ce sont de bien bons dieux, qu'on adore en rêvant, et qui nous donnent parfois d'admirables leçons en l'art de se faire tout à tous. La vie de Krichna, en particulier, est pleine de bons exemples qui, si on pouvait les imiter, rendraient au siècle ce qu'il n'a plus, la joie, la sympathie, la concorde.

Quand Krichna arriva, rayonnant de jeunesse et de beauté, dans les prairies du Bradj, toutes les bergères devinrent amoureuses folles de lui. Krichna, étant la bonté même, voulait toutes les contenter. Comme dieu, il avait le don des miracles et du plus étonnant des miracles, la multiplication de lui-même. Grâce à ce don surnaturel, il se divisa en autant de Krichnas qu'il y avait de bergères. Il dansa avec toutes ; toutes du moins furent convaincues qu'il avait dansé avec elles. A partir de ce moment, elles se crurent privilégiées. Elles gardèrent durant leur vie le précieux souvenir du passage divin, comme un sceau de virginité, qui les consacrait prêtresses d'un idéal surhumain.

Voici, en effet, ce qu'il y eut d'admirable dans ce miracle de Krichna. Que toutes les bergères fussent persuadées qu'elles avaient dansé avec Krichna, rien de plus simple. Cette faveur n'aurait eu à leurs yeux qu'un prix médiocre ; car la femme n'estime guère le don qu'elle partage avec d'autres. Mais, par un sentiment de délicatesse infinie, tel qu'un dieu peut en avoir Krichna laissa croire à chacune

des bergères qu'il avait dansé avec elle seule. L'amour est égoïste ; il a l'illusion facile. L'être aimé garde son secret pour lui-même ; il veut croire avoir été seul aimé. Chacune des bergères se fit contemplatrice de son trésor. Elle crut qu'elle n'avait pas eu de copartageante de l'idéal, que le grand dieu, au moment de sa manifestation amoureuse, n'avait existé que pour elle. Oh ! comme cette pensée les rendit pures, pieuses et sages ! Ce furent des saintes. Croyant avoir été seules à posséder le Bienheureux, elles restèrent, toute leur vie, pleinement satisfaites et vécurent uniquement de la contemplation du dieu qu'elles avaient serré dans leurs bras, à l'exclusion de tout autre.

Krichna ne fut pas le seul à pratiquer ce miracle de bonté. Bouddha savait aussi, selon les occasions, se donner à tous et faire croire à tous qu'il avait été à eux seuls.

Quand le Bouddha vint au monde, les dix mille femmes les plus belles de l'Inde s'offrirent pour lui servir de nourrices. Il vit le chagrin de celles qui seraient refusées, peut-être le mauvais sentiment de jalousie qu'elles éprouveraient. Il se multiplia en dix mille petits Bouddhas. Chaque femme le tint dans ses bras, le nourrit de son lait, le couvrit de baisers et, comble du miracle ! crut avoir été seule à le nourrir, à l'embrasser. Le bouddhisme fut leur œuvre exclusive à chacune ; c'est leur lait qui avait formé le corps divin.

Bouddha renouvela plusieurs fois le même prodige. Un jour qu'il traversait une plaine brûlante, des millions de dévas et de génies accoururent pour déployer un parasol au-dessus de sa tête. Le Bienheureux se multiplia en autant de Bouddhas qu'il y avait de parasols, afin que tous eussent la satisfaction de croire que leur bonne volonté avait été acceptée.

On dit aussi que, comme il se trouvait devant une rivière infranchissable, des êtres bienveillants lui bâtirent instantanément plusieurs ponts. Le Bienheureux se multiplia selon le nombre des ponts, et chacun de ceux qui les avaient fabriqués s'imagina qu'il avait passé sur le sien, à l'exclusion des autres ; et tous furent heureux ; il n'y eut pas de jaloux.

Ces anciens dieux savaient, mieux qu'on ne le sait aujourd'hui, tirer de la nature humaine ce qu'elle contient en fait d'enthousiasme et de dévouement. Ils savaient gâter les êtres. Chacun pouvait croire que le monde n'existait que pour lui, et tous à la fois croyaient la même chose. Le christianisme n'a-t-il pas, lui aussi, sa multiplication du divin ?

*Sumit unus, sumunt mille,
Quantum isti, tantum ille;
Nec sumptus consumitur.*

Voilà des histoires, mon cher ami, que vous pourriez, j'imagine, conter à vos collègues, dans quelque intervalle de repos des séances du Conseil. J'ai souvent pensé, en effet, qu'elles ont une certaine portée politique. Krichna dansant avec toutes les bergères, et chaque bergère s'imaginant qu'il n'a pensé qu'à elle, n'est-ce pas là un chef-d'œuvre de politique à proposer pour modèle à ceux qui gouvernent les hommes ? Les hommes veulent se figurer que tout a été fait pour eux et par eux. Chacun veut bien se sacrifier à l'idéal, mais à condition d'avoir fait l'idéal à lui seul. La grande habileté du chef de situation n'est-elle pas de danser avec tous et de faire croire à tous qu'il a dansé avec eux seuls ? Et, dans les crises, n'est-il pas important de laisser supposer à ceux qui se présentent comme des sauveurs qu'on a opéré sa retraite en passant sur le pont qu'ils avaient dressé ?

Le miracle de la multiplication de soi-même est réservé aux dieux. Mais, pour les natures inférieures, qui sont très nombreuses et qui se soucient peu du corps de Krichna, il y a un dieu divisible à l'infini et qui ne se consume jamais. C'est le budget. Chacun veut avoir eu part à ses faveurs, avec l'assurance qu'il ne se consumera jamais.

*Sumit unus, sumunt mille,
Nec sumptus consumitur.*

Le chef-d'œuvre serait peut-être que tous les députés fussent membres de la commission du budget, que chacun

s'imaginât avoir fait le budget à lui seul... Serait-il possible d'arriver à cela ?...

Pour nous autres, adorateurs en esprit, toujours occupés, selon la formule brahmanique, à « concentrer notre esprit sur Krichna », le miracle hindou garde toute sa vérité. L'idéal ne perd rien à se diviser ; il est tout entier dans chacune de ses parties. Nous vivons de parcelles de Krichna, que nous nous assimilons selon notre génie. L'idéal est, pour tous, partagé en autant de morceaux qu'il y a de goûts, modifié selon le caractère de chacun. Chacun crée son danseur divin. Il y a un raffinement, en effet, que j'introduirais dans la légende de Krichna, si jamais j'essayais d'en faire un drame ou, pour mieux dire, un ballet philosophique. En même temps que toutes les bergères croiraient qu'elles ont dansé avec Krichna, il se trouverait qu'en réalité elles ont dansé avec des Krichnas divers. Chacune aurait fait son Krichna à sa guise, et, quand elles en viendraient à se décrire l'une à l'autre leur amant céleste, il se trouverait que leurs rêves ne se ressembleraient en aucune façon ; et cependant ce serait toujours Krichna.

Voilà le problème à résoudre, au moins le jour de l'An : procurer à tous un rêve, où chacun trouve son Krichna, fabriquer pour tous un petit dieu que chacun caresse en esprit. Pour celui-ci, ce sera la plus parfaite des républiques ; pour celui-là, la plus parfaite des monarchies. Donner à chacun le prince qu'il aime, la femme qu'il rêve, la foi qu'il désire, c'est là, bien sûr, de la politique d'un jour. N'êtes-vous pas d'avis cependant qu'il serait bon que cette politique d'étreintes empiétât un peu sur le reste des douze mois ?

Dans un an, si je vis, si vous êtes ministre et si le monde dure, je reprendrai cette méditation avec vous. Le bon côté de notre philosophie, c'est de bien préparer à l'éternité. Ceux qui vous connaissent savent combien vous tenez peu à tout ce qui n'est pas la patrie et la vérité. Pour moi, j'accepterais volontiers l'augure d'une fin prochaine, pourvu qu'elle fût belle. L'œuvre la plus importante de chacun de nous, c'est sa mort ; ce chef-d'œuvre, nous l'exécutons au milieu des géhennes et avec le quart de nos

moyens. Si je meurs dans l'année, je prie les personnes de goût, nombreuses encore, de ne pas croire beaucoup de choses qu'on leur dira sur mon compte. Je n'ai pas été parfait ; mais ma vie a toujours eu un but objectif, désintéressé. J'ai été très honnête homme ; j'y dois le charme de ma vieillesse et une certaine fraîcheur d'imagination, qui me fait trouver de plus en plus de goût aux créatures de Dieu.

Combien je serais ingrat de me plaindre du sort ! Pendant soixante-quatre ans, j'aurai contemplé le plus admirable spectacle, l'univers. C'est moins long que l'ancien paradis, mais bien plus amusant. Ce spectacle, je l'ai contemplé dans une assez bonne stalle, avec des accoudoirs et des escabelles selon mes goûts. J'ai vu le monde à un des moments les plus intéressants de son développement. Le point où j'ai été placé pour jouir de cet étonnant feu d'artifice a été excellent.

La planète Terre est sans égale pour jouir de l'univers. Elle est petite ; mais elle produit des esprits vifs et subtils. Elle a eu Galilée, Newton, Laplace. L'atmosphère qui l'entoure est d'une clarté parfaite. Nous sommes sûrs que, entre nous et les astres les plus éloignés, il n'y a aucun corps opaque, aucun écran. Il n'y a vraiment à plaindre dans l'univers que ceux qui habitent des planètes à l'atmosphère simplement translucide, qui ne les prive pas de la lumière, mais les prive de la vue de l'infini. Ah ! ces pauvres habitants de Vénus !... Comme je comprendrais qu'ils se révoltent ! Comme cette atmosphère laiteuse où ils vivent doit borner leur horizon ! Comme ils doivent croire que le monde a été fait pour eux ! Quels esprits étroits ce doivent être ! Mais les gens de la Terre ? L'infini leur est ouvert. Comment s'ennuyer avec cela ? Et puis, que de jeux, que de fêtes ! Les êtres que le souffle de Dieu a fait éclore sur la planète Terre ont été, j'en suis persuadé, les privilégiés de l'univers.

Pour moi, je suis content. J'ai cru, à mon heure (illusion peut-être !), danser avec Krichna ; j'ai bâti des ponts aux dieux en détresse ; j'ai tenu le parasol sur la tête de Bouddha. Vive l'Éternel ! la lumière est bonne.

A l'an prochain, mon ami, s'il plaît à Dieu !

XIII

UN MOT SUR L'EXPOSITION

LETTRE A M. JULES LEMAITRE (1)

Paris, 9 mai 1889.

Cher ami,

CERTES, j'aurais voulu répondre à l'invitation de votre billet du matin d'avant-hier. Mais c'est vraiment pour moi que le Christ a dit : *Spiritus quidem promptus est, caro vero infirma*. Un retour de mes misères habituelles m'a jusqu'ici empêché de voir cette chère Exposition, que je bénis puisqu'elle semble amener dans les choses humaines un peu de joie, d'oubli, de cordialité, de sympathie. J'en vis la préparation, il y a quelques semaines, des hauteurs du Trocadéro ; cela me fit l'effet de la Villa Adriana, d'une de ces fêtes du temps d'Adrien, brillantes, un peu composites, éclectiques à l'excès, mais que nous aimons comme les derniers sourires d'un monde finissant. Même en supposant que l'Exposition de 1889 doive être la dernière occasion qu'auront les hommes de se réunir pour se livrer à la gaieté et s'amuser d'enfantillages, cette pensée mélancolique ne serait pas de nature à nous la rendre moins poétique et moins suggestive.

Et puis, après tout, qui sait l'avenir ? Vous me supposez plus pessimiste que je ne le suis. Oui, je suis effrayé de

(1) *Le Temps*, 11 mai 1889. (N. de l'éd.)

voir une tradition aussi grandiose que celle de la royauté française remise à un souverain aussi borné, aussi étourdi, aussi accessible à la calomnie, aussi facile à surprendre que le peuple représenté par le suffrage universel. Mais je ne nie pas que l'heure présente n'ait ses avantages et ses douceurs. Les vaniteux, quand ils ne marchent plus à la tête du progrès, sont fiers de marcher à la tête de la décadence. La liberté est plus grande qu'elle ne l'a jamais été dans notre pays, peut-être dans aucun pays du monde. Les critiques exagérées qu'on adresse au régime actuel viennent d'esprits qui ne connaissent pas le passé et ne se doutent pas de ce qu'amènerait l'avenir qu'ils appellent. Pourvu que cela dure !... Voilà la seule réserve que nous mettons à notre contentement. S'il ne s'agissait que de nos chétives personnes, nous aurions le droit d'être imprévoyants, hasardeux, téméraires. Mais il s'agit de la France, de son existence, de ses destinées. Au verso de la page du *Temps*, où je voyais ces consolantes descriptions de fêtes, ce beau discours de M. Carnot, je lisais, sous la rubrique *Saint-Ouen* :

MM. le général Boulanger.....	1 043. Élu.
Naquet, boulangiste.....	981. —
Laguerre, boulangiste	981. —
Déroulède, boulangiste	979. —

Quelques personnes à qui j'en ai fait la remarque m'ont dit que Saint-Ouen n'est pas un point très éclairé. C'est possible ; mais je crains qu'il n'y ait en France une foule de cantons qui, du moins en politique, ne soient pas beaucoup plus éclairés que Saint-Ouen.

Voilà pourquoi, par moments, je ne peux m'empêcher de voir, entre les rayons de ce beau soleil couchant, un nuage sombre, frangé d'or, d'où pourrait bien sortir un *rokh*, qui emporterait tout. Enfin, continuons d'espérer en la raison, et croyez à ma vive amitié.

XIV

LE XVIII^e CENTENAIRE DE POMPEI

LETTRE AU DIRECTEUR DU « JOURNAL DES DÉBATS » (1)

Sorrente, 26 septembre 1879.

Monsieur et cher directeur,

Vous voulez que je vous raconte en quelques mots ce que la commission des antiquités italiennes a fait pour rappeler le centième anniversaire d'un événement lugubre en lui-même, mais qui a eu pour la science des conséquences sans égales. La commission italienne avait trop de goût pour célébrer comme une fête une catastrophe qui coûta la vie à des centaines de personnes aussi intelligentes, aussi civilisées que nous : ce qu'elle a voulu, c'est un rendez-vous scientifique, un souvenir adressé au passé, un pèlerinage pour ceux qui aiment l'antiquité. Elle a parfaitement réussi : la solennité à laquelle elle nous a conviés n'a été froide et ennuyeuse que pour les badauds qui venaient chercher un divertissement sur la cendre des morts ; aux yeux des gens instruits, elle a été dirigée avec infiniment de bon sens et de tact.

Dans l'automne de l'an 79, eut lieu un des événements les plus extraordinaires de l'histoire du globe. Un vieux volcan entièrement refroidi, couvert de broussailles, de vignes sauvages, et dont le cratère avait servi de refuge

(1) *Journal des Débats*, 14 octobre 1879. (N. de l'éd.)

aux soldats désespérés de Spartacus, éclata avec une énergie dont on n'avait point eu d'exemple depuis les temps historiques, ensevelit à son pied quatre ou cinq villes, créa enfin ce centre puissant d'activité éruptive qui dure jusqu'à nos jours et semble être venu se poser dans les faubourgs d'une grande ville pour se faire étudier à loisir. Le hasard a voulu que nous dussions la description du phénomène à la plume du meilleur écrivain de ce temps.

C'était le 9 des calendes de septembre (?), vers la septième heure ; mon oncle commandait la flotte à Misène, quand ma mère vint lui annoncer qu'un nuage d'une grandeur et d'une forme inusitées s'élevait à l'horizon. Au premier moment, il nous fut impossible de dire de quelle montagne il sortait ; plus tard, on sut que c'était du Vésuve. Pour rendre la forme et les apparences du nuage, je ne vois qu'une seule comparaison : c'est celle d'un pin gigantesque, s'épanouissant en rameaux à l'extrémité d'un tronc démesurément allongé. Entraînée, en effet, par la force de la projection originelle, la matière soulevée montait d'abord perpendiculairement ; puis, le courant qui la soutenait s'évanouissant peu à peu, la pesanteur reprenait ses droits, et le tout s'affaissait en une masse tantôt blanchâtre, tantôt sombre et maculée de noir. L'horrible cyclone, déchiré par les sillons tordus et les traits vibrants de la foudre, comme s'il portait dans ses flancs un souffle igné, s'ouvrait pour laisser voir à l'intérieur tous les jeux fantastiques d'une tempête de feu ; c'étaient des éclairs, mais des éclairs plus grands que ceux qu'on vit jamais. Bientôt le nuage descend, couvre la mer, enveloppe Caprée et la dérobe tout entière, soustrait aux regards la pointe avancée de Misène. La cendre arrive alors, rare d'abord, puis comme un torrent envahissant la terre. L'obscurité était comparable, je ne dirai pas à celle de la nuit la plus sombre, mais à ce qu'on éprouve dans un lieu fermé, quand la lumière vient à s'éteindre tout à coup. On entendait de toutes parts des hurlements, des cris de gens qui s'appelaient et cherchaient à se reconnaître à la voix. Les uns, par crainte de la mort, invoquaient la mort ; plusieurs élevaient les mains vers les dieux ; d'autres disaient qu'il n'y avait plus de dieux et voyaient dans ce qui arrivait la réalisation des prophéties qui annoncent au monde une nuit éternelle comme sa fin dernière. « Misène s'est écroulé », disaient les uns ; « il est en feu », disaient les autres. Tout cela était faux, mais on le croyait. Une légère lueur s'étant produite, on la

prit non comme l'annonce du retour de la lumière, mais comme l'indice de l'arrivée du feu. Le feu, en réalité, n'approcha pas de nous ; les ténèbres recommencèrent ; la cendre tomba de nouveau, pesante et serrée. Nous devions nous lever à chaque instant pour la secouer ; sans cela, nous eussions été bientôt couverts et écrasés par son poids. Peu à peu, cependant, l'obscurité s'atténua ; le soleil parut blafard comme un jour d'éclipse. Des nuages troubles flottaient devant nos yeux. Le monde semblait avoir changé de face ; la terre était revêtue d'une épaisse couche de cendre qui couvrait tout, ainsi que fait la neige.

On sait comment, depuis cent cinquante ans, le sol antique ainsi enseveli est devenu pour l'archéologie une mine d'inappréciables découvertes. Ce fait de villes en quelque sorte mises en réserve par un événement naturel, pour l'utilité des archéologues futurs, me paraît à peu près unique au monde, et je ne vois que Velkëia, près de Plaisance, enterrée par un éboulement de montagnes, qui puisse être comparée aux villes du pied du Vésuve. L'affreuse catastrophe arrivée il y a dix-huit siècles a été de la sorte une fortune sans égale pour la connaissance de l'antiquité, surtout depuis qu'une direction vraiment méthodique a été donnée aux fouilles. Entreprises d'abord uniquement en vue d'enrichir les musées, les premières fouilles furent plus préjudiciables qu'utiles à la ville même. On détruisait pour trouver, on recouvrait les débris qui n'étaient pas transportables ; on creusait çà et là, sans continuité, selon qu'on s'imaginait entrevoir les indices de belles trouvailles. La gloire d'avoir introduit la méthode dans cet important travail appartient à M. Fiorelli, qui le premier pensa que la chose la plus curieuse qui résultait des fouilles de Pompéi, c'était Pompéi même. Au lieu de trous et de souterrains poussés au hasard, on déblaya régulièrement les *insulæ* ; on employa les plus ingénieuses précautions pour que la conservation sur place des monuments fût assurée. Le résultat de ces belles recherches fut une ville antique, à ciel ouvert, où l'on peut se promener, où l'on trouve fraîche, comme si elle était d'hier, l'impression de la voluptueuse existence que menaient,

au premier siècle de notre ère, les Romains qui aimaient la « vie grecque ».

Sorrente est un lieu de si parfait repos que j'hésitai d'abord à le quitter pour passer en plein soleil, au milieu de la foule et de la poussière, une chaude journée de fin d'été. De mes fenêtres, j'ai sous les yeux le grand acteur du drame de 79, le Vésuve, qui depuis lors semble n'avoir jamais déposé sérieusement sa colère ; je vois Pompéi et les vertes campagnes du Sarno ; je vois la petite île d'Hercule devant l'ancien port de Pompéi, signe incontestable de comptoirs phéniciens en ces parages. Je songeai donc d'abord à célébrer de ma chambre, en lisant les deux lettres de Pline le Jeune, l'événement étrange de l'an 79 ; puis les idées d'une philosophie plus allante l'emportèrent ; mon jeune ami, Maurice Paléologue, se chargea de tous les soins, et nous partîmes à sept heures du matin pour nous joindre à la réunion d'hommes éclairés qui s'était donné rendez-vous ce jour-là sur les ruines de la ville détruite.

J'étais venu à Sorrente par mer, quelques jours auparavant, et je n'avais pas encore joui de l'aspect incomparable que présente la route qui joint cette ville à Castellamare. J'avais coutume de dire jusqu'ici que, dans la zone, bien étroite hélas ! de notre planète que j'ai parcourue, la route de Viétri à Amalfi est la plus belle chose que je connusse. Eh bien ! maintenant, j'hésite. La vue de la pointe de Meta, celle de Vico égalent tout ce qu'on peut imaginer de plus admirable en fait de nature souriante, aimable, parachevée par l'homme, en proportion avec lui. Les eaux du Sarno, bien distribuées, ont donné à la plaine qui sépare le massif de Sorrente du Vésuve une fertilité qui justifie ce que les anciens nous disent de la végétation des environs de Pompéi. Plusieurs savants ont cru que cette plaine est une conquête que l'éruption de 79, par une sorte de compensation, fit faire à l'ancien rivage. Mais M. Ruggiero a péremptoirement réfuté cette hypothèse ; il a montré que les agrandissements du continent ont été de ce côté peu considérables et n'ont rien à voir avec l'éruption de 79.

Nous arrivâmes vers dix heures, quand les autorités prenaient place. Là, je trouvai Fiorelli, Minervini, ces brillants continuateurs de la grande école archéologique de Naples, et avec eux Bernabèi, Salinas, de Petra, ces actifs disciples qui recueillent si bien leur héritage. Le programme de la solennité se composait de trois parties : d'abord un discours de M. Ruggiero, qui a si dignement remplacé M. Fiorelli dans la direction des fouilles ; puis une visite aux monuments ; puis une fouille exécutée sous les yeux du public dans des terrains préparés pour cela. Nous nous acheminâmes vers la basilique, où M. Ruggiero devait prononcer son discours, et nous prîmes place dans l'enceinte. Elle était décorée avec une simplicité extrême ; pas une banderole, pas un corps de musique, pas même un buste de Pline l'Ancien ! J'avoue que j'ai un peu regretté l'absence de celui-ci. Les martyrs de la science doivent être honorés.

Sans phrases, sans déclamation, avec le sens le plus juste de la situation, M. Ruggiero commença l'histoire du phénomène étrange dont le centenaire nous rassemblait quand un incident, qui n'était pas dans le programme, fit un moment sourire. Les portes de Pompéi avaient été, ce jour-là, si libéralement ouvertes que personne ne pouvait être responsable du bon sens de tous les assistants. Un fou trouva moyen de grimper sur une colonne et d'entamer une déclamation, qui couvrit un moment la voix de M. Ruggiero. Le suffrage universel ne se montra pas dans cette circonstance, tout à fait à son avantage : d'assez forts applaudissements accueillirent le discours de l'insensé. Je ne puis dire s'ils étaient fondés ; son discours n'a pas été imprimé comme celui de M. Ruggiero. Voilà une trace d'inégalité que je signale comme abusive aux niveleurs exaltés. L'inégalité devant la presse existe encore : on y mettra peut-être un jour bon ordre ; en tout cas dans cette circonstance le privilège l'emporta ; car, au bout de quelques minutes, la parole resta définitivement à M. Ruggiero.

Pendant que l'ordre se rétablissait peu à peu et que nous échangeions entre nous diverses réflexions sur la

portée politique et sociale de l'incident, j'entendis derrière moi une vraie voix de sirène, c'était celle de M. Palizzi, directeur de l'École des Beaux-Arts de Naples, homme charmant autant qu'excellent artiste, avec qui j'avais fait les excursions les plus agréables autour d'Ischia. Avec lui je retrouvai cinq ou six amis qui avaient été mes compagnons dans ces excursions, et dont la conversation avait encore, si c'est possible, embelli ces beaux lieux. « Nous ne pouvons pas bien entendre, me dit Palizzi, et puis le fou recommencera. Ces gens-là ne se découragent jamais. Venez avec nous. » En même temps, il me montrait une clef que je pris d'abord pour un objet antique récemment découvert. « Cette clef est moderne, me dit-il ; mais elle ouvre la seule maison de Pompéi qui ait une serrure, et, au milieu de ces huit mille personnes, ce n'est pas là un mince avantage. C'est une maison antique où l'on a mis un toit et une porte pour l'artiste qui assiste aux fouilles et prend une esquisse rapide de toutes les peintures que l'on découvre, avec les couleurs vraies du premier moment. — Excellente précaution, lui dis-je. Combien de peintures découvertes en Égypte n'existent plus le lendemain de leur découverte et périssent pour jamais ! — Oui, venez, me dit-il. Nous irons d'abord accomplir nos devoirs envers ces pauvres morts d'il y a dix-huit cents ans ; puis, nous irons nous reposer et déjeuner à la maison du peintre. Venez ; le discours de Ruggiero est imprimé ; vous le lirez ce soir à tête reposée, et le fou n'y sera plus. »

Je cédai à une invitation si aimable ; le fait est que M. Palizzi me procura un des plus frappants spectacles que j'aie jamais vus. Toute la foule était massée autour de la basilique et produisait par ses vives couleurs, au milieu de ces murs aux teintes cendrées, un étrange contraste. Le reste de la ville était désert et présentait cet aspect de mélancolie si particulier en temps ordinaire à Pompéi. Nous visitâmes surtout cette rue des Tombeaux, un des lieux les plus poétiques du monde ; nous nous assîmes sur ces sièges hospitaliers que le mort offre au vivant comme pour lui conseiller le repos. (Oh ! le bon conseil que donnent les morts !) Nous allions saluer, à la

porte de la ville, la place où fut trouvé le soldat, victime de son devoir, quand un de nos compagnons nous arrêta brusquement : « Tout est changé, nous dit-il ; ce petit réduit n'est plus, comme on le croyait, une guérite ; c'est bien à tort qu'on a voulu voir dans le cadavre qui y fut trouvé les restes d'une sentinelle qui aurait péri à son poste, acceptant le danger évident de l'asphyxie plutôt que de fuir. Cet homme ne méritait pas les honneurs qu'on lui a rendus ; c'était peut-être un voleur. » Cela nous rendit pensifs. Quoi ! même après la mort, un héros du devoir peut, selon les caprices de l'archéologie, être confondu avec un voleur ! Le cadavre d'un voleur peut usurper, durant des années, par suite d'une erreur des antiquaires, les honneurs dus aux héros ! Combien un jugement dernier est nécessaire pour reviser tout cela ! Mais, dans celui-ci encore, que d'erreurs possibles ! que de précautions il faudra ! Cela me rappelle ce malheureux qui, le 25 mai 1871, fut pris pour Billioray et fusillé près des Invalides ; puis le vrai Billioray ne fut condamné qu'à la déportation. Ah ! la justice de ce monde !

Nous revîmes cet étrange musée, formé par les plâtres des corps humains trouvés dans les cendres. Les chairs s'étant consumées, il est resté des moules, des bons creux, où l'on a pu couler du plâtre, si bien que l'on a obtenu le moulage rigoureusement exact des infortunés Pompéiens expirants. Rien de plus frappant. La jeune fille qui serre sa poitrine contre le sol comme pour l'embrasser, en repliant ses deux bras, présente les formes les plus pures et l'attitude la plus touchante. Un chien, un beau lévrier, se tord renversé, la tête entre les jambes ; il était attaché à la porte d'une maison ; à mesure que l'inondation des lapilli montait, il montait aussi ; mais sa corde l'arrêta bientôt. M. Ruggiero a porté dans l'étude de ces difficiles questions pompéiennes une patience, une suite admirables. Il a résolument écarté l'hypothèse de l'eau et l'hypothèse du feu. Des faits indéniables établissent que Pompéi ne fut pas noyé dans un torrent de boue liquide, comme on l'a soutenu. Dans les espaces clos, la matière envahissante n'a pas pénétré. Le four où l'on a trouvé les pains

en train de cuire était, à l'intérieur, parfaitement vide et net, avec ses quatre-vingt-un petits pains ; or, il n'était fermé que par à peu près. Un puits dont l'ouverture était préservée de l'invasion des lapilli n'a pas été comblé ; l'eau y sourd aujourd'hui à une profondeur de vingt-cinq mètres.

Le système de l'incendie n'est pas non plus admissible. Pompéi ne périt point par le feu. Les plombs ne sont pas fondus, les marbres ne sont pas calcinés, des morceaux de toile et de bois adhèrent au métal et ne sont pas carbonisés ; les peintures murales sont exemptes de l'action du feu et de la fumée. Quelques faits qui semblent conduire à une induction contraire s'expliquent ou par la chute de scories incandescentes, ou par la foudre, dont l'action se produit auprès des bouches éruptives avec une force extraordinaire. En réalité, Pompéi fut couvert en quelques heures d'une épaisseur de lapilli et de cendres équivalant, avant le tassement opéré par les pluies, à sept ou huit mètres. Presque tous les habitants, au nombre de douze mille, purent s'enfuir ; environ cinq cents s'attardèrent et périrent. La pluie de lapilli précéda celle de cendre ; on pouvait se préserver de la première en se barricadant dans les caves et dans les lieux fermés. C'est ce qui explique l'imprudence des cinq cents infortunés. Ils attendirent la fin de la pluie de petits cailloux ; ils comptaient sans la pluie de cendre qui les asphyxia. Les choses se passèrent à peu près comme en 1872 ; seulement cette dernière fois la pluie de cendre fut bien plus faible, et l'on en fut quitte pour marcher dans les rues de Naples avec un parapluie.

Cependant M. Palizzi nous ramenait tout doucement vers le réduit agréable qu'il nous avait préparé. La chaleur était très forte, l'ombre des vieux murs bien étroite ; nous arrivions enfin au seuil désiré. M. Palizzi nous précédait, sa clef à la main. O surprise ! la petite maison était occupée... occupée par une excellente compagnie du reste ; des dames y prenaient un frugal repas. Nous regardons Palizzi ; Palizzi nous regarde. Que valait cette clef sur laquelle nous fondions tout notre espoir ? Nous nous adressons au caporal qui se tenait debout près de là ; le cas lui

est expliqué, il réfléchit quelque temps. « Il faut qu'il y ait deux clefs », nous dit-il. Cette hypothèse n'était guère plus vraisemblable que celles que l'on hasarde parfois dans la discussion des questions pompéiennes ; nous ne le contredîmes pas, mais nous demeurâmes convaincus que la porte moderne, qui s'adaptait mal aux feuillures antiques, avait été forcée. Naturellement nous feignîmes d'être heureux d'avoir été devancés, et, après avoir pris nos précautions pour que l'incident ne se renouvelât pas, nous allâmes visiter encore les maisons dites de Diomède, de Salluste, celles dites des Vestales et des Danseuses. Puis nous trouvâmes un repos bien mérité dans la maisonnette que nos prédécesseurs discrets avaient enfin laissée vide. M. Palizzi m'expliquait les résultats du long séjour qu'il avait fait sur les ruines de Pompéi, et en particulier ses observations sur la voirie. Il me faisait remarquer l'état prodigieusement inégal du dallage des rues et comment cet état répondait exactement aux limites des maisons, si bien qu'on en devait conclure que le pavage faisait partie des charges des propriétaires riverains.

Je regardais avec attention les intéressantes peintures, les essais de restitution de maisons antiques qui couvraient les murs, quand l'imprévu fit encore son entrée en la personne d'un homme de service portant un ballot ficelé avec le plus grand soin et dissimulant habilement son contenu. On avait sans doute voulu détourner les yeux de concupiscence de ceux qui verraient passer le panier mystérieux, et on lui avait donné une apparence qui pouvait le faire prendre pour un envoi archéologique. C'était le déjeuner préparé par nos amis, déjeuner exquis s'il en fut, et qui me rappela la collation que nous avions trouvée toute prête en faisant le tour d'Ischia, dans la baie déserte du Monte-Santangelo. A Pompéi, c'étaient les meilleurs vins de France que ces messieurs nous faisaient boire ; nous y préférons l'*asprino*, que les gens du peuple ont pour deux sous, mais qu'on ne trouve pas dans les hôtels qui se respectent, et un vin des Abruzzes préparé à la française, qui me sembla plein d'avenir. Mon jeune ami Maurice était enchanté ; il faisait son apprentissage de la cordialité

italienne et n'en était pas comme moi à sa vingtième expérience.

Je fis remarquer qu'il était peut-être impie de déjeuner si bien dans la maison des morts, mais quelqu'un me répondit : « Il y a bien longtemps que c'est arrivé ; et, après tout, sont-ils si fort à plaindre ? Ils seraient morts tout de même, et voyez comme on parle d'eux, comme on s'occupe d'eux ! Ne trouvez-vous pas que les Égyptiens qui ont été sacrifiés à la construction des Pyramides vivent aujourd'hui plus que ceux qui ont barboté, durant le chiffre normal de leurs années, dans la boue du Nil ? L'insecte piqué sur le carton des musées et qui par ses vives couleurs tire un cri d'admiration d'une jolie bouche, l'animal qui sert aux démonstrations de la science ont un privilège sur leurs congénères restés obscurs. La bête mangée par un homme de génie doit se trouver fort heureuse ; elle sert à entretenir les molécules d'un cerveau noble... »

Palizzi n'approuva pas ce paradoxe et justifia autrement notre petite fête. « N'avez-vous pas remarqué, me dit-il, dans la rue des Tombeaux, ces bancs en hémicycle, disposés exprès en forme de *scholae* pour que les passants y vinssent se reposer, causer et disputer ? C'est une pensée aimable du mort qui offre à ses survivants une minute agréable, et par-dessus tout ce bon conseil de goûter les joies honnêtes de la vie sans s'imaginer qu'elles dureront toujours. Et le festin funèbre, ne croyez-vous pas que c'était un acte pieux à sa manière ? — Certainement, répondis-je, et, chez ceux de nos ancêtres qui conservèrent plus longtemps les mœurs barbares, ce repas devait aller jusqu'à l'ivresse, jusqu'à des batailles sanglantes. Il en est encore ainsi en Irlande ; en Bretagne aussi, on croirait manquer au mort si l'on revenait des funérailles avec sa pleine raison. »

J'allais continuer quand un mouvement se produisit dans la rue. C'était le résultat des fouilles que l'on apportait à l'agence centrale. « Quoi ! dis-je, les fouilles se sont faites sans nous ! Comprenez-vous que nous soyons restés oisifs pendant qu'on était au travail ? » Mes compagnons sourirent. « Que voulez-vous, me dirent-ils, que soient des

fouilles faites devant huit mille personnes ? Ce n'est pas sérieux ; il n'y a que le préfet de Naples qui a dû y témoigner un haut intérêt. » Nous suivîmes les trois ou quatre caisses plates, aux armes du roi d'Italie, qui portaient les objets trouvés. Ah ! mon Dieu ! quel résultat ! Il n'y avait presque que des os de morts dans les boîtes. Eh bien ! en y réfléchissant, je trouvai cela plein de tact. Ce résultat prouvait l'honnêteté et le sérieux scientifique des directeurs de la fête. Il eût été si facile de préparer quelque découverte en l'honneur du public, qui s'y attendait un peu ! M. Ruggiero s'était interdit cet innocent charlatanisme ; les pioches ne ramenèrent que des ustensiles de cuisine, des pots cassés et un nombre très considérable de crânes et de tibias. Il est évident que la maison fouillée fut une de celles où les gens s'attardèrent le plus.

Ces pauvres os de païens me suggérèrent bien des réflexions. Un des principes fondamentaux de ma vie, principe auquel je m'attache obstinément, bien que plusieurs de mes amis me disent que c'est une énorme duperie, est de considérer comme un honnête homme toute créature humaine pour laquelle le contraire ne m'est pas démontré. Je saluai donc ces tristes débris, et j'envoyai un baiser de paix aux honnêtes gens auxquels ils avaient appartenu. Il y a des personnes qui professent la doctrine toute contraire et s'obstinent plus ou moins à regarder comme un drôle quiconque ne leur a pas été démontré galant homme. Mon Dieu ! je crois qu'elles se trompent aussi souvent que moi, et je persiste à penser que, si l'on tient compte des difficultés sans nombre de la condition humaine, la bienveillance générale est la vraie justice. Parmi les morts dont les ossements étaient là sous mes yeux, il y eut peut-être des esclaves résignés, des servantes fidèles, des blessés de la vie arrivés à l'ironie, qui est aussi, à sa manière, une forme de la sagesse. Ce crâne que voilà est peut-être celui de l'âpre rieur qui dessina un petit âne sur un mur et écrivit au-dessous : *Labora, bone aselle, sicut ego laboravi, et proderit tibi, sicut mihi prodest*. Je n'ai pas le *Corpus inscriptionum latinarum* de Berlin sous la main pour vérifier le texte. M. Zangemeister et mon cher confrère

Léon Renier me pardonneront si je fais quelque faute.

Je vois avec plaisir une inscription tracée sur une colonne de forum, dont M. Fiorelli avait envoyé l'estampage à la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, il y a quelques années. Cet estampage nous parut alors absolument inexplicable, et nous le classâmes provisoirement dans la catégorie des inscriptions inconnues. Or, la belle publication des inscriptions du Safa, près de Damas, faite par MM. Waddington et de Vogüé, a éclairé le texte de Pompéi d'une manière frappante. Ces inscriptions, dont le déchiffrement est l'œuvre de M. Joseph Halévy, sont les véritables inscriptions arabes de l'époque romaine. Le *graffito* de Pompéi appartient indubitablement à ce groupe. Il n'est pas du tout surprenant de trouver un Arabe écrivant son nom sur une colonne de Pompéi, puisque, vers le même temps, des Nabatéens de Pétra laissaient à Pouzzoles tant de marques de leur passage, et en particulier deux belles inscriptions en caractères nabatéens.

C'est à ce moment que j'eus connaissance du beau volume qui devait être distribué le lendemain, et qui restera comme le monument de cette solennité scientifique (1). Il se compose d'une série de mémoires sur les problèmes que soulèvent les villes ensevelies. C'est là que M. Ruggiero et ses collaborateurs exposent, avec l'autorité qui n'appartient qu'à eux, les vues nouvelles auxquelles ils sont arrivés sur l'histoire du grand phénomène de 79. Ici encore ma philosophie fut mise à quelques épreuves ; car un des résultats les mieux établis par M. Ruggiero est que l'éruption, selon toutes les probabilités, arriva le 23 novembre, non le 23 septembre. Le texte de Pline laisse place au doute ; une foule de particularités observées par M. Ruggiero semblent prouver que l'événement eut lieu vers la fin de l'automne. La vendange était faite, et les opérations qui la suivent devaient être fort avancées ; les amphores, en général, ne sont pas trouvées dans les caves ; elles sont dans les offices, dans les cuisines ; on s'occupait d'elles ; on y mettait la poix et la résine, condi-

(1) *Pompei e la regione sotterata dal Vesuvio nell' anno LXXIX*. Naples, Gianni, éd. in-4^o, avec planches.

ment ordinaire du vin antique. M. Ruggiero tire la même conséquence des fruits que l'on trouve et de ceux que l'on ne trouve pas à Pompéi. Cela me contrariait un peu et troublait mes impressions ; j'en fis part à un de mes amis. « Tous les jours se ressemblent, me dit-il. Que d'anniversaires vous avez dérangés ou supprimés dans vos livres ! Est-ce que cela empêche le peuple de continuer à célébrer les fêtes le même jour ? Les livres et le train du monde sont choses qui n'ont rien à voir ensemble. »

Mais déjà le jour déclinait, le gare de Pompéi s'emplissait de monde, les locomotives se mettaient en mouvement pour retourner à Naples. Nous donnâmes un coup d'œil au roi trop oublié de la fête, au Vésuve. Le Vésuve est en ce moment dans un état de grande activité ; l'immensité du cratère, vomissant la fumée à pleins bords, ne se mesure de nulle part aussi bien que de Pompéi. Vu par la rue de Mercure, le vieux géant se montrait véritablement grandiose, mythologique ; il était là, fier, dédaigneux, content de son œuvre, prêt à recommencer. Les aspects du Vésuve, étudiés pendant des heures, comme on peut le faire de Sorrente, sont le spectacle qui donne le mieux l'idée des conceptions mythologiques des anciens. L'attitude, humaine en quelque sorte, du monstre béant, les formes si diverses et toujours si plastiques que présente le panache de fumée, selon la direction du vent, selon les heures de la journée, donnent l'idée d'un être vivant qui a ses fureurs, ses passions. On conçoit que les Grecs et les Italiotes aient adressé des prières et des sacrifices à ces êtres capricieux et emportés pour essayer de les apaiser ; on conçoit que le juif y vît un agent de Jéhovah en colère. Je pensai surtout aux apocalypses et à la place extraordinaire qu'occupent les accidents volcaniques de la baie de Naples dans le *Livre d'Hénoch*, dans presque toutes les prophéties sibyllines. Les grands phénomènes d'éruption et de tremblements de terre du premier et du deuxième siècle de notre ère sont les seuls en leur genre qui aient exercé une action sur l'histoire de l'humanité. Ils troublèrent les imaginations, et, se combinant avec les idées juives sur une prochaine fin du monde, ils produisirent cette idée d'une conflagration où le monde

ancien devait périr à cause de ses crimes. *Judicare seculum per ignem*. Dangereuses paroles, qu'il ne faut pas trop répéter ! Car, à trop parler de ces choses-là, on donne quelquefois au peuple l'idée de les réaliser.

Nous retournâmes à Sorrente par un temps frais et délicieux, retrouvant à l'inverse les sites charmants que nous avions vus tout autrement éclairés à huit heures du matin. Mon jeune compagnon fit presque toute la route à pied, grimpant sur les talus, escaladant les rochers pour jouir de ce spectacle admirable. Arrivés à Sorrente, nous triomphâmes de ceux qui avaient craint la foule, la poussière et les cérémonies officielles. De poussière, il n'y en avait pas une trace dans l'intérieur de Pompéi ; l'officiel avait été réduit avec un tact parfait à sa juste mesure, et, quant à la foule, grâce à M. Palizzi, nous ne l'avions entrevue que de loin. Notre triomphe fut complet quand nous commençâmes à vanter l'*asprino* ; tout le monde voulut en goûter ; nous en demandâmes ; il n'y en avait pas à l'hôtel, et cette demande nous attira même, je crois, une certaine déconsidération.

LES PORTRAITS DE SAINT PAUL

LETTRE A M. MÉZIÈRES, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (1)

Paris, le 5 avril 1879.

Très cher confrère,

EN lisant ce matin, dans le *Journal des Débats*, les charmantes paroles par lesquelles vous m'avez souhaité la bienvenue dans la compagnie, j'ai été plus touché encore que je ne l'avais été jeudi de tant de marques d'amitié, et de la part que vous voulez bien prendre à la religion de mes plus chers souvenirs. Nos dissentiments sont peu de chose ; car je souscris entièrement à ce que vous dites du respect de la conscience religieuse ; je redoute autant que vous l'avènement d'une force brutale dépourvue de croyances idéales ; je me reproche parfois de ne pas habiter assez volontiers les régions moyennes de la littérature, et, quant à Marc-Aurèle et à Faustine, puisque vous le voulez, je vous les abandonne, quoiqu'il me soit impossible de ne pas être frappé, en voyant le plus pieux des hommes, dans son entretien le plus intime avec la divinité, associer Faustine aux personnes les plus nobles qu'il a connues, à sa mère, à sa sœur. Cela prouve que des deux hypothèses posées par Capitolin : *vel nesciit, vel dissimulavit*, la seconde est impossible. Mais qu'importe,

(1) *Journal des Débats*, 9 avril 1879. (N. de l'éd.)

puisque tout le monde convient que Faustine fut une femme charmante, et que Marc-Aurèle reste l'auteur des *Pensées*, c'est-à-dire du livre le plus exquis que l'antiquité païenne nous ait légué ?

Ce qui concerne la laideur de saint Paul me tient un peu plus au cœur, car, pour rien au monde, je ne voudrais paraître avoir caricaturé le grand apôtre. Je l'aurais fait certainement si j'étais l'auteur du portrait que vous citez comme de moi. A la page 170 (1) de mes *Apôtres*, j'ai mentionné les textes sur lesquels je m'appuyais. Vous les avez sans doute crus peu solides ; permettez-moi de vous soumettre quelques observations, d'où il résultera, je crois, que ce portrait est la reproduction exacte de la manière dont les disciples et les admirateurs de Paul concevaient son image cent ans environ après sa mort.

La phrase que vous rappelez, en effet, est empruntée, pour la plus grande partie, au paragraphe 3 des *Actes* célèbres de Paul et de Thécia (2). Tertullien, dans son traité du *Baptême*, chapitre XVII, nous donne, sur l'origine de ce livre, les détails les plus intéressants. Il raconte que ce joli roman fut l'ouvrage d'un prêtre d'Asie, grand zéléteur de la gloire de Paul. Pressé de questions sur les sources où il avait puisé ces beaux récits, le prêtre, mis au pied du mur, avoua qu'il avait composé le livre « par suite du grand amour qu'il avait pour Paul », *convictum atque confessum id se amore Pauli fecisse*. Voilà qui est charmant, n'est-ce pas ? Quel trait de lumière ce mot jette sur la manière dont on entendait alors la véracité historique ! Prêter à un personnage révérend de nobles aventures, des discours que l'on croyait sublimes, loin de passer pour une coupable imposture, était une chose méritoire. On s'en faisait gloire, et l'on supposait que le personnage que l'on prenait pour sujet de la fiction devait s'en trouver fort honoré. Mais est-ce par suite du même sentiment qu'on peut être amené à prêter à son héros une petite tête, un long nez, des sourcils réunissant au milieu du front, les jambes d'un bancroche ? Je ne le pense pas. *Convictum atque confessum id se amore*

(1) De l'édition originale. (N. de l'éd.)

(2) Tischendorf, *Acta apostolorum apocrypha*, p. 41.

Pauli fecisse. On ne croira jamais que ce soit par amour de Paul que le prêtre d'Asie ait inventé ce portrait-là. Je crois bien plutôt que le prêtre d'Asie s'est exprimé ainsi parce qu'il y avait une image traditionnelle du grand apôtre, qu'il s'est contenté de reproduire. Assurément, il y a dans les *Actes* de Paul et de Théccla des choses fabuleuses, bien que, tout récemment, notre savant confrère M. Le Blant, si grand maître en antiquités chrétiennes, en relevât à beaucoup d'égards l'autorité historique et la valeur comme couleur locale (1). Ce qui paraît au moins certain, c'est qu'ayant à tracer le type de l'apôtre l'auteur n'a pas dû le faire contrairement aux idées reçues. On ne conçoit pas qu'écrivant un livre destiné dans sa pensée à glorifier Paul il ait présenté celui-ci sous des traits presque ridicules et contraires à l'image qu'on se faisait de lui.

A quelle date a été composé ce roman plein de grâce et de tendresse, le plus ancien probablement des romans chrétiens, qui, s'il était traduit aujourd'hui par un homme habile, aurait, dans le monde pieux et dans le monde profane, pour des motifs opposés, le plus grand succès ? Tertullien écrivait son traité du *Baptême* vers l'an 196 : c'est sûrement un de ses premiers ouvrages. A cette date, les *Actes* de Théccla jouissaient dans certaines Églises chrétiennes d'une grande autorité. Tertullien combat cette autorité et nous apprend que le prêtre d'Asie, auteur du livre, était déjà mort quand il écrivait. Il n'est donc pas téméraire de reporter la date de la composition du livre à l'an 175 ou 180. Paul est mort peu avant l'an 70. L'auteur est donc à l'égard de saint Paul dans la situation de temps où nous sommes aujourd'hui à l'égard de Voltaire. Certes, il est possible que le texte des *Actes* de Théccla qui a été publié par Grabe et par Tischendorf diffère à beaucoup d'égards de celui que Tertullien avait en vue ; mais ce texte est, en tout cas, très ancien. Tischendorf et Grabe sont persuadés que c'est l'ouvrage même du prêtre d'Asie, légèrement altéré.

Ce qui m'a déterminé, d'ailleurs, à donner place dans mes

(1) Dans l'*Annuaire de l'Association des Études grecques*, année 1877.

récits au passage des *Actes* de Thécia, c'est l'étonnante coïncidence de l'image bizarre tracée par le prêtre d'Asie avec un des passages les plus plaisants du dialogue intitulé *Philopatris*. Vous connaissez cet amusant petit ouvrage, conservé parmi les écrits de Lucien, mais qui sûrement n'appartient pas au rieur de Samosate. Le *Philopatris* est daté avec une grande précision. Il est du règne de l'empereur Julien et même de la fin de ce règne, de l'an 363 à peu près, du temps où le malheureux empereur est déjà engagé dans sa guerre fatale avec les Perses. C'est l'œuvre d'un ennemi du christianisme, uniquement attentif à présenter les nouveaux croyants comme des rêveurs chimériques et des ennemis de l'État romain.

« Autrefois, dit le chrétien Triéphion, je me nourrissais des mêmes doctrines que toi, jusqu'au moment où j'eus le bonheur de rencontrer un certain Galiléen (1) au front chauve et au long nez, qui était monté au troisième ciel et qui y avait appris les plus belles choses. Celui-ci nous régénéra par l'eau et, nous arrachant au monde des impies, nous introduisit dans la compagnie des bienheureux (2). » Nul doute qu'il ne s'agisse là de saint Paul ; l'extase au troisième ciel ne permet pas d'hésiter. Il est peu probable que le païen auteur du *Philopatris* eût lu le roman de Thécia. S'il s'accorde avec le prêtre d'Asie, c'est qu'il connaissait le type traditionnel que les chrétiens prêtaient à saint Paul. Cette tradition n'est pas à dédaigner : vous n'ignorez pas les beaux travaux de M. de Rossi sur les portraits des apôtres Pierre et Paul ; il en a parfaitement établi, sinon la valeur en tant que portraits réels, au moins la haute ancienneté. Quand je vois la coïncidence de ces images respectables avec les textes, je ne puis croire vraiment que j'ai trop donné à l'imagination en suivant d'aussi vieilles indications.

Les historiens byzantins présentent exactement la même description des traits de saint Paul. Je citerai en particulier Nicéphore (3) et Jean Malala (4). Ces auteurs

(1) Galiléen est pris ici dans le sens de chrétien.

(2) *Philopatris*, ch. 12.

(3) *Histoire ecclésiastique*, II, 37.

(4) *Chronogr.*, p. 257, édit. Bonn.

ajoutent quelques traits à ceux des *Actes* de Thécla et de *Philopatris*, évidemment d'après les images qu'ils avaient sous les yeux. Or, vous, cher confrère, qui avez résidé à Athènes et qui connaissez si bien l'Église orientale, vous savez mieux que personne quelle est la force de la tradition dans la peinture religieuse des Grecs, et combien chaque type de saint y est fixé invariablement.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'après avoir tracé le portrait de saint Paul, comme je l'ai fait, Nicéphore, Malala, et jusqu'à un certain point l'auteur des *Actes* de Thécla prétendent que Paul était beau tout de même. Comment expliquer cette singulière contradiction ? Selon moi, par la force de la tradition, qui s'imposait à ceux qui auraient le plus désiré que la figure de l'apôtre des gentils eût répondu à l'importance de son rôle surnaturel. Ils affirmaient sa beauté a priori, quoique la fidélité à la tradition les obligeât à transcrire certains traits qui donnaient à cette affirmation le plus éclatant démenti.

Une raison capitale, enfin, nous interdit, de négliger de pareils témoignages ; c'est qu'ils répondent parfaitement à l'idée que saint Paul lui-même nous donne de sa mine et de son tempérament dans les deux épîtres aux Corinthiens, c'est-à-dire dans des écrits dont l'authenticité est absolument indéniable. L'apôtre nous apprend que son apparence était chétive et n'avait rien qui imposât. Les Corinthiens frivoles lui préféraient hautement des prédicateurs mieux doués sous le rapport de l'extérieur, comme Apollos. « Ses lettres sont fortes et puissantes, disaient-ils, mais sa présence corporelle est chétive et sa parole est pitoyable (1). » Paul fait sans cesse allusion à sa faiblesse corporelle ; il se présente comme un homme qui n'a qu'un souffle, malade, épuisé, et avec cela timide, sans apparence, sans rien de ce qui produit de l'effet, si bien que ses disciples ont, selon lui, du mérite à ne pas s'arrêter à d'aussi misérables dehors. Sa parole n'avait non plus aucun prestige. Quelque chose de craintif, d'embarrassé, d'incorrect donnait d'abord une pauvre idée de son éloquence. En

(1) *II Cor.*, x, 10.

homme de tact, il insistait lui-même sur ses défauts extérieurs et en tirait avantage avec beaucoup d'habileté.

Le tempérament de Paul, d'après son propre témoignage, n'était pas moins singulier que son extérieur. Sa constitution, évidemment très résistante puisqu'elle supporta une vie entière de fatigues, n'était pas saine. Il parle avec mystère d'une épreuve secrète, « d'une pointe enfoncée en sa chair », qu'il compare à un ange de Satan, occupé à le souffleter, et auquel Dieu a permis de s'attacher à lui pour l'empêcher de s'enorgueillir. On a écrit des volumes sur cette pointe, ou plutôt cette cheville, enfoncée dans la chair de Paul : *skolops en sarki*. C'était sûrement une infirmité ; Paul nous interdit de l'entendre de l'attrait des voluptés charnelles, puisque lui-même nous apprend qu'il était peu accessible à ces sortes de tentations. Pendant deux mois j'ai médité ce passage ; cette cheville dans la chair m'a semblé l'exacte définition du rhumatisme, vrai ange de Satan, qui soufflette en effet cruellement le patient, mais peut être pour celui-ci une mesure de salutaire humiliation.

Vous voyez donc, cher confrère, que, si je me suis égaré dans l'image que je trace de saint Paul, c'est beaucoup moins par abus d'imagination que par trop de confiance en la tradition. Cette tradition, je le reconnais, ne constitue pas une certitude absolue ; il est sûr qu'une bonne photographie vaudrait mieux. Malgré les doutes qui s'y attachent, de telles données cependant ne m'ont point paru devoir être passées sous silence. La tradition, la légende même ne sauraient être entièrement bannies de l'histoire sérieuse ; elles ont leur part de vérité ; elles montrent, sinon comment les choses se passèrent, du moins comment on les conçut. J'emploie les formes de langage les plus scrupuleuses pour distinguer ce qui est certain, ce qui est probable, ce qui est possible. Mais le probable et le possible, je me crois autorisé à y donner place, à condition, bien entendu, de multiplier les *peut-être*, les *il me semble*, et les autres phrases de doute dont il ne faut pas être avare en un pareil sujet. Ce que je ne fais jamais, c'est d'ajouter une circonstance matérielle aux textes, un détail aux peintures de mœurs, un trait aux

paysages. Je comprends les ensembles à ma manière ; je n'y introduis pas un élément qui ne me soit fourni. Les origines sont toujours obscures ; pour deviner les pages effacées de ces vieilles histoires, il faut une divination où il entre quelque chose de personnel. Savoir au juste comment les choses se sont passées est à peu près impossible ; le but que se propose la critique est de retrouver la manière ou les diverses manières dont elles ont pu se passer. Mais la supposition de circonstances matérielles non suggérées par les textes serait un procédé infécond et indigne de l'historien ; je ne l'emploie jamais

Je désirais, cher confrère, me disculper d'avoir enlaidi saint Paul. Ce grand homme, qui tenait peu à sa bonne mine, puisque, plus de dix fois, il nous déclare qu'il avait l'extérieur le moins avantageux, ne m'en voudrait pas pour si peu de chose ; mais il y aurait dans le portrait que vous citez comme de moi une intention de caricature que je dois écarter. J'aurai besoin de l'intercession des saints. Un bon capucin, qui avait lu l'article que j'ai mis dans le *Journal des Débats*, il y a quelques années, sur saint François d'Assise, en fut enchanté, et à partir de ce jour, quand il entendait mal parler de moi, il disait : « Oh ! sans doute .. mais il a bien parlé de saint François d'Assise, saint François d'Assise le sauvera. » Voilà une puissante intercession : j'espère que saint Paul y joindra la sienne, en considération de la peine que je me suis donnée, non pour le représenter comme un bel homme, mais pour le montrer comme une des âmes les plus fortes et les plus extraordinaires qui aient jamais existé.

Croyez, cher confrère, à ma plus vive amitié.

XVI

RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE M. JULES CLARETIE (1)

21 FÉVRIER 1889

Monsieur,

IL y a plus d'un quart de siècle que nous nous vîmes pour la première fois chez M. Michelet. Le lieu, si hospitalier, l'affection qui nous attachait au maître et une rare communauté de sentiments nous unissaient. Vous étiez dans tout le feu de vos premières ardeurs révolutionnaires ; j'étais sous le coup des conversations intérieures que j'avais eues en Orient, comme les disciples d'Emmaüs, avec un voyageur mystérieux. Nous nous entendîmes assez vite. Vous l'avouerez-je ? Je crois bien que, en ces premiers entretiens, nous dûmes quelque mal de l'Académie française. Oh ! l'Académie, Monsieur, a des indulgences infinies pour le mal que l'on dit d'elle. Les grosses injures ne l'atteignent pas ; les doux reproches des hommes de talent, elle les prend pour des marques d'amour, et elle en tient bonne note pour ses faveurs futures. Certes, il est un point sur lequel nous avons pleinement raison : c'est quand nous regrettions que la Compagnie ne comptât pas

(1) *Institut de France, Académie Française*, 1889. (N. de l'éd.)

dans son sein le maître exquis, l'historien charmant qui nous consolait dans nos tristesses d'alors ! Mais que voulez-vous ? Une compagnie littéraire infailible ! Nous en aurions presque peur. Les académies n'ont pas la prétention de posséder la règle d'une justice absolue. Il suffit qu'elles aient raison quelquefois. Il y faut laisser une place aux rapprochements imprévus, aux spirituels jeux du hasard, aux aimables rencontres enfin, comme celle qui nous amène aujourd'hui en cette enceinte — vous, engagé volontaire des corps francs de la littérature d'il y a trente ans, pour prendre place en ce sénat conservateur — moi, disciple égaré, mais obstiné, de saint Tudual ou de saint Corentin, pour vous y souhaiter la bienvenue et vous serrer la main au nom d'une vieille amitié.

J'étais sûr de vous plaire, Monsieur, en revenant avec vous sur ces souvenirs du temps où, comme dit Pétrarque, nous étions en partie d'autres hommes qu'aujourd'hui. La meilleure marque de noblesse, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, est de s'aimer tel qu'on fut jeune, de rester fidèle aux illusions à travers lesquelles on découvre d'abord la vie. Je ne crois pas que nous ayons beaucoup changé ; nous sommes toujours idéalistes incorrigibles. Je vous vois trait pour trait comme vous étiez alors. L'enthousiasme était le caractère dominant de votre nature, et, si ces années planes du milieu du second Empire eussent permis les protestations hasardées, vous vous y seriez, je crois, jeté vaillamment. La Révolution était comme un gouffre qui vous appelait. Vos sympathies étaient toutes pour ces dévouements instinctifs, pour cette façon de jouer avec la mort, qui donnent aux caractères de la Révolution un attrait irrésistible. Votre histoire de Prairial (1) est un vrai martyrologe. Vous avez déplié, l'un après l'autre, aux Archives, ces feuillets écrits par vos héros en leurs dernières nuits ; vous avez tenu sous votre regard le poignard qui a tué Romme, Bourbotte, Soubrany ; comme le diacre du temps des persécutions, vous nous montrez la fiole rouge et le mouchoir ensanglanté.

(1) J. Claretie, *Les derniers Montagnards, histoire de l'Insurrection de Prairial an III* (1795), Paris, 1867. (N. de l'éd.)

« Le livre de Claretie, disait M. Michelet, m'a fait frissonner. Il est si brûlant, si cruellement vrai ! » Vous avez eu toutes nos fièvres, Monsieur ; vous avez savouré tous nos accès de folie. Mais, ce qui montre bien la solidité de votre jugement, vous êtes revenu d'un voyage au pays de la mort sans y rien laisser de vous-même, vous avez traversé le chaos sans jamais perdre pied.

Depuis lors, vous avez marché de succès en succès. Après avoir parcouru les cercles de l'enfer, vous avez pu sourire avec tant de naturel qu'on a cru que vous n'aviez fait que cela toute votre vie. Votre esprit, à la fois souple et ferme, capable de se passionner et de dominer sa passion, fut bien vite agréé du public, qui vous a applaudi au théâtre, suivi avec faveur dans l'histoire et le roman, lu avidement dans ces causeries hebdomadaires, genre nouveau que vous avez tout à l'heure si bien défini et qui a remplacé en quelque sorte l'ancien genre français de la correspondance. Les organes les plus importants de l'opinion ont tenu à vous confier leur chronique du jour, ces rapides jugements de référé qui classent une cause, la définissent, l'encadrent, tout en laissant à l'avenir le soin de la reprendre et de la discuter. C'est là, Monsieur, que vous vous êtes montré tout à fait au droit fil de notre siècle. Ce cher XIX^e siècle, l'avenir en dira beaucoup de mal ; on sera injuste si on ne reconnaît pas qu'il fut charmant. Tel il apparaît dans vos tableaux ; vous lire, quand vous écriviez ces jolies pages, était un de mes délassements. Le XIX^e siècle a, sur tous les autres, un immense avantage, c'est d'être le nôtre. Même quand, par profession, on a choisi la compagnie des morts, la lumière du soleil est douce. Cette vie parisienne peut sembler par moments superficielle, je l'avoue ; mais elle offre un défilé aimable de douces images. C'est un bon fourneau pour brûler ce surplus de vie que n'absorbent pas la philosophie et la science. Une partie considérable de l'humanité vit de la *Chronique de Paris*. Quelque chose manquera au monde le jour où on ne l'aura plus.

Vos romans en volume ont ajouté des touches nouvelles à ce grand roman sans fin que, pendant des années, vous avez dévidé jour par jour. Votre épisode des amours de

l'interne de la Salpêtrière est exquis. Le *Million* est une délicieuse nouvelle, du parfum le plus suave. Le *Drapeau*, la *Canne de Monsieur Michelet*, respirent un touchant patriotisme. *Monsieur le Ministre* a fait sourire de certaines faiblesses qu'une fausse pruderie affecte souvent de prendre au tragique. La politique vous a touché, sans vous étouffer. La Comédie-Française et ses intérêts, inséparables de ceux de l'esprit français, ont prospéré dans vos mains. Quand vous avez recherché nos suffrages, certes votre mérite eût suffi pour les obtenir ; vous voulez cependant qu'on sache qu'il y eut dans votre nomination un salut aimable de notre Compagnie pour la Société d'artistes excellents qui est chargée, comme nous, de la garde de la langue et du goût national. Que la Comédie-Française, ici représentée en vertu d'un droit, que nous n'avons garde d'oublier, veuille bien agréer l'expression d'une vieille confraternité dont nous sommes heureux et fiers.

En vous choisissant pour remplacer un des confrères que nous avons le plus aimés, nous étions sûrs d'avance que vous nous traceriez de lui une parfaite image. Vous avez, Monsieur, bien rempli notre attente. M. Cuvillier-Fleury sort des pages que vous venez de lire tel que nous l'avons connu, avec ses vives allures d'honnête homme, sa foi en la saine littérature, sa confiance en la raison et en la bonne culture de l'esprit, son dévouement absolu à la France, dévouement qui permit au plus loyal des patriotes de ne tenir pour étranger rien de ce que le pays a voulu et admis. Vous avez loué l'éducateur de la meilleure manière, je veux dire par ses élèves — par un de ses élèves surtout, par ce confrère accompli que l'exil nous a pris et que nous regrettons si vivement de ne pas voir aujourd'hui parmi nous s'associer aux éloges donnés à son maître. Vous avez loué le libéral à toute épreuve, qu'aucune réaction n'ébranla, qui resta toujours fidèle à cet idéal de respect pour le droit, de bienveillance et d'honnêteté, que la France a élevé dans le monde comme le symbole de foi du galant homme. Vous avez peint tout cela en traits excellents ; car, si vous avez peu pratiqué notre confrère, vous avez eu sur son compte le plus parfait des documents, les vivantes

confidences d'un témoin discret de ses épreuves et de ses joies. La meilleure part d'une belle vie est celle qui se continue dans les souvenirs d'une épouse fidèle. Vous avez connu notre confrère dans cette douce prolongation d'existence, qui est accordée à ceux qui en sont dignes. Il vous y est apparu entouré de cette tranquille lumière qui précède le grand oubli de la seconde mort ; et de là viennent les nuances douces qui donnent à votre portrait tant d'harmonie, les traits de ressemblance intime qui nous ont charmés.

Le *Journal des Débats* avait élevé une tribune qu'entourait une audience extraordinaire et d'où chaque mot tombait avec autorité. L'anonymat d'un groupe d'hommes que la parité du talent et la similitude des opinions fondaient pour ainsi dire en un seul, était arrivé à constituer un pouvoir politique et social dont nous avons peine maintenant à concevoir l'importance. MM. Bertin présidaient, avec le tact et la mesure que donne un titre incontesté, aux débats de cette cour suprême de l'esprit français, qui réalisait un peu dans le journalisme ce que l'Académie est en littérature. M. Cuvillier-Fleury fut, pendant cinquante ans, un des membres les plus actifs de ce haut conseil de *dii consentes*. Sa critique, perpétuelle leçon de bon sens et d'honnêteté, s'étendait à des objets très variés. On pensait alors avec justesse que la règle du bien et du beau est en tout la même et qu'un esprit formé par les bonnes disciplines de l'antiquité peut servir aux exercices les plus divers.

Le siècle presque entier passa ainsi devant les yeux de notre confrère, et il le jugea bien. Quelle que soit l'opinion que l'on professera un jour sur le mouvement littéraire dont l'année 1815 peut être tenue pour la date initiale et 1870 pour la fin, aucun homme éclairé ne saurait refuser à ce qui s'agita durant ce temps, au sein de la conscience française, l'originalité, la hardiesse, la fécondité. Le fond d'idées légué par le XVIII^e siècle et la Révolution était insuffisant. Un petit filet de voix claire peut avoir des notes agréables, mais ne saurait suffire à toutes les modulations de l'esprit humain. En se débarrassant de la chaîne

des vieilles croyances, qui facilement dégénèrent en une sorte de parti pris de médiocrité intellectuelle, le XVIII^e siècle s'était imposé une chaîne bien plus gênante que celle de l'orthodoxie, le joug d'une sorte de bon sens étroit, réduisant le monde de l'esprit à quelque chose d'étriqué, de mesquin, de froidement raisonnable. La science avait été dégagée des entraves que l'autorité religieuse fit peser sur elle jusqu'à la veille de la Révolution, et c'est là sûrement un point d'une importance capitale, mais une sorte de sécheresse de cœur et d'imagination rendait, en somme, le progrès peu sensible. On était libre de penser, et, de fait, on pensait peu : l'immensité des événements de guerre et des révolutions politiques avait absorbé le meilleur des forces humaines. Le monde aspirait à quelque chose, et, en effet, dès que vint la paix et sous l'influence du nom seul de la liberté, se produisit dans tous les ordres un éveil extraordinaire. On s'ouvrit aux idées de l'étranger ; une foule de choses jusque-là innomées en français eurent leur droit d'entrée dans le champ clos de nos luttes et gagnèrent beaucoup à être transportées dans cette atmosphère nouvelle. On comprit l'infini, le populaire, le spontané. La langue gagna en souplesse, en étendue, en nuances. L'humanité se prit à réfléchir plus âprement qu'elle ne l'avait jamais fait sur sa destinée. Nous ne savons si toutes les questions que ce temps a posées seront résolues ; mais sûrement l'histoire rapportera à la première moitié de notre siècle d'immenses conquêtes dans l'ordre de l'esprit, un sentiment général de civilité, de douceur, de goût pour la liberté, un élargissement extraordinaire du cercle de l'imagination, une notion de la science, de la philosophie et de la poésie dont nos respectables ancêtres du XVIII^e siècle n'eurent qu'un sentiment bien éloigné.

M. Cuvillier-Fleury assista à cette grande bataille intellectuelle en critique et en combattant. Vous nous avez finement expliqué l'espèce de dualité qui partagea toujours la conscience littéraire de notre confrère. Quoique la base de sa foi classique n'ait jamais été ébranlée, il était puissamment entraîné par les modernes. Au fond, il avait un

faible pour ce qu'il combattait et un goût secret pour les qualités qu'il ne recommandait pas. *Dulcia vitia* ! L'expression est de Quintilien. Elle aurait pu être de M. Cuvillier-Fleury. Il blâmait et il aimait à la fois. On nous l'a montré avec esprit retirant tel livre des mains de son élève et le lisant pour son compte avec passion. Il ne se départit jamais des règles du jugement et du naturel, et pourtant il y avait de ces « charnants défauts » qu'il était forcé d'aimer. Était-ce faiblesse ? Non, c'était impartialité, instinct profond de la vérité. Presque toutes les fautes du XIX^e siècle sont venues d'un principe élevé. Au souvenir de tant d'ardeur, de tant de sincérité, de tant d'aspirations nobles, la postérité, nous en sommes sûrs, passera l'éponge sur bien des égarements.

Comment être juste, en effet, autrement qu'en l'aimant et la haïssant tour à tour, envers cette génération brillante qui reçut d'une main légère et porta sans embarras le lourd héritage de l'ancienne France, de la Révolution, de l'Empire, mais ne sut rien transmettre à ceux qui vinrent après elle ; — qui fit sentir en littérature le prix de la forme achevée, et laissa peu d'œuvres irréprochables ; — qui réagit contre un ton général de pompe factice et de solennité exagérée, et fut elle-même rarement exempte d'affectation ; — qui, avec une richesse, une exubérance, une ampleur de génie vraiment extraordinaires, produisit des milliers de livres excellents, dont pas un seul n'est bien sûr de l'avenir ? La cause en est avant tout, je me hâte de le dire, à la nature infiniment délicate des pensées que nous cherchons à exprimer. Le XVII^e et le XVIII^e siècle, roulant dans un cercle d'idées très borné, se privant de toute vérité qui ne pouvait pas se renfermer dans un cadre fini, arrivaient plus facilement à un style achevé qu'un siècle, comme le nôtre, surchargé de connaissances et persuadé avec raison qu'on rétrécit l'esprit humain en le limitant aux idées claires. Il y a tant de choses que nous ne pouvons qu'augurer, deviner, pressentir ! Les défauts des modernes viennent souvent de ce que, luttant corps à corps avec l'infini, ils veulent dire à la fois trop de choses. Mais combien d'autres faiblesses ces grands novateurs

dont nous sommes les disciples auraient pu éviter ! Les bonnes époques de l'antiquité grecque et latine, le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècle nous avaient habitués, quand il s'agit des ouvrages de l'esprit, à chercher avant tout le naturel : dans l'auteur on voulait toucher un homme ; la modestie était considérée comme une condition pour plaire. Tout cela fut changé par la génération nouvelle. Le déchirement souvent nécessaire qu'une âme délicate n'accomplit, au début de la vie, qu'avec crainte et tremblement, s'appela d'un affreux barbarisme « s'affirmer ». On se paya de mots sonores dont les grands siècles avaient usé avec beaucoup de discrétion. La vanité, la présomption effrénées, l'amour du succès à tout prix furent accueillis du public avec une indulgence exagérée. Tel romancier se disait plus grand que Napoléon, et cela ne paraissait pas trop fort. Les effusions les plus immodérées d'une vantardise enfantine réussirent à se faire accepter.

Que l'ancienne morale avait du bon en littérature ! Vieux maîtres de Port-Royal, qui pensiez que, quand on a une supériorité, on doit chercher avant tout à la cacher, qu'eussiez-vous dit de ces fadaïses, de ce faux vernis de grandeur qui passèrent, tête haute, il y a cinquante ans, sans qu'un Pascal les stigmatisât ? Ah ! Monsieur, qu'il est difficile à un temps de se passer d'aristocratie ! Le tact, le goût ont besoin de protection. Quelle erreur de croire qu'une société où l'homme de lettres occupe ou croit occuper la première place, peut tenir droite sa ligne de flottaison ! Les choses humaines sont bien plus compliquées qu'on ne croit ; la dignité de l'écrivain est mieux abritée derrière d'anciennes conventions sociales que derrière de prétendues garanties de propriété. L'image qu'on se formait, il y a quarante ans, de l'homme de lettres, riche, brillant, faisant galamment son chemin dans le monde, habitait à l'idée fausse que l'écrivain, c'est-à-dire l'honnête homme qui a quelque chose à dire au public, exerce une profession et une profession lucrative. Une telle conception, fondée sur une erreur morale, faisait négliger les connaissances solides, encourageait les travaux superficiels, diminuait chez les masses le respect

qu'elles ont naturellement pour la noblesse de l'esprit.

Une des conséquences de cette littérature avant tout spirituelle et légère fut d'habituer le public à être trop amusé. La lecture presque exclusive des romans devint, pour les femmes, une véritable cause d'abaissement. La lecture, pour être salubre, doit être un exercice impliquant quelque travail. A ce point de vue, il est bon que les livres ne soient pas tout à fait écrits dans la langue ordinaire. On en vint à demander comme condition essentielle à la prose destinée aux gens du monde de ne nécessiter aucun effort d'attention de la part du lecteur. Il y avait là un juste retour des choses humaines. La France, au XVIII^e siècle, avait fait sa campagne libérale et anticléricale en amusant. Il était écrit que l'amusement lui serait funeste. Elle avait tué l'in-folio des bénédictins, l'in-quarto des académies. Un petit volume frivole à la main, la voilà, disent ses ennemis, qui meurt de nullité. Ce n'est jamais impunément qu'on tient la vérité pour chose indifférente. Même la littérature légère peut être faite sérieusement, et sans que les facultés maîtresses du raisonnement en souffrent aucun dommage.

Pour résumer en un mot le défaut d'une époque qui, en toute hypothèse, restera grande et honorée, je dirai que le demi-siècle dont M. Cuvillier-Fleury a été le critique éclairé fut une époque trop littéraire. L'admiration était complaisante ; on gâtait les auteurs ; on les habitua à être faciles pour eux-mêmes, à rechercher le trait brillant, les couleurs voyantes et les beautés d'ostentation. On mêlait trop, d'ailleurs, la poésie et la réalité. La poésie est faite pour nous dépayser, pour consoler de la vie par le rêve, non pour déteindre sur la vie. A l'époque de l'*Astrée*, on vit des bourgeois du quartier Saint-Antoine vendre leur fonds de commerce pour se faire bergers et paître des troupeaux imaginaires. Maintenant les rêves sont moins innocents. *Morbus litterarius* ! Le trait caractéristique de ce mal est qu'on aime moins les choses que l'effet littéraire qu'elles produisent. On arrive à voir le monde comme à travers une illusion théâtrale. Le public, atteint du même mal, ne recherche que ce qui fait tableau ;

la clarté de la rampe dégoûte de la lumière du jour. Toute droite appréciation des choses est de la sorte empêchée. Il faut d'abord aimer le bien et le vrai pour eux-mêmes. L'auréole que crée le succès, l'applaudissement du genre humain viennent ensuite ou ne viennent pas. A vrai dire, ils viennent quand on ne les cherche pas ; ils ne viennent pas quand on les cherche. Il n'est pas sain de parler tant que cela de gloire ni de s'adjuger si hautainement l'avenir. L'avenir n'aura peut-être pas beaucoup le temps de nous lire ; il sera trop occupé de lui-même pour s'occuper beaucoup de nous. Je crains que l'abnégation des écrivains réalistes, ne visant, disent-ils, qu'à préparer des documents dans l'intention modeste que les siècles futurs nous connaissent, ne soit mal récompensée.

Cette question qu'on entend poser si souvent : « Que restera-t-il un jour des œuvres du XIX^e siècle ? » a quelque chose de superficiel et de naïf. On est égaré par ce grand fait, qui s'est passé deux ou trois fois dans l'histoire, de littératures classiques dont le prestige s'est étendu à des nations très diverses, à des siècles très divers, et qui sont restées des modèles pour le genre humain. Il n'est pas probable que ce phénomène se passe désormais. Le progrès de la civilisation dont nous sommes les témoins est en extension, non en délicatesse. On ne verra plus guère, à ce qu'il semble, des langues apprises en vue de la culture littéraire par ceux dont elles ne sont pas la langue maternelle. La séparation des nationalités portée à l'excès fera croire à chaque peuple qu'il n'a pas besoin d'aller demander des modèles aux autres. On consultera, d'ailleurs, plus qu'on ne lira. Les livres d'importance majeure se referont tous les vingt-cinq ans. Chaque nouveau venu profitera de ses devanciers, probablement en disant d'eux beaucoup de mal. La traduction elle-même nuira à la lecture des originaux. Molière, Montesquieu, Voltaire durent peu aux traductions ; on les lisait en français.

Vanité des vanités, Monsieur ! Les siècles qui parlent le plus de l'immortalité sont ceux qui l'ont le moins assurée. J'en dis autant de cet abus étrange du mot génie, qu'on ne prodigue jamais plus que quand il y en a le moins, et de

ces prétendus privilèges que le vrai homme de génie n'a jamais connus ni réclamés. Le génie est, en général, très modeste ; il ne demande qu'une chose, c'est qu'on le laisse tranquille. On a tort de lui rendre la vie dure ; mais, lui aussi, son premier devoir est de se faire pardonner sa singularité, à force de simplicité, de vulgarité apparente, de déférence pour les autres hommes. L'avenir est aux forts, je le veux bien ; mais l'avenir est surtout aux modestes ; ceux-là dureront qui n'y ont pas pensé et ne se sont jamais crus assurés des suffrages de la postérité.

Pour fonder ces maîtrises littéraires qu'on appelle siècles classiques, quelque chose de particulièrement sain et solide est nécessaire. Le gros pain de ménage vaut ici mieux que la pâtisserie. La littérature qui veut être classique, c'est-à-dire universelle, doit pouvoir être appliquée. La bonne littérature à cet égard est celle qui, transportée dans la pratique, fait une vie noble. Une vie conduite selon les maximes littéraires du xvii^e siècle sera, quelles qu'en soient les proportions, droite et honnête. La littérature moderne ne peut subir cette épreuve. Certes, l'artiste n'est pas responsable des contresens que l'on commet avec son œuvre. Le rustre qui avale sottement un parfum qu'on lui donne à sentir ne doit s'en prendre qu'à lui-même de sa sottise. Mais, pour être éternel, c'est bien le moins qu'on en passe par quelques exigences. Tout ce qui doit quelque chose au caprice du moment passe comme ce caprice. Ce que la mode fait, la mode le défait. Dans mille ans, on ne réimprimera peut-être que les deux plus vieux livres de l'humanité, Homère et la Bible. Je me trompe : pour l'ennui des générations futures, on imprimera aussi des morceaux choisis par les professeurs de belles-lettres d'alors, en vue des examens. Là il y aura peut-être quelques demi-pages de nous, accompagnées d'une traduction interlinéaire en volapük. *Debemur morti nos nostraque.*

Ainsi, par suite de quelques erreurs d'esthétique et d'histoire, la France libérale perdit le fruit de rares efforts et de dons exquis. Les auteurs de ce temps ont l'air de croire qu'ils seront toujours jeunes ; ils n'ont aucun souci de se ménager une vieillesse littéraire. Ils oublient surtout

que l'humanité est une personne noble et qu'il faut la représenter en sa noblesse. À leur suite, on s'amusa d'un monde bas de fripons, de vauriens démoralisés, de Vautrin et de Quinola. On se laissa prendre d'un goût faux pour le laid, l'abject. On essaya de faire un mets avec ce qui ne doit servir que de condiment. La peinture d'un fumier peut être justifiée, pourvu qu'il y pousse une belle fleur ; sans cela le fumier n'est que repoussant. La réalité, hélas ! on la rencontre à chaque pas. Elle n'a pas besoin d'être documentée ; nous ne la connaissons que trop bien.

On voulait du nouveau à tout prix. Il s'établit une surenchère de paradoxes. On était arrivé aux derniers pics glacés du Parnasse, où toute vie avait cessé ; on prétendait monter encore, et l'on s'étonnait que le public ne suivit plus. Le public, au fond, montrait beaucoup de bon sens. Énervé par le peu de durée des réputations littéraires, il perdait toute foi en la littérature et n'y voyait plus qu'un jeu de cartes s'abattant les unes sur les autres, selon un rythme donné. L'homme de mérite, qui, au lieu de se jeter à froid dans l'Etna, comme Empédocle, ne demandait l'honneur de sa vie qu'à de sérieux services, fut tenu pour peu de chose. Erreur fondamentale ! Malheur à la nation qui ne sait pas user comme il faut de l'homme utile, exempt de toute prétention au génie et à l'immortalité ! Le génie est d'une application rare, souvent dangereuse ; une nation, pour être sûre de vivre, doit pouvoir s'en passer ; elle ne peut se passer de bon sens, de conscience, d'assiduité au travail, d'honnêteté.

Un grand affaiblissement moral fut la conséquence du mauvais régime intellectuel auquel la France s'était mise. Le poison, quoique pris à petite dose, produisit son effet. On s'était fait un besoin de liqueurs malsaines, bonnes tout au plus pour amuser un moment le palais ; ce qui était inoffensif comme divertissement devint mauvais comme habitude. La vraie culture intellectuelle trop négligée se vengea ; l'étourderie n'eut plus de contrepoids. Une heure de surprise suffit pour ruiner un compromis imaginé par les plus sages esprits. Un cycle d'horribles aventures fut ouvert par ces journées néfastes, que la France, à ce qu'il

paraît, n'a pas encore assez expiées. On commit de gaieté de cœur l'erreur capitale, qui est de déférer à la masse la question qu'elle sait le moins résoudre, la question de la forme du gouvernement et le choix du souverain. L'enfant de dix ans, à qui on avait donné imprudemment les droits de la majorité, fit des siennes ; quoi de surprenant à cela ? On demandait de la raison à cette foule qui, le même jour, peut se montrer dupe du plus grossier charlatanisme et sottement accueillante pour toutes les calomnies. On s'imaginait que, sans dynastie, on peut constituer un cerveau permanent à une nation. De là une fâcheuse diminution de la raison centrale ; le *sensorium commune* de la nation se trouva réduit à presque rien. Avec de précieuses qualités de courage, de générosité, d'amabilité, la mieux douée des nations, pour avoir laissé descendre trop bas son centre de gravité intellectuel et moral, vit ses destinées remises aux caprices d'une moyenne d'opinion inférieure à la portée d'esprit du souverain le plus médiocre appelé au trône par les hasards de l'hérédité.

Faible dans la résistance, cette génération se montra dure et bornée dans la réaction. Nous l'avons vue, Monsieur, cette réaction aveugle qui suivit 1848, tristes années où se traîna notre jeunesse et dont nous voudrions épargner les amertumes à ceux qui viendront après nous. Nos pères n'ont pas rempli envers nous le premier devoir d'une génération envers sa puînée, qui est de lui laisser un ordre établi, un cadre national fixe. Nous manquerons probablement à ce devoir envers ceux qui nous suivront. Trahis par nos aînés, nous aurons pour excuse que nous ne pouvions léguer ce que nous n'avions pas reçu. Nous fîmes de grands sacrifices pour tirer le moins mauvais parti possible d'un âge mauvais ; ils ne servirent à rien. Ah ! que le vieux proverbe hébreu était vrai : « Nos pères ont mangé le raisin vert, et les dents de leurs enfants sont agacées ! »

S'agit-il entre nous de faire le procès aux faits accomplis ? Non certes, Monsieur. Nos goûts, en histoire, sont, je crois, à peu près les mêmes. Nous avons, si j'ose le dire, la même clientèle, les fous, les exaltés. Les causes fanatiques me sont si chères que je ne raconte jamais une de ces héroïques

histoires sans avoir envie de me mettre de la bande des croyants pour croire et souffrir avec eux. Votre Camille Desmoulins, vos condamnés de Prairial, vous les aimez : vous vous passionnez pour chacun d'eux. Je les aime après vous, avec leur œil mélancolique, ces longs cheveux qui leur donnent un air d'apôtres, ces convictions ardentes, ce style à la fois déclamatoire et touchant. Il y a peut-être cependant entre nous une petite différence. Nous sommes bien d'accord sur ce point que la marche du monde se fait par l'impulsion des fanatiques et des violents. Seulement, vous protestez quand on les guillotine... Après tout, ils l'ont voulu. L'œuvre des fanatiques ne réussit qu'à la condition que bien vite on soit débarrassé d'eux. Les carrières de ce genre doivent être courtes. Figurons-nous Camille Desmoulins et Lucile mourant en 1840 ou 1845. Ce serait aussi choquant que de nous figurer Jeanne d'Arc vivant soixante-dix ans. Le prophète qui parcourait les murs de Jérusalem en criant : « Voix de l'Orient ! Voix de l'Occident ! Voix contre Jérusalem et le temple ! » fut dans son rôle quand il ajouta : « Voix contre moi ! » et la pierre lancée par les balistes romaines qui le frappa en pleine poitrine lui donna au fond la seule mort qui lui convînt.

La Révolution, vous l'avez très bien vu, ne doit pas être jugée par les mêmes règles que les situations ordinaires de l'humanité. Envisagée en dehors de son caractère grandiose et fatal, la Révolution n'est qu'odieuse et horrible. A la surface, c'est une orgie sans nom. Les hommes, dans cette bataille étrange, valent en proportion de leur laideur. Tout y sert, excepté le bon sens et la modération. Les fous, les incapables, les scélérats y sont attirés par le sentiment distinctif que leur moment d'être utiles est venu. Le succès des journées de la Révolution semble obtenu par la collaboration de tous les crimes et de toutes les insanités. Le misérable qui ne sait que tuer a de beaux jours. La fille de joie, la folle de la Salpêtrière y a son emploi. Le temps avait besoin d'étourdis, de scélérats ; il fut servi à souhait. On eût dit l'ouverture du puits de l'abîme, toutes les vapeurs infernales d'un siècle corrompu obscurcissant le ciel.

Mais il ne faut pas s'arrêter à ces détails hideux, qui sont

comme le prix dont on paie la collaboration de la populace. Quand on envisage l'ensemble — qu'on tient compte surtout de ce grand coefficient des choses humaines, la victoire, qui fait que beaucoup de folles tentatives doivent être jugées par le succès — le phénomène général de la Révolution apparaît comme un de ces grands mouvements de l'histoire qu'une volonté supérieure domine et dirige. La pensée arrêtée chez quelques possédés : « Il faut, à tout prix, que la Révolution réussisse », devint une obsession, une voix du dehors qui s'impose, une suggestion tyrannique. A partir de ce moment la Révolution eut un génie qui présida chaque jour à ses actes et qui, en vue du succès, ne se trompa guère. Un pacte de terreur lia des milliers d'hommes et les mit dans cet état d'entraînement impersonnel où l'on est emporté, à la vie, à la mort, sur un navire qu'on a lancé et qu'on ne gouverne plus.

La France seule pouvait offrir cet incroyable mélange d'esprit et de naïveté, de gaieté ironique et de colère concentrée. Ce fut une folle « emprise », à la façon des vœux chevaleresques du moyen âge. La gageure réussit par fureur, par amour, par la conviction enragée qu'il fallait qu'elle réussît. Et ces possédés d'une idée fixe étaient si bien d'accord avec ce que voulait la force des choses qu'on se demande en vain ce que serait le monde si la Révolution n'eût pas réussi. Elle était nécessaire comme l'accès qui sauve ou qui tue. Elle nous laisse suspendus entre l'admiration et l'horreur. La Révolution est le plus violent des spectacles humains qu'il nous soit donné d'étudier. Même le siège de Jérusalem ne saurait lui être comparé. Ce fut une œuvre aussi inconsciente qu'un cyclone emportant sans choix tout ce qui est à sa portée. La raison et la justice sont peu de chose pour le colossal tourbillon. Comme le Léviathan du *Livre de Job*, il est créé pour être irrésistible ; comme l'abîme, il remplit sa vocation, en ne disant jamais : « C'est assez. »

Voilà pourquoi les hommes de la Révolution sont l'objet de jugements si contradictoires. Ces ouvriers d'une œuvre de géants, envisagés en eux-mêmes, sont des pygmées. C'était l'œuvre qui était grande, et qui, s'emparant d'eux,

les faisait grands. La situation les saisissait, les enfiévrail, les transformait selon ses besoins ; quand l'accès était passé, ils se retrouvaient ce qu'ils avaient été auparavant, c'est-à-dire médiocres. Votre Camille Desmoulins, par exemple, je ne vous blesserai pas, je crois, Monsieur, en vous disant que c'était vraiment peu de chose : une paille enlevée par le vent, un étourdi, un gamin de génie, comme vous l'appellez, un écervelé que l'enivrement de l'heure entraîne. Sa philosophie de l'histoire ne va pas au delà des *Révolutions romaines* de Vertot. Son style... ah ! Monsieur, vous l'avez supporté ; je vous fais compliment de votre patience. On était alors grand écrivain pendant deux ou trois ans. La gravité terrible des événements faisait des hommes de génie pour un an, pour trois mois. Puis, abandonnés par l'esprit qui les avait un moment soutenus, ces héros d'un jour tombaient, à bout de forces, affolés, hagards, stupéfiés, incapables de recommencer la vie. Napoléon fut dans le vrai en faisant d'eux des expéditionnaires et des sous-chefs.

Leur littérature, en général, est très faible. Ils écrivent mal, et ce qu'il y a de singulier chez des hommes aussi convaincus, d'une façon prétentieuse. Quand on veut imprimer leurs œuvres complètes, on se trouve face à face avec le néant. C'est la Révolution, à vrai dire, qui est leur Œuvre. Pour un si court passage à travers la vie, il ne valait pas la peine de couler ses paroles en bronze ni de bâtir solidement ; on ne visait qu'à l'effet du moment. Un pareil temps ne pouvait produire un style solide, pas plus que des édifices durables. Le conventionnel Romme, à la veille de mourir, écrit des pages et des pages. Il tient « à ce qu'il l'on sache comment il est mort ». Cela est naïf et maladroit. Je lis et je relis pourtant avec une émotion profonde ce morceau rempli d'un feu sombre, que vous avez publié. Votre tableau de la mort des derniers Montagnards est beau et touchant. L'horrible machine fonctionnait mal, ce jour-là. Il fallut redresser Bourbotte. Il en profite pour faire un discours ; le cou engagé dans la planche fatale, il parle encore. Duroy, la tête sous le couteau, s'écrie : « Unissez-vous tous ; embrassez-vous tous : c'est le seul moyen de sauver la République. » Des phrases ridicules,

dites en une telle situation, changent bien de caractère esthétique. Elles ont au moins une qualité : elles sont toujours sincères.

Les pires ennemis des grands hommes de la Révolution sont donc ceux qui, croyant leur faire honneur, les mettent dans la catégorie des grands hommes ordinaires. Ce furent des inconscients sublimes, amnistiés par leur jeunesse, leur inexpérience, leur foi. Je n'aime pas qu'on leur décerne des titres de noblesse. Ils vont seuls comme le bourreau. A quelques illustres exceptions près, ils n'ont pas fondé de famille. On les cache comme ancêtres ; personne ne se réclame d'eux. On n'avoue pas facilement des pères qu'il ne faudrait pas prendre pour modèles. Je n'aime pas, surtout, qu'on leur élève des statues. Quelle erreur ! quel manque de goût ! Ces hommes ne furent pas grands, ils furent les ouvriers d'une grande heure. Il ne faut pas les proposer à l'imitation ; ceux qui les imiteraient seraient des scélérats. Nous les aimons, à condition qu'ils soient les derniers de leur école. Ils réussirent par une gageure incroyable, contre toute vraisemblance. Là où ils ont trouvé la gloire, leurs élèves attardés ne récolteraient que la ruine, le désastre et la malédiction.

Les centenaires ne sont la faute de personne ; on ne peut pas empêcher les siècles d'avoir cent ans. C'est bien fâcheux cependant. Rien de plus malsain que de rythmer la vie du présent sur le passé, quand le passé est exceptionnel. Les centenaires appellent les apothéoses, c'est trop. Une absoute solennelle avec panégyrique, rien de mieux ; un embaumement où le mort est enveloppé de bandelettes, pour qu'il ne ressuscite plus, nous plairait aussi infiniment ; gardons-nous, au moins, de tout ce qui pourrait faire croire que de tels actes d'imprudence juvénile et d'irréflexion grandiose peuvent se recommencer. C'est la gloire d'une nation d'avoir dans son histoire de ces apparitions prodigieuses, qui n'arrivent qu'une fois : Jeanne d'Arc, Louis XIV, la Révolution, Napoléon ; mais c'est là aussi un danger. L'essence de ces apparitions est d'être uniques. Elles sont belles à condition de n'être pas renouvelées. La Révolution doit rester un accès de maladie sacrée, comme disaient les

anciens. La fièvre peut être féconde, quand elle est l'indice d'un travail intérieur ; mais il ne faut pas qu'elle dure ou se répète ; en ce cas, c'est la mort. La Révolution est condamnée, s'il est prouvé qu'au bout de cent ans elle en est encore à recommencer, à chercher sa voie, à se débattre sans cesse dans les conspirations et l'anarchie.

Vous êtes jeune, vous verrez la solution de cette énigme, Monsieur. Les hommes extraordinaires pour lesquels nous nous sommes passionnés, eurent-ils tort, eurent-ils raison ? De cette ivresse inouïe, réduite à l'exacte balance des profits et pertes, que reste-t-il ? Le sort de ces grands enthousiastes sera-t-il de demeurer éternellement isolés, suspendus dans le vide, victimes d'une noble folie ? Ou bien ont-ils, en somme, fondé quelque chose et préparé l'avenir ? On ne le sait pas encore. J'estime que, dans quelques années, on le saura. Si, dans dix ou vingt ans, la France est prospère et libre, fidèle à la légalité, entourée de la sympathie des portions libérales du monde, oh ! alors, la cause de la Révolution est sauvée ; le monde l'aimera et en goûtera les fruits, sans en avoir savouré les amertumes. Mais, si, dans dix ou vingt ans, la France est toujours à l'état de crise, anéantie à l'extérieur, livrée, à l'intérieur, aux menaces des sectes et aux entreprises de la basse popularité, oh ! alors, il faudra dire que notre entraînement d'artistes nous a fait commettre une faute politique, que ces audacieux novateurs, pour lesquels nous avons eu des faiblesses, eurent absolument tort. La Révolution, dans ce cas, serait vaincue pour plus d'un siècle. En guerre, un capitaine toujours battu ne saurait être un grand capitaine ; en politique, un principe qui, dans l'espace de cent ans, épuise une nation, ne saurait être le véritable.

Suspendons notre jugement. Nos fils auront la réponse à une question qui nous tient dans une incertitude douloureuse. Certes, l'histoire nous a montré plus d'une fois une cause vaincue ressuscitant, au bout de plusieurs siècles, avec la nation qui avait péri en la représentant, victime de sa supériorité et des services rendus à l'œuvre commune de l'humanité. Mais notre abnégation ne va pas jusqu'à sacrifier à une résurrection et à des apothéoses hypothé-

tiques l'existence de notre chère patrie. La vraie manière d'honorer les généreuses utopies du passé, c'est de les montrer réalisées et applicables. Le but de l'humanité, qui saurait le dire ? Mais, qu'il s'agisse de l'humanité ou qu'il s'agisse de la nature, les seuls organismes qui laissent une trace durable sont ceux qui, engendrés dans la douleur, grandissent dans la lutte, s'accommodent aux nécessités du milieu et résistent à l'épreuve décisive de la vie.

Vous nous aiderez, Monsieur, à défendre la vieille maison de nos pères, à en garder du moins le plan, pour la rebâtir un jour. Vous nous aiderez à maintenir l'idée fondamentale de cette Compagnie, le principe d'une noblesse littéraire, une conception du travail de l'esprit fondée sur le respect. Cela, dit-on, n'est plus de notre temps. Combien de choses, hélas ! notre siècle a reprises, qu'il avait d'abord rebutées ! Je crains que le travail du *xx^e* siècle ne consiste à retirer du panier une foule d'excellentes idées que le *xix^e* siècle y avait étourdiment jetées... Mais je ne veux pas finir cette réunion sur des pensées tristes. Ce siècle, qui prouve au moins sa bonté en ce qu'on a toute facilité pour médire, est, après tout, celui où il a été jusqu'ici le plus doux de vivre. Nous avons goûté ce qu'il y a eu de meilleur. Si sa fin nous inspire parfois certaines inquiétudes, élevons-nous à cette région sereine où l'on peut se dire, sans trop d'objections : Dieu fait bien ce qu'il fait. Ces fauteuils, après tout, sont commodes pour attendre patiemment la mort ; la vie y est assez douce. Jouissons du reste qui nous est accordé. Nous avons eu nos cinq actes, et, comme dit Marc-Aurèle, « celui qui nous congédie est sans colère ». Les anciens avaient une sorte de respect religieux devant le spectacle d'une vie heureuse. La vôtre me paraît avoir été de ce genre, Monsieur. Tout vous a souri, et, sans nul sacrifice de votre sincérité, vous avez su réunir dans une commune sympathie les partis les plus opposés, les suffrages les moins habitués à se trouver ensemble. Vous le devez à votre heureux génie ; vous le devez aussi à ce doux siècle de fer, à ce pays excellent où nous avons le bonheur de vivre. Notre siècle a été bon pour nous, Monsieur. Il a trouvé en nous ce qu'il aime, peut-être quelques-uns de ses défauts. Je ne

sais si, en aucun autre temps, ni en aucun autre pays, nous aurions pu faire valoir aussi bien le talent qui nous a été confié. Pauvre patrie ! C'est parce que nous l'aimons que nous sommes quelquefois un peu durs pour elle. Vous avez eu bien raison de dire qu'elle sera toujours le principe de nos espérances et de nos joies !

XVII

CONFÉRENCE FAITE A L'ALLIANCE POUR LA PROPAGATION DE LA LANGUE FRANÇAISE

LE 2 FÉVRIER 1888 (1)

Mesdames et Messieurs,

QUAND je reçus, il y a quelques jours, la visite des jeunes et aimables délégués qui venaient m'inviter à prendre part à cette fête, j'éprouvai de grandes hésitations. Cette association est sûrement une des œuvres auxquelles je suis le plus dévoué. D'un autre côté, je m'étais imposé pour règle absolue, cet hiver, de ne plus faire de conférences. La vieillesse, qui a tant de manières de se faire sentir, a choisi de m'éprouver en ce moment par un grand affaiblissement de la voix. Je voulais refuser ; puis j'ai pensé à la joie extrême que j'aurais à me trouver encore une fois devant un auditoire jeune et sympathique ; j'ai accepté. Vous serez indulgents, Mesdames et Messieurs. Ce sera, je vous l'assure, la dernière fois que je commettrai la faute de parler en des enceintes aussi disproportionnées avec mes moyens d'à présent. Je serai bref, du reste ; je voudrais seulement échanger quelques pensées avec vous sur notre chère langue française, sur ses bienfaits, sur les luttes qu'elle soutient, sur les efforts que ces messieurs font, avec un zèle si désintéressé, pour lui assurer un avenir.

(1) *Journal des Débats*, 3 février 1888. (N. de l'éd.)

Oui, cette œuvre est excellente, Mesdames et Messieurs. J'y ai toujours adhéré avec ferveur, je la défends du fond du cœur. Cette œuvre est bonne, d'abord pour notre chère patrie, que nous devons d'autant plus aimer qu'on la déchire, qu'on la méconnaît davantage. Elle est bonne aussi pour l'humanité. La conservation, la propagation de la langue française importent à l'ordre général de la civilisation. Quelque chose d'essentiel manquerait au monde le jour où ce grand flambeau, clair et pétillant, cesserait de briller. L'humanité serait amoindrie, si ce merveilleux instrument de civilisation venait à disparaître ou à s'amoindrir.

Que de choses éternellement bonnes et vraies, Mesdames et Messieurs, ont été pour la première fois dites en français, ont été frappées en français, ont fait leur apparition dans le monde en français ! Que d'idées libérales et justes ont trouvé tout d'abord en français leur formule, leur définition véritable ! Comme notre langue a dit de belles et bonnes choses, depuis ses bégayements du *xix^e* siècle jusqu'à nos jours ! L'abolition du servage, les droits de l'homme, l'égalité, la liberté ont été pour la première fois proclamés en français. C'est en Angleterre, mais c'est en langue française qu'éclate, au *xii^e* siècle, ce premier appel à l'égalité, dans la bouche du paysan :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Tous membres avons comme ils ont,
Et tout aussi grand corps avons,
Et tout autant souffrir pouvons ;
Ne nous faut fors cœur seulement.

C'est un peu brutal ; l'égalité l'est quelquefois. Mais voulez-vous une expression non moins fière de la liberté ? Voici comment s'exprime le roi de France en 1315. Cela fut écrit en latin, mais sûrement pensé en français. « Comme, selon le droit de nature, chacun doit naître franc..., nous, considérant que notre royaume est dit et nommé le royaume des Francs, et voulant que la chose concorde avec le nom, avons ordonné et ordonnons..., etc. » Ce beau préambule

sert, à ce qu'il paraît, dans l'édit de 1315, de préface à des mesures fiscales ; mais n'importe, le principe était bon ; il ne faut pas se plaindre si les bons principes coûtent un peu cher.

Voici, maintenant, un évêque, conseiller intime de Charles V, qui, vers le milieu du XIV^e siècle, prélude à 1789 : « Oncques la très noble sequelle des rois de France n'apprit à tyranniser, et aussi le peuple gallican ne s'accoutume pas à sujétion servile, et pour ce, si la royale sequelle de France délinque de sa première vertu, sans nul doute elle perdra son royaume, et sera translaté en d'autres mains. »

C'est assez crâne, n'est-ce pas ? C'était un évêque de Lisieux qui parlait ainsi ; en d'autres temps, il aurait pu être évêque d'Autun et célébrer, au Champ-de-Mars, la messe de la Liberté sur l'autel de la Patrie.

Je n'en finirais pas, Mesdames et Messieurs, si je voulais énumérer, siècle par siècle, toutes les phrases utiles à l'humanité qui sont écloses en notre chère langue. C'est une langue libérale vraiment. Elle a été bonne pour le faible, pour le pauvre, ajoutons pour l'homme intelligent, pour l'homme d'esprit.

On peut abuser de tout, Mesdames et Messieurs. Les plus nobles drapeaux peuvent traîner dans la boue. Mais la pire erreur qu'on arrive à commettre est de repousser des vérités parce qu'on en a abusé ou qu'elles sont devenues banales. Banales !... c'est donc qu'elles sont vraies ; c'est le plus grand éloge, pour une idée, qu'elle soit devenue banale. *Liberté, Egalité, Fraternité*. C'est du français, cela, et cela fera le tour du monde. Un Oriental de mes amis opéra presque une révolution religieuse dans certaines parties de la Perse avec ces trois mots. Des docteurs de Kerbéla décidèrent que c'était plus beau que le Coran et qu'il avait fallu, pour trouver ces trois mots, une révélation divine. Un charmant compagnon de voyage que j'avais en Syrie (qu'il me soit permis de le nommer : c'était M. Lockroy) avait des succès inouïs de toutes sortes dans le Liban, surtout quand il chantait *la Marseillaise*. Ces braves gens comprenaient d'instinct. Partout où ira le

français, Messieurs, la Révolution ira en croupe derrière lui. La révolution, il n'en faut pas trop, je le sais ; mais il y a bien des pays du monde où, à certaines doses, elle aurait encore du bon. N'y poussons pas ; mais laissons agir notre petit clairon, qui, à certaines heures, devient, on ne sait comment, la trompette de Jéricho.

Je dis que le français a été une langue bienfaisante pour l'humanité. Ça été aussi une langue aimable. Oh ! que de douces choses on a dites en français ! Il n'y a pas de langue dont on puisse détacher de plus jolies phrases. Que de sentiments fins et exquis ont trouvé leur expression en cet harmonieux idiome dont Brunetto Latini, au XIII^e siècle, trouvait déjà la parlure si délectable ! On s'est demandé en quelle langue était le *Lancelot* que lisait Françoise de Rimini ; pour moi, je n'ai aucun doute à cet égard : il était en français. Mes savants collègues, M. Gaston Paris et M. Paul Meyer, me redresseront si j'ai tort.

Et cette langue, qui a dit de si charmantes choses, que dira-t-elle dans l'avenir ? Il faudrait être prophète pour savoir cela. Elle dira des choses assez diverses, mais toujours des choses libérales. Le français, Mesdames et Messieurs, ne sera jamais la langue de l'absurde ; ce ne sera jamais non plus une langue réactionnaire. Je ne peux pas imaginer une sérieuse réaction ayant pour organe le français. Ce bon peuple gallican, comme dit Oresme, ne s'engagera jamais bien à fond dans ce sens-là. Voyez M. de Maistre, M. de Chateaubriand ; oh ! que de tels inquisiteurs m'effrayeraient peu ! Et M. de Montalembert !... Affaire de rire. M. de Falloux !... Un peu plus sérieux. La question est de savoir si le réactionnaire a de l'esprit. S'il en a, il s'arrête bien vite. Je ne crains que le réactionnaire sans esprit ; mais celui-là ne parle pas français ; nous n'avons pas à nous occuper de lui.

Un fait bien significatif, justement, est le sentiment général des partis rétrogrades, dans le monde entier, pour le français. Ils en ont peur ; ils se barricadent contre lui. On dirait que cette langue porte la peste avec elle, la peste selon les réactionnaires, bien entendu. Allez, allez toujours.

Pauvre France ! elle aura encore son heure. Qui sait si les propositions de paix et de liberté, qui tireront l'Europe de l'affreux état de haine et de préparatifs militaires où elle est, ne seront pas formulées en français ?

Voilà pourquoi le français peut vraiment être appelé une langue classique, un instrument de culture et de civilisation pour tous. Cette langue améliore ; elle est une école ; elle a le naturel, la bonhomie, elle sait rire, elle porte avec elle un aimable scepticisme mêlé de bonté (sans bonté, le scepticisme est une très mauvaise chose). Le fanatisme est impossible en français. J'ai horreur du fanatisme, je l'avoue, surtout du fanatisme musulman ; eh bien ! ce grand fléau cessera par le français. Jamais un musulman qui sait le français ne sera un musulman dangereux. C'est une langue excellente pour douter ; or, le doute sera peut-être dans l'avenir une chose fort nécessaire. Concevez-vous Montaigne, Pascal, Molière, Voltaire, autrement qu'en français ? Ah ! Mesdames et Messieurs, que de joie s'en irait de ce monde le jour où le français s'en irait ! Conservez-le, conservez-le.

A côté des races fanatiques, il y a les races tristes. A celles-là aussi apprenez le français. Je pense ici surtout à nos frères malheureux, les Slaves. Ils ont tant souffert pendant des siècles, qu'il faut surtout les empêcher d'aimer le néant. Le français et le vin de France auraient là un rôle humanitaire à jouer. Le français réjouit ; ses locutions favorites impliquent un sentiment gai de la vie, l'idée qu'au fond rien n'est bien sérieux et qu'on entre dans les intentions de l'Éternel par un peu d'ironie. La grande infériorité du barbare, de l'Oriental surtout, c'est qu'il ne sait pas rire. Apprenez à toutes les nations à rire en français. C'est la chose du monde la plus philosophique et la plus saine. Les chansons françaises sont bonnes aussi. J'ai médité autrefois du dieu des bonnes gens ; mon Dieu ! que j'avais tort ! C'est un dieu qui n'est pas méchant, qui n'a jamais fait de mal. Qui donc a dit que Dieu prenait plus de plaisir aux jurons du soldat français qu'aux prières d'un ministre de telle ou telle secte puritaine ? On entre par la gaieté dans les vues les plus profondes de la Provi-

dence. Il est d'une bonne politique de travailler à rendre l'homme content. C'est le seul moyen de l'empêcher d'être très méchant.

Notre race gauloise a toujours eu, sous ce rapport, une grande supériorité. Je songe souvent que, pendant cette sombre première moitié du moyen âge, où toute joie du réel sembla perdue, le paysan bourguignon ou aquitain continua de boire son vin et de chanter ses joyeuses cantilènes, sans se soucier du grand rêve surnaturel qui séduisait le reste du monde. Il ne contredisait pas à la croyance universelle ; mais il ne s'en laissait pas accabler. Ce que j'aime le plus dans Grégoire de Tours, c'est le récit de la manière dont les bourgeois d'Orléans amenèrent Gontran à venir goûter avec eux les douceurs de la vie citadine. Gontran trouva, au bout de quelques jours, que ce genre de vie était bien supérieur aux mélancolies profondes de la vie barbare. Ce bon Caribert, roi de Paris, fut pris de même. Il mourut jeune, pour avoir trop aimé les Parisiennes de son temps. Notre langue, nos mœurs, nos vins, nos chansons ont toujours exercé dans le monde un apostolat de bonne humeur et d'humanité.

Vous avez eu d'autant plus raison, Messieurs, de vous constituer les défenseurs de notre chère langue qu'elle s'est toujours très peu défendue elle-même. C'est une des gloires de la France, qu'elle n'a jamais violenté la conscience linguistique de personne. Jamais elle n'a pris une mesure coercitive en fait de langues. La langue est une religion à sa manière. Persécuter quelqu'un en sa langue est aussi mal que de le persécuter pour sa religion. Comme il arrive presque toujours, nous avons été punis de notre délicatesse. Un vent si peu libéral a soufflé sur le monde qu'on a presque fait un argument contre nous de ce qu'on aurait dû louer. On a pris avec moins de scrupule un paysan « que, disait-on, nous n'avions pas su assimiler ». Que voulez-vous ? Le monde aime les forts. Laissons-le faire, il changera vite de mode. Attendons ; nous nous trouverons bientôt avoir eu raison. J'ai toujours trouvé beaucoup de charme dans ce contresens de la Vulgate : *Da mihi animas ; cetera tolle tibi* (donne-moi les âmes ; le reste, prends-le).

Les âmes nous sont restées fidèles, Messieurs. Mais autant la propagande brutale qui consiste à persécuter qui que ce soit pour sa langue nous est interdite, autant la propagande sympathique nous est permise. Vos écoles sont un don gratuit qui ne force personne. Vous offrez quelque chose d'excellent ; libre à chacun de refuser ou d'accepter. Vos résultats, vous les obtenez par des moyens tout pacifiques. La lecture de vos bulletins est quelque chose de délicieux, de touchant. Que de jeunesse, que de dévouement ! Quel courage chez vos maîtres et vos maîtresses ! J'aime ces vieux Canadiens qui font cent lieues à cheval pour entendre parler français. J'aime ces héroïques religieuses qui maintiennent, au milieu de la barbarie, une tradition d'honnêteté, de droiture, de cordialité. Grâce à vos excellents procédés, non seulement on apprendra le français, mais on l'aimera. Pour ces pauvres races déshéritées, toutes les bonnes choses sont venues avec lui ; il aura été le messager de toutes les bonnes nouvelles, la liberté, la justice, le contentement de vivre. Que tous rapportent au jour où ils apprirent le français le commencement de leurs joies.

Et qu'on n'objecte pas que le français est une langue aristocratique, d'une culture trop raffinée pour le barbare, une dentelle plutôt qu'une toile de ménage. Oh ! n'importe, Messieurs. Je dirai même : tant mieux. Les choses populaires sont presque toutes des choses fort aristocratiques. Il ne faut jamais servir au peuple que du très noble. Le latin, la langue qui a conquis le plus de barbares, est la langue de poètes infiniment délicats, presque décadents, comme on dit aujourd'hui. En fait de langue, il faut le nombre ; tout compte. Pour que quelques-uns parlent bien, il faut que beaucoup parlent mal. Vivent les barbares, Messieurs ! C'est par eux qu'on dure et se continue.

Avec une profonde intuition de l'histoire, vous avez vu tout cela. Le barbare appartient au premier qui le prend. La semence que vous jetez fructifiera pour des siècles. Merci pour la France, Messieurs. Merci pour nous autres écrivains, qui vous devons peut-être que quelque feuillet de nos livres, échappé, par hasard, à la destruction,

sera lu des érudits, dans mille ans. Merci pour l'Académie française, à qui vous permettrez de finir son dictionnaire historique ; il faut pour cela douze cents ans, selon les calculs les plus modérés ; vous nous les devez. Merci pour tout le monde. Tenez, Messieurs, il y a surtout un jour où l'usage du français sera bien nécessaire ; c'est le jour de la vallée de Josaphat. Prolongez la vie du français jusqu'au jugement dernier. Je vous assure que, si on parle allemand ce jour-là, il y aura des confusions, des erreurs sans nombre. Toutes les découvertes, par exemple, se trouveront avoir été faites par des Allemands. Messieurs, je vous en prie, faites qu'on ne parle pas allemand dans la vallée de Josaphat.

Mon savant confrère, M. Gaston Paris, m'a communiqué hier, à ce sujet, un passage d'un poète champenois du ^{xiii}^e siècle, qui devrait nous rassurer. Selon cet auteur, le français est la langue de Dieu lui-même :

C'est cil que Dieus entent ançois,
Qu'il le fist et bel et légier.

Voilà, certes un beau privilège. Pour moi, Messieurs, je tiens essentiellement à ce que vous le confirmiez ; je vais vous dire pourquoi. Vous m'écoutez avec tant d'indulgence Mesdames et Messieurs, que je vous ferai la confidence d'un rêve qui me revient souvent. Je reçois tant de lettres qui m'annoncent la damnation éternelle que j'ai fini par en prendre mon parti. Ce ne sera pas très juste ; mais j'aime mieux l'enfer, après tout, que le néant. Je suis persuadé que je réussirai à tirer parti de la situation, et si je n'ai affaire qu'au bon Dieu, je crois que je le toucherai. Il y a des théologiens qui admettent la mitigation des peines des damnés. Eh bien ! dans mes insomnies, je m'amuse à composer des pétitions, des placets que je suppose adressés à l'Éternel du fin fond de l'enfer. J'essaie presque toujours de lui prouver qu'il est un peu la cause de notre perdition, et qu'il y a des choses qu'il aurait dû rendre plus claires. Parmi ces placets, il y en a d'assez piquants, et qui, je le crois, feront sourire l'Éternel. Mais

il est clair qu'ils perdront tout leur sel si je suis obligé de les traduire en allemand. Préservez-moi de ce malheur, Messieurs. Je me fie à vous pour que le français soit la langue éternelle. Je suis perdu sans cela.

Pardon, Mesdames et Messieurs, d'avoir interrompu vos plaisirs par de si noires pensées. Laissez-moi vous remercier de la joie extrême que vous m'avez procurée par votre sympathique attention et votre bienveillant accueil.

XVIII

DISCOURS

PRONONCÉ A MONTMORENCY POUR LA TRANSLATION DES
CENDRES DE MICKIEWICZ LE 29 JUIN 1890 (1)

Messieurs,

LE Collège de France vous remercie d'avoir bien voulu l'associer à la noble pensée que vous avez eue de rendre à sa patrie d'origine les restes d'un homme éminent que la Pologne nous avait prêté et qu'elle nous reprend aujourd'hui ; c'est justice. Notre Collège, fondé pour interroger la nature et expliquer, par les langues et les littératures, le libre génie des peuples, est comme une terre commune des âmes, où tous se rencontrent. Les corps ne nous appartiennent pas. Prenez donc ces débris illustres qu'anime le génie. Adam Mickiewicz ne nous quitte pas tout entier. Nous aurons son esprit, son souvenir. Nos vieilles salles garderont l'écho lointain de sa voix. Quelques survivants de ces temps héroïques peuvent nous dire encore ce que sa parole eut d'enivremens, de magie, de puissance charmeresse. Associé en une trinité glorieuse à deux autres noms qui nous sont chers, ceux de Michelet et de Quinet, le nom de Mickiewicz est devenu pour nous un symbole, une partie inséparable de nos vieilles gloires et de nos vieilles joies.

(1) *Journal des Débats, Le Temps*, 29 juin 1890. N. de l'éd.)

C'est que votre illustre compatriote, Messieurs, eut la qualité maîtresse par laquelle on domine son siècle, la sincérité, l'entraînement impersonnel, l'absence d'amour-propre, un état de l'âme où l'on ne fait pas, où l'on ne dit pas, où l'on n'écrit pas ce qu'on veut, mais où l'on fait, où l'on dit, où l'on écrit ce que vous dicte un génie placé hors de vous. Ce génie, c'est presque toujours le siècle, éternel malade qui veut qu'on caresse ses plaies, qu'on calme sa fièvre par des mots sonores. C'est bien plus encore la race, la voix intérieure des ancêtres et du sang. Mickiewicz eut ces deux grandes sources d'inspiration. Quand Mme Sand, en vraie sœur, comprenait du premier mot son génie, c'est qu'elle sentait bien que ce cœur-là avait ressenti toutes nos blessures, que nos convulsions l'avaient fait palpiter. La gloire de notre siècle est d'avoir voulu réaliser l'impossible, résoudre l'insoluble. Gloire à lui ! Les hommes d'action qui voudront réaliser l'immensité de ce programme seront tous impuissants ; les hommes de raison n'aboutiront qu'à des contradictions. Le poète, lui, qui ne doute pas, qui, après chaque défaite, se remet à l'œuvre plus ardent et plus fort, n'est jamais confondu. Tel fut Mickiewicz. Il y avait en lui des sources de résurrections infinies. Il connut les plus cruelles angoisses, jamais le désespoir ; sa foi imperturbable dans l'avenir venait d'une sorte d'instinct profond, de quelque chose qui est en nous et nous parle plus haut que la triste réalité, je veux dire l'esprit du passé, la solidarité avec ce qui ne meurt pas. Les hommes puissants sont ceux en qui s'incarne ainsi une forme de la conscience universelle, qui accomplissent leur destinée humaine comme la fourmi travaille, comme l'abeille fait son miel.

Issu de cette famille de la race aryenne qui a été la plus conservatrice des dons primitifs, de cette Lithuanie qui, par sa langue, sa sérénité, son sérieux moral, nous représente le mieux nos honnêtes et graves ancêtres, Mickiewicz tenait aux siècles anciens par des liens de communication secrète qui faisaient de lui un voyant du passé. Et il était en même temps un voyant de l'avenir. Il croyait à sa race ; mais il croyait surtout à l'esprit divin qui anime

tout ce qui porte en soi le souffle de vie, et, à travers tous les nuages, il voyait un avenir brillant où la pauvre humanité se consolera de ses souffrances. Ce grand idéaliste était un grand patriote ; mais c'était surtout un croyant. Et comme la vraie raison de croire à l'immortalité, ce sont les martyrs, son imagination révélatrice, inspirée par les battements de son cœur, lui persuadait que ce n'est pas en vain que l'humanité a tant travaillé, et que les victimes ont tant souffert.

Voilà pourquoi la société française éclairée accueillit si volontiers ce grand et noble esprit, l'associa à ce qu'elle avait de plus cher, le fit, d'office et presque sans le consulter, membre d'un triumvirat pour la liberté et contre la religion mal entendue. Le jour où le génie slave eut conquis sa place parmi les génies nationaux qu'on étudie d'une manière savante, et où la création d'une chaire de langues et littératures slaves fut décidée, une pensée hautement libérale vint à ceux qui dirigeaient alors les choses intellectuelles de la France, ce fut de charger Mickiewicz d'un tel enseignement. Le poète, l'homme qui représente l'âme d'un peuple, qui possède ses légendes, qui a l'intuition de ses origines, parut préférable, pour l'analyse profonde d'une race, à l'érudit de cabinet qui ne travaille qu'avec des livres. On avait raison. La prairie vivante, avec ses fleurs, est supérieure à l'herbier desséché qui n'offre qu'un souvenir pâle de la vie. Les volumes qui renferment les premiers cours de M. Mickiewicz sont un trésor de données originales sur la vieille histoire de la race slave que le professeur exposait en érudit et sentait comme un homme du peuple.

On l'accusa de sortir de son programme. Ah ! qu'il est difficile de se renfermer dans un programme limité, quand on est ivre de l'infini ! Tel qu'il fut, avec ses divinations hardies, ses aspirations débordantes, ses nobles illusions de prophète, nous sommes fiers de lui, et, bien que le décret de sa nomination officielle ait été ajourné par les scrupules de la politique, nous avons inscrit son nom sur les tables de marbre qui contiennent les noms de nos aînés. Il eut pour lui le meilleur des décrets, celui que

contresigne l'enthousiasme du public. De la terre hospitalière où il a reposé trente-cinq ans, vous allez le transporter dans votre Saint-Denis, dans ces caveaux de Wawel où reposent vos anciens souverains. Il y sera à côté de Kosciusko et de Poniatowski, les seuls de cette noble assemblée de morts qui ne furent pas rois. A côté de ceux qui tinrent le glaive, vous avez voulu placer le poète inspiré qui a prêté une voix à votre génie ardent et fort, à vos légendes exquises, à tout ce qui chez vous transporte et console, fait pleurer et sourire. Vous donnez là une grande leçon d'idéalisme ; vous proclamez qu'une nation est une chose spirituelle, qu'elle a une âme qu'on ne dompte pas avec les moyens qui domptent les corps.

Grand et illustre confrère, de la tombe royale que l'admiration de vos compatriotes vous a préparée, souvenez-vous de la France. Pauvre France, elle n'oublie pas, soyez-en sûr. Ce qu'elle a une fois aimé, elle l'aime toujours. Ce qu'elle applaudissait dans vos paroles, elle l'applaudirait encore. La tribune qu'elle vous a offerte, elle vous l'offrirait plus libre. Vous hésiteriez à y rappeler si souvent des souvenirs de victoires ; mais vous auriez des mots du cœur pour enseigner les devoirs austères des vaincus. Allez à la gloire que vous avez méritée, retournez, au milieu des hommages des peuples, à cette patrie que vous avez tant aimée. Nous bornons notre ambition à une seule chose, c'est qu'il soit dit sur votre tombe que vous fûtes un des nôtres, qu'on sache, dans la Pologne de l'avenir, qu'il y eut aux jours d'épreuve une France libérale pour vous accueillir, vous applaudir, vous aimer.

XIX

VICTOR HUGO

AU LENDEMAIN DE SA MORT (1)

M. VICTOR HUGO a été une des preuves de l'unité de notre conscience française. L'admiration qui entourait ses dernières années a montré qu'il y a encore des points sur lesquels nous sommes d'accord. Sans distinction de classes, de partis, de sectes, d'opinions littéraires, le public, depuis quelques jours a été suspendu aux récits de son agonie ; et maintenant il n'est personne qui ne sente au cœur de la patrie un grand vide. Il était un membre essentiel de l'Église en la communion de laquelle nous vivons ; on dirait que la flèche de cette vieille cathédrale s'est écroulée avec la noble existence qui a porté le plus haut en notre siècle le drapeau de l'idéal.

M. Victor Hugo fut un très grand homme ; ce fut surtout un homme extraordinaire, vraiment unique. Il semble qu'il fut créé par un décret spécial et nominatif de l'Éternel. Toutes les catégories de l'histoire littéraire sont en lui déjouées. La critique qui essayera un jour de démêler ses origines se trouvera en présence du problème le plus compliqué. Fut-il Français, Allemand, Espagnol ? Il fut tout cela et quelque chose encore. Son génie est au-dessus de toutes les distinctions de race ; aucune des familles qui se partagent l'espèce humaine au physique et au moral ne peut se l'attribuer.

(1) *Journal des Débats, Figaro*, supplément littéraire, 23 mai 1885. (N. de l'éd.)

Est-il spiritualiste ? Est-il matérialiste ? Je l'ignore. D'un côté, il ne sait pas ce que c'est que l'abstraction ; son culte principal, j'ose presque dire unique, est pour deux ou trois énormes réalités, telles que Paris, Napoléon, le peuple. Sur les âmes, il a les idées de Tertullien ; il croit les voir, les toucher ; son immortalité n'est que l'immortalité de la tête. Il est avec cela hautement idéaliste. L'idée, pour lui, pénètre la matière et en constitue la raison d'être. Son Dieu n'est pas le Dieu caché de Spinoza, étranger au développement de l'univers ; c'est un Dieu qu'il peut être inutile de prier, mais qu'il adorait avec une sorte de tremblement. C'est l'Abîme des gnostiques. Sa vie s'est passée sous la puissante obsession d'un infini vivant, qui l'embrassait, le débordait de toutes parts, et au sein duquel il lui était doux de se perdre et de délirer.

Cette haute philosophie qui fut l'entretien journalier des longues heures qu'il passait seul avec lui-même est le secret de son génie. Le monde est pour lui comme un diamant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent ; matériellement, il ne le peut. Le tranquille état d'âme du poète qui croit tenir l'infini ou qui se résigne facilement à son impuissance ne saurait être le sien. Il s'obstine, il balbutie ; il se raidit contre l'impossible ; il ne consent pas à se taire ; comme le prophète hébreu, il dit volontiers : *A a a, Domine, nescio loqui*. Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison n'aperçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous. Comme un cyclope, à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Ses défauts furent ainsi des défauts nécessaires ; il n'eût pas existé sans eux ; ce furent les défauts d'une force inconsciente de la nature, agissant par l'effet d'une tension intérieure. Il était né pour être le clairon sonore qui renverse les murailles des villes devenues vieilles. Il s'agissait de rompre avec le culte exclusif d'un passé glorieux, mais insuffisant. Le ^{xvii}e et le ^{xviii}e siècle avaient excellé dans une conception bornée de l'esprit humain. Les grands écri-

vains de ce temps n'avaient voulu voir que le fini ; les choses leur apparaissaient dans leur état définitif ; ils ne les voyaient jamais en train de se faire. Ils n'aimaient que ce qui est clair et certain. L'infini, le développement, leur échappaient. Les mystères des origines, les prodiges de l'instinct, le génie des foules, le spontané sous toutes ses formes les dépassaient. Au commencement de notre siècle, le mal était à son comble. La contemplation physique de l'univers faisait des miracles ; *La Mécanique céleste* de Laplace et *La Mécanique analytique* de Lagrange, composées séparément, arrivaient à s'embrasser comme deux hémisphères combinés exprès pour se rejoindre ! Mais la contemplation morale de l'univers, c'est-à-dire la littérature, était devenue un jeu puéril, quelque chose de vide, de factice, d'étriqué.

M. Victor Hugo fut le plus illustre parmi ceux qui entreprirent de ramener aux hautes inspirations cette culture intellectuelle déprimée. Un souffle vraiment poétique le remplît ; chez lui tout est germe et sève de vie. Une autre découverte coïncide avec celle de l'esprit nouveau : la langue française, qui pouvait ne plus sembler bonne qu'à rimer de petits vers spirituels ou aimables, se trouve tout à coup vibrante, sonore, pleine d'éclat. Le poète qui vient d'ouvrir à l'imagination et au sentiment des voies nouvelles révèle à la poésie française son harmonie. Ce qui n'était qu'une cloche de plomb devient entre ses mains un timbre d'acier.

La bataille fut gagnée. Qui voudrait aujourd'hui demander compte au général des manœuvres qu'il employa, des sacrifices qui furent les conditions du succès ? Le général est obligé d'être égoïste. L'armée, c'est lui ; et la personnalité, condamnable chez le reste des hommes, lui est imposée. M. Hugo était devenu un symbole, un principe, une affirmation, l'affirmation de l'idéalisme et de l'art libre. Il se devait à sa propre religion : il était comme un dieu qui serait en même temps son prêtre à lui-même. Sa haute et forte nature se prêtait à un tel rôle, qui eût été insupportable pour tout autre. C'était le moins libre des hommes, et cela ne lui pesait pas. Un grand instinct se faisait jour

par lui. Il était comme un ressort du monde spirituel. Il n'avait pas le temps d'avoir du goût, et cela d'ailleurs lui eût peu servi. Sa politique devait être celle qui allait le mieux à sa bataille. Elle était en réalité surbordonnée à ses stratégies littéraires, et parfois elle dut en souffrir, comme toute chose de premier ordre qu'on réduit à l'état de chose secondaire et qu'on sacrifie à un but préféré.

A mesure qu'il avançait dans la vie, l'idéalisme qui l'avait toujours rempli s'élargissait, s'épurait. Il était de plus en plus pris de pitié pour les milliers d'êtres que la nature immole à ce qu'elle fait de grand. Éternel honneur de notre race ! Partis des deux pôles opposés, M. Hugo et Voltaire se rencontrent dans l'amour de la justice et de l'humanité. En 1878, les vieilles antipathies littéraires sont tombées : les froides tragédies du XVIII^e siècle sont oubliées ; Victor Hugo décerne l'apothéose à son adversaire, non certes pour son bagage littéraire, mais malgré son bagage littéraire. Le libéralisme est l'œuvre nationale de la France ; on est jugé dans l'histoire d'après la mesure des services qu'on y a rendus.

Que se passera-t-il en 1985, quand le centenaire de M. Victor Hugo sera célébré à son tour ? Devant les obscurités d'un avenir qui nous apparaît fermé de toutes parts, qui oserait le dire ? Une seule chose est bien probable. Ce qui est resté de Voltaire restera de M. Hugo. Voltaire, au nom d'un admirable bon sens, proclame que l'on blasphème Dieu quand on croit servir sa cause en prêchant la haine. M. Hugo, au nom d'un instinct grandiose, proclame un père des êtres, en qui tous les êtres sont frères. Les prêtres feront défaut aux funérailles de M. Hugo. Cela est loyal ; il eût mieux valu que les choses se fussent passées avec la même correction aux funérailles de Voltaire. Pour moi, si j'avais le droit de porter la simarre et le rabat d'un culte quelconque, et que l'on m'appelât pour donner le dernier adieu à de tels morts, je dirais ce qui suit, en versant sur les flammes saintes quelques grains d'encens :

« Frères et sœurs, faites monter, avec cet encens, vos meilleures prières, en souvenir de ces grands hommes à qui la façon épurée dont ils se figurèrent les choses divines n'a

pas permis de désirer les chants ni les rites ordinaires. Un si fort idéal remplit leur âme qu'ils s'affirmèrent l'immortalité de cette âme, comme l'immortalité de l'idéal lui-même. Ils crurent si énergiquement au vrai, au bien, à la justice, qu'ils conçurent ces apparentes abstractions comme une réelle et suprême existence. Leur langage sur ce point fut celui des plus simples d'entre vous. Ils se plurent aux mots dont vous vous servez ; ils évitèrent la faute de beaucoup d'esprits subtils qui, pour ne point parler comme les siècles crédules, s'exténuent à chercher des synonymes à Dieu. »

XX

GEORGE SAND (1)

Dans les jours qui précédèrent sa mort, M^{me} Sand avait écrit pour le *Temps*, à propos de mes *Dialogues philosophiques*, un article que M. le directeur du *Temps* voulut bien me communiquer. Je le remerciai par la lettre suivante :

Paris, 11 juin 1876.

Mon cher ami,

JE vous renvoie, non sans quelques larmes, les feuilles que vous m'avez permis de lire. Je suis touché jusqu'au fond du cœur d'avoir été le dernier à faire vibrer cette âme sonore, qui fut comme la harpe éolienne de notre temps. Sa mort me paraît un amoindrissement de l'humanité ; quelque chose manquera désormais à notre concert ; une corde est brisée dans la lyre du siècle. Elle eut le talent divin de donner à tout des ailes, de faire de l'art avec l'idée qui, pour d'autres, restait brute et sans forme. Elle tira des pages charmantes de gens qui n'ont jamais écrit une seule bonne page ; car un instrument d'une sensibilité infinie était en elle ; émue de tout ce qui était original et vrai, répondant par la richesse de son être intérieur à toutes les impressions du dehors, elle transformait et rendait ce qui l'avait frappée en harmonies infinies. Elle donnait la vie aux aspirations de ceux qui sentirent, mais ne

(1) *Le Temps*, 15 et 16 juin 1876. (N. de l'éd.)

surent pas créer. Elle fut le poète inspiré qui revêtit d'un corps nos espérances, nos plaintes, nos fautes, nos gémissements.

Ce don admirable de tout comprendre et de tout exprimer était la source de sa bonté. C'est le trait des grandes âmes d'être incapables de haïr. Elles voient du bien partout, et elles aiment le bien en tout. « Je n'eus d'autres ennemis que ceux de l'État », disait un grand homme politique. Nous n'avons d'autres ennemis que ceux de l'idéal ; or, si l'on excepte quelques âmes tristement nées, l'idéal n'a véritablement pas d'ennemis ; il a des adorateurs plus ou moins imparfaits. On a quelquefois reproché à M^{me} Sand cette indulgence qui, dit-on, l'empêchait d'éprouver assez d'indignation contre le mal, la laissait désarmée devant ses ennemis, lui faisait oublier vite l'outrage et la calomnie. C'est qu'elle avait, en effet, bien autre chose à faire qu'à s'occuper de si mesquines pensées. Haïr les sots, grand Dieu ! répondre à toutes les inepties, user sa vie à une lutte inféconde, se mettre à la merci des insulteurs, en leur donnant le droit de croire qu'ils peuvent vous atteindre, quelle folie, quand le monde est si vaste, quand l'univers renterme tant de secrets à deviner, tant de choses charmantes à contempler ! M^{me} Sand n'eut pas le défaut ordinaire aux gens de lettres. Elle ne connut pas l'amour-propre. Sa vie, passée, malgré les apparences, dans une paix profonde, dans un noble dédain des jugements bourgeois, a été tout entière une recherche ardente des formes sous lesquelles il nous est permis d'admirer l'infini.

Elle ne prenait aucune précaution contre les pharisiens. Elle ne les provoquait pas ; mais elle ne pensait jamais à eux. Sa candeur, son ingénuité lui permirent des miracles de dédain simple et d'aimable sérénité. Hier, une heure avant ses funérailles, quelques arrière-pensées littéraires, dominées par le respect, pouvaient se faire jour parmi ceux que le désir de lui rendre hommage avait réunis dans son parc. Un rossignol tout à coup se mit à chanter d'une voix si douce que plusieurs se dirent : « Ah ! voilà le vrai discours qui convient ici ; son éloge est celui qui sort de la poitrine gonflée d'amour des êtres simples et purs. » Ses funérailles

ont été ce qu'elles devaient être. Elle repose au coin d'un cimetière rustique, sous un beau cyprès vert. Le peuple entier des campagnes voisines était là ; tous pleuraient. On avait senti avec tact qu'il ne fallait pas troubler les idées des simples femmes qui venaient prier pour elle, encapuchonnées, avec leur chapelet à la main. Ce cercueil couvert de fleurs, porté par des paysans, devait traverser l'église. Pour moi, j'eusse regretté de passer, sans entrer, devant le porche abrité de grands arbres ; j'eusse regretté l'absence du vieux chantre qui récitait les psaumes sans comprendre, et de l'enfant de chœur qui portait l'eau bénite d'un air distrait. Oh ! la belle légende que celle que bâti-ront là-dessus le peuple et l'Église, ces éternels créateurs du mythe, plus vrai que la vérité ! Les simples, qui s'ima-ginent qu'eile eut des *erreurs* à rétracter, la feront se conver-tir. On ne pourra se résoudre à damner une si grande âme. La première fois que je vis une image de Mme Sand, ce fut en Bretagne, vers 1836 ou 1837 (j'avais quinze ans) ; les prêtres la montraient avec horreur ; c'était une lithogra-phie représentant une grande femme vêtue de noir, fou-lant aux pieds un crucifix. Que l'Église pardonne vite ! Dans dix ans, elle sera sauvée. Des milliers de plus la liront disant, pour excuser leur hardiesse : « Elle put se tromper, mais elle finit bien. »

Beaucoup la liront ; mais bien peu sauront comprendre une pareille sincérité, une si complète absence de déclama-tion, une si parfaite horreur de la pose et de la phrase, tant d'innocence d'esprit. Le génie joue avec l'erreur, comme l'enfance avec les serpents ; il n'en est pas atteint. Mme Sand traversa tous les rêves ; elle sourit à tous, crut un moment à tous ; son jugement pratique put parfois s'égarer ; mais, comme artiste, elle ne s'est jamais trompée. Ses œuvres sont vraiment l'écho de notre siècle. On l'aimera, on le recherchera avidement, quand il ne sera plus, ce pauvre XIX^e siècle que nous calomnions, mais à qui il sera un jour beaucoup pardonné. George Sand alors ressuscitera et deviendra notre interprète. Le siècle n'a pas ressenti une blessure dont son cœur n'ait saigné, pas une maladie qui ne lui ait arraché des plaintes harmonieuses. Ses livres ont

les promesses de l'immortalité, parce qu'ils seront à jamais le témoin de ce que nous avons désiré, pensé, senti, souffert.

Donnez vite à vos lecteurs ces belles pages, les dernières, ce semble, qu'elle ait écrites avant d'être atteinte par les douleurs de la mort, et croyez à ma vive affection.

XXI

M. COUSIN (1)

MON savant confrère M. Janet vient de publier sous ce titre : *Victor Cousin et son Œuvre* (2), un volume plein de faits et de judicieuses remarques. M. Janet a trouvé que le moment était venu d'exposer avec impartialité l'œuvre de restauration philosophique tentée par M. Cousin au commencement de ce siècle. Il a rempli sa tâche en ami ; mais l'amitié ne l'a point aveuglé. Le dénigrement, après tout, fait commettre autant d'erreurs que la bienveillance. Un excellent principe en histoire littéraire, c'est de se défier de tous les témoignages, mais, en définitive, de croire plutôt les amis que les ennemis.

L'oubli qui, en moins de vingt ans, a frappé l'œuvre de M. Cousin, est quelque chose de singulier. Cet oubli est injuste ; à beaucoup d'égards, cependant, on se l'explique. Il n'est pas bon pour la philosophie de remporter de trop complètes victoires. La Révolution de 1830 fut plus funeste à M. Cousin que ne l'avait été l'esprit étroit de la Restauration. Libre, ou, pour mieux dire, obligé de traduire en pratique ce qui n'avait été jusque-là pour lui que théorie, il dut entrer dans l'ordre des concessions et des compromis ; il devint un administrateur de la philosophie plutôt qu'un philosophe. Le désir très sincère de fonder une philosophie enseignable dans les écoles et de remplacer les pitoyables manuels qui avaient régné jusque-là abaissa son génie. Il tomba dans la chimère d'une philosophie d'État, dans

(1) *Journal des Débats*, 13 juin 1885. (N. de l'éd.).

(2) Paris, Calmann-Lévy 1885,

le rêve d'un catéchisme laïque, rêve impliquant une double préteution erronée, la première c'est que les libres penseurs s'en contenteraient ; la seconde c'est que les catholiques en seraient enchantés. Or ni les libres penseurs ni les catholiques ne se prêtèrent au malentendu. M. Cousin en fut pour ses frais de complaisance. Son merveilleux talent ne l'abandonna point ; mais, à le voir pendant près de quarante ans observer un silence prudent sur les problèmes qui constituent l'essence même de la philosophie, on se déshabitua de l'envisager comme un philosophe ; l'écrivain exquis nuisit au penseur ; il sembla se contenter si facilement des solutions officielles qu'on se prit à douter que la soif du vrai eût jamais été chez lui un besoin bien impérieux.

Et, cependant, telles étaient la complexité et les ressources cachées de sa riche nature que, très réellement, avant le dogmatiste orthodoxe, il y avait eu chez lui un penseur. M. Janet excelle à le montrer ; c'est ici le côté neuf et finement observé de son livre. Il y a eu deux phases dans la vie philosophique de M. Cousin. Le but suprême de l'existence ne fut pas toujours pour lui de libeller en style correct des programmes appropriés à l'usage des lycées. Il y eut, à l'origine de tout cela, un esprit singulièrement ouvert aux bruits du dehors, un éloquent et profond interprète de tout ce qui s'agitait dans la conscience européenne, un jeune enthousiaste, ivre à son jour d'idéal et de haute spéculation. Ses défauts alors sont ceux de son temps — temps préoccupé à l'excès d'éloquence, de poésie, de succès mondains ; — ce sont surtout les défauts de ses maîtres, les Allemands. L'importance qu'il attribue à l'idéalisme subjectif est exagérée ; l'attention qu'il donne à la connaissance scientifique de l'univers est insuffisante. Mais, à travers une foule de défauts, quel haut sentiment de l'infini ! quelle vue juste du spontané et de l'inconscient ! quel accent religieux, inouï depuis Malebranche, quand il parle de la raison ! Que l'on comprend bien les traces que gardèrent de ce premier enseignement des hommes tels que Jouffroy ! Je connus le cours de 1818 dans sa première rédaction, celle de M. Adolphe Garnier,

qui est la vraie, sous les ombrages d'Issy, vers 1842. L'impression fut sur moi on ne peut plus profonde ; je savais par cœur ces phrases ailées ; j'en rêvais. J'ai la conscience que plusieurs des cadres de mon esprit viennent de là, et voilà pourquoi, sans avoir jamais été de l'école de M. Cousin, j'ai toujours eu pour lui le sentiment le plus respectueux et le plus déférent. Il a été non un des pères, mais un des excitateurs de ma pensée.

M. Janet a donc eu raison de protester contre un genre d'ingratitude auquel sont sujettes des générations qui jouissent, en entrant dans la vie, de la pleine liberté. Elles oublient ce qu'il a fallu de courage pour soulever un monde d'ignorance et de préjugés ; elles traitent de faiblesse ce qui ne fut que prudence ; elles reprochent presque à Galilée et à Descartes de n'avoir pas cassé les vitres de l'Inquisition et de la Sorbonne. La jeunesse de notre temps ne peut presque plus comprendre, en particulier, ce que furent les années de réaction qui suivirent 1848, années où les ennemis de l'esprit humain régnèrent en maîtres. J'ai connu M. Cousin vers ce temps-là. Certes, l'effet qu'il produisit alors sur moi était bien moindre que celui que j'éprouvai à Issy en recueillant l'écho lointain de sa première parole. J'étais plus fait, moins susceptible d'être séduit, et lui, il avait perdu la plus grande partie de ses séductions. Mais quel charme encore ! quelle gaieté ! quel amour du travail ! quel respect de la langue et quelle conscience dans les recherches ! Je l'ai aimé deux fois en quelque sorte, et celui que j'allais saluer en Sorbonne n'était pas tout à fait le même que celui qui m'avait troublé et enchanté à Issy. Mais toujours il me parut bon, aimable, vivant exclusivement de la vie de l'esprit, sincèrement libéral. Deux classes de personnes seulement pouvaient se montrer pour lui sévères : d'abord les disciples qu'il avait enrégimentés et qui s'imaginaient, en étant ingrats, reconquérir leur indépendance ; puis des esprits un peu lourds qui le prenaient tout à fait au sérieux et n'admettaient pas le grain d'ironie comme un de ses éléments essentiels.

En somme, Victor Cousin a été une des personnalités

les plus attachantes du XIX^e siècle. Je ne sais s'il tiendra une grande place dans une histoire critique de la philosophie conçue sur le plan de Brucker ou de Tennemann ; mais, certainement, il remplira un curieux chapitre de l'esprit français à un de ses moments les plus brillants. C'est un trait bien honorable pour le maître à demi oublié que le premier essai de réaction en sa faveur soit venu d'un esprit aussi sincère, aussi ami de la vérité que l'est M. Janet. Heureux celui qui vit encore assez, vingt ans après sa mort, pour trouver un apologiste aussi habile et aussi convaincu !

MADAME HORTENSE CORNU (1)

IL y a huit jours (2), quelques amis étaient réunis dans la petite église de Longpont, près Montlhéry, pour rendre les derniers devoirs à une femme qui laissera, sans distinction de partis, à ceux qui la connurent, un souvenir profond. Mme Hortense Cornu occupera une place importante dans l'histoire de notre temps, et, cependant, il n'a été donné qu'à un petit nombre d'apprécier cet esprit rare, ce cœur si noble, cette âme si philosophique, cette riche nature, où les dons les plus divers se réunissaient sans se contrarier. La retraite où elle vivait depuis cinq ans l'avait fait oublier ; l'ingratitude des uns, l'injustice des autres avaient étendu le vide autour d'elle ; elle s'en réjouissait presque ; elle était trop philosophe pour chercher, aux approches de la mort, d'autres consolations que le souvenir du bien qu'elle avait fait.

Hortense-Albine Lacroix naquit à Paris le 8 avril 1809. Sa mère était attachée au service de la reine Hortense. Le sort fut pour elle plein de bizarreries. Un an, presque jour pour jour, avant elle, était né, dans la même maison, celui qui devait être l'empereur Napoléon III. Les deux enfants grandirent ensemble et, à partir de 1815, devinrent compagnons inséparables, reçurent la même éducation. Ce qui manquait à cette éducation, ce n'était pas le savoir des maîtres ; c'était la suite, la surveillance, l'attention des parents et des précepteurs. Louis-Napoléon était dès lors

(1) *Journal des Débats*, 18 juin 1875. (N. de l'éd.)

(2) 10 juin 1875.

ce qu'il fut plus tard : nature profonde, rêveuse, embarrassée, mais forte et obstinée, incapable d'être distraite de son idée fixe, incapable aussi d'acquiescer du dehors ce que le mouvement lent et obscur de sa pensée ne l'amenait pas à voir lui-même. Il avait la volonté inflexible du croyant, la gaucherie de l'obsédé ; son manque absolu de facilité le prédestinait à embrasser énergiquement ce qu'il comprenait, mais aussi à ne jamais comprendre une foule de choses. Les leçons qu'il écoutait enfant furent pour lui à peu près inutiles ; le maître ne croyait pas qu'il fût de son devoir de recourir aux méthodes longues et patientes pour faire pénétrer son enseignement dans un esprit qui n'était fermé qu'en apparence, mais où l'on ne pouvait entrer qu'après en avoir longtemps cherché les issues.

Il en était tout autrement de la petite fille de douze à treize ans qui écoutait à côté de lui. Celle-ci n'avait pas besoin qu'on l'aidât à comprendre ; les leçons, en réalité, étaient pour elle. La maison était vaste, triste et solitaire. Enfermés seuls, presque tout le jour, dans une grande salle d'étude, les deux enfants s'élevaient comme ils pouvaient. En une heure, Hortense avait broché son devoir et celui de son condisciple, et le reste du temps se passait à des exercices de stratégie dont les livres de classe payaient les frais. Les tables, les chaises, les bancs devenaient des forteresses improvisées ; les dictionnaires servaient de projectiles, et plutôt au ciel que le prince se fût toujours borné à une artillerie aussi inoffensive que celle-là !

La nature bonne et affectueuse du prince Louis ne pouvait manquer de s'attacher à l'enfant qui partageait dès lors son espèce de réclusion. Hortense Lacroix avait juste ce qui lui manquait, le mouvement, l'initiative, la vie. Par elle, l'univers extérieur arrivait jusqu'à lui. Renfermé, à la manière d'un somnambule, dans un monde fantastique, hanté dès lors de cette espèce d'hallucination du spectre napoléonien, qui, comme l'ombre d'Hamlet, devait le mener jusqu'au bout de l'étroite chaussée au delà de laquelle il n'y a plus que l'abîme, l'enfant timide, têtue, taciturne, avait trouvé une sœur en ce petit camarade, qui osait tout avec lui, l'étonnait, l'éveillait, le secouait sans

cesse, faisait seul son éducation et lui servait de truchement avec le monde réel. Hortense Lacroix, à cet âge, était aussi intelligente qu'elle le fut jamais ; la raison ne réglait pas encore ce qu'il y avait en elle d'un gamin de Paris spirituel, révolutionnaire, devinant d'instinct ce qu'il n'a pas encore appris. Ce charmant petit Gavroche, avec ses traits pleins de finesse, était le contraire en tout de l'autre enfant, grave, embarrassé, sombre, ne sachant rien dire de ce qu'il pensait, mais dont les traits intérieurs et la destinée étaient déjà fixés d'une manière irrévocable.

Quoique abattue, la famille Bonaparte conservait des relations avec la plupart des maisons régnantes de l'Allemagne. Hortense Lacroix y fut connue de bonne heure et singulièrement appréciée ; la grande-duchesse Stéphanie de Bade, en particulier, avait pour elle une vive affection. L'Allemagne était alors au moment de sa plus grande splendeur philosophique et littéraire. Cette belle et intelligente façon de comprendre la culture de l'esprit humain laissa chez la jeune fille une impression très profonde ; mais elle en vit bientôt les lacunes et les limites. Ce fut surtout l'Italie qui l'enchantait ; elle en fut tout enivrée ; le goût de l'art s'éveilla vivement en elle, et elle conçut dès lors, comme l'occupation principale de sa vie, une histoire de l'art moderne jusque dans ses pages les plus obscures. Son érudition l'en rendait parfaitement capable. Les pages qu'elle a publiées sur l'art italien dans le dix-huitième volume de l'*Encyclopédie moderne* de Didot, sous le pseudonyme de Sébastien Albin, ont quelque chose de tout à fait juste et solide. Elle méditait aussi des Mémoires d'iconographie, en particulier une *Histoire du Crucifix*, qu'elle n'a jamais, je crois, exécutée.

Deux jeunes élèves de M. Ingres, qui se trouvaient alors à Rome et fréquentaient le palais habité par la famille Bonaparte, la connurent et conçurent pour elle le plus vif attachement. Gleyre fut l'ami de toute sa vie ; Sébastien Cornu l'épousa. M. Cornu avait bien ce qu'il fallait pour le bonheur d'Hortense. Cet artiste si consciencieux et si convaincu était en même temps le plus doux et le meilleur des hommes. A côté de lui, Hortense déploya librement son

activité toute virile, sans qu'une seule fois ce tranquille ami, presque mystique comme Flandrin, fût troublé d'un voisinage, exquis sans doute, mais qui ne créait pas la Thébàide autour de lui.

Le fait est que jamais femme ne vécut les parties élevées de la vie de son siècle avec autant d'ardeur que M^{me} Cornu. Rien ne lui échappait. Son goût pour la conversation et la discussion lui avait fait connaître tout ce qui s'agitait en Italie et ailleurs. Ce que son esprit pénétrait vite, son cœur l'embrassait avec chaleur. Elle pensait comme un homme et sentait comme une femme. Bien que très Allemande par le tour de l'intelligence, bien qu'à demi Italienne par l'admiration et par l'amour d'un passé sans égal, elle était essentiellement Française par l'esprit. Son patriotisme était le plus pur, le plus désintéressé, le plus sincère que j'aie jamais connu. Son rêve était une France centre des aspirations du monde entier. Sa religion était la religion de la France ; elle y était fidèle, même quand elle en voyait les erreurs passagères et les illusions.

Or, à cette époque, la France avait bien réellement une religion, c'était le libéralisme, le goût du développement noble de l'humanité, l'estime et la sympathie pour tout ce qui porte les traits de l'homme, la sympathie pour tout ce qui est faible, persécuté, pour tout ce qui essaye de monter ou de s'affranchir. Naïfs que nous étions ! nous ne pensions pas que ceux que notre pays aidait le plus à sortir des limbes lui diraient bientôt comme les rieurs du Calvaire : « Il a délivré les autres et il ne peut se sauver lui-même. Qu'il s'en tire maintenant, s'il peut ! » M^{me} Cornu, indifférente pour l'ingratitude qui ne concernait qu'elle, mais moins indulgente pour l'ingratitude envers les autres, ne pouvait se rappeler sans amertume combien elle avait vu de récents parvenus autrefois suppliants et heureux d'être obligés. Ces expériences nous corrigeront-elles et nous feront-elles renoncer à de vieilles vertus dont on réussira bien, à la longue, à déshabituer le monde ? C'est peu probable. Nous sommes trop vieux pour suivre les maximes que semblent vouloir inaugurer les nouveaux maîtres de la mode. Si vraiment le dernier mot de la sagesse et du

progrès, c'est de faire fi des droits de l'homme et des droits des peuples, de traiter de chimère toute chevalerie, toute générosité, toute reconnaissance entre les nations, de substituer à notre simple et claire notion de la liberté je ne sais quelles subtilités au moyen desquelles on prouve que la liberté consiste à être aussi gouverné que possible pour son bien, oui, nous aimons mieux être des arriérés que de servir ce progrès-là. Sachons attendre, un jour on nous regrettera. A une maîtresse capricieuse, qui parfois l'agaçait, toujours l'amusait, le monde a préféré un maître. Qu'il fasse l'expérience. Pour nous, restons obstinément libéraux, même envers ceux qui ne le sont pas ; disons comme la Pauline de Corneille :

Mon devoir ne dépend pas du sien ;
Qu'il y manque s'il veut ; je dois faire le mien.

Mme Cornu eut toutes les nobles erreurs du temps où elle fut jeune. Elle aimait l'Italie ; elle aimait la Pologne ; elle avait l'aversion de ce qui est fort et le goût du faible, voyant toujours dans cette faiblesse même une présomption de bon droit. Voilà pourquoi elle était d'ordinaire avec ceux qui conspiraient ; elle sympathisait avec les révolutionnaires de tous les pays ; celui qui hasardait sa vie pour sa cause lui était cher par cela seul. En France, ses relations étaient avec le parti républicain. A l'époque de sa vie où nous sommes arrivés, ces sentiments ne créaient pas la moindre dissidence entre elle et son ami d'enfance. C'était le temps où ce dernier écrivait : « Ce qu'il nous faut, en France, c'est un gouvernement qui soit en rapport avec nos besoins, notre nature. Nos besoins sont l'égalité et la liberté ; notre nature, c'est d'être les ardents promoteurs de la civilisation. » Pendant sa prison de Ham, le prince Louis trouva en son amie d'enfance plus de dévouement que jamais. Le prince avait le goût des recherches historiques et y aurait eu de l'aptitude si son éducation n'avait été négligée. Mme Cornu se fit à distance son secrétaire. Elle passait les journées dans les bibliothèques à lui copier des textes, et employait ses nombreux amis à lui

procurer les livres dont il avait besoin. Jamais amitié ne fut plus dégagée de tout calcul. Qui pouvait prévoir en 1840 que, huit ans après, ce qui avait été folie deviendrait sagesse aux yeux de cinq millions et demi d'électeurs ?

Mme Cornu, en tout cas, était si loin d'être avec les conseillers de mesures illégales que le 2 Décembre 1851 marqua une complète rupture entre elle et son ami. Pendant plusieurs années, elle cessa absolument de le voir. Elle ne s'interdit aucune vive parole ; sa petite maison du boulevard de Latour-Maubourg fut surveillée activement ; son nom figura un moment sur des listes d'exil confectionnées par un zèle maladroit. Il était impossible que cela durât bien longtemps. L'Empereur avait besoin de sa petite amie d'Augsbourg et d'Arenenberg. Elle était une partie de lui-même, un organe de sa vie. L'affection que lui portait Mme Cornu était trop vive pour que ses ressentiments ne cédassent point à un signe. D'ailleurs, elle était comme nous tous. Elle avait un idéal qu'elle mettait au-dessus de la politique. Quelle plus belle occasion pouvait-elle avoir de réaliser le bien qu'elle avait rêvé ! Les grâces étaient à ses pieds. Inutile de dire qu'elle n'accepta jamais rien pour elle ; mais, dès lors, elle conçut le plan qui, durant quinze ans, l'occupa tout entière : chercher à mieux entourer l'Empereur, lui rappeler ses rêves de jeunesse, réveiller ses sympathies de libéral pour les nations souffrantes, lui redire les liens particuliers qui l'unissaient à l'Italie. Politique excellente, mais à laquelle il eût fallu être conséquent. Ce ne fut pas la faute de Mme Cornu si, par suite des hésitations de l'Empereur et cette habitude qu'il avait de se croire obligé de faire un pas en arrière après avoir fait un pas en avant, ce qui aurait dû être notre salut et notre force devint un poison mortel. On regrettera peut-être un jour que celle qui connaissait si bien les intermitteances de cet esprit singulier, ses tergiversations, ses résolutions subites et alors fatalement irrévocables, n'ait pas mieux calculé la portée de l'effet qu'elle produisait sur lui. Mais qui peut tenir compte de l'imprévisible ?... C'est dans un autre ordre, d'ailleurs, que Mme Cornu devait rendre au pays des services éminents et dont le souvenir ne périra pas.

La forte éducation et les longues recherches de M^{me} Cornu avaient fait d'elle, à la lettre, un savant. Elle aimait la conversation des érudits, et, à partir de 1856, elle manqua à peine une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nous l'envisagions comme un confrère, nous causions avec elle des lacunes de nos études, de tant de belles choses à faire, de tant de réformes à opérer. Elle comprenait tout, voyait très bien ce qui était possible et ce qui ne l'était pas. Elle avait trop de jugement pour croire qu'elle eût enchaîné l'Empereur. Cela n'a été donné à personne ; la nature solitaire, la personnalité profonde de Napoléon III ne lui ont jamais permis de se livrer tout entier. Il cédait beaucoup ; il était même faible : *non* était le mot qu'il savait le moins prononcer ; néanmoins le fond de sa pensée était immuable. Son propre gouvernement lui déplaisait ; mais il croyait que la France n'en voulait pas d'autre. M^{me} Cornu vit très bien que changer le fond du gouvernement et surtout décider l'Empereur à modifier son entourage officiel était une entreprise impossible ; toutefois, elle vit aussi qu'en détail on pouvait beaucoup obtenir, surtout dans l'ordre des choses sérieuses, où elle était sûre de troubler les visées de bien peu de rivaux.

L'enseignement supérieur, ou plutôt scientifique, fut la partie où elle réussit le mieux. Sa connaissance de l'Allemagne lui avait révélé, avant que nous en eussions causé avec elle, le défaut de notre enseignement supérieur, de ces cours ouverts à tout venant, sans élèves fixes, où l'on va passer une heure, non pour apprendre une science, mais pour entendre parler agréablement. Que les facultés continuent la tradition de ces éloquentes leçons, nous n'avions à cela rien à dire ; mais, au Collège de France, des conférences d'Athénée nous paraissaient déplacées. L'éclat extraordinaire des enseignements de la Sorbonne sous la Restauration, la trop grande indulgence que le talent dépourvu de science trouva sous le règne de Louis-Philippe, le partage des études historiques entre l'Académie des sciences morales et politiques et l'Académie des inscriptions et belles-lettres, lequel eut l'inconvénient de laisser croire qu'on peut scinder dans les sciences historiques l'exposi-

tion générale et le travail des documents, et, par-dessus tout, le penchant qui entraîne notre pays bien plus vers le succès littéraire que vers les discussions scientifiques avaient produit dans celles de nos institutions qui ont pour but unique la découverte de la vérité un certain abaissement. Grâce à Mme Cornu, une renaissance s'opéra. La création de plusieurs cours, tels que ceux de M. Berthelot, de M. Léon Renier, de M. Bréal, au Collège de France, l'établissement de l'École des Hautes Études, plusieurs missions scientifiques, dont quelques-unes furent très fructueuses, une impulsion nouvelle donnée à l'acquisition des objets antiques, un grand nombre de publications savantes entreprises avec le sentiment le plus juste des besoins de l'érudition marquèrent une ère nouvelle. Loin de nous la pensée de dire que tout cela fut son œuvre ; mais tout cela lui appartient indirectement, puisque c'est sous son influence que l'Empereur entra dans la direction d'idées qui a fait de la seconde partie de son règne une époque très brillante pour les études critiques. M. Duruy, que Mme Cornu soutint de tout son crédit, appliquait les mêmes vues dans les ordres les plus divers. A l'heure qu'il est, les fruits s'aperçoivent. Un immense progrès s'est accompli dans nos études historiques et philologiques. Une autorité s'est formée en dehors des élégantes balivernes qui séduisent les gens du monde. Les saines méthodes sont représentées dans presque toutes les branches par quelque bon travailleur. L'École des Hautes Études est un laboratoire ouvert, où ces méthodes s'enseignent dans des leçons familières, les seules qui soient fructueuses. Sur ce dernier point, je lui fis d'abord quelques objections. « Pourquoi, lui disais-je, créer un établissement nouveau sous ce titre ? L'École des Hautes Études existe depuis trois cent cinquante ans. François I^{er} l'a créée en 1530 ; c'est le Collège de France, puisque ce grand établissement représente justement l'élaboration scientifique, à laquelle l'Université, corps principalement enseignant, ne saurait suffire. Placée entre la Sorbonne et notre Collège, votre École sera ce qu'on appelle en architecture un porte-à-taux. » On ne s'arrêta pas à cette objection, et l'on fit bien, sans doute. Avec l'Empereur, il était plus

facile de créer du neuf que de réformer ce qui était établi ; car ce qui est établi se défend ; bienveillant comme il l'était, l'Empereur écoutait toutes les réclamations et, pour ne mécontenter personne, prenait des mesures contradictoires, d'où il ne se tirait ensuite qu'avec beaucoup d'embarras.

C'est ce qu'éprouva Mme Cornu dans les efforts qu'elle fit du côté des beaux-arts. Ici elle échoua presque complètement. Son goût était grand et pur ; elle rêvait un art d'État, classique et grave, et ne pouvait souffrir le genre de production qu'encourage le commerce. En art, comme en littérature, elle était même peut-être un peu injuste pour certains mérites. En cet ordre, elle avait au plus haut degré les opinions des Bonapartes, essentiellement classiques, intolérantes même par moment, ne faisant nulle part à la fantaisie, à la petite littérature, au romantisme, étroitement renfermées dans la tradition grecque, latine et italienne. Je ne pus jamais l'amener à être juste pour Sainte-Beuve ni pour un ou deux écrivains de notre temps, chez lesquels un peu de manière l'empêchait de voir de rares qualités. L'art pour l'art, la littérature pour la littérature lui étaient intolérables. Elle n'admettait pas qu'il y eût des courants latéraux dans le grand fleuve de l'esprit humain. La littérature, à ses yeux, était un combat pour la France et le progrès ; ceux qui s'attardaient aux buissons de la route lui paraissaient des déserteurs.

Comme tout cela était chez elle le fruit de l'amour pur des choses pour elles-mêmes, elle se résignait parfaitement à être souvent vaincue. Elle éprouva auprès de l'Empereur deux ou trois gros échecs ; mais la nature de l'amitié que l'Empereur avait pour elle ne pouvait souffrir d'atteinte ni ne permettait de sa part aucune susceptibilité. Les bonités de S. M. l'impératrice, son affection, ses soins de mère pour le prince impérial, l'amitié constante du prince Napoléon, de Mme la princesse Julie Bonaparte, de S. M. la reine de Hollande la rendaient heureuse et la soutenaient dans ses épreuves.

L'acte lamentable du mois de juillet 1870 renversa tous ces rêves. Elle ne vit pas l'Empereur en ces jours lugubres,

et, l'eût-elle vu, elle n'eût pu sans doute pénétrer le brouillard funeste où cette pensée, dont elle connaissait si bien les défaillances, s'était enfermée. Les années qui suivirent ne furent pour elle qu'une agonie. Au commencement de la guerre, elle se retira dans une petite maison qu'elle avait à Longpont. M. Cornu y fut atteint d'une maladie grave ; il mourut comme on le transportait à Versailles. Une affection de cœur s'était depuis quelque temps déclarée chez elle ; en quelques mois elle vieillit de vingt ans. Comme elle devait s'y attendre, elle fut fort abandonnée. Cette femme, à qui tant de personnes devaient la vie et la fortune, se trouva dans un état voisin de la gêne. Elle n'avait guère que sa maison de Longpont, d'une valeur insignifiante. Si quelques-uns de ses amis ne lui eussent fait comprendre que sa pauvreté serait pour eux un reproche insupportable, elle serait morte dans le dénuement.

Son haut idéalisme ne se démentit pas un moment durant sa cruelle maladie. Elle vit venir la mort avec sérénité. Aux derniers jours, la lutte fut terrible entre une tête forte et puissante, vivant encore tout entière, et des organes détruits. Congédiant un de ses amis : « Dites à Marguerite (une jeune fille de dix-huit ans) que mourir n'est pas grand-chose ; seulement, c'est bien long. » Qui mieux qu'elle avait mérité de quitter la vie avec calme ? Elle a fait beaucoup de bien ; elle a empêché beaucoup de mal ; le bien qu'elle a fait lui survit et fructifiera sans cesse ; tous ses amis garderont son image précieusement gravée en leur cœur.

XXIII

LA REINE SOPHIE DE HOLLANDE (1)

UN grand deuil pour tous ceux qui aiment la France, en même temps que les bonnes et belles choses, est la mort de la reine Sophie de Hollande (2). « *La dernière des grandes Princesses*, voilà le titre de l'étude qu'il faudrait faire sur elle », me disait hier un des hommes qui l'ont le mieux connue, et qui seul pourrait dire tout ce qu'il y eut de sincérité, d'ardeur désintéressée, de hautes aspirations dans cette âme d'élite, victime à tant d'égards de notre siècle de fer. Elle eut, en effet, au plus haut degré, les qualités que le trône exalte, mais ne crée pas. La moderne philosophie, qui fait consister la destinée de l'homme en un effort perpétuel vers la raison, peut ne pas toujours convenir à ceux que le sort a voués aux devoirs humbles ; c'est par excellence la philosophie des souverains. La reine Sophie, y joignant le tact délicat de la femme, répondit victorieusement à ceux qui croient que l'unique perfection des reines est la grâce tendre et abandonnée d'une Marguerite de Provence ou la résignation d'une Jeanne de Valois.

Elle appartenait à cette grande époque de la race allemande où tant de fortes qualités, masquées durant des siècles par la rudesse ou par une sorte de gaucherie, arrivèrent à révéler tout à coup une forme inconnue jusque-là de l'aristocratie humaine. Ce qui caractérisait au plus haut degré cette manière nouvelle de sentir et de penser, c'était

(1) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} juin 1877. (N. de l'éd.)

(2) Morte le 25 mai 1877.

la chaleur de l'âme, quelque chose de noble, de généreux de fort, impliquant le respect de soi-même et des autres. La société française du *xvii^e* et du *xviii^e* siècle avait donné le modèle de ce qui peut s'appeler politesse, esprit éclairé. Goethe et ses grands contemporains, tout en rendant hommage à notre brillante initiative, montrèrent que Voltaire malgré sa gloire méritée, n'était pas tout, que le cœur est un maître aussi nécessaire à écouter que l'esprit. La religion ne fut plus le servile attachement aux superstitions du passé ni aux formes étroites d'une orthodoxie théologique ; ce fut l'infini vivement compris, embrassé, réalisé dans toute la vie. La philosophie ne fut plus quelque chose de sec et de négatif ; ce fut la poursuite de la vérité dans tous les ordres, avec la certitude que la vérité à découvrir sera mille fois plus belle que l'erreur qu'elle remplacera. Une telle sagesse rend celui qui la possède ardent et fort. L'éducation virile que reçut la reine Sophie à la cour de Wurtemberg, sa riche et ouverte nature lui inculquèrent de bonne heure ces grands principes comme une foi, mais une foi qui ne sait pas ce que c'est que condamner et haïr.

Son existence en fut toute pénétrée. L'esprit allemand d'alors ressemblait à Jéhovah, qui, selon la belle expression de Job, « fait la paix sur ses hauteurs ». On ne voulait rien détruire ; on prétendait tout concilier. La reine resta fidèle à cet esprit, même quand il fut renié par plusieurs de ceux qui l'avaient proclamé. Elle se montrait empressée à faire accueil à tout ce qui éclosait de bon dans le monde entier. Le préjugé national était ce qu'elle craignait le plus ; loin de parquer l'éducation morale de l'homme dans les données d'une race et d'une langue, elle rêvait comme Herder un échange réciproque de tous les dons de l'humanité. Sa sympathie ne s'arrêtait que devant le médiocre et le mal ; alors, elle ne comprenait plus.

Sa vie se passa ainsi à aimer. Elle aima d'abord le noble pays qui l'eut pour souveraine, et qui, mieux qu'aucun autre, a connu son esprit et sa bonté. Elle aima la Hollande non seulement parce que le sort lui en avait fait un devoir mais parce qu'elle vit tout d'abord ce qu'a de providentie

cet estuaire sacré, asile de la liberté, où tant de fois l'esprit humain a trouvé un refuge contre les pouvoirs trop forts du reste de l'Europe. Qui peut dire que, cette mission, il n'aura pas à la remplir encore ? La Hollande lui rendait bien son affection. Jamais souveraine ne fut plus populaire. Personne ne comprenait mieux qu'elle l'âme de la nation, sa grandeur passée, ses devoirs à venir. Elle était fière d'être associée à tant de gloire, et quand, dans quelques jours, elle reposera à Delft, à côté du Taciturne, qu'elle admirait, son tombeau sera un sceau de plus au pacte d'union de la Hollande et de la maison d'Orange, c'est-à-dire à la charte fondamentale de la nationalité du pays.

Elle aimait aussi la France. Le jour de son mariage, en 1839, à Stuttgart, le ministre protestant qui prêchait crut devoir relever son sermon par une diatribe contre Napoléon. Un jeune homme de dix-sept ans, cousin germain de la princesse, qui était là, se leva et sortit. Ce fut dans cette petite cour un esclandre, une grosse affaire. « Si j'avais pu, j'aurais fait comme lui », dit Sophie. La grandeur de l'épopée française, comprenant deux parts indissolubles, la Révolution et l'Empire, s'était de bonne heure emparée de son imagination. Elle nous aimait avec nos défauts. Nos écrivains, nos artistes, nos hommes d'esprit lui étaient familiers ; elle les connaissait souvent mieux que nous. Même notre démocratie, elle en était curieuse. Elle craignait tant de passer inattentive à côté de ce qui peut avoir quelque chance d'avenir ! Pauvre France ! elle lui pardonnait ; car elle savait qu'une grande âme est derrière ses fautes, et qu'un jour l'enfant prodigue sera préféré à ceux qui n'ont jamais péché.

C'est ainsi que cette grande reine, la plus allemande peut-être des princesses de notre siècle, n'a eu que de la sympathie pour ce que des fanatiques appellent l'ennemi de race. Elle aimait à la fois la France et l'Allemagne, et elle avait raison. Les nobles choses, loin de s'exclure, se tiennent et s'appellent, et nous maintenons que les grands Allemands d'autrefois reconnaîtraient bien plus leurs vrais fils spirituels dans ceux qui, depuis dix ans, protestent contre une politique violente que dans ceux qui se laissent éblouir

par ces coups de force. La reine souffrit cruellement le jour où elle vit ce qu'elle avait adoré comme une aspiration : la justice devenir une négation brutale de tout principe idéal. L'unité allemande avait été son rêve ; mais elle l'avait voulu autrement faite. Elle reconnaissait à peine l'Allemagne de sa jeunesse dans cette imitation des défauts de notre premier Empire, dans ce dédain transcendant de toute générosité, dans cette façon de reprocher aux autres d'imiter les exemples de réforme intérieure que l'Allemagne en ses beaux jours a donnés à tous les peuples.

Cette vie ardente se consumait elle-même : une sorte de feu intérieur dévorait cette nature que rien ne laissait insoucieuse. Ce n'est pas que la reine ne sût se reposer. Sa tranquille Maison du Bois, près de La Haye, respirait le calme et la sereine gaieté. Des études historiques, où elle se complaisait et par lesquelles elle cherchait à se distraire des appréhensions du présent, étaient pour son esprit un régime excellent. Néanmoins des symptômes graves se manifestaient du côté du cœur. Au mois de décembre dernier, quand la reine vit Paris pour la dernière fois, ses amis s'effrayèrent. La douce et tranquille atmosphère de La Haye la remit un peu. Une fête organisée par quelques amis de la philosophie pour célébrer l'anniversaire de la mort de Spinoza l'intéressa vivement. Elle voulut y assister en esprit, et fit exposer dans la salle de la réunion un portrait, le seul peut-être authentique, du penseur hollandais, qui ne quittait jamais sa chambre. Le soir, elle rappelait la belle maxime de ce grand sage : « La philosophie est la méditation, non de la mort, mais de la vie. » Sa mort a été en Hollande un deuil public. Sa vie, nous la méditerons peut-être un jour, quand il nous sera possible, en pensant à elle, de faire trêve à nos regrets.

XXIV

DISCOURS

PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE M. ERNEST HAVET

LE 24 DÉCEMBRE 1889 (1)

Messieurs,

LE collègue illustre à qui nous disons aujourd'hui adieu fut un serviteur éminent de la plus grande œuvre de notre siècle, la recherche obstinée de la vérité. Ce savant était avant tout un honnête homme de race française. Comme Descartes, il n'aimait que les idées claires, exprimées clairement. Le génie de l'Allemagne (quand on pouvait parler d'un génie allemand) a percé plus profondément peut-être dans les abîmes qui nous serrent de si près ; mais Havet sera cité, dans des siècles, pour avoir le premier jeté sur les problèmes qui ont le plus troublé les âmes quelques mots justes, fermes, sobres et froids. Il croyait, et je crois comme lui, que le temps des voiles officieux est passé, qu'il ne sert de rien de distinguer entre les vérités bonnes à dire et celles qui ne le sont pas, puisqu'on ne trompe plus personne et que la masse de l'espèce humaine, lisant dans les yeux du penseur, lui demande sans ambages si au fond la vérité n'est pas triste. Le seul moyen de consoler un peu la pauvre humanité, c'est de la bien persuader que nous ne lui cachons rien, et que nous agissons avec elle,

(1) *Institut de France, Académie des sciences morales et politiques*, 1889. (N. de l'éd.)

non en rhéteurs préoccupés de soucis politiques et pédagogiques, mais en savants d'une absolue sincérité.

Havet ne dissimula jamais aucune nuance, même fugitive, de sa pensée. Il croyait à la civilisation, à la raison à cette lumière de la conscience humaine, qui nous révèle quelques traits de la vérité, quelques règles du bien. Pour lui, l'histoire de cette révélation, la seule réelle, était claire dans ses lignes essentielles. Née en Grèce, cette terre mère de toutes les harmonies, la raison, sous des noms divers et non sans d'étranges alliages, fait le tour du monde. C'est le soleil, dont Rome, à sa grande époque, eut de si beaux reflets, ne disparaît jamais complètement. L'humanité évolue. Les idées surnaturelles de l'Orient, la décadence du monde antique, les invasions des barbares le voilent sans l'éteindre. Le christianisme, dans ses parties essentielles n'est qu'un viatique composé d'idées grecques, savamment préparé pour la triste nuit de mille ans à laquelle l'aurore de la Renaissance a mis fin. Tout vient ainsi d'une seule éclosion lumineuse. La Grèce a préparé le cadre scientifique, susceptible d'être indéfiniment élargi, et le cadre philosophique, susceptible de tout embrasser, où n'a cessé de se mouvoir, depuis deux mille ans, les efforts intellectuels et moraux de la race à laquelle nous appartenons.

Laissons de côté de mesquines réserves (j'en aurais comme historien d'Israël, quelques-unes à faire) ; notre colloque est dans le vrai. La culture grecque ne demande aucun sacrifice à la raison ; la culture originaire d'Orient en demande, puisque jamais un fait n'est venu prouver qu'un être supérieur ait fait à un homme ou à des hommes une révélation quelconque. L'idéal (*to kalon*) de la Grèce est bien la vie humaine tout entière, embellie, ennoblie. Suivre ce grand cordon d'eau vive, ce Nil bleu qui traverse les déserts, fut la tâche de Havet. Il s'en acquitta avec une sorte de foi. Jamais croyant ne fut plus fidèle à son dogme que Havet à sa philosophie.

Oui, je le répète, il avait raison. La Grèce a créé la vérité, comme elle a créé la beauté. D'un autre côté, nos races celtiques et germaniques ont bien eu quelque part à la fondation de ce qui peut s'appeler honnêteté, droiture de

cœur. Tout ce qu'il y a de meilleur dans le christianisme, nous l'y avons mis, et voilà pourquoi le christianisme nous tient si fort à cœur, voilà pourquoi il ne faut pas le détruire. Le christianisme, en un sens, est bien notre œuvre, et, en y cherchant la trace de nos sentiments les plus intimes, Havet ne cherchait pas une chimère. Le christianisme, c'est nous-mêmes et, ce que nous aimons le plus en lui, c'est nous. Nos vertes et froides fontaines, nos forêts de chênes, nos rochers y ont collaboré. Dans l'ordre des choses de l'âme, notre charité, notre amour des hommes, notre sentiment tendre et délicat de la femme, le suave et subtil mysticisme d'un saint Bernard ou d'un François d'Assise, viennent bien plutôt de nos ancêtres, païens peut-être, que de l'égoïste David, ou de l'exterminateur Jéhu, ou du fanatique Esdras, ou du strict observateur Néhémie.

Havet comprit à merveille tout cela et l'exprima en un style parfait. Son livre des *Origines du Christianisme*, qui ne traite qu'un côté du sujet, le traite d'une façon définitive. C'est un livre inflexible. Havet croit au vrai ; il ne transige pas. Venez lui dire qu'en rejetant les vieilles croyances traditionnelles, on rejettera en même temps des choses excellentes ; que ces conventions aimées, acceptées, sont comme des postulats de la vie : il vous dira que l'utilité sociale prétendue ne saurait être la mesure de la recherche des choses. Le premier abord de la vérité est rarement agréable. Ce n'a jamais été impunément jusqu'ici qu'on a eu raison. Le Grec qui osa dire que le soleil pouvait bien être gros comme le Péloponèse fut traité non seulement de fou, mais de malfaiteur. Les modérés le tinrent pour un esprit faux, exagéré ; il fut mis à mort, dit-on. De nos jours, cela n'arrive plus. Havet fut injurié par toutes les routines coalisées, par l'entente secrète de toutes les faiblesses ; il tint ferme, resta calme et finit par l'emporter.

Honneur donc, Messieurs, à cet illustre ami de la vérité ! Il fut une des gloires de notre race. Il ressentit tous les besoins légitimes de son siècle sans participer à aucune de ses fautes. Sa grande âme traversa le monde, sans autre souci que le vrai. Les séductions, les charmes décevants de la probabilité ne l'attiraient pas. Il n'aimait que le cer-

tain ; les mirages lui échappèrent ; il ne vit que ce qui dur la raison. Le triomphe de la raison sera sa récompense. Une récompense ! À vrai dire, nous n'en voudrions pas. Nous avons servi la vérité dans les tristes conditions que le sort a faites à l'espèce humaine. Voilà notre récompense ; nous n'en voulons pas d'autre. *Nil nisi te, Domine ; nisi te.*

Adieu, cher collègue. Vous avez combattu le bon combat, le combat pour le vrai, pour la raison. Nous attendrons longtemps, sans doute, le triomphe de notre cause. Mais nous avons l'éternité pour attendre. Nos ancêtres du Collège de France, qui fondèrent le vrai, à travers la persécution, la pauvreté, en virent bien d'autres : Ramus, qui fit tuer pour la correction des principes de notre institution ; Denys Lambin, qui vit son sort écrit dans celui de Ramus ; tant de modestes « professeurs de langues », comme on ne les appelait, qui bravèrent l'orgueilleuse Sorbonne d'alors. Plus heureux qu'eux, nous aurons aperçu le vrai, sans beaucoup souffrir pour lui. Votre sort, d'ailleurs, ne fut-il pas digne d'envie ? Dans une inscription funéraire, trouvée en Syrie, le passant est censé consoler ainsi le mort : « Courage, puisque tu es mort sans avoir eu à pleurer aucun de tes enfants et en laissant vivante l'épouse que tu aimais. Ce dernier bonheur ne vous fut pas réservé ; la perte d'une épouse digne de vous fut une des tristesses qui assombriront vos dernières années. Mais vous laissez après vous deux fils que nous aimons, héritiers de votre méthode et de votre savoir. Vous laissez une œuvre complète, dont tous les amis du vrai sauront profiter. Courage, cher Haver-
courage !

XXV

DISCOURS

PRONONCÉ A L'INAUGURATION DE LA STATUE DE M. ABOUT
LE 20 DÉCEMBRE 1887 (1)

AH ! voilà bien, Messieurs, ces traits que nous aimions ! Voilà bien ce sourire qui courait sur les lèvres de notre confrère quand il écrivait tant d'œuvres charmantes ; voilà cette figure épanouie, où se lisait dès le premier abord la philosophie à la fois ironique et aimable qui l'a soutenu dans sa carrière d'ardente activité. Quelle riche nature, Messieurs, quelle surabondance de sève ! quelle prodigalité de vie ! Quelle joie ce fut pour nous, en ces années de tristesses qui marquèrent le milieu de notre siècle, de voir entrer dans le champ clos des grandes luttes ce brillant jeune homme, vrai petit-fils de Voltaire, en qui le vieil esprit français, ce vaincu qui ressuscite toujours, semblait narguer allégrement ceux qui l'avaient cru mort et s'écrier : « Je vis encore ! » Oui, entre plusieurs débutants illustres, grâce auxquels notre pays, humilié par tant de révolutions mal concertées et de réactions aveugles, put répondre, après 1848, aux défis qu'on lui adressait, About fut celui qui continuait avec le moins de mélange notre ancienne tradition. Il avait la qualité principale de l'esprit français, l'honnête droiture, la clarté. Voltaire fut avant tout un esprit honnête ; About le fut aussi au plus haut

(1) *Institut de France, Académie française, 1887. (N. de l'éd.)*

degré. Demander à de tels hommes de porter éternellement un masque sur leur visage, d'accepter docilement ces conventions, souvent puériles, auxquelles le grand nombre a peu de mérite à se soumettre, c'est demander à la lumière de ne pas aller en ligne droite. L'atmosphère où ils vivent est d'une transparence absolue ; le mystère n'a pas de sens pour eux ; comme la lumière électrique, ils fouillent tous les replis et rendent le mensonge difficile ; les ridicules qu'ils aperçoivent, il leur est impossible de ne pas les stigmatiser.

Est-ce là de l'égoïsme, de la froideur ? Oh ! non, certes. Ces adversaires impitoyables des teintes fausses et des demi-jours aiment la vérité. L'hypocrisie leur inspire un soulèvement de cœur ; les dogmes qui fuient la pleine lumière les agacent. A toute proposition de dissimuler ce qu'ils pensent, ils répondent : « A quoi bon vivre, si l'on n'a plus de cause pour vivre ? »

Un amour fort, d'ailleurs, un amour dominant était le principe moral de cette âme que des critiques superficiels ont qualifiée de frivole. C'était l'amour de cette pauvre France, à laquelle il devait ce qu'il y avait de meilleur en lui. Les partis qui se succédaient au pouvoir avec une rapidité désespérante eussent voulu que, pour leur être fidèle, il refusât de leur survivre. Mais la France existait toujours pour lui, après la ruine des partis. Son patriotisme, aux jours d'épreuve, sut être éloquent et courageux. La France avait été la fée qui l'avait doué, qui l'avait couronné tant qu'elle put décerner des couronnes. Quand elle n'eut plus à distribuer, à ceux qui l'aimaient, que des signes de deuil, About se voua à une tristesse dont il ne voulut pas être consolé. Il prit en suspicion jusqu'à son talent, qui aurait pu le distraire. Le fin lettré d'autrefois devint un lutteur des luttes journalières. Il s'aigrit, méconnut quelquefois ses amis, irrita ses ennemis.

La colère, Messieurs, même la plus juste, est mauvaise conseillère. Ce qu'il y a de pire dans la condition du vaincu, c'est que sa situation le condamne à se tromper. Il devient exigeant, soupçonneux, susceptible. Si About se laissa quelquefois égarer par les faux jugements de cette sorte,

il en fut surtout victime. Ah ! grande dureté de notre temps ! Les adversaires se déchirent, se méprisent. A voir combien ils sont sévères les uns pour les autres, on les croirait vertueux, et, pourtant, si un vrai sentiment moral inspirait leurs attaques, ils seraient indulgents. Oh ! quand verrons-nous élever un temple au pardon réciproque et à l'oubli ? A vrai dire, je crains que le temple de mes rêves ne soit le cimetière. La paix, qui ailleurs n'est qu'une chimère, ici seulement devient une réalité. Bientôt, je crois, nous dirons avec l'Ecclésiaste : « Heureux les morts ! »

Notre confrère n'eut pas même cette récompense qu'ont d'ordinaire les vieux lutteurs, d'assister tranquilles, sur la fin de leur vie, aux batailles des autres. Au moment où il allait occuper le fauteuil où vos suffrages l'avaient appelé, la mort est venue le prendre. Nous n'avons pas eu la joie de le voir siéger parmi nous. Tel est le degré d'âpreté où est arrivée de nos jours la bataille de la vie, qu'on ne relève plus ses morts. Grâce à vous, Messieurs (1), grâce au talent de l'artiste dont l'œuvre vient de vous être révélée, l'avenir saluera, en ce lieu, l'image vraie d'un des hommes qui, de nos jours, ont le plus ajouté à la masse de raison commune, à cette masse qui, faible encore, s'augmente de siècle en siècle par l'effort de toutes les grandes âmes et de tous les bons esprits. Derrière les nuages qui s'amoncellent, il y a encore un ciel bleu et de chauds rayons. Quand l'heure de l'impartialité sera venue, bien des adversaires reconnaîtront qu'ils ont travaillé sans le savoir à la même œuvre. Tous alors proclameront qu'About fût un de ceux qui ont le plus aimé, à une heure critique s'il en fut, le progrès et la liberté.

(1) MM. les membres du comité qui avait pris l'initiative de l'érection de la statue.

XXVI
LETTRE

A M. GUSTAVE FLAUBERT
SUR « LA TENTATION DE SAINT ANTOINE » (1)

Venise, 8 septembre 1874.

Mon cher ami,

HIER, au palais Labbia, les scènes de la vie de Cléopâtre, de Tiepolo, me firent penser à votre *Tentation de saint Antoine*, si injustement appréciée. Il y a trois ans, mon cher et regretté beau-frère, Arnold Scheffer, me fit comprendre ce qu'il y a, dans ces fresques, d'éclat, de vie, de couleur, d'originalité individuelle. Tiepolo a-t-il voulu donner une leçon d'histoire ou une leçon de morale, une leçon d'archéologie ou une leçon de politique ? A-t-il prétendu relever ou rabaisser Antoine et Cléopâtre ? L'a-t-on accusé d'avoir manqué de respect envers la majesté royale compromise en un festin d'allure équivoque ? Non ; il a ouvert à l'imagination un rêve brillant. Cela suffit ; ni l'archéologue, ni le moraliste, ni l'historien, ni le politique n'ont à réclamer. Il n'y a de mauvais en fait d'art que ce qui n'a ni style ni tournure.

*Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit aequa potestas.*

On ne l'entend plus de la sorte. L'affaiblissement de l'imagination tend à créer pour l'œuvre écrite, à l'égard du peintre, une inégalité de traitement que nous ne pouvons

(1) Cette lettre n'a pas paru dans le *Journal des Débats*, contrairement à l'indication donnée par Flaubert, *Correspondance*, 7^{me} série, p. 225, éd. Conard. (N. de l'éd.)

accepter. Callot et Téniers ont fait ce que vous avez fait ; ils n'ont reculé devant rien, et ils ne sont blâmés par personne. Les « Tentations » de Callot et de Téniers n'apprennent rien en fait d'histoire, ne prouvent rien en fait de morale, ne réfutent rien en fait de politique. Pas plus que vous, ces artistes n'ont voulu prêcher, améliorer, instruire. Leur but, non plus que le vôtre, n'a pas été de prouver que la foi profonde triomphe des assauts les plus violents. On ne leur a pas reproché d'avoir été de mauvais hagiographes, d'avoir déshonoré saint Antoine. Callot et Téniers sont badins ; vous êtes fantastique ; l'un doit être aussi permis que l'autre. Le *Songe d'une Nuit d'été* a ses droits à côté de la farce gauloise et du rire de Voltaire, qui ont leurs droits aussi.

Si j'avais encore écrit dans les journaux, j'aurais cherché à relever ces malentendus, quand a paru votre livre. Tel prétendait que vous aviez voulu écrire une histoire du gnosticisme, et pensait qu'un bon précis aurait mieux valu ; tel trouvait que vous aviez mal rendu la biographie de saint Antoine ; tel autre assurait que votre pensée secrète était d'inculquer un système de philosophie. Chez nous, on veut qu'un livre instruisse, édifie ou amuse... amuse tout de bon, fasse rire. La chose amusante et philosophique par excellence, la contemplation de la réalité, la spectroscopie de l'univers, est peu comprise. On ne veut pas que le cauchemar ait son charme. On l'accorde en peinture ; on admet la *Salomé* ou le *Coupeur de Têtes* de Henri Regnault, œuvres qui, assurément, n'apprennent rien du tout et ne réveillent aucune image agréable. Que Boileau, si excellent appréciateur de la forme, avait raison !

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.

Cette grande consolatrice de la vie, l'imagination, a un privilège à part, qui en fait, tout bien compté, le plus précieux des dons ; c'est que ses souffrances sont des voluptés. Avec elle, tout est profit. Elle est la base de la santé de l'âme, la condition essentielle de la gaieté. Elle nous fait jouir de la folie des fous et de la sagesse des sages.

Les Grecs se plaisaient à l'ancre de Trophonius, puisqu'ils y allaient. Si le sabbat était vrai, je ne dis pas que je voudrais y aller : cela est contraire aux règles de conduite que je me suis imposées ; mais je tiendrais à ce qu'il y eût des gens pour y aller, et je lirais avec plaisir les tableaux vivement colorés qu'ils en feraient.

On oublie qu'une moitié de la littérature grecque, cette merveille, cette règle du beau, quand on sait la comprendre, n'est que ciselure et imagination. Que prouve une idylle de Théocrite ? Que s'est proposé, les trois quarts du temps, ce poète charmant ? Ce que se proposait notre ami Théophile Gautier : trouver un thème à de fines images, à des vers adorablement faits. Dans la première idylle, trente-cinq vers consacrés à décrire une écuelle avec un réalisme qui dépasse tout ce que l'école de notre temps a jamais osé. Est-ce que le *Tombeau d'Adonis* de Bion a un but quelconque, moral, historique ou politique ? Et les *Métamorphoses* d'Ovide, cette suite délicieuse de mobiles et ravissantes images, en rapport profond avec la nature, et dont chacune fait naître mille questions sans les résoudre... je crois vraiment que, si, de nos jours, un poète faisait un chef-d'œuvre de ce genre, il y aurait des critiques pour lui dire : « Difficiles enfantillages, que nous voulez-vous ? » Hélas ! notre public est de ceux dont parle votre Apollonius : « Il croit comme une brute à la réalité des choses. » Quand on aura bâti un art sur cette donnée, je me rendrai ; jusque-là, ce sont là pour moi raisonnements de Blemmyes, de pygmées et de sciapodes. Savez-vous ce que pense M. Hugo de votre livre ? On dit qu'à côté de son génie il a un discernement remarquable en fait de goût. Il est vrai qu'il n'aime pas l'histoire, ce qui crée une énorme lacune dans ses jugements.

Parce que la procession des rêves de l'humanité ressemble par moments à une mascarade, ce n'est pas une raison pour s'en interdire la représentation. Pauvre humanité ! Oh ! plus je vais, plus je l'aime et la prends en estime. Comme elle a travaillé ! Partie de si bas, que de choses grandes ou charmantes elle a tirées de son sein ! « Oh ! le bon animal que l'homme ! » Parmi ces folies saintes, il n'en est pas une

qui n'ait son côté touchant, ne relève notre race et les esprits qu'elle porte. Même l'ironie est un culte ; la comédie est un acte d'aristocrate que Louis XIV, les grands siècles, les grands peuples seuls peuvent se permettre. Quoi ! il plaît à ce noble si éprouvé par le sort, à ce pauvre battu de l'orage, de se divertir un moment de sa destinée, de s'amuser du défilé de ses chimères, de rire une heure avant de se reprendre à pleurer, et on le trouve mauvais ! Je persiste à croire que ce martyr souffre pour quelque chose, qu'il aura un jour sa récompense. Mais tout le monde traverse ses heures de doute ; en ces heures-là, il n'y a que la couleur et l'image qui consolent. Et ce n'est pas là une vaine débauche. L'imagination a sa philosophie. Demandez-le à Goëthe, à Darwin. La morphologie est tout, et tout y sera ramené.

Que n'avons-nous Sainte-Beuve ? Celui-là critiquait, mais comprenait. Vous rappelez-vous nos dîners avec ce grand ami, dont la perte me laisse le même vide littéraire que s'il avait entraîné dans la tombe la moitié du public avec lui ? Je soutenais toujours, vous savez, que la couleur n'est que l'accessoire, qu'elle sert à relever un fait principal, qui, d'ordinaire, doit être d'ordre moral. Mais il n'y a pas de règle absolue. Lucien, Apulée, et même ce farceur de Philostrate, le Méry de l'antiquité, ne sauraient être éconduits. Tout ce qui n'est pas commun doit être accueilli avec bienveillance. En fait d'art, la platitude bourgeoise présente seule quelque chose d'immoral.

Quelle erreur d'appeler maladie l'exercice vigoureux de nos facultés naturelles ! C'est la médiocrité qui est scrofuluse et malade. Avez-vous remarqué que les esprits outrecuidants et bornés qui ont perdu notre patrie n'ont pas acquis depuis quatre ans une idée nouvelle ? Le travail de l'imagination est sain, comme il est sain pour un pays d'avoir de bons militaires, de bons peintres, de bons philologues, de bons ouvriers en tout genre. On comprenait cela il y a quarante ans. Mais vous êtes mal tombé. A l'heure qu'il est, les partis nous apprécient en proportion de l'aide que nous leur apportons. Vous présentez à un tel public une œuvre longuement étudiée ; chacun se demande en

quoi vous servez sa politique. Pauvre pays ! Il lui est arrivé comme à votre Catoblépas, qui un jour s'est dévoré les pattes sans s'en douter.

On vous suppose des intentions de propagande, tandis que vous ne voulez qu'une seule chose, charmer, frapper, toucher, émouvoir. Vous offriez aux délicats un parfum à sentir ; les lourdauds l'ont bu à pleines gorgées. Ce n'est pas votre faute.

On n'a pas compris votre conclusion admirable, le rôle profondément conçu d'Hilarion (la science développant lentement ses batteries mortelles), vos ébionites adorables, votre Bouddha, votre Oannès, le discours d'Isis, le dialogue philosophique d'Antoine sur les épaules de Satan. Cela me plaît extrêmement, et je ne suis pas seul de mon avis ; des professeurs de la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, maintenant à Paris, à qui j'ai prêté votre livre, en ont été ravis. On peut sans doute nous récuser, nous autres qui nous occupons de l'histoire des dogmes ; nous sommes un peu à votre égard comme un chimiste ou un physicien, à qui une femme jeune et charmante parle de ses travaux. Nos idées revenant à nous, parées de votre riche fantaisie, nous font un véritable effet d'enchantement.

On vous trouve exagéré dans beaucoup de cas où vous n'êtes que vrai. Votre impression du désert de Libye est juste. Qui a seulement été au Caire et a vu les tombeaux des califes, presque enterrés dans le sable, comprend ce genre de beauté. Ce n'est pas le seul que notre globe possède, et il n'y faudrait pas enfermer le public. Je vous avoue timidement que, plus d'une fois, en Syrie, en Égypte, je rêvais d'une jolie maison de la vallée d'Auge, tapissée de roses du Bengale, d'une prairie des bords de l'Oise, d'un village de Bretagne à l'heure où sonne l'Angélus du soir. Mais il ne faut arracher à la lyre esthétique aucune de ses cordes. C'est en vibrant toutes ensemble qu'elles font ce plein accord qu'on appelle une belle œuvre, un beau siècle.

Et, sûrement, ce qu'on a le moins compris, cher ami, c'est votre indifférence au succès vulgaire. Combien d'autres, après *Madame Bovary*, auraient fait des répé-

titions sans fin de l'œuvre que la foule avait acceptée ! Vous avez fui à l'autre pôle, de la Normandie en Thébaïde. Aristocrate comme vous l'êtes, vous avez eu peur d'avoir fait quelque sottise en voyant que vous aviez amusé le public. La colère vous a saisi ; héroïque en tout, vous avez pris un assommoir pour mettre en fuite vos admirateurs bourgeois. Je comprends cela ; mais, maintenant, il faut une revanche. Faites volte-face ; revenez à ce qui intéresse tout le monde. Vous avez peint en maître supérieur le repoussant et l'étrange. *Sat prata biberunt*. Une personne qui vous aime beaucoup me disait, il y a quelques mois, combien elle désirait vous voir faire un livre qui fût vous tout entier, qui excitât les hommes à la noblesse et à la vertu. Gardez vos fonds de tableau, ils sont parfaits ; mais faites-les servir à quelque chose. Ajoutez-y un rien, mettez, comme dans *Madame Bovary*, une fleur sur ces fumiers. Le bien et le beau existent comme le mal et le laid. Vous saurez les peindre admirablement quand vous voudrez.

Nous partons dans quelques jours pour Bologne et Parme. Croyez à ma vive amitié.

XXVII

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL. I

PREMIER ARTICLE

IL faut savoir un gré infini aux personnes qui, par un sentiment de pieuse amitié, ont entrepris la tâche difficile de faire connaître Henri-Frédéric Amiel à un public dont ce penseur distingué se préoccupait beaucoup, mais auquel une certaine timidité l'empêchait de s'adresser directement. La situation intellectuelle d'Amiel est une des plus particulières de notre temps ; sa vie montre admirablement quelques-unes des maladies qui travaillent notre époque. Avec des aptitudes philosophiques tout à fait éminentes, Amiel n'arriva qu'à la tristesse ; avec de vraies qualités littéraires, il ne sut pas donner à ses idées la forme qui s'impose. Parfait honnête homme, il manqua, dans la direction de sa vie, d'un dessein ferme. Des moralistes et des publicistes de second ordre ont été plus remarqués que lui ; des écrivains cent fois moins instruits ont laissé plus de trace dans notre histoire littéraire ; une foule de natures médiocres ont peut-être rendu plus de services à la cause du vrai et du bien que cet ami passionné de tout idéal.

Si Amiel avait été de cette troupe, assurément la meilleure entre les élus, qui a pris pour devise *Ama nesciri*, il n'y aurait rien à dire. C'est un principe reçu chez les personnes d'une critique exercée que la littérature est une

(1) *Journal des Débats*, 30 septembre et 7 octobre 1884. (N. de l'éd.)

diminution de ce qu'elle touche ; que les plus beaux sentiments seront à tout jamais inconnus ; que les idées les plus fortes et les plus vraies qu'on ait eues sur l'univers sont restées inédites ou, pour mieux dire, non exprimées. Dieu et ses anges, comme l'on disait autrefois, ont eu le privilège des seuls beaux spectacles de l'ordre moral et intellectuel, je veux dire de méditations et de sentiments se produisant au sein d'une objectivité absolue, sans être gâtés par l'arrière-pensée intéressée de les mettre en valeur. L'homme silencieusement vertueux, le grand cœur qui ne fait point parade de son héroïsme, le grand esprit qui ne livre ses hautes vues que s'il y est comme forcé, sont supérieurs à l'ouvrier en paroles, préoccupé de donner une forme à des opinions qui ne sont peut-être pas chez lui bien profondes. Amiel, quoique très vertueux, n'était pas arrivé au degré de désintéressement des ascètes qui se vouent au silence perpétuel. Il n'était pas exempt du grand mal de notre temps, qui est le mal littéraire, la fausse idée que la pensée et le sentiment existent pour être exprimés, ce qui détourne d'aimer la vie pour elle-même et fait attribuer au talent une valeur exagérée. Amiel voudrait produire ; mais il sent bien qu'il n'est pas écrivain. Selon l'expression vulgaire qu'a mise à la mode une certaine littérature, c'est un raté, parce qu'il ne sait pas attacher le public à l'ordre d'idées qu'il a choisi ; mais c'est un raté qui sent ce qui lui manque, qui adore ce qu'il n'a pas et se consume dans le regret. Il ne voit pas assez que, sans être écrivain, on peut faire des choses de premier ordre, et il se rabat alors sur le plus faux des compromis, je veux dire sur le journal intime, les pensées détachées, les mémoires destinés à soi seul.

C'est là un genre dangereux, quelquefois malsain, un genre que prennent d'ordinaire ceux qui n'en ont pas d'autre, et sur lequel, à moins de réussite exceptionnelle, doit peser à priori une certaine condamnation. L'homme qui a le temps d'écrire un journal intime nous paraît ne pas avoir suffisamment compris combien le monde est vaste. L'étendue des choses à connaître est immense. L'histoire de l'humanité est à peine commencée ; l'étude

de la nature réserve des découvertes absolument impossibles à prévoir. Comment, en présence d'une si colossale besogne, s'arrêter à se dévorer soi-même, à douter de la vie ? Il vaut bien mieux prendre la pioche et travailler. Le jour où il serait permis de s'attarder aux jeux d'une pensée découragée serait celui où l'on commencerait à entrevoir qu'il y a une borne à la matière du savoir. Or, en supposant que, dans des siècles, on aperçoive une pareille borne pour l'histoire, on ne l'apercevra jamais pour la nature. Même les problèmes qui paraissent complètement barrés, comme ceux de l'astronomie physique, sont susceptibles d'être tournés tout à coup d'une manière imprévue. Travaillant sur des formules de plus en plus compréhensives, acquises par les générations scientifiques antérieures, la physique, la chimie, la biologie ont devant elles un programme qui s'élargit à mesure qu'on avance. Mon ami, M. Berthelot, aurait le temps de s'occuper, pendant des centaines de vies consécutives, sans jamais écrire sur lui-même. J'estime qu'il me faudrait cinq cents ans pour épuiser le cadre des études sémitiques, comme je les entends, et, si jamais le goût, chez moi, venait à s'en affaiblir, j'apprendrais le chinois ; ce monde nouveau, encore presque intact pour la critique, me mettrait en appétit pour un temps indéfini. Le scepticisme subjectif, le doute sur la légitimité de nos facultés, est la glu où se prennent les natures attaquées de la maladie du scrupule. Les appréhensions de ce genre viennent toujours d'une certaine oisiveté d'esprit. Celui qui a soif de la réalité est entraîné hors de soi. C'est ainsi qu'un génie comme Victor Hugo n'a jamais eu le loisir de se regarder lui-même. Quand on est puissamment attiré par les choses, on est sûr que ce sont elles et non pas une vaine fantasmagorie que l'on serre.

Amiel n'a pas cet amour de l'univers qui fait qu'on n'a d'yeux que pour lui. Pendant plus de trente ans, il ne laissa pas passer un jour sans s'observer et sans décrire son état d'âme ; il consignait ses réflexions dans des cahiers grand in-quarto qui, réunis, forment un total de plus de seize mille pages. *Felix culpa* ! De cette masse indigeste, les amis d'Amiel (oh ! la bonne chose que de laisser derrière

soi de vrais amis !) ont recueilli deux volumes de pensées qui nous offrent, sans aucun sacrifice fait à l'art, le parfait miroir d'une conscience moderne des plus honnêtes, arrivée au plus haut degré de culture, et en même temps le tableau achevé des souffrances d'un génie stérile. Ces deux volumes peuvent certainement compter entre les écrits philosophiques les plus intéressants qui aient paru en ces dernières années.

Les défauts d'Amiel, en effet, sont aussi saillants que possible. Lui-même se plaît à les souligner et à les mettre en vedette ; mais il n'y en a pas un seul qui ne vienne d'un excès de noblesse et d'un principe élevé. « Je m'attache obstinément à ne rien faire qui puisse me faire plaisir, me servir ou m'aider. Ma passion est de nuire à mes intérêts, de braver le bon sens, de m'entêter à mon détriment... J'ai honte de mon intérêt comme d'un mobile ignoble et servile. »

« Quelle singulière nature, s'écrie-t-il, et quel penchant bizarre ! Ne pas oser jouir naïvement, sans scrupule, et se retirer de table de peur que le repas ne finisse ! » — « Dès qu'une chose m'attire, dit-il encore, j'en détourne la tête, ou, plutôt, je ne puis ni me faire à l'insuffisant, ni trouver quelque chose qui satisfasse mon aspiration. Le réel me dégoûte, et je ne trouve pas l'idéal. » Voilà la vérité. Son impuissance vient de ce qu'il est trop parfait. « En amour, dit M. Scherer, il reculait devant l'aveu ; en littérature, il reculait devant une œuvre. » On n'est pas homme de lettres sans quelque défaut ; ou plutôt la profession même de l'homme de lettres est un défaut. L'homme parfait comme le rêve Amiel n'aurait pas de talent ; le talent est un léger vice, dont un saint doit avant tout se corriger.

La stérilité d'Amiel vient d'une autre cause, de la diversité trop grande de ses origines intellectuelles et morales. La variété, en cet ordre, est chose excellente ; mais il ne faut pas que les éléments se neutralisent ; il faut qu'un d'entre eux domine et que le reste ne soit qu'accessoire. Amiel est trop hybride pour être fécond. L'excellente éducation germanique qu'il reçut fut en lutte permanente avec d'autres parties de sa nature. Il s'en prit

à la langue (1) ; il crut que le français était la cause de la difficulté qu'il éprouvait à émettre sa pensée. Erreur profonde. « La langue française, dit-il, ne peut rien exprimer de naissant, de germant ; elle ne peint que les effets, les résultats, le *caput mortuum*, mais non la cause, le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit. Elle est analytique et descriptive ; mais elle ne fait rien comprendre ; car elle ne fait voir les commencements et la formation de rien. » Si Amiel avait mieux su la langue qu'il écrivait habituellement, il aurait vu que le français peut suffire à l'expression de toute pensée, même des pensées les plus étrangères à son ancien génie, et que, si, dans la transfusion, elle laisse tomber quelques détails, ces détails étaient justement des superfétations qui empêchaient la pensée nouvelle de revêtir un caractère universel. Amiel n'était pas parfaitement maître de son instrument. N'en connaissant pas toutes les notes, il le jugeait inapte à rendre certains sons ; il le faussait alors par impatience ; il eût mieux fait de le bien étudier.

Jeune et presque au sortir du collège, Amiel alla en Allemagne. Il embrassa la discipline intellectuelle qui dominait alors avec beaucoup d'ardeur. L'école hégélienne lui apprit ses manières compliquées de penser, et, du même coup, le rendit incapable d'écrire. Cette école poussait plus à la faconde et à la dissertation sur toutes sortes de sujets qu'à la composition suivie qu'exige la prose. Hegel a du bon, mais il faut savoir le prendre. Il faut se borner à une infusion ; c'est un thé excellent, mais on n'en doit pas mâcher les feuilles. C'est ce que fit trop Amiel. Tout devient pour lui matière à système ; si bien, par exemple, que, rencontrant un jour une fort jolie personne dans le Jura, du côté de Soleure, il passe sa journée à faire la théorie de la coquetterie et des inconvénients de la beauté (2). Si, du moins, l'éducation hégélienne lui eût donné l'esprit scientifique ! Il n'en fut rien. Aucune école n'a répandu plus d'idées ingénieuses ou profondes que

(1) Tome I, p. 83, 84 et 184.

(2) Tome II, p. 6.

celle de Hegel ; mais, dans presque aucune direction, elle n'a produit de vrais savants. Il y a chez Hegel un peu de Raymond Lulle, je veux dire cette fausse idée qu'on peut suppléer à l'étude directe des réalités par des manivelles, par des procédés généraux. De là, une sorte de lassitude qui se manifesta très vite chez les chefs et les adeptes de cette école, d'ailleurs si éminente. Il n'y a pas de curiosité quand le résultat est prévu d'avance. On voit vite le bout de ce qu'on atteint avec les tourniquets de la logique ; on ne voit jamais, au contraire, le bout de la réalité.

L'espèce de porte-à-faux qui rend si instable l'assise de la vie d'Amiel a pour cause cette éducation mal harmonisée. Il n'est pas carrément établi sur sa chaise. Il n'a pas une conception suffisamment nette du but de l'esprit humain, de ce qui donne une base sérieuse à la vie. Ce n'est ni un savant, ni un lettré. Il déclare, à plusieurs reprises, que, pour lui, l'idéal suprême, c'est l'art du lettré ; mais il sent parfaitement que cet art lui manque ; il s'en fait même une fausse idée. Il distingue trop le fond de la forme ; il croirait volontiers qu'écrire est une chose distincte de penser. C'est un des plus honnêtes chercheurs de vérité qu'il y ait jamais eu ; c'est presque un saint, et, avec cela, il fait halte à tous les angles de la route, pour pleurer des maux ou (ce qui est plus singulier) des péchés imaginaires, et pour noter des détails que ne remarque pas celui qui est pressé. Il n'est jamais pressé ; c'est là une qualité, si l'on veut ; mais c'est la marque d'un esprit médiocrement possédé par la curiosité, par l'appétence des choses. Il ne se figure pas le monde aussi grand, ni aussi étonnant qu'il l'est. Il s'imaginerait volontiers, Dieu me pardonne ! qu'on en peut avoir le dernier mot. Or cela n'est pas. Tout est à faire ou à refaire dans l'ordre des sciences de la nature et de l'humanité. Quand on a la conscience de travailler à cette œuvre infinie, on n'a pas le temps de s'arrêter aux petites mélancolies du chemin.

Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que cette philosophie si tendue ne le rendit pas aussi heureux qu'il aurait mérité de l'être. Au premier coup d'œil, on ne voit pas bien quelle plainte il pouvait avoir à former contre la destinée. Il

naquit éminemment bien doué sous le rapport intellectuel et moral ; il eut tous les moyens d'acquérir une culture élevée ; jamais il n'eut à lutter contre de bien dures nécessités ; il vécut soixante ans, fort souffrant, il est vrai, dans les dernières années, mais toujours l'esprit libre. Avec cela, il semble qu'il aurait dû être heureux comme un roi ; et, cependant, le tour habituel de sa pensée est une plainte contre le sort. Il paraît que son enfance ne fut pas entourée d'affection, et c'est là une des pires choses qui puissent arriver à l'homme ; les joies ou les tristesses des premières années se reflètent sur la vie entière. Genève, d'un autre côté, était évidemment un des points du monde qui convenaient le moins à sa nature. Son éducation allemande l'y avait rendu comme étranger ; et puis un petit État ressemble un peu à une petite ville. Peut-être Amiel n'observait-il pas à l'égard du monde où il vivait un système de précaution assez complet. Quand on n'est pas comme les autres hommes, il faut un peu se garer d'eux. Chacun de nous n'a le droit d'exiger de la société dont il fait partie que d'être toléré. On y réussit presque toujours par la bienveillance et l'impartialité. Une des naïvetés d'Amiel fut de se croire obligé de prendre part à des batailles de pygmées et de faire cause commune avec un parti qui, s'il eût été aux affaires, ne l'eût pas mieux compris que le parti démocratique. Il se fit réactionnaire de gaieté de cœur et de la façon la plus désintéressée. L'homme qui a voué sa vie à la recherche du vrai et à la poursuite du bien ne doit s'attacher absolument à aucune des révolutions qui se succèdent en ce monde. Il ne doit connaître qu'un seul intérêt : celui de l'âme humaine et de l'esprit humain.

Ce qu'on doit vivement regretter, c'est qu'Amiel ne soit pas venu à Paris en 1860, à l'époque où se fondait la *Revue germanique* ; M. Scherer l'y conviait ; M. Sainte-Beuve eût exercé sur lui une influence dominante. Nous eussions réussi, je crois, à diminuer, pour son bonheur, l'action délétère des ferments de tristesse que la nature, ainsi que sa première et sa seconde éducation, avaient mis en lui.

La religion, il faut le dire, avait augmenté la gravité du

mal. C'est ici, assurément, le côté le plus singulier d'Amiel. Cet hégélien à outrance, ce bouddhiste, ce rationaliste parfaitement édifié sur la non-existence du surnaturel particulier, suivait le culte établi. La trace des prédications de Saint-Pierre de Genève se retrouve fréquemment dans ses pensées. Amiel est non seulement un protestant, c'est un protestant orthodoxe, très opposé au protestantisme libéral. Il parle du péché, du salut, de la rédemption, de la conversion, comme si c'étaient là des réalités. Le péché surtout le préoccupe, l'attriste, lui, le meilleur des hommes, qui moins que personne pouvait savoir ce que c'est. Il me reproche fort de n'en pas tenir assez de compte, et il se demande à deux ou trois reprises : « Qu'est-ce que M. Renan fait du péché ? » Ainsi que je le disais l'autre jour, dans ma ville natale, je crois bien qu'en effet je le supprime. Voilà la grande différence entre l'éducation catholique et l'éducation protestante. Ceux qui, comme moi, ont reçu une éducation catholique en ont gardé de profonds vestiges. Mais ces vestiges ne sont pas des dogmes ; ce sont des rêves. Une fois ce grand rideau de drap d'or, bariolé de soie, d'indienne et de calicot, par lequel le catholicisme nous masque la vue du monde ; une fois, dis-je, ce rideau déchiré, on voit l'univers en sa splendeur infinie, la nature en sa haute et pleine majesté. Le protestant le plus libre garde souvent quelque chose de triste, un fond d'austérité intellectuelle analogue au pessimisme slave. Autre chose est de sourire de la légende de tel saint mythologique ; autre chose de garder l'empreinte de ces terribles mystères qui ont attristé tant d'âmes et des meilleures. Ce qu'il y a de singulier, en effet, c'est que ce sont les âmes les plus étrangères au péché qui s'en tourmentent le plus, le cherchent obstinément et, sous prétexte de s'extirper un mal qu'elles n'ont pas, se dissèquent, se déchirent perpétuellement à coups de scalpel.

Il y avait, du reste, dans l'attitude religieuse d'Amiel, plus que des souvenirs d'enfance. Ces beaux tours de force qui permettent de tout nier spéculativement, pour tout affirmer pratiquement, il avait dû les apprendre à Berlin du vieux Marheineke ou de quelqu'un de ses disciples.

Depuis, cela n'a fait que croître et embellir. Le paradoxe intellectuel le plus étrange par lequel l'Allemagne philosophique nous ait étonnés est la prétention bizarre d'une certaine école à fonder la religion sur le postulat du pessimisme. Dernièrement, n'avons-nous pas vu M. Hartmann, ce même M. Hartmann qui déclare nettement que la création est une erreur et que l'hypothèse du néant eût bien mieux valu que l'hypothèse de l'être, trouver, en même temps, que la religion est nécessaire et qu'elle a pour base le mal inhérent à la nature humaine ?

« La religion, écrit M. Hartmann, prend sa source dans ce fait que l'esprit humain se heurte au mal, au péché, et que, par suite, il aspire à les expliquer et, autant que possible, à les vaincre. Celui qui se demande : Comment arriverai-je à supporter le mal ? comment arriverai-je à réconcilier avec elle-même ma conscience tourmentée ? celui-là est sur le chemin de la religion. Qu'on mette l'accent sur le mal ou sur le péché, c'est toujours le mécontentement à l'égard du monde qui mène à la religion. Si les impressions pénibles causées par le mal et par le péché ne pèsent pas assez dans le plateau de la balance pour surmonter, d'une manière durable, les impressions agréables de la vie du monde, les élans religieux de l'esprit ne seront que des velléités passagères... C'est seulement quand le doute amer relativement au mal et l'angoisse de la culpabilité morale ont dominé les satisfactions mondaines et formé le courant général de l'existence ; c'est seulement quand le sentiment pessimiste a pris le dessus que la religion peut s'établir dans l'âme d'une façon durable. Là où ne se trouve pas cette direction pessimiste de l'esprit, la religion ne saurait croître, au moins spontanément. »

Voilà vraiment l'antipode de nos idées. Nous pensons, nous autres, qu'on est religieux quand on est content du bon Dieu et de soi-même. Et voilà que, maintenant, on n'est religieux que quand on est de mauvaise humeur et qu'on a commis des péchés !... Je n'y comprends plus rien. De jour en jour, je me dégoûte du transcendant, et j'arrive à croire que la solution française, se résumant en la liberté, et devant graduellement aboutir à la séparation des cultes

et de l'État, est, dans la situation présente de l'esprit humain, la seule solution raisonnable. Le libéralisme ne termine rien, sans doute ; mais c'est justement en cela qu'il a raison, ou, du moins, c'est en cela qu'il est le seul expédient pratique, en présence de l'individualisme dans la croyance, ce qui est devenu la loi de notre temps.

Les esprits supérieurs ont souvent à se garder de ces tendances réactionnaires, masquées sous des apparences de philosophie profonde. Planant très haut dans la région de l'atmosphère où les idées éclosent et où se forment les grands courants d'air qui les mènent, ils s'imaginent accoupler à leur gré les nuages, et, comme Éole, faire souffler le vent où ils veulent. Ces belles stratégies aériennes ont quelque chose de touchant, mais d'un peu prétentieux. On veut être la lance qui frappe et guérit ; après avoir savamment coupé la racine des croyances morales et religieuses, on veut en apparaître comme le restaurateur ; après que le lecteur a passé par les transes du scepticisme, il se trouve que, grâce à Dieu, tout est sauf. Et, à ce sujet, je ne peux m'empêcher de songer à notre penseur éminent, M. Lachelier, l'inventeur du mouvement tournant philosophique le plus surprenant des temps modernes depuis Kant. Après avoir appliqué à toutes les opérations de l'esprit une critique tellement corrosive qu'il n'en subsiste presque rien, parvenu au dernier terme du nihilisme, il fait volte-face. Une pensée triste suffit pour qu'il se trouve parfait chrétien. Cette reconstruction du christianisme sur la base du pessimisme est un des symptômes intellectuels les plus frappants de notre temps. Il est si difficile de se priver de l'appui d'un culte établi, qu'après avoir détruit les églises de granit, on bâtit des églises en plâtras. Cela me rappelle l'église de Ferney, servant maintenant de grenier à foin, avec l'inscription : *Deo erexit Voltaire*.

Ce qui est bien remarquable, c'est que les éléments de ce christianisme pessimiste, par lequel on croit faire refluer la religion dans le monde, sont uniquement tirés de saint Paul. Jésus et la prédication galiléenne sont oubliés ; on ne sait plus ce que c'est que le soleil du royaume de Dieu. Je l'avoue, le dogme du péché originel est celui pour

lequel j'ai le moins de goût. Il n'y a pas un autre dogme qui soit bâti comme celui-là sur la pointe d'une aiguille. Le récit du péché d'Adam ne se trouve que dans une des rédactions dont les pages alternantes composent le tissu de la *Genèse*. Si la rédaction élohiste seule nous était parvenue, il n'y aurait pas de péché originel. Le récit jéhoviste de la faute première, récit très beau du reste et relativement fort ancien, ne fut jamais remarqué par l'ancien peuple d'Israël. Saint Paul, le premier, en tira l'effroyable dogme qui, durant des siècles, a rempli l'humanité de tristesses et de terreurs. Que cela ait été puissant à sa date, que le protestantisme, en particulier, pour avoir le droit de supprimer des scories bien plus abusives et plus grossières, ait eu raison de mettre l'accent sur ces croyances austères, qui, en plaçant l'homme dans une absolue dépendance de Dieu et de Jésus Christ, le soustrayaient au prêtre et à l'Église officielle, cela est parfaitement véritable ; mais pourquoi des esprits rationnels, tels que nous sommes, garderaient-ils de pareilles fictions ? Si l'on admet la part de surnaturel contenue dans le péché originel et dans la rédemption, je ne vois pas pourquoi l'on s'arrête. La question est de savoir si le surnaturel existe. Quand on reconnaît son existence, il n'y a pas de raison de marchander sur la quantité.

Ce dogme du péché a-t-il au moins l'avantage de rendre compte d'une façon plus ou moins symbolique des grands faits de l'histoire et de la société humaines ? Non, certes. Veut-on dire que le mal physique et moral surabonde, que l'homme n'atteint son but, qui est la réalisation d'une société quelque peu juste, que par des efforts continuels ? Oh ! cela est vrai, sans doute. Mais c'est donner à l'expression d'un fait évident un tour mythique et inexact. Le monde nous révèle, avec une absence complète de plan réfléchi, un effort spontané, comme celui de l'embryon, vers la vie et la conscience. Le monde ou, pour parler d'une manière plus limitée, la planète que nous habitons, tire ou tirera du capital qui lui a été départi le *summum* de ce qui est possible. Il lui faut le temps pour cela ; mais le temps indéfini est à sa disposition. Demander à l'univers

et à chacun des corps qui le composent de réaliser tout d'abord la perfection absolue, c'est lui demander une flagrante contradiction. Le bien n'est obtenu par la conscience obscure de l'univers que moyennant une certaine quantité de mal. Être ou n'être pas, c'est à choisir. Mais du moment que l'univers a pris — et je crois qu'il a très bien fait — le parti de l'être et de la conscience, la dose compensatrice de mal est absolument inévitable.

La métamorphose des animaux est un accès de douleur. La douleur est l'avertissement perpétuel de la vie, l'incitation à tout progrès. Pourquoi l'insecte aspire-t-il à se débarrasser d'un organe qui générerait sa nouvelle vie ? Parce qu'il souffre. Pourquoi l'être engendré veut-il se séparer de l'être générateur ? Parce qu'il souffre. La douleur crée l'effort ; elle est salutaire. L'homme est évidemment l'être particulier le plus élevé que nous puissions connaître. Ses étonnantes prérogatives sont achetées par de dures conditions. Le développement d'un organisme aussi compliqué que le corps humain suppose une somme considérable de souffrances. Il est impossible que l'enfant ne souffre pas, que la mère ne souffre pas, que le vieillard ne souffre pas, et, quant à la mort, elle est la conséquence absolument nécessaire de cette loi évidente que tout organisme qui a commencé doit finir.

« Tu enfanteras dans la douleur » est présenté par les théologiens comme une condamnation à la suite d'un crime ; mais, pour que cela fût exact, il faudrait que la période actuelle eût été précédée d'une autre période où la femme enfantait sans douleur ; ce qui n'a jamais été, si ce n'est aux plus bas échelons de l'humanité. L'homme de grande race est un cas-limite, un maximum obtenu en côtoyant des précipices ; mille causes de ruine le cernent, l'assiègent. L'exquis est une gageure contre le possible. La nature, visant à obtenir le type animal le plus élevé, ne pouvait pas faire que la naissance d'un tel être ne fût une crise pour la mère. Supposons l'homme ayant une tête plus puissante encore que celle qu'il a dans les bonnes races, il tuerait sa mère en naissant, et il serait sujet à de perpétuelles congestions. Tout, dans la nature, est la résultante d'un balancement entre des incon-

vénients et des avantages opposés. Le levier du bras est très désavantageux pour l'effort musculaire ; un levier meilleur nous eût donné un bras comme l'aile du pélican. Notre cœur, notre moelle épinière, notre cerveau sont choses bien fragiles ; plus solides, ils eussent été réfractaires aux usages délicats que nous en tirons. La nature n'enfile jamais d'impasse ; pour l'obtention du résultat, toujours bon, qu'elle poursuit, elle va jusqu'au point où l'inconvénient compensateur est mortel ; elle agit comme un général qui met en balance l'importance de l'objectif et les pertes nécessaires pour l'atteindre. Elle veut la plus haute somme de vie avec le moins de souffrance possible.

Elle veut... je dis mal sans doute ; mais les choses se passent comme s'il en était ainsi. Le résultat définitif de la bataille obscure qui se livre incessamment pour la vie est en faveur du bien. L'être trop défectueux disparaît ou n'arrive pas à l'être ; l'être imparfait se réforme et aspire à un type possible de vie normale. Cela est si vrai que les petits inconvénients, la nature ne s'en soucie guère. De même qu'il est plus facile, dans un État, de corriger de grands maux, des chancres constituant un danger de mort, que d'extirper de petits abus qui ne menacent pas l'existence du corps social ; de même la nature n'a pas corrigé dans le corps humain des défauts qui nous choquent, mais qui n'étaient pas de nature à condamner l'espèce à l'impuissance d'exister.

DEUXIÈME ARTICLE

La religion d'Aniel alla toujours s'épurant ; mais elle resta toujours une religion triste, plus analogue, en somme, au bouddhisme qu'au christianisme. Quoiqu'il blâme les excès de ce qu'il appelle le sivaïsme allemand, dans Bahnsen par exemple, il se rapproche beaucoup, en réalité, des dernières formules de Hartmann. Pêché et délivrance, voilà le résumé de la théologie de ces modernes disciples de Çakya-Mouni.

Rien, selon moi, de plus contraire aux idées qui doivent prévaloir dans l'avenir. Il faut augmenter la somme de

bonheur de la vie humaine. Ce n'est pas de péché, d'expiation, de rédemption qu'il faut désormais parler à l'homme ; c'est de bonté, de gaieté, d'indulgence, de bonne humeur, de résignation. A mesure que les espérances d'outre-tombe disparaissent, il faut habituer les êtres passagers à regarder la vie comme supportable ; sans cela ils se révolteront. On ne maintiendra plus l'homme en repos que par le bonheur. Or, dans une société qui n'est pas trop mal faite, bien peu de personnes ont à se plaindre d'avoir été mises au monde. Le pessimisme et le nihilisme ont pour cause l'ennui d'une vie qui, par suite d'une organisation sociale défectueuse, ne vaut pas la peine d'être vécue. La vie ne vaut que par ses fruits ; si l'on désire que l'homme y tienne, il faut la rendre savoureuse et délectable à mener.

Amiel se demande avec inquiétude : « Qu'est-ce qui sauve ? » Eh ! mon Dieu ! c'est ce qui donne à chacun son motif de vivre. Le moyen de salut n'est pas le même pour tous. Pour l'un, c'est la vertu ; pour l'autre, l'ardeur du vrai ; pour un autre, l'amour de l'art ; pour d'autres, la curiosité, l'ambition, les voyages, le luxe, les femmes, la richesse ; au plus bas degré, la morphine et l'alcool. Les hommes vertueux trouvent leur récompense dans la vertu même ; ceux qui ne le sont pas ont le plaisir.

Tous ont l'imagination, c'est-à-dire la joie suprême, les enchantements qui ne vieillissent pas. A part quelques cas de pathologie morale, il n'y a pas de vie si sombre où ne pénètre encore quelque rayon de soleil.

La plus dangereuse erreur, en fait de morale sociale, est la suppression systématique du plaisir. La vertu rigoureusement correcte est une aristocratie ; tout le monde n'y est pas également tenu. Celui qui a reçu le privilège de la noblesse intellectuelle et morale y est obligé ; mais la bonne vieille morale gauloise n'imposait pas les mêmes charges à tous : la bonté, le courage et la gaieté, la confiance dans le Dieu des bonnes gens suffisaient pour être sauvé. Il faut que les masses s'amuse. Pour ma part, je n'éprouve aucun besoin d'amusement extérieur ; mais j'ai besoin de sentir qu'on s'amuse autour de moi ; je jouis de la gaieté des autres. Les sociétés de tempérance reposent sur d'excellentes intentions, mais

sur un malentendu. Je ne connais qu'un argument en leur faveur. Mme T... me disait un jour que les maris de certains pays, quand ils n'ont pas été tempérants, battent leur femme. Voilà qui est horrible, assurément ; il faudrait tâcher de corriger cela. Mais, au lieu de supprimer l'ivresse pour ceux qui en ont besoin, ne vaudrait-il pas mieux essayer de la rendre douce, aimable, accompagnée de sentiments moraux ? Il y a tant d'hommes pour lesquels l'heure de l'ivresse est, après l'heure de l'amour, le moment où ils sont les meilleurs !

L'inégalité et la variété sont les lois fondamentales de l'espèce humaine. Il ne faut rien supprimer dans les manifestations opposées de ce bizarre être collectif. On a dit qu'il n'est ni ange ni bête ; je dirais plutôt qu'il est à la fois ange et bête. Un être organisé éternel et parfait est une contradiction. Faut-il pour cela refuser le pinceau de lumière que la nature nous dispense à notre tour ? C'est comme si l'on repoussait une coupe de vin exquis parce qu'elle sera vite épuisée, un plaisir parce qu'il ne dure pas longtemps. L'inégalité est grande, sans doute ; mais presque tout le monde a quelque chose, et le progrès des sociétés humaines réduira de plus en plus le nombre des déshérités. Reste la douleur, qui sûrement est chose odieuse, humiliante, nuisible aux fonctions nobles de la vie. L'homme peut la combattre, presque la supprimer, toujours s'y soustraire. Les cas où l'homme est rivé à la vie sont très rares. La seule destinée absolument condamnée est celle de l'animal esclave, du cheval, par exemple, qui ne peut se suicider, ou bien celle des condamnés à mort, gardés à vue, ou de l'aliéné ; mais ce sont là des situations bien exceptionnelles. L'immense majorité des individus n'a pas à se plaindre de son passage par l'être, puisque la balance de la vie se solde en joie et que la mort pourra sans doute un jour être rendue sans douleur.

Le problème de l'origine du mal, si péniblement agité par l'ancienne philosophie, n'est donc pas un problème. La théorie manichéenne du Dieu bon et du Dieu méchant est irréfutable dans la conception théiste du dieu calculateur et tout-puissant. Elle n'a plus de sens dans la conception d'un univers tirant spontanément de son sein tout ce qu'il peut. Le

mal est la condition absolue de l'existence consciente. Le monde réussit à procurer un peu de bien, de justice, d'idéal, avec des myriades d'égoïsmes. Quand on pense au chemin qu'il a fallu faire pour que, du régime d'extermination réciproque, qui était la loi du monde primitif, émergeât la notion de l'impératif catégorique de Kant, on est vraiment surpris des voies savantes que la politique de la nature a suivies. L'ordre de choses où le mal a le plus de conséquence, et où nous avons surtout pour devoir de le combattre, c'est le règne humain ; là il reste sans contredit infiniment à faire ; mais beaucoup aussi a déjà été fait. Le monde humain est aujourd'hui bien moins méchant et bien moins injuste qu'il ne l'était il y a trois ou quatre mille ans. L'intention générale de l'univers est bienveillante. Le mal qui s'y trouve conservé est l'imperfection nécessaire que la spontanéité ne pouvait éliminer et que la science doit combattre. Il s'agit de savoir si l'hypothèse de l'existence du monde était pire, comme le soutient M. Hartmann, que l'hypothèse du non-être. Pour moi, je crois que l'hypothèse de l'être valait mieux, par le seul fait qu'elle a été réalisée. Le monde, dans l'opinion de M. Hartmann, est un effet sans cause. L'être ou du moins la conscience n'a commencé et ne continue dans le monde que parce qu'il y a dans l'être une plus-value de bien pour l'ensemble des individus conscients.

Un monde où le mal l'emporterait sur le bien serait un monde qui n'existerait pas ou qui disparaîtrait. Il y a très peu d'êtres, en effet, qui, mis en présence de la destruction, n'en aient horreur. Ils préfèrent l'existence, avec ses misères, au néant. Le suicide est un fait extrêmement rare. Même l'animal en apparence le plus odieusement exploité par un autre a ses compensations. L'huître fait le plaisir de l'homme, qui l'avale en des conditions où la douleur doit être pour elle à peu près nulle ; et avant cela, pendant des mois, l'homme l'a gardée dans une huître où il l'a défendue contre les bêtes ennemies et où elle a joui d'une existence plus longue et plus heureuse qu'elle ne l'aurait eue à l'état de nature. Il y a, nous l'avouons, quelques créatures humaines pour lesquelles, par suite de coïncidences funestes, il eût mieux valu ne pas être. Espé-

rons que les cas de ce genre deviendront de plus en plus rares et même disparaîtront tout à fait.

Rien donc n'est moins fondé que les objections que font les pessimistes à l'esprit de bonté qui, selon nous, domine dans l'univers. Ces objections atteignent en pleine poitrine les théistes purs, pour lesquels la conscience divine est une conscience réfléchie, combinant scientifiquement les choses. Elles sont insolubles pour ceux qui s'en tiennent aux idées de l'ancienne théologie sur la toute-puissance divine. Mais de telles objections sont sans valeur contre ceux qui croient que le monde est abandonné au jeu spontané de ses propres forces. La nature est comme une chaudière à haute pression : elle émet hors d'elle tout ce que ne retient pas la paroi de l'impossible. En réalité, ce que demandent les pessimistes, ce qu'ils conçoivent comme l'idéal d'un monde parfait, c'est un monde à miracles, un monde où le *deus ex machina* interviendrait sans cesse pour corriger, dans le détail, les défauts qu'il n'a pas su prévenir dans l'ensemble. Ce qui les obsède surtout, c'est l'erreur anthropocentrique, c'est la fatuité naïve de l'homme, jugeant le monde au point de vue de son bien-être, comme si la fourmi dressait sa théorie de l'univers en ne tenant compte que des convenances de sa petite société.

Amiel a le sens trop juste pour se laisser aller aux exagérations de l'école, dénuée de tact, qui est sortie du spirituel Schopenhauer. Amiel est poète et il a un vif amour de la nature. Il comprend la moitié de Goethe ; puis la contradiction fondamentale de son être reprend le dessus.

« Goethe ignore la sainteté et n'a jamais voulu réfléchir sur le terrible problème du mal... Il n'est jamais arrivé au sentiment de l'obligation et du péché. » Ce manichéisme idéaliste est d'autant plus singulier chez Amiel qu'il admet pleinement les droits de l'esthétique. Or, le seul fait d'admettre dans la nature une sorte de coquetterie est plein de conséquences. Si la nature était méchante, elle serait laide. Est-ce par un effet du hasard que l'acte fondamental de la nature, l'union des sexes, est indissolublement lié au sentiment esthétique et, en un sens, la cause de toute esthétique ? La beauté est la parure que la fleur et l'animal se donnent en

vue de l'amour. Dans cette parure de la plante et de l'animal, jamais une faute de dessin ; jamais une couleur criarde ou mal assortie. La nature a du goût ; seulement elle ne va pas jusqu'à la morale ; elle ne va pas au delà de l'amour.

Voilà pourquoi, aux yeux de la raison, elle est si souvent injuste et immorale. Nous éprouvons un invincible besoin de supposer dans le gouvernement du monde la justice dont nous trouvons la dictée dans nos cœurs ; et, comme il est de toute évidence que cette justice n'existe pas dans la réalité de l'univers, nous arrivons à exiger absolument, comme condition de la morale, la survivance de chaque conscience humaine au delà de la tombe. Ici éclate l'antinomie suprême de la nature et de la raison. Un tel postulat, en effet, est la chose la plus nécessaire à priori et la plus impossible à posteriori. La thèse du *Phédon* n'est qu'une subtilité. J'aime encore mieux le système judéo-chrétien de la résurrection. La résurrection serait un miracle, et ne se conçoit pas dans l'état actuel du monde, où nous ne voyons au-dessus des faits matériels que cette pauvre humanité, si faible encore, et une conscience générale obscure, tout à fait insoucieuse des individus. La raison, maintenant n'est pas toute-puissante ; elle supporte des injustices flagrantes, qu'elle ne peut empêcher. Mais si nous pouvions supposer qu'elle fût toute-puissante un jour, rien ne l'empêcherait alors d'être juste et juste rétrospectivement pour les âges où la justice n'avait pas été possible. En un mot, Dieu est déjà bon ; mais il n'est pas tout-puissant : il le sera sans doute un jour. Dieu fait déjà ce qu'il peut pour la justice ; un jour, disposant du capital de l'univers entier, il pourra tout. On concevrait de la sorte une grande réparation, et, comme un sommeil d'un million de siècles n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure, le règne de la justice que nous avons aimée nous paraîtrait la continuation immédiate de l'heure de la mort.

La résurrection serait ainsi l'acte final du monde, le fait d'un dieu tout-puissant et tout sachant, capable d'être juste et voulant l'être. L'immortalité ne serait pas, comme l'a voulu Platon, un don inhérent à l'homme, une conséquence de sa nature ; ce serait un don réservé par l'être,

devenu absolu, parfait, omniscient, tout-puissant, à ceux qui auraient contribué à son développement. Elle serait une exception, une sélection divine, une récompense accordée par le bien et le vrai triomphants aux seules consciences du passé où aurait dominé l'amour du vrai et du bien. Elle serait enfin un miracle, c'est-à-dire un acte divin réfléchi ; de tels actes, dont nous ne connaissons pas maintenant un seul exemple, deviendraient la loi de l'univers le jour où l'être serait arrivé à la conscience parfaite.

J'essaie quelquefois de m'imaginer un sermon pour le jour de la Toussaint (la plus éternelle des fêtes), prononcé dans mille ans, quand peut-être on entreverra déjà le secret de l'immortalité. N'est-il pas remarquable que la fête de la Toussaint, inséparable de la fête des Morts, soit la seule fête que le peuple ait gardée ? Il y a dans la mélancolie avec laquelle nous pensons aux élus des âges moins favorisés une espèce d'effort pieux pour les rendre à la vie. Il faut songer que tout ce qui a existé existe encore quelque part en une image qui peut être ranimée. Les clichés de toutes choses sont gardés. Les astres de l'extrémité de l'univers reçoivent, à l'heure qu'il est, l'image de faits qui se sont passés il y a des siècles. Les empreintes de tout ce qui a existé vivent, échelonnées aux diverses zones de l'espace infini. Il s'agit pour le photographe suprême d'en tirer de nouvelles épreuves. Sûrement, il ne revivifiera que ce qui a servi au bien et par conséquent au vrai. Ce sera là notre récompense. Les âmes inférieures auront eu la leur dans les basses jouissances qu'elles ont recherchées.

Voilà les questions que j'aurais tant aimé discuter avec ce pauvre Amiel, si j'avais eu le plaisir de le connaître. A la page 123 du tome II, je trouve qu'il se montre pour moi quelque peu injuste. Il s'indigne que, parfois, traitant ces sujets, je fasse une place au sourire et à l'ironie. Eh bien ! en cela je crois être assez philosophe. Une complète obscurité, providentielle peut-être, nous cache les fins morales de l'univers. Sur cette matière, on parie ; on tire à la courte paille ; en réalité, on ne sait rien. Notre gageure à nous, notre *real acierto* à la façon espagnole, c'est que l'inspiration intérieure qui nous fait affirmer le devoir est une sorte d'oracle,

une voix infaillible, venant du dehors et correspondant à une réalité objective. Nous mettons notre noblesse en cette affirmation obstinée ; nous faisons bien : il faut y tenir, même contre l'évidence. Mais il y a presque autant de chances pour que tout le contraire soit vrai. Il se peut que ces voix intérieures proviennent d'illusions honnêtes, entretenues par l'habitude, et que le monde ne soit qu'une amusante féerie dont aucun dieu ne se soucie. Il faut donc nous arranger de manière que, dans les deux hypothèses, nous n'ayons pas eu complètement tort. Il faut écouter les voix supérieures, mais de façon que, dans le cas où la seconde hypothèse serait la vraie, nous n'ayons pas été trop dupés. Si le monde, en effet, n'est pas chose sérieuse, ce sont les gens dogmatiques qui auront été frivoles, et les gens du monde, ceux que les théologiens traitent d'étourdis, qui auront été les vrais sages.

Ce qui semble de la sorte conseillé, c'est une sagesse à deux tranchants, prête également aux deux éventualités du dilemme, une voie moyenne dans laquelle, de façon ou d'autre, l'on n'ait pas à dire : *Ergo erravimus*. C'est surtout pour les autres qu'il y faut mettre des scrupules. Pour soi, on peut risquer les grands partis ; mais on n'a pas le droit de jouer pour les autres. Quand on a charge d'âmes, il faut donc s'exprimer avec assez de réserve pour que, dans l'hypothèse de la grande banqueroute, ceux qu'on y a compromis se trouvent n'avoir pas été trop victimes.

In utrumque paratus ! Être prêt à tout, voilà peut-être la sagesse. S'abandonner, suivant les heures, à la confiance, au scepticisme, à l'optimisme, à l'ironie, voilà le moyen d'être sûr qu'au moins par moments on a été dans le vrai. Vous me direz que, de la sorte, on ne se trouvera pas non plus avoir eu complètement raison. Sans doute ; mais, comme il n'y a pas la moindre chance que ce quaterne-là soit réservé à personne, il est prudent de se rabattre sur des prétentions plus modestes. Eh bien ! l'état d'âme que M. Amiel appelle dédaigneusement « l'épicurisme de l'imagination » n'est peut-être pas, pour cela, un mauvais parti. La gaieté à cela de très philosophique qu'elle semble dire à la nature que nous ne la prenons pas plus au sérieux qu'elle ne nous

prend nous-mêmes ; si le monde est une mauvaise farce, par la gaieté nous la rendons bonne. D'un autre côté, si une pensée indulgente et bienveillante préside à l'univers, nous entrons bien mieux par la résignation joyeuse dans les intentions de cette pensée suprême que par la morne raideur du sectaire et l'éternelle jérémiade du croyant.

« Persiflez les pharisaïsmes ; mais parlez droit aux honnêtes gens », me dit Amiel avec une certaine aigreur. Mon Dieu ! que les honnêtes gens sont souvent exposés à être des pharisiens sans le savoir ! C'est Socrate, dit-on, qui inventa l'ironie. Si c'est vrai, il faut avouer que le sage d'Athènes a dit le dernier mot de la philosophie. Nous n'admettons plus, en effet, que l'on parle de philosophie autrement qu'avec un sourire. Nous devons la vertu à l'Éternel ; mais nous avons droit d'y joindre, comme reprise personnelle, l'ironie. Par là nous rendons à qui de droit plaisanterie pour plaisanterie ; nous jouons le tour qu'on nous a joué. Le mot de saint Augustin : *Domine, si error est, a te decepti sumus*, reste très beau, très conforme au sentiment moderne. Seulement nous voulons que l'Éternel sente que, si nous acceptons la piperie, nous l'acceptons le sachant et le voulant. Nous sommes résignés d'avance à perdre les intérêts de nos placements vertueux ; mais nous ne voudrions pas être exposés au ridicule de sembler y avoir beaucoup compté. En parlant de tout cela d'une façon positive, nous craignons de paraître avoir trop donné dans le piège tendu à notre simplicité.

Telle fut, du reste, la conclusion définitive d'Amiel. Quelques semaines avant de mourir, il vit la sagesse. Aux derniers feuillets du journal, se lit la belle page que voici :

« Depuis bien des années, le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinoza. Toute la dramaturgie sémitique m'est apparue comme une œuvre d'imagination. Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux. La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante. La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu la valeur fixe et nouménale

Les apologétiques de Pascal, de Leibniz, de Secrétan ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge, car elles supposent ce qui est en question une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable. Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes touchants, les formules accusées, les idées infusibles ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesse d'esprit. L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des ankyloses de la pensée. Toute croyance spéciale est une raideur et une obtusité, mais cette consistance est nécessaire à son heure. Notre monade, en tant que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du milieu historique ; mais, en tant qu'individuelle et pour faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions courantes et se propose un but déterminé. »

Ces lignes furent écrites le 4 février 1881. Amiel mourut le 11 mai de la même année. Il eut ses défauts ; mais ce fut certainement une des têtes spéculatives les plus fortes qui, dans la période de 1845 à 1880, réfléchirent sur les choses. La forme qu'il choisit pour exposer sa pensée, un journal manuscrit de seize mille pages, fut aussi désavantageuse que possible. Grâce aux soins posthumes de ses amis, grâce à M. Scherer, qui, dans une étude approfondie, a parfaitement rendu le beau caractère de cette vie, la pensée d'Amiel apparaîtra à tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de philosophie, aussi claire et aussi complète que s'il avait su faire un livre, c'est-à-dire se borner.

XXVIII

EXAMEN DE CONSCIENCE PHILOSOPHIQUE (1)

I

LE premier devoir de l'homme sincère est de ne pas influencer sur ses propres opinions, de laisser la réalité se refléter en lui comme en la chambre noire du photographe, et d'assister en spectateur aux batailles intérieures que se livrent les idées au fond de sa conscience. On ne doit pas intervenir dans ce travail spontané ; devant les modifications internes de notre rétine intellectuelle, nous devons rester passifs. Non que le résultat de l'évolution inconsciente nous soit indifférent et qu'il ne doive entraîner de graves conséquences ; mais nous n'avons pas le droit d'avoir un désir, quand la raison parle ; nous devons écouter, rien de plus ; prêts à nous laisser traîner pieds et poings liés où les meilleurs arguments nous entraînent. La production de la vérité est un phénomène objectif, étranger au moi, qui se passe en nous sans nous, une sorte de précipité chimique que nous devons nous contenter de regarder avec curiosité. De temps en temps, il est bon de s'arrêter, de se recueillir en quelque sorte, pour voir en quoi la façon dont on envisage le monde a pu se modifier, quelle marche, dans l'échelle de la probabilité à la certitude, ont pu suivre les propositions dont on a fait la base de sa vie.

Une chose absolument hors de doute, c'est que, dans

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1889. Écrit en septembre 1888. Voir *Préface*, p. 941. (N. de l'éd.)

l'univers accessible à notre expérience, on n'observe et on n'a jamais observé aucun fait passager provenant d'une volonté ni de volontés supérieures à celle de l'homme. La constitution générale du monde est remplie d'intentions, au moins apparentes ; mais, dans les faits de détail, rien d'intentionnel. Ce qu'on attribue aux anges, aux *daimones*, aux dieux particuliers, provinciaux, planétaires, ou même à un Dieu unique agissant par des volontés particulières, n'a aucune réalité. De notre temps, rien de ce genre ne se laisse constater. Des textes écrits, si on les prenait au sérieux, feraient croire que de tels faits se sont passés autrefois ; mais la critique historique montre le peu de crédibilité de pareilles narrations. Si le régime des volontés particulières avait été, à une époque quelconque, la loi du monde, on verrait quelque reste, quelque arrachement d'un tel régime dans l'état actuel. Or l'état actuel ne présente aucune trace d'une action venant du dehors. L'état que nous avons devant nous est le résultat d'un développement dont nous ne saisissons pas le commencement ; dans les innombrables mailles de cette chaîne, nous ne découvrons pas un seul acte libre, avant l'apparition de l'homme ou, si l'on veut, des êtres vivants. Depuis l'apparition de l'homme, il y a eu une cause libre qui a usé des forces de la nature pour des fins voulues ; mais cette cause émane elle-même de la nature ; c'est la nature se retrouvant, arrivant à la conscience. Ce qui ne s'est jamais vu, c'est l'intervention d'un agent supérieur pour corriger ou diriger les forces aveugles, éclairer ou améliorer l'homme, empêcher un affreux malheur, prévenir une injustice, préparer les voies à l'exécution d'un plan donné. Le caractère de précision absolue du monde que nous appelons matériel suffirait à éloigner l'idée d'intention ; l'intentionnel se trahissant presque toujours par le manque de géométrie et l'à peu près.

Ce que nous venons de dire s'applique avec une certitude en quelque sorte expérimentale à la planète Terre, dont l'histoire nous est assez bien connue pour qu'une grosse particularité de son régime ne puisse nous échapper. Nous pouvons l'appliquer sans hésitation au soleil et au système solaire tout entier, qui ne forment avec nous qu'un seul

petit *cosmos*. Nous pouvons même l'appliquer à tout le système sidéral qui se révèle aux habitants de la terre grâce à la transparence de l'air et de l'espace (1). Malgré les distances, dépassant toute imagination, qui séparent ces différents corps les uns des autres et de nous, on a pu constater que la physique, la mécanique, la chimie de ces corps sont les mêmes que celles du système solaire. Nul doute qu'ils ne suivent, comme le système solaire, les lois d'un développement ayant ses causes en lui-même. En tout cas, s'il en était autrement, l'*onus probandi* incomberait à ceux qui soutiendraient le contraire, en vertu de ce principe que l'on ne doit pas discuter comme possible ce qu'aucun indice ne porte à supposer. Tout indice, même faible, doit être suivi par la science avec acharnement ; mais l'assertion gratuite n'a pas besoin d'être réfutée ; *quod gratis asseritur gratis negatur*.

De même que nous ne voyons pas au-dessus de nous de trace d'intelligence agissant en vue de fins déterminées, nous n'en voyons pas non plus au-dessous. La fourmi, quoique très petite, est plus intelligente que le cheval ; mais si, dans l'ordre microbique, il y avait des êtres très intelligents, nous nous en apercevriions à des actions réfléchies émanant d'eux. Or l'action de ces petits êtres, qui sont la cause de presque tous les phénomènes morbides, a si peu de portée qu'il a fallu une science très avancée pour l'apercevoir ; à l'heure qu'il est, leur action se confond presque encore avec les forces chimiques et mécaniques. D'après notre expérience, bornée sans doute, l'intelligence paraît limitée aurègne du fini ; au-dessus et au-dessous, c'est la nuit.

On peut donc poser en thèse que le *fieri* par développement interne, sans intervention extérieure, est la loi de tout l'univers que nous percevons. Le nombre infini des coups fait que tout arrive et que des buts atteints par hasard semblent atteints par volonté. Notre univers expérimentable n'est gouverné par aucune raison réfléchie. Dieu, comme l'entend le vulgaire, le Dieu vivant, le Dieu agissant, le Dieu-Providence, ne s'y montre pas — la ques-

(1) C'est là ce que, dans tout ce morceau, j'appellerai *univers*.

tion est de savoir si cet univers est la totalité de l'existence. Ici le doute commence. Le Dieu actif est absent de cet univers ; n'existe-il pas au delà ?

Et, d'abord, cet univers est-il infini ? La poussière d'or, inégalement répartie, que nous voyons au-dessus de notre tête, dans une nuit claire, remplit-elle l'infini de l'espace ? Est-il sûr qu'il n'y ait pas des stations dans l'espace d'où un œil verrait : d'un côté, un ciel peuplé d'étoiles comme celui que nous contemplons ; de l'autre, un abîme noir, le vide de tout corps lumineux ? Immense, cet univers l'est assurément. Mais qu'est-ce qu'un décillion de lieues auprès de l'infini ?

Et, quand il serait sûr que l'espace rempli de soleils est sans limites, s'ensuivrait-il qu'il n'y a pas d'autres infinis d'un ordre supérieur ou inférieur ? Le calcul infinitésimal ne roule assurément que sur des formules ; mais ces formules sont des symboles frappants. Il y a des ordres divers d'infini, dont les inférieurs sont zéro à l'égard des supérieurs. Ce paradoxe apparent sert de base à des calculs d'une absolue vérité. Toute quantité finie, ajoutée à l'infini ou retranchée de l'infini, équivaut à zéro ; toute quantité finie n'est rien comparée à l'infini. Nos idées de l'espace et du temps sont toutes relatives. La distance de la terre à Sirius est énorme d'après nos mesures. Les vides intérieurs d'une molécule peuvent être aussi considérables pour des êtres doués d'un autre critérium de la grandeur. La longévité de notre monde pourrait, aux yeux d'un dieu, paraître l'équivalent d'un jour.

Tout semble ainsi composé de mondes existant à peine au regard les uns des autres, et pour eux-mêmes étant l'infini. Celui qui connaît le mieux la France ignore ce qui se passe dans les mille petits centres de province ; celui qui connaît un de ces petits centres ne voit rien au delà et le trouve composé de centres plus petits encore, dont chacun ne voit que lui-même. Des mondes renfermant des mondes, l'infiniment petit de l'un étant l'infiniment grand de l'autre, voilà la vérité. Notre réalité (celle où nous vivons et qui, pour nous, est le fini) est faite avec des infinis d'un ordre inférieur ; elle sert elle-même à faire des infinis supé-

rieurs. Elle est un infiniment grand pour ce qui est au-dessous, un infiniment petit pour ce qui est au-dessus, un milieu entre deux infinis.

Nous voyons peu l'ordre d'infini qui nous dépasse ; mais l'ordre d'infini qui est au-dessous de nous, le monde de l'atome, de la cellule, du microbe composé de microbes, est d'une existence aussi certaine que l'ordre du fini, qui est le sujet habituel de nos recherches et de nos méditations. Les clichés de la mémoire, ces innombrables petites images que nous pouvons épousseter et faire revivre à volonté, tiennent, sous la boîte osseuse de notre cerveau, dans un espace très limité. Les types de la génération, renfermés les uns dans les autres, comme le bouton de fleur dans le bouton, sont un autre exemple de la flexibilité infinie de l'espace ou plutôt de sa relativité (1). L'atome peut renfermer un infini. Le charbon de terre qui entretient la chaleur dans nos cheminées est un composé de petits mondes que notre monde emploie ; nous sommes peut-être l'atome de carbone qui entretient la chaleur d'un autre monde. Nous ne voyons pas Dieu en cet univers ; l'athéisme y est logique et fatal ; mais cet univers est peut-être subordonné ; on est peut-être athée pour ne pas voir assez loin. Des cercles sans fin se commandent-ils les uns les autres, ou bien un absolu fixe et immobile englobe-t-il ces zones infinies du variable et du mobile, selon la belle formule biblique : *Tu autem idem ipse es, et anni tui non deficiunt* ? Nous l'ignorons absolument.

C'est dans la comparaison de l'atome à l'univers que les considérations infinitésimales ont leur juste application. Relativement à l'ordre de grandeurs où nous vivons, l'atome est un infiniment petit, un zéro. Relativement à un ordre de grandeur au-dessous, l'atome est un infiniment grand. L'atome est pour nous un point résistant ; la conception de l'atome comme un solide plein, aussi petit que l'on voudra, paraît devoir être écartée, le plein indivisible n'existant pas dans la nature. Notre univers, quoique composé de corps laissant entre eux d'immenses vides, est en réalité impénétrable. Supposons une flèche tirée avec

(1) Les considérations de la géométrie moderne sur l'espace ayant plus de trois dimensions ont peut-être par ce biais un lien avec la réalité.

une force infinie aux confins de l'univers ; cette flèche ne traverserait pas l'univers, en apparence si clairsemé ; elle rencontrerait des corps sans nombre, qui l'arrêteraient ; de même qu'une balle ne réussirait pas à traverser un nuage sans se mouiller.

Un atome de corps simple, un atome d'or, par exemple, peut ainsi être conçu comme un univers, dont les différents composants, loin de former un solide plein, seraient aussi éloignés l'un de l'autre que les différents centres de systèmes solaires. L'impénétrabilité résulterait de l'invariabilité interne d'un tel corps, à laquelle aucun moyen naturel ou scientifique n'a pu jusqu'ici porter atteinte. L'inattaquabilité du corps simple serait un fait analogue à la stabilité des lois de notre univers ou plutôt à l'absence de volontés particulières dans le gouvernement de cet univers. L'absence de toute intervention externe dans l'ordre de choses que nous voyons répondrait à ce fait qu'aucun chimiste n'a réussi jusqu'ici à détruire le groupement d'une force primordiale infinie qui constitue un atome.

Il n'est donc pas exact de dire : « L'univers que nous voyons est éternel », pas plus qu'il n'est exact de dire : « L'atome est éternel. » L'atome est un phénomène qui a commencé, il finira ; notre univers est un phénomène qui a commencé, il finira. Ce qui n'a jamais commencé et ne finira jamais, c'est le tout absolu, c'est Dieu. La métaphysique est une science qui n'a qu'une ligne : « Quelque chose existe ; donc quelque chose a existé de toute éternité » ; une telle affirmation équivaut à « Nul effet sans cause », assertion qui a bien quelque chose d'expérimental. Mais, entre cette existence primordiale et le monde que nous voyons, il y a des infinis d'intervalles. Le monde que nous voyons et l'atome de corps simple ont peut-être des décillions de décillions de siècles d'existence ; ou, ce qui revient au même, depuis des décillions de décillions de siècles, aucune volonté particulière n'a atteint ni notre univers ni l'atome. Comme l'imagination humaine ne saisit pas la différence entre l'infini et l'indéfini, cela suffit pour les certitudes dont nous avons besoin. Entre une probabilité d'un milliard contre un et la certitude nous ne distinguons pas. L'induction : « Le soleil s'est levé aujour-

d'hui, il se lèvera demain », nous donne une pleine sécurité ; cette grande construction par à peu près, qui est la vie humaine, trouve une base plus solide qu'elle-même dans ce fait que jamais, à notre connaissance, les lois de la nature n'ont subi d'infraction.

Mais, de ce que cela n'est point arrivé, au moins depuis un temps énorme, est-on en droit de conclure que cela n'arrivera jamais ? Le monde est peut-être le jeu d'un être supérieur, l'expérience d'un savant transcendant possédant les derniers secrets de l'être. Un chimiste de génie réussira-t-il un jour à décomposer l'atome simple ou à le supprimer ? Jusqu'à la veille du jour où une telle découverte se fera, les consciences qui peuvent exister dans l'atome (1) diront, comme nous disons : « Le monde est immuable, éternel », et, au moment de la découverte, elles reconnaîtront leur erreur. De même, un être supérieur portera peut-être un jour atteinte à la loi de stabilité de notre univers, sans avoir beaucoup plus de souci des êtres qui s'y trouvent que le manœuvre qui gâche une motte de terre n'en a des insectes qui peuvent y mener leur petite vie. Sans aller jusqu'aux profondeurs de l'action chimique, prenons pour objet de notre méditation tel atome perdu dans les masses de granit qui forment les substructions de nos rivages. Voilà des milliers de siècles qu'il existe, et, s'il y a dans cet atome des êtres pensants, leur opinion doit être que leur monde, si petit pour nous, si grand pour eux, est impénétrable, infini, autonome, vivant de lui-même. Ils se tromperaient cependant. Vis-à-vis de la côte de Bretagne où j'écris ces lignes (2) j'ai vu dans mon enfance une île, l'île Grande, qui a maintenant presque disparu. C'est M. Haussmann qui l'a fait disparaître ; les masses de granit qui la composaient forment, à l'heure qu'il est, les trottoirs des boulevards de Paris construits sous le second Empire. Quand la mine commença de jouer dans ces profondeurs,

(1) L'atome n'est pas plus conscient que l'univers ; rien, du moins, ne le prouve ; mais, de même que l'univers, inconscient dans son ensemble, renferme des consciences, celle de l'homme, par exemple, qui ne se font pas sentir dans le tout, de même l'atome, dans ses éléments, deux fois infiniment petits relativement à nous, peut renfermer des consciences, qui ne se font pas non plus sentir dans le tout.

(2) Rosmapamou (Côtes-du-Nord).

l'étonnement des millions de milliards de petits mondes qui étaient là, cachés dans une ombre pour nous absolue, a dû être grand. Et seuls les univers granitiques placés sur les points de brisement ont dû s'apercevoir de quelque chose. A l'intérieur des dalles que nous foulons aux pieds à Paris, des millions d'univers dorment, aussi tranquilles dans leur erreur de l'autonomie de leur monde que quand ils faisaient partie des rochers de Bretagne. La lumière ne viendra pour eux que le jour où ils seront réduits en macadam.

La surprise qu'éprouvèrent les petits univers des rochers granitiques de l'île Grande, la surprise qu'éprouverait le monde caché dans un atome d'or, si l'or venait à être dessous, peut nous être réservée. Un Dieu se révélera peut-être un jour. L'éternité de notre univers n'est plus assurée, du moment que l'on est en droit de supposer qu'il est un fini subordonné à un infini. L'infini supérieur peut disposer de lui, l'utiliser, l'appliquer à ses fins. « La nature et son auteur » n'est peut-être pas une expression aussi absurde qu'il semble. Tout est possible, même Dieu. L'histoire de l'univers, dira-t-on, autant que l'homme peut la savoir, ne présente aucune raison de former une telle hypothèse. Sans doute ; mais les atomes des profondes couches de granit de l'île Grande ont été bien longtemps aussi avant de s'apercevoir de l'existence de l'humanité. Dieu ne fait pas d'apparitions dans le monde que nous mesurons et observons ; mais on ne peut prouver qu'il n'en fasse pas dans l'infini du temps. L'homme ne voit pas faux, comme le supposent les sceptiques subjectifs ; il voit borné. Son univers est grand et vieux sans doute ; c'est a dans la formule $\infty + a$; or dans ce cas $a = 0$.

Il n'est donc pas impossible qu'en dehors de l'univers que nous connaissons (fini ou infini, n'importe) il y ait un infini d'un autre ordre, pour lequel notre univers ne soit qu'un atome. Cet infini, qui pour nous serait Dieu (1), peut ne se révéler qu'à des intervalles selon nous extrêmement longs, insignifiants au sein de l'absolu. A ce point de vue,

(1) Je parle au sens relatif. Un être nous dépassant de l'infini et se décelant à nous par des actes particuliers intentionnels, serait Dieu pour nous, comme l'homme est le dieu de l'animal.

l'existence d'un Dieu aux volontés particulières, qui n'apparaît pas dans notre univers, peut être tenue pour possible au sein de l'infini, ou du moins il est aussi téméraire de la nier que de l'affirmer.

II

Les innombrables consciences individuelles que la planète Terre a produites, que les autres planètes, les autres soleils, les autres univers ont pu produire, ont bien l'air de devoir rester encapsulées dans l'univers auquel elles ont appartenu. La réviviscence de ces consciences serait un miracle, comme l'ont pensé les théologiens qui ont soutenu que l'âme de l'homme est immortelle, non par sa nature, mais par une volonté particulière de Dieu. Dans le milieu que nous expérimentons, il ne se passe pas de miracles ; mais, au point de vue de l'infini, rien n'est impossible. Il est bien curieux que les juifs, qui, sans croire aucunement à une âme immortelle, ont le plus contribué à répandre les idées des récompenses futures, sous la forme de croyance au royaume de Dieu et à la résurrection, se formaient une imagination analogue, concevant les apparitions de la justice divine comme intermittentes et le réveil des justes comme un miracle directement opéré par Dieu. Cela valait mieux assurément que les sophismes du *Phédon*. L'infinité de l'avenir noie bien des difficultés. Si Dieu existe, il doit être bon, et il finira par être juste. L'homme serait ainsi immortel dans l'infini, à l'infini. Les deux grands postulats de la vie humaine, Dieu et l'immortalité de l'âme, gratuits au point de vue du fini où nous vivons, sont peut-être vrais à la limite de l'infini.

Le temps, en effet, n'existant que d'une manière toute relative, un sommeil d'un décillion d'années n'est pas plus long qu'un sommeil d'une heure. Le paradis n'existe pas ; dans un décillion d'années, il existera peut-être. Ceux qu'une tardive justice y replacera croiront être morts de la veille. Comme dans la légende du moyen âge, en palpant leur lit d'agonie, ils le trouveront encore chaud. Avoir été, c'est être. La successivité est la condition absolue de notre esprit ;

mais, dans l'objet, la successivité et la simultanéité se confondent. A ce point de vue, un feu d'artifice est éternel. Mon petit-fils, qui a cinq ans, s'amuse tellement à la campagne qu'il n'a qu'une tristesse, c'est de se coucher. « Maman, demande-t-il à sa mère, est-ce que la nuit sera longue aujourd'hui ? » Quand, en présence de la mort, nous nous demandons : « Cette nuit sera-t-elle longue ? » nous ne sommes pas moins naïfs.

Ici le mystère est absolu ; nous sentons bien en nous la voix d'un autre monde ; mais nous ne savons quel est ce monde. Que nous dit cette voix ? Des choses assez claires. D'où vient cette voix ? Rien de plus obscur. Cette voix se fait entendre à nous dans des attraites inexplicables, des plaisirs impalpables, de petits airs de farfadets, fugaces, insaisissables, qui nous insinuent le dévouement, nous rendent capables du devoir, nous inspirent le courage, nous font subir les séductions de la beauté. Elle éclate surtout dans ces sublimes absurdités où l'on s'engage, tout en sachant fort bien que l'on fait un mauvais calcul, dans ces quatre grandes folies de l'homme, l'amour, la religion, la poésie, la vertu, inutilités providentielles que l'homme égoïste nie et qui, en dépit de lui, mènent le monde. C'est quand nous écoutons ces voix divines que nous entendons vraiment l'harmonie des sphères célestes, la musique de l'infini. *Praestet fides supplementum sensuum defectui.*

L'amour est le premier de ces grands instincts révélateurs qui dominent toute la création et qui semblent édictés par une volonté suprême (1). Son excellence, c'est que tous

(1) Il est surprenant que la science et la philosophie, adoptant le parti pris frivole des gens du monde de traiter la cause mystérieuse par excellence comme une simple matière à plaisanterie, n'aient pas fait de l'amour l'objet capital de leurs observations et de leurs spéculations. C'est le fait le plus extraordinaire et le plus suggestif de l'univers. Par une prudence qui n'a pas de sens dans l'ordre de la réflexion philosophique, on n'en parle pas, ou l'on s'en tient à quelques banales platitudes. On ne veut pas voir qu'on est là devant le nœud des choses, devant le plus profond secret du monde. La crainte des sots ne doit pourtant pas empêcher de traiter gravement de ce qui est grave. Les physiologistes ne veulent voir que ce qui tient au jeu des organes. Je parlai un jour à Claude Bernard de ce que le fait universel de l'attrait sexuel a de profond. Il me répondit, après un moment de réflexion : « Non ; ce sont là des fonctions claires, des conséquences de la nutrition. » Très bien ;

les êtres y participent et qu'on en voit évidemment le lien avec les fins de l'univers. Son premier nid paraît bien avoir été aux origines de la vie, dans la cellule. Le commencement de la dualité des sexes y donna une direction qui ne changea plus et produisit de merveilleuses éclosions. La dissonance des deux sexes, se réunissant à une certaine hauteur en une consonance divine, d'où naît l'accord parfait de la création, est la foi fondamentale du monde. Dans le règne végétal, ces aspirations mystérieuses se résument en la fleur; la fleur, ce problème sans égal, devant lequel notre étourderie passe avec une inattention stupide; la fleur, langage splendide ou charmant, mais absolument énigmatique, qui semble bien un acte d'adoration de la terre à un amant invisible, selon un rite toujours le même. La petite fleur, en effet, que l'homme voit à peine, est aussi parfaite que la grande. La nature y met la même coquetterie; un même être se mire dans les deux.

Au sein du règne animal, l'équivalent de la fleur est l'ivresse de joie de l'enfant, la beauté de la jeune fille, cette lueur d'un jour, cette exsudation lumineuse qui, comme la phosphorescence du ver luisant, montre l'ardeur fiévreuse d'une vie aspirant à l'épanouissement. Comme la fleur, la beauté est impersonnelle; l'effort de l'individu n'y est pour rien. Elle naît, apparaît un moment, disparaît, comme un phénomène naturel. La nature tout entière est elle-même une grande fleur pleine d'harmonie. On n'y trouve pas une faute de dessin. — C'est nous, dit-on, qui y mettons cette eurythmie. — Comment se fait-il alors que l'homme gâte si souvent la nature? Le monde est beau jusqu'à ce que l'homme y touche; le ridicule, les gaucheries, le mauvais goût, les fausses couleurs, les crudités, les laideurs, les saletés commencent avec l'apparition de l'homme dans ce paradis auparavant immaculé.

Chez l'animal, l'amour a été le principe de la beauté. C'est parce que l'oiseau mâle fait à ce moment un effort suprême pour plaire que ses couleurs sont plus vives et ses formes

mais qu'alors on fonde une science qui s'occupera des conséquences obscures des fonctions claires. Pourquoi, par exemple, la fleur a-t-elle le parfum?

mieux dessinées (1). Chez l'homme, l'amour a été une école de gentillesse et de courtoisie, j'ajoute de religion et de morale. Une heure où l'être le plus méchant a un mouvement de tendresse, où l'être le plus borné a le sentiment d'une communion intime avec l'univers, est sûrement une heure divine. C'est parce que l'homme entend à ce moment la voix de la nature qu'il y contracte de hauts devoirs, y prête des serments sacrés, y goûte des joies suprêmes ou se prépare de cuisants remords. C'est, en tout cas, l'heure de sa vie passagère où l'homme est le meilleur. La sensation immense qu'il éprouve, quand il sort ainsi en quelque sorte de lui-même, montre qu'il touche véritablement l'infini. L'amour, entendu d'une manière élevée, est ainsi une chose religieuse, ou plutôt fait partie de la religion. Croirait-on que cet antique reste de parenté avec la nature, la frivolité et la sottise aient réussi à le faire envisager comme un reste honteux de l'animalité ? Est-il possible qu'une fin aussi sainte que celle de continuer l'espèce ait été attachée à un acte coupable ou ridicule ? On prête ainsi à l'Éternel une intention grotesque, une véritable drôlerie.

Le caractère sérieux de l'amour a été oblitéré par la légèreté. Le devoir est sûrement quelque chose de plus haut, puisqu'il n'est accompagné d'aucun plaisir et souvent entraîne de durs sacrifices. Et, pourtant, l'homme y tient presque autant qu'à l'amour. L'homme est reconnaissant quand on lui donne des raisons de croire au dévouement ; lui prouver le devoir, c'est lui retrouver ses titres de noblesse. On est mal venu à lui proposer de l'en délivrer. Le soin de l'animal pour sa progéniture, une foule de faits qui nous présentent le besoin du sacrifice dans les consciences en apparence les plus égoïstes, démontrent que très peu d'êtres se soustraient aux commandements établis par la nature en vue de fins dont eux-mêmes se soucient fort peu. Le devoir et les instincts de nidification et de couvée chez l'oiseau ont la même origine providentielle. Même dans la vie la plus

(1) Les choses ont été renversées par l'humanité. Le vrai analogue de la beauté du mâle, c'est la pudeur de la femme. Un petit air de réserve, de timidité, de sujétion touchante, a fini par devenir pour l'homme quelque chose de plus attrayant que la beauté.

vulgaire, la part de ce que l'on fait pour Dieu est énorme. L'être le plus bas aime mieux être juste qu'injuste ; tous nous adorons, nous prions bien des fois par jour, sans le savoir.

Ces voix, tantôt douces, tantôt austères, d'où viennent-elles ? Elles viennent de l'univers, ou, si l'on veut, de Dieu. L'univers, avec qui nous sommes en rapport comme par un conduit ombilical, veut le dévouement, le devoir, la vertu ; il emploie, pour arriver à ses fins, la religion, la poésie, l'amour, le plaisir, toutes les déceptions. Et, ce que veut l'univers, il l'imposera toujours ; car il a pour appuyer ses volontés des ruses inouïes. Les raisonnements les plus évidents des critiques ne feront rien pour démolir ces saintes illusions. Les femmes, en particulier, résisteront toujours ; nous pouvons dire ce que nous voudrions, elles ne nous croiront pas, et nous en sommes ravis. Ce qui est en nous sans nous et malgré nous, l'inconscient, en un mot, est la révélation par excellence. La religion, résumé des besoins moraux de l'homme, la vertu, la pudeur, le désintéressement, le sacrifice sont la voix de l'univers. Tout se résume en un acte de foi à des instincts qui nous obsèdent, sans nous convaincre, en l'obéissance à un langage venant de l'infini, langage parfaitement clair en ce qu'il nous commande, obscur en ce qu'il promet. Nous voyons le charme ; nous le déjouons ; mais il ne sera jamais rompu pour cela. *Quis posuit in visceribus hominis sapientiam ?*

De cette résultante suprême de l'univers total, nous ne pouvons dire qu'une seule chose, c'est qu'elle est bonne. Car, si elle n'était pas bonne, l'univers total, qui existe depuis l'éternité, se serait détruit. Supposons une maison de banque existant depuis l'éternité. Si cette maison avait le moindre défaut dans ses bases, elle eût mille fois fait faillite. Si le bilan du monde ne se soldait point par un boni au profit des actionnaires, il y a longtemps que le monde n'existerait plus. De l'immense balancement du bien et du mal sort un profit, un reliquat favorable. Ce surplus de bien est la raison d'être de l'univers et la raison de sa conservation. Pourquoi être, s'il n'y avait pas du profit à être ? Il est si facile de n'être pas !

Je trouve superficielles les objections que quelques savants élèvent contre le finalisme, en faisant remarquer certaines imperfections de la nature, les défauts du corps humain, par exemple, tel muscle constituant un levier de l'espèce la moins efficace, l'œil construit avec un singulier à peu près. On oublie que les conditions de la création, si l'on peut s'exprimer ainsi, sont limitées par le balancement d'avantages et d'inconvénients contradictoires. C'est une courbe déterminée par la rencontre de ses coordonnées et écrite d'avance dans une équation abstraite. Un meilleur levier à l'avant-bras nous eût conformés comme des pélicans. Un œil qui éviterait les défauts de l'œil actuel tomberait probablement dans des inconvénients plus graves. Des cerveaux plus puissants que les meilleurs cerveaux humains se conçoivent ; mais ils eussent amené pour ceux qui en auraient été doués des congestions, des fièvres cérébrales. Un homme qui ne serait jamais malade, au contraire, serait probablement condamné à une incurable médiocrité. Une humanité qui ne serait pas révolutionnaire, tourmentée d'utopies, ressemblerait à une fourmilière, à une Chine croyant avoir trouvé la forme parfaite et y restant. Une humanité qui ne serait pas superstitieuse serait d'un positivisme désespérant. Or la nature a une sorte de prévoyance ; elle ne crée pas ce qui serait destiné à mourir par un vice interne. Elle devine les impasses et ne s'y engage pas.

Certains inconvénients du corps sont comme des abus historiques que le progrès de l'évolution n'a pas eu un intérêt suffisant à réformer. Quand l'inconvénient était assez grave pour tuer l'individu et supprimer l'espèce, une lutte à mort s'est établie ; le vice mortel a été corrigé ou l'espèce a disparu ; mais, quand le vice (par exemple, le prolongement inutile du cæcum) était seulement de nature à produire quelques maladies, quelques morts, la nature n'a pas jugé qu'il valût la peine de faire un coup d'État pour si peu de chose. C'est ainsi que, dans une société, l'extirpation des grands abus est plus facile que la correction des petits ; car, dans le premier cas, c'est une question de vie et de mort ; dans le second, personne n'a assez d'intérêt à la réforme pour engager une lutte radicale. Les objections

des savants qui se mettent en garde contre ce qu'ils tiennent pour une résurrection du finalisme portent à fond contre le système d'un créateur réfléchi et tout-puissant. Elles ne portent en rien contre notre hypothèse d'un *nîsus* profond, s'exerçant d'une manière aveugle dans les abîmes de l'être, poussant tout à l'existence, à chaque point de l'espace. Ce *nîsus* n'est ni conscient, ni tout-puissant ; il tire le meilleur parti possible de la matière dont il dispose. Il est donc tout naturel qu'il n'ait pas fait des choses offrant des perfections contradictoires. Il est naturel aussi que la partie du *cosmos* que nous voyons offre des limites et des lacunes, tenant à l'insuffisance des matériaux dont la productivité de la nature disposait sur un point donné. C'est le *nîsus* agissant sur la totalité de l'univers qui sera peut-être un jour conscient, omniscient, omnipotent. Alors pourra se réaliser un degré de conscience dont rien maintenant ne peut nous donner une idée.

Au moyen âge, le plus haut résultat du monde, au moins de la planète Terre, était un chœur de religieux chantant des psaumes. La science de notre temps, répondant au désir qu'a le monde de se connaître, atteint des effets bien supérieurs. Le Collège de France est fort au-dessus de la plus parfaite abbaye de l'ordre de Cîteaux. L'avenir amènera sans doute de bien plus beaux résultats encore. A l'infini, l'Être absolu, arrivé au comble de ses évolutions déifiques, et se connaissant parfaitement lui-même, réalisera peut-être ces beaux vers du mystique chrétien :

*Illic secum habitans in penetralibus,
Se rex ipse suo intuitu beat.*

III

Les deux dogmes fondamentaux de la religion, Dieu et l'immortalité, restent ainsi rationnellement indémontrables ; mais on ne peut dire qu'ils soient frappés d'impossibilité absolue. Les touchants efforts de l'humanité pour sauver ces deux dogmes ne doivent pas être taxés de pure chimère.

Une conscience générale de l'univers, une âme du monde sont choses que l'expérience n'a jamais prouvées ; mais une molécule d'un de nos os ne se doute pas non plus de la conscience générale du corps dont elle fait partie, de ce qui constitue notre unité.

L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. La religion rentre ainsi dans le cas de ces nombreuses hypothèses telles que l'éther, les fluides électriques, lumineux, caloriques, nerveux, l'atome lui-même, que nous savons bien n'être que des symboles, des moyens commodes pour expliquer les phénomènes, et que nous maintenons tout de même. Dieu, créant le monde en vertu de profonds calculs, est une formule bien grossière ; mais les choses se comportent à peu près comme si cela avait eu lieu. L'âme n'existe pas comme substance à part ; mais les choses se passent à peu près comme si elle existait. Rien n'a jamais été révélé à aucune famille humaine par des voix surnaturelles, et, pourtant, la révélation est une métaphore dont l'histoire religieuse a de la peine à se passer. Le paradis éternel promis à l'homme n'a pas de réalité, et, pourtant, il faut agir comme s'il en avait ; il faut que ceux qui n'y croient pas surpassent en bonté, en abnégation, ceux qui y croient.

On a coutume de présenter ces grands dogmes consolateurs, Dieu et l'immortalité, comme des postulats de la vie morale de l'humanité, et certes on a raison à beaucoup d'égards. Agir pour Dieu, agir en présence de Dieu sont des conceptions nécessaires de la vie vertueuse. Nous ne demandons pas un rémunérateur ; mais nous voulons un témoin. La récompense des cuirassiers de Reichshoffen dans l'éternité, c'est le mot du vieil empereur : « Oh ! les braves gens (1) ! » Nous voudrions un mot de Dieu comme

(1) Et le mot du vieil empereur lui-même n'a pas été dit, au moins dans de telles circonstances. J'ai reçu une lettre très bien raisonnée d'un militaire ayant participé à ces luttes héroïques et qui me prouve que la version reçue est tout à fait inexacte. Comme il ne s'agit ici que d'une comparaison pour bien faire comprendre ma pensée, je ne crois pas devoir entrer dans des rectifications à ce sujet.

celui-là. Les sacrifices ignorés, la vertu méconnue, les erreurs inévitables de la justice humaine, les calomnies irréfutables de l'histoire légitiment ou plutôt amènent fatalement un appel de la conscience opprimée par la fatalité à la conscience de l'univers. C'est un droit auquel l'homme vertueux ne renoncera jamais. Dans les situations héroïques de la Révolution, la nécessité de l'immortalité de l'âme fut réclamée à peu près par tous les partis. Le souci des mémoires et des papiers justificatifs tenait, chez les hommes de ce temps, au même principe. Ils écrivaient, écrivaient, persuadés qu'il y aurait quelqu'un pour les lire. On voulait absolument un juge au delà de la tombe ; on le demandait à la conscience du monde ou à la conscience de l'humanité. L'humanité est ainsi acculée à cette singulière impasse que, plus elle réfléchit, mieux elle voit la nécessité morale de Dieu et de l'immortalité, et mieux aussi elle voit les difficultés qui s'élèvent contre les dogmes dont elle affirme la nécessité.

Ces difficultés sont des plus graves ; il ne faut pas se les dissimuler. Les anciennes idées religieuses étaient fondées sur le concept étroit d'un monde créé il y a quelques milliers d'années, dont la terre et l'homme étaient le centre. Une petite terre, contenant un nombre compté d'habitants, un petit ciel lasurmontant comme une coupole, une cour céleste à quelques lieues en l'air, tout occupée des enfantillages des hommes, des îles des Bienheureux, situées vers l'ouest, où les morts se rendent en barque, ou bien un paradis de papier que la moindre réflexion scientifique crèvera, voilà le monde qu'un Dieu à grande barbe blanche enserre facilement dans les plis de sa robe. Quand Nemrod tirait ses flèches contre le ciel, elles lui revenaient ensanglantées ; nous avons beau tirer, les flèches ne reviennent plus. L'élargissement de l'idée du monde et la démolition scientifique de l'ancienne hypothèse anthropocentrique, au *xvi^e* siècle, sont le moment capital de l'histoire de l'esprit humain. Aristarque de Samos avait eu à cet égard les premières lueurs et passa pour un impie. La rage de l'Église contre les fondateurs de l'ordre nouveau, Copernic, Giordano Bruno, Galilée, fut de même assez conséquente. Le petit monde sur

lequel l'Église avait régné, avec ses dogmes restreints à la terre, était brisé sans retour. Les vues plus modernes sur les âges de la nature et les révolutions du globe, en ouvrant à l'homme la perspective de l'infini du temps en arrière, ont eu le même résultat d'une façon encore plus démonstrative.

On ne reconstituera pas les anciens rêves. Si la loi du monde était un fanatisme étroit, si l'erreur était la condition de la moralité humaine, il n'y aurait aucune raison pour s'intéresser à un globe voué à l'ignorance. Nous aimons l'humanité, parce qu'elle produit la science ; nous tenons à la moralité, parce que des races honnêtes peuvent seules être des races scientifiques. Si on posait l'ignorance comme borne nécessaire de l'humanité, nous ne voyons plus aucun motif de tenir à son existence. L'humanité qu'appellent de leurs vœux nos réactionnaires serait si insignifiante que j'aimerais autant la voir périr par anarchie et manque de moralité que par sottise. Le retour de l'humanité à ses vieilles erreurs, censées indispensables à sa moralité, serait pire que son entière démoralisation.

Il faut donc en prendre notre parti et, dans nos vues sur l'univers, éviter le ridicule des provinciaux qui, ne voyant rien au delà de leur clocher, s'imaginent que tout le monde s'inquiète de leurs affaires, que le roi n'a de souci que pour leur petite ville, que Dieu même a une opinion sur les petites coteries qui la divisent. L'humanité est dans le monde ce qu'une fourmilière est dans une forêt. Les révolutions intérieures d'une fourmilière, sa décadence, sa ruine, sont choses secondaires pour l'histoire d'une forêt. Que l'humanité sombre faute de lumières ou de vertu, qu'elle manque à sa vocation, à ses devoirs, des faits analogues sont arrivés mille fois dans l'histoire de l'univers. Gardons-nous donc de croire que nos postulats soient la mesure de la réalité. La nature n'est pas obligée de se plier à nos petites convenances. A cette déclaration de l'homme : « Je ne peux être vertueux sans telle ou telle chimère », l'Éternel est en droit de répondre : « Tant pis pour vous. Vos chimères ne sauraient me forcer à changer l'ordre de la fatalité. »

Ce qui affaiblit encore les raisonnements à priori sur ce

point, c'est que, parmi les postulats de l'humanité, il y en a de notoirement impossibles. Il faut bien le remarquer, en effet, le dieu que postule la plus grande partie de l'humanité n'est pas le dieu situé à l'infini, dont nous admettons l'existence comme possible. Ce dieu-là est trop éloigné pour que la piété s'y attache. Ce que veut le vulgaire, c'est un dieu qui, certainement, n'existe pas, un dieu qui s'occupe de la pluie et du beau temps, de la guerre et de la paix, des jalousies des hommes entre eux, que l'on fait changer d'avis en l'importunant. L'humanité, en d'autres termes, voudrait un dieu pour elle, un dieu qui s'intéresse à ses querelles, un dieu particulier de la planète, la gérant en bon gouverneur, comme les dieux provinciaux que réva le paganisme en décadence. Chaque nation va plus loin ; elle voudrait un dieu pour elle seule. Une idole lui conviendrait mieux encore, et, si on laissait un libre cours aux vœux des hommes, ils réclameraient des pouvoirs pour les reliques nationales, pour les images sacrées (1). Que de postulats dont il ne sera tenu aucun compte ! L'homme a besoin d'un dieu qui soit en rapport avec sa planète, son siècle, son pays : s'ensuit-il que ce dieu existe ? L'homme a besoin d'immortalité personnelle : s'ensuit-il que cette immortalité existe ? En d'autres termes, l'homme est désespéré de faire partie d'un monde infini, où il compte pour zéro. Un paradis composé d'un décillion d'êtres n'est pas du tout ce petit paradis en famille, où l'on se connaît, où l'on continue de voisiner, de potiner, d'intriguer ensemble. Il faut demander à Dieu de rapetisser le monde, de donner tort à Copernic, de nous ramener au *cosmos* du Campo-Santo de Pise, entouré des neuf chœurs d'anges et tenu entre les bras du Christ.

Ainsi, on arrive à ce résultat étrange que l'immortalité est, à priori, le plus nécessaire des dogmes et, à postériori, le plus faible. Comme la fourmi ou l'abeille, nous travaillons par instinct à des œuvres communes dont nous ne voyons

(1) Voilà pourquoi la dévotion du vulgaire va bien plus aux saints qu'à Dieu. Le déisme pur ne sera jamais la religion du peuple ; en fait, le déiste et le vulgaire n'adorent pas le même Dieu. Il y a là un malentendu dont une certaine philosophie a pu se couvrir en temps de guerre, mais dont elle devrait se faire scrupule en temps de paix.

pas la portée. Les abeilles cesseraient de travailler si elles lisaient des articles où elles apprendraient qu'on leur soustraira leur miel et qu'elles seront tuées en récompense de leur travail. L'homme va toujours, malgré le *sic vos non vobis*. Nous ne voyons ni ce qui est au-dessus de nous ni ce qui est au-dessous de nous : « Nous faisons la chaîne », me disait un esprit supérieur. Les volontés divines sont obscures. Nous sommes un des millions de fellahs qui travaillèrent aux Pyramides. Le résultat, c'est la pyramide. L'œuvre est anonyme, mais elle dure ; chacun des ouvriers vit en elle. Ce qui ne serait vraiment pas injuste, c'est ce que demandent les ouvriers des manufactures, c'est que nous fussions associés à l'œuvre de l'univers en participation des bénéfices, que nous fussions du moins quelque chose du résultat de notre travail. Or, admis aux labeurs, nous ne sommes pas admis aux dividendes, nous ne savons pas s'il y en a, et même notre salaire nous est assez mal payé. D'autres se mettraient en grève ; nous, nous allons tout de même.

En résumé, l'existence d'une conscience supérieure de l'univers est bien plus probable que l'immortalité individuelle. Sur ce dernier point, nous n'avons d'autre fondement à nos espérances que la grande présomption de la bonté de l'être suprême. Tout lui sera un jour possible. Espérons qu'alors il voudra être juste, et qu'il rendra à ceux qui auront contribué au triomphe du bien le sentiment et la vie. Ce sera un miracle. Mais le miracle, c'est-à-dire l'intervention d'un être supérieur, qui maintenant n'a pas lieu, pourra un jour, quand Dieu sera conscient, être le régime normal de l'univers. Les rêves judéo-chrétiens, plaçant au terme de l'humanité le règne de Dieu, conservent encore ici leur grandiose vérité. Le monde, gouverné maintenant par une conscience aveugle ou impuissante, pourra être gouverné un jour par une conscience plus réfléchie. Toute injustice alors sera réparée, toute larme séchée : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*.

L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme, des germes obscurs créent

une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une sécrétion d'une beauté idéale, que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est, comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et, certes, le plus brillant de l'univers que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé.

I N D E X
DES
NOMS PROPRES
ET
TRADUCTION DES TEXTES
LATINS ET GRECS

ESSAIS DE MORALE
ET DE CRITIQUE



INDEX DES NOMS PROPRES

- Abel, 38.
 Abélard, 75.
 Académie de Pékin, 48.
 Académie des inscriptions et belles-lettres, 32, 89, 222.
 Académie des sciences morales et politiques, 48.
 Académie française, 27, 28, 48, 227-233, 235-238.
 Achille, 275.
 Acropole, 59.
 Adam de la Halle, 209.
 Adriatique, 161.
Affaires de Rome, 121, 126, 139.
 Agamemnon, 273.
 Ajax, 275.
 Albanais, 193.
 Albanie, 193.
 Albano, 126, 171.
 Aldobrandini, 167.
 Alemanni (Nicolas), 188, 189.
 Alexandre III, 149.
 Algérie, 276.
 Allemagne, 51, 58-60, 71, 76, 112, 115, 157, 158, 167, 218, 220, 221, 223, 242, 257, 301.
 Allemand, s, 43, 232.
 Alpes, 149, 150, 161, 163, 185.
Amadis, 211.
Anekdoïa ou Histoire secrète de Procope, 188.
Anekdoton, 188.
 Aneurin, 260, 272, 284, 285.
 Anglais, 243, 260, 278, 300.
 Angleterre, 47, 51, 158, 167, 252, 264, 273, 278, 279.
 Anglo-Saxon, s, 102, 298.
 Anjou (Maison d'), 157.
 Anquetil, 89.
 Anquetil-Duperron, 32.
Antiquités ecclésiastiques des Kymris, 292.
 Antonins (les), 53.
 Apennin (l'), 163.
Apologie des Sots, 137.
 Arabes, 203, 206, 276.
 Arabie, 59, 239.
 Arc (Famille d'), 271.
Archéologie galloise de Myvyr, 253.
 Arioste (l'), 263, 277.
 Aristophane, 209.
 Aristote, 13, 188.
 Armoricaïns, 259.
 Armorique, 279, 286.
 Arndt, 59.
 Arno, 161.
 Arthur, 211.
 Asie, 48, 199, 205, 245.
 Asie Mineure, 196.
 Assemblée nationale, 235.
Association de la Vertu (L'), 59.
Astrée (L'), 206.
Athenaeum français (L'), 105, 270.
 Athènes, 59, 177, 243.
 Atlantes (les), 250.
 Atlantides, 301.
 Attaliote (Michel), 299.
 Auguste, 53.
Aus dem Leben eines altes Professors, 217.
 Avalon (Ile d'), 273.
Avenir (L'), 121, 125.
 Aventin, 244.
 Avignon, 167, 181.
 Babylone, 181.
 Bagdad, 200, 206.
 Baïa, 151.
 Balzac (H. de), 203.
 Bangor, 290.

- Banquet de Léontis (Le)*, 225.
Bardes bretons du VI^e siècle (Les), 285.
 Barontus, 294.
 Bassora, 200, 204, 205, 207.
 Baudoin, 205.
 Bayle, 29, 67.
 Bazin, 48.
 Beauce, 20.
 Becket (Thomas), 101, 102, 236.
 Bède, 272, 298.
 Beiram (Courses du), 276.
Beiträge zur bretonischen und celtisch-germanischen Heldensage, 265.
 Bembo, 155.
 Beni-Harâm, 200, 201, 204.
 Bérenger I^{er}, 177.
 Berlin, 19, 235, 270.
 Bibbiena (Cardinal), 243.
 Bible, 42, 110, 116, 130, 169, 188.
Bibliothèque spirituelle, 34.
 Biot, 48.
 Blois (Collège de), 88.
 Boccace, 182.
 Boèce, 54.
 Boeckh, 18, 19.
 Boileau, 43, 234, 277.
 Bollandistes, 296, 299.
 Bologne, 184, 224.
 Bologne (Université de), 224.
 Bonald (de), 117.
 Boniface VIII, 152, 240.
 Borgia, 167, 186, 189, 248.
 Borromée (Charles), 156.
 Bossuet, 29, 80, 88, 116, 233, 237.
 Boulainvilliers, 45.
 Bourbon (Connétable de), 159.
 Braccio, 186.
 Brandan (voir saint Brandan).
Branwen, 265.
 Bresse (Arnauld de), 169.
 Bretagne, 20, 112, 191, 252, 254-256, 258, 266, 269, 270, 273, 278-280, 287, 289-291, 293, 297, 299.
 Breton, s, 22, 113, 255, 259, 278, 286, 290, 291, 293, 298-300.
 Brial (Dom), 117.
 Brittia (Ile de), 299.
 Brocéliande (Forêt de), 279.
 Brooke (Miss), 287.
 Brueys, 209.
 Brunet de Presle, 299.
 Bure (M.M. de), 31.
 Burnouf (E.), 222.
 Byron, 244.
 Byzance, 189, 193, 197.
 Caaba (la), 239.
 Caerléon, 265, 272, 286.
 Caire (Le), 206.
 Calcutta, 205.
 Calderon, 296.
 Calenius (Gauthier), 279.
 Cambrie, 22, 255, 259.
 Camus, 32.
 Cantorbéry, 291.
Canzone, 182.
 Campo-Formio (Traité de), 161.
 Capitoie, 102, 183.
 Cardan, 155.
 Carlovingien, s, 176-178.
 Caroccio (le), 158.
 Celte, s, 258, 270, 289, 290, 299.
 Cène (la), 282.
Cent Nouvelles (Les), 211.
 Cérisy (Abbé de), 229.
 Césalpin, 155.
 Césars (les), 49, 191.
 Chambre des pairs, 223.
 Chamerot, 209.
Chansons de Geste (Les), 275.
Chanson de Roland (La), 213, 275.
Chants populaires de la Bretagne, 279, 285, 287, 291, 299.
 Chapelain, 229.
 Charlemagne, 185, 211, 273.
 Charles Auguste, 157.
 Charles VII, 210.
 Charles X, 223.
 Chateaubriand, 88, 90, 98, 117.
 Châtelet, 235.
 Chérichi, 200.
 Chesnaie (la), 129.
 Chevreuse (M^{me} de), 247.
 Chine, 46, 48, 49, 83, 244, 245.
 Chrétien de Troyes, 263, 283, 299.
 Christ (le), 85, 148, 149, 161, 162, 282.
 Christine (Reine), 230.
Chronique du petit Jehan de Sain-tré (La), 210, 215.
 Chrysostome (Jean), 236.
 Cicéron, 223.
Cid (Le), 210.
 Cideville, 116.
Cinna, 210.
 Cinq-Cents (Conseil des), 223.
 Claudien, 299.
 Clément V, 152.
 Clonard, 290.
 Clonfert, 22.

Clovis, 175.
 Cluainfert (Monastère de), 294.
 Coislin, 233.
 Colà de Rienzi, 182.
 Colbert, 19.
 Collège de Jésus, 260.
 Colomb (Christophe), 294.
 Columba, 292.
 Comacino, 177.
 Compiègne, 93.
 Conecta, 128.
 Conrart, 229, 232.
Consolation de la Philosophie, 54.
 Constant (Benjamin), 223.
 Constantinople, 193, 197.
Contes populaires des anciens Bretons, 264, 269, 279, 282.
 Convention (la), 49.
 Copenhague, 270.
 Coran, 201.
 Cornelius, 250.
 Cornouailles, 264-266.
 Cornwall (Presqu'île de) ou Kymris, 255.
Corpus juris germanici antiqui, 141.
Correspondance (de Lamennais), 140.
Correspondance littéraire, 101.
 Coufa, 207.
 Cousin (Victor), 55, 57-59, 61-67, 70, 72, 74, 76-84, 98, 103, 144, 246.
 Crassus, 247.
 Creuzer (Frédéric), 217-225.
 Croisés, 166.
 Cronienne (Mer), 299.
 Cyclopes, 263.
 Danois, 293.
 Dante, 152, 179, 240, 296.
Dante, 140.
 Darmstadt, 217.
 Daunou, 32, 117, 138, 223.
De la Politique et du Commerce des Peuples de l'Antiquité, 19.
De l'Influence spiritualiste de M. Victor Cousin, 55.
 Délos, 225.
 Derenbourg, 199.
De Republica, 223.
 Descartes, 65, 67, 80, 232, 237.
Des Carnets autographes du cardinal Mazarin, 246.
Dictionnaire de l'Académie, 232.
 Didier, 227, 279.

Die Staatshausaltung der Athener, 19.
 Dioclétien, 49.
Discours d'ouverture de la séance des cinq Académies de l'Institut, 237.
Divine Comédie (La), 139, 140, 215, 299.
Dix ans d'Études, 86.
 Dol, 291.
 Domitien, 191.
 Domremy, 271.
 Driethelm, 298.
 Dublin, 287.
Du Mouvement intellectuel dans l'Italie contemporaine..., 148.
 Durand, 234.
 Dürer (Albert), 34.
 Écclesiaste (l'), 108.
École libérale, ses Principes et ses Tendances (L'), 24.
 École normale, 79.
 Écosse, 252, 254, 255, 293.
Edda, 263, 276.
 Edesse, 205.
 Édouard I^{er}, 273.
 Édouard III, 297.
 Édouard le Confesseur, 279.
 Égypte, 83, 200.
 Élie, 286.
Éloge de la Folie, 137.
 Empire (I^{er}), 89, 94, 115, 185.
 Empire (Saint-), 157, 180.
 Empire carlovingien, 177.
 Empire d'Orient, 192, 193.
 Empire romain, 24, 49, 53, 83, 176, 191, 244.
Enfer (L'), 240.
 Érasme, 137, 219.
 Érythrée (Mer), 13.
 Eschenbach (Wolfram d'), 263.
 Espagne, 15, 158, 184, 186.
 Espagnols, 246.
Essais de Morale et de Critique, 11.
Essai sur l'Indifférence, 115.
 Euphrate, 200.
 Europe, 48, 53, 122, 158, 159, 161, 166, 168, 175-177, 179, 180, 183, 184, 186, 200, 224, 240, 241, 245, 255, 260, 272, 274, 275, 278, 286, 299.
 Européen, 201.
 Évangile, 148, 225, 242, 283, 287.
 Exposition (de 1855), 18, 20, 21, 239, 251.

Ezéchiël, 93.

Fanariote, 193.

Farce de Patelin (La), 209, 210, 212, 214, 215.

Farnèse, 167.

Fauriel, 90, 93, 103, 281, 284.

Femmes savantes (Les), 225.

Fénelon, 167.

Ferabras, 275.

Feroé (Iles), 294.

Ferrari, 172-175, 179, 180, 184, 186, 187.

Fichte, 59.

Fleury (Claude), 234.

Florence, 158, 167, 183, 185, 241.

Florentins, 175.

Fontanes (de), 225.

Forgues, 139.

Fourier, 241.

Fragments et Souvenirs, 57.

Français, se, 124, 225, 278.

France, 18, 24-26, 46, 51-53, 58, 60, 69-71, 78, 79, 81, 82, 84, 89, 90, 93, 95, 103, 106, 122, 123, 128, 150, 152, 154, 158, 159, 169, 171, 172, 176-178, 182, 210, 213, 217, 222, 228, 230, 245, 246, 256, 270, 272, 278, 291.

France (Université de), 225.

Francion (le roi), 45.

Francs (les), 45, 47.

Frascati, 126.

Frédéric II (1194-1250), 151.

Gabriel (Archange), 164.

Gaëls (les), 255.

Gaëls (Pays des), 252.

Galles (Pays de), 252-255, 260, 264, 279, 280, 283, 285, 286, 291.

Galles (Presqu'île de), 264.

Gallois, se, 259, 264, 281, 299.

Gange, 205.

Gascogne, 272.

Gaule, 46, 211.

Gaules (les), 89.

Gaulois, 45, 49, 84.

Gelboë, 163.

Gênes, 185.

Génin, 209-211.

Gérando (de), 117.

Grec, s, 42, 160, 193, 220, 221, 243.

Germains, 45, 53, 141, 176, 192, 197, 255, 289.

Germanie, 263.

Ghérain, 265, 275, 279.

Gibbon, 190.

Gibraltar, 205.

Gildas, 270, 272, 286.

Giotto, 240.

Girault de Cambrie, 269, 286, 296, 299.

Giry, 229.

Glocester, 268.

Glocester (Robert de), 278.

Godeau, évêque de Grasse, 229.

Görres, 219, 296.

Goethe, 219, 222.

Golgotha, 148.

Gombauld, 229.

Goths (les), 177.

Gradal, 282.

Grand Cyrus (Le), 206.

Grande-Bretagne, 264.

Grèce, 18, 42, 57, 59, 88, 118, 157, 161, 183, 221, 240, 242, 245, 269, 277.

Grégoire (les), papes, 117, 167.

Grégoire XVI, 120.

Grégoire de Tours, 100.

Grenelle (Rue de), 51.

Guest (Lady Charlotte), 254, 261, 264-266, 283.

Guizot, 28, 58, 92.

Habert, 229.

Hamadani, 204.

Hariri (Abou-Mohammed al-Cassem), 199-201, 203-207.

Haro (Louis de), 246.

Hautefeuille (Rue), 32.

Hector, 45.

Heeren, 18, 19.

Hegel, 83, 219, 222.

Heidelberg, 217.

Hemstede, 298.

Hénault, 89.

Hengurt (Bibliothèque d'), 260.

Henri I^{er}, 278.

Henri II, 278.

Henrion (Baron), 120.

Herder, 222.

Hemsterhuys, 218.

Hérodote, 240.

Heyne, 222.

Hildebrand, 178, 187.

Himalaya, 38.

Hippolyte, 151.

Histoire de France, 271.

Histoire de l'Académie française, 227.

Histoire de la Civilisation, 58.

- Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, 101, 107, 259, 290.
Histoire de la Géographie du nouveau Continent, 294.
Histoire de la Ligue lombarde, 152, 163.
Histoire de la littérature kymrique, 286.
Histoire de l'Église, 120.
Histoire de l'Instruction publique en Chine, 48.
Histoire des Révolutions d'Italie, 172.
Histoire littéraire de la France, 116, 138, 281.
Histoire secrète, 188-190, 198.
 Hohenstaufen, 157, 178.
 Hollande, 65, 224, 225, 298.
 Hollande (Institut de), 226.
 Homère, 77, 182, 263, 273, 275.
 Horace, 26.
 Humboldt, 222.
 Humboldt (de), 294.
 Hy, 290.
 Ibn-al-Athir, 205.
Il salterio del pellegrino, 163.
Il veggente del secolo XIX, 163.
Imitation de Jésus-Christ, 65.
 Inde, 126, 205, 242, 269, 277.
 Indra, 126.
 Innocent (les) papes, 117, 167.
 Innocent III, 151.
 Institut, 99, 223, 228, 235.
Institution au Droit français (L'), 234.
 Iona, 290, 291.
 Irlandais (ou Scots), 255, 288, 293, 294, 296-298.
 Irlande, 22, 255, 259, 262, 269, 272, 282, 287, 289, 291-294, 296, 298-300.
 Irminon, 98.
 Isambert, 188.
 Islande, 289, 293, 295.
 Israël, 88, 260.
 Italie, 15, 18, 19, 46, 124-126, 133, 148-163, 165-170, 172-174, 176-187, 189, 220, 224, 242, 243, 245, 254, 258, 278.
 Italien, s, 125, 153, 158, 159, 161, 162, 167, 168, 171, 173, 185, 186, 278.
 Jacopone (Frà), 152.
 Jacquart, 248.
 Japhet, 257.
 Jean de Meung, 212.
 Jeanne d'Arc, 182, 211, 271.
Jeu de la Feuillée (Le), 209.
 Jones (John), 254.
 Jones (Owenn), 253.
 Joseph d'Arimathie, 282.
Journal asiatique, 48, 207, 245.
Journal des Débats, 27, 86, 172, 188, 199, 209, 217, 227, 239.
Journal des Savants, 209, 246.
 Judas, 264.
 Jules II, 154, 169.
 Jupiter Capitolin, 156.
 Justin, 193.
 Justinien, 188, 190-193, 195-198.
 Kant, 13, 58, 70.
 Kaulbach, 250.
 Khienlong, 48.
Kilhwach et Olwen, 262, 265.
Kleine Schriften, 299.
 Königsberg, 66.
 Kolumkill, 286.
Kristni-Saga, 289.
 Krüdner (M^{me} de), 94.
 Kymri, s, 255, 259, 276.
 Labitte, 299.
 Laboulaye, 234.
 Lacordaire, 128.
 Lafayette, 187.
 Lamennais, 109-112, 114-122, 125-130, 132, 133, 144-147, 152, 163.
Lancelot du Lac, 262, 265, 270.
 Lanjuinais, 32.
 La Ravalière, 190.
 Larcher, 32.
 Latran, 167, 240.
 Lebeau, 33.
Légataire universel (Le), 210.
Légende celtique (La), 291.
Leges anglo-saxonicae, 279.
 Legnano, 159.
 Leibniz, 66, 67, 222.
 Leipzig, 217, 265.
 Léolin, 261.
 Léon X, 155.
 Leopardi, 185.
 Lestrigons (les), 263.
 Letronne, 293.
 Levant, 205.
 Lévi (Tribu de), 186.
 Lévy (Michel), 11.
 Leyde (Université de), 225.
 Lido, 165.

- Ligue (la), 118.
 Lindisfarne, 290.
 Lismore, 22.
 Littré, 142, 209.
 Livet (Ch.), 227, 230.
Livre rouge d'Hergest, 260, 274, 283.
 Liwarc'h-Hen, 260, 272, 284, 285.
 Llandovery, 254, 286.
Llud et Llewelys, 265.
 Lobineau (Dom), 292.
 Lombardie, 161, 185.
 Lombards, 149, 177.
 Londres, 158, 254, 292, 296.
 Londres (Tour de), 261.
 Longueville (M^{me} de), 247.
 Longus, 282.
 Louis X, 47.
 Louis XI, 46, 210, 212, 214.
 Louis XIV, 46, 231.
 Lucain, 240.
 Lucius, 289.
 Lucrèce, 61, 64.
 Ludewig, 190.
 Luther, 289.
 Lyon, 46.

Mabinogion, 254, 260-264, 272-275, 279, 280.
 Machiavel, 155, 167, 173.
 Magnin, 209.
 Mahomet, 59, 205, 239.
 Maine, 252.
 Maistre (J. de), 71, 117.
Maistre Pierre Patelin, 209.
 Malleville, 229.
Manavidan, 265.
 Manche (la), 279.
 Marbourg, 219.
 Marbourg (Université de), 225.
 Marie (Vierge), 220, 287.
 Marozie, 178.
 Marron (Pasteur), 223.
 Mars, 166.
 Marseille, 46.
 Martin (Henri), 271.
Math, fils de Mathonwy, 265.
 Mazarin, 246.
M. de Lamennais et ses Œuvres posthumes, 109.
 Médicis, 167, 178.
 Mélancthon, 219.
Mélancolie (La), 34.
Mélanges philosophiques et littéraires, 139-142.
Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 247.

 Méril (Edelestand du), 101.
 Méréimée, 270.
 Mernoc, 294.
 Mérovingiens, 141.
 Messaline, 191.
 Mézeray, 88, 90, 95.
 Michel (Fr.), 209.
 Michel-Ange, 59.
 Michelet, 81, 212.
 Milan, 158, 167, 185.
 Millot, 89.
Misanthrope (Le), 210.
 Misène, 151.
Moallakai, 239.
 Mohl, 48.
 Molière, 210, 215, 225, 231, 233, 234.
 Monmerqué, 209.
 Monmouth (Geoffroy de), 272, 278, 279.
 Montaigne, 217.
 Montalembert (de), 128, 152, 237.
 Mont-Cassin, 148, 149, 151, 152, 163, 164, 170.
 Montesquieu, 190.
 Montlosier (de), 89.
 Motarrézi, 200.
 Munk, 207.
 Muzzarelli, 120.
Mystique chrétienne, 296.
 Myvyr, 254.

 Naples, 150, 151, 170.
 Napoléon I^{er}, 123.
 Naudet, 247.
 Navarre (Collège de), 80.
 Navone (Place), 244.
 Nazaréen, 148.
 Nennius, 269, 270, 272, 273.
 Nicée (Concile de), 76.
Niebelungen, 263, 276.
 Niebuhr, 222.
 Niger, 205.
 Noël, 226.
 Nogaret, 178.
 Nola, 244.
 Normand, s, 50, 278.
 Normandie, 20, 101, 102, 252.
 Northumbrie, 109.
 Northumbrien, 298.
 Norvège, 167, 272, 295.
Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque du Roi, 221.
 Novella d'Andréa, 224.
 Novgorod, 278.

 Ocadh (Foire d'), 239.

Occident, 192, 253, 255, 291-293.
 Olivet (d'), 227.
 Olympe, 215.
 Ombrie, 30.
 Orcades, 294.
 Orient, 176, 192, 199, 201, 203-205, 207, 208, 245.
 Orose (Paul), 240.
 Ossian, 253, 287, 288.
 Owain, 265, 279.
 Owenn (Chevalier), 259, 296, 298.
 Owenn (D^r), 254, 281.
 Oxford, 260, 261, 279.
 Oxus, 205.
 Ozanam, 287, 299.
 Pacca (Cardinal), 121.
 Padoue, 224.
 Padoue (Université de), 224.
 Palaprat, 209.
 Palatine (Princesse), 247.
 Panathénées (les), 243.
 Panthéon d'Agrippa, 156.
 Paris, 27, 31, 48, 57, 139, 140, 158, 172, 188, 209, 223, 227, 229, 234, 275, 279, 285.
 Paris (Paulin), 275.
Paroles d'un Croyant, 129, 138, 164.
 Parthénon, 243.
 Pascal, 232.
 Pasquale, 126.
 Pastoret (Marquis de), 223.
 Pausanias, 270.
 Pavie, 185.
 Pélage, 295.
 Pellisson, 227, 229.
 Pénélope, 73.
Perceval le Gallois, 258, 283.
Pérédur, 258, 265, 275, 279, 281-283.
 Pétrarque, 169, 182.
 Pharae, 270.
Phédon (Le), 225.
 Philippe II, 196.
 Philippe le Bel, 46, 50, 152, 212.
 Pie V, 156.
 Pie IX, 124, 148, 153, 169.
 Piémont, 184, 185.
 Pindare, 221, 240.
 Piranesi, 102.
 Pisans, 175.
 Piscopia (Hélène), 224.
 Pise, 183.
Plaideurs (Les), 234.
 Platon, 80.

Pline, 104, 293.
 Plotin, 84.
 Plutarque, 45, 298, 299.
 Pologne, 260.
Polyptyque, 98.
 Pompéi, 59.
 Pomponat, 155.
 Porphyre, 84.
Portraits contemporains, 133.
 Port-Royal, 43, 144.
 Price de Crickhowel (Thomas), 254.
Prière du Soldat (La), 163.
 Procope, 188, 190-196, 198, 299.
 Protée, 11, 201.
Psautier du Pèlerin (Le), 163.
Puits de Saint-Patrice, 296.
Purgatoire de Saint-Patrice, 295, 297, 299.
 Pwyl, 265.
 Pyrénées (Paix des), 246.
 Quedlinburg, 265.
 Quesnel (Père), 33.
 Quinet, 180.
Quinze Joies de mariage (Les), 210.
 Quirinal, 168.
 Raphaël, 59, 243.
Récits des Temps mérovingiens, 86, 99.
 Rees (William), 254, 292.
 Réforme, 155.
 Reims, 211.
 Reinaud, 199, 204.
Relics of Irish Poetry, 287.
 Rémusat (Abel), 245.
 Renaissance, 18, 31, 88, 168, 178, 242, 243, 245.
 Rennes, 128, 285.
 République cispadane, 224.
 Restauration, 60, 89, 93, 99, 119, 134.
 Révolution (1830), 133.
 Révolution (1789), 16, 17, 24-26, 46, 49-52, 83, 94, 95, 116, 154, 155, 185, 236.
Révolutions d'Italie (Les), 180.
Revue britannique, 265, 297.
Revue des Deux Mondes, 24, 55, 109, 209, 252.
 Rhin, 58, 207.
 Rhône, 134.
 Richelieu, 46, 228, 230.
 Rienzi, 187.
 Robert le Fort, 176.

- Rollin, 34, 144.
 Romains, 45, 160, 193, 211, 240, 298.
Romans de la Table Ronde et les Contes des anciens Bretons (Les), 279.
 Rome, 20, 88, 102, 109, 120, 122, 124-127, 157, 166-168, 170, 181, 186, 191, 240, 241, 244, 255, 256, 290.
 Rouen, 46.
 Rousseau, 58.
 Rovère (la), 167.
 Royale (Place), 82.
 Royer-Collard, 70.
 Rückert (Frédéric), 207.
 Ruhnkenius, 224, 226.
 Russe, 278.
 Sacy (Baron Silvestre de), 31, 32, 199, 200, 222, 223.
 Sacy (Ustazade-Silvestre de), 24, 27, 29-31, 33-35, 39, 41-45, 49, 50.
 Sahara, 191.
 Saint-Ange (Pont), 240.
 Saint-Antoine (Église de), 224.
 Saint-Asaph, 292.
 Saint-Augustin, 121.
 Saint-Benoît (Ordre de), 170.
 Saint Bernard, 138.
 Saint Brandan, 22, 259, 264, 277, 293-295, 300, 301.
 Saint Cadoc, 286.
 Saint Colomban, 288, 291.
 Saint-Croix, 32.
 Saint-Cyran, 33.
 Saint David, 293.
 Saint-David (Église de), 291.
 Sainte-Alliance, 94.
 Sainte-Beuve, 133.
 Sainte Catherine, 211.
 Sainte-Élisabeth (Église), 219.
 Sainte-Geneviève (Montagne), 75.
 Saint Fursy, 298.
 Saint-Germain-des-Prés, 97.
 Saint Iltud, 286.
 Saint Jean, 290.
 Saint Keivin, 269.
 Saint Louis, 187, 212.
 Saint Malo, 293, 299.
 Saint Marc, 166.
 Saint-Marc (de Venise), 165.
 Saint-Maur (Congrégation de), 97, 116.
 Saint Michel, 211.
 Saint Patrice, 22, 253, 277, 287-289, 295, 296, 300.
 Saint-Patrice (Puits de), 130.
 Saint Paul, 38.
 Saint-Paul-hors-les-Murs, 170.
 Saint Pierre, 152, 168, 169.
 Saint-Pierre, 240.
 Saint Pol de Léon, 293.
 Saint Renan, 293.
Saints de Bretagne (Les), 292.
Saints du Pays de Galles (Les), 292.
 Saint-Siège, 181.
 Saint-Simon, 94, 194.
Saint Patrick's Purgatory, 296.
 Saint-Sulpice (Compagnie de), 119.
 Saint Tenenan, 293.
 Saint-Vital de Ravenne, 188.
 Sale (Antoine de la), 210.
 Salluste, 240.
 Samuel, 286.
 San-Marte, 265, 270.
 Santa-Rosa, 58.
 Santeul, 43.
 Saron, 165.
 Saroudj, 202, 203, 205.
 Sarrasins, 50.
 Savonarole, 133, 187.
 Saxon, s, 109, 272, 273.
 Scandinaves, 294.
 Schlegel (Frédéric), 219, 222.
 Schlegel (W.), 284.
 Schleiermacher, 65.
 Schulz (A.), 265.
 Scott (Walter), 90, 202.
Séances de Hariri (ou Mekâmât), 199, 201-203, 205, 206.
 Séguier, 233.
 Seldjoukides (les), 200.
 Semifonti, 177.
 Serbes, 273.
 Serizay (de), 229.
 Serpente (Rue), 32.
 Sforza, 167, 178.
 Shakespeare, 277.
 Shetland (Iles), 294.
 Sidoine Apollinaire, 175.
 Siennois, 175.
 Silésie, 94.
 Simon (Richard), 116.
 Sismondi, 173.
 Slave, s, 53, 192, 193.
 Socrate, 118.
Soirées de Saint-Petersbourg (Les), 117.
Songe de Maxen Wledig (Le), 258, 265.
Songe de Rhonabwy (Le), 262, 265.
 Sparte, 56, 177.

- Spinoza, 65.
 Staël (M^{me} de), 217.
 Staufen (le), 178.
 Stephens, 286.
Storia della badia del Monte Cas-
sino, 152.
Storia della lega lombarda, 149.
Storia di Bonifazio VIII e de
suoi tempi, 152.
 Strasbourg, 222.
 Strauss (David), 142.
 Suède, 167.
 Suso (Henri), 35.
Symbolique et Mythologie des
anciens Peuples..., 219.
 Symmaque, 54.
 Syrie, 200.

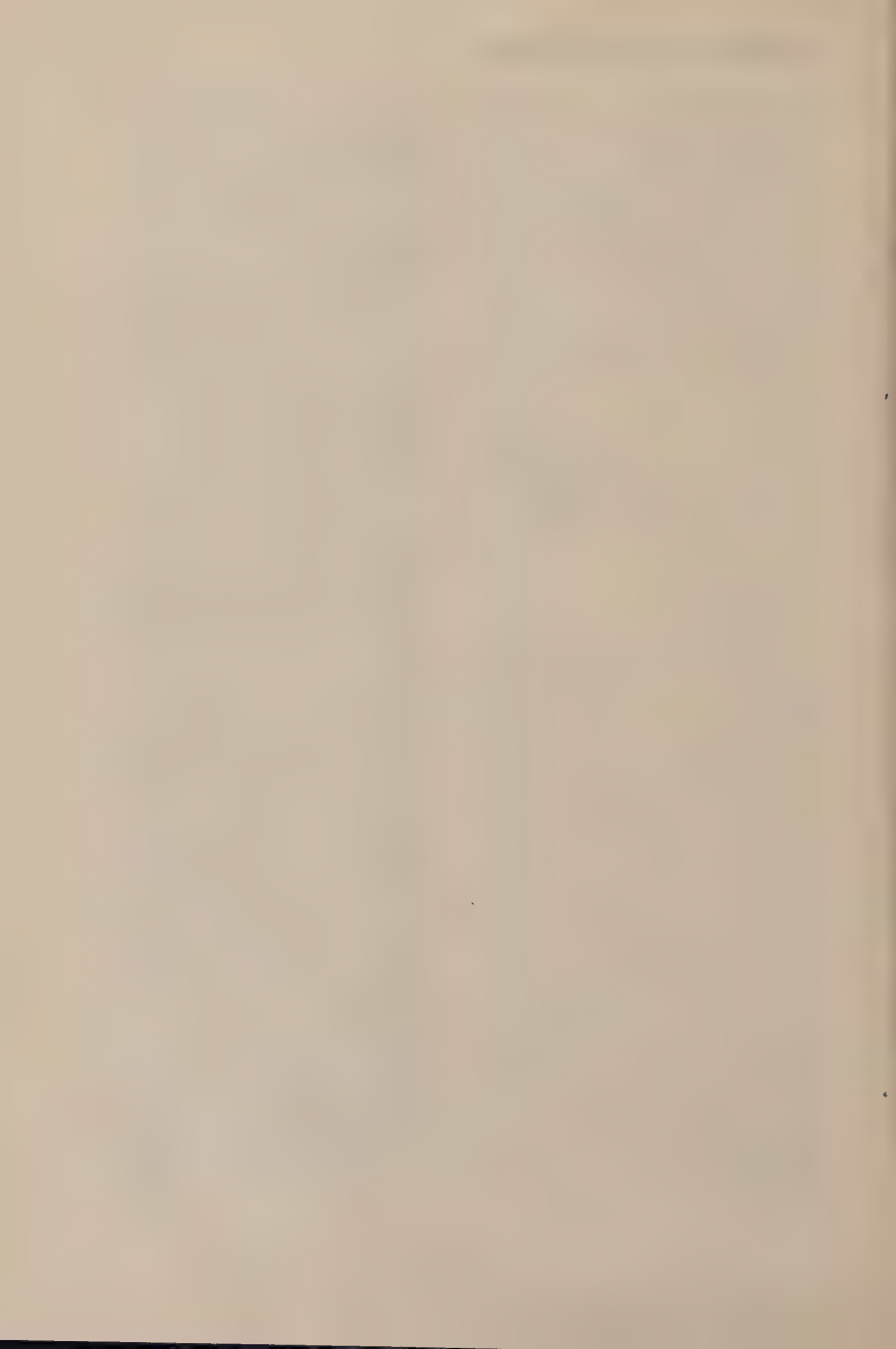
 Table Ronde, 262, 274, 277, 278, 281.
Table Ronde (Romans de la), 43.
 Taliésin, 260, 265, 272, 283-285.
 Tambroni (Clotilde), 224.
Tartuffe, 210, 225.
 Tauler, 35.
 Tchéou, 48.
Tchéou-li, 48.
 Techener, 275.
 Terreur (la), 26, 173, 189.
 Tertullien, 109.
Théâtre français au moyen âge (Le),
 209.
 Thébaïde, 38.
The ecclesiastical antiquities of the
Cimry, 292.
 Theil (du), 32.
The Mabinogion from the Llyfr
Coch of Hergest..., 254.
 Théodora, 188, 190, 191, 195, 198.
 Théodorat, 178.
 Thierry (Augustin), 86, 88-105,
 107, 108, 259, 290.
 Tibre, 171.
 Tigre, 191, 200.
 Tilbery (Gervais de), 270.
 Tite-Live, 45, 88, 240.
 Tomasini, 224.
 Toscane, 184.
 Tosti (Dom Luigi), 16, 148-151,
 157-159, 161, 163, 166, 170, 171,
 Tours, 291.
 Trente (Concile de), 156, 169.
 Tresvaux (Abbé), 292.
Triades (Les), 298.
 Tudesque (le), 159.
 Tundale, 298.
 Tzetzés, 299.

 Ugolin de la Gherardesca, 159.
 Uhland, 59.
 Urbin, 167.
 Usk (l'), 265.
 Uther Pendragon, 272.

 Valère Maxime, 240.
 Valois (les), 25.
 Vanini, 155.
Variétés littéraires, morales et his-
toriques, 27.
 Vatican, 152, 167, 168, 183, 188,
 243.
 Vaughan, 260.
 Védas (les), 42.
 Velly, 89, 90, 95.
 Venise, 158, 161, 165, 166.
 Venise (République de), 161.
 Vérone, 184.
 Versailles, 195.
 Venance (Jean de), 133, 187.
Vie de Jésus (de Strauss), 142.
Vie de saint Thomas d'Aquin, 85.
 Villani, 240.
 Villemain, 58, 98.
 Villemarqué (de la), 254, 257, 264,
 269, 279, 280, 282, 285-287, 291,
 299.
 Villoison, 32.
 Vincent, 221.
 Virgile, 240.
Virorum illustrium elogia, 224.
 Visconti, 167, 178.
Vita D. Ruhnkenii a Wytttenbachio
scripta, 224, 226.
 Voiture, 230.
Voix de Prison, 138.
 Voltaire, 29, 80, 82, 116, 155, 230.
 Volga, 205.
 Voss (J. H.), 219.
Voyant du XIX^e siècle (Le), 163.
 Vulci, 244.

 Wace (Robert), 278.
 Washington, 187.
 Welcker, 299.
 Werther, 57.
 Wilkins, 279.
 Williams (John), 292.
 Witikind, 289.
 Wolf, 222.
 Worsaae, 270.
 Wright (Th.), 296, 298, 299.
 Wytttenbach, 218, 224, 225.

 Xérès, 205.



TRADUCTION DES TEXTES LATINS

Page 38. De quoi vivre et de quoi se vêtir (Ancien Testament, *Deutéronome*, X, 18). — Le texte de saint Paul (*Épître à Timothée*, VI, 8) est un peu différent par la forme : *Habentes... alimenta et quibus tegamur...*, « Ayant de quoi nous nourrir et de quoi nous couvrir... ».

Page 43, ligne 13. Jour de colère. (Premiers mots de l'hymne des morts de la liturgie catholique.)

Page 43, ligne 28. Elle m'a été utile autrefois dans mon enfance.

Page 53. Le monde romain.

Page 65. Heureuse faute.

Page 94. Les esprits s'enflammèrent (Ovide, *Métamorphoses*, II, 87).

Page 96. Auxquelles on s'adonne dans l'ombre du cabinet.

Page 133. La censure pardonne aux corbeaux, elle s'acharne contre les colombes. (Juvénal, *Satires*, II, 63.)

Page 141. Recueil du droit germanique ancien.

Page 152, note 3. Sur les instructions expresses des RR. Cardinaux... de la part de S. S. le Pape Clément V, qui le leur avait prescrit plus d'une fois.

Page 167, ligne 7. Jamais un Français ne chantera au Saint-Siège.

Page 167, ligne 9. Patriarcat.

Page 178. Plus petit que Dieu, mais plus grand que l'homme.

Page 223. La République.

Page 224, ligne 34. Éloges des hommes illustres.

Page 224, ligne 39. Vie de Ruhnkenius (traduction latine de Ruhnken).

Page 225. Pour les femmes savantes.

Page 226, ligne 10. Ruhnkenius n'était pas sans expérience de l'amour.

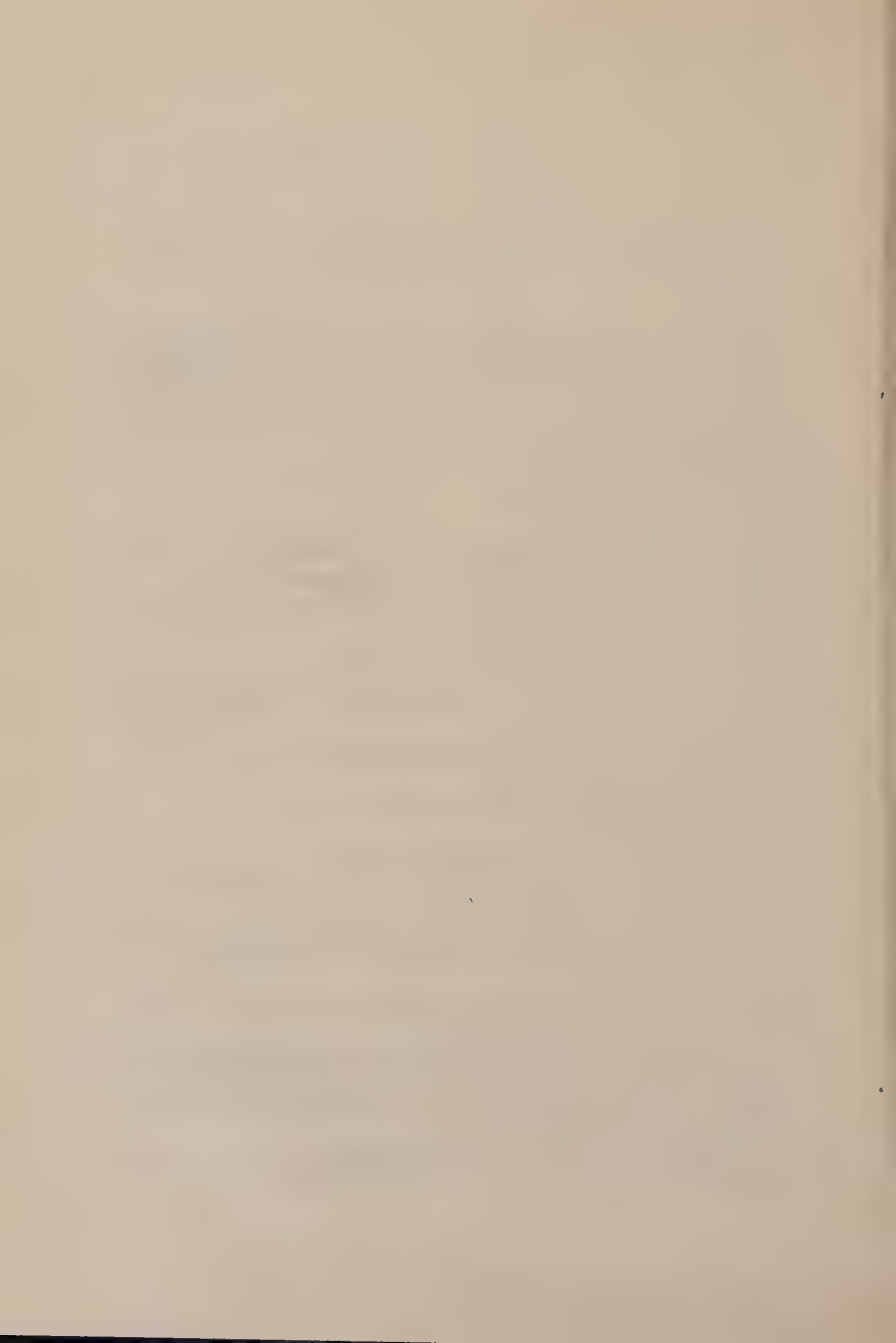
Page 226, note. Vie de David Ruhnken, par Wyttenbach.

Page 243. Sanctuaire.

Page 271, note 1. Elle dit que, si elle était dans un bois, elle entendrait bien les voix qui viendraient à elle.

Page 279, note 1. « Quant aux Bretons d'Armorique, lorsqu'ils viennent dans ce royaume, ils doivent être accueillis et protégés dans le royaume comme d'honnêtes citoyens qui font partie de l'ensemble de ce royaume : ils sont sortis autrefois du sang des Bretons de ce royaume. » Wilkins, *Lois anglo-saxonnes*, p. 206.

La traduction française est due à M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de l'Université.



MÉLANGES D'HISTOIRE
ET DE VOYAGES



INDEX DES NOMS PROPRES

- Abbasides, 503, 504.
 Abd-Allah, 506.
 Abd-el-Kader, 379, 543.
 Abencérages, 523.
 Abou-Bekr, 538.
 Abou-Kamira, 410.
 Aboul-Abbas, 537.
 Aboul-Anbas, 507.
 Abou-Mohammed, 510.
 Abou-Roasch, 345.
 Abou-Temmam, 517, 518.
 Abraham, 331, 409, 511, 535, 539.
 Abydos, 339, 340, 343, 344, 352, 355, 358.
 Abyssins, 321, 598.
 Académie (de Platon), 369.
 Académie des inscriptions et belles-lettres, 623, 659, 660, 662, 663, 665, 689, 692, 694, 695.
Académie des inscriptions et belles-lettres, 440, 694.
 Académie française, 465, 467, 656.
 Achéménides, 410.
 Achille, 422.
 Achradine, 398.
 Aci-Castello, 402.
 Aci-Reale, 386, 401, 402.
 Acis, 402.
 Acragas, 384.
 Acropole, 427.
 Actium (Vainqueur d'), 429.
 Adrien, 437, 438, 446, 450, 451, 456.
 Afghanistan, 531.
 Afrique, 331, 348, 375, 393, 397, 541-545, 547, 548, 549, 551, 552, 554, 557, 616.
 Agamemnon, 359.
 Agen, 468.
 Agnetz, 476, 483.
 Agrigente, 394-397.
 Agrigentins, 395, 397.
 Agrippa, 425, 435.
 Agrippine, 425, 434, 440.
 Ahmed-Ibn-Abi-Douad, 505, 506.
 Ahmed-Ibn-Houd, 528.
 Albani (Villa), 445, 447.
Album de Villard de Honnecourt, 472.
 Alde, 530.
 Alexandre, 323, 362, 611.
 Alexandre (le grammairien), 448.
 Alexandre Sévère, 433.
 Alexandrie, 341, 363, 371, 632, 639, 641.
 Alexandrie (Bibliothèque d'), 617, 639.
 Alexandrie (École d'), 608, 611, 617, 636.
 Alger, 556.
 Algérie, 372, 531, 550, 551, 555, 563.
 Alhambra, 524.
 Ali, 420, 513, 518.
 Ali, fils de Djoneid-Eskafi, 507.
 Ali, fils de Salih, 509, 510.
 Ali l'Almoravide, 526.
 Alkamo, 382, 388, 389.
 Allemagne, 311, 321, 362, 377, 471, 477, 542, 614, 620-623, 643, 649, 650, 659, 660, 662, 674, 683, 689, 700, 701, 705.
 Allemand, s., 382, 462, 623.
 Almansour, 504.
 Alphonse le Savant, 528, 529.
 Alsace, 466.
 Altino, 455.
 Amari, 374, 380, 381, 390.
 Aménemha (Dynastie des), 342, 344.
 Aménophis III, 345.

- Aménophis (Dynastie des), 337.
 338, 354, 361.
 Amérique, 435.
 Amiens, 470, 471, 488.
 Amosis, 337.
 Ampère (J. J.), 445, 446, 462, 658.
 Amten, 359.
 Anabase, 409.
 Anapus, 399, 400.
 Andalousie, 526.
Ane amoureux (L'), 507.
 Angers, 571.
 Anglais, 365, 584, 677.
 Angleterre, 365, 406, 407, 477, 659, 677, 683.
 Anglo-Saxons, 617.
 Angoumois, 482.
 Anjou (Maison d'), 377.
Annales des Pontifes, 659.
 Annus Vêrus, 447, 458.
 Ansar (les), 505, 538.
 Anti-Liban, 375.
 Antioche, 452, 453.
Antiquités égyptiennes et les Feuilles de M. Mariette... (Les), 336.
Antiquités judaïques (*Ant. jud.*), 425.
 Antonin, 437, 438, 448, 449, 452, 456.
 Antonins (les), 441, 638.
 Anubis, 347, 358.
 Apapus (Dynastie d'), 344.
Aperçu de l'Histoire d'Égypte, 341.
 Aphrodisias, 398.
 Aphrodite, 612.
 Apis, 337.
 Apollodore, 609.
 Apollonius de Chalcis, 448.
 Apollonius de Rhodes, 609.
 Apollonius Dyscole, 632, 633, 636, 638-640, 642.
Apollonius Dyscole. Essai sur l'Histoire des Théories grammaticales dans l'Antiquité, 632.
 Arabe, s, 321-328, 353, 376, 380, 382, 383, 419, 420, 423, 505, 514, 518, 523, 525, 526, 529, 532, 539, 542-547, 549, 551, 552, 554, 645.
 Arabes d'Espagne, 520, 521.
 Arabie, 331, 339, 531, 539, 543, 546, 548, 606.
 Arafat (l'), 535.
 Aranjuez, 703.
 Arban, 410, 411.
 Archiloque, 611.
 Archimède, 368, 614.
Archimède (L'), 391, 394, 397.
 Aréopage (l'), 427.
 Aréthuse, 375, 400, 401.
 Arioste (l'), 418, 678, 683.
 Aristée, 617.
 Aristophane, 360, 427, 436, 604, 611.
 Aristote, 326, 611, 614, 618, 633, 634.
 Arles, 470, 481.
 Armachis, 355.
 Armais, 353.
 Arméniens, 598.
 Arminius, 541.
 Arrien, 615.
 Arsacides, 410.
 Arthur (Cycle d'), 684.
A second series of the monuments of Nineveh..., 405.
Asiatic Researches, 595.
 Asie, 331, 337, 343, 530, 541, 543, 546, 577.
 Asie Mineure, 531.
 Asmonéens, 329.
 Assemblée nationale (1871), 312.
 Assise, 498.
 Assyrie, 362, 408-411, 571.
 Assyriens, 413.
 Athénée, 609.
 Athènes, 324, 365, 368, 369, 396, 427, 436, 574, 610.
 Athéniens, 368, 396, 399, 427.
 Atlantique, 543.
 Atlas, 554.
Atlas ethnographique, 597.
 Atotthis, 344, 356.
 Aubriot (Hugues), 496.
 Aubry, 491.
 Audigier, 678.
 Auguste, 425, 427, 429-433, 435-437, 467, 614.
Auguste, sa Famille et ses Amis, 424.
 Aulu-Gelle, 613.
 Aumale (Duc d'), 491.
 Aurélius Victor, 444, 459.
 Auvergne, 479.
Avenir de la Science (L'), 308.
 Avidius Cassius, 441-444, 450-455, 458, 460.
 Avignon, 490, 680.
 Baalbek, 487.
 Babel, 414.
 Babylone, 321, 322, 324, 326, 328,

- 338, 362, 364, 405, 411, 414, 415.
 Babyloniens, 357.
 Bacon (Roger), 326.
 Baena, 529.
 Bagdad, 409, 419, 422, 504, 505,
 508, 509, 517, 518.
 Bagheria, 388.
 Baguir, 514.
 Baïa, 403.
 Balbi, 597.
 Bâle, 620.
 Bali, 595, 598.
 Barak, 361.
 Barbarie, 382, 543, 569.
 Barbette, 495.
 Barbier de Meynard, 416, 502,
 503.
 Barlaam, 617.
 Barthélemy, 660.
 Bassæus, 458.
 Baudouin d'Avesnes (Chronique
 de), 673.
 Baudouin de Ninove, 673.
Baudoin de Sebourg, 685.
 Bavian, 410, 411.
 Béatrix, vierge d'Ornacieu, 668.
 Beaufort, 660.
 Beauvais, 475, 485, 486, 499.
 Beauvaisis, 475.
 Bédouin, 546, 547.
 Bedreschin, 345.
 Belgique, 659.
 Bellaguet, 653.
 Bélus (Tour de), 411.
 Beni-Comadih d'Almérie, 525.
 Beni-Hassan, 342, 351, 361, 366,
 370.
 Beni-Houd, 528.
 Beni-Israël, 361.
 Benou-Amir, 515.
 Bensen, 629.
 Berbère, s., 525, 553-555, 565, 566,
 570, 571.
 Berlin, 359, 369, 620.
 Bérose, 413.
 Berri (Duc de), 494.
 Bertrand de Got, 680.
 Bethmann, 465.
 Beulé, 424-427, 429, 431-435, 438,
 439.
 Biban-el-Molouk, 351, 370.
 Bible, 380, 598, 618, 645, 670.
 Bibliothèque impériale, 344.
 Bibliothèque nationale, 339, 465,
 472, 531.
Biographie universelle, 659.
 Biot (Édouard), 576-578, 581, 584,
 589.
 Blanche de Castille, 672, 677.
 Blau, 390.
 Boccace, 617, 675, 683.
 Bochart, 409.
 Boèce, 616.
 Bohême (Rois de), 493.
 Bohtori, 513, 514, 517.
 Boileau, 436.
 Boissonade, 655.
 Bologne, 497.
 Bonghi, 381, 387.
 Boniface VIII, 680.
 Bonn, 462, 603, 620, 629.
 Bopp, 321, 633, 660.
 Bordeaux, 312.
 Borgetto, 388.
 Borghesi, 441, 442, 447, 453-455.
 Borgia (les), 434, 439.
 Borromée (Charles), 524.
 Borysthène, 427.
 Bossuet, 325.
 Botta, 406-408, 410.
 Bouddha, 468, 583.
 Bougie, 534.
 Boulaq, 336, 338, 339, 345, 349,
 354, 355, 361.
 Bourbon (Maison de), 312, 385.
 Bourgogne (Maison de), 494.
 Bracciolini (Poggio), 617.
Brahmanas, 322.
 Brahmanes, 595.
 Bramante, 500.
 Bretagne, 475.
 Brial (Dom), 663.
 Brocard, 667, 668.
 Brockhaus, 628.
 Brugsch, 341, 345.
 Brumaire (18), 311.
 Bruneau (Clos), 670.
 Brunelleschi, 498.
 Bruni (Leonardo), 617.
 Brutus, 431, 448.
 Burnouf (E.), 309, 594, 633, 647,
 649.
 Burnouf (J.-L.), 657.
 Burrhus, 456.
 Byzance, 478.
 Byzantins, 382, 551.
 Caaba (la), 532, 535, 536.
 Cabale (la), 624.
Caesares, 444, 445, 459.
 Cafrerie, 543.
 Cagliostro, 395.

Caire (Le), 336, 345, 369, 371, 532, 546.
Cakduntal, 649.
 Calatafimi, 390.
 Calcutta, 321, 595.
 Caligula, 430, 434.
 Calmann-Lévy, 307.
 Cambrai, 472.
 Cambridge, 472.
 Cambyse, 336.
 Campo-Santo (de Pise), 499.
Cancionero, 529.
 Canino (Prince de), 380.
 Canizzaro, 381.
 Cantorbéry, 477.
 Capétiens, 681.
 Capote, 430.
 Capitole (Musée du), 445, 458.
 Capitolin, 443, 444, 446, 449-452, 455-457, 459.
 Caprée, 375.
 Capri, 403.
 Caracalla, 437, 451.
 Carie, 398.
 Carlsbad, 403.
 Carmes (École des), 690.
Carmina Burana, 674.
 Carthage, 393, 551, 612.
 Carthaginois, 321, 382, 389, 551, 570.
 Casamicciola, 404.
 Casaubon, 318.
 Cassel, 620.
 Cassiodore, 616.
 Cassius, 431.
 Castalion (Sébastien), 641.
 Castellamare, 388.
 Castelvetro, 392.
 Castillan, 529.
 Castille (la), 529.
 Catalfano (Mont), 375.
Catalogue du Musée de Boulaq, 346.
Catalogue général des manuscrits....
 686.
 Catane, 386, 401, 402.
 Catena (la), 376.
 Caton, 431, 448.
 Caucase, 321, 595, 596.
 Cavallari, 380, 393, 398.
 Caylus, 675.
 Cécrops, 365.
 Cefalù, 376, 380, 387, 392.
 Célestins (les), 498.
 Celtes, 465, 552.
 Cent ans (Guerre de), 477.
 Cervantes, 678, 683.
 César, 428-430, 432.

Césars (les), 424, 430, 434.
 Ceylan, 531, 595.
 Chambord (Comte de), 312.
 Chamites, 547.
 Champagne, 475.
 Champollion, 309, 366.
 Chanaan, 332.
 Chananéens, 547.
Chanson de Roland (La), 685.
 Chantilly, 700.
 Charlemagne, 323, 419, 664, 668, 678, 684.
 Charlemagne (Lycée), 654.
 Charles V, 469, 491, 493, 681.
 Charles VI, 493.
 Charles VII, 671.
 Charles X (Musée), 349.
 Charles Martel, 677.
 Chartres, 470, 473, 474, 476, 486.
 Charybde, 403.
 Chateaubriand, 470.
 Chaucer, 683.
 Chelles (Jean de), 476.
 Chéops, 344, 352, 355, 356, 367, 373.
 Chéphren, 344, 350, 355, 367.
 Cherbonneau, 548.
 Chérée, 430.
 Chérémon, 639.
 Chevallet (A. de), 461, 463.
 Chiaia, 403.
 Chiaramonti (Palais), 376.
 Chimène, 527.
 Chine, 322, 324, 328, 338, 350, 357, 360, 363-365, 533, 534, 576-578, 581-589, 592, 606.
 Chinois, 357, 577, 585, 586, 590-592, 602, 634.
 Chons, 363.
Chrestomathie grecque, 655.
 Christ (le), 529.
 Chrysoloras (Emmanuel), 617.
 Chypre, 391.
 Cicéron, 623, 639, 657, 658, 689.
 Cid (le), 520, 527-529.
 Cideville, 661.
 Cimabué, 498.
 Cimon, 360.
 Claude, 430, 639.
 Clémencet (Dom), 662.
 Clément (Dom), 662.
 Clermont, 483.
 Clotaire, 340.
 Cochomé (Pyramide de), 345.
Code de Justinien (Cod. Just.), 457.
 Cœur (Jacques), 495.

- Colart de Laon, 500.
 Colebrooke, 649.
Collection orientale, 416.
 Collège de France, 317-320, 416, 704.
 Cologne, 477.
 Colomb (Dom), 662.
 Commode, 437, 442, 444, 445, 447, 451, 457, 458, 460.
Commodus, 442, 443.
Complainte (La), 677.
Complainte de Jérusalem (La), 677.
 Conde (Joseph), 520, 521, 523.
 Conestabile, 381.
Confessio Goliae, 674.
 Confucius, 581-583, 586, 587, 591.
 Constance (Concile de), 671.
 Constantin, 481.
 Constantinople, 406, 531, 545, 669.
 Conti (Commandant), 391.
 Coran (le), 321, 536, 546, 555, 613, 645.
 Coray, 655.
 Corbie (Pierre de), 476, 484.
 Cordici, 390, 391.
 Cordoue (Califat de), 525.
 Corippus, 555.
 Cormont (Thomas de), 476.
 Corneille, 614.
 Couba (la), 376, 379.
 Concy (Raoul de), 476.
 Cousin (Victor), 467, 657, 687.
 Crawford, 595, 597.
 Crécy, 491.
 Crevier, 671.
 Criméen, 546.
 Crimissus, 389.
 Croatie, 384.
Cronica general, 528, 529.
 Cruice (Abbé), 690.
 Ctesias, 408.
 Cumas, 618.
 Cusa, 381.
 Cuvier, 415.
 Cyanée (Fontaine), 399, 400.
 Cyanée (Nymphé), 400, 401.
Cypriaques (Les), 610.
 Cyrus, 323.

 Dabot, 653.
 Dacier (M. et M^{me}), 614.
 Dagon, 413.
 Dakiki, 419.
 Damas, 375, 409.
 Damiron, 687, 690.
 Danaüs, 365.

 Dante, 483, 664, 672, 673, 679.
 Darcel (Alfred), 472.
 Darmstadt, 620.
 Darwin, 394.
 Daumas (Général), 543.
 Daunou, 647, 656, 663, 666, 678, 679, 685, 688.
 David, 325, 366.
 David d'Angers, 470.
 Dawrak, 506.
 Débora, 361.
 Dèce, 363, 664.
 Décembre (Deux), 311.
 Defrémy (C.), 530, 531.
 Deir-el-Bahari, 370.
 Delhi, 533, 534.
 Delisle (Léopold), 694.
Della architettura gotica, 478.
 Dellys, 563.
 Démétrius de Phalère, 617.
 Démosthène, 427, 514.
 Denderah, 358, 368.
Denkmaeler aus Ägypten une Aethiopien, 346.
 Denys d'Halicarnasse, 613.
 Denys le Tyran, 398.
De officiis ad pueros, 655.
 Descartes, 318, 614.
Désert et le Soudan... (Le), 540.
Description de la Ville de Paris, 491.
 Despautère, 633.
Deux Chevaux (Les), 675.
Dialogue de la République, 658.
Dictionnaire étymologique et comparé des Langues romanes, 462.
 Diez, 462.
Digeste, 457.
 Dioclétien, 664.
 Diodore de Sicile, 348, 395.
 Diogène, 513.
 Diogène Laërce, 384, 609.
 Diogénète, 448.
 Dion Cassius, 440, 441, 443, 444, 450-452, 455-457, 460.
Discoveries in the ruins of Nineveh and Babylon..., 405.
Dissertationes, 615.
Dit d'Aventures, 678.
Dit de Vérité (Le), 677.
Divine Comédie (La), 672.
 Djainas, 595.
 Djaucak, 505.
 Doell, 629.
 Domitien, 430, 437.
 Donat, 633.
Don Quichotte, 678.

Dormi secure, 669.
 Dozy (Reinhart), 520, 522-529.
 Dresde, 620.
 Du Boulay, 672.
 Du Camp (Maxime), 353
 Durand, 632.
 Duveyrier, 553, 556.
 Dyscole (voir Apollonius).
 Ebrard, 390.
Éclésiaste (L'), 326, 334, 635.
 Eckhel, 446.
 École des Chartes, 664, 704.
 École des Hautes-Études, 704.
 École normale, 657, 706.
 École polytechnique, 706.
 Écosse, 671.
 Écosse (Rois d'), 493.
 Écouen, 690.
 Edda, 598.
 Édesse (École d'), 618
 Edfou, 358.
 Édrisi, 380.
 Égée (Mer), 366.
 Egger, 308, 632, 639, 640-643.
 653, 687.
 Égypte, 322, 324, 326, 336-346,
 349, 350, 354, 356-367, 370-372,
 396, 400, 531, 543, 545, 552, 571,
 639, 641.
 Égyptiens, 348, 354, 357, 365, 413.
 Eichhorn, 321.
Éléments de géométrie (d'Euclide),
 326.
 Éléphantine, 341, 344, 345.
 Élie, 670.
 Élien, 609.
 Ellasar, 409.
 Empédocle, 383, 384, 392, 394.
 Empire (1^{er}), 372.
 Empire romain, 323, 324, 330, 337,
 429, 437, 441, 452, 614, 660.
L'empire romain à Rome (L'), 445.
 Empire (Second), 308, 315.
Encyclopédie des gens du monde,
 659.
Énéide (L'), 417.
 Épictète, 448, 604, 615.
 Épicure, 395.
Épigones (Les), 610.
 Épipole, s, 398, 399.
Epistulae (de Marc-Aurèle), 447.
 Épomée (Volcan), 404.
 Ératosthène, 343.
 Erechthéion, 390.
 Ernesti, 662.

Éryx (Monte San-Giuliano), 390,
 391.
 Escayrac de Lanture (d'), 538,
 540, 541, 544-546, 548.
 Eschyle, 360, 610, 648.
 Esclavons, 525.
 Esneh, 358.
 Ésope, 611.
 Espagne, 333, 355, 464, 520, 522, 524,
 525, 527, 528, 542, 547, 552, 616.
 Espagnols, 326, 382, 689.
*Essai philosophique sur la Forma-
 tion de la Langue française*, 401.
Essai sur le pali, 594, 595.
*Essai sur l'Histoire de l'Instruction
 publique en Chine*..., 576.
Essai sur Marc-Aurèle, 445, 455, 458.
 Estienne (Henri), 318, 462, 530.
 États pontificaux, 333.
 Éthiopiens, 598.
 Etna, 386, 387, 401, 403.
Études sur la Grammaire védique,
 643.
 Euclide, 326, 614.
 Eudes Rigaud, archevêque de
 Rouen, 670.
 Euphrate, 410, 413, 414, 618.
 Euripide, 610.
 Europe, 314, 323, 333, 373, 377,
 383, 400, 406, 407, 414, 435, 438,
 469, 477, 478, 490, 493, 500, 520,
 524, 530, 534, 574, 576, 577, 590,
 599, 617, 648, 662, 666, 671, 675,
 683, 684, 690.
 Européen, 323.
 Euthydème, 610.
 Évangile, 327, 377.
Évangile selon saint Jean (Joann.)
 624.
 Ewald, 620.
 Fabia, 456.
 Fadilla, 453, 454.
 Faidherbe, 553.
Fastes consulaires, 455.
 Fauchet, 675.
 Fauriel, 309, 417, 666, 685, 687.
 Faustine (Impératrice), 440-447,
 449-459.
 Fayoum, 345.
 Fécamp, 474.
 Fichte, 637.
 Fiorelli, 381.
 Firdousi (Aboulkasim), 416, 420-
 423.
 Firmus, 442.

- Flamel (Nicolas), 497.
 Flandin, 407.
 Flandre, 475, 492, 683.
 Fleischer, 628.
 Fleury, 665.
 Florence, 380, 496, 497, 574.
 Fo (ou Fo-tho), 583.
 Fontenelle, 656.
 Forio, 404.
 Fort-Napoléon, 571.
 Fouarre (Rue du), 670, 672, 703.
 Fra Angelico, 332.
 Français, 365, 382, 387, 477, 522, 551, 638, 661.
 France, 309-312, 314, 315, 324, 333, 340, 349, 379, 388, 406, 416, 428, 464, 466, 471, 472, 474-480, 482, 484, 489, 490, 492-494, 496, 497, 499, 500, 523, 550, 556, 622, 625, 628, 633, 638, 657, 660, 662, 666, 667, 670, 675, 677-684, 691, 695, 697, 700, 704, 705.
 France (Université), 655, 671, 700.
 François I^{er}, 319.
 Frédéric-Guillaume III, 312.
 Frédéric le Grand, 434.
 Fresnel, 545.
 Froissart, 491.
 Fronton, 441, 447, 448, 458.
 Gabriel (Ange), 510, 511.
 Gaète, 404, 443.
 Gail, 655.
 Gaillard (Th.), 657.
 Gaisford, 604.
 Galatée, 402.
 Galba, 430.
 Galice, 528, 668.
 Galien, 618.
 Galilée, 320.
 Galilée (la), 315, 329.
 Ganelon, 677.
 Garibaldi, 394.
 Garlande (Clos), 670, 703.
 Garnier de Pont-Sainte-Maxence, 677.
Gaudeamus, 674.
 Gaule, 466, 616, 684.
 Gaules (les), 465.
 Gaulois, 427, 464, 570, 571, 661.
 Gautier (Théophile), 508.
 Géants (Temple des), 395, 396.
 Gêbel-Atoky (Mines du), 342.
 Gellias, 397.
 Gênes, 375.
Genèse, 409, 571, 612.
 Géorgiens, 598.
 Gérard d'Abbeville, 672.
 Germain, 438, 541, 551, 552.
 Germanie, 418, 466, 648.
Geschichte der klassischen Philologie im Alterthum, 603.
 Gesenius, 390.
 Gétulie, 558.
 Ghazna, 422.
 Ghaznévides, 419.
 Ghouta (la), 375.
 Gilles de Corbeil, 670.
 Giotto, 367, 490, 498, 500.
Girapicra ad purgandos praelatos, 670.
 Girard d'Orléans, 500.
 Girgenti, 394-397.
Gitagóvindh, 649.
 Giunta, 498.
 Gizeh, 344.
 Godefroi des Fontaines, 672.
 Goethe, 436, 541, 622.
 Goettingue, 620, 703.
 Goettling, 620.
 Gontran (Roi), 340.
 Gotfrid d'Ensmingen, 673.
 Gotha, 620.
 Gotha (Bibliothèque de), 527.
 Goths, 477, 478, 488.
 Grâces (les Trois), 497.
 Græfenhan, 603, 608, 609, 614, 615, 617-619.
Grammaire latine (de Port-Royal), 655.
 Gran, 448, 451.
 Grec, s, 326, 342, 350, 363-367, 369, 373, 382, 383, 393, 411, 418, 488, 552, 577, 612, 633, 634, 636-639.
 Grèce, 321, 324-327, 329, 338, 350, 360, 365-369, 375, 383, 384, 387, 393, 405, 412, 418, 426, 435, 470, 487, 512, 602, 606, 611, 618, 630, 633, 638, 640, 648, 664, 683.
 Grégoire (les), 680.
 Grégoire de Tours, 465.
 Grenade, 531, 534.
 Gresset, 674.
 Grimm (Jakob), 620, 633, 660.
 Grotte, 397.
 Guérout, 657.
 Guigniaut, 653, 687.
 Guillaume (Eugène), 652.
 Guillaume (les), 376.
 Guillaume I^{er} (de Sicile), 380.
 Guillaume II (de Sicile), 380, 388.
Guillaume au Faucon, 675.

Guillaume de Blois, 674.
 Guillaume de Nangis, 673, 692.
 Guillaume de Saint-Amour, 672,
 Guillaume de Sens, 477.
Guillaume d'Orange, 685.
 Guillaume Duranti (ou le Spéculateur), 669.
 Guillebert de Metz, 491.
 Guizot, 657.
 Guyenne, 481.
 Hachem, 505.
 Haddadj, fils de Youçouf, 506.
 Hadramant (le), 545.
 Hafiz, 423.
 Halévy (Joseph), 553.
 Hallays, 653.
 Hallays-Dabot, 688, 692.
 Han (Dynastie des), 581, 586.
 Hanoteau, 551, 554, 556, 558, 562, 565.
 Haroun-al-Raschid, 505, 508.
 Hatem, 506.
 Hauran (le), 372, 454.
 Hauréau, 692.
 Havet (E.), 653, 690.
 Hébert, 404.
 Hébreux, 321, 322, 325, 328, 339, 347, 348, 363, 366, 415, 552, 596, 635.
 Hébron, 339.
 Hector, 422.
 Hegel, 394, 622, 637.
 Heidelberg, 703.
 Héliopolis (voir Matarich).
 Hellène, 638.
 Helvidius, 448.
 Henri III, 677.
 Henri IV, 434.
Henriade (La), 417.
 Héracléopolis (Ahnas), 341.
 Herculaneum, 411, 638.
 Herder, 596, 622, 624.
 Hermann, 621.
 Hérodote, 336, 360, 365, 411, 610, 646.
 Hésiode, 611.
 Heyne, 356.
 Hillel, 327.
 Hindous, 418, 598, 634, 636, 649.
 Hippocrate, 618.
Histoire Auguste, 441, 443-445.
Histoire de la Poésie des Hébreux, 596, 624.
Histoire des Empereurs, 447, 453, 456.
Histoire des musulmans d'Espagne, 522.

Histoire littéraire de la France, 651, 661, 663, 666, 667, 669, 686, 692.
Histoires (d'Hérodote), 411.
Historia aethiopica, 599.
Historiens de la France (Les), 663.
 Hœfer, 410.
 Hohenstaufen, 377.
 Hollandais, 349.
 Hollande, 522, 659.
 Homère, 350, 610, 611, 621, 630, 648, 664.
 Hongrie, 384, 448, 473.
 Honnecourt, 472.
 Hoogvliet (Gayangos), 522.
 Horace, 359, 621.
 Horemhou, 355.
 Hosein, fils d'Ali, 538.
 Hou, 356.
 Hugo (Victor), 434.
 Humbert de Prulli, 669.
 Humbert (Prince), 381.
 Humboldt (W. de), 595, 633.
Huon de Bordeaux, 685.
 Hyksos (ou Pasteurs), 338-341, 344, 361, 543.
 Ibn-Bassam, 527.
 Ibn-Batoutah, 530-539.
 Ibn-el-Abbar, 521.
 Ibn-Khaldoun, 541, 554, 565.
 Ibrahim, 505, 507.
 Ibrahim, fils de Motamer, 507.
 Ibrahim Ibn-Mehdi, 508.
 Iéna, 310, 620.
 Ile-de-France, 475, 476.
Iliade (L'), 418.
 Ilissus, 369.
 Illyrie, 453.
 Imbriani, 381.
Imitation de Jésus-Christ, 332, 686.
 Imprimerie impériale, 643, 648, 686.
 Imprimerie nationale, 416, 502, 556.
 Imroulkaïs, 547.
 Inachus, 365.
 Inde, 321, 322, 328, 330, 331, 412, 418, 419, 421, 422, 531, 594, 595, 606, 624, 636, 643-646, 648, 649.
 Indochine, 595.
 Indoustan, 595.
 Indra, 636.
 Indus, 361, 648.
 Innocent (les), 680.
 Inquisition, 477, 664, 670, 685.

- Institut, 318, 424, 652, 661, 662, 688, 694, 695.
 Ion, 610.
 Irak, 536, 541, 543.
 Iran, 419, 422.
 Irlande, 617, 677.
 Ischia, 374, 375, 403, 404.
 Ishak, 506.
 Isidore de Séville, 616, 648.
 Islande, 683.
 Ismaël, 539, 637.
 Ismail-Pacha, 370.
 Ispahan, 409.
 Israélite, s, 339, 356, 543, 572.
 Itakh, 505.
 Italie, 324, 333, 350, 366, 375, 377, 379-381, 390, 455, 464, 470, 472, 477, 478, 489, 490, 492-494, 496-501, 524, 574, 616, 617, 658, 667, 669, 675, 678-680, 683, 685.
 Italiens, 478, 490, 499, 689.
 Ithaque, 403.
 Jacobs, 621.
 Jacques de Revigni, 669.
 Japhet, 332.
 Japon, 328.
 Java, 595, 597, 598.
 Jean II, 491, 493.
 Jean de Garlande, 674.
 Jean de Ravenne, 617.
 Jean de Venette, 673.
 Jeanne, comtesse d'Alençon, 667.
 Jeanne d'Arc, 469.
 Jéhovah, 366, 409.
 Jérémie, 541.
 Jérusalem, 330, 337, 355, 366, 369, 396, 479, 667.
 Jésus, fils de Sirach, 327.
 Jésus, Jésus-Christ, 330, 336-339, 342-345, 349, 351, 356, 361, 365, 366, 377, 389, 397, 404, 420, 449, 468, 473, 503, 504, 511, 635.
Jeu de Pierre de la Broce (Le), 677.
 Joïroi de Waterford, 669.
Johannide (La), 555.
 Jonas, 409.
 Jones (W.), 649.
 Jordan Fantosme, 676.
 Josèphe, 425, 618.
Joseph et Zuleikha, 422.
Journal asiatique, 530, 548.
Journal de la Société asiatique allemande, 548.
Journal de l'Instruction publique, 308, 405, 461, 576, 603, 620.
Journal des Débats, 307, 416, 424, 441, 502, 520, 530, 540, 632, 643, 659, 699.
Journal des Savants, 647.
Journaux chez les Romains (Les), 659.
 Judas, 553.
 Judée, 338.
 Jugurtha, 551, 570.
 Juifs (les), 323.
 Julie, 425, 437, 438.
 Julien (Empereur), 330, 445, 648.
 Junius Rusticus, 448.
 Jupiter, 619.
 Jupiter Atabyrius (Temple de), 396.
 Jupiter Polieus (Temple de), 396.
 Jussieu (Adrien de), 658.
 Kabiha, 513, 514.
 Kabyle, s, 551, 555, 556, 558-560, 562-566, 568, 571, 572, 574.
 Kabylie, 560, 561, 569.
 Kais, fils de Doreih, 515, 516.
 Kant, 541, 622.
 Kaschau, 473.
 Keft, 342.
 Kempis (a.), 668.
 Kheyyam, 422, 423.
 Khorsabad, 407, 408, 410, 411.
 Kiev, 427.
 King, 581-583, 585, 586, 589, 590, 592.
 Kirghiz, 361, 548, 570, 571.
 Kœnig (H.-B.), 603.
Kœnigsbuch, 338.
 Koreich, 505.
 Koyounjik (ou Mespila), 407-411, 413, 415.
 Krapf, 548.
 Kreuser, 629.
 Kublai, 583.
 Kurdes, 414.
 Kurdistan, 405.
 Laborde (Joseph de), 375.
 Laboulaye, 308.
 La Calle, 553.
 La Celle-Saint-Cloud, 656.
Lachès (Lach.), 610.
 Lachmann, 620.
 La Fontaine, 675.
 Lamartine, 325, 467.
 Lambèse, 372.
 Lamennais, 325.
 Lampride, 442, 443, 457.

- Languedoc, 479.
 Lanuvium, 447.
 Laon, 474-477, 484.
 Laon (Bibliothèque de), 686.
 Lao-Tseu, 582, 583.
 Lapithos (Inscription de), 391.
 Lassen, 542, 594, 649.
 Lassus, 471, 472, 474.
 Latini (Brunetto), 679.
 Latins, 611, 633, 634, 667.
 Latium, 612, 648.
 Latour-Landry, 682.
 Laurent, 668.
 Lausanne, 473.
 Layard (Augustin), 405-408, 410-415.
 Le Clerc (Joseph-Victor), 651-660, 663, 665-676, 678-689, 691, 692.
 Le Clerc (M^{me}), 690.
 Le Coq (Robert), 682.
 L'Écuy (Abbé), 656.
 Lemaire, 659.
 Léon X, 427.
 Léonce Pilati, 617.
 Lepsius, 338, 342, 346, 369.
 Le Roux de Lincy, 491.
 Letourneux, 553, 556, 558, 562, 565.
Lettre au sujet de la Loi sur l'Enseignement supérieur, 699.
 Lévesque de Pouilly, 660.
 Lévy (Michel), 317, 424, 438, 692.
 Leyde, 520, 522, 523.
 Leyde (Université de), 520.
 Lhomond, 633, 634.
 Liban, 404.
 Libanius, 618.
Liberté de penser (La), 688.
Li-Ki, 578, 579.
 Lilius Giraldu, 641.
 Lilybée (Cap), 390, 392.
 Limoges, 492.
 Livie, 425, 434, 435, 437.
Livre de Job, 326, 364.
Livre de Jonas, 409.
Livre des Rois (voir *Schahnameh*).
Livre des Rois (Le), 416.
Livre d'Isaïe, 624, 635.
 Loiret, 399.
Lois (Les) (Legg.), 610.
 Londres, 405, 406, 472.
 Longchamp, 700.
 Longpérier (de), 446.
 Longpont, 476, 483.
 Lorium, 447.
 Lorraine, 466, 475.
 Louis XIV, 314, 333, 337, 427, 435, 436, 669, 683.
 Louis XV, 433.
 Louis XVI, 433.
 Louis le Jeune, 666.
 Louis-Philippe, 314, 685.
 Louvre (Musée du), 349, 407, 415.
 Loyson (Ch.), 656.
 Lucien, 354, 405.
 Lucille, 454, 459.
 Lucius Vêrus, 440, 443, 444, 450-452, 454-456, 459.
 Lucrèce, 395, 604.
 Ludolfi, 599.
 Luther, 670, 673.
 Luxembourg, 691.
 Luynes (Duc de), 354.
 Luzarches (Robert de), 476.
Lycée français (Le), 656.
 Lyon, 704.
Lysis, poème trouvé par un jeune Grec..., 655.
 Maçoudi, 502-505, 508, 513, 514, 517, 518.
 Madagascar, 541, 548.
 Madoura, 595.
 Madrid, 521, 529.
 Mælius, 436.
 Maghreb, 534.
 Mahboubé, 514.
 Mahmoud, 419, 420.
 Mahomet, 505, 529, 536-539, 543, 547.
 Mai (Cardinal), 447, 658.
 Maistre (J. de), 461.
 Majorque (Rois de), 493.
 Malaisie, 532.
 Maldives (Iles), 531, 533.
 Malebranche, 614.
 Mamiani, 381.
 Mamoun, 352, 503, 509-511.
 Manche, 677.
 Mandchous, 584.
 Manéthon, 330, 339-341, 343, 344.
 Mani (ou Movasvis), 507.
 Mannheim, 620, 621, 629.
 Manou, 356, 645, 649.
 Marathon, 426.
 Marc-Aurèle, 426, 433, 438, 440-460.
 Marcel (Étienne), 469, 682.
 Marcomans (les), 448.
 Marguerite de Duyn, 668.
 Marguerite de Provence, 664, 667.
 Marie d'Agreda, 668.

- Mariette, 336-341, 343, 345, 346, 348, 349, 353-356, 359, 364, 369, 370.
 Maritimo, 390, 391.
 Marius, 429.
 Marius Maximus, 442-444, 460.
 Maroc, 526, 531, 532, 534, 541, 544, 563.
 Marsala, 392.
 Marsden, 597.
 Martial, 604.
 Martien Capella, 616, 647.
 Martorana (la), 376, 378, 379.
 Masdeu, 527.
 Masinissa, 551, 570.
 Massore (la), 635, 645, 646.
 Matarieh (Héliopolis), 342, 354, 371.
 Ma-Touan-Lin, 582, 586, 589.
 Matthieu de Vendôme, 674.
 Mauritanie, 558.
 Mécène, 425, 435, 436.
 Mecque (la), 513, 532, 535-538, 547.
 Mèdes, 409.
 Médicis, 427.
 Médine, 534, 537, 538.
 Méditerranée, 403, 531.
 Medjnoun, 514-516.
 Mehdi, 505.
 Méhémet-Ali, 372, 373.
 Meïçarah, 506.
 Meier, 390.
Mélanges d'Histoire et de Voyages, 307.
Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 614.
Mémoires sur le XVIII^e siècle et sur la Révolution, 656.
Memorie storiche agrigentine, 396.
 Memphis, 341, 344, 345, 354, 366, 371.
Ménagier de Paris, 495, 496, 682.
 Ménès, 344, 356-358, 362.
 Meng-Tseu, 581.
 Mercier, 318.
 Mergellina (la), 403.
 Méril (Edelestand du), 461-464.
 Mérimée, 474.
 Mésopotamie, 339, 405, 411.
 Messaline, 434, 440.
 Messine, 376, 386, 403.
 Michaud, 659.
 Michel-Ange, 474, 500.
 Michelet, 654.
 Milan, 497.
 Miles de Dormans, évêque de Beauvais, 682.
Mille et une Nuits (Les), 504, 508.
 Miltiade, 360.
 Milton, 325.
 Mimnerme, 611.
 Ming (Dynastie des), 586.
 Minos, 356.
Miscellanies of the Philobiblion Society, 491.
 Misène (Cap), 403.
Mittheilungen des K. K. Central-commission zur Erforschung..., 473.
Moallakat (Les), 542.
 Moâviah, fils d'Abou-Sofian, 506.
 Mohadjir, 538.
 Mohl (Jules), 416, 417, 530.
 Mohl (M^{me}), 416.
 Moïse, 323, 327, 511, 572.
 Molière, 436, 675.
 Moloch, 396.
 Mommsen, 362.
 Mongols, 584, 598.
Moniteur (Le), 338, 654.
 Montaigne, 656, 657, 689.
 Montaigu, 495.
 Montalembert (de), 471.
 Montereau (Pierre de), 476.
 Montesquieu, 624, 656, 662.
 Montréal, 375, 376, 380, 387, 388.
 Montreuil (Eudes de), 476.
 Montucla, 603.
Monument de Ninive, 407.
Morale de l'Enfance (La), 655.
 Morel de Vindé, 655, 656.
 Morellet, 656.
 Mossoul, 406, 408-410, 414.
 Mostain, 514.
 Motaçem, 505-507, 509, 513.
 Motaz, 503.
 Motéwakkil, 504, 513, 514.
 Moukharik, 513.
 Mozambique, 548.
 Müller (Otffried), 620.
 Musée britannique, 339, 639.
 Muséum, 704.
 Musset (Alfred de), 508.
 Nantes (Édit de), 522.
 Naples, 355, 375, 383, 403, 478.
 Napoléon I^{er}, 671, 700.
 Napoléon III, 453.
 Napoléon (Lycée), 654.
 Napolitains, 382.
 Naudet, 652, 654, 657.
 Navarre (Rois de), 493.
 Néapolis, 398.
 Nebbi-Younous, 407, 408.
 Néron, 425, 430, 434, 456, 639.

- Nerva, 437, 438.
 Nestor, 621.
 Nestoriens, 414.
 Newton, 394, 395.
 Niccoli (Niccolo), 617.
 Nicolas de Hanapes, 667.
Niebelungen, 418.
 Niebuhr, 624, 660.
 Nil, 344, 345, 362, 365, 367.
 Nimroud (ou Larissa), 407-410, 415.
Nineveh and his remains..., 406.
 Niniva (ou Nounia), 406.
 Ninive, 338, 405-411, 413, 414.
 Ninus, 412.
Nirukti, 636.
 Nisibe (École de), 618.
 Nisida, 403.
 Nofréhotep (Dynastie des), 342.
Nombres, 339.
 Normandie, 466, 475, 481.
 Normands, 380, 382.
Notice sur Joseph-Victor Le Clerc, 651.
 Notre-Dame de Châlons, 475.
 Notre-Dame (de Paris), 482.
 Notre-Dame de Poitiers, 479.
 Noyon, 474-477.
 Nubie, 551.
 Numa, 356.
 Numide, 551.
 Numidie, 558.
 Numidie (Demoiselles de), 347.
 Nuremberg, 620, 629.
 Oannès, 413.
 Obéid-Allah, fils de Ziad, 506.
 Occident, 332, 478, 482, 519, 616, 617, 640, 669, 679.
 Occidentaux, 599.
 Océanie, 597.
 Octave, 429.
 Octavii (les), 429.
Odyssée (L'), 418.
Œuvres complètes (de Borghesi), 442, 447, 453.
 Oise, 475.
 Olivier, 422.
 Olshausen, 628.
 Olympe, 325.
 Omar, 538.
 Omar (Mosquée d'), 378.
 Ombos, 358.
 Orange, 402.
 Oresme (Nicolas), 682.
Organon (L'), 633.
 Orient, 324, 327, 329, 331, 332, 378, 384, 391, 393, 403-405, 407, 409, 410, 413, 414, 453, 455, 482, 503, 504, 506, 525, 532, 534, 539, 557, 576, 597, 598, 611, 618, 624, 631, 663, 675, 687.
 Orientaux, 599.
Origine et Formation de la Langue française, 461.
 Orléans (Louis d'), 494.
 Orsolina, 404.
 Ortygie, 398, 401.
 Osiris, 347, 351, 358, 364.
 Osortasen I^{er}, 342.
 Osortasen III, 342.
 Osortasen (Dynastie des), 342-344.
 Othon, 430.
 Ouaday (le), 548.
 Ourscamps, 475, 483.
 Ovide, 648.
 Oxford (Université d'), 700.
 Ozanam, 687, 690, 703.
 Palatine (Chapelle), 378.
 Palerme, 374-377, 380, 381, 388, 390, 391, 393.
 Palestine, 483, 570, 667.
 Palestine (École de), 617.
 Palmieri, 381.
 Palmyre, 372.
 Panini, 636, 637.
 Panthéon, 653.
 Papias, 331.
Paralipomènes, 613.
 Paris, 310, 339, 398, 405, 407, 416, 424, 428, 438, 461, 472, 474, 476, 491, 493, 495-497, 502, 530, 540, 632, 648, 652, 653, 662, 671, 679, 681-683, 688, 695, 699, 701, 704.
 Paris (Faculté des lettres de), 657, 659.
 Paris (Gaston), 375.
 Paris (Université de), 648, 653, 666, 670-672, 700, 701, 704.
 Parsis, 328, 423.
 Partenico, 388.
 Parthénon, 367, 393, 396, 398, 399, 426, 487, 488, 664.
 Pascal, 604.
 Pasteurs (voir Hyksos).
 Patin, 653, 656, 687.
 Paul de Pérouse, 617.
 Pausilippe, 403.
 Pellegrino (Mont), 375.
 Pénélope, 623.
Pensées (de Marc-Aurèle), 441, 449-451, 458, 459.

Pensées de Platon sur la Religion..., 655.
Pentaour (Le), 338.
Pentateuque (Le), 572.
Pérée (la), 372.
Pergame (École de), 611.
Périclès, 327, 360.
Périon, 462.
Pernelle (Dame), 497.
Persan, s, 326, 403, 422, 423, 546.
Perse, 321, 329, 330, 418-420, 423, 531, 537, 571, 648.
Perses (les), 373, 418.
Pertinax, 433.
Pervigilium Veneris, 655.
Peschito, 618.
Pétrarque, 499, 617, 664, 679, 683.
Peyron (Amédée), 658.
Phalaris (Taureau de), 396.
Pharaons (les), 359.
Pharsale (La), 417.
Phénicie, 363.
Phéniciens, 321, 327, 328, 339, 347, 348, 382, 552.
Phidias, 350, 360, 368, 488.
Philæ, 358.
Philippe II, 333, 435, 527.
Philippe-Auguste, 666, 670, 671, 685.
Philippe de Valois, 492, 493, 680.
Philippe le Bel (ou Filippo il Grande), 469, 484, 673, 679-681.
Philistins, 413.
Philon, 618.
Philosophische Vorlesungen..., 594.
Picard, 472.
Picardie, 472, 476.
Piccone, 396.
Pidal, 529.
Pie V, 333, 524.
Pierre d'Auvergne, 669.
Pierre de Sampson, 669.
Pierre du Bois, 673.
Pierre le Grand, 598.
Pierre le Vénérable, 662.
Pise, 496, 499.
Pisistrate, 329, 610.
Pitré, 381, 386.
Pius, 446.
Place, 414.
Platon, 360, 604, 610, 613, 630.
Plaute, 674.
Plessis-Gassot, 690.
Pline, 353.
Pluton, 400.
Pnyx (le), 427.

Pœstum, 487.
Poirson, 434.
Poitou, 479.
Poletin (Chartreuse de) 668.
Polizzi, 390.
Polycrate, tyran de Samos, 610.
Pompéi, 396, 411.
Pompéien, 453-455, 458, 459.
Poncet (Dom), 662.
Porphyre, 648.
Porto Empedocle, 394.
Port-Royal, 633, 661.
Pott, 628.
Pougens (Charles), 659.
Pouzzoles, 403.
Prairies d'Or (Les), 502, 503, 508.
Prâtīcākhya, s (du Rig-Véda), 643-645, 648, 649.
Prévost-Paradol, 308.
Primatice, 682.
Priscien, 633.
Probus, 433, 618.
Procès des Césars (Le), 438.
Procida, 403.
Prolégomènes, 541.
Prophète (le), 420, 538, 543, 545, 546.
Proserpine, 400.
Provençal, 669.
Provence, 479, 683.
Prusse, 310, 312.
Psammétique I^{er}, 337, 362.
Psaumes, 635.
Ptolémées (les), 340, 359, 363.
Pure (Abbé de), 436.
Pyramides, 336, 344, 345, 350, 351, 353, 364.
Pyrénées, 612.
Pythéas de Marseille, 661.

Quades (les), 448.
Quatremère (Étienne), 318-320, 409.
Quercy, 482.
Quicherat (Jules), 472, 474.
Quinzaine littéraire (La), 656.

Rabelais, 675.
Racalmuto, 397.
Racine, 614.
Raina, 381.
Rains (Chronique de), 673.
Ramayana, 612.
Rambouillet (Hôtel de), 525.
Ramsès II, 338.
Ramsès (Dynastie des), 337, 338, 342, 344, 349, 361.

- Raphaël, 498, 500, 682.
 Raspail, 315.
 Raymond de Meuillon, 669.
 Raynouard, 462.
 Reboud, 553.
Recherches sur les Langues tartares, 590, 591, 598.
Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne durant le moyen âge, 520, 522, 527.
 Réforme (la), 323.
Réforme intellectuelle et morale (La), 310.
 Regnier (Adolphe), 643, 646, 648, 649.
 Reims, 470, 497.
 Rémusat (Abel), 309, 590, 591, 598, 654.
 Rémusat (Ch. de), 657.
 Rémusat (M^{me} de), 655, 656.
 Renaissance, 326, 427, 489, 494, 495, 499, 501, 612, 621, 632, 641, 647, 665.
 Renan (Ernest), 694.
 Renier (Léon), 425, 441, 692.
 Resen, 409.
 Restauration, 372, 647.
 Reuchlin, 318.
 Révolution (1789), 323, 324, 372, 651, 653.
 Révolution (1848), 688.
Revue des Deux Mondes, 307, 336, 374, 469, 543.
Revue encyclopédique, 659.
Rétorique extraite des meilleurs écrivains anciens et modernes, 655.
 Rhin, 477, 659.
 Rhodes (École de), 611.
 Rich, 407.
 Richelieu, 666.
 Rigault, 308.
 Rivet (Dom), 661-663, 666, 678, 679.
 Robert de Naples, 617.
 Roboam, 337.
 Rodrigue Diaz le Campeador, 527, 529.
 Rödiger, 628.
 Roger II (de Sicile), 378, 380, 388.
 Roger de Loria, 402.
 Roger (les) (de Sicile), 376.
 Roland, 422.
 Romains, 359, 363, 373, 382, 389, 551, 552, 570, 577.
 Rome, 324, 377, 389, 427, 428, 430, 440, 443, 445, 447, 450, 453, 455, 456, 464, 483, 527, 551, 571, 573, 606, 611, 638, 670, 674, 676, 677, 684.
 Romulus, 356.
 Roquefort, 462.
 Rosso, 682.
 Rouge (Mer), 543.
 Roussel (Dom), 661.
 Ruhnkenius, 657.
 Russie, 531.
 Sabaco l'Éthiopien, 414.
 Sabine, 446.
 Sacy (Baron Silvestre de), 309, 530, 647.
 Sacy (Ustazade-Silvestre de), 307, 308.
 Sahara, 553, 554.
 Saïd-Pacha, 370.
 Saint Augustin, 616.
 Saint Bernard, 476, 496, 662.
 Saint Bonaventure, 497, 672.
 Saint-Denis, 474-476, 486.
 Sainte-Beuve, 503.
 Sainte-Élisabeth, 473.
 Sainte-Geneviève (Abbaye de), 653.
 Sainte-Geneviève (Montagne), 700.
 Sainte-Marie Majeure, 398.
 Sainte Thérèse, 668.
 Saint-Étienne de Beauvais, 475.
 Saint-Étienne de Caen, 376, 479.
 Saint-Étienne de Meaux, 473.
 Saint-Étienne-du-Mont, 489, 691.
 Saint-Évremont de Creil, 475.
 Saint François d'Assise, 332, 404, 496.
 Saint-Front de Périgueux, 482.
 Saint-Germain (Fonds), 472.
 Saint-Gilles, 470, 481.
 Saint Grégoire, 619.
 Saint Ignace Théophore, 618.
 Saint Jacques, 331.
 Saint - Jacques - de - Compostelle, 668.
 Saint - Jacques -de -la -Boucherie, 498.
 Saint-Jean-d'Acre, 667.
 Saint-Jean-des-Ermites, 376, 378.
 Saint-Leu d'Esserent, 475, 476, 483.
 Saint Louis (ou Louis IX), 435, 477, 664, 666, 667, 672, 675, 677, 678, 706.
 Saint-Loup de Troyes, 616.
 Saint-Marc Girardin, 687.

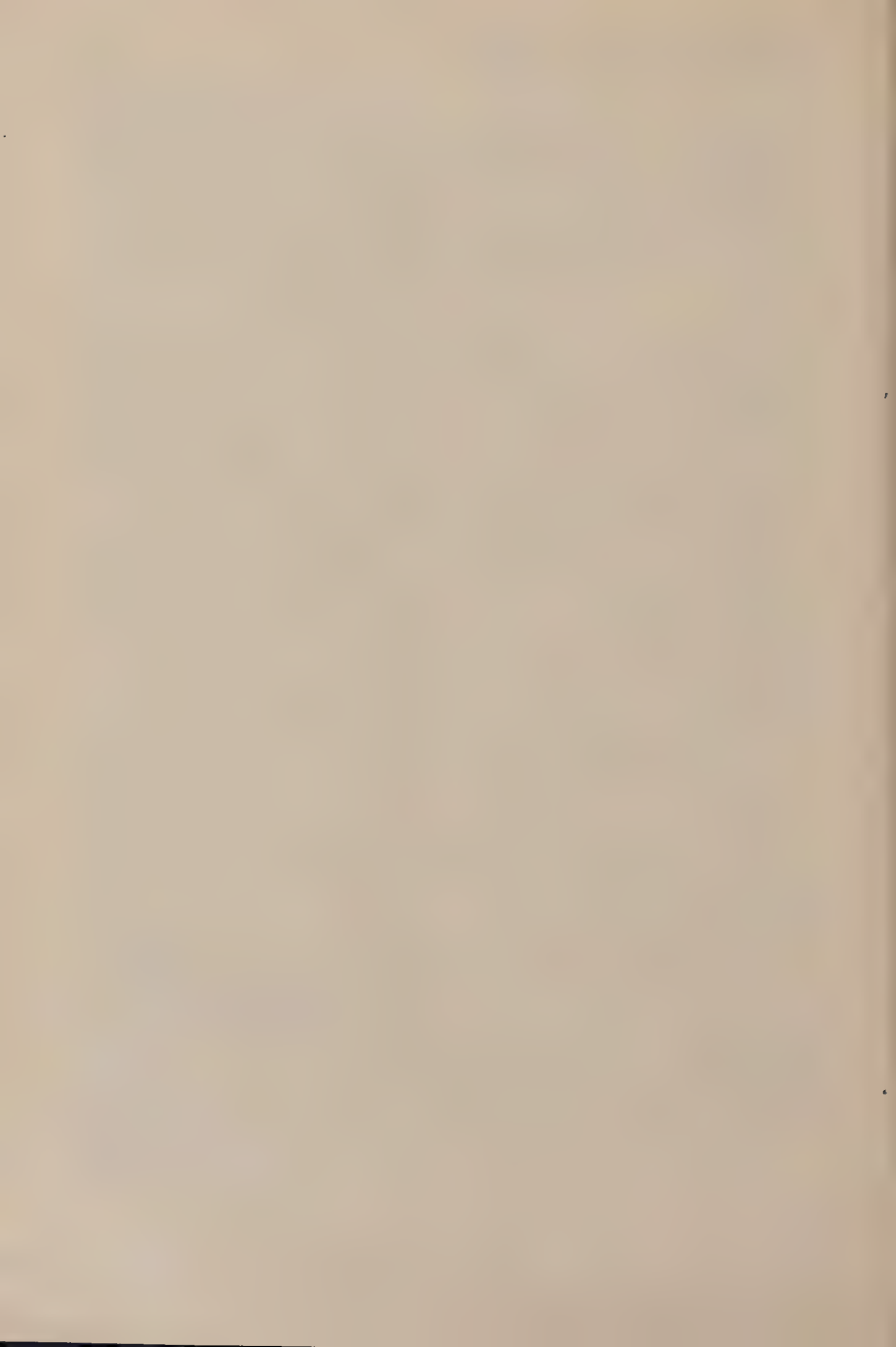
- Saint-Martin de Laon, 475.
 Saint-Maur (Congrégation de), 661-663.
 Saint-Maurice d'Angers, 481.
 Saint-Ouen, 499.
 Saint-Paul-hors-les-Murs, 482.
 Saint-Pierre de Soissons, 475.
Saint-Pierre et le Jongleur, 675.
 Saint Prosper, 616.
 Saint-Rémi de Reims, 475.
 Saint-Romain (Jean), 493.
 Saint-Savin, 490.
 Saint-Sernin de Toulouse, 479.
 Saint Thomas, 672.
 Saint Thomas de Cantorbéry, 677.
 Saint-Vincent de Paul (Église), 358.
 Saint-Vincent du Mans (Abbaye), 661.
 Saint-Yved de Braine, 473, 483.
 Saïs, 350, 365, 366, 371.
 Sakkara, 336, 339, 341, 343-345, 350, 351, 367, 368.
 Salimbene (Frà), 674.
 Salinas, 381, 391.
 Sallamah, 505.
 Salmanasar, 411.
 Salomon, 325, 337, 363.
 Samanides, 419.
 Samarkand, 532.
 Sammam, 508.
 Sand (George), 467.
 San-Giuliano (Monte) (voir Éryx).
 Sanguinetti (B. R.), 530, 531.
 Sãn (ou Tanis), 338, 339, 341, 342, 344.
 Santa-Maria-Novella, 497, 498.
 Saragosse, 528.
 Sardanapale, 412.
 Sarrasin, 474.
 Sassanides, 331, 410, 419, 504.
 Saturne, 625.
 Saulcy (de), 553.
 Savoie, 399.
 Scala (della), 494.
 Scalea (Prince de), 380.
Schahnameh (ou *Livre des Rois*), 416, 417, 419, 422, 423.
 Schiller, 622.
 Schlegel (Frédéric), 594.
 Schlegel (W.), 621, 633, 649.
 Schomamok, 410.
 Sciafani (Palais), 376.
 Scot Erigène, 612.
 Scott (Walter), 683.
 Scylla, 403.
 Scythes, 427.
 Scythies (les), 575.
 Sébekhotep (Dynastie des), 342.
 Ségelmesse, 534.
 Ségeste, 389, 390, 393.
 Seine, 415, 623.
 Séleucides, 618.
 Sélinonte, 383, 392-395.
 Sem, 332, 542.
 Sémiramis, 411.
 Sénat (romain), 428, 430, 432, 446, 450, 451, 455, 639.
 Sénégal, 541, 546, 548, 551.
 Sèneque, 452.
 Senlis, 474-476.
 Sennachérib, 411, 414.
 Septante (Légende des), 617.
 Sérapéum, 336, 337, 346.
 Sésac, 337.
 Sésostris, 342.
 Séthi I^{er}, 343, 344, 351, 358.
 Séthi (Dynastie des), 337, 361.
 Sévère, 433.
 Sévérus, 448, 451, 453, 454.
 Sextus de Chéronée, 448.
 Seyffarth, 628.
 Shakespeare, 683.
 Sicanes, 382.
 Sicile, 366, 374-378, 381-390, 393, 397, 403, 542.
 Sicilien, s, 381, 383, 386, 387, 389, 397, 401.
 Sidoine Apollinaire, 616.
 Sienna, 497, 498.
 Siger, 672, 673.
 Simonide, 611.
 Slane (de), 554, 565.
 Société asiatique, 502, 530, 531.
Société asiatique. Collection d'auteurs orientaux..., 502.
 Société asiatique de Calcutta, 550.
 Société de l'histoire de France, 653, 686.
 Socrate, 360, 512.
Soirées de Saint-Petersbourg, 461.
 Soissons, 474, 477.
 Solon, 350, 610.
 Solonte, 380.
 Solunto, 387.
 Sophocle, 426, 610.
 Sorbonne, 652, 657, 672, 687, 688, 690, 703.
 Sorrente (Cap de), 403.
 Soudan, 342, 531, 533, 540, 541, 544-546, 548, 549.

- Souï (les), 582.
 Soung (Dynastie des), 583.
 Spanheim, 445.
 Sparte, 324.
 Spartien, 450.
Sposalizio (Le), 498.
 Sprengel, 603.
 Staël (M^{me} de), 623.
 Steinbach (Erwin de), 477.
 Stobée, 604.
 Strabon, 354.
 Strasbourg, 477, 485, 673.
 Strauss, 624, 660.
 Stromboli, 403.
 Sturz, 455.
 Suède, 683.
 Suétone, 441.
 Suez, 342.
 Suger, 474, 476, 666.
 Suisse, 404, 659.
 Suleiman, fils d'Abd-Allah Nauli, 507.
 Suleiman, fils d'Abd-el-Mélik, 506.
 Sylla, 429, 432.
 Syphax, 551, 570.
 Syracusains, 401.
 Syracuse, 382, 398-402.
 Syrie, 339, 354, 364, 371, 375, 443, 453, 531, 543, 545, 546, 575, 618.
 Syriens, 321, 598, 618.

 Tables eugubines, 421.
 Tacite, 441.
 Taine, 308.
 Tallemant des Réaux, 504.
Talmud (Le), 624.
 Tamerlan, 375, 434.
 Tanger, 531, 532.
 Tanis (voir Sâh).
 Tao, 582.
 Taormina, 402.
 Tarafa, 547.
 Tarse (Ecole de), 611.
 Tartarie, 361, 531, 587.
 Tasse (le), 683.
 Tche-Kiang, 587.
 Tchéou (Dynastie des), 580, 585.
 Temple (Raymond du), 493.
 Térance, 474.
 Terraccine, 404.
 Terreur (la), 688.
 Tertullus, 443, 459.
 Thang, 582.
 Thébaïde, 340.
 Thèbes, 337, 339, 341-344, 351, 352, 355, 358, 361, 363, 370.
 Thémistocle, 360.
The monuments of Nineveh..., 406.
 Théocrite, 604.
 Théognis, 611.
 Thésée, 356.
 Thierry (Augustin), 307, 309.
 Thiers (A.), 312.
 Thiersch, 620, 629.
 Thinis, 342, 344, 345.
 Thraséas, 448.
 Thsin-chi-Hoang, 581.
 Thucydide, 360, 613.
 Tibère, 430.
 Tibet, 598.
 Tigre, 406, 407, 410, 413, 414, 419.
 Tillemont, 441, 447, 453, 455, 456.
Timée, 365.
 Timoléon, 389.
Titus et sa Dynastie, 438.
 Tofail, 538.
 Tomamah, fils d'Achras, 511.
 Tombouctou, 531, 548.
 Tonantius Ferreolus, 616.
 Torremuzza, 390.
 Tothotep, 359.
 Touareg (les), 554-550, 570, 572.
Touareg du Nord (Les), 556.
 Tournelles (Quartier des), 496.
 Touthmès III, 339, 344.
 Touthmès (Dynastie des), 337, 338, 342, 344, 349, 354, 361.
Travée du Sublime, 614.
 Trajan, 437, 438.
 Trapani, 390-392.
 Traversari (Ambroise), 617.
 Trente (Concile de), 524.
 Trismégiste, 462.
 Troya, 478.
 Tubingue (Université de), 700.
 Tugga, 553.
 Turc, s, 514, 525, 538, 539, 546.
 Turin (Papyrus de), 339, 343, 344.
 Turkestan, 518, 584.
 Tyché, 398.
 Typhon, 358.

Über die Bedeutung der Philologie, 629.
Über die Kawi-Sprache auf der Insel Java, 595.
 Ulm, 620.
 Ulysse, 402, 403.
 Valence, 527-529.

- Valenciens, 529.
 Valery, 658.
 Valois (le), 475.
 Valois (les), 469, 484, 490, 492, 494, 678, 681.
 Vandales (les), 551.
 Vaquères (Raimbaud de), 468.
 Vasari, 471, 478, 486, 488, 499, 500.
 Vatable, 318.
 Vatican, 680.
 Vaucelles, 472, 473.
 Védas (les), 331, 361, 636, 643, 644-646, 648, 649.
 Velcker, 620.
 Venise (République de), 428.
 Ventadour (Bernard de), 468.
 Vénus, 399, 446.
 Vénus Erycine, 390, 391.
 Vergers (Noël des), 441, 445, 455, 458.
Verhandlungen der Versammlungen deutscher Philologen und Schulmänner, 620.
 Versailles, 349.
 Vérus, 448, 455, 456.
 Vespasien, 430.
 Vésuve, 401, 403, 404.
 Vexin, 475.
 Vichy, 403.
 Vico, 624.
 Victor-Emmanuel, 394.
Vie d'Ænéas Sylvius, 498.
Vie d'Alexandre Sévère (Alex. Sev.), 445.
Vie d'Antonin le Pieux, 445, 450.
Vie d'Avidius Cassius, 442, 444, 452, 453, 455, 458, 460.
Vie de Commode Antonin (Comm. Ant.), 457.
Vie de l'Empereur Vérus (Verus imp.), 443, 455.
Vie de Marc Antonin le Philosophe (Ant. Phil.), 443, 449-452, 456, 457, 459.
Vie de Septime Sévère, 450.
 Vienne, 473.
 Viennois, 623.
 Vierge (la), 537, 674, 676.
Vilain qui conquît le Paradis par plaïd (Le), 675.
 Villard de Honnecourt, 472-474, 476, 484, 485, 497.
 Villemain, 654, 656-658, 686, 687.
 Vinci (Léonard de), 474.
 Vinidarius, 465.
 Viollet-le-Duc, 471, 474, 476.
 Viquier, 688.
 Virgile, 435, 483, 621, 638.
 Visconti (les), 494.
 Vital de Blois, 674.
 Vitellius, 430.
 Vitet, 474, 475, 483.
 Volney, 461.
 Voltaire, 604, 625, 656, 661, 662, 675.
 Vopiscus, 442.
Voyages d'Ibn-Batoutah..., 530, 531.
 Vulcatius Gallicanus, 442, 444, 452-455, 458, 460.
 Waddington, 454.
 Wahhabis (les), 539.
 Wang-Ngan-Chi, 583.
 Washington, 432.
 Watik, 512.
 Welcker, 629, 630.
 Willis (Robert), 472.
 Wilson, 649.
 Witikind, 541.
 Wolf, 362, 624, 660.
 Wolfram d'Eschenbach, 683.
 Wytttenbach, 657.
 Xénophon, 360, 405, 409-411.
 Xiphilin, 441.
 Xoïs, 341.
 Yaska, 636.
 Yavanas, 350.
 Yézidis, 414.
 Young-Tching, 587.
 Zab, 407.
 Zanguebar, 531.
Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft, 628.
 Zemzem, 535, 537.
 Zend-Avesta, 419.
 Zénon, 604.
 Ziza (la), 376, 379.
 Zoroastre, 329.
 Zucco, 388.



TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 309. Maintenant, vous pouvez [Seigneur] laisser partir [votre serviteur]. (*Évangile selon saint Luc*, II, 29.)

Page 315. Je préfère me tromper avec toi que voir juste avec les autres (d'après Cicéron, *Tusculanes*, I, XVII, 39).

Page 348, note. Demeure éternelle.

Page 357. C'est par des mythes que commence toute histoire des peuples anciens.

Page 359, note. Parce qu'ils n'ont pas eu de poète sacré (Horace, *Odes*, IV, IX, 29).

Page 366, note. Espace circonscrit plus spécialement : temple.

Page 368. Place publique.

Page 375. Voici ma dernière tâche, Aréthuse ; accorde-moi de la remplir. (Virgile, *Bucoliques*, X, 1).

Page 377. Siège du roi.

Page 394. Tous les êtres proviennent d'un germe.

Page 396. La cour des géants.

Page 396, note, ligne 1. Le sceau d'Agrigente, c'est l'admirable cour des géants.

Page 396, note, ligne 2. Salle tiède.

Page 402. Devant de la scène.

Page 405. Élévation de terrain.

Page 411, ligne 5. Élévations de terre naturelles.

Page 412, ligne 22. Monument commémoratif.

Page 426. L'auteur est celui à qui revient le profit.

Page 429. Les Octaves.

Page 430. Liberté.

Page 433. Après cela, donc à cause de cela.

Page 434. C'est là l'espérance qui repose dans mon cœur (Ancien Testament, *Job*, XIX, 27).

Page 435, ligne 17. Pauvre petit Grec, Grécaillon.

Page 440, note 2. Afin de ne pas... être forcé de haïr quelqu'un malgré lui (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 29).

Page 442, note 3. Marius Maximus, le plus proluxe de tous les hommes qui a mêlé des volumes de fables et d'histoires à ses œuvres (*Histoire Auguste*, Flavius Vopiscus, *Firmus*, 1).

Page 442, note 4. J'ai appris de ceux qui étaient avec lui (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 33). — Comme je l'ai moi-même entendu dire d'une façon certaine (*Ibid.* Cf. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXII, 4).

Page 442, note 5. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 30.

Page 442, note 6. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 34.

Page 443, note 1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXII, 22.

Page 443, note 2. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 20.

Page 443, note 3. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 30.

Page 443, note 4. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 19, 23, 24, 26, 29 ; le même, *Vie de l'empereur Vêrus*, 10. Comparez : *Histoire Auguste*, Lampride, *Vie de Commode Antonin*, 8.

Page 444, ligne 2. Certains disent, ce qui paraît vraisemblable, beau coup rapportent, on rapporte, au dire de certains, on parla de.

Page 444, ligne 6. Et voici une anecdote qu'ourdit la tradition populaire (*Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 19).

Page 444, ligne 22. Qui ne cherche qu'à la diffamer (*Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 9).

Page 444, note 1. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 9, 10, 11.

Page 444, note 2. Les Césars.

Page 445, note 1. Les Césars.

Page 445, note 2. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie d'Antonin le Pieux*, 8 ; Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26 ; Lampride, *Vie d'Alexandre Sévère*, 57.

Page 446, lignes 1, 8. Chasteté, pureté de mœurs.

Page 446, note, ligne 4. Par un sénatus-consulte, par un décret du Sénat.

• Page 446, note, ligne 5. La divine et pieuse Faustine.

Page 446, note, ligne 11. Si sur ces monnaies on vante la chasteté de Faustine, ne serait-ce pas là une flatterie contumière ? Ou bien n'est-ce pas par habitude d'inviter les princes à vouloir être ce qu'ils devraient être ? On y proclame même la pureté de mœurs d'Hadrien, qui, en aucune façon, n'a mérité pareil éloge.

Page 446, note, ligne 23. Vénus mère, Vénus heureuse, Vénus victorieuse.

Page 447, note 3. Correspondance de Marcus Cornélius Fronton avec l'empereur Marc-Aurèle.

Page 449, ligne 21. Ou bien il l'ignora, ou bien il feignit de l'ignorer. (*Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26).

Page 449, ligne 24. Pour son usage personnel.

Page 449, note 1. Avoir eu une telle femme, si obéissante, si tendre, si simple (Marc-Aurèle, *Pensées*, I, 17).

Page 449, note 3. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26.

Page 450, ligne 1. Il refoula [ce chagrin] en souffrant en son cœur (*Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie d'Antonin le Pieux*, 3).

Page 450, ligne 23. Sincère... Très sincère.

Page 450, note 2. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 30, 31 ; *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26.

Page 450, note 4. Sans dissimulation... il n'avait rien de dissimulé. (Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 34).

Page 450, note 5. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 15.

Page 451, note 1. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 20.

Page 451, note 4. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 28.

Page 452, lignes 24, 25. [Il te donne le nom de] vieille femme philosophe, [et à moi celui de] bouffon débauché. (*Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 1).

Page 452, note 1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 27 ; *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26 ; id., Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 9, 10, 13, 14.

Page 452, note 2. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 1, 2.

Page 452, note 4. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 14.

Page 453, ligne 30. Jeune fille non mariée.

Page 453, note 1. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 9, 10, 11.

Page 455, note 4. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 13.

Page 455, note 6. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de l'empereur Vêrus*, 10.

Page 456, note 3. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 4, 11, 12, 15, 23.

Page 457, note 1. Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXXI, 29. Comparez : *Digeste* de Justinien, livre XL, titre IX, alinéa 17, début ; *Code* de Justinien, livre VII, titre XI, alinéa 3.

Page 457, note 2. *Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 19.

Page 457, note 3. C'était un gladiateur, et non un prince (*Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 19). — Voyez : *Histoire Auguste*, Lampride, *Vie de Commode Antonin*, 1...

Page 458, note 3. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, *Vie d'Avidius Cassius*, 14.

Page 459, note 1. *Histoire Auguste*, Capitolin, Vie de Marc Antonin le Philosophe, 20.

Page 459, note 2. *Histoire Auguste*, Capitolin, Vie de Marc Antonin le Philosophe, 29.

Page 459, note 4. *Histoire Auguste*, Capitolin, Vie de Marc Antonin le Philosophe, 19; Aurélius Victor, *les Césars*, XVI.

Page 460, note. *Histoire Auguste*, Vulcatius Gallicanus, Vie d'Acutus Cassius, I, 14.

Page 461, note 2, ligne 3. Voir trouble... aller comme un aveugle.

Page 461, note 2, ligne 5. Cadavre, chair donnée aux vers.

Page 465, ligne 13. Homme illustre.

Page 484. En discutant entre eux.

Page 500. Sans être pleurés... car ils n'ont pas eu de poète sacré (Horace, *Odes*, IV, 9, 26 et 29).

Page 599, note. *Histoire d'Éthiopie*, livre IV, chapitre 1^{er}, début.

Page 604, note. Zénon disait de ses disciples que les uns étaient philologues, les autres logophiles (Stobée, *Florilegium*...).

Page 609. Avec compétence, d'une manière approfondie.

Page 610, ligne 9. Organisateurs, redresseurs.

Page 610, ligne 19. Greffier de la ville.

Page 610, ligne 33. Qui ont d'heureuses dispositions, qui apprennent facilement, très savants, très expérimentés, souples d'esprit, instruits.

Page 610, ligne 35. Qui méprisent les discussions savantes, grossiers.

Page 610, ligne 37. Qui parle volontiers.

Page 610, ligne 38. Qui parle beaucoup.

Page 610, note. Platon, *les Lois*, I, 641, E : «... qu'il aime à parler et parle beaucoup». — Platon, *Lachès*, 188, C : «car j'ai l'air d'aimer les discours, puis de les mépriser».

Page 611, ligne 1. Chicaneurs — habiles à résoudre les difficultés.

Page 611, ligne 13. Leurs traités — sur l'élocution.

Page 612, ligne 21. Il est fatal — il est besoin.

Page 612, ligne 23. Quoi que.

Page 612, note, ligne 7. Peau apprêtée, cuir.

Page 612, note, ligne 14. *Theos* (Dieu), de *theos* (courir) : *bonus* (bon), de *boō* (faire paître, nourrir) : *hydōr* (eau) — *eidos horamenon* (forme, image vue).

Page 615, note. Rappelle-toi que l'amour du pouvoir et de la richesse n'est pas le seul qui abaisse et qui assujettisse à d'autres hommes, mais que l'amour des loisirs, des voyages et de la philologie en fait autant (Arrien, *Entretiens d'Épictète*, IV, 4, § 1).

Page 623. Un riche fonds de connaissances et d'opinions (Cicéron, *de l'Orateur*, III, 103).

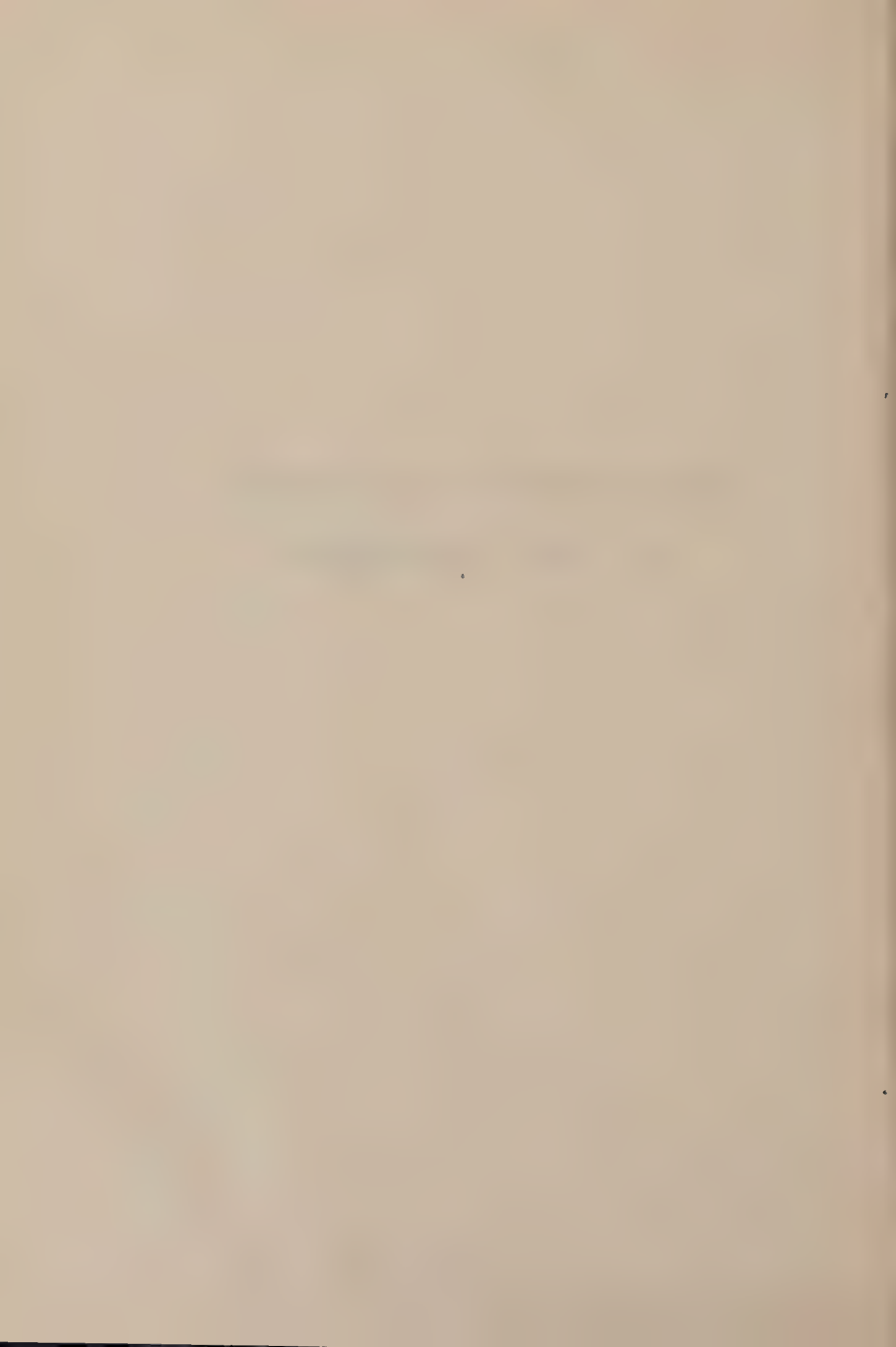
Page 624, note, ligne 2. Mon royaume n'est pas de ce monde..., mais mon royaume n'est pas d'ici (Évangile selon saint Jean, XVIII, 30).

- Page 633.* Organon : nom donné, à l'époque byzantine, à l'ensemble des traités de logique d'Aristote.
- Page 655, ligne 23.* La morale de l'enfance.
- Page 655, ligne 27.* La veillée de Vénus.
- Page 669.* Dors tranquille.
- Page 670.* Médecine à purger les prélats.
- Page 671, ligne 10.* Elle jouit d'une vaste audience.
- Page 671, ligne 37.* Sur le modèle de l'Université de Paris.
- Page 672.* Mère nourricière. Par plaisanterie : l'Université.
- Page 674, ligne 19.* Les poèmes de Benedictbeuern.
- Page 674, ligne 24.* La famille de Golias.
- Page 674, ligne 34.* La confession de Golias.
- Page 674, ligne 37.* Réjouissons-nous.
- Page 682.* Les rois peuvent le nier cent fois : ils règnent par le suffrage des peuples.
- Page 698.* Elle sauve de la mort.
- Page 700.* Sur le modèle de l'Université de Paris.
- Page 703.* Nous fûmes ensemble au clos de Garlande.
- Page 706.* Licence (littéralement : autorisation d'enseigner).

La traduction française est due à M. Marcel Pernot, ancien élève de École normale supérieure, professeur agrégé de l'Université.



SOUVENIRS D'ENFANCE
ET DE JEUNESSE



INDEX DES NOMS PROPRES

- Abbé de l'Épée (Rue de l'), 886, 889.
 Abélard, 716, 860, 861.
 Abraham, 855.
 Académie des inscriptions et belles-lettres, 852, 858.
 Académie des sciences, 839.
 Académie des sciences morales et politiques, 778.
 Académie française, 877.
 Acropole, 754, 755.
Actes des Apôtres, 853, 928.
 Adam, 722, 823.
 Adonis, 753.
 Affre (M^{sr}), 854.
 Alcibiade, 754.
 Allemagne, 752, 784, 816, 857, 863, 865, 878, 914-916, 931.
 Allemands, 784.
 Amérique, 720, 721, 778, 817.
Ame sur le Calvaire (L'), 794.
 Amiel (H.-F.), 721.
 Amschit, 906.
 Amsterdam, 721, 776.
 Angélus (l'), 743, 807, 808.
 Anglais, 784.
 Angleterre, 727, 762, 784.
 Anti-Liban, 835.
 Antiochus Épiphane, 867.
 Antonius, 849.
 Aphaca, 753.
Apologétique, 788.
 Archégète, 758.
 Aréa, 757.
 Argonautes, 755.
 Aristote, 862.
 Asie, 807.
Atala, 788.
 Athanase, 916.
 Athéné, 754.
 Athènes, 753.
 Athénien, s. 755, 757.
 Atlantide, 713.
 Auguste, 753.
Aventures de Télémaque (Les), 847, 849.
 Bacon, 829.
 Baikal (Lac), 886.
 Basilide, 844.
 Batain, 922.
 Bénarès, 728.
 Berthelot (Marcelin), 888-891, 905.
 Berthelot (père), 888.
 Bérulle, 803, 821.
 Beulé, 897, 903.
 Bible, 791, 803, 806, 819, 859, 860, 863, 866, 869, 888, 916.
 Bibliothèque nationale, 848.
 Bonald (de), 876.
 Bonaparte, 788.
 Bordeaux, 766.
 Bossange, 849.
 Bossuet, 828, 834, 845, 854, 866.
 Bourdoise (Adrien de), 803, 805, 811, 821, 825.
 Bouteroue (Michel), 832, 834.
 Boyer, 828.
 Bréhat (Ile de), 769, 781.
 Bretagne, 713, 716, 725, 727, 760, 762, 763, 765, 766, 796, 800, 807, 808, 813, 818, 832, 846, 859, 875, 876, 882, 906, 920.
 Breton, s. Bretonne, 734, 761, 762, 766, 782, 792, 801, 808, 863.
 Bretonvilliers (de), 834.
 Brian, 734.
 Brucker, 849.
 Bruno (Giordano), 721.
 Burnouf (Eugène), 752, 905.
 Byzance, 759.

- Çakya-Mouni, 785.
 Calédonien, 756.
 Calmann-Lévy, 713.
 Calvez (Marguerite), 736.
 Calvin, 776, 823.
 Camus (Pierre), 821, 845.
 Canada, 826, 838.
Cantique des Cantiques (Le), 744, 893.
 Canus (Melchior), 860.
 Carbon (Abbé), 855, 856, 859, 864, 882, 885, 892, 920, 921.
 Cardigan (le), 767.
 Carlovingiens, 726.
 Carmel (le), 753.
 Carmes (Maison des), 920, 922.
 Carrière, 831, 837.
 Casyoun, 753.
Catéchisme chrétien pour la Vie intérieure, 822.
Catéchisme (d'Olier), 844.
Catéchisme (de Volney), 778.
 Cauchy, 839.
 Céleste (M^{lle}), 884, 885.
 Celte, s, 754, 762, 767, 769.
 César, 791.
 Challemel-Lacour, 760.
 Chambord (Comte de), 870.
 Chantal (M^{me} de), 871.
Chant du Départ (Le), 775.
 Charlemagne, 754.
 Charles X, 771.
 Chateaubriand, 788, 830.
 Chenonceaux, 833.
 Chio (Ile de), 847, 848.
 Christ (le), 915.
 Chrysippe, 830.
 Cicéron, 830.
 Cimmériens, 755.
 Cinq-Plaies (Chapelle des), 876.
 Clarke, 842.
 Clemenceau, 827.
 Clermont (Concile de), 814.
 Cognat (Abbé) (curé de Notre-Dame-des-Champs), 877, 913, 924.
 Colerus, 776.
 Collège de France, 864, 874, 882, 899, 905, 923.
 Commune (la), 818, 835.
 Comte (Auguste), 845.
Comte de Valmont ou les Égaréments de la Raison (Le), 848, 849.
 Concordat, 727, 803, 805, 826.
 Conrad de Marbourg, 778.
 Consulat, 774.
 Copenhague, 757.
 Cora, 757.
 Cornouailles, 765.
Corpus inscriptionum semiticarum, 758.
 Corrège (le), 838.
Correspondant (Le), 877, 913.
 Cousin (Victor), 718, 752, 778, 844, 845, 905, 915.
 Coutances, 808.
 Credo (le), 749.
 Ctésias, 760.
 Cuvier, 718.
 Cypris, 833.
 Cyrus, 866, 867.
 Czarski, 915, 916.
 Damiron, 831.
 Daniel, 867, 870.
 Daphné d'Asie, 833.
 Darwin, 852.
 Daunou, 778.
De la vraie Religion, 861.
De l'Existence de Dieu (de Clarke), 842.
 Delille (Abbé), 788.
 Démocratie, 757.
 Descartes, 717, 721, 845, 863.
 Deux-Églises (Rue des), 886.
Diable boiteux (Le), 771.
 Diderot, 848.
 Dino (Duchesse de), 801.
 Diogène, 842.
 Dionysodore, 756.
 Doctrine chrétienne (Congrégation de la), 822.
 Doellinger, 853.
 Dol, 725, 726.
Don Quichotte, 771.
 Duchesne (Abbé), 732.
 Duclaux, 827.
 Dumouriez, 773.
 Dupanloup (Abbé), 801-806, 809-811, 816, 818-820, 829, 831, 832, 847, 854, 882, 885, 922, 924, 925.
 Duportal du Goasmeur, 714.
Du Pouvoir du Pape sur les Souverains au moyen âge, 836.
 Ecclésiaste (l'), 731.
Ecclésiaste (L'), 893.
 École des Langues orientales, 882.
 École normale, 836, 851, 924.
 École polytechnique, 885.
 Écosse, 844.
 Egger (Émile), 905.

- Égypte, 807, 855.
Élévations sur les Mystères, 845.
 Emery, 826, 827, 854.
 Emmerich (Catherine), 862.
 Empire (1^{er}), 735, 788.
 Empire (Second), 718.
Entretiens sur la Métaphysique, 846.
 Érasme, 787.
 Érechtée, 758.
 Ergané, 757.
 Espagne, 719.
Esprit consolateur (L'), 794.
 Eudes (Père), 803, 821.
 Euler, 845.
 Europe, 718, 720, 905.
 Eurydice, 730.
 Eurhythmie, 755.
 Évangile; 753, 801, 844, 867, 880, 916.
 Evhémère, 756.
 Ewald, 789, 857, 865

 Faillon, 831.
 Favre (Président), 891.
 Fénelon, 834, 845, 854.
 Fesch (Cardinal), 853.
 Fichte, 880.
Figaro, 877.
 Flaubert (G.), 890.
 Florentine, 816.
 Foulon (archevêque de Besançon), 812, 877.
 Fragan, 767.
 Français, 915.
 France, 720, 727, 762, 768, 784, 788, 803, 805-807, 829, 831, 835, 854, 855, 887, 905, 906, 915, 916.
 Frère (Abbé), 804, 805.

 Galaad, 753.
 Galilée, 721.
 Galles (Pays de), 765.
 Gallois, 762.
 Garnier (Abbé), 831, 854-856, 863, 864.
 Garnier (Adolphe), 905.
 Garnier (M^{me}), 905.
 Gascon, Gasconne, 766, 767, 792, 801, 808.
 Gautier (Théophile), 797.
 Genève, 866, 871.
 Genève, 721.
 Gentilly, 813, 817.
 Gépide, 791.
 Gérard (Abbé), 848, 849.

 Germain, 754, 791.
 Gesenius, 789, 857, 882.
Gil Blas, 771.
 Gloriande, 762.
 Gode, 736, 762.
 Godefroy de Bouillon, 814.
 Goëlo (Pays de) (ou d'Avaugour 767.
 Goethe, 713, 931.
 Gondren (Charles de), 821.
 Gosselin, 831, 836-839, 841, 842 845, 846, 848-851, 871, 892.
 Gosselin (M^{me}), 836.
 Gottofrey, 837, 838, 850, 851, 854, 858, 892.
 Gran (le), 893.
 Grand'Rue (de Tréguier), 727, 744.
 Gratry (Abbé), 829, 885, 921, 924
 Grèce, 753.
 Grégoire VII, 837.
 Grégoire XVI, 828.
 Grégoire de Tours, 764.
 Guérard (Benjamin), 847.
 Guindy (Vallée du), 876.
 Guingamp, 727, 728.
 Guizot, 778.
 Gutbier, 864.
 Guyomar, 732, 733.
 Guyon (M^{lle}), 793, 794.

 Hagia-Sophia, 759.
 Halle, 876.
 Hanique, 840, 841.
 Hardouin (Père), 789.
 Hegel, 768.
 Helvétius, 848.
 Henri IV, 821, 832.
 Henri IV (Lycée), 885, 889.
 Herder, 875, 880, 914, 931.
 Hermant, 788.
 Hermon, 835.
 Hérodote, 867.
 Hérule, 791.
 Hippia, 758.
Histoire de France (de Michelet), 812.
Histoire des Origines du Christianisme, 893.
Histoire générale des Langues sémitiques, 893.
Histoire littéraire de Fénelon, 836.
Histoire universelle, 866.
 Holbach, 848.
 Homère, 847, 848.
 Hôpital général (de Tréguier), 733-735, 751.

Hrabanus Maurus, 791.
 Hug, 855, 864.
 Hugo (Victor), 732, 778, 812, 813.
 Hugon, 854.
 Hurter, 837.
 Hygie, 757.
 Hyperboréens, 756.

Il pleut, il pleut, bergère, 780.
 Inde, 764.
 Innocent III, 837.
Inscriptions (de Le Bas), 757.
 Institut, 899, 905.
 Is (Ville d'), 713, 723.
 Isaïe, 882.
 Ischia, 731.
 Issy, 752, 814, 820, 832-834, 836.
 Issy (Articles d'), 834.

Jacobi, 931.
 Jagatnata, 728.
 Jahn, 855, 864.
 Jérémie, 731.
 Jersey, 738, 739.
 Jérusalem, 704.
 Jésus, Jésus-Christ, 753, 796, 797, 829, 862, 866, 874, 876, 893, 915, 916, 928, 929.
 Job, 769, 915.
 Jonathas, 730.
 Josaphat (Vallée de), 901.
 Josué, 865.
 Jouffroy, 844.
 Jourdain, 753.
 Jugurnath, 781.
 Julien, 923.
 Jupiter, 757.
 Jupiter Olympien, 930.

Kant, 880, 914, 915, 931.
 Keranbélec (ou Meskanbélec), 767.
 Kermelle, 738, 740, 744, 748, 749.
 Kermelle (Manoir de), 736, 746.

Lacordaire, 805, 828, 829, 845.
 Lakanal, 778.
 Lamartine, 732, 788, 812, 813.
 Lamennais, 796, 805, 818, 828, 829, 842, 861, 930.
 Langoat, 771.
 Lannion, 727, 735, 772, 774, 777, 904.
 Lapon, s, 767, 791.
 Le Bas, 757.
 Lebel, 808.

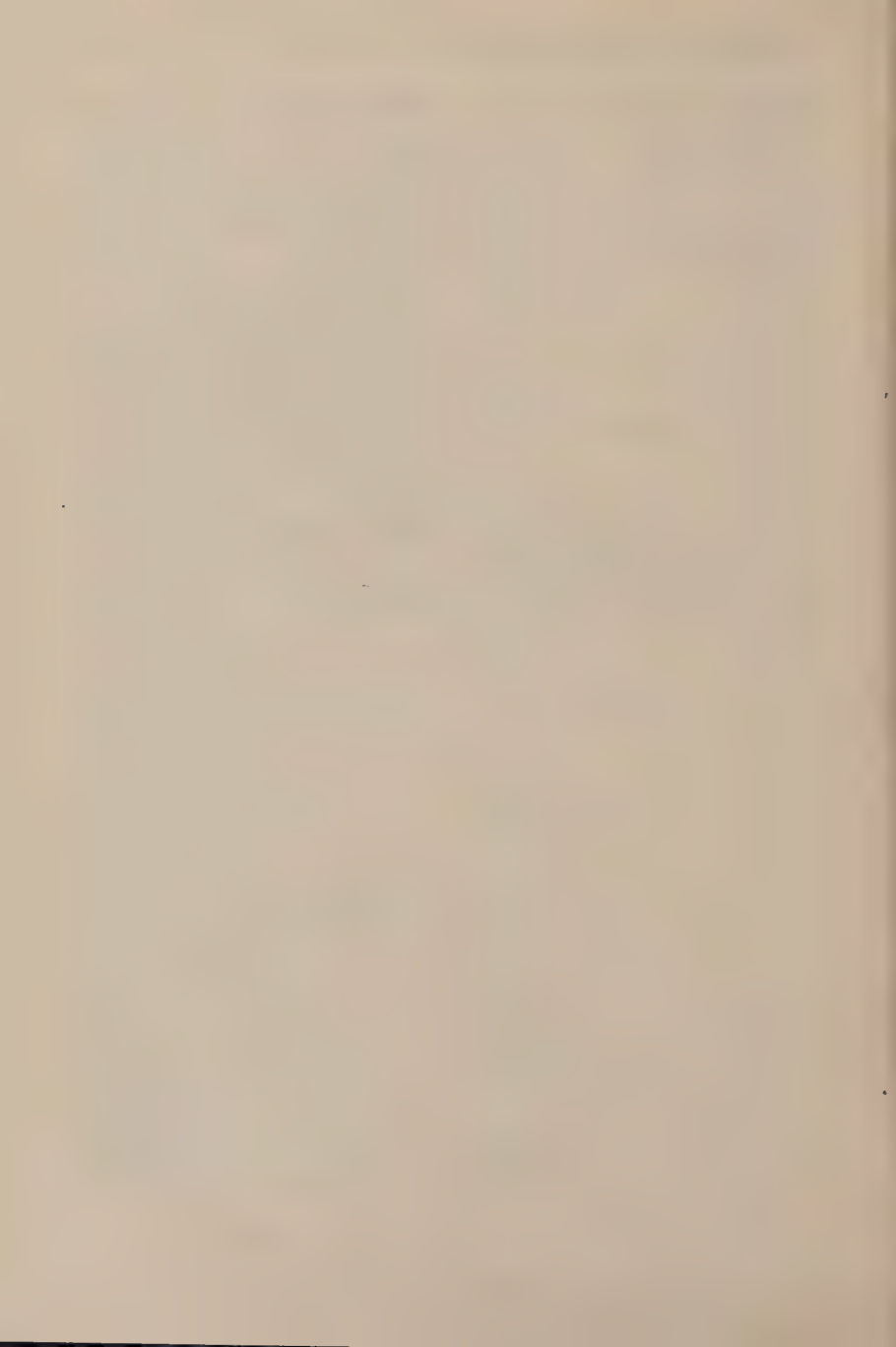
Lebrun, 853.
 Le Clerc (Victor), 905.
 Lecoiffre, 810.
 Lédano, 767, 768.
 Législative, 757.
 Legrand (Albert), 763.
 Le Hir, 831, 855, 857, 858, 863, 865, 882, 887, 892, 924.
 Leibniz, 845, 849.
 Lenclos (Ninon de), 855.
 Lenormant, 921.
 Leroux (Pierre), 844, 845.
Lettre sur l'Inquisition espagnole, 847.
 Lévy (Michel), 896.
 Lézardrieux, 768.
 Liart (François), 872, 873.
Liberté de penser (La), 846.
 Ligue (la), 821.
 Lithuanie, 769.
 Littré, 839, 861, 877.
Livre de Daniel, 866.
Livre d'Isaïe, 866, 867.
Livre de Judith, 866.
 Locke, 845.
 Loc-Ronan, 765.
 Londres, 757.
 Louis XIII, 821.
 Louis XIV, 718, 813.
 Louis XVI, 782.
 Louis de Léon, 822.
 Loyola (Ignace de), 845.
 Loyson (Abbé), 818.
 Luther, 776.
 Luxembourg, 922.
 Luzel, 764.
 Lysandre, 758.

Macbeth, 762.
 Macchabées (les), 870.
 Mahomet, 829.
 Mai (16), 816.
 Maimbourg (Père), 847.
 Maistre (J. de), 847.
 Malebranche, 843, 845, 846, 849, 868.
 Manier (Abbé), 842-844, 849, 922.
 Marc-Aurèle, 893.
 Marengo, 829.
 Marguerite de Valois (ou reine Margot), 832, 834.
 Marie d'Agreda, 841, 845, 862.
 Mars, 757.
 Marseille, 887.
 Marthe, 742.
 Marzin, 744.

- Mauguin, 827.
Méditations chrétiennes, 846.
Mérimee, 903.
Messie (le), 753.
Michelet (J.), 812, 830.
Minihi, 736.
Moïse, 866.
Montalembert (de), 805, 828, 845.
Montazet (de), archevêque de
Lyon, 843.
Montréal, 838.
Morillon (Adolphe), 810.
Morlaix, 763.
Nantes, 726.
Napoléon I^{er}, 788, 826, 827.
Napoléon (Prince), 767.
Napolitain, 795.
Nicée (Concile de), 862.
Nicole, 788.
Noailles (de), 834.
Noé, 866.
Noémi (la petite), 780, 781, 785.
Normands, 762, 768.
Notre-Dame (de Paris), 784, 829.
Nous n'irons plus au bois..., 780.
Olier (J.-J.), 803, 821, 822, 824-
827, 834, 844, 845, 853, 895.
Oratoire (Ordre de l'), 822.
Orient, 753, 814, 900.
Origine du Langage (De l'), 846.
Orphée, 730.
Ossa, 789.
Pabu-Tual (ou Papa-Tual), 725,
726.
Pacifique, 757.
Palaea (La) (d'Antioche), 810.
Palestine, 755.
Paris, 730, 736, 750, 757, 760, 789,
796, 803-805, 807, 808, 810, 813,
820, 825, 832, 834, 835, 840, 849,
859, 865, 872, 878, 884, 888, 900,
906, 919, 922, 925, 928.
Paris (Université de), 803.
Parisiens, 736.
Parnasse, 833.
Parthénon, 754, 762.
Pascal, 789, 845.
Pater (le), 917.
Pausanias, 764.
Pélion, 789.
Pentateuque (Le), 866.
Petit Olympe d'Issy (Le), 832.
Phalaris (Taurcau de), 908.
Phéaciens, 769.
Phébus, 833.
Philippe II, 869.
Philosophie de Lyon, 843, 845.
Pie V, 869.
Pierre l'Ermite, 814.
Pinault (Abbé), 839-842, 845, 846,
850, 854, 892.
Platon, 929.
Plutus, 757.
Pologne, 769, 881.
Pontoise (Rue de), 803.
Port-Royal, 788, 822, 830, 853
Port-Royal, 890.
Promachos, 757.
Propylées, 754.
Quartier Latin, 885.
Quatre fils Aymon (Les), 771.
Quatremère (Etienne), 864, 865,
874, 923.
Quélen (de), 801, 804, 805, 837.
Quellien (N.), 799, 800.
Racine (fils), 732.
Ravignan (de), 925.
Recherches philosophiques, 876.
Reid (Thomas), 842-845.
Religion (La), 732.
Renan (les), 767.
Renan (Alain), 715.
Renan (Ernest), 780, 782, 793,
794, 809, 903, 908, 924.
Renan (Henriette), 715, 793, 794,
882.
Renan (Noémi), 781.
Renan (Pierre), 735, 770-772.
Renaud de Montauban, 771.
René, 788.
Rennes, 726.
République (I^{re}), 773.
Restauration, 718.
Révolution (1789), 727, 735, 737,
738, 768, 773, 774, 788, 803, 826-
828, 836, 853, 854.
Révolution (1830), 750, 788.
Révolution (1848), 783.
Revue des Deux Mondes, 725, 787
820, 853, 884.
Rhodiens, 757.
Richard (Abbé), 812.
Richelieu, 718.
Robespierre, 777.
Rollin, 788, 796.
Romain, s, 753.

- Rome, 725, 726, 728, 762, 826, 828, 829.
 Rongc, 915, 916.
 Rosenmüller, 855.
 Rousseau (J.-J.), 777, 778, 848.
 Sacchetti, 816.
 Sacy (Baron Silvestre de), 864, 867.
 Safed, 753.
 Sagesse, 757.
 Saint Augustin, 799, 873.
 Saint-Brieuc, 725, 726, 748, 800, 859, 863, 872.
 Saint Cadoc, 728, 764.
 Saint Colomban, 791.
 Saint Conéry, 764.
 Saint-Cyr (École de), 841.
 Sainte-Beuve, 797, 890, 897.
 Sainte Thérèse, 845.
 Saint-Florentin (Rue), 806.
 Saint François d'Assise (ou François d'Assise), 796.
 Saint François de Sales (ou François de Sales), 821, 845, 858, 871, 891.
 Saint Gall, 791.
 Saint-Germain (Faubourg), 802, 806.
 Saint-Germain-des-Prés, 825.
 Saint-Honoré (Faubourg), 802.
 Saint Iltud, 728, 764.
 Saint-Jacques du Haut-Pas, 889.
 Saint-Jacques (Faubourg), 777, 895.
 Saint-Jacques (Quartier), 885.
 Saint-Jacques (Tour), 889.
 Saint Jean Climaque, 810.
 Saint Jean Chrysostome, 810.
 Saint-Lazare, 822.
 Saint-Louis (Croix de), 749.
 Saint-Malo, 725, 726, 782.
 Saint-Michel (Église), 728, 800.
 Saint-Nicolas du Chardonnet, 787, 803, 804, 810, 811, 813, 817-820, 825, 832, 859, 865.
 Saint Paul, 838, 927, 928.
 Saint-Pol de Léon, 725, 726.
 Saint Renan, 764, 765.
 Saint-Renan (ou Ronan), 765.
 Saint Roch, 774.
 Saint-Roch (Église), 805.
 Saint-Samson, 725, 726.
 Saint Sébastien, 766.
 Saint-Simon, 826.
 Saint Sulpice, 895.
 Saint-Sulpice, 752, 803, 811, 817, 819, 820, 822, 824-831, 834, 835, 851-855, 857, 859, 861, 866, 869, 882-885, 887, 892-895, 916, 919-922, 924.
 Saint Thomas d'Aquin, 799, 860, 861.
 Saint-Thomas-d'Aquin (Église), 805.
 Saint Tudwal (ou Tual), 725-728.
 Saint-Victor (Rue), 803, 806, 808.
 Saint Vincent de Paul (ou Vincent de Paul), 803, 821.
 Saint Yves, 729.
 Saint-Yves de la Vérité (Chapelle), 729.
 Salpînx, 757.
 Salulaire, 758.
 Santa-Casa (de Lorette), 834.
 Santerre, 782.
 Sara, 855.
 Saturne, 752.
 Savoie, 805.
 Savoisiens, 808.
 Saxo Grammaticus, 791.
 Scythes, 754, 756, 757.
 Seine-et-Marne, 835.
 Seine-et-Oise, 835.
 Sermons (de Bossuet), 845.
 Servandoni, 853.
 Slaves, 754.
Soirées de Saint-Petersbourg (Les), 812.
Somme (de saint Thomas d'Aquin), 860.
 Sorbonne, 825, 826, 828, 854, 860.
 Soury, 848.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, 713.
Souvenirs de Saint-Nicolas, 810.
 Sparte, 758.
 Spinoza, 822.
 Stanislas (Collège), 885, 921, 922, 925.
 Stewart (Dugald), 845.
 Strymon, 759.
 Suarès, 860.
 Suquet (D^r), 906.
 Syllabus, 869.
 Syrie, 753.
 Syriens, 755.
 Système (Bonhomme), 714, 735, 776-778, 785.
 Tahiti, 807.
 Talleyrand, 801, 802, 854.
 Tanneguy, 773.

- Taupin (M^{me}), 773.
 Tempé (le), 833.
 Terre (Planète), 722.
 Tertullien, 788, 838.
 Thémistocle, 754.
 Théonoé, 756.
Théorie du Bonheur... (La), 849.
 Thierry (Augustin), 845, 906.
 Thiers (A.), 784.
 Thrace, 759.
 Thulé, 756.
 Tite-Live, 791.
 Tivoly, 833.
 Tombouctou, 807.
Torquemada, 778.
 Touraine, 833.
 Tours, 764.
Traité des Études, 788.
 Trajan, 753.
 Trédarzec, 736, 737.
 Tréglamus, 793.
 Tréguier, 725-727, 729, 735, 737,
 739, 750, 768, 790-793, 798, 800,
 807, 813, 835, 872, 895, 913.
 Trente (Concile de), 829, 860, 862.
 Tresvaux (Abbé), 837.
 Trieux, 767, 768.
 Tromeur (Vallée du), 729.
 Tromsoë, 767.
 Tronson, 834.
 Tubingue, 876, 893.
 Valentin, 844.
 Vannes, 726.
 Vatican, 800, 829.
 Vatican (Concile du), 858.
 Vaugirard, 832, 859.
 Venise, 734, 757.
 Vénus, 752, 834.
 Verger, 816.
Vérité et Poésie, 713.
 Victoire (Minerve), 757.
Vie de Jésus, 876, 898.
Vie des Pères du Désert, 810.
Vie de Spinoza (de Colerus), 776.
 Vierge (la), 729, 853.
 Vierge (Minerve), 757.
 Villaret-Joyeuse, 769.
 Villemain, 811.
 Voigt, 837.
 Volney, 778.
 Volney (Prix), 905.
 Voltaire, 777, 812, 847, 848.
 Waterloo, 768.
 Winnoch, 764.
 Zeus, 757.



TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 714. Avec un grain de sel.

Page 718. O [mes compagnons], vous avez supporté de pires maux ; la divinité mettra aussi un terme à ceux-ci (Virgile, *Énéide*, I, 199).

Page 721. Ne me touche pas (*Évangile selon saint Jean*, XX, 17).

Page 722. Heureuse faute !

Page 730. J'ai pris une toute petite quantité de miel et j'en ai goûté, et voici que j'en meurs (Ancien Testament, *Rois*, I, XIV, 43).

Page 731, ligne 3. Avoir touché, être mort.

Page 731, ligne 4. La mort est montée par nos fenêtres (Ancien Testament, *Jérémie*, IX, 21).

Page 744. L'hiver est passé ; les pluies se sont dissipées et ont cessé... La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre... Lève-toi, mon amie, et viens ! (Ancien Testament, *Cantique des Cantiques*, II, 11 à 13).

Page 757, note. D'Athènes Démocratie.

Page 789. Une chimère bourdonnante.

Page 792. Honte du siècle.

Page 796. Je renonce à toi, Satan.

Page 800, ligne 14. J'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu (Ancien Testament, *Psaumes*, XLII, 4).

Page 800, ligne 15. Jusqu'à Dieu même, qui remplit de joie ma jeunesse (Ancien Testament, *Psaumes*, XLII, 4).

Page 800, ligne 35. J'ai mis une garde à ma bouche (Ancien Testament, *Psaumes*, XXXVIII, 2).

Page 801. (La) garde de ma bouche.

Page 802. Me voici à la porte, et j'y frappe (Saint Jean, *Apocalypse*, III, 20).

Page 803. Donne-moi les âmes, et prends le reste pour toi (Ancien Testament, *Genèse*, XIV, 21).

Page 812. Réfutation des objections.

Page 814. Terrassez les Turcs.

Page 815, ligne 30. Soumission acceptée par a raison (Saint Paul, *Épître aux Romains*, XII, 1).

Page 815, ligne 32. Homme déchu de ses droits de citoyen (Horace, *Odes*, III, 5, 42).

Page 817. L'esprit souffle où il veut (*Évangile selon saint Jean*, III, 8).

Page 826. A l'intérieur des murs.

Page 834. Un jardin fermé, une fontaine scellée (Ancien Testament, *Cantique des Cantiques*, IV, 12).

Page 843. Il a mis la sagesse dans le cœur de l'homme (Ancien Testament, *Job*, XXXVIII, 36).

Page 844. Réfutation des objections.

Page 846. Devenir.

Page 849, ligne 2. Dans l'abstrait.

Page 849, ligne 13. J'ai analysé, je l'avoue, minutieusement toutes les théories philosophiques ; j'ai fait des recherches très nombreuses, j'ai tout parcouru en détail, et je n'ai rien trouvé de meilleur que de croire au Christ.

Page 849, ligne 20. Devenir.

Page 858. Recueil.

Page 860. Oui et Non (titre d'un des ouvrages de la série des écrits théologiques d'Abélard).

Page 869, ligne 3. Résumé (titre d'un document faisant partie de l'encyclique *Quanta cura* publiée en 1864 par le pape Pie IX).

Page 869, ligne 36. Est article de foi.

Page 871, note. Mon combat (traduction littérale de l'hébreu *Nephthali*, Ancien Testament, *Genèse*, XXX, 8).

Page 872, ligne 21. Le Seigneur est la part qui m'est échue en héritage et la portion qui m'est destinée. C'est toi [Seigneur,] qui me rendras l'héritage qui m'est propre (Ancien Testament, *Psaumes*, XV, 5).

Page 872, ligne 29. Ma part m'est échue d'une façon très avantageuse, car mon héritage est excellent (Ancien Testament, *Psaumes*, XV, 6).

Page 873, ligne 22. Palpant très doucement et très délicatement de la main mes blessures.

Page 873, ligne 25. Le ministre de Satan qui doit me donner des soufflets (Saint Paul, *Deuxième épître aux Corinthiens*, XII, 7).

Page 873, ligne 27. Tourne-toi vers le haut, tourne-toi vers le bas.

Page 892. La place du cœur tient lieu de cœur.

Page 895, ligne 6. Si nous avons de quoi vivre et de quoi nous vêtir, nous nous en contentons (Saint Paul, *Épître à Timothée*, 6).

Page 895, ligne 16. De quoi vivre et de quoi se vêtir (Ancien Testament, *Deutéronome*, X, 18).

Page 895, ligne 26. Nous n'avons point ici de cité à demeure (Saint Paul, *Épître aux Hébreux*, XIII, 16).

Page 904. Fermez les canaux, garçons les prés sont assez abreuvés (Virgile, *Bucoliques*, III, 111).

Page 907. Qu'avez-vous que vous n'avez reçu ? (Saint Paul, *Première épître aux Corinthiens*, IV, 7).

Page 927, ligne 23. Que tous deviennent tels que je suis (Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, XXVI, 29).

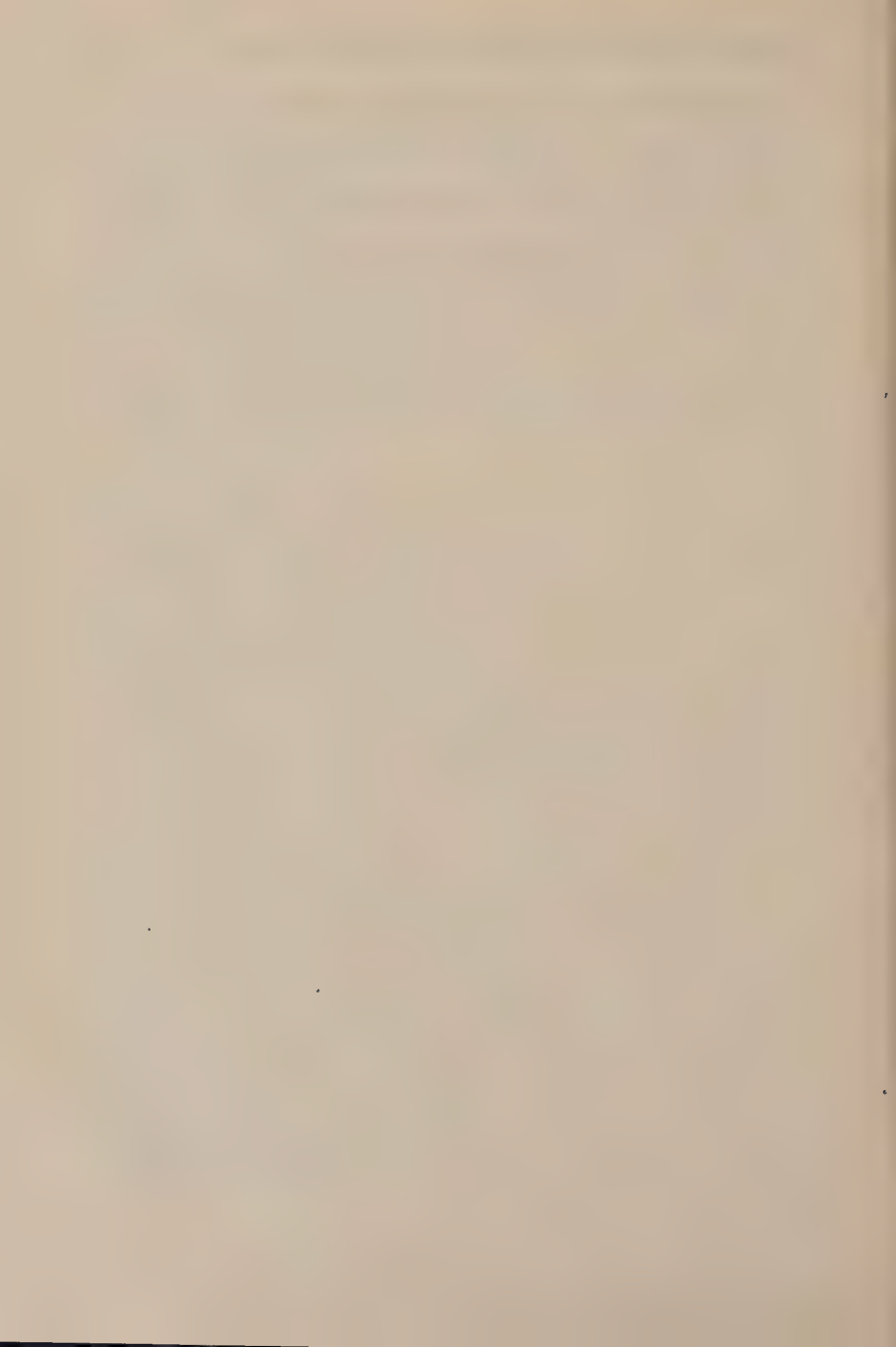
Page 927, ligne 24. A la réserve de ces liens (Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, XXVI, 29).

Page 927, lignes 27 et 43. Le Seigneur est la part... (Ancien Testament, *Psaumes*, XV, 5).

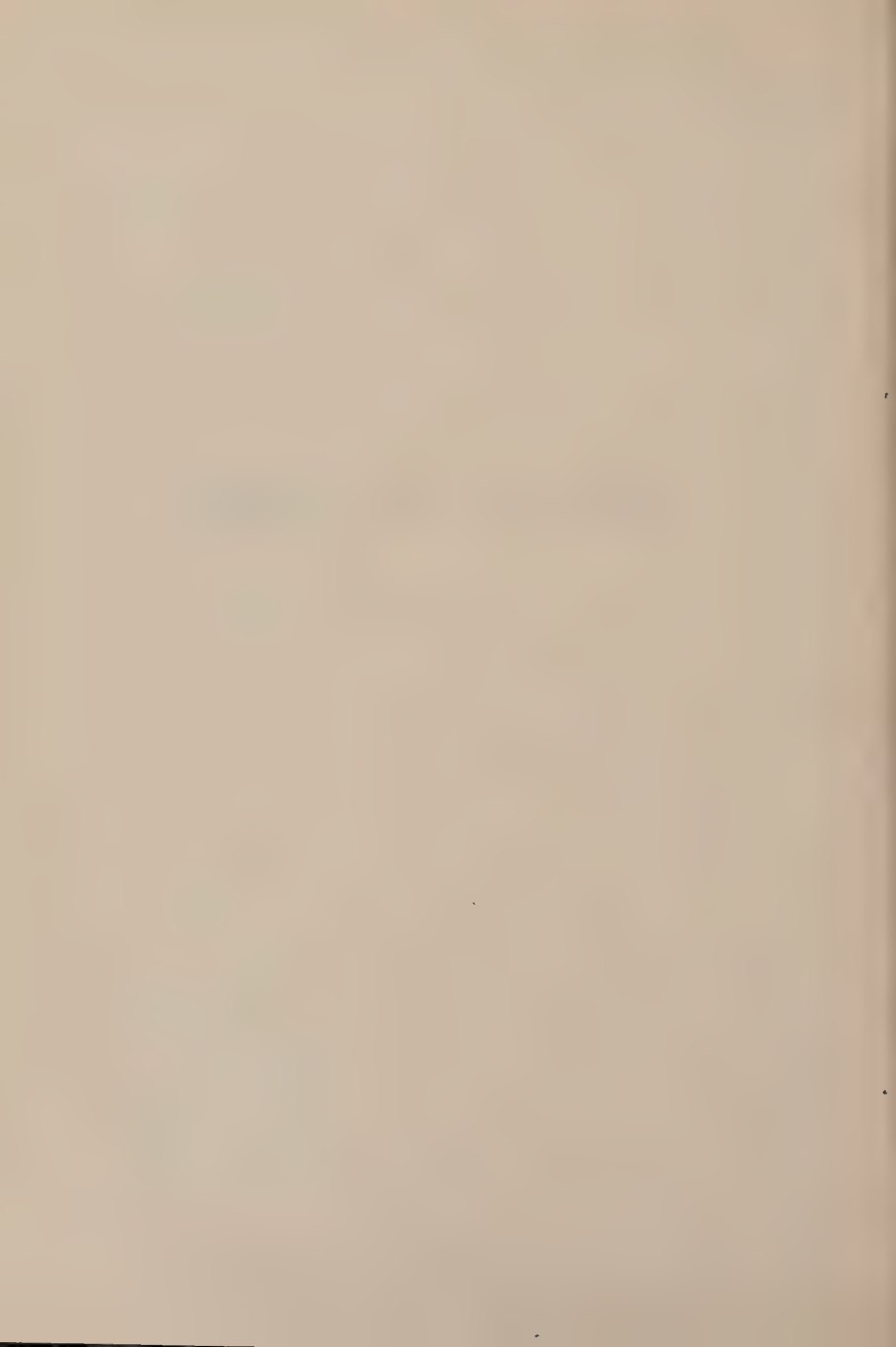
Page 928. Si je ne me trompe.

Page 930. Je désire que tous deviennent (Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, XXVI, 29).

La traduction française est due à M. Marcel Pernot, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de l'Université.



FEUILLES DÉTACHÉES



INDEX DES NOMS PROPRES

- Aaron, 938.
 Abimélek, 990.
 About (Edmond), 1131-1133.
 Abruzzes, 1054.
 Académie des inscriptions et belles-lettres, 940, 946, 973, 1019, 1020, 1119.
 Académie des sciences morales et politiques, 1119.
 Académie française, 986, 1028, 1032, 1060, 1067, 1094.
Acta apostolorum apocrypha, 1061.
Actes des Apôtres, 946.
Actes des Martyrs orientaux, 1023.
Actes de (Thécla), 1061-1064.
 Adam, 1150.
 Adriana (Villa), 1044.
 Adrien, 1044.
 Aigues-Mortes, 1016.
 Alban (Sébastien) (voir Cornu, Hortense).
 Allemagne, 1115, 1119, 1125-1127, 1144, 1148.
 Allemand, s, Allemande, 1094, 1110, 1116, 1125.
 Alliance pour la propagation de la langue française, 1087.
 Alloury, 1032.
 Alsace, 1014.
 Alsacien, 1014.
 Amalfi, 1049.
 Amiel (Henri-Frédéric), 1140-1147, 1152, 1153, 1158-1161.
 Angéus (l'), 1138.
 Anglais, 1004.
 Angleterre (ou Royaume-Uni), 956, 977, 1002, 1004, 1088.
 Anglo-Saxons, 1004.
 Annecy, 991.
 Anne de Bretagne, 956, 1004.
 Année 1886 (L'). *Prologue au Cie* 1038.
Annuaire de l'Association des Études grecques, 1062.
 Antoine, 1134.
 Apollos, 1064.
Apôtres (Les), 1061.
 Apulée, 1137.
 Arabe, 1057.
 Archives (les), 1068.
 Arenenberg, 1118.
 Aristarque de Samos, 1178.
 Aristote, 1009.
 Arius, 946.
 Arles, 1016, 1017.
 Arnould, 951.
 Arthur (Roi), 1002, 1017.
 Asie (Prêtre d'), 1061-1063.
 Association archéologique du pays de Galles, 1002.
Astrée (L'), 1075.
 Athènes, 1020, 1064, 1160.
 Attique (l'), 1016.
 Auge (Vallée d'), 1138.
 Augsburg, 1118.
 Autun (Évêque d'), 1089.
Aventures de Télémaque (Les), 970.
 Averroès, 1009.
 Avignon, 1015.
 Bahnsen, 1152.
 Barach (Famille), 1019.
 Baux (les), 1016.
 Bédouines, 955.
 Bengale (Roses du), 1010, 1138.
 Berlin, 1056, 1147.
 Bernabei, 1050.
 Bernard (Claude), 1171.
 Berthelot (Marcellin), 1036, 1120 1142.
 Berthollet, 1007.

Bertin (Armand), 1029, 1071.
 Bertin (Édouard), 1029, 1030, 1071.
 Bible (la), 988, 989, 1077.
 Billioray, 1052.
 Bion, 1136.
 Blemmyes (les), 1136.
 Boileau, 1135.
 Bologne, 1139.
 Bonaparte (Famille), 1115, 1121.
 Bonaparte (Princesse Julie), 1121.
 Bonn, 1063.
 Bordeaux, 1006.
 Borghesi, 1008.
 Bouchers (Rue des), 1022.
 Bouchor, 995.
 Bouddha, s, 1040, 1043, 1138
 Boulanger (Général), 1045.
 Bourbotte, 1068, 1082.
 Bradj (le), 1039.
 Bréal (Michel), 1120.
 Bréhat (Ile de), 1019.
 Bretagne, 950, 955, 956, 972, 984,
 993, 995, 997, 1001-1003, 1014,
 1015, 1017, 1020, 1021, 1055,
 1107, 1138, 1168, 1169.
 Breton, s, Bretonne, 955, 986, 993,
 994, 997, 1014, 1017.
 Brizeux, 984-987.
 Brown-Séguard, 971.
 Brucker, 1112.
 Brunetto Latini, 1090.
 Bruno (Giordano), 1178.
 Buffon, 1006.
 Caire (Le), 1138.
 Çakya-Mouni, 1152.
 Callot, 1135.
 Calmann-Lévy, 1109.
 Calvin, 1004.
 Campo-Santo (de Pisc), 1180.
 Canadiens, 1093.
 Canne de M. Michelet (La), 1070.
 Cantiques de Marseille (Les), 1015.
 Cantique des Cantiques (Le) 962,
 969.
 Capitolin, 1060.
 Caprée, 1047.
 Caribert, roi de Paris, 1092.
 Carnot (Adolphe), 1045.
 Castellamare, 1049.
 Catoblépas, 1138.
 Chambre des Députés, 1037.
 Champ-de-Mars, 1089.
 Charles II, 955, 958.
 Charles V, 1089.
 Chasles (Philarète), 1032, 1033.

Chateaubriand, 1090.
 Chevalier (Michel), 1032, 1033.
 Christ (le), 957, 1180.
 Chronique (*Chronogr.*), 1063.
 Chronique de Paris (La), 1069.
 Cîteaux (Ordre de), 1176.
 Claretie (Jules), 1067-1069.
 Clemenceau, 1037.
 Cléopâtre, 1134.
 Coinci (Gauthier de), 951.
 Collège de France, 937, 1000,
 1010, 1011, 1096, 1119, 1120,
 1130, 1176.
 Comédie-Française, 1070.
 Conard, 1134.
 Confessions (de saint Augustin), 990.
 Congrès des sociétés savantes, 1005.
 Constitution de l'an III, 1006.
 Copernic, 1178, 1180.
 Corinthiens, 1064.
 Corneille, 1117.
 Cornu (Hortense) (ou Hortense-
 Albine Lacroix), 1113-1121.
 Cornu (Sébastien), 1115, 1122.
 Corpus inscriptionum latinarum,
 1056.
 Corpus inscriptionum semiticarum
 940, 1057.
 Correspondance (de Flaubert),
 1134.
 Côtes-du-Nord, 1022, 1168.
 Coupeur de Têtes (Le), 1135.
 Cousin (Victor), 1009, 1024, 1109-
 1111.
 Cuvier, 1007.
 Cuvillier-Fleury, 1032, 1070-1073
 1075.
 Cymbeline, 956.
 Damas, 1057.
 Danseuses (Maison des), 1054.
 Darwin, 1008, 1137.
 Dauphin (Maria), 1022.
 David, 1129.
 Dayot (Armand), 1022.
 Décembre (Deux), 1118.
 De la fréquente Communion (d'Ar-
 naud), 951.
 Delft, 1125.
 Derenbourg, 1023.
 Derniers Montagnards... (Les), 1068.
 Déroulède, 1045.
 Descartes, 1007, 1111, 1127.
 Desmoulins (Camille), 1080, 1082.
 Desmoulins (Lucile), 1080.
 De vita contemplativa, 978.

- Dialogues philosophiques*, 1105.
 Didot, 1115.
 Dioclétien, 1031.
 Diomède, 1054.
Dramas philosophiques, 1038.
Du Baptême, 1062.
 Duclos (Abbé), 1037.
 Duroy, 1082.
 Duruy (Victor), 1120.

 Eaubonne, 1029.
 Ecclésiaste (I'), 1011, 1133.
Ecclésiaste (L'), 941.
 École des Beaux-Arts (de Naples), 1051.
 École des Chartes, 1011.
 École des Hautes-Études, 1120.
 Édouard le Confesseur, 1003.
 Égypte, 1051, 1138.
 Égyptiens, 1055.
Emma Kosilis, 1000.
 Emmaüs (Disciples d'), 1067.
 Empédocle, 1078.
 Empire (I^{er}), 1073, 1125, 1126.
 Empire (Second), 1030, 1031, 1033-1035, 1068, 1168.
Encyclopédie moderne, 1115.
 Eole, 1149.
Épître aux Corinthiens (II^e) (Cor), 1064.
 Esdras, 1129.
 Espagnol, 1100.
 Etna, 1078.
 Eugénie (Impératrice), 1121.
 Europe, 1091, 1125.
 Évangile, s, 970, 988, 989.
Examen de conscience philosophique, 940.
 Exposition (de 1889), 1044.

 Faculté de théologie (de Strasbourg), 1138.
 Falloux (de), 1090.
 Faustine, 1060, 1061.
 Fénelon, 1025.
 Ferney, 1149.
Feuilles détachées, 937.
Figaro, 953, 977, 988, 1019, 1100.
 Fiorelli, 1048, 1050, 1057.
 Flandrin, 1116.
 Flaubert (Gustave), 1134.
 Florian, 1013.
 Forez, 1015.
 Français, se, 942, 1004, 1100, 1116.
 France, 942, 959, 986, 1002, 1004, 1006, 1007, 1012, 1015, 1032, 1034, 1045, 1054, 1070, 1073, 1075, 1077, 1078, 1081, 1084, 1089, 1091-1093, 1098, 1099, 1110, 1117, 1119, 1121, 1125, 1132, 1165.
 France (Roi de), 1088.
 François I^{er}, 1120.
 Francs, 1088.

 Gabriel (Ange), 1038, 1039.
 Galilée, 1007, 1043, 1111, 1178.
 Galiléen, 1063.
 Galles (Pays de), 956.
 Gallois, 1002.
 Garnier (Adolphe), 1110.
 Gautier (Théophile), 1136.
Genèse, 989, 1150.
 Genève, 1146.
 Gêrere, 990.
 Gianni, 1057.
 Gleyre, 1115.
 Goëlo (Pays de) (ou Golovia), 1021.
 Goëthe, 1124, 1137, 1156.
 Gontran, 1092.
 Grabe, 1062.
 Grande (Ile), 1168, 1169.
 Grec, s, 1058, 1064, 1129, 1136.
 Grèce, 955, 1016, 1128.
 Grégoire de Tours, 1092.
 Guillaume II, 941.
 Guizot, 1027.
 Guyomar (Famille), 1019.

 Halévy (Joseph), 1057.
 Ham (Prison de), 1117.
 Hariri, 1023.
 Hartmann (de), 989, 1148, 1152, 1155.
 Hauréau, 977.
 Haussmann, 1168.
 Havet (Ernest), 1127-1130.
 Hegel, 1144, 1145.
 Hellade, 1016.
 Hercule, 942.
 Herder, 1124.
 Herrade (Abbesse), 957.
 Hilarion, 1138.
 Hindous, 993.
Histoire des Origines du Christanisme, 940.
Histoire du Peupled'Israël, 937, 940.
Histoire ecclésiastique (de Nicéphore), 1063.
Histoire littéraire de la France 946, 947, 973, 978.
 Hillel 938.

Hollande, 1124-1126.
 Homère, 1077.
 Hongrois, 993, 1014.
 Hortense (Reine), 1113.
 Hugo (Victor), 1100, 1102, 1103,
 1136, 1142.

Imitation de Jésus-Christ, 988, 990.

Inde, 1039, 1040.

Ingres, 1115.

Inquisition (l'), 1111.

Institut, 1006, 1009, 1011.

Institut de France. Académie des sciences morales..., 1127.

Institut de France. Académie française, 1067, 1131.

Introduction à la Vie dévote, 990, 992.

Irlande, 1055.

Isaac, 989, 990.

Ischia, 1051, 1054.

Isis, 1138.

Israël, 1128, 1150.

Is (Royaume d'), 1017.

Issy, 1111.

Italie, 1056, 1115-1118.

Italiotes, 1058.

Jacob, 989, 1160.

Janet (Paul), 1109-1112.

Janin (Jules), 1032, 1033.

Jansénius, 1024.

Jeanne d'Arc, 1080, 1083.

Jeanne de Valois, 1123.

Jéhovah, 989, 990, 1058, 1124.

Jéhu, 1129.

Jéricho, 1021, 1090.

Jérusalem, 956, 1080, 1081.

Jésus, Jésus-Christ, 940, 991, 1149, 1150.

Job, 1124.

Josaphat (Vallée de), 976, 1028, 1094.

Joseph, 942.

Jouffroy, 1110.

Jour (Le), 995.

Journal des Débats, 984, 998, 1005, 1013, 1019, 1023, 1027, 1032, 1034, 1036, 1038, 1046, 1060, 1066, 1071, 1087, 1096, 1100, 1109, 1113, 1134, 1140.

Journal des Débats sous le Second Empire (Le), 1023.

Journal des Savants, 947.

Journal officiel, 1005.

Judas, 946.

Julien, 1063.

Jura, 1144.

Kant, 1149, 1155, 1160.

Kerbéla, 1089.

Kosciusko, 1099.

Krichna, s, 1039-1043.

Labbia (Palais), 1134.

La Borderie, 997.

Laboulaye, 1031, 1038.

Lachelier, 1149.

Lagrange, 1102.

Laguerre, 1037, 1045.

La Haye, 1126.

Lambin (Denys), 1130.

Lancelot, 1090.

Lannion, 999, 1002.

Laon, 951.

Laplace, 1007, 1043, 1102.

Latour-Maubourg (Boulevard de), 1118.

Le Blant, 1062.

Le Clerc (Victor), 1009.

Leibniz, 1161.

Lemaître (Jules), 1044.

Le Moal (Yves), 1000.

Lettre sur les Travaux de l'Académie, 1026.

Léviathan, 1081.

Lévy (Calmann), 937-939.

Lévy (Maison), 947.

Lévy (Michel), 939.

Liban, 941, 949, 1089.

Lisieux (Evêque de), 1089.

Lithuanie, 1097.

Lithuaniens, 993, 1014.

Livre de Job, 1081.

Livre de Ruth, 990.

Livre d'Hénoch, 1058.

Livre du Centenaire du Journal des Débats (Le), 1023.

Löckroy (Édouard), 1089.

Longpont, 1113, 1122.

Lorient, 984.

Loti (Pierre), 1022.

Louannec, 988.

Louis XIV, 1083, 1137.

Louis XVI, 998.

Louis-Philippe, 998, 999, 1119.

Lourdes, 1003.

Lucien, 1063, 1137.

Lulle (Raymond), 1145.

Libye, 1138.

Lyon, 1015.

Madame Bovary, 1138, 1139.

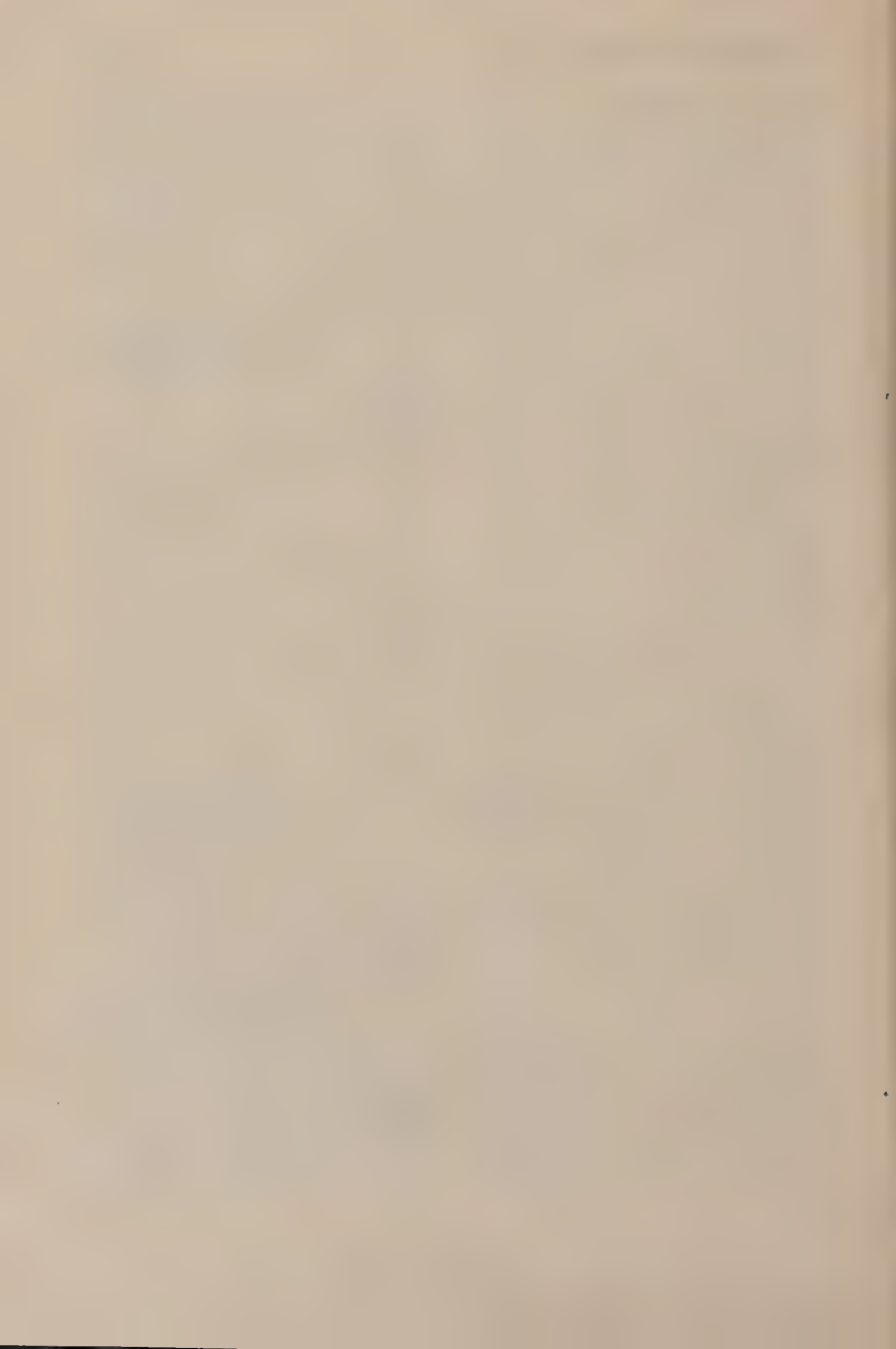
- Maillanne, 1016.
 Maison du Bois, 1126.
 Maistre (J. de), 1090.
 Malala (Jean), 1063, 1064.
 Manon, 999.
 Marc-Aurèle, 942, 1060, 1061, 1085.
 Marguerite de Provence, 1123.
 Marheineke, 1147.
 Maria (voir Dauphin).
 Marie-Agathe (Sœur), 999.
 Marie de Magdala, 989.
Marseillaise (La), 1089.
 Marseille, 1016.
 Mathilde (Princesse), 1029, 1033.
 Mauguin, 1037, 1038.
Mécanique analytique (La), 1102.
Mécanique céleste (La), 1102.
 Melchior, 996.
 Méridional, 1014, 1017.
 Méry (Joseph), 1137.
Métamorphoses (Les), 1136.
 Meta (Pointe de), 1049.
 Meyer (Paul), 1090.
 Mézières (Alfred), 1060.
 Michel-Ange, 990.
 Michelet (Jules), 1067, 1069, 1096.
 Mickiewicz (Adam), 1096-1098.
Million (Le), 1070.
 Minervini, 1050.
 Minihi, 997.
 Misène, 1047.
 Mistral, 1016.
 Molière, 1076, 1091.
Monsieur le Ministre, 1070.
 Montagnards (les), 1082.
 Montaigne, 1091.
 Montalembert (de), 1029, 1090.
 Montbard, 1006.
 Monte-Santangelo, 1054.
 Montesquieu, 1006, 1076.
 Monthéry, 1113.
 Montmajour, 1016.
 Montmartre, 998.
 Montmorency, 1096.
Morale en Action (La), 970.
 Muséum, 1011.
 Nabatéens de Pétra, 1057.
 Nantes, 948.
 Naples, 1050, 1053, 1056-1058.
 Napoléon I^{er}, 1025, 1074, 1082, 1083, 1101.
 Napoléon III (ou Louis-Napoléon), 947, 1033, 1113, 1114, 1117-1121.
 Napoléon (Prince), 1033, 1121.
 Naquet, 1045.
 Néhémie, 1129.
 Nemrod, 1178.
 Newton, 1007, 1043.
 Nicéphore, 1063, 1064.
 Nil, 1036, 1055.
 Nod-er-Gall, 1019.
Noël (de Bouchor), 995.
 Noémi (la petite), 973-975.
 Normand, 1014.
 Normandie, 1014, 1139.
 Notre-Dame de la Clarté, 1004.
 Oannès, 1138.
 Observatoire, 1011.
 Occident, 1080.
 Oise, 1138.
 Ollivier (Famille), 1019.
 Ollivier (maire de Bréhat), 1019.
 Orange, 1016.
 Orange (Maison d'), 1125.
 Orient, 995, 1067, 1080, 1128.
 Oriental, 1089, 1091.
Origines du Christianisme (Les) (de Havet), 1129.
 Orléans, 1092.
 Ovide, 1136.
 Oxford (Université d'), 1002.
 Paimpol, 1019.
 Paléologue (Maurice), 1049, 1054.
 Palizzi, 1051, 1053-1055, 1059.
 Paris, 953, 974, 994, 998, 1005, 1006, 1008-1011, 1017, 1036, 1044, 1060, 1068, 1101, 1105, 1109, 1113, 1115, 1138, 1146, 1168, 1169.
 Paris (Gaston), 1090, 1094.
 Parisiennes, 1092.
 Parme, 1139.
 Parnasse, 1078.
 Pascal, 1074, 1091, 1161.
 Péloponèse, 1016, 1129.
Pensées (de Marc-Aurèle), 1061.
 Périne (Tante), 1019, 1020.
 Périvier, 988.
 Perrache, 1015.
 Perrot (Georges), 1019, 1022.
 Perse (la), 1089.
 Perses, 1063.
 Petibon (Famille), 1019.
 Petra (de), 1050.
 Pétrarque, 1068.

Phéaciens, 1019.
Phédon (Le), 1157, 1170.
 Philon, 978.
Philopatris, 1063, 1064.
 Philostrate, 1137.
 Philothée, 991.
 Phocée, 1016.
 Plaisance, 1048.
 Platon, 1157.
 Pline l'Ancien, 1050.
 Pline le Jeune, 1049, 1057.
 Pologne, 1096, 1117.
 Polonais, 1014.
Pomme (La), 996.
 Pompéi, 1046, 1048-1054, 1057-1059.
Pompei e la regione sotterrata dal Vesuvio nell' anno LXXIX, 1057.
 Pompéiens, 1052.
 Poniatovski, 1099.
 Port-Royal, 1074.
 Pouzzoles, 1057.
 Prévost-Paradol, 1031, 1033.
 Provence, 1015, 1016.
 Pyramides, 1055, 1181.
 Quellien (Narcisse), 993-996, 998, 1001, 1014.
 Quéroualle (M^{lle} de), 955, 957.
Question de l'Amour (La), 988.
 Quimper, 977, 978.
 Quinet (Edgar), 1096.
 Quintilien, 1073.
 Rachel, 989.
 Ramus, 1130.
 Rébecca, 989, 990.
 Regnault (Henri), 1135.
 Reichshoffen (Cuirassiers de), 1177.
 Reinaud, 1023, 1025.
 Rémusat (Abel), 1007.
 Renaissance, 1128.
 Renan (Ernest), 938, 949, 958, 997, 1009, 1028, 1029, 1147.
 Renan (Henriette), 950, 975, 999.
 Renan (les), 1021.
 Renan (M^{me}), mère, 998.
 Renée de France, 1004.
 Renier (Léon), 1057, 1120.
 Restauration, 1109, 1119.
 Révillon (Tony), 1038.
 Révolution (1789), 997, 1020, 1068, 1071-1073, 1080-1084, 1090, 1125, 1178.
 Révolution (1830), 1109.
Révolutions romaines (Les), 1082.

Revue des Deux Mondes, 938, 1123, 1162.
Revue germanique, 1146.
Revue politique et parlementaire (Revue bleue), 1002.
 Rhône (le), 1015, 1016.
 Rhys (John), 1002.
 Rigault (Hippolyte), 1032.
 Rimini (Françoise de), 1090.
 Rochefort, 1037.
 Romains, 1049.
 Rome, 1004, 1008, 1115, 1128.
 Romme, 1068, 1082.
 Rosmapamon, 988, 998, 1002, 1168.
 Rossi (de), 1063.
 Rothschild (de), 945, 947, 1027.
 Rouher, 1034.
 Royaume-Uni (voir Angleterre).
 Ruggiero, 1049-1052, 1056-1058.
 Sacré-Cœur (Église du), 998.
 Sacy (Baron Silvestre de), 992, 1007, 1023-1025.
 Sacy (M^{me} de), 1029.
 Sacy (Ustazade Silvestre de), 1023-1028, 1030-1032.
 Safa, 1057.
 Saint Antoine, 945, 1135, 1138.
 Saint-Antoine (Quartier), 1075.
 Saint Augustin, 968, 990, 1160.
 Saint Bernard, 1010, 1129.
 Saint Beuzec (ou Budoc), 1003.
 Saint Corentin, 1068.
 Saint-Denis, 1099.
 Sainte Anne, 956, 957.
 Sainte-Beuve, 1121, 1137, 1146.
 Saint François d'Assise (ou François d'Assise), 1129.
 Saint François de Sales (ou François de Sales), 990, 991.
 Saint-Gilles, 1016.
 Saint Guirec, 1004.
 Saint-Jacques (Faubourg), 1036.
 Saint Louis, 967.
 Saint-Louis (Chevalier de), 997.
 Saint-Malo, 1009.
 Saint-Marc Girardin, 1032.
 Saint-Marin, 1008.
 Saint-Ouen, 1045.
 Saint Paul, 945, 1060-1066, 1149, 1150.
 Saint Pierre, 1063.
 Saint-Pierre de Genève (Église), 1147.
 Saint-Rémy, 1016.

Saint-René Taillandier, 986.
 Saint-Sulpice (Rue), 1003.
 Saint-Sulpice (Séminaire), 1024, 1025, 1037.
 Saint Tudual, 1068.
 Saint Ustazade, 1023.
 Saint Yves, 997, 998.
 Saint-Yves (Chapelle de), 997.
 Salinas, 1050.
 Salluste, 1054.
 Salomé, 1135.
 Salpêtrière (la), 1070, 1080.
 Samosate, 1063.
 Sanctus (le), 964.
 Sandeau (Jules), 938.
 Sand (George), 1097, 1105-1107.
 Sarno, 1049.
 Sceaux, 1013.
 Scheffer (Arnold), 1134.
 Scherer, 1143, 1146, 1161.
 Schopenhauer, 989, 1156.
 Secrétan, 1161.
 Seine-et-Marne, 1034.
 Sirius, 1037, 1165.
 Slaves, 958, 1091.
 Socrate, 1160.
 Soleure, 1144.
Songe d'une Nuit d'été (Le), 1135.
 Sophie de Hollande (Reine), 1121, 1123-1125.
 Sorbonne, 1005, 1111, 1119, 1120, 1130.
 Sorrente, 1046, 1049, 1058, 1059.
 Soubrany, 1068.
Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse, 937, 950, 951, 953, 973, 1037.
 Spartacus, 1047.
 Spinoza, 1101, 1126, 1160.
 Stéphanie de Bade (Grande duchesse), 1115.
 Stuttgart, 1125.
 Sulem (Pâtre de), 969.
 Syrie, 949, 1089, 1130, 1138.
 Taciturne (le), 1125.
 Taine (H.), 1029.
 Techener, 992.
Temps (Le), 994, 996, 1002, 1005, 1013, 1044, 1045, 1096, 1105.
 Téniers, 1135.
 Tennemann, 1112.
 Tennyson, 1002.

Tentation de saint Antoine (La), 1134.
 Terre (Planète), 1043, 1163, 1170, 1176.
 Tertullien, 1061, 1062, 1101.
 Thébaïde, 1036, 1037, 1116, 1139.
 Thécla, 1061-1064.
 Théocrite, 1136.
 Thiers (A.), 1031.
 Tiepolo, 1134.
 Tischendorf, 1061, 1062.
Tombeau d'Adonis (Le), 1136.
 Tombeaux (Rue des), 1051, 1055.
Traité de l'Éducation des Filles, 1026.
 Tréguier, 997, 1022.
 Triéphon, 1063.
 Trocadéro, 1044.
 Trophonius (Antre de), 1136.
 Ursulines (Couvent des), 961, 964, 967.
 Val-de-Grâce (Rue du), 975.
 Valence, 1015.
Variétés, 1030.
 Vaucluse, 1016.
 Velléia, 1048.
 Vendôme, 1009.
 Venise, 1009, 1134.
 Vénus (Planète), 1043.
 Versailles, 1122.
 Vertot, 1082.
 Vestales (Maison des), 1054.
 Vésuve, 1047-1049, 1058.
 Vico (Pointe), 1049.
Victor Cousin et son œuvre, 1109.
Vie de Jésus, 940, 947, 949, 1027, 1029.
 Vienne, 1015.
 Vierge (la), 945, 951, 957.
 Viétri, 1049.
 Vintimille, 1016.
 Virgile, 1011.
 Vogüé (de), 996, 1057.
 Voltaire, 946, 1013, 1076, 1091, 1103, 1124, 1131, 1135, 1149.
 Vulgate (la), 1092.
 Waddington, 1057.
 Washington, 1031.
 Wurtemberg, 1124.
 Yves (voir Le Moal).



TRADUCTION DES TEXTES LATINS ET GRECS

Page 928. Charmants défauts.

Page 942. Qui étaient insensibles à l'affliction de Joseph (Ancien Testament, *Amos*, VI, 6).

Page 946. Il a crevé par le milieu (Nouveau Testament, *Actes des Apôtres*, I, 18).

Page 954, ligne 5. Mon secret est pour moi (Ancien Testament, *Isaïe*, XXIV, 16).

Page 954, ligne 8. Dans un petit coin avec un petit livre.

Page 954, ligne 19. Plaisir plein de mélancolie.

Page 957. Il aime les belles petites jeunes filles, il repousse les femmes laides.

Page 969. Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui (Ancien Testament, *Cantique des Cantiques*, II, 16).

Page 971. Trait impuissant (Virgile, *Énéide*, II, 544).

Page 972. Piété, pieuse affection.

Page 978, ligne 4. Un mur sépare les corps, mais non les voix.

Page 978, note. La vie contemplative.

Page 986. Élevez vos cœurs

Page 990. Aime à être ignoré (*Imitation de Jésus-Christ*, I, II, 15).

Page 996. Nous avons vu son étoile ; nous sommes venus l'adorer (*Évangile selon saint Matthieu*, II, 2).

Page 1000. Elle avait ses yeux, ses mains, les traits de son visage (D'après Virgile, *Énéide*, III, 490).

Page 1003. Quant aux Bretons d'Armorique, lorsqu'ils viennent dans ce royaume, ils doivent être accueillis et protégés dans le royaume comme d'honnêtes citoyens qui font partie de l'ensemble de ce royaume ; ils sont issus autrefois du sang des Bretons de ce royaume.

Page 1041, ligne 8. Un seul le reçoit, mille le reçoivent : celui-là reçoit autant que ceux-ci ; on s'en nourrit sans le consumer (*Prose Lauda, Sion*, de la fête catholique du Saint-Sacrement).

Page 1041, ligne 23. Un seul le reçoit, mille le reçoivent, on s'en nourrit sans le consumer (*Prose Lauda, Sion*, de la fête catholique du Saint-Sacrement).

- Page 1044. Car l'esprit est prompt, mais la chair est faible (*Évangile selon saint Matthieu*, XXVI, 41. — *Évangile selon saint Marc* XIV, 38).
- Page 1055. Salles d'attente.
- Page 1056, ligne 36. Travaille, bon petit âne, comme moi j'ai travaillé et tu t'en trouveras bien, comme je m'en trouve bien.
- Page 1056, ligne 37. Recueil des inscriptions latines.
- Page 1057. Recueil des inscriptions sémitiques.
- Page 1059. Juger le monde par le feu (Office catholique de la Commémoration des défunts).
- Page 1060. Ou bien il l'ignora, ou bien il feignit de l'ignorer (*Histoire Auguste*, Capitolin, *Vie de Marc Antonin le Philosophe*, 26).
- Page 1061. Il fut confondu et avoua qu'il avait fait cela par amour de Paul.
- Page 1061, note 2. Actes des apôtres apocryphes
- Page 1063, note 4. Chronique.
- Page 1064, note. Saint Paul, *Deuxième épître aux Corinthiens* X, 10.
- Page 1065. Une cheville dans la chair.
- Page 1071. Les dieux conseillers (les douze grands dieux formant le Conseil de l'Olympe).
- Page 1073. Charmants défauts !
- Page 1075. Maladie littéraire !
- Page 1077. La mort a une créance sur nous et sur nos ouvrages (Horace, *Art poétique*, 63).
- Page 1079. Sièges commun des sensations, sens commun.
- Page 1092. (Ancien Testament, *Genèse*, XIV, 21).
- Page 1101. Ah ! ah ! ah ! Seigneur je ne sais pas parler (Ancien Testament, *Jérémie*, I, 6).
- Page 1128. Le beau, la perfection.
- Page 1130. Rien que toi, Seigneur ; rien que toi.
- Page 1134. Les peintres et les poètes eurent toujours le même pouvoir de tout oser (Horace, *Art poétique*, 9 et 10).
- Page 1139. Les prés sont assez abreuvés (Virgile, *Bucoliques*, III, 111).
- Page 1140. Aime à être ignoré (*Imitation de Jésus-Christ* I II, 15).
- Page 1142. Heureuse faute !
- Page 1144. Le résidu.
- Page 1149. Voltaire l'a construite pour Dieu.
- Page 1156. Un dieu amené par une machine (comme au théâtre).
- Page 1159, ligne 20. Donc nous nous sommes trompés.
- Page 1159, ligne 27. Prêt à tout.
- Page 1160. Seigneur, si nous nous trompons, c'est par vous que nous avons été abusés.
- Page 1163. Dieux inférieurs.
- Page 1164, ligne 1. Monde, univers.

Page 1164, ligne 10. La charge de faire la preuve.

Page 1164, ligne 15. Ce qui est soutenu sans preuves est réfuté sans preuves.

Page 1164, ligne 30. Devenir.

Page 1166. Mais toi, tu es toujours le même, et tes années ne passent point (D'après l'Ancien Testament, *Psaumes*, CI, 28).

Page 1171. Que la foi supplée à l'impuissance des sens (Hymne *Pange lingua gloriosi* de la fête catholique du Saint-Sacrement).

Page 1174. Qui a mis la sagesse dans le cœur de l'homme ? (Ancien Testament, *Job*, XXXVIII, 36).

Page 1176, lignes 4, 7, 14. Effort.

Page 1176, ligne 11. Monde.

Page 1176, ligne 28. Là, se tenant compagnie à lui-même dans sa retraite, le roi lui-même trouve son bonheur dans sa propre contemplation.

Page 1181, ligne 4. Ainsi vous, [vous travaillez,] et ce n'est pas pour vous (attribué à Virgile).

Page 1181, ligne 35. Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux (saint Jean, *Apocalypse*, VII, 17).

Page 1182. Monde, univers.

La traduction française est due à M. Marcel Perno, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur agrégé de l'Université.

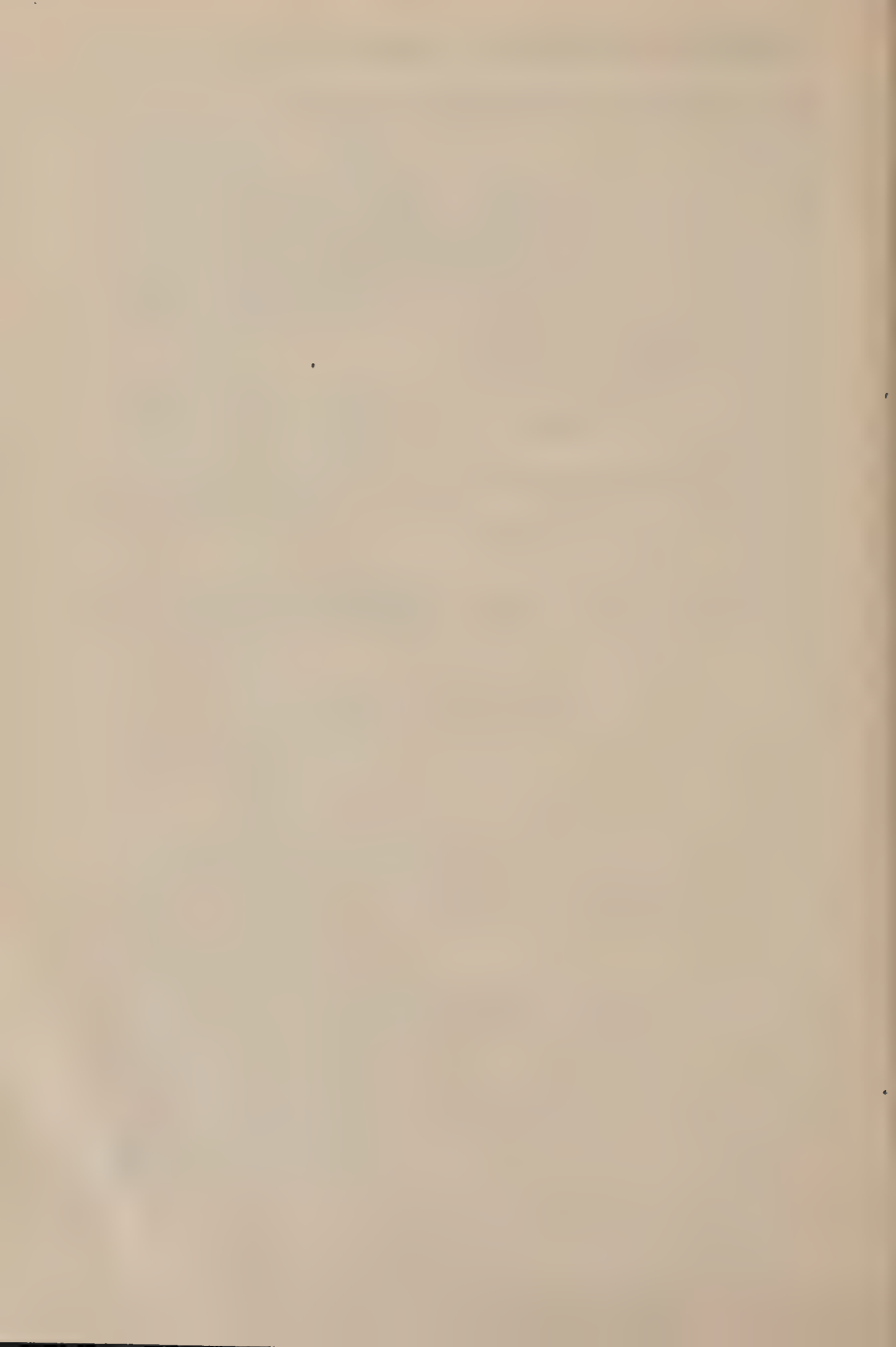


TABLE
DES
MATIÈRES

ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE

Préface	II
M. de Sacy et l'école libérale.....	24
M. Cousin	55
M. Augustin Thierry.....	86
M. de Lamennais.....	109
Dom Luigi Tosti ou le Parti guelfe dans l'Italie contemporaine.....	148
Les révolutions d'Italie.....	172
L'histoire secrète de Procope	188
Les Séances de Hariri.....	199
La Farce de Patelin.....	209
Souvenirs d'un vieux professeur allemand.....	217
L'Académie française.....	227
La poésie de l'Exposition.....	239
La poésie des races celtiques.....	252

MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES

Préface	307
De la part des peuples sémitiques dans l'histoire de la civilisation (1862)	317
L'ancienne Égypte (1865)	336
Vingt jours en Sicile (1875)	374
La découverte de Ninive (1853)	405
Le Schahnameh (1877)	416
Les Césars (1868 et 1870)	424
Examen de quelques faits relatifs à l'impératrice Faustine (1867)	440
Les origines de la langue française (1853)	461
L'art du moyen âge et les causes de sa décadence (1862)...	469
Les <i>Prairies d'or</i> de Maçoudi (1873)	502
L'Espagne musulmane (1853)	520
Ibn-Batoutah (1853)	530
Le désert et le Soudan (1854)	540
La société berbère (1873)	550
Histoire de l'instruction publique en Chine (1847)	576
Histoire de la philologie classique dans l'antiquité (1848) ..	603
Les congrès philologiques en Allemagne (1848)	620
Les grammairiens grecs (1854)	632
La primitive grammaire de l'Inde (1857 et 1859)	643
Joseph-Victor Le Clerc (1868)	651
Discours prononcé à la séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1871)	694
Lettre sur la liberté de l'enseignement supérieur (1875) ...	699

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

Préface.....	713
I. Le Broyeur de lin.....	725
II. Prière sur l'Acropole. Saint Renan. Mon oncle Pierre. Le bonhomme Système. La petite Noémi.	752
III. Le petit séminaire Saint-Nicolas du Chardonnet..	787
IV. Le séminaire d'Issy.....	820
V. Le séminaire Saint-Sulpice.....	853
VI. Premiers pas hors de Saint-Sulpice.....	884
Appendice.....	913

FEUILLES DÉTACHÉES

Préface.....	937
I. — Emma Kosilis	953
II. — Supplément à la page 781 des <i>Souvenirs</i> <i>d'Enfance</i>	973
III. — La double Prière	977
IV. — Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Brizeux	984
V. — L'Amour et la Religion	988
VI. — Le dîner celtique	993
VII. — Les Gallois en Bretagne	1002
VIII. — Peut-on travailler en province ?	1005
IX. — Discours prononcé à la fête des Félibres.	1013

X. — Fête de Bréhat	1019
XI. — Souvenirs du <i>Journal des Débats</i>	1023
XII. — Lettre à M. Berthelot	1036
XIII. — Un mot sur l'Exposition	1044
XIV. — Le XVIII ^e centenaire de Pompéi	1046
XV. — Les portraits de saint Paul	1060
XVI. — Réponse au discours de réception à l'Académie française de M. J. Claretie	1067
XVII. — Conférence faite à l'Alliance pour la propagation de la langue française	1087
XVIII. — Discours prononcé à Montmorency pour la translation des cendres de Mickiewicz.	1096
XIX. — Victor Hugo au lendemain de sa mort .	1100
XX. — George Sand	1105
XXI. — M. Cousin	1109
XXII. — M ^{me} Hortense Cornu	1113
XXIII. — La reine Sophie de Hollande	1113
XXIV. — Discours prononcé aux funérailles de M. Ernest Havet	1127
XXV. — Discours prononcé à l'inauguration de la statue de M. About	1131
XXVI. — Lettre à M. Gustave Flaubert sur la <i>Tentation de saint Antoine</i>	1134
XXVII. — Henri-Frédéric Amiel	1140
XXVIII. — Examen de conscience philosophique ...	1162

INDEX

Essais de morale et de critique	1185
Mélanges d'histoire et de voyages	1190
Souvenirs d'enfance et de jeunesse	1215
Feuilles détachées	1239
Tables des matières	1253



